Memoire des Livres fournis par Le Sr. LeMaire, Libraire à Bruxelles

Mai 24

histoire generale des voyages 4°.	arg. d'hollande
tome 19	5 – 12 –
20	6 – 10 –
21	8 – 3 –
22	6 – 10 –
23	5 – 10 –
24	8 – 13 –
25	6 – 10 –
	47 = 8 –
valeur argent Courant brabant	53 = 1 – 3
port de la hollande	3 – " –
encartonnage de 7 vol. 4°. à 10/	3 – 10 –
	59 = 11 = 3

Reçu le Contenu LeMaire




Memoire des Livres fournis par le Sr. LeMaire, Libraire à Bruxelles

Mai 24

histoire generale des voyages 4o.	arg. d'hollande
tome 19	5 – 12 – ..
20	6 – 10
22	8 – 3
22	6 – 10
23	5 – 10
24	8 – 13
25	6 – 10
	47 = 8 – ..
valeur argent Courant brabant	53 = 1 – 3
port de la hollande	3 – ..
encartonnage de 7 vol. 4o. à 10/	3 – 10
	59 = 11 = 3

Recu le Contenu LeMaire


900000066535

HISTOIRE GÉNÉRALE DES VOYAGES,

OU

NOUVELLE COLLECTION

DE TOUTES LES RELATIONS DE VOYAGES

PAR MER ET PAR TERRE,

QUI ONT ÉTÉ PUBLIÉES JUSQU'À PRÉSENT DANS LES DIFFÉRENTES LANGUES DE TOUTES LES NATIONS CONNUES:

CONTENANT

Ce qu'il y a de plus remarquable, de plus utile, & de mieux avéré, dans les Pays où les Voyageurs ont pénétré,

Touchant leur Situation, leur Etendue, leurs Limites, leurs Divisions, leur Climat, leur Terroir, leurs Productions, leurs Lacs, leurs Rivieres, leurs Montagnes, leurs Mines, leurs Cités & leurs principales Villes, leurs Ports, leurs Rades, leurs Edifices, &c.

AVEC LES MŒURS ET LES USAGES DES HABITANS, LEUR RELIGION, LEUR GOUVERNEMENT, LEURS ARTS ET LEURS SCIENCES, LEUR COMMERCE ET LEURS MANUFACTURES;

POUR FORMER UN SYSTÊME COMPLET D'HISTOIRE ET DE GÉOGRAPHIE MODERNE, QUI REPRÉSENTERA

L'ETAT ACTUEL DE TOUTES LES NATIONS:

ENRICHIE DE CARTES GÉOGRAPHIQUES

Nouvellement composées sur les Observations les plus authentiques;

DE PLANS ET DE PERSPECTIVES; DE FIGURES D'ANIMAUX, DE VÉGÉTAUX, HABITS, ANTIQUITÉS, &c.

NOUVELLE EDITION,

Revue sur les Originaux *des* Voyageurs, *& où l'on a non-seulement fait des* Additions *& des* Corrections *très-considérables;*

Mais même ajouté plusieurs nouvelles Cartes & Figures, gravées par d'habiles Maîtres.

TOME VINGT-CINQUIEME.

A AMSTERDAM,

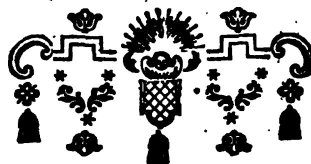
Chez E. VAN HARREVELT & D. J. CHANGUION.

MDCCLXXX.

TABLE
DES
TITRES ET PARAGRAPHES,
CONTENUS DANS CE VOLUME.

SUITE DES VOYAGES ET DES DÉCOUVERTES.
LIVRE SIXIEME.

FIN DE LA TABLE DES TITRES ET PARAGRAPHES.



AVIS AU RELIEUR,

POUR PLACER

LES CARTES ET LES FIGURES

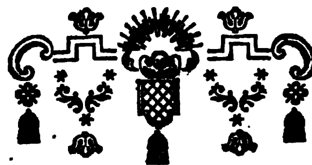
DU

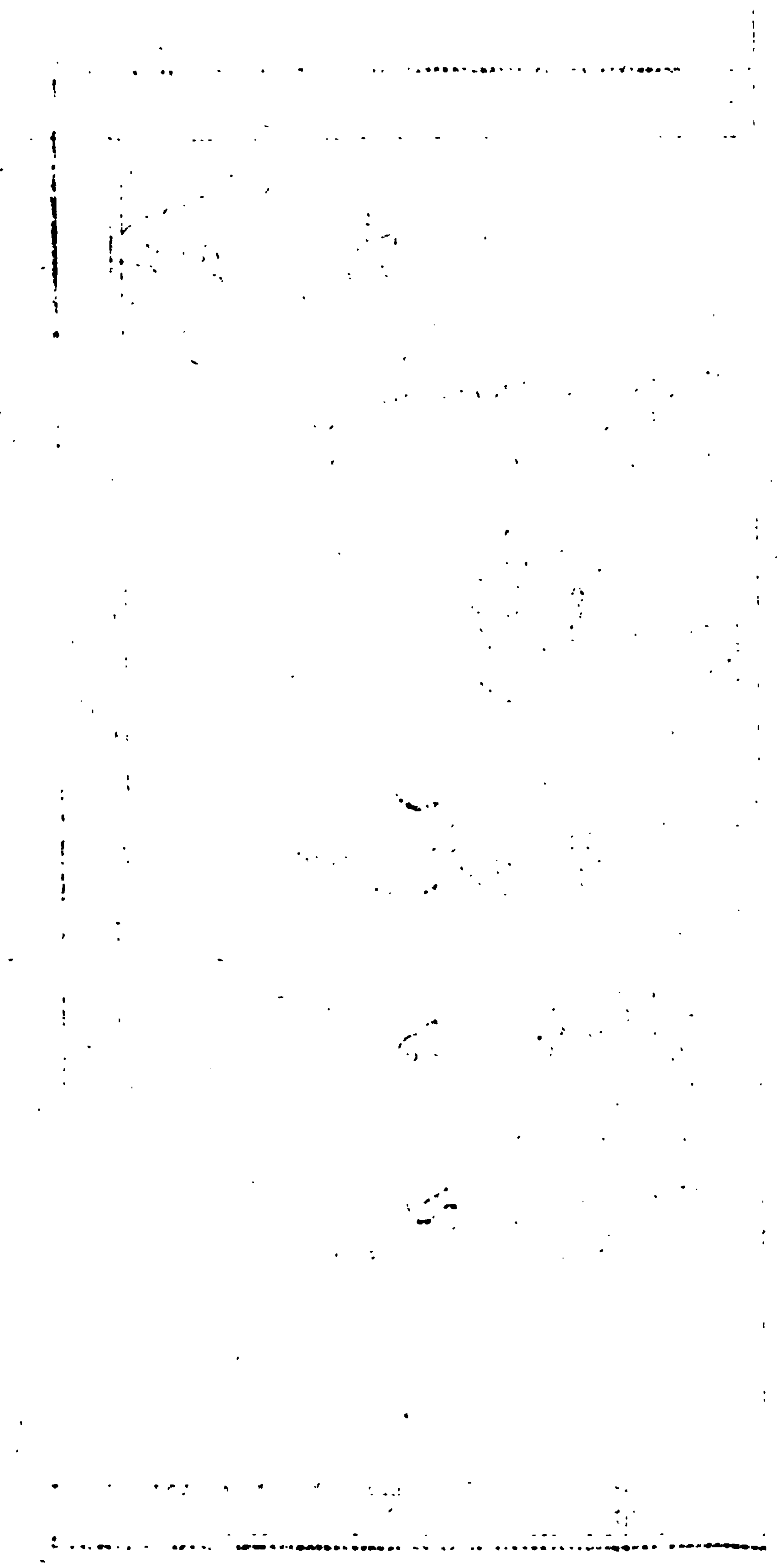
VINGT-CINQUIEME VOLUME.

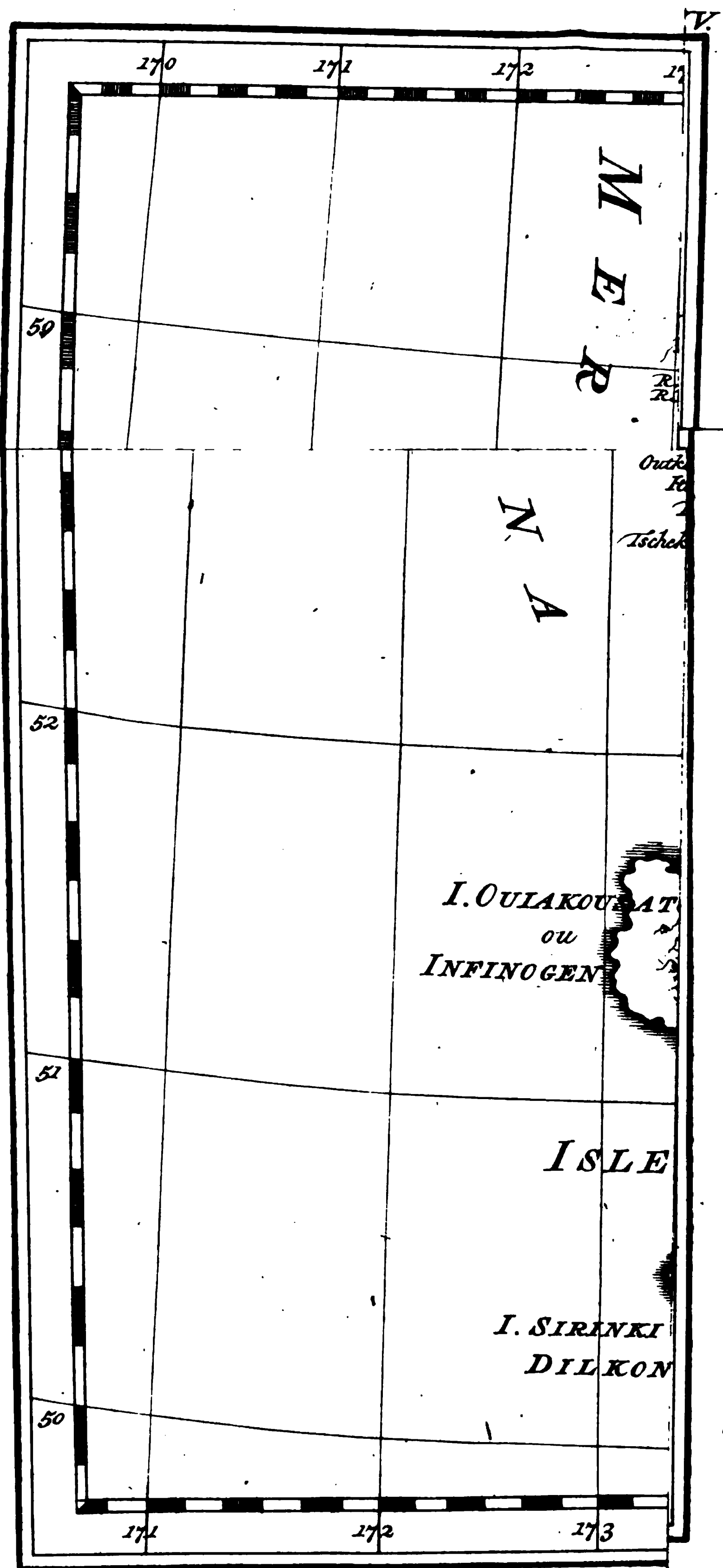
NB. *La Carte marquée d'un Astérisque, ne se trouve point dans l'Édition de Paris.*

* 3

NB. *Le Relieur aura l'attention de mettre des Onglets aux Cartes, qui ne doivent pas être pliées.*







170
171
172
MER
NA
52
51
50
I. OUIAKOU
ou
INFINOGEN
ISLE
I. SIRINKI
DILKON
171
172
173



HISTOIRE GÉNÉRALE DES VOYAGES,

DEPUIS LE COMMENCEMENT DU XVme. SIECLE.

VINGT-CINQUIEME PARTIE.

LIVRE SIXIEME.

CHAPITRE PREMIER.

DU PAYS DE KAMTSCHATKA.

§. I.

Géographie & Topographie du Kamtschatka.

HISTOIRE DU KAMTSCHATKA.

LA terre de Kamtschatka semble ouvrir aux nations Européennes du Nord, la route des deux Indes, & leur indiquer de loin le commerce des deux plus riches portions du monde. C'en est assez pour tenter l'ambition des princes, l'avidité des navigateurs, & la curiosité de tous les hommes qui aiment à connoître le globe & à jetter un coup d'œil sur toute la surface de la terre, avant de la quitter pour retourner dans son sein. Le Kamtschatka, situé à l'extrêmité la plus orientale de notre hémisphere, est une grande péninsule, qui bornant l'Asie au Nord-Est, se prolonge sur une largeur inégale de cinq degrés au plus, depuis environ le 51me. degré de latitude au Nord, jusqu'au 62me. En s'avançant du Nord au Midi, cette terre a sur sa droite un long golfe, qu'on appelle la mer de *Pengina*, & sur sa gauche l'océan oriental,

Latitude du Kamtschatka.

qui ſépare l'Aſie de l'Amérique. L'iſthme commence à s'éloigner du continent vers le 60eme degré de latitude Nord, entre les deux rivieres de *Puſtaja*, qui ſe jette dans le golfe Occidental, & d'*Anapkoi*, qui ſe débouche dans la mer Orientale. De la cime des montagnes qui s'élevent au milieu de l'iſthme, vers la ſource de ces deux rivieres, où naît proprement le Kamtſchatka, l'on découvre les deux mers dans un tems ſerein; ce qui montre combien la péninſule eſt étroite. Prolongée obliquement du Nord-Eſt au Sud-Oueſt, ſa largeur eſt renfermée entre les 170eme. & 180eme degrés de longitude. Comme la plupart des preſqu'iſles, grandes ou petites, celle-ci eſt partagée dans toute ſa longueur, par une chaîne de montagnes, qui la traverſe au milieu, courant du Sud au Nord. Cette chaîne a des rameaux à droite & à gauche, qui s'avancent vers la mer, avec des rivieres qu'elles y verſent. Ces branches de rochers forment, çà & là, des caps ſéparés par autant de bayes. Toute cette langue de terre eſt coupée de rivieres & de lacs qui ne la rendent ni très-fertile, ni fort habitable, par la ſurabondance & la diſpoſition de leurs eaux.

Sa longitude.

Côte Occidentale.

LA côte Occidentale du Kamtſchatka, qui eſt la ſeule par où l'on y aborde de notre continent, forme une courbe elliptique, irréguliere, & compoſée elle-même d'une infinité de courbes, ainſi que toutes les côtes. Elle s'étend depuis l'embouchure de la riviere de Pengina, qui donne ſon nom au bras de mer où ce fleuve ſe jette, juſqu'à la pointe de *Lopatka*, qui termine la preſqu'iſle au midi. Toute cette côte, qui comprend un eſpace d'environ douze degrés, débouche trente-quatre rivieres, dont trente ſont renfermées dans les deux tiers de cet eſpace, tandis qu'il n'y en a que trois dans le reſte de la côte, qui s'enfonce au Nord, vers les terres. La raiſon de cette différence remarquable, vient ſans doute de ce que le nombre des montagnes diminue vers le continent, & ſe multiplie à proportion que cette langue de terre s'allonge entre deux mers. Ainſi, la péninſule paroît appartenir à la mer par des montagnes, & s'attacher au continent par des plaines. Mais ſi la mer a formé les montagnes, celles-ci rendent en dédommagement des rivieres à l'océan. Une des plus belles eſt la *Bolſchaia-Reka*, ou grande riviere. C'eſt par ſon embouchure que les vaiſſeaux Ruſſes, partis d'*Ochotzskoi*, abordent au Kamtſchatka. Ils y entrent dans les grandes marées, qui montent à la hauteur de quatre verges de Ruſſie (a). Elle eſt navigable dans le printems, mais difficile à remonter, par la rapidité de ſon cours & la quantité de ſes iſles.

DEPUIS l'embouchure de la grande riviere, au 53eme degré, juſqu'à celle de la Puſtaja, au 60eme. la côte eſt baſſe & marécageuſe, ſans danger pour les vaiſſeaux qui peuvent y être jettés, mais non y aborder. Là, commençant à s'élever, elle devient plus inacceſſible à cauſe des rochers que la mer y couvre. Cette longue côte, qui fait face au continent de la domination des Ruſſes, ne leur offre rien d'attrayant, ni de ſingulier. Le Kamtſchatka ne peut leur donner, ce ſemble, que la tentation d'aller plus loin. Quand ils auront bien pratiqué la route des Indes, ou de l'Amérique, ce ſera un lieu de relâche pour la navigation, ou d'entrepôt pour le commerce; une ſtation

(a) La verge de Ruſſie eſt de deux pieds, trois pouces, meſure de France.

Tom. XXV.



B. de Bakker, sculps.

BAIE D'AWATCHA.

d'autant plus commode, que l'on pourra y établir une communication entre les deux continens d'Asie & d'Amérique, par celle qui se trouve déja comme ouverte entre la côte occidentale du Kamtschatka & sa côte orientale.

HISTOIRE DU KAMTSCHATKA.

Côte orientale.

CELLE-CI, qui est aussi concave, que l'autre est convexe, a moins de longueur, & plus d'irrégularité dans sa courbure. La mer qui la ronge y fait de grandes bayes, des caps, des isles, des presqu'isles & des lagunes, enfin ces ravages & ces incisions qui prouvent sa pente, ou son mouvement de l'Orient en Occident. Une singularité frappante, ce sont quatre caps, ou promontoires, séparés par des distances à peu près égales, & dont trois finissent presque au même degré de longitude, comme si l'océan battoit uniformément sur cette côte. C'est-là proprement la côte du Kamtschatka, puisque vers le milieu de sa longueur, elle décharge la riviere qui donne son nom à toute la péninsule. Elle a une masse de rochers escarpés, très-longue, qui ne fournit point de rivieres à la mer, tant elle en est voisine. Mais si ces rochers ne donnent point d'eau, ils ont des sources de feu. A l'embouchure d'Awatscha, est la baye de Saint Pierre & Saint Paul, creusée en rond par la mer, couronnée de hautes montagnes, avec une entrée fort étroite, mais assez profonde pour recevoir les plus gros vaisseaux. Ce golfe a trois ports, dont le premier qui s'appelloit jadis *Niakina*, aujourd'hui *Saint Pierre & Saint Paul*, peut contenir vingt vaisseaux; le second, qu'on nomme *Rakovar*, à cause des écrevisses qu'on y trouve, recevroit, dit-on, quarante vaisseaux de ligne; & le troisiéme, appellé *Tareina*, est plus grand que les deux autres. La riviere d'Awatscha est défendue, d'un côté, par le fort de *Karitmchin*, que les Russes y ont bâti; de l'autre, par deux montagnes, dont l'une vomit toujours de la fumée, & quelquefois des flammes. Depuis cet endroit, la côte n'offre rien de curieux jusqu'à la riviere de *Joupanova*. Son abord est très-dangereux, par la quantité de rochers, ou piliers, dont la mer y est parsemée: heureusement leur tête déborde au-dessus de l'eau. Avant d'arriver à cette riviere, par le Sud, on rencontre la baye de *Nutrenoi*, où des montagnes escarpées mettent à couvert des vents. Plus haut est la riviere de *Krodakighe*, qui s'élançant du lac *Kronotzkoi*, formé lui-même de plusieurs rivieres, présente aux yeux du voyageur, une belle cascade, sous laquelle on passe sans se mouiller. Du lac & de la baye de Kronotskoi, on monte au Nord, & l'on trouve la Kamtschatka, le plus beau fleuve de tout le pays, puisque les petits vaisseaux le remontent, jusqu'à deux cens werstes (*b*) au-dessus de son embouchure.

Rivieres.

DEPUIS la Kamtschatka jusqu'à la mer d'*Olutorskoi*, qui tire son nom de la riviere *Olutora*, à l'embouchure de laquelle se termine, au Nord, la côte orientale, on trouve douze rivieres. Celle d'*Ounakig* se fait remarquer par trois colonnes de roc, dont la plus haute n'a pas moins de quatorze sagenes (*c*). C'est l'ouvrage des tremblemens de terre, ou des inondations de la mer. Cet élément forme tous les jours des isles sur ces côtes, qu'il menace continuellement. Dans les grands débordemens, les eaux de l'Ounakig, tom-

(*b*) Le werste est de 3560 pieds, & la lieue de France est de 2400 toises, ou de 14400 pieds. Ainsi le werste ne fait pas tout-à-fait un quart de lieue de France.

(*c*) La sagene vaut 6 pieds, 7 pouces, 6 $\frac{1}{12}$ lignes.

HISTOIRE DU KAMTSCHATKA.

bent dans la Kamtschatka, par la pente du terrein, quoique les lits de ces deux rivieres soient séparés par un espace de dix lieues. On présume, qu'à la longue, ce cours des inondations détachera le cap de Kamtchatkoi du continent, pour en faire une isle. La riviere de *Ningin* va se jetter dans une baye, où les habitans ont construit sur une colline, au Nord, une espece de fortification, pour se défendre, soit contre les Tchouktchi qui viennent du continent, soit contre les Russes qui arrivent par terre & par mer. Une autre riviere remarquable est celle de *Karaga*. Elle a deux lacs dans son voisinage. L'un a pris un air merveilleux dans l'imagination des Cosaques. M. Steller, sur leur rapport, a dit que les eaux de ce lac s'enfloient & baissoient avec le flux & le reflux de la mer, quoiqu'il ne communiquât point à l'océan; qu'il nourrissoit des poissons qu'on ne trouve jamais dans les rivieres, & dont la mer couvre ses bords à plusieurs pieds de hauteur au mois de Juillet; enfin qu'il y avoit dans ce lac, des coquillages, des perles & des grains de verre blanc, qui faisoient venir des panaris aux doigts de ceux qui en ramassoient. Mais M. Krachenínikow dit que de ces deux lacs, il n'y en a qu'un & très-petit; qu'il communique à la mer par la riviere de Karaga; qu'il peut bien s'y trouver des perles, puisqu'il y en a dans plusieurs rivieres du Kamtschatka; mais que ce qu'on a pris pour des perles, & même pour des coquillages, ne doit être que des bulles de verre, dont la couleur verte ne convient point à des perles, & ne se trouve pas dans les coquillages. La riviere de Karaga se fait encore remarquer par une isle qui porte son nom, & que la mer a enlevée de la côte, où se débouche ce fleuve. Les habitans de cette isle sont si stupides, dit-on, que les sauvages du continent voisin les appellent *Kamcharen*, c'est-à-dire, race de chien; prétendant que le Dieu du Kamtschatka, n'a point créé des hommes dans cette isle. Ils paroissent aussi barbares aux Koriaques, que les Koriaques aux Russes. „ Leur façon „ de vivre, dit M. Kracheninikow, approche de celle des bêtes: ces insu„ laires sont au nombre de cent, & même davantage: mais il n'y en a que „ trente qui payent tribut; les autres s'enfuient & vont se cacher sur les mon„ tagnes lorsqu'on vient lever les impôts." Il faut avouer, en effet, que ces insulaires sont bien barbares.

Singularités réfutées.

APRÈS la riviere de Karaga, l'on trouve une chaîne de montagnes qui ferme la côte au nord, comme les montagnes d'Awatscha la bordent & la terminent au midi. En général, la plupart des rivieres du Kamtschatka, qui coulent entre des montagnes, sont bordées, des deux côtés, de rochers escarpés. Mais quelque hauteur qu'aient les deux rives, l'une a toujours plus de pente. M. Steller & M. Kracheninikow ont observé dans les vallées qui s'étendent entre les montagnes, cette correspondance des angles rentrans aux angles saillans, que M. Bourguet a remarquée dans les Alpes. Quelles que soient les conséquences qu'on peut tirer de cette observation, il est visible que les eaux seules qui viennent de la fonte des neiges & des glaces, peuvent déformer les montagnes, & creuser ces vallons étroits & tortueux, qui serpentent au pied de ces hautes cimes. Les voyageurs qui traversent les grandes chaînes, sont obligés de suivre, partout, le chemin des torrens. Tantôt il faut escalader jusqu'à leur source, & tantôt descendre au fond des abîmes,

au travers desquels ils se font une route dans la plaine. Sans la coopération de la mer, il semble d'abord qu'il suffiroit, pour la formation des montagnes, qu'un terrein eût été considérablement élevé dans l'origine; parce qu'avec le cours des siecles, les eaux de pluye & de neige ont pû sillonner, percer, creuser le terrein qu'elles imbiboient, & le tailler en pyramides, en tombeaux, en mille formes irrégulieres, dont se compose l'aspect monstrueux, que présentent aujourd'hui les grandes montagnes. Mais les grandes plaines dont elles sont environnées, prouvent toujours une révolution étonnante, qui n'a pu se faire que par une pente considérable, que la mer a dû former & aggrandir en se retirant des lieux où sont les montagnes, dans le lit qu'elle occupe. Le Kamtschatka est un nouveau monument de cette théorie. La côte orientale, où l'action des eaux est plus sensible & plus directe, présente un front plus sourcilleux, plus menaçant que la côte occidentale. Que si l'on pénetre dans l'intérieur du pays, on y ressent toujours le voisinage & les traces de l'océan qui l'a sans doute englouti, revomi, conformé, détruit ou défiguré, tel qu'il est aujourd'hui.

HISTOIRE DU KAMTSCHATKA.

LA pointe la plus méridionale du Kamtschatka, qui sépare les deux mers dont cette presqu'isle est environnée, s'appelle le cap de Lopatka, parce qu'elle ressemble à l'omoplate, ou, selon d'autres, à une pelle. Cette plage ne surpasse le niveau de la mer, que de dix brasses. Elle est sujette à des inondations qui ne la rendent habitable qu'à vingt werstes du rivage. Il n'y croît que de la mousse. Elle a des lacs & des étangs, sans ruisseaux ni rivieres. Le terrein y est composé de deux couches, dont la supérieure est d'une tourbe spongieuse & sans suc, qui ne produit rien.

De l'intérieur du pays.

LES onze montagnes qu'il faut traverser, pour aller de cette pointe à l'Awatscha, sont si escarpées, qu'on est obligé d'en descendre une partie avec des cordes. La côte, vers la gauche, est fort basse jusqu'à *Kambalino*; mais elle monte ensuite considérablement, puis elle forme une vaste plaine jusqu'à la grande riviere. De là, quand on veut se rendre par les terres à Kamtschatka, on passe plusieurs petites rivieres qui tombent d'une chaîne de montagnes qu'il faut traverser. On ne le peut que dans un tems serein, qu'on est obligé d'attendre quelquefois dix jours. Quand on ne voit aucun nuage sur les montagnes, on s'y hazarde. Mais si le ciel n'y est pas entiérement déridé, on est assailli d'un orage, qui empêchant de voir le chemin, fait tomber dans des précipices, d'où l'on ne sort jamais. Le péril le plus grand est sur la montagne que les Cosaques appellent *Greben*, qui signifie peigne, ou crête. Elle ressemble à un bateau renversé, & son sommet large de trente brasses, est couvert de glace. Aussi, ceux qui le passent, ont-ils soin d'armer leurs patins de deux clous: mais cette précaution ne peut les garantir, ni du vent qui les emporte, les écrase, ou les estropie contre les rochers; ni de la neige qui, tombant des cimes perpendiculaires, ensevelit les passans, surtout quand ils se trouvent dans des vallées étroites & profondes. On monte le Greben à pied; car les chiens même, qui traînent les voitures dans le Kamtschatka, ne peuvent le gravir. Mais quand on le descend, un seul chien suffit au traîneau. Cette route, quelque pénible qu'elle soit, est pourtant celle que prennent les Russes, pour aller de la grande riviere à celle de Kamt-

schatka. Il y auroit, sans doute, plus de risque à doubler le cap, en passant d'une mer à l'autre. De même qu'on arrive aux montagnes de *Stanovoi*, par un désert de cent dix werstes; on trouve une plaine inculte, de soixante-cinq werstes, pour aller de cette chaîne au fort de Kamtschatka, qui est à la source du fleuve de ce nom. C'est un terrein marécageux, d'où cette riviere parcourt cinq cents vingt-cinq werstes dans l'étendue de quatre degrés avant de se jetter dans l'océan, recevant, en chemin, le tribut de dix à douze rivieres, ou ruisseaux.

Routes de Boltchereskoi à Kamtschatkoi.

Il y a trois routes pour aller de *Boltchereskoi* au fort de Kamtschatkoi. Par la premiere, on monte, au Nord-Est, une riviere qui conduit à une chaîne de montagnes, d'où l'on aboutit à une autre riviere qui va se jetter dans la Kamtschatka, qu'on remonte jusqu'au fort supérieur de ce nom.

Par la seconde, on côtoye la grande riviere jusqu'au fort de *Nachikin*, où l'on passe les montagnes, au pied desquelles on trouve l'Awatscha, qu'on descend jusqu'au port de Saint-Pierre & Saint-Paul. De-là on va gagner, par la côte, la riviere de *Joupanowa*, qu'on remonte jusqu'à sa source. Là, passant une chaîne de montagnes, on rencontre la riviere *Powitcha*, qu'on descend jusqu'à son embouchure, vis-à-vis du fort que l'on cherche. Ces deux routes sont fréquentées, & l'itinéraire en a été bien marqué.

La troisieme, qui se fait à pied dans l'été, conduit le long de la grande riviere au fort d'*Opachin*; de-là par la plaine à la *Bistroi*, riviere que les rochers & les cataractes rendent fort rapide. On la remonte cependant jusqu'à sa source, d'où l'on se rend par la Kamtschatka au terme désiré. La premiere route est de quatre cents quatre-vingt-six werstes; les deux autres, d'environ deux cents quarante-deux; mais la derniere n'est ni si bien connue, ni détaillée avec autant d'exactitude.

Des volcans.

Les volcans sont aussi fréquens dans les zones tempérées & glaciales, qu'entre les deux tropiques. Si le soleil donna l'art du feu aux habitans de la zone torride, qui d'ailleurs n'en avoient pas un extrême besoin, on peut croire que les peuples septentrionaux n'ont pu tirer que des volcans, ce secours si nécessaire, sans lequel ils eussent péri dès le berceau. Mais comment ce feu naturel est-il si commun dans les climats glacés des pôles, où la température de l'air ne semble pas devoir échauffer la terre? Est-ce un effet de la chaleur intérieure & centrale du globe, laquelle s'augmente & se nourrit au dedans, à proportion du peu d'issue qu'elle a pour s'évaporer au-dehors? ou n'est-ce pas au voisinage de la mer, qu'on doit attribuer la fermentation qui produit ces éruptions violentes de matieres embrâsées? Quoique la plupart des volcans sortent d'une chaîne de montagnes, qui paroissent devoir être le foyer de ces feux éternels, cependant, comme ces chaînes sont constamment voisines de la mer, que les matrices des volcans n'en sont gueres éloignées, & qu'il y a même des montagnes isolées qui vomissent des feux, pour ainsi dire, dans la mer, soit du sein des isles ou des bords du continent, il peut y avoir de l'affinité entre la mer & les volcans, comme si l'eau, qui le plus souvent éteint le feu, devoit l'allumer & l'embrâser dans ces grandes forges de la terre.

Tom. XXV.



B. de Bakker sculps.

VOLCAN DE KAMTCHATKOI.

Volcan d'Awatcha.

De quelque cause que naissent les volcans, il y a trois de ces fourneaux dans le Kamtschatka. Le premier est celui d'Awatcha au Nord de la baye de ce nom. C'est un groupe de montagnes, comme isolé, dont la base, couverte de bois, s'étend jusqu'à la baye; le milieu forme une sorte d'amphithéâtre, & le sommet offre une tête aride & chenue. Ces montagnes jettent de la fumée, mais rarement du feu. Cependant il s'en fit une éruption dans l'été de 1737, qui ne dura qu'un jour, & ne vomit que des cendres, d'un vershoke d'épaisseur *(d)*. Mais ce fut l'avant-coureur d'un tremblement de terre, qui, le 6 d'Octobre suivant, renversa, dans un quart d'heure, toutes les huttes & les tentes des Kamtschadales. Ce mouvement fut accompagné d'un flux & reflux de la mer, très-singulier; car elle monta d'abord à la hauteur de vingt pieds, recula plus loin que l'endroit d'où elle étoit venue, remonta une seconde fois plus haut que la premiere, & se retira si loin qu'on la perdit de vue. Au bout d'un quart d'heure, le tremblement de terre recommença, la mer s'éleva à deux cents pieds, inonda la côte & se retira. Les habitans y perdirent leurs biens, & plusieurs la vie. Des champs y furent changés en lacs d'eau salée.

Volcan de Tolbatchik.

Le second volcan sort d'une ou de deux montagnes, situées entre la riviere de Kamtschatka, & celle de *Tolbatchik*. Ces montagnes n'avoient jamais exhalé que de la fumée, lorsqu'en 1739 elles vomirent un tourbillon de flammes qui dévora les forêts. De ce tourbillon sortit un nuage épais qui couvrit la neige de cendre, dans l'espace de cinquante werstes. Il fallut attendre, dit M. Kracheninikow, qu'il retombât de la neige sur cette cendre, pour pouvoir marcher dans la campagne.

Troisieme volcan.

Le troisieme volcan est la montagne la plus haute du Kamtschatka, sur les bords du fleuve de ce nom, environnée d'un amphithéâtre de montagnes, jusqu'aux deux tiers de sa hauteur. Son sommet escarpé & fendu en longues crevasses de tous les côtés, s'éclaircit insensiblement en forme d'entonnoir, & s'éleve au point qu'on le découvre à trois cents werstes. Quand un orage s'approche, ce sommet se couvre de trois ceintures, dont la plus large a le quart de la hauteur de la montagne. Elle vomit une fumée épaisse, & quelquefois des cendres à la circonférence de trois cents werstes. Elle a brûlé depuis 1727 jusqu'en 1731. Mais sa plus grande éruption fut en 1737, le 25 Septembre, & dura l'espace d'une semaine entiere. Les yeux, ou l'imagination des peuples sauvages d'alentour, virent sortir de ce rocher embrasé, comme des fleuves de feu; c'étoient des flammes ondoyantes. On entendit, on crut entendre, un tonnerre dans les flancs de la montagne; un sifflement, un mugissement des vents qui souffloient, qui allumoient cette forge infernale. Il en sortit un tourbillon de charbons embrâsés, & de cendres fumantes, que le vent poussa dans la mer, sans que la campagne s'en ressentît. Ce phénomene prodigieux fut suivi d'un tremblement de terre, dont les secousses interrompues durerent depuis le mois d'Octobre suivant, jusqu'au printems de l'année 1731 & causerent d'assez grands ravages.

(d) Le Vershoke est $\frac{1}{16}$ de l'arsbia Russe, mesure d'environ 27 pouces. L'arsbia n'est peut-être que l'archine, égale à 26 pouces, 6 lignes $\frac{3}{10}$ du pied de roi de Paris.

HISTOIRE DU KAMTSCHATKA.

Observations de M. Steller au sujet de ces volcans.

M. Steller observe, au sujet de ces volcans, que les montagnes qui vomissent ces feux, sont presque toujours isolées; qu'elles ont, à peu près, la même croûte ou surface, & doivent contenir en dedans les mêmes matieres; qu'on trouve toujours des lacs sur le sommet, & des eaux chaudes au pied des montagnes où les volcans se sont éteints: c'est une nouvelle preuve de la correspondance que la nature a mise entre la mer, les montagnes, les volcans & les eaux chaudes, comme si celles-ci venoient originairement de ces sources de feu.

Eaux chaudes.

On trouve des eaux chaudes, dès la pointe méridionale du Kamtschatka. Elles coulent, presque toutes, le long de la riviere *Ozernaya*, qui sort du lac *Kurilskoi*, & finissent par se jetter toutes ensemble dans ce fleuve; mais elles n'ont pas un grand degré de chaleur.

A quatre werstes de celles-ci, est une montagne, située à l'orient d'une riviere qu'on appelle *Paudja*. Au sommet de cette montagne, est une plaine longue de trois cents cinquante sagenes, sur trois cents de largeur. C'est de-là que tombe une foule de sources chaudes, qu'on voit sourdre avec un grand bruit, & jaillir à la hauteur d'un pied ou dix-huit pouces. Quelques-unes forment des lacs ou des étangs, qui se distribuent en ruisseaux, lesquels, après avoir coupé la plaine en une infinité d'isles, vont se jetter dans la Paudja. La montagne, d'où coulent ces eaux, est composée de pierres séches en dehors, mais si molles en dedans, qu'elles se pétrissent entre les doigts, comme de l'argille; & ces sources baignent une glaise colorée, qui n'est autre chose que ces mêmes pierres amollies par la chaleur & l'humidité. En rompant cette glaise, on y voit une efflorescence d'alun de différentes couleurs, bleue, jaune, rouge, blanche & noire, toutes fort vives, tant que la glaise est humide.

La riviere *Baaniou* reçoit aussi sur ses deux rives, au nord & au midi, quantité de sources chaudes. Parmi celles que l'on trouve sur la rive méridionale, il en est une dont l'eau jaillit avec grand bruit à la hauteur d'environ cinq pieds, dans un endroit rempli de fentes & d'ouvertures, de différens diametres.

„ Le thermometre, qui en plein air, dit M. Kracheninikow, étoit à cent „ quatre vingt cinq degrés, lorsqu'il fut mis dans ces sources, monta de quin- „ ze degrés.

„ Les sources de la riviere Baaniou forment un ruisseau assez considérable, „ qui coule dans un vallon fort étroit, entre deux chaînes de montagnes..... „ Ses bords sont marécageux. Le fond en est pierreux & couvert de mous- „ se. Le thermometre (de M. Delisle) ayant été mis près de sa source, le „ mercure monta jusqu'à vingt-trois degrés & demi. De-là, en s'approchant „ de son embouchure, la chaleur diminua peu à peu; de sorte que le mer- „ cure, à l'endroit même où la Baaniou se jette dans la Bolchaja-Reka, n'é- „ toit qu'à cent quinze degrés. En plein air, la hauteur du mercure étoit de „ cent soixante-quinze."

Près de la riviere *Chemetch*, on voit courir & tomber dans la mer orientale, une source d'eau chaude, qui, sur trois werstes de longueur, s'élargit jusqu'à trois sagenes à son embouchure. Elle coule entre deux rochers, dans un

un lit quelquefois profond de quatre pieds, sur une pierre dure, couverte d'une mousse qui, dans certains endroits, où l'eau devient plus calme, s'éleve & nage à la surface du ruisseau. L'effet de sa chaleur, est de couvrir ses bords de plantes vertes & fleuries, dès le mois de Mars, quand la nature est encore morte aux environs. Pour aller de cette espece de riviere à une autre source qui se jette dans la Chemetch, il faut passer une chaîne de montagnes dont le sommet, à l'orient, offre une plaine couverte de cailloux grisâtres, sans aucune plante. C'est de-là qu'on voit sortir une vapeur fumante, avec un bruit semblable à celui d'une eau qui bout sur le feu. Cependant on n'y trouve, sous une couche de terre molle, qu'un lit de pierre impossible à creuser. L'auteur conjecture que ces pierres couvrent & recelent la source de ces ruisseaux d'eau chaude. Celui des deux qui tombe dans la Chemetch, traverse un défilé de côteaux qui exhalent de la fumée, & son fond est rempli de sources, qui, au bout d'un werste & demi, se réunissent.

Puits singulier.

Le même fond a deux puits, dont l'un a cinq sagenes de diametre, sur dix pieds de profondeur; & l'autre, trois sagenes de diametre sur une de profondeur. Entre ces deux puits ou gouffres, il n'y a que trois sagenes d'un terrein marécageux & mouvant. L'eau qui bout dans ces sources fait tant de bruit, qu'on ne peut s'entendre en parlant très-haut; elle s'y couvre d'une vapeur si épaisse, qu'elle dérobe la vue d'un homme à la distance de sept sagenes. Cependant pour entendre le bouillonnement de l'eau, il faut se coucher par terre: mais il reste à sçavoir si, lorsqu'on est dans cette attitude, avec une oreille appliquée contre terre, il est aisé d'entendre un autre bruit que celui dont cette oreille est frappée, ou si l'on peut entendre à la fois deux bruits très-différens.

L'eau de toutes ces sources est remarquable par une surface de matiere noire, & qui tache les doigts, comme l'encre de la Chine. Une chose encore plus digne d'observation, c'est que ces sources d'eau bouillante sont comprises entre l'embouchure de la Kamtschatka sur la côte orientale, & celle de l'Ozernaya sur la côte occidentale. C'est un espace où se trouvent les lacs & les volcans les plus considérables de toute la presqu'isle; où les montagnes sont le plus déformées, rompues & coupées par les eaux, les feux & les tremblemens de terre; enfin, où le voisinage de la mer exerce le plus de ravages. Tout le reste du pays est rempli de pyrites, de soufre, de pierres mêlées d'alun & de sel vitriolique, même de morceaux de mines ferrugineuses. Cependant on n'y trouve point de fer, ni d'eaux chaudes. M. Kracheninikow pense que dans les endroits où ces matieres inflammables produisent des éruptions & des tremblemens de terre, ces accidens doivent provenir d'une fermentation causée par l'eau de la mer, qui s'ouvre un passage dans les cavités dont tout le Kamtschatka se trouve creusé; car on observe que les tremblemens de terre sont plus fréquens aux équinoxes, surtout du printems, où les marées sont les plus fortes.

Malgré la communication de la mer avec les cavernes intérieures du Kamtschatka, l'on n'y a point encore rencontré de fontaines salées. Du reste, les sources dont on vient de parler, & une infinité d'autres eaux courantes qui se jettent dans les rivieres, empêchent celle-ci de se geler entierement par les

HISTOIRE DU KAMTSCHATKA.

plus grands froids, & de tarir dans l'été. Celles de ses sources, qui réunies forment la petite riviere de Kliouchwka, ont le double avantage de fournir du poisson frais, & d'être fort saines à boire, malgré leur fraîcheur. Dans tous les autres endroits, l'eau froide que les Kamtschadales boivent en mangeant leur poisson brûlant & plein d'huile, leur cause des dyssenteries.

Du sol.

La fécondité des terres dépend de la température du climat, d'autres circonstances plus accessoires du sol, de sa position respective à l'égard du pole & de la mer. Les lieux qu'arrose la Kamtschatka, se ressentent de l'abondance que répandent partout les beaux fleuves. Ses bords sont couverts de racines & de bayes, qui semblent tenir lieu de nos grains nourriciers. La nature y pousse des bois également propres à la construction des maisons, & à celle des vaisseaux: les plantes qui veulent un terrein chaud, y croissent beaucoup mieux; surtout à la source de la Kamtschatka, où la péninsule est le plus large, le plus loin de la mer, moins sujette aux brouillards, dans des climats assez voisins du midi. Entre sa source & son embouchure, on a semé de l'orge & de l'avoine avec succès. Mais il reste à expérimenter si le bled, semé avant l'hiver, pourra rendre une récolte aussi heureuse. M. Steller n'en doute point.

Légumes.

Les légumes qui ont besoin de chaleur, ne prosperent pas au Kamtschatka: tels sont la laitue & le chou qui ne pomment jamais; ainsi que les pois qui ne font que fleurir. Mais ceux qui ne demandent que de l'humidité, comme les navets, les radix ou raiforts, & les betteraves, viennent partout plus abondans, plus gros, de meilleure qualité le long de la riviere de Kamtschatka.

Herbages.

Tout le pays est plus fécond en herbes, qu'aucun endroit de la Russie. Au bord des rivieres, dans les marais & les bois, elles surpassent la hauteur de l'homme & peuvent se faucher jusqu'à trois fois dans un été. C'est aux pluyes du printems, à l'humidité du terrein, qu'il faut attribuer ce genre de fécondité, qui conserve le foin fort avant dans l'automne, & lui donne du suc & de la seve même en hiver. Aussi les bestiaux y sont-ils d'une grosseur prodigieuse, toujours gras & donnant du lait dans toutes les saisons.

Cependant les bords de la mer sont en général trop pierreux, trop sablonneux, ou trop marécageux, pour être propres aux pâturages, ou à la culture; mais sur la côte occidentale, depuis la mer de Pengina, l'on trouve en avançant dans le pays, des endroits bas qui paroissent formés des sables que la mer y a transportés. La terre n'y gele qu'à un pied de profondeur. Au-dessous est une terre molle, jusqu'à l'épaisseur d'une archine & demie; plus bas, une couche de glace très-dure à briser; puis une vase délayée & liquide; enfin le roc, qui s'étend depuis les montagnes jusqu'à la mer. Cette terre est comme une éponge imbibée, qui n'a point assez de consistance pour faire croître même des bois.

La mer a couvert jadis la terre du Kamtschatka: rien n'autorise plus cette conjecture, que les rivages de la Bolchaja-Reka, coupés à pic; où l'on trouve sous plusieurs couches de glaise, de sable, de fange & de vase, à six pieds de profondeur, des arbres d'une espece inconnue au Kamtschatka.

Si les cantons voisins de la mer sont communément stériles, les endroits élevés, & les collines qui s'en éloignent, se couvrent de bois & de cette nuance de fraîcheur & de vie qui semble inviter à la culture. Mais la neige

qui précede la gelée aux premiers jours de l'automne, s'oppose à la semence des grains; soit avant l'hiver, parce que venant à fondre, elle emporte, ou corrompt les semences; soit au printems, parce qu'elle séjourne jusqu'à la moitié de Mai, tems suivi de près par des pluies qui durent jusqu'au mois d'Août. Ce qu'on a semé, ne laisse pas de croître assez vîte au milieu de ces eaux; mais comme la saison de l'été se trouve fort courte, & qu'elle a quelquefois quinze jours sans soleil, la moisson ne mûrit point, & la gelée vient la surprendre en fleur.

HISTOIRE DU KAMTSCHATKA.

Les côtes ont peu de bois, & les bords des rivieres n'ont que des saules & des cannes, même à trente werstes de la mer. Cette disette si nuisible à l'art de la cuisine, gêne beaucoup les habitans, qui dans l'été vont s'établir sur les bords de la mer, pour la commodité de la pêche. On est obligé d'aller chercher du bois fort loin, avec beaucoup de peine & très-peu d'avantage. La rapidité des rivieres, les bancs de sable dont elles se remplissent, font qu'au lieu de le laisser flotter au gré des courans, on est forcé d'en attacher de longs faisceaux, aux deux côtés d'un petit canot de pêcheur. Pour peu que la charge, ou le train, fût considérable, il embrasseroit le canot, le jetteroit, ou le feroit échouer contre les rochers, les pointes & les bancs de terre. La mer supplée à cet inconvénient par les arbres qu'elle disperse sur ces côtes; mais ils sont rares; & ce bois mouillé, pourri, vermoulu, blesse plus la vue par la fumée, qu'il n'est utile par le feu. Le voisinage des montagnes offre plus de secours, surtout dans les endroits où les rivieres, peu éloignées de la mer, sont plus navigables.

Le meilleur bois est le bouleau des bords de la Bistraia, qui se jette dans la grande riviere. Il y croît de ces arbres, si gros, que M. Spangenberg en fit construire un bâtiment, assez considérable pour des voyages de long cours. Ce vaisseau vuide enfonça d'abord aussi profondément dans l'eau, que s'il eût été chargé. Mais la cargaison n'ajouta rien, ce semble, à son poids. Il n'en prit pas plus d'eau qu'auparavant, & n'en fut pas moins bon voilier. Ce fait est trop singulier, ou trop mal présenté, pour ne pas embarrasser un lecteur, versé ou non, dans la physique. On a vu des vaisseaux neufs, prendre d'abord beaucoup d'eau, au moment qu'ils y sont lancés, puis quelque tems après en faire moins. Sans doute les pores venant à se boucher, & le bois à se gonfler, l'eau ne peut plus y pénétrer; & qu'après qu'on a vuidé celle qui étant entrée dans le vaisseau, l'avoit fait enfoncer, il remonte de beaucoup. Il se peut qu'alors toute la charge, que sa capacité lui permet de recevoir, ne lui fait pas prendre plus d'eau qu'il n'en avoit tiré d'abord. Mais ce phénomene d'hydrostatique a besoin d'être bien vérifié par l'expérience, avant qu'on en cherche l'explication.

Effet physique très-singulier.

Quelque stériles que soient les côtes du Kamtschatka, celle de l'orient est pourtant moins dégarnie de bois; sans doute parce que les montagnes sont très-proches de la mer. Mais les plaines même en fournissent de fort beaux; surtout au dessus de la riviere de Joupanowa, vers le 53eme degré, 30 minutes de latitude. On y trouve des forêts de Mélese, ou de Larix, qui s'étendent le long des montagnes d'où tombe la Kamtschatka. Ce fleuve en a lui-même ses bords revêtus jusqu'à l'embouchure de l'Elowka, qui se couronne

HISTOIRE DU KAMTSCHATKA.

aussi de ces arbres jusqu'à sa source dans les montagnes. Ainsi les arbres cherchent les montagnes & les rivieres, comme les rivieres & les montagnes cherchent la mer.

De l'air & du climat.

La variation de la température des climats, dépend non-seulement de la distance de l'équateur, mais de la mer qui fournit les vents, & de la terre qui leur donne plus ou moins d'accès ou de prise. D'un côté les montagnes occasionnent du froid; & de l'autre elles en garantissent. Ici la mer entretient la chaleur par des brouillards pesants, tandis qu'ailleurs elle la tempere par des vents périodiques. Tantôt un sol aquatique & marécageux engendre tour-à-tout les glaces & les vapeurs brûlantes; tantôt un sol pierreux & sec expose à toutes les rigueurs des hivers & des étés également extrêmes. Quoique l'éloignement du pole, ou de la ligne, décide constamment de la nature des saisons dans chaque climat, le sol n'a pas moins d'influence que le ciel, sur l'air que respirent les habitans des différentes zônes. C'est dans l'athmosphere qu'ils vivent, & celle-ci se compose des exhalaisons de la terre. La direction des vents condense ou raréfie ces vapeurs; assemble, ou disperse les nuages; les résout en neige, ou en pluie; fond, ou glace les neiges. De-là, cette inégalité qui fait qu'un pays plus septentrional est moins froid qu'un climat plus austral. Ainsi le Kamtschatka n'a pas un hiver aussi rude que l'annonce sa position géographique, ni également rigoureux dans la même latitude: mais s'il est modéré, il est long & constant. Le mercure du thermometre de M. Delisle, s'y tient pour l'ordinaire, entre le 160eme. & le 180me. dégré; si ce n'est en Janvier, mois le plus froid de l'année, qu'il descend de 175 à 200 dégrés. Le printems est court; mais quoique pluvieux, il est parsemé de beaux jours. L'été n'est pas plus long; mais plus inconstant, plus bizarre, il est plus froid à proportion. Le voisinage de la mer, & la fonte des neiges, y couvrent tous les jours le ciel d'un voile de vapeurs, que le soleil ne dissipe gueres qu'à midi. L'on peut, très-rarement, s'y passer de fourrures. Cependant loin de la mer, le tems est constamment serein, depuis le mois d'Avril jusqu'à la mi-Juillet. Ainsi dans les terres on voit le thermometre varier du 146eme. au 130eme. dégré. Mais au mois de Juillet, il monte quelquefois jusqu'au 118eme. dégré. L'été n'a rien de violent au Kamtschatka. La pluie y est fine, la grêle petite, le tonnerre sourd, l'éclair foible, la foudre rare. Elle n'y a jamais tué personne.

Température des saisons.

La plus belle saison de l'année est l'automne, qui donne de beaux jours durant le mois de Septembre, mais troublés à la fin par les vents & les tempêtes, qui préludent à l'hiver. La glace prend aux rivieres, dès l'entrée de Novembre. Ce mois & les deux suivans, offrent rarement des jours sereins. C'est en Septembre & Octobre, en Février & Mars, qu'on peut voyager & commercer avec le plus de sûreté.

Ce sont les vents qui président aux saisons dans le Kamtschatka. Sur la mer occidentale regne dans le printems le vent du sud, tournant tantôt à l'est, tantôt à l'ouest; en été, le vent d'ouest; en automne, le vent du nord qui penche souvent à l'est; en hiver, le vent d'est courant au sud, d'où souffle un vent impétueux qui revient souvent, & dure trois jours, renversant les hommes par terre, & poussant des castors marins sur des glaçons flotants con-

tre la pointe de Lopatka. Le vent du nord donne en toute saison le plus beau tems; celui du midi, de la pluie en été, de la neige en hiver. Comme ces vents viennent la plupart de la mer, il n'est pas étonnant qu'ils dominent sur une langue de terre jettée entre deux mers, & qu'un élément s'y ressente des influences & de la température de l'autre. On observe même que la terre y éprouve les vicissitudes de la mer, à proportion qu'elle s'y enfonce. Le climat est plus doux, la terre plus fertile, au nord qu'au midi. Près de la grande riviere, le tems est agréable & serein; tandis qu'à la pointe méridionale, où tous les vents se jouent & se heurtent, les habitants n'osent sortir de leurs cabanes. En approchant de ce cap, plus on trouve de brouillards en été, plus on essuye d'ouragans en hiver; en s'avançant au nord, moins on a de pluie en été, moins on souffre des vents en hiver. La même différence qu'on remarque entre le nord & le midi du Kamtschatka, s'observe à peu près entre ses contrées d'orient & d'occident. Tandis que sur les bords de la mer de Pengina, l'air est sombre, épais & nébuleux; sur les rives de l'orient, le ciel est pur & sérein: c'est un autre monde sous la même latitude. La neige qui s'entasse à douze pieds de hauteur sur la pointe de Lopatka, diminue d'épaisseur à mesure qu'on s'avance au nord: à peine en trouve-t-on un pied & demi sur les bords de la Tigil, vers le milieu de la presqu'isle, prise dans sa longueur.

Mal aux yeux.

C'est pourtant cette neige qui rend, dit-on, le teint des habitans fort basané, & qui leur gâte la vue de très-bonne heure. Comme le froid & les vents la condensent; les rayons du soleil, réfléchis sur cette superficie éblouissante & dure, brûlent la peau & fatiguent les yeux. Quoi qu'il en soit de ce premier effet de la neige, le second est très-certain: aussi les habitans portent-ils pour garde-vue, des réseaux tissus de crin noir, ou des écorces de bouleau, criblées de petits trous. Mais ces bandeaux n'empêchent pas que le mal des yeux ne soit très-fréquent au Kamtschatka. M. Steller y trouva un remede qui dissipoit en six heures de tems la rougeur de l'inflammation, & guérissoit de la douleur du mal. C'étoit d'appliquer sur les yeux une espece de cataplasme fait d'un blanc d'œuf battu jusqu'à l'écume, avec du camphre & du sucre.

Garde-vue.

Remede simple pour le mal aux yeux.

La neige qui tombe dans la presqu'isle, entre le 52eme. & le 55eme. dégré, est si abondante, qu'à la fonte du printems toute la campagne en est inondée par le débordement des fleuves. Mais ce qui rend le séjour du pays encore plus incommode, ce sont les vents & les ouragans. Ceux qui s'élevent à l'est, partent du midi. M. Kracheninikow veut en conclure, qu'ils viennent moins de la mer, que des volcans & des exhalaisons que la terre vomit entre le cap de Lopatka & l'embouchure de la Kamtschatka. Mais ces vapeurs & ces feux, origine & foyer des ouragans, ne sont-ils pas excités eux-mêmes par la fermentation que la mer produit dans le cœur de la terre, à travers les antres & les cavités dont l'océan a percé la masse du globe?

Des métaux & des minéraux.

Il y a si peu de métaux & de minéraux au Kamtschatka, qu'on ne doit point en faire un article de son histoire. La terre y est peut-être dans un état d'instabilité trop continuel, pour concevoir & former des mines; s'il est vrai que les matieres dont elles se composent, aient besoin de tems & de repos pour s'assembler & s'assimiler dans les arsenaux souterrains, où se prépa-

HISTOIRE DU KAMTSCHATKA.

rent sous nos pas, & les secours de notre foiblesse & les instrumens de notre ruine.

CEPENDANT, comme on trouve des mines dans presque toutes les grandes chaînes de montagnes, il n'est pas hors de vraisemblance qu'il y en ait dans le Kamtschatka. Mais le peu de besoin que les Russes ont de trouver des métaux dans un pays où ils en vendent, le peu d'aptitude des habitans pour en découvrir, les difficultés de l'exploitation, soit pour aborder à ces mines dans un terrain impraticable, soit pour y subsister par des saisons affreuses, loin des secours de vivres, que des hommes seroient obligés de transporter sur leur dos; tous ces obstacles laissent ignorer si le Kamtschatka renferme de ces richesses utiles. On a pourtant découvert une mine de cuivre entre le lac Kouril & la riviere de Girowaia. Les petites rivieres couvrent leurs bords d'un sable mêlé de fer. Si l'on peut conjecturer, & pressentir des mines, par la qualité des terres & des pierres; on trouve de la craie blanche aux environs du lac Kouril; une terre, couleur de pourpre, autour des sources chaudes; du tripoli & de l'ocre rouge, le long de la grande riviere; de l'ambre jaune, en quantité, près de la mer de Pengina. Les montagnes donnent une sorte de cristal, couleur de cérise, mais très-peu, mais en petits morceaux; la riviere de *Chariouzowa*, qui se jette dans la mer de Pengina, vers le 36e. dégré de latitude, a dans ses environs, du cristal verd, par grands morceaux. Les Kamtschadales en faisoient jadis toutes leurs armes & leurs outils tranchans. Ils ont aussi dans cet endroit une pierre légere & blanche, dont ils forment des mortiers & des lampes. Ils trouvent partout, aux sources des rivieres, des pierres transparentes qui leur servent à tirer du feu. Il y en a de blanches comme du lait, que les Russes prennent pour des cornalines; il y en a de jaunâtres qu'ils appellent hyacinthes. Mais on n'a point encore trouvé de vraies pierres précieuses.

Pierres.

LES côtes de la mer fournissent une pierre couleur de fer, poreuse comme l'éponge, & qui rougit au feu. La mer de Pengina, les lacs Kouril & d'Olioutor, offrent sur leurs bords une terre molle, d'un goût aigre, que les Kamtschadales appellent *Bolus*, & dont ils se servent contre la dyssenterie. Passons aux véritables richesses de la terre, qui sont les végétaux.

Arbres.

LES principaux arbres du Kamtschatka sont le larix ou mélese, le peuplier blanc, le saule & l'aulne, le bouleau & le petit cedre.

LES deux premiers servent à construire les habitations de terre, & les bâtimens de mer. M. Steller dit que le peuplier blanc doit à l'eau salée de la mer, d'être extrêmement poreux & léger; que sa cendre exposée à l'air, s'y change en pierre rougeâtre, dont le poids augmente avec le tems; & que quand on brise cette pierre, après bien des années, on y trouve des parcelles ferrugineuses.

L'ÉCORCE des saules sert à nourrir les hommes; celle de l'aulne, à teindre les cuirs.

Usage singulier du bouleau.

LES bouleaux du Kamtschatka different de ceux de l'Europe: ils sont d'un gris plus foncé, très-raboteux & remplis de gros nœuds: le bois en est si dur, qu'on en fait des plats, & l'écorce si tendre, qu'on la sert à manger dans ces plats. Mais pour la préparer, on la détache encore verte, on la

hache en menus morceaux, comme le vermicelli, on la fait fermenter dans le suc même du bouleau, & on la mange avec du *caviar* sec. Ainsi cet arbre sans fruit, fournit les mets, la sausse, la vaisselle, & quelquefois la table, si cependant on en a besoin pour de tels repas.

HISTOIRE DU KAMTSCHATKA.

Petits cedres.

LE petit cedre differe du grand, en ce qu'au lieu de s'élever comme cet arbre majestueux, on le voit tortueux & rampant sur les montagnes & dans les plaines de mousse, où il croît avec peine & toujours foible ; image de ces grands dégénérés, dont le sang & la vertu s'alterent dans les cours. Ses fruits proportionnés au tronc & aux branches, sont de petites noix qui couvrent de petites amandes. Aussi les Kamtschadales les mangent, sans les dépouiller de l'écorce. Ce fruit astringent cause des ténesmes; mais les sommités de l'arbuste, infusées dans l'eau chaude, comme du thé, guérissent du scorbut.

ON trouve au Kamtschatka deux sortes d'aube-épine, l'une à fruits noirs, l'autre à fruits rouges, qu'on garde pour l'hiver; beaucoup de sorbiers, dont on confit les fruits; assez de genevriers, dont on néglige les bayes; peu de groseilliers rouges & de framboises, qu'on ne se donne pas la peine d'aller cueillir loin des habitations. Mais en revanche, il y a trois sortes de vaciet (*vaccinium*), dont on employe les bayes à faire des confitures & de l'eau-de-vie. Un fruit de ce genre, que les naturels du pays appellent *Wodianitsa*, & les naturalistes *Empetrum*, sert à teindre, en couleur de cerise, de vieilles étoffes de soie déja passées: on l'employe aussi avec de l'alun & de la graisse de poisson, à noircir les peaux de castor marin & les mauvaises zibelines. Ce mélange leur donne un noir si luisant, que les acheteurs y sont trompés; car plusieurs Russes ont introduit au Kamtschatka, la friponnerie avec le commerce.

Plantes.

A la ressource de ces fruits, se joint celle des plantes, pour dédommager les habitans du manque de grains.

LA principale de ces plantes, qui tient lieu de farine & de gruau, c'est la *Sarana*, qu'on ne trouve gueres qu'au Kamtschatka, & dont voici la description telle que l'a publiée M. l'abbé Chappe, d'après le texte Russe de M. Kracheninikow.

La Sarana.

„ Cette plante s'éleve à la hauteur d'environ un demi-pied; sa tige est un „ peu moins grosse que le tuyau d'une plume de cigne. Vers sa racine, elle „ est d'une couleur rougeâtre, & verte à son sommet. Elle a deux rangs „ de feuilles, le long de la tige; celui d'en-bas est composé de trois feuilles, & celui d'en-haut de quatre, disposées en croix: leur figure est ovale. Au dessus du second rang, il se trouve quelquefois une feuille immédiatement sous les fleurs mêmes. Au haut de la tige, est une fleur d'un „ rouge de cerise foncé; il est rare qu'il y en ait deux: elle ressemble à celle „ des lis ardens (*e*); elle est seulement plus petite, & se divise en six parties égales. Au centre de cette fleur, est un pistil triangulaire, dont le „ bout est obtus, comme dans les autres lys. Dans l'intérieur du pistil, il y „ a trois cellules où sont renfermées les semences qui sont plattes & rougeâtres. Il est entouré de six étamines blanches, dont les bouts, ou sommités, sont jaunes. Sa racine qui est proprement ce qu'on appelle la sarana,

(*e*) M. Gmelin les désigne sous le nom de *Lilium flore atro rubente*.

„ eſt à peu près auſſi groſſe qu'une gouſſe d'ail, & compoſée de pluſieurs petites gouſſes qui ſont un peu rondes : elle fleurit à la mi-Juillet, & pendant ce tems-là, elle eſt en ſi grande quantité que les campagnes en paroiſſent toutes couvertes."

L A ſarana pilée avec le *Morocha* (que Ray appelle *Chamamorus*) & avec d'autres bayes, ſe cuit au four ; c'eſt un mets ſi agréable & ſi nourriſſant, qu'il peut faire oublier le pain. M. Steller compte cinq eſpeces de ſarana, toutes bonnes à manger.

Herbe douce.

L A cinquieme eſpece, eſt l'herbe douce (*Matteit* ou *Sphondilium*) dont les Kamtſchadales ſont des bouillons, des confitures, & les Ruſſes de l'eau-de-vie. Elle eſt entierement ſemblable au Borche (*f*), ou panais. Sa racine, jaune en dehors, blanche en dedans, a le goût amer, fort & piquant, comme le poivre. Sa tige creuſe, de la hauteur d'un homme, eſt d'une couleur verte & rougeâtre, avec de petits duvets courts & blancs, autour de trois ou quatre nœuds qu'elle a dans ſa longueur. Chaque nœud pouſſe de petites tiges, qui portent des fleurs ſemblables à celles du fenouil. Chaque fleur a cinq feuilles, & deux ovaires entourés de cinq étamines blanches & noires. Mais l'uſage de cette plante eſt plus curieux que ſa forme.

O N coupe les tiges du nœud le plus près de ſa racine : car les tiges principales ne ſont pas bonnes. On ratiſſe avec une coquille l'écorce de ſes tiges : on les expoſe quelque tems au ſoleil, puis on les lie en bottes, de dix tiges chacune. Dès qu'elles commencent à ſécher, on les enferme dans des ſacs faits de nates, où elles ſe couvrent d'une poudre douce, dont le goût approche de celui de la régliſſe. Trente-ſix livres de cette plante ne rendent qu'un quart de poudre. Le ſuc d'où ſort cette poudre eſt ſi actif & ſi vénimeux, qu'il fait des enflures & des puſtules ſur la peau, partout où il tombe. Auſſi les femmes ont-elles des gants pour manier & préparer cette plante, & ceux qui la mangent verte au printems, la mordent ſans y toucher avec les levres. Voici comment on en tire de l'eau-de-vie.

Comment on en fait de l'eau de-vie.

O N la fait fermenter par paquets, avec de l'eau chaude, dans un petit vaſe où l'on mêle des bayes de *Gimoloſt* (*g*). On tient ce vaſe couvert dans un endroit chaud. S'il n'eſt pas bien bouché, la liqueur s'aigrit, bout avec grand bruit & fermente ſi fort qu'on voit le vaſe remuer & s'agiter. Cette premiere fermentation produit une liqueur qu'on appelle *Prigolovok*. Pour en faire de la *Braga*, boiſſon plus fort, on la verſe dans un vaſe d'eau, où trempe encore de la même herbe douce. Ce mêlange fermente vingt quatre heures, & quand il ceſſe de bouillir, on a de la Braga. C'eſt avec celle-ci que ſe fait l'eau-de-vie. On la jette dans une chaudiere, avec les herbes deſtinées à la diſtillation. Cette chaudiere eſt bouchée d'un couvercle de bois, dans lequel on fait paſſer un canon de fuſil, qui ſert de tuyau. La premiere diſtillation donne une eau-de-vie commune, qui s'appelle *Raka*. Les gens riches boivent de la ſeconde diſtillation, qui rend cette eau-de-vie d'une force à corroder le fer. Elle n'en conviendroit que mieux aux entrail-

(*f*) *Paſtinaca foliis ſimpliciter pinnatis foliolis pinnatifidis*. Gmelin.

(*g*) Voici, pour les botaniſtes, la deſcription qu'en donne M. Gmelin : *Lonicera pedunculis bifloris, floribus ifundibili formibus, bacca ſolitaria, oblonga, anguloſa.*

trailles dures de cette classe d'hommes, qu'une nature grossiere & une vie laborieuse rendent les plus robustes; mais elle est trop chere pour leur pauvreté. Le marc de la chaudiere est bon à faire de la braga pour le peuple, & ce qu'on en jette, engraisse le bétail qui le mange avec avidité.

HISTOIRE DU KAMTSCHATKA.

QUELQUEFOIS on se dispense de ratisser l'écorce, avant de distiller la plante. Mais elle produit alors une eau-de-vie qui a les effets les plus dangereux. Elle coagule le sang, elle cause de violentes palpitations de cœur, elle enivre aisément, & son excès va jusqu'à priver un homme de sentiment. Croit-on arrêter l'ivresse de cette boisson, par un verre d'eau froide; on y retombe bientôt, & si elle n'ôte pas l'usage de tous les sens, elle lie au moins les pieds. Pour peu qu'on boive de cette eau-de-vie, elle trouble le sommeil de songes inquiétans, qui, dans des ames superstitieuses, réveillent tous les remords du crime, & peuvent, dans le délire, leur arracher l'aveu de leurs forfaits cachés. Le vieil de la Montagne, qui savoit inspirer l'audace du fanatisme, par une ivresse délicieuse, auroit imprimé les terreurs de la superstition avec cette boisson.

Mauvais effets de cette eau-de-vie.

BIEN des Kamtschadales n'osent manger de cette herbe douce de peur qu'elle ne nuise à la génération. En revanche, ils s'en servent pour tuer la vermine, se frottant les cheveux du suc qu'ils en tirent au printems.

ON a de l'eau-de-vie en plus grande abondance, & de meilleure qualité, lorsqu'on se sert, au lieu d'eau pour faire distiller l'herbe douce, d'une infusion de *Kiprei*. Cette plante est l'*Epilobium* de Linnæus, qu'on trouve en Europe comme en Asie. La moëlle de sa tige est d'un goût agréable, qui ressemble aux cornichons séchés des Kalmoucks. Sa feuille verte, & son écorce broyée s'infusent & se prennent comme du thé verd, dont cette infusion a le goût. Le kiprei sert aussi à faire du vinaigre. Les meres mâchent cette herbe & l'appliquent sur le nombril des enfans, à qui elles viennent de couper le cordon umbilical.

LE *Tcheremcha*, ou l'ail sauvage, entre dans une espece de mets qu'on appelle *Schami*. C'est un ragoût froid, composé de choux, d'oignons, de cornichons, & quelquefois de poisson & de pieds de cochon. L'ail sauvage qu'on y mêle, est un excellent anti-scorbutique. Mais il faut sans doute en user médiocrement; car des Cosaques, attaqués du scorbut, en ayant trop mangé, furent couverts de gale & de pustules, qu'on prit pour les suites d'un mal vénérien, aussi commun, peut-être, & plus dangereux aux peuples du Nord qui l'ont contracté, qu'à ceux du midi qui l'ont donné. Cependant ces croûtes tomberent & le mal disparut.

PARMI cinq autres plantes dont les Kamtschadales font usage dans leur nourriture, on peut remarquer l'*Outchiktchou*, plante dont la feuille ressemble à celle du chanvre, & qui donne au bouillon, fait avec du poisson, le même goût que lui donneroit le belier sauvage. Mais n'y a-t-il pas lieu de soupçonner l'auteur Russe, & son traducteur, M. de Sainpré, de quelque méprise à cet égard? car cette plante est définie dans les Mémoires de Pétersbourg (h) *Chevre sauvage aux cornes de Bélier*. N'a-t-on pas pris la figu-

(h) *Ruri-capra cornibus arietinis.*

re pour le goût, & parce que les naturalistes ont cru trouver dans la forme de cette plante quelque ressemblance avec les cornes de bélier, n'a-t-on pas étendu les rapports du végétal, avec l'animal, jusqu'au goût? Ce ne seroit pas la premiere fois qu'un sens auroit été séduit par l'autre, ou que l'imagination auroit multiplié les rapports de conformité entre les choses les moins ressemblantes.

Soit que l'erreur, s'il y en a, vienne des naturalistes, ou des Kamtschadales, ce peuple qui n'a point encore l'art de définir les plantes, a du moins le don d'en connoître les propriétés salutaires ou nuisibles. Si la nature refuse les alimens les plus communs aux Kamtschadales, elle y a suppléé par un grand nombre de racines & d'herbes, dont le besoin leur donne l'instinct d'éprouver & d'employer la vertu. Ils savent & l'endroit où elles croissent, & le tems de les cueillir, & l'usage qu'on en peut faire. Les nations les plus civilisées n'ont pas de botanistes plus éclairés que ces sauvages; car la faim instruit mieux que la curiosité; parce que les Kamtschadales n'ont presque rien à manger, M. Steller les appelle, avec raison, *mangeurs de tout.* En effet jusqu'aux herbes seches que la mer jette sur les côtes, jusqu'aux champignons dangereux, qu'on appelle *Muchomores*, ils vivent de tout ce qui ne tue pas.

Les plantes qu'ils ne mangent pas en santé, leur sont bonnes pour les maladies, ou les plaies.

Le *Cailoun* est une herbe de marécage, dont on fait une décoction qui, excitant à la sueur, expulse les mauvaises humeurs, & fait venir les ulceres à suppuration.

Le *Tchagban* s'employe en décoction contre l'enflure des jambes.

Le *Chêne-marin*, dont la mer couvre les côtes, se boit en fusion bouilli avec de l'herbe douce, pour arrêter la dyssenterie.

Les femmes en travail d'enfant, boivent de la rapure de *Framboise-marine*. Mais il est douteux que des femmes sauvages aient besoin de cette ressource, ou qu'elles en tirent d'autre soulagement que celui d'appaiser l'inquiétude de la crédulité.

La racine que les Kamtschadales appellent *Zgate*, est très-funeste à leurs ennemis. Quand ces sauvages ont trempé leurs fleches dans le jus de la racine de cette plante, elles font des blessures incurables. Les hommes en meurent au bout de deux jours, à moins qu'on ne suce le poison de leur plaie; les baleines & les lions-marins, atteints de ces fleches, bondissent impétueusement dans la mer, qu'ils font écumer de leur rage, & vont se jetter & périr sur les côtes avec les plus vives douleurs.

Les végétaux sont presque l'unique ressource des Kamtschadales, dans tous leurs besoins. Avec une plante haute & blanchâtre, qui ressemble au froment, ils tressent des nattes qui leur servent de couvertures & de rideaux; des manteaux unis & lisses d'un côté, velus de l'autre. Le côté velu se met par-dessous contre le froid, & par-dessus contre la pluye. Les femmes font de cette espece de jonc des corbeilles où elles mettent leurs petits ornemens, & de grands sacs pour les provisions de bouche; elle sert encore à couvrir les habitations, soit d'hyver ou d'été. On la coupe avec une omoplate de baleine

ou même d'ours, façonnée en faux, & qui aiguisée sur des pierres, devient tranchante comme du fer.

UNE autre sorte d'herbe ou de jonc, non moins utile à ce peuple qui manque de tout, c'est la plante qu'on appelle *Bolotnaïa*, on l'appelle aussi *Tonchitch*, & ce mot est d'autant plus remarquable, qu'on trouvera cette plante désignée sous ce nom dans tous les usages superstitieux des Kamtschadales. Elle leur sert d'ouëte pour envelopper leurs enfans, quand ils viennent au monde. Ils leur en mettent encore, au lieu de langes, à l'ouverture qu'ils ménagent dans le berceau, pour la propreté. Quand cette herbe est humide, ils l'ôtent pour en mettre de nouvelle, & les enfans sont toujours nets sans changer souvent de langes. Cette herbe sert encore de bas, & ces bottes de foin tressé, sont très-bien tendues sur la jambe. Les femmes employent cette plante, soit dans certains tems périodiques, pour en être plus propres, soit dans les vues du mariage, pour entretenir au foyer de la génération, une chaleur qu'elles croient nécessaire à la fécondité. Cette herbe se carde avec un peigne fait d'os d'hirondelle de mer, & se prépare comme le lin que les Kamtschadales n'ont pas, non plus que le chanvre. Mais ce peuple sauvage y supplée par l'ortie. Il l'arrache d'une main rude & calleuse, au mois d'Août, & la laisse sécher dans les cabanes le reste de l'été. Quand l'hiver arrête la pêche & les travaux du dehors, on prépare l'ortie. Après l'avoir fendue en deux, on en tire adroitement l'écorce avec les dents; ensuite elle est battue, nettoyée, filée entre les mains & roulée autour d'un fuseau. Le fil à coudre n'est point retors, mais on tord en double celui qu'on destine à faire des filets. Car c'est-là le principal usage de l'ortie. Comme on ne fait ni rouir la plante, ni bouillir le fil, ces filets ne durent gueres qu'un été.

Des animaux terrestres.

LES animaux de terre font la richesse du Kamtschatka, si l'on peut appeller richesse ce qui sert à procurer aux hommes le nécessaire qu'ils n'ont pas. Les Kamtschadales ne font la guerre aux animaux, que pour en avoir la peau. C'est un objet de besoin, d'ornement & de commerce. Les peaux grossieres font leurs habits; les plus belles leur parure, ou leur gain. Commençons par l'animal, le plus utile, à double titre; c'est le chien.

Des Chiens.

LE chien sert de cheval de train pendant sa vie: à sa mort, il habille l'homme de sa peau. Les chiens du Kamtschatka, grossiers, rudes & demi-sauvages comme leurs maîtres, sont communément blancs ou noirs, mêlés de ces deux couleurs, ou gris comme les loups; plus agiles & plus vivaces que nos chiens, quoique plus laborieux. Faut-il l'attribuer à un climat plus convenable? à une nourriture plus légere? Ils vivent de poissons, rarement de viandes. Au printems, qu'ils ne sont plus nécessaires pour les traîneaux; on leur rend la liberté de courir où ils veulent, & de se nourrir comme ils peuvent. Ils s'engraissent sur les bords des rivieres, ou dans les champs.

AU mois d'Octobre on les rassemble, on les attache pour les faire maigrir, & dès que la neige couvre la terre, on les attele pour traîner. Durant l'hiver, qui est une saison de travail pour eux, & de repos pour les hommes, on les nourrit avec de l'*opana*. C'est une espece de pâte, ou de mortier, faite de poissons aigris qu'on a laissé fermenter dans une fosse. On en jette dans une auge pleine d'eau, la quantité nécessaire pour le nombre des chiens à

HISTOIRE DU KAMTSCHATKA.

nourrir. On y mêle quelques arêtes de poisson. On fait chauffer ce mélange, avec des pierres rougies au feu. Voilà le mets exquis qu'on leur donne tous les soirs, pour réparer leurs forces & leur procurer un profond sommeil. Dans le jour ils ne mangent point, de peur d'être pesants à la course. On verra dans les mœurs des Kamtschadales, comment ils emploient leurs chiens. Ils nourrissent de corneilles ceux qu'ils dressent pour la chasse, prétendant qu'ils en ont plus de nez. Quand l'animal devient inutile, on le tue, où l'on attend qu'il meure, & l'on prend sa peau. Celle des chiens blancs, qui ont le poil long, sert à border les pelisses & les habits faits de peaux plus communes.

Les animaux, dont la chasse occupe les chiens, sont le renard & le bélier sauvage.

Des renards.

Les renards du Kamtschatka ont un poil épais, si luisant & si beau, que la Sibérie n'a rien à leur comparer dans ce genre. La presqu'isle, où ils vont & viennent, dit-on, sans jamais s'arrêter ni se fixer, en a de toute espece & de toute couleur. Mais les plus estimés sont, les châtains-noirs, ceux qui ont le ventre noir & le corps rouge, & ceux au poil couleur de feu. Les renards les plus beaux, sont aussi les plus fins. Si ce fait est constant, pourquoi n'en est-il pas de même parmi les hommes? Mais ne seroit-ce pas une prévention, au sujet de l'une & de l'autre espece? Est-il bien vrai que parmi nous, l'esprit se trouve rarement avec la beauté? Les peuples les mieux faits, sont-ils les moins ingénieux? Examinez tous ceux de l'Asie. Les femmes les plus belles sont-elles les plus sottes? Jettez un coup d'œil sur les cours de l'Europe. Quant aux renards, on nous dit qu'un Cosaque, très-habile chasseur, poursuivit deux hivers de suite au Kamtschatka, un beau renard, qu'il ne put jamais prendre. Un fait n'établit pas un principe. D'ailleurs, comme on ne poursuit gueres, avec une certaine ardeur, que les plus beaux renards, & comme ceux-ci acquierent de la ruse à proportion des pieges qu'on leur tend, il étoit naturel qu'un animal plus couru qu'un autre, en devint plus habile. C'est le fruit de l'expérience qui étend les progrès des connoissances chez tous les animaux.

Au Kamtschatka, dit-on, un renard qui est échappé d'un piege, ne s'y prend plus. Au lieu d'y entrer, il tourne autour, creuse la neige qui l'environne, le fait détendre & mange l'amorce. Mais l'homme toujours plus inventif, a plus d'un piege pour le prendre. Les Cosaques attachent un arc bandé, à un pieu qu'ils enfoncent dans la terre. De cet endroit, ils conduisent une ficelle le long de la piste du renard, assez loin du piege. Dès que l'animal, en passant, touche la ficelle de ses pattes de devant, la fleche part & lui perce le cœur.

Les Kamtschadales de la pointe méridionale, ont l'art de prendre les renards au filet; voici comment. Ils passent au milieu de ce filet qui est fait de barbes de baleines, un pieu où ils lient une hirondelle vivante. Le chasseur avec une corde passée dans les anneaux du filet, va se cacher dans une fosse. Quand le renard se jette sur l'oiseau, l'homme tire la corde & l'animal est pris. Sans doute que la faim le pousse dans ce piege, car de semblables lacets paroissent bien grossiers pour le plus fin des animaux. Au reste, les renards

étoient jadis si communs, ou si affamés au Kamtschatka, qu'ils en devenoient familiers, au point de venir manger dans les auges des chiens, & de se laisser tuer à coups de bâton. Sans doute qu'ils sont plus rares, puisqu'on est obligé de les prendre avec la noix vomique.

Des béliers sauvages.

LES béliers sauvages ont l'allure de la chevre, & le poil du renne. Ils ont deux cornes, dont chacune dans la plus grande grosseur, pese de vingt-cinq à trente livres. On en fait des vases, des cuilliers & d'autres ustensiles. Aussi vifs, aussi légers que le chevreuil, ils habitent comme lui les montagnes les plus escarpées, au milieu des précipices. Ainsi les Kamtschadales qui leur font la chasse, vont s'établir sur ces rochers, avec leur famille, dès le printems, jusqu'au mois de Décembre. La chair de ces béliers est très-délicate, de même que la graisse qu'ils ont sur le dos. Mais c'est pour avoir leur fourrure, qu'on se fait un métier de leur chasse.

Des zibelines.

L'ANIMAL le plus précieux à prendre, est la zibeline. Celles du Kamtschatka sont les plus belles, au noir près. C'est pour cela que leurs peaux passent à la Chine, où la teinture acheve de leur donner la couleur foncée qui leur manque. Les plus précieuses sont au Nord de la presqu'isle; les plus mauvaises au Midi. Mais celles-ci même, ont la queue si fournie & si noire, qu'une de ces queues vaut une zibeline ordinaire. Cependant les Kamtschadales font peu de cas de ces animaux. Autrefois ils n'en prenoient que pour les manger; aujourd'hui c'est pour payer le tribut de peaux que les Russes leur ont imposé. Du reste, ils préferent une peau de chien, qui les défend du froid, au vain ornement d'une queue de martre. Leur richesse n'est pas encore parvenue au luxe. Les chasseurs de profession vont passer l'hyver dans les montagnes, où les zibelines se tiennent en plus grand nombre. Mais c'est toujours un petit objet d'occupation & de lucre pour les Kamtschadales, trop paresseux au gré des Russes qui sont plus avides.

Des marmotes.

LES marmotes du Kamtschatka sont très-jolies par la bigarrure de leur peau qui ressemble de loin, dit M. Steller, au plumage varié d'un très-bel oiseau. Les peaux en sont chaudes & légeres. Cet animal, aussi vif que l'écureuil, se sert comme lui, des pattes de devant pour manger. Il se nourrit de racines, de bayes & de noix de cedres. Les Kamtschadales ne font point de cas de la peau des marmotes, ni des hermines. Elles sont trop petites & trop belles, pour un peuple grossier, dont l'esprit s'arrête à l'utilité.

EN revanche, il estime singulierement la fourrure du goulu, surtout sa peau du goulu blanc, tacheté de jaune. *Dieu même*, disent-ils, *ne peut être vêtu que de ces riches peaux*. C'est le présent le plus galant pour les femmes Kamtschadales. Elles s'en font un ornement de tête singulier. C'est un croissant qui présente deux cornes blanches. Elles croient ressembler, avec cette parure, au *Mitchagatchi*, oiseau de mer tout noir, à qui la nature a donné deux aigrettes blanches sur la tête. Cependant les habitans ne prennent pas beaucoup de goulus. Il leur est sans doute plus facile d'en acheter, c'est-à-dire, de donner un ou deux castors marins, pour deux pattes blanches de goulu. Cet animal est lui-même chasseur. On sçait comment il prend les rennes ou les cerfs. Mais on ne sçait pas, ce qu'on a répété très-faussement, qu'il est si gourmand, que pour se vuider, afin de se remplir en-

core, il se presse le ventre entre deux arbres fort serrés. En général, il faut suspecter tout le merveilleux qui nous vient des pays sauvages, jusqu'à ce que des naturalistes, vraiment philosophes, nous l'aient attesté.

Des ours.

Le Kamtschatka est un pays trop hérissé de montagnes, de ronces & de frimats, pour que les ours y manquent. Il y en a, mais qui ne sont ni grands, ni même aussi féroces que semble l'annoncer la rigueur du climat. Rarement ils attaquent, à moins qu'à leur réveil ils ne trouvent quelqu'un auprès d'eux, que la crainte sans doute leur fait prendre pour un ennemi. C'est alors que pour se défendre ils se jettent sur le passant. Ainsi l'ours est plus redoutable, endormi qu'éveillé. Mais il ne tue gueres l'homme, & se contente de lui enlever la peau du crane, depuis la nuque du cou, pour la rabattre sur les yeux du malheureux, comme s'il n'avoit à redouter que sa vue. Quelquefois dans la fureur, il lui déchire les parties les plus charnues, & le laisse en cet état. On entend souvent, au Kamtschatka, de ces écorchés, (*Dranki*) qui, comme dit Lucrece, remplissent les bois & les montagnes de leurs gémissemens, tenant leurs mains tremblantes sur des ulceres rongés de vers. Ce sont-là les périls de la vie sauvage; mais ils ne sont pas aussi nombreux, aussi redoutables, que les maux de toute espece, dont les hommes se tourmentent à l'envi dans la société. L'ours, moins inhumain que l'homme, épargne les êtres qu'il ne craint pas. Loin de faire aucun mal aux femmes, souvent il les suit comme un animal domestique, content de manger quelquefois les baies qu'elles ont cueillies. En général, il ne cherche qu'à vivre, & quand il le peut, sans verser le sang, il évite le carnage. Les ours sont très gras pendant l'été, sans doute parce qu'alors ils trouvent abondamment du poisson, dont ils ne font souvent que sucer la moëlle. Mais quand l'hyver glace les rivieres, & flétrit les végétaux, l'ours maigrit, ne vivant que d'arêtes desséchées, des provisions, ou des restes de poisson, qu'il vole dans les cabanes, des rennes qu'il peut tuer par hazard, ou des renards & des lievres qu'il trouve pris dans les pieges. Du reste, cet animal est si paresseux, que les Kamtschadales ne croient pas pouvoir dire une plus grosse injure à leurs chiens, quand ils s'arrêtent trop souvent en tirant au traîneau, que de les appeller ours, *keren*.

Maniere dont les Kamtschadales prennent les ours.

Cependant comme l'ours malgré sa paresse devient carnacier & destructeur, quand la faim le presse, on est obligé de lui faire la guerre à coups de fleche, ou de lui tendre des pieges. Les Kamtschadales ont une façon singuliere de le prendre dans sa taniere. On y entasse à l'entrée une quantité de bois, & près du trou des soliveaux & des troncs d'arbres. L'ours pour s'ouvrir un passage libre, retire ces pieces de bois en dedans, & s'embarrasse tellement des obstacles même dont il veut se délivrer, qu'il ne peut plus sortir. Alors les Kamtschadales creusent la taniere par dessus, & tuent l'ours avec des lances. D'autres prennent ces animaux avec des nœuds coulans, au milieu desquels ils suspendent un appât de viande, entre les grosses branches d'un arbre naturellement courbé. L'ours plus gourmand que rusé, passe la tête ou la patte dans ces nœuds, & restant pris à l'arbre, il paye sa gourmandise de sa peau: car c'est pour sa peau qu'on en veut à sa vie. Les Kamtschadales s'en font des fourrures très-estimées, & des semelles de souliers pour

courir sur la glace; ils se couvrent même le visage des intestins de l'ours, pour se garantir du soleil.

Des rats.

Un animal très commun partout, & qui ne devroit pas l'être, ce semble, dans les régions aussi peu habitables que le Kamtschatka, c'est le rat. Ce pays en a de trois especes. La premiere à courte queue, au poil rouge, est aussi grosse que les plus grands qu'il y ait en Europe. Mais elle differe de ceux-ci, surtout par son cri, semblable à celui des cochons de lait; du reste, elle ressemble à une certaine espece de belette, qui pourtant se nourrit de rats, mais sans doute des plus petits.

Ceux-ci sont, pour ainsi dire, domestiques; tant la faim les rend familiers avec les Kamtschadales, dont ils volent sans crainte les provisions.

Une troisieme espece vit des larcins qu'elle fait à la premiere, qui se tient dans les plaines, les bois & les montagnes. L'une a des rapports avec le frelon, & l'autre avec l'abeille.

Les gros rats qu'on appelle *Tegoulichitch*, ont de grands nids partagés en cellules, qui sont autant de greniers souterrains, destinés à différentes provisions de bouche pour l'hiver. On y trouve de la farane nettoyée, d'autre non préparée, que les rats font sécher au soleil dans les beaux jours, des plantes de plusieurs sortes, des noix de cedre. L'histoire de ces rats est plus curieuse que celle des hommes qui nous la transmettent: mais en est-elle plus vraie?

Ce peuple souterrain a des temps d'émigration, si l'on en croit les Kamtschadales. Quelquefois les gros rats disparoissent de la presqu'isle, & c'est alors le présage d'une mauvaise année. Mais quand ils reviennent, c'est l'augure d'une chasse & d'une année abondantes. On annonce leur retour dans tout le pays par des exprès.

C'est au printems qu'ils partent pour se rendre au couchant, sur la riviere de Pengina, traversant des lacs, des golfes & des rivieres à la nage; souvent noyés en route, ou restant épuisés de fatigue sur le rivage, jusqu'à ce que le soleil & le repos leur aient rendu des forces; souvent enlevés par des canards sauvages, ou dévorés par une espece de saumon. Une armée de ces rats, est quelquefois deux heures à passer un fleuve: c'est qu'ils n'ont point de ponts ni de bateaux; quoique les Kamtschadales s'imaginent qu'ils traversent les eaux sur une espece de coquillages, faits en forme d'oreille, qu'on trouve sur les rivages, & que les habitans ont appellé les *canots des rats*.

Ce n'est pas la seule fable, dont ils se disent les témoins oculaires. Rien de si merveilleux, à les entendre, que la prévoyance de ces rats & l'ordre de leur marche. Avant de partir, ils couvrent leur provision, de racines vénimeuses, pour empoisonner les rats frélons, qui viendroient piller leurs cellules en leur absence. Quand ils reviennent, & c'est au mois d'Octobre, s'ils trouvent leurs magasins d'hiver dévastés & vuidés, ils se pendent de désespoir. Aussi les Kamtschadales, charitables, mais sans doute par superstition, loin de leur enlever leur provision, remplissent leurs trous d'œufs de poisson, ou de caviar; & s'ils trouvent au bord des rivieres, quelques rats demi-morts d'épuisement, ils tâchent de les sauver. Ainsi l'histoire de la terre est partout, comme on voit, celle des folies ou des mensonges de l'homme. On est forcé

de les écrire, ne fût-ce que pour l'en détromper. Les erreurs & les vices de l'espece humaine, donneront dans tous les tems beaucoup d'ouvrage au philosophe: mais ce n'est pas toujours dans les pays incultes & sauvages, qu'il a le plus à extirper de ces plantes parasites qui dévorent, pour ainsi dire, la substance de l'esprit humain.

Des animaux amphibies.

M. KRACHENINIKOW distingue trois sortes d'animaux amphibies, qui vivent dans l'eau & fréquentent la terre; mais les uns dans l'eau douce, & jamais dans la mer; les autres dans la mer & les rivieres; d'autres enfin dans la mer, & jamais dans l'eau douce.

Veaux marins.

DE la premiere classe, on ne connoît au Kamtschatka que les loutres, qui se prennent à la chasse, & lorsque les ouragans de neige les égarent dans les bois. Leurs peaux assez cheres, parce qu'elles sont rares, s'employent à border les habits, mais surtout à conserver la couleur des zibelines, en leur servant d'enveloppe dans les endroits où l'on serre celles-ci.

DE la seconde classe, sont les veaux marins. Ils remontent des mers de Kamtschatka, dans les rivieres, en si grande quantité, que les petites isles éparses au milieu des terres voisines de la mer, en sont couvertes. Il y en a de quatre especes. La premiere & la plus grosse, que les Kamtschadales appellent *Lachtak*, ne se prend qu'au-dessus du 56e dégré de latitude, soit dans la mer de Pengina, soit dans l'océan oriental.

LA troisieme, qu'on distingue, dit-on, par un grand cercle couleur de cerise, qui occupe la moitié de la surface de sa peau jaunâtre, ne se trouve que dans la mer orientale.

LA quatrieme, qui est la plus petite, se prend dans de grands lacs.

LE veau des mers ne s'éloigne gueres de la côte, au-delà de trente milles. C'est un signal du voisinage de la terre, pour les navigateurs. S'il entre dans les rivieres, c'est pour suivre le poisson dont il se nourrit.

LE mâle s'accouple à la façon des hommes, dit M. Kracheninikow, & non pas comme les chiens, ainsi que l'ont rapporté plusieurs écrivains. La femelle ne porte qu'un petit à la fois. Le cri des veaux marins ressemble au bruit des efforts du vomissement; les jeunes se plaignent comme des personnes qui souffrent. Rien de plus désagréable que le grognement continuel de ces animaux.

PARMI les différentes manieres de les prendre à terre, les Kamtschadales en ont une qui leur semble particuliere. Quand les petits sont sur la glace, les chasseurs mettant une serviette au-devant d'un traîneau, les poussent, & les écartent de leurs trous; & quand ils en sont éloignés, on tombe sur eux, & on les assomme avec des massues, ou bien à coups de carabine sur la tête; car il est inutile de les frapper ailleurs. Les balles restent dans la graisse du veau marin: mais il ne faut pas croire qu'elles ne font que les chatouiller agréablement, comme l'ont dit des gens à qui ces animaux n'ont certainement pas fait confidence de ce prétendu plaisir.

QUELQUEFOIS on tend des filets très-forts, en trois ou quatre endroits d'une riviere, où les veaux sont entrés, & on les pousse dans ces filets avec de grands cris. Quand ils s'y sont embarrassés, on les assomme, & l'on en prend, dit-on, dans ces sortes de pêche & de chasse, jusqu'à cent à la fois.

Ils

Ils sont durs à tuer. „ J'ai vu moi-même, dit M. Krachenînikow, un de „ ces animaux qu'on avoit pris à l'hameçon, poursuivre nos gens, quoiqu'il „ eût le crâne brisé en plusieurs pieces. Aussitôt qu'on l'eût tiré sur le riva- „ ge, il tâcha de fuir dans la riviere; mais ne le pouvant pas, il se mit à pleu- „ rer, & dès qu'on l'eût frappé, il se défendit avec la plus grande fureur."

HISTOIRE DU KAMTSCHATKA.

QUAND on les surprend endormis sur la côte, s'ils en ont le tems, ils fuient, & pour rendre le chemin plus glissant, ils vomissent, non pas une espece de lait, comme on l'a dit par erreur, mais de l'eau de mer.

DANS la classe des amphibies, qui n'entrent point dans l'eau douce, sont les chevaux marins. Les Kamtschadales ne les prennent que pour en avoir les dents, qui pesent depuis cinq ou six livres jusqu'à dix-huit, & dont le prix augmente avec le poids.

Lions marins.

UN animal que l'on confond avec ceux-ci, c'est le lion marin, quoiqu'il soit plus gros que le cheval, & plus ressemblant au veau de mer. Il pese depuis trente-cinq jusqu'à quarante poudes (*i*). Les gros beuglent, les petits bêlent. Mais leurs mugissemens affreux & plus forts que ceux des veaux marins, avertissent les navigateurs, dans les tems de brouillard, de la proximité des rochers & des écueils, où les vaisseaux pourroient échouer; car ces animaux quand ils sont à terre, se tiennent dans les isles & sur le haut des montagnes.

LES mâles ont jusqu'à quatre femelles, qui s'accouplent au mois d'Août & portent neuf mois. Le lion marin est galant avec ses femelles, tournant & jouant sans cesse autour d'elles pour leur plaire, très sensible à leurs caresses & se battant avec fureur pour ses maîtresses. Du reste, le mâle & la femelle sont plus indifférens pour leurs petits, qu'ils étouffent souvent dans le sommeil & ne défendent point en cas d'attaque. Quand les jeunes lions, fatigués de nager, grimpent sur le dos de leur mere, celle-ci plonge dans l'eau pour les y renverser. On diroit qu'ils n'aiment pas la mer, tant ils s'empressent de gagner le rivage, quand on les jette à l'eau.

LE lion marin redoutable par sa grosseur, sa gueule, ses rugissemens, sa figure & son nom même, est pourtant si timide qu'il fuit à l'approche d'un homme, soupire, tremble & tombe à chaque pas, tant sa graisse molle & pesante lui coûte de peine à traîner. Mais quand il n'a plus de salut que dans son désespoir, alors il met à son tour son agresseur en fuite, surtout s'il est en mer, où dans les bonds de sa fureur il peut submerger les canots & noyer les hommes. Le plus hardi pêcheur, ou chasseur, va contre le vent, lui plonger dans la poitrine sous les nageoires de devant, un harpon attaché par une longue courroye, faite du cuir de lion de mer, & que d'autres pêcheurs ont entortillée autour d'un pieu. Ceux-ci le percent ensuite de loin à coups de fleches, & quand il a perdu ses forces, ils s'approchent pour l'achever à coups de pique, ou de massue. Quelquefois on lui décoche des dards empoisonnés, & comme l'eau de mer irrite sans doute les blessures, l'animal gagne la côte, où on le laisse mourir, si l'on ne peut l'aborder aisément.

C'EST un honneur pour les Kamtschadales, de tuer des lions marins; un

(*i*) Le poude est de 40 livres de Russie, & de 33 livres de France.

deshonneur de jetter dans la mer un de ces animaux, quand ils l'ont chargé dans leur canot. Ils risquent plutôt d'être submergés, & souvent ils se noient, pour ne pas abandonner leur proye. Quelquefois, à cette pêche, un canot est emporté par les vents & ballotté par les tempêtes durant huit jours; & les pêcheurs reviennent enfin, sans autre guide ni boussole, que la lune & le soleil, à demi-morts de faim, mais couverts de gloire.

CEPENDANT, c'est aussi pour l'utilité que les Kamtschadales vont à la pêche des lions marins. La graisse & la chair en sont très-bonnes au goût, mais désagréables à l'odorat, disent quelques personnes, à qui sans doute ce mets ne sçauroit plaire; car il est rare que le premier de ces sens adopte ce que l'autre rejette, ou que le second repousse ce qui convient au premier. Mais quelle que soit la graisse du lion marin, que des gens comparent à celle du mouton pour le goût, à la cervelle pour la substance, sa peau du moins est bonne à faire des souliers & des courroies; & c'en est assez pour que l'homme use à l'égard des lions marins, du droit de domination, c'est-à-dire, du droit de mort qu'il s'est donné sur tous les animaux.

Des chats marins.

LE chat marin (k) y est d'autant plus soumis, qu'il n'a que la moitié de la grosseur du lion; il ressemble du reste au veau marin, qui est de la grosseur d'un boeuf; mais il est plus large vers la poitrine, & plus mince vers la queue. Il naît les yeux ouverts, & gros comme ceux d'un jeune bœuf, avec trente-deux dents, suivies & fortifiées de deux défenses de chaque côté, qui lui percent dès le quatrieme jour. Son poil d'un bleu noirâtre, commence alors à devenir châtain; au bout d'un mois, il est noir autour du ventre & des flancs. Les femelles deviennent grises & si différentes des mâles, que sans une grande attention on les croiroit d'une autre espece.

LES chats marins se tiennent dans la baye, qui est entre les caps de Chipounskoi & de Kronotskoi, parce que la mer y est plus calme, que sur le reste de la côte orientale du Kamtschatka. C'est au printems qu'on les y prend, lorsque les femelles sont prêtes à mettre bas. Dès le mois de Juin, ces animaux disparoissent. On conjecture qu'ils passent dans les isles qui se trouvent entre l'Asie & l'Amérique, depuis le 50e. dégré jusqu'au 56e; car on ne les voit gueres monter plus haut vers le nord, & ils arrivent pour l'ordinaire du côté du midi. C'est ou pour déposer, ou pour nourrir leurs petits, qu'ils voyagent ainsi. La faim, la sûreté, le soin de se reproduire, sont les guides de tous les animaux errans. Les renards voyagent dans les montagnes du Kamtschatka, au gré des saisons abondantes ou stériles. Les oiseaux se retirent dans les endroits déserts au tems de la mue, ou de la ponte. Les poissons s'enfoncent dans les bayes profondes, où les eaux sont tranquilles, pour frayer & déposer leurs œufs. Les chats marins vont chercher le repos loin des lieux habités, pour élever leur famille. Leurs femelles allaitent pendant deux ou trois mois, & reviennent avec leurs petits dans l'automne. Au reste, ce qu'on lit dans M. Kracheninikow, sur les voyages de cette espece amphibie, n'est pas assez clair pour s'y arrêter.

(k) M. Steller le définit *ursus marinus*, ours marin. Les naturalistes ne sont pas encore assez d'accord sur la forme des monstres marins, pour leur avoir donné des noms bien fixes & bien analogues à la figure qu'ils leur trouvent.

Les chats marins ont différens cris, variés comme les sensations qu'ils éprouvent. Quand ils jouent sur le rivage, ils beuglent; dans le combat, ils heurlent comme l'ours; dans la victoire, c'est le cri du grillon, & dans la défaite, c'est le ton de la plainte & du gémissement. Leurs amours & leurs combats sont également intéressans, assez du moins pour mériter que les observateurs daignent vérifier ce que les voyageurs en rapportent. Qu'il soit permis de les décrire, sur la foi de quelques physiciens.

Leurs amours.

Chaque mâle, dit-on, a depuis huit jusqu'à cinquante femelles, qu'il garde, ainsi que ses petits, avec une jalousie incroyable. Les chats marins sont séparés en troupes, ou familles de cent animaux, & même davantage. Mais il faut supposer que le nombre des femelles excede considérablement celui des mâles, dans une espece qui n'a ni serrails, ni châtrés pour veiller à ses maîtresses. Ils préludent à l'accouplement par des caresses; le mâle & la femelle se jettent à la mer, nagent ensemble l'un autour de l'autre pendant une heure, comme pour irriter à l'envi leurs désirs, & reviennent sur le rivage jouir de leurs amours, avant le tems de la marée. C'est alors qu'ils sont les plus aisés à surprendre. Comme on les voit souvent en guerre, on croit que c'est l'amour de leurs petits ou de leurs femelles, qui les tient dans un état continuel de désordre. Cependant, à voir l'éducation qu'ils donnent à leur race, jointe à la maniere dont la nature arma ces animaux, on juge bientôt qu'ils sont faits pour combattre. Quand les petits jouent entr'eux, si le jeu devient sérieux, le mâle accourt pour les séparer, & quoiqu'il gronde, il lèche le vainqueur & méprise les foibles ou les lâches. Ceux-ci se tiennent avec leurs meres, tandis que les braves suivent le pere. La femelle, quoique chérie & caressée du mâle, le redoute. S'il vient des hommes pour ravir des petits, le mâle s'avance pour défendre sa race; & si la femelle, au lieu de prendre ses petits dans sa gueule, en laisse enlever quelqu'un, le mâle quitte le ravisseur, pour courir après sa femelle; il la saisit entre les dents, la jette avec fureur contre la terre & les rochers, & la laisse pour morte. Ensuite il roule autour d'elle des yeux étincelans, & grince des dents, jusqu'à ce que la femelle revienne en rampant, les yeux baignés de larmes, lui lécher les pieds. Le mâle pleure lui-même en voyant enlever ses petits, & ce signe de tendresse est la derniere expression d'une rage impuissante.

Les vieux chats marins sont les plus féroces. Quand l'âge de leurs amours est passé, ils se retirent dans une solitude, où ils sont, dit-on, des mois entiers, sans boire ni manger; dormant presque toujours, mais prompts à s'éveiller, soit que l'ouïe, ou l'odorat, ne participent pas au sommeil de tous les autres sens. Si quelque homme passe à travers leurs retraites, les premiers de ces animaux qu'il rencontre, s'élancent sur lui. Ils mordent les pierres qu'on leur jette, & leur eût-on crevé les yeux & cassé les dents, ou même le crâne, ils s'obstinent à se défendre, vivant des semaines entieres avec la cervelle écrasée & pendante. S'ils reculoient d'un pas, tous les chats voisins qui sont témoins du combat, viendroient relancer les fuyards. Il arrive souvent, dit-on, dans ce tumulte général, que chaque chat croyant que son voisin s'enfuit, lors même qu'il marche à la bataille, ils courent tous les uns sur les autres, & s'entretuent sans aucun discernement. Quand la mêlée est ainsi enga-

Leurs combats.

HISTOIRE DU KAMTSHATKA.

gée, les chasseurs ou les voyageurs peuvent passer impunément, & continuer leur route, ou piller & tuer à loisir.

Rien n'est plus singulier que le récit de M. Steller, à ce sujet. „ Un „ jour, dit-il, que j'étois avec un Cosaque, il creva les yeux à un chat ma„ rin; puis en attaqua cinq ou six à coups de pierre, & se retira du côté de l'a„ veugle. Celui-ci croyant que ses compagnons qu'il entendoit crier, cou„ roient sur lui, se jetta sur ceux-même qui venoient à son secours." Alors M. Steller, qui avoit gagné une hauteur pour être témoin du combat que le Cosaque avoit excité, vit tous ces chats se tourner à leur tour contre l'aveugle, le poursuivre dans l'eau, où il s'étoit réfugié, le traîner sur le rivage, & le déchirer à coups de dents, jusqu'à ce qu'il resta mort sur la place.

Les combats ordinaires ne sont qu'un duel entre deux champions; mais il dure jusqu'à l'épuisement des forces. D'abord il commence à coups de pattes; les combattans cherchant en même tems à frapper & à parer. Quand l'un des deux se sent le plus foible, il a recours aux coups de dents, qui font des incisions pareilles à celles que feroit un sabre; mais bientôt les spectateurs viennent au secours du vaincu, pour séparer les combattans. Telle est l'ardeur des chats marins pour la guerre, qu'il n'y en a presque point qui ne soient criblés de blessures, & que la plupart meurent plutôt dans les combats, que de vieillesse. Aussi voit-on certains endroits de la côte tout couverts d'ossemens, comme le seroient nos champs de bataille, si les hommes n'ensevelissoient pas leurs morts. Il faudroit peut-être exporter au Kamtschatka, toutes les ames de sang qui ne respirent que le carnage. Elles trouveroient dans les chats marins, des rivaux dignes d'exercer leur rage, & capables de l'assouvir par leur résistance. Des animaux si redoutables, qu'il est difficile de les éviter, surtout dans la plaine, si difficiles à tuer, qu'ils survivent à deux cens coups d'un gros bâton assenés sur la tête, si portés à combattre, qu'un seul ne fuit pas devant plusieurs hommes, si acharnés par les blessures, qu'au premier coup de harpon ils saisissent un canot rempli de pêcheurs & le tirent avec rapidité jusqu'à ce qu'ils l'aient renversé & noyé les hommes; de tels animaux délivreroient la société de tous les brigands qui se plaisent à la troubler de leurs querelles.

Des castors marins.

Le castor marin, qui ne ressemble à celui de terre que par le poil & la qualité du duvet, a la grosseur du chat marin, la figure du veau, la tête de l'ours. Ses dents sont petites, sa queue courte, platte & terminée en pointe.

C'est le plus doux des animaux marins, qui fréquentent la terre. Les femelles semblent montrer une tendresse singuliere pour leurs petits, les tenant embrassés entre leurs pattes de devant, pendant qu'elles nagent sur le dos, jusqu'à ce qu'ils soient eux-mêmes en état de nager. Malgré la foiblesse & la timidité qui les font fuir devant les chasseurs, elles n'abandonnent leurs petits qu'à la derniere extrémité, prêtes à revenir à leur secours, dès qu'elles les entendent crier. Aussi le chasseur tâche-t-il d'attraper un jeune castor, quand il veut en avoir la mere.

On prend cette espece de plusieurs façons; soit à la pêche, en tendant des filets à travers les choux de mer, où les castors aiment à se retirer la nuit & durant les tempêtes; soit à la chasse, avec des canots & des harpons. On les

poursuit encore au printems avec des patins, sur les glaces que les vents d'est poussent vers la côte. Quelquefois ces animaux, trompés, dit-on, par le bruit que les vents font en hiver dans les forêts, tant il ressemble au mugissement des vagues, viennent jusqu'aux habitations souterraines des Kamtschadales, où ils tombent par l'ouverture d'en-haut.

Des manatées, ou vaches marines.

La *manatée* est un sujet de dispute entre les naturalistes. Les uns disent que c'est un poisson, parce qu'elle en a la queue & les nageoires, sans poil, & sans pieds; les autres, que c'est un amphibie marin, parce que ses nageoires de devant sont de véritables pieds, & qu'elle a des mamelles que n'ont jamais les poissons; d'autres concluent de cette contradiction, que la manatée est une espece mitoyenne entre le poisson & le quadrupede marin. M. Kracheninikow veut, d'après M. Steller, qu'elle soit de cette derniere classe, parce qu'elle a une espece de cou avec des vertebres qui lui servent à tourner sa tête mobile; avantage que le poisson n'a point.

La plupart des navigateurs ont appellé cet animal vache marine, dit M. Steller, sans doute, à cause de son muffle qui est la premiere, & peut-être la seule partie qu'on en ait vue d'abord; car il n'a que ce rapport avec la vache, ressemblant du reste au chien de mer, mais plus grand. Les femelles ont deux mamelles sur le devant. C'est peut-être pour cela que Colomb a cru voir, dans la vache marine, la syrene des anciens. Comme elles tiennent leurs petits serrés contre la mamelle, avec des nageoires qui leur servent de mains, les Espagnols les ont appellées *manati*. Leur cri qui est une espece de gémissement, les a fait nommer *lamentin* par les François. On trouve cet animal dans toutes les mers qui baignent l'Asie, l'Afrique & l'Amérique. De-là vient sans doute la différence qu'on remarque avec surprise, dans la plupart des descriptions qu'on en a faites. Sa peau noire, raboteuse, épaisse comme l'écorce d'un vieux chêne, est écailleuse & dure, au point de résister à la hache. Au lieu de dents, on veut que la vache marine ait deux os blancs & plats, enchâssés dans les deux mâchoires. Ses yeux petits, en comparaison de sa tête, comme celle-ci l'est à proportion de son corps, sont placés sur la même ligne que les narines, à la distance égale entre le museau & les oreilles, qui sont des trous presqu'invisibles. Les deux pattes ou nageoires qu'elle a précisément au-dessous du cou, lui servent à se cramponner aux rochers, si fortement, que sa peau s'enleve par lambeaux, avant que le pêcheur lui fasse lâcher prise. Ce qu'il y a de plus singulier dans la description que M. Krachenikow donne de cet animal, c'est qu'il pese, dit-il, deux cens poudes, sur une longueur d'environ quatre sagenes; c'est-à-dire, que sa longueur est de vingt-six ou vingt-sept pieds, & son poids de sept à huit mille livres. Cependant M. Crantz, dans la description d'une vache marine (*l*), ne lui donne que quatre cents livres de poids, sur dix-huit pieds de long. Sans doute que ces deux auteurs ne parlent pas du même animal.

Ces animaux vont par bandes, & si près du rivage dans la haute marée, qu'on peut, dit M. Steller, leur toucher le dos avec la main. Comment un animal si gros peut-il approcher si fort de la terre, où il ne marche point?

(*l*) Voyez ci-dessous *l'Histoire du Groenland*.

HISTOIRE DU KAMTSCHATKA.

Ce n'est pas le seul endroit qui embarrasse dans cette histoire. Quand on les tourmente (les manatées) ou qu'on les frappe, elles fuient, gagnent la mer, & reviennent bientôt. „ Ces animaux, " dit M. Kracheninikow, „ ne prennent pas le moindre soin de leur conservation; de sorte qu'on peut s'approcher au milieu d'eux, avec des canots, marcher sur le sable, choisir & tuer celui qu'on veut. "

CHAQUE bande est composée de quatre manatées, le mâle, la femelle, & deux petits de grandeur & d'âge différens. En général, ces animaux tiennent leurs petits au milieu d'eux, pour les mettre à couvert. Le mâle aime si fort sa femelle, qu'après avoir tenté vainement de la défendre & de la délivrer, quand les pêcheurs la tirent sur le rivage avec des harpons, il la suit malgré les coups dont il est accablé, s'élance subitement vers elle, aussi vîte qu'une fleche, & reste quelquefois deux ou trois jours attaché sur son corps mort.

QUAND un homme, monté sur un canot de quatre rameurs, a jetté le harpon sur un de ces animaux, il y a trente pêcheurs sur le rivage, qui tirent le monstre avec le cable attaché au harpon fait en forme d'ancre. Pendant qu'on tâche d'arracher la manatée des endroits où elle s'accroche, les rameurs la percent à coups de piques. Dès qu'elle est blessée, elle s'agite extraordinairement; aussitôt une foule d'autres viennent à son secours, ou renverser le canot avec leur dos, ou se mettre sur la corde pour la rompre, ou tenter de faire sortir le harpon à coups de queue.

LA chair des manatées ressemble à celle du bœuf, quand elles sont vieilles, & du veau lorsqu'elles sont jeunes; l'une est dure, & l'autre aisée à cuire. Celle-ci s'enfle jusqu'à tenir deux fois plus de place, cuite que crude. Le lard a le goût de celui du cochon. La viande se sale aisément, quoiqu'on ait prétendu le contraire.

Des Poissons.

L'HISTOIRE des voyages est le fondement & le magasin de l'histoire universelle. Tous les écrivains, tous les sçavans doivent y puiser, chacun les connoissances & les matieres qui sont de son ressort. Mais comme ils ne cherchent dans chaque pays, que les particularités qui le distinguent de tous les autres, on doit s'attacher à ne rassembler dans ce dépôt, que les choses les plus singulieres; ou du moins, en se contentant d'indiquer les choses communes à plusieurs pays, ou les ressemblances, il ne faut s'arrêter que sur les différences. C'est-là le véritable fond de l'histoire, soit naturelle, soit civile. La description détaillée des choses communes, appartient aux pays où elles abondent le plus; il en est de même en général de toutes les productions, soit ordinaires, soit rares, qu'il faut toujours étaler & développer dans le séjour que la nature semble leur avoir plus spécialement assigné. Mais comme les mêmes êtres varient selon les climats, ce sont ces variétés qu'il faut recueillir, en parcourant plusieurs fois l'échelle des especes qui se retrouvent la plupart dans l'étendue du globe. C'est dans cet esprit qu'on va suivre l'histoire des poissons que fournissent les mers & les eaux du Kamtschatka. On ne parlera donc ici que des especes les plus abondantes de ces côtes, ou les plus nécessaires aux habitans.

Des baleines.

PARTOUT où l'on trouve la baleine, on ne peut la passer sous silence. Ce poisson occupe trop d'espace dans l'étendue, pour ne pas avoir une place

considérable dans l'histoire des merveilleuses productions de la nature. L'océan oriental, & la mer de Pengina, voient souvent de ces monstres, qui s'annoncent, dit-on, du fond de l'eau, par les jets prodigieux qu'ils en élancent, à la surface d'une mer calme. On dit même que les baleines approchent si près du rivage, quand elles viennent s'y frotter, pour se dégager des coquillages vivans dont elles sont couvertes comme un rocher, que du bord on pourroit les atteindre à coups de fusil. Ce fait suppose que la mer est très-profonde sur les côtes où ce poisson est si familier: car on prétend qu'il s'y rencontre des baleines qui ont depuis sept jusqu'à quinze fagenes de longueur. Les plus petites entrent quelquefois dans les rivieres, au nombre de deux ou trois; mais les plus grosses s'éloignent des côtes de la mer. Il est rare qu'on en prenne au Kamtschatka, mais très-ordinaire d'en voir de mortes, que le flux a jettées sur le rivage, où elles sont bientôt dépecées. C'est surtout à la pointe de Lopatka, que les tempêtes & les courans en amenent le plus, & plutôt dans l'automne qu'au printems.

Les Kamtschadales ont trois manieres de prendre des baleines. Au midi, l'on se contente d'aller avec des canots leur tirer des fleches empoisonnées, dont elles ne sentent la blessure qu'au venin qui les a fait enfler promptement, & mourir avec des douleurs & des mugissemens effroyables. Au nord, vers le 60eme. degré, les Olioutores qui habitent la côte orientale, prennent les baleines avec des filets, faits de courroies de cheval marin, qui sont larges comme la main. On les tend à l'embouchure des bayes. Arrêtés par un bout avec de grosses pierres, ces filets flottent au gré de la mer, & les baleines qui poursuivent les poissons vont s'y jetter & s'y entortiller, de façon à ne pouvoir s'en débarrasser. Les Olioutores s'en approchent alors sur leurs canots, & les enveloppent de nouvelles courroies, avec lesquelles on les tire à terre pour les dépecer.

Les Tchouktchi qui sont à cinq degrés plus au nord, font la pêche de la baleine, comme les Européens & les Groënlandois qui sont placés à la même hauteur du pôle, c'est-à-dire, qu'ils les prennent avec des harpons. Cette pêche est si abondante qu'ils négligent les baleines mortes, que la mer leur donne gratuitement. Ils se contentent d'en tirer la graisse qu'ils brûlent avec de la mousse, faute de bois: mais ils ne la mangent point comme les Kamtschadales du midi. Aussi ne sont-ils pas sujets à être empoisonnés. Cet accident est très-commun aux peuples, que la paresse ou la faim portent à se gorger de ces présens funestes que la mort leur envoie. „ Je fus témoin, dit
„ M. Kracheninikow, au mois d'Avril 1739, de l'horrible ravage que leur
„ causa cette nourriture. Aux bords de la riviere Berezowa, est une petite
„ habitation appellée *Alaoun*. C'est au 53e degré de latitude, sur la côte
„ orientale. Je remarquai que tous ceux que je voyois, étoient pâles & dé-
„ faits. Comme je leur en demandai la raison, le chef de l'habitation me dit,
„ qu'avant mon arrivée un d'entr'eux étoit mort pour avoir mangé de la grais-
„ se d'une baleine empoisonnée, & que comme ils en avoient aussi mangé,
„ ils craignoient de subir le même sort. Au bout d'environ une demi-heure,
„ un Kamtschadale très-fort & très-robuste, & un autre plus petit, commen-
„ cerent tout-à-coup à se plaindre, en disant qu'ils avoient la gorge tout en

HISTOIRE DU KAMTSCHATKA.

„ feu." Les vieilles femmes qui sont leurs médecins, les attacherent avec des „ courroies, vraisemblablement pour les empêcher de mourir. Cependant „ tout fut inutile, ils moururent tous deux le lendemain; & les autres, à ce „ que j'appris ensuite, furent bien longtems à se rétablir."

Si la graisse de baleine est quelquefois funeste aux Kamtschadales, ce poisson leur est d'ailleurs utile à beaucoup de choses: ils emploient sa peau à des semelles & des courroies, ses barbes ou fanons à coudre leurs canots, à faire des filets pour prendre d'autres poissons; sa mâchoire inférieure à des glissoires pour les traîneaux, à des manches de coûteaux. Ses intestins leur servent de barils, ses vertebres de mortiers, ses nerfs & ses veines de cordes pour les pieges qu'ils tendent aux renards.

Avant de terminer cet article de la baleine, il ne faut pas omettre une erreur que M. Kracheninikow releve dans M. Steller. Ce physicien, d'après le témoignage de gens qui disoient avoir vu des inscriptions latines sur des harpons de fer, qu'on avoit trouvés dans des baleines mortes, jettées sur les côtes de Kamtschatka, conclut que ces baleines venoient du Japon. „ Mais „ comment se persuader, dit M. Kracheninikow, que dans une distance si „ longue, & dans une mer parsemée d'un si grand nombre d'isles, ces balei- „ nes n'aient été arrêtées nulle part sur les côtes? Comment les Kamtschadales „ & les peuples barbares qui fréquentent le Kamtschatka, ont-ils pu discerner „ ces lettres latines, eux qui ne sçavent lire aucune sorte de caractere, dans „ quelque langue que ce soit? Car avant notre arrivée, poursuit l'observateur „ Russe, il n'y avoit point encore eu de Cosaque, qui sçût ce que c'étoit que „ des lettres latines." M. Kracheninikow pourroit ajouter que tous les peuples qui font la pêche de la baleine, ignorent également le latin, à moins que quelque Européen n'ait eu la fantaisie de faire graver des inscriptions latines sur des harpons de baleines. Mais alors il faut que les baleines, atteintes de ces harpons, voyagent du Spitzberg au Kamtschatka, par toute l'étendue de la mer glaciale. Au reste, il seroit peut-être aussi curieux & plus important, d'attacher ces sortes de monumens au corps des baleines, que de passer des anneaux au cou des faucons, avec la date de l'année où on les a pris, & le nom du chasseur qui les a remis en liberté. Cet usage offriroit un moyen de connoître en partie, & l'âge des baleines, & les courses qu'elles font.

Du *kosatka*, ou poisson à épée.

A côté de la baleine, on peut mettre son ennemi l'espadon. Mais celui-ci n'est pas tel dans cette histoire du Kamtschatka, qu'on le décrit ailleurs. „ Les plus gros, dit M. Steller, ont quatre sagenes de longueur. Leur „ gueule est garnie de grandes dents pointues. C'est avec ces armes que l'es- „ padon attaque la baleine, & non avec une sorte d'épée qu'il a sur le dos. „ Il est faux que cet animal en plongeant sous la baleine, comme plusieurs „ personnes le prétendent, lui ouvre le ventre avec une nageoire pointue; „ car, quoiqu'il ait une espece de nageoire fort aiguë, de la longueur d'envi- „ ron deux archines, & que, lorsqu'il est dans l'eau, elle paroisse comme une „ corne, ou comme un os, cependant elle est molle & n'est composée que „ de graisse, & l'on n'y trouve pas un seul os." C'est aux ychthyologistes à voir si ce poisson, décrit par M. Steller, est le même que l'espadon; si l'on connoît bien celui-ci, quand les uns lui donnent une scie, les autres une épée,

épée, & les autres un peigne pour arme; si cette arme est un os, une corne, un nerf, ou bien un cartilage flexible, qui se durcit & s'aiguise jusqu'à devenir tranchant ou perçant, quand la rage lui donne cette tension violente & momentanée, que l'amour communique à certaines parties molles dans tous les animaux: ou les naturalistes ne sont pas encore bien instruits sur la forme des poissons; ou les voyageurs, même physiciens, ne sont pas naturalistes.

QUOI qu'il en soit de la figure du poisson à épée, que les Kamtschadales appellent *kasatka*, une antipathie naturelle lui fait poursuivre la baleine; car celle-ci le craint & le fuit malgré la supériorité de sa masse & de ses forces, qui semble lui donner l'empire sur les habitans de la mer. Son ennemi la fait échouer sur la côte, ou la relance en haute mer, jusqu'à ce qu'il se trouve renforcé par une troupe de son espece. Alors ils fondent tous ensemble sur le monstre, qui pousse le bruit de ses mugissemens à plusieurs milles, & ils le tuent sans le dévorer, ni l'entamer. Les habitans du Kamtschatka profitent de cette chasse, & conservent une sorte de vénération pour l'espadon; mais ce culte est moins inspiré par la reconnoissance que par la crainte. Quand ils voient un de ces animaux, ils le conjurent avec une espece d'offrande, de ne point leur faire de mal. C'est qu'il submerge fort bien un canot.

Du Tchechkak, ou Loup marin.

LE *Tchechkak*, que les Russes nomment *Loup*, est un remede infaillible contre la constipation. Sa graisse ne se digere point, & sort sans qu'on s'en apperçoive. Aussi les Kamtschadales qui n'en mangent gueres, ne s'en servent que pour attraper les gens, dont ils veulent se venger, ou se moquer.

Le Motkoya, ou Akoul.

LE *Motkoya*, ~~qui s'appelle Akoul à Archangel~~, est mis par quelques naturalistes au rang des baleines. C'est sans doute à cause de sa grosseur: car il y a des mers, où il pese quelquefois jusqu'à mille poudes. Du reste, cet animal ressemble à l'esturgeon, par la peau, la tête & la queue: mais il en differe par ses dents qui sont taillées en scie & fort tranchantes. Elles se vendent, sous le nom de langues de serpens. Les Kamtschadales ont tant de frayeur de ce monstre, que lors même qu'il est coupé en petits tronçons, ils disent qu'il remue continuellement, & que sa tête roule les yeux de toutes parts, pour chercher son corps.

Des Barbues.

LA *Barbue* qui tire vraisemblablement son nom des petits piquans, dont elle a la peau toute parsemée, est, dit M. Steller, de quatre especes. L'une a les yeux placés à gauche, & les autres les ont à droite. Mais la partie du corps où les yeux ne peuvent veiller, est défendue par ces piquans dont elle est hérissée.

Le Terpouk ou la Lime.

LE *Terpouk*, ou la *Lime*, prend ce nom de ses écailles inégales, qui sont terminées par de petites dents très-aiguës. Dans la description de M. Steller, il ressemble à la perche. Son dos est noirâtre, ses côtes tirent sur le rouge, avec des taches d'argent, rondes, ovales, quarrées.

Poissons de mer qui remontent les rivieres. Saumons.

PARMI les poissons qu'on appelle de mer, il en est un qui appartient aux rivieres, parce qu'il y naît, qu'il y meurt & s'y laisse prendre; quoiqu'il vive constamment dans l'eau salée: c'est le Saumon. Il y en a dans le Kamtschatka, dit M. Krachenimikow, d'autant d'especes, que les naturalistes en ont observé dans tout l'univers. Ils y abondent si fort en été, que s'il faut l'en

HISTOIRE DU KAMTSCHATKA.

croître, ils font déborder les rivieres, en les remontant avec le flux; & quand elles rentrent dans leur lit, la quantité de saumons qui restent morts sur le sable, empesteroit l'air de la puanteur qu'ils exhalent, sans les vents continuels qui le purifient. On ne peut donner un coup de harpon dans l'eau, sans frapper sur un poisson; la plupart des filets rompent sous le faix, quand on veut les tirer; aussi ne fait-on que les tendre.

Cependant il n'y a gueres de poissons au Kamtschatka, qui vivent plus de six mois dans les rivieres; soit parce qu'ils n'y trouvent pas assez de nourriture; soit que la difficulté de les remonter, ou de s'y arrêter faute de profondeur & d'asyle, les fasse rentrer dans la mer. Cependant c'est dans les rivieres où ils sont nés, qu'ils ont coutume de frayer. La femelle, dit M. Steller, se creuse une fosse dans le sable, & se tient sur ce trou, jusqu'à ce que le mâle vienne, en la pressant, faire éjaculer de son sein, les œufs qu'elle y contient, & les arroser du germe fécond, qu'il exprime de sa laite. Ces œufs restent ainsi cachés & couverts dans les creux de sable, jusqu'au moment d'éclore. Le mois d'Août est la saison du frai. Comme les vieux poissons n'ont pas le tems d'attendre leurs petits, ils menent toujours, dit-on, un saumon d'un an, qui n'ayant que la grosseur d'un hareng, garde & couve, pour ainsi dire, le frai, jusqu'au mois de Novembre, où les petits, nouvellement éclos, gagnent la mer à sa suite. C'est un fait dont M. Kracheninikow paroît si peu douter, qu'il suppose le même instinct, & la même pratique, à nos saumons d'Europe. Mais il croit que la différence d'âge entre les saumons naissans, & celui d'un an, qui les garde & les mene, a fait que les naturalistes ont divisé par erreur, une seule espece en deux, quoiqu'ils prétendent d'ailleurs que tous les poissons rouges ne peuvent être distingués en especes, par des indices constans.

Pour remédier à ces erreurs, le physicien Russe distingue les différentes especes de poissons rouges, par les tems où ils remontent dans les rivieres; car ils sont si fideles à garder l'ordre & la saison de leur marche, que les Kamtschadales ont donné les noms de ces différentes especes de poissons, aux mois dans lesquels ils les prennent. Tous les peuples chasseurs, pêcheurs, pasteurs, ou laboureurs, ont dû commencer à distinguer les tems de l'année, par les especes d'animaux, ou de productions que la nature leur offroit successivement sur la terre, ou dans la mer.

Premiere classe de poissons de mer, & d'eau-douce.

Le Tchaowitcha.

Ainsi le mois de Mai s'appelle, chez les Kamtschadales, *tchaowitcha*, parce que c'est le tems où le poisson de ce nom remonte le premier, de la mer dans les rivieres. Comme c'est le plus gros des poissons rouges, on ne le trouve guere que dans les endroits profonds de la baye d'Awatscha, & de la Kamtschatka sur la côte orientale, de la Bolschaia Reka, sur la mer de Pengina. Cette espece de saumon, long d'environ trois pieds & demi, sur dix pouces de largeur, pese quelquefois près de quatre-vingt-dix livres. C'est une grande fête, que la pêche de ce poisson, précurseur de tous les autres. Le premier que l'on prend, est pour celui qui jette le filet. Cette superstition des Kamtschadales déplaît fort aux Russes, dit M. Kracheninikow. Mais les menaces que ceux-ci peuvent faire, en imposent moins aux sauvages que la crainte qu'ils auroient de commettre un grand crime, s'ils cédoient

à leurs maîtres, les prémices de leur pêche, à quelque prix que ce fût.

Le Niarka.

Le *Niarka* qui eſt proprément le poiſſon rouge, vient au commencement de Juin dans toutes les rivieres du Kamtſchatka. Quelques-uns remontent juſqu'aux ſources, où l'on en prend avant que la pêche en ait commencé dans les embouchures. Cependant le niarka ne ſéjourne pas longtems dans le lit des rivieres, préférant les eaux des lacs parce qu'elles ſont, dit M. Steller, épaiſſes & fangeuſes. Ce poiſſon peſe rarement au-delà de quinze livres.

Le Keta, ou Kaïbo.

Le *Keta* ou *Kaïbo*, plus beau que le niarka, ſe montre dès les premiers jours de Juillet, dans toutes les rivieres. En automne, on le pêche près des ſources, dans des creux profonds où les eaux ſont tranquilles. Ses dents ſont, dit-on, comme celles des chiens; ſa langue a trois pointes; ſa chair eſt blanche & ſa peau ſans aucune tache.

Le Belaïa.

Le *Belaïa riba*, qu'on appelle poiſſon blanc, ſoit parce qu'il a dans l'eau une couleur d'argent, ſoit parce que c'eſt le meilleur de tous les poiſſons à chair blanche, reſſemble au keta pour la groſſeur & la figure; mais il en diffère par des taches noires oblongues, dont il a le dos parſemé. Quand les vieux poiſſons de cette eſpece ont dépoſé leurs œufs, ils s'enfoncent dans des endroits profonds, où la vaſe eſt épaiſſe, où l'eau ne gele jamais. Auſſi peut-on en prendre même en hiver; c'eſt la reſſource des peuples méridionaux du Kamtſchatka. Mais en Février il n'eſt pas auſſi gras qu'en automne.

Poiſſons blancs, qui deviennent rouges.

La plupart de ces poiſſons s'appellent tantôt blancs, tantôt rouges, parce qu'ils ſont argentés au ſortir de la mer, & deviennent rouges dans les rivieres; ce changement eſt cauſe qu'on a pris ſouvent les mêmes, pour des eſpeces différentes. Quel que ſoit l'inſtinct, ou le beſoin qui les attire dans les rivieres, cet attrait eſt plus fort que le courant des flots qu'il leur fait remonter, malgré la plus grande rapidité. Quand un poiſſon eſt las de lutter contre cet obſtacle, il s'enfonce dans un endroit plus calme de la riviere, pour reprendre des forces. N'en a-t-il point aſſez en lui-même, il s'attache à la queue d'un autre poiſſon, plus vigoureux, qui l'entraîne à ſa ſuite dans les paſſages rapides & périlleux. Auſſi voit-on la plupart de ces poiſſons que l'on pêche, avoir la queue entamée, ou mordue. Il y en a qui vont mourir dans le ſable, ou ſur le rivage, plutôt que de retourner à la mer, du moins avant la ſaiſon.

M. Steller dit que lorſqu'ils ſont forcés d'y revenir, quoiqu'ils aiment à garder l'embouchure des rivieres où ils ſont nés, quelquefois ils en ſont écartés par les tempêtes, & jettés ſur le cours d'un fleuve étranger. C'eſt pourquoi l'on voit dans certaines années, une riviere abonder en ces ſortes de poiſſons, tandis qu'une autre en manque tout-à-fait. Quelquefois on eſt dix ans, avant de revoir dans une riviere les poiſſons qui en ont perdu l'embouchure. Cet accident n'arrive que lorſque les jeunes poiſſons, qui gagnent la mer en automne, y ſont accueillis par la tempête. S'ils y entrent dans un tems calme, comme c'eſt l'ordinaire, ils n'ont qu'à s'enfoncer dans un endroit profond, ils y ſont à l'abri de l'orage; l'agitation des tempêtes ne ſe faiſant jamais ſentir plus bas qu'à ſoixante ſagenes de profondeur. Ainſi l'aigle & le ſaumon peuvent défier les vents; l'un eſt au deſſus, l'autre eſt au deſſous de

leurs ravages: ainsi les rois & les bergers bravent impunément les revers de la fortune; rarement va-t-elle si haut ou si bas.

M. KRACHENINIKOW fait une classe à part, des especes de poissons qui fréquentent indifféremment toutes les rivieres, & dans tous les tems.

Goltsi.

LA premiere de ces especes est le *Goltsi*, qui grossit jusqu'à peser vingt livres. Il entre dans la Kamtschatka, & par les petites rivieres qu'elle reçoit, gagne les lacs d'où sortent ces rivieres. C'est-là qu'il séjourne & s'engraisse à loisir, durant cinq ou six ans, qui sont le terme de sa vie. La premiere année ces poissons croissent en longueur; la seconde plus en largeur; la troisieme en grosseur par la tête; & les trois dernieres années, deux fois plus en épaisseur qu'en longueur. C'est à peu près ainsi que doivent croître les truites, dont le goltsi fait une espece.

Mouikiz.

UNE seconde espece est le Mouikiz, distingué des autres sortes de truites par une raie rouge assez large, qu'il a de chaque côté du corps, depuis la tête jusqu'à la queue. Il mange les rats qui traversent les rivieres en troupe. Il aime la baye du *brownitsa*, espece de vaciet, dont l'arbuste croît sur le bord des eaux. Quand il en voit, il s'élance de l'eau pour en attraper la feuille & le fruit. C'est un très-bon poisson; mais il est rare. Comme on ne sçait quand il entre dans l'eau douce, ou retourne dans la mer, on conjecture qu'il remonte les rivieres sous la glace.

Le Koroukhi, ou éperlan.

LES Kamtschadales ont aussi des éperlans, qu'ils appellent *Korioukhi*. Ce sont de très-petits poissons d'un goût si désagréable, que les pêcheurs aiment mieux les donner à leurs chiens que de s'en nourrir. De trois especes, la plus abondante, est celle qu'ils nomment *ouiki*. On dit que les rivages de la mer orientale, en sont quelquefois couverts l'espace de cent werstes, à un pied de hauteur. On les distingue, parce qu'ils nagent toujours trois ensemble, se tenant par une raie velue qu'ils ont des deux côtés, & si fortement attachés, que quiconque en veut pêcher un, en a trois à la fois.

Le Beltchoutch, ou Hareng.

M. KRACHENINIKOW termine l'histoire des poissons du Kamtschatka, par les harengs, qu'on appelle dans le pays *Beltchoutch*. Ce poisson ne se trouve guere dans la mer de Pengina: mais, en revanche, il abonde dans la mer orientale, où il a une large carriere. Aussi, d'un seul coup de filet, en prend-on quatre tonneaux.

CETTE pêche se fait dans le lac Willoutchin, qui doit être le même que la baye d'Awatscha, quoique sa place ne soit indiquée ni sur la carte, ni dans l'ouvrage publié par M. l'abbé Chappe. Il est, dit-il, à cinquante sagenes de la mer, avec laquelle il communique par un bras. Quand les harengs y sont entrés, dans l'automne, ce bras, ou détroit, est bientôt fermé par les sables que les tempêtes y entassent. Au printemps, les eaux du lac, gonflées par la fonte des neiges, rompent cette digue de sable, & rouvrent, aux harengs, le passage dans la mer. Comme ils se rendent à ce détroit vers la saison où il doit être libre, les Kamtschadales brisent la glace dans un endroit, y passent leurs filets, où sont attachés quelques harengs, pour amorcer les autres, & couvrent l'ouverture de nattes. Un pêcheur veille sur un trou pratiqué dans les nattes, pour voir le moment où les poissons entrent dans les filets, en voulant passer le détroit & regagner la mer. Aussitôt il appelle ses compagnons;

on ôte les nattes, & l'on tire les filets remplis de harengs. On les enfile par paquets, dans des ficelles d'écorce d'arbre, & les Kamtschadales les emportent chez eux sur des traineaux. C'est ainsi que l'industrie, excitée par les besoins, varie chez tous les peuples, avec la situation des lieux & des choses qui concourent à satisfaire ces besoins. Le hareng est le même sur toutes les mers; mais la maniere de le prendre n'est pas la même sur toutes les côtes.

Des Oiseaux.

L'Histoire des pays sauvages, est plutôt celle des animaux que des Hommes. Mais, quoique partout où l'homme destructeur n'a point imprimé la trace meurtriere de ses pas, tous les autres habitans de la terre y dussent trouver un sûr asyle & s'y multiplier à loisir; cependant on peut dire en général, *peu d'hommes, peu d'animaux*: tant la voracité, l'inquiétude, la guerre, la curiosité, l'amour du repos, la soif du butin, les besoins & les passions de l'espece humaine l'agitent & la poussent dans tous les lieux, où les productions, soit animales, soit végétales, peuvent fournir des alimens à l'être qui, dévorant tout ce qui vit, se reproduit de la mort de tous les autres êtres. Si le Kamtschatka n'est donc pas aussi peuplé qu'on devroit l'attendre de la température du climat; c'est que la terre y présente peu de substance aux hommes; c'est que le sol montagneux ou marécageux, ne produit gueres de verdure entre les pierres ou les eaux dont il est couvert. Dès-lors on doit imaginer que les oiseaux y sont rares. Aussi ne sont-ce la plupart que des oiseaux aquatiques; & la mer en fournit les plus nombreuses especes.

Des oiseaux marins.

Elles sont presque toutes sur la rive orientale du Kamtschatka, parce que les montagnes leur offrent un asyle plus voisin, & l'océan plus de nourriture.

L'*ypatka*, ou canard du Nord.

Le plus connu de ces oiseaux, est le plongeon de mer, désigné sous le nom de canard du Nord, *anas arctica*. Les Kamtschadales l'appellent *ypatka*. On le trouve sur toutes les côtes de la presqu'isle, & il n'a rien de particulier pour le Kamtschatka, que d'y être fort commun.

Le *mouichagatka*.

Un autre oiseau de la même espece, qui ne se trouve point ailleurs, est le *mouichagatka* (m). Il differe de l'ypatka, qui a le ventre blanc, en ce qu'il est tout noir, & qu'il porte sur la tête deux huppes d'un blanc jaunâtre, qui lui pendent comme deux tresses de cheveux, depuis les oreilles jusques sur le col.

L'*arau*, ou le *kara*.

D'une autre espece, qu'on nomme gagates, est l'*arau* ou le *kara*. Cet oiseau plus gros que le canard, a la tête, le col & le dos noirs, le ventre bleu, le bec long, droit, noir & pointu, les jambes d'un noir rougeâtre, & trois ergots unis par une membrane noire. Ses œufs sont très-bons à manger, sa chair est mauvaise, & sa peau sert à faire des fourrures.

Les cormorans, ou *tchaiki*.

Il y a des cormorans qui sont particuliers au Kamtschatka. On les appelle *tchaiki*. Deux de ces especes different par les plumes, que l'une a noires, & l'autre blanches. Le tchaiki est gros comme une oye, a le bec de cinq pouces, tranchant sur les bords; la queue de huit à neuf pouces; les aîles de sept pieds, quand elles sont étendues; le gosier si large, qu'il avale de grands

(m) M. Steller définit ce canard, *alca monochroa, sulcis tribus, cimo duplici utrinque dependente. Anas arctica cirrata.*

poiſſons tout entiers. Il ne peut ſe tenir ſur ſes pieds, ni s'élever de terre pour voler, quand il a mangé. Mais par ſes traits, il reſſemble ſans doute à beaucoup d'autres oiſeaux, déja décrits dans l'hiſtoire des voyages; quoique les naturaliſtes ſoient ordinairement ſi peu d'accord dans leurs deſcriptions, qu'ils font, tantôt pluſieurs ſortes d'oiſeaux d'une ſeule, tantôt une ſeule eſpece de pluſieurs; le bec, les pieds, les ailes, la nuance & la place des couleurs & des taches, ſe variant à l'infini, non-ſeulement d'une eſpece à l'autre, mais entre les individus de la même eſpece, ſelon l'âge ou le climat. Il ſuffit donc de recueillir dans cette hiſtoire, les relations des divers animaux avec l'homme; c'eſt-à-dire, ce qu'il y a de particulier entre ſes eſpeces & la nôtre dans les différens pays qu'elles habitent enſemble. Ainſi l'on ſe contentera de dire que l'homme ſe ſert de la veſſie du tchaiki, pour l'attacher à ſes filets, au lieu de liege & qu'il pêche ces ſortes d'oiſeaux: voici comment.

Les Kamtſchadales paſſent un hameçon de fer ou de bois, à travers le corps d'un poiſſon, enſorte que l'inſtrument demeure caché ſous la nageoire qui eſt ſur le dos. On jette cette amorce dans la mer. Les tchaiki volent auſſitôt ſe diſputer la proie, & quand le plus fort des combattans a ſaiſi l'hameçon, on tire le tout avec une courroie qui tient à l'amorce. Quelquefois on attache un de ces oiſeaux vivans à cette eſpece de ligne, pour en attraper d'autres, en lui liant le bec, de peur qu'il n'avale l'amorce.

L'oiſeau de tempête.

Parmi les cormorans, ou hirondelles de mer, eſt l'*oiſeau de tempête*, *procellaria*. Les navigateurs l'appellent ainſi, parce qu'il vole fort bas, raſant la ſurface des eaux, ou qu'il vient ſe percher ſur les vaiſſeaux, quand il doit y avoir une tempête. Cette allure en eſt un préſage infaillible.

Les ſtariki.

Au nombre de ces oiſeaux de mauvais augure, M. Steller range les *ſtariki* & les *gloupichi*. Les prémiers, de la groſſeur d'un pigeon, ont le ventre blanc & le reſte du plumage d'un noir quelquefois tirant ſur le bleu. Il y en a qui ſont entierement noirs, avec un bec d'un rouge de vermillon & une hupe blanche ſur la tête. Les derniers, qui tirent leur nom de leur ſtupidité, ſont gros comme une hirondelle de riviere. Les iſles, ou les rochers, ſitués dans le détroit qui ſépare le Kamtſchatka de l'Amérique, en ſont tout couverts. On dit qu'ils ſont noirs comme de la terre d'ombre, qui ſert à la peinture; mais qu'ils ont des taches blanches par tout le corps. Les Kamtſchadales, pour les prendre, n'ont qu'à s'aſſeoir près de leur retraite, vêtus d'une peliſſe à manches pendantes. Quand ces oiſeaux viennent le ſoir ſe retirer dans des trous, ils ſe fourrent d'eux-mêmes dans la peliſſe du chaſſeur qui les attrape ſans peine.

Les gloupichi.

Le kaiover.

Dans cette eſpece, on compte encore le *kaiover*, ou *kaior*, qu'on dit pourtant fort rusé. C'eſt un oiſeau noir, avec le bec & les pattes rouges. Les Coſaques l'appellent *iſwoſchiki*, parce qu'il ſiffle comme les conducteurs de chevaux.

L'ouril.

Il y a ſur la côte du Kamtſchatka, des corbeaux aquatiques; l'un entr'autres, qu'on appelle *ouril*, eſt gros comme une oie. Il a le corps d'un noir blanchâtre, les cuiſſes blanches, les pieds noirs, le bec noir par deſſus, & rouge par-deſſous.

Les Kamtſchadales diſent que les ourils n'ont point de langue, parce qu'ils l'ont changée avec les chevres ſauvages, pour les plumes blanches qu'ils ont

au cou & aux cuisses. Cependant cet oiseau crie soir & matin, & son cri ressemble, dit M. Steller, au son de ces trompettes d'enfant, que vendent les quinquaillers de Nuremberg. Quand il nage, il porte le cou droit, & quand il vole, il l'allonge. Il habite la nuit par troupes, sur les bords des rochers escarpés, d'où le sommeil le fait souvent tomber dans l'eau, pour être la proie des renards qui sont à l'affut. Les Kamtschadales vont lui dérober ses œufs durant le jour, au risque de se casser le cou dans des précipices, ou de se noyer en tombant dans la mer. On prend ces oiseaux avec des filets, ou même avec des lacets, enfilés à de longues perches. Quand ils sont une fois reposés, ils ne quittent guere leur place, même en voyant prendre ceux qui sont à leurs côtés. Si l'oiseleur vient leur présenter le lacet au bout de la perche, qu'il tient à la main, ils détournent la tête pour s'en défendre, mais restent au même endroit, jusqu'à ce que leur cou soit pris au nœud coulant.

Des oiseaux d'eau-douce. Les cignes.

LES rivieres ont aussi leurs oiseaux, & le roi de ces oiseaux est le cigne; mais l'honneur de ce monarque, est d'être mangé au dîner des Kamtschadales, dans les festins, ou les repas d'invitation. Au tems de la mue, on le prend avec des chiens, on le tue avec des bâtons. C'est ainsi que le roi des animaux traite le roi des oiseaux d'eau-douce.

Les oyes.

IL y a plus d'adresse dans la maniere d'attraper les oyes, qui sont de sept à huit especes au Kamtschatka. Dans l'endroit où ces oiseaux se retirent le soir, on fait des huttes à deux portes. Un chasseur couvert d'une chemise, ou d'une pelisse blanche, s'approche doucement des oyes. Quand il en a été apperçu, il regagne, en rampant, la hutte ouverte. Les oyes l'y suivent, il sort par l'autre extrémité de la cabane, dont il ferme la porte; puis il en fait le tour, & rentrant par la premiere porte il assomme toutes les oyes.

ON les prend aussi dans les fosses que l'on creuse le long des lacs où elles se tiennent. Lorsqu'elles veulent se promener, elles marchent sur ces trapes que l'on a cachées sous des herbes & y tombent de façon, que leurs aîles sont prises & serrées dans ces fosses étroites.

CES oyes ne sont pas plus sédentaires au Kamtschatka, que dans les autres pays. M. Steller dit qu'elles arrivent au mois de Mai, pour s'en retourner en Novembre. Il prétend qu'elles viennent de l'Amérique: car il les a vues passer devant l'Isle de Bering; en automne, du côté de l'est; au printems, du côté de l'ouest.

LES canards sont encore plus communs que les oyes, puisqu'il y en a dix especes, sans compter les canards domestiques. Une de ces especes, qu'on appelle *sawki*, est remarquable par son cri. M. Steller dit qu'il est composé de six tons qu'il a notés de la maniere suivante:



C'EST de son cri, que les Kamtschadales l'appellent *aangitche*. Le physicien attribue ces trois modulations à trois ouvertures du larinx, qui sont couvertes d'une membrane fine & déliée.

HISTOIRE DU KAMTSCHATKA.

Une espece de canard particuliere au Kamtschatka, ce sont les canards des montagnes (n). C'est une raison d'en détailler ici la description. „ La tête „ des mâles est d'un noir aussi beau que du velours. Ils ont auprès du bec „ deux taches blanches, qui montent en ligne directe jusqu'au dessus des yeux, „ & qui ne finissent que sur le derriere de la tête, par des rayes couleur d'ar- „ gile. Ils ont autour des oreilles une petite tache blanche, de la grandeur „ d'une lentille. Leur bec, ainsi que celui de tous les autres canards, est „ large, plat, & d'une couleur bleuâtre: leur cou, par en-bas, est d'un „ noir mêlé de blanc. Ils ont, au-dessus du jabot, une espece de collier „ blanc, bordé de bleu, qui est étroit sur le jabot même, & qui s'élargit des „ deux côtés vers le dos. Ils ont le devant du ventre, & le haut du dos, „ bleuâtres; ils sont d'une couleur noirâtre vers la queue. Leurs aîles sont „ rayées en travers d'une large bande blanche, bordée de noir: les plumes de „ côtés, qui sont sous les aîles, sont de couleur d'argille: les grosses plumes „ de leurs aîles, sont noirâtres, à l'exception de six; de ces six, quatre sont „ noires & brillantes comme du velours; les deux dernieres sont blanches, & „ bordées de noir aux extrêmités. Les grosses plumes du second rang, sont „ presque noirâtres; celles du troisieme, sont d'un gris mêlé de bleu: il y a „ cependant deux plumes qui ont des taches blanches aux extrêmités. Leur „ queue est noire & pointue; leurs pieds sont d'une couleur pâle. Cet oi- „ seau pese environ deux livres. La femelle de cette espece n'est pas si bel- „ le: ses plumes sont noirâtres & chacune d'elles, vers la pointe, est d'une „ couleur jaunâtre, un peu bordée de blanc: elle a la tête noire & tiquetée „ de taches blanches sur les tempes: elle ne pese pas tout-à-fait une livre „ & demie. Ces femelles sont fort stupides, continue M. de Krachenini- „ kow; car au lieu de s'envoler, quand elles voient un homme, elles ne „ font que plonger dans l'eau, qui, sans doute, est leur principal élément. „ Mais les eaux sont si basses & si claires, qu'il est aisé d'y tuer ces canards à „ coups de perche."

Cependant on en prend beaucoup moins à cette sorte de battue, qu'à la chasse. Ce dernier exercice, aussi amusant qu'utile, demande de l'adresse. L'automne en est la saison. On va dans des endroits couverts de lacs, ou de rivieres, entrecoupés de bois. On nettoie des avenues à travers ces bois, d'un lac à l'autre. On lie ensemble des filets qui sont attachés à de longues perches, & qu'on peut tendre, ou lâcher, au moyen d'une corde, dont on tient les deux bouts. Sur le soir, on tend ces filets à la hauteur du vol des canards. Ces oiseaux viennent s'y jetter d'eux-mêmes en si grand nombre, avec tant de force, qu'ils les rompent souvent, & volent à travers, en passant d'un lac à l'autre, ou rasant la surface de l'eau le long d'une riviere.

Ces canards tiennent lieu de barometre & de girouette aux Kamtschadales, avec cette différence, qu'ils indiquent plutôt le tems à venir, que le tems actuel, & qu'ils tournent & volent contre le vent qu'ils annoncent. Mais ces pronostics ne sont pas infaillibles.

Le

(n) M. Steller la définit *anas picta, capite pulchrè fasciato.*

HISTOIRE DU KAMTSCHATKA.

Des oiseaux terrestres.

Le Kamtſchatka n'a dans ſes rochers que des oiſeaux de proye. A la cime de ces rochers, ſont les nids des aigles, qui ont ſix pieds de diametre, ſur trois ou quatre pouces de hauteur. Tous les jeunes aiglons ſont blancs, comme le cigne. Enſuite, les uns deviennent gris; les autres bruns, ou couleur d'argile; les autres noirs, & les autres tachetés de noir & de blanc. Les aigles mangent le poiſſon, & les Kamtſchadales mangent l'aigle. C'eſt ainſi que les ſubſtances animales, ou végétales, paſſent les unes dans les autres par la nutrition, qui eſt la filiere de la reproduction, & l'homme ſeul ſe les aſſimile preſque toutes. Mais par une circulation ſinguliere des germes de la vie & de la mort, quand les volatiles, les poiſſons, & les quadrupedes voraces, ſe ſont nourris d'une infinité d'eſpeces, priſes dans les différentes claſſes du regne animal & ſenſible, l'homme qui a dévoré toutes ces eſpeces, l'une après l'autre, eſt à ſon tour la proye de mille inſectes les plus vils.

De la vermine.

Ils ſont très-communs au Kamtſchatka. Si les chaleurs de l'été n'y ſont pas aſſez vives pour multiplier beaucoup ces générations; en revanche, les eaux dont le pays eſt coupé, ſont que les vers y fourmillent. La terre en eſt couverte, le poiſſon qu'on fait ſécher, en eſt dévoré juſqu'à la peau qui reſte ſeule. Les moucherons & les couſins rendent ce pays inſupportable, dans la ſeule ſaiſon où il ſeroit habitable. Heureuſement, comme les Kamtſchadales ſont alors occupés à la pêche, où la fraîcheur & la continuité des vents écartent ces eſſaims fâcheux, que le ſoleil fait éclorre, on n'en ſouffre pas extrêmement. L'humidité de l'air fait auſſi qu'on voit peu de papillons, ſi ce n'eſt vers la ſource de la Kamtſchatka, où la ſéchéreſſe du ſol, & le voiſinage des bois, les rendent communs. Mais ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt qu'on en a vu des multitudes prodigieuſes ſur des vaiſſeaux éloignés de la côte, à plus de trente werſtes. Peuvent-ils voler ſi loin, ſans ſe repoſer? Ou bien, ces inſectes n'éclorroient-ils pas ſur les vaiſſeaux mêmes? Dans ce cas, les apporteroit-on au Kamtſchatka d'un climat étranger, comme les punaiſes qu'on trouve aux environs de la Bolſchaia-Reka, & de l'Awatſcha, où ſans doute elles ſont venues dans des coffres & ſur des habits.

Si les Kamtſchadales ſont délivrés de la plupart de nos inſectes, ils ſont encore plus tourmentés par les poux, qu'on ne l'eſt en Italie, & même en Eſpagne. On en trouve ſur les bords de la mer, une eſpece qui s'inſinue entre cuir & chair, & cauſe des douleurs aiguës, qu'on ne peut faire ceſſer qu'en coupant la chair vive, où elle a fait ſon nid. Quant aux poux ordinaires, cet inſecte domeſtique des climats chauds, ils abondent tellement au Kamtſchatka, que les femmes n'ont ſouvent d'autre occupation que de s'en délivrer. Elles les font tomber par tas ſur leurs habits, en paſſant leurs cheveux à travers les doigts qui leur ſervent de peigne. Les hommes s'en déchargent avec des étrilles de bois, dont ils ſe frottent le dos. Mais les hommes & les femmes mangent également leurs poux, ſans doute par repréſailles. Les Coſaques ſont obligés de menacer les Kamtſchadales de les battre, comme des enfans, pour les déshabituer de cette mal-propreté. Mais on ne ſçauroit empêcher une femme de ce pays, de manger des araignées quand elle en trouve, ſoit avant de s'expoſer à la groſſeſſe, ſoit durant cet état, ou au terme d'accoucher. L'idée qu'on a de la vertu de cet inſecte pour la fécondité, fait qu'un mari

trouve sa femme mieux disposée à ses approches, quand elle a satisfait ce goût bizarre, pour les araignées. Partout on voit la bassesse de l'homme. Mais où est ta grandeur, être vil dans tes opinions, odieux dans tes passions!

---

§. II.

Des habitans du Kamtschatka, de leur origine & de leur figure.

LE Kamtschatka, communiquant au nord avec le continent, par la terre même, & au midi avec les isles Kouriles, par la mer, ses habitans doivent participer du caractere, de la figure & du langage des peuples qui les environnent. Aussi sont-ils comme divisés en trois nations, & trois langues; la Koriaque au nord, la Kourile au midi, la Kamtschadale entre deux. Celle-ci, qui est la principale nation, & ne parle que la même langue, habite depuis la source de la Kamtschatka, jusqu'à son embouchure, & le long de la mer orientale. Mais les limites qu'on assigne à ces trois nations, & à leurs langues, sont trop confuses dans l'ouvrage Russe, dont M. Chappe a publié la traduction, pour qu'on s'arrête à cette division des peuples & des langues. Elle est aussi obscure que celle qui se fit à la tour de Babel.

Origine des Kamtschadales.

LES Kamtschadales s'appellent, eux-mêmes, *Itelmen*; c'est-à-dire, habitans du pays. Depuis quand l'habitent-ils? Ils y ont été créés, disent-ils. D'où viennent-ils? De la Mungalie, répond M. Steller. Quelles sont les preuves de cette conjecture? En voici deux.

Conjectures de M. Steller à ce sujet.

LA langue des Kamtschadales a beaucoup de mots terminés comme celle des Mungales Chinois, en *ong*, *ing*, ou *tchin*, *tcha*, ou *ksin*, *ksung*. Ces deux langues se ressemblent dans les déclinaisons & les mots dérivés. Les variations & les aberrations qui se trouvent entr'elles, viennent du tems & du climat.

UNE autre preuve de descendance, est la conformité de figure. Les Kamtschadales sont petits & basanés, comme les Mungales. Ils ont les cheveux noirs, peu de barbe, le visage large & plat, le nez écrasé, comme les Kalmoucks. Leurs traits irréguliers, des yeux enfoncés, les jambes grêles, & le ventre pendant; enfin des rapports dans le caractere des deux nations, achevent de prouver à M. Steller, qu'elles ont une origine commune, ou que l'une vient de l'autre. Mais leur séparation, dit-il, doit être antérieure à celle du Japon d'avec la Chine; & la preuve qu'elle est très-ancienne, c'est que les Kamtschadales n'ont aucun usage, ni presque aucune idée du fer, dont les Mungales se servent depuis plus de deux mille ans. Ils ont perdu jusqu'à la tradition de leur origine; ils ne connoissent que depuis peu de tems les Japonois, & même les Kouriles. Ils étoient très-nombreux, quand les Russes arriverent chez eux, quoique les inondations, les ouragans, les bêtes féroces, le suicide & les guerres intestines, fussent des causes continuelles de dépopulation. Ils ont une connoissance de la propriété des herbes, qui suppose une longue expérience: mais, surtout, les instrumens & les ustensiles,

dont ils se servent, sont différens de ceux des autres nations. De tous ces faits, M. Steller conclut que les Kamtschadales sont de la plus haute antiquité, & qu'ils ont été poussés dans leur presqu'isle, par les conquérans de l'orient; comme les Lappons & les Samojedes ont été chassés au nord par les Européens. Quoi qu'il en soit de ces conjectures: que les Kamtschadales soient venus des bords de la Léna, d'où ils auront été chassés par les Tungouses; ou qu'ils soient issus de la Mungalie, au-delà du fleuve Amour; l'incertitude même de leur origine en prouve l'ancienneté, & les révolutions éternelles des peuples qui les entourent au continent, font présumer qu'ils sont arrivés au Kamtschatka par terre, & non par mer; car c'est le continent qui a peuplé les isles, & non les isles qui ont peuplé le continent.

HISTOIRE DU KAMTSCHATKA.

Les Kamtschadales ressemblent, par bien des traits, à quelques nations de la Sibérie; mais ils ont le visage moins long & moins creux; les joues plus saillantes; la bouche grande, & les levres épaisses; les épaules larges, surtout ceux qui vivent, sur les bords de la mer, des monstres qu'elle produit. Il ne seroit pas même surprenant que ces hommes sauvages eussent quelques rapports éloignés, de figure, avec les animaux dont ils font la chasse, la pêche & leur nourriture; si l'imagination, le climat, les habitudes, les sensations & surtout les alimens de la mere, influent dans la formation du foetus. Mais si les Kamtschadales ne ressemblent en rien aux animaux dont ils se nourrissent, du moins ils sentent le poisson, & ils exhalent une odeur forte, de canard de mer; aussi musqués par excès de saleté, qu'on peut l'être par un rafinement, pour ne pas dire un besoin, de propreté. Avant d'entrer dans le tableau de leurs moeurs, il faut connoître leurs occupations; elles se rapportent toutes à leurs premiers besoins, la nourriture, le vêtement & le logement.

Alimens.

Ioukola, ou zaal.

Ce peuple vit de racines, de poissons & d'amphibies. Mais il fait plusieurs sortes de mêlanges de ces trois substances. Leur principal aliment est le *ioukola*, ou le *zaal*; c'est-là leur pain. Il prennent toutes sortes de poissons saumonés. Ils les découpent en six parties. On en fait pourrir la tête dans des fosses, pour la manger en poisson salé. Le dos & le ventre sechent à la fumée; la queue & les côtes à l'air. On pile la chair pour les hommes, & les arêtes pour les chiens. On desseche cette espece de pâte, & l'on en mange tous les jours.

Le caviar.

Le second mets est le *caviar*, qui se fait avec des œufs de poisson. Il y a trois façons de le préparer. On fait sécher les œufs à l'air, suspendus avec la membrane qui les enveloppe, ou dépouillés de ce sac & étendus sur le gazon. D'autres fois, on renferme ces œufs dans des tuyaux d'herbe, ou des rouleaux de feuilles, & on les seche au feu. Enfin on les met sur une couche de gazon, au fond d'une fosse, & on les couvre d'herbes & de terre, pour les faire fermenter. C'est ce caviar, dont les Kamtschadales sont toujours pourvus. Avec une livre de cette sorte de provision, un homme peut subsister longtems sans autre nourriture. Quelquefois il mêle, à son caviar sec, de l'écorce de saule ou de bouleau. Ces deux alimens veulent être ensemble. Le caviar seul fait dans la bouche une colle qui s'attache aux dents, & l'écorce est trop seche pour qu'on puisse l'avaler.

Le tchoupriki.

Un régal plus exquis encore, est le *tchoupriki*. On étend sur une claie,

HISTOIRE DU KAMTSCHATKA.

à sept pieds au-dessus du foyer, des poissons moyens de toute espèce. On ferme les habitations, pour les chauffer comme des étuves ou des fours, quelquefois avec deux ou trois feux. Quand le poisson s'est ainsi cuit lentement dans son jus, moitié rôti, moitié fumé, on en tire aisément la peau, on en vuide les entrailles; on le fait secher sur des nattes, on le coupe en morceaux, & on garde ces provisions dans des sacs d'herbes entrelacées.

Ce sont-là les mets ordinaires, qui tiennent lieu de pain. La viande des Kamtschadales, est la chair des veaux ou monstres marins. Voici comment on en fait des provisions. On creuse une fosse, dont on pave le fond avec des pierres. On y met un tas de bois qu'on allume par-dessous. Quand la fosse est chauffée, on en retire les cendres; on garnit le fond d'un lit de bois d'aulne verd, sur lequel on étend, par couches, de la graisse & de la chair de veau marin; entrecoupant ces couches, de branches d'aulne; & quand la fosse est remplie, on la couvre de gazon & de terre, pour tenir la vapeur bien renfermée. Après quelques heures, on retire ces provisions, qui se gardent une année entiere, & valent mieux ainsi boucanées que cuites.

La maniere dont les Kamtschadales mangent la graisse des veaux marins, est de s'en mettre dans la bouche un long morceau qu'ils coupent ras des levres avec un couteau, & de l'avaler sans la mâcher.

Le sélaga.

Le mets le plus recherché des Kamtschadales, est le *sélaga*. C'est un mélange de racines & de bayes, broyées ensemble, à quoi l'on ajoute du caviar, de la graisse de baleine, du veau marin & du poisson cuit. Tous les peuples sauvages ont ainsi leur *oille*, qu'ils préparent d'une maniere qui est dégoûtante pour tout autre qu'eux. Les femmes Kamtschadales nettoyent & blanchissent leurs mains crasseuses, dans le sélaga, qu'elles pêtrissent & délayent avec la sarana.

Ce peuple n'a que l'eau pour boisson. Autrefois pour s'égayer, ils y faisoient infuser des champignons. Aujourd'hui, c'est de l'eau-de-vie qu'ils boivent, quand les Russes veulent leur en donner par grace, en échange de ce que ces sauvages ont de plus beau, de plus cher. Les Kamtschadales sont fort altérés par le poisson sec, dont ils se nourrissent. Aussi ne cessent-ils point de boire de l'eau après leurs repas, & même la nuit. Ils y mettent de la neige, ou de la glace, pour l'empêcher, dit-on, de s'échauffer.

Des Habillemens.

L'homme sauvage est nécessairement plus féroce au nord, qu'au midi. Destructeur à double titre, la nature qui lui donne beaucoup de faim & peu de fruits, veut qu'il tue des animaux pour se nourrir & pour s'habiller. Ainsi le Kamtschadale engraissé, rempli, bourré de poissons, ou d'oiseaux aquatiques, est encore vêtu, couvert & fourré de leurs peaux. C'est à ce prix, sans doute, qu'il est le roi de la nature, dans l'étroite péninsule qu'il habite. Avant que ce peuple eût été policé par les Russes & les Cosaques, à coups de fusil & de bâton, il se faisoit un habillement bigarré de peaux de renard, de chien de mer, & de plumes d'oiseaux amphibies, grossiérement cousues ensemble. Aujourd'hui, les Kamtschadales sont presque aussi bien vêtus que les Russes. Ils ont des habits courts qui descendent jusqu'aux genoux; ils en ont à queue, qui tombent plus bas: ils ont même un vêtement de dessus; c'est une espece de casaque fermée, où l'on ménage un trou pour y passer la tête. Ce



HABILLEMENS DES KAMTCHADALS,
1. Habit d'Hiver, 2. Habit d'Eté, 3. Habit de Cerémonie.



B. de Bakker fecit.

HABILLEMENS DES FEMMES DU KAMTCHATKA.

1. Habit des jours ordinaires. 2. Habit de Cerémonie.
3. Kamtchadale dans la plus grande Parure.

collet est garni de pattes de chien, dont on se couvre le visage dans le mauvais tems, sans compter un capuchon qui se releve par dessus la tête. Ce capuchon, le bout des manches qui sont fort larges, & le bas de l'habit, sont garnis tout autour, d'une bordure de peaux de chien blanc, à longs poils. Ces habits sont galonnés sur le dos & les coûtures, de bandes de peau, ou d'étoffes peintes; quelquefois chamarrés de houpes de fil, ou de courroyes de toutes couleurs. La casaque est une pelisse d'un poil noir, blanc ou tacheté, qu'on tourne en dehors. C'est le même pour les femmes que pour les hommes: les deux sexes ne different dans leurs habits, que par les vêtemens de dessous.

Les femmes portent sous la casaque, une camisole & un caleçon, cousus ensemble. Ce vêtement se met par les pieds, se ferme au collet avec un cordon, & s'attache en bas sous le genou. On l'appelle *ghonba*. Les hommes ont aussi pour couvrir leurs nudités, une ceinture qu'ils appellent *machwa*. On y attache une espece de bourse pour le devant, & un tablier pour le derriere. C'est le déshabillé de la maison; c'étoit tout l'habit d'été autrefois. Aujourd'hui, les hommes ont pour l'été des caleçons, ou culottes de femmes, qui descendent jusqu'aux talons. Ils en ont même pour l'hiver, mais plus larges & fourrées, avec le poil en dedans sur le derriere, en dehors autour des cuisses.

Les hommes ont pour chaussure des bottines courtes; les femmes les portent jusqu'au genou. La semelle en est faite de peau de veau marin, fourré en dedans de peaux à longs poils pour l'hiver, ou d'une espece de foin. Les belles chaussures des Kamtschadales, ont la semelle de peau blanche de veau de mer, l'empeigne de cuir rouge & brodé comme leur habit, les quartiers sont de peau blanche de chien, & la jambe de la bottine est de cuir sans poil, & même teint. Mais quand un jeune homme est si magnifiquement chaussé, c'est qu'il a quelque maîtresse.

Autrefois, les Kamtschadales avoient des bonnets ronds, sans pointe, faits de plumes d'oiseaux & de peaux de bêtes, avec des oreilles pendantes. Les femmes portoient des perruques, on ne dit pas de quelle matiere; si c'est de poil d'animaux, ou d'une espece de jonc velu. Mais elles étoient si attachées à cette coëffure, dit M. Steller, qu'elles ne vouloient point se faire Chrétiennes, parce qu'on leur ôtoit la perruque pour les baptiser, ou qu'on leur coupoit les cheveux qu'elles avoient quelquefois naturellement frisés & bouclés en perruques. Aujourd'hui, ces femmes ont le luxe de celles de Russie, elles portent des chemises, même avec des manchettes.

Elles ont poussé la propreté jusqu'à ne travailler plus, qu'avec des gants, mais qu'elles ne quittent jamais. Elles ne se lavoient pas même le visage; elles se le teignent avec du blanc & du rouge. Le premier est fait d'une racine vermoulue, qu'elles mettent en poudre, & le second d'une plante marine, qu'elles font tremper dans l'huile de veau marin. Dès qu'elles voient un étranger, elles courent se laver, s'enluminer & se parer.

Le luxe a fait de tels progrès au Kamtschatka, depuis que les Russes y ont porté leur goût & leur politesse, qu'un Kamtschadale, dit-on, ne peut gueres s'habiller, lui & sa famille, à moins de cent roubles. Mais, sans doute,

HISTOIRE DU KAMTSCHATKA.

que cette dépense s'arrête aux riches, car il y a des gens encore vêtus à l'ancienne mode, & surtout les vieilles femmes. Un Kamtschadale, du premier ordre, est un homme qui porte sur son corps du renne, du renard, du chien de terre & de mer, de la marmotte, du belier sauvage, des pattes d'ours & de loups, beaucoup de veau marin, & de plumes d'oiseaux. Il ne faut pas écorcher moins de vingt bêtes, pour habiller un Kamtschadale à l'antique. Combien faut-il verser de sang humain, pour la parure d'une dame de cour, d'une de nos Laïs?

Des habitations.

UNE des commodités de la vie des sauvages, est de changer d'air & de logement avec les saisons. S'ils n'ont pas de ces palais éternels, qui voient naître & mourir plusieurs générations, chaque famille a du moins sa cabane d'hiver & sa cabane d'été: ou plutôt des matériaux d'un logement, ils en font deux amovibles & portatifs. Leur logement d'hiver qu'ils appellent *iourte*, se construit de cette maniere.

Iourtes ou logemens d'hiver.

ON creuse un terrein, à la profondeur de quatre pieds & demi. La largeur est proportionnée au nombre des gens qu'il faut loger, de même que la longueur. Mais on peut juger de cette derniere dimension, par le nombre & la distance des poteaux, qui sont plantés dans cet emplacement. Sur une ligne qui le partage en deux quarrés longs égaux, on enfonce quatre poteaux, séparés d'environ sept pieds, l'un de l'autre. Ces poteaux soutiennent des poutres, disposées, sans doute, dans la longueur de la iourte. Les poutres portent des solives, dont un bout va s'appuyer sur la terre. Ces solives sont entrelacées de perches, & toute cette charpente est revêtue de gazon & de terre; mais de façon que l'édifice présente une forme ronde en dehors, quoiqu'en dedans il soit quarré. Au milieu du toît, on ménage une ouverture quarrée, qui tient lieu de porte, de fenêtre & de cheminée. Le foyer se pratique contre un des côtés longs, & l'on y ouvre un tuyau de dégagement à l'air, pour chasser la fumée en dehors. Vis-à-vis du foyer sont les ustensiles, les auges où l'on prépare à manger pour les hommes & les chiens. Le long des murs ou des parois, sont des bancs ou des solives couvertes de nattes, pour s'asseoir le jour, & dormir la nuit. On descend dans les iourtes par des échelles, qui vont du foyer à l'ouverture de la cheminée. Elles sont brûlantes. On y seroit bientôt étouffé par la fumée; mais les Kamtschadales ont l'adresse d'y grimper comme des écureuils, par des échelons, où ils ne peuvent appuyer que la pointe du pied. Cependant, il y a, dit-on, une autre ouverture plus commode qu'on appelle *koupana*; mais elle n'est que pour les femmes: un homme auroit honte d'y passer, & l'on y verroit plutôt une femme entrer ou sortir par l'échelle ordinaire, à travers la fumée, avec ses enfans sur le dos; tant il est glorieux d'être homme, chez les peuples qui ne sont pas encore femmes. Quand la fumée est trop épaisse, on a des bâtons faits en remilles, pour jetter les gros tisons par dessus la iourte, à travers la cheminée. C'est même une joûte de force & d'adresse, entre les Kamtschadales. Ces maisons d'hiver, sont habitées depuis l'automne jusqu'au printems.

C'EST alors que les Kamtschadales sortent de leurs huttes, comme une infinité d'animaux de leurs souterrains, & vont camper sous des balaganes, dont voici la description.

Tom. XXV.



IOURTE

Ou Habitation Souterraine des Kamtchadals Pendant l'Hiver.

Balaganes, ou maisons d'été.

NEUF poteaux de treize pieds, plantés sur trois rangs, à égale distance, comme des quilles, sont unis par des traverses & surmontés de soliveaux qui forment le plancher, couvert de gazon. Au-dessus s'éleve un toît en pointe, avec des perches liées ensemble par un bout, attachées par l'autre aux solives qui font l'enceinte du plancher. Deux portes, ou trappes, s'ouvrent, en face l'une de l'autre. On descend dans les iourtes, on monte dans les balaganes, & c'est avec la même échelle portative. Si l'on entre ainsi dans les maisons, par le toît, c'est pour les garantir des bêtes, & surtout des ours, qui viendroient y manger les provisions de poisson, comme ils font quelquefois, quand les rivieres & les champs ne leur offrent rien. Un lieu planté de balaganes, est appellé *ostrog*, par les Cosaques, c'est-à-dire, habitation ou peuplade. Un ostrog a l'air d'une ville, dont les balaganes seroient les tours. Ces sortes d'habitations sont ordinairement près des rivieres, qui deviennent dès-lors le domaine des habitans. Ils s'attachent à ces rivieres, comme les autres peuples à leurs terres. Les Kamtschadales disent que leur pere ou leur dieu (c'est la même chose) vécut deux ans sur les bords de chaque riviere, & qu'il les peupla de ses enfans, leur laissant pour héritage les alentours, les bords & les eaux de la riviere où ils étoient nés. Aussi ne s'éloignent-ils gueres dans leurs transmigrations de ce domaine antique & inaliénable. Mais les peuples voisins de la mer, bâtissent sur ses côtes, ou dans les bois qui n'en sont pas éloignés. La chasse ou la pêche des veaux marins, étend quelquefois leurs excursions à cinquante lieues de leurs habitations. La faim n'admet point de demeure fixe chez les sauvages; comme l'ambition ne connoît ni frontieres, ni limites chez les peuples policés.

Meubles, ustensiles & armes des Kamtschadales.

LES meubles des Kamtschadales sont des tasses, des auges, des paniers ou corbeilles, des canots & des traîneaux; voilà leurs richesses, qui ne coûtent ni de longs desirs, ni de grands regrets. Comment ont-ils fait ces meubles, sans le secours du fer ou des métaux? C'est avec des ossemens & des cailloux. Leurs haches étoient des os de renne, ou de baleine, ou même une pierre de jaspe, taillée en coin. Leurs coûteaux sont encore aujourd'hui d'un cristal de roche, pointus & taillés comme leurs lancettes, avec des manches de bois. Leurs aiguilles sont faites d'os de zibeline, assez longues pour être percées plusieurs fois, quand elles se rompent à la tête.

Haches.

Coûteaux.

Auges.

ON ne décrit point leurs ustensiles. Mais les plus beaux, sont des auges de bois, qui coûtoient autrefois un an de travail. Aussi c'étoit assez d'une belle auge, pour distinguer un village entier, quand elle pouvoit servir à régaler plusieurs convives. S'il est vrai, comme on le dit, qu'un seul Kamtschadale mange autant que dix hommes ordinaires, on ne sçauroit trop vanter une de ces auges.

Art du feu.

POUR faire leurs outils & leurs meubles, ces sauvages ont besoin du feu. Quel est leur moyen d'en avoir? Ils tournent entre les mains, avec beaucoup de rapidité, un bâton sec & rond, qu'ils passent dans une planche percée à plusieurs trous, & ne cessent de le tourner qu'il ne soit enflammé. Une herbe séchée & broyée, leur sert de meche. Ils préferent leur art du feu, à celui d'en tirer avec des pierres à fusil, parce qu'il leur est plus facile par l'habitude.

Canots de deux especes.

Leurs canots sont de deux sortes; les uns qu'ils appellent *Koiakhtaktim*, sont faits, à peu près, comme les bateaux des pêcheurs Russes; mais ils ne s'en servent gueres que sur la riviere de Kamtschatka. Les autres, qu'on emploie sur les côtes de la mer & qui s'appellent *Taktous*, ont la proue & la poupe d'égale hauteur, & les côtés bas & échancrés vers le milieu; ce qui les expose à se remplir d'eau, quand il fait du vent. Veut-on exposer ces canots en haute mer, à la grande pêche; on les tient fendus au milieu, puis on les recoud avec des fanons de baleine, & on les calfate avec de la mousse, ou de l'ortie, qui sert de chanvre. C'est pour empêcher que ces canots ne soient brisés & entr'ouverts, par les vagues, qu'on pratique dans le bois dont ils sont construits, ces jointures flexibles & liantes de baleine. Ces sortes de bateaux s'appellent *Baidares*. Ceux des Kamtschadales, qui manquent de bois, font leurs bateaux de cuir de veau marin. C'est avec la peau d'un de ces animaux, qu'ils vont en prendre d'autres.

Ces canots servent non-seulement à la pêche, mais au transport. Deux hommes assis dans un de ces bateaux, l'un à la poupe, l'autre à la proue, remontent les rivieres avec de longues perches. Quand la riviere est rapide, & le canot chargé, ils sont quelquefois un quart-d'heure courbés sur leur perche, pour avancer de cinq à six pieds. Mais si le canot est vuide, ils feront vingt & même quarante werstes dans un jour. Les plus grands bateaux portent de neuf à treize quintaux. Si la charge demande beaucoup de place, comme le poisson sec, qu'il faut étaler, on joint deux canots ensemble, avec des planches en travers, qui servent de pont: mais on n'a gueres cette facilité, que sur la Kamtschatka, riviere plus large & moins rapide que les autres.

M. Kracheninikow a mieux détaillé la description des traîneaux, que celle des canots. Voici comment les Kamtschadales construisent les voitures de terre.

Traîneaux.

„ Les traîneaux sont faits de deux morceaux de bois courbés; ils choisissent pour cet effet un morceau de bouleau, qui ait cette forme; ils le séparent en deux parties & les attachent à la distance de treize pouces, par le moyen de quatre traverses; ils élevent, vers le milieu de ce premier chassis, quatre montans, qui ont dix-neuf pouces d'équarrissage environ. Ils établissent sur ces quatre montans le siege, qui est un vrai chassis, de trois pieds de long, sur treize pouces de large; il est fait avec des perches légeres, & des courroies. Pour rendre le traîneau plus solide, ils attachent encore, sur le devant, un bâton qui tient par une extrêmité à la premiere traverse, & par l'autre au chassis qui forme le siege." Chacun de ces traîneaux est attelé de quatre chiens, qui ne coûtent que quinze roubles, tandis que le harnois en coûte vingt. Aussi est-il composé de plusieurs pieces.

Harnois.

Traits.

Les traits qu'on appelle *Alaki*, sont deux courroies larges & amples, qu'on attache sur les épaules des chiens, à une espece de poitrail: chaque trait porte une petite courroie, avec un crochet qui passe dans un anneau attaché sur le devant du traîneau.

Timon.

Le timon (*Pobegenik*) est une longue courroie attachée par un crochet, sur

fur le devant du traîneau; & de l'autre bout, au milieu d'une petite chaîne qui tient les chiens de front, & les empêche de s'écarter.

HISTOIRE DU KAMTSCHATKA.

Rênes.

UNE courroie plus longue, qui sert de rênes, (*Ouzda*) tient par un bout au traîneau, comme le timon, & s'accroche de l'autre à une chaîne qu'on attache aux chiens de voiée.

LE Kamtschadale conduit son attelage avec l'*Ochtal*. C'est un bâton crochu de trois pieds, garni de grelots, qu'il secoue pour animer les chiens, criant *onga*, s'il veut aller à gauche; *kna*, s'il tourne à droite. Pour retarder la course, il traîne un pied sur la neige: pour s'arrêter, il y enfonce son bâton. Quand la neige est glacée, il attache des glissoires d'os ou d'ivoire sous les semelles de cuir, dont les ais du traîneau sont revêtus: quand il y a des descentes, il lie des anneaux de cuir à ces semelles. Le voyageur assis, les jambes pendantes, a le côté droit vers l'attelage. Il n'y a que les femmes qui s'asseyent dans le traîneau, le visage tourné vers les chiens, ou qui prennent des guides. Les hommes conduisent eux-mêmes leur voiture & vont à leur façon.

CEPENDANT, quand il y a beaucoup de neige, il faut avoir un guide pour frayer le chemin. Cet homme précede les chiens avec des especes de raquettes. Elles sont faites de deux ais assez minces, séparés dans le milieu par deux traverses, dont celle de devant est un peu recourbée. Ces ais & traverses sont garnis de courroies qui se croisent pour soutenir le pied. Le conducteur, qu'on appelle *Brodowchiki*, prend les devants, & fraye la route jusqu'à une certaine distance; ensuite il revient sur ses pas, & pousse les chiens dans le chemin qu'il leur a ouvert. Il se perd tant de tems à cette manœuvre, qu'on a de la peine à faire deux lieues & demie dans un jour; tant les chemins sont difficiles & hérissés de broussailles, ou de glaces.

UN Kamtschadale ne va jamais sans raquettes & sans patins, même avec son traîneau. Si l'on traverse un bois de saule, on risque de se crever les yeux, ou de se rompre bras ou jambes, parce que les chiens redoublent d'ardeur & de vîtesse à proportion des obstacles. Dans les descentes escarpées, il n'est pas possible de les arrêter. Malgré la précaution d'en dételer la moitié, ou de les retenir de toutes ses forces, ils emportent le traîneau, & quelquefois renversent le voyageur. Alors il n'a d'autre ressource, que de courir après ses chiens, qui vont d'autant plus vîte, que le poids est plus léger. Quand le traîneau s'accroche, l'homme le rattrape, & se laisse emporter rampant sur son ventre, jusqu'à ce que les chiens soient arrêtés, ou de lassitude, ou par quelque obstacle.

L'arc.

LES armes des Kamtschadales, sont l'arc, la lance, la pique & la cuirasse. Ils font leur arc de bois de melese, & le garnissent d'écorce de bouleau. Les nerfs de baleine y servent de corde. Leurs fleches ont environ trois pieds & demi de longueur; la pointe en est armée de différentes façons. Quand c'est de pierre, ils appellent la fleche *Kauglatch*; *Pinch*, si le bout est d'un os mince; & *Aglpinch*, si cette pointe d'os est large. Ces fleches sont la plupart empoisonées, & l'on en meurt dans vingt-quatre heures, à moins qu'un homme ne suce la playe qu'elles ont faite.

Fleches de trois sortes.

Piques.

LES lances sont armées comme les fleches: les piques (*Oukarel*) sont ar-

HISTOIRE DU KAMTSCHATKA.

mées de quatre pointes. Le manche en est fiché dans de longues perches.

Cuirasses.

La cuirasse, ou cotte d'armes, est faite de nattes, ou de veau marin. On coupe le cuir en lanieres, que l'on croise & tresse de façon à les rendre élastiques & flexibles comme des baleines. Cette cuirasse couvre le côté gauche, & s'attache au côté droit. Les Kamtschadales portent de plus, deux ais ou petites planches, dont l'une défend la poitrine, & l'autre la tête par derriere. Mais ce sont des armes défensives, qui supposent une sorte d'art ou d'habitude de la guerre.

Mœurs des Kamtschadales.

„ Les Kamtschadales ont des mœurs grossieres, dit M. Steller. Leurs inclinations ne different point de l'instinct des bêtes; ils font consister le souverain bonheur dans les plaisirs corporels, & ils n'ont aucune idée de la spiritualité de l'ame.

„ Les Kamtschadales sont extrêmement grossiers, disent les Russes. La politesse & les complimens ne sont point d'usage chez eux. Ils n'ôtent point leurs bonnets & ne saluent jamais personne. Ils sont si stupides dans leurs discours, qu'ils semblent ne différer des brutes que par la parole. Ils sont cependant curieux....... Ils font consister leur bonheur dans l'oisiveté, & dans la satisfaction de leurs appétits naturels...... Quelque dégoûtante que soit leur façon de vivre, quelque grande que soit leur stupidité, ils sont persuadés néanmoins qu'il n'est point de vie plus heureuse & plus agréable que la leur. C'est ce qui fait qu'ils regardent avec un étonnement, mêlé de mépris, la maniere de vivre des Cosaques & des Russes."

On voit dans ce portrait, le jugement que les nations civilisées depuis peu ne manquent jamais de porter des peuples sauvages. Au reste, comme les Russes ne sont entrés dans le Kamtschatka, que pour le conquérir; il faut les écouter avec défiance & précaution, sur le caractere & l'histoire qu'ils font de ses habitans.

Naissance des enfans.

Les femmes des Kamtschadales, médiocrement fécondes, accouchent aisément. M. Steller dit qu'il en vit une sortir de sa yourte, & revenir au bout d'un quart d'heure avec un enfant, sans la moindre marque d'altération sur le visage. Elles accouchent à genoux, en présence de tous les habitans du bourg, ou de l'ostrog, sans distinction d'âge, ni de sexe; & cet état de douleur n'allarme gueres la pudeur. Elles coupent le cordon umbilical avec un caillou tranchant, lient le nombril avec un fil d'ortie, & jettent l'arriere-faix aux chiens. Tous les assistans prennent l'enfant dans leurs mains, le baisent, le caressent, & se réjouissent avec le pere & la mere, hélas! sans sçavoir pourquoi. Les peres donnent à leurs enfans les noms de leurs parens morts; & ces noms désignent ordinairement quelque qualité singuliere, ou quelque circonstance relative, soit à l'homme qui le portoit, soit à l'enfant qui le reçoit.

Une caisse de planches sert de berceau; on y ménage sur le devant une espece de gouttiere, pour laisser écouler l'urine. Les meres portent leurs enfans sur le dos, pour voyager, ou travailler, sans jamais les emmailloter, ni les bercer. Elles les allaitent trois ou quatre ans. Dès la seconde année, ils se traînent en rampant; quelquefois ils vont jusqu'aux auges des chiens, dont ils mangent les restes. Mais c'est un grand plaisir pour la famille, quand l'enfant commence à grimper sur l'échelle de la cabane. On habille de bonne heure

ces enfans, à la Samojede. Ce vêtement, qui se passe par les pieds, est un habit où le bonnet, le caleçon & les bas sont attachés & cousus ensemble. On y ménage un trou par derriere, pour satisfaire aux besoins pressans, avec une piece qui, fermant cette ouverture, tombe & se releve comme celle de nos culottes de peau, faites pour monter à cheval.

Habillement d'enfant, à la Samojede.

Les parens aiment leurs enfans, sans atteindre le même retour. Si l'on en croit M. Steller, les enfans grondent leurs peres, les accablent d'injures, & ne répondent aux témoignages de la tendresse paternelle, que par de l'indifférence. La vieillesse infirme est surtout dans le mépris. La reconnoissance ne seroit donc pas un sentiment naturel, mais l'ouvrage de l'éducation & de la société. On est donc heureux à cet égard, de s'être éloigné de l'état de nature. Mais quelle reconnoissance peuvent sentir des enfans qui n'ont reçu, pour ainsi dire de leurs parens, que le lait d'une mere? Au Kamtschatka les parens n'ont point d'autorité, parce qu'ils n'ont rien à donner. Les enfans prennent ce qu'ils trouvent, sans demander. Ils ne consultent pas même leurs parens, quand ils veulent se marier. Le pouvoir d'un pere & d'une mere, sur leur fille, se réduit à dire à son amant „touche-la, si tu peux."

Ces mots sont une espece de défi, qui suppose, ou donne de la bravoure. La fille recherchée est défendue, comme une place forte, avec des camisoles, des caleçons, des filets, des courroies, des vêtemens si multipliés, qu'à peine peut-elle se remuer. Elle est gardée par des femmes qui ne suppléent que trop bien à l'usage qu'elle voudroit, ou ne voudroit pas faire, de ses bras & de ses forces. Si l'amant la rencontre seule, ou peu environnée, il se jette sur elle avec fureur, arrache & déchire les habits, les toiles & les liens dont elle est enveloppée, & se fait jour, s'il le peut, jusqu'à l'endroit où on lui a permis de la toucher. S'il y porte la main, sa conquête est à lui; dès le soir même il vient jouir de son triomphe, & le lendemain il emmene sa femme avec lui dans son habitation. Mais souvent ce n'est qu'après une suite d'assauts très-meurtriers; & telle place coûte sept ans de siege, sans être emportée. Les filles & les femmes, qui la défendent, tombent sur l'assaillant à grands cris, & à grands coups, lui arrachent les cheveux, lui égratignent le visage, & quelquefois le jettent du haut des balaganes. Le malheureux estropié, meurtri, couvert de sang & de contusions, va se faire guérir par le tems, & se remettre en état de recommencer ses assauts. Mais quand il est assez heureux pour arriver au terme de ses desirs, sa maîtresse a la bonne foi de l'avertir de sa victoire, en criant, d'un ton de voix tendre & plaintif, *ni, ni*. C'est le signal d'une défaite, dont l'aveu coûte toujours moins à celle qui le fait, qu'à celui qui l'obtient; car, outre les combats qu'il lui faut risquer, il doit acheter la permission de les livrer, au prix de travaux longs & pénibles. Pour toucher le cœur avant le reste, il va dans l'habitation de celle qu'il recherche, servir quelque tems toute la famille. Si ses services ne plaisent pas, ils sont entiérement perdus, ou foiblement récompensés. S'il plaît aux parens de sa maîtresse, qu'il a gagnée, il demande, & on lui accorde, la permission de la toucher.

Des amours & des mariages.

Après cet acte de violence & d'hostilité, suivi du sceau le plus doux de réconciliation, qui fait l'essence du mariage, les nouveaux époux vont célé-

HISTOIRE DU KAMTSCHATKA.

brer la fête, ou le festin de leurs nôces, chez les parens de la fille. Voici le détail de cette cérémonie, d'après M. Krachenikow, qui fut témoin, en 1739, d'une nôce du Kamtschatka.

Description d'une fête de nôces.

„ L'ÉPOUX, dit-il, accompagné de sa femme & de ses parens, s'embarqua sur trois grands canots, pour aller rendre visite à son beau-pere. Les femmes, assises avec la mariée, portoient des provisions de bouche, en abondance. Les hommes tout nuds, & surtout le marié, conduisoient les canots avec des perches. A cent toises de l'habitation, on descendit à terre; on fit des sortileges & des conjurations, en chantant. Ensuite on passa à la mariée, par-dessus ses habits, une camisole de peau de mouton, où étoient attachés des caleçons, & quatre autres habits. Après cette cérémonie, on remonta dans les canots, & l'on aborda près de la maison du beau-pere. Un des jeunes garçons, député du village de la mariée, la conduisit depuis le canot jusqu'à la iourte, où devoit se célébrer la fête. On l'y descendit par une courroie. Une vieille femme, qui la précédoit, avoit mis au pied de l'échelle une tête de poisson sec, sur laquelle on avoit prononcé des paroles magiques, à la premiere descente du canot. Cette tête fut foulée aux pieds par tous les gens du voyage, par les jeunes mariés, enfin par la vieille qui la mit sur le foyer, à côté du bois préparé pour chauffer la iourte.

„ ON ôta à la mariée les habits superflus dont on l'avoit surchargée, pour en faire présent à tous les parens, qui pouvoient en rendre aux nouveaux mariés; car ces sortes de dons rarement sont gratuits. L'époux chauffa la ioute, prépara les provisions & régala tous les convives. Le lendemain, le pere de la jeune épouse donna son festin; & le troisieme jour, les convives se séparerent: mais les nouveaux mariés resterent quelques jours chez le beau-pere, pour travailler."

TELLES sont les cérémonies des premieres nôces. Les secondes n'en exigent pas. Une veuve qui veut se remarier, n'a besoin que de se faire purifier; c'est-à-dire, que de coucher avec un autre homme que celui qu'elle doit épouser. Cette purification est si déshonorante pour l'homme, qu'il n'y a que des étrangers qui veuillent s'en charger. Une veuve risquoit autrefois de l'être toute sa vie: mais depuis qu'il y a des Cosaques au Kamtschatka, les veuves trouvent à se faire absoudre du crime des secondes nôces. On se purifie en ce pays-là, comme on se fouille en d'autres. Les vertus des Kamtschadales, seroient des vices pour nous, si nos mœurs distinguoient encore le vice & la vertu dans le commerce des femmes.

Polygamie.

Divorce.

Peu de jalousie sur la fidélité des femmes, & sur la chasteté des filles.

RIEN n'est plus libre au Kamtschatka, que les loix du mariage. Toute union d'un sexe à l'autre est permise, si ce n'est entre le pere & sa fille, entre le fils & sa mere. Un homme peut épouser plusieurs femmes, & les quitter. La séparation de lit est le seul acte de divorce. Les deux époux, ainsi dégagés, ont la liberté de faire un nouveau choix, sans nouvelle cérémonie. Ni les femmes ne sont jalouses entr'elles de leur mari commun, ni le mari n'est jaloux de ses femmes. Encore moins l'est-on de la virginité que nous prisons si fort, avec tant de raison; on dit même qu'il y a des maris qui reprochent aux beaux-peres, de trouver dans les femmes, ce qu'on se plaint quelquefois parmi nous de ne pas y trouver.



B. de Bakker sculps.

Manière dont les KAMTCHADALS font sécher le Poisson, et fondre la graisse par le moyen de pierres rougies au feu.

Cependant les femmes Kamtſchadales ont auſſi leur modeſtie, ou leur timidité. Quand elles ſortent, c'eſt toujours le viſage couvert d'un coqueluchon qui tient à leur robe; viennent-elles à rencontrer un homme dans un chemin étroit, elles lui tournent le dos pour le laiſſer paſſer, ſans en être vues. Quand elles travaillent dans leurs iourtes, c'eſt derriere des rideaux; & ſi elles n'en ont point, elles tournent la tête vers la muraille, dès qu'il entre un étranger, & continuent leur ouvrage. Mais ce ſont, dit-on, les mœurs groſſieres de l'ancienne ruſticité. Les Coſaques & les Ruſſes policent inſenſiblement ces femmes rudes & ſauvages; ſans ſonger que ce ſexe eſt plus dangereux, peut-être, apprivoiſé, que farouche.

Modeſtie, ou timidité des femmes.

Ce ſont les occupations qui font les mœurs. Si l'influence du climat les décide & les tranche, celle des travaux les nuance. Tous les peuples du nord ont beaucoup de reſſemblance entr'eux; les peuples chaſſeurs & pêcheurs encore davantage.

Occupations.

Au printems, les hommes ſe tiennent à l'embouchure des rivieres, pour attraper au paſſage beaucoup de poiſſons qui retournent à la mer: ou bien ils vont dans les golfes & les bayes, prendre une eſpece de merluche, qu'on appelle *vachnia*. Quelques-uns vont à la pêche des caſtors marins. En été, l'on prend encore du poiſſon; on le fait ſécher, on le tranſporte aux habitations. En automne, on tue des oies, des canards; on dreſſe des chiens, on prépare des traîneaux. En hiver, on va ſur ces voitures, à la chaſſe des zibelines & des renards, ou chercher du bois & des proviſions, s'il en reſte dans les balaganes; ou bien on s'occupe dans ſa hutte à faire des filets.

Travaux des hommes.

Dans cette ſaiſon les femmes filent l'ortie avec leurs doigts groſſiers. Au printems elles vont cueillir des herbages de toute eſpece, & ſurtout de l'ail ſauvage. En été elles ramaſſent l'herbe dont elles ourdiſſent des tapis & des manteaux, ou bien elles ſuivent leurs maris à la pêche, pour vuider les poiſſons qu'il faut ſécher. En automne, on les voit couper & rouir l'ortie, ou bien courir dans les champs, pour voler de la *ſarana* dans les trous des rats.

Ouvrages des femmes.

Ce ſont les hommes qui conſtruiſent les iourtes & les balaganes, qui font les uſtenſiles de ménage & les armes pour la guerre, qui préparent & donnent à manger, qui écorchent les chiens & les animaux, dont la peau ſert à faire des habits.

Les femmes taillent & couſent les vêtemens & la chauſſure. Un Kamtſchadale rougiroit de manier l'aiguille & l'alêne, comme font les Ruſſes, dont il ſe moque. Ce ſont encore les femmes, qui préparent & teignent les peaux. Elles n'ont qu'une maniere dans cette préparation. On trempe d'abord les peaux, pour les racler avec un coûteau de pierre. Enſuite on les frotte avec des œufs de poiſſon frais ou fermentés, & l'on amollit les peaux à force de les tordre & de les fouler. On finit par les ratiſſer & les frotter, juſqu'à ce qu'elles ſoient nettes & ſouples. Quand on veut les tanner, on les expoſe à la fumée durant une ſemaine; on les épile dans l'eau chaude, on les frotte avec du caviar; puis on les tord, les foule & les ratiſſe.

Teinture des peaux.

Pour teindre les peaux de veau marin; après en avoir ôté le poil, les femmes les couſent en forme de ſac, le côté du poil en dehors. Elles verſent dans ce ſac une forte décoction d'écorce d'aulne, & le recouſent par le haut.

Quelque tems après on pend le sac à un arbre, on le frappe avec des bâtons à plusieurs reprises, jusqu'à ce que la couleur ait pénétré en-dehors; puis on le laisse sécher à l'air, & on l'amollit en le frottant. Cette peau devient enfin semblable au maroquin. Les femmes veulent-elles teindre le poil des veaux marins, pour garnir leurs robes & leurs chaussures, elles employent un petit fruit rouge, très-foncé, qu'elles font bouillir avec de l'écorce d'aulne, de l'alun & une huile minérale. Voilà tous les arts, tous les travaux des Kamtschadales.

Voyages.

PRESQUE toutes les occupations se rapportent aux premiers besoins de l'homme. La nourriture, besoin le plus pressant & le plus continuel, qui se renouvelle à chaque instant, qui tient tous les êtres vivans en action, demande presque tous les soins des peuples sauvages. Leurs voyages mêmes, semblables aux courses d'animaux errans, n'ont pour but que la pêche & la chasse, la recherche, ou l'approvisionnement, des vivres. Ils s'exposent, pour en avoir, au danger de mourir de faim. Souvent ils sont surpris dans un lieu désert, par un ouragan qui fouette la neige en tourbillon. Alors il faut se réfugier dans les bois avec ses chiens & son traîneau, jusqu'à ce que cet orage ait passé. Quelquefois il dure huit jours. Les chiens sont obligés de manger les courroies & les cuirs des traîneaux, tandis que l'homme n'a rien; encore est-il heureux de ne pas mourir de froid. Pour s'en garantir, les voyageurs se mettent dans des creux qu'ils garnissent de branches, & s'enveloppent tout entiers dans leurs pelisses, où la neige les couvre bientôt, de façon qu'on ne les distingueroit pas dans leurs fourrures, s'ils ne se levoient de tems en tems, pour la secouer, ou s'ils ne se rouloient, comme une boule, afin de s'échauffer & de respirer. Ils ont soin de ne pas trop serrer leur ceinture, de peur que s'ils étoient à l'étroit dans leurs habits, la vapeur de leur respiration, qui vient à se geler, ne les engourdît, & ne les suffoquât sous une athmosphère de glaçons. Quand les vents de l'Est au Sud, soufflent une neige humide, il n'est pas rare de trouver des voyageurs gelés par le vent du Nord, qui suit de près ces sortes d'ouragans. Quelquefois obligés de courir sur leurs traîneaux, le long des rivieres, dans des chemins roides & raboteux, ils y tombent & se noient; ou s'ils regagnent les bords, ils y périssent dans les douleurs cuisantes du froid qui les a saisis. Rarement ont-ils la commodité de faire du feu, & s'ils l'avoient, ils la négligeroient. Eux, & leurs chiens, s'échauffent mutuellement couchés pêle-mêle, & se nourrissent en route, de poisson sec qui n'a pas besoin d'apprêts. Aux mois de Mars & d'Avril, saison des voyages, ils passeront deux ou trois nuits dans un endroit isolé. Les hommes s'accroupissent sur le bout des doigts des pieds entortillés dans leurs pelisses, & dorment tranquillement dans cette situation gênante. D'ailleurs ils sont endurcis au froid. „ J'ai vu plusieurs de ces sauvages, dit „ M. Krachenínikow, qui s'étant couchés le soir, le dos tout nud, tourné „ vis-à-vis du feu, dormoient d'un sommeil profond, quoique le feu fût é„ teint, & que leur dos fût couvert de givre." Mais parmi tous ces périls & ces accidens, c'est une grande ressource pour l'homme, que la compagnie de ses chiens. Cet animal fidele échauffe & défend son maître durant le sommeil. Moins fort que le cheval, mais plus intelligent, au milieu des oura-

Précautions contre le froid.

Dangers & accidens.

gans, qui obligent le voyageur d'avoir les yeux fermés, il ne s'écarte gueres de son chemin, & si le mauvais tems l'égare, son odorat lui fait bientôt retrouver sa route dans le calme. Sage & prévoyant, sa sagacité pressent l'orage; & soit finesse de tact, soit l'effet d'une correspondance secrette de la vicissitude de ses modifications avec celle des températures de l'air, quand l'ouragan s'approche, & s'annonce peut-être sur la neige qu'il amollit, ou rend plus humide, le chien s'arrête, gratte la neige avec ses pattes, & semble avertir son maître d'y faire un creux pour se mettre à l'abri de la tempête.

Sagacité des chiens.

Guerres des Kamtschadales.

Qui croiroit qu'un peuple si peu soigné de la nature, fût assez malheureux pour vivre dans un état de guerre? S'il n'a rien à perdre, qu'a-t-il à gagner? Cependant, si l'on s'en rapporte aux Russes, qui veulent peut-être autoriser leurs injustices par la folie des Kamtschadales, ceux-ci se faisoient la guerre entr'eux, avant que ceux-là vinssent les exterminer, ou les soumettre. Quel étoit l'objet de cette guerre? Des prisonniers à faire. Le vainqueur employoit les hommes à des travaux; les femmes à ses plaisirs. La vengeance, ou le point d'honneur, sentimens outrés & barbares chez tous les peuples, faisoient courir aux armes & au sang. Une querelle entre des enfans, un hôte mal régalé par un autre, c'en étoit assez pour détruire une habitation. On y alloit de nuit, on s'emparoit de l'entrée des iourtes; un seul homme, avec une massue, ou une pique, tuoit ou perçoit une famille entiere. Ces guerres intestines n'ont pas peu contribué, dit-on, à soumettre les Kamtschadales aux Cosaques. Une habitation se réjouissoit de la défaite d'une autre, sans songer que l'incendie d'une maison menace les maisons voisines, & que la destruction d'une peuplade prépare la ruine d'une nation. Mais il en a coûté cher aux Cosaques, pour réduire les Kamtschadales. Ce peuple, terrible dans la défense naturelle, a recours à la ruse, si la force lui manque. Lorsque les Cosaques exigeoient le tribut pour les Russes, de quelque habitation qui n'étoit pas soumise; les Kamtschadales, loin de témoigner d'abord la moindre résistance, attiroient les cruels exacteurs dans leurs cabanes, & les endormoient par leurs présens & leurs festins. Ensuite ils les massacroient tous, ou les brûloient dans la nuit. Les Cosaques ont appris, par ces trahisons, à se défier des caresses & des invitations de ces sauvages. Si leurs femmes sortent la nuit de leur iourte, (car elles abhorrent le sang, & leurs maris n'osent en répandre sous leurs yeux); si les hommes racontent des songes où ils ont vu des morts; s'ils vont se visiter au loin, les uns les autres; c'est un indice infaillible de révolte, ou de trahison, & les Cosaques se tiennent sur leurs gardes: on les égorgeroit, eux & tous les habitans qui n'entreroient pas dans le complot.

Rien de plus affreux, disent toujours les Russes, que la cruauté des Kamtschadales envers les prisonniers. On les brûle, on les mutile, on leur arrache la vie en détail, par des supplices lents, variés & répétés. Cette nation est lâche & timide, dit-on encore; mais elle craint si peu la mort, que le suicide lui est très-familier. Quand on fait marcher des troupes contre les Kamtschadales révoltés, ces rebelles sçavent se retrancher dans des montagnes, s'y fortifier, y attendre leurs ennemis, les repousser à coups de fleches. Cependant, lorsque l'ennemi l'emporte, soit par la force, ou par l'habileté, chaque Kamtschadale commence par égorger sa femme & ses enfans, se jette

HISTOIRE DU KAMTSCHATKA.

dans des précipices, ou s'élance au milieu des ennemis, *pour se faire un lit*, dit-il, dans le sang & le carnage, pour ne pas mourir sans se venger. „ Dans „ une révolte des habitans d'*Outkolok*, en 1740, dit M. Kracheninikow, „ toutes les femmes, à l'exception d'une fille qu'ils n'eurent pas le tems d'é-„ gorger, furent massacrées par les hommes, & ceux-ci se précipiterent dans „ la mer, du haut de la montagne où ils s'étoient réfugiés. Est-ce par lâ-„ cheté ou par foiblesse?"

Mais les Kamtschadales ne combattoient point, dit-on, avec l'ambition de conquérir, ni le vaste dessein de former un état. C'est-là sans doute en quoi les peuples policés font consister la gloire & la justice. „ Pour une pa-„ reille entreprise, dit l'auteur Russe, il faut plus de jugement & d'intelli-„ gence, qu'on n'en trouve chez les Kamtschadales." Funeste avantage de l'espece humaine, de ne pouvoir dominer que par la destruction! Etrange opposition des Russes avec les Chinois! Les uns n'aiment, les autres ne craignent, que la guerre. Cependant les Chinois, depuis des siecles, sont un grand peuple; & les Russes, depuis l'éternité, ne sont rien. C'est que le climat, & les loix, & les arts, & la raison, à la longue, font tout. Veut-on une grande preuve de l'influence du climat? On peut dire en général, (c'est M. Kracheninikow qui parle) que plus on avance vers le nord, plus les Kamtschadales sont courageux & intrépides.

Hospitalité.

Ce peuple, exposé à tant de maux, qui lui viennent de la nature ou des hommes, n'est pas sans quelques plaisirs. Il connoît le doux lien de l'amitié, il sçait exercer l'hospitalité. Elle consiste, entre amis, à se régaler. Un Kamtschadale en invite un autre à manger. Ce sera de la graisse de veau marin. L'hôte en coupe une longue tranche, il se met à genoux devant son convive assis, il lui enfonce cette graisse dans la bouche, en criant d'un ton furieux *tana* (voilà), & coupant avec son coûteau ce qui déborde des levres, il le mange. Mais ce ne sont-là que les invitations familieres. Les repas de cérémonie ne se font pas à si bon marché; aussi, ne se donnent-ils point sans intérêt.

Plaisante façon de régaler.

Quand un Kamtschadale veut se lier d'amitié avec un de ses voisins, il l'invite à manger. Il échauffe d'avance sa iourte, & prépare de tous les mets qu'il a dans ses provisions, assez pour rassasier dix personnes. Le convié se rend au festin, & se deshabille, ainsi que son hôte: on diroit un défi à coups de poing. L'un sert à manger à l'autre, & verse du bouillon dans une grande écuelle, sans doute pour aider à la digestion, par le boisson. Pendant que l'étranger mange, son hôte jette de l'eau sur des pierres rougies au feu, pour augmenter la chaleur. Le convive mange & sue, jusqu'à ce qu'il soit obligé de demander grace à l'hôte, qui de son côté ne prend rien, & peut sortir de la iourte tant qu'il veut. Si l'honneur de l'un est de chauffer & de régaler, celui de l'autre est d'endurer l'excès de la chaleur & de la bonne chere. Il vomira dix fois avant de se rendre; mais enfin, obligé d'avouer sa défaite, il entre en composition. Alors son hôte lui fait acheter la treve par un présent; ce seront des habits, ou des chiens; menaçant de le faire chauffer, & manger, jusqu'à ce qu'il creve, ou qu'il paye. Le convié donne ce qu'on lui demande, & reçoit en retour, des haillons, ou de vieux chiens estro-

eſtropiés. Mais il a le droit de la revanche, & rattrape ainſi dans un ſecond feſtin l'équivalent de ce qu'il a perdu dans le premier.

HISTOIRE DU KAMTSCHATKA.

CETTE réciprocité de traitement, entretient les liaiſons, l'amitié, l'hoſpitalité chez les Kamtſchadales. Si l'hôte ne ſe rendoit pas à l'invitation du convive qu'il a ſi bien régalé, celui-ci viendroit s'établir chez lui, ſans rien dire; & s'il n'en recevoit pas des préſens, même ſans les demander, l'étranger, après avoir paſſé la nuit, atteleroit ſes chiens ſur la iourte de ſon hôte, & s'aſſeyant ſur ſon traîneau, il enfonceroit ſon bâton dans la terre, ſans partir, juſqu'à ce qu'il eût reçu des préſens. Ce ſeroit une injure cruelle, & le ſujet d'une rupture & d'une inimitié ſans retour, que de le laiſſer aller les mains vuides; & l'hôte avare demeureroit ſans amis, déshonoré parmi tous ſes voiſins.

M. KRACHENINIKOW raconte l'hiſtoire d'un Coſaque, qui ſe fit donner, par un Kamtſchadale, une belle peau de renard, à force de le chauffer & de le ſaouler. Loin de regretter ſon préſent, le ſauvage ſe vantoit de n'avoir jamais été ſi bien traité, diſant que les Kamtſchadales ne ſçavoient pas régaler leurs amis, comme les Ruſſes.

LORSQUE les Kamtſchadales veulent ſe livrer à la joie, ils ont recours à l'art pour s'y exciter. La nature ne les y porte pas: mais ils y ſuppléent par une eſpece de champignon qui leur tient lieu d'opium. Il s'appelle *mucho-more*, tue-mouche. Ils en avalent de tout entiers, pliés en rouleaux; ſinon ils boivent d'une liqueur fermentée, où ils ont fait tremper de ce narcotique. L'uſage modéré de cette boiſſon, leur donne de la gaieté, de la vivacité; ils en ſont plus légers & plus courageux: mais l'excès qu'ils en font très-communément, les jette, en moins d'une heure, dans des convulſions affreuſes. Elles ſont bientôt ſuivies de l'ivreſſe & du délire. Les uns rient, les autres pleurent, au gré d'un tempérament triſte, ou gai: la plupart tremblent, voient des précipices, des naufrages, & quand ils ſont Chrétiens, l'enfer & les démons. Cependant les Kamtſchadales plus réſervés dans l'uſage du *mucho-more*, tombent rarement dans ces ſymptômes de frénéſie. Les Coſaques moins inſtruits par l'expérience, y ſont plus ſujets. M. Kracheninikow rapporte des exemples dont il a été témoin, ou qu'il tient de gens dignes de foi.

Uſage de *mucho-more*, ſorte de champignon.

„ MON interprête, dit-il, ayant bu de la liqueur de ce champignon, ſans „ le ſçavoir, devint ſi furieux, qu'il vouloit s'ouvrir le ventre avec un cou„ teau." Ce ne fut qu'avec bien de la peine qu'on lui retint le bras, au moment qu'il alloit ſe frapper.

„ LE domeſtique d'un officier Ruſſe, avoit réſolu d'étrangler ſon maître, „ perſuadé, diſoit-il, par le *mucho-more*, qu'il feroit une belle action, & „ il l'auroit exécutée, ſi ſes camarades ne l'en avoient empêché.

„ UN ſoldat ayant mangé un peu de *mucho-more*, ayant dû ſe mettre en „ route, fit une grande partie du chemin ſans être fatigué. Enfin, après en „ avoir mangé encore juſqu'à être ivre, il ſe ſerra les teſticules & mourut."

„ UN Kamtſchadale, dans cette ivreſſe, ſaiſi de la peur de l'enfer, confeſſa tout haut ſes péchés devant ſes camarades, s'imaginant ne les dire qu'à „ Dieu." Voilà le fruit de tous les excès. Une paſſion trahit l'autre, & le méchant n'eſt jamais ſûr de ſon ſecret. Toute la nature eſt armée contre lui.

HISTOIRE DU KAMTSCHATKA.

Quand sa conscience l'accuse, sa langue tôt ou tard le décele, & la société est vengée. Chaque pays a son *mucho-more*; l'opium l'est chez les Turcs, le vin chez les Européens. Le scélérat, fût-il athée, n'a nulle part ni d'intérêt au crime, ni de sécurité contre le châtiment.

Le *mucho-more* est d'autant plus redoutable, pour les Kamtschadales, qu'il les pousse à tous les crimes & les expose dès-lors au supplice. Ils l'accusent de tout mal qu'ils voient, qu'ils font, qu'ils disent, ou qu'ils éprouvent. Malgré ces suites funestes, on n'est pas moins avide de ce poison. Les Koriaques, qui n'en ont point chez eux, en font tant de cas, que par économie ou pauvreté, s'ils voient quelqu'un qui en ait bu, ou mangé, ils ont soin de recevoir son urine dans un vase, & la boivent pour s'enivrer, à leur tour, de cette liqueur enchanteresse. Quatre de ces champignons ne font point de mal; mais dix suffisent pour troubler l'esprit & les sens.

Aussi les femmes n'en usent jamais. Leurs divertissemens sont la danse & le chant, & ce ne sont des plaisirs que pour ceux qui les ont imaginés. Voici la description d'une de ces danses, dont M. Kracheninikow fut le témoin très-ennuyé. „ Deux femmes qui devoient danser ensemble, étendirent une „ natte sur le plancher, au milieu de la iourte, & se mirent à genoux l'une „ vis-à-vis de l'autre.... Elles commencerent à hausser & baisser les épau„ les, & à remuer les mains, en chantant fort bas & en mesure. Ensuite „ elles firent insensiblement des mouvemens de corps plus grands, en haussant „ leur voix à proportion; ce qu'elles ne cesserent de faire que lorsqu'elles fu„ rent hors d'haleine & que leurs forces furent épuisées.....

Danses.

„ Les femmes ont encore une danse particuliere : elles forment deux „ rangs, les unes vis-à-vis des autres mettent leurs deux mains sur le ventre : „ puis se levant sur le bout des doigts des pieds, elles se haussent, se bais„ sent, & remuent les épaules, en tenant leurs mains immobiles, sans sortir „ de leur place."

Presque toutes les danses des sauvages, sont pantomimes. Chez les Iroquois, elles respirent la guerre. Chez les Kamtschadales, il en est une qui retrace la pêche. Dix personnes, de l'un & de l'autre sexe, parées de leurs plus beaux habits, se rangent en cercle, & marchent avec lenteur, levant en mesure un pied devant l'autre. „ Les danseurs prononcent tour-à„ tour quelques mots, de façon que quand la moitié a prononcé le dernier „ mot, l'autre moitié prononce le premier...." Ces mots sont tirés de la chasse & de la pêche. Il n'y a pas chez les Kamtschadales, un peuple oisif de poëtes, de danseurs, de musiciens & de spectateurs, qui parle, exprime, représente, écoute un langage & des sentimens de convention, presque ignorés de la multitude, ou de la nation entiere.

Les hommes ont aussi leurs danses particulieres. Les danseurs se cachent dans des coins. L'un bat des mains, les éleve en l'air, saute comme un insensé, se frappant la poitrine & les cuisses; un autre le suit, puis un troisieme, & tous dansent en rond, à la file les uns des autres. Ou bien ils sautent accroupis sur leurs genoux, en battant des mains, & faisant mille gestes singuliers, qui sont sans doute expressifs, mais pour eux seuls.

Chansons.

Les femmes accompagnent quelquefois leurs danses, de chansons. Assises

en rond, l'une se leve & chante, agite les bras & remue tous ses membres avec une vîtesse, que l'œil suit à peine. Elles imitent si bien les cris des bêtes & des oiseaux, qu'on entend distinctement trois différens cris dans un seul. Les femmes & les filles ont la voix agréable. Ce sont elles qui composent la plupart des chansons. L'amour en fait constamment le sujet; l'amour qui est le tourment des peuples policés, & la consolation des sauvages. Voici une de ces chansons.

Histoire du Kamtschatka.

J'ai perdu ma femme & ma vie. Accablé de tristesse & de douleur, j'irai dans les bois, j'arracherai l'écorce des arbres & je la mangerai. Je me leverai de grand matin, je chasserai le canard aanguitche, pour le faire aller dans la mer. Je jetterai les yeux de tous côtés, pour voir si je ne trouverai pas quelque part celle qui fait l'objet de ma tendresse & de mes regrets.

Cette chanson s'appelle *aanguitche*, parce qu'elle est notée sur les tons du cri de cet oiseau.

M. Krachenínikow a noté une autre chanson Kamtschadale, faite en l'honneur de quelques Russes. On y remarque ces couplets.

„ Si j'étois cuisinier de M. l'enseigne, je n'ôterois la marmite qu'avec „ des gants."

„ Si j'étois M. le major, je porterois toujours une belle cravate blanche."

„ Si j'étois Ivan, son valet, je porterois de beaux bas rouges."

„ Si j'étois étudiant, je décrirois toutes les belles filles."

Cet étudiant est M. Krachenínikow, qui sans doute ne s'est pas contenté de décrire ces belles filles. La chanson veut aussi, qu'il fasse la description de toutes les autres curiosités naturelles du Kamtschatka.

Du reste, il s'étonne que les Kamtschadales, qui montrent beaucoup de goût pour la musique, n'aient d'autre instrument qu'une espece de flûte faite avec le tuyau d'une plante, qu'on appelle angélique; chalumeau, dit-il, sur lequel on ne peut jouer aucun air. Mais il seroit bien plus surprenant qu'ils aimassent la musique, avec si peu d'invention, de ressources & de loisir. C'est un des premiers arts de l'homme en société; mais un des derniers qu'il perfectionne. Il faut tant de sensibilité, d'oisiveté, de mollesse même, pour préparer & façonner les organes aux délices de la musique, qu'elle n'entre souvent dans le génie d'une nation, que lorsqu'il est éteint sur tous les autres arts délicats, qui demandent de l'action, des veilles, du travail. Peut-être aussi faut-il naître organisé pour la belle musique, & ce n'est pas le don des peuples du Nord. Elle arrivera difficilement jusqu'au 50eme. dégré de latitude.

Maladies & remedes.

Les plaisirs des Kamtschadales sont très-bornés; leurs maux ne le sont pas autant, quoiqu'en petit nombre. Leurs principales maladies sont le scorbut, les ulceres, le cancer, la jaunisse. Chacun de ces maux a plusieurs remedes. On se guérit du scorbut, au Kamtschatka, par l'application de certaines feuilles sur les gencives, ou par des boissons. On prend des décoctions de plantes, d'une espece de gentiane, ou de bourgeon de cedre, qu'on infuse comme du thé; mais surtout on mange de l'ail sauvage.

Les ulceres sont très dangereux au Kamtschatka, souvent mortels. Ils ont quelquefois deux ou trois pouces de diametre & s'ouvrent en quarante ou cinquante trous. S'il n'y a point de suppuration, c'est un signe de mort. On y

applique, pour attirer la matiere, la peau fumante d'un lievre écorché; & si l'on peut, on arrache la racine de l'ulcere.

Il y a trois maladies au Kamtschatka qu'on appelle incurables; la paralysie, le mal vénérien & les cancers. La premiere est de tous les pays sans doute, mais plus rare chez les sauvages, & de-là vient qu'ils ne sçavent pas la guérir. La seconde leur vient des Russes qui l'ont apportée dans leurs pays de conquête, comme les Espagnols l'ont prise à la conquête du nouveau monde. Les éponges marines font, dit-on, suppurer les cancers; & le sel alkali, qu'elles contiennent, brûle les chairs mortes de ces sortes de playes, qui guérissent quelquefois, mais avec peine & lentement.

Il y a des maladies de peau très-dangereuses. Telle est une espece de gale, qui, comme la petite vérole, vient à tout le monde & moissonne bien des victimes. Elle fait son éruption sous la poitrine, en forme de ceinture, & mene à la mort, quand elle ne suppure pas. Les enfans ont une gale particuliere, qu'on appelle *Teoved.*

Dans certains maux de reins, on se frotte la partie malade devant le feu, avec de la ciguë; sans toucher à la ceinture, de peur qu'il n'en résulte des convulsions, ou des crispations de nerfs.

Dans les douleurs des jointures, on y applique une espece de champignon qui croît sur le bouleau. On l'allume par un bout, & il brûle comme de l'amadou, jusqu'à la chair vive, où il fait une playe, qui après avoir rendu du sang, se ferme ou se seche avec la cendre de cette sorte d'agaric.

Les femmes ont une herbe, dont elles se parfument en certaines parties, pour irriter, pour assouvir l'amour, ou ses desirs. Elles boivent de certaines infusions pour être plus fécondes; d'autres infusions pour ne pas avoir d'enfans. Les peuples sauvages ont donc aussi des malheureux, qui craignent de se multiplier. Que les hommes sont à plaindre! Les uns fuyent devant les êtres qui ne sont plus; les autres, devant les êtres qui ne sont pas encore. La mort, la vie, le néant, tout les épouvante.

Un remede infaillible contre la jaunisse, est un lavement d'iris sauvage, ou de violette des bois. On en pile la racine toute fraîche, dans l'eau chaude, & l'on en verse le suc, blanc comme du lait, dans une vessie, où est attachée une canule. La maniere de prendre ces sortes de remedes, est de se coucher en avant, la tête baissée, en pressant la vessie sous le ventre. Ces seringues ne ressemblent pas mal à une cornemuse, & l'on pourroit s'y tromper au premier coup d'œil.

Les feuilles d'*ulmaria* pilées, sont bonnes contre les morsures d'un chien ou d'un loup. La décoction de cette plante bouillie avec du poisson, soulage du mal aux dents, qui doit être rare chez les peuples qui n'ont pas de dentistes.

Les Kamtschadales n'ont besoin d'aucune espece de chirurgien, même pour la saignée. Sans lancettes ni ventouses, quand ils veulent soulager une partie malade, ils prennent la peau d'alentour avec des pincettes de bois, la percent avec un outil tranchant de cristal, ou de pierre, & laissent couler autant de sang qu'ils en veulent perdre. C'est assez parler des maladies du corps; il faut passer à celles de l'esprit.

HISTOIRE DU KAMTSCHATKA.

De la religion, ou superstition des Kamtschadales.

Les Kamtschadales n'ont aucune idée de l'être suprême, ni le mot *esprit* dans leur langue. Quand M. Steller leur demandoit, si à la vue du ciel, du soleil, de la lune & des étoiles, ils n'avoient jamais pensé qu'il y eût un être tout-puissant, créateur de toutes choses? Ils lui ont répondu affirmativement, „ que jamais cela ne leur étoit venu dans l'idée, & qu'ils ne sentoient, & „ n'avoient jamais senti, pour cet être suprême, ni amour, ni crainte." Voici quelques-unes de leurs opinions religieuses.

Athées passifs.

Dogmes des Kamtschadales.

„ Dieu n'est la cause ni du bonheur, ni du malheur; mais tout dépend „ de l'homme...... Le monde est éternel. Les ames sont immortelles. Elles seront réunies au corps, & toujours sujettes à toutes les peines de cette „ vie, excepté la faim.

„ Toutes les créatures, jusqu'à la mouche la plus petite, ressusciteront „ après la mort & vivront sous terre...... Ceux qui ont été pauvres dans ce „ monde, seront riches dans l'autre; & ceux qui sont riches ici, deviendront „ pauvres à leur tour. Ils ne croient pas que Dieu punisse les fautes; car celui qui fait mal, disent-ils, en reçoit le châtiment dès-à-présent."

Ils pensent „ que le monde empire de jour en jour, & que tout dégénere, en comparaison de ce qui a existé autrefois."

Fables religieuses.

Au défaut d'idées justes sur la Divinité, les Kamtschadales ont fait des dieux à leur image, comme les autres peuples. „ Le ciel & les astres, disent-ils, existoient avant la terre. *Koutkhou* créa la terre; & ce fut de son „ fils qui lui étoit né de sa femme, un jour qu'il se promenoit sur la mer.

„ Koutkhou, disent d'autres Kamtschadales, & sa sœur *Kouhtligitch*, „ ont apporté la terre du ciel, & l'ont affermie sur la mer, créée par *Outleigin*.

„ Koutkhou, après avoir créé la terre, quitta le ciel, & vint s'établir „ au Kamtschatka. C'est-là qu'il eut un fils appellé *Tigil*, & une fille nommée *Sidouka*, qui se marierent ensemble. Koutkhou, sa femme & ses enfans, portoient des habits faits de feuilles d'arbres, & se nourrissoient d'écorce de bouleau & de peuplier: car les animaux terrestres n'avoient point „ encore été créés, & les Dieux ne sçavoient point prendre de poisson." Sont-ce les Chinois qui ont porté leur mythologie aux Kamtschadales? Est-ce l'historien du Kamtschatka, qui prête à ce pays les fables de la Chine?

Koutkhou abandonna un jour son fils & sa fille, & disparut du Kamtschatka. Quoiqu'il marchât sur des raquettes, les montagnes & les collines se formerent sous ses pas: la terre étoit plate auparavant; mais ses pieds y enfoncerent comme dans de la glaise, & les vallons creusés en conservent la trace.

Tigil voyant augmenter sa famille, inventa l'art de faire des filets avec de l'ortie, pour prendre des poissons. Son pere lui avoit appris à faire des canots. Il enseigna à ses enfans l'art de s'habiller de peaux. Il créa les animaux terrestres, & leur donna *Piliatchoutchi*, pour veiller sur eux. Ce dieu, d'une taille fort petite, vêtu de peaux de goulu, est traîné par des oiseaux: ce ne sont pas des aigles, ni des colombes, mais des perdrix. Sa femme s'appelle *Tiranous*.

Koutkhou a fait beaucoup de sottises, qui ne lui attirent que des malé-

dictions, au lieu de louanges & de prieres. Pourquoi tant de montagnes, de précipices, d'écueils, de bancs de fable, de torrens ou de rivieres si rapides, tant de pluyes & de tempêtes ? Les Kamtſchadales n'ont que des injures à lui dire, pour de si mauvais offices. Soit peu de crainte, ou d'amour dans leur culte, ils n'offrent au dieu qu'ils eſtiment le plus, que les ouïes, les nageoires, ou les queues de poiſſons, qu'ils jetteroient dans les immondices. „ Ils ont (dit M. Kracheninikow) cela de commun avec toutes les nations „ Aſiatiques, qui offrent ſeulement à leurs dieux ce qui ne vaut rien, & qui „ gardent pour elles ce qu'elles peuvent manger." Les dieux ne devroient pas du moins s'en irriter; mais il n'eſt pas ſûr que les prêtres s'en contentent.

Au reſte, ſi les Kamtſchadales ne donnent rien à leurs dieux, c'eſt qu'ils en attendent peu de choſe. Ils font un dieu de la mer, qu'ils appellent *Mitg*, & qu'ils repréſentent ſous la forme d'un poiſſon. Ce dieu ne ſonge qu'à lui. Il envoye les poiſſons dans les rivieres, mais y chercher du bois pour la conſtruction de ſes canots, & non ſervir de nourriture aux hommes. „ Ces peu„ ples ne peuvent croire qu'un dieu puiſſe leur faire du bien."

En revanche ils connoiſſent des dieux très-capables de leur faire du mal. Ce ſont ceux qui préſident aux volcans, aux fontaines bouillantes. Ces mauvais génies nommés *Kamouls*, deſcendent la nuit des montagnes, & volent à la mer y prendre du poiſſon. Ils en emportent un à chaque doigt. Les dieux des bois reſſemblent aux hommes; leurs femmes portent des enfans qui croiſſent ſur leur dos & pleurent ſans ceſſe. Ces eſprits égarent les voyageurs & leur ôtent la raiſon.

Piliatchoutchi, ou Bilioukai, ne laiſſe pas d'être mal-faiſant quelquefois. Ce dieu habite ſur les nuées, d'où il verſe la pluie & lance les éclairs. L'arc-en-ciel eſt la bordure de ſon habit. Les ſillons que l'ouragan fait ſur la neige, ſont la trace de ſes pas. Il faut craindre ce dieu; car il fait enlever dans des tourbillons les enfans des Kamtſchadales, pour ſupporter, comme des Cariathides, les lampes qui éclairent ſon palais.

Touila eſt le dieu des tremblemens de terre. Ils proviennent de ce que ſon chien *Kozei*, quand il le traîne, ſecoue la neige qu'il a ſur le corps.

Gaetch eſt le chef du monde ſouterrain, où les hommes vont habiter après la mort; car ſous la terre qui eſt plate, eſt un ciel ſemblable au nôtre, & ſous ce ciel eſt une autre terre dont les habitans ont l'hiver quand nous avons l'été, & leur été durant notre hiver.

C'est ainſi que les fauſſes notions de la nature, ont engendré les fauſſes idées de la divinité. Mais les erreurs des hommes ſur cet objet ne ſont pas auſſi innombrables qu'elles le paroiſſent. On ne doit pas déſeſpérer d'en trouver la ſource commune & d'en ſuivre les rameaux; elles ne varient que comme la nature, & ſes principales productions. L'homme en général tire ſes loix, ſes mœurs & ſes opinions religieuſes de ſon climat. A la vérité, les conquêtes & les tranſmigrations modifient, alterent & défigurent quelquefois l'hiſtoire civile & religieuſe d'un pays & d'une nation, comme ſon caractere, ſa langue, ſa phyſionomie. Mais tant qu'un peuple ſauvage reſtera ignoré dans l'enceinte d'un pays borné par les eaux ou les montagnes, il prendra ſes dieux dans ſes bois, dans la mer, dans les cavernes, dans les lieux ſombres ou ma-

jestueux, en un mot, dans les grands objets, ou les grands effets de la nature. La peur guidera toujours sa marche dans ses superstitions; & s'il cesse de craindre les fantômes créés par son imagination, ce sera pour s'effrayer d'autres fantômes étrangers.

Doctrine singuliere sur les péchés.

La foiblesse de l'homme, le rend timide; l'expérience du mal, peureux; & l'ignorance, crédule & fou dans ses peurs. Cependant la superstition des Kamtschadales, n'est pas toujours aveugle & mal-raisonnée. Ils appellent, dit-on, bien & vertu, ce qui satisfait leurs desirs & leurs besoins; faute & mal, ce qui peut leur nuire. Monter sur les volcans, c'est s'exposer à une perte certaine; c'est commettre un crime que le ciel doit venger. Jusques-là leur crainte est raisonnable: mais voici une opinion qu'on doit taxer de lâcheté. C'est une faute de sauver un homme qui se noye, parce qu'on peut se noyer soi-même. Rien n'est plus contraire à la vie sociale: mais voici des axiomes qui lui sont favorables. C'est un péché de se quereller, & de se battre pour du poisson aigre; sans doute, parce qu'on peut se faire un grand mal pour ce qui n'est pas un bien; d'avoir commerce avec sa femme, quand on écorche des chiens, parce qu'on peut avoir la gale. Si ce danger étoit fondé, le plaisir même seroit une faute. Ainsi, chez les Kamtschadales, le mal physique est un péché. Quelle sage législation, que celle qui pourroit tourner toutes les craintes de l'esprit humain vers les maux physiques de la société & de l'individu! La guerre alors deviendroit le plus grand des pêchés, le crime irrémissible de lese-humanité; les excès de tous les plaisirs naturels, trouveroient un frein dans les craintes salutaires qui préviendroient les remords. Les indigestions volontaires souilleroient l'ame; les maladies honteuses feroient horreur d'avance: ajoutez aux ulceres brûlans de certains maux, le ver rongeur de la conscience, que de préservatifs contre la contagion! Mais on dira que ces péchés sont défendus par leur nature, & qu'ils portent en eux-mêmes leur châtiment. Ce sont les maux éloignés, dont les suites ne sont ni sensibles, ni frappantes, qu'on s'imagine devoir prévenir par des erreurs. Pourquoi? N'est-il pas à craindre qu'en se détrompant sur la fausse raison de la défense, on ne se trompe ensuite, en doutant de sa légitimité? L'homme qui cesse de croire que tel plaisir déplaît à la divinité, ne se le permettra-t-il pas, s'il ignore qu'il offense la société! Quand le véritable motif suffit, est-il raisonnable de le cacher, pour lui en substituer un douteux? Peut-être les erreurs des Kamtschadales, sur la notion du bien & du mal, sont-elles moins dangereuses, que celles des peuples policés. Ils n'ont que les craintes qu'ils se donnent à eux-mêmes, & dont ils peuvent se désabuser impunément. Ce n'est pas que l'ignorance ne les livre à une multitude d'illusions & de pratiques, qui partout empreignent, sur le front de l'homme, le signe de la folie & de la misere. Mais du moins ces marques de foiblesse & d'humiliation, ne font pas chez ce peuple pauvre & dénué de tout, un contraste odieux & ridicule avec les richesses, les armes, les beaux arts, les plaisirs, les décorations & les appanages de grandeur & d'orgueil, qui brillent dans les cours & les villes. On ne voit pas un Kamtschadale porter des couronnes d'or, & des amulettes de diamant, comme un Mogol, un Sophi.

Les Kamtschadales n'ont pour nourrir leur superstition, que des magicien-

nes. Ce sont toujours de vieilles femmes qui ont exercé les sortileges; comme si ce sexe, qui commence son regne par l'amour, devoit le finir par la crainte: heureusement les charmes de la beauté l'emportent sur ceux de la magie. Au Kamtschatka les magiciennes ne prétendent que guérir les maladies, détourner les malheurs & prédire l'avenir. Voici leur grand sortilege.

DEUX femmes assises dans un coin, murmurent à voix basse, on ne sçait quelles paroles. L'une s'attache, au pied, un fil d'ortie entortillé de laine rouge. Elle agite son pied; si c'est avec rapidité, signe de bonheur; si c'est lentement, mauvais augure. Ces deux compagnes grincent des dents, en criant *gouche*, *gouche*: c'est pour évoquer les démons; quand elles croient les voir, elles crient, en éclatant de rire, *khaï*, *khaï*, *khaï*. Après une demi-heure de vision, l'une répete sans cesse, *ichki*; c'est-à-dire, *ils n'y sont plus*. Pendant ce tems-là, l'autre marmote des paroles sur le visionnaire, pour l'exhorter & l'aider à n'avoir pas peur du diable.

ON fait des sortileges pour avoir du bonheur à la chasse, ou pour détourner le malheur. Si l'on n'a rien pris, c'est, dit toujours la sorciere, parce qu'on a négligé quelque pratique superstitieuse. Il faut expier cette omission, en faisant une petite idole de bois, qu'on va mettre sur un arbre.

QUAND un enfant est né durant une tempête, c'est un mauvais présage. Dès qu'il aura l'usage de la parole, il faudra le réconcilier avec le diable, & c'est par un sortilege qu'on y réussit. On attend un ouragan; alors l'enfant se met tout nud, avec une coquille de mer entre les mains. Il court autour de la cabane, en disant aux esprits malfaisans: „ la coquille est faite pour l'eau salée, & non pour l'eau douce: vous m'avez tout mouillé, l'humidité me fera „ périr. Vous voyez que je suis nud & que je tremble de tous mes membres." Dès ce moment l'enfant est en paix avec les diables, & il n'attirera plus de tempête ni d'ouragans.

LES Kamtschadales attachent beaucoup de mystere aux songes. S'ils possedent, en songe, une jolie femme; ce bonheur est le présage d'une bonne chasse. S'ils songent qu'ils satisfont à certains besoins, ils attendent des hôtes. S'ils rêvent à la vermine, ce seront des Cosaques qui viendront chez eux: ces Cosaques levent les impôts.

Fête de la purification des fautes.

MAIS une seule cérémonie renferme toutes les superstitions des Kamtschadales: c'est la fête de la *purification des fautes*. Comme on y trouve les dogmes & les rites de la religion du pays, il est nécessaire de la décrire avec quelque détail.

CETTE fête se célebre au mois de Novembre, quand les travaux de l'été & de l'automne sont finis. M. Steller en conjecture, que dans l'origine, elle avoit été instituée par la reconnoissance. Mais ce n'est pas dans ce sentiment, qu'il faut toujours chercher les premiers établissemens du culte religieux. Si les Kamtschadales n'ont qu'une fête dans l'année, c'est au loisir de la saison où elle se célebre, qu'il est naturel de la rapporter; c'est aux circonstances du retour de ce peuple dans ses cabanes, après la dispersion qu'exigent la chasse & la pêche. S'il s'y mêle beaucoup de pratiques superstitieuses; si le but même de son institution est une expiation religieuse, c'est que le desir du bien, & la crainte du mal, accompagnant l'homme par tout, il veut intéresser, à sa conservation,

conservation, tous les êtres qu'il voit, ou qu'il imagine. Il invoque les biens, il conjure les maux, soit en secret, soit en public. Dans une fête de sauvages, chacun porte ses craintes pour en faire un culte, comme ses provisions pour en faire un repas. Il s'y trouve des opinions communes, ainsi que des mets, & chacun s'arrête à ce qui le touche davantage.

Dans la fête des purifications Kamtschadales, on commence par balayer la iourte. On en ôte ensuite les traîneaux, les harnois, & tout l'attirail qui déplaît aux génies qu'on veut invoquer. Un vieillard & trois femmes, portent une natte qui renferme des provisions. On fait une espece de hache avec de l'*ioukola*, qui est une pâte; & ces quatre personnages sacrés envoient chacun un homme dans le bois, avec ses provisions & sa hache, pour le voyage. Le *tonchitche* est une herbe mystérieuse, qu'on porte à la main, ou sur la tête, qu'on met partout dans les cérémonies religieuses. Les hommes qui vont au bois couper du bouleau pour l'hiver, en ont sur la tête & sur leurs haches; les femmes & le vieillard dans leurs mains. Celles-ci, après le départ des quatre bucherons, jettent le reste de leurs provisions aux enfans, qui se battent pour se les disputer.

Ensuite les femmes pêtrissent, ou taillent du *ioukola*, en forme d'une baleine. On chauffe la iourte, & le vieillard apporte une barbue, qu'il met dans un fossé, creusé devant l'échelle de la iourte. Il tourne trois fois sur la même place; les hommes, les femmes & les enfans, font la même chose après lui. Il fait cuire de la *sarana*, pour régaler les mauvais génies. Chacun met ses idoles de bois, soit anciennes, soit neuves, dans le plafond au-dessus du foyer; car le foyer & l'échelle sont des choses sacrées dans les iourtes.

Un vieillard apporte un gros tronc de bouleau, dont on fait la grande idole. On attache à celle-ci de l'herbe douce au cou, on lui offre du *tonchitche*, & on la met sur le foyer. C'est le grand dieu Lare. Ensuite les enfans se placent auprès de l'échelle, pour attraper les idoles qu'on leur jette de dehors dans la iourte; puis un d'entre eux prend la grande idole, la traîne par le cou autour du foyer, & la remet à sa place avec ses compagnons, qui le suivent en criant *alkhalalalai*.

Les vieillards s'asseyent autour du foyer. Le principal, qui fait l'office de grand pontife, prend une pêle de tonchitche, & dit au feu, nouvellement allumé, „ Koutkchou nous ordonne de t'offrir une victime chaque année.....
„ Sois nous propice, défends-nous, préserve-nous des chagrins, des mal-
„ heurs & des incendies." Cette victime est l'herbe même qu'il jette au feu. Tous les vieillards alors se levent, frappent des pieds, battent des mains, & finissent par danser en criant toujours alkhalalalai.

Pendant ces cris, les femmes & les filles sortent des coins de la iourte, les mains levées, avec des regards terribles, des contorsions & des grimaces affreuses. Ces convulsions finissent par une danse accompagnée de cris & de mouvemens si furieux, qu'elles en tombent par terre, comme mortes, l'une après l'autre. Les hommes les remportent à leurs places, où elles restent étendues sans mouvement. Un vieillard vient prononcer sur elles quelques paroles, qui les font crier & pleurer comme des possédées.

A la fin du jour, les quatre bucherons reviennent avec tous les hommes

HISTOIRE DU KAMTSCHATKA.

qu'ils ont rencontrés, & portent un des plus gros bouleaux, coupé à la racine. Ils frappent à l'entrée de la iourte, avec ce bouleau, battant des pieds, & jettant de grands cris. Ceux qui sont dedans, leur répondent avec le même bruit. Bientôt une fille s'élance en fureur, vole sur l'échelle, & s'attache au bouleau. Dix femmes l'aident à l'emporter, mais le chef de la iourte les en empêche. Toutes les femmes en tirent le bouleau dans la iourte; tous les hommes, qui sont dehors, l'en retirent, & les femmes tombent par terre, excepté la fille qui s'étoit attachée au bouleau la premiere. Elles restent toutes sans mouvement.

C'est alors que le vieillard vient les désenchanter. M. Kracheninnikow, de qui l'on a tiré cette description, dit que dans une de ces fêtes il vit une des filles obsédées, résister plus longtems que les autres, aux paroles mystérieuses du vieillard. Enfin elle reprit ses sens, & se plaignant d'un grand mal de cœur, elle fit sa confession, & s'accusa d'avoir écorché des chiens avant la fête. Le vieillard la consola, l'exhorta à supporter avec courage la douleur qu'elle s'étoit attirée elle-même pour ne s'être pas purifiée de ses fautes avant la fête & n'avoir pas jetté dans le feu les nageoires & les ouïes de poissons. Le remords étoit insensé: l'expiation devoit être ridicule.

Les hommes qui reviennent du bois, ne rapportent dans les nattes où l'on avoit mis des provisions, que des coupeaux de bouleau. On en fait de petites idoles, en l'honneur des démons qui se sont emparés des femmes. On les range de suite, on leur présente trois vases de sarana pilée, en mettant une cuilliere devant chaque idole. On leur barbouille le visage de vaciet. On leur fait des bonnets d'herbe; & après avoir mangé les mets où elles n'ont pas touché, on fait, de ces idoles, trois paquets; & l'on jette au feu tous ces petits dieux ou démons, avec de grands cris & des danses.

Toutes les cérémonies de cette fête ont de l'analogie avec les occupations & les besoins du peuple qui la célebre. Une femme vient à minuit dans la iourte d'assemblée, avec une figure de baleine, faite d'herbe douce & de poisson, qu'elle porte sur le dos. Les gestes & les grimaces de cette nouvelle cérémonie, l'objet du culte, tout ce qui se dit & se fait à cette occasion, n'est que pour obtenir, des vents & de la mer, qu'ils envoient des baleines mortes sur les côtes du Kamtschatka.

Le lendemain matin, de vieilles femmes font à peu près les mêmes extravagances, devant des peaux de veau marin. Elles ont des courroies faites du cuir de cet animal, & les allumant comme des bougies, elles en parfument ou empestent la iourte. Cette fumigation s'appelle une purification.

Ensuite une femme entre dans la iourte, par la seconde ouverture, qu'on appelle chopkhade, ou joupana, tenant un loup fait d'herbe douce, & plein de graisse d'ours, [de boyaux remplis de celle de veau-marin & d'autres provisions de bouche.] Les hommes & les femmes se disputent ce loup; le premier sexe l'emporte enfin: un homme tire une fleche sur ce loup, & les autres le déchirent, mangent la pâte & les matieres comestibles dont il est formé; [ils n'en laissent qu'un peu de graisse d'ours pour régaler les idoles Khantaï.] „ Quoique les Kamtschadales, dit M. Kracheninnikow, ne soient „ pas plus en état de rendre raison de cette cérémonie, que de celle de la

„ baleine; quoiqu'ils ignôrent si elle a rapport à leurs opinions superstitieu-
„ ses, ou non, & pourquoi elle se pratique, il me paroît cependant que ce
„ n'est qu'un simple divertissement, ou un emblême du desir qu'ils ont de pren-
„ dre & de manger des baleines & des loups."

Après ces diverses cérémonies, on apporte dans la iourte des branches de bouleau. Chaque chef de famille en prend une, & après l'avoir courbée en cercle, il y fait passer deux fois sa femme & ses enfans, qui dansent en rond au sortir de ce cercle. Cela s'appelle se purifier de ses fautes. La fête se termine par une procession qu'on fait autour de la iourte, en traînant le grand bouleau, que les quatre députés ont apporté de la forêt. On le place enfin sur la balagane, où il reste toute l'année, sans la moindre vénération.

Telle est la fête de la purification, chez les Kamtschadales du midi. Elle se célebre avec quelque différence dans les rites, chez ceux du nord. Au lieu de la cérémonie d'envoyer au bois, ils ont celle d'envoyer à l'eau. Deux hommes nuds, portant au cou des guirlandes qu'on vient d'ôter aux idoles, vont à la riviere avec un seau, puiser de l'eau par un trou fait dans la glace. Quand ils ont apporté leurs seaux dans la iourte, l'un de ces porteurs d'eau prend une longue allumette, en met un bout dans le feu; puis la trempe dans les seaux d'où il tire un morceau de glace, qu'il jette au feu. Après le tribut que ces deux élémens se sont payé réciproquement par les mains de ce Kamtschadale, „ il donne à tous les assistans à boire de l'eau comme de l'eau-bénite, " dit l'auteur Russe.

Il se fait ensuite une ou deux cérémonies secrettes, dont tout le mystere, ou le prix, est dans le secret même, qui ne mérite ni d'être vu ni d'être publié. Tout ce qu'on peut en dire ici, pour la curiosité, c'est qu'on y purifie toutes les personnes qui ont été malades, ou en danger de se noyer. Cette purification du passé, qui sert de préservatif pour l'avenir, consiste pour les malades, à fouler aux pieds des guirlandes de tonchitche, dont on leur avoit couronné la tête; & pour les autres, à se coucher sur le foyer, qui est couvert de cendres chaudes, appellant à leur secours des personnes qui viennent les retirer de la cendre, avec le même empressement que s'ils se noyoient.

Le lendemain de cette purification, on prend deux bottes de paille, ou d'herbe seche, pour en faire le *Pom*. C'est une figure d'homme qui n'a qu'un pied de hauteur, & à laquelle on attache un priape de deux toises de longueur. On la suspend au plafond, par ce priape. On courbe en arc cette longue baguette, & l'on jette la figure au feu, [en criant *oufaï*.] Tout ceci n'a point de sens, ni d'objet. Ce sont des foux qui appaisent un mal imaginaire, par des remedes qui en sont aliment, comme font tous les superstitieux à qui la peur a troublé la raison. Mais ces folies se terminent par des jeux qui divertissent.

Les hommes qui sont dans les iourtes bien chauffées, jettent les tisons dehors, les femmes les rejettent dedans. C'est à qui l'emportera. Les femmes tâchent de fermer l'ouverture de la iourte; les hommes, de les en chasser. Les tisons volent de part & d'autre, comme des fusées. Les femmes, qui sont en plus grand nombre, traînent par terre les hommes qui veulent les chasser; les hommes, rangés en haie sur les deux côtés de l'échelle, tâchent

HISTOIRE DU KAMTSCHATKA.

d'emmener les femmes prisonnieres dans la iourte. Chaque parti veut en avoir le plus, & si l'un des deux en a fait davantage, l'autre combat encore pour les lui enlever, jusqu'à ce qu'on se trouve, de part & d'autre, avoir un nombre égal de prisonnieres. Alors se fait l'échange, & chacun reprend sa femme. Les maris du Kamtschatka ne sont pas encore assez polis, pour laisser leur femme à l'homme qui l'a prise. Cette espece d'échange ou de communauté de femmes, ne se trouve que chez les peuples qui ne connoissent pas les loix civiles, ou chez ceux qui les ont oubliées. Les uns n'ont pas encore de bonnes mœurs; & les autres n'en ont plus.

Opinion sur l'esprit & l'origine de cette fête.

La fête de la purification, dit M. Steller, étoit jadis célébrée par les Kamtschadales, pendant un mois entier. Elle commençoit à la nouvelle lune. On en conclud qu'elle avoit été établie sur des fondemens solides, & par des vues religieuses. „ Ces peuples jettent encore aujourd'hui tout dans le feu, „ & regardent comme une chose sacrée, tout ce que l'on brûle pendant la fê„ te. En effet, la nouvelle lune, aussi bien que le feu sacré, a toujours été „ en vénération chez plusieurs nations, & particulierement chez les Hébreux." M. Steller, ou son éditeur, dit à ce sujet, „ que c'est le seul peuple qui n'a „ point perdu le véritable culte après le déluge; tandis que chez les autres „ nations, comme chez les Kamtschadales, il n'en est resté que quelques tra„ ces." Mais est-ce à propos du déluge qu'on doit parler du culte du feu, & quel rapport a donc ce culte avec le véritable? Le déluge est la catastrophe la plus universelle & la plus attestée que le globe ait éprouvée; & le culte du feu est le plus généralement répandu sur la terre. L'embrasement du monde auroit bien pu, ce semble, faire imaginer des hydrophories, parce que l'eau éteint les incendies; mais le feu n'arrête point les inondations. Pourquoi donc révérer le feu en mémoire du déluge? Est-ce parce que le soleil desséche les eaux qui couvroient la terre? Sans chercher l'origine des cultes & des fêtes dans la commémoration du déluge, dont le soleil ne paroît ni la cause, ni le remede; n'est-il pas plus vraisemblable que les cultes se sont répandus comme les hommes & les langues, de la zone torride dans toutes les autres; & que le culte du soleil, assez naturel aux habitans d'un climat où cet astre circonscrit ses révolutions annuelles, & répand les plus fortes influences du bien & du mal physiques, se sera dispersé sur la terre avec les nations, que la destruction & la population même auront poussées autour du globe. Ces nations, chassées de leur pays, ou par la multiplication des habitans, ou par des calamités & des fléaux inattendus, auront porté dans leurs émigrations, & la vénération de l'astre sous lequel elles vivoient, & le témoignage de la catastrophe, qui les avoit fait sortir de leur patrie. Elles auront, à la fois, adoré le soleil, qu'elles regardoient comme leur conservateur; l'océan, qu'elles fuyoient comme leur exterminateur. Il y a partout des traces de l'influence salutaire & nuisible des deux élémens les plus utiles & les plus dangereux, l'eau & le feu. Ce sont les deux principes les plus visibles de la génération; les deux agens les plus universels de la destruction.... On aura cru qu'ils pouvoient tout, & que seuls ils faisoient tout. Le mouvement qui leur est essentiel, & dont la source est, ce semble, en eux-mêmes, aura contribué à les faire craindre & adorer. Les sens du vulgaire, le raisonnement des philosophes, tout aura

conduit l'homme à ce culte. Il ne faut pour cela ni traditions, ni révolutions. Mais ces deux choses peuvent augmenter l'effet naturel de la crainte, qui est le penchant à la superstition. Dès-lors le culte doit être plus frappant, plus solemnel, & se ressentir vivement des idées de désolation, qui se sont mêlées à la passion la plus forte des hommes. Au reste, le Kamtschatka est trop voisin de la mer, trop sujet aux attaques de cet élément, pour ne pas inspirer à ses habitans une frayeur religieuse des maux qu'il peut leur faire, & une opinion vague, soit conçue, ou transmise, de ceux qu'il leur a faits. Mais on ne doit pas se hâter de prononçer sur le culte d'un peuple, sans avoir entendu ses dogmes; rien n'est plus incertain que d'en juger par ses cérémonies. Les hommes sont si enclins & si sujets à se tromper en matiere de superstition, qu'on ne sçait jamais bien ce qu'ils adorent; si c'est l'idole, ou l'offrande, ou l'autel, ou les vases & les instrumens, ou les paroles du culte, ou même le prêtre. La vénération religieuse erre vaguement sur toutes ces choses; car le propre de la peur est de confondre les objets & les idées, surtout dans l'ombre & l'obscurité. Mais on ne se trompe guere sur les opinions religieuses d'un peuple, quand on voit qu'elles ont du rapport à ses actions. Demandez aux Kamtschadales, ce que c'est que les éclairs. Ils vous répondront, ce sont les esprits *Gamoulli*, qui en chauffant leurs huttes se jettent les tisons à-demi consumés. Quand ils entendent le tonnerre, il disent *Koutkhou batti touskeret*; Koutkhou tire ses canots: car ils pensent que ce Dieu passe ses canots d'une riviere à l'autre, & qu'il entend aussi le même bruit, quand ils font la même chose. Ce Dieu craint leur tonnerre, comme ils craignent le sien. Lorsqu'il tombe de la pluye, ce sont les Gamouli qui pissent. S'il fait un grand vent, c'est *Balakitg*, fils de Koutkhou, qui secoue ses cheveux, longs & frisés, sur la face d'un pays. Durant son absence, sa femme *Zavina* se met du rouge pour lui plaire à son retour, & ce rouge fait l'éclat de l'aurore & du crépuscule. S'il passe la nuit dehors, elle pleure, & c'est pourquoi le ciel est sombre.

Crainte superstitieuse des Kamtschadales, pour les lézards.

Les Kamtschadales voient très-peu de serpens: mais ils ont une crainte superstitieuse des lézards. Ce sont, disent-ils, les espions de *Gaëtch*, qui viennent leur prédire la mort. Si on les attrape, on les coupe en petits morceaux, pour qu'ils n'aillent rien dire au dieu des morts. Si un lézard échappe, l'homme qui l'a vu, tombe dans la tristesse & meurt quelquefois de la peur de mourir.

Pratiques superstitieuses pour la pêche du veau marin.

Si les Kamtschadales font quelques grimaces de superstition, pour conjurer les maux, ils en font aussi pour attirer les biens dont ils ont besoin. Avant d'aller à la pêche du veau marin, ils en font une espece de représentation mystique, comme des enfans. Une grosse pierre, qu'ils roulent contre une iourte, représente la mer; de petits cailloux, qu'ils mettent sur cette pierre, signifient les vagues; de petits paquets d'herbe douce, les veaux marins. On met ces paquets entre des boulettes de tolkoucha, pâte faite d'œufs de poisson & d'autres mélanges. Avec de l'écorce de bouleau, on forme une espece de vase en façon de canot; on le traîne sur le sable, comme s'il nageoit sur la mer. Tout cela se fait pour inviter les veaux marins à se laisser prendre; en leur montrant qu'ils trouveront au Kamtschatka de la nourriture, une

mer, & ce qu'il leur faut. Dans la iourte, les Kamtschadales ont des hures de veau marin, à qui ils font des prieres & des reproches; comme si ces animaux refusoient de venir chez des hôtes qui les régalent si bien. La fin du repas qu'ils présentent à ces amphibies, aboutit à manger eux-mêmes tous les mets qu'ils leur ont offerts: car une religion qui ne donneroit rien à manger, ne seroit pas bonne pour des sauvages, ni peut-être, en général, pour un peuple.

Pour la pêche de la baleine.

CEUX des Kamtschadales qui font la pêche de la baleine, s'y préparent par des cérémonies à peu près semblables. Ils façonnent une baleine de bois, d'environ deux pieds de longueur. Ils la portent en procession, d'une balagane dans une iourte. Ils placent devant la ioupana, un grand vase plein de tolkoucha. Ensuite on tire la baleine de la iourte, en criant, *la baleine s'est enfuie dans la mer!* On va la remettre dans un balagane neuf fait exprès, où on laisse une lampe allumée, avec un homme pour empêcher qu'elle ne s'éteigne pendant la saison de la pêche, qui dure depuis le printems jusqu'en automne.

Peur des morts.

ENFIN la superstition des Kamtschadales, paroît surtout dans leurs usages à l'égard des morts, qui dans tous les pays ont toujours été la terreur des vivans. Cette peur fait qu'au Kamtschatka, l'on n'ose rien porter de ce qui leur a servi, pas même loger dans l'habitation où un homme est mort. Heureusement, il en coûte peu d'en construire une autre. Mais il est singulier que cette frayeur des morts, n'inspire pas une vénération pour les cadavres. Les Kamtschadales les donnent à manger à leurs chiens. Il est vrai que c'est par un motif d'intérêt pour les hommes. Ceux, disent-ils, dont le corps aura été dévoré par les chiens, en auront de très-bons dans le monde souterrain. Cependant ils ont encore une autre raison d'intérêt personnel, pour exposer les cadavres à la voirie, devant la porte de leurs iourtes. Les esprits malins qui ont tué ces victimes, s'en contenteront peut-être en les voyant, & feront grace aux vivans. Les tems héroïques des Grecs n'offrent pas des mœurs, ni des opinions beaucoup plus rafinées. Mais les Kamtschadales n'ont pas un Homere, pour embellir leur mythologie.

---

§. III.

De la Découverte du Kamtschatka par les Russes.

LES conquêtes de l'Espagne & du Portugal dans les Indes, soit orientales, soit occidentales, ont sans doute de quoi nous étonner, & nous effrayer tout à la fois, par l'audace des navigateurs qui ont bravé les écueils, les tempêtes & les longs calmes des mers, pour aborder à des terres inconnues, & par la cruauté des premiers brigands qui s'y sont établis sur la ruine des peuples & des empires. Cependant la soif des richesses, cette raison suffisante des travaux & des crimes de l'homme, rend plausibles tous les efforts & les succès dont cette révolution fut l'ouvrage. Mais que la Russie, qui manque d'hom-

mes, cherche des terres; que maîtresse d'un pays qui demande de la culture, elle coure après de nouveaux déserts; qu'elle s'étende dans des régions toujours plus stériles, ou plus froides, au lieu de fertiliser les vastes plaines qu'elle possede: c'est un problême que rien ne peut résoudre, si ce n'est la puérile vanité des monarques & la stupidité des peuples. Peut-être aussi que l'inquiétude errante des nations sauvages qui sont mal situées, venant à empiéter sur d'autres nations, déja soumises, la guerre naît d'elle-même entre des peuples voisins & pauvres. Il est affligeant, mais inévitable, de voir l'espece humaine, toujours aux prises avec elle-même, soit pour le nécessaire, ou le superflu; dans l'état sauvage, s'arracher d'une main ensanglantée les ronces, dont la terre a hérissé des fruits âpres & durs; dans l'état social, teindre & souiller de carnage & de sang, les guérets qu'elle moissonne, les mers où elle a jetté ses filets, les mines qu'elle déterre. Ainsi, dans tous les lieux & dans tous les tems, elle tourna contre son sein & plongea dans ses entrailles, ce fer qui est à la fois l'instrument, le signe & le châtiment de la domination tyrannique qu'elle exerce sur la terre. C'est surtout en Russie, que l'homme est assez malheureux pour ne se plaire & ne se réjouir, que dans la destruction de l'homme. Les Cosaques asservis à des Russes, n'ont trouvé d'autre soulagement à leur destinée que le plaisir de subjuguer les Kamtschadales. Ce fut en effet, le Cosaque *Wolodimer Atlasow*, qui découvrit, ou soumit le Kamtschatka. On dit, à la vérité, que dans le commencement du siecle dernier, un marchand Russe, qui s'appelloit *Théodote Alexeiew*, étant entré dans la mer glaciale, fut jetté par la tempête sur la côte orientale du Kamtschatka. Mais comme il est certain que ni lui, ni personne de son équipage, ne revint en Russie donner aucun indice de cette découverte, on ne peut la lui attribuer. Toute la gloire en appartient au Cosaque Atlasow.

Premiere tentative sur le Kamtschatka.

Cet homme nommé Commissaire à Anadir-ostrog, reçut ordre, en 1697, d'étendre la domination Russe, en découvrant & soumettant de nouveaux pays. Il envoya seize soldats pour lever des tributs, & subjuguer des hommes. *Morosko*, capitaine de cette troupe, s'avança jusqu'au Kamtschatka, qui n'est pas à cent lieues de la riviere d'Anadir. Le récit qu'il fit de son expédition, engagea le commissaire Atlasow, à partir lui-même pour la conquête du Kamtschatka, à la tête d'environ cent hommes. Arrivé à l'endroit où la presqu'isle s'éloigne du continent & s'avance dans la mer, il partagea sa troupe en deux bandes, donna l'une à Morosko, pour conquérir la côte orientale, & marcha lui-même avec l'autre sur la côte occidentale. Ces deux corps de conquérans se rejoignirent vers le milieu de la presqu'isle, sur la riviere de Tigil. Ces hommes de feu, c'est ainsi que les nommoient les Kamtschadales, à cause de leurs fusils, firent payer tribut à cinq ou six peuples sauvages, comme les brigands de nos forêts le font payer aux voyageurs. Atlasow, pour s'assurer des nations qu'il avoit soumises, bâtit un fort sur la riviere de Kamtschatka. Il y laissa quinze hommes avec un commandant, & revint, en 1700 à Iakoutsk. Les dépouilles qu'il remporta des nations voisines, consistoient en trois mille deux cents zibelines, dix castors marins, sept peaux de castors amphibies ou terrestres, quatre loutres, dix renards gris & cent quatre-vingt-onze renards rouges. Ce glorieux butin lui valut le grade de commandant des

Cosaques à la ville d'Iakutsk. Il eut ordre de retourner au Kamtschatka, avec cent de ces braves gens, & quelques pieces de campagne. Mais au sortir de Tobolsk, ayant pillé un vaisseau marchand; ce héros, arrêté dans le cours de ses brigandages & de ses conquêtes, fut mis en prison. Potap-Serioukow, qu'il avoit laissé au Kamtschatka, resta trois ans dans son fort, sans guerre avec les Kamtschadales, se bornant à trafiquer, au défaut de forces pour conquérir. Mais quand il voulut passer à Anadirsk, il fut tué dans sa route, avec sa petite troupe. Tout fut assez paisible, de part & d'autre, durant cinq ou six ans; les Cosaques se contentant de lever, çà & là, quelques tributs; & les Kamtschadales, de tuer quelques Cosaques. Mais, comme ce n'étoit pas une guerre ouverte, on vivoit en aussi bonne intelligence, que des soldats sans discipline peuvent en conserver avec un peuple sans police. La résistance étoit sourde, comme les attaques & les prétentions.

Révolte des Kamtschadales.

ENFIN, ces hostilités passageres aboutirent à une révolte éclatante. Les commissaires envoyés de Russie au Kamtschatka, pour y exercer l'acte le plus absolu de l'autorité, avant de l'y avoir bien établie souleverent des peuples qui ne se croyoient soumis à personne. Si la levée des impôts a souvent occasionné des émeutes dans les états policés, il n'est pas surprenant qu'elle en excite chez des peuples sauvages. Les Kamtschadales étoient si peu disposés à reconnoître une domination étrangere, qu'ils prenoient pour des bandits, exilés, ou fugitifs de leur pays, ces Russes qui venoient tous les ans leur demander un tribut de pelleteries. Ils n'imaginoient pas qu'on pût avoir établi des commis fixes & permanens, dans un pays qui n'avoit point de souverain. Ce peuple ne sçavoit pas encore que le premier droit des despotes, est la conquête; & le premier signe de ce droit, l'imposition du tribut. Il résolut de se défaire de tous les Russes. Les Kamtschadales de Bolcheretskoi, brûlerent le petit fort qu'on y avoit jetté pour fondement de la souveraineté; ils en massacrerent tous les soldats. Près de la mer des castors, cinq commis des tributs furent tués dans l'exercice de leur emploi. Les Cosaques n'osant attaquer les rebelles, se tinrent sur leurs gardes, attendant un chef digne de leur bravoure. Atlasow sortit enfin de prison en 1706, pour être mis à leur tête. On le renvoya au Kamtschatka, avec des munitions & deux pieces d'artillerie, afin de mériter par des conquêtes, le pardon des brigandages qu'il avoit commis en Russie. On lui commanda la douceur & la justice, sous peine de mort. Dès qu'il fut arrivé aux forts élevés sur la Kamtschatka, il détacha soixante-dix Cosaques, pour réduire les rebelles qui avoient tué les commis. On ne trouva point de résistance jusqu'à la baye d'Awatscha: mais c'est-là que les Kamtschadales s'étoient rassemblés au nombre de huit cents. Ils se confioient si fort dans la supériorité de leur nombre, que résolus de ne point tuer les Cosaques, ils avoient apporté, dit-on, des courroies pour les lier. Mais ce fait ressemble trop à beaucoup d'autres, qu'on trouve dans l'histoire, soit ancienne, ou moderne, pour n'y avoir pas été pris, comme une de ces traditions, qui se communiquent à tous les peuples, & que chacun s'attribue, à exclusion de tous les autres. Le parti des Cosaques ayant paru sur la côte ne vit dans la baye que les canots vuides. Les habitans s'étoient cachés dans les bois, sur le chemin. Dès que les premiers ennemis eurent passé, les Kamt-

Kamtſchadales fondirent ſur le centre; mais la valeur des Coſaques renverſa les uns & diſſipa les autres. Le fruit de cette victoire, qui leur coûta ſix hommes & beaucoup de bleſſures, ſe réduiſit à faire trois priſonniers conſidérables, qui donnerent en tribut trente-trois peaux. Ainſi le ſang des animaux eſt vengé par le ſang des hommes même, qui s'égorgent pour leurs dépouilles. Les Coſaques ne jouirent pas tranquillement de leur butin: ce fut un germe de révolte chez leurs ennemis & de diſſenſion entr'eux. HISTOIRE DU KAMTSCHATKA.

Atlasow qui les commandoit, les avoit menés avec tant de rigueur, qu'avant qu'il arrivât au Kamtſchatka, la chancellerie de Iakoutsk, où il les avoit pris, étoit déja remplie de mémoires contre lui. Sa mauvaiſe conduite fut pouſſée à des excès révoltans. A la fin de 1707, ſes troupes lui ôterent d'elles-mêmes le commandement. Pour juſtifier cette défection, ils alléguerent, entr'autres griefs, qu'il laiſſoit mourir les ſoldats de faim, en s'appropriant les vivres qu'il prenoit aux Kamtſchadales; qu'ayant tué de ſa main un ſoldat innocent, il avoit répondu à ceux qui ſe plaignoient de cette voie de fait, contraire aux ordonnances, qu'il pourroit les faire tous périr de même, ſans que le Czar lui demandât compte de leur vie; qu'il avoit dit aux Kamtſchadales, au ſujet de la mort de ce ſoldat, que s'il l'avoit tué, c'étoit pour empêcher les autres d'exécuter la réſolution qu'ils avoient priſe, d'égorger tous les habitans du pays, afin de s'emparer de leurs dépouilles. Mutinerie des Coſaques.

Atlasow étoit ſujet à l'ivrognerie, & à la rapine. On le mit en priſon, ſes effets furent enlevés & dépoſés dans le fiſc. C'étoient douze cents trente-quatre zibelines, quatre cents renards communs, quatorze renards noirs, ſoixante-quinze caſtors marins, ſans compter beaucoup de fourrures. Enfin il avoit amaſſé, dit-on, des richeſſes immenſes en peu de tems. Ces tréſors ne reſſemblent pas du moins à ceux du Mexique & du Pérou; & les gouverneurs Ruſſes ont une autre maniere que les Eſpagnols, de s'enrichir dans leurs colonies.

Cependant on envoya ſucceſſivement deux commiſſaires au Kamtſchatka, dans l'eſpace de deux ans, avec de nouvelles troupes & quelques pieces de canon; ce qui n'empêcha pas les Kamtſchadales de tuer beaucoup de ces recrues au paſſage. La diſſenſion des Coſaques les livroit à leurs ennemis. Ceux-ci rebelles, ceux là mutins; tout retardoit & troubloit les progrès des expéditions de la Ruſſie au Kamtſchatka. Les habitans tuerent des ſoldats; les ſoldats ſe défirent de leurs chefs. Mironow, commiſſaire envoyé pour remplacer Tchirikow, fut égorgé au mois de Janvier 1711, par vingt de ſes Coſaques. Atlaſow, qui s'étoit échappé de ſa priſon, & retiré au petit fort de Kamtſchatkoi, fut aſſaſſiné dans ſon lit, par une trentaine de ces mêmes Coſaques, qui pillerent trois maiſons de l'oſtrog, tous les effets des deux commiſſaires égorgés, les magaſins de la marine & les tributs de la couronne. Enſuite, ayant groſſi leur nombre juſqu'à ſoixante-quinze hommes, ſous deux chefs, ils allerent au fort ſupérieur du Kamtſchatkoi, jetter le commiſſaire Tchirikow dans la riviere. Ils ſe défont de trois commiſſaires.

Cependant ils crurent devoir prévenir les pourſuites de la juſtice, en expoſant les ſujets de plainte qu'ils avoient contre Mironow & Tchirikow; ſans parler d'Atlaſow, qu'ils regardoient, ſans doute, comme proſcrit, ou

abandonné par les loix. Dans le mémoire que reçut la chancellerie de Iakoutsk, les deux commissaires étoient accusés d'avoir opprimé les Cosaques, & les peuples soumis; arrachant à ceux-ci leurs biens à force de coups & de menaces; forçant les autres à prendre à un prix excessif, des marchandises pour leur solde, & à quittancer leur paye, comme s'ils l'avoient reçue en argent; prélevant deux roubles d'intérêt, sur une paye de neuf roubles & vingt-cinq copecks. On les accusoit encore d'avoir fait tout le commerce pour leur compte, & de s'être approprié, non-seulement le butin des soldats, mais les tributs de la couronne. Pour preuve de leurs monopoles & de leurs rapines, on apportoit le mémoire de leurs effets. Ceux de Tchirikow montoient à six cens zibelines, cinq cens renards ordinaires, & vingt castors marins; ceux de Mironow à huit cens zibelines, quatre cens renards, & trente castors. C'est presque la valeur & la quantité des tributs annuels que la Russie tire de tout le Kamtschatka, même aujourd'hui qu'il est entierement soumis à cette couronne.

Défaite des Kamtschadales.

Après cette apologie, qui n'étoit proprement qu'une récrimination, les mutins, pour mériter leur pardon, allerent soumettre des rébelles. Ils détruisirent un ostrog de leurs ennemis, & s'établirent à leur place. Ceux-ci se rassemblerent de toutes parts, en si grand nombre, qu'ils se flattoient d'étouffer les Cosaques avec leurs bonnets. C'est le style de ces peuples sauvages. Les Russes, après avoir reçu la bénédiction d'un archimandrite qu'on avoit envoyé dès 1705 au Kamtschatka prêcher l'évangile, se voyant entourés & bloqués, tomberent sur leurs ennemis avec leurs carabines, & se battirent une journée entiere à coups de lances. Les Cosaques, qui n'étoient pas quarante hommes, n'en perdirent que trois, & *couvrirent le Bolchaia-Reka de cadavres.* C'est le style de ces vainqueurs barbares. Toute la grande riviere tomba sous le joug.

Cosaques Russes brûlés.

Cette victoire ne fut pas sans vengeance: le chef des Cosaques mutins s'étant avancé avec vingt-cinq hommes jusqu'à la baye d'Awatscha, fut surpris par les rebelles qu'il vouloit réduire. De tout tems, la ruse se permit la trahison contre l'abus de la force; & ce n'est pas même une injustice opposée à l'injustice. Les sauvages reçurent les Cosaques, avec toutes les marques de soumission & même d'amitié, leur donnant des tributs, des présens, des ôtages. Mais après cet accueil insidieux, dès la nuit suivante ils mirent le feu au balagane où reposoient les Russes, mêlés avec les Kamtschadales, qu'ils avoient gardés pour sûreté. Les incendiaires criant à leurs compagnons renfermés, de s'évader par de fausses portes qu'ils avoient pratiquées à dessein de les sauver; ceux-ci répondirent qu'ils étoient enchaînés, mais qu'ils mourroient contens de voir périr leurs ennemis dans les flammes.

Cependant un nouveau commissaire étoit venu remplacer Mironow, sans sçavoir la destinée de ses trois prédécesseurs. La route du Kamtschatka n'étant d'abord ouverte que par terre, il étoit difficile d'y entrer & d'en sortir à travers une multitude de peuples indépendans qui défendoient leur liberté, comme elle étoit attaquée, opposant des embuches à des violences; les périls dont cette route étoit semée, empêchoient & retardoient les communications des conquérans avec Iakoutsk: ainsi les expéditions se faisoient au hasard. Schepetkoi avoit trouvé tout en combustion dans la presqu'isle, des habitans

mal subjugués par des soldats qui avoient assassiné leurs chefs, & ces factieux brûlés ou dissipés par des vaincus rébelles. Ce commissaire remit les choses dans le meilleur ordre qui lui fut possible, & s'embarquant le 8 Juin 1712 sur la mer orientale, il entra dans la riviere Olioutore avec les tributs de la couronne. Il fut obligé de se retrancher sur les bords de ce fleuve, pour attendre des renforts d'Anadirsk, qui l'escortassent jusqu'à Iakoutsk. Il avoit quatre-vingt-quatre soldats pour défendre un mauvais retranchement de terre, où tous les jours il étoit harcelé par les Koriaques. Enfin, ayant reçu des rennes pour le transport, & soixante hommes d'escorte, il arriva à Iakoutsk en Janvier 1714; portant les tributs de plusieurs années; car depuis 1707 il n'en étoit point arrivé du Kamtschatka. Cette levée avoit produit treize mille deux cents quatre vingt zibelines, trois mille deux cents quatre-vingt-neuf renards rouges, quarante-un presque noirs, sept tout-à-fait noirs, & deux cents cinquante-neuf castors marins. Mais pour avoir tant de peaux de bêtes, il avoit, sans doute, fallu tuer bien des hommes.

Histoire du Kamtschatka.

Un commissaire est puni de mort.

Le commissaire qui remplaça Schepetkoi, loin d'appaiser les révoltes, en donna l'exemple. Résolu de s'emparer de la colonie; il fit arrêter & mettre à la torture (o) Iaragin, commandant du fort inférieur du Kamtschatkoi, traita de même l'aumônier du fort & quelques Cosaques, pilla les effets du commandant, pour les donner à ses soldats. Iaragin fut obligé de se faire moine; Kirgizow, l'usurpateur, non-seulement ne put point entraîner tous les Cosaques dans sa défection, mais après avoir vu son parti se déchirer en deux factions, il fut trahi par ses complices & puni de mort.

Le successeur de Kolesow, qui avoit étouffé les troubles par le châtiment du traître Kirgizow, profita du calme pour affermir les fondemens de la colonie. L'établissement du fort inférieur étoit un marécage sujet aux inondations. Le nouveau commissaire bâtit une église au voisinage du fort; mais dans un endroit moins mal sain. Cette église attira les habitans de l'ostrog, & fit déserter cet ancien établissement. Chez les peuples policés, les villes fondent des temples; chez des peuples sauvages, les temples fondent les villes. C'est ainsi que des monasteres ont défriché & peuplé des déserts. Mais ce qui fut une source de population dans un tems de ténebres & de misere, peut devenir une cause de dépopulation dans un siecle de lumiere & de prospérité. Quand l'opinion a changé, tout ce qui tient à l'opinion doit changer; c'est une preuve de son empire.

Rébelles d'Awatscha défaits & soumis au tribut.

Du fort inférieur qui étoit à l'embouchure de la Kamtschatka, le commissaire Ivan Eniseiskoi marcha à la tête de cent vingt Cosaques & de cent cinquante Kamtschadales, contre les rebelles d'Awatscha qui avoient massacré vingt-cinq soldats & leur chef. Déja les conquérans avoient sçu opposer la nation Kamtschadale à elle-même. Tels sont les progrès de la domination. Les rebelles se défendirent pendant deux semaines. Comme on ne pouvoit les forcer, on mit le feu à leurs retranchemens & l'on égorgea tout ce qui échappoit

(o) Cette torture consiste à frapper le coupable avec une espece de fouet fait de plusieurs courroyes, auxquelles sont attachés des morceaux de plomb; on lui met ensuite une corde autour de la tête, & par le moyen d'un bâton tourné dans cette corde, on lui serre le crâne aussi fortement que l'on veut. R. d. E.

aux flammes. Depuis ce moment, les habitans d'Awatscha payerent un tribut régulier à la Russie. Auparavant on se contentoit de ce qu'ils vouloient donner, moitié de plein gré, moitié par crainte.

Le commissaire Ivan, & son prédécesseur Kolesow qui n'avoit osé passer à travers le pays des Olioutores avec les tributs, ou plutôt le butin de la couronne, s'étant embarqués ensemble, arriverent à la fin du mois d'Août 1714, à la riviere d'Olioutora. Ce qu'ils avoient levé dans l'espace de deux ans, montoit à cinq mille six cents quarante-une zibelines, sept cents cinquante-sept renards ordinaires, dix moitié noirs, onze fourrures des plus beaux renards, cent trente-sept castors marins & deux loutres: ils apportoient de plus vingt-deux zolotniks d'or en lingots & en pieces marquées du sceau du Japon, qu'on avoit trouvés sur deux vaisseaux Japonois échoués sur les côtes du Kamtschatka.

Tributs pillés par des soldats mutinés.

Mais tous ces trésors furent pillés & dissipés par les Ioukagires, soldats de Petrow, qui avoit défait les Olioutores. Les mutins étoient outrés des violences d'un homme qui se servoit d'eux comme de chevaux, pour voiturer les tributs, au lieu d'employer, disoient-ils, les Koriaques qu'on avoit fait venir exprès: ils massacrerent leur chef, assiégerent un ostrog où les deux commissaires s'étoient refugiés, obligerent les Koriaques de l'ostrog à tuer ces deux officiers de la cour de Russie, & se partagerent les tributs qu'on y apportoit. On en recouvra cependant une partie après cette émeute, soit en les rachetant à bas prix, soit par la restitution qui en fut faite à la caisse du fisc.

Nouvelle route de Iakoutsk au Kamtschatka par mer.

Les dangers & les peines qu'il falloit essuyer dans une longue route de terre, au milieu de peuples indépendans ou peu soumis, toujours prêts à la guerre ou à la révolte, obligerent d'en chercher une plus courte & plus sûre. On tenta, dès l'an 1715, un passage par mer, d'Ochotsk au Kamtschatka. Ainsi l'on devoit aborder à cette presqu'isle par la côte occidentale, au lieu d'y entrer par la côte orientale. D'ailleurs c'étoient deux voyes ouvertes à la conquête & au commerce; mais la derniere avoit les plus grands avantages. De Iakoutsk qui est sur la Lena, il n'y a gueres que dix ou douze dégrés jusqu'à Ochotzk, au lieu de trente dégrés à parcourir depuis cette riviere jusqu'à celle d'Olioutore. D'Ochotsk on n'a qu'une traversée d'environ trois cens lieues de mer, pour aborder au midi du Kamtschatka, par un climat toujours plus doux. Dès qu'on eut trouvé cette route, les tributs ne passerent plus par le Nord. Mais ils furent toujours en proye à l'avidité des commissaires, & au pillage des Cosaques, qui tantôt emprisonnoient les officiers de la Russie, & tantôt vexoient les habitans du Kamtschatka. Ceux-ci tuoient à leur tour les collecteurs des taxes. Il ne se fit que des brigandages, pendant trente ans dans toute cette presqu'isle, entre ceux qui travailloient à la réduire, & ceux qui résistoient au joug de la conquête. C'est le sort de toutes les nouvelles colonies. Il faut les arroser de sang, & les engraisser de carnage, pour les préparer à la culture, à la civilisation, aux beaux arts. Le monde s'est ainsi policé.

Découverte des Isles Kouriles.

Cependant l'esprit du Czar Pierre I. qui joignoit aux vues de conquête, l'ambition d'éclairer son empire, pour l'illustrer, mais qui devoit passer sur le trône de Russie, comme ces méteores qui brillent au Nord; cet esprit de conquête & de lumiere, suggéra quelques expéditions utiles. En 1710, on ten-

ra la découverte des isles Kouriles, que la mer semble avoir détachées du Kamtschatka, & que la politique y veut rejoindre. On les parcourut, on les suivit jusqu'à l'isle *Matmai*, qui touche presqu'au Japon. C'étoit le chemin d'un commerce à ouvrir entre les Russes & les Indiens, si l'équateur pouvoit communiquer avec le cercle polaire; s'il n'étoit pas absurde d'ambitionner du luxe, avant d'avoir des loix. En 1728, on leva la carte des côtes septentrionales du Kamtschatka, d'où l'on s'éloigna, jusqu'au 67eme dégré, 17 minutes de latitude: car il est plus aisé de faire des voyages que des établissemens. En 1729, un capitaine Russe & un chef de Cosaques, allerent avec des troupes au Kamtschatka, par ordre de la cour, afin d'en reconnoître les côtes, soit au nord, soit au midi; de soumettre, de gré ou de force, tous les Koriaques, qui ne seroient pas tributaires; de planter des colonies & de bâtir des ostrogs; de cimenter un commerce avec les nations circonvoisines. Mais ces ordres magnifiques ne purent s'exécuter qu'en partie. Ce fut beaucoup d'avoir levé le plan des côtes méridionales jusqu'aux frontieres de la Chine. Cet empire & celui de la Russie, qui se touchent par une extrêmité, mais qui n'ont rien de commun que quelques déserts limitrophes qui servent à les séparer; ces deux empires offrent à l'esprit humain, l'enfance & la perfection de la police sociale; montrent la différence qu'il y aura toujours entre le despotisme que les armes exercent sur l'ignorance, & l'autorité que les loix prennent sur un peuple éclairé. Mais la Russie, en s'ouvrant une communication par mer avec les Chinois, se prépare peut-être une voie à la véritable grandeur. Ainsi le Kamtschatka, ce pays sauvage, peut devenir un jour le médiateur d'une heureuse civilisation. Qui sçait même, si cette péninsule n'aura pas des liaisons avec celle de l'Inde! L'isle du Japon semble placée entre ces deux régions, pour faciliter cette nouvelle route du commerce de l'Asie avec l'Europe, plus courte & moins dangereuse, peut-être, que l'ancienne. Tout enhardit à cette espérance, & le hazard même en a jetté les germes.

HISTOIRE DU KAMTSCHATKA.

En effet, dès l'an 1730, un vaisseau Japonois vint échouer sur la pointe du Kamtschatka. Ce navire, chargé de riz, d'étoffes de soie, de toiles de coton, de papier, qu'il portoit d'une province du Japon à une autre (*p*), fut poussé en pleine mer, par une tempête de huit jours. Après avoir été le jouet des vents, & sans doute de l'ignorance des pilotes, pendant six mois; après avoir jetté ses marchandises, ses agrêts, ses mâts, ses ancres, dans la mer, il fut porté par les courans à Kourils-Kaia-Loparka. L'équipage, composé de dix-sept hommes, voulut descendre à terre, & camper sous une tente, avec ce qu'il put sauver des restes & des débris du vaisseau. Au bout de vingt-trois jours, ils apperçurent un officier Cosaque avec des Kamtschadales. Ravis de revoir des hommes, ils leur firent des présens. Mais le perfide Cosaque s'étant dérobé la nuit avec ses gens, les Japonois, à qui la tempête avoit enlevé leur vaisseau, se mirent dans un esquif, ou pour le chercher sur la côte, ou pour aborder à quelque habitation. Ils trouverent André Chtinnikow (c'étoit le nom du Cosaque) qui dépéçoit la carcasse de leur navire, pour en avoir le fer. Ce barbare envoie aussitôt ses Kamtschada-

Un navire du Japon échoue au Kamtschatka.

Malheureux sort de l'équipage.

(*p*) Ce navire venoit de la ville de *Satsma*, & étoit destiné pour celle d'*Azaka*. R. d. E.

HISTOIRE DU KAMTSCHATKA.

les dans un canot, à l'esquif des Japonois; & dans le tems que ceux-ci leur tendoient des mains suppliantes, pour demander du secours & la vie, ils les assassinerent avec les mêmes armes dont ces malheureux leur avoient fait présent. On ne garda que deux de ces étrangers; l'un étoit un enfant de onze ans [nommé *Gonza*; l'autre, plus âgé, s'appelloit *Soza*.] Chtinnikow s'empara de tout ce qui étoit dans l'esquif, brûla le vaisseau & se retira dans le fort supérieur de Kamtschatkoi, avec son butin & ses deux prisonniers. Mais un commissaire, arrivé peu de tems après, retira de ses mains ces misérables victimes, & les fit conduire avec toutes sortes de bons traitemens à Iakoutsk. De-là ces deux Japonois allerent, sous la protection du gouvernement, à Tobolsk, puis à Moscow & à Pétersbourg. C'est-là qu'ils furent présentés à la cour en 1731. On les fit élever dans une école militaire, où ils reçurent le baptême en 1734. Deux ans après on les mit avec de jeunes Russes, pour apprendre la langue du pays, & communiquer la leur; mais cette même année, le plus âgé, qui avoit quarante-trois ans, périt après six ans d'expatriation dans un climat trop étranger à celui de sa naissance. Le plus jeune mourut trois ans après, le 15 Décembre 1739. L'académie de Pétersbourg, qui avoit été chargée de leur éducation, les fit modéler en plâtre, & conserva ce monument singulier, dans le cabinet des curiosités, où on le voit aujourd'hui. Ce détail a peut-être un charme secret, pour certains lecteurs, qu'il est bien plus doux d'émouvoir, que d'instruire. Il les dédommage sans doute de la féchéresse & de l'horreur, que le tableau de la découverte & de la conquête des pays inconnus fait éprouver aux ames sensibles. Enfin il venge & console la nature humaine, qui voyant la tyrannie sur le trône, chez les nations douces & compatissantes de l'Inde, respire du moins en contemplant l'humanité qui regne sur les peuples barbares de l'Ourse.

Soulevement général des Kamtschadales.

Le malheur des Souverains du Nord, est de n'avoir à manier, que des instrumens rudes & tranchans. Plus la main qui s'en sert, est délicate & molle, plus ils deviennent pesans & meurtriers. Malgré toutes les précautions des Impératrices de Russie, pour adoucir le joug des Kamtschadales, les Cosaques exercerent sur ce peuple vaincu toutes les vexations qui suivent la conquête. Comme ils n'avoient point emmené de femmes avec eux, ils abuserent de la force pour en avoir. Lorsqu'ils avoient assujetti quelques ostrogs, ils prenoient un certain nombre de femmes & d'enfans, qu'ils partageoient entr'eux. Ils vivoient avec une de ces femmes en concubinage, & quand ils en avoient eu des enfans, ils lui donnoient l'inspection sur les autres esclaves de la nation. „ Ceux qui vouloient contracter des alliances avec les Kamtschadales libres, „ signoient des billets, par lesquels ils leur promettoient d'épouser leurs filles, dès que le prêtre seroit arrivé; de sorte que le baptême de la fille „ promise, celui de ses enfans, les fiançailles & le mariage se faisoient souvent „ tout à la fois: car il n'y avoit pour tous ces ostrogs, qu'un seul prêtre, qui „ demeuroit au fort inférieur de Kamtschatkoi, & visitoit les autres ostrogs tous „ les ans, ou tous les deux ans." Cependant les Cosaques vivoient en seigneurs Russes, du travail de leurs esclaves, ou des tributs qu'ils en exigeoient. Quand ils alloient lever ceux de la couronne, le tributaire payoit, indépendamment de la taxe du prince, quatre renards, ou zibelines; l'une pour le re-

ceveur, l'autre pour son commis, une troisieme peau pour l'interprête, & la quatrieme pour les Cosaques. Ceux-ci passoient leur tems à jouer ces peaux, dans les cabarets. Ensuite ils jouerent leurs esclaves, de sorte que ces malheureux changeoient de maîtres vingt fois dans un jour. Cette oppression alla si loin, que les Kamtschadales résolurent enfin de secouer le joug, & d'exterminer tous les Russes de la presqu'isle. Mais depuis que la route étoit établie par la mer de Pengina, l'abord des bâtimens étoit devenu trop facile & trop fréquent pour exécuter un pareil complot, sans une occasion favorable. On attendit ce moment: il parut s'offrir. Les Tchouktchis, peuple voisin de l'Anadir, non-contens de repousser la domination Russe, étoient venus attaquer les Koriaques, ses tributaires. Il étoit aisé de chasser avec des troupes disciplinées, des sauvages qui n'avoient que l'amour du butin & de l'indépendance. Mais ils reparoissoient toujours, aussi légers, aussi prompts que leurs fleches. On voulut les dompter par une guerre vive & soutenue. Le capitaine Pawlutski, venu au Kamtschatka en 1729, reçut ordre d'en partir avec ses troupes, pour marcher vers l'Anadir. Tandis qu'il alloit soumettre des rebelles, son départ en formoit derriere lui. Les habitans de l'embouchure de la Kamtschatka, ceux des deux rivieres intérieures, qui sont au centre du pays, l'Elowka & la Klioutchewa, se répandirent dans la presqu'isle durant l'hiver, faisant des complots sous le prétexte & l'apparence de visites. Il n'est pas difficile à des peuples conquis, de se liguer contre des vainqueurs qui n'entendent pas leur langue. Dès que le bruit se fut répandu, que Chestakow, chef des Cosaques, venu avec Pawlutski, pour la grande expédition de 1729, avoit été tué par les Tchouktchis, les Kamtschadales feignant de craindre les incursions de ces rebelles, s'armerent comme pour se défendre, mais dans l'intention secrette de se délivrer des Cosaques, qu'ils prioient cependant de rester avec eux. Toutes les précautions étoient prises par ces sauvages, pour intercepter les communications avec Anadirsk. S'il revenoit des troupes Russes, soit de ce côté, soit par la mer de Pengina, elles devoient être reçues, dans les ports, avec des démonstrations de confiance, afin qu'on pût les massacrer, quand elles traverseroient l'intérieur du pays. Deux chefs [nommés Théodore Khartchin, qui résidoit sur les bords de l'Elowka, & Golgotch, son parent, qui demeuroit près de la riviere de Klioutchewka,] étoient à la tête de ce complot. A peine le dernier commissaire se fut embarqué avec ses tributs, que les Kamtschadales assemblés sur leurs canots, remonterent la Kamtschatka le 20 Juillet 1731. Ils égorgerent le peu de Cosaques qui étoient restés; ils y surprirent l'ostrog inférieur, ils brûlerent tout, excepté l'église & les fortifications, où les effets du pillage furent mis en dépôt. Dès le lendemain, ils se revêtirent des habits Russes, soit de femme ou de prêtre, & firent des festins, des danses & des cérémonies superstitieuses, en signe de réjouissance & de triomphe. Théodore Khartchin, nouveau chrétien, ordonna à un Kamtschadale qui sçavoit lire, & qui avoit été baptisé comme lui, de chanter le *Te Deum*, en habit sacerdotal. Ensuite il fit écrire sur le regiſtre de l'église: *par ordre du commissaire Théodore Khartchin, on a donné à Savina* c'étoit le nom de l'officiant) *trente renards ordinaires, pour avoir chanté le* Te Deum.

HISTOIRE DU KAMTSCHATKA.

CEPENDANT, un vent contraire avoit obligé le vaisseau de Pawlutski à jetter l'ancre au sortir de l'embouchure de la Kamtschatka. Quelques Cosaques échappés au carnage, apporterent la nouvelle de la révolte à leurs compagnons, qui mouilloient encore sur la côte. Aussitôt on descendit pour éteindre le feu du soulevement & quatre jours après la prise du fort, on revint le battre en brêche, avec quelques canons du vaisseau. Khartchin, qui du haut des remparts avoit insulté les Russes, fut forcé de s'évader en habit de femme. Presque tous les assiégés périrent: les uns furent tués dans le fort; les autres, avec les richesses qu'ils y avoient amassées, furent brûlés par le feu qui prit au magasin à poudre. Trente Kamtschadales, qui s'étoient rendus avant l'assaut, furent massacrés & passés au fil de l'épée, en représaille des insultes que les rebelles avoient faites aux femmes & aux enfans des Cosaques.

CEPENDANT Khartchin, ayant rejoint plusieurs autres chefs de l'émeute générale, vint à la rencontre des Russes, pour les forcer à se rembarquer. Après quelques combats, peu décisifs, on fit des propositions. Khartchin demanda un ôtage pour sûreté de sa personne, & passa dans le camp des Cosaques. Il les pria d'épargner les Kamtschadales, promit de vivre en paix, & dit qu'il iroit engager les siens à mettre bas les armes. On le laissa retourner dans son camp. Dès qu'il eût rejoint son parti il envoya dire aux Russes, qu'on ne vouloit pas entendre parler de paix. Le lendemain il reparut avec les rebelles, sur la rive gauche du Klioutchi, l'une des deux rivieres où la révolte avoit éclaté. Mais faisant mine de n'être venu que pour achever l'accommodement qu'il avoit entamé, il dit qu'il passeroit de l'autre côté si l'on envoyoit deux ôtages. On y consentit, & dès qu'il fut à l'autre bord les Russes opposant la perfidie à la ruse le retinrent prisonnier, & crierent à leurs ôtages de se jetter dans la riviere. Pendant que ceux-ci la traversoient à la nage, on fit feu sur les Kamtschadales, pour les empêcher de tirer des fleches sur eux.

QUAND la révolte eut perdu celui qui l'entretenoit, tous les autres chefs de peuplade, se dissiperent, ou périrent avec leurs partisans. L'un de ces principaux mutins [nommé Tigil], près de tomber entre les mains du vainqueur, égorgea sa femme & ses enfans, puis se tua lui-même. Bientôt on vît le carnage recommencer sous le fer & le feu des Russes. Un détachement, qui marchoit le long de la mer de Pengina, passant tout au fil de l'épée, joignit les Cosaques du fort supérieur de Kamtschatkoi, & ces deux corps réunis s'avancerent contre les rebelles d'Awatscha, qui étoient au nombre de plus de trois cents. Ils emporterent d'assaut les forts où les révoltés s'étoient retranchés, & les massacrerent, confondant les innocens avec les coupables, & emmenant leurs femmes & leurs enfans prisonniers. Après avoir fait couler beaucoup de sang, & détruit un grand nombre de ces peuples, ils rétablirent la tranquillité dans ce pays, & revinrent chargés d'un immense butin (q).

QUAND le feu de la révolte fut assoupi, M. Basile Merlin, officier Russe, &

(q) Golgotch, un des principaux chefs des mutins, après avoir ravagé quelques petits ostrogs Kamtschadales, situés sur la riviere Kosirewskaia, & celui de Champina, pour se venger des habitans qui avoient refusé de se joindre à lui, fut massacré par ces mêmes habitans à son retour. R. d. E.

& le Major Pawlutski, eurent ordre d'en rechercher les causes, pour l'éteindre dans sa source. En vertu de leur commission, ils firent mourir, par les voies juridiques, trois Russes, parmi lesquels étoit cet André Chtinnikow, qui avoit inhumainement fait massacrer les malheureux Japonois. Plusieurs Cosaques furent punis des vexations qui avoient soulevé les Kamtschadales. Les plus coupables d'entre les rebelles, entr'autres Théodore Khartchin, subirent la mort. La plupart s'y présenterent avec cette indifférence, qui caractérise tous ces peuples sauvages, pour qui la vie n'est rien sans la liberté. Un d'entr'eux disoit, en riant, qu'il se trouvoit malheureux d'être pendu le dernier. „ Ils témoignoient une égale fermeté au milieu des supplices & des tortures „ les plus affreuses de la question. Quelque cruels que fussent les tourmens „ qu'on leur fit souffrir, ils ne laissoient échapper que ces mots, *ni*, *ni*." C'est le cri des filles Kamtschadales, que l'amour livre pour la premiere fois aux douces tortures de la volupté. Encore ces malheureux, dit-on, ne crioient-ils ainsi, qu'au premier coup; „ car serrant ensuite leur langue contre les „ dents, ils gardoient un silence obstiné, comme s'ils eussent été privés de „ tout sentiment."

Histoire du Kamtschatka.

Constance des rebelles Kamtschadales dans les supplices.

Depuis cette époque, la paix a régné dans le Kamtschatka. La douceur du gouvernement y a rétabli la tranquillité, que la force des armes & la dureté des tributs en avoient bannie. On n'exige plus de chaque habitant qu'une peau des animaux qu'il tue à la chasse, soit renard, castor marin, ou zibeline. Les Kamtschadales sont gouvernés par leurs propres chefs, qui jugent de toutes les affaires, si ce n'est en matiere criminelle. On a rendu la liberté à tous les prisonniers, que les Cosaques avoient fait esclaves, avec défense de traiter jamais les Kamtschadales comme tels. Enfin, pour mieux asservir ces peuples, par un joug plus doux & plus volontaire, on a tâché de leur faire embrasser le Christianisme. Les moyens humains ont secondé les voies du ciel. L'Impératrice Elisabeth Petrowna, a exempté d'impôts, pour dix ans, tous les nouveaux baptisés. Cette faveur a fait prospérer le zele des missionnaires. Tous les Kamtschadales courent au devant d'une religion, qui les soulageant d'un tribut dès cette vie, leur promet des récompenses après la mort. C'est le vrai miracle de la religion, de rendre les princes humains & les peuples heureux.

L'ouvrage de la conversion des Kamtschadales, est soutenu par tous les établissemens d'une sage politique. Les forts & les temples se sont réciproquement appuyés dans tous les lieux, où les temples n'ont pas été des citadelles. La Russie s'est assurée du Kamtschatka, par cinq ostrogs, ou forts. Il y en a deux sur chaque côté des deux mers, un au centre des terres; tous jettés sur les bords de quelque riviere navigable, qui communique à la mer.

De l'état actuel des établissemens Russes dans le Kamtschatka.

Cinq ostrogs, ou forts.

A l'occident de la presqu'isle, est *Bolcheretskoi-ostrog*, bâti sur la rive septentrionale de la Bolchaja-Réka, entre les embouchures de la Bistraja & de la Goltsowka, à trente-trois werstes du golphe de Pengina. Ce fort est un quarré, d'environ onze toises & quatre pouces, à chaque face. L'est & le nord sont palissadés. Le couchant & le midi sont couverts, ou flanqués d'édifices à l'usage du gouvernement. Auprès du fort, mais en dehors, est une église avec un logement pour la desservir. Les isles que forment les rivieres

Bolcheretskoi-ostrog.

d'alentour, contiennent trente maisons, un cabaret, un laboratoire pour la distillation. Cet ostrog n'a que quarante-cinq soldats payés, & quatorze fils de Cosaques, obligés de servir. Mais comme ce pays tranquille n'a que des habitans fideles, les fortifications & les troupes y sont moins considérables qu'ailleurs. Du reste, cet ostrog est très-favorable au commerce. Tous les vaisseaux, partis d'Okhotsk, y portent directement par le fleuve, les marchandises & les provisions qui se répandent dans les terres. Ce port sert en même tems d'entrepôt. Les étrangers qu'il reçoit, y laissent de l'argent. [Les nationaux gagnent beaucoup à transporter avec leurs chiens toutes les provisions ou marchandises destinées pour les autres ostrogs.] On achete & revend dans cet ostrog les castors marins, qui sont aujourd'hui ce qu'on recherche le plus au Kamtschatka. Il n'y manque que du bois & du sel. Bolcheretskoi n'en est pas moins la résidence du gouverneur général des colonies du Kamtschatka. C'est-là que les Russes abordent, & d'où ils commandent à toute la péninsule.

Fort supérieur de Kamtschatskoi.

AVANT que ce fût leur port de débarquement, le chef-lieu étoit au fort supérieur du Kamtschatka, & le commissaire y résidoit. Cet ostrog est bâti à soixante-neuf werstes de la riviere de Kamtschatka, sur la rive gauche, à l'embouchure du Kali, torrent qui se jette dans le fleuve. Le fort est encore un quarré, revêtu de palissades. Il y a dix-sept sagenes de chaque côté, ce qui fait plus de dix-huit toises. Au-dedans est la douane ou ferme des tributs, comme le principal édifice, avec deux magasins où l'on tient, sans doute, la monnoye de ces tributs, c'est-à-dire, les armes qui servent à les lever. Au-dehors est l'église, la maison de la couronne, un cabaret, un laboratoire & vingt-deux maisons d'habitans. Ces édifices sont mieux construits qu'à Bolcheretskoi, parce que le pays y abonde en bois de peuplier. Le climat y est doux, le tems serein, la terre féconde en pâturages, & propre à la culture. Tout y invite à la défricher, même la disette de poisson. Si la mer des castors qui devroit être dans le département d'Awatscha, dont elle est voisine, ne dépendoit pas de celui de Verchnei-Kamtschatskoi (r); faute de cette ressource de commerce, les habitans de cet ostrog trouveroient, dans la culture des terres, une subsistance plus assurée, une richesse permanente. Tous les arts de la civilisation y germeroient. On ne seroit pas réduit à se pourvoir de poisson sur les côtes de la mer de Pengina, qui est à trois cents werstes de cet établissement; ou d'aller en chercher au Kamtschatskoi inférieur, qui en est éloigné de quatre cents werstes.

Fort inférieur du Kamtschatskoi.

CET ostrog, situé du même côté de la Kamtschatka que le supérieur, à trente werstes de l'embouchure de cette riviere, offre quarante-deux sagenes de longueur sur quarante en largeur, flanqué d'une tour, avec une porte ouverte à l'occident. Il renferme une église, avec une chapelle dédiée à St. Nicolas, grand patron des Russes & de tous les matelots Chrétiens qui réverent les saints; il contient une maison du gouvernement pour loger les commissaires, & deux magasins pour garder les taxes & les munitions de guerre; choses qui s'appellent, s'entr'aident & se tiennent presque toujours. Ces édifices construits de bois de mélese sont les mieux faits, les plus agréables qu'on voye

(r) Fort supérieur du Kamtschatka.

au Kamtſchatka. Autour de la forteresse sont à l'ordinaire, le cabaret, le laboratoire à distillation, & les maisons des habitans qui ont trente-neuf foyers pour quatre-vingt-douze personnes.

Le Niznei-Kamtſchatskoi (s) a de grands avantages sur le Verchnei-Kamtſchatskoi. Ses habitans y pêchent, salent & sechent plus de poisson qu'ils ne peuvent en consommer. Ils ont en abondance du bois de charpente & de construction. La riviere navigable au-dessus & au-dessous d'eux, leur fournit la commodité de s'en pourvoir, & de porter au loin du sel & de l'huile de poisson. Le gibier foisonne à leur voisinage, au point qu'ils se régalent de cignes, & méprisent les oies & les canards. Le poisson frais ne leur manque pas en hiver, & de plus ils ont des provisions de bayes ou de racines. Voisins de la mer, ils achetent à peu de frais les ustensiles qui coûtent fort cher dans les terres. Les plus belles zibelines du Kamtſchatka, leur viennent des bords de la Tigil. Les Koriaques leur vendent à très-bon marché les rennes dont la chair & la peau leur sont également utiles. La terre même, fertile en quelques cantons de leur voisinage, pourroit leur donner des fruits & des grains. En un mot, ils ont tout ce qu'ils désirent, à bas prix, excepté les marchandises de Russie & de Chine, qui leur coûtent de transport quatre roubles par poude, parce qu'on les leur voiture par terre de Bolcheretskoi. Ce qu'on fait venir de deux cents lieues sur des traîneaux attelés de chiens, revient donc à douze sols de France par livre. Combien la navigation diminueroit ces frais de transport!

Ostrog de Petro-Pawlutski.

Un quatrieme ostrog bâti en 1740 sur la baye d'Awatſcha, fut peuplé des habitans qu'on tira des deux ostrogs de la Kamtſchatka. Il est remarquable par un assez beau bâtiment, construit au fort de Petro-Pawlutski. L'église, qui porte le nom de St. Pierre & de St. Paul, ainsi que l'ostrog, est un des ornemens du Kamtſchatka, par sa situation & sa construction. Cet établissement a les avantages & les inconvéniens de Bolcheretskoi-ostrog. Mais s'il est plus commode pour la chasse des castors marins, l'eau n'y est pas si bonne. Les habitans s'en trouvent incommodés, & les étrangers sont obligés d'envoyer chercher assez loin l'eau de la riviere d'Awatſcha, qui se jette dans la baye de ce nom. Cet ostrog n'a sur tous les autres que la prééminence de dominer de plus près sur la mer orientale, qui semble offrir au Kamtſchatka la route de l'Amérique.

Cinquieme ostrog.

Le dernier ostrog est sur la riviere de Tigil. „ Je ne puis rien dire de son „ état, dit M. Kracheninnikow, parce qu'on ne commença à le bâtir, qu'après „ que je fus parti du Kamtſchatka." — „ On a construit ce fort, dit M. Steller, pour tenir en respect les Koriaques fixes, pour protéger les Koriaques „ errans contre les incursions des Tchouktchi, [& afin d'établir une route autour de la mer de Pengina jusqu'à Okhotsk.] Cet ostrog peut avoir un jour de grands avantages sur celui de Chantoskoi, ou Kamtſchatskoi inférieur. Les zibelines des bords qu'arrose la Tigil, sont toutes à sa portée. Les Koriaques y viendront vendre leurs marchandises, de la premiere main. Ces peuples tributaires qui habitent aux environs de la mer de Pengina, tomberont dans son département. Ajoutez qu'il est le plus voisin du continent où touche le Kamt-

(s) Fort inférieur du Kamtſchatka.

HISTOIRE DU KAMTSCHATKA.

ſchatka, & des terres qui lui font face ſur la mer occidentale. Ce ſera l'une des clefs de la preſqu'iſle. Le trajet par mer y ſera très-court; la voye par terre, ouverte & facile, quand elle ſera délivrée des peuples errans qui l'infeſtent & l'interceptent. Enfin les Ruſſes tiennent aujourd'hui le Kamtſchatka, par les flancs & par le cœur; ils en auront bientôt la tête.

Des oſtrogs Kamtſchadales & Koriaques ſoumis à la Ruſſie.

PARMI les cinq oſtrogs Ruſſes, qui dominent au Kamtſchatka, il n'y en a que trois dont M. Krachenìnnikow ait rapporté les diſtricts, avec les revenus levés ſur les habitans tributaires de la couronne.

LE département de Bolcheretskoi comprend dix-huit oſtrogs Kamtſchadales. Il y en a douze ſur la côte occidentale. Le plus conſidérable a quatre-vingts habitans, & le moindre n'en a que neuf. Chaque habitant paye une peau d'animal. Cette capitation eſt aſſignée en zibelines ou en peaux de renards, non au choix du tributaire, mais du commiſſaire-fiſcal. Dans un oſtrog de vingt-cinq habitans, on exige huit zibelines & dix-ſept peaux de renards. En général, celles-ci ſe levent en plus grand nombre, parce qu'elles ſont moins rares. Cependant on trouve dans un oſtrog de neuf habitans, une taxe de ſix zibelines & de trois peaux de renards, parce que le pays, ſans doute, fournit plus de la premiere eſpece d'animaux que de la ſeconde. Mais ſur un nombre de trois cents onze habitans, il n'y a que cent neuf zibelines, contre deux cents deux renards.

LES ſix oſtrogs de la côte orientale qui dépendent de Bolcheretskoi, s'étendent depuis la baye d'Awatſcha juſqu'à la riviere de Nalatchewa. Ils ne renferment que cent quarante-neuf habitans. Ceux-ci ne fourniſſent que quarante-deux zibelines & quatre-vingt-dix-ſept renards. Mais ils payent le ſurplus en caſtors marins que leur donne la mer, dont ils ſont voiſins. La contribution eſt donc de dix caſtors marins, jeunes ou vieux; car on les diſtingue dans l'exaction, & l'on ſpécifie le nombre des jeunes ſous le nom de *Koschloki*. On envoye tous les ans d'Okhotsk un commiſſaire, pour lever les taxes. Cet homme très-propre à cet emploi, puiſqu'il eſt ſoldat, va le long de la riviere d'Awatſcha & de la mer de Pengina, ramaſſer ces contributions. S'il en laiſſe derriere, il envoye des Coſaques rappeller à leur devoir les contribuables négligens, ou les transfuges qui ont oublié de payer avant de paſſer d'une habitation à l'autre. Les Kamtſchadales voiſins de l'oſtrog principal, y vont porter eux-mêmes leurs capitations, & rédimer leur tête par une peau de bête. Chaque receveur eſt ſecondé d'un commis, d'un interprete & de quelques ſoldats qui gardent la caiſſe & la font remplir. Le commiſſaire reçoit les impôts en leur préſence, prend leur avis ſur la qualité des pelleteries; l'interprete porte la parole entre le receveur & le contribuable; le commis enrégiſtre & donne des quittances. Les Ruſſes ne le cedent point aux peuples les plus éclairés, dans l'adminiſtration des finances, cet art ſuprême de la police moderne. Il paroît que c'eſt celui qu'on apprend le plus vîte & qu'on retient le mieux.

LE département de Verchnei-Kamtſchatskoi, s'étend à gauche ſur la mer de Pengina, depuis la riviere de Kompakowa, juſqu'à celle de Kavran; à droite ſur la mer orientale, depuis le cap de Chipounskoi juſqu'à celui de Kronotskoi. C'eſt un eſpace d'environ deux dégrés de latitude. Il contient vingt-ſept

oſtrogs, dont il y en a ſept le long de la Kamtſchatka, dix ſur la côte de la mer occidentale, & dix ſur la mer des caſtors. Le plus nombreux qui s'appelle Machourin, a cent cinquante-trois habitans. Le plus petit n'en a que ſix. Tous les deux ſont ſur la riviere de Kamtſchatka, qui fournit ſeule trois cents trente-cinq tributaires, dont cent ſoixante payent en zibelines & le reſte en renards. Ce nombre d'hommes & la qualité du tribut, prouvent également l'avantage & la fécondité des bords qu'arroſe ce fleuve. Quand un homme ſauvage, pauvre, ſans terre & ſans culture, donne vingt francs à l'état qui ne le nourrit & ne le défend point; c'eſt peut-être plus qu'on n'en doit eſpérer dans les pays les mieux travaillés en finances.

HISTOIRE DU KAMTSCHATKA.

LES dix oſtrogs qui bordent la mer de Pengina, ne produiſent que quatre cents quarante-ſix tributaires, dont on ne tire que cent vingt zibelines; & le reſte des taxes ſe paye en renards: ainſi la mer eſt plus avare que les rivieres. Les dix oſtrogs de la côte orientale, rendent encore moins; puiſqu'ils n'ont que deux cents ſept tributaires, & qu'ils ne payent en peaux de quelque prix que trente-trois zibelines & dix-ſept caſtors marins, quoique ces habitations ſoient au voiſinage de la mer des caſtors. Le haut Kamtſchatskoi fournit donc neuf cents quatre-vingt-dix-huit habitans, dont environ un tiers paye en zibelines, & le reſte en renards, à quelques caſtors près.

LE département de Chantaskoi, a dans ſon diſtrict dix oſtrogs ſur la riviere de Kamtſchatka, deux ſur les bords de l'Elowka, neuf ſur la côte orientale & onze ſur la côte occidentale. Les bord du fleuve ont une population de cinq cents quatre habitans. Les bords de la petite riviere, donnent près de cent hommes. Les côtes de la mer orientale n'ont que deux cents ſeize hommes; mais l'occidentale en fournit quatre cents trente-deux. Dans toute cette étendue de terre, on ne leve que deux cents ſoixante-une zibelines; quoique le département entier comprenne douze cents quarante-quatre habitans.

D'APRÈS ces divers calculs, le dénombrement des Kamtſchadales monte à deux mille ſept cents ſeize tributaires. Le total des taxes produit chaque année trente-quatre peaux de caſtors marins, ſept cents ſix zibelines, dix-neuf cents ſoixante-deux renards. On eſtime ces tributs à dix mille roubles au Kamtſchatka. Ils en valent vingt mille à Iakoutsk. Ainſi chaque Kamtſchadale vaudroit à la Ruſſie près de ſept roubles, ou trente-cinq livres tournois.

Dénombrement des Kamtſchadales, tributaires de la Ruſſie.

LES Kamtſchadales n'avoient jamais connu de négoce entr'eux, ni même avec leurs voiſins, quand les Ruſſes vinrent leur apporter le commerce avec la guerre. C'eſt l'uſage des Européens, envers les ſauvages, depuis plus de deux ſiecles. Dès le commencement de la conquête du Kamtſchatka, quelques marchands ſuivirent les collecteurs des taxes, mais en qualité de ſoldats, obligés de faire le ſervice militaire avec les Coſaques, pour avoir la liberté de trafiquer. Ces ſoldats revendeurs, qui reſterent dans le pays, n'y jouirent pas même des privileges & de la franchiſe des Coſaques dont ils rempliſſoient les fonctions, & furent ſoumis à la capitation, comme les habitans.

Du commerce des Ruſſes au Kamtſchatka.

QUAND la route maritime d'Okhotsk fut ouverte, les vrais négocians envoyerent des facteurs & des commis au Kamtſchatka, pour faire quelque for-

HISTOIRE DU KAMTSCHATKA.

tune dans cette nouvelle colonie. La facilité du voyage attira beaucoup de monde, & dès qu'on pût s'embarquer sur des vaisseaux Russes, qui alloient droit aux ports de cette presqu'isle, les marchands se firent matelots, comme ils s'étoient faits soldats, dans l'espérance de s'enrichir. Ils réussirent si bien, qu'un homme débarqué, pour ainsi dire sans pacotille, acquit dans l'espace de six à sept ans, un fond de commerce de quinze mille roubles. Ces facteurs s'établirent au Kamtschatka, pour ne pas retourner chez les négocians qui les avoient envoyés. Mais la métropole, voulant favoriser, sans doute, les grandes entreprises, aux dépens de la liberté, les obligea de revenir dans leur patrie; & le commerce prit une forme plus étendue & plus réguliere. Tels furent ses progrès, qu'en peu de tems les officiers & les soldats y payerent tout argent comptant; au lieu que dans le commencement, il falloit faire de longs crédits. Il est vrai que c'étoit toujours au profit du marchand qui prenant, en retour de ses marchandises fort cheres, des pelleteries à bas prix, gagnoit doublement, & sur les denrées de Russie, qu'il revendoit au Kamtschatka, & sur les peaux du Kamtschatka, qu'il revendoit en Russie. Ce commerce rendit encore davantage par les échanges qui se faisoient des marchandises du Kamtschatka pour celles de la Chine. Celles-ci, revendues le quadruple de leur prix, valent au négociant un fonds de pelleteries, qu'il revend encore au quadruple. Mais si ce profit est immense, il est court. Un marchand ne peut rester plus d'un an au Kamtschatka, sans risquer une perte considérable.

Avantages de ce commerce.

Ses progrès.

L'AVANTAGE du gain fait qu'on vend à son arrivée tout ce qu'on a, jusqu'à ses habits même. Mais, par la raison qu'on a vendu si cher, il faudroit racheter au double, tout ce dont on auroit besoin l'année suivante, d'autant plus, que le vendeur devenant acheteur de sa propre marchandise, en augmenteroit le prix par sa concurrence. D'ailleurs les fourrures gardées perdent de leur couleur, qui en fait la beauté; dès-lors la valeur en diminue. Ces marchandises en restant dans les magasins, ne rapportent point d'intérêt. Cependant l'acquéreur consomme sans gagner, vit & se loge fort mal à beaucoup de frais, essuie toutes les incommodités d'un climat étranger & mal sain, altere enfin sa fortune & sa santé.

Marchandises d'importation.

LES marchandises qu'on apporte au Kamtschatka, viennent de la Russie, ou de l'Europe, de la Sibérie, de la Bulgarie & de la Chine. La Russie y envoye des draps communs de toutes couleurs, des chaussures qui se font à Casan ou à Tobolsk, des mouchoirs de soie & de coton, un peu de vin, du sucre, quelques ouvrages d'argent, des galons, sans doute pour les habitans étrangers, des miroirs, des peignes, de fausses perles & des grains de verre pour les gens du pays. „ On y porte, de la Sibérie, différens vaisseaux de „ fer & de cuivre, du fer en barre, & divers outils de ce métal, comme des „ coûteaux, des haches, des scies & des briquets, de la cire, du sel, du „ chanvre, du fil pour faire des filets, de gros draps & des toiles communes. „ De la Boukharie, & du pays des Calmoucs, on y porte des toiles pein„ tes, des toiles de coton blanches, lustrées, & de différentes couleurs. On „ apporte de la Chine des étoffes de soie & de coton, du tabac, du corail „ & des aiguilles, que les Kamtschadales préferent à celles de la Russie. En„ fin on leur apporte du pays des Koriaques, toutes sortes de peaux de ren-

„ nes, crûes & préparées. C'est la meilleure marchandise, parce qu'il s'en „ fait un grand débit."

CE commerce doit se faire avec une certaine modération, & proportionnellement au besoin du moment. Comme il n'y a point de trafic dans le pays, ni de circulation, les marchands établis au Kamtschatka, n'achetent gueres au-delà de la consommation intérieure, & ne veulent point se charger, même à très-bas prix, de ce qui reste aux vaisseaux qui s'en retournent. Semblables aux Kamtschadales, ils ne prennent que ce dont ils ont un besoin pressant, aimant mieux risquer d'acheter cinq fois plus cher de leurs compatriotes le nécessaire dont ils manquent, que d'avoir, à bon marché, le superflu d'avance. Aussi le prix des marchandises qu'on apporte au Kamtschatka, n'est-il jamais bien fixe. Dans l'automne, qui est la saison du concours des marchands, on achete à meilleur marché. Au printems, les marchandises renchérissent; c'est le tems du débit. M. Kracheninikow donne, à cette occasion, un tarif des marchandises qui se vendent au Kamtschatka, avec le prix de l'achat & celui du gain pour le marchand.

Tarif de ces marchandises.

PAR ce tarif, on voit que la toile étrangere, qui vaut un rouble en Russie, se vend deux roubles au Kamtschatka; que les draps les plus communs, qui coûtent douze copeks, ou sols, par archine, sont vendus cinquante ou soixante sols. Le damas, de dix roubles par piece, ou rouleau, vaut vingt ou vingt-cinq roubles. Le taffetas, de trois roubles la piece, en vaut huit. Des bottes qui ont coûté soixante à quatre-vingts copeks, se vendent trois roubles, dont un vaut cent copeks. La toile de coton de Boukharie, retire sept à huit roubles, sur trois d'avance; & celle du pays des Calmoucs, retire un rouble, ou même un rouble & demi, sur quarante copeks.

L'ÉTAIN travaillé, qui coûte vingt-cinq sols la livre, en rend cent quatre-vingts. Une marmite de cuivre, de trente-cinq sols, en vaut cent vingt. Une poële de fer, de quinze sols, se revend un rouble. Un coûteau de Solikamskoi en Sibérie, vaut cinq à six fois son prix, au Kamtschatka. Le corail, à douze sols le cent, vaut un rouble. Le tabac d'Ukraine, qui vaut dix sols la livre, se vend neuf francs. Les Russes, à ce prix sont meilleurs négocians, ou meilleurs financiers, que nous.

LA farine de seigle, dont la mesure a coûté vingt-cinq copeks, se vend depuis quatre roubles jusqu'à huit. Le suif qui coûte neuf francs le poude de quarante livres, se vend de quatre à cinq roubles; & le beurre, à six francs le poude, est vendu six ou huit roubles. Les peaux de rennes préparées, ne gagnent que deux tiers au-dessus du prix de l'achat, & les jeunes peaux avec le poil, qui n'ont coûté qu'un rouble, en valent jusqu'à douze.

ENFIN, on importe au Kamtschatka pour dix mille roubles de marchandises, qui rapportent trente ou quarante mille roubles; & celles qu'on exporte de ce pays à Kiakhta, sur les frontieres de la Chine, rendent au moins le double de ce prix. Autrefois tous les marchés se faisoient en fourrures; & la peau de renard, qu'on évaluoit un rouble, étoit la mesure commune de toutes les autres pelleteries. Ainsi le Kamtschadale achetoit un renard de tabac, ou de farine, ou de beurre; c'est-à-dire, qu'il donnoit en pelleteries un prix équivalent à tant de peaux de renard, pour avoir un tel poids de farine.

HISTOIRE DU KAMTSCHATKA.

Pour une livre de tabac que donnoit le Russe, il falloit lui livrer un renard quatre cinquiemes; c'est à-dire, une marchandise équivalente à ce prix, qui est neuf francs. Le renard, ou la peau de renard, étoit donc une monnoie de compte, purement factice & nominale, qui, dans l'origine ayant représenté physiquement les autres valeurs, ou marchandises, étoit devenue un signe idéal de convention. D'abord la peau de renard acheta tout, jusqu'à l'argent même; aujourd'hui l'argent achete le renard. Ainsi, comme le renard représentoit un rouble en argent, ou cette valeur en marchandises, & qu'aujourd'hui il n'a conservé, de sa représentation, que le nom & l'idée; on ne devroit pas être surpris de voir un Kamtschadale vendre pour un renard, ou pour deux renards, de renard; c'est-à-dire, vendre les peaux de renard pour la valeur d'un rouble ou de deux renards. Il est bien plus singulier d'entendre chez un peuple policé, acheter pour six blancs de poivre, que de voir un sauvage chargé de pelleteries, demander un coûteau pour un renard. Mais aujourd'hui les Kamtschadales même, achetent & vendent à prix d'argent.

Les marchandises qui sortent du Kamtschatka, payent à la douane d'Okhotsk, un droit de dix pour cent; & de douze, quand ce sont des zibelines. Mais un revenu plus considérable, que la couronne de Russie tire de cette colonie, c'est celui qui vient de l'eau-de-vie, dont il se fait une consommation qui produit au fisc trois ou quatre mille roubles.

Route de Iakoutsk au Kamtschatka.

Il falloit que la soif du gain, ou la fureur des conquêtes, fût bien ardente, pour faire courir au Kamtschatka par des routes où l'on avoit à combattre non-seulement des peuples indomptables & féroces, mais le froid & la faim, quelquefois plus cruels que les hommes. Tels étoient pourtant les ennemis, qu'alloient braver les collecteurs des taxes du Kamtschatka, pour la couronne de Russie. Ces Cosaques ne voyageoient que dans l'hiver, sans autres provisions que celles qu'ils portoient sur leurs petits traîneaux. „ Il leur falloit traverser de vastes déserts, où regnent souvent des ouragans affreux. Alors, „ obligés de séjourner, ils consommoient bientôt leurs provisions, & se trouvoient réduits à manger leurs sacoches de cuir, leurs courroies, & leurs „ chaussures, & sur-tout leurs semelles qu'ils faisoient rôtir. „ Il paroît presque incroyable, dit M. Krachenimikow, qu'un homme puisse vivre dix à „ onze jours sans manger; c'est pourtant une chose qui ne surprend personne „ dans ce pays; puisque parmi ceux qui ont fait ce voyage, il y en a peu qui „ n'aient été exposés à cette cruelle extrêmité."

Anciennes routes par terre.

Cet auteur indique ensuite trois routes, qui menoient autrefois de Iakoutsk au Kamtschatka. La premiere alloit, par la Léna, dans la mer glaciale, d'où l'on entroit dans les rivieres d'Indigirka, ou de Kowima. De-là, par terre, on alloit gagner la mer de Pengina, ou d'Olioutor, qu'on côtoyoit en canot, ou à pied. Mais cette route qui faisoit parcourir douze cents lieues, au lieu de six cents, étoit sujette à de grands inconvéniens: car dans la belle saison, où les glaces sont fondues, il ne falloit pas moins d'un an pour ce trajet, même avec un vent favorable; & si le tems étoit contraire, les glaces pouvoient briser les bâtimens, & l'on étoit trois ans à faire cette route. On l'a donc abandonnée.

La seconde route, par terre, menoit à Anadirskoi. On traversoit six à sept simovies,

fimovies, ou habitations d'hiver, pour y lever environ deux mille six cents quatre-vingt-trois zibelines, & une cinquantaine de renards. Ce tribut exige l'emploi de cinquante soldats, avec deux commissaires, pour garder près de soixante-dix ôtages, qui répondent du payement des taxes. Ainsi, ce chemin n'étoit pas tant la route du Kamtschatka, que celle de plusieurs autres pays, tributaires de la Russie. Ensuite d'Anadirskoi, en côtoyant la riviere de Pengina, puis la mer de ce nom, on gagnoit, à travers les montagnes, l'ostrog inférieur du Kamtschatkoi. Ce dernier chemin, d'environ douze cents werstes, étoit d'un mois, & se faisoit en partie avec des rennes, à dix lieues, ou quarante werstes, par jour. Mais comme la route entiere, depuis l'embouchure de la Kamtschatka, demanderoit sept mois de marche, sans compter les séjours, on ne s'en sert que pour expédier des couriers dans les affaires qui ne peuvent souffrir les risques & les retardemens de la mer.

Histoire du Kamtschatka.

La troisieme route se fait presque toute par eau. On descend de Iakoutsk, la Lena, jusqu'à l'embouchure de l'Aldan. On remonte celle-ci, jusqu'à l'embouchure de la Maiou, d'où l'on remonte jusqu'à la Ioudoma. On gagne, par cette riviere, un endroit qui s'appelle la Croix de Ioudoma, d'où l'on se rend à Okhotsk, par terre; ou bien on s'arrête en chemin sur la riviere d'Ourak, que l'on descend pour regagner, par mer, le port d'Okhotsk. Mais comme cette riviere est dangereuse par ses cataractes, on ne s'y expose gueres. D'ailleurs ce trajet de Iakoutsk par eau, demande au moins un été tout entier, & souvent davantage; quoiqu'il n'y ait, peut-être, gueres plus de deux cents lieues en droiture, d'un port à l'autre.

Ainsi la route la plus sûre & la plus fréquentée, est celle dont M. Krascheninikow nous donne l'itinéraire, dans le journal d'un voyage qu'il a fait lui-même de Iakoutsk au Kamtschatka. La description de ce voyage, dit-il, peut servir à perfectionner les cartes géographiques: sous ce point de vue, elle mérite d'être insérée dans l'Histoire Générale des Voyages, pour l'instruction des géographes.

Quatrieme route.

„ La quatrieme route, dit le voyageur Russe, se fait en été par les montagnes. De Iakoutsk, on descend la Lena l'espace de dix werstes, & l'on „ s'arrête à Iarmanka, vis-à-vis l'isle aux ours. Iarmanka, qui signifie *foire*, „ est un lieu qui, sans être habité, sert de rendez-vous aux gens qui vont à „ Okhotsk. On y reste quelques jours pour les préparatifs de ce voyage; on „ y arrange les balots de façon que pesant chacun deux poudes & demi, la „ charge d'un cheval soit de cinq poudes.

„ Au sortir de Iarmanka, on trouve, à trois werstes, *Koumaktai-khortiga*, „ colline sablonneuse, où les Iakoutes ont suspendu, sur des arbres, beaucoup „ de crinieres de chevaux, comme une offrande qu'on fait à l'esprit malin de „ la montagne, pour la monter & la descendre sans danger. En allant de Iarmanka à cette colline, on voit à gauche un lac qui a deux werstes de circuit. „ Après avoir descendu ce monticule, on traverse cinq à six déserts, placés à „ un werste les uns des autres. Le dernier s'appelle *Dolgota*. Ce fut-là notre premier campement, dit M. Kracheninikow.

Lacs, rivieres & déserts.

„ Le lendemain nous traversâmes, à un werste plus loin, la riviere *Sola*. „ Elle a sa source à cent werstes, dans une chaîne de montagnes; son embou-

HISTOIRE DU KAMTSCHATKA.

Topographie remarquable pour les voyageurs.

„ chure dans la Lena est à six werstes de l'endroit où nous la passâmes. On „ fit rafraîchir les chevaux à onze werstes de la Sola. A treize werstes plus „ loin, nous finîmes notre journée, près du lac *Ourion-khamous*, ou le *ro-* „ *seau blanc*.

„ Le jour suivant nous passâmes deux lacs; nous allâmes rafraîchir au bord „ du lac *Arilak*, & coucher sur le bord du lac *Talba*, où les Iakoutes tien- „ nent une poste. Sur cette route, on trouve encore deux autres lacs, l'un „ à droite, l'autre à gauche, qui se regardent; & le grand lac *Oulakhan-* „ *Nosragana*, dans lequel se décharge la riviere *Tangaga*, qui tombant d'u- „ ne chaîne de montagnes, court l'espace de quarante werstes. Sur la route „ de cette journée, qui fut de trente werstes, nous vîmes environ dix lacs.

„ Le quatrieme jour, à vingt werstes du lac Talba, après avoir traversé „ des montagnes, & quatre ou cinq déserts, nous rafraîchîmes nos chevaux „ sur le bord du lac *Satagai*. Le matin nous avions laissé trois lacs sur la „ droite; l'après-midi, nous en vîmes de près, quatre autres, tous de ce „ même côté. Le dernier est *Aln-Ambaga*, situé à treize werstes du lac Sa- „ tagai. Il fallut y passer la nuit.

„ Le lendemain matin, encore trois petits lacs. A un werste & demi du „ dernier, qui s'appelle *Egdegás*, est la riviere *Kokora*, qui se jette dans la „ *Tatta*. Nous la descendîmes jusqu'à son embouchure, l'espace de vingt-deux „ werstes. On trouve sur cette route huit lacs, & quatre déserts. A un wer- „ ste avant d'arriver au lac *Tchirantchi*, qui est le dernier, les Cosaques tien- „ nent une poste, où l'on prend des chevaux qu'on envoie d'avance aux bords „ de la riviere Aldan, pour rélayer ceux qu'on a menés de Iakoutsk. On y pas- „ se la nuit, on y achete des bestiaux pour vivre dans les déserts. Les voya- „ geurs les font marcher devant eux; ils les tuent les uns après les autres, & „ partagent entr'eux tous la viande avec égalité. On la fait rôtir, & l'on „ prend garde de n'en apprêter que la quantité nécessaire pour la consomma- „ tion, autrement elle se gâte & les vers s'y mettent.

„ Le sixieme jour, nous ne fîmes que quinze werstes, par une route qui „ contient trois lacs & cinq déserts. Le dernier, où l'on passa la nuit, fut le „ désert *Tittiaka*, sur les bords d'un petit lac.

„ La septieme journée, on rencontre cinq déserts jusqu'à la riviere *Tooula*, „ dans l'espace de douze werstes. A treize werstes de la Tooula, est la *Nam-* „ *gara*, qui, par un cours d'environ soixante werstes, va se jetter dans la „ *Tatta*. A deux werstes avant d'arriver à celle-ci, on passe la nuit.

„ Le lendemain, on passe la Tatta, dont la source est à cent cinquante „ werstes, & l'embouchure à cent soixante de l'endroit où nous la traversâ- „ mes. Ce jour-là-même on passe quatre autres rivieres, & une petite chaî- „ ne de montagnes. On va finir cette journée au bord du lac *Bisiktaka*.

„ Le neuvieme jour nous vîmes environ huit lacs, dont le plus grand, qui „ est celui de *Tigitti*, a cinq werstes en long du sud au nord, & près d'un „ werste & demi de largeur. Depuis le lac Bisiktaka, d'où l'on part, il y a „ dix-huit werstes jusqu'au gué de la riviere *Amga*. Celle-ci, large de qua- „ rante à cinquante sagenes, se jette dans l'Aldan, à cent werstes de l'endroit „ où on la passe. L'Amga est remarquable, parce qu'on y envoya jadis des

„ payſans Ruſſes, pour y cultiver les terres. Mais au lieu d'y établir l'agri„ culture, ils y ont oublié juſqu'à leur langue maternelle, pour y prendre les „ mœurs des Iakoutes. La religion eſt la ſeule choſe qu'ils aient conſervée de „ leurs peres; parce que ſes idées tiennent à l'imagination & aux paſſions les „ plus fortes, tandis que les mots ne ſe gravent que dans la mémoire.

„ Le lendemain il fallut paſſer, remonter, ou côtoyer, huit à dix rivie„ res. Nous fîmes douze werſtes à travers les montagnes; nous comptâmes „ ſept à huit lacs. Il y en a trois que traverſe la petite riviere *Tchipanda*, „ qui ſe jette dans l'Aldan. Ce fleuve navigable tombe dans la Lena, à deux „ cents werſtes de Iakoutsk. On le paſſe en batteau dans un endroit qu'on ap„ pelle *Beltskoi;* parce qu'il eſt à vingt-quatre werſtes au-deſſous de l'em„ bouchure de la *Bélaia*, qui s'y jette. Depuis Iarmanka juſqu'au paſſage de „ Beltskoi, nous ne trouvâmes que des bois, la plupart de méleſes & de bou„ leaux, peu de ſapins, & point de trembles, ſi ce n'eſt le long de la riviere „ *Elgei*, qui, après un cours de vingt werſtes, ſe jette dans la *Nokhou*, tri„ butaire de l'Aldan. Après avoir traverſé ce fleuve nous gagnâmes la Bé„ laia, que les Iakoutes appellent *Taidaga*. C'eſt à ſon embouchure que „ nous paſſâmes la nuit."

Le onzieme jour, nous côtoyâmes cette riviere en remontant, & nous en traverſâmes trois autres, qui s'y jettent à ſa droite: il fallut paſſer la nuit ſur les bords de la *Lébini*, l'un de ces trois torrens, après une journée de vingt-ſix werſtes. Celle du lendemain, ne fut que de vingt-quatre werſtes. A ſept werſtes de la Lébini, nous paſſâmes l'*Ardajiki*. A neuf werſtes de celle-ci, nous rafraîchîmes nos chevaux près de la montagne *Tillak-haia*, qui veut dire, montagne des vents, parce qu'ils y ſont impétueux & continuels. A cinq werſtes de cette montagne, commence la forêt noire, qui a dix werſtes d'étendue; nous en fîmes trois, & nous nous repoſâmes pour paſſer la nuit.

Le lendemain, nous achevâmes de traverſer la forêt, & fûmes arrêtés par la pluye, le reſte du jour & la nuit ſuivante. En remontant le long de la Bélaia, il fallut la paſſer trois fois dans l'eſpace d'environ ſeize werſtes. Comme l'été avoit été fort ſec, il ne fut pas difficile de la paſſer à gué. Mais dans les tems de grande pluie, il faut s'arrêter: car elle devient ſi rapide, que ſi l'on tente de s'y expoſer dans des radeaux, le courant les emporte quelquefois ſur des rochers, ou des troncs d'arbre cachés ſous l'eau, briſe les radeaux & ſubmerge les hommes. La Bélaia ſe fait encore remarquer par des pins & des ſapins, des bouleaux & des ſaules nains, dont ſes bords ſont couverts; par quelques groſeilliers & genevriers épars; mais ſurtout par de la rhubarbe ſauvage, qu'on diroit avoir été ſemée à deſſein, tant elle y eſt abondante.

A vingt-cinq werſtes de la forêt noire, eſt la Tchagdala, qui ſe jette auſſi dans la Bélaia. On la traverſe ſept fois dans l'eſpace de quatre lieues. A quinze werſtes de l'endroit où on la paſſe pour la ſeptieme fois, on rencontre la riviere Iounakan, qui ſe jette dans l'Aldan. A dix werſtes au-deſſous de ſa ſource, elle reçoit, à ſa gauche, une petite riviere, dont les Iakoutes ne purent nous dire le nom. A un demi-werſte de ſon embouchure, eſt un lac appellé *Bous-Kiol*, ou lac glacé; il l'eſt toujours, malgré les chaleurs de l'été. Ce lac, profondément creuſé entre des montagnes eſcarpées, a cent cinquante ſa-

Lac toujours glacé.

genes de long, sur quatre-vingts de large. „ La glace a environ un pied huit „ pouces d'épaisseur: elle ressemble parfaitement à celle du printems; elle est „ bleuâtre, inégale sur la surface, & pleine de trous, que le soleil y fait sans „ doute." C'est une des curiosités du voyage de Iakoutsk à Okhotsk.

On traverse la Iounakan huit fois en dix werstes. A l'endroit où on la passe pour la huitieme fois, elle se partage en deux bras; dont l'un qui court à l'ouest, se traverse encore trois fois dans l'espace de huit werstes.

Réflexions sur cette longue route.

Le reste de cette route est si coupé de rivieres, & l'itinéraire en est si embarrassé, par la description de leur cours, que le lecteur le plus intrépide est forcé de rester à moitié chemin, & de laisser parcourir le récit de ce voyage à ceux qui voudront l'entreprendre. On plaint d'avance les hommes que leur destinée aura condamnés à ce pénible trajet. Il faut être né sous les deux ourses, & sous le sceptre de fer de la Sibérie, avec une poitrine d'airain, & des entrailles de glace, pour affronter tant de périls & d'ennuis, sans autre société que des Cosaques exacteurs, ni d'autre récompense que des peaux de renard, ou quelques notions imparfaites de géographie. Cependant s'il y avoit un motif capable d'échauffer & de soutenir une ame fortement éprise de cette curiosité, qui brave la faim & la mort, à travers les torrents & les déserts; ce ne peut être que l'amour de la vérité, cette passion des grands esprits, qui doit leur inspirer autant de courage pour détruire le trône des erreurs, que l'on a employé de violence à l'établir. Mais comme le progrès du mensonge a été l'ouvrage du tems, le rétablissement de l'empire de la vérité doit être encore plus le fruit des ans & des labeurs du génie; avec cette différence, que l'intérêt & les passions ont toujours servi l'erreur, tandis que la vérité n'a pour elle que le bien de l'humanité, si foiblement senti, si peu connu, si mal défendu par les cris de la nature, contre les armes de l'oppression.

Suite de cette route.

Terminons, en peu de mots, une relation déja trop longue pour l'impatience de la plupart des lecteurs. Depuis la *Iounakan* jusqu'à *Ioudomskoi-krest*, ou la *Croix de Ioudoma*, dans un espace de trois journées de chemin, ou d'environ cent werstes, on trouve cinq glacieres, dont une a deux cents sagenes de large, sur cinquante de long, & la plus grande a trois werstes de longueur, sur une de largeur. La croix de Ioudoma, est un lieu d'entrepôt qui contient deux bâtimens pour les officiers de marine, une caserne pour les soldats, cinq magasins & quelques autres logemens. Tout cela fut bâti pour faire l'expédition du Kamtschatka, & sert à la communication de Iakoutsk avec Okhotkts. Depuis Ioudomskoi jusqu'à ce dernier port, il y a sept jours de route, neuf ou dix rivieres qu'on passe & repasse. Environ à moitié chemin, on trouve un bureau de visite, situé à l'embouchure de la riviere *Korchounowka*, & un endroit appellé *Ouratskoe-Plodbische*. C'est un lieu où l'on avoit logé les ouvriers de l'amirauté Russe, employés à construire les bateaux plats qui devoient transporter, sur l'*Ourka*, les munitions nécessaires à l'expédition du Kamtschatka.

Ioudomskoi-kreft, ou la Croix de Ioudoma, entrepôt pour la route du Kamtschatka.

Enfin, M. Kracheninikow, parti de Iarmanka le 9 Juillet 1737, arriva à Okhotsk le 19 Août, après trente quatre jours de marche, & sept de séjour, ou de campement.

„ On peut dire de cette route, (c'est le voyageur qui parle) qu'elle n'est

HISTOIRE DU KAMTSCHATKA.

„ pas mauvaiſe depuis Iakoutsk jusqu'au paſſage de la Bélaia; mais de-là „ jusqu'à Okhotsk, elle eſt auſſi incommode, & auſſi difficile qu'il ſoit poſſible „ de ſe l'imaginer: car il faut côtoyer continuellement des rivieres, ou paſſer „ à travers des montagnes couvertes de bois. Les bords des rivieres ſont rem- „ plis d'une ſi grande quantité de groſſes pierres, & de cailloux ronds, qu'il „ eſt ſurprenant que les chevaux puiſſent marcher deſſus; beaucoup s'y eſtro- „ pient. Plus les montagnes ſont hautes, plus elles ſont remplies de boues „ On trouve ſur leur ſommet des marais énormes, & des endroits couverts „ d'une terre mouvante. Si un cheval de ſomme s'y enfonce, il n'y a nul „ moyen de l'en tirer. Et quand on marche, on ne peut voir qu'avec la plus „ grande horreur la terre ſe mouvoir, comme les vagues, dix ſagenes autour „ de ſoi."

Incommodités & difficultés de la route de Iarmanka à Okhotsk.

Ainsi, malgré tous les périls de la mer, les voyages de terre ſont encore plus rebutans, par la longueur des routes, la difficulté des chemins, l'incommodité des tranſports, ſurtout dans ces pays déſerts, où la terre qui paroît à peine ſortie du ſein des mers conſerve encore le limon & la vaſe dont elle fut détrempée. Les rivieres, ſans nombre, qui tiennent ce pays dans une ſorte d'immerſion, attendent la main de l'homme, pour recevoir des loix & des barrieres dans leur cours, pour rendre habitable & fécond le ſol qu'elles inondent.

Cependant M. Kracheninikow, qui avoit fait la partie la plus longue & la plus déſagréable de ſon voyage, avoit encore d'autres périls à eſſuyer avant d'arriver au terme. Il attendit près de deux mois à Okhotsk, qu'un vaiſſeau [nommé la *Fortune*] venu du Kamtſchatka, fût radoubé pour y retourner. Enfin ce bâtiment fut prêt & chargé: l'on partit le 4 Octobre 1737. Laiſſons parler l'auteur jusqu'à la fin de ſon voyage.

Route d'Okhotsk au Kamtſchatka, par mer.

„ Nous ſortîmes, (dit-il) à deux heures après-midi de l'embouchure de „ la riviere Okhota, & ſur le ſoir nous perdîmes la terre de vue: mais ſur „ les onze heures on apperçut que notre bâtiment faiſoit une ſi grande quan- „ tité d'eau, que ceux qui étoient à fond de cale, en avoient jusqu'aux ge- „ noux. Quoiqu'on fît agir ſans ceſſe les deux pompes, & que chacun tra- „ vaillât à puiſer l'eau avec des chaudrons, & tous les vaſes qui tomboient „ ſous la main, elle ne diminuoit point. Notre vaiſſeau étoit tellement char- „ gé, que l'eau entroit déja dans ſes ſabords: il n'y avoit pas d'autre moyen „ pour nous ſauver, que d'alléger le vaiſſeau.... Nous jettâmes à la mer tout „ ce qui étoit ſur le pont, ou attaché autour du vaiſſeau; mais cela ne pro- „ duiſant aucun effet, nous jettâmes encore environ quatre cents poudes de la „ cargaiſon.... Enfin l'eau commença à diminuer. On ne pouvoit pour- „ tant pas quitter la pompe; car en quelques minutes l'eau augmentoit de „ deux pouces....

„ Nous reſtâmes dans cette triſte ſituation jusqu'au 14 Octobre, ayant „ ſans ceſſe beaucoup à ſouffrir du froid & de la neige mêlée de pluye. Enfin „ nous arrivâmes à l'embouchure de la *Bolchaia-Reka*, & nous y entrâmes: „ mais il s'en fallut peu que ce ne fût pour notre malheur. Les matelots ne „ connoiſſoient ni le flux, ni le reflux." L'un & l'autre, même dans le tems le plus calme, excitent, en commençant, une agitation conſidérable, qui fait

qu'on les confond. Le vent du Nord rendoit alors les vagues très-hautes. Elles étoient si impétueuses, qu'elles passoient par dessus le vaisseau, qui très-mauvais d'ailleurs craquoit de toutes parts. La rapidité du reflux, & le vent contraire que nous avions de côté, ne laissoient plus d'espérance d'entrer dans la riviere. „ Plusieurs étoient d'avis de regagner la mer, & d'attendre le „ flux. Si l'on avoit suivi leur conseil, nous étions perdus sans ressource; car „ ce vent impétueux du Nord continua d'être si violent pendant plus d'une „ semaine, qu'il nous auroit emportés en pleine mer, où notre vaisseau au- „ roit infailliblement péri. Mais par bonheur pour nous, on se détermina à „ suivre l'avis de ceux qui soutinrent qu'il valoit mieux nous faire échouer sur „ la côte, ce que nous fîmes environ à cent brasses de l'embouchure de la „ riviere, du côté du midi. Notre bâtiment fut bientôt à sec, car le reflux „ duroit encore.

„ SUR le soir, lorsque le flux revint, nous coupâmes le mât. Le lende- „ main nous ne trouvâmes plus que des planches des débris de notre vaisseau; „ le reste fut emporté par la mer. Nous vîmes alors tout le danger que „ nous avions couru; car toutes les planches du vaisseau étoient si noires & „ si pourries, qu'elles se rompoient aisément sous la main.

„ NOUS restâmes sur la côte dans des balaganes & des cahutes, jusqu'au „ 21 de ce mois, attendant les canots qu'on devoit nous envoyer de l'ostrog. „ Pendant le tems de notre séjour, il y eut un tremblement de terre presque „ continuel; mais comme il étoit très-foible, nous attribuâmes le mouvement „ que nous sentions, & la difficulté avec laquelle nous marchions, à notre „ foiblesse & à la violente agitation que nous venions d'essuyer sur la mer. „ Nous ne fûmes pas longtems à reconnoître notre erreur, car quelques Kou- „ riles, qui vinrent dans l'endroit où nous étions, nous dirent que ce trem- „ blement de terre avoit été très-violent, & que les eaux de la mer s'étoient „ élevées très-haut.... Enfin nous partîmes de cet endroit le 21 Octobre, „ & le lendemain nous arrivâmes sur le soir à Boltcheretskoi-Ostrog."

IL résulte de ce récit, qu'en dix jours, par un tems calme, avec un vaisseau délabré, l'on a fait autant de chemin sur mer, qu'on en avoit fait dans un mois par terre, avec la belle saison & sans contretems. Mais ce qui prouve combien la navigation a d'avantage sur toutes les autres manieres de voyager, c'est le retour du Kamtschatka à Iakoutsk. Le trajet maritime est très-court, quand il se fait dans les longs jours de l'été. La mer n'est point orageuse, on n'y craint que les calmes. Mais en supposant que le tems soit le même pour la traverser, soit du continent, soit de la presqu'isle, on gagne toujours beaucoup, en retournant d'Okhotsk à Iakoutsk. On peut aller, par eau, du port de mer jusqu'à la riviere Aldan, en gagnant la Ioudoma, qui se jette dans la Maïou. Le chemin le plus difficile est jusqu'à la croix de Ioudoma. M. Krachenínikow fut sept jours pour aller du port d'Okhotsk à Ioudomskoi-krest; de-là, cinq jours pour entrer dans la Maïou, mais en ne navigeant que le jour; car il descendit en moins de trois jours la Ioudoma, qui ne se remonte pas en moins de cinq ou six semaines. Enfin il ne fut que dix-huit jours à regagner Iakoutsk, du port d'Okhotsk, en y comprenant même les tems de séjour & de retardement. Ainsi le retour épargne la moitié du tems, sans parler des fatigues & des peines du voyage par terre.

eur donnent les Kouriles, les Japonois & les Russes, en fait varier la quantité précise. M. Spangenberg (*t*) qui les a suivies depuis le Kamtschatka jusqu'au Japon, mais sans y aborder, ni pouvoir les compter avec exactitude, nous

(*t*) Voyez le XXIIe. Volume de l'Edition de Hollande, pag. 190 & suiv. R. d. E.

HISTOIRE DU KAMTSCHATKA.

laisse incertains & sur leurs vrais noms & sur leur nombre. M. Krascheninikow a suppléé à ce défaut, par les notions qu'il en a prises dans Mrs. Steller & Muller. „ Au reste, il seroit à souhaiter (dit-il) que la description que „ M. Spangenberg a donnée des isles Kouriles qui s'étendent jusqu'au Japon, „ pût s'accorder avec celle de M. Muller: on connoîtroit par-là au juste, „ non-seulement leur grandeur & la véritable situation de chacune en parti„ culier, mais encore la distance qu'il y a entr'elles; au lieu qu'à présent on „ n'en peut juger que par conjecture."

Premiere isle des Kouriles.

LA premiere des Kouriles, appellée *Choumtchou*, a du nord-est au sud-ouest, cinquante werstes de longueur sur trente de largeur. Elle est remplie de montagnes, de lacs & de marais, d'où sortent de petites rivieres qui tombent dans la mer. Trois de ces rivieres, où l'on trouve du saumon de différente espece, mais en petite quantité, présentent une habitation chacune. Quarante-quatre personnes sont toute la population de l'isle. On veut que ces habitans y soient venus du Kamtschatka, à l'arrivée des Russes; c'étoit du moins leur asyle le plus proche. Ils firent, dit-on, alliance avec d'autres insulaires voisins; & les enfans sortis de ce mélange de Kamtschadales & de Kouriles, ont une figure plus avantageuse, des cheveux plus noirs & beaucoup plus de poil. Quelle que soit cette origine, il est vraisemblable que ce sont tantôt les insulaires qui passent au continent, quand ils ont trop de monde, ou trop peu de subsistance; & tantôt les habitans de la terre-ferme, qui peuplent les isles, quand ils y sont chassés par la guerre, ou jettés par les tempêtes. Ces différentes causes doivent avoir établi une réciprocité d'origine & de population, entre les Kouriles & le Kamtschatka. Le trajet qui sépare le cap de la péninsule d'avec l'isle de *Choumtchou*, n'est que de quinze werstes, que l'on fait en trois heures, mais dans un tems calme & vers la fin de la marée; car, durant le flux, les vagues battent si fort du cap à l'isle, que les flots élevés de vingt à trente sagenes, ne permettent pas aux canots d'aller d'un rivage à l'autre. Les Cosaques appellent ces vagues *Souwoem*, les Kouriles *Kogathe*; c'est-à-dire, chaîne de montagnes; quelquefois *Kamoui*, divinité. Aussi leur jette-t-on, en passant, des idoles de bois pour calmer leur courroux, ou plutôt pour diminuer la crainte du danger. Les sauvages & leurs dieux ont cela de commode, que la malice des uns, & la frayeur des autres, s'appaisent de rien, comme elles s'irritent.

LA seconde isle est *Poromousir*, deux fois plus grande que la premiere. Le détroit qui l'en sépare, n'est que de deux werstes, mais semé de rochers, & bordé de côtes escarpées. Les habitans de cette isle sont, dit-on, de vrais Kouriles; ils ont leurs habitations sur la pointe du sud-ouest, aux bords d'un lac qui a cinq werstes de circuit. Ces deux premieres isles sont sujettes à des tremblemens de terre & à des inondations. La mer y apporte de l'Amérique & du Japon, différentes especes d'arbres; parmi lesquels sont des débris de camphriers. „ On m'en a donné de grands morceaux," dit M. Krascheninikow.

Histoire poëtique d'une montagne.

A l'ouest de Poromousir, est une isle déserte, désignée sur la carte sous le nom d'*Anfinogen*, mais que les Kouriles appellent *Ouiakoujatch*, qui veut dire rocher escarpé. Ce n'est qu'une montagne ronde, qui paroît, dit-on, exhaler

exhaler de la fumée; on y va des Kouriles & du Kamtſchatka, chaſſer ou pêcher les lions & les veaux marins, qui s'y plaiſent. Les peuples d'alentour font une hiſtoire poétique de cette montagne. Elle étoit autrefois, diſent-ils, au milieu du grand lac Kourile, qui eſt ſur la pointe du Kamtſchatka; mais comme ſon ſommet déroboit la lumiere aux montagnes voiſines, elles lui firent la guerre, & l'obligerent de chercher un aſyle à l'écart, dans la mer. Ce fut à regret qu'elle quitta le lac, & pour monument de ſa tendreſſe elle y laiſſa ſon cœur. C'eſt un rocher qui eſt encore dans le lac Kourile, & qu'on appelle *Outchitchi*, qui ſignifie *cœur de rocher*. Mais le lac, la payant de retour, courut après elle, quand elle ſe leva de ſa place, & il ſe fraya, vers la mer, un chemin qui eſt aujourd'hui le lit de la riviere *Ozernaia*. Les jeunes gens, dit-on, rient de cette fable, & les vieilles femmes la racontent comme une vérité. C'eſt du moins un reſte de ce ſtyle allégorique, répandu depuis bien des ſiecles, par toute la terre, ſur les cataſtrophes & les révolutions phyſiques que le globe a éprouvées. Tous les peuples ſauvages ont mis leur hiſtoire en fables, ou leurs fables en hiſtoire; mais tous n'ont pas ſçu, comme les Grecs, embellir leurs erreurs. Les amours d'Alphée & d'Arethuſe, en Sicile, n'ont pas d'autre origine que l'amour du lac Kourile pour la montagne Ouiakoujatch. C'eſt dans l'imagination des peuples enfans, que ſont nées ces deux fables. Donnez un Ovide, un Théocrite aux Kouriles, & leurs fictions vaudront peut-être celles de la Grece & de Rome.

Histoire du Kamtschatka.

La troiſieme des Kouriles, (car l'iſle Ouiakoujatch n'eſt pas proprement de ce nombre) c'eſt celle de *Sirinki*. Les habitans des deux premieres vont chercher dans celle-ci des oiſeaux & de la ſarana pour vivre.

La quatrieme eſt l'iſle d'*Onekoutan*. M. Steller dit que les habitans des iſles plus éloignées, venant dans celle-ci enlever les femmes & les enfans, les inſulaires d'Onekoutan allerent s'établir à Poromouſir. M. Kracheninikow dit, au contraire, que les Kouriles d'Onekoutan tirent leur origine de ceux de Poromouſir. La preuve en eſt, que des familles entieres de la quatrieme iſle vont rendre viſite, ou plutôt hommage, aux habitans de la ſeconde, en leur payant des tributs de peaux de caſtor, ou de renard. „ On peut juger „ par-là," continue M. Kracheninikow, „ que les autres habitans d'One-„ koutan ne refuſeroient pas de payer des tributs, ſi l'on envoyoit des gens „ pour les ſoumettre & les aſſûrer de la clémence de S. M. Impériale, & de „ la puiſſante protection qu'ils peuvent en attendre contre leurs ennemis, qui „ viennent de tems en tems faire des incurſions chez eux." Au reſte, il y a dans le récit de M. Kracheninikow, ou de ſon traducteur françois, une contradiction dans ce qu'il dit de la ſeconde iſle des Kouriles & de la quatrieme.

En général, il paroît qu'on n'a pas des connoiſſances bien certaines ſur toutes ces iſles. L'auteur Ruſſe, abandonné de M. Steller à la quatrieme iſle, a recours à M. Muller, pour la deſcription des ſuivantes, dont, ſon premier guide, ni lui, n'ont pu, dit-il, avoir aucun détail. M. Muller en parle d'après les notions qu'il en a tirées des Japonois qui firent naufrage au Kamtſchatka, d'où ils furent envoyés à Pétersbourg. Mais il n'eſt point d'accord avec M. Steller, ni ſur le nombre, ni ſur la place de ces iſles.

La cinquieme eſt, ſelon lui, l'iſle *Koukoumicha*. Elle forme un triangle avec les iſles Sirinki & Ouiakhkoupa; mais elle eſt la plus méridionale des trois. „ Il paroît que ce ſont ces iſles qui ſont indiquées dans l'Atlas „ Ruſſe, ſous les noms de Diakou, Sainte-Hélié, ou Ilia, & Galante."

Quoi qu'il en ſoit de la cinquieme & de la ſixieme iſle, ſur la poſition deſquelles les géographes ſont en conteſtation, la ſeptieme eſt *Araoumakoutan*, qu'un volcan rend déſerte.

La huitieme eſt *Siaskoutan*, qui a quelques habitans; la neuvieme, à l'oueſt, eſt *Ikarma*; la dixieme, au ſud-oueſt, *Machaoutchou*; la onzieme, au ſud eſt, s'appelle *Igathon*. Ce ſont de petites iſles déſertes.

La douzieme, à une demi-journée de Siaskoutan, au midi, s'appelle *Chokoki*. On dit que les Japonois en tirent de la mine; mais on ne ſçait de quelle eſpece.

La treizieme iſle, & les quatre ſuivantes, ſont *Néotogo*, *Cachowa*, *Ouchitir*, *Kitoui* & *Chimouchir*. En moins de douze heures, on peut traverſer dans un canot chacun des détroits, qui les ſéparent; mais on riſque d'être emporté en pleine mer & d'y périr, tant les courans y ſont forts & les vagues enflées, pour peu que le vent s'éleve. Auſſi les habitans de ces iſles, ne vont-ils de l'une à l'autre qu'au printems & par une mer calme. La ſeizieme a des roſeaux dont on fait des fleches; & la dix-ſeptieme, des hommes indépendans.

La dix-huitieme eſt *Tchirpoui*, qui n'a point d'habitans; mais elle fournit des oiſeaux & des racines à la précédente & à la ſuivante.

Celle-ci s'appelle *Itourpou*, ſi éloignée de Chimouchir, que de l'une on ne voit point l'autre. *Ouroup* eſt la vingtieme; & *Kourachir*, la vingt & unieme.

La derniere, la plus grande & la plus fameuſe de toutes, eſt l'iſle *Matmai*. Ses habitans nombreux, comme ceux des trois précédentes, ont avec eux la même origine, & la même langue. Les Japonois les appellent tous du nom général de peuples de *Ieſſo*. „ Ceci peut ſervir, dit M. Krachenninikow, à corriger l'erreur des géographes, qui ont donné le nom de Ieſſo à „ une grande terre ſituée au nord-eſt, près du Japon."

Erreur des géographes ſur la terre de Ieſſo.

Les habitans d'Ouroup & d'Itourpou, commercerent autrefois durant vingt cinq ou trente ans, avec les Kouriles voiſins du Kamtſchatka. Mais quelques-uns d'eux ayant été faits priſonniers dans l'iſle de Poromouſir, le commerce & la navigation furent interrompus entre les Kouriles des deux extrêmités de la chaîne.

Les premieres & les dernieres de ces iſles, n'ont preſque pas de bois. L'iſle Kourachir eſt fangeuſe & ferrugineuſe, dit M. Steller. On y voit beaucoup de bêtes féroces, des ours, des chevres ſauvages, des renards, mais inferieurs à ceux du Kamtſchatka. Les Japonois, dit-on, vont tous les ans y acquérir des peaux de ces ſortes d'animaux, pour des uſtenſiles, des meubles & des étoffes qu'ils y apportent. D'autres prétendent que les habitans de Kourachir vont prendre à Matmai des étoffes du Japon, de ſoie, de coton, & des uſtenſiles de fer, pour les revendre aux iſles d'Ouroup & d'Itourpou. Celles-ci donnent en retour des toiles d'ortie.

L'ISLE Matmai, habitée par des Japonois, la plupart bannis, offre une ville de son nom, munie d'armes & de fortifications. A la pointe du sud-ouest de l'isle, est une garnison pour défendre le pays de l'invasion des Chinois & des incursions de la Corée. Le détroit, ou le courant de mer, qui passe entre cette isle & le Japon, large en certains endroits de vingt werstes, se retrécit en beaucoup d'autres, & partout est hérissé de caps & de rochers, qui rendent le passage très-difficile. Si l'on perd du tems, ou si l'on manque d'attention, les vaisseaux vont se briser sur ces écueils, ou sont emportés en haute mer, par la rapidité des courans.

HISTOIRE DU KAMTSCHATKA.

„ AU reste, dit M. Kracheninikow, on sçait que les Hollandois, après „ avoir quitté ces isles, (ce sont les quatre dernieres Kouriles) trouverent, „ du côté de l'est, une petite isle, à laquelle ils donnerent le nom d'*isle des* „ *états;* & que de-là, continuant plus loin leur route à l'est, ils apperçurent „ une grande terre, (qu'ils appellerent *terre de la compagnie*) qu'ils croyoient „ unie au continent de l'Amérique septentrionale. Les rapports faits par les „ Japonois, & les éclaircissemens donnés par les habitans de l'isle d'Iesso, ne „ nous ont procuré aucune lumiere là-dessus: mais il paroît que la terre de „ la compagnie est la même que celle qui fut découverte par le capitaine Es„ pagnol de Gama; qu'on doit plutôt la regarder comme une isle, que com„ me un continent, parce que l'Amérique, suivant toutes les observations fai„ tes entre le Japon & la Nouvelle Espagne, ne peut s'étendre aussi loin vers „ l'ouest à cette même latitude."

DES quatre isles, qui composent la terre d'Iesso, M. Spangenberg n'a donné leurs noms propres qu'à deux, qui sont Matmai & Kourachir. Celles qu'il a désignées sous les noms de *Zelenoi* & de Tsitronnoi, *isle verte*, & *des citrons*, doivent être les isles d'Itourpou & d'Ouroup. S'il y a des citrons en effet dans ces isles, (ce qu'on n'assure pas, quoiqu'elles soient à la latitude de 45 à 45 degrés, où le climat est assez chaud pour produire de ces fruits) voilà le chemin des délices ouvert aux Russes; il est vrai que c'est par les horreurs de la mer glaciale. Mais quels obstacles, quels succès sont au-dessus de leurs forces? „ Ne sont-ils pas ce peuple si fameux par sa puissance & „ ses conquêtes, qui est en état de vaincre le reste de la terre?" C'est ce que leur demanderent, dit M. Steller, les habitans de Kourachir.

Nation des Kouriles.

ON juge par la situation des isles Kouriles, que leurs habitans devroient participer également de la figure & des mœurs des Japonois & des Kamtschadales, qu'elles séparent. Mais la différence prodigieuse, que la police & les arts ont mise entre un empire riche & peuplé, tel que celui du Japon, & des isles qui sont ou désertes, ou mal habitées, fait que les insulaires des Kouriles doivent beaucoup plus ressembler aux sauvages du Kamtschatka, qu'au peuple féroce, mais industrieux, du Japon. Si l'on croit que la proximité puisse avoir la même influence pour le bien que pour le mal, il suffit pour se détromper de cette prévention, de jetter un coup d'œil sur la Corse, qui, environnée de deux nations, depuis longtems éclairées & policées, a conservé sa férocité, sa paresse, son ignorance naturelle, & paroît encore plus loin de l'Italie, pour les arts & les loix, que les pirates Africains ne le sont de l'Europe, pour l'industrie & les lumieres. Des isles pauvres, incultes & d'un abord difficile, d'un

HISTOIRE DU KAMTSCHATKA.

séjour désagréable & peu sûr, n'attirent point un peuple commerçant, qui pourroit les défricher & les cultiver. Des sauvages sans arts & sans connoissance, n'abordent gueres chez une nation policée, dont les mœurs & le caractere repoussent encore plus l'homme grossier, que celui-ci ne rebute l'homme civilisé. On ne s'étonnera donc pas de trouver beaucoup de rapports entre les Kamtschadales & les peuples Kouriles.

Leur figure.

Ceux-ci sont pourtant mieux faits, d'une taille & d'une figure plus avantageuses. Tout ce qu'ils ont de sauvage, ils le tiennent des Kamtschadales, ou des Toungouses errans du continent, comme un visage basané, l'usage de se noircir les levres, & de se peindre des figures sur les bras jusqu'aux coudes; de se faire des habits, composés de peaux de bêtes & d'oiseaux de différentes especes, assortis de poils & de plumes de toutes les couleurs. Tout ce qu'ils ont d'artificiel, ils le tiennent des Japonois, comme la coutume d'avoir les cheveux ras par devant, jusqu'au sommet de la tête, & pendans par derriere; de porter aux oreilles des anneaux d'argent. Souvent ils mêlent les deux goûts & l'habillement sauvage aux étoffes du luxe. Curieux des brillantes couleurs, mais peu jaloux de la propreté, un Kourile, habillé d'écarlate, portera sur ses épaules un veau marin dégoûtant de graisse & de sang. Un Kourile, dit M. Steller, trouvant un corset de soie, mit cet habillement de femme, & se promena gravement devant les Cosaques, qui se moquoient de lui. Quel étoit le plus stupide; ou le sauvage, qui pensoit que les femmes & les hommes étoient partout habillés également, comme dans son isle; ou le Cosaque, qui n'en sçavoit pas assez pour réfléchir que l'insulaire ne devoit pas en sçavoir davantage?

Leur habillement.

Sans religion, mais non sans idoles.

Les Kouriles se nourrissent de quadrupedes marins, & se logent comme les Kamtschadales, quoiqu'avec plus de propreté, tapissant leurs sieges & leurs murailles de nattes de jonc. „ Ils connoissent aussi peu la Divinité, que les „ Kamtschadales." Mais ils ont, comme eux, leurs idoles de bois, qu'ils appellent *Ingoul* ou *Inakhou*. En font-ils des dieux, ou des démons? c'est ce qu'on ignore. Mais ils leur offrent les premieres bêtes qu'ils prennent, en mangent la chair & leur en laissent la peau. [Quand ils ont quelque voyage à faire sur mer, ils y portent ces figures ou idoles avec eux, & lorsqu'il y a du danger, ils les jettent dans l'eau, surtout dans le tems de flux & reflux, qui se fait avec une agitation extraordinaire entre la premiere isle des Kouriles & la pointe méridionale du Kamtschatka: ils esperent que par-là ils appaiseront les flots.]

Ils ont des *baidares* pour naviguer, en été, des raquettes pour marcher en hiver, faute de chiens pour aller en traîneaux. Quand les femmes ne font pas des nattes, ou des habits, elles suivent leurs maris à la chasse des bêtes marines.

Polygamie.

Les Kouriles ont jusqu'à deux ou trois femmes; mais ne voient les filles qu'ils recherchent, que la nuit à la dérobée, comme les Tartares Mahométans, jusqu'à ce qu'ils aient payé au pere le prix que doit leur coûter la fille.

Duels pour l'adultere.

Une femme infidelle occasionne à son mari la perte de l'honneur, ou de la vie. Le mari qui l'a surprise, appelle son adversaire en duel, & c'est au

bâton. Celui qui fait le défi, reçoit le premier, sur le dos, trois coups d'une massue grosse comme le bras: ensuite il les rend à son ennemi. Ce jeu continue ainsi, jusqu'à ce que l'un des deux demande grace, ou succombe sous le nombre & la force des coups. Refuser le duel, seroit un deshonneur, comme il l'est dans l'Europe, qui peut-être a pris ce bel usage des Kouriles, avec la différence que les mœurs de nos peres ont mise entre le bâton & l'épée; l'arme la plus meurtriere devant être, sans doute, la plus noble. Le coupable, qui préfere la vie à l'honneur, doit dédommager le mari, par une composition en bêtes, en habits, en provisions de bouche. Ces sortes de compensations s'introduiront peut-être aussi chez les peuples policés, qui n'ont pas encore perdu l'usage du duel, mais qui commencent à sentir le ridicule & l'abus de se faire tuer pour une femme qu'ils méprisent. HISTOIRE DU KAMTSCHATKA.

Les femmes Kouriles [accouchent plus difficilement que celles du Kamtschatka, puisque, de l'aveu même des Kouriles, il leur faut trois mois pour se rétablir: elles] ont un usage plus cruel, que celui de trahir leurs maris. C'est que, quand elles accouchent de deux enfans, on en fait périr un. Cependant ce peuple est doux & humain; il respecte les vieillards, il chérit les liens du sang; il connoît l'amitié.

„ C'est un spectacle touchant, dit M. Kracheninikow, que de voir l'en-
„ trevue de deux amis, qui habitent dans des isles séparées. L'étranger vient
„ sur un canot & l'hôte, qui va le recevoir, marche avec cérémonie. Cha-
„ cun endosse son habit de guerre, prend ses armes, agite son sabre & sa lan-
„ ce. Ils bandent leur arc l'un contre l'autre, comme s'ils alloient combat-
„ tre, & ils s'approchent en dansant. Quand ils se sont joints, ils s'embras-
„ sent avec toutes sortes de caresses & versent des larmes de joie." On mene le convive dans une iourte, on le fait asseoir, on se tient debout devant lui, pour écouter le récit des avantures de son voyage, les nouvelles de sa famille. Quand il a fini de parler, le plus âgé de l'habitation raconte, à son tour, tout ce qui s'est passé dans l'isle durant l'absence de l'étranger. On se réjouit, ou l'on s'afflige tour-à-tour, selon la nature des récits. Enfin on mange, on danse, on chante. [Ils ensévelissent leurs morts en hiver dans la neige, mais l'été dans la terre. Le suicide est aussi commun chez eux que chez les Kamtschadales; mais il n'y a pas d'exemple qu'ils se soient fait mourir par la faim. Telles sont les mœurs des Kouriles.]

Comme le Kamtschatka n'est important pour les Russes, que par la communication qu'il peut leur ouvrir avec les deux grandes sources du commerce & des richesses; il est naturel, qu'après avoir trouvé la route qui les mene au Japon & aux Indes, ils en cherchent une vers l'Amérique. La presqu'isle du Kamtschatka doit être à peu près également éloignée de ces deux régions; s'il est vrai que les terres situées à l'est de Tchoukotskoi ne soient qu'à deux dégrés & demi de ce cap, & fassent partie du continent de l'Amérique (u). DES ISLES SITUÉES ENTRE LE KAMTSCHATKA ET L'AMÉRIQUE.

M. Steller va plus loin dans ses conjectures. Il dit que ce continent

(u) Voyez notre Tome XXII, pag. 188 & suiv. R. d. E.

situé depuis le 52eme. jusqu'au 60eme. dégré de latitude septentrionale, s'étend du sud-ouest au nord-est, presque partout à une égale distance des côtes du Kamtschatka. Il soupçonne même que ces deux continens se joignoient autrefois. La figure des côtes de l'un & de l'autre; le grand nombre de caps qui s'avancent des deux côtés, dans une longueur de trente à soixante werstes; la multitude & la situation des isles qui se trouvent entre ces deux terres, sur une mer fort étroite; tout le porte à présumer que l'ancien & le nouveau monde ont été séparés avec violence par cet élément qui change perpétuellement la face du globe terrestre.

Chaîne d'isles paralleles au Kamtschatka.

„ Les isles, dit-il, qui s'étendent depuis le Kamtschatka, jusqu'à l'Amé-„ rique, entre le 51eme. & le 54eme. dégré de latitude, forment une chaîne „ aussi suivie que les isles Kouriles. La terre de la compagnie doit être la ba-„ se du triangle de ces deux chaînes d'isles."

Rapports entre les Kamtschadales & certains peuples de l'Amérique.

Enfin il y a des ressemblances frappantes entre les Kamtschadales & leurs voisins de l'Amérique. Les traits du visage sont les mêmes; les uns & les autres mangent de la sarana, qu'ils préparent de la même maniere; leurs haches, leurs habits, leurs chapeaux, leurs canots, tous ces objets de comparaison portent à croire qu'ils ont la même origine. Le continent de l'Amérique n'eût-il jamais été joint à celui de l'Asie, ces deux parties du monde sont si voisines, qu'il est très-possible que les habitans de l'Asie aient passé en Amérique par les isles intermédiaires, qui favorisoient cette transmigration. M. Steller joint à ces traits de conformité, des rapports très-sensibles entre les mœurs des Kamtschadales & celles des Américains. Mais ces ressemblances appartiennent peut-être plus au climat, à la position, au genre de vie commun à tous les sauvages du nord, qu'à l'origine des deux nations. C'est dans les langues, plus que dans les usages, qu'il faut chercher les racines des différentes populations. Or, si le langage ne montre point de traces de parenté, entre les habitans de l'Asie & de l'Amérique, il est difficile d'en établir sur les autres rapports, qui sont plutôt de l'homme, que du sang. Mais il s'agit moins de sçavoir les relations que la nature mit autrefois d'un continent à l'autre, que de découvrir celles que le commerce & la navigation y peuvent créer ou renouer.

Parmi les isles, qui serviront peut-être un jour d'entrepôt, ou de relâche, à la navigation des Russes en Amérique, une des plus considérables est l'isle de *Bering*. Elle exige, par l'importance & la nouveauté de sa découverte, une description détaillée.

Description de l'isle de Bering.

L'isle de Bering s'étend entre le 55eme. & le 60eme. dégré de latitude, du sud-est au nord-ouest. Son extrêmité, la plus voisine du Kamtschatka, n'en est éloignée que de deux dégrés, au nord-est de la presqu'isle. L'isle n'a, dit-on, que cent soixante-cinq werstes de longueur, sur une largeur inégale, qui varie depuis cinq werstes jusqu'à vingt-trois, entre les 180 & 185eme. dégrés de longitude. „ Sa longueur est si peu proportionnée avec sa „ largeur, qu'il n'y a peut-être pas, dit M. Steller, une isle, dans l'univers, „ aussi singuliere à cet égard." Pourquoi donc cet auteur ajoute-t-il que toutes les isles qu'on a apperçues de ce côté de l'Amérique, & toutes celles

qui sont situées à l'est du Kamtschatka, ont à peu près la même proportion?

HISTOIRE DU KAMTSCHATKA.

Ses montagnes.

CETTE isle est composée d'une masse de montagnes. On voit les plus élevées, par un tems serein, à vingt lieues de distance. C'étoit une ancienne opinion des Kamtschadales, qu'il devoit y avoir une terre vis-à-vis l'embouchure de la Kamtschatka; parce qu'ils voyoient toujours des brouillards de ce côté, quelque pur que fût l'horizon. Cependant les plus hautes de ces montagnes n'ont que deux werstes, ou demi-lieue, de hauteur perpendiculaire. Leur principale chaîne est serrée & continue. Celles d'à-côté sont coupées de vallons, formés par de petits ruisseaux, qui prenant leur cours dans la longueur de l'isle, ont leur embouchure au nord ou au midi. Les vallées, creusées entre les plus hautes montagnes, ont les plus petits ruisseaux & sont étroites. Celles qui sont au pied des montagnes les moins élevées, sont plus larges & arrosées des plus grands ruisseaux. De même, les plaines les plus éloignées des grandes montagnes, ou placées derriere les caps les plus bas, sont plus étendues que les plaines voisines des hauts promontoires. Les terres, comme les eaux, s'étendent & s'élargissent en s'éloignant des montagnes & s'approchant de la mer. Les montagnes de l'isle de Bering, sont en général composées d'un roc de la même espece & de la même couleur. Mais les caps qui s'avancent en mer, sont d'une pierre dure & grisâtre. M. Steller attribue cette différence à l'eau de la mer.

LES côtes méridionales de l'isle sont plus escarpées & plus rompues, que celles du nord. La forme & l'aspect des montagnes & des côtes, offrent partout, à l'imagination de M. Steller, l'ouvrage des inondations de la mer, des tremblemens de terre & des fontes de neige. On lui prête, à ce sujet, quelques observations qui seront peut-être curieuses pour les physiciens, mais dont nous ne garantissons ni l'utilité ni même l'authenticité, vu la négligence avec laquelle on nous les donne. Il en est de l'ouvrage de M. Krucheninikow, dans certains endroits, comme d'un lieu de l'isle de Bering, qu'on appelle l'*antre*. Les rochers y représentent des murailles, des escaliers, des bastions; les uns ressemblent à des colonnes; plusieurs forment des voûtes & des portes; mais elles paroissent plutôt un ouvrage de l'art, qu'un jeu de la nature. Ainsi la collection de l'auteur Russe paroît quelquefois moins l'histoire de la nature, qu'un amas d'érudition apprêtée, compilée & mal ordonnée. C'est au lecteur d'en juger.

Observations singulieres.

„ S'IL y a d'un côté de l'isle une baye, (dit cet historien du Kamtschatka, d'après M. Steller sans doute) il se trouve sur le rivage opposé un cap; & partout où le rivage va en pente douce, & où il est sablonneux, vis-à-vis il est plein de rochers & entrecoupé. Dans les endroits où la côte se brise, & tourne d'un côté ou de l'autre, on observe qu'un peu auparavant le rivage est toujours fort escarpé, l'espace d'une ou de deux werstes...... On a observé sur les plus hautes montagnes, que de leur intérieur il sort des especes de noyaux, qui se terminent en cônes; & quoique la matiere dont ils sont faits, ne differe en rien de celle des montagnes mêmes, ils sont pourtant plus tendres, plus purs & plus clairs." M. Krucheninikow dit „ qu'on peut regarder ces noyaux, qu'il croit formés „ par quelque mouvement intérieur de la terre, & surtout par sa pression vers

HISTOIRE DU KAMTSCHATKA.

„ le centre, comme une espece de cristal, ou comme la matiere la plus pure des montagnes, qui sortant du centre est d'abord liquide & se durcit „ ensuite à l'air."

L'ISLE de Bering est environnée au nord-est, jusqu'à quatre ou cinq werstes, de bancs couverts de rochers, qui semblent avoir été détachés par la mer de l'isle même dont ils augmentoient la largeur. Ces rocs ont les mêmes couches que les montagnes, & l'on apperçoit entr'eux des traces du cours d'une riviere. Sous ces rochers les plus escarpés, l'eau est basse, contre l'observation générale qui trouve presque toujours la profondeur de l'eau, sur les rivages de la mer, proportionnée à l'élévation des côtes. Enfin ce qui prouve combien l'océan travaille fortement sur cette isle, c'est qu'en moins de six mois elle a changé de face dans un endroit où une montagne est tombée dans la mer.

MAIS l'isle de Bering, remarquable par elle-même, ne l'est peut-être pas moins par celles qu'on découvre dans ses environs. Ce sont autant de signaux, & peut-être de ports, que la nature a mis sur le chemin du nord de l'Asie à l'Amérique. Ainsi, tandis que les Anglois & les François cherchent, à l'envi, des isles qui leur assurent l'entrée du nouveau monde, par la mer du sud; il est assez singulier que les Russes s'ouvrent une chaîne d'isles qui les y mene par la mer du nord. Si jamais ce vaste continent se peuple par les deux zones glaciales ou tempérées; c'est alors peut-être qu'on verra les riches conquérans de la zone torride exposés aux mêmes révolutions, que les peuples méridionaux de l'Europe ont plus d'une fois éprouvées sur notre hémisphere. Ce bouleversement des empires & des nations, est d'autant plus facile à prévoir dans le lointain des siecles, que les Russes seront toujours les enfans des Huns, & que les maîtres du Mexique & du Brésil ne promettent pas d'être des Romains.

QUOI qu'il en soit de l'avenir, assurons-nous d'un présent plus heureux, si cependant les progrès de la navigation sont réellement ceux du bonheur des hommes. Les Russes qui sont allés jusqu'à l'isle de Béring, disent que du sommet de ses montagnes on découvre deux autres isles. L'une au midi, n'a que sept werstes de circuit; l'autre au sud-ouest, renferme, dans une enceinte de trois werstes, les deux rochers qui la composent.

Deux autres isles.

Quatrieme isle.

AU nord de l'isle de Béring, dans une situation à-peu-près la même, ou parallele, est une isle de quatre-vingts à cent werstes de longueur. Elles sont séparées, l'une de l'autre, par un détroit de vingt werstes, au nord-ouest, & d'environ quarante au sud-est. Les montagnes de la derniere, sont moins hautes que celles de la premiere. On y trouve, à trente brasses au-dessus du niveau de la mer, une grande quantité de troncs d'arbres & de squelettes entiers de bêtes marines, que la mer y a vomis, sans doute, dans une inondation.

LA terre y est sujette à de fréquens tremblemens, dont quelques-uns, au rapport des voyageurs, ont duré l'espace de six minutes. Du reste, le climat de cette isle est plus rude & plus piquant que celui du Kamtschatka, soit parce qu'elle est fort exposée à tous les vents, soit parce qu'elle n'a point de bois. Dans les vallées surtout, les tourbillons de vent sont si forts, qu'il n'est

n'eſt pas poſſible de s'y tenir debout. Mais ſi l'air eſt froid & déſagréable dans cette iſle, la terre y donne en abondance des eaux minérales, pures & très ſalubres pour les malades. On y compte plus de ſoixante ruiſſeaux, dont quelques-uns ont huit ou dix ſagenes de largeur, ſur deux de profondeur. Ces ruiſſeaux qui tombent promptement dans la mer, s'élevent quelquefois, dans les grandes marées, à la hauteur de cinq ſagenes.

Après ces excurſions dans les iſles voiſines du Kamtſchatka, ſoit au midi, ſoit à l'orient, il faut revenir dans cette preſqu'iſle, pour jetter un coup d'œil ſur le continent, où elle eſt attachée, & connoître les peuples qui l'entourent. C'eſt d'eux qu'elle a tiré ſes habitans & ſa langue, du moins en partie. Elle leur doit ſes mœurs, ſes opinions, & preſque tout ce qu'elle a de commun avec les nations de la Sibérie.

De la nation des Koriaques.

Koriaques fixes.

Les Koriaques ſont ou habitans, ou voiſins du Kamtſchatka. Les premiers qu'on appelle *fixes*, ſont établis ſur toute la partie ſupérieure du Kamtſchatka, depuis la riviere Ouka, dans la côte orientale, juſqu'à la Tigil, ſur la mer occidentale. Tout l'eſpace compris entre ces deux points, juſqu'au voiſinage de l'Anadir, eſt couvert, ou plutôt parſemé, des habitations de ce peuple. Les autres Koriaques, beaucoup moins reſſemblans aux Kamtſchadales, par les traits & les mœurs, errent avec leurs rennes au milieu de ces peuples fixes, arrêtant leurs courſes à peu près dans les limites géographiques où ceux-ci bornent leurs domiciles. Mais ces deux nations, dont l'origine eſt peut-être la même, different par la figure, le genre de vie, le caractere & les opinions. Les Koriaques errans, ſont maigres, comme leurs rennes; ils ont le viſage ovale, de petits yeux ombragés de ſourcils épais, le nez court, la bouche grande; ils ſont plus petits & moins gros que les Koriaques fixes. Ceux-ci, dit M. Kracheninikow, ſont plus robuſtes & même plus courageux. Cependant les Koriaques errans mépriſent les ſédentaires, comme des eſclaves. Eſt-ce que la liberté conſiſte à courir? Non: mais les Koriaques à rennes ſont riches de leurs troupeaux; & les ſédentaires tiennent d'eux leurs vêtemens. La nature a rendu les uns libres, & les autres dépendans. Quand un Koriaque à rennes va chez les autres Koriaques, ils courent tous au-devant de lui. On le comble de préſens, on ſupporte ſes mépris. Partout le beſoin rampe, & l'opulence triomphe. Rien de plus vain, de plus préſomptueux que les Koriaques à rennes. Le philoſophe Ruſſe leur fait un reproche d'être perſuadés qu'il n'y a point de vie au monde plus heureuſe que la leur. Ils diſent, comme preſque tous les ſauvages de la terre aux peuples commerçans de l'Europe: „ ſi vous étiez plus riches que nous, vous ne viendriez „ pas de ſi loin chercher ce qui vous manque ſans doute; contens de ce que „ nous poſſédons, nous n'avons pas beſoin d'aller chez vous." Les Koriaques à rennes portent leur orgueil juſques dans leur morale. Jaloux de leurs femmes, ils les tuent, elles & leurs amans, quand ils les ſurprennent en adultere, ſouvent même ſur un ſoupçon d'infidélité. Tout leur fait ombrage. Il faut qu'elles ſoient mal-propres, dans la crainte d'irriter leurs maris. Jamais elles ne ſe lavent; jamais elles ne peignent leurs cheveux; jamais elles n'ont de rouge ſur le viſage. „ Pourquoi ſe farderoient-elles, diſent leurs maris, „ ſi ce n'étoit pour plaire aux autres, puiſque nous les aimons ſans parure?"

Koriaques errans.

Libres, fiers, jaloux & vindicatifs.

Histoire du Kamtschatka.

Aussi portent-elles leurs ajustemens les plus beaux, sous des habits usés & dégoûtans. Cet usage est d'autant plus étonnant, que les Koriaques fixes ont des mœurs tout-à-fait opposées. Chez eux, c'est une politesse d'offrir sa femme, ou sa fille, à un étranger; une injure de refuser cette offre. Un Koriaque fixe tueroit un homme qui n'auroit pas voulu prendre sa place dans le lit conjugal; comme un Koriaque à rennes assassineroit celui qu'il trouveroit avec sa femme. Le bien & le mal, en ce genre, dépendent des conventions. Le Koriaque fixe ne fait que changer de lit & de femme, avec l'ami qu'il reçoit chez lui. Les femmes, à leur tour, mettent tout en usage pour entretenir cette réciprocité de bons offices entre les maris. On les voit se parer de leurs beaux habits, se peindre de blanc & de rouge.

Mœurs des Koriaques sédentaires.

Les Tchouktchi, espece de Koriaques plus fiers & plus forts que les deux autres peuples; les Tchouktchi qui, sans les Russes, dit-on, enleveroient les rennes aux errans, pour les obliger à vivre en esclaves, de racines & de poissons, comme les sédentaires; les Tchouktchi ont les femmes les plus complaisantes. Elles sont toutes nues dans leurs jourtes, assises sur leurs talons, par un reste de pudeur, mais occupées à admirer les belles figures qu'elles se sont tracées par tout le corps; plus enchantées de ces ornemens, qui ne les quittent jamais, & qui tiennent à leur peau, que des riches habits qui leur seroient étrangers.

Logement des Koriaques à rennes.

Les Koriaques errans, habitent partout où il y a de la mousse pour leurs rennes, contens de l'eau de neige pour leur boisson, & d'arbustes verds pour se chauffer. Aussi leurs jourtes sont-elles inhabitables, par la fumée & par l'humidité qu'occasionne leur feu, qui fait dégeler la terre. On ne voit rien à travers ce brouillard âcre & brûlant; on y perd les yeux, quelquefois en un jour. Il est aisé de juger que ces Koriaques ne sont pas sédentaires, à la construction même de leurs jourtes. Sans planchers, sans cloisons, quatre pieux avec des traverses qu'ils supportent; un foyer entre ces pieux, où les chiens sont à l'attache; voilà le logement de ce peuple errant. Souvent les chiens attrapent la viande dans les marmites, malgré les coups de cuilliere que leur donnent les femmes en faisant la cuisine. Elle n'est pas délicate; on cuit la viande avec la peau couverte de tout son poil. Encore n'est-ce que de la chair de rennes mortes de maladie, ou arrachées à la gueule du loup qui les a étranglées. Un Koriaque aura jusqu'à dix mille rennes dans ses troupeaux, & n'en tuera pas une pour se nourrir, à moins qu'il ne veuille régaler un hôte par extraordinaire. On dit que c'est humanité dans ces sauvages, quand ils respectent la vie des troupeaux, qui sont leur soulagement, par l'usage des traîneaux, & leur richesse, par le commerce des peaux. Les Koriaques attendent que la nature détruise elle-même ces animaux, pour nourrir les hommes. Ils ne font point l'office de bourreaux envers leurs bienfaiteurs. Ils aiment mieux manger les autres bêtes qu'ils prennent à la chasse, avec lesquelles ils ne se sont pas mis en société de travaux & de services, de peines & de soins. Mais non, ce n'est pas l'humanité, c'est le besoin seul qui guide les Koriaques, dans le traitement qu'ils font éprouver aux rennes; puisqu'avant d'en former des attelages, ils châtrent les mâles, en leur perçant, de part en part, les veines spermatiques, sans leur arracher les testicules. Les nombreux

Usage qu'ils font de leurs troupeaux.

HISTOIRE DU KAMTSCHATKA.

troupeaux de rennes servent aux Koriaques de matiere d'échange ou de commerce, pour leur procurer des fourrures, & tout ce dont la nature leur donne le besoin, sans le satisfaire. Ils vivent familierement avec leurs rennes; ces animaux entendent très-bien le sens de tous les cris des bergers qui les gardent. Les Koriaques, sans sçavoir compter, s'apperçoivent, au premier coup d'œil, d'une renne qui leur manque entre plusieurs milliers, & diront même de quelle couleur étoit l'animal égaré. Ces peuples errans sont aussi ignorans en matiere de religion, que les Kamtschadales. „ Un chef, ou prin„ ce Koriaque, avec lequel j'eus occasion de converser, dit M. Krachenini„ kow, n'avoit aucune idée de la divinité. Cependant ils ont beaucoup de „ vénération pour les démons, parce qu'ils les craignent." Ils immolent même des chiens & des rennes, sans sçavoir à qui ils offrent ce sacrifice; se contentant de dire, *Waiou koing iaknilalougangevu.* „ C'est pour toi; mais en„ voie-nous aussi quelque chose." Est-ce le Dieu inconnu des Athéniens? Est-ce la peur, ou l'intérêt, qui a fondé son culte?

Quand les Koriaques doivent passer des rivieres, ou des montagnes, qu'ils croient habitées par les esprits malfaisans, ils tuent une renne, dont ils mangent la chair; ensuite ils en attachent la tête & les os sur un pieu, vers le séjour de ces démons. [Quand ils sont attaqués de quelque maladie qui leur paroît dangereuse, ils tuent encore un chien, étendent ses boyaux sur deux perches & passent entre deux.] Les Koriaques errans, ou fixes, ont des prêtres, ou magiciens, qui sont médecins, & qui prétendent guérir les maladies, en frappant sur des especes de petits tambours. „ Au reste, dit l'auteur Russe, une „ chose fort surprenante, c'est qu'il n'y a aucune nation, quelque sauvage & „ quelque barbare qu'elle soit, chez qui les prêtres & les magiciens ne „ soient plus adroits, plus fins & plus rusés que le reste du peuple." Qu'y a-t-il de singulier dans une chose si commune, & pourquoi faire d'une regle générale, une exception, ou restriction, injurieuse aux nations sauvages.

Magiciens, ou schamans.

Les magiciens, ou schamans, dont on parle ici, font croire que les démons leur apparoissent, tantôt de la mer, & tantôt des volcans, & que ces esprits les tourmentent dans des songes. Quelquefois ils font semblant de se percer le ventre, en présence du peuple; le sang coule à gros bouillons, ils s'en lechent les doigts, ensuite ils étanchent & ferment la playe avec des herbes magiques & des conjurations. Mais cette playe n'est qu'une vessie percée, & ce sang n'est que de veau marin. Il faut au moins ces apparences de merveilleux, pour tromper un peuple grossier qui n'est pas imbu de ces dogmes mystérieux, que les mages de l'Inde, ou de l'Egypte, ont jadis imaginés comme un supplément à la charlatanerie; invention dont l'effet est d'autant plus infaillible, que la raison seule peut en rompre le prestige, & que les sens n'en sont pas les témoins & les juges.

Les Koriaques à rennes, n'ont point de fêtes, peut-être par la raison qu'ils n'ont pas de domicile; car les Koriaques fixes célèbrent tous les ans une fête d'un mois, pendant laquelle, enfermés dans leurs habitations sans aucun travail, ils passent le tems à se régaler & à se réjouir.

Les errans, plus sauvages sans doute que les fixes, ne divisent l'année que par quatre saisons, ne distinguent les vents que par les quatre points cardi-

naux de l'horizon. La grande ourse est pour eux *la renne sauvage*; les pleyades sont *le nid du canard*; Jupiter est *la flèche rouge*; la voie lactée, est la *riviere parsemée de cailloux*. Chaque peuple retrouve dans les cieux, par l'imagination, ce que ses yeux voient sur la terre.

LES distances, chez les Koriaques, se mesurent par journées, & les journées varient depuis trente jusqu'à cinquante werstes de chemin.

Maniere dont les Cosaques exigent le serment de fidélité des Koriaques.

AVANT l'arrivée des Russes, les Koriaques ne sçavoient pas ce que c'étoit que prêter serment de fidélité. Mais enfin on leur a inculqué cette idée par des signes très-expressifs. „ Les Cosaques, au lieu de les faire jurer sur „ la croix, ou l'évangile, leur présentent le bout du fusil, leur faisant entendre que celui qui ne sera pas fidele à son serment, ou qui refusera de le „ prêter, n'échappera pas à la balle toute prête à le punir." C'est aussi la méthode qu'on employe pour terminer les affaires douteuses & embrouillées. Ainsi les balles de fusil jugent les procès chez les Koriaques; comme les boulets de canon vuident les différends entre les rois. Celui qui a peur, a tort. Cependant les Koriaques ont un grand serment qui consiste en ces mots, *inmokon keim metinmetik*; „ oui, certainement, je ne vous ments pas."

LES Koriaques ont une maniere de recevoir les visites, bien opposée à celle des Kouriles. Celui qui va rendre ces sortes de devoirs, (car c'en est un sans doute) après avoir dételé ses rennes, reste assis sur son traîneau, attendant qu'on l'introduise, comme si c'étoit à une audience. La maîtresse de la maison lui dit, *elko*, c'est-à-dire *le maître est chez lui*. Celui-ci, assis à sa place, dit à l'étranger, *koïon*; c'est-à-dire, *approche*. Ensuite, lui montrant l'endroit où il doit s'asseoir, il lui dit *katvagan*, c'est-à-dire *asseois-toi*. Du reste on le régale, mais sans le forcer à manger.

CES mœurs ne sont point sans vraisemblance. Mais est-il aussi croyable que les Koriaques, comme on le dit, se permettent le meurtre, parce qu'ils n'ont aucune idée des peines de l'autre vie; tandis que le châtiment du meurtrier dépend de tous les parens du mort, dont le sang crie toujours vengeance? Est-il bien avéré que le vol, chez toutes ces nations sauvages, excepté les Kamtschadales, soit non-seulement permis, mais recommandable, pourvu que le voleur n'ait pas l'injustice de voler sa famille, ni la mal-adresse d'être pris sur le fait? Est-il vrai surtout, qu'une fille ne puisse épouser un homme, avant qu'il ait donné des preuves de son talent pour le larcin? C'est pourtant ce qu'on dit des Tchouktchi. Ceux-ci sont, à la vérité, des peuples vagabonds & brigands qui vivent de pillage, comme certains Arabes & beaucoup de Tartares. Mais il y a de la différence entre des mœurs destructives, qui naissent du besoin avant l'état de police, & des principes avoués & reçus dans un état de société. Il ne faut pas confondre la vie disetteuse & précaire de quelques sauvages du nord, que rien ne lie en peuplade, avec la constitution raisonnée des Spartiates, qui nommoient communauté, ce que nous appellons propriété; jouissance libre d'un bien public, ce que nous appellons vol d'un bien particulier.

SI les Koriaques n'ont pas adopté la communauté des femmes, ils aiment du moins la poligamie; épousant, quand ils sont riches, jusqu'à deux ou trois femmes, qu'ils entretiennent dans des endroits séparés, avec des troupeaux

de rennes qu'ils leur donnent. Ils ont aussi quelquefois des concubines; mais elles sont déshonorées sous le nom injurieux de *Keiew*. Un usage très-singulier, que la superstition a répandu chez les Koriaques fixes, c'est de donner dans leur lit conjugal la seconde place à des pierres qu'ils habillent & caressent comme des femmes. „ Un habitant d'Oukinka, dit M. Krachenini-„ kow, avoit deux de ces pierres; l'une grande, qu'il appelloit sa femme; „ l'autre petite, qu'il appelloit son fils. Je lui demandai la raison de cette „ étrange singularité. Il me dit qu'un jour dans un tems où il avoit tout le „ corps couvert de pustules, il avoit trouvé la grande pierre sur le bord „ d'une riviere; qu'ayant voulu la prendre elle avoit soufflé sur lui, comme „ auroit pu faire un homme; & que de peur il l'avoit jettée dans la rivie-„ re. Dès ce moment son mal empira, jusqu'à ce qu'au bout d'un an, „ ayant cherché sa pierre dans l'endroit où il l'avoit jettée, il fut étonné de „ la retrouver à quelque distance de ce lieu même, sur une grande pierre „ platte, avec une autre petite à côté. Il prit les deux qui étoient ensemble, „ les porta dans son habitation, les habilla, & bientôt après sa maladie cessa. „ Depuis ce tems-là, dit-il, je porte toujours la petite pierre avec moi, „ soit à la chasse, soit en voyage. [Je ne sais, ajoute M. Kracheninikow, si „ en effet cette femme de pierre lui étoit plus chere que la sienne; mais je „ puis dire que malgré mes présens ce ne fut qu'avec la plus grande peine „ du monde qu'il consentit à me céder ces pierres, parce qu'il croyoit que „ d'elles dépendoit sa santé & qu'il craignoit de la perdre en me les aban-„ donnant."]

Les femmes des Koriaques font tetter leurs enfans deux ou trois ans, & les accoutument ensuite à la viande. Dès l'âge le plus tendre, on les exerce à la fatigue, au travail. Ils vont chercher du bois & de l'eau fort loin; ils portent des fardeaux; ils gardent les rennes. Les enfans des gens riches, dès qu'ils naissent, ont quelques-uns de ces animaux, qu'on leur destine pour héritage; mais ils n'en jouissent pas avant l'âge mûr. Les rennes les plus chéries accompagnent leur maître au tombeau; c'est-à-dire, au bucher; & tandis qu'on brûle le cadavre du mort, avec ses armes & les ustensiles dont il se servoit, on égorge ses rennes d'appanage, pour en manger la chair & jetter le reste au feu. Ensuite on prend toutes les cornes de rennes mortes, qu'on a ramassées durant l'année; on les enfonce dans la terre, près du bucher. „ Le „ schaman, ou prêtre, les envoye au mort, comme si c'étoit un troupeau de „ rennes. Quand les gens du convoi funebre retournent chez eux, pour se „ purifier, ils passent entre deux baguettes; & le prêtre, qui se tient auprès de „ ces baguettes mystérieuses, frappe tous ceux qui passent, avec une petite „ verge, en prononçant des paroles magiques, afin que les morts ne fassent pas „ mourir les vivans." Voilà les tristes usages des Koriaques, les puériles & sombres idées dont on entretient leur imagination, pour maîtriser les forces indomptables de leur corps, par la foiblesse de leur esprit. L'imagination est dans l'homme, ce que sont les cornes dans le taureau: c'est avec cela qu'il renverse tout; mais c'est par-là qu'on le tient sous le joug.

Quoiqu'on ait une connoissance fort imparfaite de la langue des Kamtschadales, qui participe sans doute de toutes celles des peuples, leurs voisins,

De la langue & des dialectes des Kamtschadales, des Koriaques & des Kouriles.

établis sur le continent ou dans les isles Kouriles; cependant il est nécessaire d'en rapporter le peu que l'on en sçait, pour y chercher quelques traces de l'origine de la nation qui la parle. Dans l'affinité de cette langue avec celles de la Sibérie, ou des Kouriles, on peut discerner ce que la presqu'isle a contracté de liaison avec les nations de la terre ou de la mer; jusqu'à quel point sa population s'est composée & fondue d'un mêlange de peuples originairement étrangers. Si l'on y découvre des mots, soit radicaux, soit dérivés, Chinois ou Japonois, Tartares ou même Américains; on saisira, peut-être, le fil de la génération, ou de la transmigration de ces peuples, à travers les ramifications de leurs langues. Quelques vocabulaires des langues les plus sauvages & les plus éloignées, soit pour le climat, soit pour la forme & le son, peuvent jetter un grand jour sur cette branche obscure des sciences, qui a été la premiere cultivée, & la derniere approfondie; parce qu'on a longtems usé des fruits, sans faire attention à l'arbre. Ces sortes de vocabulaires doivent faciliter l'exécution du projet d'un archéologue universel. Un si beau projet avoit été moins imaginé, que desiré, par de grands philosophes; mais il vient enfin d'être conçu & mûri par l'auteur du *méchanisme des langues*, ouvrage dont le mérite est peut-être encore prématuré pour notre siecle, & n'en sera que plus utile & plus cher à nos neveux. Cet archeologue, s'il s'exécute, sera le fruit des voyages, & la collection qu'on continue ici de cette partie intéressante de l'histoire, contribuera sans doute à réaliser un plan si digne de l'esprit humain, & si propre à étendre, à perfectionner ses connoissances.

Utilité des vocabulaires des langues sauvages.

QUAND on possédera une nomenclature des mots principaux de chaque langue, c'est-à-dire, des mots qui désignent les choses communes à tous les hommes; alors il sera plus facile de trouver les racines de plusieurs dialectes, & de découvrir la langue-mere de certains climats. On distinguera dans chaque pays, les mots qui y sont nés, pour ainsi dire, de la terre même & de ses productions; & les mots qui y sont venus avec les transmigrations des peuples étrangers, soit conquérans, soit fugitifs. On discernera tantôt le mêlange & l'altération de deux langues, dont une troisieme s'est formée, & tantôt le démembrement & la division d'une seule langue en plusieurs dialectes. On verra qu'en ce genre l'esprit humain n'est pas aussi fécond, aussi inventif qu'on le suppose; & peut-être en admirera-t-on davantage la puissance de la nature, qui faisant la loi aux hommes, leur prescrit en quelque sorte les noms, en leur donnant les choses. Enfin on découvrira la regle infaillible & constante que suit l'homme, soit en créant, soit en dénaturant, soit en modifiant, bien ou mal, une langue: on découvrira sa marche générale dans la nomenclature des êtres sensibles qu'il désigne presque toujours, par le bruit, la couleur, & le mouvement, qui leur sont particuliers, par quelque effet dominant de la qualité qui constitue leur principale relation avec nos organes: on découvrira les écarts & les progrès de l'imagination dans l'appellation des choses intellectuelles, qui ne sont elles-mêmes que les divers rapports des choses physiques, soit entr'elles, soit avec nous.

CES idées générales nous menent à des réflexions particulieres, tirées de la nature des langues dont il s'agit ici. „ Les Kamtschadales, dit M. Steller, „ ont la coutume de donner, à chaque chose, un nom qui marque sa pro„ priété; & alors ils n'ont égard qu'à quelque ressemblance du nom & aux

„ effets de la chose." C'est ainsi qu'ils ont appellé les Russes, *brichtatin*, ou gens de feu, parce qu'ils ont des armes à feu. Cette dénomination leur paroissoit d'autant plus juste, que ne connoissant point l'usage & les effets de ces armes, ils croyoient que le feu étoit produit par le souffle des Russes, & non par le fusil. C'est dans le même esprit d'analogie, qu'ils appellent le pain *brichtatin-augtch*; c'est-à-dire, la racine, ou la sarana des hommes qui vomissent le feu. Quand ils ne connoissent pas assez une chose, pour lui trouver dans leur langue un nom convenable, ou analogue à ses propriétés, ils empruntent un nom de quelque langue étrangere, sans s'embarrasser si c'est le nom véritable de ce qu'ils veulent désigner. „ Par exemple, ils appellent un prê-„ tre *bogbog*, vraisemblablement parce qu'ils lui entendent prononcer souvent „ le mot *Bog*, qui signifie Dieu." Au reste, ce ne seroit pas la premiere fois qu'on auroit confondu le prêtre avec la divinité, non-seulement dans le nom, mais dans le culte même. En général, les Kamtschadales, comme tous les peuples, sauvages ou policés, quand ils ignorent le nom d'une chose étrangere, en cherchent un dans leur propre langue; & s'ils trouvent un rapport frappant, de quelque faculté ou propriété sensible, entre deux êtres d'une nature très-différente, ils ne manqueront pas de leur donner le même nom. C'est ainsi qu'ils appellent un diacre, *kianguitch*; c'est le nom d'un canard marin, qui chante, disent-ils, comme un diacre. Quelquefois ils donnent à un homme le nom de la chose qu'il fait le mieux, ou le plus. Par exemple, ils appellerent un lieutenant-colonel, qui avoit fait pendre plusieurs Kamtschadales, *itachzachak*, celui qui pend.

HISTOIRE DU KAMTSCHATKA.

Noms que les Kamtschadales donnent aux Russes.

MAIS si les sauvages dénaturent, ou défigurent les idées & les noms des Russes, ceux-ci le leur rendent avec usure. „ On doit remarquer, dit M. „ Kracheninikow, que nous n'appellons aucune de ces nations par son pro-„ pre nom, & que nous nous servons le plus souvent de celui qui lui est don-„ né par ses voisins, qui avoient été auparavant soumis par les Russes." Ceux-ci ont tiré le nom de Kamtschadales, du mot Koriaque *kontchala*, qui vient de *kootch-ai*; & le nom de Kouriles, du mot Kamtschadale *kouchi*. On voit combien ces noms étrangers se dénaturent encore dans la bouche des Russes, qui veulent les adapter à leur prononciation & au génie de leur langue. Ainsi quand du mot *ooutou*, qui signifie canard, ils ont fait le mot *outka*, on sent combien une terminaison étrangere, écarte tout-à-coup un mot de sa forme primitive. Quelle douceur dans le radical! quelle rudesse dans le dérivé! Comme les Kamtschadales appellent un prêtre Russe bogbog, parce qu'il répete souvent le mot *bog*; de même les Cosaques appellerent *Koriaques*, un peuple qui prononçoit souvent le mot *kora*, qui signifie renne. Il étoit naturel d'appeller nation à rennes, celle qui met sa richesse & son bonheur dans ses troupeaux de rennes.

Comment les Russes défigurent les noms Kamtschadales.

LES habitans du Kamtschatka ont trois langues, la Kamtschadale, la Koriaque & la Kourile; & chacune de ces langues a deux ou trois dialectes. „ Les „ Kamtschadales parlent moitié de la gorge, moitié de la bouche. Leur pro-„ nonciation est lente, difficile, pesante & accompagnée de divers mouve-„ mens singuliers du corps. Les Koriaques s'énoncent de la gorge, avec dif-„ ficulté, comme en criant. Les mots de leur langue sont longs, & les syl-

Caractere des trois langues Kamtschadales.

„ labes sont courtes." Leurs mots commencent & finissent constamment par deux voyelles, comme l'on voit dans *ouemkai*, jeune renne indomptée. „ Les „ Kouriles parlent avec lenteur, d'une façon distincte, libre, agréable. Les „ mots de leur langue sont doux, & il n'y a point de concours trop fréquent „ de consonnes, ou de voyelles." L'auteur de ces observations y ajoute des rapports entre les mœurs & les langues de ces nations sauvages; mais ces rapports ne sont pas assez marqués, ni assez détaillés pour s'y arrêter. Suivons d'autres observations plus singulieres & plus importantes, relativement à la langue. On va la voir naître des choses, & tenir presque tout de la nature, & non des conventions arbitraires.

Ces peuples ont différentes manieres de diviser l'année & de nommer les mois. Les uns partagent l'année solaire en deux années, qui sont l'hiver & l'été; l'une commence au mois de Novembre, l'autre au mois de Mai. Quelques-uns divisent l'année en quatre saisons; mais dont on n'a pas encore déterminé le commencement ni la fin. Cependant ils ont une maniere de compter les années; c'est par le nombre des idoles, qu'ils appellent *khantaï*. Ce sont de petites figures de bois, taillées en forme de syrenes. Quand ils ont construit une iourte, ils placent une de ces figures auprès du foyer. Chaque année, à leur *fête de la purification*, ils en font une nouvelle, qu'ils mettent à côté des anciennes. Autant d'idoles, autant d'années, depuis la construction de la iourte.

Noms que les Kamtschadales donnent aux mois.

En général, dit M. Steller, le cours de la lune regle la durée de chaque année, & l'intervalle d'une lune à l'autre fixe le nombre des mois. Cependant on dit ailleurs, que leur année est de dix mois, les uns plus longs, & les autres plus courts; parce que dans le partage qu'ils font de ces mois, ils n'ont aucun égard au cours des astres, mais à la nature de leurs travaux. M. Steller dit encore, „ qu'ils prennent pour fondement de la division de l'année „ les effets de la nature sur la terre." Il paroît que ces deux choses les dirigent également, dans la dénomination des dix mois qui composent leur année. Ils appellent le mois du grand froid, *le mois qui rompt les haches*; le tems le plus chaud, *le mois des longs jours*, parce qu'ils sont plus frappés sans doute de cette circonstance de l'été, qu'incommodés de sa chaleur. Dans un canton du Kamtschatka, il y a le *mois des poissons rouges*, le *mois des poissons blancs*; ce sont les mois, où ces poissons retournant des rivieres à la mer, fournissent une pêche abondante. Dans un autre canton, il y a le *mois des vaches marines*, le *mois des rennes domestiques*, le *mois des rennes sauvages*; ce sont les mois où ces divers animaux font leurs petits. Ailleurs le mois de Mai s'appelle *tava-koatch*, le mois des râles. *Tava* est le nom de l'oiseau; *koatch*, qui signifie la lune & le soleil, est le nom générique des mois. Ainsi Juin s'appelle *koua-koatch*, le mois des coucous; Octobre, *pikis-koatch*, le mois des vanneaux; Avril, *masgal-koatch*, le mois des hoche-queues. La plupart désignent Septembre, par un nom qui signifie la *chûte des feuilles*. Presque tous ont le mois de la *purification des fautes*. C'est le seul que la superstition ait nommé. Les Kamtschadales du midi nomment Janvier *ziza-koatch*, c'est-à-dire, *ne me touchez pas*. C'est alors que, de peur de se geler les levres, s'ils buvoient dans l'eau courante, ils la puisent dans des cornes de bélier, ou des vases d'écorce d'arbre.

Du

DU reſte, ils ne connoiſſent pas les ſemaines, & n'ont pas de noms pour diſtinguer, ni compter les jours. Les événemens extraordinaires leur ſervent d'époque pour dater les tems. Ils n'ont ni caractere d'écriture, ni figures hiéroglifiques. Toutes leurs connoiſſances ſe tranſmettent par une tradition, toujours plus ſuſpecte que des monumens.

Noms qu'ils donnent aux vents.

LES Kamtſchadales du nord, au-deſſus de la Kamtſchatka, appellent le vent d'orient, *kouncouchkt*, c'eſt-à-dire, vent de mer; celui d'occident, *eemchk*, vent de terre; celui du nord, *tinguiltchkht*, c'eſt-à-dire, vent froid; celui du ſud-oueſt, *guingui-eemchtkt*, c'eſt-à-dire, ſaiſon des femmes, parce que, dans ce vent de pluye, le ciel pleure comme une femme. Ainſi les Kamtſchadales, comme tous les peuples originaux, ne déſignent les choſes que par les rapports qu'elles ont avec eux, ou même entr'elles. Pour différencier les vents, ils remarquent leurs effets principaux, & attachent à chacun l'idée de la ſenſation qu'ils en éprouvent, ou de la circonſtance acceſſoire qui eſt la plus frappante pour eux. Si l'on cherchoit l'étymologie de tous les noms primitifs de chaque langue originelle, on trouveroit toujours que c'eſt la nature, & non le hazard, qui a guidé les hommes dans la formation des mots. Les Koriaques du nord appellent le vent, *kittickh* & les inſulaires de Karaga, le nomment *gichkhchatchgan.* On apperçoit dans la conſtruction de ces ſyllabes, un deſſein d'imiter le bruit des vents. Quand ces peuples ont voulu déſigner la poſition des vents, ils ont joint la ſyllabe qui repréſentoit le mieux le bruit du vent, au mot repréſentatif de la choſe qui marquoit ſa poſition. C'eſt aſſez la marche de l'eſprit humain, dans la formation des langues. Il aſt aiſé d'en trouver une nouvelle preuve dans le vocabulaire ſuivant.

Vocabulaire de la langue du Kamtſchatka, & des iſles Kouriles.

	DIALECTES DES KAMTSCHADALES.	DIALECTES DES KORIAQUES.	DIALECTES DES KOURILES.
DIEU.	Kout, Koutkai, Koutkha.	Angan, Kooikiniakhou.	Kamoui.
Diable.	Kana, Tkana.	Kalaiaitſctiga, Okhtkana, Nimſit.	Ouin Kamiou.
Le ciel.	Kogal, Koghal, Keiſs.	Hagan, Khain, Chilken.	Niſs
Le ſoleil.	Galen-Kouletch, Koutchc, Latch.	Tiitikou, Kouleatch, Chagalkh,	Tchouppou.
La lune.	Gouingan-Kouletch, Koath, Laalgin.	Geiligen.	Tchouppou.
L'etoile.	Ejengin, Achangit, Agajin.	Leltapitchan, Ejenitch.	Kéta.
Le jour.	Taaje, Kouſgal, Koulkhalla.	Galoui, Teloukhtat.	Ta.
La nuit.	Kounnouk, Koulkoua, Kounkou.	Nikinik, Dikouil, Tenkiti.	Sirkounne.
Les nuages.	Gourengour, Ouichaa, Miija.	Gingai, Khetchaan, Chamkajon.	Ouourar.
La pluye.	Tchoukhtchouk, Tchabtchou.	Koumoukhatou, Etchkoutch.	Sirougen.
La neige.	Korel, Kolaal.	Kalatig, Pangoulkicha.	Oupach.
La foudre.	Kikhkig, Kikhchigiña.	Kiigala, Koukigilaati.	Oum.
La terre	Chemt, Semt.	Nouielekan, Bichimt, Noutiniout.	Kotan.
Montagne.	Eel, Namoud, Aala.	Naiou, Lnjalken, Michankoſi.	Orgour.
Le bois.	Ououd, Oola, Lagilan.	Outtoukan, Igouſtlin.	Ni.
Arbre.	Oua, Oo, Ouou.	Outtepel, Igouft.	Iantouraſni.
Le feu.	Broumitch, Panguiitch.	Miligan, Bilgimiltch, Milkhanoul.	Api.

	Dialectes des Kamtschadales.	Dialectes des Koriaques.	Dialectes des Kouriles.
La fumée.	Gajoungaje, Ngarangatch, Ngatchege.	Ipiit, Kongalat, Tgatka.	Siquponia.
L'eau.	Ajam, Ii.	Mimel.	Pi.
La mer.	Keiaga, Ningel.	Ankan, Ejegou, Ninvigen.	Atouika.
Lac.	Corro, Kchou, Koulkhona.	Gittigin, Kolkh, Gitch.	To.
Riviere.	Kig, Kiga.	Oueem.	Pet.
Sable.	Bouijimt, Kachemt, Simijimtch.	Geitchaam.	Ota.
Cailloux.	Koual, Ouvatchou, Ouatch.	Goungoun.	Poina.
Homme.	Krochchouga, Ouchkamja.	Ouimtagoula, Kelgola.	Ainou.
Mari.	Kengich, Elkou, Kamjan.	Khouiakoutch, Inkhelnkhilch.	Kakaiou.
Pere.	Ipip, Apatch, Ichkh.	Empis, Ep, Papa.	Mitchi.
Garçon.	Paatchoutch, Peaitchitch, Nanatcha.	Kaiakapil, Kogamnakhankatch.	Poumpou.
Femme.	Tchikhengoutch, Nghingitch, Igitch.	Négouen, Nifuikhch.	Kmatchi.
Mere.	Angouan, Aalgatch, Latkchkha.	Ella, Ilia, Elli.	Aapou.
Fille.	Tchikhouatchoutch, Oukhtchoumakhtcha.	Igavakig, Goufikoukou.	Kpommatchi.
Tête.	Khabel, Tchicha, Ktkhin.	Leout, Koltch, Tennakal.	Paop.
Yeux.	Eled, Nannin, Lella.	Eliifa.	Sik.
Oreilles.	Ilioud, Iguiad, Illa.	Viliougi, Fliousi.	Kfar.
Nez.	Kaiako, Kaiki, Kaiakan.	Enigittam, Eikou.	Etou.
Levres.	Chakchi, Kiffi, Kechkha.	Outamilkalougen, Koumoon.	Tchaatoi.
Bouche.	Teloun, Tokhidda, Tchanna.	Ikiingen, Chakcha.	Tchar.
Langue.	Ditchil, Etchella.	Giigel, Lakcha.	Akhou.
Joues.	Ouan, Ouaad, Khoaoudda.	Walkalti, Elpou, Lioukhlioukhoufe.	Noutkikhou.
Parties naturelles de l'homme.	Kallaka.	Alka.	Tchi.
Item de la femme.	Koipion, Kouppan.	Pennen, Ouata.	Tchit.
Les jambes.	Katkhein, Tchkouada.	Gitkat, Khtkafe.	Kema.
Iourte, ou logement sous terre.	Kift, Kichft.	Iaiainga, Chichtiou.	Tche.
Arc.	Itchet, Tchkhtch, Tchaftchou.	Igit, Icht.	Kou.
Fléche.	Kag, Kakha, Kalkh.	Makim, Makma.	Akki.
Canot.	Tatkham, Takhtim, Tatkhtoma.	Attwout, Kotkhim.	Tchip.
Traineau.	Chichken, Caachan, Chkhlick.	Ouetik, Chichid, Gatkhi.	Chkeni.
Hache.	Koachou, Kouachoua.	Aal.	Oukar.
Couteau.	. . . . . .	Ouala, Walawat.	Eptra.
Fer.	. . . . . .	Pilgounten, Walatch.	Kaani.
Bonnet.	Galaloutch, Pakhal.	Penke, Galalioutch, Kellam.	Kontchi.
Habit.	Koabege, Tangak, Kaptkhatch.	Manigitcham, Koukhanka.	Our.
Chaussure.	Tchilken, Sianoun, Chkoun.	Plakou.	Kar.
Blanc.	Gilkalo, Attikh, Atkhala.	Nilgakin.	Retanoo.
Noir.	Orelou, Tiggan, Ktgala.	Nooukin, Lijaeloung, Lwoulkiek.	Ekouroka.
Rouge.	Tchatchal, Tchean.	Nitchitchakin, Lichamff.	Ouratilkiva.
Verd.	Doulkarallo, Noukhoufannou.	Apleliia, Nouloutelhac, Ikhtchitchi.	Téouninoua.
Grand.	Tollo, Khitchin, Pellaga.	Nemelankin, Koutkholloun, Loukaklin.	Porogo.
Petit.	Dinelou, Tchoungouiong, Nianikoula.	Eppouloukin, Kouamkaloun.	Moiogo.
Haut.	Dachelou, Kououn, Kingilla.	Nenengelokhen, Nioulakin, Likhnolan.	Triiva.
Chaud.	Nomla, Kikang, Oumela.	Nomkin, Nomling.	
Froid.	Dikeilou, Sakkeing, Lkelaga.	Nikaialgakin, Nitchakkin.	
Mort.	Kiriin, Kitchikin, Kijann.	Viala, Ija, Vifigla.	
Vivant.	Kijounilin, Kakova, Kakolin.	Koukiioulaattou, Ioulgatch.	
Renard.	Tchachiai.	Iaioun.	Kimoutpé.

	DIALECTES DES KAMTSCHADALÈS.	DIALECTES DES KORIAQUES.	DIALECTES DES KOURILES.
Zibeline.	Khimkhim.	Kittigim.	
Hermine.	Diitchitch.	Imiaktchak.	Tannerum.
Loup.	Kitaiou.	Eghoungoun.	Ces animaux sont inconnus dans ces isles.
Ours.	Kacha.	Kainga.	
Goulu.	Timmi.	Khaeppei.	
Renne.	Elouakapp.	Lougaki.	
Lievre.	Miitchich.	Milout.	
Veau marin.	Kolkha.	Memel.	Betatkor.
Castor marin.	Kaikou.	Kalaga.	Rakkou.
Chat marin.	Tatliach.	Talatcha.	Onnep.
Lion marin.	Siout.	Oulou.	Etaspè.
Aigle.	Siatch.	Tilmiti.	Sourgour.
Faucon.	Chichi.	Tilmitil.	
Perdrix.	Eioukhtchitch.	Eouew.	Niepoue.
Coq de bois.	Tkakan.	Kinatou.	
Corneille.	Kaka.	Tchaoutchawawalou - Ouelle.	Paskour.
Corbeau.	Kaougoulkak.	Nimella - Ouelle.	
Pie.	Ouakitchitch.	Ouikittigin.	Kokouk.
Hirondelle.	Kainktchitch.	Kawalingek.	Kouiskna.
Alouette.	Tchelaalai.	Geatcheier.	Rikintchir.
Coucou.	Koakoutchitch.	Kaikouk.	Kakkok.
Bécasse.	Saakouloutch.	Tcheieia.	Petoroi.
Peuplier.	Tkhichin.	Iakal.	
Bouleau.	Itchou.	ougoun.	
Saule.	Lioumtch.	Tikil.	
Aulne.	Sikit.	Nikilion.	Ar.
Sorbier.	Kailim.	Eloèn.	Kokfouneui.
Petit cedre.	Soutoun.	Katchiwok.	Pakfepthi.
Genevrier.	Kakain.	Vaivakitcha.	Pachkouratch-koumamai.
Manger.	Balolk, Tchikhich-Kik.	Mevouik, Kotua.	Ikama.
Boire.	Bigilik, Tikouckhouchk.	Migoutchik, Koulki.	Kpekreigioua
Dormir.	Tichkajik, Toungoukoulachk.	Mirakatik, Boungoulakou.	Kmokonrov.
Parler.	Kajinoukhchkajik, Tachioukachk.	Kamigoumougat, Pankoulk.	Kitokrosiva.
Rire.	Tijuchik, Tachioukachk.		
Pleurer.	Tingajik, Touououchik, Sinchth.		

CE peu de mots suffit pour donner matiere aux recherches des philologistes, ou philosophes-grammairiens. On voit du premier coup d'œil, que la langue des Kouriles est la plus originale des trois, qu'on a mises en parallele. Ses monosyllabes dénotent, pour ainsi dire, les premiers cris de la nature, ou les premiers accens de la voix humaine, qui s'essaye & prélude à l'articulation par de simples accens. Presque tous les mots de cette langue sont sonores. Plusieurs commencent & finissent par des voyelles. Quelques-uns ont une origine très-significative. Rien de plus analogue au bruit de la foudre, que la syllabe *oum*. Rien n'est plus expressif, pour désigner un pere, que le mot *mitchi*, qui montre la voie, ou l'instrument de la paternité. Les Kouriles appellent un enfant *poumpou*, comme nous l'appellons *poupon*; & sa mere *aapou*, d'un nom relatif à l'enfant. Ils appellent un arc *kou*, comme les Anglois l'appellent *bow*. Ils appellent un canot *tchip*, mot très-analogue à *ship*, qui signifie en Anglois un vaisseau. Quelle que soit l'origine de ces mots, la

HISTOIRE DU KAMTSCHATKA.

Réflexions sur ce vocabulaire.

Remarques sur la langue des Kouriles.

P 2

Parallele à faire entre les langues des sauvages insulaires.

langue Kourile paroît isolée, comme les habitans qui la parlent. Elle semble, par ses terminaisons & sa conformation, avoir plus de rapport à la plupart des langues sauvages de l'Amérique septentrionale, qu'aux langues barbares du continent de la Sibérie & de la Tartarie. Ne seroit-ce qu'un effet de vaine curiosité, d'examiner l'analogie de toutes les langues des sauvages insulaires, pour sçavoir si c'est la nature qui les a dictées aux hommes, sans le secours de leur réflexion, comment elle a varié les dénominations des mêmes êtres; en un mot, ce que le climat, le sol, la mer, & les productions, ont apporté d'influence dans la composition de ces langues? Plus elles seront disetteuses, bornées, monosyllabiques; plus il sera facile de les comparer. On doit trouver entr'elles les mêmes ressemblances & les mêmes différences, qu'on remarquera dans les peuples qui les parlent, & dans les choses qu'elles représentent.

Observations sur la langue Kamtschadale.

Quant aux langues, ou dialectes, du Kamtschatka, elles ont beaucoup de ressemblance, soit entr'elles, soit avec celles du continent, où cette presqu'isle est attachée. Mais la nature paroît avoir souvent guidé par l'analogie, les inventeurs des mots qui la composent. Les mots *Bouijimt*, & *Simijimtch*, qui signifient sable, sont également composés des mots *Chemt*, ou *Semt*, terre, & des mots *Ajam* & *Ii*, qui veulent dire eau; comme si le sable n'étoit qu'une terre couverte, ou baignée d'eau. Les mots *Ououd*, *Ooda*, qui signifient bois, sortent visiblement des mots *Oua*, *Oo*, *Ouou*, qui veulent dire arbre. *Ououd* est composé d'*Oua*, comme un bois est composé d'arbres. Peut-être tous ces mots ne sont-ils qu'une imitation du bruit que font les arbres agités par les vents. Si cette conjecture est hazardée; en est ce une aussi téméraire de croire que le mot Anglois *Oak*, chêne, a quelque analogie avec le mot Kamtschadale *Oua?* Mais d'où ces deux nations, si éloignées l'une de l'autre, ont-elles tiré des mots qui leur sont communs? Les Saxons qui conquirent l'Angleterre, y auroient-ils apporté des mots originairement Tartares, ou Sibériens? Le même mot seroit-il né sans transplantation, comme le même arbre, dans des isles, ou des pays isolés? Est-ce le bruit du vent à travers les feuillages, qui a dicté le même son aux Bretons & aux Kamtschadales, situés à peu près sous la même latitude, mais séparés par cent cinquante dégrés de longitude? Les mots *Eel* & *Hill*, l'un Kamtschadale, l'autre Anglois, qui signifient montagne, ont-ils une origine commune dans une langue primitive? Viennent-ils immédiatement de la nature, qui sous un climat à peu près égal auroit dicté le même signe du même objet, à deux peuples également sauvages? L'analogie ne marche ici qu'à tâtons, & l'art des étymologies est trop incertain, pour ne pas inspirer de la défiance & des précautions. Encore un coup, il faut voir & comparer plusieurs vocabulaires ensemble, avant d'en tirer des résultats & des conséquences qui menent à des principes généraux.

Rapport de mots Kamtschadales avec des mots Anglois.

Question sur la cause de ce rapport.

Cause de la diversité des noms d'un même objet.

Cependant, comme la nature a formé les êtres analogues, ou de la même espece, sur un même moule; peut-être a-t-elle aussi modélé sur un même type, les noms originaux qui les représentent. La plupart des grands objets, communs à tous les pays, excitent partout une sensation dominante; mais cette sensation n'étant pas toujours unique, la maniere de représenter ces

objets par la parole, ne devroit pas être partout la même. Ainsi tel homme, ou tel peuple, aura représenté le chêne par sa grandeur, tel autre par son fruit, tel par son écorce, & tel par son principal usage; sous la zone torride, par la fraîcheur que donne l'ombre de son feuillage; dans le septentrion, par la chaleur que communiquent ses branches jettées au feu. Mais un indice de la pente de l'homme, pour imiter la voix de la nature, dans la formation des mots, c'est l'accord de la plupart des langues à représenter certains oiseaux par la répétition de leur chant. Ainsi le mot Kamtschadale *Koakoutchitch*, le mot Koriaque *Kaikouk*, & le mot Kourile *Kakkok*, rappellent à l'oreille le chant du *Coucou*, de même que le mot François, & le mot Latin *Cucullus*, qui par sa signification dicta sa prononciation *Coucoullous* (*v*). Les Kamtschadales représentent un traîneau par le bruit qu'il fait dans la neige: les mots *Chichid*, & *Chkhlick* rappellent cette voiture qui glisse, ainsi que le mot Koriaque *Gatkhi*, & notre mot François *Gachis*. Mais n'est-ce pas trop de réflexions, peut-être inutiles, ou fausses, sur une matiere qui demande la plus grande sagacité? Est-il permis d'arrêter ainsi sur des mots, l'impatience de tant de curieux qui lisent les voyages, pour ainsi dire, en courant, comme ils ont été faits? Jettons un dernier coup d'œil sur le Kamtschatka.

HISTOIRE DU KAMTSCHATKA.

Récapitulation ou particularités remarquables sur le Kamtschatka.

COMME dans chaque histoire il y a des faits qui échappent au rédacteur, ou qui ne peuvent entrer dans les divisions générales des matieres qui la composent, il est permis de les recueillir à la fin de l'ouvrage. Ces sortes de débris ne sont pas toujours les moins précieux d'une collection, ni sans attrait pour un lecteur qui revient avec plaisir sur un pays dont il connoît déja la carte & le tableau.

Marées du Kamtschatka.

M. KRACHENINIKOW a fait des remarques singulieres sur le flux & le reflux des mers du Kamtschatka. S'il est vrai, dit-il, que le flux & le reflux dans la plupart des mers soient égaux & arrivent toujours aux mêmes heures, il s'ensuivra que les mers du Kamtschatka ne ressemblent qu'à la mer blanche, où l'on voit, en vingt-quatre heures, un grand flux & un petit flux. Les Kamtschadales appellent ce dernier *Manikha*. Tour-à-tour le grand flux se change en petit, & le petit en grand.

L'AUTEUR observe d'abord, „ que l'eau de la mer, qui dans les tems „ du flux entre dans les bayes des embouchures des rivieres, n'en sort pas „ toujours toute entiere dans le reflux, mais seulement suivant l'âge de la lune. C'est par cette raison que ces bayes, dans le tems du reflux, restent „ quelquefois à sec; & il n'y a que l'eau de la riviere qui reste dans son lit „ naturel, au lieu que dans d'autres tems ses bords sont inondés."

DANS le tems de la pleine & de la nouvelle lune, le flux dure environ huit heures, & monte jusqu'à près de huit pieds; „ ensuite commence le reflux, dont la durée est d'environ six heures, & l'eau de la mer baisse d'environ trois pieds; après quoi revient le flux, qui dure trois heures, à peu „ près, pendant lesquelles l'eau ne monte pas tout-à-fait d'un pied. Enfin l'eau diminue, & toute l'eau de mer se retire, & laisse le rivage à sec.

(*v*) Cet exemple sert beaucoup à faire présumer que l'*u* des Latins doit se prononcer *ou*, à la façon des Italiens & de toutes les autres nations, qui, sans se piquer d'être aussi polies que les François, sont un peu moins barbares à l'égard de la langue Latine.

HISTOIRE DU KAMTSCHATKA.

„ Cette diminution dure l'espace de sept heures, environ." Tels sont les périodes des marées pendant trois jours, après la nouvelle & la pleine lune. Mais il n'en est pas de même, lorsqu'on approche du dernier quartier; alors les grandes marées diminuent, & le petit flux augmente, jusqu'à se changer en haute marée. Ce changement, d'un flux en l'autre, arrive constamment quatre fois dans un mois.

LORSQUE le flux commence, on entend, même par le tems calme, un bruit affreux dans l'embouchure des rivieres, & l'on voit s'élever de grosses vagues, qui se heurtent, écument & jaillissent en petite pluye. Ce combat des eaux de la riviere, avec celles de la mer, dure jusqu'à ce que celles-ci, prenant le dessus, rétablissent le calme. Il semble que la rapidité des rivieres augmente l'impétuosité du flux de la mer. Quand le reflux commence, le combat se renouvelle, comme si la mer résistoit par un second flux, au mouvement du reflux. Est-ce au gisement des côtes qu'il faut attribuer ces phénomenes: ou ce qu'on nous donne ici, pour une singularité, n'est-il qu'un ordre constant que la mer suit partout où elle trouve des rivieres? Ces mouvemens sont-ils les mêmes dans le golphe de Pengina, que sur la côte orientale du Kamtschatka? C'est ce que l'auteur ne dit pas, & qu'il seroit peut-être important de sçavoir.

GLANONS encore, & reprenons dans la gazette littéraire (x), ce que ses auteurs ont pris dans l'histoire du Kamtschatka. Les personnes qui lisent celle des voyages, ne peuvent que gagner, en y retrouvant les idées lumineuses & le style pur & transparent, de ces deux écrivains.

Chasse des daims par les gloutons.

„ LES gloutons (disent-ils) se servent d'un moyen assez singulier pour tuer „ les daims: ils grimpent sur un arbre, emportant un peu de la mousse, que „ les daims aiment davantage. Lorsqu'un daim passe auprès de l'arbre, le „ glouton laisse tomber sa mousse; si le daim s'arrête pour la manger, le „ glouton se jette sur son dos, & s'attachant fortement entre ses cornes, lui „ déchire les yeux, & lui cause des douleurs si vives, que ce malheureux animal, soit pour mettre fin à ses tourmens, soit pour se débarrasser de son „ cruel ennemi, va se frapper la tête contre les arbres, jusqu'à ce qu'il tombe sans vie. Alors le glouton partage sa chair en morceaux, qu'il cache „ dans la terre, pour se la réserver. Le glouton tue les chevaux de la même „ maniere, sur la riviere de Lena. On peut aisément apprivoiser cet animal, „ & lui apprendre plusieurs tours." Mais, quoiqu'il mange moins alors, que dans son état naturel de liberté, comme tous les animaux domestiques; cependant il coûte trop à nourrir, s'il est vrai, comme l'a dit M. Glein, qu'il lui faille douze à treize livres de viande par jour.

Chasse aux ours.

LE moyen le plus hardi d'attraper les ours à la chasse, est celui que les mêmes auteurs ont décrit. „ Un homme, disent-ils, prend dans sa main gauche un coûteau, & à sa main droite un stilet aiguisé par les deux bouts, „ & attaché à une corde dont il enveloppe son bras. Il s'avance ainsi vers „ un ours, lequel se dresse, comme d'ordinaire, sur ses pattes de derriere, & „ attaque le chasseur la gueule ouverte. Celui-ci, avec autant d'adresse que

(x) Gazette Littéraire de l'Europe. Tome premier.

„ de courage, enfonce sa main dans la gorge de l'ours, & y place le stilet verticalement, de maniere que non-seulemement cet animal ne peut plus refermer sa gueule, mais qu'il est forcé par les douleurs cruelles qu'il ressent, de suivre le chasseur sans résistance, partout où l'on voudra le mener."

Histoire du Kamtschatka.

Au sujet des phocas, ou veaux marins, des loutres, des chats & des lions marins; des amours, des combats, & des mœurs de tous ces animaux amphibies, les journalistes qu'on vient de citer, font une réflexion très-philosophique. „ Quand on croit, disent-ils, ces récits fabuleux, ou fort exagérés, on en juge sans doute, d'après les animaux qui vivent autour de nous. On ne s'apperçoit pas que ces animaux sont asservis, contraints, ou dénaturés. Dispersés par la crainte, ou le besoin, l'énergie de leurs facultés est bornée au soin de pourvoir à leur subsistance, de conserver leur espece, & de se garantir des embuches de l'homme. C'est dans les lieux déserts & inhabités, que les animaux développent & étendent leurs facultés; ils se rapprochent, s'unissent, établissent entr'eux une sorte de police; c'est l'association qui perfectionne tous les êtres sensibles & animés. Quel misérable animal seroit l'homme lui-même, s'il étoit forcé de vivre dans les forêts, solitaire & sans communication avec ceux de son espece! Il n'y a autour de nous que les insectes qui vivent en société, parce que leur petitesse les dérobe à la tyrannie de l'homme. Quoiqu'on ne puisse observer que très-imparfaitement leurs mouvemens & leurs mœurs; on y remarque cependant plus d'intelligence, de suite & d'ordre, que dans des especes d'animaux, dont l'organisation semble bien plus parfaite."

Ces raisonnemens sont confirmés par l'exemple & les jeux d'un animal marin, qui n'ayant pas encore éprouvé les hostilités de l'homme, sembloit se plaire à le suivre. Cet animal, que M. Steller a vu sur les côtes d'Amérique, „ a environ cinq pieds de long; son corps plus gros vers la tête, se retrécit vers le bas, & est couvert d'un poil très-épais, gris sur le dos, & rouge sous le ventre; il a une tête assez semblable à celle du chien, avec de grands yeux, des oreilles pointues & dressées, & une espece de barbe autour des levres. M. Steller a été fort surpris de ne lui point voir de pattes, comme aux autres animaux marins. Cette description ressemble assez à celle que Gesner a donnée de l'animal nommé *singe de mer*; nom que celui-ci pourroit mériter, non par sa forme, mais pour son agilité, & si l'on peut se servir de ce terme, pour ses manieres. Il nageoit autour du vaisseau pendant plusieurs heures, regardant tantôt un objet, tantôt un autre, avec un air de surprise; il s'élevoit du tiers de son corps au-dessus de l'eau, droit comme un homme, quelquefois pendant une demi-heure; passoit ensuite par-dessous le vaisseau, pour se remontrer à l'autre bord dans la même attitude, & répétoit cette manœuvre trente fois de suite; d'autres fois, il paroissoit avec une espece d'herbe à la bouche, qu'il jettoit & reprenoit tour-à-tour, en se jouant, de mille façons." Heureux cet animal, si sa chair & sa peau ne sont bonnes à rien! heureux, tant qu'il vivra dans des mers qui ne seront pas fréquentées par des Européens!

Espece de singe de mer.

Après les mœurs de ces animaux, on peut revenir à celles de l'homme.

HISTOIRE DU KAMTSCHATKA.

Maniere de réprimer le meurtre & le vol, chez les Kamtſchadales.

Les Kamtſchadales en ont de raiſonnables & de folles, pour réprimer le larcin & le meurtre. „ Quoiqu'il n'y ait point (chez eux) de loix pour venger les offenſes, il y a des conventions reçues, qui en tiennent lieu, comme chez tous les peuples où la ſociété a pris quelque forme. Lorſqu'un Kamtſchadale a été tué, c'eſt aux parens à tuer l'aſſaſſin; cet uſage a toujours été celui des peuples non-civiliſés. Quand on ſurprend un voleur, ſi c'eſt ſon premier larcin, on lui fait rendre ce qu'il a pris, & on le laiſſe vivre ſolitaire, ſans lui donner aucune eſpece de ſecours. On brûle les mains de ceux qui ſe ſont rendus pluſieurs fois coupables du même crime. Lorſqu'on ne peut pas découvrir un voleur, on prend un bouquetin à qui on brûle les nerfs dans une aſſemblée publique avec beaucoup de cérémonies magiques: ces peuples ne doutent pas qu'au moyen de cet enchantement, le voleur ne ſouffre les mêmes tourmens qu'on fait ſouffrir à cet animal. On reconnoît bien dans cet uſage le principe & l'objet de la ſuperſtition, qui dans ſa naiſſance a été regardée comme un ſupplément à la légiſlation, propre à prévenir par des terreurs imaginaires, les crimes qui ſe déroberoient à la vigilance de la loi."

Commerce des peaux de caſtor.

TERMINONS ce réſumé, pour ne rien omettre d'important, par un fait de commerce qui prouvera l'utilité de la découverte du Kamtſchatka. Les peaux des caſtors marins y ſont d'un profit très-conſidérable pour la Ruſſie. Les Kamtſchadales peuvent, avec ces peaux, acheter, des Coſaques, tout ce qui leur eſt néceſſaire, & les Coſaques les troquent, pour d'autres effets, avec les marchands Ruſſes qui gagnent beaucoup dans le commerce qu'ils en font à la Chine. Le tems de la chaſſe des caſtors marins, eſt le plus favorable pour lever les tributs; car ſouvent les Kamtſchadales donnent un caſtor au lieu d'un renard, ou d'une zibeline; quoiqu'il vaille au moins cinq fois davantage. Un caſtor ſe vend quatre-vingt-dix roubles. Cependant autrefois il ne ſe vendoit que dix roubles à Iakoutsk. On n'en fait pas uſage en Ruſſie. Mais les marchands de Moſcou achetent de la chambre du commerce de Sibérie, ceux qu'on apporte du Kamtſchatka. Ils les envoyent à leurs commis, ſur les frontieres de la Chine; & ce commerce, malgré les frais de tranſport, & les riſques où les expoſe l'éloignement de Moſcou à la Chine, eſt d'un très-grand avantage. Quand la Ruſſie aura des ports, des vaiſſeaux, une population, une navigation bien établie au Kamtſchatka, par la culture de cette preſqu'iſle défrichée, elle y pourra faire un commerce direct avec les côtes de la Chine.

---

§. V.

Extrait des voyages, & des découvertes le long des côtes de la mer glaciale, & ſur l'océan oriental, tant vers le Japon, que vers l'Amérique. Par M. Muller.

EXTRAIT DES DÉCOUVERTES DES RUSSES.

LE nom de l'auteur, ſon érudition, & l'eſprit de critique qui regne dans ſes écrits, autoriſent aſſez un hiſtorien des voyages, à faire uſage de ſon travail.

vail. On ne peut d'ailleurs s'en dispenser, pour répandre plus de lumiere sur les pays du nord, qui sont décrits, ou restent à décrire dans la grande collection qu'on continue ici. Ce n'est pas qu'elle ne renferme déja des notices importantes sur ces régions peu connues ; (y) mais ces notices trop éparses ne sçauroient fixer les yeux du lecteur, & le guider dans les mers où il s'agit de chercher de nouvelles terres. Il faut donc rapprocher, & resserrer dans un seul espace, tout ce qu'on a fait & dit, pour sçavoir si l'Europe peut s'ouvrir deux routes au commerce du monde entier. Le chemin le plus court est sans doute le plus près du pôle, où les deux hémispheres qui viennent, pour ainsi dire, s'y confondre, joignent le nouveau monde à l'ancien. L'Asie, qui naissant sous l'équateur, expire aux bords de la mer glaciale, doit seule établir la communication entre les richesses de l'Inde & la pauvreté des peuples de l'ourse. Les Russes, situés presqu'au centre de ces régions si disparates, ont par l'étendue de leur empire, par les mers dont ils sont environnés, par les forces & les besoins que leur donne une terre stérile sous un climat rigoureux, par, on ne sçait quelle inquiétude naturelle à tous les peuples qui se policent ; les Russes ont les motifs & les moyens de franchir les barrieres qui séparent la zône torride des extrémités de la zône glaciale, d'aller de l'une à l'autre par un chemin fermé jusqu'à présent à l'industrie, à l'audace des hommes. C'est à ce peuple, qui a besoin du soleil & de la terre, à chercher l'un & l'autre loin du pôle, dont il est trop voisin. Aussi, est-il de tous les peuples navigateurs, celui qui a pu faire les tentatives les plus suivies sur des mers, dont il n'appartient point à des nations plus heureusement placées de vouloir affronter les dangers. D'autres ont pû lui suggérer ce projet hardi ; lui seul qui, sans doute, en retirera la premiere utilité, doit l'exécuter, ou le tenter avec persévérance.

Extrait des découvertes des Russes.

Il y a longtems que les peuples qui se trouvent par hazard, & peut-être sans le sçavoir, sous la domination de la cour de Russie, navigent sur la mer glaciale. Dès 1636, dit M. Muller, on y étoit descendu par la Léna ; & de l'embouchure de ce fleuve on avoit reconnu quatre grandes rivieres qui se perdent également dans cette mer, la *Iana*, l'*Indigirska*, l'*Alaseia*, & la *Kolyma*. Douze ans après, on s'avança plus loin à l'orient, & trois vaisseaux Russes doublant le cap de *Tschukotskoi*, passerent de la mer glaciale dans l'océan oriental, jusqu'à l'embouchure de l'Olioutore, aux côtes du Kamtschatka. Dès-lors, on fut assuré que l'Asie ne touchoit pas, au moins par le nord-est, à l'Amérique. On sçut encore par ce voyage, que la mer glaciale pouvoit être praticable dans ces parages, jusqu'au 75eme. dégré de latitude. Mais on reconnut bientôt, combien elle étoit dangereuse. En 1650, le Cosaque Andrei Goreloi, envoyé par mer de Iakutzk, fut pris le dernier d'Août par les glaces, à quelque distance de la terre, vers la hauteur de *Kroma*, près de l'Indigirska. Le dégel vint, & le poussa plus loin en haute mer. Une seconde gelée arrêta son bâtiment, & le mit en pieces. Il descendit avec son équipage sur les glaces, emportant ses provisions sur des traîneaux qu'il avoit

Voyage fait en 1648.

En 1650.

(y) Voyez l'*Histoire Générale des Voyages* Tome XXII, *Voyages des Russes*, pag. 188. & suiv. ; & dans le même volume le *Supplément*, pag. 287 & suiv. R. d. E.

EXTRAIT DES DÉCOUVERTES DES RUSSES.

embarqués; & marcha quinze jours avant d'arriver à terre. Un autre Cosaque, nommé Buldakow, parti dans la même année, aussi sur la Léna, alloit se mettre en mer, lorsque les glaçons l'arrêterent tout-à-coup pendant un mois, à l'embouchure de ce fleuve. Il en sortit & y rentra deux fois, trouvant le chemin tour-à-tour ouvert & fermé par les glaces, que le vent balottoit alternativement de la terre à la mer. Enfin, le vingt-neuf Août, deux mois après son premier départ, il dépassa le cap qui déborde l'embouchure de la Lana. C'est l'endroit le plus dangereux de toute la plage, & c'est pour cela qu'on l'appelle *Swætoi-Noss*. A la hauteur de Kroma, il fut arrêté par les mêmes glaces qui avoient obligé Goreloi de finir sur des traîneaux son voyage de mer. Au moment qu'il se disposoit à gagner la terre avec les huit bâtimens qu'il avoit trouvés à l'embouchure de la Léna, l'eau venant à s'enfler sous les glaces, les rompit, & le vent chassa les vaisseaux, ou kotsches, de *Buldakow*, avec autant de rapidité que s'ils eussent forcé de voiles. Le vent tombe, les glaces dispersées reprennent & ferment tout chemin aux Kotsches. Chacun sauve sur un traîneau ce qu'il peut emporter de provisions. Cependant la glace se rompoit sous leurs piés: souvent il falloit sauter de glaçons en glaçons, se jetter de main en main les provisions & le bagage, & se tirer les uns les autres avec des perches & des cordes. Ces malheureux, après avoir vu de loin leurs barques crevées & brisées par les glaces, arrivent enfin près de l'Indigirska, à demi-morts du scorbut, de froid, de fatigue, & de faim. M. Muller rapporte ensuite les dépositions faites à la chancellerie de Iakutzk, par différens navigateurs, dont les uns prétendent qu'il y avoit des isles sur la mer glaciale, entre le cap de Swætoi-Noss, & l'embouchure du fleuve Kolyma; & les autres n'en font aucune mention, quoiqu'ils aient voyagé dans l'intervalle de ces deux endroits. Ainsi, tous les voyages faits pendant cinquante ans, ne prouvent l'existence d'aucune isle dans ces parages. On n'entend que des matelots, souvent menteurs & toujours ignorans, dont les témoignages se contredisent assez pour détruire la question même qui s'étoit élevée sur cet objet important. Cependant la cour de Russie, qui avoit intérêt à l'éclaircir, après l'avoir même ignorée durant longtems, fit des tentatives pour découvrir la vérité. On envoya le Cosaque Staduchin, avec un bâtiment monté de vingt-deux hommes. Ce n'étoit pas une de ces kotsches qui convenoient peut-être le mieux à la navigation de la mer glaciale. On y avoit substitué des schitiki, especes de bateaux composés de planches, jointes & comme cousues ensemble avec des courroies. „ Ils ont cinq brasses de „ long sur deux de large, avec un tillac. Le fond en est plat, & calfaté de „ mousse; les voiles sont de peaux de rennes, les cordes de peau d'élan, & „ les ancres de bois, avec de grandes pierres." Ces bateaux ne servent que sur les rivieres, & le long des côtes. Aussi, le voyage de Staduchin ne remplit-il pas l'objet de sa destination. Ce Cosaque écrivit à Iakutzk le vingt-huit Juillet 1712, qu'il n'avoit vu aucune isle, même de loin, & qu'il n'avoit remarqué qu'une pointe qui s'avançoit de l'embouchure du Kolyma vers l'est, mais que les glaces rendoient inaccessible par mer.

En 1710.

En 1714. DEUX autres voyages ordonnés à Iakutzk en 1714, confirmerent par la déposition d'un des capitaines, qu'il étoit impossible de naviger sur la mer

sacrée, parce qu'elle étoit glacée en été, comme en hiver; & qu'on ne pouvoit aller de Iakutzk au Kamtschatka qu'avec des chiens & des nartes, ou traîneaux.

EXTRAIT DES DÉCOUVERTES DES RUSSES.

En 1723.

LES tentatives discontinuerent jusqu'en 1723, qu'on ressuscita la vieille tradition d'une isle, qui devoit s'étendre dans la mer glaciale, depuis l'embouchure de l'Iana, jusqu'à celle de l'Indigirska. M. Muller, après avoir conversé avec Fedor Amossow qui avoit fait renaître cette opinion, dit que cet homme pouvoit avoir des vues d'intérêt à la rétablir; car il s'étoit offert à cette occasion, pour un voyage dont il espéroit retirer de grands profits par le commerce. Les récits qu'il fit, soit de bouche, ou par écrit, ne sont pas satisfaisans, & M. Muller ajoute qu'ils ne lui paroissent pas suffisans, pour placer une isle sur l'embouchure du Kolyma, à la latitude de soixante-treize degrés; ni plus haut, à soixante-quinze degrés de latitude, un grand pays découvert par les Russes en 1723. L'auteur Allemand attaque à ce sujet, non-seulement les géographes François, qui ont placé ce pays sur leurs cartes, d'après la carte Russe de Schestakow, homme qui ne sçavoit ni lire ni écrire; mais le P. Avril, qui dit avoir appris à Smolensko, que ce pays trouvé par les Russes est couvert de forêts; quoiqu'on sçache que les côtes de la mer glaciale n'ont pas de bois, ni ne peuvent gueres en avoir, avec le froid excessif qui doit y fermer le sein de la terre à toute espece de végétation. D'après une autre carte, que M. Muller a vue, il faut distinguer deux caps: l'un qui est le plus au nord, est celui des Tschuktschis, qu'on appelle aussi de *Schelatzkoi*, ou Cap des *Schelages*, peuple de la race des Tschuktschis; l'autre plus au sud, est le cap d'Anadirskoi. Entre ces deux caps ou noss, est une isle habitée, dit-on, par les Tschuktschis. Vis-à-vis le dernier cap, sont deux isles. La premiere a des habitans vêtus de peaux de canard. La seconde, plus éloignée de la terre, est habitée par les *Peckeli*, qui ont les joues percées de dents de cheval.

Cap des Tschuktschis, ou de Schelatzkoi.

Habitans de ce cap.

UNE autre carte fait mention du cap Schelatzkoi, mais elle n'en assigne point l'étendue, non plus que la précédente. On dit que ses habitans aiment la guerre, & qu'ils haïssent la servitude, au point de se tuer, s'ils sont faits prisonniers.

UNE des relations déposées dans les archives de Iakutzk, atteste que les Tschuktschis s'exercent à la fronde, mais se servent encore plus de fleches, surtout à la guerre; que ceux d'entr'eux qui habitent dans les rochers au milieu du cap de ce nom, vivent de rennes, qu'ils menent en troupeaux, & que ceux des côtes de ce cap se nourrissent de la pêche des baleines, & de chevaux marins, dont on trouve des dents en quantité sur le rivage.

DANS une autre déposition faite à Iakutzk en 1711, on lit que des deux côtés du noss, ou cap des Tschuktschis, est une isle, ou grande terre, dont les habitans furent de tout tems en guerre avec ceux du cap. Dans l'été, on passe de l'un à l'autre, en un jour, sur des baidares, & dans l'hiver, en un jour aussi sur des traîneaux par les glaces, dont le trajet maritime est couvert. Tandis qu'au noss, on ne voit que peu de renards, & presque point d'animaux, faute de bois, la grande terre en a de toutes sortes.

SI l'on en croit le rapport de quelques Tschuktschis, entendus en 1718,

Extrait des Découvertes des Russes.

les habitans du cap, ou noss, peuvent monter à plus de trois mille hommes, qui vivent dans une grande anarchie & presque point en société. Vis-à-vis du noss, est une isle assez grande, sans arbres; & au-delà de cette isle un grand continent, où l'on trouve de grands fleuves, & deux ou trois fois plus d'habitans qu'au cap des Tschuktschis. A ces vraisemblances, on ajoute la fable de quelques especes d'hommes à queue de chien, & à pied de corbeaux. Mais, sans doute qu'on y aura pris de loin l'habit pour l'homme. Les vêtemens mélangés de peaux de bêtes & d'oiseaux, où on laisse sans doute les queues, les plumes & les griffes, peuvent être la cause de cette erreur si naturelle à des hommes sauvages, qui prêtent aisément à un peuple qu'ils craignent, ou qu'ils méprisent, le caractere & quelquefois les traits de l'animal, dont il porte la dépouille. Mais une singularité plus croyable, qu'on a débitée des peuples du Thibet, & qu'on affirme des Tschuktschis, c'est qu'ils offrent leurs femmes & leurs filles à tous ceux qui viennent chez eux. L'étranger a droit de choisir entre plusieurs femmes, celle qui lui plaît. Mais avant de se livrer, celle-ci lui présente une tasse de son urine, dont il faut qu'il se rince la bouche. S'il surmonte cette épreuve, on le regarde comme ami; s'il s'y refuse, c'est un ennemi. „ Ce fait n'est point douteux, dit M. „ Muller. Quelque bizarre qu'il nous paroisse, il ne doit étonner ceux qui „ sçavent combien l'amour physique a de puissance sur tous les sens. Voyez „ les animaux: l'homme sauvage est-il plus délicat dans ses fureurs, ou ses „ accès d'amour?" Cependant, on n'insiste pas ici sur toutes les raisons qui peuvent, on ne dit pas justifier, mais faire croire un usage attesté même par le P. Trigaut, jésuite.

Fable rapportée par les Tschuktschis.

Usage singulier, mais bien attesté.

Les deux voyages suivans servent encore à confirmer l'inutilité de toutes ces entreprises dangereuses.

1735.

Au mois de Juin 1735, on fit à Jakutzk un détachement de cinquante-deux hommes, destiné à chercher un passage au nord-est dans la mer de Kamtschatka. Il étoit commandé par le lieutenant Lassenius, Danois de naissance, bon marin, qui s'étoit offert de lui-même, & auquel on avoit joint le sous-pilote Basile Rtischtschew. Le bâtiment, sur lequel ils furent embarqués, avoit été construit à Jakutzk; il avoit la forme d'une barque, & lorsqu'il fut lancé à l'eau, on lui avoit donné le nom d'*Irkutzk*. Le détachement partit de Jakutzk le 26 Juin. Comme la riviere n'avoit pas assez d'eau, pour qu'on pût charger dans cette barque tous les vivres & les ustensiles nécessaires, tout ce qui n'y put pas tenir fut chargé sur deux bâtimens ordinaires, c'est-à-dire, sur des doschtschenniks, qui partirent deux jours après & l'atteignirent le 10 Juillet. Ils arriverent ensemble le 15 du même mois près de *Schigani*; & comme la riviere est en cet endroit beaucoup plus profonde, un des deux bâtimens déchargea tous les vivres qu'il portoit dans la barque, & fut renvoyé vuide à Jakutzk. La barque & l'autre bâtiment continuerent leur route en descendant le Lena. Ils allerent d'abord assez lentement, à cause des vents contraires, & furent plus d'une fois obligés de s'arrêter trois à quatre jours. Ce ne fut que le 4 Août au soir qu'ils atteignirent le golfe que le Lena forme un peu avant son embouchure, & le 5 au matin ils arriverent à l'embouchure même près de *Kukowskoi-Muis*. Ce même jour, ils éleverent sur ce pro-

montoire une colonne de trente-six pieds de haut, pour pouvoir la reconnoître de loin. Ils chargerent aussi tous les vivres & la cargaison du second bâtiment dans la barque, laquelle alors porta six pieds d'eau.

Le 6, vers les quatre heures du soir, ils mirent en mer, & dirigerent leur course à l'est-nord-est; mais le vent contraire les força deux heures après de jetter l'ancre. Jusqu'au 9, ils tenterent de tems en tems d'avancer; mais le vent varioit toujours, & quand il étoit favorable, il étoit trop foible. Ils dirigerent leur course entre sud-est & sud; mais ils n'avancerent guere davantage. D'ailleurs ils furent quelquefois obligés de s'arrêter, pour prendre des connoissances sur la nature du canal. Le 8, la chaloupe ayant été détachée dans l'après-midi pour un pareil objet, elle ne revint que le lendemain matin. Le même jour, ils dresserent dans l'isle de *Bukowskoi* une seconde colonne de trente-six pieds. Le 9, après minuit, ils tenterent d'aller plus loin; mais quelques heures après ils furent pris d'un calme accompagné de brouillards. Il fallut d'ailleurs attendre la chaloupe, & ils jetterent l'ancre. La chaloupe arrivée deux heures après, le vent tourna à l'est-sud-est: ils remirent à la voile, en portant au sud; mais ils furent poussés au sud-ouest, & le vent ayant bientôt tourné à l'est-quart-nord, ils porterent au sud-quart-d'est, mais furent poussés au sud-ouest-quart-d'ouest. Peu de tems après, le vent tourna droit à l'est, & l'on s'apperçut que le bâtiment faisoit eau; ainsi l'on revint à l'ancre. Le vent fut encore fort variable jusqu'au 11. Ce jour, à sept heures du matin, on mit à la voile avec un vent frais de sud-ouest, & la route fut dirigée au sud-sud-est & à l'est. Deux heures après, le vent tourna tout-à-fait à l'ouest; on porta donc à l'est-quart-nord & à l'est-sud-est, & en moins de deux heures on eut la vue de fortes glaces à l'est: on jetta l'ancre vers midi, & bientôt on fut entouré de glaces. Deux heures après, les glaces ayant un peu disparu, on remit à la voile; mais il s'éleva peu après un vent très-fort; & vers les huit heures du soir, une violente tempête emporta le gros cable de la principale voile. Vers les dix heures & demie, on fut obligé de revenir à l'ancre.

Le 12, vers les trois heures du matin, le vent s'adoucit, & l'on remit à la voile avec un vent de nord-quart-ouest; ils porterent à l'est-nord-est; mais ils furent poussés à l'est-quart-sud. Le vent tourna peu de tems après à l'est-quart-nord & à l'est; on courut donc successivement sud-ouest-quart-ouest, sud-ouest & sud-est. Vers les trois heures après-midi, ils furent entourés de tant de glaces, & une neige fine obscurcit tellement le jour, qu'on fut encore obligé de revenir à l'ancre; ce qui fit que l'on pensa dès le 13 à chercher un port pour hiverner. On profita vers le midi d'un vent d'est, pour gagner la côte, & on l'approcha de fort près vers les quatre heures du soir; mais on ne trouva point d'endroit propre à aborder. Ainsi l'on remit à la voile avec un vent de nord-ouest le 14, à cinq heures du soir. Bientôt après un calme qui survint obligea de jetter l'ancre. Cependant on sonda plusieurs fleuves, pour tâcher d'en trouver un où l'on pût entrer; & n'en ayant point trouvé jusqu'au 15, il fallut remettre à la voile, en tirant au nord-ouest & au nord-ouest-quart-d'ouest. Il y eut un calme vers le midi, &

EXTRAIT DES DÉCOUVERTES DES RUSSES.

l'on détacha la chaloupe qui revint sans avoir fait la moindre découverte. On résolut donc unanimément le 16 de retourner au Karaulach, & depuis ce moment on ne fut occupé que des moyens de l'atteindre. Ils entrerent en effet dans son embouchure le 18 à midi, & prirent terre à un werste au-dessus. Ce mouillage paroissoit même propre pour un gros navire, puisqu'il y avoit huit à quinze pieds d'eau. On prétend toutefois que plus haut ce fleuve est beaucoup moins profond, & qu'il se desseche presqu'entierement en automne: il semble en effet qu'à son embouchure il doit sa profondeur uniquement à la mer; son eau du moins n'est autre chose que l'eau toute pure de la mer, ou en est tellement mélangée, qu'elle n'est point potable. Ce fleuve est appellé en langue Jakute *Kara-urak* (ruisseau-noir), d'où vraisemblablement on a fait par corruption Karaulach. La latitude du lieu où se trouvoit ce détachement, étoit d'environ 71 degrés.

Le premier soin du commandant fut de construire des quartiers d'hiver. On trouva cependant en cet endroit cinq vieilles jurtes des *Jukarigis*, sorte de Jakutes qui habitent principalement les montagnes, & la plus grande partie du détachement auroit pu y être logée. Mais le commandant aima mieux loger tout son monde ensemble, parce qu'il s'étoit apperçu que dans l'équipage on murmuroit déja beaucoup contre lui. Il profita du bois que la mer avoit jetté sur la côte, pour construire une caserne de soixante-seize pieds de longueur, large de vingt-cinq & demi, & haute de dix-sept. Il en fit bien calfater les fentes avec de la mousse, pour la garantir, autant qu'il étoit possible, contre le froid; & cette loge fut partagée par trois cloisons en quatre pieces: il en garda une pour lui, donna l'autre au prêtre, la troisieme aux bas-officiers, & la quatrieme aux matelots & aux soldats. Ces quatre chambres avoient trois poëles construits de terre-glaise battue (z), comme le font communément les poëles Russes dans les villages. On ne sauroit mieux les comparer qu'à nos fours à cuire du pain, sinon qu'ils sont beaucoup plus épais & plus hauts; la construction intérieure est la même. On les durcit aussi comme les fours au feu, & l'on y met tant de bois, que la flamme sort pour la plus grande partie en-dehors. On y cuit du pain & toutes sortes de victuailles. Quelques-uns de ces poëles ont des cheminées; d'autres n'en ont point, & à leur place on fait un trou dans le mur, qu'on ouvre & qu'on ferme comme on veut, pour laisser sortir la fumée, & conserver la chaleur dans la chambre. On bâtit encore à côté de la caserne une chambre à bain, dont le commun des Russes ne sauroit se passer, avec quelques autres usines. Le 12 Septembre, on s'établit dans la caserne, & tout le détachement alors étoit en bonne santé, à l'exception d'un soldat. Le 14 Octobre, on détacha six hommes, avec la relation du voyage, jusqu'à l'endroit où l'on s'étoit avancé, & des arrangemens pris pour y passer l'hiver. Le froid augmenta considérablement dès la fin d'Octobre, & le scorbut fit en même tems ses ravages. Le soleil, dont la présence avoit jusque-là soutenu le courage des

(z) Cette glaise est appellée *il* en langue Russe. Tout le terrein de la côte est à la surface couvert de cette espece de limon, qui a cependant peu de profondeur. Les Jukarigis assuroient que tout ce terrein avoit autrefois été couvert d'eau, & ce limon vraisemblablement en provient.

voyageurs, prit congé d'eux le 5 Novembre, & plusieurs gens de l'équipage le virent pour la derniere fois. Le commandant sentit dès-lors les dangereux effets des murmures qui s'étoient élevés contre lui dès le commencement du voyage. On l'accusa de haute-trahison; accusation d'autant moins fondée, qu'en lui supposant les plus mauvaises intentions du monde, il étoit hors d'état de faire le moindre mal. Sur ce crime imaginaire, on lui ôta sur le champ le commandement, qui fut donné d'une voix unanime au sous-pilote Rtischtschew. Cependant dès la mi-Novembre, le scorbut avoit déja fait des progrès parmi les voyageurs. Le lieutenant Lassenius en fut emporté le 18 Décembre, & peu de jours après il en mourut un autre homme: ce lieutenant étoit d'une constitution si vigoureuse, que sans le fond de chagrin qui le minoit, il se fût vraisemblablement tiré de cette maladie. Le 19 Janvier, le soleil reparut pour la premiere fois. On se flattoit que son retour rétabliroit peu à peu les gens de l'équipage, qui étoient tous plus ou moins atteints du scorbut; mais dans ce mois, il en mourut neuf, dans chacun des mois de Février & de Mars, douze, & trois en Avril. Le sous-chirurgien Khrener, qui avoit longtems résisté, & qui seul pouvoit secourir les autres, mourut vers le milieu de Mars, & le géometre Pierre Baskakow le suivit deux jours après.

Les symptomes de ce scorbut, étoient au commencement de vives douleurs aux endroits où l'on avoit eu quelque blessure, ou quelque mal. On perdoit d'abord l'appétit, & l'on éprouvoit de grandes lassitudes, avec des envies extraordinaires de dormir. Les jambes commençoient ensuite à s'enfler & l'on y appercevoit des taches bleues. Les malades éternuoient beaucoup, & en éternuant ils sentoient dans les reins de fortes douleurs. Toutes les dents étoient ébranlées, la bouche sentoit mauvais & le corps s'enfloit à la fin. Tous ces symptomes étoient accompagnés d'une soif ardente, d'une toux seche, & d'un tenesme si considérable, que plusieurs malades étoient des deux ou trois semaines sans aller à la selle. Les plus forts purgatifs ne faisoient aucun effet; mais les uns, avant de mourir, avoient des envies d'évacuer; d'autres mouroient en évacuant; & ceux qui étoient parvenus à avoir le ventre libre, éprouvoient une vraie diarrhée, qui dégéneroit bientôt en dissenterie & les emportoit (a). Quant au lieutenant Lassenius, vers la fin de sa maladie il lui étoit survenu une grosse fievre, une oppression de poitrine & une insensibilité générale dans toutes les parties du corps, avec un hoquet violent, & il mourut dans ces hoquets. Son corps, dont le côté droit étoit couvert de taches bleues, fut ouvert: on trouva dans la vessie beaucoup de sang épais & d'urine, qui s'y étoient arrêtés. Le poumon droit étoit enveloppé de matieres visqueuses; le gosier étoit enflammé, le cœur & la veine cave remplis de sang noir, & les reins comme gangrénés; l'estomac seul étoit sain & sans aucun vice. Au reste, cette maladie étoit inévitable dans les circonstances. 1°. L'endroit où l'on hivernoit étoit fort près de la mer; 2°. on éprouvoit continuellement dans la caserne un froid terrible: car, malgré la quanti-

(a) Il paroît que c'est de la même espece de scorbut que fut attaqué l'équipage de Munk, Capitaine Danois, dans la Baie d'Hudson, à 63 degrés 20 minutes de latitude septentrionale. Voyez le XXIIe volume de ce Recueil, p. 170 & suiv. R. d. E.

té prodigieuse de bois qu'on brûloit, on ne pouvoit jamais parvenir à bien échauffer le poële. On ne sentoit même la chaleur, qu'en se mettant directement à son ouverture qui donnoit dans la chambre. Le lieutenant, outre le poële qu'il tenoit toujours allumé chez lui, avoit dans sa chambre une grande terrine pleine de charbons ardens; ce qui ne l'avoit pas empêché de sentir encore bien du froid: 3°. le plancher de la caserne étoit toujours humide, & le lambris couvert de glaces: 4°. enfin on étoit quelquefois obligé de laisser les corps morts pendant cinq à six jours dans la caserne, avant de pouvoir les porter dehors: les tempêtes & les ouragans affreux qui regnent ordinairement alors dans ces climats rigoureux, ne permettoient à personne de s'exposer au grand air; on eut risqué d'être englouti sur le champ & suffoqué dans les neiges.

QUANT aux vivres, on distribuoit tous les mois à chaque homme trente livres de farine de seigle, cinq livres de gruau d'avoine & une livre de sel. Le lieutenant n'avoit fait, dit-on, les rations si petites, que pour ne pas se trouver dans le cas d'en manquer; mais l'équipage en avoit fortement murmuré. Il attribuoit à cette économie l'accroissement du scorbut; & par cette raison, dès qu'il fut mort, il s'étoit fait donner des rations plus fortes, ce qui n'avoit pas occasionné la moindre diminution dans la maladie. Pour la distribution de l'eau-de-vie, elle s'étoit faite, soit du vivant du lieutenant, soit après sa mort, selon les loix de la mer. On s'étoit servi de neige fondue, tant pour cuire les alimens & pour la boisson ordinaire, que pour tous les médicamens & les décoctions.

IL n'est pas aisé de rendre raison, comment les huit hommes qui eurent le bonheur de surmonter tant de maux, purent se conserver. Ils respiroient tous le même air; ils avoient la même demeure, la même nourriture & la même boisson que ceux qui moururent. Mais on remarque, que ces huit hommes étoient de tout l'équipage les seuls qui jouissoient d'une santé parfaite. D'ailleurs ils avoient fait continuellement de l'exercice, en s'occupant à fendre du bois & à soigner les malades. Il n'y avoit que le prêtre Russe qui, sans avoir fait le moindre travail, eût trouvé le secret d'échapper. Il attribuoit à la cheminée qu'il avoit fait construire dans sa chambre, d'avoir été garanti du mal. Il croyoit, & peut-être avec assez de raison, que la quantité de vapeurs qui s'élevoient continuellement dans la caserne, tant de l'humidité de la charpente, que de la glaise des poëles, étoit la principale cause des ravages affreux & rapides de la maladie. C'étoit donc pour dissiper ces vapeurs, & pour renouveller l'air de sa chambre, qu'il s'étoit fait faire cette cheminée. Au reste, ces huit hommes n'avoient point été plus exempts que les autres du tenesme dont les accidens étoient si funestes. Au commencement de Février, lorsque le soleil reparut & fit appercevoir de l'accroissement des jours, ils se trouverent incommodés, mais beaucoup moins violemment que les autres. Comme ils attribuoient leur conservation à leur vie active & laborieuse, ils avoient déterminé entr'eux, qu'aucun des huit ne dormiroit pas plus de quatre heures chaque nuit; que quand quelqu'un s'endormiroit dans le jour, on lui jetteroit de l'eau froide sur le corps pour l'éveiller; & qu'enfin on ne feroit pas un instant sans travailler ou s'agiter de quelque

que façon que ce fût. Malgré toutes ces précautions, le sous-pilote ne put éviter d'avoir des enflures aux jambes. Ils commencerent tous en Mars à boire de la décoction des pointes de sapin, &, suivant l'avis d'un Jukagire, ils furent quinze jours à ne manger autre chose que des poissons cruds & gelés, dont ils se trouverent très-bien. Il y a bien de l'apparence encore que le retour du soleil contribua beaucoup à leur guérison: car ils assuroient que, malgré l'horrible froid qui n'étoit point adouci, ils avoient senti l'effet de ses rayons sur leur corps. Le prêtre étoit même déja si bien rétabli dans le mois d'Avril, qu'il fit près de cent werstes sur la glace en patins jusqu'à Bukowskoi-Muis, revint de même, & quinze jours après fit encore un pareil voyage.

L'autre détachement destiné à chercher un chemin par le nord-ouest jusqu'à l'embouchure du Jeniséi, avoit, dans la même année 1735, descendu le Lena depuis Jakutzk. Le lieutenant Pronttschitschtschew, savant & habile marin, en étoit commandant. Le bâtiment qu'il montoit, n'étoit qu'une chaloupe double, en réputation d'être excellente voiliere & de se manier avec beaucoup de facilité. Elle partit de Jakutzk un jour plus tard que l'autre barque; mais elle l'atteignit le 16 Juillet près de Schigani, & ces deux bâtimens continuerent leur route vers l'embouchure du Lena. Le 30 Juillet, le lieutenant Pronttschitschtschew se trouva sur l'*Agus-Ajegos*, ruisseau qui se jette dans le Lena, & que les nouvelles cartes appellent *Agis-Jego*. Dans les environs, vers le milieu du fleuve, est un rocher, formant une espece d'isle, appellé *Stolb*, colonne; il est à 72 degrés 6 minutes de latitude septentrionale. De-là le Lena se divise en quatre grands bras, dont chacun tombe par une embouchure particuliere dans la mer glaciale. Le bras occidental est appellé sur les lieux *Schegalazkaja-protoka*, & dans les cartes *Nastistazkaja-protoka*; le plus près de celui-ci est le *Tumazkaja*, nommé dans les cartes *Krestjazkaja*; le troisieme a nom *Kulazkaja*, & le quatrieme, *Wostoschnoja*, l'oriental, ou *Bukowskaja*. Le troisieme tombe droit dans la mer glaciale, & pourroit, avec raison, être appellé le *bras oriental*. Bukowskaja tombe au sud-est, dans le golfe de Sawastjanowa. Le lieutenant Prontschichtschew examina dans tous les bras du fleuve la profondeur & les autres qualités des eaux; & quoique le chemin fût le plus court par les bras occidentaux, il les trouva si sales & si remplis de vase, qu'il prit le parti de passer par Bukowskaja. Ces recherches l'arrêterent au point qu'il arriva à l'embouchure du Lena deux jours plus tard que l'autre bâtiment. Il s'y trouva à la latitude de 71 degrés 4 minutes. Vers le nord & l'est, il eut continuellement la vue de beaucoup de glaces, & les glaçons avoient depuis quatre jusqu'à dix brasses de hauteur. Il passa pourtant; & depuis cette latitude, il courut environ cent milles d'Italie, toujours entre le sud & l'ouest. Le 25 Août, il arriva à l'*Olenek*, où ayant fait prendre la hauteur du soleil, il trouva la latitude de 72 degrés 3 minutes. Le froid étoit déja devenu terrible; tous les cables du bâtiment étoient gélés, & le bâtiment même étoit si fort endommagé par les glaces, qu'il faisoit deux pouces d'eau dans une heure. Quand on auroit voulu risquer de pousser plus avant à l'ouest, personne dans le bâtiment n'avoit connoissance de ces parages. On résolut néanmoins d'entrer dans l'embouchure

Extrait des découvertes des Russes.

de l'Olenek, ce qu'on fit effectivement le premier Septembre. A la distance d'environ trente werstes de l'embouchure du fleuve, on trouva douze Promyschlenies Russes qui s'étoient établis sur le bord du fleuve avec leurs femmes & leurs enfans, & y avoient bâti des maisons. Le lieutenant prit ses quartiers chez eux, fit construire encore deux chambres, & s'y établit. Le 11 Novembre, il envoya un détail de toutes ces circonstances au grand détachement de la marine, & alors tout son monde étoit en parfaite santé.

Le capitaine-commandant (Beering) ayant reçu le rapport de ces deux voyages par mer, crut, en vertu des instructions qu'il avoit lui-même de l'amirauté Impériale, être autorisé à faire poursuivre l'entreprise. Pour cet effet, il donna ordre au lieutenant Prontschischtschew, dans l'été de 1736, de quitter l'embouchure de l'Olenek, & de continuer sa route. Pour la continuation du voyage commencé par le lieutenant Lassenius, on dépêcha pareillement Dmitri Laptiew, autre lieutenant de vaisseau, & on lui donna pour pilote le lieutenant Plautin, bon homme de mer. Il ne se trouva personne pour remplacer le géometre: c'est pourquoi les officiers du bord se chargerent des travaux qui regardoient la géographie. Le nouveau détachement partit de bonne heure, & arriva à l'embouchure du Lena pendant que la mer étoit encore couverte de glaces. Le lieutenant Laptiew côtoya la mer glaciale avec de petites barques, & alla à pied jusqu'au Karaulach, où étoit la barque avec l'équipage, arrivé dès le 9 Juin précédent; mais il ne put débarquer que le 5 Août. Il fallut même auparavant amener la barque devant l'embouchure du Lena, pour charger des vivres, de sorte qu'il ne remit en mer que le 15 suivant. On attendoit avec impatience le rapport du succès de son voyage; mais on ne l'eut qu'au milieu de Mars de l'année 1737, & en voici le résultat. Le lieutenant, qui étoit curieux de bons livres, avoit lu vraisemblablement quelque part, que plusieurs de ceux qui avoient été dans ces mers, avoient conseillé, pour trouver un passage à l'océan oriental, de passer plutôt par la pleine mer, que de suivre les côtes: c'étoit aussi le systême du feu lieutenant Lassenius. Ils étoient par conséquent tous deux déterminés à tenir la pleine mer. Non-seulement ils prenoient par-là le chemin le plus court, mais ils espéroient en même tems éviter par ce moyen les glaces qui s'amassent ordinairement sur les côtes. En mettant en mer, tout parut si bien séconder leur entreprise, qu'avec le vent le plus favorable qu'ils pussent souhaiter, ils coururent droit au nord-est pendant trois fois vingt-quatre heures. Encouragés par ces succès, ils croyoient déja toucher au but; mais au bout de trois jours, lorsqu'ils n'y pensoient pas, ils trouverent devant eux une mer toute de glace, aussi solide qu'un rocher, & où l'on ne voyoit d'issue ni à l'est ni au nord. Ils s'en assurerent en détachant des chaloupes de tous côtés, & prirent même, de gens qui connoissoient ces parages, des certificats par écrit, que la mer y étoit glacée depuis longtems d'une année à l'autre. S'ils eussent pris le parti d'attendre en cet endroit que la mer se dégélât par hasard, ils auroient risqué d'être pris dans les glaces, & peut-être ne s'en seroient pas tirés. On tint conseil sur cette position, & il fut unanimement résolu de retourner à l'embouchure du Lena. On eut le bonheur de la retrouver, quoiqu'il ne restât plus que quatre points du compas pour pouvoir y être rendu,

& l'on y arriva le 25 Août. On y entra donc, & l'on remonta jusqu'au ruisseau Chotuschtach, qui s'y jette sur la gauche. Il y avoit déja tant de glaces, que la barque fut forcée d'hiverner. Le scorbut commença dès le mois de Novembre à faire sentir ses atteintes; mais comme il y avoit sur les montagnes voisines une grande quantité de petits cedres, appellés dans le pays *slanez*, le lieutenant s'imagina que, par rapport à leur ressemblance avec le pin & le sapin, ils pourroient également servir de remedes contre le scorbut. Il voulut en essayer, & l'on en fit des décoctions, dont l'effet fut salutaire & si prompt, qu'en peu de jours tous ses malades furent bien rétablis.

Il mit en mer de l'Olenek au commencement d'Août 1736. Sa femme qui, par attachement, avoit voulu faire le voyage avec lui, étoit alors, aussi bien que lui, malade du scorbut; ce qui ne l'empêcha pas de s'embarquer, soit qu'il espérât de se rétablir à la mer, soit qu'il se crût obligé de sacrifier sa santé à son devoir. Ils arriverent le 3 Août à l'embouchure du fleuve Anabara, qu'ils trouverent à la latitude de 73 degrés 1 minute. Ils y entrerent, parce qu'ils avoient ordre de faire quelques recherches au sujet d'une mine, que l'on prétendoit se trouver sur le bord du fleuve. On détacha, pour le remonter, le géometre Tschekin avec quelques hommes; il ne revint que le 10, & l'on remit sur le champ à la voile pour gagner le Chatanga. Mais ils n'avoient pas encore atteint ce dernier fleuve, qu'ils furent entourés de tant de glaces, qu'ils eurent beaucoup de peine à passer. Depuis le Chatanga, la glace s'étendoit fort avant dans la mer: c'est pourquoi serrant la côte, ils entrerent dans le fleuve. Ils étoient alors à 74 degrés 9 minutes de latitude. Ils trouverent sur la rive occidentale quelques barraques vuides, & ils apprirent qu'à cent cinquante werstes plus haut, il y avoit des habitans qui descendoient quelquefois. Ils continuerent de longer la côte presque toujours au nord, jusqu'à l'embouchure du fleuve Tamur ou Taimur, où ils arriverent le 18. Les environs paroissoient fort stériles; on n'y voyoit absolument point de bois, pas même de bois canard ou flotté, & le fleuve avoit si peu de profondeur, qu'il devoit être glacé jusqu'au fond pendant l'hiver. Ainsi ne pouvant pas y faire la moindre relâche, ils pousserent plus loin le long de la côte depuis le Taimur vers le Pjasida. Près de la côte, il y avoit plusieurs grandes isles environnées de glaces qui paroissoient immobiles, ce qui leur fit présumer qu'elles y avoient resté pendant tout l'été précédent. Ils gagnerent par conséquent la haute-mer, dans le dessein de tourner ces isles du côté du nord. Ils trouverent en effet au nord une mer assez nette, sinon qu'ils virent beaucoup de glaces entre les isles. Ils atteignirent la derniere à la latitude de 77 degrés 25 minutes; mais ils perdirent aussitôt toute espérance d'aller plus loin. Le froid étoit considérablement augmenté. Entre cette derniere isle & la côte, & même plus avant dans la mer, il y avoit d'énormes glaces immobiles & solides. Ils essayerent cependant de s'avancer encore au nord, & ils avoient déja fait environ six milles d'Italie, lorsqu'ils furent aveuglés par un brouillard si épais, qu'ils ne savoient plus où ils étoient, ni ce qui étoit autour d'eux; & quand le brouillard fut dissipé, ils ne virent plus devant eux & de tous côtés que des glaces. Celles qui s'étendoient dans la mer étoient encore mobiles, mais si proches les unes des autres, qu'une cha-

EXTRAIT DES DÉCOUVERTES DES RUSSES.

loupe auroit à peine eu de la place pour y passer; outre cela, quelques efforts que l'on fit pour porter au nord, on fut toujours poussé par les glaces au nord-est. Tous ces inconvéniens réunis effrayerent nos navigateurs, & leur firent craindre d'être arrêtés dans les glaces. Le commandant, dont la maladie augmentoit de jour en jour, tint conseil, & il fut résolu de s'en retourner. Revenus aux environs du Taimur, ils essuyerent aussitôt un calme; la mer commença à se geler, & fut bientôt toute couverte de glaces flottantes. Les connoissances qu'on avoit acquises alors de ces dangereux parages, donnerent plus d'appréhension que jamais d'être interceptés par les glaces; la providence les tira de l'embarras où ils se trouvoient. A peine avoient-ils passé vingt-quatre heures à cette station, que le vent dissipa les glaces mobiles, & rompit celles qui fermoient la mer. Après avoir essuyé beaucoup de dangers, ils revinrent le 29 Août à l'embouchure de l'Olenek, & le brave lieutenant mourut deux heures après son arrivée. Sa femme le suivit de près, plutôt par le chagrin de sa perte, que par l'effet de la maladie. Quoique ce bon officier n'eût pas réussi dans son entreprise, il avoit fait tout ce qu'on pouvoit exiger de lui. Le reste du détachement, excepté le sous-chirurgien, conserva la vie & la santé.

D'AUTRE part, le pilote Plautin, arriva dans l'été de 1737 à Jakutzk sur un de ces bâtimens en usage dans la Sibérie, nommés doschtschenikes. Il apporta divers ustensiles & quelques provisions de bouche, qu'on avoit tirés de la barque d'Irkutzk. Deux jours après, la barque elle-même arriva avec tous ceux qu'elle avoit menés, à l'exception d'un seul homme. Le capitaine-commandant partit le même jour pour Ochotzk, afin d'y faire ses dispositions pour le grand voyage. Le pilote Plautin fut rétabli dans sa place de lieutenant, & suivit le détachement de marine à Ochotzk. Le lieutenant Laptiew resta à Jakutzk, & dans l'hiver de 1737 à 1738 il se rendit à Petersbourg, apparemment par ordre de la cour, pour rendre compte verbalement de son voyage. Il revint en 1739 en Sibérie; & aussitôt que les eaux furent ouvertes, il se mit en route pour Jakutzk. Il redescendit le Lena avec la même barque l'*Irkutzk*. Chariton Laptiew, son cousin, aussi lieutenant de vaisseau, connu pour très-habile marin, arriva avec lui à Jakutzk, & fut chargé du commandement de la double chaloupe qui étoit dans l'Olenek, à la place du lieutenant Prontschischtschew. Il eut pour pilote Tscheljuskin, qui avoit déja servi dans les deux voyages de l'officier qu'il remplaçoit. Ces deux lieutenans avoient ordre de faire toutes tentatives imaginables pour trouver le passage qu'on cherchoit, ou du moins d'aller par mer aussi loin qu'il seroit possible, & de faire le reste du voyage à pied le long de la côte, afin qu'on pût en avoir une description exacte. Et comme, par les rapports du voyage de Prontschischtschew, on commençoit à douter de la possibilité des découvertes qu'on vouloit faire, pour s'en assurer, on fit partir en même tems de Mangaséa un autre détachement de marine, avec ordre de débouquer par le fleuve Jeniséi, pour se porter au nord-est.

UN lieutenant de la Flotte Russe, nommé Owzin, étoit encore parti en 1734 avec une châloupe double, pour naviger de l'embouchure de l'Obi jusqu'à celle du Jeniséi. Il sortit en effet deux fois de l'embouchure de l'Obi,

mais sans pouvoir aller plus loin. On expédia donc pour la Sibérie un maître ou pilote de la flotte, nommé Koschelow, qui, après avoir fait construire à Tobolsk un bâtiment en forme de barque, partit dans ce bâtiment pour joindre le détachement d'Owzin resté à Beresow, & tâcher ensuite ensemble de pénétrer dans l'embouchure du Jeniséi. Quand il l'eut joint, la barque fut laissée près de Mangaséa avec un petit détachement de marine. Koschelow & le lieutenant partirent dans la chaloupe double, & se rendirent à Jéniseisk, où le premier resta, tandis que l'autre alla faire un voyage à Petersbourg. C'est cette barque laissée à Mangaséa qui fut destinée à essayer un passage au nord-est par l'embouchure du Lena. La chaloupe la *Jakutzk* partit de Jakutzk deux jours après cette barque, & celle-ci mit en mer le 29 Juillet. Par les relations les plus modernes, tirées des archives de Jakutzk & communiquées à M. Muller, il paroît que vers la fin du dernier siecle il se faisoit presque tous les ans des voyages par mer de l'embouchure du Lena jusqu'à Kolyma sur les doschtschenikes ordinaires, & par gens du commun, qui n'avoient aucune idée de navigation. Aussi voit-on dans ces archives beaucoup de malheurs arrivés par l'inexpérience ou par la témérité de ces navigateurs ignorans, & qui sans doute étoient cause qu'on avoit depuis entierement renoncé à ces sortes d'entreprises. Cependant un seul homme, avec un petit bâtiment qui n'étoit pas plus gros qu'une barque de pêcheur, avoit passé Kolyma devant Tschuketschoi-Nos, & il étoit parvenu à la presqu'isle du Kamtschatka. Toutes les relations dont on vient de parler, portent qu'on a toujours côtoyé la terre, où l'on a trouvé un canal étroit à la vérité, mais libre de glaces & suffisamment praticable. On sait d'ailleurs, par des relations plus recentes & très-authentiques, que la côte méridionale va toujours en s'élargissant, & que la terre s'accroît vers la mer, comme dans les endroits même où il y a de l'eau, la côte a toujours plus de bas-fonds. Peut-être pourroit-on en conclure que cette côte est aujourd'hui conformée autrement qu'elle n'étoit autrefois. Peut-être existe-t-il des langues de terre qui s'étendent fort loin en mer, & qui n'avoient point été vues, parce qu'elles étoient couvertes d'eau: peut-être encore les doschtschenikes qui ne tirent pas tant d'eau que d'autres bâtimens, ont-ils pu passer plus aisément que ceux qui sont faits pour la mer. La barque l'*Irkutzk*, qui descendit d'assez bonne heure le Lena, ne put cependant mettre en mer avant le 29 Juillet. Le 15 Août, elle doubla un cap très étroit, qui s'avance fort avant dans la mer, & que le lieutenant estimoit être Swiatoi-noss, nom que l'on donnoit anciennement à un autre cap, qui gît au-delà de l'Indigirska. Or il avoit encore loin à courir depuis Swiatoinoss jusqu'à l'Indigirska; mais il atteignit ce fleuve à 27 degrés 2 minutes de latitude, en traversant toujours des glaces flottantes. L'Indigirska a quatre embouchures, par lesquelles ce fleuve se décharge dans la mer, mais toutes si sales & si peu profondes, qu'il ne put entrer dans aucune. Il fut donc obligé de rester en mer, & de flotter, pour ainsi dire, au milieu des glaces, jusqu'à ce qu'il y fut pris le premier Septembre. Bientôt après il s'éleva une tempête qui rompit les glaces, & qui poussa la barque plus loin, de sorte qu'elle erra au hasard jusqu'au 8 Septembre. Le lendemain, la barque fut encore arrêtée dans les glaces, & la mer se gela si fort, que dès le 10 Septembre

EXTRAIT DES DÉCOUVERTES DES RUSSES.

EXTRAIT DES DÉCOUVERTES DES RUSSES.

on put transporter les ustensiles à terre sur la glace. Le bâtiment étoit alors à soixante werstes des embouchures de l'Indigirska. On prit le parti de le décharger entierement; le lieutenant hiverna à terre avec tout son monde, qui eut le bonheur de ne pas tomber malade, ou dont il perdit fort peu. On laissa dans la barque une garde, qu'on relevoit de tems en tems. Ils ne pouvoient manquer de vivres, puisqu'il n'y a guere de fleuves au nord dont les bords soient aussi peuplés que celui-ci. D'ailleurs la mer leur fournissoit des provisions considérables. Outre les chiens marins & les ours blancs qu'on trouve en grande quantité parmi les glaces, il y avoit de ces poissons de cinquante à soixante pieds de longueur, qui jettent de l'eau comme les baleines, & il en passoit par troupes. Leur chair est blanche, & d'un très bon goût. Ce poisson ressemble à celui que les Allemands appellent vache-marine, *manati*. On observa que depuis Swiatoi-nosś, la mer s'abaissoit beaucoup le long des côtes, & que le terrein y étoit fort plat. On a aussi remarqué jusqu'à présent que depuis ce même cap jusqu'à Kolyma, il ne tombe dans la mer aucun fleuve, dont l'embouchure soit assez profonde pour qu'un bâtiment un peu gros puisse y entrer. Le printems suivant on se donna toutes les peines imaginables pour sauver la barque, & on l'amena même à la côte toute endommagée qu'elle étoit. Mais il y a bien de l'apparence qu'elle ne fut plus d'aucun service; car le lieutenant fit encore un voyage jusqu'à Kolyma dans de petits bâtimens. Il poussa même jusqu'à Anadyrskoi-ostrog, & il a donné une description de toute la côte jusqu'à cet endroit, qui fut en 1740 le terme de sa navigation. Pour récompense de ses travaux il fut nommé capitaine de la flotte, & dès 1741 ou 1742 il étoit de retour à Cronstadt.

QUANT à l'autre voyage entrepris au nord-ouest, tout ce que l'on en peut savoir, c'est que la double chaloupe, commandée en 1739 par le lieutenant Chariton Laptiew, n'arriva pas jusqu'à l'embouchure du Jeniséi; que cet officier hiverna sur les bords du Chatanga; que l'année suivante il fut constaté, tant par ce voyage, que par celui de Mangaséa, qu'entre les fleuves Pjasiga ou Pjasida, & Tamur ou Taimur, il y a des terres qui s'avancent si considérablement dans la mer du côté du nord, qu'avant d'en avoir atteint le bout, on trouve la mer couverte de glaces, que ni le vaisseau de Mangaséa, ni celui du Lena n'ont pu doubler ce cap; qu'enfin l'un ou l'autre, & peut-être tous les deux, se sont brisés entre les glaces, sans que personne cependant ait péri.

Conclusion de M. Muller. L'Asie & l'Amérique sont séparées au nord-est; mais voisines.

M. MULLER conclut de toutes ces relations, en faveur d'un fait qu'elles s'accordent toutes à établir; c'est qu'il y a réellement une séparation entre l'Asie & l'Amérique, mais que le bras de mer qui les a peut-être détachées l'une de l'autre, n'est pas extrêmement large, & que le détroit offre une, ou plusieurs isles, qui servent de route, ou de station, commune aux habitans des deux continens.

Preuves qu'il en apporte.

POUR ériger son opinion en these, M. Muller rassemble une foule de faits, qui tendent à l'appuyer. L'isle de Karaga, dans les demeures souterraines que ses habitans y construisent, a des poutres, faites de grands arbres de sapin qu'elle ne produit point, non plus que le Kamtschatka, dont elle est si voisine qu'elle en fait partie. Ses habitans disent que ce bois leur vient de loin, par un vent d'est, qui l'amene sur leurs côtes. Celles du Kamtschatka

reçoivent du même côté des glaces, que la mer orientale y pousse en hiver, deux à trois jours de suite. On y voit venir en certains tems, des vols d'oiseaux, qui, après un séjour de quelques mois, retournent à l'est, d'où ils étoient arrivés. Le continent opposé au cap des Tschuktschis, descend donc jusqu'à la latitude du Kamtschatka. Ce continent doit être l'Amérique septentrionale. M. Muller prétend le prouver encore, par l'accord qu'il observe entre l'opinion des Américains & le rapport des François, qui ont voyagé aux bords du Missisipi & du Missouri. Les habitans de ces bords appellent la mer qu'ils ont à l'ouest, une mer inconnue. Les François du Canada, parlent d'un fleuve, qui de sa source, voisine de celle du Missouri, va se jetter dans la mer d'ouest. A la vérité, deux géographes François, MM. de Lisle & Buache, (*b*) représentent cette mer comme un grand lac ou golfe, qu'ils placent entre les quarante & cinquante dégrés de latitude; mais tous les témoignages dont M. de Lisle s'appuye, ne parlent ni de lac, ni de golfe, & semblent n'indiquer que l'océan même. Les voyageurs plus récents, que M. Buache invoque, affoiblissent son opinion, loin de la fortifier. Enfin, M. Muller conclut que le fleuve de l'Amérique, cité par les voyageurs François, & dont le cours tourne à l'ouest, se jette dans l'océan, vis-à-vis du Kamtschatka, & du cap des Tschuktschis. Ce n'est pas à l'historien des voyages, de décider une grande question élevée entre un physicien & des géographes également fameux. Il suffit d'avoir fait entrevoir aux lecteurs, la communication que le Kamtschatka peut ouvrir entre le nord de l'Europe & de l'Amérique. Quand cette route sera libre & pratiquée, tous les doutes, toutes les disputes des sçavans s'évanouïront: mais, hélas! pour faire place peut-être à des guerres sanglantes, entre d'anciens & de nouveaux colons du nouveau monde. Les Russes & les Espagnols, séparés par toute l'étendue de l'Europe, dont ces peuples occupent les deux extrêmités opposées, se rencontreront peut-être aux bords de ces lacs & de ce fleuve, que les Anglois & les François ont teints de leur sang dans leurs guerres cruelles. La Californie & la Louisiane seront en proye aux invasions des Russes, à qui la nature semble avoir assigné d'avance l'Amérique septentrionale, au préjudice des peuples méridionaux de l'Europe, que le climat en repoussera tôt ou tard. C'est une révolution que mille événemens imprévus pourront détourner, mais où le cours de la nature & la pente de la balance politique semblent entraîner. Cependant si elle arrive, ce sera vraisemblablement par le Kamtschatka; lorsque les Russes y seront assez solidement établis, assez nombreux, assez puissans, pour y construire des vaisseaux, y faire des expéditions & des armemens. Car la route de l'Amérique, par la mer glaciale, paroît impraticable. M. Muller, après avoir donné le précis de cinq ou six voyages tentés par cette mer, pour doubler le cap des Tschuktschis, pense que tout démontre l'impossibilité de cette navigation; & voici ses raisons.

Extrait des Découvertes des Russes.

Sentiment de MM. de Lisle & Buache, combattu.

Elle devroit, dit-il, se faire dans un été. Mais il a fallu quatre ou cinq ans, avant qu'un seul de ces voyages ait réussi. L'intervalle de l'Archangel à

Navigation impraticable, sur la mer glaciale.

(*b*) Voyez les différens sentimens de ces géographes dans le Tome XXII, édition de Hollande.

Extrait des découvertes des Russes.

Preuves qu'en donne M. Muller.

l'Oby, ou de ce fleuve au Jenisey, demande une belle saison toute entiere. Le passage du Waigatz a coûté des peines infinies aux Anglois & aux Hollandois. Au sortir de ce détroit, on doit rencontrer des isles qui ferment le chemin. Le continent qui forme un cap entre le Piœsiada & le Chatanga, s'avançant au-delà du 76eme. dégré de latitude, est bordé d'une chaîne d'isles, qui laisseront difficilement un passage à la navigation. Veut-on s'éloigner des côtes, & gagner la haute-mer & le pôle? Le chemin sera plus court: mais les montagnes de glace presqu'immobile, qu'on trouve au Groenland & au Spitzberg, n'annoncent-elles pas une continuïté de glace jusqu'au pôle, ou des terres basses, sur lesquelles ces montagnes reposent, peut-être plus enfoncées sous l'eau, qu'elles ne sont élevées au-dessus de la mer? Veut-on longer les côtes? La navigation y est moins aisée, dit-on, qu'elle ne l'étoit il y a cent ans. L'eau de l'océan y a diminué sensiblement. On voit encore loin des bords, que baigne la mer glaciale, des bois qu'elle a jettés sur des terres, qui jadis lui servoient de rivage. Ces bords y sont si peu profonds, qu'on ne pourroit y employer que des bateaux très-plats, qui, trop foibles pour résister aux glaces, ne sçauroient fournir une longue navigation, ni se charger des provisions qu'elle exige. N'en est-ce pas assez pour détourner d'une pareille tentative, les peuples maritimes & commerçans de l'Europe? Ceux de Russie, avec tous les avantages que leur donne l'habitude du climat, l'influence, soit de commerce, ou d'autorité, qu'ils ont sur la plupart des côtes de la mer glaciale, les Russes peuvent seuls braver les dangers & les froids, les fatigues & les longueurs d'une navigation si effrayante. On dira peut-être que M. Muller, employé par la cour de Russie, avoit quelque intérêt à grossir toutes ces difficultés, pour éloigner les navigateurs Anglois ou Hollandois d'une mer où leur industrie peut faire ombrage aux puissances du nord. Mais l'homme voudra-t-il toujours forcer la nature? Croit-on pouvoir éternellement résister à ses loix? Est-il sage de chercher au loin un empire & des richesses, qu'on néglige autour de soi? N'est-ce pas assez que nous possédions les plus beaux climats de l'Europe & de l'Amérique; & de nous être ouvert une route directe au centre du nouveau monde, sans vouloir y entrer par les deux pôles? Faut-il joindre à la consommation d'hommes, que coûte la navigation de la zone torride, les pertes encore plus grandes, dont les zones glaciales n'offrent que les risques, sans profit.... Jeunes filles, croissez; hâtez-vous, meres, d'enfanter, pour fournir des victimes à toutes les mers: multipliez les soldats & les matelots, pour couvrir la terre & remplir l'océan de cadavres!

Les Russes, encore une fois, ont des ressources & des moyens que n'ont pas la plupart des autres Européens, pour tenir la mer glaciale. Ceux d'Archangel passent l'hiver à la Nouvelle-Zemble, sans en être incommodés. A l'exemple des Samoyedes, ils boivent du sang de rennes tout chaud. La chasse qui les entretient dans un exercice continuel, sur les côtes où ils sont obligés d'hiverner, leur fournit du gibier & des provisions toujours fraîches, au lieu de ces viandes salées, ou séchées, dont on se nourrit sur les vaisseaux & qui engendrent le scorbut. Tous les matelots de ces pays glacés ont des fourrures qui sont trop cheres, pour que ceux des nations plus méridionales puissent

sent s'en pourvoir. Malgré tous ces secours, on voit que les voyages tentés sur la mer glaciale, n'ont pas encore ouvert une route de l'Europe & de l'Asie, à l'Amérique. Il nous reste donc à suivre les découvertes que des Russes ont faites sur l'océan oriental, qui baigne le Kamtschatka, si nous voulons connoître les communications que ce pays peut donner avec le nouveau-monde. Arrêtons-nous au voyage de Béring, déja indiqué dans l'histoire générale (c), mais d'une maniere trop succinte, pour qu'on ne doive pas y revenir.

Extrait des découvertes des Russes.

Le capitaine Danois, envoyé de la Russie à la découverte de l'Amérique par la mer orientale du Kamtschatka, partit du port d'Awatscha le 14 Juin 1741. Après avoir couru au sud & au nord, pour trouver les terres inconnues qu'il alloit chercher, il apperçut, le 18 du mois suivant, le continent de l'Amérique, à 58 dégrés 28 minutes de latitude, sur 5 dégrés de longitude à l'orient d'Awatscha. Deux jours après, il mouilla près d'une isle enfoncée dans une baye. De-là voyant deux caps, il appella l'un, à l'orient, Saint-Elie, & l'autre, au couchant, Saint-Hermogene. Ensuite il dépêcha Chitrow, l'un de ses officiers, pour reconnoître & visiter le golphe où il venoit d'entrer. On le trouva coupé, ou parsemé d'isles. Une, entr'autres, offrit des cabanes désertes. Elles étoient de planches bien unies, & même échancrées. On conjectura que cette isle pouvoit avoir été habitée par quelques peuples du continent, moins sauvages, ou plus industrieux que la plupart des nations errantes de l'Amérique. Un petit coffre de bois de peuplier; une boule de terre creuse qui renfermoit un petit caillou roulant; une pierre à aiguiser, encore couverte de la poussiere de cuivre, que les outils y avoient laissée; tout annonçoit un commencement de civilisation, dans cette isle qui paroissoit abandonnée. M. Steller, parti de Pétersbourg pour faire des observations sur les terres découvertes, trouva dans celle-ci une cave où l'on avoit mis une provision de saumon fumé, & laissé des cordes, des meubles & des ustensiles. Plus loin, il vit fuir des Américains à son aspect. Bientôt on apperçut du feu sur une colline assez éloignée. Les sauvages, sans doute, s'y étoient retirés. Un rocher escarpé y couvroit leur retraite. Durant l'espace de six heures, que le canot resta dans ce mouillage, M. Steller cueillit des plantes & des herbes, dont il fit dans la suite une description qui se trouve en partie, dit M. Muller, dans la *Flora-Siberica* de M. Gmelin.

Voyage de Béring, en 1741.

Le canot revint au vaisseau. Celui-ci devoit avancer au nord, jusqu'au 65eme. dégré de latitude. Mais la direction de la côte au sud-ouest, obligea les navigateurs à tourner au sud. D'ailleurs les isles qui bordoient de toutes parts le continent, empêchoient d'en approcher. A chaque instant on trouvoit terre à l'avant, & sur les deux bords du vaisseau; ce qui fit retourner en arriere. Au milieu de la nuit, dans le tems le plus calme, on passoit tout-à-coup d'une mer tranquille, à des flots très-agités: cette alternative ne pouvoit venir que de la multitude des isles dont il falloit traverser les intervalles. Les difficultés qu'on rencontroit dans une mer qu'on

(c) Vol. XXII, pag. 188 & suiv. pag. 237 & suiv. R. d. E.

EXTRAIT DES DÉCOUVERTES DES RUSSES.

jugeoit trop voisine de la terre, firent porter au sud; & après six jours de navigation, on apperçut, le 30 Juillet, à travers les brouillards, une isle qu'on appella *Tumannoi-Ostrow*, l'isle nébuleuse. On s'en approcha jusqu'à ne plus trouver que sept à huit brasses de fond. Tout le mois d'Août se passa à errer d'isle en isle, avec le scorbut, dont le capitaine fut encore plus vivement atteint que tout son équipage. A la fin du mois, on courut au nord, & l'on revit le continent, fort escarpé, partout environné d'isles. Elles étoient à la hauteur du 55eme. dégré de latitude. On les appella les isles *Schumagin*, nom de celui des malades qui, mort le premier du scorbut, y fut enterré. On envoya, dans une de ces isles, chercher de l'eau fraîche, on en remplit les tonneaux vuides. Mais elle étoit salée, quoique prise dans un lac; & M. Steller attribue à cette eau le redoublement du scorbut, qui devint mortel à la plupart de ceux qui en furent attaqués.

On avoit vu du feu la nuit précédente, dans une isle au nord-nord-est. Chitrow, plein de courage, demanda d'aller la reconnoître. On lui donna cinq hommes, avec des présens pour attirer les sauvages & des armes pour s'en défendre. Ils aborderent à cette isle, y trouverent des restes de feu, mais point d'hommes. Chitrow voulut retourner au vaisseau. Un vent contraire & violent l'obligea de se retirer dans une autre isle, voisine de celle qu'il avoit quittée. Les vagues étoient si grosses, que l'une emplit son canot, & l'autre le rejetta heureusement à terre. On y alluma du feu, soit pour se sécher, soit pour faire signe au vaisseau de venir au secours. Mais loin de pouvoir en porter, il fut obligé d'aller se mettre en sûreté derriere une autre isle. Cependant on envoya la chaloupe, après deux jours de tempête, reprendre les six hommes dans l'isle, d'où ils ne pouvoient revenir sur leur canot délabré. On mit à la voile le 4 Septembre; mais le vent & la tempête forcerent le vaisseau de reprendre son ancrage. Pendant qu'on y étoit, des cris d'hommes se firent entendre, de l'une des isles voisines. Bientôt on vit deux canots semblables à ceux qu'on trouve dans le détroit de Davis & sur la côte du Groenland. Deux Américains les conduisoient, tenant à la main des bâtons armés, par un bout, de plumes, ou d'aîles de faucon. On s'invita, de part & d'autre, les uns à descendre à terre, les autres à venir à bord du vaisseau. Les Américains ne voulant pas approcher, Waxel, lieutenant du vaisseau, se rendit sur la chaloupe, avec M. Steller & neuf hommes armés, à l'isle d'où venoit le bruit qu'on avoit entendu. Le rivage étoit bordé de grandes pierres tranchantes. Trois hommes y descendirent. Un des trois étoit de ces interpretes Koriaques, que les Russes prennent pour tâcher d'entendre les Américains. Mais les langues de ces deux peuples, étrangers l'un à l'autre, ne se ressemblent pas. Cependant, comme il y a plus de rapport dans les mœurs de ces nations sauvages, le Koriaque vint à bout de lier une sorte d'entretien, par le langage des signes, ou des gestes. On se fit des amitiés. Les Américains offrirent aux Russes de la chair de baleine. Un de ces sauvages alla dans la chaloupe de Waxel, qui lui présenta de l'eau-de-vie. Mais en ayant voulu boire, il la cracha promptement, avec des cris qu'on ne put appaiser, ni par les caresses, ni par des présents. On le laissa donc retourner au rivage, & l'on fit signe aux trois Européens de regagner le vaisseau. Les

Américains retinrent l'interprete Koriaque, & tirerent la chaloupe amarrée, pour la briser, ou la submerger. Mais on coupa le cable, & comme ils ne vouloient pas laisser aller l'homme qui crioit du rivage pour rejoindre ses camarades, on tira deux coups de mousquet en l'air. Les Américains tomberent par terre, de frayeur, & l'interprete s'échappa. Les sauvages, avec des gestes qui marquoient leur ressentiment, firent signe aux Russes de ne plus revenir à terre.

Les Américains, venus sur ces bords pour la pêche de la Baleine, n'avoient point d'armes. Un seul portoit à sa ceinture un coûteau d'une forme singuliere, long de huit pouces, fort épais & large à l'endroit de la pointe; on ne put gueres en deviner l'usage. „ Leur habillement étoit de boyaux de „ baleines pour le haut du corps, & de peaux de chiens marins pour le bas. „ Leurs bonnets étoient faits de peaux de lions marins, & ornés de toutes „ sortes de plumes, surtout de plumes de faucon. Ils se bouchoient le nez „ avec de l'herbe, qu'ils ôtoient de tems en tems; & alors il leur sortoit beau„ coup d'humidité, qu'ils avoient grand soin de lécher. Leurs visages étoient „ peints en rouge...... Quelques-uns avoient le nez plat comme les Cal„ moucs. Tous étoient assez hauts de taille. Il est probable qu'ils se nourris„ sent principalement des animaux marins qui se trouvent dans ces mers. On „ leur vit aussi chercher des racines, & les manger tout de suite, après en „ avoir seulement secoué la terre."

Waxel, le lendemain de son retour au vaisseau, vit venir sept Américains sur autant de canots. Deux se tenant à l'échelle du vaisseau, sans monter, offrirent en présent deux de leurs bonnets, & une espece d'idole d'os, & présenterent le calumet. „ C'étoit un bâton, long de cinq piés, au petit bout „ duquel étoient liées sans ordre des plumes de faucon." Ainsi, ce calumet ne ressemble pas toujours au caducée. On leur fit aussi des présens; mais la mer devenant grosse, ils retournerent promptement à terre. De-là ils pousserent des cris durant un quart-d'heure, qu'ils renouvellerent, lorsque le vaisseau passa devant l'isle à pleines voiles. Mais on ne sçavoit si c'étoit de regret ou de joie, de voir les étrangers s'éloigner de leur pays.

On gagna le sud par le vent d'ouest qui regna constamment sur cette mer durant l'automne, avec des brouillards de quinze jours ou de trois semaines, sans qu'on pût voir le soleil, ni les étoiles, pour prendre la hauteur & rectifier l'estime. On lutta contre les vents & les tempêtes, jusqu'au vingt-quatre Septembre, que l'on reconnut la terre, d'assez loin, à l'élévation des montagnes & des isles. On estima qu'elle pouvoit être au 51eme. dégré, 27 minutes de latitude, sur vingt dégrés de longitude, à la distance du port d'Awatscha.

Le vent, toujours à l'ouest, chassa le vaisseau au sud-est, avec une tempête qui dura dix-sept jours, sans intervalle. Le pilote Hesselberg, qui navigeoit depuis cinquante ans, dit qu'il avoit couru beaucoup de mers & de climats, sans avoir jamais vu une tempête durer si longtems. Enfin, elle cessa le 12 Octobre, & l'on se trouva à 48 dégrés, 18 minutes de latitude, plus reculé de la terre qu'auparavant.

Tous ces retardemens augmenterent les progrès du scorbut. Chaque jour

on jettoit quelque mort à la mer. On délibéra si l'on retourneroit au Kamtschatka; si l'on iroit passer l'hiver sur quelque côte de l'Amérique. On en étoit plus près que de l'Asie. Cependant, le besoin & l'instinct ramenerent tous les cœurs vers le port d'où l'on s'étoit embarqué. On passa devant une isle qu'on avoit dû voir en allant; mais sans doute que les brouillards l'avoient dérobée, car les journaux des pilotes n'en font mention qu'au retour. On l'appelle l'isle de *St. Macaire*. Le 29 & le 30 Octobre, on en vit deux autres qu'on laissa sans nom, parce qu'on les prit pour les deux premieres Kouriles. Cette erreur fit courir au nord, au lieu de porter à l'ouest, dont la route, en deux jours de navigation, auroit fait toucher au port si desiré.

Depuis qu'on se fut éloigné de ces deux isles, qu'on appella dans la suite les *isles de séduction*, le mal empira. La saison étoit avancée, & l'équipage épuisé de forces. Les malades, sans eau, gelés de froid, occupés sans relâche, au travail, voyoient approcher les horreurs de l'hiver, de la faim & de la mort. Le matelot qu'on envoyoit au gouvernail, y étoit traîné sous les bras par deux autres malades. Quand il étoit las de se tenir assis & de gouverner, il étoit remplacé par un homme aussi foible que lui. On n'osoit forcer de voiles, faute de monde pour les amener en cas de besoin. Elles étoient, la plupart usées par les vents, & il ne restoit pas assez de bras sur le vaisseau pour les changer. La saison des pluyes fit place à la neige. Les nuits, plus longues & plus obscures, moins d'hommes & plus de travail, la mer toujours plus dangereuse, le vaisseau presque sans autre mouvement que celui qu'il recevoit de l'inconstance des flots, des courans & des vents; on en étoit aux dernieres extrémités, quand on résolut enfin le 4 Novembre de faire voile à l'ouest, sans sçavoir à quel dégré de latitude on se trouvoit, à quelle distance on étoit du Kamtschatka. Au bout de quelques heures on découvrit terre; mais de si loin, que la nuit vint, avant qu'on pût y aborder. On tint la mer, de peur d'échouer. Le lendemain, les cordages du côté droit du vaisseau se trouverent rompus. Il n'y avoit plus moyen de naviger. On résolut de prendre terre au premier rivage. On y porta, mais à petites voiles, pour ménager la mâture fort délabrée. A cinq heures du soir, on ne trouva que douze brasses d'eau sur un fonds de sable. On jette une ancre. Le cable se rompt; les vagues portent le vaisseau sur un rocher où il heurte deux fois, quoiqu'à cinq brasses d'eau. Une seconde ancre est jettée, & le cable rompu. Par bonheur, une grosse vague enleve le vaisseau par dessus le rocher, au moment qu'on mettoit une troisieme ancre sur les bossoirs.

Enfin, on se trouve tout-à-coup dans une eau calme, à quatre brasses de fond & à 300 brasses du rivage. C'étoit le 6 de Novembre. Il falloit passer l'hiver dans cet asyle, quel qu'il fût. On se hâta de le visiter. Waxel & Steller allerent à terre. Tout étoit couvert de neige. Un torrent qui n'étoit pas encore gelé, offroit une eau claire & saine; mais point d'arbres, point de bois. Celui que la mer avoit vomi sur le rivage, étoit enseveli sous la neige. Comment construire des cabanes? où mettre les malades à l'abri du froid & de l'air? „ Entre les collines de sable, qui bordoient ce torrent, il „ y avoit des fosses assez profondes." On résolut de les nettoyer, & de les

couvrir de voiles, en attendant qu'on eût pû amasser assez de bois flotté, pour en faire des logemens.

Extrait des Découvertes des Russes.

Le lendemain ces fossés furent prêts, & le sur-lendemain on descendit les malades à terre. Plusieurs expirerent sur le tillac, dans la chaloupe, ou sur le rivage, suffoqués par le grand air, qui tantôt rend la vie, & tantôt peut l'ôter. A peine furent-ils morts, que les renards se jetterent en foule sur leurs cadavres, pendant qu'on débarquoit d'autres malades. Ces animaux étoient si affamés, ou si peu intimidés, qu'on eut de la peine à les éloigner. Il y eut bien des pieds & des mains rongés, avant qu'on pût enterrer les morts. On conjectura qu'on étoit dans une isle, & c'en étoit une.

Cependant le scorbut acheva ses ravages. Aucun de ceux qui avoient gardé le lit sur le vaisseau, soit par indifférence pour la vie, ou par la crainte de la mort, n'en rechappa (*d*). „ Comme ce mal commence par une „ extrême lassitude, qui s'empare de tout le corps, rend l'homme paresseux, „ le dégoûte de tout, abat entiérement l'esprit, & forme peu à peu une sor„ te d'asthme, qui se fait sentir au moindre mouvement; il arrive ordinaire„ ment que le malade aime mieux rester couché, que de se promener. Mais „ c'est-là précisément ce qui le perd. Bientôt tous les membres sont affec„ tés de douleurs aiguës, les pieds s'enflent, le teint devient jaune, le corps „ se couvre de taches livides, la bouche & les gencives saignent, & les dents „ s'ébranlent. Alors le malade ne veut plus se remuer, & il lui est indiffé„ rent de vivre, ou de mourir. On observa successivement sur le vaisseau „ ces divers dégrés de la maladie, & leurs effets. On remarqua encore que „ quelques malades étoient saisis d'une terreur panique, qui leur faisoit pren„ dre l'allarme au moindre bruit, & à chaque cri qu'on faisoit dans le vais„ seau. D'autres mangeoient avec beaucoup d'appétit, & ne s'imaginoient „ pas d'être si malades." Car, dès qu'ils entendirent parler de descendre à terre, ils quitterent leur gîte & s'habillerent, ne doutant pas de leur prompt rétablissement. „ Mais en sortant du fonds de cale, rempli de moiteur & d'un „ air corrompu, ils trouverent la mort au grand air qu'ils respirerent sur le „ tillac."

Ceux qui, loin de garder le lit, eurent le courage de se tenir toujours en mouvement, furent sauvés. Les officiers qui étoient continuellement occupés à donner des ordres, & à veiller à la manœuvre, furent redevables de la vie à leur vivacité & à leur gaieté. Waxel & Chitrow se porterent assez bien, tant qu'ils furent en pleine mer. Mais ayant voulu rester à bord du vaisseau, quand tout le monde fut à terre, soit qu'ils ne fissent plus assez de mouvement, soit qu'ils fussent exposés à la malignité des vapeurs qui sortoient du fond de cale; ils furent si mal en peu de jours, que le 21 Novembre il fallut les descendre à terre. Cependant, comme l'expérience avoit appris à user de précautions & de ménagemens dans ce transport des malades, on eut soin de les bien couvrir, & de ne leur laisser respirer l'air que par dégrés, & peu de tems après ils se rétablirent.

Mais le capitaine Béring ne fut pas aussi heureux. Dès les premiers jours,

(*d*) Voyez ci-dessus, page 127, une description de cette maladie terrible. R. d. E.

EXTRAIT DES DÉCOUVERTES DES RUSSES.

quatre hommes l'avoient transporté à terre, sur un brancard fait de deux perches entrelacées de cordes. On l'avoit mis dans une fosse à part, bien couvert. Tous ces soins ne purent le sauver. Un des effets de la maladie, fut de le rendre méfiant, au point de regarder tout le monde comme son ennemi. Steller même, médecin & son ami, ne put obtenir de le voir. Il mourut le 8 Décembre, abandonné des hommes, que sa mélancolie repoussoit encore plus que la contagion de son mal. „ On peut dire qu'il fut enterré presque „ vif. Car comme il se détachoit continuellement du sable, des parois de la „ fosse où il étoit couché, & que ses pieds en étoient couverts, il ne voulut „ pas permettre qu'on l'ôtât. Il croyoit en ressentir encore quelque chaleur, „ tandis qu'elle l'abandonnoit par toutes les autres parties du corps. Peu à „ peu, ce sable s'étoit accumulé jusqu'au bas ventre, & lorsqu'il fut mort, „ il fallut le déterrer pour l'inhumer convenablement.

Mort de Béring.

AINSI périt ce Danois, qui après avoir servi la Russie depuis 1707, & fait toutes les guerres de mer de cette puissance contre la Suede, avoit acquis assez d'expérience & d'habileté, pour tenter d'ouvrir aux souverains de cet empire une nouvelle route de l'Amérique. Dans l'espérance d'attacher le nouveau monde à l'ancien par une communication plus étroite, ce rival de Colomb fit deux voyages; & victime du second, il eut pour récompense la gloire de laisser son nom à l'isle où il perdit la vie. Cette terre qu'il avoit découverte, s'appelle *l'isle de Béring*.

LA mort du capitaine ne fut pas le dernier malheur de l'équipage. Le vaisseau, sans agrêts, mal gardé, ayant rompu le cable de son ancre dans une violente tempête, la nuit du 28 au 29 Novembre, vint échouer & s'ensabler de huit à neuf piés, près de l'endroit où les gens étoient couchés dans leurs fosses. Ouvert par les côtés, ou la quille, il fit eau par le bas, & la marée qui y entroit, fit perdre beaucoup des provisions de farine, de gruau & de sel. Il fallut remédier à ce dommage, & reconnoître le pays, pour y chercher des vivres. De la côte orientale, où l'on étoit, on alla vers le sud & le nord, sur les rochers, d'où l'on pouvoit découvrir plus d'espace. Point de traces d'hommes; la sécurité des animaux sauvages écartoit même jusqu'à l'idée de notre espece destructive. A douze ou quinze werstes du rivage, on grimpa sur une montagne, d'où l'on découvroit la mer à l'ouest, comme à l'est. On s'assura qu'on étoit dans une isle. Depuis, on a vérifié qu'elle avoit vingt werstes dans sa plus grande largeur, mais on n'a pas déterminé sa longueur, qui s'étend du sud-est au nord-ouest. Comme elle est au même dégré de latitude que la riviere de Kamtschatka, on a reconnu que sa distance de cette presqu'isle, n'est que de trente milles d'Allemagne. Partout couverte de rochers, elle a des vallées arrosées d'eaux de source, & de ruisseaux qui tapissent leurs bords d'une herbe assez haute entremélée d'arbrisseaux de saules. On n'a point encore trouvé, autour de cette isle, de bon abri pour les vaisseaux. Elle n'est pas meilleure à habiter, puisqu'elle n'a que des renards bleus ou blancs; mais la mer y pourroit suppléer à la stérilité de la terre.

Isle de Béring.

LES Russes jettés dans cette isle, après s'être réservé une provision de huit cents livres de farine, pour faire le trajet du Kamtschatka dès que la saison & leur santé le permettroient, eurent recours aux loutres marines. Un de ces

animaux leur fournissoit 40 ou 50 livres de chair, mais si dure, du moins celle des mâles, qu'il falloit la hacher, & l'avaler presque sans la mâcher. On en préparoit les intestins pour les malades. Du reste, quoique M. Steller prétende que la loutre est bonne contre le scorbut, M. Muller en doute, puisque les Russes qui moururent de cette maladie, en avoient mangé comme les autres. Cependant on en tua beaucoup, même quand on eut cessé de s'en nourrir, parce que les peaux en sont très-belles, & valent aux Russes qui les vont porter aux Chinois, jusqu'à 80 ou 100 roubles la piece. Aussi ramassa-t-on 900 de ces peaux, à la chasse des loutres, qui dura jusqu'au mois de Mars. Alors elles disparurent, & l'équipage eut recours à la pêche des chiens, des ours, & des lions, que la mer leur offrit. Elle jetta aussi sur leurs côtes deux baleines mortes. La premiere qu'ils appellerent le *magasin de vivres*, leur servit tout l'hiver, quoique sa graisse fût un peu aigrie; mais en la faisant bouillir pour en tirer l'huile, on l'avaloit & l'on vivoit. La seconde plus fraîche, leur vint aux approches du printems.

Ce fut alors (vers la fin de Mars 1742) qu'ils songerent aux moyens de regagner le Kamtschatka. Waxel assembla le reste de l'équipage, au nombre de quarante-cinq hommes. Comme le naufrage & le malheur les avoient remis dans l'état de l'égalité naturelle, chacun eut son avis. La raison seule eut l'autorité de faire prévaloir le meilleur. Après bien des débats & des partages d'opinion, on se rendit au sentiment de Waxel & de Chitrow. Ces deux officiers proposerent de mettre en pieces le vaisseau déja fort endommagé, & de construire de ses débris un nouveau bâtiment, qui contiendroit tout l'équipage, avec des provisions pour quinze jours, afin de se sauver, ou de périr tous ensemble. Quand cet avis eut passé à la pluralité des voix, & que tout l'équipage en eût signé l'acte, on employa tout le mois d'Avril à démonter les agrêts & la carcasse du vaisseau. Mais qui présideroit à sa reconstruction? Les trois charpentiers étoient morts dans l'isle. Un Cosaque qui avoit travaillé sur les chantiers d'Ochotz, s'offrit à ce travail, réussit & fut récompensé depuis, par un grade de noblesse que lui donna le gouvernement. Ce bâtiment fut commencé le 6 Mai, sur quarante piés de quille, treize de largeur, & six & demi de profondeur. Au mois de Juin, l'ouvrage étoit bien avancé; le dedans & le dehors étoient revêtus de planches. On avoit fait le pont, disposé le mât & quatre rames de chaque côté. Il s'agissoit de calfater le vaisseau, & le goudron manquoit. Voici comment on s'en procura, dit M. Muller.

„ On prit un cable tout neuf; & après l'avoir coupé en morceaux, de la „ longueur d'un pied, on en détordit les bouts, & on en remplit une grande „ chaudiere de cuivre, dont le couvercle, troué par le milieu, joignoit bien. „ Ensuite on prit un vase de bois, qu'on enterra jusqu'au couvercle, égale„ment troué. On posa là-dessus la chaudiere de cuivre renversée, de ma„niere qu'il y avoit couvercle sur couvercle, & que les trous se répondoient: „ on eut aussi la précaution d'accumuler assez de terre autour de la chaudie„re, pour que le feu ne pût point pénétrer jusq'au vase de bois. Après quoi „ l'on entoura de feu cette chaudiere renversée, & presque à demi-enterrée. „ La chaleur fit fondre la poix dont les bouts de cable effilés étoient imbibés,

EXTRAIT DES DÉCOUVERTES DES RUSSES.

„ & celle-ci coula à mesure dans le vase de bois, qui étoit dessous." De cette maniere, on en recueillit autant qu'il en falloit, pour goudronner le bas du navire; pour le haut, on l'enduisit de suif.

Si des lecteurs qui se montrent difficiles sur les récits des voyageurs, trouvent quelques rapports entre les événemens de l'isle Béring, & les avantures de Robinson, on ne peut que leur opposer le témoignage de M. Muller. Un homme grave, qui combat les meilleurs géographes de France, n'a pas sans doute prétendu amuser, par le merveilleux, un peuple aussi menteur, dit-on, & plus crédule que les Grecs. Ce professeur d'ailleurs, non content d'écrire pour les Russes, a publié son ouvrage à la face de l'Europe, & semble avoir défié les sçavans, par les assauts de critique qu'il leur livre quelquefois.

Enfin, continue ce docte physicien, le vaisseau fut mis à l'eau le 10 Août, & l'on mit à la mer le 16 vers le soir. On se servit de rames, jusqu'à la distance de deux milles d'Allemagne. Ensuite on mit à la voile par un petit vent de nord. Le vaisseau fit eau dès le second jour de route. Mais après avoir jetté quantité de boulets & de ferraille, qui servoient de lest, on découvrit & l'on étancha la voie d'eau. Dès le 25 Août, la terre de Kamtschatka fut apperçue, & l'on entra le lendemain dans le golfe d'Awatscha.

Depuis cette découverte de l'isle Béring, il s'est fait des voyages du Kamtschatka vers l'Amérique. Mais les Russes ne les ont pas encore communiqués au Public, soit qu'ils craignent qu'on ne coure sur leurs traces, ou peut-être qu'on ne les accuse de chercher un vain renom par ces brillantes impostures, dont les premiers voyageurs se sont rendus trop justement suspects. On verra bientôt si ce foible pour le merveilleux & la fiction, a gagné jusqu'aux peuples du nord, que le climat porte moins à l'exagération, qui partout est l'appanage de l'ignorance & de l'orgueil national. Mais on ne doit point omettre ici l'avis que le traducteur de l'ouvrage de M. Muller, s'est hâté de publier à la suite de la relation dont on vient de voir l'extrait. C'est une nouvelle insérée dans la gazette historique de Delft, & venue de Pétersbourg le 2 Février 1765.

„ Il y a environ dix mois que des gens envoyés par nos deux compagnies „ de commerce, établies au Kamtschatka, & à l'embouchure de la Kolyma, „ ont fait quelques nouvelles découvertes. Ceux de Kolyma, ont eu le bon- „ heur de doubler le Tschukotzkoi-noss, par les 74 dégrés de latitude sep- „ tentrionale; & courant au sud, par le détroit qui sépare la Sibérie d'avec „ l'Amérique, ils ont abordé par le 64eme. dégré de latitude, à quelques „ isles remplies d'habitans, avec lesquels ils ont établi un commerce de pel- „ leteries. Entr'autres, ils en ont tiré quelques peaux de renards noirs, des „ plus belles qui se soient jamais vues, & ils les ont fait présenter à l'Im- „ pératrice. Ils ont donné le nom d'*Aléyut*, à toutes ces isles & ces ter- „ res, dont quelques-unes, à ce qu'ils croient, font partie du continent „ de l'Amérique.

„ Pendant que ceux-ci alloient du nord au sud, ceux du Kamtschat- „ ka venoient du sud au nord, & le vent les favorisant, ils ont eu la satis- „ faction de trouver ceux de Kolyma, près des isles d'*Aléyut*. Après s'être „ consultés sur les moyens les plus propres à tirer parti de leurs nouvelles

„ dé-

„ découvertes, ils ont jugé à propos de faire un établissement dans l'isle de „ Béring, qui servira à l'avenir d'entrepôt pour le trafic, que l'on continue- „ ra de faire avec les habitans de ces isles. L'impératrice, de son côté, ré- „ solue de pousser ces découvertes, a nommé le colonel Bleumer, avec „ quelques habiles géographes, pour se rendre de la riviere d'Anadir à ces „ isles & au-delà.

Extrait des découvertes des Russes.

„ Il est vrai que vu l'énorme distance qu'il y a entre le Kamtschatka & „ cette résidence (c'est Pétersbourg), il n'y a pas apparence que notre com- „ merce retire de grands avantages de ces découvertes ; mais en revanche, les „ lumieres qu'on en pourra tirer, répandront un grand jour sur la géogra- „ phie, & ne contribueront pas peu à la perfectionner...... Peut-être se- „ ra-t-on en état de déterminer enfin la largeur du détroit qui sépare l'Asie „ de l'Amérique."

On ne garantit pas la vérité d'une nouvelle, qui n'est annoncée que par une gazette. Il y a trop longtemps qu'on se méfie dans l'Europe éclairée & sçavante, des relations qui viennent de la Russie, sur ses découvertes & ses conquêtes. Pour mettre à côté des faits, les raisons d'en douter, on va donner ici par extrait deux dissertations curieuses. L'une, déja ancienne, intéressera toujours par le nom de son auteur. C'est le Pere Castel, homme dont l'esprit singulier avoit les éclairs & les écarts du génie, & qui malgré tous les vices de son style incorrect, inégal, souvent barbare, est toujours piquant, & se fait lire par un caractere original, que n'ont pas communément des écrivains plus exacts & plus judicieux.

Dissertation sur la célebre Terre de Kamtschatka, & sur celle d'Yéço (Yesso), ou sur la communication des Continens de l'Asie & de l'Amérique, & le passage dans les mers de l'Orient, par les mers du Nord: Par le P. Castel, J. Mémoires de Trévoux, Juillet 1737, page 1156.

„ A l'extrémité de l'Asie, tout-à-fait à son orient, & au nord du Japon, est une terre qu'on nomme *Yéço*. On ne sçait point encore bien positivement, si c'est une isle ou un continent, ni si c'est une bonne ou une mauvaise terre, ni par quelle sorte de peuples elle est habitée. Telle qu'elle est, telle qu'on la connoît;... elle est pourtant comme l'objet de trois ou quatre grands empires, qui semblent se la disputer, & dont chacun se l'approprie par voye de fait."

„ Les droits du Japon sont les moins équivoques. Elle est à sa bienséance, à sa porte; les Japonnois y commercent sûrement, & y levent des tributs dans la partie méridionale, la plus voisine de leurs frontieres; sans qu'on sçache cependant si leur empire s'y étend fort loin, ni même, quoi qu'en dise M. Delisle, si c'est le même continent, ou la même isle, ou si elle en est absolument détachée par un, ou plusieurs bras de mer."

„ Les Chinois, d'un autre côté, en content bien des merveilles, si toutefois leur *Ye-tsé* est le même que notre Yéço; car il y a lieu d'en douter, d'après nos géographes Chinois, qui sont de grands oracles en pareille matie-

EXTRAIT DES DÉCOUVERTES DES RUSSES.

re... Les Chinois enchaînent Yéço, ou Ye-tſé à l'extrémité de leur Tartarie, fort au-delà de la Corée, pour fonder ſur cette terre les droits qu'ils ont ſûrement ſur tout ce vaſte pays, juſqu'à la mer orientale, où ſe fait la grande pêche des perles."

„ Le fait paroît décidé; Yéço ne tient plus à la Tartarie, depuis que nos géographes ont été eux-mêmes comme ſur les lieux, ſans y trouver aucun veſtige, non-ſeulement d'un, & beaucoup moins de deux ou trois grands empires, ſous les noms de *Niulhan*, d'*Orancai*, ou de Ye-tſé; mais aucun, ou preſqu'aucun veſtige d'hommes: toute cette Tartarie orientale étant couverte de montagnes glacées & de forêts inhabitables, où les Tartares mêmes, *Mantcheoux*, *Yupis* & *Katchengs* ne vont qu'à la belle ſaiſon, pour chaſſer, & pour cueillir le *Ginſeng*, qui ſe vend comme au poids de l'or à la Chine, l'once de cette plante étant à Pekin à ſept ou huit onces d'argent peſant."

„ On ne peut donc pas douter du *Détroit de Teſſoi*, entre la pointe ſud-eſt de cette Tartarie, & le cap occidental d'Yéco....."

„ Les cartes de la nouvelle *Hiſtoire du Japon*, ſéparent Yéço de la Tartarie, mais pour l'y faire tenir du côté du nord, d'une maniere plus que nouvelle, & tout-à-fait inouïe: en même tems elles mettent un aſſez grand golfe entre la Tartarie Chinoiſe & Yéço, au lieu du ſimple détroit de Teſſoi, malgré les témoignages inconteſtables des géographes Chinois... qui dépoſent hautement contre cette double nouveauté."

„ Voilà donc les Chinois déboutés de leurs prétentions ſur Yéço.... Les Moſcovites ſont ſur les rangs, & déja dans le cœur même d'Yéço, & aux portes du Japon, auxquelles ils enlevent, ſans que les bons Japonois s'en formaliſent, la propre domination des Yéçois les plus contigus à leur empire. A force de paradoxes géographiques, les Moſcovites commencent à nous y familiariſer tout-à-fait....."

„ Il y a quelques années que l'on fut étrangement étonné en Europe, ſurtout en France, où l'on eſt aſſez curieux de nouveautés, & de nouveautés géographiques, lorſqu'on apprit par les miſſionnaires de la Chine, que deux ou trois d'entr'eux étoient partis de Pekin avec un nombre de plénipotentiaires Chinois, pour aller à Niptchou, à trois ou quatre cents lieues de Pekin, ſur les bords du fleuve d'Amour, traiter de la paix & du réglement des limites, avec un nombre de Moſcovites, venus-là, à ſix ou ſept cents lieues de Moſcou, pour le même effet."

„ Tandis que de concert avec les Chinois, nous diſputions ainſi le terrein aux Moſcovites, ils alloient toujours, & depuis ce tems-là, ils ont bien fait du chemin. Ils n'étoient à Niptchou, qu'à 135 dégrés de longitude, à l'origine du fleuve d'Amour, à l'occident ſeptentrional de la Chine, ou de la Tartarie Chinoiſe. Les voilà, par les cartes de la nouvelle Hiſtoire du Japon, avancés à l'orient de quarante dégrés de plus, juſqu'au 175eme, c'eſt-à-dire de ſix ou ſept cents lieues; ce qui double à peu près leur étendue, & les place fort au-delà de l'embouchure du fleuve d'Amour, au-delà de la Chine, de la Corée, & de la Tartarie Chinoiſe; tout au milieu, & aux extrémités d'Yéço, tout contre & au-delà de la côte la plus orientale du Japon."

EXTRAIT DES DÉCOUVERTES DES RUSSES.

„ CELA passe le merveilleux, & n'atteint pas encore au vrai, la nouvelle histoire du P. du Halde, étendant plus loin la Tartarie Chinoise, & plus loin encore la Moscovite, de 40 nouveaux dégrés, jusqu'au 215eme. environ; ce qui ajoute cinq ou six cents lieues aux douze cents que nous comptions tout-à-l'heure, & rapproche tout-à-fait les Russiens de l'Amérique, où le dernier paradoxe sera peut-être bientôt, de les voir arriver par terre, & sans être sortis de leur terre, revenant comme des Antipodes...."

„ BIEN des choses échappent, lorsqu'on ne les saisit ainsi qu'en passant. Ce n'est en effet qu'en courant, que les Moscovites ont pris possession de cette terre: & cette possession est sujette à revision, & à reversion aux Japonois qui pourtant la réclament. On aime à donner à ceux qui sont riches. Les Moscovites sont-ils riches autrement qu'en terres, terres glacées & *indéfrichables*? Encore ne sont-ce point eux qui s'attribuent Yéço, & on ne nous montre aucune procuration de leur part, ni de la part des Japonois, pour favoriser ainsi ceux-là, aux dépens de ceux-ci."

„ EN allant toujours à l'orient.... & se répandant à droite & à gauche, autant que la mer glaciale & les Chinois le leur ont permis, les Russiens sont arrivés, & se sont établis par trois ou quatre petites bourgades ou villages, dans une terre qu'ils ont d'abord qualifiée de *grande terre de Kamtschatka*. Un si beau nom a réveillé tous les curieux de l'Europe, surtout ceux du métier, Messieurs les géographes de profession. Pressés d'en enrichir leurs cartes, les uns, comme M. Delisle, l'ont placée sur la mer glaciale, au 65eme. dégré de latitude; les autres, comme la nouvelle histoire du Japon, l'ont mise sur la mer du midi de la Tartarie, qu'ils ont même extraordinairement avancée de ce côté jusqu'à Yéço, inclusivement placé au 45eme. dégré; ce qui fait 20 dégrés & cinq cents bonnes lieues de différence géométrique. De si grandes extrémités feroient seules assez prévoir que la vraie position va se trouver dans le milieu précis entre le 50e. & le 55eme. dégré..."

„ KAMTSCHATKA est sûrement au midi de la Tartarie Moscovite: Yéço y est aussi: on aime à joindre les extrêmes...... On a transporté à Yéço tout ce que nous connoissons de Kamtschatka, ou plutôt, à celui-ci tout ce que nous sçavons de celui-là. Cela ne forme point, à la vérité, de contradiction apparente; parce que de part & d'autre il n'y a pas assez de témoins pour se donner un démenti respectif, ni assez de combattans pour se livrer aucune espece de choc."

„ AU midi de Kamtschatka, il y a une nation qu'on nomme *Kuriles*, ou *Kurilski*. Ce sont ces Kuriles qu'on a confondus avec les Yéçois. Les Kuriles ont deux volcans, & une source d'eau bouillante; on en a enrichi Yéço. Celui-ci a de son côté quelques noms connus, *Acqueis*, *Sirarca*, le *Pic-Antoine*; on en a fait présent aux Kuriles, qui aussi n'avoient point d'habitations connues. Enfin, pour la liaison entiere, on a de Yéço détaché Matsumay, qui pourroit bien lui appartenir, mais qui y auroit été un témoin, combattant contre la possession qu'on donnoit aux Moscovites, des Yéçois transformés en Kuriles......"

„ IL y a deux cents ans que nous attendons tous, missionnaires, marchands, géographes, princes, républiques, que le passage du Nord s'ouvre pour les

mers du Japon, de la Chine, de l'orient, de l'Amérique même. D'un seul trait, mené depuis le golfe du Léna, par le *Cap Suétonio* prétendu, jusques dans le centre d'Yéço, à cent ou cent cinquante lieues seulement du Japon, la nouvelle carte ouvre le passage, d'une maniere d'autant moins équivoque, qu'elle l'accompagne de ces paroles tranchantes: *Route que font les Russiens venant de la Léna, pour aller négocier avec les Kamtschadales.* Or, joignez cette route à celle du célebre Barentz, Hollandois, ou de son compatriote Heemskerk, qui s'étoient avancés cent lieues à l'orient, au-delà de la Nouvelle Zemble, & presque dans le golfe de Lena; & écrivez: *Route des Hollandois, Anglois, Danois, Européens, venant de l'Europe pour aller négocier avec le Japon, la Chine, l'Amérique, &c.*"

„ A la prendre (cette route) comme on nous la donne, elle est au moins de mille lieues pour aller, & autant pour revenir. Il y en a près de la moitié dans la mer glaciale, & le reste lui est contigu. Parlons géographie, & calcul. Combien, dans de pareilles mers, fait-on de lieues, un jour portant l'autre? Veut-on dix lieues? C'est beaucoup..... Voilà donc cent jours; mettons trois mois pour aller, & autant pour le retour. Trouve-t-on six mois de l'année pour voyager dans la mer glaciale? Encore faut-il quelques mois d'intervalle, pour négocier au terme; ne fallut-il que radouber son vaisseau battu par les glaces, & rafraîchir ses provisions!"

„ IL faut au moins huit mois, ou neuf, pour un pareil voyage. Mais les neuf mois, les six au moins de la course, il faut les prendre dans les saisons convenables. Sont-elles longues dans les mers glaciales? Au Waigatz & à la Zemble, il paroît que six semaines de belle saison sont rares, & qu'il y a bien des années qui n'en ont pas trois semaines, ni quinze jours. Mettons les de six semaines. Comptant donc les années par six semaines, il faudra quatre ans pour six mois, c'est-à-dire, pour la route & le négoce complets de Kamtschatka: deux années pour arriver, deux pour revenir. Il y aura donc deux hivernemens sur le chemin, & un au terme; chaque hivernement étant de six mois & demi, & si le casuel s'en mêle, comme il doit s'en mêler plus d'une fois dans le cours de quatre ans, en voilà pour cinq, six, sept & huit ans, avant qu'un vaisseau parti du golfe de Lena puisse y retourner."

„ VOILÀ pourquoi je regarde le passage qu'on cherche au nord, pour aller commercer au Japon, à la Chine, ou en Amérique, à peu près comme le grand-œuvre des philosophes. Ce grand-œuvre est insaisable; mais en le cherchant, la chymie & la physique se perfectionnent toujours. En cherchant le passage en question, la géographie s'est toujours perfectionnée, & la navigation aussi, si l'on veut. Mais je doute qu'aucune sorte de commerce puisse jamais s'en prévaloir. Il y a toujours des glaces flottantes dans ces mers, qui bordent la Laponie, la Zemble & la Tartarie, & ces glaces retardent trop la marche des vaisseaux. Les belles saisons n'y sont pas assez longues, ni même assez constantes pour qu'on ait le tems de faire le trajet, depuis les approches de la Zemble, où les glaces commencent à se faire sentir, jusqu'à l'issue du Cap Suétonio, vrai, ou faux. Pour une année où ce trajet pourroit réussir, il y en auroit quatre ou cinq, où l'on seroit pris dans les glaces, ou obligé d'hiverner sur des terres désertes ou misérables. Il n'y a point de vrais entrepôts

utiles & commodes depuis Archangel, jusqu'à Kamtſchatka: il n'y en a point, & il ne peut y en avoir."

EXTRAIT DES DÉCOUVERTES DES RUSSES.

„ Mais on cherche des mers pleines & libres de glace; car les glaces ne ſont embarraſſantes que ſur les côtes. Je veux le croire, & croire auſſi qu'il y a de telles mers du côté du pôle. Mais qu'eſt-ce que cela dit, à moins qu'on ne trouve au pôle même, quelque état floriſſant, avec lequel on puiſſe commercer? car autrement ce ſera toujours en pure perte, qu'on montera dans ces mers libres, pour avoir le plaiſir d'y naviger librement. Ne faudra-t-il pas toujours traverſer des glaces pour arriver à ces mers, & pour en ſortir? Conſidérez tous les pays qui tournent autour du pôle, vous ne pouvez jamais arriver à ce pôle, ou en revenir, que par l'entre-deux de la Zemble & du Spitzberg, ou par celui d'entre Spitzberg & le Groenland, ou par le détroit de Baffins, de Davis, de Hudſon, entre le Groenland & le Labrador, ou enfin entre la Tartarie Moſcovite & l'Amérique la plus ſeptentrionale."

„ Tout cela eſt affreux, tout cela eſt plein de glaces, & toutes les terres qui y répondent, & où l'on pourroit au beſoin hiverner, ſe radouber, ſe rafraîchir, former des entrepôts, ſont miſérables, déſertes, ou pis que cela, ſemées de ſauvages avec leſquels on ne peut avoir aucun commerce qui en vaille la peine. Et quand on en eſt-là, quel chemin ne reſte-t-il pas encore, pour arriver au Japon, à la Chine, ou aux autres termes d'un commerce utile & lucratif? Je reviens à la route de la nouvelle carte du Japon."

„ Cette route qu'on nous donne comme toute faite, toute praticable ſur les côtes ſeptentrionales & orientales de cette Tartarie, comment l'eſt-elle devenue tout d'un coup? On ne nous dit pas que les Ruſſiens aillent chercher des mers navigables fort haut vers le Nord. Au contraire, on trace leur navigation comme terre à terre, & par des lignes aſſez droites, ou aſſez ſimples dans leur courbure, dans leurs détours. Mais qui eſt-ce donc qui a découvert cette route & ce paſſage? qui eſt-ce même qui a découvert toute cette mer le long de la Tartarie?...."

„ Dans une route de mille & de deux mille lieues, on n'eſt gueres en pays connu & ami, que les premiers & les derniers jours. Tout eſt nouveau, tout eſt inouï, tout eſt inconcevable dans la route en queſtion. Il y faut des vaiſſeaux, & de bons & de grands & de gros vaiſſeaux, bien conſtruits, bien radoubés, bien appareillés, bien approviſionnés apparemment."

„ Et où donc les Ruſſiens conſtruiſent-ils, où prennent-ils ces puiſſans vaiſſeaux, capables, dans un trajet de mille, ou de deux mille lieues, d'affronter toutes les glaces, toutes les brûmes, tous les frimats du nord? Et quelle part place-t-on l'entrepôt, le centre d'un ſi vaſte commerce? A l'embouchure du Lena ſans doute, ou plutôt à Jakutski, placé ſur cette riviere, aſſez près de ſon embouchure, & qui eſt une eſpece de capitale de cette Tartarie orientale, où eſt enclavé Kamtſchatka. Sçait-on bien ce que c'eſt que ce Jakutski, & ce que c'eſt que cette immenſe Tartarie à laquelle il commande. Nous regardons la Sibérie comme un bien affreux pays. Elle l'eſt. Mais la Tartarie en queſtion, eſt, à la bien définir, comme la *Sibérie de la Sibérie.*"

Extrait des découvertes des Russes.

Passé l'Oby, le pays devient inhabitable & inhabité de plus en plus. Au Jenissey ce ne sont plus que des Tunguses sauvages & vagabonds. A la Léna, ce sont des Jakutes, encore moins hommes. Mais de tout ce qui est au-delà, on ne nous parle que comme d'un pays totalement glacé, hérissé de montagnes & abandonné. C'est une espece de Terre de Labrador, de Baye de Hudson, de Groenland, de Zemble, de Spitzberg....."

„ Il faut entendre le P. Gerbillon, qui avoit été au traité de Niptchou, y avoit raisonné avec des Russiens connoisseurs & experts, & avoit lui-même fait beaucoup de recherches sur cette Tartarie Russienne: voici ses paroles tirées de l'Histoire de la Chine, du P. du Halde."

Il est certain que cette Tartarie orientale n'est gueres qu'un vaste désert, & que la partie septentrionale, qui est sous la domination des Moscovites, n'est pas, à beaucoup près, si habitée que le Canada. Aussi les Moscovites n'en tirent-ils que des fourrures & des dents d'un certain poisson, qui sont plus belles, plus blanches & plus précieuses que l'ivoire. Ils en font un grand commerce à Pekin. Mais il n'y a que des peuples comme les Moscovites, pauvres, endurcis au froid & à la fatigue, qui puissent se donner tant de peine, avec si peu de profit: la multitude des fourrures leur vient de Sibérie, des environs de l'Irtisch, de l'Oby, du Jenissey, & non de ces vastes pays orientaux, où il y a fort peu d'habitans, pauvres & misérables.

„ De Tobolsk, capitale de la Sibérie, & qui est sur l'Irtisch, assez près de l'Oby, jusqu'à Jakutski, il y a bien cinq ou six cents lieues de distance géométrique. La distance physique & morale, & en quelque sorte la dégradation du climat, des terres & des habitans, est peut-être encore plus grande: & Tobolsk étant une ville dans les formes, de la grandeur, dit-on, d'Orléans, Jakutski n'est qu'une chétive bourgade, avec un petit fort, très-suffisant pour contenir ce pays dépeuplé. Et l'on en fait l'entrepôt & le centre d'un commerce maritime, régulier & étendu!"

„ En vérité je le redemande, est-ce à Jakutski qu'on construit les vaisseaux? ou bien les y apporte-t-on tout faits de Moscou, de Pétersbourg, ou d'Archangel? Encore si on faisoit partir des flottes d'Archangel, pour aller par-dessus la Zemble à Jakutski, ou en droiture à Kamtschatka, je le croirois, je n'aurois pas du moins l'impossibilité de la construction des vaisseaux à opposer. Pensez donc qu'il y a plus de mille lieues de Pétersbourg à Jakutski, & que la puissance des Moscovites égaleroit l'étendue de leurs terres, si à mille lieues du centre de leur puissance, ils avoient celle de construire des flottes pour un commerce éloigné de deux mille lieues, & qui en demande quatre mille pour être complet. Avec des flottes construites chez soi, on peut aller au bout du monde, si l'on veut. C'est dans le centre d'un empire que réside toute sa puissance. Construisons-nous toutes nos flottes en Canada? Ce seroit bien pis, chez les Esquimaux. Les Espagnols construisent-ils les leurs au Mexique, ou peut-être en Californie? Les Anglois font-ils venir les leurs, toutes faites, de Boston ou d'Ormus? Les Hollandois, de Batavia; les Portugais, du Bresil? La politique même voudroit-elle former ainsi deux centres, deux capitales, & des rivales, si indépendantes de son immédiate direction?....."

Extrait des Découvertes des Russes.

„ Je n'aime pas à prouver les choses à demi, ni à y revenir deux fois. Il y a contradiction dans la carte que j'analyse, (e) que je mesure, que je pese, que j'évalue. Tandis qu'on y fait faire un détour si infaisable, par des mers glaciales aux Russiens pour arriver à Kamtschatka, on marque une autre route, droite, courte, presque toute par terre & qui va au fait. Le chemin par terre n'a pas plus de deux cents lieues, & le petit bras de mer qu'il faut franchir, n'en a pas plus de soixante, & peut absolument se passer sur des barques. C'est donc de gaieté de cœur, & pour se mettre en dépense, en travail & en péril, que les Russiens laissent cette route, pour en aller chercher de nouvelles? C'est, dira-t-on, que les terres sont difficiles, couvertes de neiges, hérissées de montagnes & de rochers. C'est bien là de quoi rebuter un Russien? Sçachez que tout ce qui ne demande que de la fatigue & du travail, est bon pour ces courages plus que Romains. Mais la route maritime ne demande pas moins de tout cela, & elle demande outre cela des dépenses immenses & des richesses. Le courage n'y suffit pas."

„ La route ponctuée de la nouvelle carte, n'a donc rien de vraisemblable. Je veux bien cependant lui redonner par un autre endroit plus de vraisemblance que ne lui en donnent ses auteurs mêmes; mais j'avertis que c'est pour l'en dépouiller tout-à-fait; car s'il étoit pourtant vrai que la terre d'Yéço fût le terme constant de cette navigation, les Russiens ne sçauroient trop faire de dépenses, trop essuyer de fatigues, trop braver de périls & de hazards, trop construire de vaisseaux, fallut-il en transporter toutes les pieces, de Pétersbourg, d'Archangel, ou peut-être de Tobolsk jusqu'à Jakutski. Mais bien entendu que tout cela se feroit avec esprit, avec intelligence, & pour un but tout autrement intéressant que Kamtschatka, ou Yéço. Qu'est-ce qu'Yéço lui-même pour en faire le terme & l'objet unique d'un commerce de quatre ou cinq cents lieues par les terres de la Sibérie & par les mers glacées du Nord?"

„ Après avoir franchi tant de terres & de mers, & de telles terres & de telles mers, il ne reste plus aux Moscovites qu'un beau chemin de cent ou cent cinquante lieues par terre ou par mer, à leur choix, & par des terres & par des mers ordinaires, pour se présenter aux portes du Japon, de la Corée, de la Chine, des Philippines, de l'Asie, de l'Amérique. Et on les arrête-là, & on ne les représente pas seulement comme tentés d'aller plus loin, ni de dire même qu'ils y sont? C'est les supposer bien insensibles à leurs intérêts, à la gloire du moins qu'il y auroit pour eux, d'achever par l'addition d'un très petit trait à la route, le grand œuvre commencé depuis deux cents ans, de pénétrer dans tout cet orient & dans l'Amérique même par le nord, & d'avoir tranché tous les nœuds géographiques qui ont arrêté les plus fameux navigateurs de l'Europe? Car, par cette ligne tranchante, tirée du golfe de Lena par dessous le cap Suetonio, jusqu'au cœur d'Yéço, & dans l'Yéço même le plus Japonois, 1°. la navigation par le Nord est constatée. 2°. La mer glaciale est décidée non glacée, & une pleine mer. 3°. La non-communi-

(e) C'est une carte du Kamtschatka, que M. Bellin avoit faite pour l'Histoire du Japon, par le P. Charlevoix. Voyez la réponse de ce géographe, à la dissertation du P. Castel, dans les Mémoires de Trevoux. Août 1737, page 1333.

cation de l'Asie avec l'Amérique est établie. 4°. Yéço est démontrée terre ferme, Tartare & Asiatique...."

„ Et l'on n'en félicite pas notre siecle? Et les Moscovites ne daignent pas s'en glorifier? Et la misérable, l'affreuse terre de Kamtschatka, est l'unique objet de leur commerce & d'un commerce si pénible, si périlleux, si ruineux? Rappellons donc un peu tous les efforts inconcevables qu'ont fait toutes les nations de l'Europe, pour percer ce nord impénétrable jusqu'ici. Les armemens, les vaisseaux, les flottes sans nombre qui y ont péri, les hivernemens cruels, les ours, les peuples féroces, la faim, les froids, les glaces dont on a été le jouet & la victime; les grands hommes de mer, les Linschott, les Wood, les Barentz, les Munck, les Forbisher, les Hudson, les Davis, &c. qui sont morts la plupart à la peine; les glaces intarissables du Waigatz, les horreurs de la Zemble, les variations du Groenland, le Jelmer, le Purchas, le Spitzberg."

„ On a bien toujours dit, qu'il n'y avoit réellement que les Moscovites qui fussent à la porte de toutes ces grandes découvertes: & il faut convenir à leur gloire, qu'avec une patience digne des tems héroïques, fondée sur la même pauvreté & sur la même simplicité de mœurs, ils ont déja fait le plus difficile, en s'établissant de proche en proche dans tout le nord de l'Asie, jusques & au-delà même de Kamtschatka; & que du reste, tous leurs arrangemens sont pris pour aller plus loin, & pour recueillir le fruit de tant de patience & de travaux; depuis que le génie du Czar Pierre I a comme répandu dans tout ce grand corps un peu décharné & engourdi, cet esprit de science, d'art, de navigation, de commerce, vrai souffle de vie, qui ranime les corps & les esprits."

„ Mais, c'est à eux de nous dire où ils ont été, & où ils en sont; & ce que c'est que leur Kamtschatka, & quelle espece de négoce ou de commerce ils y font par terre ou par mer; & s'ils navigent sur les mers du nord & de l'orient; & s'ils ont trouvé le passage entre l'Asie & l'Amérique; & enfin s'ils se croient eux-mêmes aussi près du Japon & jusques dans Yéço? Ce qu'ils nous refusent par la voie du Japon, c'est par la voie de la Chine qu'ils vont nous le donner...."

„ Le morceau dont il s'agit, consiste en une relation & une carte respective d'un voyage fait par l'ordre du Czar Pierre I, en 1725, & fini en 1730 par le Capitaine Bérings, depuis Petersbourg jusqu'à Kamtschatka, & au-delà, au travers de la Sibérie, & de tous les fleuves les plus célebres de ce nord, jusqu'à lui peu connu. Avons-nous de ce pays-là des nouvelles plus fraîches & d'une meilleure main? Les ordres du Czar avoient pourvu à tout ce qui pouvoit être nécessaire, tant pour le scientifique, que pour l'œconomique d'un si long & si difficile voyage. Bérings, assez recommandable par le choix spécial d'un Prince si éclairé, paroît un homme entendu & solide. Sa relation & sa carte, dans leur briéveté, n'ont point à la vérité ces graces de narration & de détail, qui intéressent un simple lecteur. Mais cela même sent son homme vrai, qui va au fait, & ne se rend suspect par aucun merveilleux, par aucun embellissement (*f*)."

„ La

(*f*) Le P. Castel, suivant son esprit sautillant & vagabond, fait ici une incursion

Extrait des découvertes des Russes.

„ La découverte de Kamtſchatka étoit le grand objet de la commiſſion de Beerings; ce qui nous préſente un nouvel ordre de preuves directes contre la double erreur. 1º. De la confuſion de Kamtſchatka avec Yéco. 2º. De la prétendue *route des Ruſſiens, venant de la Léna, pour négocier avec les Kamtſchadales.*"

„ Car la commiſſion, outre la découverte de Kamtſchatka, portoit ordre au capitaine député, de reconnoître les côtes de toute cette Tartarie, pour voir ſi elles ne tenoient pas à celles de l'Amérique. Or ces deux découvertes étoient faites, & très-parfaites même, s'il eût été vrai qu'il y eût eu une route maritime & un commerce régulier par la Léna, & les mers du nord & de l'orient, avec Kamtſchatka. Kamtſchatka, en un mot, étoit trouvé ou rencontré, mais il n'étoit pas découvert. Selon leur coutume d'aller toujours devant eux dans des pays où il n'y a que de la miſere, la faim, le froid, les rivieres, les montagnes, les glaces à ſurmonter, & de former d'eſpace en eſpace, de cent, ou deux cents-lieues, de petites habitations, les Ruſſes étoient tombés comme des nues, dans la péninſule de Kamtſchatka, & y avoient établi trois ou quatre habitations. Ils en étoient-là, & on ſçavoit à Petersbourg qu'ils étoient-là, vaguement, ſans trop ſçavoir où, ſi ce n'eſt à l'orient, fort loin, un peu au midi par-de-là Tobolsk, Jakutski, & toute la Sibérie connue; peut-être vis-à-vis le Japon, Yéço, & dans leur méridien."

„ On ne tient rien, quand on ne ſçait ce qu'on tient: le Czar Pierre I voulant donc conſtater ſa puiſſance, fut obligé de faire reconnoître & découvrir dans les regles ce Kamtſchatka, que ſes habitans pour s'attirer ſans doute un peu de conſidération dans le monde & dans leur monde, & ſans doute, ſurtout pour ouvrir la porte aux ſecours dont ils manquoient, faiſoient ſonner de loin, & le plus haut qu'ils pouvoient, ſous le nom de *grande & de belle terre de Kamtſchatka.* Beerings étoit ſans doute un homme au fait de la Sibérie, & de pareilles expéditions géographiques: il paroît tel."

„ Pour ne pas multiplier les courſes inutiles dans des pays, où elles ſont toujours pénibles, il alloit partout avec meſure & précaution. Il faut croire qu'à Petersbourg il avoit pris toutes les cartes, tous les mémoires, toutes les inſtructions que la cour & les particuliers pouvoient lui fournir. A Tobolsk & partout ailleurs il avoit ſoin de prendre langue, & de conſtater ſon vrai chemin. Quand il eut ſurtout paſſé le Jeniſſey, & qu'il fut arrivé à Ilimski

dans la Tartarie, pour ſe donner le plaiſir d'en critiquer, réformer, arranger les cartes à ſon gré. Cet homme ſe croyoit né pour faire le monde, s'il n'avoit pas été créé avant lui. Mais comme il étoit venu trop tard, il vouloit du moins y remettre l'ordre qu'il n'y voyoit pas. C'eſt pour cela qu'il dirigeoit le cours des fleuves, & marquoit la poſition des montagnes, beaucoup mieux que les voyageurs & les géographes qui avoient été dans les pays dont ils donnoient la carte, ou la deſcription. Comment n'auroit-il pas façonné le globe à ſon gré, lui, qui diſoit à Monteſquieu mourant, comme une des grandes preuves de la Divinité du Chriſtianiſme, „ *Préſident,* „ *la Religion eſt vraie: Paſcal & moi l'a-* „ *vons crue?*" Cependant au milieu des faillies, d'une imagination conſtamment déréglée, il lui échappoit des traits de génie: témoin ce qu'il dit dans le morceau qu'on omet ici de ſa diſſertation. „ Les montagnes ne ſont pas des murailles continues. „ Partout mille gorges, mille vallées les entrecoupent; comme les plus grands flots „ de la mer ſe découpent réguliérement en „ mille plus petites ondulations."

qui approche du Lena, il fit prendre les devants à un lieutenant, & lui, obligé d'hiverner à Ilimski, profita de son quartier, pour aller à Irkutski, sur la mer de Baykal, consulter le gouverneur de cette bourgade, lequel avoit été auparavant gouverneur de Jakutski. Ce gouverneur lui dit ce qu'il voulut; mais il nous importe de remarquer, qu'il ne parut jamais dans la suite du voyage lui avoir dit qu'à Jakutski il dût trouver des flottes, ou des vaisseaux, pour arriver par la route du Lena & de la mer glaciale à Kamtschatka."

„ ARRIVÉ lui-même enfin à Jakutski, Beerings ne parut jamais penser à cette route. Il fit descendre un lieutenant par le Lena, pour remonter ensuite par la riviere d'Aldan, & par celles de Maya & de Judoma, jusqu'à Ochotskoi, où il se rendit lui-même, à travers champs, pour y passer le golfe de Kamtschatka. Son lieutenant le passa, & repassa avant lui, & ce triple passage fait gaiement, toujours sur des barques, démontre d'abord 1o. la chimere des vaisseaux de Kamtschatka: 2o. se tourne aussi avec la même évidence, contre un défaut que je trouve dans la carte même du capitaine Beerings; car, selon cette carte, le golfe a bien deux cents lieues de mer, & le trajet d'Ochotskoi à Bolschaya, par la diagonale du golfe, peut bien être de trois cents lieues."

„ CELA est fort, pour des barques, dans des mers du nord, entre le 50 ou le 60eme. dégré de latitude, & au voisinage & au nord des mers tumultueuses du Japon. Il est vrai que ce golfe est marqué, comme tenant à la *mer dormante*, placée à l'orient de Kamtschatka. Mais j'ai peine à me persuader que ce golfe soit si grand. Si l'on pouvoit faire quelque fond sur la nouvelle carte du Japon, qui est d'ailleurs si suspecte, ce golfe y est marqué plus guéable pour des barques, plus étroit & par conséquent d'un plus court trajet, mieux abrié par les terres & les montagnes voisines, & plus inaccessible aux grandes lames. Mais la chose parle de soi, & une mer de trois cents lieues, ne se laisse pas passer par des barques, trois fois de suite si gaiement & sans ombre de danger. D'ailleurs, je ne puis me persuader que la grande terre de Kamtschatka, soit une aussi petite péninsule, que la carte de Beerings la représente; n'ayant pas plus de cent lieues dans sa plus grande largeur, & étant partout ailleurs fort resserrée."

„ AUSSI, a-t-elle un air tout étranger, & l'on voit à l'œil, qu'on a fait violence à ses rivieres, pour leur donner une cinquantaine ou soixantaine de lieues de cours. La grande riviere de Kamtschatka est pliée & repliée d'une maniere qui n'a rien de naturel. La Bolschaya-Reka qu'on nomme dans la relation spécialement *la grande riviere*, y est plus petite que celle de Kamtschatka, quoique manque de terrein on ait été obligé de les confondre presqu'ensemble. Dans ma carte, en me rendant esclave de la longueur, parce que Beerings est censé avoir déterminé le cap d'Oskoi en le doublant, j'élargis un peu la grande terre, aux dépens du golfe, que je trouve tout-à-fait trop large. Il ne paroît pas d'ailleurs, que Beerings ait beaucoup reconnu l'intérieur des terres de Kamtschatka; & sa découverte n'est en quelque sorte qu'extérieure; sa commission portant principalement la découverte de ses tenans & aboutissans, pour en bien constater la route, & le commerce citérieur & ultérieur, avec la Sibérie d'un côté, & de l'autre, s'il étoit possible, avec l'Amérique."

„ NOUS voilà enfin arrivés à Kamtschatka. Beerings s'y étoit fait dévancer par un lieutenant, avec des ouvriers pour couper & préparer les bois nécessaires à la construction d'un vaisseau; le premier vaisseau, sans doute, qu'eût vu Kamtschatka. Mais, j'admire Beerings, à qui le soupçon ne vient pas qu'il puisse trouver un vaisseau tout fait à Kamtschatka, ni personne propre à le seconder dans la nouvelle construction. Car il avoit mené de Russie, & de toutes les villes par où il avoit passé, des constructeurs, sous-constructeurs, charpentiers, scieurs de bois, pilotes, avec tous les outils, ferremens, goudron nécessaires. C'est mépriser beaucoup Kamtschatka, qui est l'objet, l'entrepôt, le terme d'un grand commerce maritime, que de ne pas compter d'y trouver un clou."

„ CEPENDANT on trouve toujours quelque vaisseau dans un port commerçant, & à Kamtschatka on devroit y en trouver de fait & de droit; tous ceux qui y abordent étant obligés d'y hiverner au moins une fois. Beerings qui n'avoit pas à revenir par la mer glaciale dans le golfe de Lena, hiverna deux fois à Kamtschatka, & y passa deux années. Et pendant aucune saison de ces deux années, il n'y vit d'autre vaisseau que le sien, & n'entendit parler, il ne parle au moins, d'aucun commerce. Il remarque qu'on n'a ni bled, ni bétail à Kamtschatka, ni bête de charge même, si ce n'est des chiens, dont la peau seule fournit le vêtement aux Russes mêmes, qui ne vivent d'ailleurs que de poisson & de carottes, en guise de pain."

„ IL arriva un contre-tems à Beerings. Il avoit laissé un lieutenant à Jakutski, avec le fer, le goudron & les vivres nécessaires pour son expédition de mer. La relation remarque qu'il gele de très-bonne heure dans ces pays-là, & qu'il y dégele fort tard, & alors tout est couvert de neiges, que le vent transporte souvent par monceaux, capables d'enterrer les voyageurs tout vivans; & les rivieres sont prises, ou pour le moins embarrassées de glaces & de glaçons. Le lieutenant qui avoit dévancé Beerings au départ de Jakutski, avoit été bien embarrassé sur l'Aldan, sur la Maya, sur la Judoma: encore le capitaine, parti après lui, étoit-il arrivé avant lui à Ochotskoi, malgré ses propres embarras de la part des neiges & du froid. C'est la nuit surtout qui est horrible à passer dans ces campagnes archi-Sibériennes. La plus grande ressource contre le froid, est de s'ensevelir profondément dans la neige."

„ LE lieutenant laissé à Jakutski avec le fer, le goudron & les provisions, arrêté par tous ces embarras, n'arriva à Kamtschatka, qu'après l'entiere construction & l'avitaillement complet du vaisseau. On avoit renoncé à son arrivée, le voyant trop tarder. On avoit donc trouvé, & il y avoit donc du goudron à Kamtschatka. C'est un fait dont il faut convenir. La nature est partout riche, même à Kamtschatka, riche pour des Russiens, qui ont, avec la patience de se passer de tout, l'adresse de se servir de tout. Les vivres & le goudron manquant, Beerings y suppléa. Il trouva le goudron dans les bois; mais il remarque pourtant, qu'avant lui personne n'avoit connu l'arbre d'où il le tira; les carottes lui fournirent le pain ou le biscuit, & la mer lui donna du poisson qu'il sala. Il n'y a pas, jusqu'à une sorte d'eau-de-vie de sa façon, dont il trouva moyen d'approvisionner son vaisseau. Il avoit du tabac pour fumer, & il avoit de tout cela pour un an, à quarante personnes, dont

EXTRAIT DES DÉCOUVERTES DES RUSSES.

il composa sa manœuvre & son équipage. Que faut-il de plus? Le voilà donc en mer, à l'embouchure de la riviere de Kamtschatka."

„ DES Chinois voluptueux, des François délicats, qui se seroient trouvés à Kamtschatka, n'auroient pas attendu qu'un capitaine Beerings fût venu leur dire où ils étoient. Ils auroient tout tenté pour en sortir, ou pour se procurer les commodités, pour contenter au moins leur curiosité par quelque société extérieure, par quelque commerce. Les premiers Russiens qui s'étoient trouvés à force d'errer dans cette Sibérie ultérieure, à Kamtschatka, s'y étoient trouvés bien avec des carottes, du poisson, du tabac & des chiens. Le Russien est cosmopolite. A Kamtschatka, il est chez lui. Mais les princes, & des princes du génie du Czar Pierre I, portent leurs vues plus loin, & veulent au moins reconnoître les terres de leurs sujèts, qui sont leurs terres."

„ BEERINGS avoit ordre de côtoyer toute cette Tartarie orientale, & d'en reconnoître les terres & les mers. Il remonta d'abord au nord, vers la mer glaciale, en prenant de revers la route marquée sur la nouvelle carte du Japon. Mais dans toute cette route, il paroît n'aller qu'en inventeur, en homme qui tâtonne, qui voit toutes choses pour la premiere fois le premier. Il remarque comme une nouveauté, que depuis son départ toute la côte lui avoit paru remparée comme d'une muraille blanche, c'est-à-dire de montagnes couvertes de neige. Il rencontre des Tzutski dans des barques, peuples nouveaux pour lui, comme il est nouveau pour eux avec son vaisseau; quoiqu'ils connussent les Russiens, & qu'ils en fussent connus, mais par la voye des terres, des rivieres & des canots."

„ CES Tzutski, après un renouvellement de connoissance, lui apprennent qu'il alloit rencontrer une isle, qui n'étoit pas apparemment sur ses cartes, quoique la carte nouvelle du Japon ne laisse pas d'en marquer de connues des Russiens, à peu près dans cet endroit. Beerings continue sa route, rencontre l'isle, & ne la reconnoît pour aucune de celles que les Russiens d'Anadirsk pouvoient connoître sur leur côte: aussi leur donna-t-il un nom nouveau, pris de la fête de St. Laurent, qu'on célébroit le jour même qu'il y aborde. Il double le *cap de Tziokotskago*, & ne le confond point avec le cap Suetonio qu'il cherche."

„ J'AVOUERAI pourtant, que rien n'étoit plus naturel que de les confondre, si d'ailleurs par la connoissance qu'on avoit en Moscovie & dans les terres de Kamtschatka, d'Anadirsk & de toute cette Tartarie Russienne, il n'avoit pas sçu positivement que les montagnes de *Nossé* étoient beaucoup plus haut & plus avancées dans la mer, que ce cap de Tziokotskago. Ce cap est double, & Beerings les doubla tous deux; & passé le second, il trouva que les terres n'avançoient plus, & rentroient fort avant vers l'occident, sans qu'il en pût découvrir le retour vers l'orient. Au 67½ dégré, le découragement & la crainte le saisirent. Il n'osa s'engager plus avant, de peur d'un hivernement forcé, & de tomber sur des côtes désertes, ou chez des peuples féroces, ou dans des glaces, d'où il ne pourroit sortir. Il étoit donc naturel de se croire réellement à la fin de l'expédition, à laquelle on auroit eu un prétexte honnête de renoncer; au lieu qu'en nous la donnant comme imparfaite, & comme abandonnée par un simple découragement, Beerings s'est fort peu honoré.

dans l'esprit de tous ceux dont il réveille ainsi la curiosité, sans la satisfaire pleinement."

EXTRAIT DES DÉCOUVERTES DES RUSSES.

„ J'AVOUE franchement que je ne lui pardonne pas d'avoir été si loin, sans aller jusqu'au bout. Un Munk, un Barentz, un Linschot, auroient poussé l'avanture à bout, ou seroient morts à la peine. Les Tzutski étoient amis, il pouvoit hiverner chez eux, ou dans l'isle de St. Laurent, ou au fort d'Anadirsk, qui ne pouvoit être fort loin. Au retour de la saison, il auroit poussé plus loin, & de proche en proche jusqu'aux Nossé, & au-delà. Il auroit partout trouvé des carottes & du poisson. Il revint hiverner dans son cher Kamtschatka, bien résolu de ne plus remonter vers la mer glaciale."

„ APRÈS l'hiver il remit à la voile, plus pour s'en retourner, que pour autre chose. Cependant, pour la forme, il cingla d'abord droit à l'orient, & il y fit environ une cinquantaine de lieues. Les habitans de Kamtschatka lui avoient dit qu'aux jours sereins ils découvroient une terre de ce côté-là; preuve nouvelle que jamais vaisseau n'avoit abordé, ni quitté leurs côtes. Dans un port fréquenté, on connoît apparemment les mers voisines, au moins à perte de vue. Beerings ne vit point de terre; mais, ennuyé de Kamtschatka, il résolut de voir s'il ne pourroit pas en éviter la terre au retour, & revenir en tournant dans le golfe, pour rentrer tout de suite dans les terres de la Sibérie par Ochotskoi. Il n'y trouva nulle difficulté, il doubla le cap d'Oskoi, & toute la terre de Kamtschatka, dont il fit au moins par-là la pleine découverte."

„ IL remarque dans sa relation, qu'avant lui on n'avoit nulle connoissance de ce cap, qui sépare absolument & éloigne tout-à-fait Yéço de Kamtschatka, & les Yéçois des Kuriles, peut-être de plus de quatre cents lieues nord-est. Car il est sûr que les Kuriles sont dans Kamtschatka, au midi des Kamtschadales & des habitations Russiennes, & tout-à-fait sur la côte méridionale terminée par le cap d'Oskoi que Beerings doubla, en laissant ces Kuriles au nord, & Yéço au midi, sans appercevoir cette terre, sans en découvrir aucun vestige, ni du Japon; sans nous en laisser même entrevoir aucun doute, aucun soupçon, aucune idée."

„ CETTE carte du Japon est fausse par tous les endroits: j'ai déja remarqué qu'elle étoit contradictoire à elle-même par les deux routes qu'elle marque pour passer de Jakutski à Kamtschatka, l'une de mille lieues au moins par les mers impraticables du nord; l'autre, de deux ou trois cents lieues par les terres, la même que prit Beerings en allant & en revenant. Mais ce n'est pas tout; & cette carte est encore toute contradictoire au discours dont on l'a accompagnée pour la justifier. 1°. De tout le raisonnement qu'elle cite du P. de Angelis, il résulte que Yéço est une isle détachée de la Tartarie, au nord encore plus qu'à l'occident, où ce Pere ne met qu'un détroit. 2°. Ce pere abordé à Yéço, fait un grand & pénible voyage par terre, qui prouve que Matsumai n'est point une petite isle à part, & qu'il est positivement dans Yéço, & même assez avant. 3°. Quand le Pere de Angelis dit, que de loin il avoit regardé Matsumai comme tenant à la Tartarie, mais qu'étant sur les lieux il avoit reconnu que c'étoit une isle; il parle d'Yéço confondu avec Matsumai, & non comme d'une isle à part: cela est évident par son discours, dont

EXTRAIT DES DÉCOUVERTES DES RUSSES.

la conclusion précise est qu'Yéço est une isle. 4°. Il rapporte le témoignage des Yéçois, qui lui avoient constamment dit, que pour aller de Matsumai à Tessoi, ils comptoient soixante jours de marche: Matsumai est donc incontestablement la même terre que Tessoi, qui est sûrement dans celle d'Yéço."

„ L'HISTOIRE du Japon s'autorise encore de la relation du Castricoom, vaisseau Hollandois, qui avoit reconnu Yéço. Qu'en cite-t-elle? 1°. Que Matsumai est fort avant dans la terre d'Yéço. 2°. Que Matsumai est tributaire du Japon; le Pere de Angelis l'assure aussi, & on n'en sçauroit douter. Or les Kuriles, qu'on met à la place précise des Yéçois, sont tributaires des Moscovites. 3°. Que selon tous les Japonois, Yéço est une isle. Sans citer personne, l'auteur de la carte, dans le discours justificatif dont il l'accompagne, conclut par ces paroles: *Il peut bien se faire que le continent d'*Yéço *touche à l'Amérique même par le nord.* Et que devient donc la *route des Russiens, venant de la Léna pour aller négocier avec les Kamtschadales*, placés à l'orient d'Yéço: il faudroit que la jonction de l'Amérique avec Yéço se fît par un pont qui laissât passer les vaisseaux par dessous."

„ ON rapporte dans ce discours justificatif, que Kempfer avoit vu au Japon une mappemonde qui faisoit une isle d'Yéço, & qui marquoit derriere cette isle un continent deux fois grand comme la Chine, divisé en plusieurs provinces, dont un tiers étoit au-delà du cercle polaire. Ses côtes avançoient à l'orient beaucoup plus loin que le Japon, & l'on voyoit un grand golfe quarré au milieu. L'Amérique étoit vis-à-vis, séparée par la mer; & dans l'entre-deux il y avoit deux isles, posées au nord & sud, dont la méridionale étoit fort petite; mais l'autre touchoit presqu'aux deux continens."

„ LORSQU'ON a peu de lumieres sur un sujet, on doit recueillir avec soin les plus petites lueurs. Les Japonois ne sont, je l'avoue, ni de grands géographes, ni de grands navigateurs. Mais que sçait-on s'ils ne l'ont pas été autrefois, surtout lorsqu'ils aborderent pour la premiere fois au Japon? Peut-être y sont-ils venus de cette Tartarie septentrionale qu'ils connoissoient déja? Une certaine conformité de langage dans le peu que nous en sçavons, me le feroit conjecturer. Car enfin ils venoient de quelque part, & de la Tartarie du nord plus vraisemblablement, que de la Chine, ou de la Tartarie Chinoise, ou même de l'Amérique. *Kamtschatka*, *Bolchaya*, *Bistraya*, *Lasnaya*, *Ochota*, *Tzutski*, *Tziokotskago*, *Tschalki*, *Olutorska*, *Lamutki*, sentent un peu le ton Japonois. Ces mots sont-ils Russes? Cela se peut. Aussi, regardé-je les Russes, & peut-être les Polonois, les Japonois, comme des détachemens civilisés de la Tartarie Moscovite; civilisés, les uns par le voisinage de la Chine; les autres, par celui, d'abord des Grecs & des Romains, ensuite des Européens. Les Tartares ont toujours été en possession d'envoyer des colonies, & même des conquérans dans toute l'Asie, & jusqu'aux extrémités de l'Europe, en Suede & en Dannemarck."

„ QUOI qu'il en soit, quelque voyageur étranger pourroit avoir abordé au Japon avec la mappemonde de Kempfer, ou avec des connoissances sur lesquelles on l'auroit construite: & ce n'est pas par hasard qu'elle est pourtant si conforme à ce que nous connoissons d'ailleurs. 1°. Qu'Yéço est une isle dé-

tachée de la Tartarie; 2°. Que derriere cette isle, il y a un continent beaucoup plus grand que la Chine; 3°. Que ce continent est divisé en plusieurs provinces, c'est-à-dire, partagé en plusieurs Nations; 4°. Qu'une partie en est au-delà du cercle polaire; 5°. Qu'il avance à l'orient beaucoup plus que le Japon; 6°. Qu'il y a au milieu un grand quarré. Ce pourroit bien être le golfe de Kamtschatka qui a à peu près cette forme, surtout si la côte septentrionale d'Yéço regne un peu en ligne droite d'occident en orient, comme je le conjecture."

EXTRAIT DES DÉCOUVERTES DES RUSSES.

„ CAR deux choses paroissent constantes: 1°. Qu'Yéço est une grande terre; 2°. Que c'est pourtant une terre isolée, une isle; mais une isle assez bisarre & pleine d'anses, de golfes & d'inégalités, au moins du côté du Japon. Il y a à son orient trois ou quatre découvertes, imparfaites à concilier: *l'isle des Etats*, *la terre de la Compagnie*, *le détroit d'Uriez*, & une *côte découverte par D. Jean de Gama*, *allant de la Chine à la Nouvelle Espagne*. Je conjecture que tout cela n'est qu'Yéço, vu en détail. On a toujours trouvé de l'embarras à reconnoître toutes ces parties; ce qui ne vient que de ce qu'elles tiennent l'une à l'autre, & qu'on n'a pu en tourner aucune, ni en voir le bout, n'ayant pu voir le bout d'Yéço ni le tourner; & ce détail même de parties ayant été un obstacle à la revision générale du tout. Il n'y a de litigieux que le prétendu détroit d'Uriez; il me semble que la plus commune opinion le révoque en doute. J'en fais un golfe un peu allongé."

„ JE mets aussi sans façon les isles des Japonois, entre la Tartarie & l'Amérique, parce que, quelque légere que soit l'autorité d'une mappemonde Japonoise, elle l'emporte, selon toutes les loix géométriques, dès que rien ne la contre-balance. Or, loin de la contre-balancer, tout la favorise. On a, & j'avoue que j'ai plus que personne un secret penchant à croire que la Tartarie s'étend au nord-est jusqu'à l'Amérique. Mais ce penchant, bien analysé, est un penchant du cœur, bien plus que de l'esprit. On souhaiteroit que cela fût: on aimeroit à voir les Moscovites réaliser le paradoxe de revenir par le nord, redonner la main à l'Europe."

„ C'EST ce merveilleux dont je me défie. Autrefois, le merveilleux étoit à faire de l'Amérique un monde à part, & tout-à-fait isolé, tout-à-fait détaché, & comme à cent mille lieues du monde ancien. Ce merveilleux est usé, & a comme passé dans le parti contraire, surtout dans celui des Russiens. Le P. Gerbillon, toujours chez le P. du Halde, remarque habilement, qu'absolument il ne peut y avoir loin des montagnes de Nossé & de la Tartarie Moscovite à l'Amérique. Car il avoit vu ces Nossé sur deux cartes Moscovites, près du 80eme. parallele, sans doute vers le 215 ou 220eme. dégré de longitude. De sorte, disoit-il, que les dégrés n'étant à cette hauteur que de peu de lieues, un grand nombre de dégrés n'y feroit pas un grand éloignement. Je veux fortifier ce raisonnement du P. Gerbillon, en faveur de ceux qui aiment, comme je l'aimerois assez, à joindre l'Amérique à l'Asie."

„ LA baye de Smith & les détroits indécis de Jonas & de Lancastre, peuvent être, & sont regardés comme des appartenances & des continuations de l'Amérique & du Groenland. Or, les terres en sont au 300eme. dégré de

EXTRAIT DES DÉCOUVERTES DES RUSSES.

longitude; & celles de Noſſé, étant au 220eme., il n'y a que 80 dégrés de distance, c'eſt-à-dire environ 300 lieues au plus. Ce n'eſt rien que cela, mais c'eſt trop, ſûrement; car il faut raiſonner. Il n'eſt pas dit que les terres finiſſent à l'endroit où on a fini de les reconnoître: au contraire, on a reconnu poſitivement qu'elles n'y finiſſoient pas, & que c'étoit même plutôt un commencement de nouvelles terres, qu'on n'a pu ou oſé parcourir. Il ſe peut donc que les montagnes de Noſſé, dont on n'a pû trouver la fin, ſont indéfinies ou non finies, par la mer, ou qu'au moins elles vont encore quelques dégrés au nord & à l'orient; ce qui d'abord en pays de *terre à grand marché*, pourroit bien aller à cent lieues ou effectives, ou en équivalent, à cauſe du rétréciſſement des terres polaires, & réduiroit leur diſtance à l'Amérique, à 200 lieues."

„ CELLE-CI ſe prête de meilleure grace à la ſuppoſition: elle donne plus de priſe, & par plus d'endroits. Le Groenland ſeul peut s'étendre beaucoup au pôle vers la *pointe Purchas* qui eſt déja au 81eme. dégré, & ſurtout vers la baye de Smith, qui commence à s'étendre au nord, près du 80eme. dégré, & qui probablement s'étend plus loin. Or elles s'étendent à l'occident, vers la Tartarie; & la terre qui borde de ce côté la Baye de Hudſon, & celle de Baffins, & les détroits de Lancaſtre & de Jonas, s'étendent ſûrement beaucoup à l'occident. On y voit de grandes rivieres, & les trois derniers détroits peuvent n'être que des embouchures de grandes rivieres. Or de grandes rivieres ſuppoſent de grandes terres, dans le long eſpace deſquelles elles reçoivent un grand nombre de plus petites rivieres & de ruiſſeaux. Le Lena, l'Oby, le Jeniſſey, le Saghalien, ont des cinq, ſix & ſept cents lieues de cours."

„ ET voilà l'Amérique prolongée vers l'occident de deux ou trois cents lieues, c'eſt-à-dire, jointe à la Tartarie & aux montagnes de Noſſé, d'où découlent peut-être toutes ces rivieres qui vont ſe jetter dans la baye de Hudſon. Que ſçait-on, ſi la Tartarie après s'être rétrécie, ne s'élargit pas enſuite pour embraſſer l'Amérique, comme l'iſthme de Panama joint l'Amérique ſeptentrionale à la méridionale. Mais cela ſeroit trop beau, trop merveilleux. Je le voudrois, je n'en crois donc rien."

„ LE timide Beerings n'oſa effleurer ces montagnes de Noſſé, ni reconnoître le dernier cap. On voit pourtant ce cap ſous le nom de Schelegin*ſ*ki, marqué dans ſa carte, avec quelques petites iſles tout autour. Je demande de quel droit il a fait cela? Sa relation ne m'en dit rien. Mais comme les pauvres font, dit-on, argent de tout, j'aime à me perſuader qu'il a eu de bonnes raiſons d'en uſer ainſi, & que c'eſt l'opinion commune des Kamtſchatkois, des Tuztski, des Jakutes, des Ruſſiens qu'il a conſultés. J'uſe de tout ſans façon: il n'y a pas juſqu'à la route des Ruſſiens venant de la Léna par le cap Suétonio, qui ne me diſe que c'eſt l'opinion la plus commune, qu'il y a par-ci par-là un dernier cap, qui tranche net l'Aſie ſeptentrionale. Le rétréciſſement même des terres aux Noſſé marque naturellement un cap de Finiſterre, quoiqu'abſolument il puiſſe marquer un iſthme, ou même une péninſule. Tous les caps un peu avancés dans les mers, ſurtout dans des mers expoſées à des vents, à des courans, à des glaces, ſont ainſi remparés de roches

ches escarpées, qui sont à proportion aussi profondément enracinées dans la terre; car tout nous dit que la structure de notre globe est dessinée par la main même de Dieu, que c'est une structure méchanique, sçavante, organique. Il peut se faire que la mer aura rongé les terres qui environnoient ces roches, mises-là exprès pour lui servir de frein & de derniere borne."

Après cela, je regarde encore comme un principe de géographie raisonnée, que dans ces matieres de discussion, un homme qui affirme, vaut mieux que cent qui laissent la question indécise, ou même qui nient, par ce principe de droit, qu'un témoin l'emporte sur cent non témoins. Mon principe en suppose un autre; je ne suis pas persuadé que les voyageurs, ni les hommes en général, soient aussi menteurs qu'on le dit. Pour mentir purement, il faut inventer: croit-on les hommes fort inventeurs? Les plus menteurs mentent de proche en proche, ils ajoutent à la vérité, ils l'alterent, ils la chargent, ils l'embellissent: il y a donc un fonds de vérité dans tout ce qu'ils affirment: le plus souvent ils ne sont trompeurs, que parce qu'ils sont trompés & qu'ils se trompent eux-mêmes."

„ Ceux qui n'ont pas vu la fin des montagnes de Nossé, ne nous en apprennent rien. Un seul qui y met un cap final, mérite de l'attention. Tout le monde est bon pour ne pas voir cette fin. Ce sont des roches escarpées, au bout d'un vaste pays, lui-même escarpé, hérissé, inculte, stérile, glacé. Quand on est au pié de ces montagnes, on est déja épuisé, découragé, rebuté. La moindre difficulté paroît alors insurmontable. On sort de l'hiver, & cet hiver va tout-à-l'heure revenir, si toutefois il passe jamais bien dans un pays, dont le printems & l'été sont pires que nos plus rudes hivers. Sans cesse on a à craindre de se trouver pris & obligé d'hiverner, de cabaner, de s'enfoncer sous terre & sous la neige."

„ Le Pere Gerbillon cite des Moscovites qui avoient parcouru les côtes septentrionale & orientale de la Tartarie, en dessus & en dessous, autour de ces montagnes. Ils lui disoient qu'*ils avoient partout trouvé la mer, excepté dans un endroit vers le nord-est, où il y a une chaîne de montagnes qui s'avancent fort avant dans la mer: qu'ils n'avoient pû aller jusqu'à l'extrémité de ces montagnes, qui sont inaccessibles.*"

„ Il faudroit pour une pareille découverte, des gens qui hivernassent au pied de ces montagnes, & même dans leur intérieur, dans quelque vallée, trois ou quatre années de suite. Il faudroit que ce fussent les naturels mêmes du pays, les Tzutski, les Tskalki, les Jakutes, les Tziokotskagois; mais ces noms-là ne s'embarrassent pas de découvertes: peut-être sont-ils au fait, & ils ne sçavent pas nous le dire, & nous ne sçavons pas les interroger ou les entendre. Car telles gens courent toujours, grimpent toujours, canotent toujours: & souvent ils vont plus loin qu'ils ne pensent; un coup de vent, un flot emporte leur canot bien loin. Quelqu'escarpées qu'on fasse ces roches, elles ont toujours des gorges & des vallées qui les entre-coupent: un Moscovite qui les cherche, ne les trouve pas; un Tzutski errant les rencontre."

„ Et que sçait-on, si après un premier coup d'œil affreux & inaccessible, ces montagnes n'ont pas quelques pays profonds, bordés de montagnes du cô-

EXTRAIT DES DÉCOUVERTES DES RUSSES.

té du nord, ouverts aux influences chaudes de la mer, arrosés de sources minérales chaudes, voisins de quelque soupirail du feu souterrain & central, qui rendent le pays tolérable, fertile & habitable ?.....

Mémoires & Observations géographiques & critiques, sur la situation des pays septentrionaux de l'Asie & de l'Amérique..... Avec un essai sur la route aux Indes par le Nord. Par M. Engel.

C'EST peu de lire les voyageurs, si l'on ne compare leurs relations, surtout quand ils nous menent dans des pays inconnus, où ils peuvent nous égarer à loisir, tantôt sur des mers qui n'ont point de terme, tantôt en des terres désertes, vuides, sans productions, & quelquefois si peu solides, qu'on peut même en contester l'existence. Mais cette comparaison est un travail qui suppose de l'érudition, & demande un effort d'attention, dont peu de lecteurs sont capables. Voici un homme habile, instruit & laborieux, qui nous épargne cette peine. Profitons de ses recherches & de ses lumieres. Elles s'étendent sur une région très vaste, peu pratiquée, imparfaitement décrite par les géographes, qui n'ont eu pour guides que des voyageurs, la plupart infideles par ignorance ou par paresse. Ce sçavant promene sa curiosité, son inquiétude, sur toutes les mers du nord, qui séparent l'Asie & l'Amérique. Il cherche à découvrir, à fixer les bornes incertaines de ces deux continens; à placer les terres dont on a chargé tour-à-tour & débarrassé les cartes du globe, à voir par quelles routes on peut aboutir à ces pays plus renommés qu'ils ne sont reconnus. Son ouvrage comprend un champ immense. Sa dissertation est volumineuse. Cependant on peut la réduire à des limites étroites. Elle achevera de débrouiller le cahos, où le P. Castel a déja mis le mouvement. Un morceau de cette importance est plus utile qu'un voyage, parce qu'il est le résultat de plusieurs voyages.

M. ENGEL, auteur de ces observations critiques, s'est occupé toute sa vie de la géographie, & des ouvrages qui tendent à perfectionner cette connoissance importante de la superficie du globe. Il a suivi les voyageurs du fond de son cabinet, la carte à la main, pour tirer d'eux quelque lumiere, ou pour découvrir leurs erreurs. C'est un grand avancement pour les sciences, que de détruire les fausses notions qui retardent leurs progrès. On va voir comment il a réussi à dissiper tous ces nuages de l'esprit humain. Il examine d'abord la partie septentrionale de l'Asie, & son objet est de rétrécir l'étendue qu'on a trop légérement donnée à cette contrée. Son premier coup d'œil se porte sur la carte qui en a été tirée d'après la relation du voyage de M. Gmelin dans la Tartarie. M. Engel demande si l'on peut se fier aux relations d'un homme qui déclare d'avance, qu'il commettroit *une imprudence punissable*, de publier sans la permission du gouvernement de Russie, le peu qu'il sçait des voyages qu'on a faits le long des côtes de la mer glaciale, pour aller au Kamtschatka ? Il conclut de cette précaution, qu'un gouvernement qui ferme la bouche aux sçavans & aux voyageurs sur leurs découvertes, croit avoir quelqu'intérêt à laisser ignorer la vérité. Dès-lors, cet auteur n'a plus de confiance à tout ce qui se publie avec la permission, ou par ordre d'une cour,

Raisons de rétrécir la Tartarie.

qui achete des vérités pour elle seule & des mensonges pour le public. M. Engel, qui n'est aux gages de personne, publie avec la franchise dont il jouit en Suisse, tout ce qu'il découvre, soit erreur, ou vérité. Il soutient donc qu'il faut rétrécir la côte que le journal de M. Gmelin place entre le Piasiga & le cap de Tamura. L'auteur Allemand l'étend du 85eme. au 100eme. dégré de longitude, sous la latitude d'environ 70 à 80 dégrés. M. Engel veut la placer entre les 105 & 110emes. dégrés de longitude, sous la latitude de 73 à 78 dégrés. C'est un retrécissement de dix dégrés sur la largeur, & de cinq dégrés sur la longueur. La route & ses périls sont dès-lors diminués de moitié. M. Gmelin & tous les officiers envoyés par la cour de Russie, disent que ce cap de Tamura est indépassable, que deux vaisseaux chargés autrefois de franchir cet obstacle, se perdirent dans les glaces, mais que l'équipage se sauva. Il faut aussi, dit M. Engel, que les officiers de ces vaisseaux aient perdu le journal de leur route. Les Samojedes ont assuré que la petite mer d'eau douce qui se trouve entre la Nouvelle-Zemble & le continent, depuis le Waigatz jusqu'à l'extrémité de cette isle, geloit toujours avant le mois d'Octobre; mais que la grande mer ne geloit jamais, & qu'on alloit y pêcher de l'embouchure du Jenisey & du Piasiga. Comment n'auroit-on pas reconnu cette côte par mer, & même pu doubler ce cap de Tamura, ou de Jelmer: car M. Engel croit que ces deux noms ne désignent que la même terre? On a traversé, dit-il, un détroit d'une petite largeur, qui se gêle promptement, & se couvre de glaces très-fortes; comment n'auroit-on pas pû passer entre la pointe orientale de la Nouvelle-Zemble & ce cap de Tamura, par une distance de plus de vingt dégrés sur une mer ouverte? L'officier Russe a donc voulu cacher la vérité, par la crainte des peines séveres décernées contre ceux qui révelent des mysteres d'état: car, en Moscovie, c'en est un que les découvertes qui se font sur la mer glaciale; comme si le secret n'en étoit pas assez bien gardé par les périls qui la rendent inaccessible à d'autres qu'à des Sibériens! comme si les glaces de cette région ne valoient pas mieux que les dragons fumans qui défendoient la toison d'or contre l'audace des Argonautes! M. Engel se croit donc en droit de conclure, que ce cap formidable de la terre de Jelmer, qu'on ne peut dépasser, est un fantôme forgé, ou du moins exagéré, par la politique Russienne.

EXTRAIT DES DÉCOUVERTES DES RUSSES.

Après avoir rétréci cette portion de l'Asie, le géographe procede à diminuer de même la largeur de tout ce continent: c'est un grand ouvrage. „Je voudrois sçavoir d'abord, dit-il, pourquoi les astronomes à la Chine & à Siam, après des observations exactes & réitérées, ont trouvé qu'il falloit retrancher cinq cents lieues de la largeur de l'Asie. Autrefois, on plaçoit l'extrémité orientale de l'Asie à cent quatre-vingts dégrés, tandis qu'aujourd'hui on la met à deux cents cinq. Dira-t-on que depuis on a découvert le pays du Kamtschatka, & le cap des Tschuchktschi? Mais on étendoit auparavant l'Asie jusques au Kolyma, que l'on place aujourd'hui au 175eme. dégré; & ce qu'on a découvert au delà de ce fleuve n'a gueres que sept à huit dégrés de largeur. Si, cependant les astronomes qui supposoient l'Asie étendue jusqu'à Kolyma, lui trouvoient encore vingt-cinq dégrés de trop, en la laissant au 180eme. dégré de longitude; de combien excedent ceux qui, pour l'avoir avancée de huit à dix dégrés par les

Extrait des découvertes des Russes.

nouvelles découvertes, veulent qu'elle aille même jusqu'au 208eme. dégré? C'est donc quarante dégrés que la politique de la cour de Russie donne gratuitement à l'Asie, soit pour étendre son empire dans l'imagination des peuples, soit pour multiplier & grossir aux yeux des étrangers les difficultés d'une navigation qu'elle veut leur interdire. Sur quoi fonde-t-on cette nouvelle étendue de l'Asie? A-t-on fait des observations astronomiques dans tout ce pays entre le 160eme. & le 205eme. dégré? Qu'on les montre. Y a-t-on fait de nouvelles découvertes? Comment? Seroit-ce par mer? Mais on soutient que la navigation est impraticable. Seroit-ce par terre? Les peuples de cette région sont ennemis jurés des Russes; misérables, féroces, sans nourriture qui soit convenable même à des Tartares. Comment a-t-on pu parcourir les côtes de leur pays? Et les Cosaques qui l'ont traversé, étoient-ils capables de faire des observations sçavantes & des relations authentiques? Doit-on s'en rapporter aux récits de ces barbares, quand on voit MM. Gmelin & Muller, tous deux employés & pensionnés par la cour de Russie, différer entr'eux sur la position & la forme qu'ils donnent au cap Schalaginskoi? Le premier détermine affirmativement ce cap; le second le représente d'une rondeur indéterminée, & n'en fixe ni les limites, ni la fin."

„ M. Gmelin n'allonge l'Asie qu'au-delà du Lena; parce que les côtes de la mer glaciale n'étant pas bien connues des Européens, il croit plus aisé de les étendre. Mais ose-t-on changer la carte de la côte, depuis le Léna jusqu'au cap Schalaginskoi, tandis qu'on soutient que la route du fleuve au cap est devenue impraticable? Si elle l'est, on n'a donc pas pu y faire de nouvelles découvertes pour corriger les anciennes: si elle ne l'est pas, pourquoi dit-on que Démétrius Laptiew s'est rendu depuis le Kolyma jusqu'à Anadirskoi-ostrog, tant par terre que par eau? Si l'on ne double pas le cap Schalaginskoi, on ne trouve point de riviere navigable qui conduise même auprès d'Anadirskoi. Si l'on va du Kolyma par terre, on ne sçauroit alors décrire les côtes, puisqu'on s'en éloigne. S'il est difficile de doubler le cap, pourquoi M. Gmelin dit-il „ qu'il y a des vestiges, qu'un homme dans un petit bateau qui n'étoit gueres plus grand qu'un canot de pêcheur, a doublé le cap de Schalaginskoi, & même fait le voyage depuis le Kolyma jusqu'au Kamtschatka?"

M. Engel, pour éclaircir de plus en plus cette matiere, ou mettre à découvert les erreurs dont on a voulu l'envelopper, examine les observations de M. Muller, sur les anciennes cartes de cette portion de l'Asie. La plus ancienne carte de la Sibérie, dit M. Muller, se trouve dans le *Théâtre d'Ortélius*, qui place les dix tribus d'Israël vers le fleuve Obi, à 82 dégrés de latitude, d'où il les fait courir sur les côtes, jusqu'au 60eme. C'est une étrange superstition de tous les anciens érudits de la Chrétienté, que celle de vouloir placer le berceau des Hébreux dans toutes les régions de la terre; comme si ceux-ci n'avoient pas assez voyagé dans le désert de l'Arabie, avant de massacrer les habitans de la Palestine, qu'ils vouloient remplacer; comme si depuis sa dispersion, ce peuple n'avoit pas assez erré sur toute la terre, d'où la haine des Mahométans & des Chrétiens le chasse depuis dix siecles. Mais, quelque fautive que soit une carte où d'un trait de plume on transplante le

peuple d'Israël à travers seize cents lieues de terres & de mers, pour le faire geler sur la mer glaciale, au lieu de le laisser brûler sous le tropique, M. Muller dit que „ la terre voisine de l'Amérique est assez bien représentée dans „ le Théâtre d'Ortélius; ce qui n'a pourtant pu se faire que par conjecture." M. Engel s'arrête à cette observation de M. Muller, & dit que ces conjectures sur le voisinage de l'Amérique, ne pouvant venir de l'Asie, puisque le nord-est de l'Asie n'étoit pas alors connu, même à mille lieues près, on ne devoit inférer ce voisinage, que des premieres découvertes des Espagnols sur les contrées occidentales de l'Amérique. Avant d'établir l'authenticité du témoignage de ces navigateurs, notre géographe détruit celle des cartes Russes. M. Muller, dit-il, reconnoît que les cartes composées par des étrangers, sont préférables aux meilleures cartes Russes, même pour fixer des distances de 5 à 8 dégrés. Que sera-ce donc, lorsqu'il s'agira de déterminer des distances de 100, ou 130 dégrés? S'il avoue que les latitudes marquées par des Russes, sont fautives, que sera-ce des longitudes, plus difficiles à saisir, surtout dans un espace de treize cents lieues? Car c'est toute la longueur que M. Engel accorde à l'empire de Russie. „ Ceux, dit-il, qui en exagerent la puissance & l'étendue, disent que des 360 dégrés de la circonférence de la terre, la Russie en possede 130. D'après cette idée vague, on a supposé qu'il y avoit trois mille lieues de distance entre Pétersbourg, situé sous le 50eme. dégré de longitude, & le cap des Tschuhtschis, sous le 180eme. Mais on ne fait pas attention que les dégrés de longitude, qui, sous le grand cercle de l'équateur valent vingt-cinq lieues, n'en valent que douze & demi, sous le cercle parallele du 60eme. dégré de latitude. La grandeur de ces dégrés diminuant encore à mesure qu'on approche du pôle, ils ne doivent valoir que dix lieues sur toute la carte de l'empire Russe, qui s'étend du 60 au 70eme. dégré de latitude. Ainsi la Russie ne possédera gueres qu'un neuvieme du globe, au lieu du tiers. Encore, 150 dégrés d'une terre couverte alternativement de glaces & de ronces, ne valent-ils pas 10 dégrés d'un terrain fertilisé par un ciel doux & tempéré. Un roi qui posséderoit seul l'Italie, feroit plus riche, plus formidable & cent fois plus heureux, qu'un empereur de toutes les Russies."

Extrait des découvertes des Russes.

M. Engel, toujours résolu de retrécir l'Asie, après en avoir retranché 40 dégrés de longitude, en réduisant les cartes qu'il détruit les unes par les autres, cherche à déterminer les positions qu'il a dérangées. Mais ce qui l'embarrasse le plus, est la terre d'Yéço. Où la trouver? où la placer? Faut-il l'attacher au continent de la Tartarie, ou l'en séparer? la faire sortir de dessous les eaux, ou la jetter au fond de la mer? S'il n'y avoit pas d'espace sur la carte pour cette terre, il faudroit bien l'effacer d'un coup de crayon, comme on l'a créée. Cet auteur travaille donc à la poser quelque part, & lui cherche de la place dans les relations de voyages, publiées par M. Muller. Il parcourt d'abord avec lui les isles Kouriles, dont il évalue les intervalles; & par cette espece d'échelle, il détermine la distance qui sépare le Kamtschatka du Japon, à deux cents lieues. Il examine la situation de ces isles, suppute leur étendue, & combinant ces deux rapports ensemble, il ne trouve que 7 à 8 dégrés de différence entre la longitude du Kamtschatka & celle du Japon;

Recherches sur la terre d'Yéço.

EXTRAIT DES DÉCOUVERTES DES RUSSES.

au lieu de 15 dégrés, que les cartes modernes établissent entre les deux méridiens les plus voisins de ces deux régions. „ C'est, dit-il, la politique Russienne, l'amour de la nouveauté, & l'embarras où étoient les géographes de placer l'Yéço au nord du Japon, qui ont fait éloigner si fort le Kamtschatka de la terre d'Yéço. C'est peut-être aussi pour les mêmes raisons, qu'après n'avoir donné que 5 à 6 dégrés de largeur au golphe de Pengina, qui sépare la Sibérie du Kamtschatka, on lui a prêté aujourd'hui 12 à 15 dégrés. En supposant une mer de 15 dégrés en largeur entre le Japon & le Kamtschatka, sur une longueur de 7 à 8 dégrés, la route d'une terre à l'autre devroit être au moins de quatre cents lieues. Or les Japonois qui, dit-on, connoissoient les isles Kouriles les plus voisines du Kamtschatka, n'ont jamais fait un voyage de si long cours. De tout tems les loix leur ont défendu, sous des peines séveres, de naviger à cette distance. Ils ne sont pas assez bons marins, pour s'exposer si loin de leur isle."

„ LE capitaine Spangenberg, ou Spanberg, après un premier voyage autour des isles Kouriles, en avoit donné une description & une carte que le sénat de Pétersbourg ne trouva pas authentiques. Il jugea que la distance de Matsumai au Kamtschatka, ne pouvoit être aussi grande que ce voyageur l'avoit marquée. Cependant celui-ci prétend être arrivé dans vingt jours, de Matsumai à Bolschaia-Réka; trajet qui sur une mer inconnue, fait au hazard & sans guide, ne supposoit pas une route bien longue. On crut la distance exagérée; & l'on renvoya le même Spanberg la mesurer de nouveau. On lui donna, pour lui servir d'interprêtes dans ces contrées, deux jeunes Russes qui en avoient appris la langue, des deux Japonois, conduits du Kamtschatka à Pétersbourg (g). Mais ce second voyage réussit encore moins que le premier; puisque Spanberg ne put aller au-delà de la premiere des Kouriles, qui fait face à la pointe du Kamtschatka. Depuis cette époque, on n'y retourna plus. D'où sont venus les changemens qu'on a adoptés dans les nouvelles cartes Russes, & qui ne paroissent fondés sur aucun fait attesté par des relations postérieures à celle de Spanberg? On a refondu ces cartes, dit M. Muller, sur les réponses d'un Japonois, nommé *Sanima*. „ Cet étranger, échoué „ en 1710, sur la côte de Kamtschatka, fut envoyé en 1714 à la cour impériale de Pétersbourg, où il apprit si bien la langue Russienne, qu'il a pu „ répondre pleinement aux questions qu'on lui fit sur la situation & la nature „ des isles Kouriles."

Kosirewskoi, l'un des deux chefs de la rebellion des Cosaques au Kamtschatka, qui se défirent en 1711 de trois commissaires (h), a donné des lumieres sur ces mêmes isles. Cet homme intelligent, qui, dit-on, avoit profité des connoissances d'un des Japonois, fut chargé de bien reconnoître les Kouriles & le continent qui en est voisin. Il en visita du moins quelques-unes. Sa relation très-circonstanciée, & tenue pour authentique à Pétersbourg, atteste que les habitans des Kouriles, ou du Yéço des Japonois, trafiquent au Kamtschatka & à Matsumai. „ Mais il est impossible, dit M. Engel, que ces insulaires fassent des voyages de deux cents ou même de cent lieues,

(g) Voyez ci-dessus, p. 77. & suiv.

(h) Idem, page 73.

sur leurs misérables baidares, ou canots, qui peuvent à peine servir pour le trajet d'une isle à l'autre. La distance du Japon au Kamtschatka, doit donc être fort petite. Si l'isle de Matsumai touche presque au continent, & s'il y a cinq à six dégrés de latitude entre cette isle & le Kamtschatka, celui-ci ne doit pas être sous une longitude beaucoup plus avancée ni dès-lors être séparée du continent par une mer bien considérable. Il faut donc rapprocher le Kamtschatka des côtes de la Tartarie."

Mais où placer la terre d'Yéço, s'il y a si peu de mer entre le continent & la chaîne d'isles qui court du Japon au Kamtschatka? „ J'avoue ingénuement, dit M. Engel, que malgré mes recherches & mes réflexions depuis „ vingt ans, je n'ose encore déterminer la situation de la terre d'Yéço." L'auteur parcourt à ce sujet les opinions des géographes." On a cru longtems Yéço contigu au Japon; mais on est revenu de cette fausse position. D'autres l'ont joint à la Tartarie. D'autres en ont fait une isle, que d'autres ont séparée en deux. Il a fallu tout déranger pour faire place à cette terre. M. Danville se plaint de ce qu'elle lui a coûté plusieurs changemens dans ses cartes. Si l'on consulte les voyageurs qui guident les géographes, on trouve des missionnaires Jésuites, qui vous disent tantôt que la terre d'Yéço est une isle, & tantôt que c'est un continent: tantôt qu'elle est l'une & l'autre, c'est-à-dire, que les Japonois marquent sur leur carte une isle d'Yéço, & derriere cette isle un continent du même nom, deux fois plus grand que la Chine; puisqu'un tiers de ce pays est au-delà du cercle polaire. On conclud de ces contradictions & ces incertitudes, que c'est un pays fabuleux; d'autant plus, dit M. Danville, que s'il existoit, il devroit être connu des Chinois & des Tartares qui n'en ont aucune idée, ni même le nom. M. Engel, sans adopter cette conséquence sur une raison qui ne lui paroît pas concluante, a recours à M. de Guignes, en avouant que les conjectures de cet auteur ne peuvent donner que des doutes, & que suspendre le jugement qu'on doit porter sur l'existence & la position d'un pays aussi contesté & baloté par les géographes, que l'est la terre d'Yéço. Il faut entendre notre dissertateur. Les Japonois ont dit, que l'isle d'Yéço étoit au nord du Japon, & l'Oku-Yeço au nord de cette isle de Yeço. Ce mot sera, sans doute, un nom générique, qui désigne le nord du Japon, ou les peuples septentrionaux; comme les Juifs appelloient l'occident *Kittim*, les pays d'orient *Elam* ou *Madaï*; comme les Grecs nommoient Celtes tous les peuples septentrionaux de l'Europe, Scythes ceux du nord de l'Asie, Indiens les peuples du sud, Ethiopiens ceux d'Afrique; comme les Chinois appellent *Tahan*, tout le nord-est de l'Asie, & l'Amérique, contiguë à ce côté de la Tartarie. Les Japonois, après avoir nommé Yéço toutes les isles & les peuples qui s'étendent du Japon au Kamtschatka, qui se trouve aussi compris dans la même dénomination, auront donné le nom d'Oku-Yeço à tous ces pays d'au-dessus, ou d'au-delà. Si l'on ne comprend rien à toutes les relations qu'ils font du pays de Yeço, c'est qu'après l'avoir conquis, il y a six cents ans, ils n'ont pas cru qu'il valût la peine d'être conservé, & l'ont négligé au point d'en perdre les notions exactes qu'ils en avoient; contens d'avoir gardé Matsumai, soit à cause de ses mines d'argent, soit parce que c'est une clef du Japon qui empêche les sujets de sortir de l'empire, & les étrangers d'y en-

Extrait des Découvertes des Russes.

trer." Mais toutes ces explications de M. Engel, laissent toujours douter s'il y a réellement une terre de Yeço, distincte du continent de la Tartarie & des isles Kouriles, & ne déterminent point sous quel ciel, & sur quelle mer est cette terre.

„ Les Hollandois épaississent encore ces ténebres. Leur compagnie des Indes, craignant que si l'on venoit à s'ouvrir la route de ses richesses, par le nord-est, on ne diminuât sa fortune en la partageant, fit entendre à ses compatriotes qui cherchoient un passage aux Indes par les mers du nord, que pour le trouver, il falloit commencer par découvrir, de l'Inde même les côtes septentrionales de l'Asie. La compagnie envoya donc deux vaisseaux à cette découverte. Mais dès qu'elle vit que les recherches d'un passage au nord-est se ralentissoient en Europe, elle cessa les siennes, & défendit même sous peine de mort, à tous les sujets de sa domination aux Indes, de naviger sur un vaisseau Hollandois, vers la terre de Yeço."

„ Cette défense, dit M. Engel, rend suspecte la relation qu'ils ont publiée de ce pays. Cependant, comme ils en donnent des détails qui ne peuvent être purement imaginés, on ne doit en révoquer en doute que les circonstances, qui sont ou trop peu d'accord avec les relations des autres voyageurs, pour n'être pas contestées, ou trop conformes à l'intention que peut avoir eue la compagnie Hollandoise, de cacher la vérité sur un objet qui intéresse sa prospérité. Mais il n'est rien de si rebutant pour la curiosité de l'esprit humain, que l'incertitude & l'ignorance des choses qu'il veut sçavoir." Ainsi, M. Engel, après avoir établi une sorte de scepticisme sur la plupart des écrits qui parlent de la terre d'Yéço, cherche à bâtir un systême des débris même de tous ceux qu'il a détruits.

„ Au nord de Matsumai, dit-il, on peut placer une grande isle, & ce sera le véritable Yéço. Voilà, sans doute, un grand paradoxe géographique. Mais on peut le soutenir jusqu'à ce qu'on ait une relation dont l'authenticité le renverse. Les Hollandois, poursuit-il, ont vu à 48 dégrés, 50 minutes, la mer s'élargir. En reculant la côte orientale de la Tartarie méridionale à 153 dégrés, & posant la pointe du Kamtschatka sous le 165eme. dégré de longitude, on aura onze dégrés de largeur sur la mer, pour y placer commodément l'isle d'Yéço, qu'on appellera, si l'on veut, l'isle d'Amur, ou de Sagalien. Aucune relation ne contredit l'hypothese, qui ne fait qu'une seule isle sous ces trois noms. M. Engel revient encore sur toutes les relations qu'il a déja discutées & presque réfutées; rejettant tout ce qui ne l'éclaire pas, adoptant tout ce qui favorise sa théorie. Mais, après avoir posé son isle sur les sables mouvans de la mer, au milieu des courans qui la rendent, pour ainsi dire, inabordable, au moins du côté du continent; il ne sçait où placer l'isle des états, & la terre de la compagnie. „ J'en suis, dit-il, aussi embarrassé que les autres géographes, qui sont obligés d'avoir recours au hazard, ou qui les omettent entiérement." Cependant notre critique, pour concilier tous les partis, & les relations des Russes avec celles des Hollandois, emprunte une conjecture de M. Muller. Les tremblemens de terre, dit celui-ci, sont très-fréquens & très-violens dans ces parages; il est très-possible que diverses isles, en tout, ou en partie, n'en formassent qu'une dans le tems du voyage des Hollan-

Embarras sur la position de l'isle des Etats & de la terre de la Compagnie.

Hollandois, & qu'elles aient été séparées depuis. „ Cette conjecture est assez „ vraisemblable, ajoute M. Engel. Des terres qui ont des caps aussi avancés, „ & des bayes aussi profondes, peuvent aisément, par des tremblemens de terre, se diviser de plus en plus & former des isles. Je conjecture même, „ qu'autrefois le Kamtschatka, les isles Kouriles, le Yéço, le Japon & la „ Corée n'ont fait qu'un même continent." Les tremblemens de terre sont si fréquens au Japon, dit le P. Charlevoix, que le peuple ne s'en allarme presque plus. Cependant ils sont quelquefois si violens, que les villes entieres en sont renversées, & la plupart des habitans ensevelis sous leurs ruines. Il seroit fort surprenant, ajoute cet historien, que le Japon ne fût pas sujet aux tremblemens de terre, quand on y voit tant de volcans & de mines de souffre. Mais il n'est gueres moins étonnant, que des géographes veuillent fixer irrévocablement sur la carte, des terres & des pays que la mer & les volcans bouleversent perpétuellement; des terres que les voyageurs n'ont vues que de loin; dont aucun astronome n'a pu déterminer la latitude ni la longitude; qui d'un voyage à l'autre changent entiérement de face, en moins d'un siecle; des terres que les habitans du voisinage ne connoissent pas, ou désignent sous des noms très-propres à embarrasser des navigateurs étrangers. En un mot, ce qu'il y a de plus singulier dans la dissertation de M. Engel, c'est qu'il ait eu le courage de la faire, au risque d'en tirer si peu de lumieres. Quoi de plus capable d'introduire le pyrrhonisme dans l'histoire ancienne, que les contradictions qui s'élevent de nos jours sur la situation actuelle des pays éloignés? Qui croira désormais aux relations des voyageurs, sur des matieres épineuses? Comment auront-ils des oreilles pour bien entendre ce qu'on leur raconte dans les pays où ils abordent; eux qui n'ont pas eu des yeux pour distinguer une isle d'un continent, plusieurs terres d'une seule; eux qui mentent par intérêt, par ignorance, par vanité, par envie de parler; semblables à des enfans prêts à croire, à débiter toutes les inepties dont on les berce, plutôt que de se résoudre à ignorer, à se taire. Eh! le moyen d'adopter des relations faites à des milliers de lieues, sans examen, sans critique & sans capacité!

EXTRAIT DES DÉCOUVERTES DES RUSSES.

L'AUTORITÉ même d'un gouvernement, soit qu'il ordonne de parler, ou de se taire, n'est pas recevable en matiere de crédibilité; parce que la plupart des cours s'attachent plus à l'utilité du moment, apparente, ou réelle, qu'à la vérité; dont elles n'ont pas besoin. Dans un état, on falsifie les faits, comme dans un autre les monnoyes. Le sceau du prince donne à tout une valeur au moins fictive: mais il n'oblige pas les esprits à l'adhésion, comme les volontés à la soumission. Ainsi, des relations publiées par ordre de la cour de Russie, peuvent être altérées: car il est rare qu'une cour ordonne d'écrire des vérités. La liberté naturelle de l'esprit humain n'attend pas un ordre, & se contente d'une permission pour les dire. Mais indépendamment de l'influence des cours sur les écrits publics, combien n'a-t-on pas de raisons de suspecter les cartes Russes? Si l'on ne peut se fier à des recueils de voyages faits de nos jours, presque sous nos yeux, en des pays cent fois visités, & toujours ouverts à la curiosité; quelle doit être notre confiance pour des navigateurs Russes, Espagnols, Anglois, &c. dont la plupart n'ont eu ni la facilité de voir, ni le tems de considérer, ni la sagacité de vérifier & d'apprécier ce qu'ils ra-

EXTRAIT DES DÉCOUVERTES DES RUSSES.

content: cependant il faut lire les voyageurs, pour s'instruire, ou pour s'amuser de leurs erreurs. C'est encore le seul moyen de découvrir tôt ou tard la vérité, d'abattre beaucoup de préjugés, & de répandre quelques idées d'humanité.

Recherches sur le passage en Amérique, par le nord-ouest.

M. ENGEL, las d'errer sur les côtes orientales de la Tartarie, sans sçavoir où placer les terres qu'on prétend y avoir découvertes, se rejette sur la rive opposée, vers les côtes de l'Amérique, & cherche comment on peut aboutir d'un continent à l'autre par la mer qui les a rompus & séparés: nouvelle matiere de doutes & d'incertitudes pour les géographes. Il abandonne ici les Anglois & les Russes, pour s'attacher aux Espagnols. Puissent-ils lui donner des lumieres plus sûres! C'est le P. d'Acosta, Jésuite, qu'il prend pour son premier guide, dans cette contrée occidentale du Nord de l'Amérique. Sa description du nouveau monde, imprimée au commencement du siecle dernier, parle en détail d'un pays, dont l'existence n'est pas encore bien constatée, après un siecle & demi de voyages, de découvertes & de progrès, soit dans la navigation, soit dans la géographie; c'est le royaume d'Anian dont il s'agit, & qui reste encore à découvrir. „ L'extrémité septentrionale du royaume d'Anian, dit cet auteur, s'étend jusque sous le cercle polaire arctique, & si la mer ne l'en empêchoit, il se trouveroit joint aux pays des Tartares & des Chinois." Mais cette relation n'indique aucun voyage au-delà du 42eme. dégré de latitude. Quelle conséquence en peut-il résulter pour les terres du cercle polaire? Cependant M. Engel veut qu'on ajoute foi pleniere aux anciennes relations des Espagnols? N'est-ce pas trop d'indulgence? D'après l'Anglois Drake, qui découvrit une infinité de pays qu'on n'a pas vus depuis son voyage de 1577; d'après les Espagnols cités sans nombre par le P. d'Acosta, leur compatriote, Jésuite & Missionnaire, le détroit d'Anian devroit être au 42eme. dégré: mais voici M. Sanson pere, assez fameux géographe François, qui recule ce même détroit entre le 55eme. & le 65eme. dégré de latitude nord. Les contradictions que l'existence & la place de ce détroit eurent à essuyer pendant plus de cent cinquante ans, le firent enfin bannir des meilleures cartes. C'est le langage de M. Buache. Une assertion si tranchante révolte M. Engel, qui combat ici pour les Espagnols, avec un zele digne de toute leur reconnoissance, mais que d'autres lecteurs ne lui pardonneront pas sans une extrême patience, à moins qu'ils ne soient géographes. Les tems dont parle M. Engel, les auteurs qu'il cite, leur langage & leur style, ne paroissent pas contrebalancer les raisons que M. Buache allegue pour infirmer l'authenticité des premieres relations Espagnoles. On n'y voit presque jamais pour témoins, que des conquérans, ou des gouverneurs, qui ne mettent point de bornes à leurs conquêtes & à leur domination; des missionnaires, qui n'ont gueres eu le loisir de faire des découvertes, mais qui, pour augmenter le bruit des succès de leur prédication, ont multiplié les peuples & les terres, par un effet de cette confiance à la grace de leur vocation, qui leur fait voir partout des prodiges. Quels témoins cite-t-on encore? des soldats qui ont compté deux cents vingt mille pas, ou plus de cent lieues, en traversant au-dessus du Nouveau Mexique, un pays maudit par sa stérilité, où l'on ne trouve pas une pierre, un arbre, une herbe, mais beaucoup de va-

Extrait des découvertes des Russes.

ches pour se nourrir; des navigateurs, qui ne pouvoient être fort éclairés dans un tems où l'Europe perçoit à peine les ténebres de dix siecles d'ignorance. Les Portugais & les Espagnols, quoique les plus hardis & les plus heureux dans leurs courses, n'en apportoient pas moins au nouveau monde, cet esprit de fanatisme & ces préjugés qui tiennent à une sorte de barbarie, & qui ne se rencontrent pas avec la raison, les lumieres & les connoissances qu'il faut avoir pour faire la carte & la description exacte d'un pays. Cependant M. Engel se prévaut contre M. Buache, de ce qu'après avoir voulu corriger les premieres cartes Espagnoles, qui donnoient la Californie (*i*) pour une presqu'isle, on s'est vu forcé, dans les derniers tems, à leur rendre à cet égard toute leur authenticité, en remettant en presqu'isle cette même Californie qu'on avoit changée en isle. C'est un avantage, sans doute, pour les premiers navigateurs Espagnols, qu'on soit revenu à leur témoignage: mais une vérité rencontrée au hazard, ne décide rien en faveur de cent autres faits avancés sans preuves, & démentis par la contradiction, ou l'invraisemblance, qu'ils renferment. M. Engel cite une relation du Comte de Pignalosse, ou Penalossa, Vice-Roi du Mexique, qui donne à la Californie mille lieues d'étendue, en la poussant jusqu'au Cap Mendocin. Il veut que cette relation soit authentique; parce que son auteur devoit avoir bien reconnu, dit-il, un pays dont il se proposoit de faire la conquête; comme si les Vandales, qui entrerent en Espagne, il y a douze siecles, la connoissoient bien avant de s'en emparer; comme si les Espagnols eux-mêmes, qui conquirent le Mexique, l'avoient bien parcouru, quand il tomba sous leur puissance par le sac de sa capitale & le massacre de ses princes. „ J'avoue (dit pourtant M. Engel) que les longitudes des anciennes cartes des Espagnols, après leurs découvertes réitérées, ne peuvent être regardées comme sûres..... Mais si l'on rejette toutes celles qui ne sont pas fondées sur des observations astronomiques faites avec toutes les connoissances & l'exactitude qu'elles exigent, il faudra douter de presque toutes les longitudes de l'Asie, de l'Afrique & de l'Amérique; puisque pour les déterminer, on s'est contenté de mesures prises par estime, par les journaux des pilotes, par le nombre de lieues qu'ils ont faites, soit par des vents favorables, soit par des vents contraires." Cette conséquence n'effraye point ceux qui pesent les autorités & les raisons; ils sçavent bien qu'on ne pourra jamais compter sur les longitudes prises sur mer, & même sur terre, que lorsque l'usage de faire voyager des sçavans pour déterminer ces mesures, sera devenu plus général. A peine a-t-on enfin trouvé le moyen de fixer les longitudes sur mer; à peine les Anglois & les François commencent-ils à faire usage de l'invention qui doit assurer la méthode de mesurer ces dégrés; comment auroit-on confiance à tout ce que les Espagnols & les Russes ont établi sur une matiere si délicate & si difficile, surtout quand ces deux peuples rivaux en géographie ne sont pas d'accord? Mais ce qui doit tenir les lecteurs dans le doute sur toutes les hypotheses que détruit & qu'établit M. Engel, c'est qu'après avoir suivi la relation du prétendu sauva-

Authenticité des anciennes cartes Espagnoles de l'Amérique.

(*i*) On peut encore consulter sur tous ces differens objets notre Tome XXII. R. d. E.

ge *Moncachì-Apé* (k), il n'accorde aucun crédit aux voyages de l'amiral de Fonte, dont M. Buache admet l'autorité. Il faut avouer qu'il est plus heureux à montrer la supposition & la fausseté de cette derniere relation, que la vérité de la premiere. Les erreurs & les fables se multiplient sans peine, mais la vérité n'est que d'une façon, & le mensonge a toutes les autres. Il est plus aisé d'abandonner ces diverses relations au tems, qui doit les vérifier, que de les défendre, ou de les combattre.

Réfutation du prétendu voyage de l'amiral de Fonte.

CEPENDANT M. Engel réfute la relation de l'amiral de Fonte (l) par douze faits sur lesquels elle est appuyée, & qui sont autant de fondemens ruineux. Ce de Fonte, dit-il, ou de Fuente, s'il eût été Portugais, comme on le prétend, n'auroit pas été fait amiral du Pérou, par la cour d'Espagne, même dans un tems où celle-ci réunissoit le Portugal à sa domination. Si de Fonte étoit Espagnol, & non pas Portugais, sa relation devoit être écrite dans sa langue nationale. Or c'est une relation Portugaise, que les Anglois ont publiée en 1708, d'une découverte faite en 1640. Les Jésuites, à qui l'on doit plusieurs découvertes dans toutes les contrées de l'Amérique, ne citent nulle part le voyage de cet amiral, qui parle lui-même de deux missionnaires de cette Société, qu'il a rencontrés dans sa route. Cette relation rassemble un amiral Portugais, un capitaine François, un pilote Anglois, employés par les Espagnols dans une expédition que ceux-ci vouloient, dit-on, cacher à toutes les nations de l'Europe. On cite une expédition des Anglois, faite dans le même tems, sans qu'il en reste aucune trace en Angleterre, ni dans les archives de l'amirauté, ni dans la mémoire des hommes. On prépare l'expédition de l'amiral de Fonte, en si peu de tems; on lui fait parcourir tant de chemin, que son voyage paroît visiblement controuvé. Cet amiral a visité des nations innombrables, qui parloient toutes une langue différente; & il n'avoit pour interprête que Parmentiers, François, qui, dit-on, avoit vécu longtems en Canada; mais l'histoire de ce Parmentiers est aussi inconnue en France, que l'est chez les Anglois le voyage de Shapley en Amérique du tems de l'amiral de Fonte. On suppose à ces peuples une douceur envers les Espagnols, qui n'est pas compatible avec l'horreur que le nom seul de ces conquérans avoit répandue dans toute l'Amérique. Cette douceur est démentie par la cruauté qu'on leur prête à l'égard de Shapley qui fut massacré, dit-on, par les Esquimaux. Des Indiens si humains pour les Espagnols qui leur ont fait tant de mal, auront-ils été si barbares contre des Anglois dont ils n'avoient point encore éprouvé d'injustice ni d'outrage? On parle d'un lac de Fonte, qui, quoique situé au 70eme. dégré de latitude, contenoit des isles couvertes de toutes sortes de fruits, de quadrupedes, d'oiseaux & d'arbres. On cite un lac Velasco, que M. Delisle place au 82eme. dégré de latitude, & ce

(k) Ce mot veut dire, *homme qui tue la peine*. On appelloit ainsi le voyageur en question, parce qu'il étoit infatigable. L'homme sauvage tue la peine, & la peine tue l'homme civil. Quel contraste! Voyez, au reste, le voyage de ce sauvage dans le XXIe. volume, pag. 477 & suiv. de notre édition. R. d. E.

(l) Toutes les probabilités pour ou contre ce voyage se trouvent déja insérées dans le Tome XXII de notre édition. R. d. E.

lac d'eau douce, quoiqu'environné de montagnes couvertes de glaces aussi anciennes que le monde, n'étoit point gelé : car s'il l'eût été, l'on n'auroit pu sçavoir qu'il étoit d'eau douce; puisque l'eau de mer devient douce, quand elle est glacée. Enfin tous les auteurs contemporains ignorent ces découvertes de de Fonte; les archives de la cour d'Espagne gardent un profond silence sur cette expédition. Mais M. Delisle répond, „ qu'on pourroit citer plusieurs exemples de découvertes faites par les Espagnols, dans les pays dont „ ils ont voulu cacher la connoissance aux autres nations. Ils y ont si bien „ réussi, dit-il, qu'ils ignorent eux-mêmes ce qu'ils sçavoient dans le tems de „ ces découvertes." M. Engel assure que les Espagnols ont constamment publié des relations vraies ou fausses, des pays qu'ils ont découverts.

Extrait des découvertes des Russes.

Cet auteur traite également d'apocryphe, une relation de Fuca, cependant admise comme authentique par MM. Delisle & Buache; quoiqu'elle ait été ignorée par de Fonte, qui tenta le même voyage que Fuca, quarante-huit ans plus tard. Ce Fuca, dit M. Engel, étoit un Grec de Céphalonie; qui après avoir été fait prisonnier par les Anglois, on ne sçait pourquoi, leur échappa sans qu'on dise comment. Il alla, par les ordres du vice-roi du Mexique, découvrir un passage au nord; de-là, mécontent, il passa en Espagne pour y offrir ses services au roi, & n'ayant pas réussi, il voulut se retirer dans sa patrie par Venise; il y trouva un Anglois qui le sollicita de se rendre auprès de la Reine Elisabeth, dont il seroit mieux traité qu'en Espagne, s'il découvroit aux Anglois la route de la mer du Sud, par un passage au nord. Mais ce Grec, loin d'écouter cet utile conseil qui pouvoit satisfaire à la fois son ambition & sa vengeance contre les Espagnols, alla mourir de misere chez lui." Cette histoire n'est qu'une fable, comme celle du voyage de de Fonte. L'une avoit été imaginée pour ouvrir un passage au nord, en faveur des Espagnols; l'autre le fut pour fermer ce passage aux Anglois, qui cherchoient le Mexique par la baye d'Hudson. Fuca, dit-on, l'avoit trouvé; de Fonte trouva qu'il n'y en avoit pas: ou plutôt, dit M. Engel, ni l'un ni l'autre n'ont rien découvert, ni même fait un pas, ni peut-être même existé.

Relation apocryphe de Fuca.

M. Engel cherche pourtant, non pas ce passage par la baye d'Hudson, mais cette mer de l'ouest, que de sçavans géographes ont placée dans leurs cartes, sur la foi de certains récits qu'on attribue à des sauvages du Canada, ou de relations de voyages, la plupart imaginaires, de même que leurs auteurs. Il examine à ce sujet la relation du Baron de la Hontan. Elle a été décriée, dit-il, par le P. Charlevoix, parce que ce gentilhomme n'avoit pas de religion. Certains lecteurs ne veulent pas s'en rapporter aux relations des missionnaires, parce qu'on soupçonne leur zele de crédulité. Les missionnaires, à leur tour, veulent qu'on récuse le témoignage des voyageurs qui n'ont pas des sentimens assez religieux. Quel est le plus digne de foi, le témoin qui croit trop, ou celui qui croit trop peu ? Lequel des deux débitera le plus de choses incroyables? Le P. Charlevoix, Jésuite, avoue que le Baron de la Hontan, quoiqu'il écrive mal & souvent à la légere, raconte assez sincérement ce qu'il a vu. M. Engel conclud de ce jugement même peu favorable, que ce voyageur ne mérite pas le discrédit où il est tombé. Cet homme, dit-il, eut le malheur de déplaire au ministere de France, & la disgrace de

Défense de la relation de la Hontan.

EXTRAIT DES DÉCOUVERTES DES RUSSES.

l'auteur réjaillit sur son ouvrage. Mais, quoiqu'il y ait dans sa relation des avantures fabuleuses, & que l'auteur lui-même n'a pas voulu donner pour vraies, il ne s'en suit pas que, lorsque le voyageur parle en historien, sa relation ne soit d'aucun poids. Un homme qui dédie au roi de Danemarck sa carte du Canada, voudroit-il, dit M. Engel, en imposer à un souverain puissant, duquel il espéroit peut-être alors sa fortune? Quelle impudence! ...... Mais fait-on sa fortune en dédiant aux rois des vérités? Cependant la géographie n'est gueres susceptible ni de ces vérités qu'on punit à la cour, ni de ces mensonges qu'on y récompense. Une dédicace ne prouve rien; & les princes ne sont point comptables au public, du mérite des livres dont on leur fait hommage. Ils ne garantissent ni l'autorité, ni la bonne-foi, ni le jugement de l'auteur. Rarement s'engagent-ils à lire ses ouvrages; comment obligeroient-ils les lecteurs à y prendre confiance? La relation de la Hontan, n'acquiert ni plus de crédit, ni plus d'authenticité, d'avoir un Souverain respectable pour Mécene, que d'avoir un Baron pour auteur. Un prince pardonne les erreurs que lui dédie un écrivain, quel qu'il soit. L'indulgence est l'appanage des trônes, comme le mensonge est le partage de toutes les conditions. Mais si la faveur d'un roi, qui daigne accepter la dédicace d'un livre, ne défend pas l'ouvrage de la juste censure des critiques; l'accusation d'irréligion intentée contre l'auteur, n'ôte rien à la véracité de son témoignage en matiere de géographie & de physique. „ Si l'on ne devoit ajouter foi pour les voyages, dit „ M. Engel, qu'à des gens de bonnes mœurs & à de bons chrétiens, on „ risqueroit d'adopter beaucoup d'erreurs; puisque de très-honnêtes gens, „ faute de génie, ou par crédulité, rapportent des faits très-souvent erronnés." Ainsi l'on peut admettre en plusieurs points la relation du Baron de la Hontan. La route qu'il a prise pour descendre au Mississipi, étoit inconnue avant lui. Depuis, on l'a trouvée telle qu'il l'a décrite. Mais si l'on a reconnu la vérité de certains faits qu'il avoit certifiés le premier; c'est une raison de ne pas rejetter les faits qu'il atteste, quand on n'a pu en constater encore la fausseté. La découverte de la Hontan n'a jamais été contredite par d'autres relations postérieures; elle est conforme aux découvertes antérieures des Espagnols, qu'on n'a pu convaincre de supposition. On doit donc la regarder comme authentique, jusqu'à ce que des faits contraires, bien attestés, viennent la détruire. C'est le précis des raisonnemens de M. Engel, en faveur des autorités sur lesquelles il a dressé une nouvelle carte de la partie septentrionale & occidentale de l'Amérique. Les détails où il entre pour justifier sa théorie géographique, sont d'une longueur & d'une discussion qui n'appartiennent pas à l'histoire des voyages. Mais ce qui ne doit pas y être étranger, c'est surtout la fin & le but de sa dissertation, ou ses idées sur la possibilité d'un passage en Amérique par les mers du nord. Rien n'est plus digne de l'attention des lecteurs.

Possibilité d'un passage en Amérique par les mers du nord.

„ J'AI longtems hésité, dit M. Engel, à donner au public mes idées sur „ le passage du nord. Si on les rejette, j'aurai pris une peine inutile; & si „ on les suit, ce sera pis encore: je dois craindre de faire renouveller les in„ justices criantes que les Européens ont de tout tems commises à l'égard des „ Américains. Je ne parle pas des cruautés que les Espagnols ont autrefois

EXTRAIT DES DÉCOUVERTES DES RUSSES.

„ exercées dans le nouveau-monde; elles sont détestées par leurs compatriotes mêmes. Mais les autres nations n'ont-elles rien à se reprocher? Toutes ont eu pour maxime, que les Américains n'étant que des sauvages, parce qu'ils ne suivoient que la loi de la nature, on pouvoit s'emparer de leur pays. Les Russes mêmes, qui ne peuvent se compter parmi les nations civilisées, ont cependant la même prétention. Dira-t-on que les Indiens sont idolâtres? Mais le christianisme que les Espagnols leur ont apporté, n'est gueres avantageux à ces malheureux peuples; puisqu'au Mexique même, & au Pérou, les naturels du pays allient souvent les cérémonies du christianisme avec l'idolâtrie la plus monstrueuse. J'ai gémi, continue M. Engel, en considérant la cause de la derniere guerre entre la France & l'Angleterre. Les François disoient, tout le pays à l'ouest, & au sud-ouest du Canada, est à nous, parce que nous avons découvert les terres limitrophes. Les Anglois, par le même raisonnement, prétendoient que tout le pays, à l'ouest de l'Acadie & de la Nouvelle Angleterre, étoit de leur domination. En poussant plus avant des deux côtés, ces deux nations se sont rencontrées sur l'Ohio, se plaignant chacune que l'autre usurpoit sur elle. Les sauvages crioient envain, ne disputez pas, ce pays nous appartient, vous n'avez pas droit de vous y établir. Les deux nations, en vrais Européens, disoient: vous vous moquez; des sauvages, comme vous, n'ont aucun droit d'habitation nulle part....... J'avoue, que de pareils principes me paroissent si contraires à la religion naturelle & révélée, que tout payen éclairé en seroit scandalisé.

„ La loi naturelle, fondée sur les rapports physiques qui sont entre les hommes, isolés ou réunis, existe même avant l'établissement de la société. La loi naturelle, indépendamment des traités, donne à chaque nation sauvage, ou policée, le droit de se conserver, & défend à toutes de nuire, & de détruire, s'il n'y va du salut du peuple. Si la loi naturelle met une différence entre deux nations, c'est d'imposer des devoirs plus sacrés à celle qui, étant la plus éclairée, doit avoir une raison & une conscience plus développées. D'après ces principes, voyez si l'on peut regarder comme vacans, tous les pays occupés par les sauvages, & s'il est permis d'en chasser les habitans, afin d'y établir des colonies."

M. Engel espere que les Européens s'humaniseront, qu'ils se persuaderont que les sauvages sont des hommes; que les Américains se souleveront éternellement, en voyant des étrangers venir de si loin, pour les détruire, les subjuguer, ou les tromper. Dans cette flatteuse perspective de modération, M. Engel se résout à publier ses lumieres sur la découverte d'un passage au nord, qui rendra la communication de l'Europe avec l'Amérique, de plus en plus, ouverte & facile.

Il établit d'abord certaines notions dont on doit se munir avant de pratiquer la route qu'il tente de frayer aux navigateurs. Les glaces, dit-il, sont le plus à craindre dans le voisinage des terres. Ce sont les grandes rivieres qui les déchargent dans la mer à leur embouchure. C'est le vent du nord qui, sur la mer glaciale, les retient & les accumule autour des terres. Un vent de sud, au contraire, les fait fondre & les disperse au loin, en débris flottans. Le

EXTRAIT DES DÉCOUVERTES DES RUSSES.

froid n'augmente pas à proportion qu'on approche du pôle. Le Spitzberg est moins froid que la Nouvelle Zemble, quoiqu'il soit plus septentrional de sept à huit dégrés. Le Groenland est plus fertile au nord, qu'au midi. C'est par la production d'un pays qu'on peut juger de sa température. On a trouvé sous le 80eme. dégré de latitude un marais sans fond, & qui n'est jamais gelé; tandis qu'au 60eme. dégré, près de Jakutzk, M. Gmelin assure que, durant deux étés, la terre, creusée à treize toises de profondeur, étoit gelée & dure comme un roc. Gouldens, qui avoit fait trente fois le voyage du nord, a certifié à Charles II, roi d'Angleterre, que deux vaisseaux Hollandois avoient trouvé à 89 dégrés, c'est-à-dire au pôle arctique, une mer libre, profonde & sans glaces. Mais avant d'aller plus loin sur la foi de ces nations, M. Engel avertit les navigateurs, que l'Amérique est plus froide que l'Asie, au moins de dix dégrés; ensuite il pose en assertion, que le passage par le nord-ouest, est impraticable. Cette these est le sujet d'une dissertation (m), où l'auteur examine toutes les preuves alléguées jusqu'à présent, en faveur de la possibilité du passage au nord-ouest. C'est toujours contre M. Buache qu'il dresse ses recherches critiques. On a, dit-il, resserré la mer orientale. Mais ce qu'on perd sur cette mer, on le regagne du côté des terres, qu'on avance jusqu'à deux cents sept dégrés de longitude. Dès-lors, on retranche une bonne partie de l'ouest de l'Amérique, qui, resserrée de ce côté, se trouve encore limitée vers le sud par une espece de golfe qu'on fait avancer au-delà du 60eme. dégré de latitude. Mais que deviendront alors, dit M. Engel, les relations de tous les peuples de l'Amérique, placés entre le 50eme. & le 60eme. dégrés de latitude, qui parlent d'un continent de mille lieues vers l'ouest? Que dira-t-on du témoignage d'un peuple sauvage, qui venoit du 51eme. dégré, sans avoir la moindre connoissance d'une mer dans son voisinage? Si les sauvages de la baye d'Hudson n'ont aucune idée de ce passage, qui doit être fort proche de leur contrée, comment se persuader qu'il existe? On le place à 62 dégrés, trente minutes. Wilson, dit-on, y a passé, & n'y a trouvé sur la fin du détroit qu'une mer, sans terre, de côté ni d'autre. Pourquoi donc chercher encore ce passage qu'un Anglois a trouvé, quand on en a la latitude précise? Mais c'est en le cherchant que d'autres Anglois, choisis par M. Dobbs, ont découvert qu'il n'existoit pas, & qu'au lieu d'une mer ils n'ont trouvé que des rivieres. M. Engel s'attache au voyage d'Ellis, pour y renverser tout ce qui pouvoit y fonder jusqu'à présent les espérances du passage qu'il veut absolument fermer. Ellis convient lui-même, que toutes ses recherches aboutirent à découvrir que le prétendu détroit, trouvé par Wilson, finissoit par deux petites rivieres; qu'ayant tenté à droite & à gauche, il avoit trouvé une ouverture au sud, mais barrée par une file de rochers; & une ouverture au nord, qui expiroit à trois milles de l'entrée. Cependant Ellis prévenu pour ce passage, le cherche dans un autre endroit. Mais les raisons qu'il donne pour vouloir qu'on le trouve, paroissent très-bien réfutées par M. Engel. „ S'il y „ avoit,

Passage au nord-ouest, impraticable.

(m) Pour bien entendre cette dissertation, il faut avoir lu les voyages au nord-ouest & au nord-est: *Histoire Générale des Voyages*, Tome XXII, depuis la page 105 jusqu'à la page 298. Consultez aussi les cartes de ce même volume. R. d. E.

Extrait des Découvertes des Russes.

„ avoit, dit Ellis, un grand continent à l'ouest de la baye de Hudson, on y „ trouveroit de gros bois, & cependant on n'y voit que des buissons. Le „ continent de la Tartarie, répond M. Engel, est très vaste, cependant il n'y „ croît point de grands arbres au-delà du 60eme. dégré. C'est le froid, & „ non pas seulement le voisinage de la mer, qui s'oppose à la végétation des „ arbres. Il y a des isles, des isthmes, des montagnes voisines de la mer, „ qui sont couvertes de forêts." Ellis suppose un flux de la mer du sud, qui existe jusqu'à six cents lieues dans les terres. „ Pourquoi, dit M. Engel, n'a-„ t-il pas suivi ce flux au tems du reflux? Pourquoi n'a-t-il pas cherché „ cette mer du côté de l'ouest, ou du sud-ouest?" Ellis a trouvé des baleines de deux cents pieds dans la baye de Hudson: il suppose qu'elles venoient de cette mer inconnue, & conclut qu'elle ne doit pas être éloignée. „ Mais „ comment auroient-elles franchi, dit M. Engel, un passage si étroit que ce-„ lui qu'il a trouvé?" Enfin, on suppose ce passage tantôt au 62eme., tantôt au 65eme., & tantôt au 69eme. dégré. Mais une nation sauvage, placée au 72eme. dégré, vient jusqu'au fort Bourbon, sous le 57eme. dégré, toujours à pied, sans avoir aucun usage des canots, ni la plus légere connoissance d'une mer, ou d'un détroit, si ce n'est d'une baye à l'est. Comment une mer, aussi grande que celle qu'on suppose à l'ouest, seroit-elle ignorée de peuples qui voyagent à deux ou trois cents lieues autour d'eux? M. Engel résume ses preuves contre l'apparence d'un passage au nord-ouest. „ Toutes „ les nations Américaines, dit-il, depuis le 60eme. dégré jusqu'au 40eme. „ parlent d'un continent de cinq cents lieues, & de quatre à cinq mois de „ marche. Dans toute cette étendue, il n'y a donc pas un détroit entre les „ mers du sud & du nord. Ces sauvages ont moins d'idée de cette mer, au „ nord-ouest de leur pays, qu'ils n'en ont de peuples éloignés à mille lieues „ de chez eux. Enfin, quand bien même il y auroit un passage au nord-ouest „ vers le pôle, pourquoi le chercher par la baye de Hudson, jusqu'au fond „ de la baye de Baffins, pour venir passer sous le pôle, & se porter au cap „ de Schalaginskoi, à travers une mer inconnue, peut-être coupée d'isles & „ de rochers, peut-être fermée par des terres? Ne vaut-il pas mieux tenter „ de trouver un passage plus court & plus sûr au nord-est? Quelles raisons „ parlent en faveur de cette route? Les voici.

Raisons qui prouvent la possibilité d'un passage au nord-est.

„ Les harpons Anglois, Hollandois & Biscayens, qu'on trouve quelque-„ fois dans les baleines qui se prennent sur la mer d'Amur, prouvent la réali-„ té de ce passage. Ces baleines ne peuvent y venir que du Spitzberg, en „ doublant le cap Schalaginskoi. Si cet intervalle étoit couvert de glace, elles y „ périroient, parce qu'une baleine peut à peine vivre quelques heures sous la „ glace. Le bois jetté sur les côtes du Groenland, atteste par sa grosseur & „ par les vers dont il est rongé, qu'il vient d'un pays chaud; car il n'est gue-„ res probable qu'au-delà du 80eme. dégré de latitude, il se trouve un pays „ abondant en bois. Mais de quelque côté qu'il arrive, soit de l'Amérique, „ ou de la Tartarie orientale, comme il double le cap Schalaginskoi, il doit „ au moins passer par une mer libre & sans glaces. Sous les cercles polai-„ res, il peut faire plus chaud en été, que chez nous en hiver, parce que le „ soleil qui n'est alors pour nous qu'à quinze dégrés d'élévation, & pour quel-„ ques heures chaque jour, se trouve au pôle de vingt-trois dégrés d'élévation

EXTRAIT DES DÉCOUVERTES DES RUSSES.

„ en été, sans jamais se coucher. Ce jour continuel fait présumer, dit-on, „ qu'on iroit dans six semaines au Japon par cette route; tandis que par la „ route de l'ouest, il faudroit neuf mois pour arriver au même terme."

A ces preuves naturelles, M. Engel en ajoute, qu'il tire des témoignages de M. Gmelin. Cet auteur, parlant des tentatives faites par les Russes, pour trouver un passage au nord-est, dit que la maniere dont on a procédé à ces découvertes, „ sera en son tems le sujet du plus grand étonnement de tout le „ monde, lorsqu'on en aura la relation authentique; ce qui dépend uniquement, ajoute-t-il, de la haute volonté de l'Impératrice..... Quel sera donc „ dit M. Engel, ce sujet d'étonnement, si ce n'est d'apprendre que le passage, „ regardé jusqu'ici comme impossible, est très-praticable? Voilà le seul fait „ qui puisse surprendre ceux qu'on a tâché d'effrayer par des relations, pu„ bliées à dessein de rebuter les navigateurs. On sçait que la Russie cherche „ à s'approprier les pays voisins dans l'Amérique, & qu'elle n'attend que des „ circonstances favorables pour exécuter ce projet. Jusqu'à ce que cette oc„ casion se présente, elle fait tout ce qui dépend d'elle, pour détourner les „ puissances Européennes de tenter ce passage, & de s'établir dans une par„ tie de l'Amérique, où l'on trouveroit un commerce très-lucratif. Les car„ tes & les écrits publiés par ordre de la cour de Russie, tendent à ce but, „ d'éloigner les étrangers d'une navigation qu'elle veut faire sans rivaux. Par „ tant de navigations infortunées" (dit la lettre (n) d'un Officier Russe, écrite à ce sujet) „ on jugera du compte qu'il faut faire de ce passage par la mer „ glaciale, que les Anglois & les Hollandois ont cherché autrefois avec tant „ d'empressement. Sans doute, ils n'y auroient jamais songé, s'ils avoient „ prévu les périls & les difficultés invincibles de cette navigation? Réussiront-ils „ où nos Russiens plus endurcis qu'eux aux travaux, au froid, capables de se „ passer de mille choses, & secondés puissamment, n'ont pû réussir? A quoi „ bon tant de dépenses, de risques & de fatigues? Pour aller, dit-on, aux „ Indes par le chemin le plus court? Cela seroit bon, si l'on n'étoit pas ex„ posé à hiverner trois ou quatre fois en chemin. Ce plus court chemin n'exi„ ste que sur nos globes & nos mappemondes."

Jugement des écrits de M. Muller, sur la Russie.

M. ENGEL tâche de refuter cet officier Russe par un officier Allemand qui dans des Lettres (o) écrites en 1762 de Pétersbourg, dit: „ il n'y „ avoit qu'un seul homme capable de donner des lumieres sûres & fide„ les sur cet important objet de curiosité. C'est M. Muller, professeur „ & secrétaire perpétuel de l'académie impériale des sciences, qui pendant „ toute sa vie s'est occupé de l'histoire de la Russie. Ce célébre sçavant a „ fait de longs voyages dans toutes les provinces principales de l'empire.... Il „ sçait la langue du pays, & il s'étoit pourvu d'interpretes pour celles qu'il „ ignoroit. Il sçavoit les sources où il falloit puiser les instructions nécessaires. „ Mais à quoi ont servi tant de veilles & de peines? L'infatigable historien a „ fait un excellent ouvrage, sans oser le donner au public. La nation aime „ le panégyrique, mais non pas la vérité. Il a fait imprimer plusieurs volu„ mes sous le titre de *supplémens à l'histoire de la Russie*. Mais quelque bon „ & utile que soit ce livre, je n'oserois pourtant pas garantir qu'il en soit lui-

(n) Insérée en partie dans le XXIIe. volume de ce Recueil, page 284 & suiv. R. d. E.
(o) Publiées par M. de la Marche, à Londres, 1764.

„ même fort content. Il est bien persuadé que ce ne sont que des fragmens „ imparfaits, & qu'il a été obligé de supprimer souvent les traits les plus es- „ sentiels. Si on lui eût permis de remplir les devoirs d'un écrivain sincere, il „ auroit, sans doute, donné une histoire complette & digne de sa réputation. „ Mais, tant que le Sénat de Petersbourg se mêlera de rayer & de corriger les „ pieces de M. Muller, nous n'aurons jamais une histoire fidele de la Russie."

EXTRAIT DES DÉCOUVERTES DES RUSSES.

M. ENGEL (d'après ce témoignage d'un auteur récent qui a fait un long séjour à Petersbourg, avec l'intention, le zele & la capacité de s'instruire) conclut qu'on ne doit pas adopter, sans méfiance, la haute opinion que les historiens ou les géographes, payés par la cour de Russie, ont voulu donner de cet empire, de son étendue & de ses découvertes. Ensuite il parcourt la relation de M. Muller, qui précede ici les dissertations du P. Castel, & de M. Engel lui-même. Il l'examine d'un œil critique, mais sans envie. Il propose des doutes sur le cap Schalaginskoi, sur sa figure, sur son étendue, & même sur son existence. Mais ses doutes ne peuvent intéresser fortement que des géographes, ou des navigateurs; & c'est dans l'ouvrage même qu'ils doivent les examiner avec la carte à la main, & les relations des voyageurs sous les yeux. Il fait voir surtout qu'il y a la plus grande contradiction entre les nombreux voyages que les Russes prétendent avoir faits pendant huit années, depuis Archangel jusqu'à la riviere de Kolyma, & les difficultés insurmontables dont ils sement cette route, pour la cacher, ou l'interdire aux autres nations; entre la pêche abondante qu'ils ont faite de poissons monstrueux, ou même d'amphibies, qui viennent chaque jour boire dans l'Indigirska, & les glaces perpétuelles dont ils veulent que l'embouchure de cette riviere soit comme fermée; entre l'énorme quantité de bois dont ils couvrent les côtes de la mer glaciale en certains endroits, où ce bois ne peut être venu qu'après avoir tourné autour du cap Swiætoi-noss, & l'*inaccessibilité* de ce même cap, où l'on ne veut pas que les vaisseaux puissent jamais passer; entre l'agitation perpétuelle que les vents & les vagues excitent, dit-on, au cap Schalaginskoi, & l'espece de continent de glace immobile qu'on y jette comme une digue, pour empêcher les navigateurs de le tourner: „ ces contradictions, dit M. „ Engel, montrent le peu de certitude qu'il y a dans les relations des Russes, „ sur leurs propres découvertes." Après avoir détruit ainsi les contradictions de cette nation par ses propres aveux, il résout les autres objections qu'on peut faire contre la possibilité du passage au nord-est.

Contradictions dans la relation des Russes.

LA côte de la mer glaciale s'avance tous les jours, dit M. Gmelin, & la terre y gagne, soit en largeur, soit en hauteur. Il y avoit autrefois entre la terre & les glaces, un espace d'eau, où les bâtimens Russes pouvoient passer. Aujourd'hui cette eau paroît avoir fait place à la terre, soit que l'une ait pu s'écouler par quelque nouvelle issue; soit que l'autre ait insensiblement haussé: car on prétend que le continent hausse partout, & que la mer baisse. Mais quand même, dit M. Engel, la mer glaciale auroit baissé d'un demi-pouce par an, comme l'océan fait en Suede; depuis un siecle que les vaisseaux Russes navigent au Kamtschatka, elle n'auroit pas perdu cinq pieds de profondeur. D'ailleurs, il ne s'agit pas de côtoyer les bords de la mer glaciale; il faut s'en éloigner à plus de cent lieues, jusqu'au-delà du 80eme. dégré de la-

Objections contre le passage au nord-est, réfutées.

EXTRAIT DES DÉCOUVERTES DES RUSSES.

titude, & l'on doit y trouver une mer ſans fond & ſans glaces, libre pour les vaiſſeaux. Mais la mer glaciale, réplique-t-on, doit ſe couvrir de plus en plus de nouvelles glaces, que les fleuves qui s'y débouchent, ne ceſſent d'y jetter tous les ans. Si ce raiſonnement avoit de la force, répond M. Engel, cette mer ne devroit plus être qu'un bloc ferme & ſolide. Si les glaces du pôle engendroient d'autres glaces de proche en proche, le globe ſeroit gelé juſques vers la zone torride. Si les glaces augmentoient ainſi par dégrés, les vapeurs, les ſources & les rivieres diminueroient. Mais de ce qu'on ne les voit point tarir, il faut conclure, au contraire, que la mer glaciale, loin de ſe geler, eſt parfaitement libre & liquide; ſoit que l'élévation du pôle donne à cette mer une pente vers les autres, où elle tombe par des détroits; ſoit que la conformation extérieure ou intérieure de la terre au pôle, tienne la mer glaciale dans une liquidité perpétuelle. Ainſi les glaces, au lieu d'augmenter, doivent diminuer ſans ceſſe, par le penchant que l'élévation du globe peut donner à la mer glaciale, vers la zone tempérée. Ne peut-il pas, dit M. Engel, y avoir ſous le pôle, des volcans, des ſoupiraux de feu central, des gouffres, par leſquels la mer s'engloutit, ou du moins ſe décharge de ſes glaces? Notre géographe critique ſuppoſe donc que le paſſage qu'il indique, peut ſe tenter aiſément dans une ſeule ſaiſon. Les vaiſſeaux de la pêche de la baleine, dit-il, ſe trouvent ordinairement à la vue de Spitzberg, ſous le 76eme. dégré de latitude, dès l'entrée de Mai. En allant au nord-eſt, juſqu'au 85eme dégré, ou même juſqu'au 80eme, on aura cent ſoixante dégrés de longitude à parcourir, pour doubler le cap de Schalaginskoi. Mais ces dégrés, à une ſi grande latitude, ne ſont que d'environ trois lieues; ce ſeroit donc cinq cents lieues à faire. Prenez une lieue par heure, dans un tems où le nord n'a pas de nuit; on paſſera l'ancien détroit d'Anian, qui ſépare l'Aſie de l'Amérique, au plus tard dès le commencement de Juillet, en accordant deux mois de navigation, à cauſe des glaces & des obſtacles imprévus. Si l'on ne veut pas hiverner en Amérique, rien n'empêche, dit M. Engel, de repaſſer ce même détroit devant le cap Schalaginskoi, au commencement d'Août, pour ſe trouver au premier Octobre à la hauteur de la Nouvelle-Zemble, qu'on peut repaſſer juſqu'au quinze de ce même mois, d'où l'on regagnera l'Europe, ou la baye d'Hudſon. Voici donc les moyens que l'auteur préſente aux nations Européennes, qui voudront s'aſſûrer du nouveau-monde, par le pôle arctique.

Moyens de découvrir le paſſage que l'on cherche.

C'EST de ne prendre pour cette expédition, que des volontaires bien prévenus des dangers & des difficultés de cette navigation, mais déterminés à les affronter; d'y encourager les officiers par la promeſſe de marques ou de places d'honneur; les matelots par une paye double, avec l'attente d'une récompenſe au retour du voyage; de joindre à cet aiguillon, le frein des peines capitales contre les ſéditieux. Les récompenſes & les peines, dit M. Engel, doivent marcher de front & d'un pas égal, comme les meilleurs reſſorts d'un bon gouvernement.

A ces navigateurs, on doit réunir deux habiles mathématiciens, ſoit pour prendre exactement les latitudes & les longitudes, ſoit pour faire des recherches & des obſervations utiles aux progrès du commerce & des ſciences. Ne fût-ce

qu'une société marchande qui entreprît cette expédition, un souverain y contribuera sans doute, du moins pour les frais des sçavans qui peuvent en rapporter des lumieres utiles au gouvernement.

Cet armement devroit être composé de deux frégates, & d'un yacht, ou brigantin, léger & bon voilier. Il faudroit garnir un des vaisseaux, en dehors, de feuilles d'acier poli, soit pour résister au choc des glaçons, soit pour glisser entre les montagnes de glaces & frayer le passage aux deux autres bâtimens. Ces vaisseaux devroient tirer peu d'eau, s'il étoit possible, pour les parages où la mer n'auroit pas de profondeur. Ils devroient être pourvus chacun de trois ou quatre chaloupes, avoir des provisions d'eau-de-vie, de bon vinaigre, & de remedes anti-scorbutiques, avec deux bons chirurgiens pour les administrer. Il faudroit apporter des viandes moins salées qu'à l'ordinaire, parce qu'au nord elles ne se corrompent gueres; & ces viandes seroient plutôt du bœuf que du porc. Ces vaisseaux devroient être équipés de tous les instrumens nécessaires à la pêche de la baleine, pour entretenir l'exercice qui prévient les maladies de l'équipage. Il ne faudroit pas manquer d'artillerie & d'armes, mais pour la défense, & non pour l'attaque; avec la précaution de ne jamais tirer le canon sur les côtes inconnues & sauvages, de peur d'en effaroucher les habitans, comme ils l'ont été, sans doute, sur les terres australes, qu'on a données pour désertes, après en avoir fait fuir les hommes & les animaux, par le bruit inouï des décharges d'artillerie. Au lieu de ces épouvantails, on devroit attirer les sauvages par des caresses & par des présents d'ustensiles de fer. On auroit sur les vaisseaux quelques personnes de différentes nations Européennes, mais instruites des langues de la Tartarie, ou de quelques langues sauvages de l'Amérique. On pourroit renvoyer le brigantin en Europe, dès l'instant où l'on auroit passé le cap Schalaginskoi, & reconnu les côtes de l'Amérique. Les avis qu'il porteroit, donneroient le loisir de préparer un nouvel envoi pour le printems suivant. Enfin M. Engel souhaiteroit qu'on pût former quelque établissement dans les isles voisines de celle de Béring, pour avoir un entrepôt sûr & commode, un lieu de rafraîchissement, une station d'hivernement. Mais il faut toujours placer ces sortes d'établissemens dans la zone tempérée, soit en Amérique à l'ouest de la Californie, soit vers le continent de l'Asie, s'il est possible de s'y établir, sans faire ombrage & sans y porter la guerre.

M. Engel, jettant un coup d'œil sur la mer pacifique, qui s'étend entre l'Asie & l'Amérique, trouve qu'elle seule ouvre la route du commerce entre les quatre parties du monde. Au nord, dit-il, elle offre un vaste continent de l'Amérique à découvrir, à fonder; au sud, les terres australes du nouveau-monde; à l'orient, le Mexique & le Pérou; à l'occident, le Japon, les Philippines, les Moluques. Elle est, dans toute son étendue, semée d'une infinité d'isles. L'Espagne & la Hollande y ont fait toutes les conquêtes, tous les établissemens qu'elles pouvoient desirer, & peut-être plus qu'elles n'en pouvoient garder, ou posséder sans s'affoiblir. Les autres nations de l'Europe ne doivent espérer de s'établir dans ces régions, que par la route du nord. La navigation actuelle des Indes, est, par les chaleurs & la longueur de la route, un gouffre pour la mortalité des hommes & la dépense des vivres. El-

EXTRAIT DES DÉCOUVERTES DES RUSSES.

lé laiſſe un trop grand intervalle entre les voyages, pour la communication des métropoles avec les colonies. Tout invite donc à tenter la route du nord. Quand elle ſera ouverte, il faut chercher ſur la mer pacifique deux iſles; l'une au voiſinage de la Californie; l'autre plus près de l'Aſie, toutes les deux entre le 45 & le 50eme. dégré de latitude.

Les pays tempérés conviennent mieux aux établiſſemens des Européens, qui doivent choiſir un climat analogue à celui de leur patrie. Qu'on compare, dit M. Engel, la population des établiſſemens des Hollandois, & même des Eſpagnols, ſous la zône torride, avec celle des colonies Angloiſes. Combien celles-ci l'emportent, pour le nombre & l'activité des hommes? Il faut un pays doux, arroſé de rivieres & couvert de bois, où l'on puiſſe conſtruire & avitailler des vaiſſeaux. Alors les voyages au ſud, à l'eſt, & à l'oueſt, ne ſeront que des promenades; & dans l'eſpace de dix ans, on fera plus de découvertes, plus de progrès dans le commerce, qu'on n'en a fait depuis deux cents ans.

Tel eſt le précis des obſervations & des vues de M. Engel. Si ſon ouvrage fournit de nouvelles lumieres ſur un des objets les plus importans de la navigation; s'il ſert à découvrir des erreurs, ou déja reçues ou prêtes à ſe former, il ne peut qu'être utile à l'hiſtoire des voyages, que cet auteur paroît avoir approfondie en géographe & en phyſicien.

[§. VI.

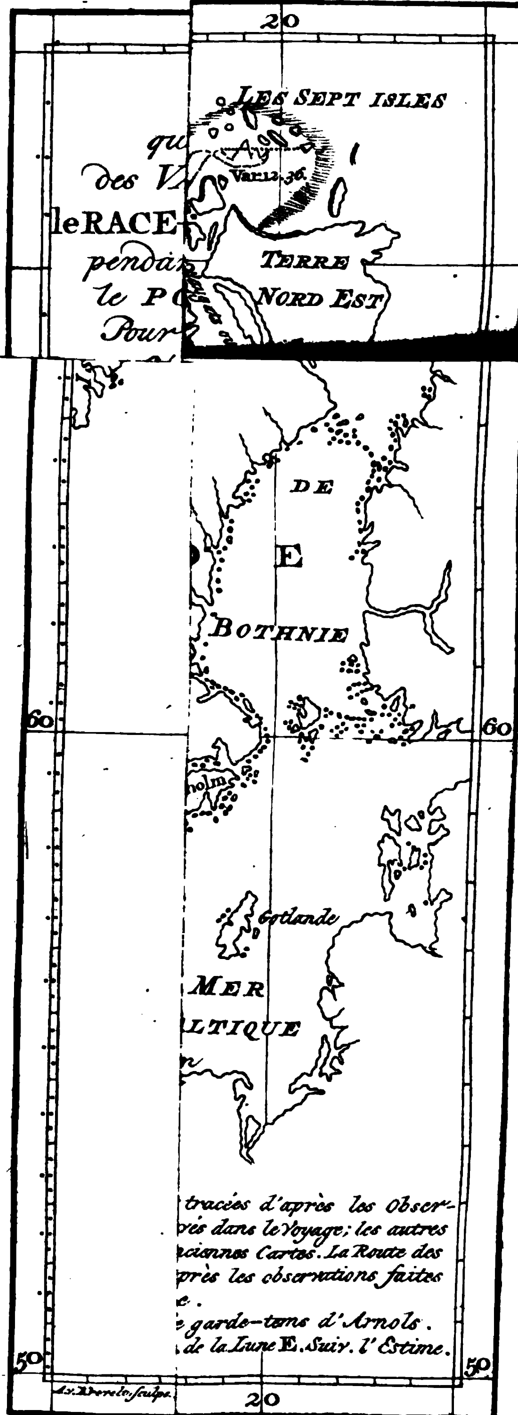
Voyage au Pole Boréal, fait en 1773, par ordre du Roi d'Angleterre, par Conſtantin-Jean Phipps.

VOYAGE AU POLE BORÉAL.

La découverte d'un paſſage au nord-eſt n'occupoit plus les navigateurs (p) & l'on ne penſoit point à acquérir des lumieres ſur ce point de géographie, très-important par ſes conſéquences pour un peuple maritime & commerçant; on avoit ceſſé toutes les recherches ſur cet objet; & ce qu'il y a de remarquable, c'étoit le ſeul dont le Roi de la Grande-Bretagne ne ſe fût jamais occupé; lorſqu'en 1773, le Comte de Sandwich, en conſéquence d'une demande que lui avoit faite la Société Royale de Londres, préſenta à Sa Majeſté, au commencement de Février, le projet d'une expédition, dont le but étoit d'examiner juſqu'où la navigation vers le Pole Boréal étoit praticable. Sa Majeſté voulut bien ordonner qu'on l'entreprît ſur le champ, & elle accorda tous les encouragemens & tous les ſecours qui pouvoient en aſſurer le ſuccès.

Dès que le Capitaine Phipps entendit parler de cette réſolution, il offrit

(p) On peut voir dans le Tome XXII de cette Collection, le réſultat des expéditions de Cabot, Frobisher, Davis, Barensz., Heemskerk, Weimouth, Hudſon, Button, Gibbons, Byleth & Baffin, Fox, James, Munk, d'Aguilar, Jean de Fuca, l'amiral de Fonte, Wood, Beerings, Spangenberg, Tſchirikow, Gillam, Barlow, Scroggs, Middleton, Ellis; &c. ainſi que dans le même volume, & dans celui-ci, tout ce qui a été écrit pour ou contre le paſſage au nord-eſt & au nord-oueſt.


20
LES SEPT ISLES
qu
des V
le RACE
pendan
le P
Pour
TERRE
NORD EST
DE
E
BOTHNIE
60
60
holm
Gotlande
MER
LTIQUE
tracées d'après les Obser-
vés dans le Voyage; les autres
nciennes Cartes. La Route des
près les observations faites
garde-tems d'Arnols.
de la Lune E. Suiv. l'Estime.
50
50
20

ses services à l'amirauté, & on lui fit l'honneur de le charger de la conduite de cette entreprise. Ce voyage demandant un soin particulier dans le choix & l'équipement des vaisseaux, on nomma le *Race-horse* & la *Carcasse*, comme étant les plus forts & par conséquent les plus propres pour les mers où il falloit naviguer. Comme il étoit probable que cette expédition ne pourroit pas s'achever sans rencontrer beaucoup de glaces, il fallut les renforcer & y faire quelqu'autre préparation; on les remit donc sur le chantier pour les disposer de la maniére la plus convenable. L'équipage du *Race-horce* fut fixé à quatre-vingt-dix hommes, & on se départit du nombre ordinaire, en nommant une plus grande quantité d'officiers & en enrégistrant des hommes faits, à la place des mousses qu'on embarque communément.

On permit au Capitaine Phipps de recommander à l'amirauté les officiers qu'il auroit envie de prendre avec lui; & pendant le voyage il a eu le bonheur de réconnoître, par les grands secours que lui ont procurés leur expérience & leurs lumieres, qu'il ne s'étoit pas trompé dans la bonne opinion qu'il avoit conçue d'eux. Deux maîtres de bâtimens groenlandois furent employés comme pilotes dans chaque vaisseau. Le *Race-horse* prit à bord de nouvelles pompes doubles, faites par M. Lole, suivant la méthode perfectionnée du capitaine Bentinck, & elles ont été trouvées très-bonnes. On s'est servi aussi, avec le plus grand succès, de l'appareil du docteur Irving pour dessaler l'eau de la mer: on fit de même quelques petits changemens fort utiles dans l'espece de provisions dont on fournit ordinairement les vaisseaux; chaque vaisseau reçut un surcroît de liqueurs fortes, & on laissa à la discrétion des commandans le soin de distribuer ce surplus, lorsque des fatigues extraordinaires ou la rigueur du tems le rendroient nécessaire. On embarqua d'ailleurs sur chacun des bâtimens du vin pour en servir aux malades. Les vaisseaux furent pourvus de gros habits de réserve, pour en donner aux matelots, lorsqu'ils seroient arrivés dans ces latitudes avancées, où les premiers navigateurs leur avoient appris qu'ils éprouveroient un froid excessif. L'amirauté prévit que l'un des vaisseaux, & peut-être les deux, seroient sacrifiés dans ce voyage; c'est pourquoi on donna au *Race-horse* & à la *Carcasse*, un assez grand nombre de bateaux & d'une grandeur assez considérable, pour qu'à tout événement les équipages pussent se sauver. En un mot, on leur accorda tout ce qui pouvoit servir au succès de l'expédition, & contribuer à la sûreté, à la santé & au bien-être de ceux qui l'entreprenoient.

Le bureau des longitudes engagea M. Israël Lyons à s'embarquer avec M. Phipps, pour faire des observations astronomiques. Sa réputation dans les mathématiques étoit trop bien établie, pour qu'il eût rien à gagner en entreprenant un voyage dans des climats qui lui offriroient si peu d'occasions d'exercer ses connoissances. Le même bureau lui fournit tous les instrumens qu'on imagina pouvoir être utiles pour les observations & les expériences. La Société Royale eut soin de donner au Capitaine des instructions sur les recherches qu'il auroit occasion de faire sur la physique. „ Indépendam-„ ment des lumieres que je dois à ce corps savant," (dit M. Phipps dans sa relation) „ plusieurs particuliers ont bien voulu me communiquer leurs idées; „ & c'est avec plaisir que je cite ici M. d'Alembert: il m'a envoyé un petit

„ mémoire qui, pour la précision, l'élégance, le choix des objets intéressans qu'il me recommandoit d'examiner, auroit fait honneur à tout écrivain dont la réputation ne seroit pas déjà établie sur des fondemens aussi solides que celle de ce savant philosophe. J'ai reçu d'amples instructions de M. Banks pour les objets d'histoire naturelle, & c'est un plaisir pour moi de pouvoir, à cette occasion, m'honorer de l'amitié qui m'attache depuis si longtems à lui."

„ COMME je devois probablement avoir dans ce voyage plusieurs occasions de faire des expériences & des observations sur des matieres relatives à la navigation, j'eus soin de me pourvoir de tous les meilleurs instrumens actuellement en usage, ainsi que d'autres que l'on n'avoit jamais éprouvés, ou dont on n'avoit encore fait que des essais imparfaits."

„ LA longueur du pendule à secondes, dans une latitude aussi avancée que celle où j'espérois de parvenir, me parut être une expérience trop intéressante pour la négliger, & je priai M. Cumming de me faire un instrument qui répondît de la meilleure maniere possible à cet objet; mais la modestie & la candeur accompagnent toujours le vrai mérite: il aima mieux me prêter le même pendule avec lequel M. Graham avoit fait les expériences; que de m'en fournir un de sa propre construction; cependant le savant appareil de son invention qu'il y a joint, malgré le peu de tems qu'il a eu pour l'exécuter, ne peut que lui faire beaucoup d'honneur."

„ LE bureau des longitudes m'envoya deux montres marines pour déterminer les longitudes; l'une étoit construite par M. Kendal, sur les principes de M. Harrison, & l'autre par M. Arnold. J'avois d'ailleurs une montre de poche du même M. Arnold, avec laquelle je mesurai la longitude, jusqu'à un degré de précision que je n'aurois pas pu en attendre, puisqu'en 128 jours, elle ne s'est dérangée que de 2 minutes 40 secondes.

UN voyage de quelques mois à une extrémité du globe qui n'est point habitée, & dont le but principal étoit de décider une question importante de géographie, ne peut pas être fort piquant pour les lecteurs qui ne chercheront qu'à satisfaire leur curiosité. Mais la nouveauté des expériences & des observations que le navigateur rapporte, & les circonstances particulieres du climat où elles ont été faites, procureront peut-être quelque plaisir aux philosophes; elles auroient sans doute été plus satisfaisantes & plus nombreuses, si le grand objet de l'expédition lui avoit permis d'y donner tout le soin qu'elles mériteroient.

Avril. 1773. LE 19 Avril 1773, M. Phipps reçut sa commission pour le *Race-horse*, avec ordre de l'équiper le plus promptement possible. Elle lui annonçoit qu'on l'envoyoit au pole boréal pour y faire des découvertes, & elle lui enjoignoit en même tems d'aller à *Nore* pour y attendre des ordres ultérieurs.

Le vaisseau fut tiré le 23 de la forme.

Mai. LE 21 Mai, le vaisseau étant équipé & agréé, & ayant pris à bord l'avitaillement & toutes les autres provisions, si l'on en excepte celles du canonnier, les navigateurs descendirent aux *Galleons*.

LE 22, ils reçurent à bord la poudre, huit pierriers de six, & toutes les munitions du canonnier. Le Lord Sandwich voulut bien ajouter à toutes les marques

marques d'attention qu'il leur avoit données pendant qu'on équipoit le bâtiment, celle de venir à bord, pour connoître par lui-même avant le départ si tout alloit au gré de ceux qui s'embarquoient pour l'expédition. Les vents d'est empêcherent jusqu'au 26 de descendre la riviere; M. Phipps reçut alors ses instructions pour le voyage, datées du 25. Elles portoient qu'il iroit à Nore sur le *Race-horse*, & qu'il y prendroit sous son commandement la *Carcasse*; qu'avec ces deux vaisseaux, il gouverneroit au nord pour arriver au pole boréal, ou du moins pour en approcher autant qu'il lui seroit possible, & qu'il se tiendroit aussi près du méridien que la glace ou d'autres obstacles le permettroient; que pendant le cours du voyage, il feroit toutes les observations de marine, d'astronomie, d'histoire naturelle, &c. qui pourroient être utiles à la navigation & avancer le progrès des sciences. On ajoutoit, que s'il arrivoit au pole, & même trouvât la mer libre de l'autre côté du méridien, il ne devoit point aller plus loin, & qu'à tout événement il falloit qu'il fût de retour à Nore avant le commencement de l'hiver. Il y avoit aussi une clause qui l'autorisoit, dans des cas imprévus, à continuer sa route suivant qu'il le jugeroit à propos, & une autre qui lui prescrivoit d'achever le voyage sur la *Carcasse*, si le *Race-horse* venoit à périr ou à être mis hors de service. VOYAGE AU POLE BORÉAL.

Le 27, M. Phipps mouilla à Nore, & le capitaine Lutwidge, qui montoit la *Carcasse*, vint l'y joindre le 30. Son équippement étoit le même à tous égards que celui du *Race-horse*; mais s'appercevant que son vaisseau étoit trop calé pour marcher en mer avec sûreté, il obtint de l'amirauté une permission de débarquer six canons, de ne laisser que quatre-vingts hommes d'équipage, & de rendre une quantité de provisions proportionnée à cette réduction. Il avoit recommandé à l'amirauté les officiers qui l'accompagnerent, & leur conduite pendant tout le voyage a fait l'éloge de son discernement. Pendant le séjour des deux capitaines à Nore, M. Lyons débarqua au fort de Sheernefs, & au moyen d'un quart de cercle, il trouva qu'il est situé par les 51 degrés 31 minutes 30 secondes de latitude, & aux 0 degrés 30 minutes de longitude orientale.

Le 2 Juin, le vent soufflant au nord dépendant de l'ouest, M. Phipps signala l'appareillage à cinq heures du matin; mais en moins d'une demi-heure le vent sauta à l'est, grand frais. Le vent passa l'après-dînée au nord ¼ nord-est; les vaisseaux mirent en mer, mais ils n'avancerent pas beaucoup, parce que le flot portoit contre eux. Juin.

Le 3, le vent d'est soufflant tout le jour grand frais, ils resterent à l'ancre.

Le 4, le vent passa à l'ouest à six heures du matin; M. Phipps appareilla sur le champ, & envoya le bateau au capitaine Lutwidge pour lui remettre ses instructions. Les deux vaisseaux étant arrivés le 11 du même mois à la rade de *Whitby*, ils acheverent d'y completter leurs provisions d'eau, de viandes & de légumes. Ensuite ils appareillerent avec un vent du sud-est & gouvernerent nord-est ¼ nord, afin qu'en prenant le large au milieu du canal, ils rencontrassent le bon vent d'est ou d'ouest, sans être trop près de l'une ou de l'autre côte, & avant d'avoir dépassé les isles de Shetland & la côte de Norwege.

Le 12, le vent étant au sud-est & le vaisseau ayant déja fait beaucoup de chemin, M. Phipps fit un changement dans la ration de la boisson; il ordonna qu'on servît à l'équipage un quart de la portion en bierre & les trois autres quarts en eau-de-vie; au moyen de cet expédient la bierre a duré tout le voyage, & on a épargné une quantité considérable d'eau. On donnoit une moitié de cette ration immédiatement après dîner & l'autre moitié le soir. Il faisoit alors assez de jour pendant toute la nuit pour lire sur le pont.

Le 13, le tems étoit toujours beau; mais il y avoit beaucoup moins de vent que la veille, & l'après-midi il souffla plus au nord. A dix heures du matin, la longitude mesurée par la montre du commandant étoit de 6 minutes o. Les voyageurs firent trois observations du soleil & de la lune, pour déterminer la longitude; les deux termes extrêmes différerent l'un de l'autre de près de deux degrés, & le résultat moyen des trois donna 1 dégré 37 minutes est. A midi, ils étoient, par observation, aux 59 dégrés 32 minutes 31 secondes. Ils trouverent une différence de 36 minutes entre la latitude conclue de l'estime des routes, & celle qui résultoit de l'observation; le vaisseau étant plus au nord que ne le portoit l'estime. La distance mesurée par ce lok étoit moindre de quarante-trois milles, que celle que donnoit l'observation. Un lok marquant quarante-cinq pieds, suivant l'ancienne méthode, auroit été dans une route de deux jours, d'accord à deux milles près avec l'observation. Comme ils avoient l'avantage de gouverner sur un méridien, & qu'il se présentoit souvent des occasions de découvrir les erreurs du lok, M. Phipps observa avec soin quelle étoit la plus ou moins exacte des méthodes qu'ont recommandées les mathématiciens, & que suivent les marins pour diviser la ligne. L'après-midi, il alla à bord de la *Carcasse*, afin de comparer les *garde-tems* avec sa montre. Ce soir le soleil se coucha à 9 heures 24 minutes, & il leur restoit alors au nord-nord-ouest du compas. Longtems après son coucher, les nuages qui réfléchissoient les rayons de cet astre, formoient un beau coup-d'œil. Ils virent clair pendant toute la nuit, & le soir la *Carcasse* signala qu'elle appercevoit la terre.

Le 14, peu de vent ou calme tout le jour; mais le tems étoit très-clair & très-beau. Les navigateurs firent différentes observations du soleil, de la lune & de l'horloge marine, pour déterminer la longitude. Celle du vaisseau, mesurée par la montre du commandant, étoit, à dix heures du matin, de 1 dégré 11 minutes 45 secondes ouest. La longitude que donnerent les diverses observations de la lune, différoient de près de deux dégrés l'une de nature. En suivant le résultat moyen de toutes ces évaluations, le vaisseau étoit aux 2 dégrés 57 minutes 45 secondes de longitude ouest. Quelques bateaux du Shetland apporterent à bord du poisson. A midi la latitude, par observation, étoit de 60 dégrés 16 minutes 45 secondes. A une heure après-midi, l'inclinaison de l'aiguille étoit de 73 dégrés 30 minutes; & à huit heures de 75 dégrés 18 minutes. La soirée fut calme & agréable; le ciel paroissoit très-beau au nord. En prenant la quantité moyenne de plusieurs observations, la déclinaison de l'aimant étoit de 22 dégrés 25 minutes ouest.

Le 15, à huit heures du matin, la longitude du vaisseau, mesurée par la montre marine, étoit de 39 minutes ouest: l'inclinaison de l'aiguille 74 dégrés 52 minutes. A dix heures & demie, plusieurs observations du soleil & de la lune donnerent 17 minutes ouest pour longitude. A midi, étant par les 60 dégrés 19 minutes 8 secondes de latitude observée, M. Phipps prit avec le mégametre la distance qu'il y avoit entre les deux vaisseaux; & sur cette base, il détermina la position d'Hangeliff, qui n'avoit pas encore été fixée, quoique ce soit une pointe très-remarquable, & que les vaisseaux la découvrent souvent. Suivant ses observations, elle gît par les 60 dégrés 9 minutes de latitude, & les 0 dégrés 56 minutes 30 secondes de longitude ouest. A une heure, on observa que l'inclinaison de l'aimant étoit de 75 minutes. Une brume épaisse survint l'après-midi, avec un calme tout plat; on ne pouvoit pas voir la *Carcasse*, mais ses signaux que l'on entendoit, répondoient qu'elle marchoit de conserve. La déclinaison de l'aimant, d'après un résultat moyen de plusieurs observations, étoit de 25 dégrés 1 minute ouest.

Le 16, ils eurent le matin une brume très-épaisse; la latitude, observée à midi, étoit de 60 dégrés 29 minutes 17 secondes. A neuf heures du soir, on observa que l'inclinaison de l'aimant étoit de 76 dégrés 45 minutes. L'après-midi, le tems fut clair & le vent bon; on gouverna nord-nord-est. M. Phipps envoya au capitaine Lutwidge de nouvelles instructions, & lui fixa des lieux de rendez-vous.

Le 17, le vent bon & frais du sud-sud-ouest; on continua la route au nord-nord-est & le commandant fit distribuer à l'équipage une partie des habits de réserve donnés par l'amirauté: on vit un sloup anglois; mais on ne put pas envoyer les lettres à son bord, parce que la mer étoit grosse. A dix heures du matin, la longitude, mesurée par la montre marine, étoit de 19 minutes 45 secondes ouest. A midi, la latitude observée étoit de 62 dégrés 59 minutes 27 secondes. Le vaisseau étoit onze milles en avant de l'estime. Le capitaine Phipps essaya deux fois, ce jour-là, le lok de Bouguer, & connut qu'il donnoit plus que le lok ordinaire. La déclinaison de l'aimant étoit de 19 dégrés 22 minutes ouest.

Le 18, il y eut peu de vent tout le jour; mais il fut bon, & il souffla du sud-sud-ouest au sud-est. On gouverna toujours au nord-nord-est. La latitude, observée à midi, étoit de 65 dégrés 18 minutes 17 secondes. A trois heures après-midi, on sonda avec une ligne de trois cents brasses, sans trouver de fond. La longitude, mesurée par l'horloge marine, étoit de 1 dégré 0 minutes 30 secondes ouest.

Le 19, le vent souffla du nord-ouest. Les navigateurs prirent la hauteur méridienne à minuit pour la premiere fois. Le bord inférieur du soleil étoit de 57 minutes 30 secondes, au-dessus de l'horison; d'où il résulte qu'ils étoient par les 66 dégrés 54 minutes 39 secondes de latitude nord. A quatre heures de l'après-midi, la longitude, mesurée par la montre marine, étoit de 58 minutes 45 secondes ouest. A six heures, la déclinaison de l'aiguille étoit de 19 dégrés 11 minutes ouest.

Le 20, ils eurent presque calme toute la journée. La mer étant parfaitement unie, M. Phipps profita de cette occasion pour sonder à une profon-

deur beaucoup plus grande que celles qu'on avoit mesurées avant lui. Il jetta un plomb très-pesant jusqu'à sept cents quatre-vingts brasses, sans trouver de fond, & en employant un thermometre inventé pour cela par le Lord Charles Cavendish, il trouva qu'à cette profondeur, la température de l'eau étoit de 26 degrés du thermometre de Fahrenheit; celle de l'air étoit alors de 48 degrés ½.

Les deux capitaines commencerent ce jour-là à suivre la méthode du docteur Irving pour rendre potable l'eau de mer; des expériences réitérées leur ont donné la preuve la plus satisfaisante de son utilité. L'eau que l'on distilla étoit parfaitement dessalée & très-saine; il servit pour cuire les provisions de l'équipage. Ce seul avantage ne seroit pas à négliger dans tous les voyages, indépendamment des ressources plus grandes qu'elle peut procurer dans une disette d'eau. La quantité que produisoit chaque jour la machine à dessaler, varioit suivant les différentes circonstances; mais elle étoit ordinairement de trente-quatre à quarante gallons, sans qu'il fallût augmenter de beaucoup le feu. Il est vrai que par deux fois, chaque distillation n'a donné que vingt-trois gallons; c'étoit plus d'une quarte pour chaque homme, & quoique cette ration ne soit pas forte, il n'en faut pas tant pour sa subsistance. Dans une nécessité pressante, il n'est pas à douter qu'on ne puisse en tirer une bien plus grande quantité, sans consommer plus de charbon qu'à l'ordinaire.

Le 21, il y eut un vent frais du sud-est pendant tout le jour. A quatre heures du matin, on parla à un senaut de la pêche de la baleine qui alloit à Hambourg, qui fut chargé de quelques lettres.

Le 22, calme la plus grande partie de la journée. Le tems fut pluvieux & un peu froid le soir.

Le 23, il y eut du brouillard tout le jour; le vent fut bon: les navires changerent leur direction, & mirent le cap au nord-est & à l'est-nord-est, afin de mieux prendre le milieu du canal & d'éviter les glaces de l'ouest, que l'accroissement du froid fit juger devoir être très-proches. A sept heures du matin, étant par estime au nord du 72eme degré, les équipages virent un morceau de bois flottant & un petit oiseau appellé *tête-rouge* (*red-poll*). L'inclinaison de l'aimant, observée le matin, étoit de 81 degrés 30 minutes.

Le 24, le tems fut très-brumeux tout le matin; le vent tourna au nord. L'inclinaison de l'aiguille, observée à midi, étoit de 80 degrés 35 minutes. L'après-midi, l'air fut beaucoup plus froid qu'il ne l'avoit été jusqu'alors; le thermometre étoit à 34 degrés. On fit du feu dans la chambre du commandant pour la premiere fois; on étoit par les 73 degrés 40 minutes de latitude.

Le 25, le vent fut au nord avec une grosse houle; il tomba de la neige, mais elle ne fut pas abondante. A huit heures du matin, la longitude, observée par l'horloge marine, étoit de 7 degrés 15 minutes est. Les voyageurs firent plusieurs observations sur la déclinaison de l'aimant, qu'ils trouverent, suivant les observations faites à sept heures du matin, de 17 degrés 9 minutes ouest & suivant d'autres, à trois heures après-midi, seulement de 7 degrés 47 minutes ouest. On ne put expliquer cette diminution subite & extraordinaire, puisque plusieurs observations différentes faites le matin & le soir, s'accordoient parfaitement les unes & les autres, sans aucune cause apparente qui

occasionnât cette variété. A huit heures du soir, la longitude, prise par une observation de la lune, étoit de 12 degrés 57 minutes 30 secondes est, qui différoit de 2 degrés 35 minutes de celle que donnoit la montre marine. Il y eut peu de vent la nuit.

Le 26, peu de vent tout le jour; le tems fut très-beau & très-tempéré.

Le 27, à midi, la latitude observée étoit de 74 degrés 26 minutes. Le vent passa au sud-ouest, & resta dans ce rumb tout le jour, avec un peu de pluie & de neige. Le froid n'augmenta pas. On gouverna nord ¼ nord-est à sept heures du matin, & d'après un résultat moyen de plusieurs observations, on trouva que la déclinaison de l'aimant étoit de 20 degrés 38 minutes ouest. Les vaisseaux étoient le soir, suivant toutes les estimes, dans le parallele de la partie méridionale du Spitzberg, avec un bon vent, sans qu'il y eût aucune apparence de glace & sans voir de terre.

Le 28, il y eut moins de vent le matin que la veille; il tomba de la pluie & de la neige mêlées ensemble. On continua de gouverner au nord, & à cinq heures de l'après-midi, les matelots saisirent un morceau de bois de sapin flottant, qui n'étoit pas mangé par les vers; ils filerent aussi deux cents quatre-vingt-dix brasses de ligne, sans trouver de fond. A six heures, la longitude, mesurée par la montre marine, étoit de 7 degrés 50 minutes est. Entre dix & onze heures du soir, on découvrit terre à l'est, à dix ou douze lieues de distance. A minuit, l'inclinaison de l'aimant étoit de 81 degrés 7 minutes.

Le 29, le vent fut nord; on rangea de près la terre. La côte ne paroissoit ni habitable ni accessible; elle étoit formée de grands rochers noirs, élevés & stériles, sans la moindre marque de végétation; ils étoient nuds & pointus en plusieurs endroits, & en d'autres couverts de neige, qu'on appercevoit même au-dessus des nuages; les vallées entre les piles de rochers étoient remplies de neige ou de glace. Cet aspect auroit fait penser aux équipages que l'hiver étoit perpétuel dans ce climat, si la douceur du tems, le calme de la mer, la lumiere brillante du soleil & un jour continuel ne leur avoient présenté sous une face agréable & nouvelle cette scene frappante & pittoresque.

M. Phipps eut occasion de faire plusieurs observations près de la *pointe noire*. La latitude observée à midi étoit de 77 degrés 59 minutes 11 secondes. La différence de latitude qui se trouvoit entre la derniere observation du 27 à minuit, & celle du 29 à midi, auroit été, suivant l'ancienne méthode de marquer le lok, de deux cents milles, ce qui se rapporte exactement avec l'observation. A trois heures après-midi, les vaisseaux mirent à la cape, & la sonde rapporta cent dix brasses, fond de vase molle. M. Phipps jetta le lok pour mesurer la vîtesse du courant, & en employant celui de Bouguer & celui dont on se sert ordinairement (qui étoient d'accord), il reconnut qu'il faisoit un demi-nœud au nord. La pointe noire leur restoit alors à l'est-nord-est. A quatre heures, la longitude mesurée par la montre marine étoit de 9 degrés 31 minutes est. A huit heures, la déclinaison de l'aimant, prise d'après le résultat moyen de dix-neuf observations, étoit de 11 degrés 53 minutes ouest. Il n'y avoit aucune cause apparente qui pût expliquer cette grande différence: le tems étoit beau, la mer unie, & on étoit le maître de pren-

VOYAGE AU POLE BORÉAL. dre toutes les précautions possibles pour faire des observations exactes. L'inclinaison de l'aiguille étoit de 80 degrés 26 minutes. Les vaisseaux alloient au plus près au nord.

Le 30, à minuit, la latitude par observation étoit de 78 degrés 0 minutes 50 secondes. A quatre heures du matin, la température de l'eau à cent dix-huit brasses, mesurée avec le thermometre du Lord Cavendish, étoit de 31 degrés de celui de Fahrenheit; la température de l'air étoit en même tems de 40 degrés ½. A neuf heures du matin, on vit au nord-ouest un vaisseau qui gouvernoit vers la terre. Comme il faisoit peu de vent & qu'il souffloit du nord, M. Phipps mit le cap vers la côte, dans le dessein d'y faire de l'eau & de remettre en mer tout de suite; mais il en fut empêché par le calme qui survint. A midi on étoit, suivant l'observation, par les 78 degrés 8 minutes de latitude; l'inclinaison de l'aimant étoit de 79 degrés 30 minutes. A deux heures après-midi, la sonde rapporta cent quinze brasses fond de vase, & au moyen du thermometre du Lord Cavendish, plongé dans la mer, on trouva qu'à cette profondeur la température de l'eau étoit de 33 degrés; à la surface de la mer, elle étoit au même instant de 40 degrés & celle de l'air de 44 degrés ½. Le thermometre de Fahrenheit enfoncé dans l'eau jusqu'à la même profondeur & retiré dans l'air, marquoit 38 degrés ½. Le soir, le patron d'un vaisseau groenlandois vint à bord; il dit qu'il venoit de sortir des glaces, qui étoient à l'ouest à seize lieues de distance; & que trois vaisseaux, dont deux anglois & un hollandois, y avoient péri cette année. Le tems étoit beau & un peu chaud. A six heures du soir, la longitude, mesurée par la montre du capitaine, étoit de 9 degrés 28 minutes 45 secondes est.

Juillet. PREMIER Juillet 1773, petit vent du nord, ou calme tout le jour. Le tems étoit très-beau & si chaud que M. Phipps resta dans sa chambre sans feu, & avec un des sabords ouverts. A midi, on étoit, d'après une observation, par 78 dégrés 13 minutes 36 secondes de latitude; la *pointe noire* restoit au sud 78 dégrés est; ce qui lui donne à peu près la même latitude que celle du vaisseau, & s'accorde très-bien avec la carte de cette côte, telle qu'elle est dans Purchass.

Le 2, peu de vent & des calmes tout le jour; le tems très-beau. A cinq heures du matin, cinq bâtimens groenlandois furent apperçus. A midi, la latitude par observation, étoit de 78 dégrés 22 minutes 41 secondes. M. Phipps donna le plan de la côte, aussi loin que sa vue pouvoit s'étendre; il prit d'ailleurs avec le mégametre les hauteurs de plusieurs des montagnes; mais comme il n'y a rien dans cette partie de la côte qui soit fort intéressant pour les navigateurs, nous ne ferons mention ici que d'une montagne qui a quinze cents trois verges de haut. Ceci pourra servir à donner une idée de l'apparence & de l'élévation de la côte.

Le 3, le tems fut beau & le vent bon tout le jour. On côtoya constamment la côte de Spitzberg & l'on avoit en vue plusieurs bâtimens groenlandois. Entre neuf & dix heures du soir, les vaisseaux étoient en travers du cap Nord, qui leur restoit à l'est ¼ sud-est ½ sud, à la distance d'un mille & demi. La sonde rapportoit vingt brasses fond de roches.

Le 4, très-peu de vent dans la matinée. A midi, la latitude par obser-

vation étoit de 79 degrés 31 minutes. La baye de la *Magdeleine* leur restoit au nord 39 dégrés est, à environ quatre milles; preuve qu'elle est située par les 79 degrés 34 minutes de latitude ; ce qui s'accorde avec l'observation de Fotherby en 1614. Le vaisseau de M. Phipps entra dans une petite baye au sud de celle de la *Magdeleine* & du *Hambourgeois*; il y mouilla sur l'ancre de toue, & envoya la chaloupe chercher de l'eau. Sur les trois heures de l'après-midi, au moment de son départ, la marée paroissoit être haute, & elle refoula d'environ trois pieds. La marée est haute à une heure & demie dans les pleines & les nouvelles lunes, ou la lune étant sud-sud-ouest; ce qui s'accorde avec l'observation que fit Baffin en 1613. Le flot vient du sud. Le capitaine alla à terre avec M. Lyons, & y fit porter les instrumens pour observer la déclinaison de l'aimant. Une brume épaisse survint avant qu'ils eussent fini leurs observations. Le vaisseau chassant, on appareilla & remit en mer à petites voiles; ils tiroient souvent des coups de canon, afin de faire connoître à la *Carcasse* où ils étoient, & en moins de deux heures elle les joignoit.

Sur les quatre heures du matin du 5, le *Rockingham*, vaisseau groenlandois, vint sous la poupe du commmandant, & le patron lui dit qu'il venoit de parler à quelques bâtimens, qui lui avoient appris qu'on rencontroit les glaces à dix lieues de la pointe d'Hacluyt au nord-ouest. D'après cette nouvelle M. Phipps ordonna de gouverner vers cette pointe, & de mettre le cap directement dessus, si le tems venoit à s'éclaircir; il avoit dessein de porter de-là au nord, jusqu'à ce que quelque circonstance l'obligeât de changer de direction. A cinq heures, l'officier de quart l'informa que l'on étoit très-près de quelques isles à la hauteur de *Danès Gat*, & que le pilote proposoit de porter plus au large. Le capitaine ordonna que le vaisseau se tînt au nord ¼ nord-ouest & qu'il serrât la côte de plus près quand on auroit dépassé les isles. A midi, il gouverna au nord, sans appercevoir la terre. Bientôt après on l'avertit qu'on découvroit la glace: il alla sur le pont, remarqua quelque chose de blanc à l'avant du vaisseau, & entendit sur la côte un bruit ressemblant à celui que fait la houle. Il abbatit les bonnettes en étui & hala la *Carcasse*, afin de lui signaler qu'il couroit dessus pour voir ce que c'étoit; tout le monde étoit prêt sur le pont à faire des efforts pour regagner le large au premier mot d'avertissement. M. Phipps fit encore entendre au capitaine Lutwidge qu'à raison de l'épaisseur de la brume, il devoit se tenir près du *Race-horse*, & mettre son équipage en état de suivre dans un instant ses mouvemens, & d'enverguer promptement les voiles qui leur seroient plus favorables pour bien gouverner le vaisseau, & enfin pour ne pas risquer de s'en séparer. Bientôt après, deux petits morceaux de glace qui n'avoient pas plus de trois pieds quarrés passerent près d'eux; ils crurent qu'ils s'étoient détachés de la côte. On découvrit bientôt à l'avant quelque chose, qui étoit en partie noir & en partie couvert de neige; cet aspect leur fit croire que c'étoient des isles, & qu'ils n'avoient pas assez pris le large. M. Phipps mit sur le champ le cap au nord-nord-ouest & il fut détrompé dans quelques minutes; il reconnut alors que c'étoit de la glace que l'on ne pouvoit pas doubler sur ce bord; il revira donc, mais le vent & la mer portant directement sur cette glace, l'en approcherent très-près.

& il n'en étoit pas à plus d'une encablure, lorſque le vaiſſeau fut coëffé. Comme le vent étoit frais, les bâtimens auroient été en danger du côté de la glace ſur lequel il ſouffloit, ſi les officiers & les matelots euſſent été moins alertes à la manœuvre. La glace, auſſi loin que pouvoit s'étendre la vue, couroit à-peu-près eſt ¼ nord-eſt-oueſt ¼ ſud-oueſt. A ſept heures & demie du ſoir, le vaiſſeau dérivant au ſud, & le tems s'éclairciſſant un peu, le capitaine revira de bord & mit le cap ſur la glace. Lorſqu'il la vit, il ſuivit la direction la plus avantageuſe pour la découvrir en entier. A dix heures, elle s'étendoit du nord-oueſt à l'eſt, & on n'appercevoit point d'ouverture. Le tems fut très-brumeux, ſans froid, & il y eut peu de vent pendant toute la journée. A onze heures, il ſurvint un brouillard aſſez épais. A minuit & demi on entendit les lames battre la glace & l'on ſerra le vent à l'eſt.

Le 6, tems clair tout le jour, & le vent d'eſt venant de la glace. Le matin, M. Phipps porta vers la terre pour la découvrir en entier. A ſix heures, il étoit à quatre milles de la glace, qui lui reſtoit de l'eſt-nord-eſt à l'oueſt-nord-oueſt. A dix heures, on étoit près de *Vogel-Sang*. A midi, la latitude obſervée étoit de 79 dégrés 59 minutes 39 ſecondes; & le vent ſouffloit de l'eſt. On continua d'aller au plus près entre la terre & la glace, & l'on étoit à un quart de mille de la glace, qui couroit de l'eſt-nord-eſt au nord-nord-oueſt, lorſqu'en revirant de bord à deux heures de l'après-midi, on n'en étoit éloigné que d'une demi-encablure à minuit. La *Carcaſſe*, qui marchoit plus mal que le *Race-horſe*, reſta derriere & ſous le vent tout le jour. Comme les navigateurs étoient près du dernier rendez-vous qu'ils avoient fixé, M. Phipps ne voulut pas mettre à la cape pour l'attendre; mais le vent étant bon & le tems clair, il penſa à profiter de cette occaſion favorable, pour voir s'il y avoit quelque ouverture au nord-eſt de la pointe de terre. D'après tout ce qu'avoient rapporté les vaiſſeaux groenlandois de cette année, d'après le témoignage particulier & récent du *Rockingham*, & même d'après ce que les Anglois avoient vu eux-mêmes, il paroiſſoit que la glace ne formoit qu'une maſſe ſolide au nord-eſt. Ils l'avoient apperçu de l'eſt-ſud-eſt à l'oueſt-nord-oueſt. Si la mer étoit ouverte quelque part, il étoit probable qu'elle le ſeroit à l'eſt, où les bâtimens groenlandois n'ont pas ſouvent le courage d'aller, dans la crainte que les glaces jointes au Spitzberg ne leur ferment le retour. Le commandant réſolut donc, ſi le vent continuoit dans le même rumb le lendemain, de reconnoître ſi la glace étoit jointe à la terre, ou ſi elle en étoit détachée de maniere qu'on pût paſſer à l'eſt. En cas qu'elle ne fit qu'une maſſe avec la côte, il pouvoit avec le vent en ranger de près les bords à l'oueſt. Le tems étoit extrêmement beau.

Le 7, à cinq heures du matin, le vent ſouffloit au nord, & le tems étoit parfaitement clair. Comme on étoit près de la glace, M. Phipps la côtoya. Elle ſembloit être bien dure & bien ſolide tout autour; mais il eſpéroit trouver quelqu'ouverture au nord, par où il pourroit entrer dans une mer libre. Il navigua au milieu des petites glaces flottantes, & il rangea la grande maſſe d'auſſi près qu'il fût poſſible, pour ne pas manquer l'ouverture, s'il y en avoit une. A midi, *Cloven-Cliff*, le *Rocher-fourchu*, leur reſtoit à l'oueſt ½ ſud à ſept lieues. A une heure après-midi, ils étoient toujours parmi les glaces flottantes.

flottantes. L'eau baissa tout-à-coup à quatre heures, & la sonde ne rapporta plus que quatorze brasses. La partie extérieure du *Rocher-fourchu* leur restoit à l'ouest ½ nord & ils avoient au sud ¼ sud-est *Red-Cliff*, ou le *Rocher rouge*. Les glaces flottantes étant ouvertes à l'est-nord-est, ils gagnerent le large & à l'instant l'eau devînt plus profonde; la sonde rapporta vingt-huit brasses, fond de vase & de coquilles. A quatre heures & demie, la glace étant très ferme & très-dure, ils coururent entre deux masses énormes, & comme ils avoient peu de vent, ils furent arrêtés. La *Carcasse* étant très-près, & n'obéissant pas bien à son gouvernail, touchoit presqu'au bord du *Race-horse*. Après s'être débarrassés du milieu de ces deux masses, les deux navires mirent le cap à l'est. M. Phipps trouva bientôt que les morceaux augmentoient en nombre & en grosseur, & ayant gagné un endroit où il y avoit moins de glaces flottantes qu'ailleurs, il mit à la cape à six heures du soir, pour voir s'ils découvriroient l'apparence de quelque ouverture. Il jugea, ainsi que les pilotes & les officiers, que l'on ne pouvoit pas aller plus loin, ni même rester-là, sans courir le risque d'être enfermés. Il envoya la chaloupe à bord de la *Carcasse*, pour chercher ses pilotes, afin d'apprendre quelle étoit leur opinion sur l'état fâcheux où l'on alloit se trouver. Ils déclarerent tous qu'il leur paroissoit impraticable d'avancer plus loin & qu'ils croyoient que l'on seroit bientôt enfermé & retenu par les glaces dans l'endroit où ils étoient. La glace s'étendoit & s'affermissoit si promptement, que le *Race-horse* étoit déja arrêté, avant qu'il arrivât auprès de la *Carcasse*. Le capitaine Lutwidge prit la chaloupe de ce vaisseau à son bord, pour l'empêcher d'être brisée. On fût obligé de touer le navire même de chaque côté pendant deux heures, avec des ancres à glace; & ce ne fut qu'à minuit qu'il sortit du danger. C'est à-peu-près en cet endroit que la plupart des anciens navigateurs ont été arrêtés. Les équipages des deux vaisseaux étant fort fatigués, & la *Carcasse* ne pouvant pas suivre sans porter ses bonnettes en étui, M. Phipps diminua de voiles dès qu'il l'eût joint, & ordonna de porter au nord à petites voiles. Le vent étoit bon, le tems clair, & puisque sa derniere tentative venoit de manquer, il projettoit de ranger la glace au nord-ouest dans l'espoir de rencontrer une ouverture de ce côté. Si la glace ne formoit partout qu'une masse solide, il étoit résolu de retourner à l'est, où peut-être elle se seroit rompue, parce que la douceur du tems l'autorisoit à former cette conjecture.

Le 8, peu de vent le matin. Une houle portant sur la glace on fut obligé d'envoyer les bateaux en avant pour touer le vaisseau; ce qu'ils exécuterent avec peine. Une brise s'éleva lorsqu'ils étoient à deux encablures de la grande plaine de glace; ils mirent le cap sur la terre & revirerent de bord à deux heures, pour gouverner au nord-ouest vers la glace; mais le tems devenant sombre entre cinq & six heures, le capitaine porta de nouveau vers la terre. Le ciel s'éclaircit bientôt après, & l'on arriva une seconde fois au nord-ouest vers la glace. A dix heures, ils parlerent à un bâtiment groenlandois, qui venoit de quitter la glace, laquelle ne formoit qu'une seule masse au nord-nord-ouest. Entre onze heures & midi, le vent, accompagné d'une grosse houle & de la brume, sauta au sud-ouest. Ils prirent deux ris des huniers,

& l'on revira de bord à midi, pour porter sur la pointe d'Hackluyt. M. Phipps ne crut pas qu'il fût à propos de ranger cette plaine si ferme de glace sous le vent, dans un tems brumeux, & sans qu'il y eût d'apparence qu'on y trouvât une ouverture. Il se proposoit cependant, si ce brouillard continuoit, de completter la provision d'eau du vaisseau, & d'être prêt au premier vent à marcher au large, ou le long de la glace, afin de chercher une ouverture & d'y entrer, s'il avoit le bonheur d'en rencontrer. L'expérience lui avoit appris que dans un moment de détresse tout l'équipage se portoit vers un seul & même endroit au premier ordre: afin d'éviter cet inconvénient, il partagea ses gens en diverses bandes sous la conduite des officiers de poupe; il fit placer près d'eux les crocs à glace, les perches & les gaffes, afin qu'ils fussent en état d'aller sur la glace, dès qu'il seroit nécessaire.

Le 9, le passage n'étoit point embarrassé, & le vent souffloit du sud-ouest; on porta à l'ouest. Comme le tems étoit clair, ils se proposoient de découvrir la glace au nord & de la côtoyer. Sur le midi, le ciel fut encore plus clair; voyant la glace ne former au nord qu'une masse solide & des glaces flottantes au nord-ouest, ils mirent le cap directement dessus. Entre deux & trois heures, les Anglois se trouverent au milieu, gouvernant autant au nord que la position de la glace le permettoit. A six heures, ils observerent que l'inclinaison de l'aimant étoit de 81 dégrés 52 minutes. A sept heures & demie, étant, suivant leur estime, par le 2 dégré 2 minutes de longitude est, dégré le plus éloigné à l'ouest du Spitzberg, où ils étoient arrivés pendant ce voyage, ils trouverent la mer entierement glacée à l'ouest. A huit heures, la brume fut si épaisse que l'on ne pouvoit pas voir de quel côté il falloit tourner pour chercher une ouverture, ni où étoit la *Carcasse*, quoiqu'elle fût très-proche du *Race-horse*. Pour ne pas risquer de se séparer, ils furent obligés d'aller au plus près sous les huniers, revirant de bord à chaque quart-d'heure, afin de se tenir dans l'ouverture où ils venoient d'entrer, & de sortir du milieu des glaces qui les environnoient. A quatre heures de l'après-midi, ils étoient par les 80 dégrés 36 minutes de latitude.

Le 10, comme la brume étoit très-épaisse, M. Phipps perdit deux fois la *Carcasse* pendant la nuit; il manœuvra toute la nuit parmi les glaces, en faisant des bordées très-courtes; l'ouverture étoit fort petite, & les glaces flottantes autour du bâtiment en très-grand nombre. Les travaux extrêmement fatiguans & le tems humide avoient mis l'équipage dans un mauvais état, & il fallut recourir aux précautions les plus attentives pour le préserver des maladies; c'étoit l'occasion d'employer l'usage des liqueurs spiritueuses que l'on avoit gardées pour les besoins extraordinaires, & les habits de réserve qu'avoit fournis l'amirauté. Malgré tous les soins possibles, plusieurs personnes furent attaquées de rhumes, qui leur causoient des douleurs dans les os; mais on les soigna si bien, qu'il y en eût peu qui restassent sur les cadres plus de deux jours à chaque fois. A neuf heures du matin, lorsque le ciel s'éclaircit un peu, on vît la *Carcasse* fort loin au sud. M. Phipps profita du tems clair pour courir à l'ouest, & trouva que la glace n'y faisoit qu'une seule masse très-dure; il entra ensuite à travers toutes les ouvertures au nord; mais, de ce côté même, il parvint bientôt aussi aux bords de la glace solide. Il fut forcé de pincer le

vent pour doubler une pointe qui se prolongeoit de l'une de ses extrémités. Après qu'il l'eut dépassée, la glace s'étendant sans cesse, & s'attachant, pour ainsi dire, sur leurs pas, il fut contraint d'enverguer la misaine; comme le vent étoit frais & la mer unie, le vaisseau marcha très-vîte, & força le passage à travers cette glace qui lui donnoit des coups violens. A une heure après-midi, au moment qu'ils entroient dans une mer ouverte, ils trouverent une grosse houle qui portoit au nord, quoique, parmi les glaces, l'eau fût une minute auparavant aussi tranquille que l'étang d'un moulin. Le vent étoit fort & souffloit du sud-sud-ouest. La glace, aussi loin que l'on pouvoit l'appercevoir de la grande hune, couroit est-nord-est; les navigateurs prirent cette direction, & la rangerent de près, en cherchant une ouverture au nord. M. Phipps commença à croire qu'elle ne formoit qu'une masse solide & impénétrable; cette crainte étoit d'autant mieux fondée qu'il l'avoit côtoyée de l'est à l'ouest, dans un espace de plus de dix dégrés. Il résolut cependant de courir encore à l'est, afin de reconnoître si cette plaine étoit au Spitzberg. L'énorme quantité de glaces flottantes que l'on avoit rencontrées auparavant, avoit rendu cette entreprise impraticable; mais pensant que les vents d'ouest les auroient peut-être toutes empilées de ce côté, il espéroit ne point rencontrer d'obstacle avant d'arriver à l'endroit où elle touchoit à la terre; & en cas qu'il trouvât une ouverture, quelque petite qu'elle fût, il étoit résolu d'y entrer à tout événement: le tems étoit très-clair & l'on appercevoit la terre.

Le 11, à quatre heures & demie du matin, la longitude mesurée par une observation de la lune étoit de 9 degrés 42 minutes est & en même tems, suivant la montre, de 9 degrés 2 minutes est. Le *Rocher-fourchu* leur restoit au sud-sud-est, à huit milles de distance. Il en résulteroit que le *Rocher-fourchu* gît par les 9 degrés 38 minutes de longitude est, ce qui approche de 20 minutes de celle qui avoit été déterminée par les observations faites à *Fair-Haven*. A midi, la latitude observée étoit de 80 degrés 4 minutes; & ils avoient *Vogel-Sang* à l'ouest-sud-ouest. Il y eut peu de vent & une grosse houle le matin. Calme la plus grande partie du jour.

Le 12, calme tout le jour; une grosse houle du sud-ouest, & le tems d'une douceur remarquable. Le courant fit dériver la *Carcasse* si près de la grande masse de glace, qu'elle fut obligée de mouiller par vingt-six brasses d'eau.

Le 13, calme jusqu'à midi; le courant que l'on remarqua être très-singulier, fit dériver le *Race-horse* à l'ouest, pendant que la *Carcasse* chassoit en même tems sur ses ancres à l'est, près de la grande plaine de glace; les morceaux détachés, affectant probablement les courans, & occasionnant cette grande irrégularité que nous remarquâmes. On avoit rencontré les deux derniers jours une grosse houle du sud-ouest. A deux heures après-midi, il s'éleva tout-à-coup un vent frais de ce rumb & une brume épaisse. Le *Race-horse* manœuvra dans *Vogel-Sang*, & y mouilla avec la seconde ancre, par onze brasses, fond de gravier mol.

L'endroit où il mouilla est une espece de rade ouverte du nord-est au nord-ouest. La pointe la plus nord-est est le *Rocher-fourchu*, qui est stérile & qu'on appelle ainsi parce que son sommet ressemble à un pied fendu; il

a toujours eu cette forme, & il a reçu son nom des premiers navigateurs Hollandois qui fréquentoient ces mers. Ce rocher étant entierement détaché des autres montagnes, & joint au reste de l'isle par un isthme bas & étroit, présente toujours le même aspect de quelque côté qu'on le regarde; & comme il est presque perpendiculaire, sa couleur naturelle n'est jamais cachée par la neige: aussi est-ce une des pointes les plus remarquables de la côte. La terre le plus au nord-ouest est une pointe élevée & arrondie, & est appellée par les Hollandois *Vogel-sang*. Quoique ce canal soit ouvert au nord, il n'est sujet à aucun inconvénient: la grande plaine de glace en est si près qu'elle empêche qu'il n'y ait de grosses mers; les glaces qui y flottent, ne mettent point en danger les vaisseaux, parce que cette rade communique avec plusieurs autres formées par différentes isles, & entre chacune il y a des passages sûrs. Les anciens navigateurs Anglois ont donné le nom général de *Fair-Haven* à tous les détroits & havres formés par ce grouppe d'isles. Fotherby en a dressé une carte en 1614. Ils appellerent *Havre du Nord* celui dans lequel le *Race-horse* & la *Carcasse* mirent à l'ancre, & *Havre du Sud* celui de *Smerenberg*, éloigné d'environ onze milles, & dans lequel les Anglois mouillerent au mois d'Août. Il y en a en outre plusieurs autres & deux en particulier, nommés le *Trou de Cook* & le *Norways*, où nos voyageurs ont trouvé plusieurs bâtimens Hollandois.

COMME la côte est escarpée, les deux équipages complèterent facilement leurs provisions d'eau dans les courans que produit la fonte des neiges & qui tomboient en plusieurs endroits des fentes des rochers. M. Phipps s'établit sur une petite isle ou roche platte, à environ trois milles du vaisseau, & presque au centre de ces isles, qui forment plusieurs excellentes rades; il crut que c'étoit le lieu le plus propre pour dresser une tente & faire des observations. La brume du 14 l'empêcha de se servir des instrumens. Il regretta beaucoup ce contretems, parce qu'il craignit qu'il l'eût privé de la seule occasion qu'ils auroient de faire des observations dans ces latitudes avancées; cependant comme ils eurent peu de vent, & que le tems fut très-beau du 15 au 18 au matin, il profita de cet intervalle le mieux qu'il lui fût possible. Lors même que dans ces parages le ciel est le plus clair, il n'est jamais sans nuage; c'est ce qui a empêché les Anglois de voir la lune pendant tout leur séjour à terre & de compter sur leurs observations du soleil; M. Lyons n'a jamais pu d'ailleurs prendre des hauteurs correspondantes, pour connoître le mouvement journalier du *garde-tems*. Il est vrai qu'une fois ils eurent le bonheur d'observer une révolution du soleil, qui leur servit à juger de la marche de l'horloge à pendule qui battoit les secondes à Londres. Pendant le cours de cette expérience, on fit sans cesse une attention particuliere à l'état du thermometre, & M. Phipps fut fort surpris de voir qu'il y avoit si peu de différence entre le point où il étoit à midi & celui où il étoit à minuit. Sa plus grande hauteur fut de 58 degrés ½ à onze heures du matin, & à minuit elle fut de 51 degrés.

LE 16, à midi, le tems étoit très-beau & d'une clarté remarquable. Le thermometre étant à l'ombre à 49 degrés, il s'éleva en peu de minutes à 89 degrés ½, lorsqu'il fut exposé au soleil, & il resta à ce degré pendant quel-

que tems, jusqu'à ce qu'une petite brise qui s'éleva le fit retomber à 10 degrés presque dans un instant: le tems étoit alors un peu plus chaud; ce qui me fait croire que si, dans ces latitudes, on graduoit un thermometre suivant l'impression que fait l'air sur les hommes, le point de température seroit à environ 44 degrés de l'échelle de Fahrenheit (*q*). De cette isle le capitaine leva le plan de la côte du Spitzberg, afin de déterminer la situation de toutes les pointes & ouvertures, ainsi que la hauteur des montagnes les plus remarquables. La plus grande base qu'il put prendre dans l'isle, ne fut que de six cents dix-huit pieds; longueur qu'il détermina avec le théodolite, & qu'il mesura avec une perche; il trouva que les deux résultats ne différoient pas de plus de trois pieds. Pour éprouver jusqu'à quel point on pouvoit compter sur l'exactitude de cette méthode, M. Phipps s'embarqua sur un bateau; & là, au moyen d'un petit sextant d'Hadley, il prit les angles entre sept objets, qui s'entrecoupoient exactement lorsqu'il les eut placés sur le plan. Quelques jours après, il acquit une nouvelle preuve de l'exactitude de ses mesures, en prenant les gissemens de *Vogel-Sang* & de la pointe d'Hackluyt, qui répondent exactement à leur position sur sa carte.

VOYAGE AU POLE BORÉAL.

Le 17, le tems étant très-clair, M. Phipps monta sur une des collines, d'où il pouvoit découvrir un espace de plusieurs lieues au nord-est; la glace paroissoit uniforme & compacte aussi loin que s'étendoit la vue. Pendant son séjour sur cette isle où il fit ses observations, il reconnut qu'elle gît par les 79 degrés 50 minutes de latitude & les 10 degrés 2 minutes 30 secondes de longitude est; la déclinaison de l'aimant étoit de 20 degrés 38 minutes ouest & l'inclinaison de 82 degrés 7 minutes: la latitude du *Rocher-fourchu* étoit de 79 degrés 53 minutes; sa longitude, 9 degrés 59 minutes 30 secondes est; la latitude de la pointe d'Hackluyt étoit de 79 degrés 47 minutes, & sa longitude, 9 degrés 11 minutes 30 secondes est. La marée s'élevoit d'environ quatre pieds, & commençoit à une heure & demie dans les pleines & les nouvelles lunes. Sa direction entre les diverses isles parmi lesquelles passoit le flot, paroissoit venir du sud.

Le 18, le tems, qui fut calme depuis le 14, avoit donné le tems d'achever les observations & de remplir les futailles: une brise s'élevant le matin, le capitaine alla à terre pour rapporter les instrumens à bord. Entre onze heures & minuit, ils avoient fait environ huit lieues & la glace les empêcha d'aller plus loin. Ils en rangerent les bords au sud. A deux heures du matin, étant embarrassé dans ces glaces, M. Phipps revira & laissa des ordres pour gouverner à l'est le long de ses bords, dès que l'on pourroit doubler la pointe; espérant que s'il n'y avoit point d'ouverture entre la terre & la glace, il seroit du moins en état de décider si elles étoient jointes ensemble & peut-être de courir dessus la terre, s'il y avoit quelque apparence de passage de ce côté. Partout où s'étendoit leur vue, la glace ne formoit alors qu'une masse solide & l'on n'appercevoit point d'eau au nord.

Le 19, à six heures du matin, ils étoient arrivés à l'est parmi les glaces

(*q*) Ce qui se rapporte à 6 degrés & demi au-dessus de la congelation de l'échelle de Réaumur.

flottantes qui étoient en très-grand nombre sur la côte, près de la grande masse qui se prolongeoit au nord & à l'est; la terre près *Deer-Field* (le champ des daims) n'étoit pas éloignée de quatre milles, & la profondeur de l'eau avoit diminué jusqu'à vingt brasses. Nos navigateurs se trouverent arrêtés à peu près dans le même endroit où ils l'avoient déja été deux fois; la glace qui avoit la même position qu'auparavant, enfermoit la terre, sans qu'il y eût aucun passage à l'est ou au nord; M. Phipps rebroussa donc chemin à l'ouest. A midi, la partie la plus septentrionale de Vogel-Sang leur restoit au sud-ouest ¼ sud à la distance d'environ sept lieues. Le tems étant très-beau & le vent à l'est, ils trouverent moyen de côtoyer la glace à l'ouest; pendant le courant de cette journée, ils entrerent dans toutes les bayes, firent le tour de toutes les pointes de glace, en cherchant une ouverture, & ils en rangerent de près la grande masse, ordinairement à une encablure du vaisseau.

Le 20, à trois heures & demie du matin, ils n'appercevoient plus la terre, & ils crurent qu'ils étoient à plus de 80 degrés ¼ de latitude. Quelques-unes des ouvertures qui avoient près de deux lieues de profondeur, les avoient flattés de l'espoir de passer au nord; mais ils reconnurent bientôt que ces ouvertures n'étoient rien autre que des bayes dans la grande masse de glace. A une heure de l'après-midi, ils étoient, suivant l'estime, à environ 80 degrés 34 minutes de latitude, à peu près dans le même endroit où ils avoient été le 9. Sur les trois heures de l'après-midi, ils arriverent vers quelque chose qui ressembloit à une ouverture au sud-ouest, & ils trouverent que la glace s'étendoit fort loin au sud.

Le 21, on continuoit toujours à ranger les bords de la glace qui couroit au sud. A midi, ils étoient par observation, aux 79 degrés 26 minutes de latitude, vingt-cinq milles au sud de leur estime. Comme la direction de la glace les conduisoit au sud, & que le courant portoit du même côté, M. Phipps mit le cap au nord & à l'ouest, en serrant la glace de près, pour voir si la mer étoit ouverte au nord. A neuf heures du soir, il n'y avoit point de fond par deux cents brasses de ligne. A dix heures, on entra dans un courant de glaces flottantes; le tems fut beau, mais froid, tout le jour & quelquefois brumeux.

Le 22, à deux heures du matin, portant au nord-est, sur la grande plaine de glaces, le tems devint brumeux bientôt après. A six heures, ils virent la glace, & le ciel étant toujours sombre, on mit le cap au sud-sud-est, dans la crainte d'être arrêté dans les glaces. L'air étoit très-froid.

Le 23, à minuit, ils revirerent de bord pour gouverner sur la grande masse de glace. La latitude observée étoit de 80 dégrés 13 minutes 38 secondes. La matinée fut pluvieuse & la soirée belle; on manœuvroit toujours au nord & à l'est, avec le vent d'est. A six heures du soir, le *rocher-fourchu* leur restoit au sud à environ six lieues; la sonde rapporta deux cents brasses, fond de vase; le plomb parut y avoir enfoncé du tiers de sa longueur. A deux heures du matin, ayant peu de vent & une houle du sud-ouest, M. Phipps porta au nord parmi les glaces flottantes. A deux heures & demie, la grande masse de glace étoit à une encablure du vaisseau, & les glaces flottantes le serroient de si près que l'on fut obligé de virer vent arriere, n'ayant pas assez de place

pour revirer vent devant; la glace donna des coups très-violens au vaisseau dans cette manœuvre, & un des morceaux qui vint à se placer dessous la quille, le souleva pendant près d'une minute, avant que le poids du bâtiment ne l'eût brisé. On avoit tellement renforcé avec des fers le *Race-horse* & la *Carcasse*, que tous ces chocs ne leur firent aucune avarie; & s'il n'y avoit eu d'autre danger à craindre, le commandant auroit pu en toute sûreté forcer le passage à travers ces glaces flottantes & examiner par-là s'il y avoit quelque ouverture. La pointe d'Hackluyt restoit au sud 50 dégrés ouest à la distance d'environ sept lieues.

Le 24, cette position de la glace les empêcha d'avancer directement au nord, & après tant de tentatives inutiles, il n'y avoit aucune apparence que l'on pût avoir plus de succès à l'ouest. Il étoit impossible de faire ce dernier effort avec un vent d'est & une houle grosse, parce que d'un côté le vent soufflant de ce rumb, empiloit les glaces flottantes à l'ouest, & de l'autre, les lames les battant avec force, il n'y avoit alors aucun moyen d'approcher. A l'est, l'eau étoit tranquille & unie & détachoit les glaces flottantes des bords de la grande masse; ils espéroient encore y trouver un courant qui leur en faciliteroit l'entrée vers le nord; enfin, ils pouvoient rebrousser chemin à l'aide d'un vent d'est, si des obstacles les empêchoient de continuer leur route. D'ailleurs, puisque les glaces étoient une barriere impénétrable au nord & à l'ouest, il falloit nécessairement alors reconnoître jusqu'où l'on pouvoit s'avancer à l'est, & poursuivre ainsi le voyage au nord. Ces considérations déterminerent M. Phipps à aller au plus près à l'est, & à faire un dernier effort pour s'ouvrir un passage, à l'endroit où il avoit été repoussé trois fois. En manœuvrant à l'est, ils se tinrent aussi près de la grande masse de glace qu'il étoit possible. A midi, le *Rocher-fourchu* restoit au sud-ouest ¼ sud à environ sept lieues. A six heures, ils manœuvrerent au nord-est, & à neuf ils gouvernerent au sud-est, la glace paroissant plus ouverte de ce côté: ils avoient des vents frais & un tems brumeux. Le vaisseau toucha d'une maniere violente, en tâchant de forcer le passage & d'écarter les glaçons. A minuit, le vent fraîchit, & ils prirent deux ris de leurs huniers. S'ils avancerent ce jour-là un peu plus loin, que dans aucune des premieres tentatives qu'ils avoient faites du même côté, c'est probablement parce que les vents étoient frais, & que l'été étoit plus avancé. On continua à côtoyer la glace, & à deux heures du matin, la partie septentrionale de Vogel-Sang & la pointe d'Hackluyt leur restoient l'une par l'autre au sud 65 dégrés ouest & le *Rocher-fourchu* au sud 52 dégrés ouest. On étoit à environ trois lieues de la partie la plus proche de la côte. Lorsque M. Phipps quitta le pont à quatre heures du matin, ils étoient fort près de l'endroit où les vaisseaux avoient été arrêtés dans la glace le 7 au soir, mais un peu plus loin à l'est; ils passerent sur le même bas-fond qu'ils rencontrerent alors, & la sonde rapportoit vingt brasses, fond de roche. Ils étoient toujours parmi les glaces flottantes; mais elles n'étoient pas aussi serrées les unes contre les autres que l'on les avoit trouvées plusieurs fois auparavant.

Le 25, à sept heures du matin, la profondeur de l'eau avoit augmenté jusqu'à cinquante-cinq brasses, & ils étoient continuellement parmi des glaces flot-

tantes. A midi, la sonde rapporta soixante & dix brasses, fond de vase, à environ trois milles de distance de la terre la plus proche. A deux heures après-midi, ils dépasserent *Deer-Field*, après l'avoir entrepris déja tant de fois sans succès; & trouvant que la mer étoit ouverte au nord-est, ils conçurent les plus flatteuses espérances d'avancer au nord. Depuis cet endroit, en tournant à l'est, la côte présente un aspect différent de celui des autres côtes; les montagnes, quoiqu'élevées, ne sont ni aussi escarpées, ni aussi pointues, ni aussi noires qu'à l'ouest. Il est vraisemblable que c'est à cause de cette diverse apparence de la côte, que les anciens navigateurs ont donné aux places des environs les noms de *grêve-rouge*, *colline-rouge* & *rocher rouge*. L'un d'eux parlant de cet endroit, a décrit tout le pays en peu de mots: „ ici, dit-il, j'ai vu que la „ terre & l'argille étoient plus pures que celles que j'avois trouvées dans tout „ le pays; mais il n'y croissoit pas plus de plantes qu'ailleurs." A deux heures de l'après-midi, on avoit peu de vent & en vue l'isle *Moffen*, qui est très-basse & très-platte.

La *Carcasse* étant toujours en calme le soir fort près de l'isle, le capitaine Lutwidge profita de cette occasion pour se procurer la description suivante qu'il a communiquée à M. Phipps & qui est très-exacte.

„ A dix heures du soir, le milieu de l'isle Moffen nous restoit à l'est $\frac{1}{4}$ sud-„ est à la distance de deux milles; la sonde rapportoit treize brasses, fond de „ roche, avec une vase d'un brun léger & des coquilles brisées. J'envoyai le „ maître & des matelots à terre; ils trouverent que l'isle étoit à-peu-près „ d'une forme circulaire d'environ deux milles de diametre; ils virent au mi-„ lieu un petit lac entierement glacé, excepté dans l'espace de trente ou qua-„ rante verges autour des bords, où il y avoit de l'eau, remplie de morceaux „ de glaces flottantes; cette eau étoit si basse qu'ils la passerent à gué & qu'ils „ allerent sur la masse de glace ferme. Le terrein entre la mer & le lac est „ d'une demi-encablure sur un quart de mille de large, & toute l'isle est cou-„ verte de gravier & de petites pierres, sans la moindre marque de verdure ou „ de végétation d'aucune espece. Ils ne virent qu'un morceau de bois flottant „ d'environ trois brasses de long avec sa racine, & aussi épais que le mât de „ misaine de la *Carcasse*; il avoit été jetté sur la partie élevée de la terre, „ & il étoit penché vers le lac. Ils apperçurent trois ours, un grand nombre „ de canards, d'oies sauvages & d'autres oiseaux marins, & des nids dans tou-„ te l'isle. Il y avoit une inscription sur le tombeau d'un Hollandois qui y „ fut enterré au mois de Juillet 1771. La marée étoit basse à onze heures, „ lorsque la chaloupe débarqua, & elle paroissoit refouler de huit ou neuf „ pieds. Nous rencontrâmes alors un courant qui portoit le vaisseau au nord-„ ouest de l'isle; auparavant nous en avions un qui nous entraînoit au sud-est „ vers l'isle, & qui nous faisoit faire un mille par heure. Sur le côté occi-„ dental, la sonde rapporta deux brasses, fond de beau sable blanc, à une „ longueur de vaisseau de la grêve; & elle en rapporta cinq, même fond, à „ un demi-mille de distance."

Les sondes aux environs de cette isle & à l'est paroissent correspondre à la nature de la côte. A l'ouest, les rochers sont élevés & les côtes escarpées; dans l'isle, la terre inclinoit davantage, les sondes étoient moindres & de trente

trente à dix brasses. Il est étonnant qu'aucuns des anciens navigateurs, qui sont si exacts & si détaillés dans leurs descriptions de la côte, n'aient pas parlé de cette isle, qui est si remarquable & si différente de tout ce qu'on apperçoit sur la côte occidentale. Mais on dira peut-être qu'elle n'existoit pas alors, que les courans qui viennent du grand océan sur le côté ouest du Spitzberg & à travers le détroit de Waygat se rencontrant, ont formé cette espece de banc, & qu'ils ont occasionné cette quantité de glace qui enferme ordinairement la côte dans les environs.

Le 26, sur les deux heures du matin, ayant peu de vent & du brouillard, le *Race-horse* fit des signaux à la *Carcasse* pour marcher de conserve. A trois heures & demie de l'après-midi, ils étoient par les 12 degrés 20 minutes 45 secondes de longitude est; la déclinaison de l'aimant, prise par un résultat moyen de 5 azimuths, de 12 degrés 47 minutes ouest. A neuf heures, voyant la terre à l'est, ils gouvernoient au nord avec un petit vent & n'avoient d'autre glace en vue que celle qu'ils venoient de dépasser.

Le 27, faisant toujours des efforts pour avancer au nord-est, ils rencontrerent quelques glaces flottantes; cependant, comme la mer avoit été ouverte depuis Deer-Field jusqu'où ils étoient, M. Phipps conçut de grandes espérances sur la réussite du passage; mais à midi étant, suivant l'estime, par les 80 degrés 48 minutes de latitude, ils furent arrêtés par la grande masse de glace qui étoit entierement solide & qui couroit en ligne droite à peu près est & ouest. Après avoir reviré, on mit à la cape, on sonda près des bords, & la ligne rapporta soixante & dix-neuf brasses, fond de vase.

Le 28, à minuit, la latitude observée étoit de 80 degrés 37 minutes. La grande masse de glace couroit toujours dans la même direction; en continuant de gouverner à l'est, le commandant découvrit au nord plusieurs ouvertures de deux ou trois milles de profondeur; il fit entrer le vaisseau dans toutes, en forçant de voiles, parmi les glaces flottantes qu'on y trouva en beaucoup plus gros monceaux qu'à l'ouest. A six heures du matin, la déclinaison de l'aimant, prise par six azimuths, étoit de 11 degrés 56 minutes ouest & l'horison d'une clarté remarquable. A midi, étant tout près de la grande plaine de glace, ils se trouvoient, par observation, au 80 degré 36 minutes. La sonde rapporta cent une brasses, fond de vase. L'après-midi, le vent souffla du nord grand frais, avec une brume épaisse. Les glaçons s'attachoient en grande quantité aux agrêts. Les glaces flottantes étoient épaisses & nombreuses: le navire se trouva tellement engagé, que l'on fut obligé de reculer à une distance considérable à l'ouest & au sud, avant que de pouvoir l'en débarrasser. Ils eurent ensuite une mer libre & un tems clair, & mirent le cap au nord-est. A cinq heures & demie, le vaisseau étoit par les 15 degrés 16 minutes 45 secondes de longitude est. A sept heures, la terre la plus orientale leur restoit à l'est ½ nord à la distance d'environ sept ou huit lieues. Il paroissoit y avoir des bayes profondes & des isles, & c'étoit probablement ce que les cartes Hollandoises appellent les *sept isles*; elles sembloient être environnées de glace. M. Phipps porta au sud, espérant d'avancer au sud-est autour de la glace, entre la grande masse & la terre, où la mer paroissoit plus ouverte.

Le 29, à minuit, la latitude, par observation, étoit de 80 degrés 21 mi-

nutes. A quatre heures, on revira de bord tout près de la glace; on largua la misaine & on mit le petit hunier sur le mât, parce que le vaisseau avoit fait trop de chemin parmi les glaces flottantes. A midi, la latitude observée étoit de 80 degrés 24 minutes 56 secondes. Une ouverture supposée être l'entrée du détroit de Waygat, leur restoit au sud; ils avoient la terre la plus septentrionale au nord-est ¼ est. La côte la plus proche étoit éloignée d'environ quatre milles. L'après-midi, l'officier de quart vint avertir le capitaine qu'ils étoient très-près d'un petit rocher à fleur d'eau; en allant sur le pont, celui-ci le découvrit à un peu plus d'une longueur de vaisseau à bas-bord, & disposa le gouvernail de maniere à l'éviter: avant que cette manœuvre fut achevée, ils en étoient tout près, & s'apperçurent que c'étoit un très-petit morceau de glace couvert de gravier. Le soir, ils ne voyoient que par la réflexion de la glace la partie septentrionale des isles; il tardoit beaucoup à M. Phipps d'en avoir fait le tour, parce qu'il comptoit toujours trouver une ouverture au-dessous de la terre. Etant dans le voisinage d'une isle basse & platte, opposée au détroit de Waygat, & qui n'est pas plus élevée, mais beaucoup plus large que celle de Moffen, ils eurent une grosse houle du sud avec un petit vent & la sonde rapportoit de dix à vingt brasses. Après avoir dépassé cette isle, en approchant de la haute terre à l'est, la mer devint profonde tout-à-coup, & la sonde donna cent dix-sept brasses. Comme il y avoit peu de vent & un tems très-clair, deux officiers allerent dans un bateau à la chasse des chevaux marins, & ils descendirent ensuite sur l'isle basse: à six heures ces mêmes officiers arriverent de l'isle; en revenant, ils avoient tiré & blessé un cheval marin, qui replongea immédiatement & qui reparut bientôt sur l'eau avec un grand nombre d'autres. Ces animaux se réunirent tous pour attaquer le bateau; ils arracherent une rame des mains d'un des matelots, & ce fut avec peine qu'on les empêcha de briser ou de faire chavirer le bâtiment; la *Carcasse* qui vit ce combat, détacha sa chaloupe à l'aide des deux officiers, & nos gens parvinrent enfin à disperser ces animaux. Un des bateaux du capitaine Lutwidge avoit été quelques jours auparavant attaqué de la même maniere à la hauteur de l'isle Moffen. Le docteur Irving qui étoit de cette expédition, a donné à M. Phipps la description suivante de cette isle basse. La voici en son entier:

„ NOUS trouvâmes plusieurs gros sapins couchés sur la côte, à seize ou „ dix-huit pieds au-dessus du niveau de la mer. Quelques-uns de ces arbres „ avoient soixante & dix pieds de long & avoient été déracinés; d'autres cou- „ pés à la hache, & entaillés à douze pieds de distance en distance. Ce bois „ n'étoit gâté en aucune maniere, & les coups de hache n'étoient point effa- „ cés. Il y avoit aussi quelques douves de tonneaux & des poutres équarries. „ La grêve étoit composée de vieux merrain, de sable & d'os de baleine.

„ L'ISLE, qui a environ sept milles de long, est platte & composée prin- „ cipalement de pierres de dix-huit à trente pouces de largeur, la plupart „ hexagones, & placées commodément pour qu'on puisse se promener des- „ sus; le milieu de l'isle est couvert de mousse, de cochléaria, d'oseille & d'un „ petit nombre de renoncules qui étoient alors en fleur. Deux rennes pais- „ soient sur la mousse; nous en tuâmes un, & nous le trouvâmes gras &

„ d'un excellent goût. Nous vîmes un renard d'un gris léger, & un petit ani-
„ mal un peu plus gros qu'une belette; il avoit les oreilles courtes, la queue
„ longue & la peau tachetée de blanc & de noir. L'isle est remplie de peti-
„ tes beccassines, semblables à celles d'Angleterre. Les canards couvoient
„ alors leurs œufs, & nous apperçûmes plusieurs oies sauvages qui cherchoient
„ de la pâture sur le bord de l'eau."

Quand M. Phipps quitta le pont à six heures du matin, le tems étoit entierement calme & d'une clarté remarquable. Il découvrit beaucoup de glace au nord-est parmi ces isles; mais il y avoit aussi une eau profonde entre les masses, ce qui lui fit espérer que lorsqu'il s'éleveroit une brise, il pourroit percer au nord par ce côté.

Le 30, peu de vent & calme tout le jour. Nous avançâmes un peu au nord & à l'est. A midi, suivant une observation, ils étoient par les 80 degrés 31 minutes de latitude, & à trois heures de l'après-midi, aux 18 degrés 48 minutes de longitude est, parmi les isles & dans les glaces, sans apparence de trouver une ouverture. Entre onze heures du soir & minuit, le capitaine envoya le maître (M. Crane) dans un bateau à quatre rames au milieu des glaces, pour voir si le petit bâtiment pourroit les traverser, & si le vaisseau en forçant de voiles, viendroit enfin à bout de s'ouvrir plus loin un passage; il lui ordonna en même tems, s'il pouvoit gagner la côte, de gravir sur une des montagnes, afin de découvrir si l'on appercevoit les extrémités de la glace à l'est & au nord. A cinq heures du matin, la glace les environnant de toutes parts, on mit dehors les ancres à glace, & amarra le long d'une des grandes masses. Le maître revint entre sept & huit heures, accompagné du capitaine Lutwidge qui l'avoit joint à terre. Ils avoient monté tous deux sur une haute montagne, d'où leur vue s'étendoit à l'est & au nord-est l'espace de dix ou douze lieues, sur une plaine continue de glace unie, & qui n'avoit d'autres bornes que celles de l'horison. Ils découvrirent une terre qui s'étendoit au sud-est, & qui est marquée dans les cartes Hollandoises sous la forme de plusieurs isles. Ils remarquerent que la grande masse de glace, que l'on avoit côtoyée de l'ouest à l'est, étoit jointe à ces isles, & que de-là elle touchoit à ce qu'on appelle *la Terre nord-est*. La glace avoit gagné de l'étendue & de la solidité pendant leur voyage; en revenant, ils furent obligés souvent de traîner leur chaloupe sur cette glace pour arriver à d'autres ouvertures. Le tems étoit d'une sérénité & d'une douceur extrêmes; il est rare de voir un ciel aussi clair. La scene qui s'offroit aux yeux, étoit très-pittoresque; les deux vaisseaux se trouvoient en calme dans une grande baye; on appercevoit entre les isles qui la formoient trois ouvertures & quelque courant d'eau: cette baye étoit partout entourée de glace, aussi loin que pouvoit s'étendre la vue; il n'y avoit pas un souffle d'air; la mer étoit parfaitement unie; la glace étoit couverte de neige, basse & partout égale, si l'on en excepte un petit nombre de morceaux brisés près des bords; les mares d'eau qu'on découvroit au milieu de ces gros morceaux de glace, étoient recouvertes aussi d'une glace plus légere & plus récente.

Le 31, à neuf heures du matin, ayant une brise légere de l'est, ils abattirent au large, & tâcherent de forcer le passage à travers la glace. A midi,

cette glace étoit si dure & si bien fermée, que ne pouvant continuer la route, on amarra une seconde fois sur la glace. L'après-midi, l'équipage du *Race-horse* remplit les futailles d'une eau douce de glace trouvée très-pure & très-bonne. La *Carcasse* suivit, & fut arrêtée par la même masse. Cette glace avoit huit verges dix pouces d'épaisseur à une extrémité, & sept verges onze pouces à l'autre. A quatre heures de l'après-midi, la déclinaison de l'aimant étoit de 12 dégrés 24 minutes ouest; la longitude étoit en même tems de 19 dégrés 0 minutes 15 secondes est: ce qui prouve que les navires avoient gagné peu de chemin à l'est depuis la veille. Beaucoup de calme la plus grande partie du jour; le tems fut très-beau; la glace qui s'étendoit & s'affermissoit de plus en plus, entouroit de tous côtés les deux vaisseaux. On ne découvrit point d'ouverture nulle part, excepté un trou d'environ un mille & demi de large, entre les deux bâtimens, qui completterent leurs provisions d'eau, & dont l'équipage joua & s'amusa tout le jour sur la glace. Les pilotes se trouvant beaucoup plus au nord qu'ils n'avoient jamais été, & la saison s'avançant, commencerent à s'allarmer sur leur situation.

Août. LE premier Août. La glace faisoit sans cesse des progrès; il ne restoit pas alors la plus petite ouverture. Le *Race-horse* & la *Carcasse* étoient à moins de deux longueurs de vaisseaux l'un de l'autre, séparés par la glace, & n'ayant pas de la place pour revirer, la glace étoit la veille unie partout & presqu'au niveau de la surface de la mer; mais alors les morceaux s'étoient empilés les uns sur les autres, & formoient en beaucoup d'endroits une espece de montagne plus haute que la grande vergue. A midi, la latitude, mesurée par deux observations, étoit de 80 dégrés 17 minutes.

LE 2, tems pluvieux & d'une brume épaisse; le vent frais de l'ouest; les glaces autour du vaisseau étoient un peu plus flottantes que la veille; mais à chaque instant, elles venoient se choquer & s'arrêter contre les bâtimens; de sorte que sans un vent frais de l'est ou du nord-est, il n'y avoit aucune probabilité de pouvoir jamais en sortir. On n'appercevoit pas un seul endroit où la mer fût ouverte, si ce n'est un petit coin vers la pointe occidentale de la terre nord-est. Les sept isles, la terre nord-est & la mer glacée, formoient presque un bassin; l'on n'y voyoit que quatre pointes ouvertes par où la glace pût s'écouler, si un vent favorable venoit par hasard à le rompre.

LE 3, le tems fut très-beau, clair & calme; on remarqua que les vaisseaux avoient dérivé fort loin à l'est; la glace étoit beaucoup plus dure que les jours précédens & le passage par où ils étoient venus de l'ouest, fermé: ils ne voyoient la mer ouverte ni de ce côté, ni d'aucun autre. Les pilotes ayant témoigné le désir de reculer en arriere, s'il étoit possible, les deux équipages se mirent à l'ouvrage à cinq heures du matin, pour couper un passage à travers la glace, & touer les deux vaisseaux à l'ouest à travers les petites ouvertures. La glace étoit très-profonde, & les matelots en scierent quelquefois des pieces qui avoient douze pieds d'épaisseur. Ce travail dura tout le jour, mais sans aucun succès; malgré tous les efforts, on ne pût remorquer les bâtimens qu'à plus de trois cents verges à l'ouest à travers la glace, & en même tems un courant les avoit fait dériver fort loin au nord-est & à l'est, ainsi que la masse de glace à laquelle ils étoient pris; ce même courant avoit d'ailleurs chassé de

l'ouest, entre les isles, les glaces flottantes; elles y étoient entassées & aussi fermes que la grande masse.

Le 4, calme tout plat jusqu'au soir, lorsqu'on conçut quelque espérance d'un petit vent qui s'éleva à l'est; mais il ne dura pas longtems, & il ne fut d'aucun avantage. Le vent étoit alors au nord-ouest, avec une brume très-épaisse & le vaisseau chassoit à l'est. Les pilotes sembloient craindre que la glace ne s'étendît très-loin au sud & à l'ouest.

Le 5, comme il devenoit à chaque instant moins probable que l'on pût dégager les vaisseaux, & que la saison étoit déja fort avancée, il falloit se hâter de prendre une résolution sur les moyens qu'on employeroit pour sauver les équipages. La position des bâtimens empêchoit de découvrir quel étoit l'état de la glace à l'ouest; ce qui devoit en grande partie influer sur le parti qui restoit à prendre; M. Phipps envoya M. Walden, un des officiers de poupe & deux pilotes, sur une isle qui étoit à environ deux milles, appellée dans les cartes *Isle de Walden;* il les chargea d'examiner attentivement si la mer étoit ouverte de quelque côté.

Le 6, M. Walden & les pilotes revinrent le matin, & rapporterent que la glace, quoique fermée entierement tout autour, étoit ouverte à l'ouest le long de la pointe par où les navires étoient venus. Ils ajouterent, que lorsqu'ils étoient sur l'isle, ils avoient eu un vent très-frais de l'est, quoiqu'on eût eu presque calme tout le jour à l'endroit où étoient les vaisseaux: cette circonstance affoiblit considérablement les espérances conçues jusqu'alors de pouvoir sortir de la baye au premier vent d'est. „ Nous étions dans une cruelle al-
„ ternative," ajoute M. Phipps: „ il falloit attendre patiemment si un bon tems
„ ne rechasseroit pas les vaisseaux en pleine mer, ou bien il falloit sauver nos
„ équipages dans les chaloupes. Le *Race-horse* & la *Carcasse* avoient dérivé
„ jusques dans un bas-fond, où nous n'avions que quatorze brasses d'eau. Si la
„ cale, ou la glace qui s'étoit attachée aux vaisseaux, venoit à prendre fond,
„ ils étoient infailliblement perdus, & il est probable qu'ils auroient chaviré.
„ D'un côté, nous ne devions pas abandonner trop précipitamment l'espoir de
„ dégager les vaisseaux, & de l'autre, nous ne pouvions nous y livrer que lors-
„ qu'il ne resteroit plus aucun moyen de délivrance. Comme nous n'avions point
„ de havre ni de port pour les y retirer, en les laissant-là pendant l'hiver, il
„ n'y avoit point d'apparence qu'ils pussent encore servir au printems; nous
„ avions très-peu de provisions pour cette entreprise; si d'ailleurs on pouvoit
„ l'exécuter; & en supposant ce qui sembloit impossible, que nous pus-
„ sions nous réfugier sur les rochers les plus proches, & y dresser quelques
„ huttes ou cabanes, afin d'être en état d'y passer l'hiver, nous étions alors
„ dans un parage qui n'est point fréquenté par les navigateurs & où les vais-
„ seaux n'ont jamais entrepris de venir; les mêmes difficultés par conséquent
„ subsisteroient toujours l'année suivante, sans avoir les mêmes ressources. Le
„ reste des équipages, suivant toute apparence, seroit malade à cette époque;
„ nous n'aurions plus de provisions; la mer ne seroit pas si ouverte, parce que
„ le tems avoit certainement été plus clair cette année qu'il ne l'est ordinaire-
„ ment. En effet, nous ne devions pas espérer que même avec toutes les
„ commodités possibles, une grande partie de nos gens pût survivre aux maux

„ que nous aurions à souffrir dans un pareil hiver; d'où l'on peut juger du peu „ d'espoir qui nous restoit dans l'état où nous nous trouvions. D'un autre cô- „ té, l'entreprise de traîner les chaloupes à une si grande distance sur la glace „ & d'y embarquer les deux équipages, ne présentoit pas des difficultés „ moins effrayantes; & en restant plus longtems dans cet endroit, nous nous „ exposions à y être bientôt surpris par le mauvais tems qui s'approchoit. On „ ne sçait pas jusqu'à quand les Hollandois séjournent au nord: si les havres „ septentrionaux ne sont point embarrassés de glaces, ils y restent jusqu'au „ commencement de Septembre; mais lorsque les glaces commencent à flot- „ ter, ils les quittent sur le champ. J'assemblai les officiers des deux équi- „ pages, & je les informai du dessein où j'étois de préparer les chaloupes pour „ nous sauver. Je les fis mettre dehors tout de suite, ainsi que les canots, „ & nous prîmes toutes les précautions qui dépendoient de nous pour les ren- „ forcer & les rendre plus solides. Ces préparatifs devoient prendre quel- „ ques jours. L'eau diminuant, & les vaisseaux dérivant fort vîte au nord- „ est vers les rochers, je fis faire des sacs de toile où chacun pût mettre du „ pain, en cas que nous fussions obligés de nous sauver tout-à-coup dans les „ chaloupes. J'envoyai aussi un matelot au nord, & la *Carcasse* en envoya „ un autre à l'est, afin qu'en sondant partout où ils trouveroient des crevasses „ dans la glace, nous fussions avertis du danger avant que les vaisseaux ou la „ glace à laquelle ils étoient attachés prissent fond. Dans ce cas, quelques „ minutes auroient suffi pour les mettre en pieces ou les couler à fond. Le „ tems étoit mauvais; la plus grande partie du jour fut brumeuse & un „ peu froide.

„ LE 5, le matin, je descendis sur la glace avec la chaloupe, à laquelle on „ avoit mis des patins; elle glissoit plus aisément que je ne l'aurois imaginé, „ & on la traîna l'espace d'environ deux milles. Nous retournâmes ensuite à „ bord pour dîner. Trouvant que la glace étoit un peu plus ouverte près des „ vaisseaux, je voulus tenter de les faire marcher. Le vent souffloit, mais foi- „ blement. Nous mîmes les voiles, & le *Race-horse* & la *Carcasse* firent „ environ un mille à l'ouest. Ils remuoient, il est vrai, mais très-lentement, „ & ils n'étoient pas beaucoup plus loin à l'ouest que lorsqu'ils étoient enfer- „ més. Cependant j'enverguai toutes les voiles, afin de forcer le passage si „ la glace venoit à se rompre. Malgré les fatigues & les peines qu'essuyerent „ les équipages en traînant la chaloupe, ils se comporterent très-bien & sans „ murmurer; les Matelots sembloient contens de quitter les vaisseaux; cette „ idée ne les épouvantoit plus, & ils avoient une entiere confiance en leurs „ officiers. En faisant tous les efforts imaginables, les chaloupes ne pouvoient „ pas arriver au bord de l'eau avant le 14; & si, à cette époque, les vais- „ seaux n'avoient point changé de position, j'aurois été blâmable de rester „ plus longtems à bord. En attendant, je résolus de conduire les deux en- „ treprises à la fois, de traîner sans cesse les chaloupes, sans omettre aucune „ occasion d'ouvrir un passage aux vaisseaux à travers les glaces.

„ LE 8, à quatre heures & demie du matin, je chargeai deux pilotes & „ trois matelots d'aller examiner l'état de la glace à l'ouest, & juger s'il y „ avoit encore quelque espérance de dégager les vaisseaux. Ils revinrent nous

„ dire à neuf heures, qu'elle étoit très-ferme & très-dure, & qu'elle étoit „ divisée en grandes plaines. Entre neuf & dix, je quittai le vaisseau avec „ l'équipage qui alloit traîner la chaloupe; on la tira l'espace de plus de trois „ milles. Le tems étant brumeux, & nos gens ayant beaucoup travaillé, je „ crus qu'il étoit à propos de retourner à bord entre six & sept heures du „ soir. Sur ces entrefaites, les vaisseaux avoient été entraînés à quelques ver- „ ges avec la glace à laquelle ils étoient pris & la masse s'étoit un peu rom- „ pue. A l'ouest, il y eut la nuit un petit vent & une brume épaisse; de „ sorte que je ne pus pas juger quel étoit précisément l'espace que les vaisseaux „ & les glaces avoient parcouru; mais la saison étoit si avancée, la délivran- „ ce des vaisseaux si incertaine, & la situation de l'équipage si critique, que „ malgré la lueur d'espérance que ce mouvement nous laissoit entrevoir, je „ ne crus pas qu'il fût prudent de cesser de traîner les chaloupes sur la glace.

„ Le 9, une brume épaisse le matin. Nous vînmes à bout de mouvoir „ un peu le vaisseau dans de très-petites ouvertures. Lorsque le tems s'é- „ claircit l'après-midi, nous fûmes agréablement surpris de voir que le *Race-* „ *horse* & la *Carcasse* avoient été entraînés à l'ouest, beaucoup plus loin que „ nous ne nous y attendions. Nous fîmes de grands efforts tout le jour; & „ nous gagnâmes à force de travail un peu de chemin à travers la glace, qui „ d'ailleurs commençoit à se fendre & à se rompre. Nous dépassâmes les cha- „ loupes que l'on continuoit de faire glisser à bras; je les envoyai chercher, „ & nous les prîmes à bord. Entre trois & quatre heures du matin, le vent „ souffloit de l'ouest, & il tomboit de la neige en abondance. L'équipage „ étant trop fatigué, nous fûmes obligés de cesser la manœuvre pendant quel- „ ques heures. Le chemin que les vaisseaux avoient fait à travers la glace, „ étoit cependant un événement favorable; le courant qui avoit rompu la „ glace pouvoit, en changeant de direction, nous faire perdre en un instant „ cet avantage, comme il nous l'avoit fait gagner. Lorsque nous étions au „ fond de la baye & sous la haute terre, nous avions éprouvé le peu d'effica- „ cité du vent d'est; mais comme nous nous étions frayé un passage au mi- „ lieu d'une aussi grande quantité de glaces, notre espoir se ranima, & nous „ crûmes qu'enfin un bon vent qui souffleroit de ce rumb suffiroit pour nous „ tirer de danger.

„ Le 10, le vent s'élevant au nord-nord-est le matin, nous mîmes toutes „ les voiles pour mettre le vaisseau en état de passer à travers un grand nom- „ bre de glaces très-considérables. Il éprouva plusieurs fois des chocs très- „ violens, & un de ces chocs brisa la verge de notre seconde ancre. Sur le „ midi, nous avions traversé toutes les glaces & nous étions en pleine mer. „ Je gouvernai au nord-ouest pour découvrir la glace, & je reconnus que la „ grande masse étoit dans l'état où nous l'avions laissée. A trois heures du „ matin, nous portâmes à l'ouest, avec une brise de l'est, entre la terre & la „ glace que nous voyions très-distinctement. Le tems étoit brumeux.

„ Le 11, nous mouillâmes dans le havre de Smeerenberg, afin de rafraî- „ chir les équipages après tant de fatigues. Nous y trouvâmes quatre des bâ- „ timens hollandois que nous avions laissés dans le Norways, lorsque nous fî- „ mes voile du Vogel-Sang, & sur lesquels j'avois compté pour nous ramener

VOYAGE AU POLE BORÉAL.

„ en Angleterre, en cas que nous fussions obligés d'abandonner les vaisseaux. „ Dans ce canal, non loin de la côte, il y a un bon mouillage, par treize „ brasses, fond de sable; il est à l'abri de tous les vents. L'isle, près de la- „ quelle nous étions à l'ancre, est appellée *isle Amsterdam*; le promontoire „ d'Hackluyt forme sa pointe la plus occidentale; c'est ici que les Hollandois „ avoient coutume autrefois de fondre leur huile de baleines, & l'on y voit „ encore les restes de quelques cabanes qu'ils avoient construites pour cela. Ils „ entreprirent une fois d'y former un établissement, & ils y laisserent pendant „ l'hiver quelques hommes, qui périrent tous. Les bâtimens hollandois se ren- „ dent toujours à cet endroit dans la derniere saison de la pêche de la ba- „ leine.

„ LE 12, nous portâmes les instrumens à terre, & nous y dressâmes promp- „ tement une tente; mais le tems fut si mauvais que nous ne pûmes faire au- „ cune observation ce jour-là, ni le suivant.

„ LE 13, nous eûmes de la pluie & un vent fort. Deux des bâtimens hol- „ landois firent voile pour la Hollande.

„ LE 14, le tems fut beau; il y eut peu de vent, & nous commençâmes „ nos observations.

„ NOUS les achevâmes le 18. Calme tout le jour. Pendant notre séjour à „ terre, j'établis une seconde fois l'horloge à pendule, mais je ne fus pas aussi „ heureux que je l'avois été auparavant; je ne pus jamais venir à bout d'ob- „ server une révolution du soleil ou de prendre des hauteurs correspondantes „ pour déterminer le midi. Nous eûmes occasion de mesurer la réfraction de „ la lumiere à minuit; notre résultat répondoit, à quelques secondes près, aux „ calculs qu'on trouve dans les tables de Bradley, en ayant égard aux petites „ différences qui dépendent des variations du barometre & du thermometre. „ Comme nous avions en vue le *Rocher-fourchu*, je dressai le plan de cette „ partie de *Fair-Haven*, afin de le joindre à celui que j'avois levé de l'autre „ partie. Le docteur Irving monta sur une montagne pour en prendre la hau- „ teur avec le barometre; j'eus grand soin de la mesurer en même tems d'une „ maniere géométrique. D'après des observations répétées, nous trouvâmes „ que nous étions par les 79 dégrés 44 minutes de la même latitude que celle „ du *Rocher-fourchu* que nous avions déterminée auparavant; notre longitu- „ de étoit de 9 degrés 50 minutes 45 secondes est; l'inclinaison de l'aimant de „ 82 dégrés 8 minutes ¼; la déclinaison de 18 degrés 57 minutes ouest: ce „ qui s'accorde aussi avec l'observation que nous avions faite à terre au mois „ de Juillet. Le flot de la marée commence dans cet endroit à une heure & „ demie, en même tems que dans le havre de Vogel-Sang.

„ ON voyoit vis-à-vis de l'endroit où nous avions placé nos instrumens „ une des plus remarquables glacieres de ce pays. Ces glacieres sont de gran- „ des masses de glace qui remplissent les vallées entre les hautes montagnes; „ leur surface, du côté de la mer, est presque perpendiculaire & d'un gris lé- „ ger très-brillant. Celle qu'on représente dans la gravûre, d'après une es- „ quisse prise sur les lieux par M. d'Auvergne, avoit environ trois cents pieds „ d'élévation, & il en sortoit une cascade d'eau. Les montagnes noires, la „ blancheur de la neige & la belle couleur de la glace, formoient un tableau

très-

„ très-pittoresque & très-singulier. De grosses masses se détachent souvent „ des glacieres & tombent avec grand bruit dans l'eau; nous en remarquâmes „ une qui étoit tombée dans la baye, & qui enfonçoit de vingt-quatre brasses dans la mer; elle avoit cinquante pieds de hauteur au-dessus de la „ surface de l'eau, & elle étoit aussi de la même couleur que celle des gla- „ cieres.

„ Pendant le peu de tems que nous séjournâmes au Spitzberg, nous „ trouvâmes que la plus grande partie des pierres étoient une espece „ de marbre qui se dissolvoit aisément par l'acide marin. Nous n'y avons „ apperçu aucune trace de minéraux, & pas les moindres vestiges de volcans „ éteints ou subsistans. Nous n'y avons vu ni insectes, ni aucune sorte de rep- „ tiles, pas même le ver commun. Nous n'avons découvert ni sources, ni ri- „ vieres; l'eau qui y est en grande abondance, provient uniquement de la fon- „ te des neiges sur la montagne. Il n'y a eu ni tonnerre ni éclair pendant le „ tems que nous avons été dans ces parages. Je dois ajouter que Martin, qui „ est ordinairement exact dans ses descriptions & fidele dans ses observations, „ dit que le soleil à minuit ressemble à la lune; mais je ne puis pas certifier „ le même fait: lorsque le tems étoit clair, cet astre avoit la même apparence „ à minuit & dans tous les autres tems; & je n'y ai apperçu d'autre différence „ que celle qui résultoit du différent degré de hauteur où il se trouvoit. La „ vivacité plus ou moins grande de la lumiere paroît dépendre ici, comme ail- „ leurs, de l'obliquité de ses rayons. Le ciel étoit ordinairement char- „ gé de brouillards blancs & épais; de sorte que je ne me ressouviens pas dans „ les tems les plus clairs d'avoir jamais vu le soleil & l'horison sans nuages. „ Avant même de découvrir la glace, nous voyions près de l'horison une lueur „ brillante que les marins appellent *le clignotement de la glace;* ce qui nous „ faisoit appercevoir que nous en approchions. Hudson remarqua que la mer „ où il trouva de la glace étoit bleue, & que sur une mer verte il n'y en „ avoit pas. J'ai fait une attention particuliere pour observer cette différence, „ mais je n'ai pas pu remarquer qu'elle fût fondée.

„ Le bois flottant qu'on rencontre sur ces mers, a fait naître différentes „ opinions & diverses conjectures sur sa nature & sur le lieu où il croît. Tout „ celui que nous avons vu, si l'on en excepte les douves de tonneau qu'apper- „ çut le docteur Irving sur l'isle basse, étoit de sapin & n'étoit point mangé „ par les vers. Je n'ai pas eu occasion de déterminer de quelle terre il „ venoit.

„ La glace a été le principal objet de notre attention pendant que nous „ étions dans ce climat. Nous avons toujours trouvé une grosse houle près „ des bords; mais quand nous sommes entrés parmi les glaces flottantes, la mer „ étoit tranquille. Les espaces où la glace n'étoit pas encore formée, ainsi „ que les fentes entre de grands morceaux & les parties enfermées par les gla- „ ces, étoient sans agitation. Lorsque le vent souffloit contre les glaces, alors „ des glaçons flottans s'accumuloient les uns sur les autres, & les bords des „ masses étoient raboteux & composés de gros morceaux empilés: je crois „ que cela provient de ce que la mer poussant de petits morceaux de glace sur

VOYAGE AU POLE BORÉAL.

„ la grande masse qui se forme la premiere, ajoute sans cesse à sa hauteur & „ à ses inégalités. Pendant que nous fûmes embarrassés parmi les sept isles, „ nous eûmes souvent occasion d'observer la force irrésistible des grandes „ masses de glaces flottantes. Nous en avons vu souvent des morceaux beau„ coup plus gros; ces trois morceaux s'accrochoient bientôt & marchoient „ ensemble; ceux-ci se joignoient ensuite à d'autres & formoient peu-à-peu „ de petites montagnes: toute la baye auroit été remplie dans un instant de „ glaces dont les différentes masses n'auroient pas pu se remuer, si le courant „ n'avoit pris une direction à laquelle nous ne nous attendions point & n'eût „ nettoyé la baye."

LE 19, les deux navires appareillerent le matin avec le vent du nord-nord-est. Avant que d'avoir débouqué la baye, il y eut calme, & l'on observa ces trois ou quatre derniers jours, sur les onze heures du soir, une espece de parhélie.

LE 20, à minuit, étant exactement au même degré de latitude que le *rocher-fourchu*, M. Harvey fit une observation sur les réfractions, & trouva qu'elle étoit d'accord avec les tables. Le vent souffla du sud tout le jour & fut frais l'après-midi. Sur le midi, ils tomberent dans un courant de glaces flottantes, & vers les quatre heures on apperçut près d'eux la grande masse de glace. Ils porterent la nuit à l'ouest-nord-ouest le long des bords, & reconnurent qu'elle étoit dans la même situation où elle avoit été vue auparavant; le vent fraîchit & le tems se couvrit, de sorte que les équipages la perdirent de vue, & comme le vent étoit sud-sud-ouest, ils ne purent pas en approcher davantage.

LE 21, à deux heures du matin, on étoit tout près de la masse occidentale; on fut obligé de revirer de bord, parce que le vent étoit frais & qu'il y avoit des lames très-fortes du sud. Le vent diminua l'après-midi, mais la houle continua avec une brume épaisse.

LE 22, le vent s'éleva du Nord, accompagné d'une brume épaisse. Sur le midi, il se calma & le tems devint plus clair; mais le vent recommença le soir à souffler frais avec une grosse mer & beaucoup de brouillard, & M. Phipps fut obligé de gouverner plus à l'est, de peur d'être engagé dans les glaces, ou affalé sur celles qui leur restoient sur le vent. „ La saison „ étoit si fort avancée," ajoute ce navigateur intrépide, „ & nous avions tel„ lement lieu de craindre les raffales & les brumes, que nous ne pouvions „ plus rien faire d'utile, ni réparer nos fautes, si nous eussions été coupables „ de quelque négligence. Si notre voyage n'a pas eu plus de succès, ce „ n'est pas faute d'avoir eu un bel été; le tems a été plus favorable qu'il ne „ l'est ordinairement, & nous avons eu toutes sortes d'occasions de détermi„ ner à diverses reprises la situation de cette barriere de glaces qui s'étend „ l'espace de plus de 20 degrés entre le 80eme & le 81eme degré de latitude, „ sans qu'il y ait la plus petite apparence d'ouverture."

M. PHIPPS ajoute qu'il termineroit ici la relation de son voyage, s'il n'avoit pas fait quelques observations & des expériences dans son retour en Angleterre, que nous allons transcrire.

„ En gouvernant au sud, nous trouvâmes bientôt que le tems devenoit „ plus doux & même chaud, relativement à nous. VOYAGE AU POLE BORÉAL.

„ Le 24 Août, nous vîmes Jupiter: la vue d'une étoile étoit alors pour „ nous un phénomene presque aussi extraordinaire que celle du soleil à mi- „ nuit, lorsque, pour la premiere fois, nous fûmes parvenus au cercle po- „ laire arctique. Le tems fut très-beau, pendant une partie du tems de no- „ tre retour.

„ Le 4 Septembre 1773, la mer étoit parfaitement tranquille & nous „ avions calme tout plat; je répétai avec succès les tentatives que j'avois fai- „ tes pour sonder une haute mer à de grandes profondeurs, & je ne trouvai „ fond qu'après avoir filé six cents quatre-vingt-trois brasses de ligne.

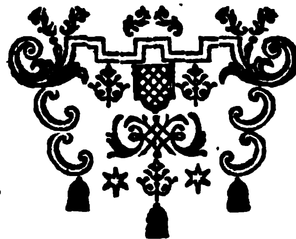
„ Depuis le 7 de Septembre, que nous étions à la hauteur de Shetland, „ jusqu'au 24, que nous découvrîmes Orfordness, nous eûmes presque, sans „ interruption, des raffales très-violentes, que la descente du mercure dans „ le barometre & l'élévation du manometre nous annonçoient toujours plu- „ sieurs heures avant qu'elles arrivassent; ce qui me prouve l'utilité de ces „ instrumens en mer. Dans une de ces raffales, la plus violente que j'aie „ jamais essuyée & qui étoit accompagnée d'une mer extrêmement grosse, nous „ perdîmes trois de nos bateaux; nous fûmes obligés en outre, pour soula- „ ger le vaisseau, de jetter deux de nos canons à la mer & d'*arriver* pendant „ quelque tems, quoique nous fussions près d'une côte sous le vent. Je dois „ ici répéter de nouveau, que dans cette occasion, ainsi que dans toutes les si- „ tuations critiques où nous nous sommes trouvés, les officiers & les matelots „ ont fait leur devoir avec tout le zele possible.

„ Pendant que nous essuyions une violente raffale, le 12 de Septem- „ bre, le docteur Irving mesura la température de la mer dans cet état d'agi- „ tation, & il trouva qu'elle étoit beaucoup plus chaude que celle de l'at- „ mosphere. Cette observation est d'autant plus intéressante qu'elle est con- „ forme à un passage des questions naturelles de Plutarque, où il dit que la „ mer devient plus chaude, lorsqu'elle est agitée par les flots. Je crois que „ les modernes n'avoient pas fait attention à cette remarque d'un ancien phi- „ losophe, ou du moins qu'ils ne l'avoient pas vérifiée par l'expérience.

„ Les raffales fréquentes & très-violentes que nous eûmes au mois de Sep- „ tembre, m'ont confirmé dans l'opinion où j'étois déja que nous étions par- „ tis d'Angleterre au tems le plus favorable qu'on pût choisir. Ces raffales „ sont aussi ordinaires au printems qu'en automne; il est donc probable que „ si nous avions mis à la voile plutôt, nous aurions eu en allant le tems aussi „ mauvais qu'il l'a été à notre retour. Comme il étoit absolument nécessaire „ d'embarquer des provisions & des munitions de réserve, les vaisseaux étoient „ si calés que dans des raffales pesantes, nous aurions été contraints vraisem- „ blablement de jetter à la mer les bateaux & plusieurs de nos provisions, ainsi „ que nous l'avons éprouvé dans notre retour, quoique la consommation que „ nous avions faite eût allégé les bâtimens. De pareils accidens auroient em- „ pêché la réussite du voyage. Outre que nous appareillâmes dans une saison „ avantageuse & que le tems fût beau, nous eûmes d'ailleurs l'avantage de

VOYAGE AU POLE BORÉAL.

„ gagner le quatre-vingtieme degré de latitude sans voir de glace, & cependant les vaisseaux groenlandois la rencontroient ordinairement au soixante & treizieme ou soixante-quatorzieme degré. Enfin si la navigation au pole étoit praticable, il y avoit la plus grande probabilité de trouver après le solstice la mer ouverte au nord, parce qu'alors la chaleur des rayons du soleil a produit tout son effet, & qu'il reste d'ailleurs une assez grande portion d'été pour visiter les mers qui sont au nord & à l'ouest du Spitzberg."]




R
I A L E
I. Enckhuysen
65
I. Papy
L'Isle
60
ROENLAND
esſée et Gravée
pour
STOIRE GENERALE
des
VOYAGES.
355
H. Klockhoff. Sculps 1779.

CHAPITRE SECOND.

Histoire du Groenland.

§. I.

De la situation & de la nature du pays.

Le Groenland, qui fut découvert au printems, il y a sept à huit siecles, par des Norvégiens & des Islandois, tire le nom de *terre verte* que lui donnerent ces voyageurs, de la verdure qu'ils avoient trouvée sur ses bords ranimés par la belle saison. Cependant l'hiver y est comme éternel par les rochers de glace que le froid entasse sur ses montagnes. Si ce pays n'est pas une isle entre l'Europe & l'Amérique, c'est du moins là que finit l'une & que l'autre commence; à moins que l'Asie ne revendique cette aride portion du globe. Quoi qu'il en soit, le Groenland tient à notre hémisphere; mais la nature y ferme, ce semble, par les rigueurs du climat la communication qu'elle y avoit ouverte entre les deux mondes. Est-ce par le continent qu'ils s'y joignent? N'y sont-ils séparés que par un léger détroit? On l'ignore jusqu'à présent. Mais ne fût-ce que pour décider cette question importante à résoudre, on devroit voyager dans le pays dont on publie ici l'histoire; peut-être ouvrira-t-il la nouvelle route qu'on cherche pour mieux s'emparer de la terre entiere. HISTOIRE DU GROENLAND. Origine du nom de Groenland.

Entre la mer glaciale à l'orient & le détroit de Davis au couchant, dans un espace d'environ trente-cinq dégrés de longitude, le Groenland s'avance & s'étend depuis le 59e degré de latitude nord jusqu'au 78e. C'est du moins près de ce voisinage du pôle que s'est arrêtée l'audace des voyageurs. Sans doute elle ira plus loin encore, & l'homme pourra mesurer un jour par ses pas, tout le globe qu'il habite. Alors on sçaura si le Groenland confine & se joint au Spitzberg & à la Nouvelle-Zemble, s'il réunit les deux hémispheres aux nœuds du pôle, s'il touche à l'Amérique, & si c'est par-là que le nouveau monde sorti du lit des mers, s'est peuplé des sauvages de l'ancien monde; vaste & puissant objet des connoissances de l'esprit humain, attrait délicieux pour son insatigable curiosité! Sa position.

La côte occidentale du Groenland, seule portion de ce pays qui soit aujourd'hui connue, ou du moins fréquentée, prend du sud au nord une étendue d'environ vingt dégrés. Elle est coupée & comme dentelée, par une infinité de bayes qui sont parsemées d'une multitude innombrable de petites isles. C'est-là que la mer semble s'être retirée en s'éloignant de l'Amérique Septentrionale. On diroit qu'elle y laisse à regret échapper de son sein, des terres qu'elle avoit sans doute englouties. Car, tandis que l'Islande est féconde, cultivée & policée même, par la nature d'un sol habitable; d'où vient que le Groenland, à la même hauteur du pôle, se trouve désert, stérile, d'un abord & d'un séjour également pénibles? N'est-ce pas que ce pays presqu'entierement couvert & traversé par les eaux, porte des marques plus récentes des

inondations successives dont l'océan se plaît à dévaster & délivrer tour à tour les différentes contrées d'un globe qui semble lui servir de jouet? A la vue des isles & des golfes qui se multiplient ou s'agrandissent autour du Groenland, il est difficile de ne pas soupçonner que la mer refoule, pour ainsi dire, des poles vers l'équateur; & ce qui peut autoriser cette conjecture, c'est que le flux qui monte jusqu'à dix-huit pieds au cap des Etats, ne s'éleve que de huit pieds à la baye de Disko, c'est-à-dire, à dix dégrés plus haut de latitude au nord.

Son aspect.

Toute cette côte est hérissée de rochers inaccessibles, mais qui se laissent voir à plus de 40 lieues en pleine mer. La terre y est stérile, ou plutôt le roc aride & nud s'y dérobe constamment sous la glace & la neige, qui s'accumulant d'année en année ont comblé les vallons, & mis les plaines au niveau des montagnes. Les rochers d'où la neige disparoît quelquefois, n'offrent au loin qu'un front noir & ténébreux, sans traces de verdure ni même de terre; mais de près on y découvre des veines d'une pierre marbrée, des lambeaux de gazon, de mousse, ou de bruyere, comme jettés par hasard sur le roc; & dans les vallées quelques buissons épars autour des étangs, ou le long des ruisseaux. Quiconque a vu la Norvege, croit la retrouver dans le Groenland, si ce n'est que les montagnes, là couvertes d'arbres & coupées à pic dans le sein de la mer qui les baigne, sont ici toutes nues & comme environnées des étangs & des marais glacés que l'océan y forme, pour les rendre, ce semble, doublement inabordables.

Sa topographie.

A l'entrée du Groenland par le midi, s'offre le Cap *Farewell.* C'est une isle séparée du *Statenhoek* ou *Cap des Etats*, par un courant si étroit, que la mer en se brisant contre les rochers, les brise à son tour & les roule en pieces dans ses tourbillons. Ce détroit est tourmenté de vents impétueux, à peu près comme celui de Magellan, avec lequel il a d'autres rapports de situation; car l'un est aussi voisin du pôle arctique, que l'autre peut l'être du pôle austral.

Détroit de Forbisher.

En montant au nord, on trouve le détroit de Forbisher, matiere de contestation entre les navigateurs, ou les voyageurs, qui doutent encore si la mer communique de l'orient au couchant par cette issue. On ne sçait pas même si Martin Forbisher, cet Anglois envoyé au Groenland en 1576 par la fameuse Elisabeth, a jamais découvert ou tenté ce passage. M. Egede, qui est notre premier guide dans l'histoire de ce pays très-peu connu, dit qu'après avoir essayé de passer à la côte orientale du Groenland, par ce prétendu détroit, il n'a pu s'assurer si c'en étoit un réellement. M. David Crantz, dont les relations plus récentes & plus étendues ont beaucoup enrichi cette partie de la connoissance du globe, prétend que le détroit de Forbisher existe, mais que les glaces en ont fermé le passage. Il nous donne à ce sujet la relation d'un facteur des colonies Danoises, qu'il suffit d'entendre raisonner pour donner confiance à ce qu'il rapporte. Voici l'extrait de son récit.

Relation à ce sujet.

„ J'ai eu toutes les facilités dans mes voyages, de bien examiner le détroit „ de Forbisher. Je ne pouvois d'abord concevoir comment il apportoit tant „ de glaces dans la mer, sans qu'il en parût aucune diminution sensible dans un „ passage qui devoit être fermé par les terres, s'il n'eût été qu'une baye. Ce

„ débordement des glaces dure depuis Juillet jusqu'en Novembre, & lorsque „ le courant est fort & le tems calme, elles forment sur la mer une étendue „ de vingt à trente lieues de longueur sur cinq ou six de largeur, à moins que „ le vent ne les pousse plus avant & ne les disperse. Quand je demandois aux „ Groenlandois d'où venoit cette prodigieuse quantité de glaces? C'est que le „ canal est long & n'a point de fin, me répondoient-ils; on dit que nos pe- „ res le traversoient autrefois.

Tentatives pour reconnoître ce détroit.

„ Impatient de ne pas en sçavoir davantage, je me hasardai en 1747 „ d'avancer dans cette baye avec quelques Groenlandois qui chassoient aux ren- „ nes. Quand j'eus fait quatorze lieues à travers les glaces, je grimpai sur „ une montagne d'où je crus pouvoir découvrir toute la longueur du détroit; „ mais ma vue qui s'étendoit à quarante lieues, ne m'offrit que des montagnes „ & des glaces entassées les unes sur les autres, de sorte qu'elles devoient me „ cacher l'embouchure orientale que je cherchois, soit qu'elle fût entre ces „ amas de glaces flottantes, ou derriere cette longue suite de montagnes. Je „ fus cependant arrêté sur ce sommet par un bruit extraordinaire, comme de „ plusieurs canons qui tireroient à la fois. C'étoit le froissement des glaces „ qui se heurtoient dans le passage étroit où le courant les entraînoit; d'un „ autre côté, c'étoit comme le mugissement d'une cascade: je restai quelque „ tems absorbé dans ce sentiment mêlé de terreur & d'admiration que la natu- „ re inspire, quand elle se montre ou se fait entendre au loin. Je compris „ que c'étoit l'eau qui couloit avec fracas sous les pieces de glace, & que par „ conséquent il y avoit un courant qui les poussoit dans ce détroit; mais je „ n'en étois que plus embarrassé de comprendre comment le détroit pouvoit „ être bouché, tandis qu'il y passoit chaque année en très-peu de jours une „ quantité de glaces, d'une étendue si considérable. En 1751, j'eus la solu- „ tion de ce problême; dans un voyage que je fis à *Eis-blink*, où j'avançai dans „ les terres aussi loin qu'aucun Groenlandois eût jamais été. Je découvris que, „ quoiqu'il ne paroisse aucune différence entre la terre-ferme & la mer, quand „ elles sont couvertes d'une croûte de glace immobile, il peut fort bien y avoir „ de l'eau où l'on n'imagine que de la terre. Je compris de plus que des gla- „ ces pouvoient être entraînées par le courant dans la haute mer, sous un dé- „ troit dont la surface est glacée. Car on ignore quand & comment se ferme „ l'embouchure de la baye qu'on appelle le *pont de glace*. Il est probable „ qu'au fort de l'hiver, durant le calme des grands froids, les glaces flottan- „ tes qui viennent de la mer, s'arrêtent & s'engorgent dans l'embouchure; „ qu'elles se couvrent ensuite d'un amas de neige dont la gelée fait une nou- „ velle croûte de glace; que dans les dégels du printems, il n'y a que la su- „ perficie de cette masse qui fonde pendant le jour, pour geler encore la nuit, „ & que les glaces ainsi cimentées par la neige & la gelée, forment un amas „ si dur & si solide que le soleil, ni les courans, ni les vents ne peuvent les „ dissoudre & les disperser durant l'été. Après bien des années la quantité des „ neiges qui s'amassent & se durcissent sur la glace, augmente & s'éleve de „ façon que la force du courant y peut creuser en dessous des arches de vingt „ brasses de hauteur. Les pieces de glace qui tombent chaque année des mon- „ tagnes dans la baye d'Eis-blink, sont entraînées par le courant sous ce pont.

„ Les plus petites y gliſſent facilement, & les plus grandes s'y heurtent & s'y „ briſent juſqu'à ce qu'elles y puiſſent paſſer en morceaux détachés: c'eſt ainſi „ que ſe forme ce fameux *pont de glace*. Il en doit être à peu près de mê- „ me dans le détroit de Forbisher, par lequel la mer fait paſſer des courans „ de glace, d'orient en occident, ſous des ponts cimentés d'une neige durcie „ par les hivers. Peut-être ce détroit a-t-il une iſſue cachée ſous terre du „ côté de l'orient, & d'autant moins large qu'on remarque dans les pieces de „ glace qui ſe dégorgent à l'embouchure occidentale de ce canal, qu'elles ne „ ſont pas liſſes & polies, mais raboteuſes & ſillonnées; ce qui prouve qu'el- „ les ont été froiſſées & morcélées par le courant dans le paſſage."

Conjectures ſur ce même détroit.

Le même voyageur, que la curioſité ſemble attacher à cette extrémité du nord, autant & plus que l'intérêt de ſon commerce, a tenté non-ſeulement de découvrir, mais de parcourir toute la longueur de ce détroit, pour voir s'il n'y auroit pas de communication entre la côte orientale & la côte occidentale du Groenland. Il croit que du côté de l'orient, où l'on imagine que perce le détroit de Forbisher, il ne doit y avoir que deux ou trois montagnes qui ne ſoient pas toutes de glace; au lieu qu'au nord-eſt & au nord-oueſt du Groenland, on diſtingue très-bien le ſommet des rochers & la pierre ou la terre nue au-deſſus des glaces & des neiges: d'où il conclud qu'il y a un chemin ou plutôt un courant de mer à travers le Groenland: mais il ne conſeille à perſonne de ſuivre cette route. „ Ce n'eſt pas, dit-il, qu'on n'en puiſſe „ traverſer les glaces à pied, avec un canot ſur la tête, ſoit en deſcendant de „ petits vallons de quatre ou cinq braſſes, ſoit en ſautant d'un ſommet de gla- „ ce à l'autre, comme je l'ai fait avec quelques Groenlandois, nous appuyant „ ſur des perches, ou ſur le canon de nos fuſils que nous avions apportés pour „ vivre de notre chaſſe. A la vérité l'on trouve quelquefois dans ces glaces, „ des trous qui n'ont pas de fonds, mais ils ne ſont pas larges, ou l'on peut „ en faire le tour. Les plus grands inconvéniens ſont l'impoſſibilité qu'un „ homme apporte les proviſions de vivres néceſſaires pour un ſi long voyage, „ & la difficulté de reſpirer au milieu de ces glaces, où l'on eſt obligé de paſ- „ ſer les nuits ſans tente ni toît d'aucune eſpece. Car, quoique nous euſſions „ la précaution de ne point dormir ſur la glace ou la neige; cependant mal- „ gré les peaux d'ours & de rennes, malgré les fourrures & les habits chauds „ dont nous étions garnis, à peine avois-je pris une heure de repos que je „ me ſentois tout le corps gelé: de ſorte que je n'ai jamais éprouvé tant „ de froid en plein air, dans le cœur de l'hiver le plus rigoureux de Groen- „ land, que j'en avois ſur le détroit de Forbisher aux premiers jours de Sep- „ tembre."

Eis-blink, montagne & pont de glace.

Au-dessus de ce détroit s'éleve ce ſommet qu'on appelle *Eis-blink*, & dont le voyageur que nous venons de citer, a déja parlé. C'eſt une grande montagne de glace, dont la cime brille de loin aux yeux des navigateurs, & jette une lumiere qui reſſemble à l'aurore boréale. Cette eſpece de phare eſt placée ſur une baye, dont l'embouchure eſt fermée par un rempart de glaces que la marée y pouſſe & que le froid y gele & conſolide enſemble. Elles forment, comme nous l'avons dit, un pont de glace avec des arches: le pont s'étend d'un bord de terre à l'autre, l'eſpace de huit lieues en longueur, ſur deux

deux lieues de largeur. Les arches s'élevent de 42 à 120 pieds de hauteur. On peut paſſer ſous ce pont en bateau, ſi l'on ne craint pas les pieces de glace qui ſe détachent quelquefois des arches, ou qui roulent des montagnes dans le canal, d'où le reflux les entraîne dans la mer. Lorſque les Groenlandois veulent aller au havre d'Eis-blink, ils prennent leurs petits canots ſur leurs têtes, & vont par terre gagner une baye ouverte & commode de vingt lieues de longueur & large de deux lieues. Autrefois même ils y avoient bâti des maiſons, ce qui prouve que l'embouchure de la baye n'a pas toujours été fermée. Les langues de terre ou bancs, qui s'étendent aux deux côtés du pont de glace, ſont d'un ſable ſi fin & ſi léger, que les grands vents en obſcurciſſent l'air comme d'un nuage, & le portent à plus de douze lieues au loin; de façon qu'on a, malgré ſoi, la bouche & les yeux remplis de cette pouſſiere.

Histoire du Groenland.

Montagne à trois branches.

Vers le ſoixante-quatrieme degré de latitude nord, on trouve une montagne, la plus haute peut-être qui ſoit dans le Groenland. Elle a trois branches ou pointes, dont la plus élevée ſe voit à ſoixante lieues en pleine mer. Cette montagne tient lieu de phare aux navigateurs, & de barométre aux habitans du pays; car dès qu'on eſt menacé de la tempête, le ſommet de ce pic eſt enveloppé d'un petit nuage ou brouillard de pluie; du reſte, ſa cime eſt conſtamment découverte, parce que la roideur de la montagne ne permet à la neige & aux glaces de ſe loger que dans ſes fentes ou ſes crévaſſes.

Golphe de Bals-revier.

Un peu plus haut (toujours au nord) eſt le golphe de *Bals-Revier* (a), qui s'avance au nord-eſt dans les terres, juſqu'à la longueur de vingt-huit lieues, ſur quatre lieues d'un bord à l'autre dans ſa plus grande largeur. C'eſt à l'entrée de ce golphe qu'on trouve quelques centaines d'îles enfermées dans une enceinte de ſix lieues au plus.

Iſles remarquables.

Non loin de-là, ſont les iſles de *Naparſok*, remarquables par des traces de vie & de fécondité. On y voit de la verdure, on y entend des oiſeaux. La mer y pouſſe des poiſſons & des veaux marins; elle y jette une quantité de bois dont elle a dépouillé d'autres bords. C'eſt enfin là que s'arrêtent les glaces flottantes que la mer roule de la côte orientale, autour du Cap des Etats, & qui, pouſſées enſuite par les vents du ſud, ne peuvent aller plus loin, parce que les courans trouvent à ce point du nord une ſorte de réaction qui les tient en équilibre, ou de barriere invincible que la nature leur oppoſe.

Depuis le ſoixante-cinquieme degré juſqu'au ſoixante-ſeptieme, il n'y a rien qui fixe l'attention des voyageurs. Vers le milieu du ſoixante-ſixieme degré commence le détroit de Davis, où l'Amérique fait face à la côte occidentale du Groenland.

Baye de Disko.

L'objet le plus conſidérable pour les géographes & les navigateurs qui côtoient le Groenland dans le détroit de Davis, c'eſt la baye de Disko. Elle eſt d'environ 160 lieues de tour, entre le ſoixante-huitieme & le ſoixante-onzieme degré de latitude. Il faut y entrer à travers une multitude de petites iſles, dont une partie s'éleve & s'avance vers l'orient, & l'autre à l'oueſt, vers

(a) M. Egede, ni M. Crantz, n'indiquent point de riviere dans cet endroit. Les auteurs qui font entendre que le mot de Bals-Revier, ſignifie la riviere de Bals, ſe trompent vraiſemblablement, s'ils prennent ce mot dans le ſens ordinaire.

HISTOIRE DU GROENLAND.

la grande isle de Disko. Celle-ci donne son nom à la baye dont elle pourroit ouvrir & fermer l'entrée, comme l'isle de Cuba pourroit dominer sur le golphe du Mexique: au nord de la baye, c'est une plaine élevée & couverte de neige; au midi le terrein est plus bas & plus uni. L'eau de la baye s'appelle le Waigat, qui a six lieues de largeur. La pêche y est abondante, & la meilleure de la contrée. Les Groenlandois y prennent en hiver une grande quantité de veaux marins sur la glace & de petites baleines au printems. Les bords de la baye de Disko sont les plus peuplés de toute la côte de Groenland, & c'est la meilleure place de commerce pour ce canton du nord.

Au-dessus de l'isle & de la baye de Disko, on trouve pour dernier havre *Nogsoak*, ou le Grand-Cap. C'est-là que finissent le Waigat, les colonies Danoises, & les lumieres des navigateurs sur le nord du Groenland. C'est de-là qu'on entre dans la baye de Baffin, qui s'étend depuis le soixante-douzieme jusqu'au soixante-dix-huitieme degré du pole arctique. Guillaume Baffin, qui la découvrit en *1616* par le détroit de Davis, n'y trouva point d'habitans au 74eme degré, mais seulement la place & les traces de quelques tentes, d'où il conjectura qu'il y venoit des pêcheurs à certains tems de l'année. Malgré les prétentions des Groenlandois de Disko, qui veulent que le Groenland soit habité jusqu'au de-là du 78eme degré, on ne sçauroit vivre dans ces climats du nord si reculés. Ce n'est pas qu'il ne s'y trouve des oiseaux de mer, des ours blancs, des veaux marins, & même des baleines. Mais les nuits d'hiver y remplacent le jour; le pays n'est que de glace & de rocher; les hommes y manqueroient de bois & de fer; ils n'y trouveroient pas même du foin pour mettre dans leurs souliers, & ne pourroient trafiquer que pour de l'herbe ou de la paille; ni bâtir leurs maisons que d'argille, au lieu de pierre; que de cornes, ou d'arêtes de poissons, au lieu de bois.

Ce n'est jusqu'ici que le tableau géographique du Groenland: mais avant d'entrer dans ses terres & de parcourir les mers qui l'environnent, on doit aux voyageurs un détail précis & circonstancié de ses ports, & comme un itinéraire qui les guide dans une contrée, trop peu fréquentée pour être assez connue. Reprenons en peu de mots cette description.

Lieux habités par les Groenlandois.

Depuis le Cap *Farewell* jusqu'à *Frideric'Shaap*, il y a 100 lieues, qu'on peut faire en cinq jours.

1°. Ce cap est comme flanqué de deux isles; l'une est *Sermesok*, ou l'*isle de glace*, & l'autre *Nennortalik*, ou l'*isle aux ours*, environnées elles-mêmes de grandes & petites isles; elles sont séparées de la terre-ferme par un détroit ou courant rapide, au travers duquel on passe, dit-on, de l'ouest à l'est du Groenland.

Source d'eau chaude.

2°. *Onartok*, isle charmante, d'une belle verdure, & d'un havre commode pour la pêche des harengs. Elle tire son nom d'une fontaine bouillante, & si chaude même en hiver, qu'une piece de glace qu'on y jette est aussitôt fondue.

3°. *Ikkersoak*, ou grande baye. Aux environs on trouve, dans la baye d'I-

galik ou des *eaux chaudes*, des pierres transparentes, angulaires, & si dures qu'elles coupent le verre comme fait le diamant. Ensuite vient *Tunnuliarbik*, ou la *baye aux angles*, assez bon havre; puis *Kangek* & *Aglutok*. Ce sont les plus beaux lieux qu'il y ait dans tout le Groenland, les plus anciennement habités & les mieux fréquentés de nos jours.

Pierres tranchantes.

4°. *Kikkertarsoak*, ou la *grande isle*. Elle offre un port où les Allemands faisoient jadis un grand commerce. Cependant en 1742 un de leurs vaisseaux à l'ancre y fut brisé par les glaces qu'une tempête y poussa du midi, mais l'équipage se sauva.

5°. *Kudnarme*, bonne habitation sur la terre-ferme, près de quelques isles. Un peu plus haut s'avance un isthme assez long, mais étroit. Les Groenlandois l'appellent *Ittiblik*, ils s'y retirent quand la mer est grosse.

6o. *Sermeliarsok* ou *la baye de glace*, bonne pêcherie de harengs & de veaux marins. Cette baye, que les géographes placent au 61ème degré 20 minutes, entroit probablement dans le détroit de Forbisher; mais les glaces lui en ferment aujourd'hui la communication.

Tous ces lieux sont peuplés ou habités par les Groenlandois, & peu connus ou peu fréquentés des Européens. Nous allons parler maintenant des colonies Danoises, qui se sont établies sur le reste de la côte, depuis le 62eme degré jusqu'au 72eme.

Colonies Danoises.

Premiere colonie.

La premiere colonie qu'on rencontre en arrivant de l'Europe au Groenland, est celle de *Frideric'Shaap*, fondée en 1742. C'étoit une très-bonne place de commerce, à un mille & demi de la mer. On y trafique en huile de baleine, en peaux de renard & de veaux marins. Cette colonie a perdu & souffert beaucoup par les glaces, dans les commencemens; au point que les vaisseaux qui venoient lui apporter des provisions, étoient obligés d'aller les décharger au port de *Gods-haab* ou *Bonne-Espérance*, d'où on les transportoit sur des bateaux, l'espace de soixante lieues.

A douze lieues de la colonie est *Eis-blink*, dont on a donné une description suffisante.

A trente-deux lieues de-là, s'ouvre dans les terres un chemin couvert de glace, qu'on appelle le *passage de l'ours*, & par où la mer passoit autrefois, dit-on, d'une côte à l'autre du Groenland; en ce cas ce seroit un détroit parallele à celui de Forbisher.

A trente-six lieues de *Frideric'Shaap*, est une étroite baye de dix lieues de long. On l'appelle *Fisher-Fiord*, ou la *baye aux poissons*, tant il y en a de differente espece. A l'embouchure de cette baye, sont deux isles de neuf lieues de tour; à l'extrémité de l'une de ces isles, au midi, est un assez beau lieu, verd & fécond, qu'on appelle *Fisher-Lodge* ou la *pêcherie*. C'est un comptoir fondé en 1754, par la compagnie Danoise du Groenland, pour le service & l'utilité des colonies. Dans la même isle, à trois milles du comptoir, est une mission des Freres Moraves, fondée en 1758, sous le nom de *Lichtenfels*.

A quatre lieues de *Fisher-Lodge* eſt *Innukſuk*, habitation des Groenlandois. C'eſt à peu près juſqu'où s'étend le commerce de la colonie de *Frideric'Shaap*, commerce qui ſe fait par un ſeul vaiſſeau.

Seconde colonie.

La ſeconde colonie des Danois eſt *Klingarne*, ou les *iſles de Kellingeit*, à cinquante lieues environ de la premiere colonie. C'eſt un endroit excellent pour la chaſſe ou la pêche des veaux marins, qu'on prend très-facilement entre les iſles où ils ſe trouvent comme enfermés.

Environ à huit lieues plus loin eſt *Buxe-Bay*, où les Allemands ont un port, ouvert aux bateaux des Groenlandois errans, qui viennent s'y cantonner durant l'hiver.

A ſix lieues plus haut ſe trouve *Kariak*, remarquable par une riviere dans le continent.

A deux lieues plus loin eſt la grande baye d'*Amaralik* ou de *Bals-Revier*. La mer y donne du poiſſon, & la terre des rennes; le ſol y eſt parſemé de gazon, de buiſſons; on y trouve de la pierre de taille, qu'on prend même pour du marbre bâtard, avec des veines de grenat.

Au-dessous de la triple montagne de *Hiorte-Tag* ou de *Stags-Horn*, on trouve à ſix lieues de la baye d'Amaralik, celle de *Kobe*, où ſe prend du ſaumon nain, qui s'enfonce çà & là dans de petits étangs.

Troiſieme colonie.

La troiſieme colonie eſt celle de Gods-haab, ſituée au 64eme. degré 14 minutes, à l'extrémité de la baye de Bals-Revier. Parmi les cent iſles que renferme cette baye, les plus conſidérables que les nationaux appellent *Kittikſut*, ont au nord l'iſle de *Kangek*, ou de l'eſpérance, qui confine au *Weſterland*, ſéparé du continent par un petit détroit, où les Groenlandois font une très-bonne pêche en automne. Au midi paſſe un autre courant, qu'on appelle le paſſage du ſud, & qui ſépare les iſles de Kittikſut d'une multitude de grandes iſles, entre leſquelles eſt le détroit de Hambourg. Au nord-eſt, elles ont un troiſieme paſſage, qui conduit dans les terres à une peninſule, où ſe trouve un havre commode pour les vaiſſeaux qui font la pêche de la baleine. A une demi-lieue ſur la côte, à l'oueſt, eſt la maiſon ou communauté des Freres Moraves du Groenland, qu'on appelle *Neu-Hernhutt*, & à une pareille diſtance au nord, la colonie de *Bonne-Eſpérance*. Elle conſiſte en une maiſon, où logent le facteur & le miſſionnaire, avec leurs gens; puis une égliſe, un magaſin, une forge, & une braſſerie.

A deux lieues au-deſſus s'éleve l'iſle de *Saalberg*, ou la montagne de la ſelle, tirant ſon nom de ſa cîme, qui reſſemble à une ſelle de cheval. On la voit de 40 lieues de loin. Les oiſeaux s'y retirent dans les nuits de l'hiver. Tout auprès on trouve l'iſle aux ours, & l'iſle *Aupillartok*, qui ont environ huit lieues de long, & ſont entre deux bayes.

L'une de ces bayes tire au ſud-eſt, vers *Piſſikſarbik*, où la pêche eſt bonne; elle eſt terminée par une autre plus petite qui s'avance dans les terres.

L'autre baye eſt au nord. Elle a à l'oueſt *Kanneiſut*, pays plat & déſert, coupé de rochers. On y trouve pourtant une pêcherie de ſaumon, avec un lac d'eau douce, long de huit lieues, mais très-peu poiſſonneux. Cette baye du nord, ſe diviſe en deux branches; l'une s'appelle *Ujarakſoak*, dont les bords fourniſſent une pierre blanche & douce comme de la craye; & l'autre branche eſt couverte de glaces.

Telle est à peu près la colonie de *Bonne-Espérance*, qui fut d'abord placée à l'isle de Kangek en 1721, puis transportée dans le continent en 1728. Tout ce quartier étoit sans comparaison le meilleur de la côte occidentale, & contenoit quelques milliers de Groenlandois. Mais depuis que la petite vérole l'eût dépeuplé en 1733, il ne s'est pas rétabli pour le nombre des habitans. Un facteur qui s'est attaché à faire un dénombrement exact de la population de ces côtes, n'a trouvé dans l'espace de 40 lieues, que 957 Groenlandois domiciliés. Encore est-ce un canton des plus peuplés, car si vous en exceptez la côte du sud & la baye de Disko, vous pourrez voyager l'espace de vingt lieues sur ces côtes, sans trouver une seule ame. En supposant donc qu'il y ait 400 lieues de pays habité, & 1000 ames par quarante lieues, eu égard au sud & au nord de la côte, qui sont assez peuplés, le total de la population devroit monter à dix mille ames. Cependant le facteur dont nous avons parlé, n'en compte que sept mille. Il assure qu'en 1730 le Groenland pouvoit avoir 30000 habitans indigenes, & qu'en 1746 il n'en trouva que 20000. Depuis cette époque ce nombre a diminué encore des deux tiers.

Histoire du Groenland.

La quatrieme colonie est à *Zukkertop*, située au 65eme. degré 48 minutes, & fondée en 1755, à cinquante-six lieues de celle de Bonnne-Espérance. Son nom dérive de trois montagnes, qui ont la forme conique d'un pain de sucre, & qui servent de signal aux navigateurs, pour entrer dans son havre. C'est un des meilleurs & des plus sûrs qu'il y ait dans tout le pays, à une demi-lieue de la haute mer, entre deux petites isles qui le couvrent. Outre le poisson & les oiseaux que cette côte fournit en abondance, on y voit de tems en tems des baleines; mais les Groenlandois en prennent rarement, & les Européens jamais, faute de bateaux propres à cette pêche.

Quatrieme colonie.

Au-dessus de Zukkertop, on passe deux bayes, dont l'une longue de 35 lieues, est bordée de verdure; puis à vingt lieues plus loin, on trouve une grande isle au milieu d'une foule de petites. Elle est remarquable par de grosses baleines, & la quantité de saumons qu'on y pêche. La terre y contient une sorte d'argille blanche, qui brille comme l'argent, & ne brûle point dans le feu. Parmi les rochers qu'on y voit, il en est un fort grand avec une vallée profonde, où la marée amene dans les beaux jours d'été, quantité de veaux marins, qui se trouvant à sec dans le reflux, sont pris comme dans un filet par les Groenlandois, qui les tuent. A quarante lieues de Zukkertop, est la baye d'*Amarlok*, auprès de laquelle on prend tous les ans quelques baleines.

La cinquieme colonie est celle d'*Holsteinburg*, fondée en 1759, l'une des plus commodes pour le commerce & le séjour.

Cinquieme.

La sixieme est celle de *Sud-Bay*, au 67eme. degré 30 minutes. Elle avoit été formée en 1756; mais depuis l'établissement de celle d'Holsteinburg, on n'y tient plus qu'un homme pour tirer l'huile de baleine des Groenlandois qui sont au voisinage.

Sixieme.

La septieme colonie s'appelle *Egedes-minde*, du nom du capitaine Egede, qui l'établit en 1759, & voulut perpétuer ainsi la mémoire de son pere, ce sage & zélé missionnaire, à qui le Dannemark est redevable de ses établissemens dans le Groenland, & l'Europe des plus justes notions que nous ayons de ce

Septieme.

pays éloigné. La pêche de la baleine avoit très-bien réussi d'abord dans les trois dernieres colonies; mais les Groenlandois les fréquentent peu depuis quelque tems, quoique le pays soit excellent pour la pêche & la chasse: leur raison est qu'à Egedes-minde, les glaces ferment le port durant tout l'hiver jusqu'au mois de Mai, & qu'alors la saison de pêcher la baleine est passée. Aussi délibere-t-on si l'on ne transportera pas cette colonie aux isles de Dunk.

Huitieme colonie.

LA huitieme est à *Christians-hope*, établie en 1734, au 69e degré & demi, ou selon d'autres, au 68e 34 minutes.

Neuvieme.

LA neuvieme colonie est à *Claus-haven*, qui est plutôt un comptoir. A quatre lieues plus avant dans le nord, est *Ice-bay*, ou la *baye de glace*, où fut jadis un port ouvert, qui maintenant est fermé par les glaces: car il en sort chaque année des montagnes entieres.

Dixieme.

LA dixieme est celle de *Jacob's-haven*, ou le *port de Jacob*, pratiqué en 1741. Le commerce des trois précédentes n'occupe qu'un seul vaisseau, dont la charge est de 400 muids d'huile de baleine, chacun de 80 gallons.

Onzieme.

LA onzieme colonie, est entre le 69e & le 70e degré, à *Rittenbenk*, fondée en 1755.

Douzieme.

ENFIN la douzieme est à *Noogsoak*, à l'extrémité du Waigat. Elle fut érigée en 1758.

De la mer & des glaces.

LA nature a semé par tout l'univers des objets dignes de notre contemplation, & lorsqu'elle cesse de nous prodiguer ses bienfaits, elle attire encore nos hommages même par l'effroi qu'elle nous inspire. Mais parmi les horreurs dont elle s'environne quelquefois, & qui doivent entrer dans le dépôt de ses trésors, pour composer le systême d'où résulte le bien universel, rien ne mérite plus l'attention d'un être intelligent & curieux que ces masses énormes de glace dont elle a revêtu les pôles du globe, & fortifié, pour ainsi dire, les pivots de la terre.

Formes & couleurs singulieres des glaces flottantes.

IL faut que le Groenland soit comme pétrifié de glaces, à voir la prodigieuse quantité qu'il en flotte au loin sur toute la face des mers dont ce pays est entouré. C'est un spectacle qui n'est pas sans quelque plaisir, que ces montagnes de glace qui représentent à l'imagination tout ce que l'œil a vu sur la terre, & où la nature semble se divertir à reproduire les ouvrages de l'art. Tantôt c'est une église avec un clocher qu'on se figure voir dans le lointain; tantôt un château avec ses tours & ses créneaux: quelquefois c'est un vaisseau qu'on croit fendre la mer à pleines voiles, & souvent il arrive qu'un pilote trompé par l'éloignement & la ressemblance, s'écarte de sa route & redouble la manœuvre pour aborder ce navire imaginaire; d'autres fois ce sont de grandes isles couvertes de plaines, de vallons & surtout de montagnes, dont la tête s'éleve à six cents pieds au-dessus des eaux. Un missionnaire, homme d'ailleurs peu crédule & digne de foi, rapporte qu'à la baye de Disko, dans un fond de trois cents brasses d'eau, l'on a vu de grandes montagnes de glaces subsister des années entieres, au point qu'il y en avoit une qu'on appelloit la *ville d'Amsterdam*, & une autre la *ville de Harlem*, & que les voyageurs alloient radouber leurs vaisseaux, & décharger leurs marchandises sur ces villes flottantes.

CETTE glace est pour l'ordinaire très-dure, claire & transparente comme

du verre, d'un verd pâle, ou d'un bleu céleste; mais quand on la fait fondre & regeler, elle devient blanche. On en voit qui tire sur le gris & même sur le noir, mêlée & incrustée de terre, de pierres & de brossailles, que la pluye y a fait entrer & qui sont incorporées avec la glace, comme le ciment dans une muraille.

Ces blocs & ces masses grandes ou petites, se rencontrent sans nombre dans les bayes du détroit de Davis, surtout au printems, après une violente tempête qui les a détachées des terres voisines, & jettées par pieces dans le détroit, où elles se pressent vingt & trente à la fois, se heurtent, se brisent, s'écartent, se rejoignent & s'entassent l'une sur l'autre, par l'embarras de passer dans un chemin qu'elles se ferment à l'envi.

Quelques-unes s'attachent & séjournent sur les côtes plattes, jusqu'à ce que le soleil les ait insensiblement fondues, ou que le flux, les tempêtes & les courans les aient enlevées des bords de la côte pour les entraîner à la mer.

Il y a des glaces qui s'épaississent entre les rochers jusqu'à les surpasser de leur propre cime. Elles sont bleues, percées de fentes & de cavités, sillonnées par les torrens de pluie, & couvertes de neiges qui dans une continuelle alternative de fontes & de gelées, s'élevent d'année en année à une hauteur prodigieuse. Elles sont d'une nature plus solide que les glaces flottantes, & ne sont pas moins curieuses par leurs décorations. On y voit comme des arbres avec leurs branches & des flocons de neige à la place des feuilles: ici ce sont des colonnades & des arcs de triomphe; là des portiques & des façades, avec des fenêtres; & les rayons de lumiere azurée qui sortent du fond de ces miroirs naturels, font le plus bel effet du monde.

Montagnes de glace: comment elles se forment.

Il est difficile d'expliquer comment se forment & d'où viennent ces énormes montagnes de glace qu'on voit flotter sur une immense étendue de mer. Les uns disent qu'elles naissent de la mer elle-même qui se gele jusqu'au fond dans les bayes, d'où elles sont détachées par les fontes de neige qui débordent au printems, puis grossies par les brouillards & les pluies qui se congelent, enfin emportées par les vents dans le grand océan. Mais outre que la mer se glace rarement à plus de six pieds de profondeur, & qu'on ne la trouve jamais prise jusqu'au fond dans les bayes les plus petites & les plus calmes, on observe que ces pieces de glace ne sont point salées, mais douces comme l'eau des rivieres; il est donc à présumer qu'elles sortent, pour la plupart, des fleuves & des ruisseaux, ou des montagnes & des rochers qui les forment dans leurs profondes cavernes.

Ces montagnes sont si hautes que la neige, surtout quand elle vient du nord, ne sçauroit y fondre le jour & doit se glacer la nuit. Elles ont des cavités où le soleil ne darde jamais un de ses rayons; il y a sur la pente de ces montagnes de petits tertres, où la neige & la pluie se tournent en glace. Lorsque les monceaux de neige viennent à s'affaisser sous leur propre poids, & qu'entraînés par la pluie, ils roulent sur le sommet de ces écueils qui sortent & s'avancent des flancs d'une montagne, alors s'ils rencontrent une espece de plaine ou de platte-forme élevée, où les glaces se soient comme enracinées, la neige s'y gele & grossit de toute sa masse durcie l'ouvrage des hivers. Il s'y

forme à la longue une épaisseur de glace, où les nuits ajoutent beaucoup plus de volume & de poids que les beaux jours n'en peuvent diminuer. Ces masses énormes, qui sont comme accrochées ou suspendues aux rochers, fondent bien moins à leur sommet qu'au pied ou dans les voûtes & les creux que le dégel y forme insensiblement. Quand les fondemens & la base en sont ainsi minés par la couleur même de la terre qui respire au printems, la glace alors croulant sous son fardeau, se brise, se détache, & roule de roc en roc avec un fracas épouvantable; & lorsqu'elle pend sur des précipices, & qu'elle tombe dans une baye où elle se rompt en grosses pieces, on entend comme un bruit de tonnerre, & l'on éprouve sur la mer une agitation si forte que les petits bateaux qui se trouvent par hasard au voisinage le long des côtes, en sont quelquefois submergés avec les Groenlandois qui venoient y pêcher.

Les crevasses qu'on découvre dans ces montagnes de glace, viennent de ce que l'eau de neige dégélée au-dessous, se gelant de nouveau pendant la nuit, enferme dans son sein une grande quantité d'air. Cet air emprisonné cherche à se délivrer par sa propre élasticité; à briser, ou du moins à étendre les limites de son enceinte; & comme l'air & l'eau qui sont glacés par la gelée dans une bouteille, en se raréfiant font éclater en pieces le vase où ils étoient contenus, de même on voit fendre & briser avec fracas ces montagnes de glace où l'air avoit été surpris & comme investi par le froid. Cette éruption de l'air est même accompagnée d'un bruit très-effrayant, & d'une secousse si violente que les personnes qui se trouvent auprès sont obligées de s'asseoir par terre de peur d'être renversées; en même tems, la terre, le bois, les pierres, les hommes ou les bêtes que les vents ou quelqu'accident avoient enveloppés dans ces masses de neige glacée, en sont comme vomis par ces volcans de glace; s'il est permis de donner le même nom à des effets semblables de causes aussi différentes que le sont le froid & le feu.

Ce sont, au reste, des phénomenes que la nature a rendus très-fréquens dans les montagnes de la Suisse. Que si les Alpes, & même les Cordilleres placées sous la ligne équinoxiale, sont toujours couvertes de neige & de glace, faut-il s'étonner d'en voir des montagnes éternelles sur les mers & les terres du Groenland à dix ou quinze degrés du pôle? Cependant, il ne faut pas croire que le froid augmente toujours en raison directe de la distance de l'équateur; car non-seulement les Groenlandois vivent au 75e dégré de latitude, & les Européens au 71e; mais il y a bien des jours d'été où il ne tombe que de la pluie sur les plus hautes montagnes du Groenland, & où la neige s'y fond en tombant. A la vérité, ces montagnes n'ont pas 3200 brasses de hauteur, comme celles du Pérou, ni 2750 comme le mont Godard, mais tout au plus 1000: or l'on sçait qu'à l'égard des montagnes le triple d'élévation équivaut pour le froid, à plus de deux mille lieues d'éloignement de l'équateur.

Il est certain que les montagnes de glace qui nagent sur les mers du nord, y rendent la navigation difficile & périlleuse, mais beaucoup moins qu'on ne l'imagine. Comme on les voit de loin, & qu'elles flottent à de grandes distances les unes des autres, on les évite sans peine, à moins qu'un brouillard épais ne les dérobe à la vue, & qu'une tempête violente, ou même la force des courans dans un tems calme, ne pousse & ne brise les vaisseaux contre ces écueils

écueils mouvans. Cependant il est rare qu'il périsse quelque navire par ces accidens, même dans la baye d'Hudson; d'autant plus qu'on a toujours soin sur les vaisseaux, de commettre un ou deux hommes pour veiller à ce danger jour & nuit. Les plaines de glace sont beaucoup plus à craindre que les montagnes; les côtes du détroit de Davis sont presque toujours couvertes de plaines glacées & flottantes, de sorte que les navigateurs sont obligés de les esquiver, ou de tourner tout autour, jusqu'à ce qu'ils trouvent un passage ouvert par les vents ou les courans: encore est-il bien hasardeux de s'y engager, parce qu'un vent ou un courant tout contraire, ou la marée, ou la tempête venant à rapprocher ces glaces, elles peuvent croiser un vaisseau dans sa route, l'investir & le mettre en pieces.

Plaines de glaces flottantes.

Ces glaces flottantes, comme des radeaux, occupent quelquefois un espace de 200 lieues de longueur sur 60 ou 80 de largeur; & quand les vents ou les courans ne les séparent pas, elles se suivent de si près, qu'un homme pourroit sauter d'une piece à l'autre, & même voir distinctement les jointures où elles se sont réunies. L'épaisseur n'en est pas toujours égale, mais elles ont communément neuf à douze pieds. Elles sont salées, parce qu'elles ont été formées de la congélation de la mer: ce n'est pas qu'il ne s'en mêle aussi que l'eau douce a fournies; mais on les discerne aisément à leur transparence. Il y a de cette espece qui s'épaississent depuis quatre brasses jusqu'à dix, en se formant de plusieurs plans de glace attachés & collés l'un sur l'autre par la gelée. Ces masses s'élevent au dessus de la mer & contiennent quelquefois une grande quantité d'eau douce, comme le bassin d'un étang. On en voit aussi qui sont surmontées de grandes ou de petites montagnes de glace, mais celles-ci se séparent de la plaine flottante, parce qu'elles donnent plus de prise au vent & au courant. Ces campagnes vitrifiées par le froid, représentent de loin une perspective très riche & fort variée. A mesure qu'on approche de ces glaces, l'air devient plus froid; elles s'annoncent aussi par un brouillard épais & bas qui les accompagne & les dérobe aux yeux. Cependant, quelques navigateurs ont observé dans le détroit de Davis que cette sorte de brouillard se dissipe à proportion qu'on est plus voisin des glaces; de même qu'en avançant plus au nord on rencontre moins de glace & un air plus chaud.

C'est surtout par les relations de ceux qui vont faire la pêche de la baleine au Spitzberg, que nous pouvons connoître ces glaces flottantes, leurs causes, leurs effets, & ce qu'il y a de plus curieux & de plus important à sçavoir sur ce prodige effrayant des climats & des saisons.

La mer commence à charier des glaces au Spitzberg, dans les mois d'Avril & de Mai. Elles viennent au détroit de Davis en très-grande quantité, partie de la Nouvelle Zemble, & la plupart le long de la côte orientale du Groenland portées de l'est à l'ouest, suivant le mouvement le plus général de la mer. Elles flottent en grandes pieces, & semblent des campagnes ou des isles couvertes d'une neige épaisse. Quand la glace se détache dans tous les autres endroits, elle tient encore fortement au Spitzberg; d'où l'on a conclu qu'il doit y avoir de la terre-ferme à l'extrêmité du pole, puisque la glace y est prise. Avant d'appercevoir ces glaces fixes, on les reconnoît à la blancheur de l'atmosphere qui les couvre. Elles ne sont pas d'un clair transparent & poli, com-

HISTOIRE DU GROENLAND.

me celles d'eau douce, mais elles ressemblent à du sucre; d'ailleurs spongieuses, parce qu'elles fondent par-dessous, & par-là plus approchantes de la couleur verte du vitriol. Quand les pêcheurs de la baleine ne veulent pas se hasarder au milieu de ces glaces dispersées, ils ancrent leurs vaisseaux à la glace fixe, ou même à quelque champ de glace flottante; mais c'est toujours une situation dangereuse: car si la furie des vagues, enflées par la tempête, vient à briser ces glaces en morceaux, outre la commotion subite & violente qui en résulte sur la mer, il s'y forme un mouvement de tourbillon qui roule tous ces débris au centre, & si le vaisseau se trouve au milieu de ce tourbillon, il est perdu: aussi se garde-t-on plus soigneusement de ces glaces brisées que des autres, parce qu'emportées plus rapidement par le courant, elles assaillent un navire de tous les côtés, & le mettent en mille pieces, quoique la construction de cette espece de vaisseaux soit d'une plus forte résistance. Quand il leur arrive d'être ainsi brisés, l'équipage se sauve sur la glace ou dans la chaloupe, jusqu'à ce qu'un autre vaisseau vienne le recueillir sur son bord. Cependant il faut que les vaisseaux suivent les baleines à travers les glaces, où elles se retirent quand elles se sentent saisies par un harpon: mais les pêcheurs ont alors la précaution d'attacher une piece de glace à la poupe du vaisseau pour retarder la rapidité de sa course, & ne pas risquer qu'il soit emporté par la force des vents ou des flots contre ces isles de glace; ou bien ils en écartent les plus grosses pieces avec de longues perches armées de fer, ou même ils défendent les flancs de leur navire en y suspendant des baleines mortes, du moins la queue ou les nageoires de cet énorme poisson.

Recherches & conjectures sur la cause & le lieu de la formation de ces glaces.

M. Crantz cherchant l'origine & la source de ces glaces, qui semblent boucher le passage du détroit de Davis, dit qu'elles ne peuvent se former dans ce canal, tant à cause de l'agitation du flux & du reflux, que de la rapidité du courant, augmentée par la force des vents. Le peu de glace qu'il peut y avoir entre les isles & dans les golfes qui sont à l'abri du vent, ou même dans la baye de Disko, disparoît bientôt, emportée par les courans à la côte de l'Amérique. C'est de la côte orientale du Groenland que viennent les glaces qui couvrent ses bords à l'occident. Il paroît donc qu'elles ne peuvent sortir que de la mer glaciale, qui s'étendant de la Tartarie jusqu'au pôle, a bien assez de longueur & de largeur, pour fournir tant de glace. „Mais," dit M. Crantz d'après M. de Buffon, „ si sous le pôle ce n'étoit qu'une mer, elle ne s'y „ geleroit pas, soit à cause du mouvement continuel des vagues agitées par „ l'oscillation de la marée & par l'inconstance des vents, soit parce que le „ froid n'y est pas aussi excessif que le fait présumer la latitude du climat. S'il „ y a des terres sous le pôle, la glace n'y prendroit pas pour cela, de façon „ à couvrir toute l'étendue de la mer glaciale. Il faut donc supposer que celle-ci reçoit tout ce qu'elle en donne, des fleuves de la Grande Tartarie, „ des côtes de la Nouvelle-Zemble & du Spitzberg, & de la côte orientale „ du Groenland, d'où toutes ces glaces sont portées par un grand courant uniforme & régulier, le long de l'Islande, au Cap des Etats, ou à travers „ le Détroit de Forbisher vers celui de Davis au 65e degré de latitude, où „ le même courant de l'est à l'ouest les rejette des côtes du Groenland vers „ celles de l'Amérique."

Les petits golphes que les montagnes mettent à l'abri des vents, se gelent tous les hivers, & se couvrent de pieces de glace, qui sont les unes d'eau salée & les autres d'eau douce. Mais les vents impétueux du printems les brisent & les poussent à la mer. On voit de ces glaces s'étendre l'espace de plusieurs lieues sur le bras gauche de Bals-River, au nord de cette baye. „C'est „ une chose que j'ai examinée avec attention, dit M. Crantz, dans un voyage „ que je fis à Pissiksarbik. J'allai six lieues plus avant dans la baye, & je la trou„ vai encore couverte de glace le premier de Juin, mais pourtant libre & navi„ gable près de la terre. Je descendis & fis une lieue à pied dans un vallon, pour „ voir quelques ruines des anciens Norvégiens, sur les bords d'un grand lac „ d'eau douce: mais ce ne sont plus qu'un grand amas de pierres, couchées „ sous les herbes. La vallée me parut large d'une lieue & longue de deux. „ Elle est traversée d'un petit ruisseau qui s'égare, s'arrête, & forme dans sa „ route divers petits étangs. Les montagnes voisines ne sont pas aussi roides „ que celles qui s'élevent en pleine mer; elles offrent à l'œil une assez riante „ perspective de verdure. Le soleil qui me brûloit entre ces côteaux, m'o„ bligea bientôt d'en descendre. Tandis que mes matelots Groenlandois étoient „ occupés à la pêche du saumon, je gagnai seul une petite montagne, d'où „ j'apperçus au nord la baye couverte de glace vers son embouchure. J'eus „ la curiosité de traverser un marais d'une demi-lieue de largeur, tapissé d'un „ gazon, où les Groenlandois passent quand ils vont avec leurs canots sur la „ tête ou sous le bras, prendre des veaux marins aux bords de la baye. Mais „ comme je ne pouvois pas bien voir les glaces dans toute leur étendue, j'a„ vançai plus loin par ce même chemin, sur une langue de terre élevée. Là „ je découvris un champ de glace qui s'étendoit à la longueur de douze lieues, „ sur une de largeur. Un peu plus loin, on la voit occuper jusqu'à vingt „ dans ces deux dimensions. Mais je ne pus discerner la mer d'aucun côté; „ quoiqu'un certain brouillard dont elle se couvre, me fît juger à peu près où „ devoit être l'embouchure de la baye. Il ne me fut pas permis d'aller plus „ loin; il étoit dix heures du soir, & le soleil se couchoit. Du côté de l'est, „ ou des terres, je vis une plaine de glaces brisées, flotter l'espace d'une lieue „ en long, sur une demi-lieue de large. Elles s'élevoient ensuite, autant „ que je pus le discerner, jusqu'à la hauteur d'une tour assez grande, & pré„ sentoient d'une montagne à l'autre, comme une rue de maisons, avec des „ toîts en talus terminés en pointe. Je m'imaginai que c'étoit-là la fin de la ba„ ye; car au-delà, je vis la glace s'élever en amphithéâtre entre les monta„ gnes, l'espace de six lieues, semblable aux cascades d'un torrent écumeux, „ qui se précipite de roche en roche. Une montagne assez peu élevée, & „ qui n'avoit pas beaucoup de neige, terminoit à l'orient cette longue perspec„ tive de glace, qui s'étendoit fort loin à droite & à gauche."

En général, les glaces suivent la direction des courans ou des vents. Si le vent est à l'ouest, il pousse les glaces dans les bayes, de concert avec le flux des marées. S'il tourne à l'est ou au nord, il les chasse & les reporte à la mer avec le reflux. De-là elles suivent les courans au nord, d'où elles se détournent au sud des terres septentrionales de l'Amérique, jusqu'à ce qu'elles y soient fondues par le soleil. Ainsi la côte occidentale du Groenland, est al-

ternativement couverte ou délivrée des glaces, selon l'influence & la direction des marées, des vents, ou des courans. Quand elles sont à une certaine hauteur, si c'est alors le vent d'ouest qui domine, les Groenlandois ne peuvent se mettre en mer, sans courir de grands risques. Mais ce concours de difficultés arrive rarement, & ne dure gueres plus de quinze jours.

Des bois flottans.

La Providence a d'ailleurs dédommagé les habitans du Groenland des peines de la mer, par des avantages que cet élément leur rapporte. Si la nature leur refuse des forêts & des arbres, elle ordonne à l'océan de jetter sur leurs côtes une grande quantité de bois, que les glaces des montagnes ont enfermé dans leur sein, ou du moins entraîné dans leur chûte. Sans cela les Européens ne sçauroient comment se chauffer en ce pays-là, & les Groenlandois manqueroient de matériaux pour construire leurs maisons, leurs tentes & leurs bateaux, & surtout pour emmancher ces fleches ou ces harpons, qui leur procurent la subsistance, les vêtemens, le chauffage & la lumiere par la pêche & la chasse. Parmi ces provisions de bois que leur apportent les courans, on voit de grands arbres déracinés qui, roulant des années entieres sur les flots & les glaces, ont perdu leurs branches & leur écorce, & se trouvent rongés par le tems & les vers. Ce sont ordinairement des saules, des aulnes, du bouleau, qui viennent des bayes du sud, ou des trembles que la mer charrie de plus loin: mais la plus grande partie consiste en pins & en sapins: cette derniere espece est un arbre dur & rougeâtre, traversé de veines très-sensibles; il est d'une odeur plus agréable que le sapin ordinaire.

Conjectures sur l'endroit d'où viennent ces bois flottans.

Ce bois vient de quelque pays fertile, sans doute, mais froid & montagneux. Quel est-il? on l'ignore: ce ne peut être la terre de Labrador, contrée de l'Amérique assez voisine du Groenland; parce que ces arbres viennent avec les glaces que les courans poussent en Amérique, loin de les en amener. On pourroit plutôt croire qu'ils seroient apportés du Canada par un courant qui les pousseroit au Spitzberg, & de-là sur le Groenland; mais ce devroit donc être des bois du nord de l'Amérique, & sur-tout des chênes, qui sont très-communs dans le Canada: cependant on ne recueille dans ces débris, en fait de chênes, que quelques planches de vaisseau. Ellis, qui a trouvé de ce bois flottant dans la baye d'Hudson, dit qu'il y a des gens qui le croient tiré de la Norvege: mais, ajoute-t-il, les vents du nord-est, qui sont très-violents dans ces contrées, repousseroient ces débris, comme les courans qui portent du sud au détroit de Davis & à la baye d'Hudson, arrêteroient tout ce qui peut venir de l'Amérique aux côtes du Groenland. Ellis conclud donc, que les terres méridionales de ce pays même, fournissent la grande quantité de bois, dont sa rive occidentale est toujours couverte par les glaces. Mais il établit son sentiment sur le rapport de M. Egede, qu'il a mal entendu. Car celui-ci dit qu'au midi le Groenland produit des saules & des aulnes aussi gros que la cuisse; mais les bois flottans sont des pins de la grosseur d'un mât de navire; or l'on n'en trouve point dans le pays d'où les fait venir le voyageur Ellis.

Ce bois, encore un coup, est apporté par les courans, & ceux-ci viennent de l'est. S'il y a quelque pays qui produise abondamment de cette sorte de bois flottans, c'est de-là, sans doute, que la mer les tire en quantité; &

plus loin on en trouvera, plus il faut reculer la terre qui les donne. Or il croît de cette espece d'arbres dans l'Islande, plus que partout ailleurs. On voit dans un ancien journal maritime d'un navigateur Allemand, deux bayes au sud-est de l'isle de Jean Mayen, sous le 74eme. degré, dont les bords étoient tellement couverts de ce bois apporté par les glaces, qu'il y en avoit de quoi charger un vaisseau. Il faut donc l'aller chercher plus haut, soit au pôle, ou vers l'orient. Mais quand il y auroit des terres sous le pôle, il est à présumer qu'elles ne produiroient gueres que des arbrisseaux ou des buissons, comme le Groenland: ainsi ces grands arbres flottans ne pourroit venir que de la Sibérie ou de la Tartarie Asiatique, où les bois sont arrachés des montagnes par les grosses pluies & les débordemens qui enlevent des pieces de terre toutes couvertes d'arbres, les roulent dans les grandes rivieres, & de-là dans la mer. Ensuite les glaces flottantes les entraînent avec le courant vers le pôle, jusqu'au voisinage du Spitzberg, où les courans du nord les repoussent entre l'Islande & le Groenland au sud-est, & par le cap des Etats les jettent dans le détroit de Davis. Mais comme c'est-là, vers le 65eme degré, que le courant commence à changer, les bois flottans cessent d'aller au nord, & se détournent à l'ouest de l'Amérique; aussi n'en trouve-t-on point à la baye de Disko, ni au-dessus. Cependant il vient des sapins au Kamtschatka, qui n'en produit point; & les habitans disent que ce sont les vents d'est qui les leur amenent, sans doute de la contrée de l'Amérique opposée au Kamtschatka. Dans ce cas, on pourroit supposer que ces sapins, poussés de l'Amérique par les grands courans, qui vont de l'est à l'ouest, suivant la direction naturelle de l'océan, font le tour du Kamtschatka, & passent devant la Léna, grand fleuve de la Tartarie, qui les pousse au nord vers le Spitzberg & la côte orientale du Groenland.

Des marées.

Après les glaces & les bois, flottans sur la mer du Groenland, il n'y a rien de plus digne de l'attention des observateurs, que le cours des marées. Le flux qui détermine la force & la direction des courans, change réguliérement au Groenland comme sur les autres côtes de l'océan, & suit le cours périodique des phases de la lune. Du sud au nord, il va toujours en diminuant depuis la hauteur de trois brasses, & ne monte pas plus d'un pied au-dessus de la baye de Disko. Cependant, en ce lieu-là-même, il s'éleve de plus de trois brasses aux grandes marées, c'est-à-dire aux nouvelles & pleines lunes. Le vent augmente avec le flux, de façon qu'on prévoit l'un par l'autre: ainsi trois jours avant & après les grandes marées, surtout de l'équinoxe, on doit s'attendre à des tempêtes, quoiqu'elles n'arrivent pas toujours.

Variation de la boussole.

L'aiguille aimantée varie dans la boussole de deux points & demi, c'est-à-dire environ de 28 degrés, tournant vers l'ouest. A l'extrémité de la baye de Baffin, elle varie de cinq points ou 56 dégrés; & c'est la variation la plus considérable qu'on ait encore observée.

Les puits & les sources qui sont avancés dans les terres, montent & baissent avec les changemens des phases de la lune & des périodes des marées. En hiver, dans le tems même où tout est couvert de glace & de neige, on voit sourdre & disparoître avec le flux & le reflux des fontaines toutes nouvelles, dans des lieux où communément il n'y avoit point d'eau, & fort élevés au-

dessus du niveau de la mer: car, en général, le Groenland n'est pas aussi bien fourni d'eaux que les pays élevés des climats plus chauds, & la plupart des sources, qui d'ailleurs offrent une eau claire & même très-saine, sortent d'un terrein imbibé d'une neige fondue, qui se filtre dans ses veines. On trouve çà & là dans les vallons, de beaux étangs formés & entretenus par les glaces & les neiges qui distillent des montagnes. Il ne peut y avoir de grandes rivieres en ce pays de frimats; car il est traversé de petits vallons serrés entre des montagnes escarpées, dont le sommet très-élevé se couvre de glaces, qui ne fondant presque point, fournissent peu de torrens. Les sources qui donnent de l'eau dans l'été, sont bientôt arrêtées par le froid des hivers: ainsi les hommes & les animaux du Groenland mourroient de soif, si la Providence n'y envoyoit pas en hiver des pluies fréquentes & des fontes de neige qui remplissent les étangs.

De l'air & des saisons.

QUOIQU'UN pays où la neige & la glace ont des retraites éternelles, ne puisse qu'éprouver un froid excessif, cependant il y est supportable même au cœur de l'hiver, dans les endroits où les habitans jouissent des rayons du soleil, pendant une heure ou deux; malgré la rigueur de la gelée, qui glace les liqueurs les plus fortes, jusque dans les chambres chaudes. Mais dans les climats où cet astre bienfaisant ne s'éleve point sur l'horison, les gens qui prennent du thé, voient geler leur tasse sur la table où ils la posent. „ La glace „ & la gelée," dit M. Paul Egede, dans son journal du 7 Janvier 1738, „ tapissent l'intérieur de la cheminée jusqu'à l'embouchure des poëles, sans qu'el„ les puissent fondre au feu qu'on y fait tout le jour. Le tuyau de la che„ minée est couvert d'une voûte de glace, percée de petits trous, que la fu„ mée a creusés en s'évaporant. Les portes & les murailles sont plâtrées de „ neige ou incrustées de glace; & ce qu'on aura peine à croire, tout gele dans „ l'intérieur des maisons, le linge dans les tiroirs, le bois du lit: le duvet mê„ me des oreillers & des lits, se gele d'un pouce d'épaisseur. Il faut casser la „ viande quand on la tire des barils pour la manger, & même après qu'on l'a „ mise sur le feu dans de l'eau de neige, la surface doit bouillir assez long„ tems, avant que la pointe du coûteau puisse pénétrer au-dedans de la piece „ de viande." Tels sont les effets du froid à la baye de Disko; mais en général cette extrême rigueur fait bientôt place au dégel, & le tems passe de l'un à l'autre tous les quatre ou cinq jours.

Du froid.

LE plus grand froid commence dans le Groenland, comme partout ailleurs, à la nouvelle année, & devient si perçant aux mois de Février & de Mars, que les pierres se fendent en deux, & que la mer fume comme un four, surtout dans les baies. Cependant le froid n'est pas aussi sensible au milieu de ce brouillard épais que sous un ciel sans nuages. Car dès qu'on passe des terres à cette atmosphere de fumée qui couvre la surface & les bords des eaux, on sent un air plus doux & le froid moins vif, quoique les habits & les cheveux y soient bientôt hérissés de bruïne & de glaçons. Mais aussi cette fumée cause plutôt des engelures qu'un froid sec; & dès qu'elle passe de la mer dans une atmosphere plus froide, elle se change en une espece de verglas que le vent disperse dans l'horizon & qui cause un froid si piquant, qu'on ne peut sortir au grand air sans risquer d'avoir les mains ou les pieds entiérement gelés.

Des bruïnes.

C'est dans cette saison qu'on voit l'eau glacer sur le feu avant de bouillir; c'est alors que l'hiver pave un chemin de glace sur la mer, entre les isles voisines, & dans les bayes & les détroits; c'est alors que les Groenlandois meurent souvent de faim, ne pouvant aller dehors pour la chasse, ou pour la pêche, ni pour se procurer la moindre nourriture; & quand ils sortiroient, où en trouveroient-ils?

HISTOIRE DU GROENLAND.

Eté du Groenland.

UN hiver si rigoureux est toujours bien long; cependant ce peuple compte son été depuis le commencement de Mai jusqu'à la fin de Septembre; car durant les cinq mois de cet intervalle, il campe dans des tentes. Mais la terre n'est bien amollie & détrempée par le dégel, qu'au mois de Juin; encore n'est-ce qu'à la surface, & il ne laisse pas de neiger jusqu'au solstice d'été. La neige reprend au mois d'Août; mais ne s'empare des campagnes qu'en Octobre. On dit pourtant qu'il tombe moins de pluie & de neige dans le Groenland qu'en Norvege. Rarement voit-on la neige sur les bords de la mer au-dessus d'un pied de profondeur, si ce n'est dans les endroits où le vent en fait des monceaux, & jamais elle n'y séjourne longtemps; quand elle ne fond pas au soleil, le même vent qui l'a entassée, la disperse en tourbillons d'une poudre si subtile, que les habitans n'osent se montrer hors de leur porte. Il y a des années de suite où la neige séjourne depuis l'équinoxe d'automne jusqu'au solstice d'été, accumulée en certains endroits creux ou bas, à la profondeur de plusieurs brasses, où elle gele bientôt de façon qu'on y peut marcher en sûreté avec des raquetes, ou souliers de neige, & alors il pleut quelquefois plusieurs jours sans interruption, avant qu'elle dégele & se fonde.

L'ÉTÉ du Groenland, moins long qu'ailleurs, y est pourtant assez chaud pour qu'on soit obligé de se dégarnir quand on marche, surtout dans les bayes & les vallons, où les rayons du soleil se concentrent, sans que les vents de mer y pénetrent. L'eau qui reste dans les bassins & les creux des rochers après le flux, s'y coagule au soleil & s'y cristallise en un très-beau sel de la plus grande blancheur. Enfin la chaleur devient si vive sur cette même mer, où la glace a duré six mois, que dans certains jours sereins de l'été, la poix & le goudron se fondent tout autour des vaisseaux; mais ces effets sont rares, soit parce qu'ordinairement les étés sont rafraîchis par des vents qui soufflent du côté des isles de glace, au point que le soir on est forcé de reprendre ses doubles fourrures; soit à cause des brouillards frais qui regnent sur la côte depuis Avril jusqu'au mois d'Août, & quelquefois si fort épais, qu'à peine peut-on voir les vaisseaux devant soi. Souvent le brouillard est si bas qu'on le confond avec l'eau même, d'où sa vapeur s'éleve; mais alors la cîme des montagnes en est plus claire, & le voyageur respirant aux rayons du soleil, porte sa tête au-dessus des nuages, tandis que ses pieds marchent dans les ténebres.

EN général, la plus belle saison du Groenland est l'automne; mais sa durée est courte, & souvent interrompue par des nuits de gelée très-froides. C'est à peu près dans ces tems-là que sous une atmosphere noircie de vapeurs & teinte de rayons, on voit les brouillards qui se gelent quelquefois jusqu'au verglas, former sur la mer comme un tissu glacé de toile d'araignées, & dans les campagnes charger l'air d'atomes luisans, ou le hérisser de glaçons pointus semblables à de fines aiguilles.

Brouillards de verglas.

Histoire du Groenland.

Contraste singulier entre les saisons du Groenland & celles de l'Europe.

On a remarqué plus d'une fois que le tems & la saison prennent dans le Groenland une température opposée à celle qui regne dans toute l'Europe; ensorte que si l'hiver est très-rigoureux dans les climats tempérés, il est doux au Groenland & très-vif en cette partie du nord, quand il est le plus modéré dans nos contrées. A la fin de 1739 l'hiver fut si doux à la baye de Disko, que les oyes passèrent au mois de Janvier suivant, de la zone tempérée dans la glaciale, pour y chercher un air plus chaud; & qu'en 1740, on ne vit point de glace à Disko jusqu'au mois de Mars, tandis qu'en Europe elle régna constamment depuis Octobre jusqu'au mois de Mai. Celui qui fait cette observation, ajoute que le soleil, qui a coutume de reparoître au Groenland, peu de jours après le nouvel an, ne s'y laissa voir qu'en Février, quoique le ciel y fût clair & sérein. L'observateur attribue ces deux effets très-singuliers, en eux-mêmes & par leur contraste, aux exhalaisons douces & imperceptibles qui furent repoussées aux bords du Groenland par les froids rigoureux des climats plus tempérés.

De même, l'hiver de 1763, qui fut extrêmement froid dans toute l'Europe, se fit si peu sentir au Groenland, qu'on y a vu quelquefois des étés moins doux.

Salubrité de l'air.

En général, l'air du Groenland est pur, léger & très-sain. On y peut vivre longtems en bonne santé, pourvu qu'on ait l'attention de s'y tenir habillé chaudement, & d'y prendre une nourriture frugale, & un exercice modéré. Aussi n'y voit-on gueres aucune des maladies communes en Europe, ni d'autre incommodité que le scorbut, & quelque mal aux yeux, ou douleur de poitrine, qui procedent des dietes longues & forcées, des froids excessifs, & de la blancheur éblouissante des neiges; mais ces maux sont rares. Les premiers missionnaires Allemands que le zele a transportés dans ces climats éloignés, y ont joui trente ans d'une santé vigoureuse, sans aucune maladie considérable, malgré la vie étroite & dure qu'ils menoient, surtout dans les commencemens, où ils n'avoient qu'une mauvaise nourriture, qui même leur manquoit souvent. Ces missionnaires parvenoient à la plus grande vieillesse parmi les glaces de l'ourse, tandis que leurs confreres mouroient jeunes dans des pays plus chauds. Les Groenlandois eux-mêmes se défendent très-bien des rigueurs de leur climat, & se trouvent plus incommodés des chaleurs de l'été & de l'humidité des hivers dans les ports d'Allemagne, quand ils y viennent, que des froids plus vifs & plus longs de leur pays natal.

Tems constamment variable en hiver, & d'un beau fixe en été.

Le tems y est variable; la pluie n'y dure gueres, surtout à Disko, où le ciel, dit-on, est constamment beau durant l'été. On y voit peu de pluies d'orage ou de grêles subites. Les vents y changent aussi souvent qu'ailleurs. Quoiqu'ils viennent des terres ou des montagnes, ils ne sont pas si forts ni si froids qu'on l'imagine, & même ils contribuent à rendre le tems plus beau. „M. de Buffon, qui veut que les vents suivent la température des zones, & „ qui faisant régner le vent d'est, ou le vent du soleil, dans la zone torride, „ prétend que les vents des pôles soufflent aux zones glaciales, ne sçait peut-„ être pas, dit M. Crantz, que plus on avance vers le Nord, plus on éprou-„ ve de ces vents du midi qui causent des dégels au plus fort des hivers."

Impétuosité des vents.

Cependant il y a des vents si impétueux au Groenland, principalement dans

dans l'automne, que les maisons s'en ébranlent & se fendent, les tentes & les bateaux en sont emportés dans les airs, & les flots de la mer balayés & dispersés en pluie sur les terres. Les Groenlandois assurent même que les ouragans ont souvent roulé dans l'air & mis en pieces des pierres qui pesoient deux livres. Quand ils veulent sortir pour mettre leurs canots à l'abri, ils sont obligés de ramper sur le ventre, de peur d'être le jouet des vents. En été on voit s'élever de semblables tourbillons, qui bouleversent les flots de la mer, & font pirouetter les bateaux. Les plus fieres tempêtes viennent du sud, tournent au Nord, s'y calment, & finissent par épurer les eaux. C'est alors que la glace des bayes est enlevée de son lit, & se disperse sur la mer en monceaux. Ces tempêtes sont annoncées d'avance par un cercle qui se forme autour de la lune, & par des rayons de diverses couleurs qui brillent dans les airs.

Des ouragans.

Des tourbillons.

Présage des tempêtes.

Quelquefois il s'éleve des nuages orageux, d'où sortent des éclairs; mais rarement sont-ils accompagnés du tonnerre: & lorsqu'on l'entend par hazard, on ne peut discerner au bruit, si c'est réellement la foudre qui gronde, ou la glace qui se brise, ou des pierres qui roulent d'un rocher. On ne voit gueres non plus dans le Groenland, de tremblemens de terre, ni de volcans, quoiqu'il soit voisin de l'Islande, où ils sont si communs. On n'y trouve pas même de pierres de soufre. Ainsi la nature économise ses fléaux comme ses bienfaits, épargnant les orages & les pestes de la zone torride, aux pays qu'elle a soumis à l'inclémence des hivers.

Peu d'orages ou de tonnerres.

L'été n'a point de nuit pour les Groenlandois: car au dessus du 66eme. degré, le soleil ne se couche point quand il a atteint le signe du cancer. Sous le 64eme. degré, il ne disparoît qu'à dix heures dix minutes du soir, pour reparoître cinquante minutes après. Ce n'est pas qu'il ne reste environ trois heures quarante minutes sous l'horizon; mais comme on voit dans le mois de Juin ses rayons toujours dardés ou réfléchis sur la cime des montagnes, on peut dire qu'il n'est pas tout-à-fait absent, d'autant plus que durant ce mois & le suivant, il éclaire l'horison par un crépuscule, à la lueur duquel on lit & l'on écrit sans chandelle en très-petits caracteres. Les habitans de cet horizon profitent de ces longs jours pour chasser & pêcher toute la nuit, & les navigateurs pour passer sans danger à travers les glaces des mers voisines. Quoique le soleil ne se couche point entiérement au fort de l'été, cependant sa lumiere n'est pas aussi vive le soir qu'à midi; mais son éclat baisse insensiblement avec son disque, & devient foible comme un clair de lune, au point qu'on peut fixer ses rayons sans en être ébloui.

Eté sans nuit.

Par la même raison que le Groenland a des jours sans nuit, il doit avoir des nuits totales & sans mêlange de jour. La baye de Disko ne voit point la face du soleil depuis le 30 de Novembre jusqu'au 12 de Janvier. On n'a pour suppléer à cette absence, qu'un foible crépuscule, qui naît de la réflexion des rayons que cet astre laisse tomber sur les hautes montagnes & sur les brouillards épais dont le froid compose l'atmosphere de la zone glaciale. Malgré cet abandon du soleil, les nuits ne sont jamais aussi noires sous le pole que dans les autres pays; car la lune & les étoiles semblent y redoubler de lumiere & de scintillation, & leurs rayons répercutés par la neige & la glace dont la

Hiver sans jour.

terre est couverte, jettent une lueur assez vive au milieu de ces nuits froides, pour qu'on puisse marcher sans lanternes, & même lire facilement les caracteres moyens de l'imprimerie. Durant la disparition du soleil, la lune veille presque toujours sur ces climats ténébreux, aussi ne l'y voit-on gueres durant l'été, non plus que les étoiles, depuis Mai jusqu'au mois d'Août. Mais indépendamment de l'astre des nuits, on a pour s'éclairer une lumiere continuelle qui brille dans le nord, & dont les nuances & les jeux variés font un des phénomenes les plus curieux de la nature.

Aurore boréale.

„SANS entrer dans des recherches profondes sur la cause de cette lumiere „ boréale, j'observerai, dit M. Crantz, que ni moi, ni personne de ceux „ qui ont vécu longtems dans les pays les plus septentrionaux, nous n'avons „ jamais vu de véritable aurore boréale dans le nord ou le nord-est; car ce „ n'en est point une que cette lumiere bleue que l'atmosphere éclairée du so„ leil réfléchit sur l'horison: mais l'aurore boréale part constamment de l'est „ ou du sud-est, d'où elle s'étend presque toujours jusqu'au nord-ouest, & „ quelquefois éclaire tout l'horizon. Ainsi les aurores boréales n'ont pas la „ même situation au Groenland que dans la Norvege, la Laponie, la Russie „ & les contrées de l'Europe. Au reste, comme les glaces de la mer & les „ volcans de l'Islande, sont à l'est & au sud-est du Groenland, & que ces „ phénomenes augmentent de tems en tems comme les lumieres boréales, il „ peut y avoir entre ces effets singuliers de la nature, des rapports & des liai„ sons, qui bien constatés par une suite d'observations, nous aideroient à dé„ couvrir la cause de l'aurore boréale.

Rapports entre les volcans, & les glaces, & l'aurore boréale.

„ TOUT ce que j'ai remarqué de particulier sur ce phénomene, continue „ M. Crantz, c'est que le tems s'adoucit à mesure que la lumiere de ces au„ rores est plus tranquille, & qu'à proportion qu'elle s'agite & devient plus „ rouge, il s'éleve des tempêtes vers le sud." Cette observation est directement contraire à celles que nous faisons dans la zone tempérée sur ces mêmes apparitions.

Parhélies.

ON voit aussi depuis quelques années des feux follets qui tombent du ciel dans l'eau. Sans parler de l'arc-en-ciel, des étoiles errantes, & d'autres météores ou phosphores, communs dans tous les pays, il y a dans le Groenland, plus souvent qu'ailleurs, des parhélies & des cercles lumineux autour de la lune, qui sont autant d'effets de la brume, même dans le tems où le ciel paroît le plus serein. „J'ai vu, dit notre voyageur, un arc-en-ciel qui, au„ lieu de ces couleurs dominantes, n'offroit aux yeux qu'une raie d'un gris „ pâle sur un fond blanc. Le tems étoit alors obscurci & troublé par un nuage „ de grêle. Mais parmi tous les phénomenes, ce qui m'a le plus frappé & le „ plus occupé l'imagination, c'est d'avoir vu dans un beau jour d'été fort „ chaud & très-clair, les isles de Kookernen présenter un aspect tout diffé„ rent de celui qu'elles ont naturellement. D'abord elles paroissoient plus gran„ des, comme à travers un verre de loupe, & si voisines que de Good„ hoop où j'étois, j'en comptois à quatre lieues de distance toutes les pierres „ & les creux remplis de glaces. Quelque temps après la scene changea de „ face, & ne laissa voir qu'une campagne couverte d'un bois taillis. A cette „ décoration succéda bientôt un tableau mouvant de toutes sortes de figures,

„ où se représenterent tour à tour des vaisseaux avec leurs voiles & leurs pa-
„ villons, des châteaux antiques & ruinés avec des tours renversées, des nids
„ de cigognes & mille phantômes semblables que les nuages peignent souvent
„ à l'imagination, mais qui, s'éloignant peu à peu, s'évanouirent enfin sans re-
„ tour. Dans ces sortes d'apparitions l'air est ordinairement clair, mais cepen-
„ dant chargé de vapeurs subtiles, comme dans un tems chaud & pesant.
„ Lorsque ces vapeurs s'arrêtent à une certaine distance entre l'œil de l'observa-
„ teur & les isles de Kookernen, celles-ci s'agrandissent comme au travers d'un
„ verre convexe; communément deux heures après il s'éleve un léger vent
„ d'ouest qui ramasse les vapeurs & les condense en un petit brouillard, avec le-
„ quel se perdent & disparoissent ces jeux de la nature."

M. Crantz termine ce chapitre intéressant par des observations éphémériques, où il rend compte des variations du tems, qu'il a suivies durant une année entiere. Mais comme ces sortes de détails n'appartiennent qu'à une certaine classe de sçavans & de physiciens, on en fait un article à part que les autres lecteurs peuvent omettre, pour s'épargner de l'ennui.

Observations météorologiques faites au Groenland, depuis le mois d'Août 1761, jusqu'au même mois de 1762.

L'hiver de 1761, fut extrêmement doux, & d'un tems variable, avec très-peu de neige.

Au mois d'Août, il y eut un beau soleil, fort chaud, entremêlé de grêle qui venoit du midi. Vers la fin, on eut du brouillard, de la glace, mais point sur la mer. Ce tems fut accompagné d'un soleil chaud, suivi de neige & d'une pluie froide.

En Septembre, le vent fut d'abord nord-est, le tems clair & chaud, la glace d'un pouce d'épaisseur là où le soleil ne donnoit point. Ensuite le vent tourna vers le sud, & le tems fut d'une chaleur calme & très-pesante, puis le vent au sud-ouest avec de la pluie; enfin une rude tempête du sud & puis du nord. Alors la terre fut gelée, sans pouvoir dégéler au soleil. Il y eut deux ou trois pouces de glace, mais sur l'eau douce.

En Octobre, vent de nord-est avec la neige qui dura quelques jours; ensuite même vent orageux & froid, puis la neige épaisse de quatre doigts, qui séjourna avec un tems très mauvais venant du Sud.

Au commencement de Novembre, le vent de nord-est devint si froid, que l'eau gela dans les maisons, & les liqueurs au dehors. Le fond des bayes charia des glaces, & l'eau de la mer se gela. Cependant le soleil étoit si chaud durant le jour, que la neige disparoissoit devant ses rayons. Ensuite le vent fut au sud-est, accompagné de gresil; puis le dégel, la grêle, la neige, enfin le vent au sud.

En Décembre, tout fut couvert de neige. Après un tems d'orage & d'éclairs, vint un froid aussi vif qu'il en eût jamais été; mais il fut bientôt suivi d'un tems doux & de vents de sud-est; l'année finit ainsi.

Le mois de Janvier commença par des vents de nord & de nord-est, qui annoncerent les grands froids de bonne heure, & charierent des glaces, du

fond des bayes dans la mer. Ensuite le tems s'adoucit, la neige vint, entremêlée de froids secs qui ne duroient que cinq ou six jours.

En Février, même tems à peu près, mais bientôt suivi de grêle & de verglas; puis un tems doux avec un peu de neige; puis le dégel & la grêle avec les vents d'est & du midi; enfin le froid & la grêle tout ensemble.

Tout le mois de Mars fut un printems précoce, & la saison, plus douce qu'on ne l'a communément en Allemagne, fut accompagnée des vents de sud, d'est & de nord-est, mais qui se calmoient durant le jour. On s'attendit à un mois d'Avril froid, & à voir flotter les glaces par les vents de sud & d'orient.

En Avril, le vent de nord-est amena d'abord des froids très-vifs qui devinrent supportables, puis un tems de grêle avec un vent de sud-est. On commençoit à se passer de feu; mais vers la fin le froid reprit très-vivement &, se soutint, quoique le vent d'est amenât le dégel.

Au mois de Mai le dégel fut interrompu par la gelée & de grandes neiges: ensuite des jours chauds & des nuits froides, puis la grêle à la fin.

Juin annonça l'été par des chaleurs. La terre dégela profondement. On sema les jardins. Vint ensuite un tems de neige froide, avec des vents de sud-ouest très-violens. L'été parut, mais rafraîchi par un vent de nord-est, & le mois finit par les brouillards & la grêle qui vinrent du sud-ouest.

Juillet produisit d'abord de la grêle, puis des jours chauds, mais agréables, suivis d'un vent de midi, dont la forte chaleur fut tempérée par le zéphir de l'été.

L'auteur observe à la fin de ce journal, que dans le Groenland il regne la plupart du tems un grand calme, dont la durée augmente à mesure qu'on avance dans le nord.

Il résulte en second lieu de ces observations, que les vents sont aussi variables dans cette région que partout ailleurs. Souvent même il souffle un vent très-fort sur les côtes entre les isles, tandis qu'un calme profond domine sur la mer; ou tout au contraire la mer est agitée, & la terre tranquille. On voit aussi les vents de terre qui regnent dans le beau tems, changer le lendemain avec les vents de mer.

On remarque enfin que dans les plus rudes hivers, il y a des vents du midi qui amenent un tems doux & de la grêle. C'est ce qu'on voit surtout à Disko, & plus loin dans le nord. Ces vents du sud sont d'autant plus agréables, qu'ils soulagent les hommes & les animaux en leur fournissant par le dégel des eaux à boire; mais ils occasionnent aussi plus de glace, parce que la grêle & la neige fondues au dégel, se regelent d'autant plus vîte dans les nuits froides; de même que l'eau quand elle a été chauffée, est plus susceptible de congélation. Ainsi, comme le vent du midi souffle constamment au pole arctique, il devroit y tempérer le froid par le dégel; mais aussi la glace y reprend plus fortement, surtout s'il y a plus de terre que de mer au pole.

Des différentes especes de terre & de pierres.

Les terres méritent d'autant plus d'être observées dans le Groenland, qu'il y en a très peu; la mer qui l'environne ayant englouti presque toute la substance de ce pays dans ces golphes, où les glaces & les neiges brisées & fondues tombent & se précipitent avec ce qu'elles peuvent enlever & déraciner sur

les rochers qui ne sont, pour ainsi dire, que les ossemens nuds & décharnés de la terre végétale & vivante. Ce qui lui reste de moëlle & de seve, n'est qu'une légere couche d'argille, de sable ou de tourbe. Cette argille, qui couvre les environs de Good-Haab, est d'un bleu pâle, mêlée de sable, sans suc & sans consistance. Ailleurs on en trouve d'une espece plus grasse, d'un gris clair, avec le brillant d'un minéral semblable à l'argent, & la vertu de résister au feu. Ici l'argille est mêlée d'un sable fin & léger, très-luisant; & cette terre est propre à l'engrais des campagnes. Là c'est une autre sorte de sable qui se mêle à l'argille; ce sable d'un beau blanc est comme des perles, extrêmement pesant. La plupart des terres sablonneuses du Groenland tirent sur le gris ou le brun, & sont mêlées de quantité de pierres; mais produiroient beaucoup de choses, si elles étoient engraissées.

Terres argilleuses.

Sablonneuses.

La tourbe se trouve dans les endroits marécageux, avec un mélange de coquilles de moule, de sable & de gravier; mais elle n'est pas bonne à brûler. La meilleure est entrelacée de racines, de mousse & d'herbes séchées, & quelquefois de débris de pierre & de bois. On la trouve dans les terrains bas, partie sur un fond sablonneux, & partie sur le rocher. Cette tourbe contient aussi des petoncles qu'on ne retrouve point ailleurs dans le pays: ce qui, joint aux coquillages des moules, feroit supposer que la mer a couvert autrefois ce terrain. Mais il est encore plus probable qu'il s'est engraissé de la dépouille des montagnes voisines que la pluie a rongées jusqu'au roc. Une raison d'analogie vient à l'appui de cette conjecture; c'est que la meilleure espece de tourbe se trouve sur les sommets les plus élevés de petites isles désertes & de rochers presque nuds, où des nuées d'oiseaux vont se jucher la nuit, & déposer leurs œufs durant le jour. Le peu de terre qu'il y avoit sur ces hauteurs, étant mêlée avec le fumier de ces oiseaux, a dû produire de la mousse & du gazon dans son tems; ces végétaux nourris de nouvelles couches de fumier, de plumes, de coquilles d'œufs, d'ossemens & d'autres débris qu'on déterre jusqu'à une certaine profondeur, ont formé à la longue un bon lit de tourbe, de deux pieds d'épaisseur, qui couvre la cîme des rochers. Cette tourbe est dure à couper, à cause des racines de végétaux dont elle est hérissée, mais elle fait un très-bon feu & une belle flamme.

Tourbe.

Après la terre viennent les rochers. On ne peut gueres dire ce qu'ils contiennent, parce que les montagnes du Groenland ne sont pas assez accessibles pour qu'on y fouille. Mais au défaut d'autres recherches, il est permis de juger des matieres que renferment ces rochers, par celles de leur surface, & par les fragmens ou les débris qui s'en détachent. Si les montagnes voisines du pôle sont moins hautes que celles des environs de l'équateur, elles ont aussi moins de neige & de glace, surtout les plus méridionales du Groenland. Celles-ci ne présentent qu'une roche dure, d'un gris clair, sans lits ni veines bien distinctement tracés; on n'y trouve habituellement de la neige que dans des fentes ou des crevasses profondes. Mais les glaces & les neiges ont établi leur séjour éternel dans les montagnes qui forment un large dos au milieu du Groenland. De tous ces sommets élevés il se détache de grands quartiers de roche, qui se brisant dans leur chûte, paroissent aux pieds de la montagne, les ruines d'une ville démolie. C'est-là qu'on pourroit découvrir les matieres qui

Rochers.

ont servi à la formation de ces montagnes : mais il est extrêmement dangereux d'aller étudier la nature au milieu de ces débris, soit parce que l'on n'y arrive qu'à la sueur de son front, malgré le froid excessif, en sautant & roulant de pierre en pierre, au risque de se rompre le cou ; soit parce qu'un naturaliste peut y être à tout moment écrasé par la chûte continuelle des quartiers, que leur poids & leur pente entraînent des sommets dans les précipices ; aussi ces rochers rongés par les siecles & les saisons, sont-ils les moins élevés. On voit à leurs fragmens, que la plupart contiennent des mines de toute espece dans leur sein. Les rochers qui sont sur les côtes ou dans les isles de la mer, ont bien plus de solidité : durs comme le marbre, & polis par l'agitation & l'écume des vagues qui les baignent, ils sont percés dans l'intérieur, de cavernes profondes. Ces cavités ou fentes, plus communes que dans les montagnes des autres pays, n'ont gueres plus d'un pied & demi de largeur, & sont creusées dans une direction perpendiculaire. On y trouve du spat, du quartz, du grenat, du talc, & d'autres pierres composées de substances hétérogenes. Il y a très-peu de ces rochers qui soient formés en couches, comme l'est la pierre faite de sable : les veines ou lits qu'on y remarque, ne sont gueres paralleles à l'horison, mais constamment obliques.

La plupart de ces rochers sont d'une pierre dure, gris-blanc, composée en partie de gravier, & d'argille en partie, ou même de sable, comme la pierre de taille ordinaire, ou celle dont on fait les meules de moulin. On y trouve aussi des pierres à aiguiser, très-fines, de couleur rouge ou jaune. Il y a une pierre de cette espece, qui contient des grains brillans, & qui se coupe en tranches, comme l'ardoise. Les Groenlandois tirent du midi de leur pays, une sorte de pierre à aiguiser, d'un sable ou gravier rouge & fin, avec des taches blanches. Elle se polit comme le marbre, & peut s'employer dans les édifices.

Marbres de toutes couleurs.

On trouve sur le bord de la mer beaucoup de marbres de toutes sortes de couleurs, mais la plus grande partie noirs & blancs, parsemés de veines. Le rivage est couvert de quartiers informes de marbre rouge, avec des veines blanches, vertes, & d'autres couleurs. Ce marbre s'est tellement poli par le frottement des flots, qu'il n'est de beaucoup inférieur aux plus beaux marbres d'Italie.

Spat.

On voit peu de véritable ardoise dans le Groenland, quoiqu'il renferme çà & là des carrieres d'une pierre brune assez fine, que les eaux minent & fendent en gros quartiers. Mais ce sera peut-être du spat ; on en trouve dans le creux des rochers, de toutes couleurs, & quelquefois de très-brillant. Les Groenlandois vont chercher sur leurs côtes méridionales, comme une rareté, des blocs d'une pierre blanche, à demi-transparente ; elle est aussi fragile que du spat, mais si tendre qu'on pourroit la tailler avec un canif, ou la couper sans peine avec les dents : ils trouvent encore au midi, de l'albâtre assez blanc, mais qui n'a ni l'éclat ni le poli du nôtre, & qui ressemble à la poudre de cheveux, quand on le coupe.

Le Groenland a plusieurs sortes de pierre à l'épreuve du feu, comme le *Glimmer ou Cat-Silver*, & la pierre de talc, blanche, noire, ou grise : mais

on ne peut pas la tailler en carreaux assez grands pour tenir lieu de vitres aux fenêtres, comme on fait en Russie.

Weichstein, ou marbre bâtard, dont on fait des ustensiles.

Il n'y a pas cependant au Groenland du talc proprement dit, ni de la serpentine. Mais on y trouve en plusieurs endroits, & surtout à *Bals'River*, une pierre tendre, dont on fait de la vaisselle. Quoique bien des gens l'appellent du marbre bâtard, parce qu'elle a des veines, son nom le plus commun est *Weichstein*. Elle se fait un lit étroit & profond entre les rochers. Il y en a une espece, (c'est la meilleure) d'un beau verd de mer, rayée de rouge, de jaune, & d'autres couleurs; mais ces rayes ont rarement quelque transparence. Cette pierre est formée d'une craye fine & visqueuse, qui se pulvérise quand on la met en œuvre: mais, quoique fort tendre, elle est compacte & très-pesante. Comme on ne la trouve point disposée en couches, & qu'elle ne peut s'enlever ni par écailles ni par feuilles, il est difficile de la tailler en quartiers, sans qu'elle se réduise en grumeaux. D'ailleurs, cette pierre est plus souple au ciseau, ou même au tour, que le bois. Elle est douce & grasse au toucher, comme le suif ou le savon. Lorsqu'elle est frottée d'huile, elle a le luisant & le poli du marbre. Elle ne devient point poreuse à l'air, & prend de la consistance au feu. Sans parler des meilleurs creusets qui se font de cette pierre, les Groenlandois en ont des ustensiles & des lampes. Comme la cuisine faite dans cette espece d'ustensiles, est plus saine & de meilleur goût que dans nos batteries de fer ou de cuivre, on envoye de cette vaisselle en Danemark, où elle est très-recherchée, même dans les meilleures maisons. M. Crantz ne doute pas qu'elle ne soit préférable à la vaisselle ou poterie de Chiavenna, sur le lac de Côme, dont on fait tant d'usage dans toute l'Italie.

Amiante ou pierre de lin.

Rien de plus commun dans les montagnes du Groenland, que l'amiante ou la pierre de lin. Celle-ci ressemble à des éclats de bois. Son grain est un tissu de filamens longs d'un travers de doigt, séparés à distances égales par une sorte de jointure. Quand on la rompt, elle présente à l'endroit de la jointure une surface dure & polie, comme une pierre à aiguiser: mais si l'on vient à la broyer, elle se déploye en fils de lin d'une grande blancheur. Lorsque l'amiante est battue, amollie & trempée dans l'eau chaude, jusqu'à y perdre la portion de chaux qui lioit & cimentoit ses filamens en pierre, on la fait sécher sur un crible, puis on la peigne comme de la laine ou du lin, & l'on en file une étoupe, dont on peut faire du linge. Sa qualité singuliere est, comme l'on sçait, que le feu lui tenant lieu de lessive & de savon, blanchit ce linge, loin de le consumer. Les anciens brûloient leurs morts enveloppés dans des draps de ce lin incombustible. Les Tartares & les habitans des Pyrenées en tricotent des bourses. On peut en faire du papier. Il serviroit très-bien de mêche pour les lampes, si l'on avoit soin de le nettoyer & de le peigner. Mais les Groenlandois n'ont pas tant d'industrie, & se contentent de prendre des éclats de cette pierre d'amiante qu'ils trempent dans l'huile de baleine, pour servir d'allumettes à leurs lampes: tant que ces allumettes sont imbibées d'huile, elles brûlent sans se consumer.

Jaspe.

Ces peuples, malgré la pauvreté où la nature a voulu qu'ils vécussent, ont pourtant des pierres fines qu'ils ignorent ou méprisent, sans doute, tandis que notre luxe les leur envie. „ J'ai vu dans leurs montagnes stériles, dit M.

„ Crantz, du jaspe, soit jaune, soit rouge, avec des veines d'une blancheur „ transparente."

Quartz.

On y trouve aussi du quartz & du crystal en grandes pieces. Il y en a de jaune & noir, tirant sur la topaze: il y en a qui change comme l'opale, & réfléchit tantôt du jaune & tantôt du bleu.

Grenat.

M. Crantz met le grenat du Groenland dans la classe du quartz, parce qu'il se trouve dans les fentes les plus élevées des rochers, en pieces de grandeur & de forme inégales. Mais comme il est très dur & d'un sanguin transparent, qui tire sur le violet, les lapidaires le rangent parmi les rubis. C'est dommage qu'il soit si fragile, & qu'on n'en puisse conserver que de la grosseur d'une feve, quand on le met en œuvre.

Brillants.

„ Je me suis procuré, dit le même observateur, des brillants d'un crystal „ à six angles, couleur d'acier. Ces six angles étoient joints ensemble; & „ le plus petit étoit le plus saillant. J'ai vu de ces brillans dont le fond, quoi- „ que blanc, pétilloit d'un feu rouge. J'ai trouvé aussi dans le Groenland des „ pierres transparentes comme des fragmens de porcelaine de la Chine. Elles „ sont larges & plattes, en deux morceaux cimentés & réunis par une sorte „ de glaire rougeâtre. Elles font feu comme la pierre à fusil, mais ne sont „ point de cette derniere espece, car il n'y en a pas dans le pays."

Minéraux & Métaux.

Quant aux minéraux & aux métaux, il en sort quelques traces des entrailles du Groenland; mais quand bien même on pourroit pénétrer dans les cavernes qui renferment ces trésors, quels qu'ils soient, il seroit impossible d'exploiter ces mines faute de bois, & d'ailleurs la dépense excéderoit le profit.

Ce pays de montagnes incultes ne manque ni de fer ni de laiton. A la couleur de certains rochers, dont la surface tire sur le verd & le bleu, l'on juge qu'ils doivent contenir du cuivre.

Verd-de-gris.

On trouve quelquefois dans la pierre calcaire une espece de verd-de-gris, solide en partie, en partie écaillé en lames très-minces. Les *Groenlandois* ont trouvé çà & là des morceaux de métal grands ou petits, qu'au poids & au brillant ils prenoient pour de l'or; mais à l'essai ces pieces se sont trouvées de bronze ou de métal de cloches.

Marcassites.

On rencontre aussi des marcassites au Groenland. Elles ressemblent au cuivre & jettent des étincelles, quand on les bat avec le fer: communément elles sont plates & quarrées, quelquefois plusieurs unies ensemble. Quelques-unes ont le centre de leurs quatre côtes triangulaires, à la pointe de leur pyramide, comme le crystal.

On ne croit pas que les Groenlandois aient du nitre, d'alun, ni du vitriol; quoiqu'ils prétendent qu'il y a de ces matieres dans une source minérale du midi, dont l'eau leur sert à se guérir de certaines maladies, & à préserver leurs fourrures de la corruption. La pierre ponce est rare aussi dans le Groenland; cependant on en trouve quelques morceaux de blanche, de grise, & beaucoup plus de noire, que la mer y aura sans doute entraînés, des volcans de l'Islande.

Des végétaux de la terre & de la mer.

Mais quels végétaux peut-on attendre d'un pays où la nature se refuse à tous les vœux & les efforts des hommes, où la terre & la mer semblent défendre d'a-

d'aborder & d'habiter, où le froid enfin ne laisse ni sol, ni suc, ni rien de tout ce qui peut offrir, je ne dis pas un séjour, mais un passage aux voyageurs? Car le Groenland n'est pas même un chemin sûr pour aller au pôle; fût-il d'ailleurs ouvert pour l'Amérique. Comment s'arrêter ou passer dans des terres où les montagnes ne sont que pierre & glace, & où la plupart des vallons sont à peine couverts d'un peu de mousse & d'herbe, productions mal-saines de quelques marécages? Les côteaux les moins escarpés qui retiennent une légere portion du sable & de la terre que les torrens de pluie & de glace entraînent des montagnes, les isles qui n'ont pour habitans que des oiseaux sauvages, dont le fumier rend à ces terres ingrates plus de seve & d'aliment qu'elles n'en fournissent; ces collines & ces isles ne produisent que quelques herbes éparses parmi des bruyeres & des buissons. Encore cette verdure est-elle courte & maigre, en raison de l'aridité du sol proportionnée à la rigueur du climat glacial. Cependant, autour des cabanes & des tentes des Groenlandois, les sables que la mer a jettés ou laissés sur le roc, nourris du sang & de la graisse des baleines qu'on pêche sur les côtes, reproduisent en retour une assez grande quantité d'herbe épaisse & fine, mais qui n'est ni si haute, ni si large qu'en Europe, parce qu'elle pointe, mûrit & seche en très peu de jours, sous un ciel où l'hiver laisse à peine deux mois de treve à la terre.

HISTOIRE DU GROENLAND.

En vain les Européens ont tenté d'y semer de l'avoine & du bled. La paille ou le tuyau croissent assez vîte, mais rarement vont-ils jusqu'à l'épi, & jamais à la maturité, même dans les tems & les lieux les plus chauds du Groenland, parce que les nuits froides y reviennent trop tôt. C'est par la même raison, que le pays ne peut avoir aucune production des jardins: car à la mi-Juin où l'on plante, la terre est encore gelée par-dessous; & dès le mois de Septembre, le froid y reprend, & gele la surface. Il faut donc tout arracher, ou le laisser périr, excepté les porreaux qui passent l'hiver sous la neige. La salade & les choux ne peuvent se transplanter, & restent toujours petits. Il n'y a que les raves qui croissent au Groenland aussi bien qu'ailleurs, & quelques navets, qui ne sont pas plus gros que des œufs de pigeons, mais qui sont bons à manger, même verds. Du reste, rien ne vient, & tout périt sur pied: encore ce peu de légumes ou de plantes a-t-il besoin, pour réussir, d'être à l'abri des vents de nord & des branchages ou bois flottans que la mer charrie & jette sur ses bords.

Le bled ne peut mûrir au Groenland.

Mais pour commencer par les végétaux communs, il y a dans le Groenland deux sortes d'herbe, ou de *gramen*. L'une que les botanistes appellent *gramen arundinaceum majus*, est une espece de jonc fort clair, qui croît entre les rochers, & dont les Groenlandois font des paniers ou des corbeilles. L'autre approche du *gramen hordaceum*, ou *gramen* d'orge, qui naît parmi les pierres, sur un terrein de sable ou de gravier, autour des habitations. Il a des feuilles larges, un tuyau assez gros, d'un pied & demi de hauteur, comme le froment, auquel il ressemble d'ailleurs par l'épi, si ce n'est que celui du *gramen* a souvent six pouces de long. Il a le grain comme l'avoine, mais rarement vient-il à maturité, tant les étés sont courts. C'est de cette herbe que les Groenlandois mettent dans leurs souliers ou leurs bottes, pour se garantir les pieds des incommodités de la glace & de l'humidité.

Deux sortes de *gramen*.

Plusieurs especes de mousse.

La verdure la plus commune dans le Groenland, est la mousse. „ Un „ jour que j'étois assis sur un rocher, dit M. Crantz, j'en comptai plus de „ vingt especes autour de moi, sans sortir de ma place. Il y en a d'épaisse „ qui est douce comme une fourrure. On s'en sert pour boucher les fentes „ des cabanes."

Une seconde espece de mousse, dont les fibres ont une palme de longueur & sont serrées entr'elles, comme celle des champignons, tient lieu d'amadoue & de mèches pour les lampes. Une autre sorte ressemble au *lycopodium*, si ce n'est qu'elle n'a ni fleurs, ni étamines.

Il y a de la mousse à feuilles; entr'autres une espece tout-à-fait blanche, qui sert à nourrir les rennes durant l'hiver & quelquefois les hommes dans les extrémités de la faim. Une autre mousse de la même espece à peu près, est encore d'une plus grande ressource: car on la mange, dit-on, comme du pain en Islande. Ces deux sortes de mousse sont d'abord désagréables à la bouche, mais quand on en a mâché & avalé, elles laissent un goût de seigle qui plaît.

La mousse du Groenland produit des champignons & des mousserons. Il y en a de jaunes & de rouges, quelques-uns ressemblent à des cloux de girofle; mais tous sont petits.

Arbustes.

Parmi les arbustes, il en est d'une espece qui rampe sur le sable, comme le thym sauvage, & qui porte des fleurs, mais n'a point d'odeur, ni de graines. Une autre espece a des feuilles rondes, jointes de deux en deux, avec une petite fleur cotonneuse entre chaque feuille double: les rennes en mangent.

Il y a quatre sortes d'arbustes dans le Groenland, qui portent des graines ou des bayes, & dont on se sert en ce pays-là pour allumer le feu. Les naturalistes les distinguent, parce que ces arbustes ne croissent que dans le nord & que la graine en est utile à la médecine, surtout pour rafraîchir le sang & guérir du scorbut. Les Groenlandois en mangent par cette raison, & ils en conservent tout l'hiver sous la neige dans de petits vases. Ces peuples ne font aucun cas de la graine de génievre, qui vient chez eux plus grosse & plus forte qu'en Europe, quoique l'arbuste en soit très-bas & rampant.

Saules.

Le Groenland produit trois especes de saules, l'une à feuilles d'un verd pâle, l'autre dont les feuilles pointues sont d'un verd brillant, & la troisieme, à feuilles larges & cotonneuses. Aussi cette derniere espece a-t-elle beaucoup de coton dans sa baye. Mais tous ces saules sont arrêtés par le froid à la surface de la terre, & ne s'élevent gueres au-dessus.

Bouleaux.

Les bouleaux, parmi lesquels il en est qui sont différens des nôtres & qu'on distingue à leurs feuilles dentelées, ne prennent point non plus d'essor; & ne montent jamais à une certaine hauteur. Cependant, sur les côtes méridionales du Groenland où le soleil est plus chaud & séjourne davantage, les arbrisseaux & surtout les aulnes, qui croissent au bord des ruisseaux, poussent jusqu'à la hauteur d'un homme, sur trois ou quatre pouces d'épaisseur. Mais ils viennent si courbés qu'on en fait peu de commerce; desorte que ce bois très-commun au Groenland, y est en même tems fort inutile; car les habitans ne s'en servent pas même pour le chauffage.

Aulnes.

Le cormier vient très-aisément dans ce pays froid, & y produit en abondance de ses fruits âpres & durs. On y trouve encore une espece de pois que les Groenlandois ont appris des Européens à cuire & à manger. Les habitans parlent aussi d'un fruit qu'on voit, disent-ils, sur la côte méridionale, & qui doit ressembler tout au plus à nos grosses prunes jaunes, quoiqu'ils les comparent aux oranges. Mais quelle que soit la richesse de la nature en ce genre de productions au midi du Groenland, la stérilité de la terre se fait sentir partout en allant au nord, & semble y augmenter à chaque pas, jusqu'à la pierre aride & nue. Cormier.

Après les grands végétaux, on doit placer les plantes qui par quelque singularité méritent un coup d'œil des botanistes. C'est pour eux qu'on va dresser le catalogue suivant.

Plantes du Groenland.

L'oseille des bois, *acetosella*.

L'oseille des champs, *acetosa arvensis lanceolata*. On l'appelle encore *oseille de brebis*; elle a des feuilles pointues, longues & larges d'un travers de doigt, en forme de lance. L'oseille.

L'oseille des montagnes, *acetosa montana rotundi-folia*. Cette plante, très commune au Groenland & rare ailleurs, a des feuilles d'un verd foncé comme la cueillerée. Sa tige a trois pieds de long, dont les fleurs & la semence occupent les deux tiers. Les Groenlandois très-peu frugivores en général, recherchent & mangent de cette espece de plante.

Le capillaire (*adiantum aureum*) croît dans la mousse

Alchimilla vulgaris. Cette plante est commune & très-grande au Groenland.

Le moron (*alsine*) s'y trouve de toutes les sortes.

Anserina.

Asperula.

L'*angélique*, très-haute & très-forte, vient en abondance dans les vallées étroites où il fait le plus de chaud. Les Groenlandois en mangent la tige & la racine avec délices; aussi est-elle meilleure dans les pays froids que dans les climats méridionaux, ainsi que toutes les plantes des montagnes en général. L'angélique.

Bistorta minima. On en mange la racine, parce que c'est un amer astringent.

L'oeillet de montagne, *caryophillus montanus*, d'une odeur agréable, mais foible.

La consoude, *consolida media*.

La prêle ou queue de cheval, *equisetum*.

La petite fougere, *filix petræa minor*.

La grande fougere, *filix ramosa & cornuta*. On en prend en façon de tabac; elle fait moucher.

La gentiane.

L'*eristicum*, la liveche: c'est une plante qui se mange avec sa racine, d'un très-bon goût approchant du céleri.

La viorne, *lysimachia spicata*, *flore albo*.

Morsus diaboli, *foliis hirsutis*.

L'HERBE aux poux.

LA quinte-feuille.

Ranunculus aquaticus, *flore luteo & albo*. C'est une plante jaune & blanche, qui se plaît dans les fosses de fumier.

Le romarin. LE romarin sauvage qu'on appelle la *plante de térébenthine*, parce qu'il a l'odeur forte de cette gomme, se trouve dans les endroits secs & couverts de mousse. Il y en a de deux especes; l'une a des feuilles longues & pointues, dont une jaune en bas; l'autre a des feuilles courtes, dont une blanche en bas.

Le serpolet. LE serpolet (qu'on appelle la *mere du thym*) d'une couleur rougeâtre, d'une odeur forte, croît sur les rochers à l'exposition du soleil: on en prend comme du thé.

Le pissenlit. LA dent de lion, ou pissenlit, *taraxacum*, vient en quantité dans les endroits humides. Les Groenlandois en aiment la racine & la mangent volontiers crûe.

Le chicotin. LE *chicotin*, *telephium*. La racine de cette plante que les Groenlandois appellent *sortlak*, & qui dans les autres pays a la forme d'une noisette oblongue, chez eux est rouge en dedans, exhale une forte odeur de rose musquée ou de giroflée, qu'elle retient même, quand elle est entiérement seche. „Après en avoir gardé durant un an dans du papier, dit M. Crantz, je fus „ bien étonné d'y trouver deux jets que cette racine séchée avoit poussés, sans „ doute parce qu'elle étoit dans un endroit chaud: ces rejettons végéterent „ quelque tems; mais ils périrent, parce qu'ils étoient trop exposés à „ l'humidité."

Le cochléaria. TERMINONS cet article par la plante la plus commune & la plus utile, le *cochléaria*. C'est le souverain remede contre le scorbut. La nature l'a mis au Groenland, à côté du mal. On l'y trouve abondamment, partout où la terre est engraissée de la substance des veaux marins & de la fiente des oiseaux. Il croît fort vîte, & si aisément qu'on en verra douze tiges sortir d'une racine, quoiqu'il ne soit sur pied qu'un seul hiver. La semence en tombe dans la terre, en automne; sans doute que les oiseaux l'y portent, ou qu'elle se trouve dans leur fiente. La plante se fait jour au printems; on la cueille avant les grands froids, & on la garde tout l'hiver cachée exprès sous la neige, pour en faire une soupe, dont le goût paroît excellent, du moins dans un pays où tout manque.

Vertus & propriétés du cochléaria. C'EST un spécifique contre tous les maux: aussi en mange-t-on de toutes les façons, & surtout en salade. Car, loin d'être désagréable au goût, comme en Europe, le cochléaria du Groenland a un certain aigre-doux qui plaît, quand il est fraîchement cueilli: cependant, lorsqu'on en mange beaucoup le soir il trouble le sommeil; ce qui prouve que, comme il abonde en sucs échauffans & stimulans, il doit détruire les obstructions & faciliter la circulation du sang. „Toutes les fois, dit M. Crantz, que je me suis senti, dans „ l'hiver, quelques symptômes de scorbut, par le défaut d'exercice; comme „ une certaine mélancolie, de la pesanteur dans les membres, des vapeurs, „ une chaleur ou une oppression de poitrine, & d'autres semblables incom„ modités qui peuvent être accompagnées de quelque éruption cutanée; une

„ poignée de cochléaria, jettée dans un verre d'eau froide, m'a délivré „ promptement de tous ces maux." C'eſt un antidote univerſel pour les Groenlandois; mais ils ont une averſion invincible pour tous les végétaux, dont la production tire quelque ſubſtance de l'ordure & des immondices de l'homme. Rien n'eſt peut-être en effet plus révoltant, à la premiere idée, que de voir nos alimens couvés, pour ainſi dire, par nos excrémens. Mais quand on conſidere que la nature ſe reproduit de ces débris, & que la circulation de la matiere, qui repaſſe ſans ceſſe dans les mêmes canaux, nourrit en partie un individu des ſuperfluités dont il ſe délivre, on ne peut s'empêcher d'admirer la ſimplicité de ce mécaniſme, & la grandeur d'un ſyſtême où le tout ſe ſoutient de ſa propre ſubſtance, & vit par la continuïté d'une ſeule & même action.

Des plantes de la mer.

C'EST ici le lieu de parler des plantes de la mer, peut-être plus nombreuſes que celles de la terre, ſurtout au Groenland, où l'un de ces élémens s'enrichit tous les jours aux dépens de l'autre: car les pluies roulant dans l'océan tout ce qu'il y a de germes ſur les montagnes; le fond des mers, s'il venoit tout-à-coup à ſe découvrir, offriroit peut-être en certains endroits un aſpect moins aride & moins effrayant que celui des terres du Groenland. Ces ſables profondément cachés, que le flot & le flux battent & remuent ſans ceſſe, ne ſont pas ſujets aux frimats, & reſſentent ſans doute l'influence de l'humide végétal que la mer y dépoſe elle-même, ou du moins qu'elle y nourrit par les ſels dont elle eſt imprégnée. Cet élément, ſi terrible pour les êtres vivans qu'il n'a pas conçus dans ſon ſein, crée & produit auſſi ſes végétaux dont il entretient la plupart des animaux qui l'habitent, puiſqu'ils ne vivent pas tous les uns des autres. Ces grottes & ces campagnes toujours vertes, que l'imagination des poëtes nous fait voir dans le palais de Thétis, ne ſont donc pas une pure fiction, mais une exagération des richeſſes que la nature recele & conſerve au fond du lit des mers, comme un dépôt qu'elle doit rendre un jour. Qui ſçait même ſi parmi les bois flottans dont les mers glaciales couvrent les rivages du nord aux environs du pôle, il n'en eſt point quelque eſpece qui ſoit née dans ce vaſte élément, & ſi les branchages que les pêcheurs enlevent quelquefois avec beaucoup de peine daus leurs filets rompus, n'appartiennent pas à des arbres enracinés au fond de l'océan?

Gazons de mer.

QUOI qu'il en ſoit de ces conjectures, la mer a ſes gazons: on en trouve ſur les côtes du Groenland, qui ſont hériſſés d'une herbe longue & rameuſe, mais dont les nombreuſes racines ſervent moins à la nourrir qu'à l'ancrer à la terre. Ces racines s'attachent aux rochers & s'entortillent autour des pierres & des moules, par tant de nœuds & de replis, que les tempêtes, qui briſent les vaiſſeaux, ne peuvent ſouvent arracher de ſa place une poignée de ce gazon. Il y a des plantes marines qui croiſſent auprès des côtes: „ j'en ai „ compté, dit M. Crantz, plus de vingt ſortes, depuis la longueur d'un de- „ mi-pouce juſqu'à un pied." Plus on avance dans la mer & plus elle a de profondeur, plus les plantes qu'on y trouve ſont longues & larges. Les unes & les autres, celles qui ſont loin ou près de la terre, ſont couvertes d'une multitude d'animalcules, ou d'inſectes preſque inviſibles; mais avec la différence qu'on ne reconnoît de ces animaux, dans les plantes éloignées des terres, qu'à la trace de leurs dents, par les trous dont les feuilles ſont criblées. Les

Les plantes marines ſont couvertes d'animalcules.

plus petites, qui viennent au bord des côtes, ont une espece de pédicule qui ressemble à la cosse des pois ou des feves, & qui est rempli de petits grains noirs: mais comme l'observateur déjà cité, n'a jamais vu de ces grains prendre une consistance qui annonce la maturité, il conclud qu'ils ne contribuent pas à la propagation de la plante, & qu'elle tire son germe reproductif d'une espece de glaire qui l'enveloppe.

Quelques-unes de ces plantes ressemblent aux feuilles de chênes, d'autres au chaume ou à la javelle des pois secs, à des boucles de cheveux, à des plumes de paon. Mais les gazons de mer qui croissent loin du bord, ont à peu près la forme de l'algue qui couvre les étangs. Ces plantes s'entrelacent par le mouvement des vagues comme la corde d'un cable, souvent de la grosseur du bras d'un homme, à la longueur de plusieurs brasses. Il y en a qui ressemblent à de la fraise de veau. Les plus grosses ont une tige creuse de deux ou trois brasses de long, tout-à-fait minces à la racine; leur tige croît jusqu'à deux ou trois pouces d'épaisseur. La feuille est également longue de deux à trois brasses, sur un pied & demi de largeur. Une autre espece de ces longues plantes, a une tige platte qui sépare la feuille au milieu. Quand on seche à l'ombre ces deux sortes de plantes, il se cristallise sur la premiere un sel très-fin en longs filets; & sur la seconde une espece de sucre. C'est vraisemblablement l'*alga saccharifera*, que les Islandois mangent avec du beurre. Les brebis la broutent en hiver, & les Groenlandois, non plus que les Européens, ne dédaignent pas de s'en nourrir, quand ils manquent de vivres. La mer fournit encore au Groenland une espece de feuille rouge & verte, fort tendre & rafraîchissante, qu'on y mange en salade, pour se guérir ou se préserver du scorbut.

Tels sont à peu près les végétaux que l'homme a pu découvrir au fond d'une mer couverte de glaces. C'est surtout dans l'histoire d'un pays aride & désert comme le Groenland, qu'il est permis de ne rien laisser échapper de ce que la nature y dérobe aux outrages de l'hiver; & quand on n'a point de choix à faire, il faut tout recueillir. Le lecteur doit se transporter dans la région où se trouve le voyageur, & s'armer de la patience dont le ciel a doué tous les hommes épris d'une forte curiosité. C'est la passion de voir & d'apprendre qui a étendu les limites de la terre & des connoissances humaines. On ne peut parvenir à rien de grand & d'utile sans beaucoup souffrir, & les écrivains qui se condamnent à faire l'histoire des voyages, méritent peut-être autant de pitié, qu'ils demandent d'indulgence, quand ils sont forcés d'arrêter les lecteurs sur des détails fatiguans & toujours plus ennuyeux à écrire qu'à lire.

---

§. II.

Des Animaux terrestres, des Oiseaux & des Poissons.

Animaux terrestres.

Le Groenland, cette terre marâtre, a mis, pour ainsi dire, tous ses habitans en guerre, lorsqu'elle n'a donné à l'homme pour le nourrir & le vêtir, que la chair & la peau des animaux. C'est donc là qu'il naît carnassier & meur-

trier par une fatale nécessité ; c'est dans ces sortes de climats les plus inhabitables, qu'a dû commencer la société entre des chasseurs ou des pêcheurs, que des dangers & des besoins communs, mais surtout des rencontres fréquentes en des lieux resserrés & coupés par les glaces & les eaux, auront sans doute bientôt réunis & fait passer d'un état d'hostilités passageres à la stabilité d'une paix que semble commander & maintenir un genre de vie laborieux, pénible & misérable. Les Groenlandois, quoique toujours armés, ne sont pas cependant inhumains & sanguinaires ; ce caractere odieux n'appartient qu'à nos sociétés policées, où l'on verse le sang des hommes sans aucune de ces extrémités pressantes, & de ces hasards imprévus & inévitables où nous jette malgré nous la nature. Le Groenlandois est pêcheur, parce que la terre lui refuse des grains & des fruits ; il est chasseur, parce que la faim le met aux prises avec l'ours, qui l'attaque souvent, ou lui dispute les rennes : car ce sont à peu près les animaux qu'on trouve le plus fréquemment dans les pays glacés.

Lievres.

Cependant on voit aussi une grande quantité de lievres dans le Groenland ; ils y sont toujours blancs, & non pas seulement en hiver, comme dans la Norvege, où l'on observe qu'ils sont gris en été. Cette espece féconde, qui multiplie beaucoup dans tous les pays, est en général grosse & même assez grasse au Groenland, quoiqu'elle n'y vive que d'herbe & d'une mousse blanche, qui peut avoir quelqu'influence sur la couleur des animaux qui s'en nourrissent : mais elle ne leur donne pas, sans doute, un goût bien exquis, car les Groenlandois ne font aucun cas du lievre.

Rennes.

Le renne est le daim du nord, dans l'un & l'autre hémisphere. Cet animal est sauvage au Groenland : timide & fuyard, il sent le chasseur avant d'en être apperçu, surtout quand le vent souffle & vient de l'homme à lui. Les plus forts rennes sont de la grosseur d'une genisse de deux ans. Leurs bois ressemblent aux cornes d'un bouc, si ce n'est qu'ils sont tout unis & de la largeur de la main à la cime ; ils les perdent chaque année au printems. Tandis qu'ils ont la corne tendre, leur poil est comme une laine douce qui tombe bientôt. Ce poil renaît, d'abord très-court ; l'animal maigrit alors, sa peau devient mince & ne vaut pas grand'chose. En automne il rengraisse, & sa peau s'épaissit. „ C'est par cette alternative," dit Anderson dans son histoire naturelle du Groenland, „ que tous les animaux du nord supportent mieux „ les extrémités du froid & du chaud ; gras & fourrés en hiver, légers & secs „ durant l'été. Dans cette saison ils broutent l'herbe tendre des vallons, & „ dans l'autre ils creusent sous la neige & cherchent la mousse des rochers."

Chasse aux rennes.

Il y avoit jadis beaucoup de rennes à Balls'river ; mais les Groenlandois, les ont détruits par une chasse qui étoit une sorte de battue. Les femmes & les enfans gardoient une certaine enceinte de terrein, & dans les intervalles qu'ils ne pouvoient occuper, ils dressoient des troncs d'arbres couverts de tourbe & assez approchans de la figure humaine pour en imposer à des animaux peureux ; puis ils poussoient les rennes dans des défilés & des passages étroits, où les hommes les attendoient & les tuoient à coups de fleches, ou bien les femmes les relançoient vers les bords de quelque baye, d'où les bêtes voulant se sauver dans l'eau, mouroient sous les dards ou les harpons des chasseurs apostés. Mais depuis que ces peuples ont des balles & de la poudre pour chasser les

rennes au fusil, ils en ont furieusement éclairci l'espece, car ils préferent cette chasse à toute autre, & passeront volontiers les premiers mois de l'été à se procurer deux ou trois peaux de rennes, pour avoir en hiver une fourrure distinguée.

Renards.

LES renards ne sont pas aussi nombreux, ni tout-à-fait de la même forme au Groenland, que dans les pays plus méridionaux. Assez semblables aux chiens par les pieds & la tête, ils jappent comme eux. La plupart sont gris ou bleus, & quelques-uns blancs; ils changent rarement de couleur, & quand l'espece bleue commence à muer, elle devient pâle & n'est plus bonne à rien. Ils vivent d'oiseaux ou de leurs œufs, & lorsqu'ils n'en peuvent pas attraper, ils se contentent de moules, de crabes, ou de ce qu'ils pêchent. Ce sont les renards qui ont appris aux femmes Groenlandoises à barboter dans la mer avec leurs pieds, afin d'exciter la curiosité des poissons. Cenx-ci montent à fleur d'eau, pour voir s'il y a quelque chose à prendre, & sont pris eux-mêmes dans l'instant par les femmes ou par les renards. Ces animaux ont leurs tanieres dans les fentes des rochers; mais les Groenlandois sçavent plusieurs façons de les y attraper: ils font une petite loge de pierre, dans laquelle ils suspendent un morceau de viande au bout d'une perche; quand le renard prend la viande, le bâton tire une corde qui fait tomber une pierre devant l'entrée de la loge, & la trappe est bouchée. Ils ont aussi des lacets de baleine qu'ils cachent autour d'un tronc creusé dans la neige & rempli de mets friands pour le renard; quand il y vient manger, le Groenlandois, caché dans une hute de neige, serre le lacet & l'animal est étranglé. Moins rusé peut-être qu'en Europe, ou sans doute plus affamé, le renard donne encore dans d'autres pieges, & tombe souvent dans des fosses profondes qu'on a faites exprès & couvertes de neige, où l'on a mis quelque appât. Les Groenlandois trouvent un double profit à prendre des renards; car outre la peau qu'ils en vendent fort chérement, surtout celle des bleus, ils en mangent la chair préférablement à celle des lievres.

Leur adresse pour prendre du poisson.

Maniere dont les Groenlandois attrapent les renards.

Ours blancs.

TOUS ces animaux ne sont qu'utiles à l'homme: mais il y en a partout qui lui disputent, sinon l'empire de la terre, au moins le droit exclusif d'y faire du ravage, destructeurs & voraces comme lui. Dans le Groenland, ce sont les ours qui sont féroces & méchans. Ils ont la tête étroite & oblongue, comme le chien, & l'on dit qu'ils aboient tout aussi bien que lui. Leur poil est blanc, long & doux comme de la laine; ils sont plus gros que les ours noirs: on en voit souvent de six à huit pieds de long; leur chair est blanche & grasse, d'un goût de mouton & fort au gré des Groenlandois. La graisse d'ours est très-bonne pour apprêter le poisson; celle des pattes est employée dans la médecine. Cet animal court sur la glace après les veaux marins & les baleines mortes, il attaque le lion de mer; mais ce monstre, dont le nom porte partout l'idée de la force & de la terreur, se défend vigoureusement sur tous les élémens, & même sur mer il vient à bout de l'ours. Celui-ci, loin de craindre l'homme, & non content de se tenir en défense, ose affronter, entre les glaces qu'il traverse à la nage, un bateau de pêcheurs, & souvent plus d'un Groenlandois perd la vie dans ce combat. Quand l'ours est poursuivi sur les eaux, il plonge & nage sous la glace. Lorsqu'il est à terre, il vit d'oiseaux, en

L'ours est agresseur.

en mange les œufs, & si la faim le presse, il dévore les hommes & déterre les cadavres. En hiver, il se claquemure dans les crevasses des rochers, ou s'ensevelit dans la neige, jusqu'à ce que le soleil l'attire hors de sa taniere. C'est alors qu'alléché par l'odeur du veau marin, il en va piller la chair jusque dans les cabanes des Groenlandois. Mais ceux-ci criant aussitôt après l'ours ravisseur, lui donnent la chasse avec leurs chiens, l'environnent armés de lances, le terrassent & le tuent, non sans risque de leur propre vie.

Ces peuples disent aussi qu'ils ont vu des ours noirs, dont la peur exagere la taille, jusqu'à leur donner six brasses de hauteur. Ils parlent encore d'une espece de tigre blanc tacheté de noir, aussi grand qu'un veau, disent-ils; mais aucun Européen n'en a jamais vu dans leur pays. Peut-être sont-ce quelques-uns de ces ours tigrés, qui communiquent du Groenland à l'Islande par les glaces.

Des chiens.

Les Groenlandois n'ont d'autres animaux apprivoisés qu'une espece de chiens de moyenne taille, qui ressemble extrêmement au loup. La plupart sont blancs, quoiqu'il y en ait d'un poil noir très-épais. Si l'ours & le renard aboient dans le Groenland, en revanche le chien y heurle & grogne. Cette espece, stupide en ce pays-là, ne sert de rien à la chasse, pas même pour pousser les ours dans le leurre ou le piege. Mais aussi l'homme l'employe, au défaut de chevaux, à tirer des traîneaux. Les Groenlandois attelent à ces sortes de voitures, depuis quatre chiens jusqu'à dix, & vont dans ce brillant équipage se faire des visites, ou traîner chez eux leur pêche sur la glace. La plupart des maîtres mangent leurs chiens, pour peu que la faim les y pousse; mais tous en prennent la peau pour couverture de lit, ou pour en border leurs habits.

On les attele à des traîneaux.

Brebis transportées du Dannemarck.

Il n'y a point de troupeaux à laine au Groenland. En 1759, un missionnaire y transporta du Danemarck trois brebis, avec un belier; ces animaux ont réussi à donner deux ou trois petits chaque année. De *Neu-Herrnhut*, où cette race avoit été transplantée, on en a envoyé quelques agneaux à *Lichtenfels*, pour y provigner. Ce sont deux maisons de la mission des freres Moraves. Ils ont mangé tous les ans de ces animaux, & chaque hiver il leur en reste dix. Il faut que l'herbe soit aussi nourrissante en ces cantons qu'elle y est rare & courte; puisque trois agneaux venus d'une seule portée en hiver, y sont plus gros dans l'automne suivant, qu'un mouton d'un an ne l'est en Allemagne; & puisqu'on a tiré d'un seul belier jusqu'à vingt livres de suif & soixante-dix livres de viande. La chair de ces animaux a peu de maigre; mais la graisse en est si bonne & si délicate, qu'on la mange avec plaisir & sans en être incommodé. Les nouveaux missionnaires ont vécu fort bien de leur petit troupeau, surtout depuis que les rennes sont devenus rares. Ils auroient de quoi faire pâturer jusqu'à deux cents moutons, sur la petite plaine qui est autour de leur maison de *Neu-Herrnhut*; mais seulement pour quatre mois d'été. Pendant huit grands mois d'hiver, ils seroient obligés de tirer du fourrage de quelques cantons autrefois habités par les Groenlandois, maintenant abandonnés: il faudroit le faire venir par eau, & ce seroit avec tant de peine, qu'ils se sont réduits à ne garder que dix bêtes à laine, pour perpétuer la race.

On tenoit autrefois des vaches à la colonie de Goodhaab; on s'en est dé-

fait, parce qu'elles coûtoient trop de dépenses & de soins. Il seroit moins dispendieux d'y élever des chevres & des cochons ; mais ces animaux font tant de dégât aux Groenlandois, soit en pillant leurs provisions quand ils les exposent à l'air, soit en rongeant les peaux dont ils couvrent leurs maisons, qu'on a été obligé de renoncer à la ressource dont ces especes comestibles pouvoient être pour la subsistance des hommes.

Des oiseaux. Le Groenland en a peu.

PEUT-IL y avoir beaucoup d'oiseaux dans un pays sans végétaux? C'est la terre qui partout doit nourrir ses habitans; elle n'est peuplée qu'à proportion de la fécondité. Le Groenland n'aura donc que peu de volatiles. L'oiseau qu'on y trouve le plus commun, est celui qu'on appelle *la perdrix du nord*, qui ne fréquente gueres en effet que ce climat froid & les glaces des Alpes. Il est blanc en hiver, & gris en été; non que la couleur de ses plumes change, comme on l'a débité, mais c'est qu'il les perd dans le printems & l'automne pour en prendre de nouvelles: il ne lui reste de gris que le bec & le bout de la queue. En été, cet oiseau vole sur les montagnes, où il trouve des mûriers sauvages dont il mange les feuilles : il ne s'éloigne pas de la neige, car il aime le froid: mais lorsqu'elle est trop abondante en hiver, il se rapproche des bords de la mer, où les grands vents balayant les rochers lui découvrent un peu de terre qui peut lui fournir de la nourriture. Les hommes, toujours prêts à tourner à leur profit l'industrie de tous les autres êtres, le prennent & le mangent alors, qu'il est le plus gras & d'un goût exquis.

La perdrix du nord.

ON raconte des merveilles de sa prévoyance, entr'autres qu'il ramasse des provisions pour l'hiver, dans son nid perché sur les plus hautes cimes des rochers. Quelques-uns disent qu'à l'approche des grands froids, il remplit & gonfle son jabot de nourriture, & va s'enfoncer sous un lit de neige, où il vit & végete, peut-être dans un long sommeil, de la substance dont il s'est pourvu. Mais si les perdrix du nord pouvoient se sustenter à si peu de frais, on ne les verroit pas tout l'hiver voler en troupe, & chercher leur subsistance sur les montagnes. Elles ont si peu de cet esprit qui veille sur la conservation des individus de toute espece, qu'au lieu de se percher sur les branches ou les pierres qui couvrent des pieges qu'on leur tend, elles vont se jetter dans le piege même. On a de plus observé que lorsqu'elles voient un homme qui les épie, loin de se cacher entre les pierres, elles se trahissent par le bruit qu'elles font en sortant la tête de leur trou. Dès que le chasseur est à leur piste, la peur les aveugle au point qu'elles l'attendent dans l'endroit même où l'œil de l'oiseleur semble les arrêter, ou n'en sortent qu'en se traînant d'une aîle tremblante jusqu'à ses pieds & sous sa main. On les voit pourtant en hiver se tapir sous la neige pour se cacher; comme si cette saison leur donnoit plus de jugement qu'elles n'en montrent en été: ce ne seroit pas au reste la seule espece de créatures en qui l'on verroit plus de génie durant le froid que dans le grand chaud. Quant à l'oiseau du nord, dont tout l'instinct n'est que le fruit de ses besoins, M. Crantz croit en pieux missionnaire, que la Providence a pris un soin marqué de conserver cette espece stupide. „ La couleur de ses plumes, „ dit-il, supplée à l'attention qui lui manque, pour se dérober aux oiseaux „ de carnage, dont il seroit la proye: durant l'été, le peu de plumage qui lui „ reste est d'un gris de la couleur des rochers, & dans l'hiver il est blanc com-

Préjugé sur sa prévoyance réfuté.

Abus du système des causes finales.

„ me la neige; de forte que l'oiseau ravisseur ne peut distinguer la perdrix, de „ la place qu'elle occupe." Mais n'est-ce pas abuser, pour ainsi dire, de la confiance même qu'on doit à la Providence, que de pousser si loin le systême ou la manie des causes finales? Quand la nature & son auteur ont voulu que les hommes, les monstres & les oiseaux carnassiers vécussent & peuplassent, sans doute plus d'une proie a été assignée ou livrée à leur faim meurtriere. Ce n'est pas à nous qui détruisons tout, & qui sommes les tyrans de la terre, à prêter à la Divinité des desseins de bienfaisance que nous démentons sans cesse par nos cruautés; à moins que nous ne prétendions soustraire la perdrix à l'œil du vautour, pour la réserver sans partage à notre voracité.

Application plus juste de ce systême.

CEPENDANT M. Crantz, dont le zele cherche partout des traces de l'esprit immortel & conservateur qui veille sur les êtres périssables, a peut-être raison de reconnoître cette vigilance universelle dans la conformation de l'oiseau dont il nous donne l'histoire. C'est en effet dans l'organisation de chaque espece, que sont les semences de vie & de mort de tous les individus & la raison suffisante de leur durée. Ainsi, quand on observe que la perdrix du nord a les ongles des pieds garnis d'une sorte de bourlet épais & revêtu d'une plume qui ressemble à la laine, on a droit de présumer, avec notre sage missionnaire, que ce duvet est une sorte de fourrure créée exprès contre le froid. Quand on voit que les doigts de ce même oiseau ne sont pas entiérement séparés ni privés de la membrane qui désigne les oiseaux aquatiques, on peut imaginer que c'est pour lui donner la facilité de nager, en cas qu'il ait à traverser des lacs ou des bras de mer trop larges pour la portée de son vol. Cette espece appartient donc, pour ainsi dire, à trois élémens, puisqu'elle marche, vole & nage tour-à-tour. C'est le moyen, ce semble, d'en être plus libre, si elle ne trouvoit partout des ennemis. Mais cet oiseau porte l'amour de la liberté, qui paroît si vif & si naturel chez les habitans de l'air, jusqu'à mourir de douleur en deux heures de tems, dès qu'il est pris. Les sauvages & les insulaires ne sont pas plus jaloux de leur indépendance: c'est donc envain qu'on tenteroit d'assujettir à soi tout ce qui préfere la mort à l'esclavage.

Bécassines.

LE Groenland a des bécassines qui vivent des coquillages que la mer jette sur ses bords. Elles sont bonnes à manger, mais très-petites. Ce pays est encore visité dans la belle saison par quelques chantres des bois, quand il y a de la verdure & de la cueillerée pour les attirer & les retenir. Parmi ces jolis oiseaux, une espece ressemble au moineau, plus grande cependant & plus belle, avec un chant très-agréable. Un autre oiseau qui chante encore mieux, approche de la linote, quoiqu'il soit plus petit: on le distingue à la tête qui est en partie d'un rouge couleur de sang vif & vermeil. On peut l'apprivoiser & le nourrir de gruau durant l'hiver, mais la chaleur des chambres l'étouffe & le suffoque. Il en vient quelquefois des vols entiers à bord des vaisseaux, comme un nuage poussé par les vents de tempête à quatre-vingts ou cent lieues de la terre. Une troisieme sorte de petits oiseaux du Groenland, est le hochequeue, que les Norvégiens appellent *steensquette*; & les Gascons *batti-couette*. Il se nourrit de vers. Les Groenlandois prétendent que la plupart de ces oiseaux habitent pendant l'hiver dans les trous des rochers. Mais il est probable

Petits oiseaux.

Hoche-queues.

qu'au nord, encore plus que dans nos climats tempérés, les oiseaux sont les fideles messagers du soleil, qu'ils dévancent au printems & suivent en automne, cherchant toujours la verdure qui naît sous ses pas.

QUANT aux oiseaux étrangers, les Européens ont tenté de transporter au Groenland des pigeons & de la volaille, mais ils sont d'une trop grande dépense. Il seroit plus aisé d'y élever des canards domestiques, s'ils ne se hazardoient trop avant dans la mer, & ne risquoient d'être emportés par les vagues dans les gros tems.

Oiseaux de proie.

QUOIQUE l'espece volatile soit rare & peu nombreuse en ces climats stériles & glacés, on y voit pourtant des oiseaux de proie: mais c'est qu'ils vivent de toutes les especes d'oiseaux, amphibies, terrestres, ou marins. Il y a, par exemple, des aigles d'un brun foncé, dont les aîles déployées ont jusqu'à huit pieds de longueur. Le roi des airs, l'aigle veille du haut des rochers sur la terre & sur les eaux, & sitôt qu'il voit quelque proie s'élever de l'un ou l'autre élément, il fond sur elle & l'emporte en son aire. Quelquefois même il enleve avec ses serres un jeune veau marin, qui jouoit sur la surface d'une mer tranquille. L'aigle partage son empire avec des faucons gris & tachetés comme certaines poules blanches. Ces oiseaux de rapine ne sont pas en grand nombre, sans doute faute de proie, & vivent retirés dans les montagnes. Mais, d'un autre côté, les Groenlandois sont infectés par des nuées de corbeaux, considérablement plus grands que les nôtres, & qui leur volent tout, jusqu'au cuir de leurs canots, qu'ils déchirent & qu'ils dévorent, quand ils ne trouvent pas autre chose à manger. Pour l'ordinaire, ils vivent d'insectes de mer ou de coquillages, qu'ils emportent & laissent tomber sur les rochers pour les casser: mais s'ils ont grand' faim, ils les avalent tout entiers. Ces corbeaux sont difficiles à tuer à la volée; c'est pourquoi les Groenlandois les prennent dans des pieges; car ils ont besoin de leurs plumes au défaut de baleine, pour pêcher à la ligne. Lorsqu'on les voit voler avec une espece d'inquiétude, & faire grand bruit dans l'air, c'est un présage de vent de sud & de tempête.

Aigles. Faucons. Corbeaux.

Des oiseaux aquatiques. Poules d'eau.

AUTANT la terre manque d'oiseaux au Groenland, autant la mer en abonde. Les poules d'eau qu'on y voit, ont les doigts des pieds joints par une membrane, comme les pattes d'oie. Elles ont les jambes placées & retirées en arriere; ce qui les rend pesantes pour marcher, mais très-propres à nager: car les rames doivent être au bout & non au milieu du bateau. Le plumage épais & serré de ces oiseaux, joint à la graisse qu'ils ont entre cuir & chair, & à l'abondance du sang, sert à les garantir du froid, & les aide en même tems à se soutenir sur l'eau, parce que cette maniere d'être leur donne à proportion plus de volume que de poids. Ils nagent & volent toujours contre le vent, de peur de déranger leurs plumes, dont la position est destinée, ce semble, par la nature, à leur faire esquiver les dangers & franchir les obstacles qu'ils rencontrent devant eux. De même, que l'eau coule sous leurs plumes, les balles y glissent. C'est une cotte de maille qui leur couvre la poitrine & les flancs. Il y a de ces poules qui ont trois doigts au pied; d'autres en ont un quatrieme de plus, mais très-court. Il y en a dont les aîles courtes exigent qu'elles habitent plus souvent l'eau que l'air, & les disposent mieux à nager qu'à voler.

LA plupart des oiseaux de mer sont distingués & classifiés par le bec, que les uns ont large & dentelé comme le canard, & les autres rond & pointu comme le *willock*: mais tous sont conformés d'une maniere adaptée à leurs besoins. Ceux qui ont de longues aîles, & ne peuvent plonger pour chercher leur proie, obligés de l'attendre sur la surface des eaux, ont en revanche un bec long & crochu pour la mieux saisir.

HISTOIRE DU GROENLAND.

PARMI cette espece, on peut ranger l'oie sauvage qui est grise, plus connue encore dans les pays plus chauds que dans le Groenland. Elle y vient cependant à l'entrée de l'été, probablement des côtes de l'Amérique les plus voisines, pour faire ses œufs & nourrir ses petits; puis en hiver elle retourne aux lieux de sa naissance.

Oies sauvages.

Premiere classe d'oiseaux marins.

EN second lieu viennent les canards sauvages, également propres à vivre dans la mer & dans l'eau douce. Il y en a de deux sortes: l'une au large bec qui ressemble assez à nos canards domestiques; & l'autre au bec pointu avec une touffe sur la tête. Ces deux especes font leurs petits sur des étangs d'eau douce. Une troisieme espece, qu'on appelle *oie d'Ecosse*, est de couleur gris-cendré, & gorge noire. On prétendoit jadis qu'elle ne faisoit jamais d'œufs, & ne se reproduisoit point par la voie ordinaire de la génération, mais de l'écume de la mer qui s'attache aux vieux troncs de bois flottant. Cette écume, disoit-on, produit un coquillage, le coquillage un ver, & le ver un volatile, qui, renfermé dans un œuf, d'abord le rompt & sort avec des aîles comme un poulet, puis se lance à la mer, & devient enfin un canard complet. De cette absurde opinion naissoit une décision des casuistes, qui mettant cet animal au rang des poissons, permettoient d'en manger le carême; tolérance bien pardonnable, quand elle étoit l'effet d'une erreur en matiere d'histoire naturelle. Mais depuis qu'on a découvert que ce canard pond des œufs en très-grand nombre, qu'il les couve & se reproduit comme les autres oiseaux; sans doute qu'il aura été proscrit dans les jours d'abstinence de viande: tant l'étude de la physique est quelquefois utile à ceux-même qui la décrient!

Canards sauvages de trois sortes.

Erreur d'histoire naturelle, influant sur la morale.

LE faisan de mer est un oiseau plus petit que le canard; il a le dos gris & le ventre blanc.

Faisan de mer.

PARMI les canards, ou poules d'eau, il n'en est point de plus beau ni de plus utile à l'homme qu'une certaine espece noire & distinguée chez les naturalistes par son duvet; ils l'appellent *anas plumis mollissimis*. Sa chair supplée aux meilleures viandes; singularité d'autant plus remarquable que toutes les poules d'eau ont un goût déplaisant d'huile & de poisson: son duvet sert à garnir des vestes aux Groenlandois, & même aux Européens: enfin ses œufs se mangent en très grande quantité aux mois de Juin & de Juillet. Mais c'est pour son *égledon* que ce canard est le plus recherché. L'égledon est le duvet qu'on trouve dans le nid de ces tendres oiseaux: ils se l'arrachent à eux-mêmes pour en faire un lit plus chaud à leurs petits: (*b*) exemple touchant de cet amour maternel que la nature inspire & répand au milieu même des glaces du nord; de cet amour, que rien n'altere dans les animaux, tandis qu'il dégénere & s'éteint chaque jour parmi les hommes. Mais ce duvet des nids est

Canard qui fournit l'égledon.

(*b*) Voyez dans le précédent volume de ce Recueil, la Description de l'Islande. R. d. E.

HISTOIRE DU GROENLAND.

Comment on nettoye l'égledon.

mêlé d'ordure & de saletés: on le purge dans un crible fait comme une harpe, dont on frappe les cordes avec une baguette, de façon que ce qu'il y a de sale & de pesant touche & passe à travers le crible, & qu'il ne reste au-dessus que la plume fine & légere.

Poules d'eau.

Espece appellée *mittek*, au Groenland.

Autre espece qu'on nomme *kingalik*.

Il y a deux sortes de poules d'eau dans le Groenland. On connoît l'une de ces especes nommée en Groenlandois *mittek*, à la femelle, dont les plumes jaunes bordées de noir paroissent grises de loin, & au mâle, qui a le dos blanc & le ventre noir, la tête tirant sur le violet, & le col blanc. L'autre espece, appellée *kingalik*, est remarquable par une protubérance à dents de peigne, qui lui croît sur le bec entre les narines, & qui est d'un jaune oranger. La femelle en est brune, & le coq tout noir, excepté les aîles qui sont blanches, & le dos marqueté de blanc. Ces sortes d'oiseaux de mer sont plus grands que le canard ordinaire, & ceux de la premiere espece sont fort nombreux. Il en paroît très-peu dans l'été, qui est la saison de leurs amours. Mais en hiver on les voit par troupes dès le matin, voler des bayes vers les isles, où ils vont chercher leur nourriture, c'est-à-dire des coquillages, & le soir ils reviennent à leurs paisibles demeures pour y passer la nuit. Leur vol suit ordinairement les détours des eaux qui séparent & baignent les isles, & rarement volent-ils sur la terre, à moins que la force du vent, surtout quand il soufle du nord, ne les oblige à se tenir sous l'abri des terres. C'est alors que les chasseurs tirent sur ces oiseaux, de quelque pointe de terre avancée dans la mer, & l'on va les pêcher sur des canots; ceux qui ne sont que blessés, plongent au fond, avec un peu de gazon de mer dans leur bec, & ne reviennent gueres sur l'eau.

Ces oiseaux volent presque toujours sur l'eau, rarement sur les terres.

Seconde classe d'oiseaux marins.

La seconde classe des poules de mer, est distinguée de la premiere par un bec pointu & des aîles plus courtes. Elle fournit une grande variété d'especes pour la forme & la grosseur: quant à la couleur, le fond en est blanc ou noir, avec différens mêlanges.

Tuglek, sorte de plongeon.

Sous cette classe est une sorte de plongeon, que les Groenlandois appellent *Tuglek*, de la couleur d'un étourneau, & de la grosseur d'un coq d'Inde. Ses plumes sont blanches sous le ventre, & d'un noir parsemé de blanc sur le dos: son col est verd, avec un collier rayé de blanc; son bec est étroit & pointu, épais d'un pouce & long de quatre. Il a deux pieds de longueur, de la tête à la queue, & cinq pieds environ, les aîles déployées. Ses jambes sont grandes, fort en arriere; il a les pieds de l'oye avec un ongle, ou sorte d'ergot, très-petit.

La petite aîle, ou l'*ésarokitsok*.

L'oiseau le plus approchant de celui-là, est celui que les Groenlandois appellent *ésarokitsok*, nom qui signifie *la petite aîle*. En effet, il a les aîles d'un demi-pied de long tout au plus, & si peu fournies de plumes qu'il ne peut voler: d'un autre côté, ses pieds sont si loin de l'avant-corps & si panchés en arriere, qu'on ne conçoit pas comment il peut se tenir debout, ou marcher.

La courte-langue, ou l'*okeitsok*.

Après *la petite aîle* vient *la courte-langue*, ou l'*okeitsok*. On appelle ainsi une poule de mer, qui n'ayant presque point de langue, garde un silence éternel. Mais en revanche elle a la jambe & le bec si longs qu'on pourroit l'appeller *la cicogne de mer*. Cet oiseau glouton dévore un nombre incroyable de

poissons, qu'il va pêcher à vingt ou trente brasses de profondeur, & les avale tout entiers, quoique d'un pied & demi de long, & même des carrelets larges d'un pied. On ne le tue ordinairement que quand il est occupé à faire sa pêche; car il a, pour veiller à sa sûreté, de grands yeux saillans & très-vifs, couronnés d'un cercle jaune & rouge.

Histoire du Groenland.

Les trois oiseaux qu'on vient de décrire, peuvent être mis dans la classe des *cormorans*. L'oiseau qu'on peut ranger le plus près de l'*okeitsok*, est le plongeon, que les Latins appellent *colymbus*; mais qui se distingue de l'espece *aux courtes ailes* par un vol très-élevé. Il a la tête d'un gris brun, le dos d'un gris clair & le ventre blanc. Sa femelle va pondre auprès des étangs d'eau douce & garde ses œufs, même quand la place est inondée. On l'appelle l'*oiseau de l'été*, parceque les Groenlandois ne s'attendent point à l'arrivée de la belle saison, qu'ils n'aient vu cet aimable avant-coureur. Sans doute, il prend ses quartiers d'hiver en des pays plus chauds, de même que les autres poules de mer, dont le Groenland ne jouit qu'en été. Son cri ressemble à celui du canard, & les Groenlandois veulent peindre ce cri dans le nom de l'oiseau, quand ils l'appellent *karsaak*. Sa voix présage la pluie, ou le beau tems, selon que le ton en est rapide & rauque, ou doux & prolongé.

Espece de plongeon, appelé en latin *colymbus*, en Groenlandois *karsaak*.

L'oiseau qu'on appelle au Groenland *Akpa*, a la grosseur d'un canard ordinaire, le dos d'un noir de charbon, & le ventre blanc. Cette espece se tient en troupe bien avant sur la mer, & n'approche des terres que dans les grands froids. Mais alors il en vient en si grand nombre, que les eaux, qui coupent les isles d'alentour, semblent couvertes d'un brouillard épais & noir. Les Groenlandois les tuent avec leurs javelots, ou les poussent sur la côte, de façon à les prendre avec la main, parceque ces oiseaux ne peuvent ni courir, ni voler. On s'en nourrit durant les mois de Février & de Mars, du moins à l'embouchure de *Ball-river*; car ils ne se trouvent pas indifféremment partout. Leur chair est la plus tendre & la plus nourrissante qu'il y ait parmi les poules de mer, & leur plume est très-bonne pour garnir des vestes d'hiver.

L'*Akpa*.

A côté de l'*akpa*, les naturalistes placent le pigeon de mer. Les Groenlandois l'appellent l'*oiseau des courans*, parce qu'il cherche sa proie où le courant est le plus fort. Il ressemble d'ailleurs à l'*akpa*, si ce n'est qu'il a moins de volume, & le bec coloré d'un beau vermillon, de même que les pieds, qui cependant deviennent gris en hiver, comme le reste du corps.

Le pigeon de mer.

Un oiseau très-approchant de ces deux-là, mais plus petit encore, c'est le *perroquet de mer*. (c) Il a le bec & la serre larges d'un pouce, si crochus & si tranchans, qu'il peut venir à bout du corbeau, son ennemi capital, & l'entraîner avec lui sous l'eau. Les Groenlandois connoissent un autre perroquet de mer, qu'ils appellent *kallingak*, tout-à-fait noir, & gros comme un pigeon.

Le perroquet de mer.

Le moineau de mer, qui s'appelle ainsi, parcequ'il ressemble au moineau par le bec: cet oiseau, que les habitans de Terre-Neuve nomment l'*oiseau des*

Le moineau de mer.

(c) Voyez la description du Spitzberg, Tome XXII de cette collection, pag. 375. & suivantes; on y trouve beaucoup d'oiseaux qui sont à peu près les mêmes que ceux du Groenland. R. d. E.

Histoire du Groenland.

glaces, parce qu'il y habite toujours, n'est pas plus grand qu'une grive, & du reste a le plumage de l'*akpa*.

La bécassine de mer.

Enfin la bécassine de mer, qui, comme celle de terre, vit de petoncles, est une espece d'amphibie, qui peut se sauver sur les deux élémens; car elle a deux doigts joints par une membrane, pour aller sur l'eau, & le troisieme libre & séparé, pour habiter la terre.

Troisieme classe d'oiseaux marins.

Une troisieme classe d'oiseaux marins est désignée par la longueur du bec & des aîles. A la tête de cette classe est la mouette, qui se subdivise en plusieurs sortes. Les Hollandois appellent la premiere espece *bourguemestres*, & la seconde *sénateurs*, peut-être parce qu'elles sont vêtues de noir comme ces magistrats. Ces deux especes sont de la grosseur d'un canard; deux autres pas plus grosses qu'un pigeon, different encore des premieres par la couleur du plumage, qu'elles ont ou gris, ou bleuâtre, ou totalement blanc. Toutes ces mouettes ont le bec mince & long, arrondi vers le bout, avec un avancement comme le croc d'un harpon, afin de bien serrer leur proie. Des aîles très-longues leur servent à planer dans les airs, où ces oiseaux se tiennent quelquefois immobiles pour chercher à dévorer; dès qu'ils apperçoivent une proye, ils fondent dessus comme un faucon. Les mouettes peuvent aussi plonger quelque tems, mais restent rarement dans l'eau, à moins qu'ayant besoin de se reposer au milieu de leur vol, elles ne trouvent ni glaces, ni bois flottans. Elles se retirent plus volontiers dans le creux des rochers, où elles enlevent le poisson que les vagues agitées ont jetté sur le sable.

Mouettes de quatre especes.

Cinquieme espece de mouettes, le *malle mugge*.

La cinquieme espece de mouettes est un oiseau que les Hollandois appellent *malle mugge;* mot qui désigne son étourderie, parce qu'il se jette, comme les mouches, sur le corps des baleines mortes, au risque de s'y faire tuer par les pêcheurs. Du reste il approche rarement de la terre, mais on le trouve par nuées à quatre-vingts lieues en pleine mer, sur la trace des vaisseaux, pour attraper les débris de nourriture qu'on en jette; & quand il en a trop mangé, il les regorge, dit-on, pour les avaler de nouveau.

Sixieme espece: voleur de mer.

Une sixieme espece, plus singuliere encore, est la mouette qu'on peut nommer *le voleur de mer;* car elle poursuit les autres mouettes, disent les matelots, jusqu'à ce que la peur leur ait fait rendre des excrémens, qu'elle prend à la volée pour étancher une soif ardente, causée par la graisse de la baleine, dont elle s'est gorgée. Mais ce qu'il y a de vrai dans ce récit, c'est que cet oiseau, n'étant pas trop bon nageur, se plaît à voguer sur le gazon de mer, ou sur le bois flottant, à la suite des autres mouettes, & quand celles-ci, plus habiles dans l'art de la pêche, laissent tomber quelque poisson de leur bec, le voleur de mer ne manque pas d'escroquer ce butin.

Le tattaret.

Le tattaret, qui tire son nom de son cri, est notre mouette ordinaire: c'est le plus petit, mais le plus joli des oiseaux de cette classe. Il a le bec jaune, court & crochu, & trois ongles à chaque pied; du reste il seroit tout blanc, s'il n'avoit le dos azuré d'un bleu céleste.

Comme tous ces oiseaux suivent le hareng, les enfans du Groenland les attrapent avec un hameçon, au bout duquel ils accrochent un poisson, tandis que la ligne est attachée à un fagot. Les tattarets font leurs nids par troupes, sur la cime des rochers les plus escarpés, & si quelqu'un approche de leur voisinage,

voisinage, ils se mettent à voler avec des cris perçans; comme s'ils vouloient faire peur aux gens & les éloigner par ce bruit affreux.

Hirondelle de mer.

Le dernier des oiseaux marins aux *longues aîles* est l'*hirondelle de mer*. Il est plus gros que notre hirondelle, mais du reste lui ressemble par la tête & par sa queue fourchue. Sa couleur est blanchâtre, si ce n'est qu'il a une espece de calotte, ou tache noire sur la tête. Son bec pointu est excessivement long, à proportion de sa grosseur. C'est un oiseau de passage, comme le tattaret.

Il y a quelques autres sortes d'oiseaux dans le nord & le sud du Groenland, que nous n'avons pas, comme il y en a dans nos climats des especes qu'on ne trouve point ailleurs. Les Groenlandois qui vivent dans ces cantons reculés du nord, où les Européens n'ont point de colonies, disent qu'il leur vient tous les étés, du côté de l'Amérique, une sorte d'oiseaux très-approchans du pigeon. Ils arrivent par volées innombrables; ils sont si familiers qu'ils entrent dans les tentes; ce qui jette les Groenlandois dans la consternation; car ils s'imaginent, toutes les fois qu'un oiseau vient dans une cabane, qu'il y apporte un présage infaillible de mort pour quelqu'un de ceux qui l'habitent. Ces peuples parlent encore d'une sorte d'oiseaux du nord, qui se battent en l'air avec tant d'acharnement, qu'il en tombe une foule de morts dans les batteaux des pêcheurs.

D'où les oiseaux de mer tirent leur subsistance.

Comment est-ce que la nature pourvoit à la subsistance de ces différentes classes d'oiseaux aquatiques? sans doute, c'est la mer qui les sustente tous: s'ils n'étoient pas obligés d'y chercher leur nourriture, on ne les verroit point vivre sur un élément où ils ne sont pas nés.

Ce sont ces especes, amphibies & mitoyennes, qui ont établi, pour ainsi dire, le commerce qui est entre la terre & la mer, & qui peut-être ont enseigné aux hommes à tirer de l'une des alimens que l'autre leur refuse. Delà, sans doute, l'art de la navigation: car presque tous les arts communs à l'espece humaine sont nés de la dureté de la nature, & l'on sent encore, aux peines qui les accompagnent, qu'ils tirent leur origine des fléaux ou des calamités inséparables de la constitution physique du monde. Ainsi l'invention, cette espece de création, porte l'empreinte de la destruction, & le mal est enraciné dans la nature même du bien.

C'est donc vraisemblablement à la rigueur des frimats que la plupart des oiseaux, engendrés dans les terres du nord, doivent la nécessité où ils sont de vivre sur la mer. Mais tous ne s'entretiennent pas des mêmes substances. La classe des canards se nourrit, en général, des gazons de mer. Les oiseaux marins, de la seconde classe, mangent de petits poissons, qu'ils dépecent avec leur bec tranchant, ou qu'ils avalent tout entiers. Ces deux classes ont de courtes aîles qui ne les empêchent pas de plonger, & d'aller chercher leur nourriture à plus de vingt brasses sous l'eau. Mais les mouettes, qui sont les oiseaux aquatiques de la troisieme classe, ne pouvant plonger, avec leurs grandes aîles & leurs longues queues, se nourrissent de petits poissons qu'elles enlevent avec un long bec à la surface des eaux. Il y en a cependant qui plongent un moment & reviennent emportant leur proie sous leurs aîles, comme

feroit un homme sous son bras. Mais la plupart se tiennent sur les baleines mortes. Ces especes voraces ne détruisent pas du moins leurs semblables, comme certains oiseaux de terre, qui dévorent d'autres oiseaux. La mer, qui fournit aux mouettes & aux macreuses des végétaux & des poissons, les garantit en même tems des incursions des vautours & des monstres qui dépeuplent la terre & les airs.

Oeufs des oiseaux de mer.

Quant à leurs œufs & leurs petits, Anderson a fait de curieuses observations sur la maniere dont ces oiseaux les dérobent à la voracité des hommes & des animaux. D'abord ils pondent dans les fentes des rochers les plus escarpés, où l'homme, ni l'ours, ni le renard ne peuvent grimper ni pénétrer. Ils sauvent leurs petits de l'oiseau de proie, soit en les cachant dans des creux étroits & profonds, soit en les transportant sur leur dos en haute mer. Mais s'ils étoient tous aussi précautionnés, les Groenlandois ne mangeroient gueres de ces oiseaux, ni de leurs œufs; car ils ne sont pas aussi adroits que les Islandois, pour se glisser par une corde dans les précipices & les cavernes où nichent ces volatiles. Plusieurs oiseaux de mer se contentent de faire leurs nids dans des isles ou sur des rochers, à l'abri des renards; d'autres pondent quelquefois leurs œufs sur la terre. Les habitans du pays disent qu'autrefois ils remplissoient, en très-peu de tems, un batteau d'œufs d'eiderdon, dans les isles qui sont autour de Ball-river; & qu'ils n'y pouvoient faire un pas sans casser des œufs sous leurs pieds. Mais cette quantité commence à diminuer, quoiqu'elle soit encore étonnante. La plupart des œufs d'oiseaux marins sont verds, quelques-uns jaunes ou gris, tachés de points noirs ou bruns. Tous ces œufs sont plus gros, à proportion de l'animal qui les pond, que ne le sont ceux des oiseaux terrestres. La coque en est très-dure, ainsi que la pellicule, ou l'enveloppe de dessous; ils ont le moyeu rougeâtre. Celui des œufs de la mouette est tout-à-fait rouge, avec un blanc plus considérable que dans les autres œufs, qui ne sont pas non plus aussi gros. Le moyeu le plus rouge est bien le plus gros, mais c'est aussi le plus désagréable au goût.

Des Poissons.

L'histoire naturelle du Groenland est plutôt une portion de l'histoire de la mer, que de celle de la terre. Les baies, les lacs, les isles & les marécages dont ce pays septentrional est formé, couvert, environné, n'en font, pour ainsi dire, qu'une dépendance de la souveraineté des mers. Ce ne sont en quelque sorte, que des terres adjacentes à l'océan, & c'est bien là que le maître de la mer l'est aussi de la terre. Si la patrie est où l'on vit, les Groenlandois appartiennent plus à l'élément qui les nourrit qu'à celui qui les voit naître; puisque sans les ressources de la mer, ils trouveroient leur tombeau dans leur berceau même. C'est donc par la pêche qui se fait sur les côtes du Groenland, que l'habitant de ce pays devient utile à presque toute l'Europe, à laquelle il fournit une branche importante de commerce; ainsi, par une singularité bizarre, un pays qui manque du nécessaire, nous donne le superflu. Le nord est en même tems le rendez-vous des poissons les plus nombreux & les plus rares, les plus petits & les plus gros: car y a-t-il de contraste plus frappant entre deux especes, soit pour le volume ou pour le nombre, que celui qu'on voit entre le hareng & la baleine? Mais telle est à cet égard

la sagesse & l'économie de la nature dans la disposition de ses richesses, qu'elle n'a peut-être employé ni plus ni moins de matiere dans une de ces especes que dans l'autre; en sorte que si le Créateur pesoit d'une main la masse des baleines, & de l'autre la quantité des harengs, les poids resteroient en équilibre dans sa balance. On ne doit pas en être bien étonné, s'il est vrai que les harengs se convertissent, pour ainsi dire, en baleine, par la consommation prodigieuse que la reine des mers fait de ce petit peuple de poissons, pour sa subsistance? Cependant la nature, comme si elle n'immoloit qu'à regret une espece à l'autre, inspire aux harengs l'instinct de se dérober sous les glaces aux poursuites de la baleine. A peine l'espece innombrable s'est-elle engraissée & repeuplée dans sa retraite, qu'à la fonte des glaces & aux premieres ardeurs du soleil, elle disperse ses essains de toutes parts dans l'océan vers les climats plus doux; mais bientôt ces colonies rencontrent le maquereau, le merlan, & d'autres poissons voraces, qui poursuivis par la baleine, chassent à leur tour les harengs vers les côtes & les bayes, où le monstre des mers ne peut avancer, à cause de sa pesante grosseur. C'est-là que le hareng, échappé à la gueule de ses ennemis, tombe entre les mains de l'homme. Le habile pêcheur du nord, non content de s'en nourrir, en fait une provision, dont le prix sert à lui procurer ce qui lui manque.

Par un cours de l'industrie, entierement opposé, ce semble, à celui de la nature, c'est l'habitant des climats tempérés, qui va dans une mer glaciale porter les denrées de premier besoin aux Groenlandois, pour en rapporter des provisions utiles sans doute, mais en quelque façon superflues, eu égard à la fertilité des terres qu'il habite, ou dont il est environné. Ainsi l'abondance des grains regne souvent dans un pays où l'on ne seme ni ne recueille, tandis que la terre même la plus féconde voit ses habitans périr dans la disette des biens qu'elle leur a donnés. Combien de gens, qui pourroient défricher & cultiver des landes & des sables que la mer a laissés, vont sur les côtes de Groenland affronter les glaces flottantes & s'exposer à mille morts, pour y pêcher le hareng & la baleine! Il faut pourtant avouer qui cette pêche est un présent du ciel pour les peuples du nord, qui non seulement peuvent en subsister, mais en retirent des sommes considérables. On sçait le profit immense que vaut à la Hollande la pêche du hareng & de la morue. La Norvege, pays très-pauvre, & qui ne fait pas cependant un aussi grand commerce en ce genre que les Hollandois, quoiqu'elle soit voisine des mers où ce poisson abonde, charge tous les ans, dans le seul port de Bergen, six cents tonneaux de merlus salé & de morue seche, sans compter plusieurs vaisseaux d'anchois. M. Pontoppidan, évêque de Bergen, dit que dans l'espace de deux lieues de côte, on voit deux ou trois cents bateaux aller ensemble à la pêche du hareng, & dans une seule prise en rapporter dix mille tonnes.

Profit de la pêche du hareng & de la morue.

Cependant, croiroit-on que ce n'est rien en comparaison de la quantité que la baleine & les autres grands poissons en dévorent. Heureusement la nature fournit à cette vaste consommation, en réparant au-delà des pertes qu'elle fait. Elle a même pourvu, dit-on, si abondamment à la reproduction de ces especes comestibles, qu'on a trouvé jusqu'à dix mille œufs dans le corps d'un seul hareng. On assure que le *capelin* du Groenland ne jette pas

Prodigieuse multiplication du hareng.

son frai dans la mer; mais qu'il se retire dans des rochers, où les pierres & les herbes recueillent ses germes; c'est-là qu'ils restent à l'abri de tout danger, jusqu'à ce que les doux rayons du soleil, & la molle écume des vagues fassent éclore les œufs dans la saison des zéphirs. Rassemblés ainsi dans les bayes dès leur naissance, les poissons semblent s'offrir d'eux-mêmes aux besoins de l'homme, & se méfier si peu de ses filets, qu'à peine a-t-on fait une pêche copieuse, il en vient aussitôt une plus abondante à faire; tant la nature est prompte à remplir les vuides dans cette mer qui ne peut, ce semble, non plus manquer de poissons que d'eau. En effet, quoique chaque espece y naisse dans son tems, il n'y a pas un mois dans l'année qui n'en fournisse son tribut à l'océan. „ Mais, dit très-bien M. Crantz, c'est la prodigalité même de „ l'auteur de la nature qui nous rend insensibles à ses bienfaits, & l'habitude „ de voir ses trésors grossir sous la main qui les dissipe, fait qu'on en jouit sans „ s'en appercevoir.

„ C'est surtout au nord qu'on peut admirer dans la sage compensation que „ la nature a faite de ses richesses, combien les hommes sont dédommagés de „ la stérilité de la terre, par la fécondité de la mer. C'est-là qu'un naturali- „ ste doit aller étudier l'ichtyologie. La meilleure école de cette science, est „ dans les mers glaciales. Quel vaste champ pour un esprit curieux de con- „ noître, non seulement les formes & les especes qui distinguent les poissons „ en troupeaux innombrables, mais aussi le caractere, les propriétés, l'indu- „ strie & l'instinct de ces animaux stupides & muets! Quel sujet de profondes „ méditations que le progrès insensible d'organisation & de vie qui s'étend & „ se développe dans les habitans du vaste océan, depuis l'insecte imperceptible „ aux yeux, jusqu'à l'énorme & prodigieuse baleine? Et si l'on veut descen- „ dre l'échelle des êtres, quelle chaîne à parcourir depuis le *Kraven*, ce „ monstre presque fabuleux par l'immensité de l'espace que son volume occu- „ pe, jusqu'à l'inconcevable *zoophite*, cette production animale & végétale „ de la mer!

„ Mais, continue M. Crantz, cette étude demande l'homme tout entier „ & le séjour de toute sa vie dans le véritable pays des poissons. On ne doit „ pas attendre une ichtyologie exacte ni complette d'un missionnaire, qui n'a „ ni l'inclination ni le tems de s'y adonner. D'ailleurs le Groenland n'est pas „ aussi pourvu de poissons, du moins pour la variété des especes, que bien „ d'autres côtes du nord situées sous la même latitude. Comme ses rivieres ne „ sont point grandes, ou que du moins on ne peut les remonter bien avant, „ à cause des glaces qui couvrent les bayes; que d'ailleurs les lacs enfermés „ dans les terres, sont aussi presque toujours glacés, on ne trouve gueres dans „ tout le Groenland que deux sortes de poissons d'eau douce, qui sont le sau- „ mon & la truite saumonée. Celle-ci vient en abondance dans les ruisseaux, „ elle y est très-grosse & fort grasse; le saumon, plus rare, ne se trouve que „ dans certains endroits. Les Groenlandois prennent ces poissons avec la main „ sous les pierres, ou les percent avec une fourche. Dans le tems où le sau- „ mon remonte de la mer dans les rivieres, ils bâtissent à l'embouchure un „ réservoir de pierre avec une écluse. Le saumon passe par dessus l'écluse dans „ les grandes marées; mais pour peu qu'il s'amuse à jouer dans l'eau douce

Poissons d'eau-douce. Le saumon & la truite. Comment on les prend.

„ où il est entré, le flot baisse, l'eau se retire à la fin & laisse le poisson pres„ qu'à sec, ou comme emprisonné dans le réservoir. Les Européens pren„ nent du saumon avec des filets dans les étangs; mais ils ont toujours besoin „ des Groenlandois, qui vont avec leurs canots soulever & débarrasser les filets „ d'entre les rochers & les pierres."

Histoire du Groenland.

Sans doute, il doit y avoir une étonnante variété de poissons, puisque sans parler du nombre prodigieux que la baleine & le veau marin en consomment, il en est beaucoup plus encore que l'approche de ces ennemis dévorans dérobe à notre vue & tient cachés au fond de la mer dans le creux des rochers. Quoique les côtes du Groenland soient extrêmement poissonneuses, cependant, soit que la mer y ait peu de bancs de sable & de bas-fonds, soit qu'elle y manque de certains végétaux propres à bien des especes de poissons, il s'en trouve de beaucoup moins de sortes que dans les côtes de la Norvege.

Pêche du hareng par les Groenlandois.

Le poisson le plus abondant & le plus commun que la mer fournisse aux Groenlandois, est le petit hareng, d'un demi-pied de long. Il a le dos d'un verd foncé, & le ventre d'un blanc argenté, beaucoup de petites arêtes & presque point d'écailles. Il en vient en si grande quantité frayer dans les bayes sur les rochers, que la mer en est toute noirâtre & perlée d'une infinité de germes. C'est aux mois de Mars & d'Avril qu'ils paroissent; annoncés & trahis par la mouette qui s'en nourrit-elle-même. Ils frayent les deux mois suivans; & c'est alors que les Groenlandois en font leur provision: car dans l'espace de quelques heures ils en chargent des bateaux entiers par le moyen de cribles ronds, tissus de fil de boyau; ensuite ils les sechent sur le roc en plein air, puis les emballent dans de grands sacs de cuir ou de vieille toile; & c'est-là leur ressource de tous les jours pour l'hiver.

On pêche des harengs plus gros, au midi du Groenland: mais ce sont probablement des coureurs d'une espece étrangere qui se sont détachés de la grande armée de harengs qu'enfante la mer glaciale sous le pôle. Comme ces poissons innombrables vont par divisions & par colonnes; les uns à gauche sur toutes les côtes du nord de l'Europe, les autres à droite entre l'Islande & le Groenland sur les côtes de l'Amérique *(d)*, il n'est pas possible qu'il ne se disperse quelques-uns de ces derniers dans les golphes & bayes qui sont autour du Cap des Etats, & ce sont-là les gros harengs que les Groenlandois prennent quelquefois.

Scorpion de mer.

Après l'*angmarset* ou le hareng, le Groenlandois préfere le *Scorpion marin*. C'est un poisson d'un pied de long, rempli d'arêtes; il a la peau lisse & tachetée de gris, de jaune, de rouge & de noir, comme celle du lézard; la tête grosse, ronde & large, la bouche grande, & les nageoires larges & piquantes. Il vit toute l'année dans les bayes, mais en pleine eau, quoique près de la terre. On le pêche en hiver, & ce sont de pauvres femmes & des enfans qui le prennent avec des lignes faites de baleine ou de plumes d'oiseaux; ces lignes ont trente ou quarante brasses, avec une pierre bleue, au bout, pour les enfoncer. Au lieu d'amorce, on met à l'hameçon un os blanc, un

(d) Voyez l'*Histoire Particuliere de l'Islande*, dans le volume précédent.

grain de verre, ou bien un morceau de drap rouge. C'est, sans doute, la couleur ou le brillant qui attire le scorpion de mer. Ce poisson, très-vilain d'ailleurs, est d'un goût excellent, surtout dans la soupe, & si sain que les malades peuvent en manger.

Rouget.

Il y a beaucoup de merlus sur ces côtes, mais petits & maigres. Le Groenlandois n'a pas d'autre poisson à écaille que le saumon & le rouget. Celui-ci tire son nom de sa couleur; du reste il ressemble à la carpe; fort gras, très-bon à manger, mais difficile à prendre.

Description du chat-marin.

Avril & Mai ramenent aux Groenlandois la pêche du *chat-marin*, qui va frayer sur la côte, & se prend avec des fourches. Long de cinq pieds, épais & gros, la tête large, deux grands yeux de chat ou de hibou; pour toute peau, une écorce épaisse, dure & calleuse, hérissée de nœuds pointus; à travers cette enveloppe sombre, une chair rougeâtre qui change & tire sur le verd, quand l'animal est gros; cinq rangs de bosses racornies sur le dos, le ventre & les flancs; près de la tête & sous le collet une protubérance charnue, au moyen de laquelle il s'attache aux pierres si fortement, qu'on ne peut qu'avec peine l'en arracher: tel est à peu près ce poisson. Sa chair est grasse & molle, elle rassasie bien vîte; cependant quand elle est séchée à l'air, l'estomach s'en accommode mieux.

Serpent de mer, ou ronge-pierre.

Un poisson assez singulier, c'est celui que les uns appellent le serpent de mer; d'autres, loup-marin; d'autres, *ronge-pierre*. Il a non-seulement les mâchoires, mais toute la bouche & le palais haut & bas, garnis de dents. Par leur nature & leur forme, elles ressemblent plus aux dents d'un chien qu'à celles d'un poisson. Celui-ci vit de chevrettes, de hérissons de mer & de moules, dont les écailles & les épines ne l'arrêtent point. Long de deux pieds, il a la tête assez hideuse, & le reste du corps mince & terminé en pointe comme l'anguille; une nageoire lui court par toute la longueur du corps, tant dessus que dessous. Sa chair ressemble au lard, & l'on n'en mange gueres que séchée au vent.

Sorte de plie de six pieds de long & pesant 200 livres.

Cette mer du nord donne aussi des carrelets grands & petits, mais qu'on pêche rarement. Il y a pourtant dans cette espece une sorte de plie que les Groenlandois prennent en certaines saisons avec un hameçon attaché à une ligne de baleine, ou courroie de boyau; qui a jusqu'à cent cinquante brasses de longueur. Les plus grosses plies ont six pieds de long, sur un demi-pied d'épaisseur. Elles pesent jusqu'à deux cents livres & plus. Elles ont la peau lisse, blanche par dessous & tachetée de brun sur le dos; les yeux placés à fleur de tête, plus gros que ceux d'un bœuf, environnés d'une peau qui peut leur servir de paupiere; la bouche d'ailleurs peu large, & les mâchoires garnies d'une double rangée de dents pointues qui rentrent en dedans; la gorge & le palais meublés de deux membranes ou luettes armées de pointes. Ce poisson vit de crabes, & ne quitte gueres le fond de la mer; on croiroit peut-être que c'est en partie à cause de sa pesanteur, de sa forme & de ses nageoires étroites, qui l'empêchent de se tenir sur l'eau; mais les pêcheurs assurent que quand il se sent pris à l'hameçon, il saute plus vîte qu'ils ne peuvent tirer la ligne, & s'élance avec tant de rapidité qu'ils en ont les mains écorchées par la courroie qu'ils tiennent. Sa chair est de bon goût; sa graisse délicate. Les

Groenlandois coupent la plie en petits morceaux & la font sécher au soleil, tandis que d'autres peuples du nord la boucannent à la fumée. Les plies rodent, sans doute, d'un endroit à l'autre; car il y a des pêcheries au Groenland, où l'on n'en trouve jâmais, comme à *Fisher - Bay*; mais à *Goods-haab*, on en prend au mois de Mai, plus encore en Juillet & Août, jamais entre les terres, toujours en pleine mer. Plus loin, à *Zukkertop*, la pêche s'en fait aux mois d'Août & de Septembre.

Poissons qui n'ont point de sang.

VENONS aux poissons qui n'ont point de sang. Parmi ceux que la nature a logés dans des écailles, on peut compter d'abord les crabes faits en forme d'araignée, avec huit pieds & deux pinces, sans queues. Leurs yeux, semblables à des cornes, sont fixes, transparens, & fort saillans. Ils ont au lieu de bouche, deux os blancs qui leur servent, comme une paire de ciseaux, à couper ce qu'ils mangent. Leur chair a l'on ne sçait quel goût désagréable, qui vient peut-être de ce qu'ils se nourrissent d'oiseaux & de poissons faits pour la voierie. On ne connoît point au Groenland d'écrevisse de mer, ni de riviere. On y trouve en revanche une grande quantité de chevrettes qui naissent sur l'algue marine, mais qui s'éloignent de la terre quand elles sont grosses & vont servir de pature aux veaux marins.

Hérisson de mer. *Star-fish.*

ON y voit encore le hérisson de mer, qui se défend avec ses épines; & le *Star-fish*, armé de cinq ou six pointes. L'un & l'autre ont l'anus devant, & la bouche derriere. Le star-fish est pourvu d'une multitude de petites cornes, qui sont pour lui le principal organe du tact, ou du sentiment, comme celles du limaçon.

ENTRE les rochers, la mer jette une quantité d'algue, où pendent & s'attachent de grandes moules bleues, très-bonnes à manger. On trouve dans leurs coquilles, des perles de la grosseur d'un grain de millet.

LE Groenland n'a point de bonnes huitres: les deux especes qu'on en connoît dans ce pays, ne sont point mangeables. On y trouve en dédommagement des petoncles d'un goût excellent; des moules qui ressemblent à des œufs de canard; des coquillages de plusieurs especes, les uns en forme de feve, d'autres en grains de caffé; la plupart enrichis & rayés dans tous les sens, des plus belles couleurs. Parmi ceux-ci sont des petoncles, pas plus gros qu'un pois, pendus aux rochers qui s'avancent dans la mer; revêtus d'un couvercle, qu'ils ferment quand ils tombent dans l'eau ou qu'on veut les prendre. On trouve quelquefois des coquillages faits comme des mourailles. Partout où ils s'attachent, soit aux rochers, à l'algue, aux moules, aux crabes, ou même à la baleine, ils y tiennent si fortement, qu'on les met en pieces plutôt que de les en arracher. C'est une espece de limaçon blanc, luisant & rayé tout du long, de la grosseur d'une noix, ouvert en-dessus, mais avec deux couvercles mobiles à charniere, qui s'imbibent par leurs fentes de l'eau de mer, seule nourriture de ce poisson. Lorsqu'il est hors des eaux, échauffé du soleil, il avance deux cornes couvertes d'une infinité de petites plumes. On en trouve en grand nombre attachés à la quille des vaisseaux; & de-là vient que les gens qui n'ont jamais vu de ces coquillages dans leur pays, s'imaginent que les vers de bois qui percent & rongent un navire, sont sortis de cet animal.

Coquillage singulier.

„J'AI trouvé, dit M. Crantz, sur une vieille moule bleue, grand nom-

„ bre de coquillages, depuis la grosseur d'un grain de moutarde jusqu'à celle „ d'une lentille. En les examinant avec un microscope, j'ai reconnu que ce „ qui ne paroissoit à l'œil nud qu'une sorte de teigne adhérente au moule, „ étoit une multitude innombrable de petits limaçons. Ils s'attachent, non-„ seulement à d'autres coquillages, mais aux pierres mêmes, & c'est avec „ tant de force, qu'on pourroit soulever une pierre par ces limaçons qui y „ sont incrustés."

Insectes de mer.

Punaise.

Les insectes sont peut-être l'espece qui nous paroît abonder le plus dans la nature vivante. La mer en a ses légions, même parmi les coquillages. Elle a surtout une sorte de punaise, garnie de sept écailles d'un jaune marbré, qui sont terminées chacune par un pied. La queue de cet insecte est composée de six autres écailles plus petites, attachées ensemble avec deux clous. Sa tête ressemble à celle d'un cerf-volant. Ce petit être, presque invisible, tourmente la baleine, au point qu'elle en bondit de rage sur l'écume des mers. Un autre ennemi encore plus acharné sur ce tyran des poissons, c'est une espece de poux. Cet insecte triangulaire, & cuirassé d'écailles, avec six pieds courbés & tranchans comme une faucille, & quatre cornes pointues qui lui sortent de la bouche, s'enfonce si avant dans la peau de la baleine, & surtout sous les nageoires & les levres, qu'elle en est toute criblée, comme si des oiseaux l'avoient becquetée. C'est ainsi que la nature se joue elle-même de tous ses ouvrages, & se plaît à détruire les monstres les plus redoutables par les plus vils insectes. Ainsi le conquérant qui ruine des empires, meurt quelquefois rongé de vermine.

Espece de seche, insecte sans écaille.

„ Je n'ai jamais vu, dit M. Crantz, d'insectes de mer sans écailles, si ce „ n'est une sorte de seche si hideuse que je la rejettai vîte en la prenant. El-„ le avoit environ six pouces de long sur deux doigts d'épaisseur. Son corps „ est comme une bourse ouverte, où elle peut cacher & renfermer sa tête. „ C'est ici la plus curieuse partie de cet animal; car, outre deux grands yeux „ qu'il a, l'on voit sortir de sa bouche, faite comme le bec d'un oiseau, huit „ cornes fixes & crochues, dont deux des intermédiaires sont pour le moins „ aussi longues que le doigt, & les autres plus courtes, mais toutes garnies „ de petites dents. Ces cornes, de même que tout le corps, sont d'une ma-„ tiere visqueuse & gluante, à demi-transparente & d'une couleur gris de „ cendre. Ce poisson a sous le ventre une liqueur noire & luisante comme „ de l'encre. Elle lui sert à se dérober aux poursuites des poissons voraces, „ qui lui font une guerre déclarée; car dès qu'elle répand cette liqueur, elle „ se trouve aussitôt dans une eau trouble du noir le plus épais, & ses ennemis „ restent confondus. Une goutte de cette gomme liquide sur la main d'un „ homme, brûle comme du feu. Au moyen de sa nature visqueuse, il est „ probable que cet animal peut varier sa forme, & se replier de toute façon. „ Car, dit notre missionnaire observateur, j'ai cru reconnoître un de ces ani-„ maux que la mer avoit jetté sur le sable, & je l'ai vu tantôt long & des na-„ geoires semblables à des pieds, qu'il avoit fort près de la tête; puis retirer „ & cacher tous ses membres dès qu'il étoit à terre."

Manger de la baleine.

On voit souvent nager dans la mer une espece d'animal blanc qui s'allonge, se recourbe & quelquefois se transforme en serpent. On l'appelle *le manger de*

de la baleine, parce que celle du Groenland se nourrit de cette seule espece d'insectes, & de quelques autres petits vers approchans de la mouche & de l'escargot, mais sans écailles. HISTOIRE DU GROENLAND.

L'ORTIE de mer, insecte venimeux & d'un caustique très-brûlant, est encore à peu près du même genre, si ce n'est qu'elle est plus large, & faite comme une petite assiette. Toutes ces substances visqueuses sont des êtres vivans qui tirent leur subsistance de la mer, & prennent toutes sortes de métamorphoses. „J'en ai vu, dit M. Crantz, un de près, qui avoit la forme d'un „ scheling d'Angleterre. Il étoit dur, blanc, diaphane; dans la main il devenoit mou comme de la gelée de viande. J'y ai remarqué huit rayons d'un „ rouge brillant, qui dardoient du centre vers autant de côtés; quand on le „ prenoit à la main, il avoit la figure d'un bonnet rond & creux, dont les „ cornes ou coûtures seroient bordées de rouge." Ortie de mer.

TOUTES ces especes sont rangées parmi les zoophytes; c'est-à-dire, qu'étant intermédiaires entre les animaux & les végétaux, elles croissent comme la plante, & se nourrissent comme l'animal: tels sont les zoophytes, si ce n'est qu'ils ne nagent point, mais demeurent attachés à la pierre, ou à l'algue marine où ils sont nés. Il y a des zoophytes sur les mers du Groenland: les uns ont la forme d'un myrthe dont les branches sont entrelacées: d'autres ressemblent à une pomme de pin: d'autres à des figues de l'Inde; tous aussi blancs que la neige. On les prendroit pour une plante, si l'on n'y voyoit sensiblement les entrailles de l'animal, quand on ouvre ces corps équivoques. Zoophytes.

LA mer vomit dans les tempêtes une sorte de nid adhérente à l'algue & gros comme une pomme. Ce nid est composé d'une multitude prodigieuse d'insectes d'un jaune éclatant, à demi-diaphane. Ces pelotons sont faits en colliers de perles enfilées.

M. Crantz finit ce chapitre sur les poissons du Groenland, par la description d'un goulu ou chien de mer, qu'il y a vu prendre avec un harpon, près de la côte où se faisoit la pêche du hareng. Goulu, ou chien de mer.

ON sçait que ces animaux ont depuis deux pieds de long jusqu'à huit ou dix brasses, & qu'ils pesent de dix à vingt quintaux. Celui dont il s'agit, avoit deux ou trois brasses de longueur; deux nageoires sur le dos, & six sous le ventre; sa queue étoit fourchue, avec une branche plus grande que l'autre; sa peau très-rude & raboteuse, comme si elle eût été couverte de grains de sable. On voit dans la suite de la description de cet animal, une tête pointue & longue de deux pieds, avec deux grandes narines au-dessous. Sa bouche large d'un pied, n'est pas placée en avant, comme celle des autres poissons, mais reculée d'un pan en dessous du grouin, & tant soit peu recourbée. Cette situation fait que cet animal glouton en est moins dangereux; car, tandis qu'il est forcé de se relever droit sur sa queue, pour saisir sa proye, il lui donne le tems d'échapper. La mâchoire supérieure est armée de quatre ou six rangs de petites dents pointues comme celles du brochet, & les gencives sont pleines de boutons. La mâchoire inférieure est garnie d'une double rangée de cinquante-deux dents un peu recourbées en dedans, les pointes croisées en sautoir; de sorte qu'elles ressemblent à une scie de fer, & qu'elles en tiennent lieu aux Groenlandois. Le chien marin a les yeux plus gros que ceux d'un Description d'un goulu.

HISTOIRE DU GROENLAND.

bœuf, & derriere les yeux sont ses oreilles, mais sans organe extérieur. Ce poisson n'a pas un seul os: son épine du dos n'est qu'un cartilage tendre, qu'un homme peut briser avec ses ongles; à la place des jointures il a de grandes cavités remplies d'une graisse liquide. Sa chair est de deux sortes; l'une est chair de poisson, tendre à fondre sous les doigts & propre à faire du bouillon; l'autre ressemble à la chair des animaux terrestres, elle est rouge & disposée en petits filets sur les côtés, mais le lard qu'on trouve sous les nageoires est très-ferme & d'un doigt d'épaisseur. Ce poisson est friand de chair humaine, c'est pour cela qu'il suit les vaisseaux, dans l'espérance d'attraper quelque cadavre, si l'on en jette. Mais les Groenlandois, non moins avides de chien marin, que le chien peut l'être d'un Groenlandois, vont à la pêche de cet animal, le prennent avec un harpon, qu'ils lâchent par une chaîne de fer, car il mangeroit ou couperoit toutes les lignes; le tirent à bord de leur vaisseau, & le coupent en pieces sans délai, pour prévenir l'effet dangereux des terribles coups de queue qu'il donne en se débattant sur le tillac. Il a tant de vie, que ses tronçons sautent & s'agitent quelques heures après qu'ils ont été coupés; & qu'on y voit encore du mouvement au bout de trois jours. Le foie du chien marin rend beaucoup d'huile, souvent jusqu'à deux barrils, selon la grosseur de l'animal. Ce qui distingue le chien marin des poissons & le rapproche des quadrupedes, c'est qu'il ne fraye point, mais accouche de ses petits, & pour l'ordinaire il en fait quatre d'une portée.

La raye.

Une autre espece qui a la même singularité de porter & faire ses petits, c'est la raye. Elle a la bouche formée à peu près comme le chien de mer; mais avec cet avantage que ses yeux sont si exactement placés au-dessus de sa bouche, qu'en la faisant rentrer en-dedans, comme sa conformation le lui permet, elle peut voir tout ce qui se passe à sa portée, & saisir la proye qui se présente. Elle bat des nageoires, comme un oiseau des aîles: du reste la raye est trop connue pour en rapporter autre chose que ces particularités. Ce sont-là les poissons les plus communs au Groenland.

Des animaux marins extraordinaires.

De la baleine.

A la tête de tous les poissons, & peut-être de tous les animaux, doit marcher la baleine. Si l'on considere sa grandeur, elle occupe à proportion autant d'espace sur la mer, que l'éléphant sur la terre, & son volume l'emporte autant sur celui du quadrupede, qu'un des deux élémens surpasse l'autre en étendue. Ainsi, comme la mer couvre les deux tiers du globe, la baleine est au moins deux fois plus grosse que l'éléphant. Sa force est proportionnée à sa masse, puisque d'un coup de queue, elle submerge ou fracasse des bateaux; & que son souffle, semblable aux vents impétueux, jette l'eau dans les airs comme de la poussiere. Quand elle s'agite & bondit sur les mers, on diroit une tempête, dont le mouvement se fait sentir à plus d'une lieue, & dont le bruit porte aussi loin qu'un coup de canon. C'est par une suite de cette activité prodigieuse, & par un reste de cette puissante vie que la nature a répandue au loin dans tout son corps, que lorsqu'elle se sent blessée, elle fend les eaux avec une rapidité qui dévance le vol de l'aigle. De-là cette élasticité des nerfs de la baleine, & ce ressort de tant de mouvemens méchaniques, ressort que rien ne brise & n'altere, & qui se répand jusques dans les moindres fibres de la matiere où la nature l'a caché. On ne peut donc s'empêcher de parler de

ce prodige de l'espece animale, partout où il se rencontre, & malgré les descriptions qu'on en trouve dans les précédens volumes de cette collection, il faut encore en recueillir des particularités nouvelles que nous offre de Groenland.

Histoire du Groenland.

Pêche de la baleine par les Européens.

Ce pays maritime fournit plusieurs sortes de baleines, dont la principale espece se rend, ou se tient à la baye de Disko. C'est-là que les vaisseaux Européens vont les prendre au mois d'Avril, ou qu'ils les suivent jusques sur les côtes d'Amérique, où elles s'arrêtent dans la baye de Hudson. Dès qu'on voit ou qu'on entend la baleine, un bateau de six pêcheurs vole à sa rencontre, escorté de cinq ou six autres bateaux qui le suivent. C'est à la tête de l'animal que le pêcheur en veut. Quand la baleine se dresse pour respirer, le premier bateau s'avance de côté, le harponeur lance son fer au monstre, près des nageoires ou des ouïes, & s'enfuit de peur que l'animal, sentant le coup, ne renverse la nacelle. La baleine plonge avec une incroyable vîtesse, quelquefois durant une heure, emportant jusqu'à deux mille brasses de corde, que tous les bateaux de pêcheurs ne manquent pas de lui lâcher à la suite du harpon enfermé dans son corps. Si l'animal s'engage dans les glaces, on le suit encore par le passage qu'il s'ouvre. Mais s'il se retire sous une isle flottante de ces glaces, il faut renoncer à l'avoir, arracher le harpon de sa blessure à force de bras, ou couper la corde. Ce coup manqué fait perdre un profit considérable. Si la baleine reparoît en vie, on lui jette encore deux ou trois harpons, ou l'on tâche de la tuer avec des lances. Quand elle est morte de sa premiere blessure, elle revient sur l'eau, mais le ventre en haut; c'est une suite des loix de la gravité, qui font tomber les corps par la partie la plus solide ou la plus pesante. Le vaisseau qui a dépêché ses chaloupes après la baleine, vient les joindre d'aussi près qu'il se peut. Les bateaux se remorquent au vaisseau même avec leur proie, enfilée par deux trous dans une corde. Le premier soin est d'aller aux mâchoires de l'animal, pour lui couper les barbes avec un long coûteau recourbé; puis, au moyen d'un cabestan, on les enleve dans le vaisseau. On se contente d'en garder cinq cents qui sont les plus grandes, & ce seul objet vaut tout le reste de la baleine. On lui coupe ensuite la langue; puis on dépouille tout le corps de sa graisse, en commençant à la fois par la tête & par la queue, afin d'achever par le milieu. Les gens qui font ce travail, ont des clous pointus à leurs souliers, pour ne pas glisser sur la peau de ce poisson. On coupe entieres la queue & les nageoires, qui doivent être ensuite dépécées en petits morceaux, dont on fait de la colle-forte. Quarante ou cinquante hommes ont dépouillé & dépécé une baleine dans l'espace de quatre ou cinq heures. Quand ils sont arrivés par les deux extrémités au milieu du corps, le poisson tourne alors de lui-même sur sa derniere tranche qui forme un plan horizontal sur les eaux. On enleve donc le reste de la graisse; puis la carcasse de la baleine plongeant de son propre poids, disparoît aux cris de joie de tous les pêcheurs. Cependant peu de jours après, cette carcasse renflée au fond des eaux, surnage encore & vient servir de pâture aux poissons, aux oiseaux & aux ours, qui s'en régalent à l'envi.

Quand les pêcheurs ont fini ce premier ouvrage, ils gagnent quelque havre, ou vont se remorquer aux glaces. Ensuite ils tirent les tranches de graisse du fond de cale, enlevent la grosse peau qu'ils jettent à la mer, & dont

les Groenlandois font encore bonne chere. On coupe cette graisse en petits morceaux, qu'on met dans des sacs de cuir, d'où on la vuide dans des cuves pour en remplir successivement les tonneaux. Durant cet ouvrage, l'huile regorge autour du vaisseau, jusque par-dessus les souliers des pêcheurs. On la ramasse à grands seaux sous les goutieres du vaisseau, pour la vuider dans les tonneaux mêlée avec la graisse. Celle qui distille goutte à goutte des tonneaux, est l'huile la plus pure & la meilleure. La plus grossiere est celle qui vient de la graisse qu'on fait bouillir ou frire sur le feu. Ce qui reste après cette double opération, est très-peu de chose, puisque cent tonneaux de graisse en rendent quatre-vingt-seize d'huile.

Pêche de la baleine par les Groenlandois.

La pêche qu'on vient de décrire, se fait par les Européens; mais les Groenlandois font aussi la pêche de la baleine à leur maniere. Quand ils y vont, c'est avec leurs plus beaux habits; car, disent leurs jongleurs, si quelqu'un avoit des habits sales, ou qui eussent touché par malheur à quelque corps mort, la baleine s'échapperoit, ou, fût-elle morte, ne reviendroit plus sur l'eau. Les femmes sont aussi de la partie, & leur affaire est de tenir prêtes les casaques de mer, ou de raccommoder les bateaux qui sont garnis de cuir & de peau. On va sans crainte au-devant du monstre, hommes & femmes, dans des bateaux: on lui jette des harpons, où sont suspendues des vessies faites de grandes peaux de veaux marins, qui embarrassent ou soutiennent la pesante baleine, de façon qu'elle ne peut plonger jusqu'au fond. Lorsqu'elle est fatiguée de vains efforts, on l'accable, on l'acheve à coups de lances. Alors les hommes se jettent à l'eau avec leur casaque de chien marin, où les bottes, le corps & le capuchon tiennent ensemble exactement cousus. Enveloppés ainsi jusque par-dessus la tête, ils ont l'air d'autant de chiens de mer, qui courent autour du monstre, sans crainte de se noyer; cet habillement étant une espece de scaphandre, avec lequel ils peuvent même se tenir debout & marcher dans l'eau. On coupe les barbes fort adroitement avec d'assez mauvais coûteaux; puis ils tranchent & taillent la baleine tous à la fois, hommes, femmes, enfans, pêle-mêle & l'un sur l'autre, pour avoir part au butin; car ne fût-on que spectateur, on a des droits à partager la dépouille. Malgré tout ce désordre, ils ont grande attention à ne pas se blesser ou se couper les uns les autres, & cependant personne ne revient de la pêche sans quelque playe.

Des quadrupedes ou veaux marins.

Parlons des quadrupedes que la mer nourrit dans son sein. L'espece en est comprise sous le nom général de chien ou de veau marin, & plus communément en françois, sous le nom de *loup-marin*. Ces animaux ont une peau ferme, rude, velue, comme les quadrupedes terrestres, à cela près, que leur poil est épais, court & lisse, comme s'il étoit huilé. Ils ont les deux pieds de devant formés pour marcher, & ceux de derriere pour nager; à chaque pied cinq doigts, avec quatre jointures chacun, armés d'une griffe pour grimper sur les rochers, ou se cramponer sur la glace. Leurs pieds de derriere ont les doigts joints en patte d'oye, de sorte qu'en nageant ils se déploient comme un éventail. Quoique ce soient des especes d'amphibies, la mer est leur élément & le poisson leur nourriture. Cependant ils vont dormir à terre, & même ils ronflent si profondément au soleil, qu'il est aisé de les surpren-

dre. Avec une allure estropiée, ils courent des pieds de devant, & sautent ou s'élancent avec ceux de derriere, mais si vîte, qu'un homme a de la peine à les attraper. Ils ont des dents tranchantes & des poils au museau, forts comme les soyes du sanglier. Deux naseaux leur servent à respirer l'air qu'ils viennent prendre à fleur d'eau tous les quarts-d'heure. Enfin ils ont le corps gros au milieu & terminé en cône par les deux extrémités; ce qui les aide beaucoup à nager.

Histoire du Groenland.

Les Groenlandois connoissent cinq ou six especes de veaux ou loups-marins. La premiere se trouve toute l'année à Bals-river. La peau des jeunes sert à faire de belles vestes; & quand un Groenlandois porte une de ces fourrures, noires sur le dos & blanches sous le ventre, il s'estime autant qu'un homme habillé de velours. La peau d'un vieil animal est ordinairement tigrée, & fait des housses & des ornemens de cheval. Cette espece s'appelle *kassigiak*.

La seconde espece change de nom comme de couleur, jusqu'au dernier période de son accroissement. Le fœtus, qui est tout blanc & couvert de laine, se nomme *iblau*. La premiere année, il devient couleur de crême, & s'appelle *attarak*; la seconde il est gris, & porte le nom d'*atteitsiak*; la troisieme, sa couleur est diversifiée, on l'appelle *aglektok;* la quatrieme, il est tacheté, ce qui le fait appeller *milektok;* & la cinquieme année il prend le nom générique d'*attarsoak*. Alors c'est un animal fait, de couleur gris-blanc, & la nature lui dessine sur le dos deux croissans noirs, dont les cornes se regardent. Sa peau roide & forte s'employe à couvrir des malles ou même des tentes, & quelquefois on en fait des habits. Mais on a soin d'ôter le poil à ces peaux, & d'y laisser un peu de graisse, quand on veut en doubler des bateaux. L'attarsoak abonde en graisse & l'on en tire une huile, qui, pour le goût, l'odeur ou la couleur, n'a rien de plus fort que la vieille huile d'olive. Avec un baril de graisse, on fait, dit-on, un baril d'huile & deux pintes au-delà.

Espece de veau marin, qui change de couleur & de nom chaque année, jusqu'à ce qu'il ait cinq ans.

La quatrieme espece est remarquable par de la laine noire qu'elle a sous son poil blanc, ce qui lui donne un gris assez beau; mais une chose assez singuliere est une sorte de peau épaisse & velue qu'elle a sur le front, & qu'on appelle *cache-museau*, parce que l'animal l'abat sur ses yeux dans un tems d'orage, pour les garantir des tourbillons de sable, de neige ou de pluie, que le vent fouette au loin.

Après les mâles de l'espece quadrupede qui abonde le plus dans la mer du Groenland, M. Crantz place la vache marine, & donne la description d'un de ces animaux, dont il a observé la conformation, autant que le bruit & le tumulte des Groenlandois occupés à le découper, ont pu le lui permettre.

» Cette vache avoit (c'est M. Crantz qui parle) dix-huit pieds de long, » & à peu près autant de circonférence dans sa plus grande épaisseur. Sa » peau n'étoit pas unie, mais ridée par tout le corps, plus encore autour du » cou. Elle pesoit environ quatre cents livres. Sa graisse étoit blanche & » ferme comme du lard, épaisse de la largeur de la main; sa tête étoit ovale, » & sa bouche si petite, que je n'y pus faire entrer le doigt. La vache ma- » rine a la levre inférieure triangulaire, terminée en pointe un peu avancée

Description d'une vache marine.

„ entre deux longues défenses qui viennent de la mâchoire supérieure. Sur les „ deux levres, & de chaque côté du nez, on voit une peau spongieuse, d'où „ sortent des moustaches d'un poil épais & rude, longues d'un empan, tressées comme une corde à trois bouts; ce qui donne à ce poisson une sorte „ de majesté hideuse, convenable aux monstres. Celui que je vis, n'avoit „ point de dents incisives dans l'intérieur de la bouche, aucunes sur le devant; „ mais il lui en restoit quatre de chaque côté, & dans la mâchoire inférieure „ à gauche, trois dents machelieres assez larges & concaves. Cet animal ne „ peut donc gueres attraper ni manger du poisson, à cause de ses défenses, „ qui semblent plus faites pour repousser les ours sur la terre, ou les glaces, „ que pour attaquer les habitans de la mer. Cependant il s'en sert à tirer les „ moules du sable & des cavernes, & quelquefois à grimper lui-même; car „ il s'attache & se suspend aux glaces & aux rochers par ces mêmes défenses, „ élevant ainsi son corps massif & lourd. Il y a des gens qui pensent que la „ vache marine vit non seulement de moules & d'algue, mais encore de chair, „ parce qu'on la voit prendre à terre des pieces de baleine qu'elle emporte „ sous l'eau: cependant on ne peut rien conclure de ce fait; car les Groenlandois assurent que ce monstre emporte de même des poules d'eau, mais „ pour jouer, en les faisant sauter en l'air & les recevant dans sa gueule, sans „ les manger. La défense gauche que j'ai vue, poursuit M. Crantz, avoit „ un pouce de moins que la droite, & celle-ci en avoit vingt-sept de longueur, dont sept pouces étoient cachés dans la racine, qui est au crâne & „ qui peut avoir huit pouces de circonférence. Une de ces dents pesoit quatre livres & demie, & le crâne entier vingt-quatre livres. On tuoit autrefois beaucoup de vaches marines pour en avoir les dents; mais depuis „ qu'elles ont éprouvé que l'homme est le plus dangereux ennemi de tous les „ animaux, elles sont devenues plus difficiles à prendre, soit en mettant toujours en avant un espion qui veille pour la sûreté de la troupe, soit en défendant toutes en corps celle qui est attaquée. Il est dangereux, mais il „ est beau de les voir quand elles sont blessées, s'efforcer en plongeant de renverser de leur corps un bateau de pêcheurs, ou de le couler à fond en y „ faisant un trou avec leurs défenses. Mais la société, mere des arts qui conservent ou qui détruisent, donne toujours à l'homme une supériorité constante sur tous les êtres, soit isolés, soit réunis, qui sont restés dans l'état de nature; & les animaux armés de toutes leurs forces, ne peuvent résister aux progrès de notre industrie. Le sauvage fera son arc & ses fleches „ des arêtes du poisson que sa faim a dévoré, & se servira des dépouilles mêmes de l'individu pour désoler toute l'espece. Peut-être la nature n'a-t-elle donné tant de besoins à l'homme, que pour empêcher l'excessive multiplication de tous les animaux voraces ou comestibles: peut-être aussi n'a-t-elle donné tant de passions à cet être destructeur, que pour laisser respirer & „ peupler toutes les autres especes, pendant qu'il travaille à diminuer la sienne par des guerres cruelles & fréquentes."

Voyages périodiques des veaux marins.

Pour revenir des vaches aux veaux marins, on en trouve dans le détroit de Davis une grande quantité des deux premieres especes déja désignées; mais les Groenlandois n'en attrapent presque point qui ne soient jeunes & peu faits

à la guerre. Quant aux deux dernieres especes, il s'en fait deux émigrations chaque année. Une colonie part en Juillet de ce fameux détroit, pour y revenir en Septembre. Ce détachement va chercher de la nourriture dans des mers & des pays ouverts par la belle saison. La seconde émigration est de la troupe entiere, qui sort au mois de Mars pour faire ses petits, & revient au mois de Juin en famille nombreuse, comme un troupeau de brebis, mais en mauvais état & fort maigre; au lieu que ceux de l'autre voyage se sont engraissés. Dans la seconde excursion, ces animaux ont un tems & une route fixes, pour s'en retourner comme les oiseaux de passage, & l'on peut les suivre à la piste. On sçait qu'ils reviennent d'abord du midi; que vingt jours après leur départ ils sont à quatre-vingts ou cent lieues plus au nord. On s'attend à les voir sur la fin de Mai à Fréderic's-haab, au commencement de Juin à Bonne-Espérance, & ainsi du reste, avançant toujours vers le nord avec le soleil. Arrivés au détroit de Davis, on les voit durant plusieurs jours ensemble; les uns restent, les autres vont encore plus loin: mais où? c'est ce qu'on ne peut déterminer avec la même certitude. Ils ne disparoissent pas sous les eaux; car ils ont besoin de respirer l'air: ils ne vont point en Amérique, puisque ce seroit tourner à l'ouest, & que les navigateurs ne les ont jamais vus dans cette saison sur la mer libre. D'un autre côté, ils ne peuvent s'établir dans les glaces, ni faire leurs petits parmi les rochers inhabités; car c'est toujours du sud & jamais du nord qu'on voit arriver les jeunes veaux marins. Il faut donc qu'ils trouvent un passage par quelque détroit ignoré, tel que le canal qu'on suppose ouvert de la baye de Disko à la côte orientale du Groenland, où il est certain qu'ils passent; mais est-ce par ce canal au 69eme. dégré, ou par le détroit de Smith au 68eme? ou bien font-ils le tour du Groenland par une mer ouverte au nord sous le pôle? Quel que soit leur chemin, ils passent devant l'Islande, & reviennent par le cap des Etats, à la baye d'où ils étoient partis.

Le veau marin est tout pour le Groenlandois.

Il n'y a point de peuple à qui les veaux marins soient d'une aussi grande nécessité qu'aux Groenlandois; puisque la mer est leur champ, & la pêche leur moisson: ils ont plus besoin de ces troupeaux marins, que l'Européen de moutons, & l'Indien de cocotiers; car ces animaux leur fournissent, outre la nourriture & le vêtement, de quoi couvrir des tentes pour se loger & des canots pour naviger. Joignez à ces avantages que la graisse du veau marin donne de l'huile pour les lampes, & peut entretenir le feu de la cuisine & des chambres; que cette huile sert à conserver le poisson sec, & qu'enfin le veau marin est l'objet & la matiere d'un commerce d'échange avec toutes les denrées qui manquent au Groenland. De plus, les fibres de cet animal valent mieux pour coudre que le fil & la soie; la peau de ses boyaux tient lieu de vitres aux fenêtres, de rideaux, de portes & même de chemises; tandis que les vessies servent de bouteilles ou d'outres pour l'huile. Les os de ce monstre suppléoient jadis au fer pour les outils & les instrumens. Son sang même n'est pas inutile; on en fait une sorte de bouillon pour la soupe. En un mot, avec les veaux marins, le peuple du Groenland peut se passer de tout le reste, & sans cette ressource il manqueroit de toutes les autres. Aussi distingue-t-on un vrai Groenlandois à la pêche des veaux de mer, comme on reconnoissoit

un Romain à la guerre. Cette pêche fait toute la gloire & la fortune de la nation. On y combat pour ses foyers; c'est l'art suprême où se forme & s'exerce la jeunesse; art pénible & hazardeux, qui n'assure la subsistance qu'au risque de la vie: mais c'est aussi de-là que dépend le salut du peuple.

---

§. III.

De la figure, du caractere & du genre de vie des Groenlandois.

Taille des Groenlandois.

LES Groenlandois, qui s'appellent eux-mêmes *Indigenes*, pour se distinguer des autres nations dont ils ne connoissent souvent que les vices, en sont méprisés à leur tour pour la petitesse de leur taille, qui reste presque toujours au-dessous de cinq pieds de hauteur. Cependant elle est bien conformée & dans les justes proportions d'un bel ensemble. Du reste, ils ont un visage large & plat; des joues rondes & potelées, mais dont les os s'élevent en avant; des yeux petits & noirs, mais sans feu, sans étincelles d'esprit ou d'ame; un nez qui, sans être plat, n'est point assez grand ni saillant; une bouche communément petite & ronde, la levre inférieure un peu plus grosse que celle d'en haut. Leur couleur en général est olivâtre; leur teint est brun, mais animé d'un rouge vif; ce qui prouve qu'ils ne sont pas naturellement bruns; (car leurs enfans naissent assez blancs) mais que cette couleur sombre leur vient de la mal-propreté où ils vivent, toujours dans la graisse ou dans l'huile, assis à la fumée de leurs lampes & se lavant très-rarement. Que si le climat contribue à leur donner à la longue cette couleur d'olive, peut-être sera-ce un effet de la brusque alternative de froid & de chaud qu'ils éprouvent, passant tous les ans d'un hiver excessivement long & rigoureux, aux chaleurs brûlantes d'un soleil qui reste près de deux mois sur l'horison. Mais il est probable qu'ils doivent le fond brun de leur teint à leur nourriture onctueuse, épaisse & grasse, qui s'incorpore & s'insinue si bien dans leurs veines, que leur sueur en contracte une odeur d'huile & de poisson, & que leurs mains sentent le lard de veau marin qu'ils mangent & touchent perpétuellement.

Conformation de leur visage.

Couleur de leur teint.

Pourquoi il est olivâtre.

LE peuple du Groenland a les cheveux noirs, épais, forts & longs; mais rarement la barbe, parce qu'il se l'arrache ou l'épile. il a les mains petites & charnues, les pieds de même; la tête & les membres assez gros; la poitrine haute, les épaules larges, surtout les femmes, qui sont accoutumées dès la jeunesse à porter de lourds fardeaux. Ils ont le corps fourni de chair, communément gras & très-sanguin: avec ce préservatif naturel, & des fourrures bien épaisses, ils s'exposent au froid la tête & le cou nuds; & dans leurs maisons, ils ne se couvrent que depuis la ceinture jusqu'aux genoux: mais l'odeur qu'ils exhalent en cet état, n'est pas supportable aux Européens. Les missionnaires Danois ont de la peine à y résister dans les églises, même en hiver; car il y fait si chaud, qu'ils y suent à grosses gouttes, & ne peuvent respirer par l'épaisseur des exhalaisons d'huile & de graisse.

LES Groenlandois ont le pied leste & la main adroite. On voit chez eux peu

peu de malades, d'infirmes, d'avortons ou d'enfans contrefaits. D'ailleurs, peu propres à ce qu'ils n'ont jamais fait, ils sont habiles dans les choses d'habitude. Ils montrent en général, beaucoup de courage; & ce n'est pas cette ardeur passagere & momentanée qui naît de la vivacité de l'imagination, mais plutôt cette constance qui vient de la force du corps. Un homme qui n'aura rien mangé depuis trois jours, ou qui ne se sera repu que d'algue ou d'herbe marine, luttera hardiment avec son canot contre la tempête & la fureur des vagues. Les femmes porteront jusqu'à quatre lieues sur leurs épaules, un renne tout entier, une piece de bois, ou un quartier de pierre, qui peseront le double de ce qu'un Européen pourroit soulever.

Leur force de corps.

Caractere des Groenlandois.

Le caractere de la nation Groenlandoise n'a rien d'assez tranchant, ni d'assez marqué, pour être bien défini. La disposition flegmatique & tranquille de leurs humeurs, les porte à une sorte de mélancolie, ou de morne stupidité: l'abondance du sang rend leur colere furieuse, quand elle est provoquée par de rudes assauts: mais il en faut de très-violens pour agiter & remuer des ames qui ne sont ni vives, ni fort sensibles. Ils n'ont ni de la gaieté jusqu'à la joie, ni de la joie jusqu'à la folie; ils sont, au reste, d'une humeur assez paisible pour une société sûre. Contens du présent, ils ne se souviennent gueres du passé, ni ne s'inquietent de l'avenir: aussi donnent-ils plus volontiers qu'ils n'amassent. Assez ignorans & grossiers pour s'estimer beaucoup, ils mettent tout leur esprit à se moquer des Européens: cependant ils conviennent que ces étrangers ont plus d'industrie & d'intelligence qu'eux; mais ils ne jugent pas que cet avantage soit d'un grand prix. Y a-t-il rien de meilleur que la chasse du veau marin? & quand on a ce qu'il faut pour vivre, à quoi sert le reste? C'est-là toute la logique de ce peuple, simple sans bêtise, & sensé sans raisonnement. Il se croit, avec ce peu d'idées, mieux policé que les étrangers, parce qu'il les voit tomber dans des excès qui lui sont inconnus. S'il s'en trouve un seul qui soit d'un caractere doux & modéré; „ c'est dommage," disent les gens du pays, „ qu'il ne soit pas né parmi nous: „ mais il se fera, ce sera bientôt un homme;" cela veut dire un Groenlandois. Pour l'ordinaire, ils aiment mieux céder que disputer; aussi quand leur patience est poussée à bout, ce sont des lions qui ne craignent plus rien. Ils supportent quelquefois les injures des hommes, comme celles de la fortune ou comme les maux de la nature, avec une indifférence qui passe le stoïcisme, moins par art & par réflexion, que par insensibilité de caractere: mais s'ils prennent du chagrin & de l'animosité pour quelqu'offense, les y voilà plongés jusqu'au moment de la vengeance; d'autant plus terribles dans leur ressentiment, qu'ils s'y livrent avec plus de peine & l'ont couvé plus longtems.

Quoique les peuples sauvages, ainsi que l'homme en général & tous les animaux, soient portés à la paresse & à l'oisiveté, la rigueur & la stérilité du climat ne permettent gueres aux Groenlandois d'être longtems sans rien faire. Cependant ils ont cette inconstance naturelle aux enfans, qui leur fait entreprendre cent choses & les abandonner; curieux & bientôt dégoûtés de tout ce qu'ils ignorent. Dans les longs jours du Groenland, on ne dort que cinq ou six heures, & dans les longues nuits, que huit heures au plus: mais si l'on travaille ou si l'on veille toute la nuit, on dormira volontiers tout le jour. Dès

le matin un Groenlandois monte sur quelqu'éminence, & d'un air pensif regarde le ciel & la mer; quel tems il aura; la peine & le danger que le jour lui prépare: & son front prend l'aspect nébuleux ou serein de l'horizon. Mais quand il n'y a point de travail pour la journée, ou qu'on revient le soir d'une heureuse pêche; c'est alors qu'on est de belle humeur, qu'on parle & qu'on s'égaye dans le calme & la prospérité.

NOURRITURE DES GROENLANDOIS.

ON a demandé plus d'une fois comment s'est répandu chez l'espece humaine l'usage de la chair & du sang des animaux. Interrogez les Groenlandois: leur situation vous répondra pour eux. Ils naissent tous chasseurs ou pêcheurs. De quoi vivroient-ils; de quoi s'habilleroient-ils sans les rennes, les oiseaux & les veaux de la mer? Dans les climats de l'Inde & de l'Asie, où des prez toujours fleuris entretiennent sans interruption le lait des troupeaux; où les arbres continuellement verds ne manquent jamais de fruit; où les buissons mêmes nourrissent l'habitant qui se repose sous de vastes ombrages; où le soleil non seulement dispense de l'invention des vêtemens, mais en interdit le fardeau; sans doute ce fut offenser la nature, que d'égorger les animaux: encore peut-être falloit-il exterminer toutes les especes avec qui l'on ne pouvoit vivre en paix, ni en société. De la fécondité de ces heureux pays devoient éclore dans le cerveau des beaux génies, l'allégorie de l'âge d'or, & le systême du régime pythagorique. Mais le siecle de fer & l'usage du sang sont naturels au Groenland & la guerre y est née avec l'homme, que la terre y force de vivre de carnage, ou de mourir de faim. On a déja vu qu'elle n'y donne rien dans l'été, que l'hiver ne reprenne à l'instant; c'est-à-dire, quelques herbes qui servent plutôt de remede que d'aliment, à peine écloses au soleil & bientôt couvertes par la glace. Les Groenlandois se trouvent donc obligés de courir après les rennes; mais cette espece, rare en des pays d'un froid trop excessif, est consommée à la chasse même & l'on n'en peut faire de provision. D'ailleurs, les Groenlandois ne mangent gueres de chair tout-à-fait crue ou sanglante, comme on le croit, & comme le font réellement bien des peuples chasseurs. Il est vrai que dès qu'ils ont tué quelqu'animal, ils dévorent sur le champ un morceau de sa chair ou de sa graisse, & qu'ils boivent de son sang tout chaud; mais peut-être est-ce un effet de la superstition, & non pas de la faim & de la voracité: car s'il n'y a point quelque mystere dans cette coutume, pourquoi verroit-on une femme, quand elle dépouille un veau marin, en donner un ou deux morceaux de graisse à toutes les personnes de son sexe qui se trouvent autour d'elle, & point aux hommes, qui rougiroient même d'en recevoir.

Provisions de bouche.

AU défaut des plantes & des végétaux, & dans la disette des animaux terrestres, ce peuple pêcheur vit de poisson, ou plutôt de cette espece amphibie, qui tient le plus à la terre par sa conformation & ses besoins: c'est encore une fois le veau marin. On en garde la tête & les pieds en été sous le gazon, & tout le corps en hiver sous la neige. Les Groenlandois mangent une piece de veau, moitié gelée ou moitié pourrie, avec autant d'appétit & de plaisir, que les peuples délicats en trouvent dans le gibier. On fait dessécher à l'air certaines parties de l'animal, telles que les côtes, pour les servir ainsi sans autre préparation; il en est de même du saumon, du merlus & de la plie, qu'on

découpe en longues tranches. Pour les oiseaux & la plupart des poissons, on les mange bouillis ou étuvés, mais sans autre sel qu'un peu d'eau de mer. Quand on a pris un veau, le premier soin est de fermer la playe mortelle dont il est abattu, pour retenir le sang dans ses veines, jusqu'à ce qu'on puisse le transvaser dans des pots, où l'on le conserve pour en faire de la soupe. On mange les entrailles des petits animaux, sans autre précaution que de presser les boyaux avec les doigts pour en faire sortir les ordures. La matiere contenue dans le ventre d'un renne, est si précieuse & si exquise au goût des Groenlandois, qu'ils en font des présens à leurs meilleurs amis. Ce ventre de renne & la fiente de la perdrix préparés dans l'huile fraîche de baleine sont, pour ce peuple, ce que sont parmi nous la becassine & le coq de bruyere. Cette nation a ses ragoûts & ses sausses, comme une autre. Par exemple, on prend des œufs-frais qu'on mêle avec des baies de buisson & avec de l'angélique; on jette le tout dans une outre de veau marin remplie d'huile; c'est un excellent cordial pour l'hiver. On arrache avec les dents la graisse qui tient à la peau des sarcelles ou poules d'eau; & quand on prépare les peaux de veaux de mer, on racle avec un coûteau la graisse qui étoit restée de l'animal écorché: de ce mélange il se fait une espece d'omelette, qui est le mets délicieux & favori des Groenlandois. Ils ne boivent point l'huile de baleine, comme on l'a débité, la réservant pour les lampes ou pour leur trafic. Mais ils mangent volontiers des harengs secs dans la graisse de veau, dont ils se servent aussi pour frire le poisson, ayant l'attention de la bien mâcher avant de la cracher dans la poële. Leur boisson est de l'eau claire, qu'ils tiennent chez eux dans des fontaines ou vases de cuivre, ou dans des auges de bois qu'ils font eux-mêmes très proprement, & qu'ils ornent d'anneaux d'os, ou d'arêtes de poisson, artistement travaillés. Ils ont soin d'entretenir cette provision, par un supplément d'eau fraîche qu'ils vont chercher chaque jour avec une cruche; c'est une peau de veau bien cousue, & qui sent le cuir à demi-tanné. Pour rafraîchir leur eau, qui s'échauffe promptement dans leurs cabanes, ils y jettent un morceau de glace ou de neige.

HISTOIRE DU GROENLAND.

Ragoûts des Groenlandois.

Ce peuple est très-mal-propre à table, comme partout ailleurs. Rarement ils nettoyent leurs chaudieres; mais les chiens leur en épargnent la peine, avec la langue. Cependant ils ont soin de leur vaisselle de marbre bâtard. Ils mettent leurs viandes bouillies dans des plats de bois, après avoir bu le bouillon, ou mangé la soupe avec des cuillieres d'os ou de bois. Mais leurs viandes seches sont étalées par terre, ou sur un vieux cuir; c'est-là leur nape: ils prennent le poisson dans le plat avec les mains, & le dépecent avec les doigts ou les dents; pour la viande, c'est avec les dents qu'ils la hapent, comme feroit une meute. A la fin du repas, leur coûteau leur tient lieu de serviette; ils s'en raclent les dents & la bouche, lechent la lame, puis leurs doigts, & l'on sort de table. De même, quand ils sont couverts de sueur, ils la ramassent & la portent à la bouche pour n'en rien perdre. Lorsqu'ils veulent traiter un Européen avec toute la politesse de leur pays, ils lechent d'abord le morceau qu'il doit manger, pour en nettoyer le sang & l'écume qui s'y étoient attachés dans la chaudiere; & si l'on refusoit une offre si friande, ce seroit manquer de civilité que de ne pas accepter la leur. Ce sont à cet égard les mœurs de tous les Sauvages.

Mal-propreté des Groenlandois.

Les hommes ne mangent point avec les femmes.

CEUX du Groenland mangent, quand ils ont faim. Mais leur principal repas se fait le soir, au retour de la pêche; alors on invite les voisins qui n'ont rien pris, sinon on leur envoye une portion du butin. Les hommes mangent à part, mais les femmes n'y perdent rien; car tout devant passer par leurs mains, elles se régalent entr'elles en l'absence & aux dépens de leurs maris. C'est leur grand plaisir alors de voir leurs enfans se remplir la panse, puis se rouler sur le plancher, afin de presser leurs intestins & d'y faire encore de la place à la bonne chere.

CE peuple est-il heureux ou malheureux? Il ne songe point au lendemain. Lorsqu'il est dans l'abondance, il ne quitte la table qu'à la fin de ses provisions, pour danser & se réjouir, dans l'espérance que la mer fournira chaque jour à ses besoins renaissans. Mais quand les mauvais tems arrivent, que les veaux marins disparoissent au printems pour deux ou trois mois, que la rigueur des saisons ou quelque surcroît de calamités amenent la disette; alors on voit les tristes Groenlandois passer ensemble les jours entiers sans manger, si ce n'est le peu de moules & d'algue qu'ils trouvent par hazard: réduits par degrés au cuir de leurs souliers, & même aux peaux de leurs tentes, qu'ils font bouillir dans l'huile destinée à leurs lampes, ils prolongent ainsi de misérables jours qui doivent bientôt s'éteindre par la famine.

ILS aiment extrêmement certaines denrées étrangeres, comme le pain, le gruau d'avoine, les pois & la morue seche; & plusieurs ne s'y sont déja que trop vîte accoutumés. Mais ils ont la plus forte aversion pour la viande de cochon, parce que cet animal mange toutes sortes d'ordures. Il est également singulier que la chair de cochon ait de tout tems déplu aux peuples les plus sales; & qu'elle soit encore recherchée des plus rafinés en propreté.

LES Groenlandois abhorroient autrefois les liqueurs fortes, qu'ils appelloient de *mauvaise eau*. Mais ceux qui commercent avec les Européens, en boivent très volontiers, surtout quand elles ne leur coûtent rien. Ils feindront quelquefois de se trouver mal pour qu'on leur donne du brandevin, & c'est en effet leur vie & leur salut dans les indigestions.

ILS aimeroient aussi le tabac à fumer, s'ils en avoient à discrétion; mais il leur manque souvent, d'autant plus qu'ils en font sécher les feuilles sur un plat chaud, & les pilent ensuite dans un mortier de bois pour en prendre par le nez. Ils sont même tellement accoutumés à cet usage dès l'enfance, qu'ils ne peuvent en quitter l'habitude, & ce seroit peut-être un mal pour eux d'y renoncer, à cause de l'abondance des humeurs que la fumée des cabanes leur fait couler des yeux, qu'ils ont naturellement affoiblis par la neige.

Habillement des hommes.

LES Groenlandois sont à proportion mieux traités de la nature pour le vêtement que pour la nourriture; & la peau des animaux leur manque moins que la chair. Ils ont des fourrures de toute espece. Leur vêtement de dessus est une sorte de robe longue, cousue de tous les côtés, faite de façon à la passer comme une chemise par dessus la tête, en y fourrant en même tems les deux bras. A cet habit long, tient un capuchon, dont on se couvre dans les tems froids ou humides. Cet habillement chez les hommes ne vient qu'à mi-cuisse, & ne serre pas de bien près; mais comme il est fermé par devant, il ga-



HABILLEMENS des GROENLANDOIS.

rantit assez du froid. Ils ont pour chemise une fourrure de poule d'eau avec la plume en-dedans, ou plus souvent encore des peaux de renne, cependant ils gardoient autrefois les plus fines de cette espece pour en faire des vestes, mais elles sont devenues si rares, qu'il n'y a plus que les femmes les plus riches qui puissent prétendre à cette parure. Les Groenlandois s'habillent communément des peaux de veaux marins, dont ils tournent en dehors le côté le plus rude. Ces habits sont bordés & garnis sur les coûtures, de cuir rouge ou blanc de chien marin; ce sont-là leurs galons d'or & d'argent. Ils ont pourtant aujourd'hui des chemises de drap, & même de toile, soit de coton, soit de lin, mais toujours faites à la façon & sur la coupe du pays. Leurs culottes sont de veau, ou d'une peau de renne, mais très courtes, tant de la ceinture que de la cuisse. Leurs bas sont faits avec la peau de jeunes veaux, trouvés dans le sein de la mere; & leurs souliers d'un cuir noir, doux & préparé. Cette chaussure est attachée aux pieds avec des courroyes, qui passent par dessous la plante. Les semelles débordent de deux doigts tant devant que derriere, un peu recourbées en dehors; elles sont faites avec beaucoup de propreté, mais sans talons. Les gens à qui le trafic donne une sorte de richesse, portent maintenant des capes, des culottes & des bas de laine.

HISTOIRE DU GROENLAND.

MAIS en mer, tous prennent par-dessus l'habit ordinaire un manteau noir, de cuir de veau le plus uni, pour se garantir de l'eau; & par-dessus la veste une chemise faite des boyaux de cet animal, pour conserver leur chaleur naturelle, & ne point contracter d'humidité. La casaque de mer est une espece de jaquette, où l'habit, la culotte, les bas & les souliers ne forment qu'une piece. Elle est faite de peau de chien marin, unie & sans poil, & si bien cousue que l'eau ne sauroit y pénétrer. Il y a devant la poitrine un petit trou, par lequel ils soufflent autant d'air qu'ils jugent à propos, pour se soutenir sans aller au fond, & ils le bouchent ensuite avec une cheville. A mesure qu'ils augmentent ou qu'ils diminuent l'air en dedans de cet habit, ils descendent & remontent comme bon leur semble. Ce sont de vrais ballons, qui courent sur l'eau sans s'y enfoncer.

Habillement des femmes.

L'HABILLEMENT des femmes differe très-peu de celui des hommes. Leurs jaquettes ont les épaules & le capuchon plus hauts, & ne sont pas taillées horizontalement vers le bout; mais en s'arrondissant depuis la cuisse jusqu'en bas, elles forment devant & derriere deux longues oreilles, dont la pointe ourlée de fil rouge, descend au-dessous du genou. Elles portent aussi la culotte avec des caleçons par-dessous. Elles aiment à faire leurs culottes & leur souliers de cuir rouge, ou blanc, avec une coûture sur le devant, façonnée & travaillée très-proprement. Les meres & les nourrices ont une sorte d'habillement assez ample par derriere pour y porter un enfant; ce vêtement chaud & commode, tient lieu de berceau & de lange au nouveau-né, qu'on y enveloppe tout nud. Pour l'empêcher de tomber, les femmes relevent & rattachent cette robe autour de leur jaquette, avec un ceinturon de cuir, arrêté sur le devant par un bouton ou une boucle. Les habits de tous les jours sont dégoûtans de graisse & couverts de poux, vermine que les Groenlandois n'ont pas honte de croquer avec les dents: cependant ils tiennent assez propres leurs habits de parure.

Histoire du Groenland.

Les hommes portent les cheveux courts. Quelques-uns les coupent ras du front, pour qu'ils ne leur tombent pas sur les yeux, & ne les empêchent pas de vaquer à leurs travaux. Mais ce seroit un deshonneur pour une femme de se raser la tête, à moins que ce ne fût dans le deuil, ou pour renoncer au mariage. Elles relevent tous leurs cheveux en deux boucles au sommet de la tête: l'une y forme une large touffe, & l'autre plus petite s'éleve au-dessus de la premiere; le tout est noué galamment, & brillant de grains de verre; ce sont-là les perles dont les Groenlandoises font des colliers, des pendans, des bracelets, & qui leur servent à décorer leurs habits & leurs souliers. Elles commencent à changer quelque chose dans leur parure, & les plus riches ceignent leur front d'un ruban de fil ou de soie; mais de façon que les touffes de cheveux, qui font leur plus bel ornement, ne soient pas couvertes ou cachées. Celles qui aspirent à la suprême beauté, doivent porter sur le visage une broderie faite avec un fil noirci de fumée; on leur passe ce fil entre cuir & chair sous le menton, le long des joues, autour des pieds & des mains. Quand il est retiré de dessous l'épiderme, il y laisse une marque noire qui ressemble à de la barbe. Les meres font cette pénible opération à leurs filles dès la tendre enfance, afin qu'elles ne risquent pas de manquer de mari. M. Crantz dit que les Groenlandoises baptisées ont abandonné cette vanité mondaine, comme un sujet de tentation au péché. Peut-être qu'ailleurs les femmes devroient prendre cette mode, comme un préservatif contre les tentations. Enfin, telle est la propreté du Groenland: les hommes ne se lavent jamais; cependant, quand ils reviennent de la mer, ils se lechent les doigts & se les passent, comme les chats, sur les yeux, pour adoucir ou corriger par leur salive l'âcreté des sels de la mer. Les femmes se lavent, mais dans leur urine, soit pour avoir une odeur plus suave, ou moins forte, sans doute, que celle de poisson. C'est leur eau de senteur favorite. Quand une jeune fille s'en est parfumée, on dit d'elle, *niviar siar suar nerks*: „ elle sent la Demoiselle."

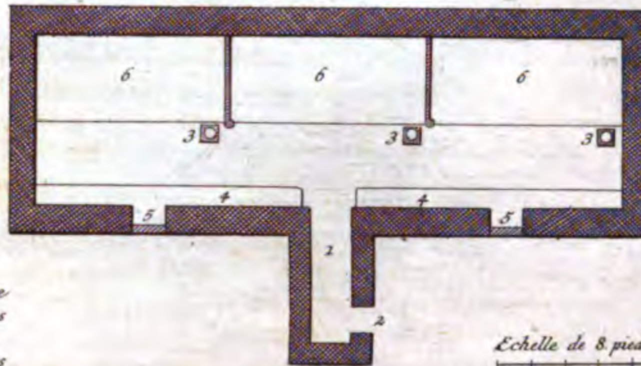
Maisons ou cabanes pour l'hiver.

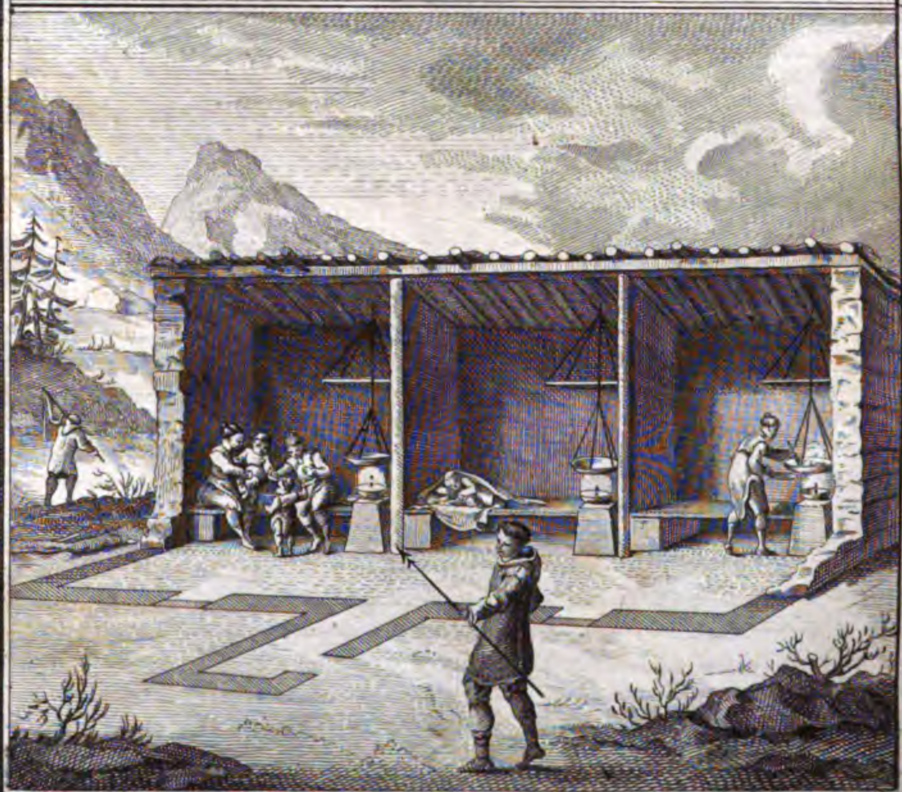
Les Groenlandois ont des tentes pour l'été, & des maisons pour l'hiver. Celles-ci, larges de deux brasses, s'étendent depuis quatre jusqu'à douze brasses de longueur, & n'ont que la hauteur d'un homme. Ils ne bâtissent pas sous terre, comme on le croit communément; mais sur des endroits élevés, & préférablement sur un rocher escarpé, afin d'être moins incommodés, ou plutôt délivrés de la neige dans les dégels. C'est au voisinage de la mer que leurs maisons sont situées, à portée de la pêche, toujours ouvertes sur la côte qui leur fournit la subsistance. Ils font les murs de l'épaisseur d'une brasse, avec des pierres entassées l'une sur l'autre, cimentées ensemble de terre ou de gazon. Sur ces murailles, ils placent une poutre de la longueur du logement, ou, si elle étoit trop courte, ils en joindroient jusqu'à trois ou quatre ensemble avec des bandes de cuir & soutenues de poteaux. Ils mettent des solives en travers sur ces poutres, & des lattes minces entre les solives. Ils couvrent le tout de broussailles, puis de tourbe & par-dessus d'une terre fine & légere qui fait le toît.

Tant qu'il gele, ces édifices se soutiennent assez bien; mais les pluies & les fontes de l'été ruinent tout l'ouvrage; & dès l'automne suivant il faut réparer le toît & les murailles. Leurs maisons n'ont ni porte, ni cheminée, mais pour en tenir la place, ils pratiquent une entrée au milieu, de deux ou trois

Tom. XXV.

PLAN d'une Maison d'Hiver, des Groenlandois, pour trois Familles.





B. de Bakker fecit

COUPE SUR LA LONGUEUR D' UNE MAISON D'HIVER.

brasses de large. C'est une voûte faite de pierres & de terre, qui sert à purifier & à renouveller l'air intérieur, sans être ouverte au vent ni au froid; car elle forme une espece d'équerre ou de tambour, dont l'entrée est de côté parallelement au-devant de la maison: & de plus cette voûte est si basse qu'il ne suffit pas de se courber, mais qu'il faut marcher à quatre pattes pour entrer ou pour sortir. Les murailles sont tapissées ou garnies en dedans, de vieilles peaux qui ont servi à couvrir des tentes ou des bateaux, & qu'on attache avec des cloux faits de côtes de veau marin. Ces peaux garantissent de l'humidité; il y en a de pareilles sur le toît, pour la même raison. Depuis le milieu de la maison jusqu'au mur du fond, il y regne dans toute la longueur un plancher élevé d'un pied au-dessus de terre. Ce plancher est divisé en plusieurs pieces, par le moyen de peaux tendues le long des poteaux qui soutiennent le toît; ces divisions forment autant de chambres qui ressemblent à des écuries. Chaque famille a sa chambre, & chaque maison contient depuis trois jusqu'à dix familles. Elles dorment sur ces planchers couverts de fourrures; on y reste assis toute la journée, les hommes sur le bord du plancher les jambes pendantes, & les femmes les jambes croisées, à la maniere des Turcs; ceux-là font des meubles ou des outils pour la pêche & le ménage; celles-ci s'occupent à la coûture. Sur le devant de la maison, sont des fenêtres quarrées de deux pieds, avec des panneaux d'intestins de poissons de mer, si transparens & si bien cousus, qu'ils laissent entrer la lumiere, sans donner passage au vent ni à la neige. Sous ces fenêtres, on trouve en dedans, le long de la muraille, un banc où l'on fait asseoir & dormir les étrangers.

Histoire du Groenland.

Foyer & lampes.

CHAQUE ménage a son feu; voici comment: on place d'abord contre le poteau de séparation un gros billot à terre, sur cette souche une pierre plate, & sur cette pierre un trepied, qui soutient une lampe de marbre bâtard, large d'un pied & faite en demi-lune; elle est comme enchâssée dans un vase de bois en ovale, fait pour recevoir l'huile qui dégoûte de la lampe. Celle-ci n'a pour toute meche qu'une mousse fine, mais qui brûle si bien, que la maison est éclairée & même échauffée par la lumiere de toutes les lampes. C'est là pourtant leur moindre utilité: car au-dessus de chaque lampe est une chaudiere de marbre ou de pierre à chaux, suspendue au toît par quatre cordes. Cette chaudiere longue d'un pied, est large de six pouces: c'est-là qu'on fait bouillir le dîner ou le souper de chaque famille. Le feu de la lampe sert encore à secher les habits & les bottes, qu'on étend sur une espece de ratelier ou de claie attachée au plafond. Ces lampes toujours allumées donnent une chaleur moins vive, mais plus égale, que celle des poêles d'Allemagne, avec moins d'exhalaisons nuisibles, presque point de fumée & jamais aucun danger d'incendie. D'un autre côté, l'odeur forte des lampes, des poissons & des viandes de la chaudiere, des pelleteries qui servent de tentures & de vêtemens, & par dessus tout, de l'urine qu'on laisse croupir dans ces maisons, en fait un domicile très-incommode pour des étrangers. Cependant, comme les odeurs les plus désagréables ne sont pas toujours mal-saines, on s'y habitue à la longue. Les Groenlandois vivent même assez longtems dans ces cabanes étroites, où ils ont sçu renfermer tous leurs desirs, & satisfaire à tous leurs besoins, avec un ordre & une tranquillité admirables; contens d'une pauvreté

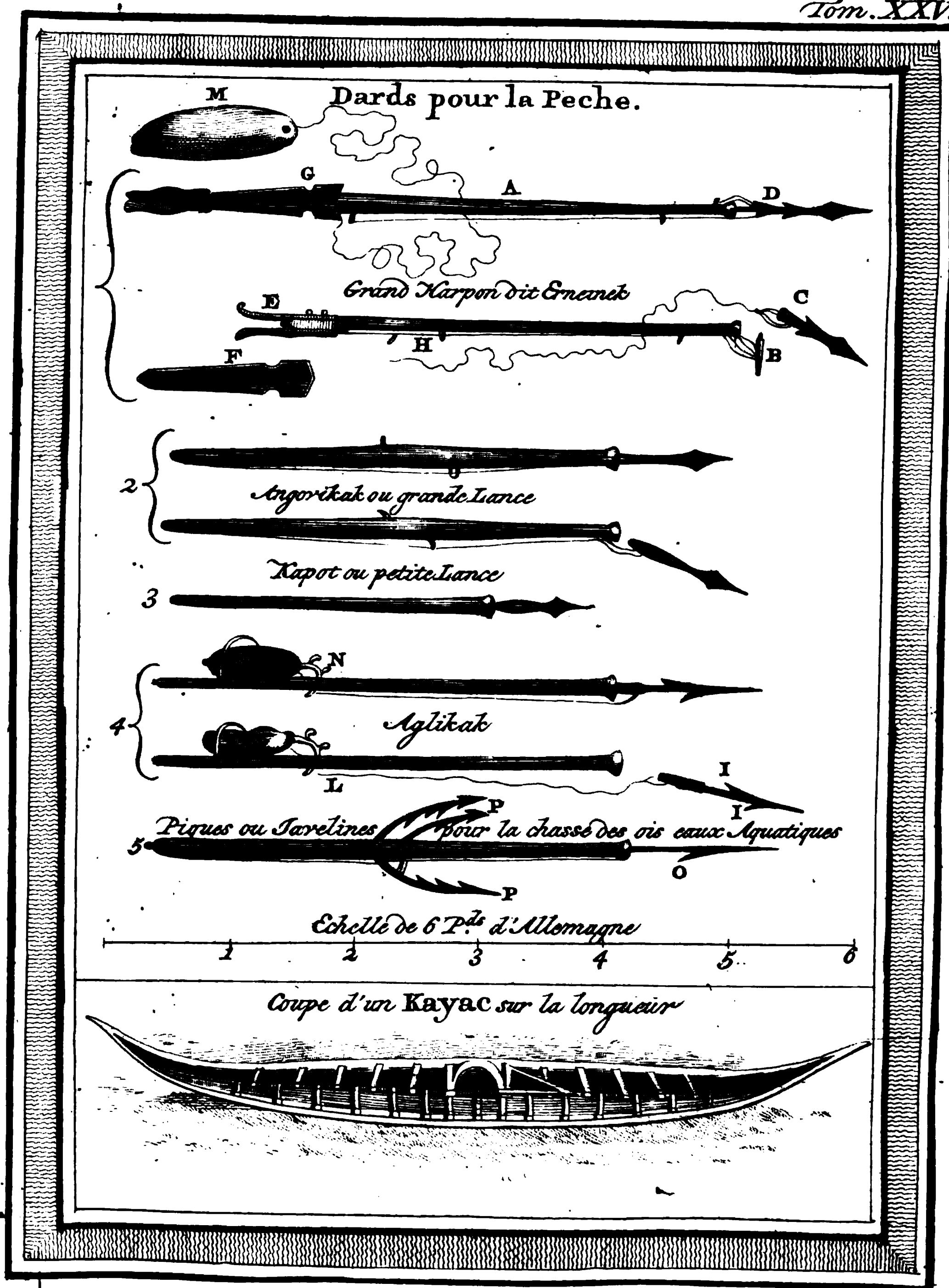
dans laquelle ils se croient plus riches & sont réellement plus heureux, que nous avec nos palais, nos mets, nos vins & nos parfums exquis.

Au dehors de l'appartement ils ont une espece de dépense, où ils mettent, pour les besoins du jour, soit de la viande, soit du poisson & des harengs séchés; tandis que leurs grandes provisions se conservent sous la neige. Près de-là se voient leurs canots renversés & suspendus à ces mêmes poteaux, où sont attachés leurs ustensiles & leurs armes pour la chasse & la pêche. C'est dans ces maisons qu'on se retire à la fin de Septembre, jusqu'au mois d'Avril & de Mai, tems où la fonte des neiges, qui menace le toît & les fondemens de ces édifices, oblige les habitans à aller camper sous les tentes. Voici le plan de la construction de ces logemens d'été.

Habitations d'été.

Les Groenlandois en pavent d'abord le sol ou emplacement de pierres plattes sur un quarré oblong. Entre ces pierres, ils fichent depuis dix jusqu'à quarante pieux ou longues perches, qu'ils appuyent à la hauteur d'un homme contre une espece de chassis, auquel on les attache en forme de baldaquin, dont le sommet se termine en pyramide. Ils enveloppent cette palissade d'une double couverture de cuirs de veau marin; & les gens riches tapissent l'intérieur de leurs tentes, de belles peaux de rennes, dont le poil fait la décoration. Les pelleteries de la couverture qui descendent jusqu'à terre, y sont fixées avec de la mousse surchargée de pierres, afin que le vent ne renverse point la tente. Ils attachent à l'entrée, au lieu de porte, une courtine. Ce rideau fait de boyaux les plus minces & diaphanes, proprement cousus, est bordé de fil rouge ou bleu, & suspendu par des anneaux de cuir blanc. Il sert à donner du jour, & à garantir de l'air. Cette entrée donne dans une espece de vestibule fermé par une tenture de peaux, & dans lequel se trouvent les provisions de bouche & les baquets d'urine. La cuisine ne se fait point sous les tentes, mais en plein air, dans des chaudieres de cuivre qu'on fait bouillir à force de bois. La maîtresse de la maison a sa garde-robe & sa toilette dans un coin de la tente, où elle attache tous ses habits, son miroir, sa pelote & ses rubans, sous un grand rideau de cuir blanc, orné de figures brodées à l'éguille.

Chaque famille a sa tente; mais les plus aisées logent quelquefois une ou deux familles des plus pauvres ou de leur parenté; de sorte que chaque tente peut contenir vingt personnes. Le foyer & le dortoir y sont situés comme dans les maisons d'hiver; mais il regne beaucoup plus d'aisance & de propreté dans les tentes. On n'y respire pas cette chaleur étouffée & cette puanteur, qui rebutent les Européens. Il faut bien que l'été dédommage un peu les Groenlandois des rigueurs de l'hiver, & que chaque climat ait, sinon ses délices, du moins ses douceurs. Peut-être ne souffre-t-on pas autant dans ces antres du nord, je ne dirai pas que sur les rochers brûlans de la Lybie, mais que dans les beaux climats de l'Asie. Si d'un côté les entrailles de la terre, endurcies par une glace éternelle, n'engendrent pas une nombreuse population; de l'autre, la chaleur moissonne, par la peste, la moitié des habitans qu'elle enfante. Là, peu de ces plaisirs dont l'ivresse même est douloureuse; ici, beaucoup moins de jouissances que de satiété: là, des travaux inspirés par le besoin pressant, & payés d'un prompt salaire qui l'appaise; ici des


Dards pour la Peche.
M
G
A
D
Grand Harpon dit Enenek
E
C
H
B
F
2
Angovikak ou grande Lance
Kapot ou petite Lance
3
N
4
Aglikak
I
L
I
P
Piques ou Javelines pour la chassé des ois eaux Aquatiques
5
O
P
Echelle de 6 P.ds d'Allemagne
1
2
3
4
5
6
Coupe d'un Kayac sur la longueur

arts d'imagination qui ne satisfont jamais les passions & les desirs qu'ils excitent. Enfin les Groenlandois ont peu de chose, mais tous en jouissent, & nous, dans l'abondance de tous les biens, nous périssons les uns d'une faim réelle, & les autres de voracité.

HISTOIRE DU GROENLAND.

Outils, armes, instrumens & bateaux des Groenlandois.

Ce sont les besoins de se nourrir, de se vêtir & de se loger, qui ont inventé les premiers arts; & ceux-ci restent dans l'enfance, ou font des progrès, à proportion des facilités ou des obstacles qu'ils trouvent dans la nature. Trop féconde, elle abandonne l'homme à l'instinct de sa paresse; trop avare, elle retarde & captive son industrie. C'est par une raison prise dans les extrémités du climat, c'est par un même effet des deux excès contraires de la chaleur & du froid, que les Africains & les Groenlandois sont bornés aux plus grossiers élémens de l'invention; les uns n'ont pas assez besoin de travailler, & les autres ont trop de peine, pour sortir de leur ignorance & de l'imperfection de leur état social. Il n'est donc pas étonnant que les arts les plus simples soient encore dans leur enfance au Groenland. Le premier instrument que la main de l'homme y ait fabriqué, c'est sans doute l'arc. D'abord cette arme fut d'un sapin courbé à force de bras; ensuite on revêtit ce bois pour rendre l'arc plus roide & plus fort, de tout ce qu'il y avoit de plus élastique dans la dépouille des animaux. La baleine fournit le nerf de sa queue pour le ressort de l'arc; ses barbes pour la corde; & ses côtes pour donner une pointe plus tranchante aux fleches de bois, qui volerent avec les aîles ou les plumes du corbeau. Mais depuis que les Européens ont vendu des fusils aux Groenlandois, ils ont méprisé l'arc & les fleches, à la chasse.

Description du harpon.

Ce peuple a cinq sortes d'armes ou d'instrumens pour la pêche. Le premier est le grand harpon (*), que les Groenlandois appellent *erneinek*. Il y a d'abord un fût long de six pieds A sur un pouce & demi de grosseur. A la pointe du fût, est une piece amovible de baleine B, d'un empan de longueur. Cette piece est armée d'un dard C d'os de baleine, terminé par une pointe de fer large d'un pouce. Le dard a vers la moitié de sa longueur des barbes disposées en angles D, pour l'empêcher de sortir de la blessure qu'il a faite. Au gros bout du fût, sont deux pieces plates E de côte de baleine, longues d'un empan, larges de deux doigts en forme de navette, & terminées comme les aîles ou plumes d'une fleche, pour rendre le coup plus sûr & plus droit. Entre ces deux pieces de baleine, on emboîte un manche F long de deux pieds, & dont la largeur va toujours en diminuant de haut en bas depuis quatre pouces jusqu'à un. On fait au gros bout du manche deux coches ou échancrures G de côté & d'autre, pour le saisir plus ferme avec le pouce & l'index; de sorte que l'instrument porte sur la paume de la main tournée en haut horisontalement. On attache fortement vers la pointe du harpon, une corde d'environ huit brasses, qui passe & coule dans un anneau de baleine H fixé par une cheville au milieu du fût. Cette corde est roulée en cercle sur le tillac du canot de pêcheur, & par un des bouts attaché à une vessie, ou poche boursoufflée. „ Le harpon, très-difficile à décrire, dit M. Crantz, ne doit pas „ être d'une seule piece, parce que les veaux de mer le briseroient aisément; il

(*) Voyez la Planche ci-jointe.

„ faut que la fleche ou le dard puisse se séparer du fût, qui doit flotter sur „ l'eau, tandis que l'animal blessé plonge avec le harpon dans les flancs. La „ vessie qui surnage, sert à manquer l'endroit où le poisson fuit sous l'eau, en „ se débattant. Le manche qui contribue à augmenter la force du coup, doit „ rester entre les mains du pêcheur qui a lancé le harpon."

La seconde espece d'arme est l'*angovikak* (2), ou la grande lance, faite à peu près comme le harpon; si ce n'est que la piece de baleine amovible, où tient la pique de fer, n'a point de barbes, afin qu'on puisse la retirer de la peau de l'animal.

Le troisieme instrument est le *kapot* (3), ou petite lance, armée par le bout, d'une longue pointe d'épée.

L'*aglikak* (4), ou le quatrieme instrument, est la fleche volante, d'un pied & demi de long, armée d'une pointe de fer oblongue d'un pied, épaisse d'un doigt. Cette pointe, au lieu de barbes, a des coches taillées en deux endroits J. Elle est amovible, mais en se détachant elle reste suspendue au bâton par une corde L.

Les vessies M portent un petit tuyau fait d'un os creux N, au moyen duquel on peut les enfler ou les laisser vuides en le bouchant ou le débouchant.

Pour la chasse aux oiseaux aquatiques, on a des piques ou javelines de six pieds (5), dont le bois est armé d'un fer long de douze pouces, arrondi vers la pointe avec une seule barbe O. Mais comme l'oiseau peut esquiver le coup, soit en plongeant, soit en volant, on attache au milieu du fût de la pique dont il faut observer que les pieces ne se séparent point de leur ensemble, trois ou quatre os courbés & façonnés comme les pointes d'une ancre P, avec deux ou trois crochets chacun. Il est rare que la proye échappe à tous ces dards réunis dans une seule arme. Quelques chasseurs ont des bâtons pour lancer ces javelines avec plus de force.

Passons maintenant à la description des bateaux qui servent également à la pêche & à la chasse des Groenlandois.

Description des *umiak*, ou bateaux de femmes.

Les grands bateaux, qu'ils appellent *umiák*, ont environ quarante pieds de longueur, sur quatre ou cinq de large, & trois de profondeur, effilés ou pointus devant & derriere, avec le fond plat. Ce fond est composé de trois pieces, qui vont se réunir aux deux bouts du bateau. Ces trois madriers sont traversés, de distance en distance, de solives qui s'y enchâssent par des mortaises: on emboîte ensuite sur les deux madriers des côtés, de courts poteaux sur lesquels on éleve le plat-bord. Mais, comme ces poteaux seroient poussés en dehors par les bancs de rameurs qu'on appuie, jusqu'au nombre de dix ou douze, sur les deux madriers des côtés, on les retient par deux autres grandes pieces, qui servent en même tems à affermir le plat bord. Cette carcasse formée de cinq grosses pieces qui se joignent aux deux extrémités du bateau, se garnit de lattes minces, larges de trois doigts, avec des côtes de baleine. Toute cette charpente est revêtue en dedans & en dehors, de cuirs tannés, de veau marin. Mais, au lieu de clous de fer, qui pourroient se rouiller & faire des trous dans les peaux de la couverture, on employe des chevilles de bois, & des courroies de baleine. Les Groenlandois construisent ces bateaux avec beaucoup d'adresse & de justesse, sans équerre, ni regle, ni compas.



1. UMIAK ou Bateau de Femme. | 2. KAIAK ou Canot à un seul Homme.

Leur mesure des proportions, est dans la main & le coup d'œil. Tous leurs outils consistent dans une scie, un ciseau qui sert de hache, quand on l'emmanche, une petite vrille, un coûteau de poche bien pointu. Lorsque le constructeur a fait la charpente de son bateau, sa femme la revêt de cuirs fraîchement préparés & ramollis, dont elle calfate les coûtures avec de la vieille graisse. Ainsi ces bateaux font bien moins eau, que s'ils étoient entiérement de bois; parce que leurs jointures s'enflent & se serrent davantage. S'il venoit à s'y faire un trou contre la pointe d'un rocher, une piece y est bientôt cousue. D'ailleurs, on les radoube & les recouvre à neuf tous les ans. Ces bateaux sont conduits par des femmes qui rament au nombre de quatre, avec une cinquieme à la poupe, tenant un aviron pour gouvernail. Ce seroit un scandale qu'un homme se mêlât de mener ces bateaux, à moins qu'un danger évident n'exigeât le secours de sa main. Les rames sont courtes & larges en façon de pêle, mais plus longues, attachées & fixées à leur place sur le plat bord avec une bande de cuir. Vers la proue on dresse un pieu pour mât, qu'on charge d'une voile faite de boyaux cousus ensemble; elle est d'une brasse de hauteur, sur une & demie de large. Les gens riches ont des voiles de lin, blanches, à rayes rouges. Mais les Groenlandois ne font voile que le vent en poupe, & ne peuvent suivre un canot Européen à la voile: en revanche, dans un vent contraire, ou dans un tems calme, ils vont à la rame bien plus vîte que nous. Avec ces bateaux, ils font des voyages de trois ou quatre cents lieues le long des côtes, allant d'un port à l'autre, au nord & au sud, dix ou vingt personnes ensemble avec leurs tentes, leur bagage & leurs provisions de bouche. Ces voyages sont de douze lieues par jour. La nuit ils débarquent, plantent leurs tentes, tirent leurs bateaux à terre, la quille renversée & chargée de grosses pierres devant & derriere, de peur que le vent n'emporte le canot. Si la côte n'est pas tenable, six ou huit personnes prennent le bateau sur leur tête, & le transportent par terre dans quelque meilleur parage.

Histoire du Groenland.

Description des *kaiak*, ou bateaux d'hommes.

Les petits bateaux, ou bateaux d'hommes, appellés ***kaiak***, n'ont que dix-huit pieds dans toute leur longueur, qui finit en pointe aux deux bouts, comme une navette de tisserand, avec un pied tout au plus de profondeur, & dix-huit pouces dans la plus grande largeur. La quille est construite de longues lattes, traversées de cerceaux oblongs, qu'on lie avec de la baleine. Le tout est revêtu de peaux, de même que l'umiak, avec cette différence que le kaiak en est enveloppé dessus & dessous, comme s'il étoit dans un sac de cuir. La poupe & la proue sont fortifiées d'un rebord de baleine relevé en bosse, pour mieux parer les coups que le bateau se donne contre les pierres & les rochers. Au milieu du kaiak, on ménage dans la quille, un trou rond bordé d'un cerceau de bois ou de baleine, large de deux doigts. C'est-là que le pêcheur met ses pieds, & qu'il s'enfonce jusqu'aux genoux, assis sur une planche couverte de cuir. Ensuite il retrousse sur le rebord de ce tambour, son habit de pêche autour de ses cuisses, avec la précaution d'avoir le visage & les épaules bien enveloppés de sa cape & de son capuchon qu'il a soin de boutonner. A ses côtés, il a ses lances arrêtées par des courroies le long du bateau; devant lui son faisceau de cordes roulées autour d'une roue faite exprès, & derriere

HISTOIRE DU GROENLAND.

lui la vessie qui doit servir de bouée. Sa rame est également large & platte aux deux bouts; il la prend des deux mains, & fend l'eau à droite & à gauche, avec un mouvement aussi régulier que s'il battoit la mesure. C'est un plaisir de voir un Groenlandois avec son habit de pêche de couleur grise garni de boutons blancs, voguer sur un frêle esquif à la merci des flots & des tempêtes que son courage brave, & fendre les ondes avec une légéreté à faire vingt-quatre lieues par jour, quand il s'agit de porter quelques lettres d'une colonie à l'autre. Tant que la fureur des vents lui permet d'arborer une voile de perroquet, loin de redouter les grandes lames, il semble les chercher & voler comme un trait sur leur cime roulante. Quand même les vagues viendroient fondre & se briser sur lui, il n'en reste pas moins immobile à sa place. Si les flots l'attaquent de front, prêts à le submerger, il ramasse ses forces, & lutte avec sa rame contre toute leur impétuosité. Tant qu'il a son aviron à la main, fût-il renversé la tête sous l'eau, d'un coup de rame il remonte & se releve tout droit. Mais s'il perd cette arme, c'en est fait de sa vie, à moins qu'une main secourable ne vienne le sauver. Il n'y a point d'Européen qui osât se hazarder sur un kaiak, au moindre souffle de vent. Aussi ne peut-on qu'admirer avec une sorte de frayeur, l'audace & la dextérité de ces intrépides Groenlandois, qui domptent la mer & ses monstres. Mais, comme ils ne sçauroient arriver à ce dégré de courage & d'habileté que par des épreuves constantes & réitérées, on ne sera pas fâché de voir par quelle suite & quelle variété d'exercices ils s'accoutument, dès l'enfance, à surmonter tant de périls & d'obstacles que la nature semble avoir entassés & multipliés autour d'eux, sur le plus redoutable des élémens.

Exercices des Groenlandois, pour se précautionner dès l'enfance contre les dangers de la mer.

Les enfans apprennent d'abord à nager, tantôt sur un côté, tantôt sur l'autre, avec une rame à la main, qui leur sert de balancier, & les aide à se relever sur l'eau, pour peu que leur corps y enfonce. Ensuite ils plongent d'eux-mêmes la tête en bas, & d'un coup d'aviron se redressent sur le côté qu'ils veulent. Ces premiers exercices les aguerrissent aux dangers qui sont les plus ordinaires dans le gros tems: mais il peut arriver à la pêche des veaux, que la rame se trouve engagée dans les courroies, ou que l'homme vienne à la perdre, ou qu'il soit lui-même embarrassé dans les cordes de sa ligne.

Pour se prémunir contre ces accidens, les enfans s'amusent en jouant sur l'eau, à dégager, par de certains mouvemens adroits, la rame qu'ils ont laissée exprès arrêtée au bateau. Tantôt ils en prennent un bout entre les dents, & de l'autre bout qu'ils tiennent dans les mains, ils poussent l'eau en avant ou en arriere, pour surnager, tout droits ou renversés sur le ventre. Tantôt ils passent la rame derriere le dos ou le cou, & l'agitent si bien des deux mains, à droite & à gauche, qu'ils remontent sur l'eau. Tantôt la mettant sur une épaule, & la prenant d'une main par devant & de l'autre par derriere, ils se relevent du fond des eaux comme avec un balancier, dont ils font monter le centre de gravité.

Mais, pour prévenir les cas où la rame leur échapperoit au moment que le canot viendroit à pirouetter, ils la laissent exprès aller sous le kaiak, & tâchent de la rattraper avec les deux mains & de s'y suspendre en l'agitant de cô-

té & d'autre, pour remonter avec cet aviron, qui leur sert de planche dans le naufrage. D'autres fois ils jettent leur rame, s'élancent hors du bateau pour la reprendre, la saisissent & l'entraînent avec tant de force au fond de la mer, qu'en frappant perpendiculairement contre le sable ou le roc, elle rebondit & revient sur l'eau avec eux. Mais s'ils ne peuvent l'attraper, ils prennent le manche du harpon pour ramer; sinon ils se servent de la paume de la main, pour battre l'eau & regagner le dessus; mais c'est à quoi ils ont rarement le bonheur de réussir.

La jeunesse s'exerce aussi parmi les écueils cachés sous les flots, dans les endroits où les vagues sont le plus agitées, & où l'homme nageant entre deux courans opposés, peut être submergé par l'un, ou balotté des deux à la fois, & périr dans cette lutte. Toute la ressource consiste alors à se tenir en équilibre, en balançant soi-même le bateau sur les vagues de façon à seconder leur mouvement, & à gagner ainsi peu à peu le rivage, par le secours de la tempête.

Mais, quand ils ne peuvent plus s'aider eux-mêmes, ils apprennent à sortir la tête de dessous le kaiak renversé, & à crier au secours, & s'ils ne voient personne qui puisse les assister, ils s'attachent & se lient, pour ainsi dire, au kaiak, afin que si l'on trouve leur corps, il ne soit pas privé de la sépulture.

Pêche du veau marin, à la façon des Groenlandois.

Lorsque les Groenlandois sont parvenus à l'âge d'endosser le harnois ou l'habit de mer; c'est-à-dire, quand ils ont assez de force, d'adresse & d'habileté pour commencer le métier de toute leur vie, ils vont à la pêche du veau marin qui se fait de trois façons, ou dans le kaiak d'un homme seul, ou à la battue en campagne, ou l'hiver sur la glace. La premiere façon est la meilleure & la plus commune. Aussitôt qu'un pêcheur, embarqué avec tout son attirail, apperçoit un veau marin, il tente de le surprendre à l'improviste, pendant que l'animal, allant contre le vent & le soleil, ne peut entendre ni voir l'homme qui l'attaque par devant. Celui-ci se cache même derriere une grosse lame, & s'avance vîte & sans bruit jusqu'à la portée de cinq ou six brasses, tenant son harpon, sa corde & sa vessie tout prêts à lancer. Il prend sa rame de la main gauche; & le harpon de la droite par le manche. Si le harpon frappe droit au but & s'enfonce dans les flancs de l'animal jusqu'au bout des barbes de l'os de baleine où le fer est enchâssé, il se détache du fût qui reste flottant sur les eaux. Dès que le coup a porté, le pêcheur jette la vessie dans la mer, du côté où la proie a plongé; puis il recueille & remet dans son bateau le fût de son harpon, & l'animal tire à lui la vessie & l'entraîne souvent sous l'eau, mais c'est avec peine, parce qu'elle est fort grosse: aussi ne tarde-t-elle pas à reparoître, suivie du veau qui vient reprendre haleine. Le Groenlandois observe la place où la vessie se montre, pour attendre l'animal & le percer avec la grande lance qu'on a déja décrite. Toutes les fois que le veau revient, on lui enfonce ce dard, jusqu'à ce que ses forces soient épuisées. Alors on va droit à lui, la petite lance à la main, & l'on acheve de le tuer. Dès qu'il est mort, on a soin de boucher ses blessures, & d'arrêter la perte du sang; ensuite on le souffle pour l'enfler & le faire surnager plus aisément, attaché par une corde à la gauche du Kaiak.

Histoire du Groenland.

Cette façon de pêcher est la plus dangereuse, quoique la plus usitée, & les Groenlandois l'appellent *kamavok*, *pêche à extinction*; parce qu'il y va quelquefois de la vie de l'homme. Car la corde peut se nouer d'elle-même en filant, ou s'embarrasser autour du kaiak, & l'entraîner dans ces deux cas au fond de la mer: elle peut dans le développement de ses replis, accrocher la rame, ou même le pêcheur, en s'entortillant autour de sa main & de son cou; ce qui arrive quand la mer est grosse, au point que ses lames fondent sur le pilote avec les brasses de corde dont elles s'enveloppent. Le veau marin peut lui-même, revenant sur le kaiak, s'engager dans la ligne, & traîner le canot au fond, avec le pêcheur occupé à la lâcher. Si par malheur, l'homme se trouve pris, il n'a que les ressources dont on a parlé, pour se débarrasser de ses propres filets; quelquefois au moment de s'en dégager, il se sent mordre à la main ou au visage par l'animal furieux, que la vengeance pousse à attraper son ennemi, quand il ne peut plus se défendre lui-même; car cette espece a appris de la nature à vendre cher sa vie. Cet instinct de vengeance est surtout la passion des femelles qui courent à l'agresseur, & quand elles ne peuvent lui faire d'autre mal, assouvissent leur rage en vomissant de grosses lames de mer contre le bateau, pour noyer le pêcheur.

Aussi dans cette pêche, où l'homme est seul aux prises avec le monstre, ne peut-il attraper que l'espece de veau la plus stupide. Pour chasser les autres sortes, ou pour prendre plusieurs veaux à la fois, il faut être en troupe. On va les attendre en automne au détroit de *Nepiset*, dans la baye de Balls-river, entre le continent & l'isle de Kangek. Les Groenlandois les forcent à sortir de leur retraite, en les effrayant avec de grands cris, & des coups de pierre qu'ils lancent dans l'eau. Quand ces bêtes paroissent, on les poursuit jusqu'à les mettre hors d'haleine & les obliger à rester longtems sur l'eau, pour respirer l'air. Alors ils les environnent, & les tuent avec les petits dards de la quatrieme espece. Rien n'est plus curieux à voir que cette chasse, où les Groenlandois font la même manœuvre que les hussards à la guerre. Dès que l'animal se montre, tous les pêcheurs fondent sur lui, comme s'ils avoient des aîles, faisant un bruit affreux; le veau plonge, les hommes se dispersent sur ses traces, attentifs à observer l'endroit où ils imaginent qu'il reviendra sur l'eau: c'est pour l'ordinaire à près d'un mille du lieu de sa premiere apparition. Si la bête avoit une enceinte à parcourir de trois ou quatre lieues, elle occuperoit ses ennemis l'espace de deux heures, avant d'être rendue. Quand l'animal effaré cherche la terre pour refuge, il y est accueilli à coups de pierre & de bâton par les femmes & les enfans qui l'attaquent de front, & percé de dards & de lances par les hommes qui sont à ses trousses. Cette chasse est d'autant plus attrayante & récréative pour les Groenlandois, qu'ils y prennent souvent, chacun huit ou dix veaux pour sa part.

La chasse d'hiver se fait à la baye de Disko. Comme les veaux pratiquent alors des trous dans la glace, pour y venir respirer l'air; un Groenlandois vient s'asseoir à côté sur une petite sellette, mettant ses pieds sur une autre pour les garantir du froid; dès que l'animal avance le museau, l'homme le perce d'un harpon, rompt aussitôt la glace tout autour, tire la bête accrochée, & la tue à coups redoublés. Quelquefois un homme s'étend ventre à terre sur une ef-

pece de traîneau, le long des trous par où les veaux montent sur la glace pour se chauffer au soleil. Près d'un de ces grands trous, on en fait un petit; c'est par-là qu'un Groenlandois passe un harpon qui est au bout d'un grand bâton. Celui qui veille au bord du grand trou, voit l'animal passer sous le harpon, fait signe à son camarade, & celui-ci enfonce le fer dans l'amphibie, de toutes ses forces. Si le chasseur apperçoit un veau sur la glace, il imitera quelquefois son grognement, de façon que l'animal le prenant pour un être de son espece, le laisse approcher jusqu'à la portée du harpon, & se trouve surpris & tué sans avoir le tems de fuir.

C'est ici le lieu de rendre compte de l'usage que font les Groenlandois des peaux des animaux qu'ils prennent, ou plutôt de leur maniere de préparer ces peaux pour en faire des habits, des souliers & des bottes; ouvrages réservés aux femmes.

La peau de veau marin est d'abord ratissée pour en ôter le poil, puis trempée vingt-quatre heures dans l'urine, afin d'en détacher l'huile ou la graisse, ensuite fortement tendue, avec des chevilles, sur le gazon, où on la fait sécher; enfin pour la mettre en œuvre, on l'arrose d'urine, on la frotte avec la pierre-ponce, & on l'assouplit en la roulant entre les mains.

Le cuir de femelle est d'abord mis dans l'urine deux ou trois jours; on le retire pour en arracher le poil avec un coûteau, ou avec les dents; puis on le remet trois jours dans l'eau fraîche, & on le fait sécher bien tendu.

On prépare, à peu près de la même façon, le cuir destiné pour la jambe des bottes, & pour le dessus ou l'empeigne des souliers; si ce n'est qu'on en racle d'abord le poil pour rendre le cuir plus souple. On en fait aussi les casaques de mer, qui garantissent de l'humidité. Cependant ce cuir s'imbibe à l'eau de mer & de pluie; mais il préserve les habits de dessous, & c'est pour cela que les navigateurs Européens en font usage.

C'est la même méthode pour le cuir dont on fait des pelisses molles qui se portent sur terre, excepté qu'on le frotte entre les mains: car il n'est pas si roide que les autres cuirs; mais aussi ne préserve-t-il guéres de l'eau.

Les cuirs de batteau sont pris de la peau des veaux les plus monstrueux, dont la graisse n'est pas tout-à-fait détachée. On les roule, on s'y asseoit dessus; on les laisse au soleil, couverts de gazon durant quelques semaines, jusqu'à ce que le poil en soit tombé. Alors on les met tremper dans l'eau de mer quelques jours, pour les assouplir; ensuite on tire fortement les bords de ces peaux avec les dents, on les coud ensemble, on enduit les coûtures & les points avec de la vieille graisse de veau marin, au lieu de poix, de peur que l'eau ne vienne à pénétrer les cuirs. Mais on a grand soin de ne pas endommager le grain de la peau; car l'eau de mer naturellement corrosive, ne manqueroit pas d'user bientôt le cuir.

Les restes de toutes ces especes de peaux sont ratissés de près, étendus sur la neige, & suspendus à l'air, pour devenir blancs; & si on veut les teindre en rouge, on mâche le cuir avec les dents, en y mêlant l'écorce des racines de pin, qu'on ramasse de ces débris de bois qui flottent sur la mer.

Quant à la peau des sarcelles, ou poules d'eau, on l'enleve presque entiere, à la réserve de celle de la tête qu'on néglige. On en racle la graisse

avec une coquille de moule. Ensuite on présente ces peaux aux hommes, & surtout aux étrangers, pour les mâcher avec de la farine ; c'est même une politesse. Au sortir de la bouche on les macere dans l'urine, puis on les seche à l'air, & pour la perfection on les polit finement entre les dents.

Mœurs des Groenlandois, dans la vie domestique.

„ NOUS n'avons jamais vu," c'est M. Crantz, c'est une missionnaire qui parle ; „ nous n'avons vu aucune action indécente, ni entendu aucune parole deshonnête chez les Groenlandois. Rarement les femmes y produisent, encore moins y cachent-elles des enfans illégitimes. C'est ce qui ne peut arriver qu'à une femme répudiée, ou à quelque jeune veuve ; & cette personne, quoique méprisée, tâche de réparer le tort & la honte attachés à ses enfans, en les vendant à un homme qui n'en auroit point, ou du moins en se faisant adopter avec eux dans la famille d'un homme qui ne voudroit pas l'épouser. Dans un pays où le climat n'invite pas au libertinage, telle est pourtant la retenue du sexe foible, qu'une femme n'a jamais de conversation particuliere avec un homme, & qu'une jeune personne regarderoit comme un affront, l'offre que lui feroit un garçon d'une prise de tabac."

Mariage des Groenlandois.

QUAND un jeune homme veut se marier, & ce n'est jamais avant sa vingtieme année, il prend une fille de son âge, & déclare à sa famille quel est l'objet de son choix, sans craindre qu'on lui donne une épouse qu'il n'aimeroit pas. Il n'attend ni ne cherche une grosse dot, & n'ayant rien à porter lui-même en mariage que ses habits, son coûteau, la lampe, & tout au plus une marmite de pierre, il n'exige de sa femme que le talent de tenir en ordre ce petit ménage : elle, de son côté, ne regarde dans l'homme que le mérite d'un bon chasseur. Les parens reciproques des deux époux, consentent à ce que leurs enfans veulent ; car ils n'ont jamais ni l'intérêt, ni l'envie de les gêner. Deux vieilles femmes sont chargées de négocier le mariage auprès des parens de la fille ; c'est par l'éloge du jeune homme qui la recherche, qu'elles entament indirectement la négociation. Au nom de mariage, la fille se *retire*, n'y voulant point entendre, & met en pieces l'anneau de ses cheveux : car c'est toujours le rôle de ce sexe, de rougir & de résister par une bienséance d'usage ; même lorsqu'un homme est assuré d'avance qu'on se rendra. Cependant ce n'est pas toujours une feinte que ces refus, mais l'effet d'une répugnance qui pousse quelquefois une fille à des excès si violens, qu'elle tombe en pamoison, se sauve dans les montagnes désertes, ou se coupe les cheveux ; dernier acte de désespoir, après lequel il n'est plus permis de la solliciter au mariage. Peut-être cette aversion vient-elle de la répudiation, dont les exemples sont assez fréquens au Groenland, ou de la liberté que les hommes se sont réservée d'introduire une seconde femme dans leur lit. Quelle que soit la cause de cet éloignement pour le mariage, les parens ne donnent point leur consentement malgré la fille ; mais ils la laissent faire. Alors les deux femmes, qui sont dans les intérêts du garçon, vont chercher celle qu'il aime, & l'entraînent chez lui de gré ou de force. Après quelques jours, qu'elle passe dans l'abattement, les cheveux épars, sans vouloir rien prendre ; si elle résiste encore aux semonces de la persuasion, on employe la violence, & même les coups, dès qu'il le faut, pour la soumettre au joug du mariage. S'échappe-t-elle

t-elle une seconde fois, on la ramene, & c'est pour l'attacher par des nœuds qu'elle ne voudra plus rompre. En effet, pour que rien ne paroisse plus bizarre, ni plus injuste, & plus contraire à l'amour, que ces voies de contrainte dans l'action la plus libre & la plus volontaire par sa nature; il n'est peut-être point de violence & d'injustice plus excusable, & qui soit plutôt pardonnée; car on ne voit gueres de Groenlandoise fuir le lit nuptial, après qu'elle y est entrée.

Histoire du Groenland.

Quelquefois les parens préviennent entr'eux par un accord mutuel, l'inclination de leurs enfans, mais sans la forcer; & ceux-ci, dès que les gages sont donnés réciproquement, ratifient cette espece de contrat de mariage, sans autre cérémonie que la cohabitation.

Rarement voit-on un mariage entre cousins, ou même entre des personnes qui ont été élevées ensemble, soit que la nature ou l'adoption ait cimenté leur parenté. Cependant, quelquefois un homme épouse les deux sœurs en même tems, ou la mere & sa fille; mais ces exemples sont extraordinaires & même odieux.

Polygamie usitée au Groenland.

La polygamie, quoique tolérée au Groenland, n'y est point commune: sur vingt maris, il n'y a gueres qu'un polygame. Cependant l'usage de plusieurs femmes, loin d'être un crime, fait honneur au mari, qui peut en entretenir plus d'une. Comme il seroit honteux à un homme de n'avoir point d'enfans, & surtout point de garçon pour être le soutien de sa vieillesse; quiconque est assez riche pour en nourrir un grand nombre, a droit à la pluralité des femmes: mais la critique ne l'épargneroit pas, s'il accordoit à l'incontinence une liberté restreinte au simple désir d'une postérité. C'est pourquoi l'on regarde comme un abus de la polygamie, qu'un homme ait trois ou quatre femmes, & qu'une femme ait deux maris. „Avant l'arrivée des missionnaires, „ dit M. Egede, les femmes ne connoissoient point la jalousie, elles vivoient „ ensemble en paix: mais depuis qu'elles sçavent que le Christianisme défend „ la polygamie, elles ne souffrent plus si patiemment cette infidélité de leurs „ maris." Du reste, la fidélité conjugale essuye peu de brêches, ou du moins de scandales, chez ce peuple simple & patient. Rarement des querelles bruyantes dans le ménage, ou de ces éclats fâcheux qui vont jusques aux coups; non que les mœurs autorisent le dérangement des femmes, mais la répudiation. Le mariage n'y connoît point de serment, surtout irrévocable. Quand un mari n'a point d'enfans, ou qu'il n'est pas content de sa femme, il lui jette un coup d'œil sinistre, sort de sa maison & n'y reparoit point durant quelques jours. La femme entend ce que cela veut dire, fait un paquet de ses habits, & se retire chez des amis, menant une conduite sage & circonspecte, pour rejetter l'odieux de son traitement sur le mari qui l'a chassée.

Raisons de cet usage.

Répudiation autorisée.

Quelquefois une femme rompt d'elle-même la société conjugale, quand elle ne peut point s'accorder avec les autres femmes de la maison où elle est entrée; ce qui arrive d'autant plus aisément que les belles-meres se prévalent de leur supériorité pour traiter leurs brus comme des servantes. Mais en cas de séparation, les enfans mâles suivent leur mere, & même après sa mort ne retournent plus chez leur pere, pour l'aider dans ses vieux jours: admirable police, qui donne à chacun des époux les meilleurs motifs de vivre

toujours bien ensemble. Aussi voit-on peu de divorces. Souvent le mari désespéré n'a pas plutôt quitté sa femme, qu'il s'enfonce dans un désert pour fuir la société des hommes, retiré sous le toît d'une caverne, & vivant de la chasse, ou réduit à piller & voler les passans. Mais ces sauvages fugitifs sont pour l'ordinaire de jeunes gens, qui mariés sans prévoyance se repentent bientôt d'un choix précipité. Plus l'union conjugale vieillit, & plus les époux s'aiment.

Dès qu'un homme est veuf, il cherche à réparer sa perte, & peu de jours après la mort de sa femme il étale tout ce qu'il a de plus beau : sa personne, ses enfans, sa maison, son équipage de pêche & de chasse, loin d'annoncer le deuil, tout chez lui semble inviter à de secondes nôces. Cependant il n'y passe qu'après un an de veuvage ; à moins qu'il n'ait de petits enfans & personne dans la famille pour en avoir soin. Si le mari veuf est polygame, sa seconde femme remplace la premiere ; mais avec toutes les apparences d'une affliction qui ne peut être sincere. C'est elle qui mene le cortege des funérailles de sa rivale, & qui verse des larmes avec d'autant plus d'affectation, qu'elle a moins sujet de pleurer. Elle caresse les premiers enfans de son mari plus que les siens propres, en les plaignant de ce qu'ils ont été négligés de leur mere, & leur promettant bien plus de soins & de douceurs qu'ils n'en ont encore éprouvé : on n'imagineroit pas jusqu'où va l'artifice de ces femmes sauvages ; si l'on ne sçavoit qu'il se trouve dans la nature même du sexe le plus foible.

Les Groenlandois sont peu prolifiques.

Leurs femmes peu fécondes.

Les Groenlandois n'ont pas un sang très prolifique. Une femme n'a gueres que trois ou quatre enfans, & tout au plus six, mettant un intervalle de deux ou trois ans entre chaque grossesse. Lorsque les femmes entendent parler de la fécondité de celles des autres pays, elles les comparent avec mépris à leurs chiennes. Rarement elles ont deux jumeaux ; encore moins les voit-on mourir en couches. Elles travaillent le moment d'avant & d'après ; se délivrer d'un enfant, n'est pour elles qu'une action de la journée. On donne au nouveau-né le nom de son grand-pere, ou de sa grand'mere, ou du parent dernier mort ; & ce nom est ordinairement emprunté des bêtes, des instrumens de chasse, ou de certaines parties du corps humain ; en sorte qu'ils auroient quelquefois des noms deshonnêtes, si leur langue ou leurs mœurs simples pouvoient attacher une idée de mal à ce que la nature a fait pour le bien.

Bizarrerie & délicatesse des Groenlandois, sur les noms qu'ils portent.

Quand ils donnent aux enfans le nom d'un parent mort, c'est pour perpétuer sa mémoire : mais si sa mort venoit d'un accident funeste, on laisseroit son nom dans l'oubli, de peur de réveiller la douleur de sa perte. Aussi quand un homme porte par hazard le nom d'un de ses amis qui vient de mourir, on lui donne un autre nom pendant quelque tems, pour ménager son affliction. Les Groenlandois peuvent donc avoir plusieurs noms, l'un à titre de mérite, pour quelque belle action, & l'autre de raillerie pour quelque défaut ; ensorte qu'on les voit quelquefois embarrassés de dire aux étrangers les noms qu'ils portent, obligés d'en rougir, soit de modestie, ou de honte.

Ils aiment passionnément leurs enfans. Les meres les portent partout où elles vont, & quelque chose qu'elles fassent. Elles chargent ce doux fardeau entre leurs épaules, de la maniere la moins gênante pour la mere & l'enfant.

On tette au Groenland, jusqu'à l'âge de trois ou quatre ans; parce que ce pays ne fournit point de nourriture propre au premier âge. Un enfant risque de périr, quand on est obligé de le sevrer trop jeune, afin de donner le lait à un plus petit, ou si sa mere meurt avant qu'il soit assez fort pour supporter les alimens durs & grossiers de la vie commune.

Histoire du Groenland.

Education des enfans.

Les enfans sont élevés sans violence ni châtiment. La sévérité n'est point nécessaire avec eux, parce qu'ils sont doux & paisibles comme des agneaux; elle seroit d'ailleurs inutile: on les tueroit avant de leur faire entendre ou vouloir par force, ce que la raison & les caresses n'ont pû leur persuader. Les nourrices Groenlandoises n'ont gueres à souffrir des cris & des inquiétudes du bas-âge, qu'après la premiére année jusqu'à la fin de la seconde; mais si par impatience ou dureté les meres battoient leurs enfans, elles s'exposeroient à tout le ressentiment du pere; surtout s'il s'agissoit de son fils, qu'il prétend faire respecter dès sa naissance, comme l'est chez les peuples policés l'héritier d'un Royaume. A mesure que les enfans approchent de l'âge de la raison, & que la leur est plus développée par des occupations utiles & sérieuses, ils deviennent plus faciles à gouverner. On remarque en eux peu de mauvais naturel, de penchans vicieux & surtout de fausseté. Mais ils aiment à obéir par inclination, & que leurs parens les traitent en amis: s'ils n'ont pas envie de faire ce qu'on leur demande, ils diront sans compliment, *je ne veux pas*. Les parens oublient ce refus, jusqu'à ce que les enfans reconnoissent d'eux-mêmes leur tort. En récompense de tant de douceur, un pere n'éprouve jamais dans sa vieillesse l'ingratitude de ses enfans: les mœurs de ce peuple sont à cet égard, la censure, ou du moins le contraste des nôtres. Chez des nations où l'on est civilisé par la crainte, où les premiers exercices de la raison sont en contradiction avec la raison même, où l'on apprend tous sans rien entendre, où le corps est soumis à l'habit, & l'habit à la gêne des modes, où l'on commence par faire haïr aux enfans tout ce qu'ils doivent aimer, où tous les biens de la nature sont comme interdits, & tous ses maux redoublés par ceux de l'éducation; il n'est pas étonnant que des enfans dociles, souples & moriginés, par force ou par timidité, deviennent des hommes insolens, libertins, dissipateurs, ingrats, & manquent de ce bon naturel, qu'une mauvaise institution a détruit dans leur ame.

Chez les Groenlandois, aussitôt qu'un enfant peut faire usage de ses mains & de ses pieds, son pere lui donne un arc & des fleches pour qu'il s'exerce à tirer au blanc. Il lui apprend à lancer des pierres contre un but planté sur le bord de la mer; il lui fait présent d'un coûteau, qui sert d'abord à son amusement. A l'âge de dix ans, il le pourvoit d'un *kaiak*, où il se divertit à ramer, à chasser & à pêcher, à tenter enfin les travaux & les périls de la mer. A quinze ou seize ans, l'enfant suit son pere à la pêche du veau marin. Le premier monstre qu'il a pris, doit servir à régaler toute sa famille & le voisinage. Durant ce festin, le jeune homme raconte son exploit, & comment il s'est rendu maître de sa proye. Tout le monde admire & loue sa dextérité, vante le goût délicieux de la bête qu'il a tuée, & dès ce jour de gloire & de triomphe, les femmes songent à trouver une compagne au vainqueur du monstre. Mais si le jeune homme n'avoit rien pris, ou n'avoit don-

né aucune preuve de talent, il seroit méprisé des hommes, & réduit à subsister de la pêche propre aux femmes, c'est-à-dire de moules, de coquillages, ou de harengs secs. Il y a des jeunes gens qui ne parviennent jamais au mérite de la grande pêche, & ceux-là sont obligés quelquefois de faire chez les autres l'office de servante. A vingt ans un Groenlandois fait son *kaiak* & son équipage, & vogue de ses propres rames. Il ne tarde pas alors à se marier; mais il reste toujours avec ses parens, & sa mere garde le timon du ménage.

Les filles jusqu'à l'âge de quatorze ans, ne font rien que babiller, chanter & danser, à moins qu'elles ne servent à puiser de l'eau. A quinze ans, il faut qu'elles sachent soigner quelque enfant, faire la cuisine, préparer les peaux, & même, à mesure qu'elles avancent en âge, ramer sur les bateaux & bâtir les maisons.

Dans le ménage le mari, va sur mer à la chasse, à la pêche; & dès qu'il est à terre, il ne s'embarrasse plus de rien, croyant même au-dessous de sa dignité de tirer à bord l'animal qu'il a pris. Les femmes font tout le reste, depuis le métier de boucheres, jusqu'à celui de cordonnieres. Elles n'ont pour toutes sortes d'ouvrages, qu'un coûteau, fait en demi-lune, comme nos hachoirs de cuisine, une polissoire d'os ou d'ivoire, un dez à coudre, deux ou trois éguilles. Dans la construction des cabanes, elles font tout l'ouvrage de la maçonnerie, & les hommes celui de la charpente. Du reste, ceux-ci regardent froidement passer les femmes avec de grosses pierres sur leur dos. En revanche, ils les laissent maîtresses de tout ce qu'ils prennent, ou qu'ils acquierent, excepté l'huile de baleine que les hommes se chargent de vendre. Quand il n'y a plus rien dans la maison, & que les provisions sont épuisées, on prend patience de bon accord entre mari & femme, & l'on meurt de faim ensemble, ou l'on mange ses vieux souliers, s'il en reste. Il n'y a que les souffrances de leurs enfans qui leur soient bien sensibles. Lorsqu'une famille n'a point d'enfans, le mari adopte un ou deux orphelins, la femme une fille sans pere ni mere, ou une veuve. Ces personnes adoptées doivent servir dans la maison où elles entrent, mais avec une liberté qui leur permet de se retirer quand elles veulent. Un maître ne frappe jamais ses domestiques, surtout les mâles, & s'il battoit une fille, ce seroit un deshonneur pour lui.

Condition malheureuse des femmes.

En général, les femmes du Groenland ne sont point heureuses, si ce n'est dans leur premiere enfance, & tant qu'elles restent dans la maison paternelle, où elles sont traitées avec assez de douceur. Mais depuis l'âge de vingt ans jusqu'à leur mort, ce n'est qu'un enchaînement de peines, d'indigence & de misere. Si leur pere meurt, les voilà sans ressource, obligées d'aller servir pour vivre. Elles ne manqueront pas de subsistance chez un maître, tant qu'il y en aura; mais n'y gagneront pas de quoi s'habiller. N'ont-elles point d'agrément dans la figure, ou d'adresse à l'ouvrage; elles restent seules. Se marient-elles, c'est rarement à leur gré; toute la premiere année, elles craignent d'être répudiées, s'il ne leur vient point d'enfans: sont-elles congédiées pour cause de stérilité; c'en est fait de leur réputation; elles n'ont plus qu'à servir ou qu'à se prostituer pour gagner leur vie. Si leur mari les garde, il leur faut souffrir & prendre en bonne part sa mauvaise humeur & les querelles d'une belle-mere. S'il vient à mourir, sa veuve n'a d'autre douaire que les hardes qu'elle avoit apportées dans la maison, & quand il lui reste des enfans

qu'il faut nourrir, elle doit chercher à se mettre en service, à moins qu'elle n'ait un fils; car alors sa condition de veuve vaudroit mieux que celle d'épouse. Une femme avance-t-elle en âge, sans enfans qui puissent lui attirer de la considération, toute sa ressource est le métier de sorciere, dont elle tire quelque profit, mais non sans risquer d'être lapidée, ou précipitée dans la mer, ou poignardée & mise en pieces, sur le moindre soupçon d'avoir ensorcelé quelqu'un. Echappe-t-elle à ces dangers; comme elle n'est qu'un fardeau pour elle & pour les autres, on l'ensevelit toute vive, ou bien on la noyera par compassion. Quel plaisir reste-t-il donc aux hommes, dont les femmes ont si peu de bonheur!

Cependant, malgré toutes ces peines attachées à leur condition, elles vivent communément plus longtemps que les hommes. Ceux-ci passent la plus grande partie de leurs jours sur mer, au milieu des eaux & des glaces, entre la neige & la pluie, toujours dans les travaux & les dangers, poussés des extrémités de la faim à des excès d'intempérance, ne mangeant qu'une fois par jour, mais avec une voracité pire que la diete. Aussi ne parviennent-ils que rarement à cinquante ans, & sont-ils bien moins nombreux que les femmes; ce qui sans doute occasionne, & peut-être autorise le plus l'usage de la polygamie. Celles-ci vont de soixante-dix à quatre-vingts ans & au-delà: mais ce surplus de vie est bien chérement acheté par les folles & hideuses pratiques de superstition dont elles se font un art lucratif; car chez tous les peuples grossiers les vieilles femmes sont toujours en possession de faire peur aux enfans; & l'ignorance n'est-elle pas une enfance de tous les âges?

Le genre de vie des Groenlandois n'a certainement rien de séduisant pour un Européen. Cependant, quand on est baloté par la tempête, une misérable cabane est un port assez doux; & dans un pays où tous les élémens semblent conjurés contre l'espece humaine, après bien des jours passés dans les horreurs de la faim, le plus chétif repas de ces pauvres sauvages devient un régal. C'est alors qu'on ne laisse pas d'admirer le bon ordre qui regne dans leurs maisons, & même une sorte de propreté qui leur est particuliere. Car avec des mains toujours crasseuses, un visage huileux, une odeur de poisson très-forte, ils tiennent leurs habits de fête soigneusement pliés dans une espece de portemanteau de cuir brodé à l'aiguille. Quoiqu'ils aient des seaux de cuir qui ne sentent pas bon, toute l'eau qu'ils puisent, est conservée dans des fontaines de bois fort nettes & garnies de cuivre & d'os très-luisant. Enfin si l'on ne peut attendre d'un peuple qui nage dans l'huile ou dans le sang des veaux marins & des baleines, un extérieur aussi supportable même que celui du commun de nos ouvriers & de nos paysans; du moins il regne au Groenland plus de concorde & de tranquillité dans une cabane qui contiendra plusieurs familles de différentes races, qu'on n'en trouve dans une de nos maisons composée de quelques personnes du même sang. Quand un Groenlandois ne se croit pas vu de bon œil par les gens de la cabane qu'il habite, il s'en va chercher une autre maison sans murmurer ni se plaindre. Toujours prêts à s'assister mutuellement, personne ne repose sa paresse sur le travail d'un autre. Ils sont si fort empressés à offrir de leur pêche, qu'on ne s'avise pas même d'en demander; & dans ce pays pauvre, l'hospitalité prévient la mendicité. Sans cette générosité ré-

HISTOIRE DU GROENLAND.

ciproque, comme on est obligé d'aller chercher sa subsistance à plusieurs lieues de chez soi, l'on risqueroit souvent de mourir de faim dans la route.

De la conduite & du caractere des Groenlandois dans la vie civile.

Le physique du climat & de sol a tant d'influence sur les mœurs & le caractere des nations en général & surtout des peuples sauvages, qu'un philosophe devroit, pour ainsi dire, deviner tout ce qu'ils font ou ce qu'ils disent, en conjecturant leurs actions & leurs discours d'après les besoins & les ressources que leur a donnés la nature du pays qu'ils habitent. Les occupations des hommes s'exercent sur les productions de leur terroir; toutes leurs relations de commerce & de société roulent sur leurs occupations. On vit de ce qu'on recueille, on parle de ce qu'on voit; il n'est donc pas difficile sur le tableau qu'on vient de faire du Groenland, de juger de la vie sociale de ses habitans, de leur maniere de commercer & de traiter ensemble, des visites, des repas, des conversations, des fêtes, des jeux & de tous les plaisirs qui les lient. Mais comme l'Histoire des Voyages n'est pas uniquement faite pour des philosophes, quoique ce soient ceux qui y trouvent le plus à profiter; on ne peut refuser à la curiosité du gros des lecteurs quelques détails sur des objets qui paroissant frivoles ou légers au bel esprit, deviennent importans pour les plus graves observateurs. Ecoutons encore une fois M. Crantz, cet historien naïf & fidele d'un peuple, qui est malheureux sans être méchant.

„ Les Groenlandois, dit-il, sont moins jaloux entr'eux, de briller & de „ se faire valoir, que soigneux d'éviter tout ce qui peut leur donner du ridi„ cule ou une mauvaise réputation: ils n'ont point l'art des complimens, ni „ des révérences, & ne peuvent s'empêcher de rire en voyant un Européen „ qui se tient debout & la tête découverte devant celui qu'il appelle son su„ périeur, ils ne savent pourquoi; s'indignant surtout quand cette supério„ rité va jusqu'au point qu'un homme en peut frapper impunément un autre." Ils sont moins attentifs à plaire qu'à ne pas déplaire, exigeant plutôt de la tolérance que de la complaisance, & plus disposés à ne pas s'offenser qu'à se venger. Ils seroient d'autant plus embarrassés à s'insulter & à se quereller, qu'ils n'ont gueres de termes injurieux dans leur langue, ou du moins de ces imprécations & de ces juremens si familiers parmi nous. Ils ne rougissent point de ce qui n'a rien de criminel ou d'offensant en soi-même, & se permettent certaines libertés que la nature leur demande comme un effet du travail de la digestion, ne se scandalisant point des sons que la politesse a déclarés sales & malhonnêtes: cependant telle est à cet égard leur circonspection, qu'ils s'interdisent ces familiarités devant les Européens qu'ils en voient rebutés ou choqués.

Tous ces détails paroîtront puériles aux lecteurs d'un certain rang: mais le gentilhomme Montagne n'auroit pas dédaigné de les recueillir. Cependant ce philosophe, dès qu'il auroit vu sur la carte la latitude & la situation du Groenland, avec la perspective des montagnes & des eaux qui coupent ce pays glacial, auroit d'abord sçu, sans le lire, qu'il doit être aride, point cultivé, peu habité; que les hommes y sont endurcis & froids comme la terre; que ne vivant que de poissons huileux qu'ils pêchent, écorchent & préparent eux-mêmes, ils ne peuvent qu'être sales & dégoûtans, qu'ayant peu de matériaux de bois & d'instrumens de fer, faute de mines & de forêts, ils sont mal logés,

très à l'étroit, toujours ensemble & pacifiques ; qu'étant occupés la moitié de l'année, soit pour la chasse ou la pêche, à disputer leur vie avec les tempêtes de l'océan, les montagnes de flots glacés, & les monstres marins, ils n'ont pas le loisir de perfectionner les arts de premiere nécessité, ni d'en inventer de luxe & d'agrément; que par conséquent leur vie est misérable, leur caractere triste, sérieux, taciturne, & que toute leur société doit se ressentir de ces ténebres humides, & de cet horizon sombre, qui laissent à peine au soleil quelques mois de regne, dans la longue nuit dont les Groenlandois sont enveloppés. Quoique le philosophe eût prévu tous ces résultats, il en auroit lu volontiers la preuve & le développement dans les faits qui vont les confirmer. L'histoire d'un peuple qui n'a fait encore aucun mal au monde, auroit intéressé l'apologiste des mœurs des cannibales. Elle aura sans doute les mêmes attraits pour ceux qui ne peuvent lire sans douleur l'histoire des peuples du midi, conquérans ou conquis. Qu'ils détournent leurs yeux de ces pays de sang, pour les porter sur un tableau de mœurs, grossieres, mais innocentes.

Visite des Groenlandois entr'eux.

QUAND les Groenlandois se font des visites pour remplir le vuide de leurs hivers, elles sont accompagnées de présents. Aussi sont-ils reçus avec des chants de joie: on s'empresse de décharger leurs canots, & de les tirer à terre. Ces présents consistent en friandises comestibles, ou en parures de pelleterie; c'est-à-dire, toujours de la chair & du cuir de veau marin. A ce prix chacun s'étudie, pour attirer du monde chez soi, à le bien recevoir. Mais de part & d'autre, on garde d'abord le silence. Enfin le maître de la maison invite l'étranger à quitter sa casaque de mer, & la met sécher près de la lampe. Il lui offre des habits & des peaux à changer; & le prie de s'asseoir sur le banc; c'est la place honorable, que les Européens évitent ordinairement, sans doute comme la moins commode; car presque toujours les honneurs sont faits aux dépens des plaisirs. On parle ensuite gravement du tems de la saison, de la pêche & de la chasse; & c'est tout l'entretien des hommes rassemblés à part dans le plus bel endroit de la chambre qui compose tout l'appartement, & sert, pour ainsi dire, à tous les besoins & les commodités de la vie. Les femmes dans leur coin parlent entr'elles de leurs parens morts, mais avec des hurlemens lamentables, qui sont assez souvent suivis d'historiettes pour rire. Bientôt la tabatiere fait la ronde, & chacun y renifle du tabac avec le nez; usage moins sale peut-être pour des Groenlandois, que celui d'en prendre avec des doigts poissés & puants de graisse ou d'huile forte. La tabatiere est d'une corne de cerf, enrichie ou doublée d'étaim ou de cuivre. Cependant on prépare & l'on sert le repas; les étrangers se laissent presser plus d'une fois par leur hôte, gardant un air indifférent, de peur de passer pour pauvres ou pour des affamés. La table est ordinairement couverte de trois ou quatre plats, & dans les grandes fêtes, d'un plus grand nombre. Un facteur des Colonies Danoises, dans un festin qu'il fit avec quelques Groenlandois de la plus haute classe, compta jusqu'à dix plats dans cet ordre: des harengs sorets; du veau de mer séché; un autre plat de ce veau bouilli; du *mikiak*, c'est de la chair de veau demi-pourrie, & qu'on appelle venée; des *willocks* bouillis; une piece de queue de baleine, d'un fumet très-avancé, (c'est proprement le plat d'invitation;) du saumon sec; du renne, pour gibier ou venaison; un dessert de mûres

Mets & plats servis dans un festin.

sauvages avec une sauce faite du chyle de renne; or ce chyle n'est point du tout blanc, & l'on devine aisément ce que c'est; un autre plat du même fruit nageant dans l'huile de baleine, pour achever & couronner le dernier service. Le repas se prolonge pour le plaisir de la conversation; c'est-à-dire, pour parler de la pêche du veau. Chacun pousse ses histoires prolixes sur cette matiere, jusqu'à ce que ses auditeurs bâillent & s'endorment; car ce repas est un souper.

Les Groenlandois sont gesticulateurs.

Ce peuple froid est gesticulateur; parce que le geste est le premier langage de l'homme, & que ce langage d'action domine d'autant plus dans la communication des idées, qu'il est moins suppléé par une langue disetteuse, comme le sont celles des peuples sauvages. D'ailleurs, il est très naturel aux hommes qui agissent plus qu'ils ne parlent, de représenter leurs propres actions qu'ils racontent, par des gestes imitatifs, qu'ils ont bien plus à la main que la parole. Aussi quand un Groenlandois conte ses histoires de la soirée aux voisins attroupés autour de sa lampe, & qu'il veut entretenir l'assemblée de la prise d'un veau marin, il représente le monstre avec sa main gauche, & le vainqueur, ou lui-même, de sa main droite. Le veau paroît, c'est le bras gauche; l'homme s'avance, c'est le bras droit; il saisit le harpon, il se souleve, il l'incline, il le dirige, il le lance & le pousse avec toute la roideur imaginable; l'animal, (c'est la main gauche) saute & bondit sous le dard, plonge, revient sur l'eau, voit le pêcheur (c'est la main droite qui recule de peur); le monstre nage vers le kaiak pour le renverser; & le bras droit de tourner, de pirouetter, enfin de surnager; il se releve & se secoue; il prend une lance & frappe à coups redoublés dans le corps du monstre. C'est un plaisir de voir le Groenlandois mettre ainsi ses deux mains aux prises l'une contre l'autre, de sorte qu'elles s'attaquent, se repoussent, se terrassent tour à tour, jusqu'à ce que la victoire se décide enfin pour la droite: mais rien n'est si curieux que d'observer l'attention des enfans à ce récit, qui les agite perpétuellement des transes de la crainte ou des transports d'une joie béante, & retrace alternativement dans leurs yeux & sur leur visage, tous les mouvemens de l'orateur, aussi lourd & pesant que la baleine ou le monstre dont il peint les combats & la défaite.

Leur maniere de narrer.

Comment on leur exprime par des comparaisons, ce qu'ils n'ont point vu.

Quand un étranger parle aux Groenlandois des productions ou des usages de l'Europe, il doit prendre leur langage, c'est-à-dire, leur expliquer des choses qui leur sont inconnues, en les comparant avec des objets qui leur sont familiers; les similitudes étant, pour ainsi dire, dans le commerce des denrées. S'il s'agit d'une ville fort peuplée, on exprime aux Groenlandois le nombre de ses habitans, en leur disant combien il faudroit de baleines pour nourrir tous les gens de la ville, un seul jour. „ Mais comme ils n'ont pas „ de baleines, (c'est l'Européen qui parle) il faut qu'ils mangent du bled, „ espece d'herbe qui croît sur la terre, & la chair de divers animaux, dont „ quelques-uns ont des cornes. Ces gens-là, poursuit-on, se font porter, „ d'un endroit à l'autre, sur le dos de grands animaux extrêmement forts, ou „ bien dans des machines roulantes, que ces bêtes traînent." Alors les Groenlandois appellent notre bled du gazon, nos bœufs des rennes, & les chevaux de grands chiens. Ils admirent tout ce qu'on leur raconte de l'Europe, & témoi-

moignent d'abord un grand desir de vivre dans un pays si fertile & si bien policé : mais quand on leur dit que le tonnerre y tombe quelquefois avec de grands ravages, & qu'on n'y trouve point de veaux marins, ils n'ont plus d'envie de venir en ces contrées, maudites du ciel & de la mer. Ils entendent parler volontiers de la Divinité, pourvu qu'on ne leur en dise pas des choses qui soient contraires à leur superstition; & doit-on s'étonner que ce peuple, qui n'a, pour ainsi dire, que ses préjugés à lui, soit aussi jaloux de les conserver, que tant d'autres nations peuvent l'être d'étendre & de propager les leurs?

Commerce des Groenlandois.

Le commerce des Groenlandois est très-simple; c'est un trafic de leur superflu, pour ce qui leur manque. Mais à cet égard, ils sont souvent aussi capricieux que des enfans, parce qu'ils ne connoissent gueres mieux le prix des choses. Curieux de tout ce qu'ils voient de nouveau, ils feront vingt trocs, & perdront toujours sur chacun des effets qu'ils trafiquent; donnant un meuble utile pour un jouet qui les amuse; préférant un colifichet à des outils, & ce qui leur plaît à ce qui peut servir. Ces sauvages grossiers ressemblent quelquefois à nos femmes du bel air; si ce n'est, que contens de tricher les étrangers, ils ne connoissent point de jeu, ni de commerce, où ils se croient permis de se voler entr'eux.

Leurs foires.

Le trafic du Groenland se fait dans une espece de foire, où est le rendez-vous général de la nation. C'est en hiver qu'elle se tient tous les ans, à la fête du soleil; on la fera connoître. Les Groenlandois vont à cette foire, comme en pélérinage; ils y exposent leurs marchandises, & demandent celles qu'ils veulent en retour. Les habitans du sud n'ont point de baleines, ceux du nord point de bois. Il part des bateaux de la côte méridionale, & même de l'est du Groenland, qui font jusqu'à trois ou quatre cents lieues pour se rendre à la baye de Disko; c'est-là qu'ils échangent du bois & de la vaisselle de marbre bâtard, pour des cornes & des dents de poisson, des barbes, des côtes, des os & des queues de baleine; ainsi ce commerce se fait presque tout entre les gens de la nation.

Leurs marchandises.

Dans ces voyages, ou pélérinages maritimes, ils emportent avec eux toute leur famille & leur fortune. Soit inconstance ou curiosité, soit indifférence pour des lieux également inhabitables & peu commodes, ils s'accoutument tellement à mener une vie errante, que s'ils ne sont pas promptement expédiés dans un endroit, ils vont porter leurs marchandises dans un autre. Souvent il se passe des années avant qu'ils retournent à leur pays natal; car si l'hiver les surprend quelque part, ils s'y arrêtent, & bâtissent une cabane pour hiverner; mais préférablement dans le voisinage de quelque colonie Danoise. La terre & la mer sont partout à eux; & comme ces familles errantes séjournent tantôt ici, tantôt là, elles sont sûres de trouver partout des amis & des connoissances.

Leur commerce se fait par échange.

Le commerce en peaux de renard & de chien, ou veau marin, mais surtout le commerce d'huile de poisson, se fait entre les nationaux & les étrangers; & c'est pour cet objet que les Européens ont établi des comptoirs. Les Groenlandois ne reçoivent jamais d'argent en payement; car la monnoie n'a point de valeur chez eux, ni sa matiere point de prix: & peu leur importe

Matieres d'échange, qu'ils recherchent.

d'avoir un collier d'or ou de laiton; des pendans de verre ou des diamans. Ils n'estiment les bijouteries de l'Europe, que parce qu'elles brillent, & ne regardent pas de si près à la solidité de cet éclat. Plus d'une fois, ils ont donné une guinée, ou une piastre d'Espagne, qu'ils avoient dérobée à quelques navigateurs étrangers, pour deux charges de poudre à fusil, ou pour une once de tabac. Moins curieux de l'or, qu'avides de fer, ils recherchent en matiere d'échange, d'abord des lames de harpon, des coûteaux, des ciseaux, des scies, des vrilles & des éguilles; en second lieu, des toiles de lin ou de coton, de gros draps, des capes & des bas de laine, des mouchoirs, des boëtes, des écuelles de bois, des plats d'étaim, des chaudieres de cuivre, des miroirs, des peignes, des rubans & des jouets d'enfans; voilà leur luxe. Ils aquierent aussi volontiers des fusils, de la poudre & du plomb; mais c'est un objet d'échange qui ne leur sert pas à grand' chose, & sur lequel ils perdent beaucoup. Le tabac en poudre leur tient lieu de petite monnoie; c'est-à-dire, qu'ils font & donnent beaucoup de choses pour quelques prises de tabac. Les tailleurs & les cordonniers se contenteront de cette monnoie; on vous apportera des poignées d'égledon, des œufs & des oiseaux, un plat de poisson, pour un peu de tabac; souvent un Groenlandois se dépouillera de ses habits, & mourra de faim avec sa famille, plutôt que de refuser à son nez cette fatale poussiere, qui est aussi funeste, aussi chere aux peuples sauvages, que la poudre d'or l'est aux Européens: elle fait presqu'autant de mal au Groenland, que l'eau-de-vie ailleurs; heureusement les liqueurs fortes coûtent trop en un climat si pauvre, pour y nuire beaucoup à ses habitans.

Divertissemens des Groenlandois.

Fête du soleil.

LES tristes Groenlandois ont pourtant des danses; ils ont aussi leurs fêtes. Celle du soleil se fait au solstice d'hiver pour célébrer le retour de cet astre, qui ramene, quoiqu'à pas lents, la saison de la chasse & de la pêche. Il est même singulier qu'on fête le soleil dans le tems où les nuits sont les plus longues, & le froid le plus rigoureux; lorsqu'on ne voit pas, pour ainsi dire, le moindre rayon du jour; lorsqu'enfin, la nature n'offre de toutes parts que le deuil, la tristesse, le silence & l'engourdissement de la mort. Cependant c'est alors, c'est au sein des ténebres & de ce néant, qu'une sorte de joie se réveille dans la plupart des contrées de la terre, où les hommes n'ont plus que de foibles lueurs de lumiere & d'espérance. On observe que tous les peuples ont eu, qu'ils ont encore des fêtes à la fin, ou plutôt au renouvellement de l'année, & que ces fêtes désignent communément une naissance. Chez les orientaux, c'étoit la naissance du soleil qui remonte sur l'hémisphere. En Perse, à Rome, le solstice d'hiver étoit principalement célébré. Il faudroit sçavoir si les Hottentots, les peuples du Chili, si tous les habitans de la zone tempérée australe, ont de semblables fêtes au tems de notre solstice d'été. On verroit alors que le soleil a fait partout les mêmes impressions sur l'esprit des hommes. Mais, si les fêtes des Groenlandois, au retour de cet astre, ne sont pas un reste d'antiques superstitions qui auront voyagé vers les pôles, ne doivent-elles pas être un effet naturel de l'inaction où se trouvent les humains, durant le repos de l'année? Quand le froid & la nuit les rassemblent autour de leurs foyers; au défaut des travaux qui doivent entretenir la chaleur & le mouvement, ne sont-ils pas obligés d'imaginer des jeux & des exercices, des fes-

tins & des danses, des moyens, en un mot, de faire circuler le sang dans leurs veines, jusqu'aux extrêmités du corps? C'est sans doute par une suite de ce besoin, que les Groenlandois s'assemblent & s'invitent de toutes parts, à manger ce qu'ils ont de meilleur, allant tour-à-tour, de cabane en cabane, chercher la bonne chere, en attendant la peine. S'ils n'ont pas, comme nous, le barbare & sot plaisir de s'enivrer, en revanche ils mangent d'autant plus qu'ils ne boivent que de l'eau.

Description du tambour des Groenlandois.

Quand ils se sont gorgés à crever, ils se levent de table pour danser au bruit du tambour. Cet instrument est fait d'un cerceau de baleine ou de bois, large de deux doigts, courbé en ovale, où l'on a tendu un velin très-fort, quoiqu'assez mince. Ce velin est tiré de la peau d'une langue de baleine; & l'ellipse qu'il forme sur le tambour, n'a gueres qu'un pied & demi de longueur. Ce tambour, fait en forme de raquette, se tient par un manche, de la main gauche, tandis qu'on le frappe de la droite avec une baguette. A chaque coup, celui qui bat le tambour, fait un saut, sans sortir de sa place, avec des mouvemens de tête & de tout le corps. La mesure est juste; & les tems sont marqués, à deux coups pour la valeur d'une croche. Le menestrier accompagne sa musique & sa danse d'une chanson sur la pêche aux veaux, sur les exploits maritimes de la nation, les hauts faits de ses ancêtres, & sur le retour du soleil à l'horison du Groenland. L'assemblée répond au chantre par des sauts & des cris de joie, entrecoupant les couplets de sa chanson de ce refrein, qu'on répete en chœur, *amna ajah*, *ajah-ah-ah!*

Quand ce chantre a joué de cette façon à peu près un acte, ou plutôt une scene, qui dure un quart-d'heure; il se retire tout hors d'haleine, baigné de sueur & presque épuisé du chant, des cris, des sauts, des contorsions & des grimaces dont il a diverti l'assemblée. Un autre prend aussitôt sa place & son rôle. Le jeu dure ainsi toute la nuit; on dort le lendemain jusqu'au soir, où la fête recommence par le soupet, suivi du bal. Plusieurs jours se passent de même, jusqu'à ce qu'il n'y ait plus de provisions de bouche au théâtre, ou que les acteurs aient entièrement perdu les forces & la voix.

Jeux usités pour l'exercice du corps.

Ils ont aussi leur jeu de balle, qui se fait au clair de la lune. On se sépare en deux bandes; un des joueurs jette la balle à un homme de son parti, & c'est à ceux de l'autre bande, à tâcher de l'attraper pour se la renvoyer & la baloter entr'eux; ou bien on pousse la balle jusqu'à un certain but fort éloigné, & c'est au plus leste de la troupe à l'atteindre.

Parmi les especes de lutte qui servent à les endurcir à l'état de peine, où la nature les a condamnés, ils en ont une qui consiste à se donner de grands coups de poing sur le dos; celui des deux lutteurs qui soutient le mieux cet assaut, est le vainqueur, & doit en aller défier d'autres, jusqu'à ce qu'il soit content des coups qu'il a reçus, & se retire en brave. Ils s'exercent également à différens tours des danseurs de corde, & n'y paroissent pas mal adroits.

Mais dans ces assemblées, qui se renouvellent plusieurs fois l'année, pendant qu'on abonde en provisions de bouche, & que la saison ne permettant point de tenter la mer, invite à trafiquer; il y a des défis où l'on vuide les querelles par des danses & des chants, & ces jeux s'appellent, *la joûte des*

Joûte des chantres.

chantres. Un Groenlandois qui se croit insulté par un autre, n'en témoigne ni colere ni sensibilité, mais garde sa vengeance, & verse tout son fiel dans une satyre qu'il répete en dansant & chantant devant sa famille, & surtout en présence des femmes, jusqu'à ce qu'il la sçache bien. Alors il donne un duel à son antagoniste pour le combattre, non à l'épée, mais de la voix; celui-ci se rend à l'appel, & se présente dans une espece de cirque sur un théâtre, qui n'est qu'un banc. L'aggresseur commence d'entonner ses couplets au son du tambour, & ceux de son parti, après chaque vers qu'ils répetent en chœur, ne manquent pas de chanter l'*amna ajah*; tandis que l'assemblée applaudit par de grands éclats de rire à tous les traits malins, que l'accusateur décoche contre son adversaire. Celui-ci paroît à son tour sur la scene, & répond à la satyre par des railleries mordantes, soutenues des applaudissemens de sa bande, & les rieurs passent souvent de son côté. L'auteur du défi revient à la charge, & repousse le ridicule sur son ennemi; ce combat dure ainsi quelque tems, & la victoire est à celui qui porte le dernier assaut. Il a gagné son procès; les spectateurs, devenus juges, prononcent la sentence, & donnent la palme à celui qui garde le champ de bataille: ces duels finissent toujours par la réconciliation & l'amitié des combattans. Il est rare qu'il arrive du bruit, du scandale, ou des éclats fâcheux dans ces assemblées; à moins qu'un homme, secondé de ses parens ou de ses amis, n'y enleve par force une femme qu'il a dessein d'épouser. Ces sortes de rapts ressemblent à l'enlevement des Sabines, & peuvent devenir aussi pardonnables. Mais, loin d'autoriser les violences & les excès contraires à l'orde social; on profite du tems de ces assemblées pour inculquer la bonne morale, & les satyres des particuliers deviennent une instruction pour le public. On y apprend à rendre à chacun ce qu'il a droit d'exiger, à éviter le mensonge & la médisance; on y censure la fraude & l'injustice, surtout l'adultere qui renferme l'une & l'autre; on y diffame les vices & les crimes les plus nuisibles à la société: & la crainte de la diffamation est le plus grand frein qui retienne les Groenlandois. Cette espece de vindicte publique, prévient la vengeance particuliere, les trahisons & les meurtres. Cependant on peut dire en général que ces sortes de jeux & de combats satyriques sont plus propres à exercer la langue & la malignité des censeurs, qu'à corriger les mœurs des gens vicieux. Les assemblées de bal chez les Groenlandois, leur servent en même tems de jeux olympiques, d'aréopage, de théâtre, d'académie, de foire, de cour de justice & de barreau. Toutes les affaires se traitent au milieu des plaisirs, qui laissent moins d'accès à la fourberie & à la méchanceté. Si les querelles y sont promptes, elles en sont plutôt étouffées, & jamais préméditées. C'est le rendez-vous de l'égalité & de la liberté, chaque pere y a de l'autorité sur sa famille, mais personne sur l'assemblée entiere. L'esprit public qui regne dans ces marchés, se compose de l'esprit particulier qui gouverne l'intérieur des maisons. Chacune de celle-ci renferme plusieurs ménages, mais tous indépendans les uns des autres: aucun chef n'y domine; aucun n'y prend d'ascendant que par la considération attachée à l'âge, au bon sens, à l'expérience, à la réputation acquise dans la pêche, à la connoissance des tems & des lieux propres à cette occupation. Un homme qui a ce mérite, reçoit, sans l'exiger ni le rechercher, l'hommage

volontaire de toute la maison, ou du cercle, qui lui assigne son logement au nord de la cabane, sans doute parce qu'elle n'est point ouverte de ce côté le plus froid; on lui défere l'inspection sur le bon ordre & la propreté de l'habitation. Si quelqu'un ne veut pas suivre ses avis, l'inspecteur n'a point d'ordres à donner, ni de peines à décerner: mais toute la cabane arrête & décide en commun, de ne point habiter l'hiver suivant avec le réfractaire, & qu'il sera fait mention de son indocilité dans les chansons de la premiere assemblée, si sa faute mérite cette censure publique.

Sorte de police, ou conventions de justice entre les Groenlandois.

Les Groenlandois n'ont que des mœurs & point de loix. Voici le précis de leurs mœurs, ou plutôt de leurs usages civils, tel que M. Crantz nous le donne d'après la relation de M. Dalager, facteur des colonies Danoises au Groenland. Chacun va où il veut, & vit comme il lui plaît. S'il trouve des habitans dans l'endroit où il cherchoit à s'établir, il ne s'y fixe pas, à moins qu'il n'y soit invité. La pêcherie & la chasse sont libres; on prend ce qu'on trouve, même une piece de gibier ou de poisson qui seroit dans les filets d'autrui, pourvu qu'il y en ait abondamment & qu'on ne trouble point la piste & la voie des animaux & des chasseurs: point de réserves, point de lieux exclusifs, même pour les étrangers; mais si ceux-ci vouloient former des prétentions inusitées & s'arroger des droits & des privileges à la façon de l'Europe commerçante, les naturels du pays leur céderoient la terre & la mer, plutôt que d'avoir avec eux des altercations & des démêlés; ils laisseroient, comme font les sauvages du Canada, des nations étrangeres se disputer & baigner de leur sang un sol qui n'appartient à personne, & qui ne vaut jamais les injustices & les cruautés dont on l'achete. Quiconque a trouvé du bois flottant sur la côte, ou les dépouilles & les débris d'un naufrage, s'en empare comme de son bien, quoiqu'il ne soit point habitant de ces bords. Mais il tire à terre cette prise, & met une pierre sur le monceau qu'il en a fait: c'est-là le signe & le sceau de sa propriété; personne n'y touche. Si quelque proye échappe à un pêcheur avec le dard qu'il lui a plongé dans le dos, & qu'un autre homme vienne à tuer le monstre fugitif & blessé, la prise appartient de droit au premier coup, & non au dernier. Mais si le veau marin rompt la corde & la ligne où est attaché le harpon qu'il a dans les flancs, celui qui a mis le harpon sur la bête, perd son droit; & celui qui la prend encore vivante, ou la trouve morte, s'en empare, en restituant le harpon au pêcheur qui l'a jetté. Quand on tire un de ces monstres pour le dépecer; celui qui le premier y enfonce le coûteau, doit en emporter la tête & la queue, & chacun enleve ce qu'il peut du reste. Quant au corps de la baleine, le spectateur y a le même droit que le harponneur; & comme c'est à qui pourra le plus en prendre, on ne voit gueres de centaines de personnes se jetter le coûteau à la main sur le corps d'une baleine, sans qu'il en arrive bien des accidens, & que les coups de coûteau ne portent à droite & à gauche sur les doigts de tant de gens acharnés à la curée; mais à cela point de malice, point d'offense: personne ne s'en plaint. Si plusieurs fleches à la fois pleuvent sur une renne, elle appartient à la main qui l'a percée au plus près du cœur, pourvu qu'il reste à tous les chasseurs une part de la proye. Mais depuis que les Groenlandois ont eu des fusils, comme personne ne sçauroit

reconnoître sa balle, il y a souvent des démêlés entre les chasseurs, pour le droit & le partage du butin; & ce ne sera pas sans doute le plus grand tort que les armes à feu pourront causer à ce peuple sauvage. Si quelqu'un fait une trape pour prendre les renards, & néglige de la tendre, celui qui l'aura tendue après un certain tems, emporte l'animal qu'il trouve pris au piege. Quand un homme prête son canot, ou quelque outil, s'il s'y fait quelque dommage, le propriétaire n'a pas droit d'en exiger la réparation: aussi n'aiment-ils point à prêter ce qui s'use. Celui qui fait un troc, s'il n'est pas content de l'effet qu'on lui donne en échange, peut rompre le marché & reprendre ce qu'il a livré. L'acheteur qui ne paye pas sur le champ, peut prendre à crédit; mais s'il meurt avant d'avoir acquitté sa dette, le créancier du mort n'ira pas ajouter à l'affliction des parens qui le pleurent, en réclamant ses droits. Cependant après un certain tems, il peut en parler à la famille du débiteur, & reprendre son effet, s'il n'a pas été perdu parmi le trouble & le pillage, qui se font toujours dans la maison où meurt un Groenlandois. Bien plus, quand un homme perd ou brise une chose prise à crédit, personne n'en peut exiger la valeur & le payement.

C'est la police d'une société, bien imparfaite sans doute; mais où il se commet encore moins d'injustices, que dans les états les mieux civilisés, parce qu'il ne se trouve pas tant d'occasions, ni de tentations de crime. Au reste, quand on parle aux Groenlandois de ce qu'il peut y avoir de vicieux & de déraisonnable dans leurs usages, ils répondent comme les gens du monde le plus poli, *c'est la coutume*.

Caractere moral, ou vices & vertus des Groenlandois.

Peut-on dire qu'un peuple qui n'a ni religion, ni gouvernement, ni loix divines, ni loix humaines, ait proprement des vertus? C'est la question que se fait M. Crantz, à lui-même. Mais il semble la décider, en nous annonçant dans le caractere des Groenlandois, des qualités assez louables, pour faire rougir même des Chrétiens. „Je sçais, dit-il, qu'on a reproché des „vices abominables à ce peuple stupide, & que bien des voyageurs en ont „fait le portrait le plus hideux: mais comme chaque objet a deux faces, j'ai „eu le bonheur d'être plus frappé de l'aspect avantageux des mœurs de cet„te nation, que de leur côté le plus défavorable. Cependant j'en rapporterai „le bien & le mal, avec la fidélité qui convient à tout peintre, qui ne veut „que rendre ses tableaux ressemblans: & tel est le but & le devoir d'un hom„me qui raconte ses voyages au public."

En quel sens les Groenlandois sont un peuple sauvage.

On dit que les Groenlandois sont un peuple sauvage; mais ce seroit se faire une fausse idée de ce terme, que d'y attacher celles de l'extravagance & de la cruauté. Ils ne sont à notre égard, que ce qu'étoient pour les Grecs & les Romains, les nations qu'ils appelloient barbares, quoique souvent il y en eût de ce nombre dont les mœurs & les coutumes valoient peut-être, du moins pour le bonheur, les loix grecques & romaines: car les mœurs sont les alimens de la société, dont la plupart des loix ne sont que les remedes. Les navigateurs ont toujours nommé sauvages, les peuples qui, n'ayant point une demeure fixe, errent dispersés dans les bois, mais en troupe, comme certaines especes d'animaux. Ainsi l'on a donné le nom de payens aux idolâtres qui avoient des temples, non dans les cités, mais dans les villages. „Les Groen-

„ landois, dit M. Crantz, loin d'être un peuple féroce, barbare, intraitable, „ sont plutôt doux, paisibles, d'un naturel accommodant, & très-propres à „ tous les arts civils, qui ne demandent qu'un corps robuste & de la patience. „ Ils vivent dans l'état de nature, ou du moins ils jouissent de la liberté qui „ en résulte : ils ne sont point en communauté, mais en société; réunis par la „ rigueur du climat qui les rapproche & les rassemble, sans être liés par les „ conventions qui naissent de la propriété des terres. Ils doivent à la stéri- „ lité même d'un pays qu'ils parcourent, plutôt qu'ils ne l'habitent, la sin- „ gularité de vivre, depuis plus de mille ans peut-être, en peuplade libre & „ volontaire; sans avoir eu besoin de ces constitutions qu'Athenes & Sparte „ durent imaginer pour secouer le joug de leurs propres tyrans, ou des peu- „ ples voisins. En un mot, les Groenlandois n'ont point de maître & n'en „ ont gueres à craindre, trop maltraités sans doute par la nature, pour que „ personne soit tenté de les arracher à ce joug, & de leur en imposer un plus „ dur, sous prétexte d'adoucir leur vie."

Il est certain qu'ils vivent dans la plus étroite pauvreté; si ce mot ne convient pas plutôt à la classe des malheureux qui manquent du nécessaire dans les états riches & policés, qu'à un peuple entier, dont tous les individus jouissent également & sans distinction, des biens communs qui satisfont aux besoins pressans de la vie. Rien ne leur apprend, ou ne leur rappelle leur indigence, non pas même la faim qu'ils éprouvent; parce qu'on s'accoutume à trouver juste, ou nécessaire, tout ce qui vient de la nature. L'indépendance & la sécurité réciproque font toute la félicité des Groenlandois; ils n'en connoissent & n'en imaginent pas d'autre sur la terre. A l'abri de la violence particuliere, ou de l'oppression publique, de la chicane, & surtout de la guerre, qui renferme elle seule tous les maux de la nature réunis à ceux de la société, ils dorment aussi tranquillement sous leurs tentes portatives, qu'un roi dans son palais fortifié. Mais comme ce sont des couleurs locales & des traits brutes & grossiers que l'on demande dans l'histoire physique des peuples sauvages, on glissera sur les portraits étudiés que nous en font les voyageurs Européens, pour ne recueillir que le peu de faits importans à sçavoir, laissant aux moralistes & aux physiciens le soin d'en tirer les résultats propres au but particulier qu'ils se proposent. On doit se souvenir que cette collection de voyages est un magasin pour les connoissances de toute espece, ouvert à toute sorte de lecteurs, & qu'on n'y peut satisfaire l'avidité de quelques-uns, sans tromper la curiosité de tous les autres. Un écrivain est obligé lui-même de sacrifier son goût à cet intérêt général qui ramene chaque homme à ce qui lui convient. Ainsi, quand on aura dit que les Groenlandois n'ont point de terre en propriété, ni de ces biens qui assurent une subsistance permanente, ni de ces mets ou de ces boissons qui provoquent à l'intempérance, ni aucun des arts ingénieux qui font naître & croître la vanité, ni ce sang échauffé par les ardeurs de la zone torride, qui allume l'amour, la jalousie, la violence & la vengeance; on verra dès-lors, que ce peuple engourdi, comme le climat qu'il habite, doit être peu sujet au viol, à l'adultere, au ressentiment & à la colere, rarement capable de tromper ou d'insulter, sans envie & sans avarice, n'ayant rien à garder & à convoiter; moins susceptible d'aversion que d'indifférence pour

les hommes & les choses, point enclin aux querelles, & jamais aux combats, quoiqu'il ne vive que de chasse ou de monstres marins. Aussi sont-ils surpris de certains vices difformes & scandaleux qu'ils observent dans le petit nombre d'Européens qui vivent au milieu d'eux, & quand ils les voient s'abandonner à certains excès, comme les injures & les coups, ils attribuent tous ces desordres aux liqueurs fortes: „ ces pauvres gens, disent-ils, ont perdu l'esprit; „ c'est la mauvaise eau qui les a rendus fous." Tels sont le sang-froid & la décence des Groenlandois; que dans toutes leurs assemblées, même de divertissement, sans le bruit du tambour & les contorsions des danseurs, on les croiroit réunis dans un temple pour le culte divin; tandis qu'ils pourroient prendre les temples & les solemnités religieuses de certains peuples de l'Europe, pour des théâtres de décoration & de musique.

Les Groenlandois sont peu portés au mensonge.

ILS ne disent gueres une fausseté reconnue; c'est-à-dire, que leur ignorance, & la simplicité de leurs mœurs, les rendent d'autant moins enclins au mensonge, qu'ils sont plus sujets à l'erreur. Jamais ils ne tromperont un voyageur qui leur demande la route d'un endroit; ils feront plutôt une partie du chemin avec lui que de l'exposer à s'égarer. Mais d'un autre côté, quand on les accuse de quelque chose de honteux, on ne peut gueres sçavoir d'eux s'ils en sont coupables, tant ils craignent l'infamie. Ce sont des enfans; il faudroit qu'ils crussent le mensonge plus flétrissant que le crime, pour qu'ils détestassent autant l'un que l'autre. Ce seroit les tromper, que de leur donner cette idée. Le mensonge est plus pernicieux que la violence, par la facilité de s'y livrer impunément; mais il est moins odieux en lui-même, & l'utilité que la cour & le monde croient en retirer, permet à peu de gens de s'abstenir d'un vice dont on a fait une vertu de société & un art de gouvernement. On se sert du mensonge comme de l'épée; les grands & les méchans emploient l'un & l'autre à s'élever & à s'avancer aux dépens d'autrui; les gens modérés, & prudens, à se défendre contre les forts & les ambitieux: mais les hommes éclairés & vertueux devroient renoncer à ces deux armes de l'injustice ou de la foiblesse.

Ils nient leurs fautes pour sauver leur honneur; mais n'inventent point de fausseté pour tromper.

LES Groenlandois ont pour maxime, *de sauver les apparences & d'éviter le scandale*. C'est beaucoup pour une nation qui n'est pas civilisée. M. Crantz, en bon missionnaire, leur reproche cette morale des sages du monde, & finit les éloges qu'il fait de ce peuple sans culture & sans culte, en ne lui donnant pour vertus que l'exemption des vices. „ Tout est, dit-il, dicté chez eux par „ un amour-propre naturel à l'homme: s'ils prennent une fille orpheline, c'est „ pour en faire une servante; ils n'ont gueres de compassion pour un homme „ qui meurt de froid & de faim; sans doute trop malheureux eux-mêmes, pour „ verser sur autrui cette pitié qui est la surabondance des sentimens & des se„ cours qu'on se doit à soi-même; mais surabondance inconnue dans un état de „ nature pauvre, ou l'individu peut à peine suffire au soin de sa conservation."

Contradiction apparente dans le portrait qu'on fait de ce peuple.

M. Crantz rapporte ici des choses qui paroissent incompatibles en elles-mêmes, & contradictoires à ses propres récits. „ Si les Groenlandois, dit-il, voient „ en mer un kaiak rouler dans les flots avec le pilote qui s'y attache & se „ débat contre la mort, à moins que cet homme ne soit de leur famille, ou „ de leur petite flotte, ils le laisseront noyer, plutôt que de se déranger de „ leur

„ leur pêche pour le secourir. Si dans la pêche même, les femmes ou les „ enfans les troubloient de leurs cris, ils les jetteroient dans la mer. Mais „ quand ils vont en compagnie, alors il regne entr'eux un commerce de tra- „ vaux, de besoins, & d'utilité réciproque, qui va jusqu'à la commisération „ mutuelle." C'est-là l'homme, soit sauvage ou policé. „ Les enfans, dit- „ il encore, n'ont pas de pitié pour les oiseaux, ni les hommes pour les fem- „ mes; & toute espece douce & tendre n'a point de droits ni d'empire sur ces „ cœurs endurcis & glacés par les horreurs de la nature."

D'un autre côté, le même missionnaire nous assure que l'amour entre les parens & les enfans, est plus fort chez ce peuple que parmi les autres nations. Une mere ne peut perdre son fils de vue, & s'il se noye, elle se noye. Mais pour rabattre de cet éloge, on dit qu'il n'y a rien dans cette affection que les animaux n'égalent ou ne surpassent; d'où l'on conclud que les Groenlandois sont entraînés par cet instinct & ce sentiment que la nature a rendu communs à l'homme, ainsi qu'aux bêtes, & qu'ils ne se conduisent gueres par les lumieres réfléchies de la raison. Ce sont des êtres inconsidérés, qui consument ce qu'ils ont, sans songer à ce qui pourra leur manquer. Tout ce qu'ils voient de nouveau leur plaît, avant qu'ils sçachent l'usage qu'ils en peuvent faire. Enfin on les peint ingrats envers les Européens, & surtout fort obstinés; ce qui cause, dit-on, beaucoup de peine aux missionnaires, qui ne peuvent leur persuader rien par le raisonnement & les voies douces, ni prendre le moindre ascendant sur leur esprit & leur volonté.

Cependant on avoue que ces qualités qui forment le caractere national des Groenlandois, ne sont pas sans exception, & que tous les individus n'y participent pas également. Mais dans ces exceptions, on cite plus d'exemples du mal que du bien; soit que le vice & la misere abondent partout, beaucoup plus que le bonheur & la vertu; soit que la nature abandonne au crime ceux qu'elle expose à mourir de faim; car un désordre physique entraîne presque toujours un désordre moral. Les veuves & les orphelins y éprouvent tous les malheurs attachés à la foiblesse du sexe & de l'âge. Quand un homme meurt, son fils aîné doit hériter de tous les biens paternels, dont le fonds consiste dans une tente & un bateau; mais il est chargé de soutenir sa mere & les autres enfans, qui partagent entr'eux les meubles & les habits. S'il ne survit point de fils d'un certain âge, le plus proche parent du pere devient son héritier, à la charge de nourrir la veuve & les enfans. Mais s'il avoit lui-même un état, c'est-à-dire, la tente & le bateau, qui font le patrimoine d'un Groenlandois, il devroit transporter celui du mort à un étranger, avec les charges; parce que personne ne peut posséder deux bateaux & deux tentes. Quand les enfans sont devenus grands, ils n'ont pas droit de réclamer leur patrimoine, à moins que l'étranger, qui les a adoptés, ne meure lui-même sans enfans, ou ne laisse de jeunes orphelins; car en ce dernier cas, les adoptifs prennent l'héritage des véritables enfans avec la tutelle, ou le soin de les nourrir. Jusques-là tout est dans l'ordre: mais voici, dit-on, le vice de la coutume, au défaut de législation. Aussitôt que les enfans sont grands & reçus au rang de pêcheurs, la veuve qui les a nourris, peut disposer à son gré de tout ce qu'ils gagnent; & cependant si elle avoit abandonné ces enfans sans se-

cours, on n'auroit pû la forcer à les élever: aussi beaucoup d'enfans & de veuves sont exposés à mourir de faim, quand leur situation n'offre pas un intérêt actuel ou prochain à l'attention de ceux qui pourroient en prendre soin.

Tandis qu'une pauvre veuve, sans parens, pleure la perte de son époux, couchée par terre avec ses enfans, ceux qui viennent pour la consoler, ne manquent gueres d'enlever furtivement les meubles du mari: toute sa ressource alors est de gagner le consolateur qui a la plus grande part au pillage; celui-ci la gardera quelque tems, & puis il faudra qu'elle recherche encore la faveur d'un autre homme. Mais à la fin, elle est abandonnée avec ses enfans, à son cruel sort; c'est-à-dire, obligée d'aller vivre d'herbe & de moules, jusqu'à ce que le froid & la faim la délivrent d'une si triste destinée. „C'est-là, „ sans doute, dit M. Crantz, la principale raison qui fait diminuer la nation „ des Groenlandois d'année en année, surtout depuis un certain tems qu'ils „ semblent avoir augmenté leurs besoins au-delà de leurs moyens."

Assassinat & sortilege punis de mort, mais par la vengeance & non par les loix.

Point de crimes qui soient punis de mort, si ce n'est l'assassinat, & le sortilege, dont l'art est quelquefois homicide. Un homme qui porte envie à l'adresse & au bonheur d'un autre pêcheur plus riche que lui, sans toucher à son bien, ira l'attaquer sur mer, renverser son kaiak pour le noyer, ou lui lancer un harpon dans le dos & le laisser périr à la merci des flots. Les amis du mort dissimuleront jusqu'au moment favorable à la vengeance, dussent-ils la couver durant trente ans. Mais s'ils rencontrent par hazard à terre le meurtrier, qui se tient ordinairement sur ses gardes, ils l'attraperont, lui rappelleront en peu de mots son crime, & le lapideront, ou le précipiteront d'une montagne, & de-là dans la mer; ou si la fureur les anime jusqu'à l'excès, ils le mettront en pieces & lui mangeront le cœur ou le foye, pour ôter, disent-ils, le courage à ses parens de venger sa mort sur eux. Car ces vengeances sont constamment héréditaires, & se perpétuent entre les familles, & même entre voisins; à moins que le premier auteur du crime qu'on poursuit, ne fût un scélérat désavoué de sa famille.

Avec les prétendus sorciers, les formalités sont encore plus abrégées. Quand une femme, qui n'a d'ailleurs que de la charlatanerie & de la ruse, a passé pour sorciere, quoiqu'elle s'en défende; si un homme a perdu son fils, ou n'a rien pris à la chasse, le jongleur qu'on va consulter, en rejette la faute sur cette pauvre femme; & si elle n'a point quelque brave homme dans sa famille, qui prenne son parti, tout le canton se réunit pour la lapider, la jetter dans la mer, ou la hacher en pieces. La crainte & l'horreur des sorciers, sont quelquefois si furieuses, qu'un homme poignardera sa mere ou sa sœur, s'il les croit adonnées aux maléfices, & personne ne lui reprochera cet horrible attentat. Mais les malheureuses victimes de leur supercherie, ne pouvant plus éviter la mort, vont souvent d'elles-mêmes se plonger dans l'océan, afin de se derober aux lances qui les poursuivent, & pour ne pas devenir la proye des corbeaux affamés.

Après avoir ainsi présenté le tableau moral des peuples du Groenland, sous les points de vue où leurs qualités sont le mieux balancées, M. Crantz avoue que ces payens méritent, à plusieurs égards, la préférence sur les chrétiens corrompus, qui sont cependant le plus grand nombre des Européens. „ Il

„ eſt vrai, dit-il, que s'il y a beaucoup de vices qu'ils n'ont pas, c'eſt uniquement par le défaut d'occaſion ou d'exemple, ou parce que le reſpect humain les retient: mais il eſt toujours honteux pour nous de voir que des hommes ſauvages obéiſſent mieux à la lumiere incertaine d'une raiſon à peine ébauchée, & ſe conduiſent plus ſagement, que des chrétiens éclairés du flambeau de l'évangile. La nature leur ſuffit pour avoir des vertus dignes de l'homme, & pour fuir certains vices ſcandaleux & deshonorans." Mais, diſons mieux, c'eſt la nature elle-même qui fait leurs vertus & leurs vices, par le genre de vie laborieux & miſérable, où elle les a condamnés; ou du moins leurs vices & leurs vertus ne ſont gueres de leur choix, faute d'objets ſur leſquels ils puiſſent exercer leurs paſſions & leur liberté.

De la religion, ou ſuperſtition des Groenlandois.

Un peuple ignorant & qui ne penſe point, libre dans toutes ſes actions & ſes opinions, doit croire toutes ſortes d'erreurs en fait de religion, ou ne rien croire. Tels ſont les Groenlandois, qui n'ont ni dogme, ni culte d'aucune eſpece. Des gens de mer, preſque auſſi groſſiers qu'eux, ont imaginé qu'ils adoroient le ſoleil, & faiſoient des ſacrifices au diable. Mais cette mépriſe vient de ce qu'ils les voyoient dès le matin, obſerver le ſoleil & l'horiſon ſur des hauteurs, pour juger du tems; & de ce qu'on a pris pour des traces d'autels & de ſacrifices, des places quarrées couvertes de pierres, de reſtes de charbon & d'oſſemens; tandis que ce n'étoit que l'emplacement des tentes où ce peuple campe l'été, pour y dormir & faire ſa cuiſine. Loin d'avoir des cérémonies & des pratiques religieuſes, l'idée de Dieu ſembloit fort loin de leur eſprit, quand les premiers miſſionnaires Danois ſont allés leur parler de l'Etre ſuprême. Le nom de la Divinité n'étoit pas même dans leur langue. Leur demandoit-on qui a fait le ciel & la terre; ils répondoient, *nous n'en ſçavons rien*, ou *nous ne le connoiſſons pas;* ou *ce ſera, ſans doute, un être habile & puiſſant.* Ou bien ils diſoient, *les choſes ont toujours été ce qu'elles ſont, & demeurent dans le même état.* Cependant les miſſionnaires penſent que ce peuple avoit au fond de l'ame une notion obſcure de la Divinité; notion fauſſe, erronnée & ridicule, mais qui prouve toujours, diſent-ils, qu'il doit y en avoir une vraie.

Les Groenlandois n'ont point de culte.

Ils ne croient pas à la ſpiritualité de l'ame.

Quant à l'ame, il y a des Groenlandois qui ne croient pas que dans l'homme elle ſoit autre choſe que dans les animaux, ni qu'elle ſurvive à notre corps. Mais ceux qui penſent ainſi, ſont des gens brutaux & ſtupides, dont le reſte de la nation ſe moque, ou des libertins de mauvaiſe foi, qui cherchent à tirer du profit de leur doctrine. Cependant on ne voit pas ce qu'ils peuvent y gagner chez un peuple qui n'a ni riches, ni grands, ni de ces tyrans intéreſſés à mépriſer les remords. D'autres croient que l'ame eſt un ſecond principe dans l'homme; mais matériel comme le corps, diviſible, capable d'acquérir, de perdre & de recouvrer. Ils imaginent même qu'elle quitte le corps, & vit à part; & cette idée leur vient ſans doute de ce qu'ils penſent à leur pays natal, quand ils en ſont éloignés; car alors, ſelon eux, leur ame doit être aux lieux dont elle s'occupe, & le corps dans ceux qu'il habite. D'autres matérialiſtes donnent à l'homme deux ames; c'eſt l'ombre & le ſouffle de chaque individu. Pendant la nuit, l'ombre s'envole du corps & va chaſſer, danſer & ſe réjouir: ils regardent donc les ſonges comme une ab-

Fauſſe opinion des Groenlandois ſur la nature de l'ame.

sence de l'ame fugitive, qui va où il lui plaît, soit durant le sommeil, ou durant les maladies. Cette opinion est entretenue par les devins, ou enchanteurs, qui s'attribuent le pouvoir de rappeller une ame que la fievre ou la folie tient absente de son corps, & de changer l'ame d'un homme malade avec celle d'un lievre, d'un renne, d'un oiseau, d'un enfant. C'est ainsi qu'ils réparent les pertes ou les maladies des ames, par des échanges ou par la transmigration: car les Groenlandois ont aussi le dogme de la métempsycose. Que cette opinion soit ancienne, ou nouvelle chez eux, on a remarqué qu'elle étoit utile aux malheureux. Les pauvres veuves s'en servent pour attirer des secours à leurs enfans abandonnés. Quand un pere a perdu son fils, une veuve lui persuadera que l'ame de ce fils vient de passer à l'un de ses enfans, qu'elle a eu sans doute, après la mort de celui qu'il s'agit de remplacer: & dès-lors le pere affligé se fait un devoir d'adopter cet étranger, & prend dans sa maison l'enfant & la mere dont il se croit parent, par la transmigration. De tous les dogmes inventés par les hommes, il n'en est point de plus ingénieux, de plus consolant, ni même de plus favorable à la société, que celui de la métempsycose. Heureux encore les peuples, qui n'ayant point vu la lumiere de la révélation, ont confiance à cette douce erreur!

Ils croient à la métempsycose.

LES Groenlandois les plus sensés, dit-on, mais qui ne sont pas, à beaucoup près, le plus grand nombre, croient une ame spirituelle, qui ne se nourrit point des mêmes alimens que le corps, qui survit à la corruption de ce moule fragile; mais se soutient, on ne sçait comment. De cette idée d'immortalité naît la croyance d'une vie à venir qui ne finira jamais; & c'est sur ce genre de vie éternelle, que s'exercent la bizarrerie & la liberté des opinions.

Elysée des Groenlandois.

COMME les Groenlandois tirent de la mer, la meilleure partie de leur subsistance; ils placent leur élysée au fond de l'océan, ou dans les entrailles de la terre, sous ces voûtes & ces rochers qui servent de digues & de soutien aux eaux. Là, disent-ils, regne un été perpétuel, (car ils ne connoissent pas de printems) le soleil n'y laisse pas entrer la nuit; les eaux y sont toujours claires; tous les biens y abondent; c'est-à-dire, les rennes, les poules d'eau, les poissons: mais surtout les chiens & les veaux de mer s'y pêchent sans aucune peine, & tombent tous vivans dans les chaudieres toujours bouillantes. Mais, pour arriver à ces demeures fortunées, il faut l'avoir mérité par l'adresse & la constance au travail; c'est la premiere vertu des Groenlandois: il faut s'être signalé par des exploits à la pêche; avoir dompté les baleines & les monstres marins; avoir souffert de grands maux: avoir péri dans la mer, (car c'est le champ d'honneur) ou en travail d'enfant. Les ames n'abordent pas en dansant à cet élysée, mais doivent s'y glisser pendant cinq jours le long d'un rocher escarpé, tout hérissé de pointes & couvert de sang. On doute si cette opinion n'est pas restée aux Groenlandois de quelqu'idée de purgatoire, que les Européens y apporterent, il y a neuf ou dix siecles. Les ames qui doivent acheter l'élysée par un si rude voyage dans le cœur de l'hiver, portées sur les aîles de la tempête qui les précipite, courent le risque d'éprouver en route une seconde mort qui seroit suivie de l'anéantissement: c'est ce que les Groenlandois craignent le plus. Aussi la commisération pour ces ames souffrantes, fait que les parens d'un mort sont pendant cinq jours obligés de s'ab-

Les uns le placent dans la mer, ou dans les antres de la terre.

ſtenir de certains alimens & de tout travail bruyant, ſi ce n'eſt celui qu'exige abſolument la pêche; de peur de troubler, de fatiguer, ou même de faire périr l'ame qui eſt en route pour l'élyſée.

Les autres mettent leur paradis dans les cieux.

D'autres placent leur paradis dans les cieux, au-deſſus des nuages. Il eſt ſi facile à l'ame de voler aux aſtres, que dès le premier ſoir de ſon voyage elle arrive à la lune, où elle danſe & joue aux boules avec les autres ames. Car les phoſphores du nord, ne ſont à l'imagination des Groenlandois, que la danſe des ames. Elles ont leurs tentes autour d'un grand lac, où foiſonnent le poiſſon & les poules d'eau. Quand ce lac déborde, la terre a des pluyes, & s'il rompoit ſes digues, elle éprouveroit un déluge univerſel. On voit que tous les peuples ignorans & ſauvages, ſont prêts à imaginer les mêmes rêveries ſur la cauſe des grandes cataſtrophes du monde. Cependant M. Crantz eſt porté à croire que ces fables ne ſont qu'un reſte défiguré de la religion juive, que la tradition a fait circuler & voyager juſqu'aux poles.

Les partiſans de l'élyſée ſouterrain, diſent que le paradis céleſte eſt fait pour les méchans & pour les ſorciers, dont les ames maigriront ou mourront de faim dans les eſpaces vuides de l'air, ou qu'elles y ſeront perpétuellement infeſtées & harcelées par des corbeaux, ou qu'elles n'y auront ni paix ni treve, emportées dans les cieux comme par les aîles d'un moulin. Les partiſans du paradis prétendent qu'ils n'y manqueront jamais de nourriture, parce qu'on y mange des têtes de veau marin, qui renaiſſent ſans doute de la digeſtion, car elles ne ſe conſument point. Les ſages du Groenland ſe moquent des deux ſectes, & ſe contentent de dire qu'ils ne ſçavent point quelle ſera la nourriture, ni l'occupation des ames après cette vie; mais qu'elles habiteront certainement une demeure de paix. Ceux d'entr'eux qui croient un enfer, le placent dans les régions obſcures de la terre, où la lumiere & la chaleur n'entrent jamais; ſéjour livré aux remords & aux inquiétudes. C'eux-là, retenus par la crainte de ces peines, menent une vie réguliere & irréprochable.

D'autres diſent qu'ils ignorent le ſéjour du paradis & de l'enfer.

Ce ſont à peu près les idées de religion, qu'on retrouve chez les peuples de l'Amérique & les Tartares de l'Aſie. Les Groenlandois leur reſſemblent par les mœurs, les uſages & les opinions; ce qui prouveroit que ce peuple ſort anciennement de quelque horde ou troupe errante des deux autres nations. Mais on obſerve que plus on approche du nord, & plus les opinions, ainſi que les traits du viſage, ſe défigurent & s'éloignent de leur origine primitive. On croit auſſi reconnoître quelques traces de la religion des Européens, dans les opinions des Groenlandois, ſur la création & la fin du monde, & ſur le déluge. Il eſt probable qu'ils les tiennent des Norwégiens. Le premier homme, diſent-ils, ſortit de la terre; la premiere femme, du pouce de l'homme; & de ces deux êtres tout le genre humain. L'homme introduiſit toutes les autres choſes dans le monde, & la femme y fit entrer la mort, en diſant de tous ſes enfans, *il faut bien qu'ils meurent, pour faire place à leur poſtérité.* Un Groenlandois prit des copeaux d'un arbre, les jetta par-deſſous la jambe dans la mer, & les poiſſons remplirent l'océan.

Fable des Groenlandois ſur la création.

Sur le déluge.

Dans la ſuite des tems, le monde fut noyé par le déluge; un ſeul homme ſauvé des eaux, frappa la terre de ſon bâton; il en ſortit une femme, & le monde fut repeuplé. Une des preuves exiſtantes du déluge univerſel, ce ſont,

disent les Groenlandois, les débris de coquillages & de poissons, qu'on trouve bien avant dans la terre à une profondeur où l'homme n'habita jamais, & des os de baleine qui couvrent les montagnes les plus élevées. Si M. Crantz ne prête pas ici ses propres idées aux Groenlandois, ce peuple qui ne voit, pour ainsi dire, que la mer, qui ne vit que sur cet élément & des productions de l'océan, qui n'a jamais connu d'autre terre que la sienne dont il apperçoit aisément les bornes, un tel peuple doit croire que la mer a couvert toute la terre.

Sur la fin du monde & sa renaissance.

Après une longue révolution de siecles entassés, le genre humain disparoîtra de la face du monde; le globe terrestre sera dissous & mis en pieces, mais enfin il sera purifié du sang des morts, par une vaste inondation. Un vent séchera cette poussiere bien lavée, la ramassera dans les airs, & la remettra dans une forme plus belle qu'auparavant. Dès-lors on ne verra plus de rochers nuds & décharnés, & toute la terre ne sera qu'une plaine riante, toujours couverte de verdure & de délices. Les animaux renaîtront pour peupler ces campagnes. Quant aux hommes, l'Etre d'*en-haut* soufflera sur eux, & ils revivront. Quel est cet Etre d'en-haut? Les Groenlandois n'en sçavent rien. Mais ce peuple qui se croit le premier-né de la terre, dit que les Européens sont issus de petits chiens, dont une Groenlandoise accoucha, & qu'elle mit à la merci des flots dans un soulier. „Si l'on écoute ce peuple „ idiot, dit M. Egede, c'est pour cela que nous aimons tant la navigation, & „ que nous donnons à nos vaisseaux la forme d'un soulier."

Quoique les fables des nations soient en général fort absurdes, & ne prouvent pour la plupart, que la folie ou la sottise de l'esprit humain, il est utile cependant de rapporter ces erreurs dans l'histoire de l'homme, qui seroit fort courte, si l'on en retranchoit la liste de ses extravagances. Les rêveries de la superstition qui paroissent ridicules, ou même ennuyeuses, à ceux qui les considerent éparses & isolées, deviennent une source d'instructions pour l'homme éclairé. Car, en les comparant & les rapprochant, il y trouve une ressemblance & des rapports si frappans, qu'il ne peut manquer d'en découvrir l'origine & de voir mille erreurs naître d'une seule, qui prend toutes les modifications, que les variétés du climat, & la succession des tems & des événemens, doivent y apporter.

Esprits supérieurs & inférieurs.

Les Groenlandois imaginent des esprits *supérieurs & inférieurs*, qui ressemblent aux dieux de la premiere & de la seconde classe, qu'adoroient les peuples sçavans de l'antiquité. Parmi les esprits d'en-haut, il en est deux qui dominent dans le monde, l'un bon, l'autre méchant; le bon principe s'appelle *Torngarsuk*. C'est lui que les angekoks, ou devins du Groenland, vont consulter, disent-ils, dans son empirée souterrain, sur la température des saisons à venir. Sa figure est un problême; les uns disent qu'il n'a point de forme, d'autres qu'il est comme un grand ours; quelques-uns le font de la taille haute d'un homme avec un seul bras; quelques autres aussi petit que le doigt. Il est immortel; mais il peut être tué, si quelqu'un lâche un vent dans la maison où le magicien l'évoque. Cela veut-il dire qu'il suffit de se moquer des sorciers, pour chasser les esprits? Le mauvais principe est un esprit femelle, mais anonyme. C'est, disent les Groenlandois du nord, la fille

Torngarsuk, ou le bon principe.

Mauvais principe.

d'un puissant angekok, qui sépara l'isle de Disko, du continent où elle étoit jointe, près de Balls-river, & la poussa deux cents lieues plus loin vers le pole. Cette Proserpine habite sous la mer dans un vaste palais, où sa puissance magique enchaîne tous les animaux de l'océan. Dans la cuve d'huile, qui entretient sa lampe, nagent tous les oiseaux aquatiques. Les portes de son palais sont gardées par de terribles chiens de mer qui rampent à l'entrée: mais le seuil en est encore défendu par une espece de Cerbere qui ne dort que le tems d'un clin-d'œil, & ne peut être surpris. Quand les Groenlandois éprouvent la famine sur mer, ils députent & payent un angekok, pour aller appaiser la malignité *femelle*. Son esprit familier le guide à travers le sein des mers & de la terre. Il passe par la région des ames heureuses qui vivent dans la gloire & les plaisirs. Ensuite il arrive aux bords du vaste abîme, à l'entrée duquel une petite roue, unie comme la glace, tourne avec une incroyable vîtesse. Alors l'esprit familier prend le prophete par la main, & glisse avec lui le long d'une corde suspendue dans l'abîme; c'est ainsi qu'ils passent au milieu des veaux marins, dans le palais de la furie. Dès qu'elle voit ces intrus, elle s'agite, écume & frémit de colere; elle met le feu aux aîles de quelques poules d'eau. L'odeur de la fumée suffoque l'angekok & son guide, qui se rendent prisonniers de la divinité. Mais bientôt ces héros la saisissent avant qu'elle ait vomi tous les poisons de sa rage, la tiennent par les cheveux, & lui arrachent tous les caracteres magiques dont le pouvoir caché retenoit les habitans de la mer au fond de ses abîmes. Dès que ce charme est rompu, les captifs remontent à la surface de l'océan, & le champion retourne sans peine & sans danger vers la flotte de pêcheurs, qui l'avoient député.

Caractere du mauvais principe, esprit femelle sans nom.

Les Groenlandois n'aiment point l'*esprit femelle*, parce qu'il leur fait plutôt du mal que du bien; ils ne le craignent point, parce qu'ils ne le croient pas assez méchant pour se faire un plaisir de tourmenter les hommes: mais, disent-ils, il se plaît à garder la solitude dans son palais de délices, & l'environne de dangers, pour empêcher qu'on ne vienne l'y troubler. Cet esprit femelle n'est qu'un esprit mélancolique, qui fuit les hommes, au lieu que l'esprit méchant les poursuit. *Le bon principe* ne les défend pas toujours: cependant les Groenlandois aiment le leur; & quand les Européens leur parlent de Dieu, les sauvages croient que c'est de leur Torngarsuk, quoiqu'ils n'attribuent pas à celui-ci la création & l'empire de toutes choses. Du reste, ils ne lui adressent ni culte, ni priere; pensant qu'il est trop bon pour attendre des vœux & des offrandes: mais par une inconséquence, que M. Crantz n'explique pas, ils ont la coutume dans leur chasse, ou leur pêche, de mettre auprès d'une grande pierre, un morceau de la graisse, ou de la peau de l'animal qu'ils prennent, & sur-tout de la chair du premier renne qu'ils auront tué; & quand on leur demande la raison de cet usage, ils répondent, qu'ils le tiennent de leurs peres qui le pratiquoient pour être heureux dans leurs entreprises.

Elémens peuplés d'esprits invisibles.

Les Groenlandois entraînés par cette foiblesse, qui semble être naturelle à l'homme de multiplier les êtres invisibles, ont peuplé d'esprits tous les élémens. Ils en ont dans l'air qui attendent les ames au passage, pour leur arracher les entrailles, & les dévorer: mais ces esprits sont maigres, tristes, noirs

& ténébreux comme le Saturne des Grecs. Ils en ont dans l'océan qui tuent & mangent les renards, quand ils viennent pour attraper du poisson sur les bords de l'eau. Ils ont des esprits ignés qu'ils voient voler dans les phosphores ou feux follets. Ces esprits habitoient la terre avant le déluge, & quand elle fut submergée, ils se métamorphoserent en flamme, & se retirerent dans le creux des rochers. On les accuse de dérouter & d'égarer les hommes qui vont rejoindre leurs camarades; mais pourtant ces esprits ne sont point malfaisans. Il y a des génies pour les montagnes; les uns sont des géans de douze pieds de taille; les autres, des pygmées qui n'ont qu'un pied de haut, mais très-ingénieux, dit-on au Groenland, car ils ont appris aux Européens tous les arts qu'ils possédent. Il y a des *esprits d'eau douce:* ainsi quand les Groenlandois rencontrent une source ou fontaine inconnue, un angekok, ou, en son absence, le plus ancien de la troupe, doit boire le premier de cette eau nouvelle, pour la délivrer des esprits malins. Cette engeance est répandue partout: si les femmes qui ont de petits enfans, ou qui sont dans le deuil, tombent malades après avoir mangé de certains mets, elles s'en prennent aux esprits des substances comestibles, qui les ont poussées à passer les bornes & les régles de l'abstinence. Les Groenlandois reconnoissent une sorte de Mars. Il a pour cortege les esprits de la guerre, qui sont ennemis du genre humain, & qui habitent, disent ils, à l'orient de leur pays; c'est de-là que les Norvégiens aborderent à la côte orientale du Groenland. Ce pays a son Eole qui préside aux glaces, & commande au beau tems. Le soleil & la lune ont aussi leurs esprits tutélaires, qui furent autrefois des hommes, si l'on en croit la vanité du peuple Groenlandois, ou plutôt la charlatanerie de ses devins. Ceux-ci font mille contes de spectres & de phantômes, qui semblent forgés pour nuire aux hommes en épouvantant les oiseaux & les poissons. Il n'y a que les angekoks qui les voient, & pour les mieux voir, ils vont à la chasse les yeux bandés, prennent ces spectres, les mettent en pieces, ou les mangent. C'est ainsi que l'imposture s'éleve une empire fantastique dans la timide imagination des hommes, pour y créer & détruire des êtres au gré de l'intérêt, pere des crimes & des mensonges.

Angekoks, devins, sorciers & médecins du Groenland.

LES magiciens du Groenland se disposent par des épreuves à l'initiation; c'est-à-dire à converser avec un des esprits qui habitent les élémens: car il faut en avoir nécessairement un à sa disposition pour être angekok, ou réputé magicien. Ils se retirent donc loin du commerce des hommes, dans quelque hermitage ou solitude, occupés à de profondes méditations, & demandant à Torngarsuk de leur envoyer un de ces esprits subalternes. Enfin à force de jeûnes, de maigreur & de contemplation, l'aspirant parvient à se troubler l'esprit jusqu'à voir des phantômes & des monstres bizarres qui lui apparoissent. Il croit que ses rêveries sont les esprits qu'il cherche, & dans l'effervescence de son imagination, son corps s'ébranle & s'excite à des convulsions qu'il chérit & qu'il travaille à fomenter de plus en plus. Ceux qui s'adonnent dès leur jeunesse à l'art des convulsions, sous la direction de quelque maître consommé dans ce métier lucratif, sont initiés à peu de frais & sans peines. Quand on veut invoquer Torngarsuk, il faut s'asseoir sur une pierre, & lui adresser sa priere. A son apparition, l'adepte effrayé tombe mort, & reste trois jours en

Comment ils sont initiés.

en cet état.* Ensuite le *grand esprit* le ressuscite, & lui donne un génie familier, qui l'instruisant de la science & de la sagesse utiles à sa profession, le conduit dans les cieux & les enfers, en très-peu de tems.

Histoire du Groenland.

Mais ce voyage ne peut se faire avant l'automne: c'est la saison la plus favorable pour voyager au ciel; parce qu'on y peut monter alors par la commodité des arcs-en-ciel. D'un autre côté, les nuits de l'hiver & ses longues ténebres sembleroient bien propres à ce pélérinage, d'autant plus que la région des nuages qu'on compte pour le premier ciel, est alors fort voisine de la terre. Quoi qu'il en soit, le nouvel angekok commence par battre du tambour, faisant toutes sortes de contorsions & de grimaces, pour arriver à l'enthousiasme par l'épuisement de ses forces. Ensuite il s'approche de la porte de la maison, prie quelqu'un de lui lier la tête entre les jambes, & les mains derriere le dos avec une corde; ordonnant que toutes les lampes de la maison soient éteintes & les fenêtres fermées. Car l'œil de l'homme ne doit pas être témoin de son entrevue avec l'esprit; personne ne doit se remuer, ni même se gratter la tête, de peur que l'esprit n'en soit troublé, c'est-à-dire, que la friponnerie ne soit découverte. Après que l'inspiré a commencé à chanter, accompagné des voix de l'assemblée en chœur, il soupire, souffle, écume avec un grand bruit & des gémissemens, conjurant son esprit de descendre ou de monter à lui. Si l'esprit est sourd à ses cris & ne vient point, l'ame de l'inspiré va le chercher. Pendant qu'elle s'envole, l'homme est tranquille quelque tems; puis il s'anime & s'exalte insensiblement jusqu'aux éclats de joie, qu'il accompagne pour l'ordinaire d'un certain sifflement qui, dit M. Crantz d'après un témoin oculaire, est semblable au gazouillement des oiseaux qui voleroient en troupe sur un toît, & de-là dans la maison. Mais si l'esprit se rend aux vœux de l'inspiré, il s'arrête au seuil de la porte. L'angekok s'entretient avec lui de tout ce que les Groenlandois veulent sçavoir. On entend directement les deux voix des interlocuteurs, l'une en dehors & l'autre en dedans de la maison. La réponse de l'esprit est toujours obscure. Les auditeurs tâchent de l'interpréter, & s'ils n'en peuvent venir à bout, ils prient l'esprit d'en donner à son inspiré une explication plus claire. Quelquefois un autre esprit s'en mêle pour embrouiller l'oracle; de façon que ni l'angekok, ni son auditoire, n'y comprennent rien. Mais la solution, ou le sens de l'énigme, est alors si équivoque, que l'honneur de l'inspiré reste toujours à couvert, si la prédiction n'est pas accomplie.

Comment ils évoquent, ou consultent les esprits.

Que si la mission est d'une certaine importance, il s'envole avec son esprit au royaume des ames, où il est admis à conférer avec un des sages fameux, pour sçavoir quelle sera la destinée du malade qui l'envoye chercher une nouvelle ame, ou la santé. Quelquefois l'inspiré descend vers la divinité des enfers, où il met en liberté les animaux enchantés par la magie de cette Circé. Mais bientôt il remonte avec des cris terribles, & battant du tambour; car il a trouvé le moyen de se dégager de ses liens: c'est alors que, prenant l'air d'un homme fatigué de son voyage, il débite une longue histoire de tout ce qu'il y a vu & entendu; puis finissant par une chanson, il fait le tour de l'assemblée & donne sa bénédiction avec un aspersoir. C'est la fin du mystere;

on rallume les lampes, & l'on voit l'angekok couché par terre, & si harassé qu'il ne peut plus parler.

Au reste, tous les Groenlandois ne réussissent pas à cet art divin des inspirations: quand un homme a appellé dix fois son esprit au son du tambour, sans aucun succès, il doit renoncer au métier de prophête. S'il réussit un certain tems de suite, il peut aspirer au premier rang de cette espece de sacerdoce. Alors il lui suffit de prophétiser dans une chambre noire, sans se faire lier le cou ni les pieds. Il adresse ses vœux à l'esprit par des chants & des coups de tambour: si l'esprit le juge digne d'être exaucé, ce qui n'arrive pas toujours, un ours blanc vient traîner l'inspiré par les pieds dans la mer, où ce bienheureux est dévoré par un autre ours & un lion marin. Mais peu de tems après, ces monstres le vomissent dans sa chambre obscure, & l'esprit monte du sein de la terre, pour ressusciter le corps de l'inspiré. Cet homme est alors archi-magicien.

Caractere de ces angekoks, imposteurs ou fanatiques.

Un artifice aussi grossier se trahit de lui-même: les missionnaires chrétiens voient la fraude trop à découvert, pour soupçonner que le diable y puisse avoir quelque part. Ces devins ne sont pas non plus de purs charlatans; ce sont ou des gens d'une certaine habileté, ou des enthousiastes dupes de leur imagination, ou des imposteurs effrontés. Parmi ces angekoks, il y a des especes de sages qui ont quelques connoissances de la nature, soit qu'ils les tiennent des leçons de leurs prédécesseurs, ou de leurs propres réflexions: ils jugent assez sûrement du tems favorable ou contraire à la pêche, & sçavent prédire d'avance au peuple le bonheur ou le malheur qui peut venir des circonstances locales & momentanées de ses entreprises. Avec les malades ils ont une routine assez sûre, ou bien l'art de les flatter & de les amuser par de vaines paroles, ou par des remedes, dont un peu de charlatanerie est le premier ingrédient. Tant qu'ils esperent de les guérir, ils y procedent par un régime, ou une diete qui n'est pas absolument ridicule. Quand le raisonnement & la pratique leur ont donné un certain crédit, on suit aveuglement leurs conseils. En un mot, les angekoks sont les gens d'esprit, les médecins, les casuistes, les philosophes & les théologiens du Groenland; titres assez incompatibles en bien d'autres pays.

Quand un Européen entre sérieusement en conférence avec ces sortes de devins, ils avouent qu'ils n'ont point eu d'apparitions, ni de conversation avec les esprits, & ne se vantent point de faire des miracles; mais ils alleguent, en faveur de leur profession, la tradition de leurs peres, qui certainement, disent-ils, ont eu des révélations, ont opéré des guérisons extraordinaires & fait des choses prodigieuses. Pour nous, ajoutent-ils, nous devons recourir aux visions & aux convulsions, pour donner du poids à nos discours, & de la vogue à nos opérations parmi le peuple simple & grossier.

Il y a cependant de ces devins qui, même après avoir embrassé le Christianisme, ont assuré qu'ils étoient tombés de bonne foi dans cette profession d'imposture, séduits par de fausses visions que la chaleur du sang & du cerveau leur présentoit pour des révélations, & dont ils sortoient avec l'esprit frappé comme d'un songe violent. On sçait que la force de l'imagination peut pro-

duire de femblables prestiges; & que les peuples ignorans s'affectent vivement des fonges auxquels ils font d'ailleurs très-fujets: car la fuperstition enfante les fonges qui nourriffent leur mere. Les Groenlandois nouvellement baptifés, à qui l'on enfeigne que le diable étend & exerce fa puiffance jufque fur la terre, difent à la vérité qu'il peut fe mêler des opérations de leurs devins; mais qu'en général il y entre bien plus de fupercherie que de fortilege.

Histoire du Groenland.

Maléfices & guérifons.

Ces prétendus magiciens ne manquent pas de faire accroire qu'ils peuvent ôter ou laiffer des maladies, enchanter & défenchanter les fleches des chaffeurs, évoquer les efprits bienfaifans & chaffer les fpectres. C'eft ainfi qu'ils fe font craindre, refpecter, & payer pour le bien ou pour le mal qu'ils fe prétendent capables d'attirer fur les hommes. Quand ils approchent d'un malade, s'il a la patience de les écouter, ils lui marmottent des paroles, ou lui foufflent au vifage, pour le guérir ou lui donner une ame en fanté. Pour fçavoir s'il doit fe remettre ou mourir de fa maladie, ils lui attachent autour de la tête une corde, à travers laquelle ils paffent un bâton, puis ils lui foulevent la tête & la laiffent retomber: s'ils la trouvent légere, le malade guérira; pefante, il mourra. Veulent-ils deviner fi un homme embarqué qui n'eft pas revenu dans fa maifon au tems où l'on s'attendoit à l'y revoir, eft mort ou vivant, ils foulevent de la même façon la tête de fon plus proche parent, & mettant un vafe d'eau fous lui, ils regardent dans un miroir & devinent fi l'homme abfent eft fubmergé avec fon kaiak, ou s'il y rame tranquillement affis & fans danger. De même, ils citent l'ame d'un homme qu'ils veulent tourmenter d'un maléfice, à comparoître devant eux dans une chambre noire; ils la percent d'une pique, & l'homme doit périr d'une mort lente. Mais ces fortileges malfaifans appartiennent de préférence aux vieilles femmes qui n'ont pas d'autre moyen de vivre. Une branche de leur art menfonger eft de prétendre defenfler & guérir ceux qu'elles ont enforcelés, en tirant de leurs jambes enflées des morceaux de chair ou de cuir qu'elles ont foin de cacher dans leur bouche, avant de fucer la playe ou l'enflure.

Ces mauvais jongleurs ont enfin décrédité leur profeffion, furtout depuis que les miffionnaires en ont dévoilé le groffier artifice, & quelques Groenlandois eux-mêmes en font défabufés, au point qu'un d'entr'eux prit une fois un angekok durant fon prétendu voyage aux enfers, & l'emporta dans fa maifon comme un chat dérobé. Malgré cela le peuple qui croit avoir obfervé l'accompliffement de plufieurs prophéties & la guérifon de beaucoup de malades par l'entremife des angekoks, s'obftine toujours à croire leur art divin & furnaturel. Mais ce qui l'endurcit le plus dans ce fol entêtement, c'eft le courage de ces devins, qui plutôt que de s'avouer dupes ou trompeurs, ont mieux aimé mourir martyrs, difoient-ils, de l'infpiration & des vérités céleftes. D'ailleurs, ceux des Groenlandois qui rient de la confiance du peuple en ces illufions, ne laiffent pas de fuivre les ordonnances ridicules de ces forciers médecins, fous prétexte que fi elles ne font aucun bien, elles ne peuvent faire du mal; raifon de crédulité qui de tout tems donna du crédit aux plus folles erreurs.

Régime de charlatanerie.

Ces ordonnances ne confiftent qu'en des régimes indifférens, ou bien en des amulettes. Le régime fe prefcrit aux gens en fanté, comme aux malades.

Quand un homme meurt, ceux qui se portent bien, doivent s'abstenir de certains alimens & de certains travaux. S'ils ont touché le cadavre du mort; qu'ils jettent les habits qu'ils avoient alors. Les femmes en couche, si l'on en croit les devins, ne doivent pas manger au grand air; personne ne peut boire dans leur coupe, ni allumer la mêche de leur lampe, ni elles-mêmes ne doivent rien faire cuire. Elles mangeront d'abord du poisson, puis de la viande; mais toujours de la chasse ou de la pêche de leur mari. Celui-ci ne doit ni travailler, ni rien faire durant quelques semaines, si ce n'est pour le besoin extrême; de peur que l'enfant ne meure. On prétend que ces ordonnances sont d'utiles précautions pour la santé de la mere ou de l'enfant; mais les mœurs & le tempérament des Groenlandois ne permettent gueres d'imaginer tous ces ménagemens, à moins qu'on ne les ait jugés nécessaires pour favoriser ou conserver la population trop peu secondée par le climat.

Amulettes.

QUANT aux amulettes, elles sont en si grand nombre, que chacun se moque de celles d'un autre. C'est ordinairement un morceau de bois, de pierre ou d'os, un bec ou un ongle d'oiseau, qu'on se pend au col; ou bien quelques pieces de cuir qu'on s'attache autour du front, du bras, ou sur la poitrine. Ces reliques sont faites pour préserver des esprits, des maladies ou de la mort, ou pour garantir les enfans de la peur; mal qui, s'ils ne l'avoient pas, leur viendroit du remede. Les Groenlandois prétendent encore que ces amulettes portent bonheur, & lorsqu'ils veulent attirer sur leurs enfans des talens & de l'industrie, ils prient un Européen de souffler sur eux l'esprit de son pays, ou de permettre qu'ils attachent à ces petites créatures un morceau de ses habits ou de ses vieux souliers. Quand on s'embarque pour la pêche de la baleine, non seulement il faut éteindre toutes les lampes dans les tentes, de peur de blesser l'odorat fin & délicat de la baleine, mais les kaiaks sont aussi chargés d'amulettes, comme les pêcheurs, pour être préservés du naufrage. Cependant ils n'y sont que plus exposés par la folle confiance & la témérité que ces vaines sauvegardes inspirent aux hommes. „ Mais, dit M. Crantz à la „ fin de ce chapitre, nous autres Européens, n'avons-nous point aussi nos „ amulettes? n'avons-nous rien qui sente le Groenlandois?"

Des connoissances des Groenlandois.

ON n'attend pas, sans doute, un grand détail sur les sciences dans l'histoire d'un peuple qui doit être le plus ignorant de notre hémisphere. Le mot *sçavoir* suppose des études, des spéculations, des méthodes, en un mot des connoissances raisonnées. Si dans nos états les plus policés de l'Europe, la plupart des hommes qui ont reçu quelqu'éducation, disons même des grands & quelquefois des ministres & des princes, restent dans une sorte d'ignorance sur toutes les choses qu'on leur a enseignées, mais dont ils ne peuvent se rendre compte à eux mêmes; comment oseroit-on parler des sciences d'un peuple qui n'a seulement pas l'usage ni l'idée de l'écriture? Toute sa science est une langue qu'il parle sans étude & sans réflexion, comme elle a été faite, & comme l'ont été toutes les langues avant d'avoir des écrivains, des poëtes & des orateurs qui les polissent en les maniant. Mais cette langue, toute imparfaite & sauvage qu'elle est, mérite l'attention de la plus habile classe des lecteurs. Ils y trouveront peut-être quelques idées propres à confirmer ou à développer les principes généraux de la grammaire. Cette matiere est si bien

discutée aujourd'hui, que tout ce qui s'y rapporte, reçoit & réfléchit une nouvelle clarté dans le cercle des connoissances.

Histoire du Groenland.

De la langue.

La langue Groenlandoise n'a, dit-on, aucune affinité avec les autres langues du nord, soit de la Tartarie ou de l'Amérique; si vous en exceptez celle des Esquimaux, qui semblent être de la même race que les Groenlandois. Cette langue est presque toute composée de polysyllabes; ce qui la rend embarrassante à prononcer, de sorte que celui qui sçauroit la lire, n'en auroit l'usage qu'à moitié: comme elle est encore moins écrite que parlée, c'est n'en rien sçavoir que de se borner à l'entendre dans les livres, telle que des Européens peuvent l'écrire avec des caracteres qui lui sont étrangers; car on imagine bien qu'un peuple qui n'a jamais lu, ne fait pas de livres. Les Groenlandois ont une richesse de langage qui montre la disette des idées: ils employent un mot non seulement pour chaque objet, mais pour chaque modification du même objet. Aussi n'ont-ils pas de termes pour exprimer toutes les idées abstraites ou morales de religion, de science ou de société. S'ils avoient autant d'idées que nous, on sent combien une langue qui rendroit ces idées par autant d'expressions différentes, nuiroit aux progrès de l'esprit humain, en chargeant la mémoire aux dépens des autres facultés de l'entendement. Mais ce qui prouve d'un autre côté la pénurie des termes dans la langue des Groenlandois, c'est qu'on prétend qu'ils expriment beaucoup de choses en peu de mots; ce qui ne se peut faire qu'en supprimant les signes de certaines idées intermédiaires d'un discours. Les peuples sauvages sont d'autant plus accoutumés à cette espece d'abréviation, que les gestes chez eux font la moitié des frais du langage, & que d'ailleurs ils n'ont gueres à peindre que des rapports & des circonstances sensibles, dans les idées qu'ils se communiquent. Ainsi, quand on dit qu'ils représentent toutes les modifications d'un objet par autant de mots, on ne parle, sans doute, que des objets physiques & de leurs propriétés les plus frappantes & les plus fixes. En effet, il est bien difficile de créer une langue riche dans un pays pauvre, & de varier les couleurs & les traits d'une perspective uniforme. Du reste, comme il est peut-être douteux si les individus & les sociétés, dans l'enfance du langage, ne singularisent pas tous les objets divers par des mots différens, ou ne confondent pas dans un même mot tous les êtres qui se ressemblent; on ne peut conclure ni qu'une langue sauvage soit riche quand elle a beaucoup de mots pour exprimer peu de choses, ni qu'elle soit énergique & concise, parce qu'elle exprime beaucoup de choses avec très-peu de mots.

Polysyllabes fréquentes & embarrassantes.

L'usage de joindre plusieurs mots ensemble, ou d'en composer un de plusieurs, cet usage qui quelquefois enrichit les langues sçavantes, & donne en certains cas plus d'expression au discours, peut ne faire qu'un embarras dans une langue naissante & sauvage, en compliquant des idées qu'il faudroit avoir séparées avant de les rejoindre. Car ces combinaisons de mots qu'un peuple grossier a faites par hazard & par ignorance pour composer une langue quelconque, ne doit pas ressembler à cet esprit d'analyse & d'harmonie qui guide les peuples éloquens & les oreilles délicates dans l'embellissement & la perfection d'une langue déjà formée. La preuve en est que le langage des Groenlandois devient si difficile à prononcer par la multiplication des polysyllabes,

que les étrangers passent bien des années avant de l'entendre, & ne peuvent jamais parvenir à le parler couramment. Il est vrai qu'ils n'ont peut-être pas les organes assez durs, ni cette voix de fer que la nature a donnée à des hommes, nés entre les rochers & les glaces. Cependant par une singularité bizarre, mais très-ordinaire, ces peuples du nord, ainsi que ceux d'Asie, n'ont pas la lettre la plus rude qui semble caractériser les langues douces & polies; c'est-à-dire l'R, cette lettre qu'on appelle canine, sans doute parce qu'elle rend à l'oreille le bruit d'un chien qui gronde & montre les dents pour mordre. Cet élément, ou ce son, nécessaire, ce semble, pour exprimer toutes les idées de froissement, de déchirement & de destruction accompagnés d'un bruit qui racle, ou écorche les organes; ce son qui distingue & prononce fortement les syllabes qu'il sépare, ce son qui chez nous marque d'une maniere frappante le rebroussement de l'air refoulé par les dents; chez les Groenlandois non-seulement part du gosier, mais s'arrête & se perd dans la gorge. Leur langage est presque tout guttural; aussi n'y trouve-t-on gueres les consonnes labiales & dentales; ou du moins jamais ils ne commencent un mot par les lettres B, D, F, G, L, R, Z; c'est pourquoi ils disent *Eppetah*, au lieu de Jephtha. De même ils appuyent à la façon des enfans, chaque consonne sur une voyelle & prononcent *Peterusse*, pour *Petrus*, ne pouvant s'accoutumer à joindre plusieurs consonnes de suite. Ils alterent souvent les sons pour l'euphonie; & les femmes surtout ont une grace particuliere à adoucir le son nazal de l'*ng* qui se trouve dans plusieurs mots de leur langue. Elles ont encore l'art d'indiquer le sens des mots, & de donner à la langue l'expression significative qui lui manque, par l'accent, le ton, les mines & le clin d'œil. Il faut voir parler un Groenlandois, & non pas l'entendre: car il parle bien plus aux yeux qu'à l'oreille, & ses gestes sont plus éloquens que sa langue. Pour exprimer le consentement & l'approbation, ils aspirent l'air au fond du gosier avec un certain bruit; pour marquer la désapprobation & la négative, ils rident le nez, accompagnant cette grimace d'un reniflement assez fort.

Les Groenlandois n'ont point la lettre R, ni certaines consonnes libiales & dentales.

Comment ils expriment le oui & le non.

Ils ont trois nombres.

Ils ont peu d'adjectifs; encore ne sont-ce la plupart que des participes, toujours placés après les substantifs qui commencent ordinairement la phrase. Ils n'ont ni genres, ni articles. Leurs noms, ainsi que leurs verbes, outre les nombres singulier & pluriel, ont le duel; distinction que les Grecs ont conservée de l'enfance des langues; mais qui peut-être charge plus le langage qu'elle ne l'aide & ne l'embellit.

Dans les déclinaisons ils n'ont de particulier que le génitif, désigné par l'addition d'un *b* à la fin d'un mot, ou d'un *m* quand ce mot doit être suivi d'un autre qui commence par une voyelle. Tous les autres cas sont distingués chacun par une préposition. Tous les noms ont leurs diminutifs & leurs augmentatifs, auxquels on ajoute quelquefois des syllabes différentes pour exprimer le bien & le mal des objets que ces noms représentent. *Yglo* signifie maison; *Yglupiluk*, une mauvaise maison; *Yglopilurksoak*, une grande vilaine maison.

Prépositions.

La langue Groenlandoise n'a que cinq ou six prépositions; *mik*, avec; *mit*, de; *mut*, à; *me*, dans ou sur; *kut* & *agut*, par & autour. Ces prépositions ne sont pas mises avant, mais après les noms. En général, les noms

se combinent avec les prépositions & même avec les pronoms, de façon à ne faire qu'un mot composé de ces trois choses modifiées & altérées les unes par les autres. Ainsi *nuna* signifie terre; *aga* signifie ma; *nunaga* ma terre; & *nunaugit* signifie de ma terre. „ Les pronoms possessifs, dit M. Egede, sont „ attachés à leurs substances, comme les suffixes des Hébreux; & les Groenlandois n'ont pas seulement des suffixes de noms, mais encore des suffixes de „ verbes." Ils aiment mieux adapter ainsi des mots accessoires au principal, & en fondre plusieurs en un seul, que d'allonger la langue par une suite de mots entiers & séparés. C'est pour cela qu'ils inserent la négative *ng*, dans le corps des noms & des verbes où ils ont besoin de l'exprimer. *Ermik* signifie laver; *ermikpok*, il se lave; *ermingilak* il ne se lave pas; cette terminaison *ngilak* doit entrer dans tous les tems & les modes du verbe, où l'on voudra mettre la négative. C'est par la variété des inflexions & des terminaisons qu'on peut exprimer différentes idées avec un seul mot. Chaque verbe, pour exprimer différens rapports, soit de tems ou de personnes, lesquels concourent à le modifier, aura jusqu'à cent quatre-vingts inflexions. Dans un seul mot on exprime à la fois le verbe, le pronom personnel qui lui sert de nominatif, celui qui sert de cas avec la préposition qui désigne ce cas, le nombre singulier, duel, ou pluriel, du nominatif & du cas; le tems qui précede, accompagne, ou suit l'action désignée par le verbe.

HISTOIRE DU GROENLAND.

Exemple de la composition de leurs mots.

Ceux qui ont étudié la langue Groenlandoise avec le plus de soin, ont découvert cent façons de combiner un mot avec deux, trois, quatre, cinq ou six autres, qui n'en feront qu'un seul. On va donner un exemple de ces combinaisons, plutôt pour la curiosité des lecteurs, que pour l'instruction des sçavans.

Aglek-pok, il écrit.

Aglek-iartor-pok, il va écrire incessamment.

Aglek-iartor-asuar-pok, il va se mettre vîte à écrire.

Aglek-kig iartor-asuar-pok, il va se mette encore promptement à écrire.

Aglek-kig iartor-asuar-niar-pok, il va se mettre de nouveau promptement, & il est déjà à écrire.

Les Groenlandois coupent & façonnent leurs mots, comme on taille la pierre brute. Mais les matériaux de leur langue sont si durs & si raboteux, que l'édifice qu'ils en construisent, est toujours informe & mal cimenté. Ainsi leurs discours ressemblent à leurs cabanes, & là, comme ailleurs, la langue est l'image des mœurs; ce peuple n'a rien d'élégant. La syntaxe des Groenlandois est simple & naturelle. Le mot qui désigne l'objet principal, est à la tête de la phrase, & les autres mots se placent à la suite, chacun selon le degré d'importance qu'il a dans l'ordre des idées. Quoique les leurs ne soient pas bien élevées ni abstraites, leur maniere de construire un mot de pieces de rapport, doit mettre quelquefois de la confusion dans leurs phrases: mais ils croient suppléer à la clarté des idées, par la répétition des paroles. Leur style n'a point d'hyperbole ni d'emphase, comme celui des Orientaux & même des peuples Septentrionaux de l'Amérique. Cependant ils aiment les similitudes & les allégories, surtout depuis qu'ils connoissent l'Evangile. Ils ont aussi des tours figurés, des proverbes; mais ce langage n'est familier qu'aux

HISTOIRE DU GROENLAND.

devins, qui emploient quelquefois des expressions dans un sens contraire à l'acception reçue; cet art leur donne l'air sçavant, & leur sert à expliquer des oracles.

Poésie.

LEUR poésie n'a ni rime, ni mesure: elle est pourtant composée de courtes périodes ou phrases, qui peuvent se chanter en cadence.

Arithmétique.

LEUR arithmétique est très-bornée: car quoiqu'ils puissent compter jusqu'à vingt par le nombre des doigts de leurs mains & de leurs pieds, leur langue ne leur fournit de noms de calcul que jusqu'au nombre cinq; de sorte qu'ils répetent quatre fois cette nomenclature pour arriver au nombre de vingt. Cependant ils ont des mots particuliers pour exprimer six, onze & seize. Mais comme ils sçavent que chaque homme a vingt doigts, quand ils veulent exprimer le nombre cent, ils disent cinq hommes. En général, toute quantité au-dessus de vingt, est innombrable pour un Groenlandois, qui ne se piquera pas d'être arithméticien.

Généalogie.

CE qu'ils possédent le mieux est leur généalogie; ils peuvent compter jusqu'à dix de leurs ancêtres en ligne directe, avec les branches collatérales: ils ne négligent pas cette science, parce qu'elle leur est utile; un Groenlandois pauvre ne manquera point du nécessaire, s'il peut prouver qu'il est parent d'un homme aisé; car chez ce peuple personne ne rougit d'avoir des parens dans la pauvreté, ni ne refuse de les en tirer quand il le peut.

LA sublime vertu parmi les Groenlandois, c'est l'art & le soin de faire sa fortune, c'est-à-dire de pourvoir aux premiers besoins de la nature. C'est-là leur noblesse, qu'ils croient héréditaire, & non sans fondement: le fils d'un célebre pêcheur, succede ordinairement au talent & à la réputation de son pere; même quand il l'auroit perdu dans l'enfance, & qu'il n'auroit pas été guidé par la main paternelle.

Ignorance de l'écriture.

ILS avoient si peu d'idée de l'écriture, qu'au commencement de leur commerce avec les Européens, ils étoient effrayés de voir, disoient-ils, le papier parler: ils n'osoient porter une lettre d'un homme à un autre, ni toucher un livre, s'imaginant qu'il y avoit du sortilege à peindre les pensées & les paroles de quelqu'un avec des caracteres noirs sur du papier blanc. Quand un ministre Protestant leur lisoit les commandemens de Dieu, ils croyoient sérieusement qu'il devoit y avoir une voix hors du livre, qui les lui souffloit. Mais aujourd'hui ils se chargent volontiers des lettres qu'on leur donne pour les colonies Danoises, parce qu'ils sont bien payés de leurs peines; il y a même de l'honneur, à leur avis, à porter ainsi la voix d'un homme à plusieurs lieues de distance. Quelques-uns d'entr'eux ont poussé l'art d'écrire jusqu'à envoyer leurs demandes & leurs promesses aux facteurs étrangers, tracées avec du charbon sur une piece de cuir, ou de parchemin, marquant la quantité des marchandises qu'ils veulent, celles qu'ils rendront en échange, & le nombre des jours qui doivent s'écouler jusqu'au payement, par autant de barres ou de lignes. Mais ce qui les étonne, c'est que les Européens qui sont si sçavans, ne puissent pas entendre les hiéroglyphes du Groenland, aussi aisément que les caracteres bien plus difficiles de notre écriture.

Chronologie, ou mesure & calcul des tems.

LEUR chronologie est si peu de chose, qu'ils ne sçavent pas même leur âge. Ils comptent les années par hivers, & les jours par nuits; parce qu'en effet

effet la nuit embrasse les deux tiers de leur vie. Quand ils ont dit qu'une personne a vécu vingt hivers, ils sont au bout de leur calcul. Cependant depuis un certain tems ils se sont fait des époques, comme l'établissement d'une colonie, ou l'arrivée d'un missionnaire. C'est de ces grands événemens que chacun date l'histoire de sa vie. Ils ont leur maniere de diviser l'année en saisons: ce n'est point par les équinoxes, qu'ils n'ont pas encore appris à fixer; mais ils devinent le solstice d'hiver quelques jours d'avance, du moins vers le midi du Groenland, par un reste des rayons du soleil qu'ils voient briller un moment sur la cime des rochers, & c'est alors qu'ils célebrent le renouvellement de l'année. De cette époque ils comptent trois mois jusqu'au printems; où ils s'apprêtent à changer leurs cabanes en tentes. Le quatrieme mois, c'est-à-dire celui d'Avril, leur est annoncé par l'apparition des petits oiseaux, & par la ponte des corbeaux. Au cinquieme, ils reçoivent la premiere visite des veaux marins, qui viennent avec toute la jeunesse d'une nouvelle race enrichir & réjouir leurs côtes. Le mois de Juin est marqué par la naissance des poules d'eau. Mais alors ils perdent de vue la lune, dont le soleil absorbe la lumiere dans l'éclat permanent de quelques jours sans nuits. Au défaut de lunaisons, les Groenlandois se guident en été par la marche des ombres des rochers, dont le sommet leur sert de cadran ou de style, non pour marquer les heures, mais les jours. Sans doute, que dans le tems où le soleil ne quitte pas leur horizon, ils comptent chaque jour renaissant au point de la plus grande projection des ombres qui tombent des rochers exposés à l'orient. C'est par la direction & la progression de ces ombres qu'ils prévoient le retour des veaux marins, l'arrivée ou le départ de certaines troupes de poissons ou d'oiseaux, enfin le tems de plier leurs tentes & de rebâtir des maisons.

Ils divisent le jour par le flux & le reflux de la mer, dont ils subordonnent les périodes aux phases de la lune, tant qu'ils apperçoivent cet astre. La nuit est encore plus facile à diviser pour eux, par le lever & le coucher de certaines étoiles.

Astronomie, ou systême du ciel.

C'est-là tout ce qu'ils sçavent de la connoissance des tems. Quant à celle du monde en général, ils pensent que la terre est immobile sur ses gonds, mais que ses pivots sont tellement usés de vieillesse, qu'ils se brisent souvent, & que tout le globe seroit en pieces depuis longtems, si les angekoks n'étoient continuellement occupés à réparer ces ruines. Ces imposteurs les entretiennent dans cette illusion grossiere, en apportant quelquefois au peuple des morceaux de bois rompu, qu'il prend pour les débris de la grande machine. Le ciel ou le firmament a son axe appuyé, disent les Groenlandois, sur le sommet d'une grande montagne, placée au nord, & fait ses révolutions autour de son centre. Leur astronomie ne contient que des fables. Ils vous diront que tous les corps célestes sont des Groenlandois, ou des animaux, qui par une fatalité singuliere ont été transportés au firmament; & qu'en conséquence de leur ancienne nourriture, les astres dont ils ont pris la forme, sont pâles ou rouges. Les planetes en conjonction, sont deux femmes qui se visitent ou se querellent. Les étoiles tombantes, sont des ames qui vont faire un tour aux enfers, pour voir ce qui s'y passe. La constellation de la grande ourse, ils l'appellent *la renne;* les sept étoiles de cette constellation sont au-

tant de chiens de chasse aux trousses d'un ours; & ces étoiles servent aux Groenlandois pour connoître le retour de la nuit dans l'hiver. Les gémeaux sont pour eux *la poitrine du ciel*; & le baudrier d'orion leur représente *des hommes égarés*, qui ne sachant plus retrouver leur chemin au retour de la pêche des veaux, furent transportés aux cieux.

LE soleil & la lune étoient frere & sœur. Ils jouoient un jour avec d'autres enfans dans les ténebres, lorsque *Malina*, ennuyée des poursuites de son frere *Anninga*, frotta ses mains à la suye des lampes, & barbouilla le visage de celui qui la poursuivoit, afin de le reconnoître au grand jour; & de-là viennent les taches de la lune. Malina voulut s'échapper, mais son frere la poursuivit, jusqu'à ce que prenant son vol dans les cieux, elle y fut changée en soleil, & son frere restant en chemin, fut la lune qui poursuit encore le soleil & tourne autour de lui, comme pour l'attraper. Lorsqu'il est harassé de fatigue & de faim, (c'est au dernier quartier) il met son équipage de chasse & de pêche sur un traîneau tiré par quatre grands chiens, & reste quelques jours à se refaire & s'engraisser; ce qui produit la pleine lune. Cet astre se réjouit de la mort des femmes, & le soleil de celle des hommes: ainsi les uns ferment leurs portes aux éclipses de soleil, & les autres aux éclipses de lune. Car Anninga rode alors autour des maisons pour piller les viandes & les peaux, & pour tuer ceux qui n'ont pas observé fidelement l'abstinence, ou la diete religieuse, que les devins ont prescrite sans doute. Aussi cache-t-on alors ses provisions, & les hommes portant leurs effets & leurs chaudieres sur le toît de la maison, parlent tous ensemble en frappant sur ces meubles, pour effrayer la lune, & l'obliger de retourner à sa place. Aux éclipses de soleil, les femmes prennent les chiens par les oreilles; s'ils crient, c'est un signe certain que la fin du monde n'est pas encore prochaine; car les chiens qui existoient avant les hommes, doivent avoir un plus sûr pressentiment de l'avenir; mais s'ils ne crioient pas, malheur qu'on a soin de prévenir par le mal qu'on leur fait, tout seroit perdu, l'univers crouleroit, il n'y auroit plus de Groenlandois.

Pourquoi les Groenlandois tirent les oreilles à leurs chiens, durant les éclipses du soleil.

Comment ils expliquent la cause du tonnerre & des éclairs.

LORSQU'IL tonne par hazard, ce sont deux vieilles femmes qui habitent une petite maison dans l'air, & s'y battent pour une peau de chien marin bien tendue. Dans la dispute la maison s'écroule, les lampes sont brisées, & le feu se disperse dans les airs. Voilà la cause du tonnerre & des éclairs. C'est avec de pareilles fables que les habitans du Groenland amusent les enfans, les gens crédules & les étrangers qui les veulent écouter. Du reste, s'ils ont peu d'astronomie, ils sont exempts d'astrologie, & ne se tourmentent pas à chercher dans le ciel, ni dans le vol ou le chant des oiseaux, ce qui doit arriver sur la terre; contens d'étudier & de prévoir les changemens des tems dans la température de l'air, & dans l'aspect de l'horizon nébuleux ou serein.

Ils n'ont point d'astrologie.

Médecine des Groenlandois.

LA médecine n'a gueres fait plus de progrès au Groenland que les autres sciences. Voici en peu de mots l'histoire des malades & des remedes connus en ce pays.

Maladies & remedes.

Mal aux yeux.

AUX mois de Mai & de Juin, les Groenlandois ont les yeux rouges & larmoyans, ce qui vient des grands vents & de la réverbération des rayons du soleil réfléchis par les neiges & les glaces qui fondent. Ils tâchent de se garan-

rir de cet éclat éblouissant avec une espece de garde-vue ; c'est un morceau de bois mince & large de trois doigts, qu'ils s'attachent au front, & qui fait l'effet des bonnets de courier à l'Angloise. D'autres portent devant les yeux une piece de bois, où ils pratiquent des fentes pour voir à travers, sans être blessés par l'éclat de la neige. Si le mal aux yeux continue, ils se font une incision au front, pour que l'humeur s'écoule par cette issue. Quand ils ont des cataractes, une bonne femme les leur cerne tout autour avec une aiguille crochue, & les enleve avec un couteau, si proprement, qu'il est rare qu'elle échoue dans cette opération. Mais depuis que les Groenlandois ont l'usage du tabac, ils sont moins sujets au mal des yeux ; ce qui prouve que cette poudre leur est peut-être plus utile qu'à beaucoup d'autres pays, où elle est devenue une nouvelle source de besoins, de dépenses, de vexations, de crimes & de peines.

Opération de la cataracte.

Les Groenlandois saignent fréquemment du nez, par la trop grande abondance de sang que l'huile, la graisse & la chair de poisson leur occasionnent. Quand ces pertes vont trop loin, ils prient quelqu'un de les sucer à la nuque du cou ; ou bien ils se lient fortement les deux doigts annulaires ; ou prenant un morceau de glace dans leur bouche, ils respirent de l'eau de mer par le nez, & le saignement cesse.

Comment les Groenlandois arrêtent le saignement du nez.

Ils éprouvent aussi des maux de tête & de dents, des vertiges, des pamoisons, des paralysies, des hydropisies, des épilepsies, & des attaques de folie : mais ces maladies sont assez rares, pour qu'ils n'y fassent aucun remede ; ce qui ne contribue pas à les multiplier.

Ils sont sujets à deux sortes d'éruptions cutanées. L'une est une espece de gale, ou de rogne, accompagnée de petits boutons qui leur couvrent tout le corps, à l'exception des mains ; mais cette maladie de peau n'est pas de durée, ni contagieuse. L'autre est comme une lepre, qui leur infectant tout le corps d'une teigne putride, suit le malade jusqu'au tombeau & se communique. Mais aussi ces sortes de lépreux vivent à l'écart, & n'ont pour soulagement que la facilité de se racler, & de faire tomber avec des plumes de faucon ces écailles & ces croûtes qui leur viennent, dit-on, de la quantité de poisson dont ils se nourrissent ; comme si la chair des animaux ne pouvoit se convertir dans notre substance, sans qu'il nous fallût leur ressembler par quelqu'endroit. La petite-verole étoit une peste inconnue aux Groenlandois, lorsqu'en 1735 un jeune garçon la leur apportant de Copenhague, leur causa tout-à-coup une perte de trois mille habitans, qui moururent de cet horrible fléau.

Lepre contagieuse, attribuée à l'usage du poisson.

Petite-vérole.

Ce peuple dur & calleux, est quelquefois tourmenté de clous ou d'ulceres, qui s'étendent de la largeur d'une de leurs assiettes, dont la matiere, dit-on, contribue à leur donner de ces sortes de maux. Mais ils s'en guérissent par une large incision au travers de la playe, qu'ils bandent ensuite avec un paquet de foin, ou quelque morceau de bois mince, pour que le frottement des habits n'envénime pas les chairs ; & ils se mettent à l'ouvrage, sans discontinuer.

Quand ils se blessent, soit le pied, soit la main, ils les plongent dans l'urine, pour étancher le sang. Ensuite ils y appliquent de la graisse de poisson,

ou de cette mousse qui leur sert de meche, bien imbibée d'huile, & ils lient la playe avec une piece & des courroies de cuir. Mais si la blessure est large, ils la cousent avant de la panser.

Se cassent-ils un bras ou une jambe, ils tiennent le membre où est la fracture, étendu jusqu'à ce qu'il se replace comme de lui-même, après l'avoir cependant entouré d'un bandage de cuir de semelle, fort épais. On est étonné de voir en combien peu de tems les os rompus se rejoignent, quand même il y auroit eu des esquilles dans la fracture.

Les Groenlandois n'ont gueres de remedes pour les maux extérieurs, & ils guérissent promptement : mais ils n'en ont point pour les maladies internes, dont ils abandonnent le soin à la nature. Ce sont pour l'ordinaire des consomptions & des crachemens de sang, qu'ils tâchent pourtant d'arrêter, en mangeant d'une espece de mousse noire qui croît sur les montagnes. Ils ont encore des diarhées & des flux de sang qui leur prennent surtout au printems, occasionnés par l'usage du poisson, & surtout par les mûres qu'ils mangent toutes vertes. Ce peuple est aussi sujet à des langueurs & des maladies de poitrine, qui finissent par des fluxions dont ils sont étouffés.

Ils ne connoissent point les fievres. Mais s'ils sont attaqués d'un point au côté, maladie qui leur vient des flegmes arrêtés, ils en sont avertis par des frissons, suivis d'un peu de chaleur, qui se soutient avec de violentes convulsions de poitrine. C'est la maladie la plus commune, la plus fréquente, & la plutôt guérie par les remedes ou la mort. Leur unique recours est la pierre d'amiante, qu'ils mettent sur l'endroit où ils sentent la douleur; elle attire, ou fond, sans doute, l'humeur, comme elle dissipe les enflures. Depuis l'arrivée des Européens, ils se font saigner pour ces sortes d'attaques, & quelquefois aussi par précaution; ce qui leur épargne bien des accidens & des maladies.

La plupart de ces maux leur viennent du genre de vie irrégulier, que la nature avare les force de mener. Car en hiver, un homme entre dans une étuve transi de froid, au point de ne sentir ni ses mains ni son visage. Ensuite lorsqu'il sue, il passera de son poële à la bise glacée, presque demi-nud. S'il n'a rien à manger, il reste deux ou trois jours à jeûn; & quand les provisions abondent au logis, son ventre ne desemplit jamais. S'il a chaud & soif, l'eau ne sera point assez froide pour lui, qu'il ne la mette à la glace; comme il ne boit que lorsqu'il est extrêmement altéré, il s'étouffe à force d'eau. Aussi la plupart des maladies, & surtout les points au côté, ne les attaquent gueres qu'au cœur d'hiver, quand ils sont dépourvus de vivres. D'ailleurs on ne peut jamais leur persuader de suer dans ces sortes de fluxions; au contraire, ils s'efforcent de se rafraîchir, en buvant à la glace : ainsi le mal les a promptement emportés.

Funérailles. M. Crantz place les funérailles après la médecine; si ce n'est pas l'ordre des matieres, c'est du moins l'ordre des choses. Dès qu'un Groenlandois est à l'agonie, on l'arrange dans ses beaux habits & ses bottes, & on lui attache les jambes contre les hanches, sans doute, afin que son tombeau soit plus court. Aussitôt qu'il est mort, on jette ce qui touchoit à sa personne, de peur d'en contracter une contagion de malheur. Tous les gens de la même maison

doivent aussi mettre dehors tous leurs effets, jusqu'au soir, où l'odeur du cadavre sera évaporée. Ensuite on pleure le mort en silence pendant une heure. & l'on prépare sa sépulture. On ne sort jamais le corps par la porte de la maison, mais par la fenêtre; & si c'est dans une tente, on l'enleve par une ouverture qu'on fait derriere, en tirant une des peaux qui ferment l'enceinte de la tente. Une femme tourne autour du logis avec un morceau de bois allumé, disant, *pik serruk pok*, c'est-à-dire, *il n'y a plus rien à faire ici pour toi.* Cependant le tombeau, qui pour l'ordinaire est de pierre, se prépare au loin & dans un endroit élevé. On met un peu de mousse sur la terre, au fond de la fosse, & par-dessus la mousse on étend une peau. Le corps enveloppé, & cousu dans la plus belle pelisse du mort, est porté par son plus proche parent, qui le charge sur son dos, ou le traîne par terre. On le descend dans la tombe, puis on le couvre d'une peau, avec un peu de gazon verd, & par-dessus on entasse de grosses pierres larges, pour garantir le corps des oiseaux & des renards. On met à côté de son tombeau, son kaiak, ses fleches & ses outils; ou si c'est une femme, on lui laisse son coûteau & ses aiguilles. Car les morts auroient beaucoup de chagrin d'être privés de ces attirails; & le chagrin ne fait pas de bien à leur ame. D'ailleurs, bien des gens pensent qu'on a besoin de ces ressources pour vivre dans l'autre monde. Ces gens-là mettent la tête d'un chien sur le tombeau d'un enfant; car l'ame d'un chien, disent-ils, sçait trouver son chemin partout, & ne manquera pas de montrer au pauvre enfant, qui ne sçait rien, le chemin des ames. Mais depuis qu'on s'est apperçu que les effets qu'on mettoit sur les tombeaux, avoient été volés, sans crainte de la vengeance des spectres, ou des mânes des morts, quelques Groenlandois ont supprimé ces sortes de présens, ou d'offrandes. Cependant ils ne se servent point de ces effets, mais ils les vendent à d'autres qui n'ont aucun scrupule de ce marché

Un enfant à la mamelle, qui ne peut encore digérer que le lait, ni trouver une nourrice, est enterré vif avec sa mere morte, ou peu de tems après elle, quand le pere n'a pas le moyen de le conserver, ni le cœur de le voir souffrir plus longtems. Quel tourment & quel horrible office pour un pere, d'enterrer ainsi son propre enfant tout vivant! Mais il faut avoir eu un fils, il faut l'avoir perdu, pour sentir cette affreuse situation. Une veuve qui sera déjà vieille, affligée & malade, sans enfans ni parens qui soient en état de la soutenir, est ensevelie dès son vivant, & l'on vous dit encore que c'est un acte de pitié, que d'épargner ainsi à cette malheureuse créature la peine de languir dans un lit de douleur, d'où elle n'a point d'espérance de se relever; que c'est soulager sa famille d'un fardeau trop onéreux à la tendresse même. „Mais, dit M. Crantz, c'est plutôt avarice, insensibilité; car on „ n'enterre pas de même un vieillard inutile, à moins qu'il n'ait point de pa„ rens; encore alors aime-t-on mieux le conduire dans quelque isle déser„ te, où on l'abandonne à sa cruelle destinée." Triste & malheureuse condition de la vie sauvage, où la nature force la pitié même à devenir féroce!

Après l'enterrement, ceux qui ont accompagné le convoi, retournent à la maison du deuil. Les hommes y sont assis dans un morne silence, les coudes appuyés sur leurs genoux, & la tête sur leurs mains: les femmes prof-

ternées la face contre terre, pleurent & sanglottent à petit bruit. Le plus proche parent du mort prononce son éloge funebre, ou une élégie, qui contient les bonnes qualités de celui qu'on regrette. A chaque période ou strophe de sa chanson, l'assemblée l'interrompt par des pleurs & des lamentations éclatantes, qui redoublent à la fin de l'éloge. Le gémissement des femmes surtout est d'un ton vraiment lugubre & touchant. Une pleureuse mene ce concert funebre, qu'elle entrecoupe de tems en tems par quelques mots échappés à la douleur; mais les hommes ne se font entendre que par des sanglots. Enfin le reste des provisions comestibles que le défunt a laissées, est étalé sur le plancher, & les gens du deuil s'en régalent. Ils répetent leurs visites de condoléance durant une semaine ou quinze jours, tant qu'il y a des vivres chez le mort. Sa veuve doit toujours porter ses habits les plus vieux, déchirés & sales; jamais elle ne se lave; elle se coupe les cheveux ou ne paroît qu'échevelée, & quand elle sort, elle a toujours une coëffure de deuil. La maîtresse de la maison qui reçoit les visites, dit à tous ceux qui entrent: *celui que vous cherchez, n'y est plus; hélas! il est allé trop loin*, & les pleurs recommencent: ces lamentations se renouvellent pour une demi-heure chaque jour, durant des semaines & quelquefois un an entier, selon l'âge qu'avoit le défunt, ou l'importance dont il étoit à sa famille. Quelquefois on va le pleurer sur sa tombe, & surtout les femmes aiment à lui réiterer ces tristes devoirs. Les hommes, moins sensibles, ne portent gueres d'autres marques de deuil, que les cicatrices des blessures qu'ils se font quelquefois dans les premiers transports de la douleur, comme une preuve d'une affliction profonde, qui pénetre l'ame & le corps tout-à-la-fois.

RIEN ne convient mieux, à la fin de cet article des funérailles, qu'une chanson funebre rapportée par M. Dalager, & prononcée par un pere qui pleuroit la mort de son fils. Heureux encore les peres qui peuvent parler, dans ces sortes d'afflictions!

Eloge funebre d'un fils prononcé par son pere.

„MALHEUR à moi, qui vois ta place accoutumée, & qui la *trouve* vuide! Elles sont perdues les peines de ta mere pour sécher tes vêtemens! Hélas! ma joie est tombée en tristesse; elle est tombée dans les cavernes des montagnes. Autrefois, lorsque je revenois le soir, je rentrois content; j'ouvrois mes foibles yeux pour te voir, j'attendois ton retour. Ah! quand tu partois; tu voguois, tu ramois avec une vigueur qui défioit les jeunes & les vieux. Jamais tu ne revenois de la mer les mains vuides, & ton kaiak rapportoit toujours sa charge de poules, ou de veaux. Ta mere allumoit le feu, dressoit la chaudiere, & faisoit bouillir la pêche de tes mains. Ta mere étaloit ton butin à tous les conviés du voisinage, & j'en prenois aussi ma portion. Tu voyois de loin le pavillon d'écarlate de la chaloupe & tu criois de joye, voilà le marchand qui vient! (*) Tu sautois aussitôt à son bord, & ta main s'emparoit du gouvernail de sa chaloupe. Tu montrois ta pêche, & ta mere en séparoit la graisse. Tu recevois des chemises de lin & des lames de fer, pour le prix du fruit de tes harpons & de tes fléches. Mais à présent, hélas! tout est perdu. Ah! quand je pense à toi,

(*) C'étoit le facteur Danois.

„ mes entrailles s'émeuvent au dedans de moi. O! si je pouvois pleurer „ comme les autres, du moins je soulagerois ma peine. Eh! qu'ai-je à souhaiter désormais en ce monde? La mort est ce qu'il y a de plus désirable pour „ moi. Mais si je mourois, qui prendroit soin de ma femme & de nos autres „ enfans? Je vivrai donc encore un peu de tems, mais privé de tout ce qui „ réjouit & console l'homme sur la terre...."

HISTOIRE DU GROENLAND.

---

§. IV.

Annales, ou histoire civile du Groenland.

Annales du Groenland.

Que peut-on sçavoir de l'histoire d'un pays où l'on ne trouve aucune tradition, soit orale, soit écrite, ni le moindre monument qui nous atteste les événemens qui s'y sont passés? Quand même un peuple, aussi sauvage que le sont les Groenlandois, auroit conservé quelque mémoire des tems reculés, devroit-on s'y fier, après les fables & les erreurs grossieres qui cachent l'origine & décelent l'enfance des nations les plus policées? Mais si les habitans d'un pays ignorent eux-mêmes leur propre histoire, peut-on écouter ce qu'en débitent des étrangers qui s'y sont établis par la conquête, & qui certainement dans des siecles de ténebres & de guerre, n'ont eu ni le loisir, ni la pensée de recueillir des faits pour la postérité? Lorsque l'Europe, mais surtout la Norvege, n'a que du faux merveilleux à nous offrir sur ces commencemens; en sera-t-elle plus croyable, quand elle parlera d'un tems & d'un pays encore plus faits pour l'oubli? Cependant, comme il est certain qu'on trouve au Groenland des ruines & des vestiges d'anciennes habitations, dont l'établissement & la chûte n'ont point d'époques fixes dans l'histoire, & qu'il est nécessaire de donner à ces monumens quelque origine, il faut toujours en admettre une traditionnelle, avant de découvrir la véritable. Ainsi l'on peut suivre pour l'histoire du Groenland, ce qu'en rapporte M. Mallet dans son introduction à l'histoire du Dannemarc. C'est un écrivain judicieux, après lequel on ne doit pas rougir de marcher dans l'incertitude, jusqu'à ce que le tems ait fourni des moyens d'éclaircir ce qu'il nous a transmis, sur la foi des meilleurs guides dans les antiquités du nord. On se permettra donc ici de transcrire cet historien, selon l'usage & la liberté des premiers auteurs de la collection des voyages, qui ont mieux aimé rapporter simplement les paroles des voyageurs éclairés, ou des bons auteurs qu'ils citoient, que d'en rendre le témoignage suspect par des altérations du texte.

Découverte du Groenland par les Norvégiens.

(*a*) „ Environ un siecle après la découverte de l'Islande, un Seigneur „ Norvégien, nommé *Torwald*, étant exilé de son pays pour avoir tué quel„ qu'un en duel, se retira en Islande avec son fils *Eric*, surnommé le *Roux*. „ Torwald étant mort dans cette isle, son fils ne tarda gueres à se voir obli„ gé d'en sortir pour une raison semblable à celle qui avoit fait bannir son pe-

(*a*) Histoire du Dannemarc, Tom. I, Chap. XI.

„ re de Norvege; ne sçachant donc où se réfugier, la nécessité le détermina „ à tenter la découverte d'une côte qu'un autre marinier Norvégien avoit ap- „ perçue au nord de l'Islande. Cette tentative fut heureuse; il découvrit bien- „ tôt le pays qu'il cherchoit, & y aborda en 982. Il s'établit d'abord dans „ une petite isle que formoit un détroit, qu'il appella de son nom *Eric-Sund*, „ & il y passa l'hiver. Au printems il alla reconnoître la terre-ferme, & „ l'ayant trouvée couverte d'une agréable verdure, il lui donna le nom de „ *Groenland* ou de *Terre-verte*, qu'elle porte encore aujourd'hui. Après un „ séjour de quelques années, il repassa en Islande, où il persuada à plusieurs „ personnes d'aller s'établir dans le pays qu'il avoit découvert. Il leur en par- „ la comme d'une terre abondante en excellens pâturages, en côtes poisson- „ neuses, en pelleteries & en gibier. De retour avec ses Islandois, il s'appli- „ qua à faire fleurir cette colonie encore foible & naissante.

„ Quelques années après *Leif*, fils d'Eric, ayant fait un voyage en Nor- „ vege, y fut reçu favorablement du roi *Olaus Trygguefon*, à qui il peignit „ la Groenlande des couleurs les plus avantageuses. Olaus venoit de se faire „ Chrétien, & étoit animé du zele le plus ardent pour répandre dans le nord „ la religion qu'il avoit embrassée. Il retint Leif à sa cour pendant l'hiver, „ & fit si bien qu'il lui persuada de se faire baptiser. Au printems il le ren- „ voya en Groenland accompagné d'un prêtre, qui devoit l'affermir dans la „ foi & tâcher de la faire recevoir à la nouvelle nation. Eric fut d'abord très- „ offensé de ce que son fils avoit abjuré le culte de ses peres; mais il s'appai- „ sa enfin, & le missionnaire aidé de Leif, ne tarda pas même à l'amener avec „ toute la colonie à la connoissance du vrai Dieu. Avant la fin du dixieme sie- „ cle, il y eut déjà des églises en Groenland: on érigea même un évêché dans „ la nouvelle ville de *Garde*, la principale du pays, & où les Norvégiens al- „ lerent longtems commercer. Peu de tems après, les Groenlandois se mul- „ tipliant, on fonda une autre petite ville nommée *Albe*, & un cloître à l'hon- „ neur de St. Thomas.... Les Groenlandois reconnoissoient les rois de Nor- „ vege pour leurs souverains, & leur payoient un tribut annuel, dont ils vou- „ lurent inutilement s'affranchir en 1261. Cette colonie subsista dans cet état „ jusques vers l'an 1348, époque d'une contagion furieuse, connue sous le „ nom de *mort noire*, qui fit de grands ravages dans tout le nord. Depuis „ ce tems-là, la colonie de Garde, celle d'Albe & tous les établissemens for- „ més par les Norvégiens sur la côte orientale de la Groenlande, ont été si „ fort oubliés & négligés, qu'on en ignore entiérement le sort actuel. Tous „ les efforts qu'on a faits pour les retrouver, n'ont abouti qu'à la découverte „ de la côte de l'ouest, où les Danois ont établi dans ce siecle quatre nou- „ velles colonies. Les chroniques Islandoises témoignent unanimement, que „ les anciens Norvégiens avoient aussi formé des établissemens sur cette côte „ de l'ouest; mais comme on ne les retrouvoit point, leur autorité paroissoit „ suspecte à bien des gens.... Enfin il a fallu leur rendre toute la confiance „ qu'on vouloit leur ôter, & convenir de la bonne foi & de l'exactitude de „ leurs auteurs. Il n'y a pas longtems que les missionnaires Danois ont re- „ trouvé le long de cette côte des ruines de grandes maisons de pierre, „ d'églises bâties en forme de croix, de morceaux de cloches cassées; ils ont découv-

„ découvert que les sauvages du pays avoient conservé un souvenir très-di- „ stinct de ces anciens Norvégiens, des lieux qu'ils habitoient, de leurs cou- „ tumes, des démêlés de leurs ancêtres avec eux, de la guerre qu'ils leur fi- „ rent, qui ne finit que par la destruction de ces étrangers."

HISTOIRE DU GROENLAND.

COMME M. Mallet renvoye ici à la relation de M. Egede, la plus authentique que nous ayons sur le Groenland depuis un certain tems, il est juste de reprendre les traces de ce guide, pour reconnoître les monumens de la découverte & de l'établissement des Norvégiens.... „ Peu de tems après leur arri- „ vée, nous dit ce Missionnaire, ils rencontrerent dans la partie occidentale „ du Groenland, un peuple sauvage qui devoit tirer son origine des Améri- „ cains, comme on le conjecture par le caractere, la maniere de vivre & l'ha- „ billement des peuples situés au nord de la baye d'Hudson. On suppose que „ ceux-ci, qui ne different en rien des Groenlandois, auront avancé du „ nord au sud, où ils ont dû rencontrer les Norvégiens. Ainsi le Groenland „ auroit été peuplé successivement par les Américains & les Européens. Quoi „ qu'il en soit, on ignore les causes de la ruine des colonies de Norvege. „ On veut que la navigation ait été interrompue entre la Norvege & le Groen- „ land, par les périls & les obstacles dont la mer a couvert l'espace qui sé- „ pare ces terres. On ajoute que Marguerite, qui fut à la fois Reine de Dan- „ nemarc & de Norvege vers l'an 1389, gêna d'abord le commerce du „ Groenland; que n'ayant pas reçu les tributs qu'elle en attendoit, elle en „ arrêta la navigation par des peines rigoureuses contre ceux qui l'entrepren- „ droient sans sa permission, & qu'enfin tous les voyages en cette terre, pros- „ crite à tant de titres, cesserent insensiblement par les guerres qui s'éleverent „ entre le Dannemarc & la Suede à la fin du quatorzieme siecle. Dans le „ quinzieme, les *Skrællings*, ou sauvages du Groenland, désolerent la co- „ lonie occidentale des Norvégiens, qui contenoit, dit-on, quatre églises & „ près de cent villages ou habitations. Quand ceux de la colonie orientale „ vinrent pour repousser les sauvages, ils ne retrouverent dans le pays dépeu- „ plé que du bétail, c'est-à-dire, des bœufs & des brebis errans dans les „ campagnes; s'il est vrai que ces animaux aient pu vivre en un climat si froid, „ où l'on n'ose pas en transporter aujourd'hui. Mais qu'est devenue cette co- „ lonie orientale, où l'on comptoit jusqu'à douze églises paroissiales & 190 „ habitations ou villages? Peut-être la mer aura-t-elle submergé tout-à- „ coup ces édifices & ces plantations; ou bien détournant vers cette côte le „ cours des glaces qui passent entre le Spitzberg & le Groenland, aura-t-elle „ rendu ce pays inabordable par l'orient. Il est probable que la nature y a fait „ elle-même une révolution, qui aura rompu tous les liens & les moyens po- „ litiques de communication entre ces colonies & leur métropole." Voici tout ce qu'on rapporte au sujet de cette colonie orientale.

Ruine des colonies Norvégiennes du Groenland.

UN évêque d'Islande, vers le milieu du seizieme siecle, poussé par la tem- „ pête à l'est du Groenland, vit, dit-il, sur le rivage, les habitans conduire „ leurs brebis & leurs agneaux. Mais comme c'étoit le soir, & que le vent „ le ramena tout-à-coup vers son isle, on ne peut gueres compter sur ce té- „ moignage. Un négociant de Hambourg qui, pour avoir été jetté trois fois „ sur les côtes du Groenland, fut surnommé le Groenlandois, dit qu'une fois

HISTOIRE DU GROENLAND.

„ ayant ancré dans une isle déserte à la côte orientale de ce pays, il avoit vu „ de-là plusieurs isles habitées; & que s'étant approché d'une habitation, il „ y avoit trouvé l'attirail d'un bateau, & le cadavre d'un homme étendu la fa- „ ce contre terre, enveloppé dans ses habillemens partie de drap & partie de „ cuir, avec un vieux coûteau à ses côtés, que le Hambourgeois emporta „ en Islande par curiosité."

Description de la côte orientale du Groenland.

Ajoutons à ces notices, ce que M. Crantz a recueilli dans les meilleurs auteurs qui aient parlé du Groenland. L'un des plus consultés est Torfæus, historiographe du Roi de Dannemarc. C'est un Islandois, auteur d'un ouvrage intitulé l'*ancienne Groenlande; Groenlandia antiqua*. Quoiqu'il ne rapporte que des choses incertaines sur la côte orientale du Groenland, on doit les conserver en attendant qu'elles soient démenties ou vérifiées par l'observation & par des mémoires plus authentiques des voyageurs. Cet historien a suivi pour la description de cette côte inconnue, Yvar Beer, qui fut grand justicier de l'évêque du Groenland dans le 14e. siecle. Cet auteur divise le vieux Groenland par le promontoire de Herjolfs, qui sépare cette côte orientale en deux parties. Ce géographe place ce cap au 63e degré, & la carte de M. Crantz au 65e. Thorlak, évêque d'Islande, au 17e. siecle, dit que sous ce promontoire on trouve au nord la baye de *Skaga-Fiord*, dont l'entrée est comme fermée par un long banc de sable, mais qui laisse passage aux vaisseaux & même aux baleines dans les hautes marées. Plus au nord-est, on place la baye appellée Ollum-Lengri, si longue qu'on n'en connoît pas la fin: ensorte qu'on soupçonne que ce peut être un détroit qui rend à la baye de Disko. Celle d'*Ollum-Lengri* est parsemée de petites isles, ou de marais & de plaines couverts de verdure. Torfœus dit qu'elle est située au 66e. degré. Au-delà sont des déserts qu'on appelle *Obygder*, précédés au sud par la baye de *Funkabuder*. Derriere celle-ci, s'élevent à l'ouest dans les terres, deux montagnes, dont l'une s'appelle *Blaa-serken*, c'est-à-dire *chemise bleue*, à cause de la couleur de ses glaces; & l'autre *Huit-serken*, *chemise blanche*, parce que la glace en paroît moins foncée & plus claire, soit que cette différence vienne de la réflexion de la lumiere, ou de ce qu'une de ces montagnes est couverte de glace, & l'autre de neige. Mais il faut bien constater leur existence, avant de discuter leurs propriétés accidentelles. Quand un vaisseau se trouve à moitié chemin, entre le cap de *Snæfels* sur la côte occidentale de l'Islande, & le promontoire de *Herjolfs* sur la côte orientale du Groenland, séparés par une distance de cent vingt lieues, on peut voir en même tems les montagnes de glace de ces deux régions.

En descendant du cap de Herjolfs à celui des Etats, on rencontre beaucoup d'isles, dont la plus considérable est celle de *Kétil*, remarquable autrefois, dit-on, par un cloître de moines de St. Augustin & par deux paroisses. Ensuite vient l'*isle des corbeaux*, où étoient des religieuses de St. Olaus. Plus bas au sud, on passe devant l'isle de Rinsey, où se trouvent quantité de rennes, & du marbre bâtard, dont les Groenlandois font des vases, ou cuves, qui contiennent jusqu'à dix ou douze tonnes; celles-ci sont d'une mesure, ou grandeur, qu'on ne définit pas. De cette description géographique, informe, incertaine, & fort contestée entre les écrivains qui traitent de l'ancien

Groenland, il résulte que les habitations, ou colonies des Norvégiens, s'étendoient jusqu'au 65eme. dégré de latitude, soit à l'orient, soit à l'occident.

Torfoeus dit, après un ancien livre Islandois du douzieme siecle, que le froid n'est pas aussi vif au Groenland, du moins sur la côte orientale, qu'en Islande & en Norvege; mais que les orages y sont plus violens, quoiqu'assez rares & peu dangereux. Cependant la Peyrere, qui fut secrétaire d'un ambassadeur de France dans les cours du nord, & qui adressa, en 1645, à M. de la Motte-le-Vayer, une relation du Groenland, rapporte, d'après des annales Danoises, qu'en 1308 il y eut au Groenland un orage, dans lequel une église fut brûlée par le feu du ciel; & que ce tonnerre fut suivi d'une tempête qui renversa les sommets de plusieurs rochers, d'où elle fit voler au loin comme une pluie de cendre. A cet événement succéda l'hiver le plus froid qu'on eût encore vu, de sorte que la glace ne dégéla point de toute l'année.

Du reste, il n'y a point d'accord dans les descriptions qu'on nous donne des productions & de la fécondité du vieux Groenland, ni de liaison & de suite dans les faits qui composent l'histoire des colonies de la Norvege, établies en ce pays. On y voit que la religion chrétienne y eut un évêque dès le douzieme siecle, & cet évêque, des droits temporels, qui occasionnerent le meurtre d'un seigneur tué par un autre dans un cimetiere: voici le fait en abrégé. Un Norvégien de considération, qui s'appelloit Arnbiœrn, accompagnant le premier évêque envoyé de la Norvege au Groenland, fut jetté par la tempête avec deux vaisseaux, fort loin de cette terre, & ne reparut plus. Quelque tems après, on trouva sur la côte un vaisseau qui avoit fait naufrage. L'évêque en donna la cargaison à celui qui l'avoit découvert & appropria le vaisseau à l'église. Dans la suite, Ausur, neveu d'Arnbiœrn, vint au Groenland, redemander les effets & le vaisseau de son oncle. Einar, arriere-petit-fils de Leif, fils de cet Eric qui avoit découvert le Groenland; Einar qui avoit juré de protéger le patrimoine de l'église, refusa à Ausur l'héritage d'Arnbiœrn. Le neveu se vengea de ce refus, en faisant périr le vaisseau qu'il redemandoit. Einar, provoqué par les reproches que lui faisoit l'évêque, d'avoir trahi son serment, en laissant violer les droits de l'église, un jour qu'il sortoit de l'office divin avec Ausur, qui ne se défioit de rien, l'assassina d'un coup de hache. Le meurtrier fut tué par les vengeurs d'Ausur. Guerre entre deux partis soulevés par la haine de deux familles; beaucoup de sang versé de part & d'autre, mais surtout du côté de la faction d'Ausur. Enfin la paix fut faite, à condition que Sok, pere d'Einar, payeroit en argent le surplus des hommes tués dans la faction opposée à son fils.

Torfoeus, qui rapporte ce fait, donne ensuite une liste de dix évêques du Groenland, qui se succéderent, depuis l'an 1121 jusqu'à l'année 1343. Le Baron de Holberg, dans son Histoire du Dannemarc, en ajoute sept autres, depuis cette derniere époque jusqu'à l'an 1408.

Origine des *Skrællings*, ou des habitans actuels du Groenland.

M. Crantz abandonne ici les ramas informes des historiens du Groenland, pour chercher l'origine des habitans actuels de cette région. Il va d'abord dans la *Winlande**, qui fut découverte par les Norvégiens à peu près dans le même tems que le Groenland, & cette Winlande, dit-il, ne peut être que la côte de Labrador, ou l'isle de Terre-neuve en Amérique. C'est de-là, vrai-

semblablement, ou du Canada, que les *Skrœllings*, ou la race des sauvages actuels, entrerent dans le Groenland, vers le quatorzieme siecle. Car ces sauvages ne pouvoient venir de l'Europe, à moins que ce ne fût par la Nouvelle-Zemble, ou par le Spitzberg. Mais depuis les découvertes qu'on a faites sur la mer glaciale, on sçait que ces terres ne sont point contiguës avec le Groenland. Il auroit donc fallu, pour passer de la Zemble, ou du Spitzberg, à la côte orientale du Groenland, traverser un grand espace de la mer glaciale sur de petits canots, ou faire, à pied, ce long chemin de glace. D'ailleurs, il n'y a pas autant de ressemblance entre la nation Groenlandoise & les Samoyedes, ou les Ostiaques, qui habitent sur les côtes du nord & du nord-est de la mer glaciale, qu'on en trouve entre ce même peuple & les Tonguses & les Kamtschadales situés au nord-est de la Tartarie. C'est vraisemblablement de ces derniers pays, que les peuples, de qui descendent les Groenlandois, seront entrés dans l'Amérique, poussés les uns par les autres. En Amérique ces Tartares auront couru d'isle en isle, jusqu'au détroit de Davis; d'où le hazard les aura portés au Groenland. M. Crantz cite, à l'appui de cette conjecture, le témoignage d'un missionnaire de la congrégation des Freres Moraves. Cet homme, très-instruit de la langue Groenlandoise, fit en 1764 un voyage à la terre de Labrador, sous la protection de M. Hugues Pallifer, gouverneur de Terre-neuve. Il rencontra le 4 Septembre environ deux cents sauvages, dont un le reçut d'abord assez mal. Mais quand il se fut apperçu que le missionnaire avoit l'habillement du pays, & qu'il en parloit la langue, il appella les autres sauvages, en leur disant, *c'est un de nos amis.* Ils le conduisirent dans leurs cabanes, & le comblerent d'amitiés, quoique les autres Européens l'eussent averti qu'il y auroit du risque pour sa vie, à s'exposer seul parmi les sauvages. L'année suivante ce missionnaire retourna chez eux avec M. Drachart, l'un de ses confreres, qui possédoit encore mieux que lui la langue du Groenland. Ces deux Européens vérifierent que ce langage ne différoit pas plus de celui des Américains, que les dialectes Groenlandois du sud & du nord ne different l'un de l'autre; or ce n'est pas une différence aussi grande qu'entre le haut & le bas Allemand.

M. Crantz ne dissimule pas qu'il y a de fortes objections à faire contre l'hypothese, qui suppose que les Norvégiens auront été chassés du Groenland par les sauvages *Skrœllings*, comme si cette petite nation, foible & timide, après avoir fui de l'Amérique devant tous ses ennemis, avoit pû vaincre les Norvégiens, ces braves enfans des conquérans de l'Europe entiere. Mais il répond que les colonies de la Norvege établies au Groenland, auront moins été dépeuplées par l'incursion des sauvages du nord, que par cette terrible *peste noire* qui ravagea toute l'Europe en 1350, & que les Norvégiens eux-mêmes porterent à leur colonie du Groenland. Cette épidémie attaqua, dit-on, non-seulement les hommes & les animaux, mais jusqu'à la racine des plantes. Cependant, prenons garde qu'on ne confonde ici le ravage de cette peste, avec le rude hiver de 1309, dont nous avons parlé plus haut, d'après la relation de la Peirere, & qui dut faire périr tous les arbres. Quoiqu'il en soit des suites de ces deux fléaux séparés ou confondus, la mortalité diminua considérablement la population des colonies Norvégiennes, & les affoiblit,

ſans doute, au point que le peu de monde qui leur reſtoit, fut obligé de céder le terrein aux ſauvages, & de ſe retirer des côtes de l'oueſt à celles de l'orient. Car Yvar Beer, cet homme de loi, qui écrivoit au quatorzieme ſiecle, termine ſa relation du Groenland par ces mots: „toute la côte occidentale eſt maintenant occupée par les Skrœllings." Ainſi les colonies Norvégiennes, d'ailleurs abandonnées de leur métropole, furent détruites par la famine & les ſauvages, ou réduites à s'incorporer avec des nationaux, iſſus ou venus de l'Amérique. Peut-être auſſi ſe réfugierent-elles dans des montages & des iſles, pour y repaſſer de l'état ſocial des peuples civiliſés, à la miſere & l'indépendance d'une vie ſauvage.

L'Histoire ne peut ſuivre les traces de ces colonies perdues ou diſperſées, qu'à la foible lumiere, qu'on tire avec peine, des courſes & des récits des ſauvages eux-mêmes. M. Crantz a recueilli quelques-unes de leurs relations, qui peuvent exercer l'eſprit de conjecture, au défaut de matériaux plus authentiques.

Un Groenlandois, appellé Kojake, qui habitoit à ſoixante lieues du Cap des Etats, ſur la côte orientale, vint en 1752, voir quelques-uns de ſes parens établis à Neu-Herrenhut, maiſon des freres Moraves, ſituée à Balls-river. Cet homme raconta qu'il avoit logé chez lui, l'hiver précédent, deux Groenlandois qui avoient fait, avec un troiſieme, une excurſion, ou un voyage de trois ans ſur cette côte orientale. Ils s'étoient avancés juſqu'à un horizon que le ſoleil ne quittoit point aux grands jours de l'été, éclairant même à minuit le ſommet des montagnes; ce qui déſigne le 66eme. dégré de latitude. En route ils avoient été ſouvent obligés de mettre leur tente & leur canot ſur un traîneau, qu'ils faiſoient tirer par des chiens; ils côtoyoient toujours la terre, où la glace, moins forte que ſur mer, fondoit plus vîte au ſoleil, & tombant dans les courans alloit former ſur les eaux une barriere impénétrable. Les habitans de ces bords ſont plus gros que ceux de l'oueſt; du reſte ils ont les cheveux noirs, de longues barbes, & le teint à peu près comme les Groenlandois, dont ils parlent la langue, en l'articulant d'un ton voiſin du chant. Ce peuple eſt nombreux & paroît doux. Mais les voyageurs dont on rapporte le récit, n'oſerent pas entrer dans une baye aſſez belle, par la crainte des antropophages qui l'habitoient. De tout tems les Groenlandois ont imaginé qu'il y avoit de ces ſortes d'hommes ſur la côte inconnue de leur pays. Au commencement, dit Kojake, ils mangerent de la chair humaine, dans une famine extraordinaire, occaſionnée par un hiver exceſſivement rigoureux. Quand ils en eurent goûté, bientôt ils s'en firent une habitude; en ſorte qu'ils gardent de cette chair coupée en morceaux dans leurs proviſions, & qu'ils la mangent comme la chair de veau marin, c'eſt-à-dire, crue & ſouvent corrompue par la gelée. Mais ils ont l'attention de ne tuer, pour leur nourriture, que des vieillards & de jeunes orphelins, parce qu'ils ſont inutiles, épargnant préférablement leurs chiens, dont ils tirent de grands ſervices. Ils ſont vêtus de peaux, mais groſſiérement jointes, faute d'aiguilles: car ils n'ont pas de fer; auſſi ſont-ils bien contens quand ils trouvent quelques clous dans les planches & les bois flottans, que le naufrage, ou les courans, jettent ſur leurs rivages. Jamais ils n'ont vu de vaiſſeaux, & leurs bateaux ne vont point à la voile.

HISTOIRE DU GROENLAND.

„Un facteur des colonies Danoises m'a fait, dit M. Crantz, le récit suivant, au sujet des habitans de la côte orientale. En 1757, un Groenlandois du Sud, nous rapporta qu'il tenoit de quelques personnes du pays, qui avoient voyagé vers l'orient, qu'on y trouvoit dans une baye, entre des montagnes, un peuple qui tous les printems venoit sur la côte. Il est si nombreux, & d'ailleurs si cruel, qu'à son approche tous les Groenlandois fuient dans des isles sur leurs canots. Ce peuple qui ne peut les suivre, faute de bateaux, leur décoche une grêle de flêches, (car il marche toujours le carquois sur le dos) & ruinant leurs habitations, il emporte dans ses montagnes tout ce qu'il a pillé."

Si l'on pouvoit ajouter quelque confiance à ces récits, qui sont évidemment exagérés par ces frayeurs populaires si naturelles à l'esprit humain, il y auroit lieu de conjecturer que tous ces peuples sauvages qu'on prétend avoir trouvés sur la côte orientale du Groenland, descendent des restes & des débris des colonies Norvégiennes, qui ont conservé une haine héréditaire contre les indigenes.

Un autre facteur très-curieux d'interroger les Groenlandois sur la nature de leur pays, & capable de réduire aux justes bornes de la vraisemblance, toutes les descriptions fabuleuses & contradictoires, m'a raconté, dit encore M. Crantz, les particularités qu'on va lire.

„Les Groenlandois occidentaux qui doublent le cap des Etats, sont arrêtés au bout de quelques jours de navigation, par un golphe si rempli de glaces, que jointes au courant qui les entraîne dans la mer, elles empêchent les bateaux d'aller plus avant. J'ai des raisons de croire, que ce golphe rend dans le détroit de Forbisher, qui après avoir été jadis navigable, s'est trouvé depuis un tems immémorial entierement fermé par les glaces. Ce détroit peut avoir environ 100 ou 120 lieues de longueur." Au-dessus est le vieux Groenland, ce pays perdu, qui ne vaut peut-être pas la peine d'être retrouvé. En 1751 deux Groenlandois passerent le golphe des glaces, & le repasserent. Pendant les années 1756, 58, 60 & 61, quelques habitans de la côte orientale vinrent jusqu'au cap des Etats pour trafiquer avec ceux de l'ouest. Ils sont trois mois à venir, & s'en retournent peu de jours après, pourvus de ce qui leur manquoit. Les Groenlandois du cap des Etats disent que ce peuple doit venir de bien loin, & ils l'appellent *North-landois* ou septentrional, pour le distinguer d'eux-mêmes, qui se nomment *Sud-landois* ou méridionaux. Ce sont des sauvages sans culture ni morale, auprès desquels les Groenlandois de l'ouest se regardent comme un peuple policé. Mais ils n'ont jamais entendu parler des Norvégiens, ni de leurs églises, ni de leurs colonies; c'est qu'ils n'habitent que des isles, où ils sont bloqués par les glaces. Cependant ils n'ont point vu de glaces flottantes depuis trois ou quatre ans. Ils en sont plus étonnés que nous, qui n'en avons point eu depuis 1756 jusqu'en 1762. Mais la mer leur a charié beaucoup plus de bois flottant qu'à l'ordinaire. Ce peuple ne demande que du fer & des os. C'est pour en avoir qu'ils entreprennent depuis dix ans des voyages très périlleux. Ils apportent des peaux de renard, de veau marin, des cuirs, des chaudieres de marbre, qu'ils donnent sans compter, comme ils prennent ce qu'on leur

rend en échange; regardant avec curiosité le linge, les étoffes de laine ou d'autres marchandises étrangeres, mais sans paroître s'en soucier.

Voila tout ce qu'on a pu recueillir de plus certain, ou de moins fabuleux sur la côte orientale du Groenland. Que n'a-t-on pas fait pour la retrouver? Frederic II, Roi de Dannemarc, après un siecle d'interruption de toute espece de commerce ou de voyage au Groenland, y envoya en 1558 le fameux navigateur Heinson, qui découvrit à la vérité ce pays, mais de loin & sans y aborder, quoique la saison fût belle & le vent favorable. Un rocher magnétique, dit-il, caché sous les eaux, d'autres disent le remora, arrêta son vaisseau tout-à-coup & l'empêcha d'aller plus avant. Mais le véritable remora fut la crainte des glaces, ou la force du courant, qui le repousserent; & le desir de revoir sa patrie, fut sans doute l'aiman qui l'attira en arriere.

Martin Frobisher, qui retourna pour la troisieme fois au Groenland en 1578, n'y put, dit-on, retrouver le détroit qu'il y avoit découvert deux ans auparavant, & qui portoit son nom. Cependant il en fut dédommagé par la découverte d'un autre. Mais ce nouveau détroit est-il dans la baye d'Hudson, ou bien entre l'isle de Terre-neuve & le continent de Labrador, ou dans le Groenland? C'est ce qu'on ne peut déterminer par la carte de sa route, où les latitudes sont très-confusément marquées. Ses relations d'ailleurs présentent des faits si peu compatibles & si mal liés, qu'elles jettent à tout moment le lecteur bien loin du Groenland où elles prétendent l'attacher.

On a tenté sous le regne de Christian IV, Roi de Dannemarc, jusqu'à cinq voyages au Groenland. En 1605 l'admiral Danois Lindenow, ayant fait voile vers cette terre perdue, ancra d'abord à la côte orientale, d'où il enleva deux habitans sur son bord. Jean Knight, navigateur Anglois, parti sur un vaisseau Danois, monta jusqu'au détroit de Davis, où il trouva des hommes plus sauvages que ceux de l'orient. Il en fit prendre quatre des mieux faits. L'un de ces malheureux devint si enragé de se voir pris, dit la Peyrere, que les Danois ne le pouvant traîner, l'assommerent à coups de crosse de mousquet; ce qui fit peur aux autres trois qui se laisserent emmener. L'année suivante, Lindenow retourna du Dannemarc au détroit de Davis, avec les trois sauvages qu'avoit pris Jean Knight. Dans le premier endroit où il aborda, les habitans n'oserent pas s'aboucher avec les gens de son vaisseau. Dans un second mouillage, les sauvages se mirent en posture de défense. Il prit encore terre en un troisieme endroit de la même côte, & l'un de ses gens ayant tenté de descendre pour attirer les sauvages par des présents, ils le tuerent & le mirent en pieces à coups de coûteau, pour se venger de la mort d'un des quatre qu'on avoit enlevés l'année précédente.

Les Groenlandois amenés à Copenhague sur les deux vaisseaux expédiés en 1605, eurent le sort le plus déplorable. Deux y périrent de chagrin, après avoir tenté de s'enfuir sur des canots dans leur pays, vers lequel ils tournoient sans cesse des regards tristes & languissans avec de profonds soupirs. Deux autres prirent aussi la fuite; on en rattrapa un qui fut ramené à Copenhague. On remarqua qu'il pleuroit amérement toutes les fois qu'il voyoit un enfant dans les bras de sa mere; d'où l'on augura qu'il devoit avoir lui-même une femme & des enfans, quand il fut enlevé de son pays. Deux de ces sauvages

vécurent dix ou douze ans avec les Danois, qui les employerent à la pêche des perles dans le Jutland. L'un mourut de froid dans cet exercice, & l'autre de chagrin d'avoir perdu son compagnon.

En 1636, une compagnie marchande de Copenhague, équipa deux vaisseaux pour le Groenland. Ils y enleverent encore deux sauvages. Quand on fut en pleine mer pour s'en retourner, on voulut les laisser aller sur le tillac; ces malheureux se jetterent dans l'eau, & probablement se noyerent en voulant regagner les bords de leur terre natale. Ces mêmes vaisseaux revinrent chargés d'un sable qu'on avoit pris pour de l'or, à la couleur & au poids. Mais ce sable mis au creuset par les orfevres de Copenhague, n'étant trouvé bon à rien, fut jetté dans la mer; & le capitaine qui en avoit fait charger les vaisseaux, tomba dans la disgrace du grand-maître du royaume, qui étoit à la tête de l'entreprise, & il mourut de chagrin. Après neuf ou dix voyages faits depuis le commencement du dix-septieme siecle jusqu'en 1674, pour découvrir le Groenland, en tout ou en partie, & pour y former des établissemens, les Danois se dégoûterent de ces tentatives inutiles & ne penserent plus à cette terre ingrate qui sembloit se dérober à leurs poursuites.

Enfin M. Egede, pasteur de Vogen, poussé par un zele de religion, plus fort & plus puissant que la cupidité, ramena les vues du ministere de Dannemarc vers ce pays, qui présentoit à la couronne une branche de commerce à établir, & au missionnaire des ames à conquérir. Il faut entendre parler ce religieux pasteur, pour mieux juger du mérite de son entreprise, par les motifs, les obstacles & les moyens qui servirent à en rehausser le prix & l'importance.

Tentatives de M. Egede pour aller au Groenland.

J'Ecrivis en 1709, dit M. Egede, à un de mes parens de Bergen, qui avoit navigé dans le Groenland, pour lui demander des éclaircissemens sur ce pays. Il me répondit „ que dans le Groenland qu'on appelloit méridional, & „ qui étoit connu depuis le 60eme. degré de latitude jusqu'au 74eme., on voyoit „ des hommes sauvages; & que pour la partie orientale, où s'étoient anciennement établies des colonies Norvégiennes, on ne pouvoit plus en avoir „ connoissance, à cause des glaces flottantes qui défendoient l'approche „ des côtes.

„ Cette réponse me toucha. D'un côté, je voyois des sauvages à éclairer, „ des Norvégiens à conserver, soit au christianisme, soit à la patrie; & de „ l'autre j'étois chargé non seulement du soin d'une paroisse, mais d'une femme & d'un enfant. Je ne sçavois à quoi me résoudre, incertain & flottant „ entre le bien de la religion qui m'appelloit au loin, & les cris de la nature „ qui me retenoient au sein de ma famille. Je restai dans cette perplexité jusqu'en 1710, où je me déterminai à dresser un plan pour la conversion & „ l'instruction des Groenlandois. Je l'envoyai dans un mémoire à l'évêque „ de Bergen; parce que c'étoit le port de Norvege d'où partoient les navires „ destinés pour le commerce du Groenland.

„ Ce prélat octogénaire me répondit qu'il avoit envoyé mon mémoire à „ la cour. Du reste, en louant mon projet, il me disoit: comme vous voulez quitter votre cure, pour aller vous-même instruire dans la religion chrétienne les peuples du Groenland, je ne vois pas comment la chose pourroit

„ roit réussir; puisque ces barbares ont une langue particuliere que nous n'entendons point, & qu'ils n'entendent point la nôtre. Jésus-Christ n'envoya ses apôtres dans tout le monde pour instruire les peuples, qu'après leur avoir communiqué le don des langues. HISTOIRE DU GROENLAND.

„ L'ÉVÊQUE de Drontheim à qui j'avois aussi communiqué mon plan, parce que j'étois son diocésain, me répondit en 1711: Il y a eu autrefois des évêques dans le Groenland, qui ont été sacrés à Drontheim dont ils étoient suffragans.... Si quelque homme de Dieu vouloit aller examiner la qualité du pays & le naturel des habitans, il n'y a pas de doute que le Roi, qui depuis quelques mois a destiné les revenus des postes à des œuvres pies (*ad pias causas*), ne favorisât un projet aussi Chrétien que le vôtre, surtout si le commerce pouvoit fleurir par ce moyen. Le Groenland est, on n'en sçauroit douter, une partie de l'Amérique; & il ne doit pas être fort éloigné de Cuba & d'Hispaniola, où se trouve une grande abondance d'or.... Mais personne n'est plus propre à aller chercher ces trésors, que les navigateurs de Bergen.... Le seul que je sçache, qui ait parcouru ces pays-là, c'est Louis Hennepin, missionnaire François, religieux recollet, qui a voyagé longtems dans des pays qui ne peuvent être que le vieux Groenland, & qu'il nomme dans sa carte *Nova Dania*"....

ON voit dans cette réponse que le bon évêque de Drontheim ne connoissoit pas trop la situation du Groenland, & son erreur paroît d'autant plus excusable, que ce pays n'étoit pas encore bien découvert. Mais si M. Egede étoit encouragé par des prélats, il avoit à combattre ses parens & ses amis, qui tous blâmoient sa résolution. Les prieres & les pleurs de sa femme surtout lui firent tant d'impression, que son projet lui paroissant une folie, il promit de rester dans sa cure. Il étoit tranquille, comme s'il eût été délivré d'une sorte de tentation: mais ce calme, dit-il, ne fut pas long.... „ J'avois toujours dans l'esprit ces paroles de l'Evangile: *celui qui aime pere ou mere, femme, enfans, freres & sœurs plus que moi, n'est pas digne de moi.* Je ne pus réfléchir à cet oracle sans trembler: j'y voyois ma condamnation, & mon ame en étoit dans un trouble continuel. Ma femme à qui je ne pouvois cacher mon inquiétude, après avoir tout fait pour me tranquilliser, me dit un jour: je suis bien malheureuse d'avoir donné mon cœur & ma personne à un homme qui veut nous jetter lui & moi dans les plus grands malheurs. Combats intérieurs de M. Egede.

„ CES discours me désespéroient, & si cet état avoit duré, je crois que j'en serois mort. Enfin le tems & quelques chagrins qui me furent suscités par la haine & la calomnie, déterminerent ma femme à quitter avec moi un séjour qui nous étoit désagréable, pour aller dans le Groenland. Dès que je fus assuré de sa résignation, je redoublai mes efforts & mes instances auprès de ceux qui pouvoient appuyer ou seconder mon projet. Mais à l'opposition de mes amis qui continuoient à m'en détourner, se joignit celle de mes ennemis, qui me prêtoient des vues trop humaines pour ne pas m'arrêter dans mes poursuites. Je publiai donc une appologie en 1715, où je répondis à toutes les objections qu'on me faisoit. Elles consistoient dans la rigueur du climat; dans les difficultés & les périls de la navigation; dans le danger évident auquel j'exposois une femme & des enfans dont je devois

„ répondre devant Dieu; dans l'espece de folie qu'il y avoit à quitter une cu„ re pour une chose aussi incertaine, que l'étoit le fruit d'une mission au „ Groenland; on y ajoutoit enfin quelques raisons de mécontentement & l'am„ bition de me faire un nom, comme autant de motifs secrets qui se mêloient „ à mon zele." M. Egede rapporte les objections & non pas les réponses, qui sont, dit-il, trop étendues. Mais sa bonne foi & ses succès le dispensent de toute autre justification.

„ Pendant que je travaillois, poursuit-il, à surmonter tous ces obsta„ cles, un bruit se répandit qu'un navire marchand de Bergen ayant péri dans „ les glaces voisines du Groenland, les gens de l'équipage qui s'étoient sau„ vés sur la côte, avoient été tués & mangés par les habitans. Mais la fausse„ té de cette nouvelle se découvrit bientôt, & dissipa la terreur passagere qui „ s'étoit emparée de ma famille. Cependant le tems s'écouloit, & la guerre „ duroit en Dannemarc. Personne ne pensoit plus au Groenland, j'étois le „ seul qui ne pouvois l'oublier. J'écrivis donc en 1717 à l'évêque de Dront„ heim & lui remis ma cure, dans laquelle il ne tarda pas à me nommer un „ successeur. Ce fut alors que je sentis la plus forte douleur de quitter mes „ paroissiens & mes amis; la raison, la chair & le sang, tout sembloit m'at„ tacher plus que jamais au séjour de mes peres, & redoubler à mes yeux les „ horreurs du pays auquel je sacrifiois l'amour de la patrie. Mais dans cet „ état de déchirement, mon épouse me rendant mes forces, me représenta, „ qu'il étoit trop tard pour me repentir: vous avez formé, vous avez poursui„ vi votre entreprise au nom de Dieu, me dit-elle, pourquoi perdez-vous „ courage au moment de l'exécuter? J'accomplis donc ce que j'avois commen„ cé. Après des adieux tendres & douloureux que je fis à mes chers parois„ siens, à ma mere, à ma sœur & à mes amis, je me mis en route au mois „ de Juin 1718, avec ma femme & quatre enfans, dont le dernier n'avoit „ pas encore un an, & nous arrivâmes à Bergen.

„ Là, dès qu'on fut informé du motif de mon voyage, chacun en parla „ diversement: les uns me traitoient de visionnaire, les autres de fou, & „ quelques-uns applaudissoient à mon zele, dont les fruits pouvoient devenir „ utiles à l'état.

„ Mon premier soin fut de chercher des gens capables d'entreprendre le „ commerce & la navigation du Groenland. J'en trouvai qui, après avoir en„ voyé des vaisseaux, étoient dégoûtés de ce commerce, par la prépondéran„ ce de celui des Hollandois, qui augmentoit en ce pays-là d'une année à „ l'autre. Cependant quelques-uns promirent que si la paix se faisoit, & „ que le Roi voulût les protéger & les aider, ils tenteroient d'équiper encore „ un vaisseau pour le Groenland. J'attendis donc la fin de la guerre, que la „ mort de Charles XII, Roi de Suede, éteignit tout-à-coup en 1719. Dès „ le printems de cette année, je me rendis à Copenhague, où je restai jusqu'au „ retour du Roi qui étoit encore en Norvege. A son arrivée on lui présenta „ mon mémoire, & j'eus l'honneur d'être admis à son audience. Il approu„ va mon dessein, & me parut dans les meilleures intentions sur les moyens „ de porter l'évangile aux Groenlandois. J'appris bientôt après qu'il envoyoit „ un ordre aux magistrats de Bergen, de proposer aux marchands de cette

„ ville l'entréprise du commerce & de la navigation du Groenland, avec des „ privileges & sous la protection du gouvernement. Je retournai donc à „ Bergen. Tous les maîtres de navire & les pilotes qui avoient déjà fait le „ voyage du Groenland, furent appellés à l'hôtel-de-ville, afin d'y dire leur „ avis sur la nature du pays & l'espece de commerce qu'on pouvoit y faire. „ Mais ces gens de mer craignant qu'on ne les forçât d'aller au Groenland, „ ou même d'y demeurer, répondirent que c'étoit le pays le plus mauvais de „ la terre, & le moins abordable par les dangers de la navigation. J'aurois „ passé pour un imposteur, si je n'avois justifié l'exposé du mémoire que j'a- „ vois présenté sur ce sujet, par une lettre d'un de ces marins qui parloit as- „ sez avantageusement du commerce du Groenland. Mais cette démarche de „ la cour ne produisit aucun effet, non plus que les instances que je fis au- „ près d'un grand nombre de marchands de la ville, pour seconder les avan- „ ces de la protection du Roi. Je passai tout l'hiver de 1720, sans espéran- „ ce de secours, ni de succès, exposé même aux railleries de bien des gens „ qui conseilloient à ma femme de me faire renoncer à mon entreprise. Mais „ comme elle ne montroit pas moins de résolution que j'en avois, on nous „ dit nettement que nous étions des fous.

„ Enfin, à force de sollicitations, j'obtins de quelques marchands qu'ils „ s'assembleroient avec moi pour délibérer sur les moyens de former une com- „ pagnie de commerce & une entreprise de navigation pour ce pays si redou- „ té. Ils prirent mon dessein à cœur, & s'engagerent à m'assister, pourvu „ qu'on trouvât un assez grand nombre d'intéressés dans cette affaire. Nous „ ouvrîmes une souscription. Je m'y engageai pour 300 rixdalers, & quel- „ ques autres pour de moindres sommes. J'allai avec l'original de la souscrip- „ tion chez l'évêque & les principaux du clergé de la ville, qui voulurent „ concourir à l'œuvre du ciel : bientôt des marchands souscrivirent à l'exemple „ des pasteurs, & je fus assuré d'un fonds de dix mille rixdalers.

Compagnie de commerce, établie à Bergen, pour le Groenland.

„ Quoique cette somme ne fût pas suffisante pour achever l'entreprise, „ on commença par acheter un vaisseau nommé l'*Espérance*, qui devoit nous „ transporter au Groenland, & même y passer l'hiver. La compagnie fréta „ deux autres bâtimens, l'un pour la pêche de la baleine, & l'autre pour nous „ suivre & rapporter à Bergen des nouvelles de notre arrivée.

„ Dans ce même tems on m'écrivit de Copenhague le 15 Mars 1721, „ que le Roi m'alloit nommer son missionnaire pour le Groenland, avec „ une pension de trois cents rixdalers, sans compter deux cents autres pour „ les préparatifs de mon voyage. Tout étant disposé pour le départ, l'équi- „ page se rendit le 2 Mai suivant, à bord du vaisseau l'*Espérance*, & dès le „ lendemain nous mîmes à la voile au nombre de quarante-six personnes, en „ y comprenant ma famille. A peine fûmes-nous sortis du port, qu'un vent „ contraire nous força de mouiller jusqu'au 12 du mois, que nous eûmes un „ tems favorable : il se soutint jusqu'au 4 Juin, où nous apperçûmes le *Staten-hoeck*, ou Cap des états. Le pays étoit encore couvert de glace & de nei- „ ge. La tempête, & les glaces qui flottoient jusqu'à dix ou douze milles „ loin des côtes, nous repoussoient toujours des rives du sud où nous voulions „ aborder. Quand le vent & la mer le permettoient, nous avancions à la voile

Départ de M. Egede.

„ le long des glaces, cherchant quelque passage pour gagner la terre; mais „ elles étoient si fort pressées & comme attachées les unes aux autres, que „ nous essayâmes pour nous en éloigner, de tirer vers l'ouest en pleine mer. „ Tout nous rejettoit contre ces écueils flottans que nous voulions éviter. „ Alors les maîtres de navire parlerent de retourner à Bergen, comme s'il n'y „ eût point eû d'espérance d'aborder au Groenland. J'insistai contre ce parti „ dicté par le découragement.

„ Cependant nous courûmes le plus grand danger. Un jour que nous „ étions entiérement renfermés dans les glaces, entre lesquelles il n'y avoit „ pas un espace libre au-delà de deux portées de fusil, l'allarme s'empara de „ l'équipage: elle redoubla bientôt, quand on vit par un signal que faisoit la „ galiote qui nous avoit toujours suivis depuis Bergen, qu'elle avoit donné „ contre la glace qui l'avoit percée. Cependant le dommage fut réparé; mais „ le capitaine de notre navire vint dire à ma femme & à mes enfans qu'il fal„ loit se préparer à la mort. Le péril étoit grand, le vent violent; un brouil„ lard épais couvrit l'air jusqu'à minuit: mais nous nous trouvâmes insensible„ ment plus au large; le vent tomba, le brouillard disparut, & nous vîmes „ que nous étions entiérement dégagés des glaces. Le reste de la route se fit „ gaiement, & le 3 de Juillet nous abordâmes enfin à la terre, après laquelle „ nous avions tant soupiré."

Arrivée au Groenland.

„ C'est à Balls-river que débarqua M. Egede, dit M. Crantz, qui conti„ nue ou répete l'histoire de ce zélé missionnaire, d'après le journal que ce„ lui-ci donna lui-même de ses travaux; journal qui contient l'espace de „ quinze ans, & qui fut imprimé en 1728.

Aussitôt que le vaisseau fut arrivé, l'équipage se bâtit une maison de pierre & de terre, revêtue de planches. Ce fut dans une isle qu'on appella l'isle de l'*Espérance*, du nom du vaisseau. La maison fut occupée dès le dernier jour du mois d'Août.

Les Groenlandois virent d'abord leurs nouveaux hôtes d'assez bon œil, quoiqu'avec une sorte d'inquiétude de ce qu'ils étoient venus avec des femmes & des enfans. L'étonnnement fit place à la frayeur, quand ils comprirent en les voyant bâtir un logement, que ce n'étoit pas pour un trafic de quelques mois, mais pour s'établir dans ce pays; & dès-lors ils ne voulurent plus recevoir ces étrangers dans les tentes ou les cabanes. Cependant on vint à bout par des présens & des prévenances, de rendre les sauvages moins inaccessibles, & ils se laisserent voir, non pas d'abord chez eux, mais dans une maison isolée qu'ils vuiderent exprès, & où ils mirent un espion pour veiller toute la nuit. A la fin ils se familiariserent jusqu'à recevoir les visites des Européens, & à les leur rendre dans toutes les maisons.

M. Egede ne perdit pas une occasion d'apprendre leur langue; & dès qu'il sçut que leur mot *Kina* signifioit *qu'est-ce*, il s'en servit pour leur demander le nom de tout ce qui frappoit ses sens, & il écrivit tous ces mots à mesure qu'on les lui prononçoit. S'étant apperçu qu'un Groenlandois qui s'appelloit Arok, avoit pris pour un Européen nommé Aaron, cette affection que la seule ressemblance des noms peut inspirer à des gens qui n'ont que ce rapport entr'eux; il engagea celui-ci à s'insinuer chez ce peuple, pour tâcher de sça-

voir la langue & les particularités du pays. Quelque tems après il affecta de le laisser parmi eux; & comme ils vinrent aussitôt lui faire entendre qu'il avoit oublié un des siens, il feignit de ne pas les comprendre. Mais ils ne tarderent pas à revenir dire qu'Aaron étoit chez eux, & qu'il falloit le rappeller, parce que les Groenlandois n'aimoient pas à demeurer avec un étranger.

On dissipa leur méfiance par de nouveaux présents, & ils consentirent à garder Aaron tout l'hiver. Il n'y trouvoit pas grand avantage; on le tourmentoit, on lui voloit tantôt une chose & tantôt l'autre; de sorte qu'un jour dans un emportement de colere en étant venu aux mains, il fut battu jusqu'au sang; cependant après lui avoir pris son fusil, de peur qu'il ne se vengeât, les sauvages tâcherent de l'appaiser par de bons traitemens, en le priant de ne pas se plaindre au ministre, qui pourroit les punir. M. Egede fit semblant d'ignorer leur conduite à l'égard d'Aaron, & lorsqu'il alla les voir, il leur laissa encore un autre de ses gens.

Cependant les Groenlandois redoutoient si fort ce pasteur, qu'ils chargerent leurs angekoks de le conjurer lui & son peuple, comme un fléau dont la nation ne pouvoit trop tôt être délivrée. Ces devins voyant aisément qu'ils n'y réussiroient pas, persuaderent aux sauvages, qu'il étoit lui-même un puissant angekok, mais de la bonne espece, ou de ceux qui ne faisoient point de mal. La crainte se changea donc en vénération pour un personnage qu'on voyoit si respecté de sa nation. M. Egede qui brûloit du desir de faire connoître aux Groenlandois les mysteres qu'il prêchoit aux Danois, mit sous les yeux des sauvages quelques tableaux des principaux événemens de la bible, dessinés ou peints par son fils aîné. Ces tableaux leur donnant occasion de lui faire de questions, il apprenoit insensiblement leur langage, & les préparoit en même tems aux dogmes dont il vouloit les instruire. A propos de la résurrection d'un mort, qu'on leur présenta parmi les images ou tableaux des miracles du Christ, les Groenlandois prierent M. Egede en qualité d'ambassadeur de son Dieu, de souffler sur leurs malades, afin de les guérir, comme faisoient les angekoks. Le pasteur Danois fut obligé, pour gagner le cœur de ce peuple, de condescendre à ses demandes. Mais il ne se vante pas d'avoir exaucé tous leurs vœux, ni mérité leur confiance par des guérisons; en cela plus modeste que la plupart des missionnaires.

Commerce des Allemands au Groenland.

Le commerce ne fit pas dans les commencemens beaucoup plus de progrès que la religion. Les Groenlandois étoient pauvres, & le peu de superflu qui leur restoit à la fin de l'hiver, ils le réservoient pour les Allemands, accoutumés depuis bien des années à trafiquer avec ce Peuple. Ainsi, dès le printems de 1722, les Danois virent avec peine une petite flotte de vaisseaux Allemands aborder au Groenland, & acheter en une demi-heure plus de marchandises, qu'ils n'en avoient eux-mêmes pu avoir dans tout l'hiver.

Déja les provisions menaçoient de leur manquer; car s'étant figuré la pêche & la chasse beaucoup plus abondantes au Groenland, qu'elles ne l'étoient réellement, ils avoient embarqué très-peu de viande & de poisson. Comme ils ne connoissoient pas le pays; que les rennes & les lievres y étoient rares, & que la pêche aux filets ne leur rendoit presque rien, la disette se fit sentir avant la fin de l'année, & plusieurs d'entr'eux furent attaqués du scorbut.

HISTOIRE DU GROENLAND.

Alors on commença de murmurer contre le ministre qui étoit l'auteur ou la cause de ce malheureux voyage ; & comme la galiotte de munition étoit plus lente à revenir qu'on ne l'avoit espéré, l'équipage résolut de repartir avec le vaisseau qui avoit hiverné au Groenland. M. Egede étoit dans la plus grande perplexité, ne voulant ni quitter sa mission, ni rester seul avec sa femme & quatre enfans, pour les voir périr de misere. Il obtint qu'on attendroit jusqu'au mois de Juin le retour de la galiotte, à condition que si elle n'étoit pas revenue avant la fin de ce mois, on se rembarqueroit en lui laissant quelques provisions. Il avoit même engagé six hommes à rester avec lui ; mais quand ils virent que le peu de provisions qu'on leur offroit, ne suffiroit qu'à peine pour six mois, ils lui dirent qu'en cas de disette, ou de besoin, ils passeroient sur quelques vaisseaux allemands, pour retourner en Europe. Le pasteur résolut donc de suivre le troupeau, & de s'embarquer avec l'équipage. Mais sa femme lui reprochant sa foiblesse, dit à ceux qui commençoient déja à démolir l'habitation, qu'il ne falloit pas se défier ainsi de la Providence, & qu'elle avoit une certitude positive que la galiotte étoit en route pour arriver incessamment. En effet, tandis qu'on se moquoit de la prophétesse, on vit dès le 27 de Juin le vaisseau qu'on attendoit. M. Egede reçut en même tems les nouvelles les plus encourageantes de la part des marchands de Bergen, qui lui promettoient de continuer le commerce du Groenland, quelque desavantageux qu'il fût en commençant. Il apprit d'un autre côté, que le Roi voulant soutenir la mission de tout son pouvoir, avoit déja établi une loterie en faveur de cet objet, & que, comme ce moyen ne réussissoit pas, il avoit mis une légere contribution sur ses royaumes de Danemarc & de Norvege, sous le nom de la *cottisation* du Groenland.

Moyens de M. Egede, pour s'instruire & se familiariser avec les Groenlandois.

Le missionnaire redoublant d'espérance & d'ardeur, fit de nouveaux efforts. Il prit avec lui deux de ses enfans pour aller passer l'hiver chez les Groenlandois, résolu de s'instruire lui-même de l'état du pays ; tandis que ses enfans en apprendroient la langue, en se mêlant avec des nationaux de leur âge. C'est certainement un des meilleurs moyens d'établir des colonies & des missions chez les sauvages.

Il engagea de plus, par des caresses & des présens, deux petits orphelins abandonnés à venir vivre avec lui. Cet exemple de bienfaisance enhardit une famille de six personnes, à le prier de les recevoir dans sa maison. Mais il s'apperçut bien que ce n'étoit que faute de subsistance & pour vivre à ses dépens. Car dès que le printems eut ouvert la mer aux pêcheurs, tout ce monde qu'il avoit logé & nourri durant l'hiver, prit congé du pasteur sans rien dire ; & même les deux enfans qu'il croyoit s'être attachés pour toujours, s'échapperent l'un après l'autre. Il avoit d'abord obtenu d'eux, qu'ils renonceroient à cette vie errante, & qu'ils apprendroient à lire & à écrire ; mais il se vit obligé de les laisser aller à la mer, ou voir les sauvages, toutes les fois qu'il leur en prenoit envie. Quant à leur instruction, les commencemens lui réussirent, tant qu'il eut un hameçon, ou quelque outil à leur donner pour chaque lettre qu'ils apprenoient à connoître : mais ils furent bientôt rebutés de ce travail, & lui dirent, qu'ils ne voyoient pas à quoi cela étoit bon de s'occuper toute une journée à regarder un papier, & crier A, B, C ;

que le facteur & lui n'étoient que des paresseux, dont toute la vie se passoit à tenir les yeux sur un livre, & à gâter du papier avec une plume; tandis que les Groenlandois alloient pêcher des veaux, & tuer des oiseaux; exercice de gens braves & laborieux, qui trouvoient du profit dans leur amusement. Il voulut leur faire entendre l'utilité de sçavoir lire & écrire, pour apprendre les pensées d'un ami absent, & pour connoître la volonté de Dieu dans son livre: mais en convenant de ces avantages, ils trouvoient que l'art qui leur donnoit à vivre, étoit plus important, & que quand on possédoit bien cette science, on n'avoit gueres besoin d'autres connoissances.

Ruines des colonies Norvégiennes du Groenland.

L'année 1723, M. Egede alla deux fois à la baye d'Amaralik ou de Balls-river, pour y voir un monument des anciennes colonies des Norvégiens. Il trouva dans un beau vallon, les restes d'un édifice quarré de pierre platte, environ de dix-huit pieds de long sur autant de largeur, & de douze pieds de hauteur, avec la place d'une porte. Il crut que ce devoit être la tour ou le clocher d'une église; d'autant plus qu'il apperçut non loin de-là, des ruines d'environ quatre-vingt-seize pieds de longueur & soixante & douze de large, mais qui n'étoient plus qu'à deux pieds au-dessus de terre; d'ailleurs cet ouvrage ne ressembloit en rien à l'architecture ou maçonnerie des Groenlandois.

Arrivée de trois vaisseaux de la Compagnie.

Dans la même année, il arriva trois vaisseaux de la compagnie Danoise pour le Groenland. Le premier apportoit des provisions à la colonie. Le second étoit destiné à la pêche de la baleine; il retourna l'année suivante à Bergen avec cent vingt barrils d'huile de baleine, & une cargaison qui valoit environ cinq cents quarante livres sterlings. Le troisieme vaisseau devoit aller découvrir ou sonder les détroits. M. Egede reçut ordre, à cette occasion, de choisir des mariniers du pays qui fussent à toute épreuve, & de les envoyer à la découverte des côtes orientales du Groenland. Pour s'assurer de la fidélité qu'on devoit apporter dans cette commission, il voulut la faire lui-même, & s'embarqua avec deux chaloupes, quoique l'été fût déjà bien avancé; dans l'espérance de s'ouvrir par le détroit de Forbisher le chemin le plus court des terres que l'on cherchoit. Après s'être avancé quatre lieues dans le détroit, se voyant tout-à-coup investi des glaces que le vent du nord y poussoit, il crut devoir attendre qu'elles eussent debouché dans la mer, pour laisser un passage libre; mais les Groenlandois lui ayant fait entendre qu'au lieu de venir de l'orient par le détroit, c'étoit la mer occidentale qui les poussoit dans les terres, il désespéra de trouver une communication des deux mers à travers le Groenland. Il vouloit se rendre à la côte orientale par le détroit du Cap *Farewell*, lorsque les Groenlandois lui représenterent que le chemin étoit long, le passage orageux, le courant très-fort, & surtout qu'il n'y avoit rien de si cruel que les habitans de ces bords où il prétendoit les mener. D'ailleurs il n'avoit point fait de provisions pour l'hiver; il fut donc obligé de s'en retourner, & de refaire en dix-neuf jours un voyage de cent vingt lieues, qu'il avoit fait en quinze jours. Mais son tems ne fut pas perdu; car on lui fit remarquer en passant beaucoup d'isles où les Norvégiens avoient laissé des traces & des monumens de leur séjour. Dans un endroit surtout appellé *Kakoktok*, entre le 60eme. & le 61eme. degré de latitude, il observa les rui-

Ruines d'une ancienne église.

nes d'une église qui avoit cinquante pieds de long sur vingt de largeur entre des murailles épaisses de six pieds, avec deux portes au midi, & une plus grande à l'ouest. On voyoit une seule fenêtre au nord, & quatre autres étoient ouvertes au midi. Les murailles étoient assez bien travaillées pour l'architecture, mais sans aucune peinture ni sorte d'ornemens. Les murs du cimetiere étoient encore sur pied. On voyoit tout auprès, une grande maison & beaucoup de petites. M. Egede enleva un morceau des décombres de l'église, dans l'espérance d'y trouver quelque antiquité des Norvégiens. Les Groenlandois ne vouloient pas d'abord y consentir, de crainte que les ames des étrangers qu'on y avoit ensevelis, ne se vengeassent sur ceux qui venoient troubler les cendres des morts. Mais ce fut uniquement le manque d'outils, qui fit que le pasteur Danois ne pût emporter que des charbons, des ossemens & des fragmens d'urnes de terre.

Tentative pour découvrir un passage dans l'Amérique septentrionale.

Il arriva cette même année au Groenland deux vaisseaux de la Norvege. L'un étoit allé jusqu'à la baye de Disko pour y trafiquer, mais n'avoit mouillé qu'en deux endroits & sans beaucoup de profit, parce qu'il avoit été dévancé par les vaisseaux Allemands. L'autre devoit sonder les côtes de l'Amérique entre le 66eme. & le 67eme. dégré, où le détroit de Davis avoit le moins de largeur, & de-là revenir chargé de bois pour établir une seconde colonie au Groenland. Mais il retourna dès le mois de Juillet, sans avoir pu prendre terre à cause des glaces. A son retour il embarqua vingt personnes, avec un missionnaire & un enfant Groenlandois, & des matériaux qu'il transporta à Nepisene. Ce fut-là le second établissement de la compagnie de Bergen.

Si l'on voit M. Egede à la tête de toutes les entreprises, que formoit ou tentoit dans le Groenland ce corps de marchands, il faut observer que ce missionnaire avoit accepté la direction des affaires de la compagnie, avant de partir de Bergen. Car il n'avoit pu intéresser des commerçans au bien de la religion, qui étoit son unique motif, sans entrer dans leurs vues temporelles; soit que les Chrétiens du nord aient en général moins de prosélytisme que ceux du midi; soit que dans les pays Protestans, le clergé n'ait ni autant d'accès, ni autant de crédit dans les cours, qu'en ont eu jusqu'à présent les missionnaires Catholiques du Portugal & de l'Espagne. Mais il faut avouer que si ceux-ci ont montré plus de désintéressement dans les premiers tems de leur vocation, ils ont bien profité du succès de leur zele en Amérique, pour l'avancement de leur pouvoir dans le monde entier, au lieu que M. Egede n'avoit si fort à cœur les progrès du commerce de sa nation au Groenland, que pour y mieux assurer ceux de la religion.

Obstacles à la prédication de l'évangile.

Aussi, quand il eut apprivoisé les Groenlandois à l'appât de quelque gain, il crut devoir, à l'exemple des apôtres, les prendre dans ses filets, & les familiariser avec la prédication de l'évangile. Ils l'écouterent d'abord patiemment; mais lorsqu'il y revenoit trop souvent, & qu'il leur faisoit perdre au chant des hymnes le tems de la pêche, ils ne vouloient plus l'entendre: surtout dès qu'un angekok se présentoit avec ses enchantemens, on voyoit déserter l'auditoire du missionnaire, & s'il continuoit à prêcher, on s'en moquoit, & l'on contrefaisoit les gestes du prédicateur par des grimaces. On alloit

alloit même jusqu'à le traiter de menteur, parce que les angekoks, qui avoient été dans les cieux, n'y avoient point vu ce fils de Dieu dont il parloit, ni le firmament assez fragile pour devoir écrouler & tomber en poudre, à cette fin du monde, dont il les menaçoit. Enfin les Groenlandois poussoient la raillerie & l'insolence au point, que les Danois furent obligés de leur faire entendre qu'ils viendroient avec des fusils tuer leurs angekoks pour leur imposer silence.

Cependant, moitié par caresses & moitié par menaces, on vint à bout d'engager les sauvages d'abord à laisser parler le missionnaire, sans se moquer de lui, ni l'interrompre avec le bruit du tambour; ensuite à l'écouter quelquefois patiemment; puis à ne pas s'enfuir quand il alloit dans les assemblées, pourvu qu'il n'y troublât pas les divertissemens; enfin, à l'entendre avec une sorte de curiosité & de satisfaction. Insensiblement il prit de l'ascendant & de l'empire sur les esprits. Un angekok vint lui dire un jour de prier Dieu pour son fils malade. Le missionnaire, après lui avoir reproché son métier d'imposteur, lui dit que son enfant mourroit, car il étoit à l'agonie; mais que si l'on vouloit le laisser baptiser, il iroit au ciel. Le pere y consentit, l'enfant reçut le baptême & mourut. La famille du mort, après les gémissemens ordinaires, vint dire au pasteur que c'étoit à lui d'ensevelir le corps; & persuadée que l'ame étoit heureuse, elle demanda avec instance d'être baptisée. Mais le missionnaire irrita ces pieux desirs, par un sage refus, disant que les adultes devoient se faire instruire de la religion, avant d'y être initiés.

Parmi les dogmes dont M. Egede cherchoit à prévenir les esprits en faveur du christianisme, celui de la résurrection des morts faisoit le plus d'impression sur les Groenlandois. Ils sembloient courir au-devant de la persuasion, qu'il pouvoit y avoir un état où le corps ne seroit plus sujet à la peine, ni aux maladies, & où les amis & les parens se retrouveroient pour ne plus se quitter. Mais, malgré la pente naturelle de l'esprit humain, qui se livre plus à la crainte qu'à l'espérance, ils ne vouloient point entendre parler de peines éternelles. *S'il y avoit tant de feu dans l'enfer*, disoit un Groenlandois, *n'y a-t-il pas assez d'eau dans la mer pour l'éteindre? Ou bien, si c'est un lieu si chaud, nous y serons dédommagés du froid que nous éprouvons sur la terre. D'ailleurs les angekoks, qui vont partout, auroient bien vu cet enfer.* Quand M. Egede leur répondoit que leurs angekoks étoient des imposteurs, qui n'avoient rien vu de ce qu'ils leur débitoient; *& vous*, lui repliquoient-ils, *avez-vous vu le Dieu dont vous nous parlez tant?* „Il est extrêmement difficile" (dit M. Crantz, après M. Egede lui-même) „de détromper ce peuple de ses préjugés, „ & d'empêcher qu'il ne fasse un mauvais usage de chaque vérité qu'il entend: „ il ne veut pas croire, par exemple, que Dieu soit présent par-tout, ni „ tout-puissant, ni bon & bienfaisant, jusqu'à prendre plaisir à secourir ceux „ qui l'invoquent dans leurs peines & leurs besoins". Ils semblent plutôt disposés à lui attribuer la cause de leurs disgraces. Car s'ils avoient du mauvais tems à la pêche, & qu'elle ne fût point heureuse, ils s'en prenoient aux prieres & aux sermons du missionnaire, disant que l'air étoit irrité de la folle confiance qu'ils avoient en cet étranger, au préjudice de celle qu'ils devoient à leurs angekoks. Que s'il vouloit l'emporter sur ces devins, dans l'esprit des Groenlandois, il n'avoit qu'à leur procurer plus de poissons, d'oiseaux & de

beaux jours. Quand M. Egede leur disoit de prier, leur réponse étoit : *nous prions, mais cela n'aboutit à rien.* S'il ajoutoit qu'ils ne devoient demander à Dieu que les biens spirituels, & le bonheur d'une vie à venir, ils repliquoient : *nous ne la comprenons ni ne la désirons ; nous n'avons besoin que de la santé du corps, & de veaux pour manger.*

Ces détails prouvent combien les peuples sauvages sont difficiles à convertir. M. Egede s'en plaint très fréquemment dans sa relation : il dit bien que s'il avoit voulu loger & nourrir gratuitement des familles de Groenlandois, marier & doter des filles, ou faire des présens de nôces, il n'auroit pas manqué de gens à baptiser ; mais qu'il en avoit été dissuadé par l'expérience qu'il avoit faite, que le cœur de ces nouveaux convertis n'étoit point changé par le baptême, & qu'ils restoient dans l'endurcissement & l'insensibilité qui leur sont naturels. Il avoit envoyé deux enfans sauvages à Copenhague, afin qu'à leur retour ils pussent donner à leurs compatriotes une haute opinion du Dannemarc, & par-là, sans doute, prévenir les esprits en faveur de la religion qu'on professoit. En 1725, un de ces enfans, nommé *Poëk*, revint seul au Groenland, l'autre étant mort à Bergen. Il montra les présens qu'il avoit reçus, & qu'on lui avoit donnés vraisemblablement pour inspirer à plusieurs de ses compatriotes l'envie de faire le voyage du Dannemarc. Il leur parla de la splendeur de ce royaume ; de la magnificence de la cour où il avoit été présenté ; des beaux édifices de la capitale, & surtout des églises. Ce peuple ne se lassoit point de lui faire des questions, & d'admirer ce qu'il disoit au sujet de la puissance militaire du roi, qu'ils croyoient n'être qu'un seigneur un peu plus riche que les autres hommes, parce qu'il prenoit plus de veaux marins. M. Egede saisit cette occasion, pour leur dire que Dieu étoit le Roi de tous les Rois, puisqu'ils lui obéissoient, & que pour sçavoir & faire sa volonté, ils écoutoient la voix des pasteurs qui n'étoient pourtant que leurs sujets. Alors les sauvages conçurent une idée de Dieu très-grande, mais effrayante, par l'appareil des armes qu'ils joignoient sans cesse à la représentation de la majesté royale, qu'on leur peignoit comme une *foible* image de la toute-puissance divine.

Cependant, malgré cet éclat, les caresses & les présens de la cour, Poek n'étoit pas si fort enchanté de l'Europe, qu'il ne voulût reprendre la vie sauvage & se retirer vers les côtes méridionales du Groenland, avec une femme de la colonie Danoise. Enfin on lui fit épouser une Groenlandoise, après bien des difficultés de la part de cette fille, pour se marier avec un homme qui s'étoit dégradé par un genre de vie étranger aux mœurs de son pays.

Tels étoient les obstacles que M. Egede rencontroit dans sa mission, & les moyens qu'il emploit à planter la foi chez les Groenlandois. Après avoir pris beaucoup de peine à s'instruire de leur langue, il étoit obligé de chercher à nouveaux frais, le sens des phrases qu'il croyoit mal à propos avoir bien entendu une semaine auparavant. Heureusement ses enfans suppléerent à son défaut, & ils apprirent si bien le langage & la prononciation du pays, qu'ils l'aiderent à commencer une grammaire Groenlandoise, & à traduire quelques évangiles du dimanche, avec des questions & des explications.

L'année 1725 apporta de bonnes nouvelles à la colonie : deux vaisseaux

venus de Bergen, répandirent la joie, en apprenant que la *cottisation* avoit déja produit une somme de dix mille livres sterling pour les nouveaux établissemens du Groenland. Mais ce plaisir fut troublé bientôt après, quand on vit revenir au mois de Juin, un de ces vaisseaux avec tous les colons de Népisene, qu'il avoit été obligé de prendre sur son bord, parce qu'ils n'avoient pas assez de vivres pour attendre, une année entiere, le retour d'un autre vaisseau d'approvisionnement. Ils avoient donc abandonné des maisons bâties avec beaucoup de peine: & l'on apprit peu de tems après qu'elles avoient été brûlées par des navigateurs étrangers.

Arrivée de deux vaisseaux.

Ce ne fut pas là l'unique disgrace; un angekok craignant, sans doute, que la mission ne fît tort à son ministere, voulut employer la magie pour se défaire du facteur de la colonie & de sa troupe. Le Danois fut assez imprudent pour frapper l'angekok au visage, pendant qu'il faisoit ses enchantemens. Le sauvage courut à son arc, le Danois à son fusil: heureusement les Groenlandois effrayés empêcherent le devin de tirer sa fleche. C'étoit un prêtre du démon; il cacha son ressentiment, mais jusqu'au moment de la vengeance: peu de tems après l'angekok dit à ses Groenlandois, que les habitans des côtes du sud avoient complotté d'assassiner le commis du facteur, lorsqu'il viendroit faire le commerce dans leur contrée: le facteur lui-même, ajouta-t-il, est au nord avec la plupart de ses Européens, pour son trafic: c'est le tems de tomber sur le ministre & le peu de monde qui l'environne; quand le facteur reviendra, nous le tuerons, & nous partagerons entre nous toutes les marchandises de la colonie. Ce complot fut rapporté à M. Egede, par un enfant Groenlandois, qui après s'être enfui de chez le pasteur, y étoit revenu dans la crainte d'être châtié, s'il étoit rattrapé. Le missionnaire fit bonne garde en attendant le facteur; à son arrivée, il marche aux conjurés, & fait saisir l'auteur de la conspiration: mais content de l'avoir intimidé pour l'avenir, il lui fit grace, à la sollicitation de tous les Groenlandois.

Cette allarme fut suivie d'un danger qui jetta la colonie dans la plus grande consternation. On étoit au commencement de Juin 1726, lorsqu'une montagne de glace, poussée par les courans vers la côte, fit périr un vaisseau, à la vue de la colonie. On ne douta point que ce ne fût celui qu'on attendoit de la Norvege, pour les provisions de l'année. M. Egede pour remédier à la disette dont on se voyoit menacé, résolut d'aller avec deux chaloupes vers les bayes du sud, où se rendoient les pêcheurs de baleine Allemands, & d'acheter de cette nation les vivres qui manquoient à la colonie Danoise. Il avoit cent lieues à faire, & comme il craignoit d'arriver trop tard, il alla jour & nuit, & dans cinq jours il y arriva. Mais on ne voulut lui céder que peu de provisions, parce que les vaisseaux, avant de retourner en Allemagne, devoient aller sur la côte d'Amérique, à la pêche de la baleine. Cependant il obtint qu'un de ces navires recevroit sur son bord le facteur & neuf hommes, pour décharger d'autant la colonie. Celui qui le montoit, promit qu'à son retour de la pêche, il passeroit à la colonie pour y prendre des marchandises. En l'attendant, le missionnaire y ménagea les vivres avec la plus grande économie. Car il n'avoit pour nourrir vingt-une personnes durant un an, que trois barils de pois, autant de gruau d'avoine, onze sacs de drêche, & dix-sept cents

biſcuits de bord, y compris ce qu'il avoit acheté des Allemands. On ne pouvoit chaſſer faute de poudre & de plomb, & la pêche ne réuſſiſſoit point. On tenta d'avoir du veau marin des Groenlandois, pour le manger avec du *ſperma-ceti*, au défaut de beurre. Mais plus on étoit dans le beſoin, & plus ils ſe montroient difficiles à vendre de leurs proviſions. On fut donc réduit à partager la ration d'un homme, entre huit perſonnes. La détreſſe redoubla, au récit que les Groenlandois vinrent faire d'un naufrage où ils diſoient avoir vu périr un vaiſſeau ſous les glaces; ajoutant que les gens de l'équipage dans l'eau juſqu'aux genoux, après avoir répété, à grands cris, le nom du miſſionnaire, comme pour lui demander d'envoyer des canots à leur ſecours, avoient été emportés par les flots. Cette nouvelle inquiétoit d'autant plus, que le vaiſſeau Allemand ne revenoit point des côtes de l'Amérique, au tems où l'on devoit l'attendre. Pour ſurcroît d'allarme, on vit le facteur & ſes gens qui s'y étoient embarqués, arriver ſeuls dans un canot. Mais quelle conſolation ne fût-ce pas, d'apprendre d'eux-mêmes qu'ils avoient rencontré ſur leur route l'approviſionnateur de Norvege, & qu'ayant paſſé ſur ce navire, ils l'avoient laiſſé à vingt lieues de la colonie, arrêté par les glaces! Heureuſement quatre jours après il entra dans le port, & délivra M. Egede & ſon troupeau des extrémités d'une famine prochaine, mais non pas de toute crainte. On apprit en même tems que l'autre vaiſſeau d'approviſionnement, parti dès le printems, avoit fait naufrage; & celui qui venoit d'arriver, ne pouvant ſe remettre en mer au mois d'Août à cauſe des glaces, devoit paſſer l'hiver à la colonie, ce qui ne manqueroit pas de décourager la compagnie de Bergen.

En effet, les deux vaiſſeaux qui vinrent en 1727, apporterent pour nouvelle, que cette ſociété s'étoit entierement diſſoute, & ne vouloit plus courir les riſques d'un commerce qui n'apportoit aucun profit; quoique le roi, par zele pour les miſſions, le ſoutînt toujours ſous main, & même ſe fût engagé, pour ainſi dire, à s'en charger ſeul, malgré le peu de ſuccès de ces commencemens. M. Egede, de ſon côté, ne voulant point abandonner ſes projets de converſion, travailloit de toutes ſes forces à ſeconder les bonnes intentions du monarque, en cherchant les moyens de ſuppléer à la ſtérilité de ce commerce ingrat. Il nous dit lui-même, que dans cette vue il avoit fait divers eſſais de chymie, mais qui ne lui réuſſirent pas. Le chymiſte & le miſſionnaire cherchoient des choſes trop oppoſées pour les rencontrer ſur la même route. M. Egede abandonna donc au tems & aux hommes les intérêts de la terre, & ſe contenta de pourſuivre une entrepriſe dont le ſuccès ne devoit appartenir qu'au ciel; c'étoit la converſion des Groenlandois. Il y travailla cinq ans entiers, avec ce peu de fruit qui rend la conſtance plus méritoire, & qui laſſant le courage des ames foibles, réſerve toute la gloire à la perſévérance des hommes intrépides.

Expédition du Dannemarc au Groenland. 1728.

Enfin, l'année 1728 dut lui promettre quelque récompenſe de ſes travaux paſſés. Le Groenland vit arriver cinq vaiſſeaux du Dannemarc, dont l'un étoit armé en guerre. Ils portoient des matériaux, du canon & des munitions pour établir un fort dans une nouvelle colonie, avec une garniſon ſous un gouverneur & un commandant, qui devoient protéger le commerce des Danois, & défendre les Groenlandois, contre les incurſions de certains écumeurs qui leur

voloient l'huile & les côtes de baleine. On envoyoit de Copenhague, pour former, peupler & cultiver la colonie, beaucoup de gens mariés, hommes & femmes, des maçons, charpentiers, artisans & ouvriers de toute espece, les uns volontaires, & les autres tirés des prisons. On avoit même embarqué des chevaux pour aller sur les montagnes, à la découverte des terres inconnues, ou des pays perdus. Enfin l'un des vaisseaux avoit ordre de prendre terre, s'il étoit possible, sur la côte orientale.

Histoire du Groenland.

Mauvais succès de cette entreprise.

Mais tous ces préparatifs furent à moitié ruinés par une contagion qui se mit parmi ces nouveaux colons; comme il arrive presque toujours dans ces sortes de transplantations. M. Egede attribue cette épidémie qu'il croyoit différente du scorbut, au nouveau genre de vie que menoient ces gens expatriés, & au manque d'exercice; car il observa que les matelots & les premiers colons qui travailloient toujours, n'en furent gueres infectés. Cependant les artisans & les gens les plus utiles en moururent; de même tous les chevaux périrent, faute des soins & de la nourriture qui conviennent à leur espece. Ce n'est pas qu'ils eussent été d'aucune utilité pour voyager sur les montagnes, comme ils y étoient destinés; mais on en auroit tiré de grands services pour la culture des terres. Ce qu'il y avoit de plus fâcheux, c'est que tous ces gens, la plupart de mauvaise vie, dès qu'ils virent que le Groenland n'étoit pas une terre de promission, & qu'ils n'y trouveroient point les délices ou la fortune dont on avoit peut-être flatté leur espérance, firent éclater les plaintes & les murmures. Le mécontentement produisit parmi les soldats une sédition si violente, que la vie des officiers fut en danger, mais surtout celle des missionnaires, sur lesquels cette troupe de mutins rejettoit la faute de leur exportation & de la misere où ils se voyoient réduits. Chacun fut obligé de se tenir sur ses gardes, & M. Egede lui-même qui auroit pû, dit-il, dormir en sûreté parmi les sauvages, étoit forcé d'avoir des armes auprès de son lit, pour se défendre des chrétiens de son pays.

La perte de ces séditieux moissonnés par la contagion, fut donc un gain pour les Danois & les Groenlandois, qui se virent ainsi délivrés d'une populace dont les mœurs & le caractere ne pouvoient que troubler toute espece de société, sauvage, ou policée. Mais ce ne fut pas moins une grande faute du gouvernement d'avoir si mal pris ses mesures, & sacrifié tant de victimes à la funeste ambition d'avoir des colonies; espece de manie politique, dont il ne paroît pas que l'Europe soit guérie par la dépopulation que le changement de climat ne manque jamais d'occasionner, sans parler de l'altération sensible que produit dans l'espece humaine le mélange de races que la nature sembloit avoir voulu séparer par des barrieres insurmontables.

Cette mortalité des Danois au Groenland, dura jusqu'au printems de 1729, où le reste des malades alla vivre avec les habitans du pays, qui en sauverent quelques-uns par l'usage du cochlearia qui commençoit à reverdir à travers la neige. Cependant ce peuple ne voyoit pas avec plaisir aborder tant d'étrangers sur ses côtes, & surtout ces gens armés lui faisoient ombrage. Quoiqu'on attribuât la contagion qui les avoit dévorés, à la colere des esprits aëriens du climat; quand on vit survivre encore de ces hôtes dangereux, entr'autres le missionnaire, qu'on regardoit comme le maître & l'angekok des

Européens, les Groenlandois s'éloignerent insensiblement vers le nord jusqu'à la baye de Disko. Ce fut-là le premier fruit des forteresses & de l'envoi des troupes, qui ne hâterent pas le succès des missions ni du commerce.

M. Egede s'appercevant qu'il ne gagnoit rien sur l'esprit des adultes, & que l'instruction, à la suite des présents, n'en faisoit tout au plus que des hypocrites, assez grossiers pour ne pas en imposer par un christianisme dont ils ne sçavoient pas même porter le masque, ce missionnaire eut une conférence avec deux de ses collegues nouvellement arrivés, & leur proposa s'il ne seroit pas convenable de baptiser les enfans, avec les précautions les plus propres à les attacher à la religion, dont on leur ouvriroit la porte par le baptême. Son plan fut envoyé au college des missions établi à Copenhague. Cette société l'approuva, à des conditions que le pasteur du Groenland avoit déjà prévues: elles portoient qu'on donneroit le baptême aux enfans du consentement des parens, pourvu que ceux-ci ne regardassent pas ce remede de l'ame comme un préservatif contre la mort; qu'on s'assurât que les baptisés se feroient instruire à l'âge convenable; & qu'on n'engageât personne au baptême par des moyens de séduction, encore moins par les voyes de la force. La cour & le clergé du Dannemarc ne pensoient plus alors comme ce roi qui fit baptiser tous les Danois sous peine de mort, ni comme les premiers conquérans du Mexique, qui, pour en convertir les habitans, allumerent des buchers qu'on ne pouvoit éteindre qu'avec l'eau du baptême.

M. Egede, en conséquence de ces principes, conformes aux décisions des pasteurs, ses collegues, dès le mois de Février 1729 baptisa seize enfans, dont les parens demandoient cette faveur pour eux-mêmes; & il y prépara les adultes par des instructions qu'il chargea *Poëk*, baptisé sous le nom de *Frederic-Christian*, de répandre dans les isles & les habitations du Groenland.

Mais le ciel ne forçoit point la nature qui maîtrisoit les hommes. La pêche de la baleine ne réussissoit point aux Danois; ils ne tiroient presque rien des Groenlandois, qui cachoient leurs marchandises pour les vendre plus cher à d'autres nations de l'Allemagne. Les vaisseaux d'approvisionnement n'arrivoient à la colonie que bien avant dans l'été, & ne pouvoient retourner à Bergen qu'après l'hiver suivant; de sorte que chaque voyage étoit d'un an, & le même vaisseau ne reparoissoit à la colonie que tous les deux ans. Rien n'y prospéroit, quand Frederic VI, son successeur, ne voyant point rentrer dans l'épargne le remboursement des avances considérables qu'avoit déjà coûtées l'établissement du Groenland, & sçachant que le Christianisme depuis près de dix ans, n'y avoit gueres fait plus de progrès que le commerce, envoya des ordres en 1731, d'abandonner ces colonies, & de ramener les colons. On laissoit le choix à M. Egede de s'en revenir avec eux, ou de rester dans le pays avec ceux qui ne voudroient pas le quitter; & dans ce cas il pouvoit prendre des vivres & des provisions pour un an, mais être bien assuré de ne plus recevoir aucune sorte de secours du Dannemarc.

1731.

La cour de Dannemarc abandonne les colonies du Groenland.

On juge aisément qu'il ne trouva pas beaucoup de monde qui ne préférât de partir. Les soldats qu'on offroit de lui laisser, ne lui pouvoient être qu'à charge, & les matelots ne se soucioient point de rester avec eux. Quel chagrin pour cet homme si zélé, de quitter après tant de peines & de travaux, un

établissement qu'il avoit, pour ainsi dire, créé, & d'abandonner, sans instruction & sans religion, environ cent cinquante enfans baptisés de sa main! Mais heureusement le vaisseau qui devoit transporter les deux colonies, se trouva trop petit pour embarquer tous les colons avec leur bagage. Comme les maisons & les effets alloient être la proie des nationaux, ou des navigateurs étrangers, M. Egede obtint par grace à force d'instances, qu'on lui laissât dix mariniers, avec des provisions pour les nourrir durant un an. Il resta seul de la mission, & ses deux autres collegues partirent avec le gouverneur, les officiers, les soldats, la plupart des colons & six Groenlandois qui voulurent les suivre.

Au milieu de ce cruel abandon, il apprit que la colonie de Népisene avoit été démolie une seconde fois par les navigateurs étrangers, & qu'ils en avoient brûlé tous les matériaux & les effets. Après avoir tout entrepris pour la religion, avec quelle douleur la vit-il ainsi perdue en naissant, dans un pays où la pauvreté des habitans sembloit annoncer les mœurs des premiers siecles du Christianisme! Mais il est peut-être plus difficile de faire adopter un culte à ceux qui n'en ont point, que d'en voir changer ceux qui sont une fois imbus de quelques dogmes religieux. Aussi M. Egede dégoûté des obstacles insurmontables, dont le concours s'opposoit à la conversion des Groenlandois, discontinua de baptiser leurs enfans; dans la crainte de laisser périr au fond de leurs ames les germes de la grace. D'ailleurs il s'apperçut bientôt du discrédit où le départ des Danois avoit fait tomber sa mission dans l'esprit des habitans. Ceux-ci ne comprenoient pas comment un monarque aussi riche qu'on leur avoit représenté le roi de Dannemarc, avoit pu laisser manquer ses sujets de subsistances, dans un pays éloigné. Ainsi, malgré tout ce qu'on pouvoit répondre à leurs objections, ils n'avoient plus de foi au missionnaire, & quand il venoit chez eux, ils cachoient leurs enfans pour les dérober à ses instructions dont ils ne faisoient aucun cas. M. Egede excédé par le travail, le chagrin & les amertumes qu'il avoit essuyés, en contracta un mal de poitrine qui l'empêchoit de voyager. Il fut donc obligé de laisser à son fils le soin de la mission ou de l'instruction.

Quoiqu'on n'eût promis aucune assistance à la colonie, cependant le roi touché des représentations du missionnaire, envoya quelque secours encore l'année suivante; mais toujours avec l'assurance que ce seroit le dernier. Heureusement la pêche & le commerce de la baleine avoient été moins infructueux cette année que les autres. Le produit auroit même abondamment défrayé des avances, si l'on n'avoit pas perdu par un gros tems deux des plus grands bateaux, au moment où le trafic étoit dans toute son activité; ce qui fit qu'au lieu de porter les marchandises aux rendez-vous ordinaires de la colonie, on fut obligé de les vendre aux vaisseaux étrangers.

Après avoir été balotté deux ans entre la crainte & l'espérance, M. Egede reprit enfin courage, & sentit revivre sa joie en voyant arriver le 20 Mai 1733, un vaisseau du Dannemarc, avec la nouvelle qu'on alloit suivre avec plus de constance que jamais l'objet du commerce & des missions du Groenland, & que le roi vouloit bien assigner pour le maintien de cet établissement, un don gratuit de quatre cents livres sterling chaque année.

On reprend le commerce du Groenland.

1733.

M. EGEDE reçut par ce même navire, un renfort de trois autres missionnaires. C'étoient des membres de la congrégation des *Freres Moraves*, instituée par le comte de Zinzendorf. M. Crantz interrompt à cette époque, l'histoire du commerce & des missions des Danois au Groenland, pour s'attacher uniquement à l'établissement & aux progrès de la mission des *Herrenhuters*, ou *Freres Moraves*. Mais comme l'histoire des voyages n'est pas proprement celle des missions étrangeres, il faut abandonner M. Crantz au penchant de son zele dans la description des travaux apostoliques des missionnaires, pour recueillir dans tous les autres voyageurs les particularités les plus intéressantes qui peuvent manquer à la parfaite connoissance du Groenland.

AVANT d'aller plus loin, le lecteur doit reprendre ici la suite des tentatives qui ont été faites pour la découverte de la côte orientale de ce pays, & de tous les anciens monumens des colonies Norvégiennes. C'est encore M. Egede qui va les rapporter en peu de mots.

„ LE détroit de Forbisher ne conduisant point à la partie orientale du „ Groenland, ou du moins ce passage, s'il est en effet le plus court chemin „ de l'ouest à l'est de ce pays, étant impraticable, on voulut en 1723, dou- „ bler le cap de Farewell pour aller du couchant à l'orient. Mais on s'y prit „ trop tard, & la violence des vents que ramene l'hiver, m'obligea, dit ce „ pasteur, de retourner sur mes pas à la fin de Septembre.

Tentatives faites depuis 1723, pour reconnoître la côte orientale du Groenland.

EN 1724, les Directeurs de la compagnie de Bergen, firent partir par ordre du roi de Dannemarc, un vaisseau tout exprès pour reconnoître la côte orientale. Il prit l'ancienne route du Groenland par l'Islande. Mais les glaces qui flottoient entre ces deux terres, empêcherent d'aborder au terme du voyage ; & l'on s'en retourna sans avoir rien exécuté.

„ EN 1728, parmi les dépenses extraordinaires que le Roi fit pour la co- „ lonie du Groenland, les chevaux qu'il y envoya, devoient servir à péné- „ trer par terre à la côte orientale. Mais rien n'étoit plus mal concerté que „ ce projet; parce que le Groenland est un pays hérissé de rochers d'une hau- „ teur insurmontable, & couvert de neiges & de glaces où les chevaux ne „ pourroient avoir le pied sûr.

„ EN 1729, M. Richard, lieutenant du vaisseau qui avoit passé l'hiver à „ la colonie, reçut ordre de tenter à son retour d'aborder à la côte du Groen- „ land qui fait face à l'Islande. Mais les glaces & les dangers lui rendirent „ impraticable l'exécution de ces ordres.

Moyen de réussir dans ce projet.

„ LE moyen ou le chemin le plus sûr pour arriver à ces bords si desirés & „ si souvent recherchés sans aucun succès, ce seroit de côtoyer le *Statenhoek*. „ Ce projet s'accorde avec les récits des Groenlandois, qui par cette voie se „ sont avancés assez loin du côté de l'orient. Quoique les glaces qui débordent „ du Spitzberg, gagnent le long de cette côte jusqu'à doubler le *Staten-* „ *hoek*, & ferment le passage aux vaisseaux, de façon à les empêcher d'abor- „ der aux endroits où étoit la principale partie des colonies Norvégiennes; „ on trouve cependant entre ces glaces flottantes & la côte, des ouvertures, „ où les barques pourroient naviger en sûreté: car les courans repoussent les „ glaces loin des golphes vers le sud-ouest, & les tiennent à quelque distance

des

„ des terres, où les Groenlandois vont & viennent ſans crainte avec leurs „ umiaks ou grands bateaux.

HISTOIRE DU GROENLAND.

„ Les Hollandois qui navigent au Groenland, m'ont raconté" (pourſuit M. Egede) „ comme une vérité conſtante & reconnue, que leurs vaiſſeaux ont „ quelquefois trouvé cette côte orientale, entierement libre & dégarnie de „ glaces juſques ſous le 62eme. degré; qu'ils y ont mouillé dans les bayes „ avancées, & fait un commerce conſidérable avec les ſauvages.

„ Je m'en rapportois à leur relation d'autant plus volontiers, que moi-mê„ me en 1736, à mon retour du Groenland en Dannemarc, après avoir „ doublé le Statenhoek & le cap Farewell, je ne vis pas la moindre glace, „ quoique je fuſſe fort près des terres. Mais comme je crois que c'eſt un „ hazard auquel on ne peut ſe fier, il eſt plus ſage & moins dangereux de „ tenter cet abord avec des bateaux que ſur des vaiſſeaux. Il faudroit donc „ établir une loge ou un comptoir ſur la côte orientale entre le 60eme. & le „ 61eme. degré, & s'il ſe pouvoit, en bâtir un autre à la même hauteur „ ſur la côte orientale, pour diminuer le danger, avec la longueur du trajet.

„ Si l'on en croit les relations des plus anciens auteurs qui parlent du „ Groenland, il ne devoit y avoir que douze milles (meſure de Norvege) „ de terres inhabitées entre la colonie de l'orient & celle de l'occident, ou „ tout au plus ſelon d'autres, un voyage de ſix jours par bateau. Mais pour „ s'aſſurer de la communication que la nature a laiſſée entre ces deux côtes „ oppoſées du Groenland, il n'y a pas de plus court moyen que de bâtir un „ comptoir à la pointe méridionale qui lie & ſépare ces terres, & de mul„ tiplier ces poſtes de correſpondance ſur la côte orientale, quand on l'aura „ découverte; en ſorte qu'ils ſoient aſſez voiſins pour ſe prêter une mutuelle „ aſſiſtance, au cas que les vaiſſeaux ne puiſſent pas aborder tous les ans à „ l'eſt du Groenland."

Hiſtoire des établiſſemens du Groenland, depuis l'année 1733, juſqu'à l'an 1740.

Si l'avidité des hommes a pénétré dans les entrailles de la terre, pour y chercher des tréſors, il faut avouer qu'on doit en grande partie au zele de la religion, ſinon la connoiſſance, au moins la découverte de la ſurface du globe. Le proſélytiſme s'eſt avancé dans les climats qui ſembloient inacceſſibles à l'avarice. L'or avoit attiré les vaiſſeaux des rois & des marchands dans toutes les régions du nouveau monde, où le ſoleil fait germer les métaux précieux & les diamans ſous ſes pas: le Chriſtianiſme a conduit les Européens dans les forêts du Canada. Le commerce des Anglois s'eſt étendu le long des côtes de la mer qui baigne l'Amérique ſeptentrionale. Mais ce ſont des miſſionnaires Catholiques qui ont parcouru les deux bords du fleuve Saint-Laurent, preſque juſqu'à ſa ſource, & viſité les lacs & les pays, plutôt infeſtés qu'habités par des ſauvages intraitables: ce ſont des miſſionnaires Jéſuites qui ont découvert la Californie, & défriché le Paraguay: enfin des miſſionnaires Luthériens ont fait retrouver les traces effacées du Groenland; ils remplacent d'anciennes colonies perdues, par de nouvelles, qui feront plus utiles & plus durables. Ceux qu'on y voit établis aujourd'hui, ſont de cette inſtitution ſinguliere d'hommes de tous les états, la plupart laïques & gens ſans lettres, qui ſe réunirent en une eſpece de congrégation religieuſe, ſous la direction du comte de Zinzendorff. Ce Seigneur Saxon, à qui ſon enthouſiaſme fit une

réputation fort étendue, mais équivoque, échauffé dans sa jeunesse par la lecture de la bible, & surtout des Prophêtes, communiqua son esprit, eut des prosélytes, & leur bâtit, en 1722, une maison à Bertholsdorf, dans la haute Lusace. Comme ce lieu s'appelloit *Herrenhut* (la garde du Seigneur) & que ceux qui s'y retirerent les premiers, venoient de la Moravie, on leur a donné le nom d'*Herrenhutters*, ou de *Freres Moraves* (*). Ces pieux ignorans ont toujours brûlé du zele de la conversion des idolâtres, se contentant, pour parler leur langage, de ne sçavoir & n'enseigner que Jésus. Cette nouvelle société de Jésus, semblable à la premiere, envoye ses disciples dans les parties du monde les moins connues, jette sourdement ses racines dans les colonies, & cache ses fondemens sous des terres incultes. Cette compagnie se glorifiant d'ailleurs de l'ignorance & de la grossiéreté des premiers apôtres du christianisme, suit, à bien des égards, les traces de l'institution des Jésuites, débute comme eux par les missions & l'instruction des enfans; mais au lieu d'éblouir, à leur exemple, par l'éclat des talens, elle étonne bien davantage, par des succès aussi rapides, aussi grands, qu'elle ne doit, ce semble, qu'à la petitesse même & à l'obscurité de ses moyens. Cette société de Jésus consacra les premiers travaux de son apostolat aux negres de Saint Thomé, l'une des isles Caraïbes qui sont dans la dépendance, ou parmi les colonies du Dannemarc. Un de ces negres, baptisé sous le nom d'Antoine, s'étant lié avec les domestiques du comte de Zinzendorff, qui se trouvoit à Copenhague en 1731, au couronnement du Roi Christian VI, suivit ce fondateur à Herrenhut, & fit entendre à sa congrégation, que les negres étoient trop surchargés d'occupations, pour avoir le loisir d'assister à des instructions, & qu'un prédicateur ne pouvoit espérer de les convertir, à moins qu'il ne fût esclave lui-même, & qu'en partageant leurs corvées il ne profitât des heures du travail pour leur parler de religion. Peu de tems après, deux freres Moraves écrivirent à la congrégation, qu'ils se vendroient, s'il le falloit, & se feroient esclaves pour racheter les ames des negres. Mais les vœux d'une ferveur qui surpassoit peut-être les forces humaines, ne furent exaucés, qu'après avoir été éprouvés par le tems.

Les Hernhutters, ou Freres Moraves, vont établir une mission au Groenland.

DANS ces circonstances, on parloit beaucoup à Copenhague des mauvais succès du commerce & des missions du Groenland. Le comte de Zinzendorff avoit vu dans la capitale du Dannemarc, deux Groenlandois baptisés. Il venoit d'envoyer en 1732 de ses compagnons en Afrique; il s'en offrit trois autres à lui, pour aller au secours de M. Egede, qui soutenoit seul contre les obstacles réunis de la nature & de la fortune, l'entreprise de la conversion du Groenland, qu'il avoit seul formée & commencée.

LA congrégation des Herrenhuters étoit composée de pauvres réfugiés qui passoient de la Moravie en Lusace, avec toute leur fortune sur le dos, c'est-à-dire leurs habits. Les trois missionnaires destinés au Groenland, s'embarquerent en cet équipage, pour Copenhague, au mois de Janvier 1733. Là se multiplierent devant eux toutes les difficultés qui devoient les empêcher d'aller plus loin; car s'étant adressés à M. Pless, premier gentilhomme de la cham-

(*) Voyez dans l'Encyclopédie l'article *Herrenhutisme*.

bre, qui avoit engagé un négociant à équiper un vaisseau pour la baye de Disko; cet homme de cour reçut assez mal des gens, qui n'ayant ni le caractere, ni la science, propres à l'apostolat, vouloient s'ingérer dans une mission où les talens & les travaux de l'infatigable Egede avoient échoué jusqu'alors. Mais s'étant convaincu que la foi suffit pour coopérer efficacement aux progrès de la foi, M. Plesس sollicita lui-même les bontés du Roi, pour qu'il fût permis à ces nouveaux missionnaires d'aller au Groenland. Le Monarque écrivit de sa propre main à M. Egede, de les bien accueillir & de favoriser les efforts de leur zele pour la conversion des infideles.

M. Pless leur demanda cependant comment ils vivroient au Groenland? „Du „ travail de nos mains, & de la bénédiction du ciel, répondirent-ils; nous „ cultiverons la terre, & nous bâtirons une maison pour n'être à la charge de „ personne. Mais il n'y a point de bois en ce pays-là, leur dit-on. Eh „ bien! nous y creuserons des fosses, & nous y logerons. Non, repliqua le „ courtisan, voilà cinquante écus d'Allemagne, pour commencer à vous pour„ voir des matériaux & des outils nécessaires à la construction d'un loge„ ment." A l'exemple de ce Seigneur, les grands de la cour voulurent contribuer à l'approvisionnement de ces missionnaires. Ceux-ci eurent bientôt un petit fonds d'argent, avec lequel ils acheterent dix douzaines de planches, des lattes, & quarante-six solives, des semences & des racines de plantes, des filets, & des instrumens pour la chasse & la pêche; enfin les provisions les plus pressantes pour le vêtement & la nourriture. Jamais des missionnaires ne furent plus dignes de la protection du gouvernement, que ceux qui s'équipoient en colons, & qui vouloient commencer leur mission par l'agriculture & le commerce; objet le plus naturel des transmigrations & des populations nouvelles. C'est encore un des avantages temporels que le clergé protestant peut avoir sur celui de la religion catholique, d'inspirer à ses membres, en leur permettant le mariage, toutes les idées d'économie domestique relatives au bien-être des familles & par conséquent à la police sociale.

Arrivée de trois freres Moraves au Groenland.

Les trois freres Moraves, partis le 10 Avril 1733 de Copenhague, arriverent au Groenland le 20 du mois suivant. Leur premier soin fut de chercher sur la côte un séjour habitable & commode pour y bâtir. Ils mirent aussitôt la main à l'œuvre, & dressant pierre sur pierre, avec de la mousse dans les intervalles, ils éleverent à la hâte un asyle contre la neige & la pluie; se procurant de la subsistance avec un vieux bateau, qu'ils avoient acheté du capitaine Danois qui les avoit amenés. Ils passerent d'une tente, où ils geloient de froid, dans cette hute construite à la Groenlandoise; & dès le 15 de Juin, ils commencerent une maison Danoise, où dans cinq semaines ils eurent du logement.

Aussitôt qu'elle fut achevée, ils songerent à faire leurs provisions de bouche pour l'hiver. Mais la chasse & la pêche leur réussirent d'abord assez mal, parce qu'ils n'y étoient gueres excercés, & qu'ils avoient surtout peu d'adresse à mener un kaiak. Quand ils alloient chercher du bois flottant entre les isles, s'ils étoient surpris par le mauvais tems, après avoir gagné la terre avec beaucoup de peine, le vent de la nuit éparpilloit leur bois, & la tempête emportoit leur bateau, que les Groenlandois venoient leur rendre tout

fracassé quelques jours après. Mais quand tout leur manquoit, ils s'abandonnoient à la Providence, & s'ils n'avoient pas autre chose à faire, ils se mettoient à filer pour gagner leur vie, à l'exemple de leurs freres de Moravie & de Lusace.

CES difficultés n'étoient pourtant rien, au prix de celles qu'ils avoient à surmonter pour remplir l'objet de leur mission; car ils ignoroient même la langue Danoise, dont ils avoient besoin pour apprendre celle du Groenland, & il n'y avoit que des Danois qui pussent les initier dans les élémens de celle-ci. Pour surcroît d'embarras, on leur voloit tous leurs livres & leurs papiers, à mesure qu'ils écrivoient leurs leçons; comme si le démon, disent ces bons freres, avoit voulu leur ôter tous les moyens de diminuer le nombre de ses vassaux. Mais la nature faisoit tout pour les lui conserver. Les Groenlandois, trop occupés de leur subsistance, n'avoient pas le loisir d'assister à des catéchismes de religion. Ce n'est pas qu'il n'y eût autour de Balls-river, environ deux cents familles qui formoient près de deux mille ames; mais la plupart de ces habitans étoient dispersés dans les isles & les montagnes, à la pêche des veaux, à la chasse des rennes, & quand l'hiver approchoit, ils alloient faire des voyages de deux cents lieues, tantôt au nord, & tantôt au sud. Il n'y avoit pas moyen de les joindre pour les instruire, & les prédicateurs ne pouvant suivre leur auditoire à la course, se contentoient de semer de tems en tems quelques germes de la parole divine, lorsque la curiosité leur amenoit par hazard des Groenlandois, qui venoient voir leur maison en passant, ou leur demander des clous, des hameçons, des coûteaux, qu'ils sçavoient bien voler en cas de refus. C'étoit peine perdue que d'aller d'une isle à l'autre, chercher des auditeurs qu'on ne pouvoit même avoir en les payant; car dès qu'on leur parloit de la religion, ils disoient aux missionnaires „ne vou„ lez-vous pas retourner chez vous?"

Mortalité causée au Groenland par la petite-vérole apportée du Dannemarc.

MAIS ce qui sembla devoir renverser toutes leurs espérances, ce fut une mortalité qui menaça de ruiner à jamais la population du Groenland. De six Groenlandois qu'on avoit amenés en Dannemarc, deux ans auparavant, il ne restoit qu'un garçon & une fille. Comme le climat étranger leur étoit contraire, on voulut les renvoyer dans leur pays. La fille mourut durant la traversée; & le garçon arriva sain & sauf, du moins en apparence. Mais il apportoit de l'Europe un venin caché dans ses veines, & qui ne tarda pas à se manifester par une éruption cutanée, où l'on n'apperçut d'abord aucun danger. Il continua de courir & de jouer avec ses camarades, qu'il infectoit cependant de sa contagion. Lui-même en mourut le premier au mois de Septembre; c'étoit l'année 1733. Celui qui le suivit de plus près au tombeau, fut le jeune Frédéric Christian, dont M. Egede avoit fait un excellent catéchiste & qu'il regretta comme un sujet très utile à la mission. Enfin on découvrit par une maladie de la colonie, que cette peste étoit la petite-vérole. Aussitôt M. Egede dépêcha un exprès dans tout le pays, pour avertir les Groenlandois, de ne pas sortir de leurs habitations, s'ils ne vouloient pas gagner & répandre la peste Européenne; & de n'y laisser entrer aucun vagabond du voisinage, qui ne manqueroit pas de la leur apporter. Mais ces avis furent inutiles dans

dans un pays ouvert & libre, où l'on ne peut empêcher personne d'aller & de venir à son gré.

La contagion fit les progrès les plus rapides, & d'autant plus violens, que le froid du climat, & le peu de précaution des habitans, rendoient l'éruption du venin plus difficile. Les malades souffroient des tourmens incroyables, & la chaleur de leur tempérament, jointe à une soif brûlante qu'ils ne sçavoient appaiser qu'avec de l'eau à la glace, les emportoit en trois jours. Dans l'excès de leurs souffrances, quelques-uns se poignardoient eux-mêmes, ou s'alloient jetter dans la mer, pour mettre fin à leurs maux. Un homme dont le fils étoit mort de cette funeste épidémie, massacra sa belle-sœur, dans la persuasion qu'elle avoit ensorcelé ce malheureux enfant. Les Danois craignoient avec raison un soulevement de tout le pays contr'eux, par le bruit qui s'étoit répandu qu'ils y avoient apporté cette peste. La frayeur même étendit la rage & l'influence de la contagion. Loin d'y apporter du remede, il sembloit qu'on allât au-devant de ce fléau. Les malades restoient sans secours & les morts sans sépulture. Quelques-uns invoquoient d'abord Dieu, dont les Européens leur avoient appris à bénir le nom; mais quand ils ne se sentoient point soulagés dans leurs prieres, ils le blasphémoient avec des imprécations horribles, ne voulant point croire à l'existence d'une Divinité qui leur sembloit un être impuissant, ou méchant.

M. Egede étoit dans la plus cruelle affliction; il alloit de maison en maison, tantôt avec son fils, tantôt avec les freres Moraves, consoler les malades ou les préparer à la mort. Partout il ne trouvoit que l'image de la désolation, des cabanes désertes ou pleines de deuil & de cris de douleur, des cadavres étendus sur le seuil des portes, ou qui n'étoient enterrés qu'à moitié, sous un tas de neige & de pierres. Dans une isle entiere, ils ne virent qu'une pauvre fille, toute couverte des pustules de la petite vérole, avec trois de ses petits freres. Leur pere, après avoir enseveli tous les habitans, s'étoit mis lui-même dans un tombeau avec le plus jeune de ses enfans attaqué de l'épidémie, laissant l'ordre à sa fille de couvrir sa tombe de pierres & de peaux, pour mettre son corps à l'abri des renards & des corbeaux. Le reste de cette malheureuse famille vivoit de quelque provision de harengs secs & de veau marin, jusqu'à ce que le mal ou la famine eût épuisé de tristes jours, plus douloureux à conserver qu'à finir. M. Egede, parmi les progrès d'une calamité qui dévoroit les habitans, recevoit les uns, alloit chercher les autres, & les secouroit tous de ses soins, de ses provisions, ou par des instructions consolantes. Ses œuvres de charité chrétienne & d'humanité, firent plus d'impression sur les ames pour les disposer à la religion, que n'en avoient pû faire ses discours depuis dix ans; tant les hommes ont de penchant à croire une divinité bienfaisante, que ses apôtres sçauront toujours faire aimer, en donnant l'exemple des vertus qu'ils prêchent!

L'épidémie continua ses ravages durant près d'un an & s'étendit l'espace de quarante lieues au nord, & pour le moins autant vers le midi. Quand les facteurs Danois aborderent sur ces côtes, ils trouverent les maisons entiérement désertes, le long de plus de trente lieues. Aux environs de la colonie il périt en trois mois jusqu'à cinq cens personnes dans l'espace de huit lieues.

On peut juger par-là du nombre des habitans qui furent moissonnés par la petite vérole. M. Egede le fait monter à trois mille ames: car il en réchappa très-peu, & l'on n'en sauva que huit ou neuf dans le seul canton de Balls-river, qui étoit le plus peuplé.

Les Européens eux-mêmes se ressentirent, sinon des atteintes, du moins des suites de ce fléau, soit par les peines qu'ils avoient prises autour des malades, soit par la malignité que l'air avoit contractée de l'infection des cadavres, soit enfin par le genre de vie qu'ils étoient obligés de mener, passant continuellement d'une étuve chaude à l'air excessivement froid. De quelque part que vint le mal, M. Egede en perdit sa femme, qui mourut après avoir contribué de toutes ses ressources au soulagement des malades, ne manquant jamais de leur envoyer les cordiaux & les remedes qu'elle avoit chez elle. Les missionnaires furent attaqués à leur tour du scorbut, maladie du pays, occasionnée, à ce qu'on croit, par les extrémités & les brusques vicissitudes du froid & du chaud, & par le changement trop subit d'une vie oisive ou sédentaire en une suite de courses & de travaux pénibles & forcés.

Cependant ils se rétablirent avec le *cochléaria* du printems, & recommencerent leurs visites dans les habitations que les ravages de la petite vérole avoient changées en tombeaux. Ils avoient la consolation de soulager les malades; mais sans espérance de convertir les ames. Christian David, cet homme qui de charpentier étoit devenu l'une des premieres colonnes du Herrenhutisme; qui dès la naissance de cette société, comme par un esprit de prédiction, lui avoit tracé en 1722 le plan d'une cité où dix ans après on compta six cents habitans; cet homme singulier avoit été envoyé par le comte de Zinzendorff au Groenland, pour servir de guide aux autres freres Moraves, que son âge & son expérience le mettoient en état de diriger. Il trouva les Groenlandois tels que M. Egede les dépeint & il en parle avec une franchise qui rend ses écrits d'autant moins suspects, qu'ils ne sont pas toujours édifians.

Portrait des Groenlandois, leur peu d'aptitude à la religion.

„La vie que mene ce peuple, dit-il, est angélique en comparaison de „ celle de nos Chrétiens d'Europe. Cependant les Groenlandois vivent sans „ connoître la Divinité: car ils tournent en dérision tout ce qu'on leur en „ dit. Qu'on leur en parle ou non, peu leur importe; ils écoutent un hym„ ne comme une chanson: ils sont trop peu capables de réflexion, pour avoir „ aucune idée de religion. On diroit même qu'ils n'ont pas de passions, tant „ ils paroissent insensibles. Ils ne pensent qu'à manger: du reste aussi stupides „ que les animaux dont ils se nourrissent. Mais comme les bêtes, ils aiment „ beaucoup leur progéniture, sans s'occuper d'ailleurs de l'éducation de leurs „ enfans. Quant à la foi, Dieu seul voit & sçait s'ils en sont capables."

Ainsi ce n'est jamais que l'intérêt qui les apprivoise avec les missionnaires, qu'ils abordent ou qu'ils écoutent, quand ils en esperent quelque chose. Un jeune homme, par exemple, leur demanda de lui prêter main-forte pour ravoir sa femme, & voici comment on la lui avoit enlevée. Un pere de famille ayant épousé une veuve, avoit donné au fils de cette femme sa fille en mariage, après l'avoir déjà fait épouser à un autre homme. Au bout de six mois celui-ci rattrapa sa femme par ruse & par force, & le second mari vint réclamer le secours des Européens pour l'enlever encore au premier. Ce

sont-là les mœurs de ce peuple sans police, ou sans loix. Du reste ils ne manquent pas d'un certain artifice, ni de caresses engageantes, pour exciter les Européens à la libéralité; car ils auroient honte d'en obtenir rien par des prieres. Mais dès qu'on leur parle de conversion, ils s'endorment, ou s'en vont avec un ris moqueur. Un missionnaire Danois leur racontoit un jour l'histoire de la création jusqu'au tems d'Abraham. Ils dirent qu'ils croyoient tout cela; puis se mettant à débiter à leur tour les fables & les visions de leurs angekoks, ils demanderent au missionnaire s'il ne les croyoit pas aussi bien qu'eux? Le Danois leur ayant répondu que non: „ si tu ne nous en crois pas „ sur notre parole, lui dirent-ils, pourquoi veux-tu que sur ton simple té„ moignage, nous croyions ce que nous ne pouvons comprendre?"

1734.

Premiers travaux des Freres Moraves au Groenland.

MALGRÉ le peu de fruit & d'occupation que donnoit aux nouveaux missionnaires l'entreprise de la conversion des Groenlandois, ils reçurent encore du Dannemarc deux de leurs freres pour coopérateurs. Mais, comme ce n'étoient pas de ces prédicateurs oiseux qui n'ont que le talent ou la manie de la parole, ils ne pouvoient arriver en trop grand nombre dans une terre qui ne demandoit pas moins de cultivateurs que d'ouvriers évangéliques. Le Dannemarc envoya donc trois vaisseaux, dont un fit voile à *Goodshaab*, & les deux autres aborderent à l'isle de Disko, avec des matériaux & des provisions pour y fonder une colonie. Christian David s'embarqua sur le premier de ces trois navires, qui le transporta de *Goodshaab* à Disko, pour y travailler au nouvel établissement en qualité de charpentier. C'étoit un homme excellent pour le bras & le conseil; & comme il étoit trop âgé pour apprendre la langue du Groenland, il se chargeoit plus volontiers des affaires temporelles de la mission, que de la conversion des ames.

1735.

L'ANNÉE 1735 fut presque toute employée à des préparatifs pour le grand ouvrage du salut des Groenlandois. Il falloit d'ailleurs laisser repeupler leurs familles, moissonnées par le fléau de la petite vérole. Les missionnaires consacrerent donc leur tems à l'étude de la langue & à de petits voyages, pour s'initier de plus en plus dans la connoissance du pays & des mœurs de ses habitans. Mais, au moment qu'ils alloient commencer leurs courses apostoliques, leur grand bateau de voyage fut enlevé de terre par un ouragan qui, après l'avoir fait pirouetter dans les airs à quelques centaines de pas, le brisa contre un rocher. M. Egede eut la bonté de leur fournir un vieux bateau d'Europe, & des matériaux pour le radouber.

DEUX des missionnaires, Matthieu Stach & Christian Stach, freres à double titre par les nœuds de la nature & de la religion, allerent voyager, le premier au sud, & le second au nord, tous deux en compagnie de marchands, auxquels ils ne furent point inutiles dans les dangers & le mauvais tems qu'ils eurent tous à souffrir. On ne trouva de part & d'autre que des maisons vuides, dont les habitans étoient morts, & quelques chiens qui depuis deux ans avoient vécu malgré les plus grands froids, soit de coquillages, soit des vieilles peaux qui couvroient les tentes. Les Groenlandois ne faisoient pas d'abord grand cas des freres Moraves, parce que leur voyant mettre la main à l'œuvre dans toutes les occasions, ils les prenoient pour les domestiques des facteurs. Ce n'est pas qu'ils méprisent chez eux les gens qu'ils appellent ser-

viteurs; car tout le monde l'est, excepté le pere ou le chef de famille: mais parmi les étrangers, ils appercevoient des distinctions si marquées entre les hommes, qu'ils s'informoient uniquement quel étoit le maître, & ne s'adressoient qu'à lui, jettant à peine un coup d'œil sur les autres. Aussi les Herrenhuters, qui craignoient de voir réjaillir sur leur ministere le mépris qu'on auroit pour leur personne, répondoient aux Groenlandois, qui leur demandoient où étoit le maître, il n'y a point entre nous de maître ou de serviteur, & nous sommes tous freres. On les distinguoit en effet des autres Européens par cet esprit d'égalité, d'union & de douceur, qui caractérisa les premiers chrétiens & les nouvelles institutions religieuses.

Cette conduite leur attira par degrés la considération & la confiance des Groenlandois, qui se familiariserent avec ces étrangers, au point d'aller sans cérémonie passer la nuit chez eux, quand elle les surprenoit en chemin, ou qu'ils étoient accueillis de la tempête. Ils étoient même si fort accoutumés à prendre l'hospitalité chez les freres, ou à en recevoir des présens ou des vivres, qu'ils leur disoient franchement, nous ne viendrons pas vous écouter, si vous ne nous donnez rien; tant ils s'imaginoient qu'un prédicateur devoit payer ses auditeurs!

En effet, les bons freres Moraves ne pouvoient gueres renvoyer ces pauvres sauvages, presque toujours attirés par la faim à l'instruction, sans leur donner à manger, surtout en hiver, où le froid excessif ne leur laissoit aucune ressource pour vivre. Mais, quand l'été ramenoit les provisions en abondance, ce n'étoient plus les mêmes importunités, & les Groenlandois ne venoient gueres à la mission, que lorsqu'ils avoient passé toute la nuit à danser, comme si l'heure de l'instruction leur eût paru la plus propre au sommeil. A cela près qu'ils s'endormoient à la priere du matin, ils l'écoutoient avec assez de gravité, quoiqu'on la fît en Allemand qu'ils n'entendoient pas. Mais il y avoit des textes de la bible, dont le sens faisoit sur eux la plus grande impression, quand on le leur expliquoit. Ils furent frappés en particulier de ce passage d'Ezéchiel, où le prophete disoit au peuple Hébreu: *les infideles qui sont autour de vous, apprendront que je suis le Seigneur, moi qui rebâtis les maisons ruinées, & replante les terres désolées: je l'ai promis & je le ferai.* Ce texte fit espérer aux Groenlandois que le Dieu des étrangers répareroit les ravages du fléau qui avoit dévasté leurs cabanes. C'est ainsi que la religion se fraye des voies dans les ames les moins disposées à la recevoir.

Mais, rien ne la fait mieux triompher des esprits rébelles que les obstacles dont le zele de ses apôtres est constamment traversé. Les freres Moraves, qui jusqu'alors s'étoient soutenus, dans un pays inhabitable, par les bienfaits de leur patrie, ou de la cour de Dannemarc, se virent tout-à-coup oubliés & frustrés des secours qu'ils en attendoient. Ce délaissement les jetta dans la plus profonde détresse. Leurs provisions se réduisoient pour toute l'année à un barril & demi de gruau d'avoine, dont ils avoient échangé une partie pour de la biere. Ajoutez à ce peu de ressources un demi-barril de pois, & du biscuit de bord en petite quantité. Encore falloit-il céder une portion de ces vivres à Christian David qui repassoit à Copenhague pour les affaires de la mission; le capitaine qui devoit le prendre sur son bord, ne voulant lui donner

ner passage qu'à cette condition. La chasse & la pêche, dont l'art ne leur étoit pas encore familier, avoient moins rendu que jamais, par la disette & la rareté du poisson & du gibier. Ils n'avoient donc d'autre ressource que celle d'acheter du veau marin des Groenlandois. Mais les missionnaires se plaignent d'avoir éprouvé l'ingratitude & la dureté de ces sauvages, au point que ceux qui leur avoient le plus d'obligation, ne voulurent leur rien vendre, à quelque prix que ce fût. **Histoire du Groenland.**

Il falloit employer les instances & les prieres pour obtenir de tems en tems quelque quartier de veau marin, qu'ils achetoient encore fort chérement, & quand cette provision étoit consommée, ils étoient réduits à vivre de coquillages, ou d'algue marine qu'ils aimoient mieux manger crûe que bouillie. Enfin, disent-ils, Dieu qui envoya un corbeau porter de la nourriture au prophête Elie, suscita un Groenlandois nommé *Yppegau*, qui vint de quarante lieues au sud offrir aux missionnaires de leur vendre tout ce qu'il pourroit épargner de ses provisions. Cet homme s'étoit pris d'affection pour eux, dans une occasion où, égarés de leur chemin, le hazard les avoit amenés chez lui. Il y avoit près d'un an qu'ils l'avoient oublié, quand il se présenta devant eux, au moment de leur plus forte disette: il eut pitié de leur situation, & se chargea de pourvoir à leur subsistance durant ce tems critique. Ils s'accoutumerent donc à manger le poisson & le gruau d'avoine, à l'huile de veau marin; ragoût détestable, sans doute, mais délicieux au prix des vieilles chandelles de suif, dont ils avoient souvent été forcés d'assaisonner leurs mets.

La disette leur fut encore plus sensible par les périls qu'elle les obligea de courir; car pour aller chercher des vivres, ils s'exposerent souvent sur un misérable esquif, à la merci des courans & des orages. Une fois ils furent emportés loin de la côte & balotés par les brisans, qui les jetterent ensuite dans une isle, où ils passerent trois ou quatre jours en plein air, & par le tems le plus froid, avec leurs habits mouillés. Une autre fois, après s'être épuisés à ramer toute la journée, ils s'arrêterent la nuit dans un endroit désert, où faute de tente ils furent réduits à se creuser un asyle dans la neige, jusqu'à ce que pour éviter de mourir de froid, & d'être ensevelis sous de nouveaux flocons qui s'entassoient sur leur tête, ils sortirent de ce mauvais abri, & se réchaufferent à force de courir. C'est dans ces tribulations de toute espece, qu'ils passerent la troisieme année de leur mission.

L'année suivante, mêmes travaux, avec aussi peu de fruit. Une disette presque continuelle: on y remédia pourtant. Les bateliers, à la sollicitation de M. Egede, retrancherent de leurs provisions de la semaine, pour en vendre une légere portion aux freres. Les missionnaires Danois leur firent gagner aussi quelques vivres, à écrire ou copier pour eux; mais se trouvant eux-mêmes bientôt à l'étroit, ils furent obligés d'envoyer à la baye de Disko, dès le mois de Mai, pour renouveller leurs provisions. Yppegau, le bon ami des freres, se trouvoit souvent dépourvu: les autres Groenlandois gardoient tout ce qu'ils avoient pour leurs festins d'assemblée, & dans un seul repas qui dura toute la nuit, les Herrenhuters eurent la douleur de leur voir dévorer onze veaux, sans en vouloir céder la moindre partie pour de l'argent. 1736.

Cependant, ces étrangers se soutinrent en assez bonne santé durant l'hi-

Histoire du Groenland.

ver: mais au printems réduits à l'algue marine, leurs forces diminuerent au point, que n'étant plus en état de conduire leur bateau, ils devenoient le jouet des vents & des vagues. L'un d'entr'eux se seroit infailliblement noyé, si deux Groenlandois qui se trouvoient à sa portée, ne l'eussent sauvé & conduit à terre, en remorquant son bateau entre leurs kaiaks. Ces accidens étoient heureusement entremêlés de quelque faveur de la Providence. Une fois on trouva une baleine morte, dont on leur donna de quoi faire deux repas. Une autre fois, qu'ils avoient passé cinq jours à ne manger que des coquillages, un Groenlandois leur apporta un marsouin tiré du ventre de la mere, mais qui ne pût leur suffire que pour un repas. Dans une autre occasion, forcés par le vent contraire à relâcher dans une isle déserte, en revenant de la pêche sans avoir rien pris, ils virent une aigle sur son nid, & la tuerent d'un coup de fusil. Après avoir grimpé, non sans beaucoup de peine, à la hauteur du nid, ils y trouverent deux gros œufs, & l'oiseau mort qui pesoit douze livres, & dont les aîles leur fournirent quatre-vingt-huit plumes à écrire; ce qui fût pour eux une espece de fortune.

Enfin un Groenlandois vint annoncer à la colonie qu'il étoit arrivé à trente lieues au sud un vaisseau Allemand, dont le capitaine avoit des lettres pour les Européens. En effet, bientôt après on vit une chaloupe qui apportoit un tonneau de provisions avec une lettre d'Amsterdam. C'étoit un des freres Moraves établis en Hollande, qui faisoit cet envoi pour essai, à ceux du Groenland, les priant de lui donner des nouvelles de leur mission, & de marquer s'ils avoient reçu ce tonneau, & si la voie qu'on avoit prise pour l'envoyer, étoit propre à former une correspondance. Ils répondirent par le capitaine qu'ils allerent joindre avec leur bateau, que l'envoi étoit venu à bon port, qu'ils recevroient avec reconnoissance par les vaisseaux Allemands tous les vivres qu'on voudroit leur faire passer, & qu'au défaut de provisions, ils prioient qu'on leur envoyât un bon canot, pour s'en procurer eux-mêmes par leur industrie.

D'un autre côté, ces enfans de la providence qui se plaisoit à les surprendre, ne reçurent pas, à beaucoup près, tous les secours qu'ils attendoient par les vaisseaux du Dannemarc. Leur espérance à cet égard fut d'autant plus trompée, qu'on leur envoyoit quatre personnes de plus avec la moitié moins de vivres. Ce surcroît de famille étoit la mere de Mathieu Stach, âgée de quarante-cinq ans, avec ses deux filles, dont l'aînée avoit vingt-deux ans, & la seconde douze. Elles étoient venues sous la garde de George Wiesner, qui ayant le choix de rester au Groenland, ou de s'en retourner, prit ce dernier parti l'année suivante.

Retour de M. Egede en Dannemarc.

Cette famille étoit venue au secours des freres, pour les aider également dans les fonctions, soit spirituelles, soit temporelles, de la mission. Mais ce soulagement fut contre-balancé par une perte considérable. Le même vaisseau qui avoit débarqué ces trois femmes, ramena M. Egede en Dannemarc. Cet homme vénérable par son zele, son courage, ses travaux & ses peines, abandonné presque seul dans le Groenland aux traverses & aux disgraces de la nature, avoit eu la douleur de voir moissonner tous les fruits de son apostolat par l'épidémie de 1733, qui fit périr les enfans qu'il avoit baptisés: il avoit

perdu sa femme, qui faisoit sa consolation & son soutien dans les amertumes d'une mission ingrate & stérile. Ses enfans croissoient, sans qu'il pût leur donner au Groenland l'éducation pour laquelle ils étoient nés. Tout dépérissoit sous ses yeux: il étoit lui-même extrêmement affoibli de corps & d'esprit par les fatigues & les chagrins qu'il avoit essuyés. Enfin il tomba malade du scorbut. Un an après avoir sollicité son retour en Dannemarc, il obtint la permission qu'il demandoit, & partit le 9 Août 1736, avec son plus jeune fils, ses deux filles & le corps de sa femme, qu'il devoit faire enterrer à Copenhague, où il arriva le 24 du mois suivant. Le premier objet de son empressement, fut d'exposer au Roi, dont il eut une audience, l'état où il avoit laissé la mission du Groenland, & les moyens de la ranimer & la faire fleurir. On le nomma directeur de ce pieux établissement, avec une pension annuelle de cent livres sterling. En même tems il fut chargé d'ériger un séminaire de jeunes orphelins, qu'on éleveroit dans la langue du Groenland, & dans les études propres à en faire des missionnaires & des catéchistes pour ce pays, aussi dépourvu des idées de religion, que dénué de tous les biens de la terre. Il régit longtems les affaires de cette mission, & vers la fin de sa vie il se retira avec une de ses filles à l'isle de Falster, où il mourut le 5 de Novembre 1758, âgé de soixante-treize ans.

Tribulations & souffrances des freres Moraves.

Les freres Moraves, qui restoient seuls chargés du fardeau de la conversion des Groenlandois, travaillerent à défricher ce champ inculte & abandonné. Ils étoient au nombre de sept personnes, qui ne composoient qu'une famille, ou du moins qu'un ménage. Les femmes prirent soin du détail économique de la maison, sans renoncer pourtant aux fonctions spirituelles, & les deux sœurs de Mathieu Stach, apprirent la langue du pays, pour catéchiser leur sexe. Mais les habitans n'avoient ni le loisir, ni l'envie d'écouter les instructions; & quand on ne leur enseignoit rien de nouveau, ils faisoient comprendre, qu'ils avoient assez entendu parler de merveilles, à des gens qui en sçavoient plus que les bons freres, & qu'ils étoient las d'apprendre & de croire de ces sortes de choses. Loin de se laisser convertir dans les assemblées de plaisir, où l'on venoit leur prêcher l'évangile, ils tâchoient d'engager les prédicateurs à s'y divertir comme eux; & lorsque ceux-ci vouloient conserver la décence & la gravité de leur ministere, on contrefaisoit leur chant, leurs lectures & leurs prédications; on ridiculisoit surtout leur pauvreté. Si les missionnaires disoient qu'ils n'étoient pas venus au Groenland pour la bonne chere, mais pour le salut des ames; on leur répondoit, *voilà de beaux prêcheurs! Ne sçavons-nous pas que vous êtes des ignorans, qui feriez mieux d'étudier que d'enseigner?* Comme ils souffroient tous ces sarcasmes sans altération, les sauvages abusoient de leur patience, & poussoient l'insulte & la dérision jusqu'à les poursuivre à coups de pierre, à leur sauter sur les épaules, à mettre en pieces tous leurs effets, à piller leur canot, ou le lancer à l'eau. Une nuit les freres entendant du bruit autour de leur tente, sortirent & trouverent des gens le coûteau à la main, qui avoient déja entamé les pelleteries dont leur logement étoit revêtu, pour les emporter; ces voleurs ne voulurent même se retirer qu'après que les bons freres les eurent menacés de leurs fusils.

HISTOIRE DU GROENLAND.

1737.

JUSQU'ICI l'histoire des missionnaires du Groenland, n'est que celle de leur misere. L'année 1737 fut pourtant un peu moins disetteuse que les précédentes. Quoique les freres eussent plus de personnes à nourrir, & que leur bateau ne pût aller en mer, le jour de pâques ils mangerent encore du pain, avec une perdrix chacun. Ils changeoient de la biere pour des pois, & buvoient de l'eau. Quelquefois un Groenlandois venoit leur vendre du pain qu'on lui avoit donné à la colonie; d'autres fois on leur apportoit des œufs. Un jour qu'ils trouverent un veau mort avec le harpon dans les flancs, le pêcheur qui avoit tué le monstre, leur en offrit un autre pour ravoir son harpon. Ces soins de la Providence étoient mérités & secondés par leur industrie. Ils avoient été obligés de faire fondre la neige & la glace dans leur chambre pour boire durant tout l'hiver; ils essayerent de creuser un puits, & trouverent une source abondante qui ne les laissa plus manquer d'eau.

CHRISTIAN STACH vint les rejoindre. Il étoit parti l'année précédente avec M. Egede, & ces deux missionnaires avoient essuyé dans leur retour en Dannemarc de rudes tempêtes; une entr'autres, qui les accueillit sur la côte de la Norvege, au milieu d'un brouillard épais, & qui pour peu qu'elle eût duré, les auroit submergés sans ressource. Il revint au Groenland avec deux autres membres de sa congrégation. Ces freres, qui s'étoient embarqués à Copenhague le 11 Mai, n'aborderent que le 5 Juillet dans un port du Groenland, à quatre lieues de la colonie; ce qui prouve en passant, que la traversée est souvent orageuse. Ils apporterent à leurs confreres des nouvelles de la Hollande, d'où ils s'étoient rendus en Dannemarc. Les freres d'Amsterdam devoient envoyer incessamment à ceux du Groenland un bateau neuf, par les vaisseaux destinés à la pêche de la baleine. Les missionnaires allerent donc à deux reprises voir s'il n'en arrivoit aucun, & ce n'étoit pas sans besoin; ils avoient si souvent radoubé leur vieux bateau, qu'ils ne pouvoient plus s'en servir. Mais ne voyant point le vaisseau qu'ils attendoient, ils se crurent perdus. Leur crainte étoit d'autant plus fondée, que la saison avoit été des plus fâcheuses; car même au mois de Mai, les boissons s'étoient glacées dans les chambres à poêle, & l'on y avoit eu le visage gelé. Les tempêtes avoient été si fréquentes, que le capitaine qui avoit apporté aux missionnaires le premier envoi de Hollande, avoit perdu son vaisseau, dans un port situé à cent vingt lieues au sud de la colonie. Heureusement l'équipage se sauva dans deux canots avec quelques provisions, mais il fut obligé d'aller à deux cents lieues au nord, chercher un navire Allemand.

LE mauvais tems avoit commencé dès l'entrée de l'hiver, qui précéda ce printems, & les bateliers de la colonie en avoient souffert plus d'une fois. Mais surtout au mois de Décembre qu'ils retournoient de leur trafic, un ouragan qui les saisit à quatre lieues de chez eux, les emporta tout-à-coup au milieu des glaces, où ils furent balotés par les vagues durant quatre jours: à la fin ils regagnerent la terre, mais ce fut à vingt-huit lieues de leur port; encore à peine furent-ils descendus, que le vent mit leurs bateaux en pieces, & les fit dériver en haute mer. Par bonheur un Groenlandois recueillit les gens chez lui durant quelques jours, & les mena sur son bateau jusqu'à moitié chemin, pour regagner la colonie. Ils firent le reste de la route à pied, par un froid

très-vif, dans un pays montagneux & sauvage, où ils se seroient perdus, s'ils n'avoient rencontré des guides qui acheverent de les conduire à leur gîte.

Rien de plus rebutant, sans doute, que l'histoire uniforme d'un pays sans production, & presque sans habitans; de voyages sans fruit; de colonies sans progrès, & de travaux sans succès. Mais il n'est pas indifférent à la curiosité de l'esprit humain, de voir, peut-être pour la premiere fois, l'exposition sincere & naïve des obstacles qu'une religion nouvelle trouve dans des ames qui sortent des mains de la nature, sans préjugés & sans science; & tel est le tableau que nous présente M. Crantz dans la mission des freres Moraves.

Objections des Groenlandois contre les dogmes des missionnaires.

Il y avoit cinq ans que ces apôtres protestans étoient allés porter l'évangile aux Groenlandois. Mais que peuvent, disoit-on à Copenhague, des ignorans sur l'esprit des sauvages? Aussi ne vouloit-on plus leur envoyer ni vivres, ni secours. On se moquoit du zele de ces gens grossiers, qui ne devoient être comptés que pour le nombre & pour la dépense, & ne laissoient rien espérer de leur piété sans lumieres. Mais le comte de Zinzendorff, d'ailleurs humilié des reproches qu'on faisoit à ses disciples, ne se lassoit point d'attendre de leur persévérance ce qu'on ne pouvoit se promettre de leurs talens. Les Groenlandois, de leur côté, ne cessoient de repousser leurs instructions. Ce n'est pas qu'ils n'écoutassent avec quelque plaisir les prodiges de l'histoire des Juifs, & les miracles des apôtres. Mais si les missionnaires leur parloient de l'essence & des attributs de Dieu, de la chûte de l'homme & de l'expiation du péché, de la grace & de la sanctification des ames, ils s'endormoient, répondoient toujours oui, pour ne pas entrer en dispute, & s'esquivoient dans l'instant. Encore étoit-ce les plus patiens & les plus complaisans; car il y en avoit qui témoignant ouvertement leur désapprobation, réfutoient la doctrine des prédicateurs, & disoient: „ montrez-nous le Dieu que vous prêchez, & nous y croirons. Vous le représentez comme un être trop sublime; comment se peut-il que nous allions à lui, ou qu'il descende jusqu'à nous? Il n'en prend aucun souci; nous l'avons invoqué quand nous n'avions rien à manger, ou que nous étions malades, mais c'est comme s'il ne nous avoit pas entendus. Nous croyons que ce que vous dites de lui, n'est pas vrai; que si vous le connoissez mieux que nous, obtenez de lui, par vos prieres, qu'il nous donne de quoi vivre, un corps sain, un tems sérein & tout ce qui nous manque. Notre ame n'est point malade. Vous êtes bien autrement insensés & corrompus que nous; dans votre pays il peut y avoir des ames gâtées, & nous le voyons assez par les Européens qui viennent parmi nous; sans doute ils ont besoin d'un Sauveur & d'un médecin pour l'ame. Votre paradis & vos joies célestes ne nous touchent point, & n'ont rien que d'ennuyeux à notre gré. Il ne nous faut que du poisson & des oiseaux; sans ce soutien, notre ame ne sçauroit pas plus subsister que nos corps. Il n'y a point de veaux marins dans votre paradis; ainsi nous vous l'abandonnons à vous & à tout ce qu'il y a de pis parmi les Groenlandois; mais pour nous, qui devons aller dans le palais de *Torngarsuk*, nous y trouverons en abondance & sans peine tout ce qui manque à nos besoins."

„ C'est ainsi, continue M. Crantz, qu'ils écartoient toutes les idées spi-

„ rituelles, qui pouvoient intéresser le salut de leurs ames. Je n'oserois rapporter les railleries indécentes qu'ils faisoient au seul nom du mystere de la Sainte-Trinité & de l'Eucharistie. Lorsqu'ils étoient en humeur, & qu'on ne pouvoit leur imposer silence, il n'y avoit point de saintes vérités, dont ils ne fissent un jeu d'esprit & un sujet de plaisanterie; car les plus stupides Groenlandois peuvent abuser de leur raison."

Ce récit est conforme au témoignage de tous les missionnaires du Groenland; & Mathieu Stach, en particulier, entre dans des détails qui servent à confirmer jusqu'à quel point les Groenlandois sont obstinés dans leur incrédulité. „Un jour, dit-il, qu'il pleuvoit très-fortement, ils me presserent de prier le fils de Dieu de leur donner du beau tems, afin que la pluie ne pénétrât pas dans leur maison par le toît. Je leur répondis, qu'avec de bonnes peaux, pour couvrir leurs tentes, ils n'avoient pas besoin de demander à Dieu de faire cesser la pluie; mais qu'il falloit le prier pour le salut de leurs ames. Ils se moquerent de moi, disant qu'ils ne comprenoient rien à ce langage...... J'étois indigné quelquefois de les entendre blasphêmer le Dieu que je leur prêchois. Les enfans ne laissoient pas de m'écouter de tems en tems, attirés par mes caresses: mais pour peu qu'ils vissent, ou qu'ils entendissent quelque chose de plus amusant, ils alloient bien vîte oublier tous mes discours. Je voulus parler un jour des choses célestes, de la vie éternelle, du jugement dernier, des récompenses du paradis, & des peines de l'enfer. Si votre Fils de Dieu est si terrible, me dit un Groenlandois, je ne veux point aller au ciel avec lui. Voulez-vous donc aller en enfer, lui repliquai-je? Ni l'un ni l'autre, répondit-il; mais rester sur la terre. Quand je lui dis qu'il falloit mourir, & après la mort aller dans un séjour de bonheur ou de malheur; il hésita un instant, puis me répondit qu'il n'entendoit rien à cela ni ne se soucioit d'en sçavoir davantage. Un moment après, il ajouta qu'il devoit aller à la pêche, que sa femme manquoit de vivres, & qu'il n'avoit point d'oreilles pour écouter des choses incompréhensibles".

1738.

Premiers succès de la mission des freres Moraves.

Les freres Moraves n'éprouverent donc que les peines & les dégoûts du ministere apostolique, jusqu'à l'année 1738. Enfin, après six ans d'un travail infructueux, leur constance fut récompensée de quelque succès. Un jeune Groenlandois nommé Mangek, vint s'offrir de rester avec eux, s'ils vouloient se charger de son entretien, à condition qu'il leur donneroit tout ce qu'il prendroit, soit à la chasse, soit à la pêche. Ils crurent bien que cet engagement ne dureroit, de sa part, que jusqu'à la belle saison: mais il tint parole, & ne voulut plus les quitter, malgré les tentatives de toute espece, qu'employerent les sauvages pour l'engager à déserter la mission, ou pour le faire chasser par les missionnaires, en l'accusant de larcins, dont il étoit innocent. L'exemple de ce jeune homme fut bientôt imité par un pere de famille, qui s'appelloit Kajarnak, & qui, de disciple des freres, devint l'apôtre de ses compatriotes. Sa famille, attirée par ses discours, vint, au nombre de neuf personnes, se loger avec sa tente & son bagage auprès des missionnaires. Deux autres familles suivirent de près celle-là. Il y eut encore des Groenlandois qui vinrent passer l'hiver avec Kajarnak. Mais au printems ils allerent à la

chasse des rennes, promettant de retourner l'hiver suivant. Ils revinrent sans doute, mais aussi sauvages que les bêtes qu'ils avoient poursuivies, toujours prêts à déserter. Kajarnak resta seul fidele aux bons freres, abandonné lui-même de ses parens. Ceux-ci, voyant qu'il ne vouloit pas les suivre, emporterent la tente & le bateau de la famille. Mais il aima mieux se voir dépouillé trois fois de tous ses effets par les sauvages, que de retourner vivre avec eux. Après avoir essuyé bien des persécutions, des railleries & des mépris, il fit à son tour des prosélytes, & quelques-uns de ses proches & de ses amis vinrent prier les freres de leur accorder un emplacement dans leur voisinage, & de les aider à y bâtir une maison.

Dès le commencement d'Octobre, quand la neige & la gelée ramenerent les Groenlandois de leurs tentes amovibles dans les habitations fixes de l'hiver, environ vingt personnes allerent se loger dans deux maisons qui furent construites près de la mission. Dès-lors les freres commencerent à élever une petite école de catéchisme, pour cinq enfans, à qui ils enseignerent à lire, non sans beaucoup de peine. Ensuite ils s'érigerent en médecins de ces familles, & malgré leur ignorance, ils réussirent quelquefois à guérir des malades. Mais ce fut surtout, disent-ils, en leur inspirant de la confiance au Dieu qu'ils invoquoient, de sorte que si leurs remedes étoient inutiles au corps, ils ne l'étoient pas toujours à l'ame. Cependant il étoit difficile d'opérer la conversion, sans la guérison. Comme les missionnaires exhortoient les malades à la priere, deux Groenlandois, ne sçachant que dire à Dieu, demanderent comment ils s'y prendroient pour implorer son assistance. Aussitôt les freres firent venir les enfans de ces malades, & leur ayant dit de demander quelque chose à leurs peres; ceux-ci n'eurent pas besoin d'autre modele de priere pour s'adresser au pere des hommes, qui entend toutes les langues & surtout la voix des affligés.

Quand les missionnaires eurent formé ce petit troupeau de néophytes, ils ne perdirent plus de vue leurs cheres brebis; les suivant partout, de peur qu'on ne les enlevât du bercail. Ils les accompagnerent, soit à la pêche, soit dans les foires, profitant de ces voyages, pour attirer d'autres Groenlandois. Insensiblement leur troupeau grossit, au point que le nombre de quatre pasteurs qu'ils étoient, ne suffisoit pas pour le conduire. Ils appellerent donc encore deux de leurs freres d'Allemagne, pour coopérateurs, soit dans les travaux qui ne demandent que des bras, soit dans les fonctions spirituelles du ministere évangélique.

L'année 1739 fut marquée par ces épreuves qui préparent les cœurs à la religion. Dès l'entrée de l'hiver le froid fut si rigoureux, & la glace ferma tellement les bayes du sud, que les Groenlandois ne pûrent sortir pour aller chercher des provisions. Plusieurs d'entr'eux périrent de faim & de froid, faute de nourriture, & manquant d'huile pour entretenir leurs lampes, qui leur servent en même tems pour la cuisine & le chauffage. Dans cette double extrémité, les Groenlandois eurent recours aux Européens, leur réfuge ordinaire. Quelques-uns furent obligés de faire six lieues sur les glaces, & d'autres de porter leur kaiak sur la tête, des journées entieres, avant de trouver l'eau pour ramer. Ils prierent les missionnaires de leur prêter un asyle, &

1739.

Famine causée par le froid.

de recueillir leurs femmes & leurs enfans qu'ils avoient laissés assez loin derriere eux, dans les glaces. Les freres leur donnerent tous les secours d'humanité, & l'on envoya de la colonie un bateau pour sauver ces familles errantes. Mais comme la glace ne permit pas d'aborder à l'isle où ces malheureux étoient arrêtés, on fut forcé de les laisser, durant une semaine entiere, exposés à toutes les rigueurs de la misere, jusqu'à ce que le tems plus doux ouvrît le passage de la mer pour les transporter. Ces pauvres gens avoient été dix jours dans la neige, n'ayant pour se sustenter, que de vieilles peaux de tentes, le cuir de leurs souliers & l'algue. Cependant un Groenlandois, plus hardi, ou plus heureux qne les autres, avoit pénétré dans l'isle pour sauver sa femme & ses enfans dans deux kaiaks. Il mit dans l'un la mere, qui portoit le plus jeune de ses fils sur son dos, & prenant lui-même l'autre enfant sur ses épaules, il attacha le premier kaiak au second, qu'il conduisit tantôt sur la glace, tantôt sur l'eau, traînant & ramant tour-à-tour.

Les freres eurent leurs deux maisons si remplies de tout ce monde, qu'à peine leur restoit-il une chambre pour eux. Ce fut un moment favorable à la mission; car la charité ouvre toujours le chemin à la foi. Cependant M. Crantz ne veut pas qu'on imagine que ses confreres aient employé les moyens temporels de la bienfaisance, comme un appât de séduction, pour attirer les Groenlandois au Christianisme. „Autre chose est, dit-il, de faire des prosély„ tes par des présens, ou de tendre les bras à la misere humaine, sans avoir „ égard qu'à ses besoins & sans autre motif que de la soulager." Aussi les freres porterent-ils le desintéressement, jusqu'à ne pas acheter le salut des ames par la subsistance qu'ils procuroient aux infideles. Un de ces réfugiés avoit laissé sa femme en couche, pour chercher sa vie auprès des missionnaires; mais ils le renvoyerent avec des provisions, lui disant que s'il persistoit dans le desir qu'il témoignoit de se convertir, il pouvoit revenir avec sa femme; il ne reparut plus. Quand la dureté de la saison eut cessé, ces réfugiés demanderent qu'on les ramenât chez eux, & les freres exaucerent leurs vœux, trop contens de garder une de ces familles, avec la promesse que leur firent la plupart de ces sauvages, de retourner l'hiver suivant vivre avec eux, pour entendre la parole de Dieu.

Mais, lorsque le tems de la pêche dispersoit les Groenlandois, les freres profitoient de la belle saison pour faire leurs courses apostoliques. Ils les commencerent cette année dès le mois de Février, en traînant ou portant leurs bateaux à travers les glaces. Jean Beck, l'un de ces freres unis, se rendit à Kangek, où la disette avoit rassemblé plusieurs familles. Il avoit avec lui Mangek & Kajarnak, qui l'aiderent à catéchiser leurs compatriotes; mais qui n'y réussirent pas assez, pour ne pas souhaiter de retourner à *Neu-Herrenhut*; c'étoit l'habitation des freres.

De leur côté, les missionnaires Danois vouloient continuer leurs visites annuelles; mais souvent ils ne le pouvoient pas, faute de bâteau & de matelots: ainsi les freres se firent un devoir de zele & de reconnoissance, de les conduire eux-mêmes, & de leur rendre une partie des bons offices qu'ils avoient reçus de M. Egede & de ses compagnons. M. Crantz, membre de la congrégation des Herrenhuters, dit que ses confreres étoient quelquefois mieux

mieux accueillis des sauvages, que les pasteurs du Dannemarc, parce qu'ils se rendoient plus familiers, & que leur langage étoit plus à la portée de ce peuple grossier. Cependant leurs instructions ne faisoient pas des progrès bien rapides, les Groenlandois ne pouvant élever leur raison au-delà de l'idée d'un Dieu. Les mysteres du péché originel & de la rédemption n'entroient point dans leur foible intelligence. Quand on leur en parloit, ils redisoient toujours, *nous croyons tout*; & cette réponse signifioit, qu'on ne leur en parlât plus. Mais un d'entr'eux, donnant plus d'essor à ses réflexions, dit un jour aux catéchistes: „est-ce que Dieu n'entendit pas le serpent, quand il réduisit Eve „ par ses discours; & s'il l'entendit, pourquoi n'avertit-il pas la femme de „ s'en défier, & ne prévint-il pas la chûte du premier homme?" Ainsi la stupidité des uns, & le raisonnement des autres, retardoient les fruits de la prédication de l'évangile.

Les mœurs des Groenlandois étoient encore bien éloignées de ce que les Herrenhuters appelloient le royaume du ciel. Une vieille femme étoit morte la nuit, ou du moins l'avoit paru. Son fils l'enveloppa d'abord dans une peau pour l'ensevelir. Mais une heure après elle poussa des cris lamentables. Un missionnaire obtint du fils qu'il découvrît le visage de sa mere, pour y chercher quelque signe de vie; mais comme elle ne parla point, on la remit dans son enveloppe mortuaire. Peu de tems après on entendit de nouveaux gémissemens; le fils découvre sa mere, & lui met dans la bouche un peu de graisse de poisson qu'elle avala, mais sans parler. On la recouvre encore; enfin au troisieme réveil elle répondit à des questions, & le missionnaire dit au fils de prendre soin de sa mere. Mais ce malheureux, dès qu'il fut resté seul, l'enveloppa de nouveau, la descendit par sa fenêtre dans la mer, & de peur qu'on ne traversât une seconde fois son dessein, il alla l'ensevelir vivante dans une isle voisine. Cependant on sçut ce qu'il avoit fait, & quand on lui reprocha cette mauvaise action, il se défendit en disant que sa mere avoit perdu l'usage de ses sens & de sa raison depuis quelques jours qu'elle avoit passés sans manger, & qu'il avoit cru faire un acte de piété filiale, en mettant fin à ses peines.

Premiers fruits de la mission des Herrenhuters.

Cependant les deux sauvages qui s'étoient particuliérement attachés aux missionnaires, demandoient le baptême, qu'on leur avoit appris à desirer. Mais, soit qu'on eût remarqué de l'inconstance dans le caractere de l'un d'entr'eux, c'étoit Mangek; soit qu'il ne fut pas encore assez instruit, on lui refusa cette grace: ainsi ce prosélyte rébuté alla rejoindre les sauvages & ne reparut plus à la mission. Les freres tournerent alors tous leurs soins sur Kajarnak & sa famille, qui après une instruction suffisante, furent baptisés le jour de pâques, au nombre de quatre, le mari, la femme, un fils & une fille.

Mais il n'y avoit pas un mois qu'ils avoient reçu le baptême, quand une troupe d'assassins, venus du nord, tuerent le beau-frere de Kajarnak, sous prétexte qu'il avoit fait mourir, par ses maléfices, le fils du chef de cette bande. D'abord ils l'avoient attiré par adresse auprès de Kangek, & l'avoient cruellement percé d'un harpon: il eut encore le bonheur d'arracher ce fer de son corps, & de s'échapper de leurs mains. Mais ils le rattraperent, & lui ayant donné treize coups de coûteau, ils le précipiterent en bas d'un rocher, où il fut découvert après bien des recherches. Les meurtriers menaçoient encore

d'assassiner Kajarnak lui-même, & son autre beau-frere, en dépit des Européens & des gens du sud. C'est ainsi qu'ils appelloient les Groenlandois qui habitoient, ou commerçoient avec la colonie Danoise & la mission; ceux-ci prirent l'allarme & vouloient s'enfuir: mais on les rassura. Les officiers de la colonie firent arrêter le chef des assassins, & quelques-uns de sa bande. Ils furent conduits prisonniers en présence de plus de cent Groenlandois. Le chef, interrogé, confessa qu'il avoit commis trois meurtres de plus, & qu'il avoit trempé dans trois autres. Comme il n'étoit pas sujet aux loix humaines, dit M. Crantz, parce qu'il ignoroit même les loix Divines; on lui lut le Décalogue, en le menaçant des peines les plus séveres, s'il retomboit dans l'homicide; ensuite il fut élargi. Mais deux de ses complices, qui avoient été instruits de la Loi de Dieu, avant de la violer, furent punis du fouet. Quelque juste que fût cette différence de traitement; peut-être n'étoit-elle pas bien propre à favoriser la propagation de l'Evangile: mais elle montroit de la part des juges & des chrétiens, une impartialité qui faisoit honneur à leur religion. Cependant Kajarnak, cruellement effrayé de ces attentats, malgré le châtiment des deux coupables, voulut se dérober au danger, dans quelque retraite inconnue aux ennemis de sa famille & de sa vie. Envain on essaya de calmer ses allarmes, en lui promettant de la protection; envain on lui rappella la promesse qu'il avoit faite au baptême, de ne pas quitter les missionnaires; il fut touché jusqu'aux larmes de toutes leurs représentations, mais il ne put consentir à rester avec eux. A l'instant la mission fut désertée, à l'exception de deux tentes; toutes les espérances des freres sur la conversion du Groenland s'évanouirent, & il ne leur resta que la confusion d'avoir baptisé des payens, sans faire des chrétiens. Mais ce reproche qu'on ajoutoit à leur affliction, ne fut pas solide, ni de durée; car avant la fin de l'année, ils virent arriver vingt-un bateaux de Groenlandois, parmi lesquels étoient quelques amis de Simek, l'un des sauvages qui avoient accompagné Kajarnak dans sa retraite. Simek revint lui-même avec sa famille; ensorte que l'hiver suivant les freres eurent neuf familles dans leur voisinage. Ainsi les déserteurs, après avoir fait partout des recrues, vinrent insensiblement rejoindre les drapeaux de la foi, amenant plus de prosélytes qu'il n'y avoit eu de transfuges.

Jusqu'ici on n'a parcouru qu'un volume de M. Crantz sur le Groenland. Il en reste un second encore plus long; mais comme il roule uniquement sur les progrès de la religion Chrétienne & de la mission des Freres Moraves, nous nous contenterons d'en extraire ce qu'il y a de plus intéressant.

---

§. V.

Histoire des missions du Groenland, depuis 1740 *jusqu'en* 1762.

Les freres Moraves, gens sans étude & sans capacité, n'avoient d'autre mission & d'autres talens pour l'apostolat, que leur enthousiasme. Ils se croyoient inspirés; c'étoit leur unique moyen de convertir: le tems & les circonstances

firent le reste. D'abord ils vécurent en bonne intelligence avec ce qui restoit de missionnaires Danois, qui professant la même religion qu'eux, avoient plus de lumieres, & joignoient la science au zele. Cet accord prévint les schismes, les disputes & les scandales, qui plus d'une fois ont fait avorter les progrès de l'Evangile, à la Chine ou dans l'Inde. Les ministres Danois & les freres Moraves se rendoient tous les devoirs mutuels de la charité chrétienne; & ce concours de vues & de bons offices, avançoit ou préparoit la conversion des sauvages. D'ailleurs, on ne perdoit rien de ce qui pouvoit faire une impression salutaire sur ces esprits simples. Ils étoient surtout édifiés & touchés de l'attention qu'avoient les freres à ensevelir tous les morts; tandis que les Groenlandois, qui ne rendent ce dernier devoir qu'à leurs plus proches parens, laissoient les autres morts sans sépulture. Tous les événemens concouroient à l'œuvre du salut. Un Groenlandois, qui se noyoit, ayant appellé à son secours l'être qui est au dessus des mers, deux hommes de sa nation vinrent le sauver des eaux, & il se convertit au christianisme. Un autre sauvage, qui avoit souvent entendu prêcher les freres, sans se convertir, tombe & meurt subitement en jouant à la balle. Sa mort pouvoit être naturelle, disent les missionnaires; mais ils en prirent occasion d'exhorter les chrétiens à ne pas se mêler avec les payens, surtout dans les jeux & les divertissemens.

Histoire du Groenland.

Concert des freres Moraves avec les missionnaires Danois du Groenland.

Le bon exemple donne tant d'empire à la parole, que tout réussit à ceux qui prêchent une morale qu'ils pratiquent. Les songes même coopéroient aux succès des missionnaires.

Un angekok vit en songe un enfant, qui lui montra d'abord un lieu de délices, puis un séjour de ténebres. Cet homme se convertit. M. Crantz avoue que ce songe pouvoit être lui venu de ce qu'il avoit entendu parler souvent de l'Enfant Jésus, du Paradis & de l'Enfer. „ Mais, quoique la Divinité, dit-il, „ puisse se manifester par des voies invisibles, ces songes ne méritent pas une „ grande confiance. Ceux qui se convertissent à la religion, après ces sortes de visions nocturnes de l'imagination, n'ont jamais eu des idées saines „ du Christianisme. Cet angekok lui-même, qui d'ailleurs menoit une vie „ irréprochable, ne connoissoit pas la véritable nourriture, qui fait la vie „ de l'ame."

Effets des songes.

Un des moyens de prosélytisme que les Herrenhutters ont imaginé, pour suppléer à la science, c'est le chant. Les Lacédémoniens employoient la musique dans les combats, comme un instrument de victoire. Les Hébreux marcherent à la conquête de la Palestine, en chantant des vers sacrés. Mais les freres Moraves ont établi des écoles de chant au Groenland, surtout pour les enfans & les jeunes filles. Les hommes, qui n'ont pas le tems d'assister aux instructions, apprennent l'Evangile par les hymnes qu'on leur chante dans les cabanes. Les enfans ont la mémoire facile, & les filles la voix douce. Le chant est tendre, mélodieux, distinct & posé, sans éclats, sans efforts. „ Les „ payens, dit M. Crantz, s'arrêtent souvent pour écouter le chant des femmes, & ils entendent, en passant, le catéchisme & la prédication." Quand les cantiques ont préparé les ames à l'attendrissement, l'orateur profite de ces heureux instans, où l'auditoire se laisse plus aisément persuader que convaincre. C'est alors qu'on écoute avec avidité les histoires tragiques & touchantes qui

Moyens de prosélytisme.

Ecole de chant.

ont fait triompher la religion Chrétienne, chez tous les peuples ſimples, & diſpoſés par les diſgraces de la nature, ou les injures de la fortune, à ſe paſſionner pour la doctrine la plus propre à conſoler des malheureux. Le nom de Jéſus ſouffrant, ami des pauvres, ennemi du riche, réparateur des maux, & victime de ſes vertus, fait ſur les Groenlandois la plus vive impreſſion. L'orateur qui ne parle jamais, ſans ſe croire inſpiré, dit avec confiance tout ce qui ſe préſente plutôt à ſa bouche qu'à ſon eſprit, & quand la parole vient à lui manquer, il a recours aux larmes qui ont tant d'influence ſur les ames les moins ſenſibles. Ces pleurs ont bien plus d'éloquence que les diſcours, & c'eſt-là que le miſſionnaire des ſauvages eſt au deſſus de l'orateur des rois. C'eſt cet empire de la parole & des larmes ſur les ſens & le cœur des hommes aſſemblés, qui, ſans doute, a ſi rapidement étendu les progrès de l'Evangile chez les nations errantes de l'Amérique; qui a civiliſé les habitans du Paraguai; qui les a mis ſous le joug d'une ſociété trop répandue & trop puiſſante, pour n'avoir pas mêlé beaucoup d'artifices à quelques vertus.

Eloquence des larmes.

Les freres Moraves ſemblent avoir étudié l'hiſtoire & la marche des Jéſuites dans leur établiſſement. Nés dans une plus grande obſcurité, ils ſe ſont multipliés en auſſi peu de tems. C'eſt le même enthouſiaſme, la même ferveur, le même eſprit d'union & de fraternité. Si ces nouveaux miſſionnaires, plus ignorans, n'ont pas eu l'oreille des rois, & ne ſe ſont pas attachés ſpécialement à une cour, pour s'inſinuer dans toutes les autres; avec une adreſſe plus ſouple encore, ils commencent, en gagnant le bas peuple, à ſe gliſſer dans toutes ſortes d'états & de conditions, à ſe faire en même tems commerçans, ouvriers & cultivateurs. Sous la direction de quelques grands qui fondent des châteaux, au lieu de monaſteres, ils forment des peuplades, des colonies & des cités, dont ils ſont à la fois les apôtres, les peres & les propagateurs par toutes les voies de la nature & de l'art, joignant les douceurs du mariage aux conſolations de la piété, & bâtiſſant l'édifice d'une grande ſociété avec tous les leviers de la religion. A la vérité, les attachemens naturels & les ſoins domeſtiques, inſéparables de la vie conjugale, relâchent ces nœuds factices qui lient & compoſent les ſociétés monaſtiques & célibataires; ainſi les freres Moraves, plus citoyens & plus patriotes que les Jéſuites, enfans de la métropole & peres de la colonie, ſeront plus attachés par les liens du ſang & par l'intérêt ſocial à la patrie commune. Mais voyons avec quelle induſtrie ils jettent d'avance les germes de leur agrandiſſement, & de cette félicité que tous les hommes ont le droit & même l'obligation de ſe procurer ſur la terre. Quand leur enthouſiaſme opérera ce bien, ſans aucun trouble, il ſera toujours utile; mais l'enthouſiaſme entraîne ſouvent l'intolérance. Les miſſionnaires eux-mêmes s'en plaignent.

Parallele de l'inſtitution des freres Moraves avec celle des Jéſuites.

Un Groenlandois converti ſe trouvant logé près d'une cabane, où il y avoit une aſſemblée de danſe, & ne ſçachant comment éviter les tentations que lui donnoit le bruit, ſe mit à genoux pour prier. Enſuite ſe levant, il entre dans l'aſſemblée, impoſe ſilence, ordonne qu'on l'écoute parler de Dieu, menaçant de briſer le tambour ſous ſes pieds. Une femme, appellée Sara, ne s'arrêta pas aux menaces: dans une pareille aſſemblée, elle prit le tambour du bal & le mit en pieces. „ Mais nous l'avertîmes, diſent les miſſionnaires, de

Enthouſiaſme & intolérance.

„ ne pas troubler les jeux des inconvertis, & de se contenter d'instruire ceux „ qui voudroient l'écouter. Nous avons remarqué depuis, ajoutent ces bons „ freres, que notre Sara étoit pétulante, indocile, dédaigneuse. Ces défauts „ lui venoient des succès de sa prédication; mais elle a reconnu ses fautes & „ sa foiblesse."

HISTOIRE DU GROENLAND.

L'Hiver étoit la bonne saison pour les missionnaires. C'étoit alors qu'ils se faisoient, à loisir, pêcheurs d'hommes. Mais comme le temps de la véritable pêche dispersoit au loin les Groenlandois, & qu'ils oublioient en été tout ce qu'ils avoient appris de religion en hiver, on fit un arrangement, par lequel les femmes & les enfans orphelins demeurerent dans des tentes auprès de la mission, sous la conduite d'un chrétien, à qui l'on donna les moyens de pourvoir à leur subsistance, avec la charge de veiller à leur instruction.

Les missionnaires suivent les Groenlandois à la chasse & à la pêche.

Mais, outre le soin qu'on prit de ce petit troupeau, l'un des missionnaires suivit les hommes à la pêche & à la chasse, & il n'y perdit pas son tems. Sans parler de la priere qu'il faisoit soir & matin à ses cathécumenes, il prit beaucoup de perdrix & emporta plusieurs sacs de hareng, donnant l'exemple du travail & gagnant en même tems de quoi subvenir à la disette. C'étoit un nouveau moyen de faire des prosélytes: on ne peut lire sans intérêt certains endroits du journal que ces missionnaires donnent des voyages qu'ils font à la suite des pêcheurs & des chasseurs. Ecoutons un moment Frédéric Boëmish. C'est un des trois premiers freres Moraves qui allerent au Groenland. Il s'y maria en 1740, avec une sœur de Matthieu Stach, son confrere. Voici le compte qu'il rend d'un voyage qu'il fit au mois de Mai 1746, à la pêche du hareng.

1746.

Journal d'un voyage pour la pêche.

„ Le 19, dit-il, nous partîmes, au chant des cantiques, sur quatorze „ umiaks & plusieurs kaiaks. Nous fîmes quatre lieues. Le soir j'assistai à „ l'heure du chant. Ensuite quelques Groenlandois vinrent dans ma tente, „ où nous eûmes un entretien, dont je ne puis rendre l'onction & la douceur „ ineffables.

„ Le 20, nous arrivâmes à Pissiksarbik. Il y avoit sur le rivage six tentes „ de Groenlandois sauvages. Nous plantâmes les nôtres plus loin.

„ Le 21, nos hommes allerent à la pêche du veau marin, & m'apporte- „ rent quelques morceaux de chair de cet amphibie, dont je mangeai avec au- „ tant de plaisir, qu'ils en témoignoient à me faire ce présent.

„ Le 22, qui étoit le dimanche, je fis le matin l'office du jour. L'après- „ midi, j'allai visiter les tentes des sauvages. Le soir mon catéchiste présida „ à l'heure du chant, & moi à l'instruction des baptisés.

„ Le 23, le 24 & le 25, notre troupe fit la plus heureuse pêche de ha- „ rengs, & moi aussi. Le tems étoit si chaud, que nous avions de la peine „ à porter nos habits. Mais le 26, le 27 & le 28, la neige amena un froid „ si vif, que je ne pouvois presque pas écrire.

„ Le 29, je prêchai en plein air, & je lus ensuite à ma troupe des let- „ tres de nos freres d'Europe.

„ Le premier Juin j'allai à la chasse, & je tuai un gros renne. Le lende- „ main j'en fis un régal à ma troupe, chez laquelle le démon, pendant ma „ courte absence, avoit déja semé de la zizanie; mais je la dissipai. J'envoyai

HISTOIRE DU GROENLAND.

„ de nos nouvelles, avec de la viande fraîche, à Neu-Herrenhut. On m'en „ rapporta des lettres qui me firent grand plaisir. Nous étions dans la saison „ où il fait jour tout le tems de la nuit : j'en profitai pour aller à minuit pê„ cher du hareng dans un autre canton.

„ Le 3, je fis une admonition à deux filles qui étoient allées chasser, à „ mon insçu, avec d'autres hommes que leur chef de famille. Elles recon„ nurent leur faute, & n'y retomberent plus. L'après-midi, je fis la *fête d'a*„ *mour* (*), & le catéchisme à vingt-deux enfans. Je parlai à un homme „ veuf qui vouloit se remarier à la façon de son pays; c'est-à-dire, vivre „ en concubinage. C'étoit un catéchumene; je lui fis sentir l'indécence de „ cette conduite, & pour le sauver de la tentation je l'engageai à retour„ ner chez lui.....

„ Le 5, je prêchai. Le 6, j'allai à la chasse. Simon (c'est un Groenlan„ dois baptisé) prit un daim, dont il régala toute la troupe. Durant le repas, „ il dit, je n'ai plus honte de me laisser guider comme un enfant par nos pré„ dicateurs ; je sçais par expérience que leur société est bonne ; ils n'ont point „ envie de nous dominer, comme quelques-uns d'entre nous le pensent & le „ débitent."

A ce journal de la pêche, M. Crantz demande la permission d'en joindre un autre de la chasse. C'est Matthieu Stach qui va nous le donner.

Journal d'un voyage pour la chasse.

„ Le 3 Septembre, dit-il, quelques Groenlandois allerent à la chasse des „ rennes, & comme nous n'aimons pas à les laisser aller sans instruction, je „ les suivis. Dans une baye nous fûmes accueillis d'un grain qui sépara nos „ bateaux. Je fus obligé de courir sur le vent dans la baye, ne pouvant abor„ der à cause de la hauteur du rivage hérissé de rochers. Le courant étoit ra„ pide, & les lames menaçoient de nous submerger. Le bateau des femmes „ rouloit sur les vagues qui se replioient comme un ver. A cette occasion je „ me souvins d'un verset de nos cantiques : *Agneau, tu as fait l'univers;* „ *mais souviens-toi que nous sommes tes petites créatures.* Dans un quart„ d'heure tout fut calme & nous étant mis à ramer deux lieues, nous allâ„ mes planter nos tentes à Okeitsuk, pour attendre les deux autres bateaux, „ que l'orage avoit écartés. Mais ils ne purent nous rejoindre que deux jours „ après. Ils avoient couru le plus grand danger; surtout un jeune Groenlandois, „ dont le kaiak n'avoit pû suivre les bateaux. Les vagues lui ayant emporté „ sa bouée, ou vessie de pêche; tandis qu'il vouloit la rattraper, il avoit „ perdu sa rame ; ce qui l'obligea de ramer avec ses deux mains, qui lui en „ tinrent lieu, jusqu'à ce qu'il l'eut recouvrée. Le mauvais tems nous empê„ cha de chasser durant six à sept jours.

„ Le 12, j'allai à la chasse, & je tuai deux rennes ; les Groenlandois ne „ prirent rien, je leur donnai la moitié de ma chasse.

„ Le 13, je pris encore un autre renne. Le matin, à l'heure de la priere, „ un Groenlandois vint me dire qu'il avoit eu la pensée de prendre une ver„ ge, & de battre sa femme, parce qu'elle ne vouloit pas lui obéir. Je lui

(*) M. Crantz ne la définit point, & dit seulement qu'il ne faut pas confondre la *fête d'amour*, avec le *souper du Seigneur*, ou la communion.



VUE DE NEU-HERRENHUT.

„ dis, qu'on pouvoit châtier ainsi les enfans, mais non les grandes personnes. „ Je parlerai, lui dis-je, à votre femme; elle se corrigera. Eh bien! ré- „ pondit-il, je ne la battrai pas, mais je t'avertirai, quand elle retombera „ dans la même faute."

C'en est assez pour faire connoître le plan de direction spirituelle, que suivent les freres Moraves avec les Groenlandois. On voit dans ce court extrait, leur langage, leur genre de vie, le courage qu'ils puisent dans leur dévotion, l'empire que l'enthousiasme qui s'exhale de leur ame dans celle des sauvages, doit leur assurer à la longue sur ces peuples simples & de bonne foi. C'est la même méthode, le même esprit, dans l'histoire de vingt ans de missions. Ces heureux enthousiastes se sont fait un art de l'inspiration, pour étendre leurs dogmes & leur culte. Tous les moyens humains, mais les plus doux, ont été dans leurs mains des instrumens de prosélytisme; & le prosélytisme à son tour deviendra, peut-être un jour pour eux, un instrument de puissance. Ils sont même venus à bout de former déjà au Groenland deux peuplades assez considérables d'hommes à demi-policés, sous le nom de Chrétiens.

M. Crantz dit d'abord qu'on fut plusieurs années, avant de faire part aux Groenlandois, même baptisés, du mystere de la cêne: les freres Moraves se faisoient un scrupule de leur en parler, par une sorte de défiance. „ Je n'exa- „ mine point ici, dit-il, si elle étoit bien ou mal fondée; mais il est certain „ que les Chrétiens du Groenland ne sentoient pas assez leur foiblesse & leur „ corruption, pour participer à ce mystere." On attendit qu'ils eussent une résignation de cœur à l'obéissance aveugle, avant de les admettre à la communion. Aussi ce missionnaire ne date-t-il la congrégation, ou l'église du Groenland, que de l'année 1747, où l'on put bâtir une chapelle. „ Auparavant, „ dit-il, on avoit catéchisé les Groenlandois en plein air, ce qui n'étoit com- „ mode ni pour l'auditoire, ni pour le prédicateur." Depuis trois ans cependant, on leur prêchoit à couvert. Mais la chambre d'assemblée étoit trop petite. Les missionnaires du Groenland en firent de fréquentes plaintes à leur congrégation d'Europe. Au synode, qu'elle tint à Zeyst, Jean Beck, l'un de ces ouvriers évangéliques, fit acheter, par les libéralités des freres unis, du bois de charpente, & l'on fréta exprès un vaisseau pour transporter ces matériaux à la nouvelle confrérie. Christian David, cet infatigable charpentier, qui avoit bâti au Groenland la premiere hute des Herrenhuters, & la premiere école des enfans du pays, voulut aussi construire la premiere maison de la mission. Elle fut commencée le 5 de Juillet, & malgré la neige qui tomba dans ce mois d'un soleil continuel & qui augmenta le suivant, cet édifice fut assez avancé, pour qu'on pût y tenir à couvert les assemblées de religion, dès le 16 de Septembre. Un mois après, on fit la consécration de la nouvelle église. Ce fut une joie inexprimable parmi les Groenlandois, que d'avoir pour la premiere fois une maison de priere. L'église attira bientôt autour de ses murs une espece de bourgade, composée de six grandes maisons qui contenoient environ cent quatre-vingts personnes; de sorte, qu'avec celles de la colonie voisine, on rassembloit à l'église près de trois cents personnes.

1747.

On bâtit une église.

La peuplade de *Neu-Herrenhut*, (ainsi s'appelle la nouvelle colonie des

HISTOIRE DU GROENLAND.

freres Moraves) fut partagée en trente bandes, neuf d'un sexe, & quinze de l'autre; les premieres dirigées chacune par un homme, & les autres par autant de femmes. Ensuite on établit une école de chant. Deux freres qui sçavoient un peu de musique, instruisirent des enfans à chanter par routine; c'est-à-dire, avec la seule attention de l'oreille, sans employer l'étude des yeux. C'est à peu près ainsi qu'on devroit peut-être enseigner la musique & toutes les autres choses aux enfans, jusqu'à ce que l'âge des forces du corps & de l'esprit, les mit en état d'appliquer la théorie à la pratique, & de chercher dans la réflexion les principes de tout ce qu'ils ont appris par les sens.

QUAND on eut une église, on célébra des fêtes, entr'autres celle de la congrégation. Elle se tint tous les mois; on y baptisoit les catéchumenes, on prêchoit, on faisoit les offices; on y lisoit les lettres des confreres d'Europe, & surtout celles des éleves de tous les séminaires de l'unité, adressées aux jeunes chrétiens du Groenland. Ces lectures étoient interrompues par le chant de quelques versets, où le *sang de l'Agneau* (mot de mysticité fréquemment répété) faisoit couler les larmes. Toutes ces pieuses inventions attiroient insensiblement le concours à la nouvelle église, & la congrégation augmentée de cinquante-deux personnes préparées depuis longtems au baptême, se trouva composée, en 1747, de cent trente-quatre Groenlandois baptisés. Dès-lors on commença de faire à l'église des mariages, des funérailles, & toutes les cérémonies qui, consacrant les actes & les engagemens les plus solemnels de la vie civile, par le sceau de la religion, donnent de la consistance au culte public, de l'autorité, puis du pouvoir & des richesses à ses ministres. Mais une observation singuliere, faite par M. Crantz „ c'est, dit „ il, que depuis qu'on a bâti une église au Groenland, les coups extraordi„ naires de la grace y sont moins fréquens. Elle y agit avec moins d'éclat que „ dans les premiers tems de l'arrivée des missionnaires. Je fus d'abord étonné, „ poursuit-il, de ce changement, qui ne me paroissoit pas favorable à la reli„ gion. Mais en y regardant de plus près, je trouvai que les conversions „ miraculeuses, loin d'être nécessaires, auroient pu avoir de fâcheuses consé„ quences. La grace n'avoit plus besoin de susciter des témoins à l'évangile, „ lorsque la cité sainte brilloit sur la montagne, & que le chandelier y éclai„ roit au loin & au près. Une nuée de témoins donnoit plus d'éclat à cette „ lumiere victorieuse, que des flambeaux épars & isolés."

C'EST avec ce langage mystique & ces bénignes interprétations, que les freres Moraves croient voir & montrer partout le doigt de Dieu, dans leur propre ouvrage. Si la famine afflige les Groenlandois; c'est un châtiment du ciel contre ces infideles. Si la disette les attire à la congrégation, où la charité par une assistance gratuite en attache, en retient quelques-uns à la nouvelle église; c'est la grace qui les y appelle, les touche & les convertit. Si les pasteurs & leur troupeau de baptisés, échappent aux dangers de la mer, aux glaces flottantes qui, dispersant leurs bateaux, les égarent & les balottent des mois entiers, tantôt sous les eaux & tantôt au dessus; sauvés enfin à la nage & à la rame, ils remercient l'Agneau de ce miracle. Si dans le rude mois de Décembre, quand tout leur manque, ils trouvent sur le rivage une baleine morte, de neuf brasses de longueur; trois cents personnes qui se mettent

à la

à la dépécer, après s'en être rassasiées & en avoir fait d'amples provisions, regardent cette heureuse rencontre comme un don du ciel, & croient cette baleine aussi-miraculeuse que celle de Jonas. Cependant ils mêlent souvent au secours d'en-haut, des armes & des moyens qui tiennent trop de la foiblesse humaine, pour n'être pas suspects.

UN jour après avoir admis dix-neuf Groenlandois au *Souper du Seigneur*, (la communion) ils baptiserent sept enfans du troupeau, parmi lesquels étoit une jeune fille qu'ils avoient sauvée quelques semaines auparavant du danger de la damnation; on va voir comment. Cette brebis étoit allée avec un homme de sa cabane à Kangek. Un sauvage Groenlandois l'enleva par force, & voulut en faire sa femme, à la façon violente du pays. L'hôte qui l'avoit reçue, étoit trop foible contre des payens qui prétendoient, en dépit des Européens, épouser les filles baptisées, de même que les autres, sans attendre leur consentement & malgré leur résistance. Il la laissa donc à ces barbares, & le cœur rempli de chagrin il vint avertir les missionnaires de cette étrange avanture. Comme il y avoit trois jours que la fille étoit entre les mains des sauvages, on partit dès la nuit même qu'on en fut informé, pour courir à sa délivrance. Un des libérateurs, entrant dans la cabane où elle étoit enfermée, lui dit: „ comment es-tu venue ici? Cet homme" (dit-elle, en montrant son ravisseur) „ m'y a entrainée par force. Avois-tu du penchant pour lui?..... „ Non, puisqu'il m'a tirée par les cheveux..... Prends donc tes effets & suis-„ nous; car nous sommes venus exprès te chercher." En même tems il entre un frere ou un député de la mission, avec un fusil. Aussitôt les sauvages dirent à la fille de se dépêcher de partir, de peur qu'on ne les tuât tous. On les assura qu'il ne leur seroit fait aucun mal, pourvu qu'ils ne s'avisassent pas une autre fois de mettre la main sur les brebis du bercail des freres. Les sauvages ne songerent plus, dit le missionnaire, qu'à se voir délivrés de nous; & la pauvre fille en fut quitte pour avoir été battue par de vieilles femmes, qui avoient employé, en vertu de leur ministere, les voies de rigueur usitées au Groenland, pour forcer la pudeur à se laisser ravir ce qu'elle n'ose accorder. C'est ainsi que les freres secondoient quelquefois les impulsions de la grace. Ils firent cette année (1748), trente-cinq baptêmes, & huit enterremens dans leur église, qui se peuploit & s'aggrandissoit en même tems de morts & de vivans. Tout leur réussit donc; & leurs travaux spirituels furent récompensés de bénédictions, même temporelles. Car la mer jetta, presqu'à leur porte, assez de bois flottant, non-seulement pour leur provision de chauffage, mais encore pour ajouter une aîle à leur maison, & construire une salle d'école. 1748.

L'ANNÉE suivante la sœur Judith bâtit une espece de couvent pour les filles. Cette Groenlandoise étoit allée, il y a deux ans, en Allemagne, avec quatre autres personnes de son pays, sous la conduite du missionnaire Mathieu Stach. Deux de la troupe, mari & femme, moururent à la maison de Herrenhut en Lusace. Les trois autres suivirent le frere Stach en Hollande, où le Capitaine Gerrison, qui les avoit amenés du Groenland, sur le vaisseau l'*Irene*, les prit encore sur son bord pour aller à Londres. Les deux jeunes Groenlandois avoient traversé toute l'Allemagne, à pied, sans se faire connoître. Ils garderent de même l'incognito en Angleterre, de peur d'exciter 1749.

une curiosité qui ne devoit que leur être importune. Cependant ils furent présentés au roi & à la cour, dont les regards pouvoient être accompagnés d'une bienfaisance utile à la mission.

DE Londres, ils partirent sur l'*Irene* pour la Pensylvanie, où ils visiterent les congrégations de *Bethléem* & de *Nazareth*, qui sont des établissemens du Herrenhutisme. Ils trouverent là des Américains convertis, qui leur donnerent des lettres de dévotion pour leurs freres Groenlandois. Christian David qu'ils avoient pris en Allemagne, fit une bonne provision de lattes de cedre, & de bois de construction, pour bâtir un magasin de vivres, & la congrégation de Pensylvanie envoya ce présent à celle du Groenland, en signe d'union & d'alliance spirituelle.

L'IRENE passa de la Nouvelle-York à Neu-Herrenhut, en trois semaines, avec les deux missionnaires & les trois Groenlandois. „ Quand on connoît, dit M. Crantz, la simplicité des sauvages & la dépravation des chrétiens, on doit regarder comme un miracle que ces trois personnes n'aient „ pas été perverties dans un voyage de deux ans. " Mais les mauvaises impressions que ces étrangers avoient reçues en Europe, s'effacerent si vîte de leur imagination, qu'ils coopérerent même de leurs travaux & de leurs soins aux progrès de l'évangile. La sœur Judith, en particulier, profita de tout ce qu'elle avoit vu à Herrenhut en Lusace, pour former au Groenland des institutions utiles à son sexe. Elle proposa à toutes les filles nubiles, & aux servantes qui n'étoient pas mariées, de venir habiter avec elle dans une maison séparée, ou du moins de s'y rassembler le soir, après avoir fait leur tâche dans leur famille. Elles passent ainsi la nuit, dans un dortoir commun. Cette séparation les met à l'abri de voir & d'entendre des choses qui, dans des maisons faites & disposées, comme le sont celles des Groenlandois, peuvent occasionner des desirs & des actions souvent peu conformes à la morale du christianisme, & surtout à la régularité du Herrenhutisme.

Procès singulier.

D'UN autre côté, la police de ce peuple se perfectionne dans leur société. Une femme chrétienne étant venue à mourir, un enfant qu'elle laissoit, resta à l'homme chez qui elle habitoit. Un sauvage de Kangek vint réclamer cet enfant, parce qu'il étoit né chez lui, & qu'il l'avoit adopté sous le nom d'un fils qui lui étoit mort. Mais comme l'autre Groenlandois avoit, depuis ce tems-là, fait vivre l'enfant & la mere, le procès fut jugé en faveur du chrétien chez qui la mere étoit morte, contre le sauvage chez qui l'enfant étoit né.

1750.

L'HIVER de 1750 fut plus rude qu'on n'en avoit encore vu. Le havre de Neu-Herrenhut, qui a six milles d'étendue sans sa moindre largeur, fut tellement couvert de glace, même dans le mois d'Avril, qu'on n'y put avoir d'eau, malgré la force des courans & des hautes marées de l'équinoxe. La famine fut générale dans le Groenland. Cependant, on s'en ressentit moins qu'ailleurs, à la mission, où l'on avoit appris aux fideles, non-seulement à prier, mais à travailler, à faire des provisions, à vivre avec économie. Les inconvertis vinrent y chercher de l'assistance. On profita de leur détresse, pour leur prêcher l'Evangile; ce fut sans fruit. Ils admiroient le bon ordre & la sorte d'abondance qui regnoient à Neu-Herrenhut; mais quand on leur demandoit s'ils ne

vouloient pas suivre l'exemple de leurs freres qui ne manquoient de rien, dans un endroit qui n'étoit pas le mieux situé du Groenland ; ils répondoient *sanieissegalloar pogun, kissien ajornakau* ; c'est-à-dire, „ nous nous convertirions, si ce n'étoit pas si difficile." Ensuite continuoit-on à leur parler de religion, ils s'enfuyoient, comme si c'eût été quelque sortilege, ou une maladie contagieuse. Histoire du Groenland.

Il paroît que ce qui choquoit le plus les Groenlandois, étoit de voir leurs mœurs contrariées par ces missionnaires étrangers, dont la vie & la direction sembloient attenter à la liberté des sauvages. Un de ces inconvertis vint à la mission menacer les freres de brûler leur maison, s'ils ne lui rendoient une femme qu'ils avoient prise sous leur protection, après qu'elle s'étoit échappée de ses mains pour se soustraire au mariage. On se mit en garde contre ses menaces : mais comme il rodoit toujours, dans l'intention d'enlever cette femme ; celle-ci n'étant pas encore au rang des catéchumenes, on la lui rendit, en le priant de ne pas l'épouser par violence. On apprit dans la suite qu'ils étoient d'accord l'un & l'autre ; ainsi la mission ne se mêla plus de cette querelle de ménage.

Les freres Moraves ont pris au Groenland toutes les précautions, pour rendre leurs chrétiens heureux. Ils ont fait des statuts de police extérieure, utiles au bon ordre, à la paix domestique, au bien du corps, lié de si près au bien de l'ame, dit M. Crantz, des réglemens, en un mot, qui tendent à former un peuple de mœurs réglées & sociales, également agréable à Dieu & aux hommes. Si quelqu'un manque à ces statuts, on l'y ramene par des admonitions d'abord secretes, ensuite publiques, par les corrections de la charité fraternelle, par les loix pénales de la religion, dont la plus sévere est l'excommunication, toutefois passagere.

C'est par de telles voies de douceur, que les missionnaires du Groenland gouvernoient leur troupeau chéri de chrétiens. Ils les comparent à des enfans bien nés, dont le bon exemple inspirant l'émulation, a plus d'influence pour entraîner au bien & prévenir le mal, que les préceptes & les châtimens d'un maître sévere. Les Groenlandois ne manquoient de rien sous la direction des freres Moraves, & c'étoit un des bons argumens que ceux-ci savoient employer en faveur de leur Doctrine. Dans un endroit (disoient-ils à leurs néophites) où deux familles pouvoient à peine subsister, vous vivez au nombre de trois cents personnes ; & quand on meurt de faim, même dans les lieux où regnoit l'abondance, vous êtes en état de secourir les indigens de votre superflu. Vous voyez donc que le Dieu qu'on vous prêche, est bien votre pere, ou votre *pourvoyeur*. C'est sous ce dernier titre qu'on distingue au Groenland, un pere ou un mari. Cette abondance tournoit presque toujours au profit de la prédication. Dans l'hiver de 1751, les isles d'alentour furent 1751.
tellement couvertes de canards sauvages, qu'on les prenoit avec la main, en les chassant sur la côte. Ces canards firent l'effet de la manne dans le désert. Un samedi au soir les chasseurs revinrent avec leurs kaiaks, remplis chacun de 40 ou 50 pieces de gibier. Ceux qui voulurent aller le lendemain matin à la chasse, au lieu d'assister à l'office Divin, s'en retournerent les mains vuides, & le corps bien fatigué. Les missionnaires leur dirent alors que, si

 la chasse avoit été heureuse le samedi, c'étoit afin qu'on pût sanctifier le dimanche.

Ces pieux sophismes étoient soutenus par des œuvres de charité plus persuasives. Un catéchiste de la mission étant à la chasse, rencontra dans sa route un pauvre Groenlandois qui venoit de perdre sa femme, & se préparoit à enterrer avec elle une fille de six mois, parce qu'il n'avoit pas de quoi la nourrir. Il dépêche aussitôt vers cet homme un chrétien qui lui demande sa fille, l'emporte, la fait baptiser, & la donne aux sœurs de la congrégation pour l'élever. Voilà le triomphe de la religion & de l'humanité.

1752. L'année 1752 est remarquable dans l'histoire du Groenland, par la visite d'un évêque; c'étoit M. de Watteville, gendre du comte de *Zinzendorff.* Entré dans la famille & la congrégation de cet instituteur, il fut promu à l'épiscopat, & à ce tire nommé visiteur général des missions du *Herrenhutisme.* Le voyage qu'il fit au Groenland, est assez instructif, assez court, pour ne pas être omis dans l'Histoire des Voyages. Voici le précis de la relation qu'il envoya de cette course apostolique, au comte, son beau-pere & son directeur.

M. de Watteville, évêque Herrenhute, va visiter les missions du Groenland.

Journal de son voyage.

„ Le premier de Mai nous partîmes d'Elseneur, d'où nous vîmes sortir, „ en même tems que nous, une flotte de soixante-quatre bâtimens. Nous „ longeâmes les côtes de Suede, & le 2 nous passâmes du Cattegat dans la „ mer du nord; elle nous parut couverte de harengs qui bouillonnoient com„ me de petites vagues. Le 4, nous vîmes la côte de Norvege qui disparut „ le 6; & le 9 nous dépassâmes les isles de Schetland, pour entrer dans la mer „ occidentale. Ces trois derniers jours nous fîmes deux cents lieues par un „ bon vent d'est. Le mauvais tems nous obligea de relâcher le 14, durant „ vingt-quatre heures. Ensuite tout alla bien jusqu'au 21, que nous essuyâ„ mes du gros tems pendant les trois fêtes de la pentecôte, mais sans discon„ tinuer d'avancer. Le 23 nous rencontrâmes deux vaisseaux destinés pour la „ baye de Disko, partis huit jours avant nous. On se parla des trois *bords*, „ & la nuit nous sépara. Le 24 nous dépassâmes le cap Farewell, pour en„ trer dans le détroit de Davis. Le 25, nous commençâmes à naviger entre „ les glaces. Le 27, le vent, jusqu'alors favorable, tourna contre nous; un „ brouillard continuel nous déroba tout, même notre route, jusqu'au premier „ Juin. Alors il se dissipa, pour nous laisser voir une grande isle de glaces flot„ tantes, qu'il fallut tourner. Le 3, on fut investi de ces glaces par trois „ côtés, n'ayant la mer ouverte qu'à la poupe, par le vent de sud. Le len„ demain nous fûmes entierement pris des glaces, & l'on ne put que ramer „ au travers. Depuis le 4 jusqu'au 10, on se trouva toujours entre des mon„ tagnes & des plaines flottantes de glace. Le 12, nous découvrîmes la „ terre, mais à vingt-quatre lieues de distance, par la cime des montagnes „ couvertes de neige. A dix heures du matin, le ciel offrit à nos regards „ trois parhélies, couronnées, chacune, de deux cercles de lumiere. Aucun „ de nos navigateurs n'avoit encore rien vu de pareil. Ce phénomene fût ac„ compagné d'un léger vent d'ouest, bientôt remplacé par un bon vent de „ sud. Comme il nous portoit trop avant au nord, nous carguâmes les voi„ les le 13 au matin. A huit heures on gagna vers la terre, & le courant

„ fut si favorable qu'à dix heures nous touchâmes aux isles, les plus voisines „ de la côte où nous allions. Ce fut-là que je vis, pour la premiere fois, „ deux Groenlandois qui nageoient avec leurs kaiaks, comme les canards, sou- „ vent entre deux eaux, toujours devant notre vaisseau, malgré les vagues & „ le gros tems. Nous embouchâmes entre Kangek & Kookernen, dans le „ passage méridional de Balls-river. Le vent qui fraîchit toujours jusqu'au „ degré de la tempête, nous obligea d'amener nos voiles l'une après l'autre, „ & cependant avec une demi-voile nous rasions les isles comme un trait. „ Enfin, je vis la maison de Neu-Herrenhut, & une heure après-midi nous „ ancrâmes. Je ne savois encore si j'étois à terre ou sur mer, lorsque je sen- „ tis dans mes bras le frere Bech qui m'arrosa de ses larmes; sa joie fut si „ vive qu'il se trouva subitement délivré d'un accès de fievre qui venoit de „ le prendre."

Rude hiver de 1752.

M. Crantz interrompt ici le journal du pieux évêque, pour faire une courte description du rude hiver qu'on avoit éprouvé cette année au Groenland. Depuis Février jusqu'à pâques, le froid fut si violent qu'aucun kaiak ne trouva d'eau pour naviger. Un jeune Groenlandois qui avoit cru risquer le sien entre les glaces brisées, fut emporté par les vagues, & retrouvé trois mois après dans sa nacelle, à moitié rongé par les corbeaux & les renards. Personne ne sortit de sa cabane, sans y rentrer avec les mains & le visage perclus de froid. Un ouragan accompagné d'éclairs, fit craquer la maison & la chapelle de Neu-Herrenhut, comme un vaisseau dans le naufrage, & faillit emporter ou renverser tout cet édifice. Les missionnaires, hors d'état d'aller faire leurs visites dans les bourgades chrétiennes, reçurent tous les Groenlandois qui venoient chez eux, par bandes, chercher un asyle contre le froid & la famine. Toutes les provisions de leur maison & des meilleures cabanes furent distribuées entre les indigens les plus affamés, sans songer au lendemain. Le mois de Mars ouvrit quelque passage à travers les glaces; on se dispersa dans les bayes, sur la côte & parmi les isles, pour attraper des oiseaux, de petits poissons, quelque veau marin. Mais les uns revinrent sans rien prendre, chassés & rebutés par le mauvais tems; les autres resterent emprisonnés dans les isles par les glaces & les tempêtes.

Telle étoit la situation d'où sortoient les Groenlandois, quand M. de Watteville arriva chez eux. Ce prélat, qui venoit de visiter les congrégations de la Pensylvanie, trouva des rapports entre les habitans du Groenland & ceux de l'Amérique septentrionale. „ C'est la même couleur, dit-il: si les Groen- „ landois viennent de l'Amérique, ce doit être par la baye d'Hudson. Ils „ ressemblent plus aux Indiens de ces bords, qu'à ceux du Canada. Le ca- „ ractere des Groenlandois est phlegmatique & sanguin; celui de l'Iroquois „ mélancolique & colere, plus grave & moins enfant que les Groenlandois.

„ Le 14 Juin, (poursuivit l'évêque,) je visitai le paysage de Neu-Herren- „ hut. Rien de plus sauvage, au premier aspect; des rochers escarpés & „ rompus, rarement parsemés de quelques couches ou veines d'une terre qui „ n'est que du sable. Au milieu de cette horrible perspective s'éleve une „ maison commode & riante, ornée d'un jardin, environnée de culture, &

„ jouissant du plus beau feuillage sur un roc où l'herbe n'avoit jamais percé: „ c'est le jardin du Seigneur, planté dans le désert.

„LE 22, je vis l'exercice des kaiaks, où la jeunesse du Groenland fait les „ évolutions les plus surprenantes sur l'eau, & s'aguerrit de bonne heure „ aux tempêtes, par les jeux de l'enfance. Les missionnaires ont soin d'exer- „ cer leurs jeunes néophytes à gouverner un kaiak, à manier la rame, pour „ en faire de bons pêcheurs. C'est dans la même vue, qu'ils les détournent „ de chasser aux rennes, & les encouragent à la pêche aux veaux, bien plus „ utile à la nation."

DANS un long journal de toutes les fonctions d'une visite pastorale, on voit M. de Watteville prêcher, catéchiser, célébrer tous les offices de son ministere en langue allemande, assisté d'un missionnaire qui explique en Groenlandois, tout ce que dit & fait le prélat.

„LE 27, dit M. de Watteville, j'allai me promener sur la montagne aux „ perdrix, où les freres font durant l'hiver une chasse qui leur coûte trop de „ peine, pour qu'ils y soient attirés par un autre motif que la nécessité.

„LE 28, ils commencerent leur provision de tourbe. Le soin de se pour- „ voir de bois & de tourbe, est leur plus forte occupation de l'été. Dans „ les premieres années, ils en trouvoient autour de leur maison. Ils sont obli- „ gés aujourd'hui, de faire deux lieues & plus, pour en avoir. J'y allai „ avec eux.

„LE 30, ils y retournerent avec onze bateaux Groenlandois, pour charger „ leur tourbe. Ils acheterent aussi du bois & des œufs d'oiseaux. Les œufs „ sont leur principale nourriture en été.

„LE 3 Juillet, on acheva la provision de tourbe. C'est un travail fatiguant „ & souvent dangereux, que celui de décharger les bateaux, de transporter „ cette terre le long des rochers, où l'on est quelquefois surpris par des tor- „ rens de neige fondue qui grossissent tout-à coup. Les freres avoient fait „ venir vingt bateaux de tourbe. Il leur fallut ensuite l'étaler sur les rochers, „ pour la faire sécher.

„LE 4 j'allai, par curiosité, voir les sauvages du *Groenland*, pour m'ins- „ truire & parler de leurs mœurs, en témoin oculaire. Nous passâmes la nuit „ dans une de leurs tentes. Elles sont incomparablement mieux entendues & „ plus commodes, que celles qu'on trouve dans les bois de la Pensylvanie.

„LE 11, j'allai à Kanneisut, de l'autre côté de Balls-river; c'est-à-dire „ sur la presqu'isle septentrionale de ce golphe. Cette langue de terre est sur- „ montée de tertres rocailleux, qui ont pour base d'assez grandes plaines, cou- „ pées de ruisseaux & d'étangs, bordés de gazon. C'est une perspective char- „ mante dans l'été, qui formeroit un séjour très-agréable, si toutes ces eaux „ ne produisoient pas des essaims de mostics ou moucherons, beaucoup plus „ insupportables que ceux de St. Thomas en Afrique, & de la riviere Dela- „ ware dans la Nouvelle-Jersey. C'étoit un excellent quartier pour la chasse „ aux rennes; & nos freres, dit le prélat, en faisoient bonne chere; mais de- „ puis que les fusils sont devenus communs chez les Groenlandois, un renne „ y est une rareté. La pêche du Saumon supplée à cette disette. Les fre-

„ res prennent quatre cents, ou six cents truites saumauchées, dans un coup „ de filet.

„ LE 18, je fis une autre excursion pour voir le pays. Nous allâmes à Kan- „ gek, où les Groenlandois du sud vont hiverner quelquefois par centaines; „ ce qui est très-commode pour la mission de Neu-Herrenhut, qui n'en est „ qu'à quatre lieues. Je comptai dans cet endroit quatorze grandes habitations, „ ou maisons d'hiver. De-là nous allâmes au détroit de Népisene. C'est un „ canal qui s'avance entre le continent & les isles: le courant & le flux y „ poussent une quantité de veaux marins, d'autant plus aisés à prendre que „ l'eau n'y est pas profonde: aussi cet endroit est-il fort fréquenté durant les „ étés & les automnes; le concours des Groenlandois & la pêche contribuant „ à rendre cette situation agréable & florissante."

M. de Watteville parle ensuite de baptêmes, d'enterremens & de mariages, dont il rendit les cérémonies plus solemnelles par son ministere, ou sa présence. Il eut des conférences avec les Groenlandois, coadjuteurs de la mission. Ils étoient au nombre de onze freres & de douze sœurs. Tantôt il prêchoit aux assemblées; tantôt il donnoit des audiences particulieres. Il alloit d'un dortoir à l'autre, chez les garçons, chez les jeunes filles, chez les gens mariés, chez les veuves; tous ces états forment autant de quartiers séparés. Celui des mariés étoit composé de quarante-huit ménages; il n'y avoit que deux hommes veufs, mais quarante veuves. „La plupart sont assez belles, dit le „ prélat Herrenhute; quoiqu'il leur reste encore une certaine rudesse sauvage. „ Les filles, au nombre de quarante, ont aussi quelque chose de mâle & de dur, „ qu'elles tiennent, sans doute, de leurs travaux plus convenables à l'homme „ qu'à leur sexe. Mais du reste, elles ont du talent & du goût pour gagner „ des prosélytes, & il n'y a gueres de femme qui ne fasse son mari chrétien.

„ LE 30, continue M. de Watteville, la pluie nous empêcha de tenir le „ chœur; c'est-à-dire d'assembler les classes à l'église. Je me contentai donc „ de prononcer dans ma chambre, un discours sur les devoirs particuliers de „ chaque classe de la congrégation. Je fis voir comment chacune de ces clas- „ ses pouvoit s'appliquer les différens noms, sous lesquels le Sauveur est dé- „ signé dans l'Ecriture; tels sont les doux noms de *frere*, d'*ami*, de *bien-ai-* „ *mé*, d'*époux* & *de mari*. (*)

„ LE 7 Août, on entreprit de clorre un cimetiere, convenable aux idées re- „ ligieuses que le christianisme ajoute à la vénération naturelle des hommes „ pour les cendres des morts. Les tombeaux furent couverts de terre & de „ gazon. Je pris plaisir à voir l'ardeur & l'activité avec laquelle les femmes „ Groenlandoises se porterent à cet ouvrage: car les hommes ne travaillent ja- „ mais à la terre; ils n'ont même aucune dextérité pour ce genre d'occupation. „ L'objet du travail amena l'entretien sur le mystere de la résurrection, qui „ fait envisager la mort avec moins d'effroi, que les Groenlandois n'en ont „ ordinairement pour ce dernier. Il n'y a peut-être pas de peuple au monde „ pour qui la vie soit plus dure & la mort plus redoutable."

APRÈS avoir visité la colonie, & recommandé ses freres au missionnaire

(*) Ce sont les termes d'initiation chez les Herrenhuters.

Danois & au facteur, le prélat fit encore quelques fonctions de son ministere pastoral, revit le rituel qui contenoit la liturgie & les hymnes, prit congé des familles chrétiennes du Groenland, & se proposa de repartir au bout d'un séjour de deux mois. Mais le 11 Août les glaces entrerent dans la baye de Balls-river, & l'on apprit de quelques habitans des isles voisines que la mer en étoit toute couverte. Si le vent de sud qui les amenoit, eût duré quelques jours de plus, il falloit renoncer à se rembarquer; mais il tourna dès ce même jour à l'ouest, & le soir au nord, ce qui nettoya la baye.

„Le 12, reprend M. de Watteville, nous montâmes à bord du vaisseau, dès „ les cinq heures du matin. En y allant, je trouvai sur mon chemin les ro- „ chers couverts de femmes & d'enfans, tandis que les hommes venoient nous „ escorter dans leurs kaiaks. A huit heures nous sortîmes du havre, & sur „ les dix heures, nos freres & les Groenlandois prirent congé de nous à „ Kangek. Le nombre des Habitans baptisés montoit, quand je partis, à trois „ cents. Il étoit mort cinquante-trois Chrétiens depuis le commencement de „ la mission. C'étoit le fruit de vingt ans. Mais la semence de la parole di- „ vine, donnoit l'espérance de la plus abondante récolte. Je m'éloignai du „ Groenland, avec cette consolation.

„Un vent assez fort nous mit promptement au large; mais nous rencon- „ trâmes bientôt les glaces qui nous forcerent de gouverner toute la nuit, „ entre les écueils flottans & les terres. Le 13 au matin, nous trouvâmes „ une ouverture au sud-ouest. Nous passâmes, & perdîmes la terre de vue, „ mais toujours ayant à côtoyer de grandes montagnes de glace. Jusqu'au 21 „ rien de fâcheux. Mais du 22 au 27, ce fut jour & nuit une tempête con- „ tinuelle qui nous porta l'espace de cent quarante lieues vers l'Amérique, „ sans qu'il fût possible de virer de bord, qu'au risque d'être submergé par la „ grosse lame. Il fallut donc se laisser dériver au gré des courans & de l'ora- „ ge, dans le danger d'être jetté sur quelque plage inconnue de l'Amérique. „ Enfin, le 27 à midi, la tempête diminua; le 28, le temps se calma, & „ nous vîmes un bel arc-en-ciel. Le 29, on se trouva sous *le 55eme.* de- „ gré 53 minutes de latitude, c'est-à-dire à cent vingt *lieues* plus au sud, „ que nous ne devions être. Le 4 Septembre, nous rencontrâmes un vais- „ seau qui venoit de la colonie du nord, ou de la baye de Disko. Le 8, „ un second vaisseau parut; nous apprîmes par cette rencontre que l'hiver de „ cette année avoit fait de grands ravages dans la colonie du nord, qu'il y „ avoit eu beaucoup de Groenlandois morts de faim, & d'Européens malades „ du scorbut. Le 15, une tempête nous sépara de ces deux vaisseaux. Elle „ fut suivie le lendemain d'un calme soudain, mais accompagné d'une grosse „ lame plus dangereuse encore que la tempête. Enfin, le 2 Octobre, nous „ ancrâmes à Elseneur, où nous vîmes le lendemain cent voiles sortir du „ Sund, & le 4 nous arrivâmes heureusement à Copenhague."

M Crantz ajoute à ce journal, une courte notice de ce qui se passa durant le reste de cette année. Aussitôt après le départ du vaisseau qui ramena dans le Dannemarc le visiteur des missions du Groenland, ce pays fut désolé par une maladie épidémique. C'étoit des especes de pleurésies, accompagnées de maux de tête aigus. Les convertis surtout s'en ressentirent vivement. Trente baptisés

baptisés en moururent. La plus grande mortalité régna depuis la mi-Août jusqu'au milieu d'Octobre. Les freres n'eurent point de relâche dans leurs peines, partagés entre les fonctions de médecins & de pasteurs. Quelques-uns en furent malades.

Histoire du Groenland.

Les inconvertis remarquerent très-bien que le mal étoit tombé singulierement sur les Chrétiens. „Les *Nookleets*, disoient-ils, les gens de la pointe, „ (car la mission de Neu-Herrenhut est sur une langue de terre), aiment „ trop le Sauveur; ils périssent d'amour. Nous voyons bien," dit une femme avec malignité, „ que ces gens-là sont les victimes de *leur cher agneau*." M. Crantz observe que l'esprit de dérision s'empare aisément des Groenlandois qui résistent au St. Esprit, & qui se piquent plus de raisonner que de croire; cependant ils eurent leur tour, & l'épidémie n'épargna pas plus les incrédules que les fideles. Mais la contagion fut plus sensible, peut-être, à la mission, qu'ailleurs, parce que les hommes y étoient plus rassemblés. Cela n'empêcha point les ames bien disposées d'y venir, & même de vivre avec les freres, quoique les Groenlandois fuient, comme la peste, tout endroit où il est mort seulement deux ou trois personnes.

M. Crantz, poursuivant l'histoire des conquêtes apostoliques de ses freres, nous a menés à l'année 1753. Au mois de Janvier on vit arriver à la mission un sauvage, avec toute sa famille. L'aspect de ces voyageurs avoit quelque chose d'effrayant. Ils étoient, pour ainsi dire, cuirassés de glace par le brouillard gelé qu'ils avoient traversé au milieu de la mer. On eût dit une côte de mailles de l'acier le plus affiné. Ce sauvage s'appelloit *Kaniæk*. C'étoit un grand du pays, c'est-à-dire, un homme issu d'un pere, d'un grand-pere & d'un bisayeul, renommés dans la pêche aux veaux. Les missionnaires l'avoient connu en 1739, & leur doctrine avoit touché son cœur. Le nom de ses ayeux & l'éclat de son rang s'opposoient à sa conversion; il craignoit, disent les freres, la dérision que l'on doit affronter à la suite de la croix, chez les Groenlandois, comme chez les autres nations. Pour éviter les poursuites de la grace, il avoit fait deux voyages, l'un au sud, & l'autre au nord; mais ses inquiétudes augmentoient, à proportion qu'il s'éloignoit de la mission. Ce même homme qui avoit menacé de brûler la maison des freres, pour ravoir une femme, qui s'étoit réfugiée chez eux, fut converti par cette femme qu'on lui avoit rendue. On les baptisa tous les deux ensemble. Ils allerent, dès ce moment s'établir à Neu-Herrenhut avec toute leur famille, au nombre de vingt personnes qui reçurent le baptême, l'une après l'autre. Cette conversion fit du bruit dans le Groenland, & grossit le concours d'auditeurs à la mission. Les courses des baptisés; les visites des inconvertis; le commerce & l'industrie qui augmentoient à Neu-Herrenhut avec la population; l'abondance des uns, la disette des autres; le bien & le mal, tout servoit aux progrès du christianisme. Tous les événemens étoient mis à profit par les Herrenhuters, qui ne manquoient pas de subordonner le cours de la nature, aux vues & aux intérêts de leur zele. Si quelque chrétien se noyoit ou se sauvoit à la pêche, le ciel l'avoit pris ou laissé pour le salut de son ame. Dans une course que les missionnaires avoient faite sur mer, pour des provisions de bouche, à peine eurent-ils mis le pied sur le rivage, que le bateau d'où ils venoient de débar-

1753.

 quer, creva sous le poids des veaux marins, dont il étoit chargé. Tout le monde fut dès-lors convaincu, que l'ange du Seigneur avoit veillé sur les fideles.

1754. En 1754 on comptoit quatre cents Groenlandois baptisés depuis 1739, & dans cet espace de quinze ans il en étoit mort cent. Le froid qui fut excessif cette année, amena la famine, en couvrant la terre de neige & la mer de glace. On alla de la colonie de Balls-river & les isles voisines, à pied, par des intervalles de six lieues de mer. Dès que la communication fut libre par eau, les inconvertis vinrent de tous les côtés à la mission, attirés par la faim. Les chrétiens partagerent leurs vivres avec eux, tant qu'il leur en resta. Malgré ces largesses de la charité chrétienne, ils ne manquerent de rien jusqu'au mois d'Avril que les glaces fondirent. La terre s'en déchargea dans la mer au printems, comme la mer l'en avoit bloquée en hiver. Ainsi ces deux élémens semblent se livrer une guerre perpétuelle avec les glaces dont ils se couvrent, & qu'ils se renvoient tour-à-tour. Les missionnaires profiterent des chemins ouverts, pour faire leurs visites & leurs excursions apostoliques chez les inconvertis. On les recevoit avec quelque amitié, mais sans faire beaucoup d'attention à leurs sermons. Les jeunes gens & ceux qui ne les avoient jamais entendu prêcher, étoient, disent-ils, plus frappés de leur doctrine, que les personnes d'ancienne connoissance.

1755. L'ANNÉE 1755 n'eut rien de remarquable au Groenland, que pour les météorologistes, ou les observateurs de la température des saisons. L'hiver fut extrêmement doux; & la pluie ne fut pas plus froide au mois de Janvier, qu'en été. Un temps si modéré n'étoit pas favorable aux oiseaux de mer; ils chercherent le froid entre les isles. Mais il attira, d'un autre côté, beaucoup de veaux marins qui sont rares dans cette saison. Une si douce température se soutint jusqu'au mois de Mars, où elle fut troublée par de furieuses tempêtes, qui rendirent la mer impraticable & souleverent les vagues au point d'arracher du rivage les bateaux ancrés, ou attachés. Au mois d'Avril, survint une fonte de neige, accompagnée d'une pluie si abondante, que la nouvelle église de la colonie faillit à en être emportée. Les torrens s'y précipiterent avec une impétuosité, dont rien ne se sauva que les murailles de l'édifice. Heureusement les églises ne sont pas riches au Groenland; aussi la piété n'y est que plus pure, & la Divinité n'en est que mieux adorée. Des ames innocentes en font tout l'ornement. Les ministres y pratiquent les devoirs qu'ils prêchent. Un clergé d'ailleurs peu nombreux, n'y professe point un célibat qu'il ne peut garder. Cette même année il arriva de Moravie un Herrenhuter, qui venoit d'y prendre en même temps une femme & le diaconat. Chez les Herrenhuters, la femme d'un prêtre, devenue sœur de l'unité, participe en quelque sorte aux fonctions du sacerdoce. Elle peut veiller à l'éducation des filles, ou du moins à leur instruction. Il y a de l'analogie dans les devoirs & les occupations des deux époux. L'esprit intérieur de leur vie domestique & l'esprit public de leurs emplois ne sont pas opposés, ni séparés: c'est un grand bien politique. Au reste, les devoirs du sacerdoce sont d'autant plus faciles à remplir chez les Herrenhuters, qu'ils laissent volontiers aux simples fideles le soin d'instruire & de parler dans les églises. Chacun y peut dire ce

que l'esprit de dévotion lui dicte. Les Groenlandois eux-mêmes, sans être cathéchistes, prêchent dans les assemblées, & sont quelquefois mieux écoutés de leurs compatriotes, que des missionnaires étrangers. „ C'est qu'ils par„ lent avec ingénuïté, dit M. Crantz, plutôt de leurs propres foiblesses, que „ des défauts des autres. Ils prient pour les fideles, & n'invectivent pas con„ tre les mécréans." Il faut pourtant avouer que le langage de ces prêcheurs du Groenland n'est pas toujours bien digne de la Divinité, dont ils se disent inspirés; mais il est à la portée des Groenlandois & conforme à leur génie. Comme tous les peuples simples, & les nations originales, ils aiment les figures du langage; mais il faut qu'on prenne ces images dans la nature & dans les mœurs de leur pays. „ Vous sçavez, dit un de ces sauvages baptisés, com„ bien nous abhorrons le sang de la baleine, & que pour peu qu'il en tom„ be sur nos habits, nous les quittons aussitôt pour les laver. Il n'en est pas „ de même du sang de l'Agneau. Chaque goutte qui s'en répand, est un „ ornement. O! si vous en aviez goûté une fois, vous ne pourriez vous en „ rassasier."

Le même orateur sauvage écrivoit dans une lettre: „ lorsque je pense à „ mes péchés, mes larmes coulent de mes yeux: mais lorsque je vois l'Agneau „ sur la croix, je me sauve dans la blessure de son côté, comme le poisson de „ Népiset se cache dans le trou d'un rocher."

C'est avec ce langage, soutenu de tous les autres moyens de propagation, qui viennent de la religion ou de ses ministres, que les freres Moraves baptiserent en très-peu de tems vingt-huit catéchumenes, sans compter onze enfans. Cette année fut donc heureuse. Les Groenlandois eurent des vivres, jusqu'à être surchargés de leur abondance. La prospérité attira la foule à la mission, & la mort n'y moissonna que treize baptisés.

Exemple touchant des rigueurs de la famine.

Mais elle se dédommagea cruellement dans le printems de l'année suivante. M. Dalager, facteur Danois, étant allé à Kellingeit, pour le commerce des huiles de poisson, en rapporta les plus tristes nouvelles. La famine y étoit extrême. Une jeune fille qu'il en avoit amenée, en étoit la preuve. Ses parens, réduits à ne pouvoir la nourrir, l'avoient laissée dans une caverne déserte, pour s'épargner la douleur de la voir mourir de faim. Deux jours après, l'ayant retrouvée encore en vie, ils la jetterent toute nue dans la mer. Comme elle ne put se noyer, un sauvage qui la rencontra sur le rivage, en eut compassion, & n'ayant rien à lui donner, la mit dans un magasin de vivres, mais déja vuide de provisions. Le facteur arriva dans cette conjoncture à Kellingeit. Touché de pitié, il prit cette enfant, qui n'étoit plus qu'un squelette desséché par le froid & la faim, la sustenta, l'habilla, la réchauffa de ses propres mains. Puis lui ayant rendu insensiblement la vie, il l'envoya dans un sac de fourrure aux freres de Neu-Herrenhut, offrant de fournir à l'entretien d'une pauvre veuve, qui voudroit prendre soin de cette fille. Elle est encore vivante pour la gloire & la satisfaction de son bienfaiteur. *Puissent les bénédictions de celle qu'il a sauvée, répandre la prospérité sur les jours de cet homme sensible!* C'est la priere que fait M. Crantz, à la fin de ce récit. De pareils tableaux raniment l'Histoire des Voyages. Elle offre souvent des déserts si tristes & si arides, que l'écrivain & le lecteur se rebuteroient au milieu de leur course, si le cœur

n'y trouvoit pas quelquefois des sites & des momens de repos, qui lui permettent de s'épanouïr, respirer & s'attendrir. Ames seches & froides, pour qui ces épisodes n'ont rien d'intéressant, vous allez bientôt rentrer dans votre domaine. Le Groenland est votre patrie; vous y trouverez la nature avare, insensible comme vous.

La rigueur de la saison, disent les missionnaires, y ferma, cette année, tous les cœurs à la grace. La faim rendoit les esprits sourds à la prédication. On n'y vint point. Il n'y eut même que deux familles qui voulurent hiverner à Kangek, place communément très-fréquentée. Cependant le froid amena beaucoup de poules d'eau. Car il paroît que la nature a des équivalens dans toutes ses vicissitudes, soit d'inclémence, ou de bénignité. Le froid qui chasse les veaux de mer, attire les oiseaux; & le tems doux, qui n'est pas un attrait pour les oiseaux aquatiques, laisse entrer les veaux marins dans les bayes. Quelle que fût l'âpreté de la saison, il fallut, dès le mois de Mars, sortir des cabanes, pour chercher, de place en place, quelques ressources contre la famine. A cettte calamité des hivers, se joignit l'incursion d'un pirate, qui vint des côtes de l'Amérique infester celles du Groenland, sous prétexte que les glaces l'y poussoient. Ce même écumeur avoit, dix ans auparavant, pillé les pauvres Groenlandois. Mais, en ce moment, il y avoit de la mésintelligence entre le capitaine & l'équipage de ce navire. Cependant on se tint en garde sur les côtes; parce qu'il avoit ses canons chargés. D'ailleurs, comme on avoit emmené un Groenlandois à bord de ce vaisseau, le facteur de la colonie fit arrêter quelques gens de l'équipage qui étoient venus à terre, & on les y retint jusqu'à ce que le Groenlandois eût été renvoyé.

Le printems amena, par hazard, quelques baleines sur les côtes de Ballsriver; mais les habitans de cette baye, n'étant pas exercés à la pêche de ce poisson, ils n'en prirent aucun. L'été leur fournit une baleine morte; & l'automne fit tomber dans leur pêche, une sorte d'espadon (connu sous le nom d'*ardluit*,) qui fait la guerre aux veaux marins pour s'en nourrir. Ce monstre agresseur est si redoutable, qu'à son approche tous les veaux disparoissent. Il a tant de force & d'adresse, qu'il en prend quatre ou cinq à la fois, un dans la gueule, deux sous les nageoires & un sous sa queue. Mais l'homme attaque, à son tour, prend & mange ce poisson dévorant.

1757.

Famine extraordinaire.

La moisson spirituelle se ressentit, l'année suivante, de la disette de l'hiver & des ravages de la famine. Les Européens n'en avoient pas encore vu de si cruelle. L'alternative des vents orageux & des tems de neige, jointe aux brouillards gelés qui sembloient exhaler dans les airs comme une atmosphere de glace; ces frimats & ces périls réunis, fermerent la communication des isles, soit entr'elles, soit avec le continent. Il ne fut pas possible, jusqu'au mois de Mars, d'aller chercher de la nourriture. Les enfans périssoient d'un côté sans sépulture; de l'autre, on les enterroit encore vivans. Le sort de ces victimes perçoit chaque jour le cœur des missionnaires. Enfin, ils se hazarderent à profiter des premieres treves du froid, pour arrêter ou diminuer le cours de cette calamité. Deux de ces freres charitables allerent à Kangek.

„ Le 23 Mars (disent-ils dans leur journal) nous nous mîmes en route.

„ La brume de la mer étoit encore bien froide ; mais à la faveur du vent nous „ passâmes à Kangek. En parcourant cette isle, nous vîmes une maison qu'on „ avoit abandonnée faute d'huile à brûler pour le chauffage. Près de-là nous „ trouvâmes quinze personnes à demi-mortes de faim, étendues dans une es- „ pece de magazin creusé en terre, & si bas que nous fûmes obligés d'y en- „ trer en rampant sur le ventre, sans pouvoir y rester debout. Ces malheu- „ reux étoient couchés les uns sur les autres, pour s'échauffer mutuellement, „ sans feu, sans rien. De foiblesse, ils ne purent ni se remuer, ni parler. „ Un de nos gens alla leur chercher deux poissons à la mer. Une petite fille, „ image de la mort dévorante, en prit un, le déchira tout crud avec les dents, „ & l'avala sans le mâcher. Quatre enfans de cette famille étoient déja morts. „ Nous distribuâmes à ces misérables affamés une partie de nos provisions, en „ les exhortant à venir à la mission ; ce dont ils n'avoient pas grande envie, „ par éloignement pour l'évangile & les chrétiens.

„ Le 26, nous retournâmes à Neu-Herrenhut. Mais le vent & la mer „ contraires nous obligerent de relâcher dans un endroit où nous trouvâmes „ encore des gens qui n'avoient rien à manger. Les enfans crioient la faim ; „ nous leur donnâmes un peu de farine, qu'ils avalerent froide & crue. En- „ fin le soir nous arrivâmes chez nous."

Ces deux ministres furent bientôt suivis de la famille qu'ils venoient d'arracher à la mort. On distribua ces tristes créatures dans les maisons des Groenlandois. D'abord elles n'y trouverent pas grande ressource : mais à force de chercher, elles ramasserent dans les balayures des arêtes de poisson, sucées & rongées, ou quelques pieces de vieux souliers. On les secourut du reste, autant que le permit la disette des provisions au dedans, l'inutilité des courses pour la chasse & l'impossibilité d'aller à la pêche par les mauvais tems. Cependant, malgré la rigueur de la saison, on attrapa quelques veaux marins, & l'on tua dans les isles un grand ours blanc, animal très-rare dans ces cantons.

Il fallut subsister de ces foibles ressources jusqu'à pâques, où commença la pêche du hareng qui finit à la pentecôte. Cette pêche fut suivie de la chasse aux rennes, puis de la grande pêche aux veaux. On en prit jusqu'à cent dans un jour, & l'on fut en état d'en tirer pour le commerce, cent soixante barils de graisse ou d'huile ; tant la belle saison remplaça les vuides de l'hiver !

La mission ne retira cette année aucun profit de la famine. L'adversité même, qui ramene à la religion, sembloit en éloigner les Groenlandois. Non-seulement ceux qui vinrent réclamer la charité des freres avec le desir apparent, ou le prétexte, de se convertir, s'en allerent dès qu'ils n'eurent plus besoin d'assistance ; mais il y en eut même qui témoignerent la plus grande répugnance à recevoir les secours de l'humanité des mains des chrétiens ; comme s'ils n'eussent vu dans la conversion de ceux-ci, qu'une espece de parjure envers la patrie. „ Ces sentimens, dit M. Crantz, prouvent bien que le salut n'est „ que l'ouvrage de la grace. Ni les fléaux du ciel, ni les prodigalités de la „ mer, ne pouvoient fléchir l'incrédulité des Groenlandois, jusqu'à ce que „ l'Esprit Saint eût touché leur ame. On a même vu ceux qui, malgré leur „ conviction intérieure, s'étoient roidis contre les assauts de l'indulgence, se

„ rendre dans la liberté de l'aisance, aux douces semonces de la parole Di-„ vine, qui les appelloit au christianisme." Ainsi, tandis que dans les hivers précédens, la peuplade de Neu-Herrenhut s'étoit accrue de trente à soixante personnes, cette année elle n'augmenta que de sept. Cependant, à la fin de l'automne, le nombre des habitans monta jusqu'à quatre-vingt-douze.

Tout y étoit dans le meilleur état. L'abondance y ramena la joie & la santé. On ne perdit pas un seul homme à la pêche. Il y eut pourtant des accidens. Un pêcheur enfermé dans les glaces, fut obligé de sauter sur un glaçon, & d'y suivre le courant, en traînant son kaiak où étoit pris un veau marin. Il fut emporté avec sa pêche l'espace de trois milles; après quoi son radeau de glace se rompit, ou se déroba sous ses pieds, & le laissa plongé dans l'eau jusqu'aux aisselles, gagner le bord comme il put. Un missionnaire aussi faillit à se noyer dans un umiak, qui fit eau par le fond. Mais ayant été recueilli par un autre bateau, on recousut une piece de cuir à son umiak, & les femmes se remirent à ramer.

1758. L'année 1758 fait époque dans les annales du Herrenhutisme, par la fondation d'une seconde église, ou mission, qui fut érigée à *Lichtenfels*. Cet événement demande un préliminaire, qu'il faut reprendre d'après M. Crantz.

La congrégation du Groenland s'étoit accrue jusqu'au nombre de quatre cents néophytes baptisés, sans en compter deux cents, passés au rang des élus dans l'éternité. C'étoit avoir beaucoup fait dans l'espace de vingt ans, pour un pays très-peuplé. La mission de Neu-Herrenhut ne devoit gueres en attendre davantage, surtout du nord; parce que les colonies Danoises qui s'y étoient établies dans cet intervalle, avoient toutes un missionnaire de la métropole. Elle ne pouvoit donc gagner des ames que du côté du sud, où le Dannemarc n'avoit point de colonies.

La baye de Balls-river, les isles de Kangek & de Kookernen, fournissoient du monde à la nouvelle peuplade; parce qu'elles offroient une station en hiver aux voyageurs du nord & du sud, qui alloient commercer les uns chez les autres. C'est-là que les missionnaires faisoient leurs excursions & leurs recrues apostoliques; mais d'une maniere peu suivie & précaire, comme chez des passans qui n'y avoient point d'établissemens. Quelque avantageuse que soit en effet la position de Balls-river, la meilleure peut-être de tout le Groenland, les Groenlandois ne s'y fixoient point; soit par attachement pour le lieu de leur naissance, les insulaires n'aimant point le continent, & les habitans de la terre-ferme ne pouvant s'habituer dans des isles; soit parce que la pêche du veau marin étant différente, selon les endroits que ces animaux fréquentent; on risqueroit de mourir de faim un an ou deux, avant de se former aux différentes méthodes de cette pêche. Aussi n'y avoit-il que l'empire de la religion sur les esprits, qui pût accoutumer ces sauvages étrangers au séjour de Neu-Herrenhut, qui est à cinq ou six lieues de la pleine mer. D'un autre côté, les missionnaires ne souhaitoient pas que leur peuplade se multipliât au-delà de certaines limites. Les établissemens qu'embrasse leur institut, ne se bornent pas à la prédication & aux fonctions purement spirituelles du zele religieux; mais elles comprennent l'éducation & le gouvernement des hommes, depuis la naissance jusqu'au dernier âge. Une maison de nourricerie, les écoles, les

assemblées de conférence & d'instruction de toute espece, exigent un placement & un entretien qui ne comportent pas une population fort nombreuse. Le Groenland n'est pas comme de certaines terres en friche, qui ne demandent que de la culture pour nourrir beaucoup d'habitans. Le sol & le climat y repoussent également les hommes.

Aussi les Herrenhuters délibererent en 1752, s'ils n'établiroient pas à Kangek, ou à Kariak, qui est à six lieues de Neu-Herrenhut, une paroisse succursale, pour le soulagement de cette église. Mais leur délibération n'eut pas de suites. Deux ans après, le Dannemarc ayant établi un comptoir à Fishers-bay, les Groenlandois qui étoient venus de cette côte à Balls-river, durant l'été, s'en retournerent chez eux; & quelques-uns de ceux qui s'étoient fixés à Neu-Herrenhut, dirent aux freres qu'ils ne pouvoient y rester, & que si l'on vouloit les convertir, il falloit venir demeurer avec eux dans un séjour plus méridional. Deux Herrenhuters ayant pris connoissance du local, instruisirent la congrégation de l'état des choses, & du desir que témoignoient les Groenlandois de Fishers-bay. On présenta un mémoire au comte de Berkentin, alors président de la chambre du commerce du Groenland. La société apostolique offroit à la compagnie marchande d'aller s'établir dans ce comptoir, si elle pouvoit y être utile au commerce. Cette proposition fut agréable, mais l'exécution en fut différée.

Enfin, en 1758 le tems vint de mettre la main à l'œuvre. Mathieu Stach, qui avoit toujours montré la plus forte envie de porter l'évangile aux Sudlandois, en obtint la permission à Herrenhut, où il étoit; il en partit avec deux freres, qu'il y avoit recrutés, pour assistans. Ils traverserent le théâtre de la guerre en Allemagne; & se rendirent à Copenhague par Hambourg. Ils s'embarquerent le 4 Mai. Dans la traversée ils n'essuyerent ni tempête, ni presque point de mauvais tems. Ce bonheur singulier fut accompagné des meilleurs traitemens de la part des gens du vaisseau. La situation des freres Moraves avoit bien changé depuis vingt ans. Dans les premiers voyages qu'ils firent au Groenland, comme on ne voyoit en eux que des hommes grossiers, sans naissance, sans biens, sans éducation, qui obtenoient de la cour un passage gratuit sur les vaisseaux marchands, sans qu'on sçût à quel titre & pour quel objet; ces mendians étoient accueillis avec très-peu d'égards, & beaucoup de mépris. On les railloit, on les insultoit, & les sarcasmes, disent-ils, réjaillissoient jusques sur la religion qu'ils alloient prêcher. Mais en 1750, le commerce du Groenland ayant été donné à une compagnie royale, il fut réglé, pour ce qui concernoit les missionnaires, que désormais, au lieu des franchises dont ils avoient joui jusqu'alors, ils payeroient un frêt modéré. A cette condition les armateurs rechercherent des passagers, dont l'apostolat, loin d'être à la charge des navigateurs, pouvoit favoriser le commerce dans un pays où ils avoient beaucoup d'influence sur l'esprit des habitans. Aussi les trois freres reçurent toute sorte de politesses & de marques d'attention, soit des officiers, soit de l'équipage du vaisseau sur lequel ils passerent à la mission de Neu-Herrenhut. A peine y furent-ils arrivés le 27 Juin, que dès le 19 Juillet suivant ils partirent avec quatre familles de Groenlandois, au nombre d'environ trente-six personnes, pour aller fonder une nouvelle église à la baye

de Fisher près du comptoir de la colonie Danoise. Leur guide, qui étoit né dans ce canton, les mena dans une isle assez grande. Après l'avoir parcourue, on reconnut un endroit appellé *Akonamiok*, à trois milles de la pleine mer. Cette situation avoit l'inconvénient d'être fermée au midi par une haute montagne, qui lui interceptoit, durant trois mois de l'année, des rayons du soleil, si rares & si chers au Groenland. Mais on y avoit de l'eau courante qui ne geloit pas même en hiver; un bon abri pour les canots; un chemin toujours sec du côté de la mer: c'étoient autant d'avantages pour attacher, pour attirer les Groenlandois à la mission. On planta donc les tentes dans cet endroit, où étoit encore une vieille maison du pays.

Etablissement des freres Moraves à Lichtenfels.

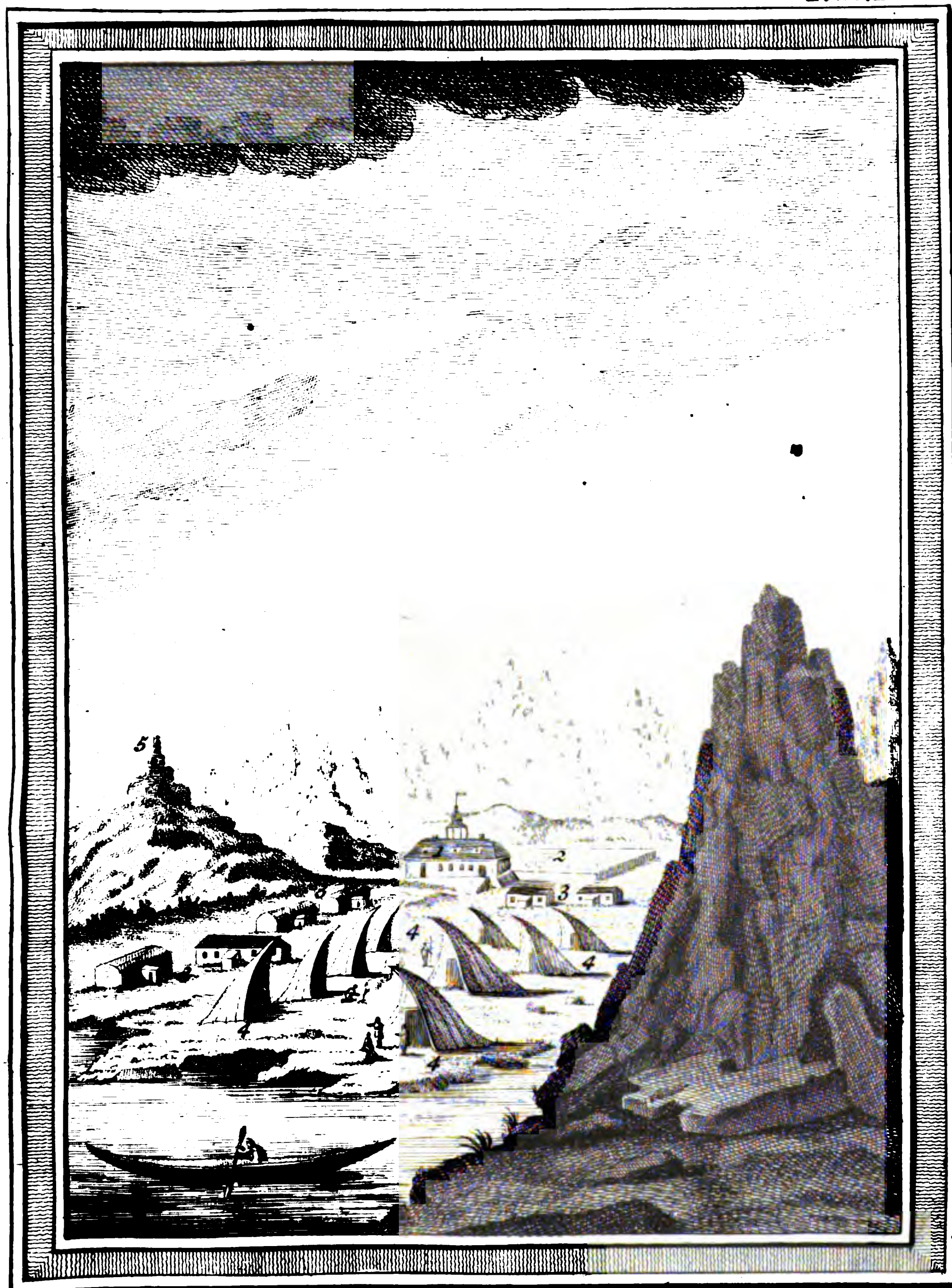
Le premier soin fut d'en bâtir de semblables, avec des pierres & des mottes. Comme chacun travailloit pour soi, les missionnaires, ne tirant pas de grands secours des Groenlandois, n'avancerent pas beaucoup leur maison. L'un d'eux étoit obligé de faire la cuisine; d'ailleurs ils n'avoient pu se procurer beaucoup d'outils, ni d'ustensiles, soit de Copenhague, ou de Neu-Herrenhut. Ils étoient obligés de rouler les pierres à force de bras, de porter la terre dans des sacs, d'aller chercher des mottes par eau. Pour le toît, ils n'avoient que quelques lattes, sans soliveaux. Heureusement, à peine avoient-ils fini la maçonnerie, que le flux jetta sur les bords de leur isle deux grosses pieces de bois de charpente. Ils les recueillirent, comme si c'eût été un présent du ciel, apporté par les anges.

Leur maison fut composée d'une chambre de quinze pieds en quarré, & d'une autre piece qui servoit de dépense & de cuisine. Le toît, à la hauteur de six pieds, plat & sans talus, fut appuyé sur deux piliers. Les lattes furent revêtues d'une double couche de mottes, & le tout couvert de vieilles peaux, de même que l'intérieur des murailles en étoit tapissé.

Les Groenlandois bâtirent pour eux une maison, où ils entrerent le 14 d'Octobre. Mais les provisions commençoient à leur manquer, lorsqu'ils découvrirent, assez près de chez eux, une petite baye, où il étoit entré des veaux de mer. Après les avoir enfermés dans ce golphe, ils en tuerent assez pour en fournir au facteur de la colonie voisine, trois ou quatre barils d'huile. Comme les naturels du pays n'y avoient jamais vu venir de ces animaux, on ne manqua pas d'attribuer cet effet du hazard, aux vues d'une providence miraculeuse.

Bientôt on vint de tous les environs, les uns pour voir, les autres pour entendre les missionnaires. Le comptoir Danois étoit séparé de la mission par un chemin de six milles, coupé de rochers & de vallées. Les hommes venoient par eau, les femmes par terre: de leur côté les missionnaires alloient chez les inconvertis; mais le chemin étoit si dangereux, qu'un d'entr'eux ayant glissé, se seroit brisé la tête, s'il ne fût heureusement tombé dans un abîme comblé de neige. Ainsi commença cette nouvelle fondation. On y établit le même ordre qu'à Neu-Herrenhut, pour les exercices de la mission. Elle fut fréquentée, mais beaucoup par les femmes, & très-peu par les hommes. Dès l'année suivante, dit M. Crantz, les maris oublierent les prédicateurs, & renoncerent au privilege inestimable d'être les premiers fruits de cette nouvelle plantation de la foi.

LA



VUE DE LICHTENFELS.

La suite des annales du Groenland ressemble au commencement. On y verra cette année une terreur panique. Elle fut répandue par un Groenlandois de la baye de Disko, qui avoit fait un voyage en Hollande avec un pêcheur de baleine. Revenu dans son pays, il y sema le bruit qu'au printems suivant il devoit y venir une flotte pour exterminer les Européens & les nationaux qui se trouveroient mêlés avec eux. Cette fausse allarme fit déserter les Groenlandois du voisinage des missions. Vingt bateaux des habitans du sud retournerent aussitôt vers leur côte, avec tous les pêcheurs établis à Kangek. HISTOIRE DU GROENLAND. 1759.

Cette année ne fournit rien de plus curieux à l'histoire, si ce n'est quelques effets du mauvais tems. Deux Groenlandois envoyés à la colonie de *Friderics-haab*, pour y porter des lettres, furent au retour assaillis par les glaces qui balotterent leurs kaiaks deux jours entiers. Dans les fatigues qu'ils se donnerent pour s'en débarrasser, la sueur qui perçoit de leur corps se glaça sur leurs habits. Un de ces messagers eut une main gelée. Ils seroient morts de soif tous les deux, s'ils n'étoient arrivés la troisieme nuit à leurs cabanes, où ils trouverent enfin de l'eau.

Au mois de Septembre, la nouvelle maison de Lichtenfels essuya des secousses, comme d'un tremblement de terre, quoiqu'elle fût très-basse, & qu'elle eût des murailles épaisses de quatre pieds. Les maisons d'alentour eurent leur toît fendu; les bateaux à sec furent emportés par l'ouragan; huit hommes se noyerent en pleine mer. Cette tempête se fit sentir au loin; car dans le même tems, la Baltique & le Cattegat eurent plusieurs vaisseaux perdus. Cet ouragan fut précédé & suivi de tourbillons de feu qui parurent dans les airs. Un de ces météores tomba près d'une maison; l'incendie y prit, mais fut éteint. Un semblable phénomene arriva la veille de noël, à midi. Quelque extraordinaires que paroissent ces effets de la nature, M. Crantz parle encore d'une tempête arrivée deux ans auparavant. Elle éclata le 22 Septembre 1757, avec un vent de sud accompagné de pluies & de neige. On vit des éclairs d'une force inouïe au Groenland, & rare en Europe; mais sans aucune suite de feu, ni le moindre bruit de tonnerre. On crut sentir en même tems un tremblement de terre. Phénomenes extraordinaires.

L'Année 1760 ne fut pas fertile en événemens, non plus qu'en provisions. L'hiver enchaîna le Groenland dans une profonde inertie. Le froid excessif y fit sentir la disette de très-bonne heure. Les glaces y regnerent en si grande quantité, jusqu'à la fin de Mai, que même à pâques on ne put appercevoir, de la cime des plus hautes montagnes, le moindre espace ouvert à la navigation, sur une étendue de mer très considérable. Cependant la dureté de la nature n'alla pas jusqu'à la famine; & si la charité se trouva dépourvue de ressources, les besoins de l'indigence ne furent pas extrêmes. 1760.

La petite congrégation de Lichtenfels s'aggrandit tout-à-coup cette année, de neuf familles, qui composoient cinquante-cinq personnes. „ Ce fut „ une grande joie, dit M. Crantz, de voir entrer dans le parc toutes ces bre„ bis noires, ou sauvages." C'étoit au mois d'Août; comme la saison d'hiverner approchoit, il fallut profiter du beau tems pour préparer un abri à ce petit troupeau. Les Groenlandois aggrandirent leur habitation ou maison d'hiver, jusqu'à soixante-quinze pieds de longueur, sur quinze de largeur. Les

filles & les veuves furent mises dans deux logemens séparés. Mais la grande maison logea soixante-quatre personnes & servit à tenir les assemblées de religion. C'est-là qu'on retrouvoit l'esprit de l'évangile dans la paix & la concorde des familles; mais non dans le langage des néophytes, trop étranger à la raison pour être celui de la vérité.

1761

Voyage de M. Crantz au Groenland.

Ce fut l'année suivante que M. Crantz, avec un de ses confreres s'embarqua pour le Groenland, dans l'intention de voir ce pays par lui-même, & d'y prendre des notions exactes pour en faire une histoire fidele. „Je partis, „ dit-il, le 17 Mai de Copenhague. Je ne pouvois être ni mieux traité par „ les hommes, ni plus mal par le tems. Les gens du vaisseau me comble„ rent de prévenances. Mais outre que nous fûmes trois semaines auprès des „ bas-fonds de *Bus*, sans pouvoir faire plus de six lieues, j'eus cinq tempê„ tes à essuyer, dont la derniere qui m'accueillit à la pointe du Groenland, „ fut la plus dangereuse. Cependant les vents de nord & d'ouest, qui nous „ retarderent, avoient éclairci les glaces flottantes; de façon qu'à quelques „ montagnes près, que nous en vîmes, même assez loin, la mer fut libre, „ & sembla nous ouvrir l'entrée de Balls-river. Mais avant d'y emboucher, „ un calme soudain nous prit, & nous laissant à la merci du courant, faillit à „ faire échouer notre vaisseau contre les rochers de Kookernen. Heureuse„ ment comme nous n'étions plus qu'à deux portées de fusil de cet écueil, „ un coup de vent nous éloigna de la côte, & nous remit en pleine mer. „ Enfin nous arrivâmes à Neu-Herrenhut, onze semaines après être partis „ de Copenhague.

„Dès le 3 & le 4 d'Août, nous vîmes arriver à la mission beaucoup de „ Sudlandois, ou sauvages méridionaux. Mais ils n'avoient pas la moindre „ idée de religion. Ils venoient dans nos chambres, nous parler de la beauté „ de leur pays, en nous invitant à les y suivre. Voulions-nous les entretenir „ du bonheur des croyans; ils répondoient qu'ils n'entendoient rien aux dis„ cours des Européens, & que l'immortalité de l'ame, les noms de Créateur „ & de Sauveur, étoient pour eux des mots incompréhensibles. Alors nous „ appellâmes un Groenlandois qui leur fit une explication très-claire de cette „ doctrine. Ils en furent frappés & agités."

Le petit troupeau de Lichtenfels s'étoit accru de trente catéchumenes dans une année. Les missionnaires avoient besoin d'assistans; mais comment pouvoir les loger? Leur grande maison étoit trop petite, & d'ailleurs presque en ruine. Un pan de muraille étoit tombé deux fois; les corbeaux en avoient rongé la couverture de cuir, & la pluie tomboit à travers le toît par mille trous. Enfin il s'y étoit amoncelé tant de neige de toutes parts, qu'on passoit sur la maison sans s'en appercevoir. La mission attendoit une charpente d'Europe. Mais la saison étoit avancée, & l'on se disposoit à réparer le vieil édifice, quand on apprit le 8 Juillet, qu'un vaisseau venoit d'arriver à Fridericshaab, chargé de toutes les pieces de charpenterie, prêtes à mettre une maison sur pied.

Quelle joie! mais aussi quel embarras! Il n'y avoit que trois ouvriers, dont un étoit malade. Le reste de l'été ne laissoit pas assez de tems pour achever cet édifice. On étoit même indécis sur l'emplacement. Mais un texte

de l'Ecriture qu'on trouva dans l'office du jour, détermina les freres à mettre la main à l'œuvre; car c'est l'espece de sort qui les guide, quand ils sont irrésolus.

Aggrandissement de la maison de Lichtenfels.

PAR un surcroît d'attention de la Providence sur eux, il étoit survenu cinq des confreres de Neu-Herrenhut, à Lichtenfels. Tous se firent maçons ou charpentiers. Mais l'ouvrage alloit lentement à cause de la pente du terrein; ils bâtissoient sur la croupe d'une colline. Il leur fallut donc élever un mur de dix pieds d'un côté, pour égaliser le plan de la maison. Ce travail coûta beaucoup de tems à peu d'ouvriers. Enfin il leur arriva du secours. Au retour de la pêche du hareng, les Groenlandois se mirent à porter des pierres sur leur dos, & de la terre dans leurs vieux habits d'hiver, faute de sacs. Le capitaine du vaisseau se prêta même au besoin des freres, en venant décharger son bois de charpente dans un endroit assez voisin de leur habitation, au lieu de le débarquer au comptoir de la colonie, qui étoit à trois milles plus loin. Ces attentions, la bonne volonté des gens de l'équipage, l'empressement des Groenlandois, tout concourut si bien à hâter l'ouvrage, que malgré le mauvais tems l'édifice fut mis sur pied dans le court espace de trois semaines.

ON poussa l'intérieur du logement avec la même activité. Dès le commencement d'octobre, il y eut deux chambres en état d'être habitées. Tous ces travaux furent précédés & accompagnés de prieres & de sermons relatifs au but de cette pieuse fondation; & la ferveur de la dévotion ne faisoit qu'échauffer l'ardeur des ouvriers.

CEPENDANT l'année avoit été fort rigoureuse. L'éternel ennemi de ce climat inhabitable, le froid, avoit affamé les Groenlandois jusqu'à la fin de Mai. La terre couverte de neige, & la mer de glaces, les avoient tenus bloqués dans leurs cabanes, après la consommation de toutes les provisions. On avoit extrêmement souffert sur les côtes du sud. Quoique les plus voisines du soleil, elles sont les plus exposées aux glaces flottantes, que le nord y débouche par la mer orientale. Dès que ces obstacles cesserent, on se répandit dans la baye de Fisher, pour attraper du poisson. Mais un coup de vent emporta les pêcheurs si loin, qu'ils eurent bien de la peine à regagner la terre. Sans tente & sans abri, ces malheureux échappés du naufrage, resterent deux jours & deux nuits exposés à toutes les rigueurs d'un ciel nébuleux, dont la rosée n'étoit que glace. Quelques-uns en eurent les membres gelés; & ce ne fut qu'à force de se battre, & de se traîner les uns les autres, comme c'est l'usage au Groenland, par les grands froids, qu'ils se garantirent de périr sur la glace.

A Lichtenfels, le commencement de l'hiver fut assez doux, pour donner la facilité de prendre quelquefois jusqu'à dix veaux de mer dans un jour: mais la neige & la glace reprirent au printems. La mer devint impraticable. Heureusement les poules d'eau, ne pouvant respirer sous les glaces, venoient à terre; & comme elles avoient la vue éblouie par la blancheur de la neige, on les prenoit en vie avec la main. Ainsi, les glaces qui refusoient la pêche, donnoient les ressources de la chasse.

„ JE passois un soir, dit un missionnaire dans son journal, (c'étoit le 8
„ Avril); je passois dans une maison à l'heure du souper. Je vis deux veuves
„ avec leurs enfans, tenant à la main une poignée d'algue, qu'ils alloient man-

„ ger, avant de se coucher. C'étoit leur nourriture ordinaire, à laquelle „ ils ajoutoient quelques moules, quand ils en trouvoient sur le sable, à la „ basse marée. Cependant ils étoient contens & ne se plaignoient jamais. Il „ est vrai qu'il régnoit, parmi tous ces malheureux, une prévénance mutuel„ le. Si l'on prenoit un veau, toute la maison y avoit part. Mais quand il „ falloit le dépécer entre soixante personnes, les portions étoient petites; d'au„ tant plus qu'on n'attrapoit gueres dans cette saison que de jeunes veaux. „ Le jour suivant nous partageâmes entre les indigens, le peu de harengs qui „ s'étoit conservé de la pêche de l'été, pour les besoins de l'hiver. On ne „ pouvoit en faire une grande provision, il se gâtoit à l'humidité; car on n'a„ voit point de magasin à Lichtenfels."

Du reste, la belle saison y fut très-heureuse pour la pêche. Le facteur de la colonie voisine employa tout l'hiver à faire transporter & encaisser les huiles qu'il avoit achetées en automne. Depuis que les Herrenhuters se sont établis dans le Groenland, le commerce s'y est accru d'une année à l'autre; au point que leurs petites peuplades fournissent seules autant de cargaison qu'on en tiroit auparavant de tout le pays. C'est un objet d'environ cent cinquante tonneaux, ou barils de marchandises.

La confiance des malades, fait la vertu des remedes.

Parmi les particularités de cette année, M. Crantz remarque un effet, ou du hazard, ou de l'imagination, sur une maladie très-aiguë. C'étoit la goutte, dont un Groenlandois fut si tourmenté, qu'il vouloit se fendre le pied où il en souffroit. Sa femme alla demander un remède aux missionnaires. On lui donna la premiere phiole de pharmacie, qui se trouva sous la main. Le malade y prit confiance, & bientôt il se sentit non-seulement soulagé de sa douleur, mais guéri de l'enflure de la goutte. Le moindre changement de remede ou de régime, est capable de rétablir un Groenlandois malade. Un morceau de pain noir, un plat de gruau d'avoine, quand ils en ont une forte envie, vaut une médecine pour ces sauvages, sur qui les sensations nouvelles ont d'autant plus d'activité qu'elles sont moins partagées & combattues.

Eclipse de lune.

Un phénomene, qui n'a rien de singulier que d'avoir été observé au Groenland, avec des yeux philosophiques, ce fut une éclipse totale de lune, qui parut le 12 Novembre à sept heures & demie du matin. Le calendrier de Copenhague n'en fit pas mention; mais elle fut annoncée dans celui de Berlin, comme invisible, environ pour une heure & demie de l'après-midi. On peut juger par cette différence, de la distance qu'il y a entre le méridien de Berlin & celui du Groenland à Balls-river.

1762.

Plaintes des missionnaires, sur l'endurcissement spirituel des Groenlandois du sud.

M. Crantz, dont les annales finissent à 1762, entame l'histoire des missions de cette année, par de longues plaintes sur le peu de disposition que témoignoient les Groenlandois du sud à se convertir. „ Leurs cœurs, dit„ il, sont impénétrables comme leurs rochers. Quand on leur parle du Créa„ teur & du Sauveur, ils répondent qu'ils n'entendent pas ce langage; & ce„ la veut dire, qu'ils ne veulent pas même l'entendre. Ils ont toujours des „ raisons pour ne pas écouter les catéchistes & les prédicateurs; l'un veut al„ ler chercher de la poudre & du plomb pour chasser aux rennes; l'autre, „ manger de l'ours; l'autre, construire un canot. Enfin, continuent les mis„ sionnaires, nous voyons passer beaucoup de ces méridionaux qui vont au

„ nord, ou qui en reviennent; mais le commerce qu'ils y font avec les Européens, les rend en même tems & plus policés & plus prévenus contre le Christianisme."

Inconvénient des mots équivoques.

On sera moins étonné du peu de facilité que les Herrenhuters ont à multiplier le nombre des chrétiens, quand on fera réflexion que l'ignorance même des sauvages est un obstacle à leur conversion. L'équivoque des langues, suffit pour arrêter les fruits de la prédication. Au commencement, quand les Danois parloient de l'existence de Dieu, leur mot *Gud* embarrassoit les Groenlandois qui, confondant le sens avec le son, s'imaginoient qu'on vouloit leur parler d'une riviere; car Gud, qui chez les Danois signifie *Dieu*, ne veut dire que *fleuve* chez les Groenlandois. „ Eh! qui doute, disoient ceux-ci, „ que la riviere existe! Comment ne croirois-je pas à Gud, répondoit un „ de ces sauvages! n'entends-je pas sa voix?" C'étoit du bruit d'une riviere qu'il vouloit parler. Les choses sublimes & inouïes qu'on leur racontoit de la Divinité, ne rapprochoient pas leurs esprits grossiers de la vérité. Les plus intelligens convenoient que Dieu avoit pu créer l'homme. Mais que le Créateur se fût fait homme, & que l'auteur de la vie & de l'existence eût pu mourir; c'est ce qu'ils ne pouvoient croire. Il falloit donc suppléer aux raisonnemens théologiques qui n'ont d'empire que sur l'esprit, par des moyens qui pussent agir sur les sens. Le chant étoit la ressource des missionnaires.

Ressource du chant des hymnes, ou cantiques, dans les missions.

„ Le chant des hymnes, disent-ils, quand il est doux, mélodieux, accompagné de l'onction du cœur, n'est pas la moindre partie d'un culte raisonnable. Cette espece de théologie a toujours un heureux effet. Les hymnes s'apprennent aisément; les enfans les chantent avec un son de voix qui pénetre. Les vérités les plus profondes s'insinuent par le charme de l'harmonie, & gravent dans les ames une impression ineffaçable. Dans les écoles de chant, ceux qui ne sçavent pas lire, assis sur un banc, apprennent à chanter l'un de l'autre. Les sœurs, qui lisent presque toutes, savent encore mieux chanter. Elles n'ont pas autre chose à faire; tandis que les hommes, qui passent toute la journée à la pêche ou à la chasse, revenant le soir bien fatigués, n'ont envie que de manger & de dormir. Mais Dieu supplée en leur faveur, à ce moyen d'instruction. Tantôt il envoye des maladies, & tantôt des visions." C'est du moins ce que les Herrenhuters appellent les voies de Dieu, lorsqu'ils veulent s'autoriser dans leur apostolat. Dans tout ce qu'ils disent ou qu'ils font, dans tous les événemens dont ils sont témoins, ils voient un dessein de la grace, un moyen divin, pour opérer la conversion des Groenlandois.

Travaux de réparation & d'embellissement, à Lichtenfels.

Les missionnaires avoient à peine achevé de bâtir leur maison de Lichtenfels, qu'ils furent obligés de la réparer; il leur fallut relever une cheminée détruite par la gelée, calfater le toît avec de la mousse, goudronner l'enceinte, & faire le parquet avec quatre douzaines de planches, qu'ils avoient fait venir de Goods-haab. Enfin ils bâtirent une tour, pour une cloche qu'on leur avoit apportée de Copenhague. Ensuite ils radouberent leur vieux bateau, creuserent un puits, tracerent un jardin sur un terrein humide, & l'entourerent d'une muraille de dix pieds de hauteur. Tous ces travaux exigeoient des courses. On alla dans les isles chercher de la mousse, du bois flottant sur les bords de la mer, des taillis & des arbrisseaux dans les vallées. Ce ne fut pas

sans péril, quoiqu'au milieu de l'été. La neige & la glace arrêterent, ou retarderent plus d'une fois le transport de ces matériaux. D'ailleurs, il y a moins de ressource pour le chauffage & la subsistance, dans ce canton, qu'à Balls-river. Les rennes y sont rares, ainsi que les poules d'eau. Il y manque plusieurs sortes de poissons. Aussi les Groenlandois n'eurent pas autant de provisions de bouche cette année que la précédente; & ils ne pûrent fournir au facteur Danois que la moitié des huiles qu'il en tiroit ordinairement.

M. CRANTZ répete encore ses lamentations, sur l'endurcissement des Groenlandois inconvertis. Ceux qui viennent du nord & du sud, dit-il, & qui s'arrêtent à Kangek, ne veulent pas écouter la prédication, craignant les syndéreses de leur conscience. Presque tous ont maintenant une notion de Dieu; mais ils s'obstinent à ne pas changer de mœurs. La comparaison qu'ils font de leur vie, avec celle des autres, les tranquilise.

MAIS le missionnaire se console de ce peu de succès auprès des inconvertis, par la prospérité du petit bercail des chrétiens. Dans les voyages & les travaux de la belle saison, il ne s'en perdit aucun. On prit beaucoup de poules-d'eau, de veaux marins. Dès les premiers jours d'Avril on attrapa même une vache marine: c'étoit la seconde qu'on eût vue en ces parages, depuis trente ans. Ainsi l'année fut abondante pour la pêche; mais elle finit par une sorte d'épidémie, qui n'enleva cependant que dix-neuf chrétiens.

Etat civil & ecclésiastique des missions du Groenland.

M. CRANTZ a cru devoir donner à la fin de son histoire du Groenland, une description raccourcie des établissemens que sa congrégation a formés. On y trouvera tous les détails de situation économique, de police civile, & de discipline ecclésiastique, qui concernent la mission des Herrenhuters. Quoiqu'il n'ait fait, ce semble, son ouvrage, que pour ses confreres, il devient essentiel, même aux sçavans, pour la connoissance du Groenland. La religion y ébauche la police d'un peuple sauvage. Les Herrenhuters y jettent les fondemens de la société. La premiere église y forme la premiere bourgade. C'est un spectacle curieux, de voir comment des étrangers, sans science & sans richesses, parviennent à rendre habitable, un pays où les indigenes n'ont jamais sçu qu'errer, sans cesse balottés entre la mer & la terre, qui les repoussent tour-à-tour & semblent se faire un jouet de l'espece humaine. L'ouvrage de M. Crantz, ennuyeux à parcourir au premier coup-d'œil, attache à mesure qu'on y avance. Semblable à ces déserts sablonneux où, quand on a marché quelque tems, on est forcé d'achever sa route, de peur de perdre ses fatigues, sans les abréger, en revenant sur ses pas; cette histoire du Groenland, aride, effrayante, comme le pays même dont elle est le tableau, rebute, ou fait languir l'attention & la curiosité du lecteur: mais quand on a franchi tant de glaces, il est triste d'avoir fait un si long voyage, sans avoir rien vu & de ne pas rapporter au moins des cailloux d'un rivage sans culture. Il faut donc recevoir le précis qu'on va lire, comme une collection de tout ce qu'il y a de curieux dans un pays où la nature est morte. Les hommes qui cherchent à la ranimer, deviennent intéressans. Deux peuplades élevées au Groenland, par six hommes obscurs, soulagent un moment l'ame accablée de la dévastation de deux empires, ruinés en Amérique par une nation chrétienne. L'humanité, la vertu, ne sont pas encore éteintes au fond de tous les cœurs.

HISTOIRE DU GROENLAND.

Description du bâtiment de Neu-Herrenhut.

Au sud-ouest de la presqu'isle de Balls-river, est située la maison de Neu-Herrenhut (*), à trois milles de la mer, entre le havre de la baye, & la colonie de Goods-haab. La côte y présente trois grandes plate-formes, séparées par des rochers qui s'avancent dans la mer. Le rivage y est couvert de cailloux, que cet élément semble y jetter comme une digue qu'il oppose à ses propres fureurs. La côte monte insensiblement entre les rochers, dans un vallon creusé par un ruisseau qui n'est qu'un chemin de glace en hiver. A quelques pas de ce ruisseau, sur la plate-forme du milieu, s'éleve la maison de la mission, ou de la congrégation. Son grand corps de logis, flanqué de deux aîles, lui donne l'air d'un palais. C'en est en du moins pour le Groenland; quoique cet édifice ne soit que d'un étage, construit de bois, couvert de planches & de joncs, avec un enduit de poix. Au milieu du faîte, s'offre de loin une petite tour, qui renferme une cloche. La maison n'a que soixante-dix pieds de long, sur trente de large. La plus grande piece est l'église. Dans ce même corps de bâtiment, sont quatre chambres, & deux antichambres, dont l'une sert de sallon à manger, & l'autre d'école pour les filles. L'aîle droite, au nord, est composée d'une chambre pour le catéchiste, d'une antichambre, & d'une école pour les garçons. L'aîle gauche, au midi, ne comprend que deux magasins, l'un pour les provisions, l'autre pour le bois. A quelques pas de-là est une étable de brebis. Dans les souterrains on a bâti la cuisine, la boulangerie & le four; & dans la cuisine, on a creusé un puits. Sur le devant de la maison, à l'ouest, on a planté un jardin, qui ne fournit à la table que des laitues, des navets, des raves, des choux, des porreaux. Un chemin mene du jardin au rivage, où l'on a bâti un hangar à la Groenlandoise, pour y mettre deux grands bateaux & le bois de charpente, à couvert des ouragans & de la neige.

A droite & à gauche du grand édifice, les Groenlandois ont construit sur la croupe des rochers qui descendent à la mer, leurs habitations d'hiver; & derriere ces maisons, leurs magasins de vivres ou de provisions de chairs, de graisses & d'huiles de poisson. Les caisses de harengs-sores, qui sont leur nourriture ordinaire; les pelleteries pour les tentes, & les autres ustensiles, sont dans un grand magasin fait de lattes de cedres. Au-dessus est le grenier à foin, pour les brebis. Les tentes, en été, sont plantées entre les deux rangées de maisons, sur un terrein uni. En hiver, les umiaks sont le long de la côte, la quille renversée, & soutenus sur des pieux; ils servent de couvert aux kaiaks, aux tentes ployées, & aux ustensiles de la pêche. Du côté du nord, derriere les cabanes, sont deux cimetieres; l'un pour les baptisés; l'autre pour les inconvertis. Les tombes, faites de pierres taillées dans le roc, sont couvertes de mottes de terre, qui verdissent & ressemblent de loin à des couches de jardinage; comme si les Groenlandois ne pouvoient engraisser & féconder la terre où ils sont nés, que de leurs cendres mêmes. Cependant en été, l'on voit le gazon & le cochléaria étendre les palissades de verdure autour de leurs cabanes & sur leurs toits.

(*) Renvoi pour la figure ci-jointe: 1. Eglise & maison de la mission: 2. Jardin: 3. Hangars: 4. maisons des Groenlandois: 5. Magasins des vivres: 6. Cimetiere.

Dans l'hiver, ce coup-d'œil est remplacé par une illumination presque continuelle des feux de chaque cabane, qui forment une perspective réguliere & symmétrique, comme les maisons qui, bâties toutes à la même hauteur, ont des ouvertures ou fenêtres uniformes, à des distances égales.

Description de Lichtenfels.

LICHTENFELS (*), à trente-six lieues au sud de Neu-Herrenhut, dans une isle d'environ huit lieues de circuit, domine sur le voisinage de la mer, qui s'enfonce dans une baye entourée de rochers arides & pelés. Le bâtiment n'a qu'un étage, mais deux entrées. L'église est sans piliers, plus belle, plus solide & même un peu plus large que celle de Neu-Herrenhut. Mais cet édifice est perché sur un roc, où l'on n'imagineroit pas de trouver des hommes. Le corps de logis contient trois chambres à coucher, deux autres petites chambres & une cuisine: on y a joint une étable de brebis, & un chantier de bois. Derriere la maison, étoit une espece de fondriere, où l'on a fait un jardin. Devant ce logement, il n'y a de la place que pour quatre maisons de Groenlandois. Mais de l'autre côté, où la mer laisse plus de terrein habitable, on est assez au large pour bâtir.

LICHTENFELS a seize maisons. Trois de ces logemens sont des cloîtres ou dortoirs. Le premier renferme cinquante-cinq jeunes gens ou petits garçons; un autre, soixante-huit filles, soit en bas âge, soit nubiles; & le troisieme, soixante-deux veuves. La plupart de celles-ci vivent ensemble; mais les autres, qui ont des enfans, mangent avec leurs familles.

TREIZE maisons contiennent soixante-quatre familles, qui se réunissent sous un même toît, au moins deux, & sept au plus. Ce n'est pas autant par détresse, ou par économie, qu'on vit ainsi plusieurs ensemble, que pour se réchauffer mutuellement par la cohabitation. Chaque famille est composée de huit à dix personnes. Les unes en ont moins, mais telle en aura seize. Elles ont chacune leur lampe, ou foyer en hiver, comme leur tente en été. Chaque famille devroit avoir aussi son umiak; mais il n'y en a que trente-deux qui possedent un grand bateau. Du reste, chaque homme a son kaiak, pour vivre de la petite pêche.

Mœurs des Chrétiens du Groenland.

LES chrétiens suivent, à cet égard, le même arrangement que les sauvages; si ce n'est qu'ils n'ont pas la liberté d'errer & de se débander pour la subsistance. On croiroit d'abord que cette gêne nuit à l'abondance des provisions, & à la propagation de l'évangile: mais l'expérience a prouvé que si d'une part la dispersion donne plus d'avantage pour la pêche & la chasse, de l'autre la regle & l'économie dans la distribution & le soin des vivres l'emportent sur la facilité de s'en procurer. Les sauvages qui pêchent partout, manquent souvent de subsistance; tandis que les chrétiens, bornés à certaines côtes de pêcherie, ont un superflu qui supplée à la disette des autres. Quant à l'évangile, c'est un flambeau qui a besoin de nourriture; il s'éteint loin du foyer de la mission, & si les néophytes vivoient séparés, chacun dans le lieu de sa naissance, on verroit plus de chrétiens retomber dans les ténebres, que de sauvages attirés à la lumiere.

MALGRÉ

(*) Renvoi pour la figure: 1. Eglise & maison de la mission: 2. Jardin: 3. Maisons d'hiver: 4. Tentes pour l'été.

Malgré ces bornes que l'on met aux courses des chrétiens, chaque pere de famille est le maître d'aller planter sa tente où il veut. Mais avant de partir, il avertit du lieu qu'il choisit, afin que les missionnaires, ou les coadjuteurs, puissent le trouver dans leurs visites. On a de plus l'attention de ne pas laisser partir les néophytes avant pâques. C'est un devoir qu'on a sçu leur imposer, pour les faire participer aux graces du mystere qu'on solemnise dans cette fête. Mais comme on veut leur ôter tout besoin, ou prétexte, de s'absenter avant la célébration de la pâque; quoique chacun soit libre de disposer de ses provisions, les pasteurs ont l'œil sur l'usage qui s'en fait, de peur que la dissipation, ou la mauvaise économie, ne les épuise avant la saison de les renouveller. C'est dans ce dessein qu'on a bâti un magasin, où chacun apporte sa provision de harengs & de poissons séchés, dont il va prendre deux ou trois fois par semaine, la quantité nécessaire pour la subsistance de chaque jour.

Au mois de Mai, les freres ont soin qu'on aille de bonne heure à la pêche du veau marin, pour renvoyer les umiaks aux gens qui n'en ont point, & leur donner le moyen de faire leurs provisions. Un missionnaire suit chaque bande, dans les différentes pêches, qui ont toutes leurs saisons. Celle du hareng dure un mois. C'est le tems où les payens font le plus de folies, & le pasteur alors doit veiller sur son troupeau. Il prend garde qu'aucune brebis ne reste en arriere ou ne s'égare. Les Groenlandois ont toujours conservé le goût le plus vif pour la chasse aux rennes, & comme il est difficile de les y suivre, les missionnaires tâchent de les en détourner. Ces courses dérobent des mois entiers à l'instruction; elles exposent une famille à traverser de grands déserts, où l'on ne trouve que des dangers & des tentations. Les peaux qu'on retire de cette chasse, ne servent qu'au luxe des fourrures, qui ne vaut pas les provisions de bouche. Ce sont les veaux de mer qui doivent tout fournir aux Groenlandois; tentes, bateaux salaisons, chauffage, tous les besoins & les commodités de la vie en dépendent uniquement. Quiconque perd son tems à courir après les rennes, risque évidemment de tomber dans la disette, & devient non-seulement inutile, mais onéreux au commerce, qui perd en profits tout ce que les oisifs consomment sans gagner. Telles sont les raisons que les missionnaires emploient en faveur de la pêche, contre la chasse.

Comme il n'y a point de Groenlandois si riche, qu'il ne puisse mourir de faim d'une année à l'autre, & comme les veuves surtout & les orphelins y sont le plus exposés; le soin particulier que la mission prend de ces femmes & de ces enfans, sans parler des autres indigens, est un des motifs de conversion les plus attrayans. La monogamie & la liberté de choisir un mari, fait aussi beaucoup de prosélytes parmi les femmes. D'un autre côté, les sauvages méprisent beaucoup ceux des nouveaux convertis, qu'ils voient nourris de la charité publique. Mais l'industrie, loin d'avoir diminué chez les baptisés, s'étant accrue par l'assistance mutuelle qui regne entr'eux, les peuplades chrétiennes sont en vénération.

Quand il se présente une famille nécessiteuse à la congrégation, on tient conseil dans la sacristie sur les moyens de la secourir. C'est ordinairement à

qui s'offrira pour recevoir les réfugiés. Les enfans abandonnés trouvent un pere qui les adopte, ou une nourrice qui les ajoute à sa famille. Les néophytes pourvoient à la subsistance; mais les missionnaires se chargent du reste, comme le vêtement & le kaiak.

Les vieillards & les infirmes des deux sexes, ont un asyle ouvert à Neu-Herrenhut. Dans la famine de 1752, cette peuplade ne fut, pour ainsi dire, composée que de pauvres, que la misere générale y fit réfugier de toutes parts. Depuis on a si bien veillé à l'éducation des enfans, qu'ils sont en état, non-seulement de gagner leur vie, mais de soulager ceux qui tombent dans l'indigence, dont la charité les avoit retirés eux-mêmes. Les meres de famille ont entr'elles une émulation secrette pour secourir les malades, sans aucune ostentation & même à l'insçu les unes des autres. Ce n'est qu'à la fin de l'hiver, qu'on sçait par les indigens comment & par quelles mains ils ont été généreusement assistés. Un diacre de la congrégation, est chargé de s'informer des besoins cachés, & de partager entre les familles les mieux pourvues, celles qui sont sans ressource. „Ainsi les freres Moraves se regardent plutôt, „ dit M. Crantz, comme les serviteurs des nouveaux chrétiens, que comme „ des législateurs. Ce n'est point en maîtres qu'ils gouvernent leurs peuplades, mais c'est par la voie de la priere & de l'exemple, qu'ils les dirigent: „ car ils craindroient de fortifier le soupçon, où penchent les Groenlandois, „ que, sous prétexte de les attacher au christianisme, on veut les priver de „ leur liberté. Le moindre attentat sur leur indépendance, formeroit un obstacle invincible au but de prosélytisme qu'on se propose."

Discipline Ecclésiastique des missions du Groenland.

De la police civile & domestique, M. Crantz passe au gouvernement ecclésiastique. Chaque peuplade a son missionnaire & deux diacres, tous gens mariés. Leurs femmes soignent le ménage, & dirigent les néophytes de leur sexe; car les Groenlandois sont d'un caractere assez jaloux, pour ne pas confier l'instruction de leurs femmes, à des hommes, même sacrés. Il y a de plus, un catéchiste pour tenir l'école des enfans, & un assistant ou coadjuteur de la mission, chargé des soins économiques & de la réparation des bâtimens; c'est un homme de main qui doit tout faire, maçonnerie, charpenterie, ouvrages & travaux, quels qu'ils soient.

Chaque mission est composée de cinq ouvriers évangéliques. Les voyages qu'il faut faire en été; les travaux de la pêche & de la chasse, qui ne sont point des amusemens; les peines de corps qu'exige la charge de veiller au salut des ames; le besoin de pourvoir à l'entretien de la vie, dans un pays où le clergé n'a point encore de salaire; tant de soins demandent le concours de quelques hommes.

De plus, il a fallu du tems aux missionnaires pour apprendre la langue du Groenland. Un homme, qui dans trois ans d'étude vient à bout d'entendre les sauvages de ce pays, & d'en être entendu, ne doit pas avoir un médiocre talent. Qu'on imagine donc l'extrême difficulté qu'eurent les trois premiers Herrenhuters, qui n'ayant jamais vu de grammaire, furent obligés d'apprendre le Latin, pour entendre les principes raisonnés de toute langue; & qui ne comprirent les termes latins, qu'au moyen d'une version Danoise, qu'ils n'entendoient que par l'analogie du dialecte Danois avec la langue Allemande.

D'ailleurs, ils furent six ans sans avoir de commerce avec les Groënlandois, faute d'un idiome commun pour la conversation. Cependant, à force d'application, ces hommes, sans lettres, ont fait assez de progrès pour prêcher en Groenlandois, & traduire dans cette langue, des hymnes & des passages très-difficiles de la bible.

Malgré les peines de toute espece, que les freres Moraves ont dû dévorer dans le Groenland, il est assez singulier qu'il n'en soit pas mort un seul, dans l'espace de près de trente ans. Ils n'ont pas même essuyé de maladie aiguë, quoiqu'ils aient eu perpétuellement à lutter contre la faim, la soif, les frimats, les tempêtes, la fatigue des voyages, aussi périlleux sur terre que sur mer. L'étonnement redouble, en apprenant que dans leurs autres missions, & surtout dans les Isles Caraïbes, les Herrenhuters ont perdu presque tous leurs confreres.

Zele des freres Moraves pour les missions étrangeres.

Cependant les missionnaires ont soin de seconder les desseins de leur vocation, par des voyages, qu'ils font tour à tour en Allemagne, chacun à peu près tous les six ans, pour entretenir ou rétablir leur santé. On veille, à la conserver, soit au Groenland, soit en Europe. Le diacre de la mission étrangere envoye à ceux de Herrenhut, la liste de ce qui lui manque pour l'entretien des freres. On l'achete, & on le transporte de Copenhague. Ils ont tous un traitement égal, sans salaire, ni présens, ni quêtes. Personne ne songe qu'aux besoins du moment ; & ce que l'un possede, tous le partagent. Leurs voyages de navigation sont payés par la congrégation. L'*unité* du Herrenhutisme se charge de l'éducation physique & morale de leurs enfans, qui sont placés dans le commerce ou dans les colleges, selon les dispositions qu'ils montrent au sortir des nourriceries.

Pour fournir à toutes les dépenses des missions, l'unite n'a d'autre ressource que dans les freres. Le travail des uns, & la charité des autres, pourvoyent aux besoins de tous. Le salut des payens coûte cher aux chrétiens: mais chaque Herrenhuter y contribue de ses facultés. Les enfans eux-mêmes sont jaloux de concourir à la propagation de la foi, par le travail de leurs mains. Les plus pauvres ouvriers de journée, aiment mieux retrancher sur leur nourriture, que de ne pas coopérer à l'œuvre de Dieu chez les payens. Il y a des diacres chargés de faire la collecte de ces aumônes, & d'en employer le produit au bien des missions, sans aucune rétribution personnelle. M. Crantz remercie la Providence de ce que la libéralité des bienfaiteurs a rempli, jusqu'à présent, tous les engagemens contractés au nom des propagateurs de la foi. Ainsi, tandis que les missions de l'Amérique ont hâté la ruine d'une société religieuse en Europe, une nouvelle société chrétienne entretient & fonde des missions au Groenland.

Ces missionnaires se sont associé vingt coadjuteurs nationaux des deux sexes. Ils ont avec ces coopérateurs deux conférences par semaine, sur l'état spirituel & temporel des néophytes. Il y a de plus, des servans, ou clercs, de l'un & l'autre sexe, chargés de la propreté de l'église, de la lumiere des lampes, de l'eau baptismale. Mais il n'y a point d'autres offices en titre, & personne n'est gagé, ou payé, pour remplir le sien. „La salaire, dit M. Crantz, ouvriroit l'entrée du sanctuaire à la corruption."

CHAQUE jour on s'assemble à six heures pour la priere du matin. Elle est courte & seulement pour les baptisés. Les catéchumenes ont aussi leur assemblée à huit heures, pour la lecture & le chant, mais d'une demi-heure. Ensuite les hommes vont à la mer. Après cette assemblée, vient celle des enfans qui sont catéchisés, puis menés à l'école; les filles sous un missionnaire, ou un diacre mariés; les garçons sous un catéchiste. On y apprend à lire & à écrire. Le soir, au retour de la mer, vient l'heure du chant, où tout le monde assiste. Après le souper on fait la priere du soir.

LES dimanches, après la priere du matin, on tient le *chœur*: c'est-à-dire, que toutes les différentes classes de chrétiens, séparés par le sexe, l'âge & l'état, ont une courte assemblée. Quand le tems est mauvais, ou qu'il y a peu de monde, cette assemblée devient générale, & l'on y prêche. Elle se tient l'après-midi. On y fait une homélie sur l'évangile du jour, & ce discours dure quelquefois une heure entiere. Le prédicateur est devant une table; car il n'y a pas de chaire: il se tient debout, pour être mieux entendu de toute la salle, & des chambres attenantes, qui sont pleines de monde. Le soir on chante les litanies en chœur: ensuite on administre la communion & le baptême avec une onction qui fait couler les larmes. Aussi les enfans sont très empressés de se trouver à cette cérémonie & demandent à chanter les litanies pour y assister.

M. Crantz donne ensuite une courte description de la solemnité des grandes fêtes. On ne doit point omettre ici ce qu'il rapporte ailleurs de la célébration de la Nativité de Jésus. „On chanta toute la nuit (c'étoit en 1747) „ des noëls Allemands & Groenlandois. A trois heures & demie du matin, „ on assembla le peuple au son des trompettes. On prêcha sur l'humiliation „ du Sauveur qui s'est fait homme. Ensuite on donna aux Groenlandois des „ aiguilles & des coûteaux, que les enfans de Herrenhut en Allemagne en„ voyoient en présent d'étrennes aux chrétiens des missions. La musique & „ le chant attirerent tous les payens d'alentour. L'église avoit été illuminée, „ & les fenêtres étoient garnies de lampions faits de coquilles de *moule*, & „ rangés en symmétrie. La fête des innocens, fut célébrée avec les en„ fans, auxquels on donna une *Fête d'Amour*; c'est-à-dire une espece d'a„ gape, ou de repas, qui fut composé de harengs sores. Jamais, dit l'auteur „ de ce récit, on ne vit tant de dévotion que dans ces fêtes. Jamais on ne „ vit couler tant de larmes que dans ce petit troupeau de sauvages, que l'A„ gneau du Seigneur avoit rassemblé sous le pôle du nord, & qu'il avoit bai„ gné de ses sueurs & de son sang."

M. Crantz ne cesse de s'extasier du chant des Groenlandoises. „Elles l'em„ portent, dit-il, pour la douceur, l'harmonie & l'accord, sur certaines „ congrégations du Herrenhutisme en Europe. On croiroit de loin n'enten„ dre qu'une seule voix, tant elles y mettent de justesse & de concert. Elles „ n'ont qu'un défaut, c'est que traînant lentement sur chaque syllabe, l'halei„ ne leur manque souvent pour finir la prase du chant, ou du vers, quand elle „ est un peu longue". On remédie à ce défaut, en soutenant le chœur avec des instrumens. L'orchestre est composé de deux ou trois violons, deux flûtes & quelques guitarres. Les Groenlandois ont de l'aptitude pour la musique. Il y en a qui sçavent sonner de la trompette & du cor.

Nouvelle méthode des Herrenhuters pour la propagation de la religion.

Quant à l'instruction, qui ne réussit pas aussi bien que le chant, M. Crantz s'étend, avec complaisance, sur une nouvelle méthode, familiere aux freres Moraves. Ils ont éprouvé, dit-il, que rien n'étoit plus inutile que de parler aux Groenlandois de l'existence & des attributs de Dieu, pour les préparer à la doctrine de l'expiation du péché. Après six ans d'un travail infructueux, pour faire entrer la religion dans les esprits, par la voie du raisonnement, ils s'aviserent de débuter par la passion & la mort de Jésus. „ C'est, „ dit l'historien, le plus sûr moyen d'éclairer l'esprit épais & grossier des sau„ vages payens. Presque tous les missionnaires des Indes orientales & occi„ dentales, ont fait la même expérience..... On ne gagne rien, auprès des „ idolâtres, à leur représenter les perfections de la Divinité, & les devoirs „ de la vertu, " dit un missionnaire Protestant de l'Inde. Un Presbytérien d'Ecosse, qui avoit vécu longtems dans la Nouvelle Jersey, dit qu'il avoit passé bien des années, avant d'introduire les plus simples notions de Dieu chez les sauvages Américains; mais, qu'à l'exemple des missionnaires voisins, s'étant hazardé à parler du mystere de la croix, tous les esprits s'étoient éveillés de leur sommeil, au grand étonnement du prédicateur.... „ Ce réveil, dit-il, „ ne s'est jamais manifesté, au bruit des vérités effrayantes de la religion : mais „ toutes les fois que je m'attachois aux scenes pathétiques de la mort & de „ la croix du Sauveur, à son amour pour les hommes, à sa vie exemplaire & „ pleine de bienfaisance, aux richesses de sa grace & de sa miséricorde, j'ai „ senti parmi mes auditeurs une vive agitation, qui passoit de la componction „ du cœur à la lumiere de l'esprit." M. Crantz dit qu'il a observé les mêmes effets chez les Groenlandois. Les grandes questions de raisonnement laissoient le cœur vuide, & remplissoient l'esprit d'une curiosité souvent funeste. On ne s'avise pas même d'apprendre le catéchisme aux Groenlandois par routine; parce que la répugnance qu'ils ont pour tout exercice forcé de la mémoire, les éloigneroit de la vérité. L'émulation du sçavoir, même en matiere de religion, n'a pas encore troublé ni remué l'ignorance & l'*incuriosité* naturelle de ce peuple. Il n'y a que les enfans qui, apprenant à lire, sçavent bien des choses par cœur. Mais les adultes se contentent de croire, sans réfléchir. Le sentiment leur tient lieu de connoissance. C'est par le cœur que la foi vit en eux. Celui qui pleure sur sa misere, qui soupire pour la grace, est admis au baptême, avant celui qui sçait & ne sent pas les vérités de la religion.

Ce qu'il y a de singulier chez les Herrenhuters, c'est que ces mêmes apôtres, qui ne veulent pas conférer le baptême aux enfans sans la moralité d'un consentement bien inutile à la vertu du sacrement, y admettent les adultes au prix d'une légere instruction. „ Pourvu que ces sauvages aient, dit M. Crantz, „ une idée claire des vérités fondamentales de la doctrine chrétienne, & qu'ils „ entendent le symbole de Luther, on les baptise. Encore n'exige-t-on „ pas, surtout des gens âgés, qu'ils sçachent ce symbole par cœur & mot à „ mot..... Mais on a plus d'égard à la droiture de leur ame, qu'à la promp„ titude de leur conception, à la fidélité de leur mémoire, ou à la flexibilité „ de leur langue. La raison des missionnaires, pour ne pas insister sur ces for„ mulaires de doctrine, vient peut-être de ce qu'ils ont vu avec douleur,

„ même au milieu de la Chrétienté, des années se passer à apprendre par „ cœur, & à répéter les catéchismes, sans qu'on en réussît davantage à éclai„ rer les esprits & à épurer les cœurs." Aussi ces instructions préliminaires qu'on exige des catéchumenes au Groenland, les conduisent au baptême en quatre semaines; quoique tel Groenlandois pourroit être des années entieres, avant de bien digérer cette préparation.

On baptise les catéchumenes plusieurs à la fois, en certains jours solemnels. Le missionnaire les exorcise par l'imposition des mains, & délivrant leurs ames de la puissance du démon il les réclame au nom du Christ.

Pour la communion, il faut, non pas une connoissance spéculative, mais une connoissance pratique ou animée, qui consiste dans une vie de lumiere, un profond sentiment de la pauvreté d'esprit, une faim & une soif intérieures pour les choses divines. Quand on est préparé par de fréquentes instructions au grand mystere, on est admis à voir administrer la communion. Jusqu'à ce moment, on n'en est pas même témoin, de peur de donner accès à des réflexions inutiles & souvent dangereuses. On prévient ces doutes par des conférences secrettes. Deux époux qui veulent être admis au Souper du Seigneur, vont trouver le missionnaire & sa femme, qui préparent d'avance le goût de cette manne céleste, en irritant la soif des desirs qu'ils inspirent.

Etablissement des chœurs ou classes au Groenland.

Un autre établissement louable, formé par les freres Moraves, sont les *chœurs*. „ C'est, disent-ils, la déplorable expérience de la corruption gé„ nérale des hommes, soit qu'ils vivent dans des pays froids ou chauds, en na„ tions policées, ou en peuplades sauvages; c'est la corruption mutuelle des „ deux sexes, qui a engagé les freres de l'unité à les séparer." Les Groenlandois, malgré leur réserve, ou leur froideur extérieure, ne sont pas exempts de cette dépravation naturelle; on croyoit même qu'il seroit impossible de les en corriger. Mais depuis que les filles, n'étant pas fort heureuses avec des maris qui les épousoient par force, ont consenti à vivre ensemble à part, les jeunes garçons ont suivi leur exemple; & ces classes, ou bandes, se sont multipliées par le penchant à l'imitation. La religion préside à ces séparations. Elle les entretient par des instructions. Il y en a pour chaque classe. Le dimanche, on assemble les nourrices qui viennent à l'instruction, avec leurs enfans à la mamelle. Le missionnaire leur fait chanter des cantiques relatifs à leur fonction maternelle, & leur donne quelques leçons sur la maniere d'élever, ou de préparer leurs nourrissons à la religion.

Ceux-ci, parvenus à l'âge de quatre ans, passent du sévrage à la classe de l'*enfance*. Les garçons & les filles séparés, ont leur instruction à part chaque dimanche, & le catéchisme tous les jours. Les plus jeunes apprennent à lire, & les plus grands à écrire. Leurs premiers livres d'école, sont les vies édifiantes de quelques enfans chrétiens. Quand ils sont plus avancés, on leur donne le catéchisme de Luther, & l'histoire de la Passion du Sauveur. Comme la langue Groenlandoise n'a point de caracteres particuliers, on lui a prêté ceux de la langue latine. L'école se tient le matin. L'après-midi, les enfans vont travailler chez leurs parens, manier la rame & le harpon. En été les écoles se ferment, pour la pêche & la chasse. Malgré ces longues vacances, les enfans apprennent assez bien à lire, quelques-uns dans un seul

hiver; d'autres, sans étude, sçavent par cœur tous les élémens & les prieres de la religion, à force de les entendre réciter. Mais tous s'instruisent & s'élevent sans aucune voie de contrainte & de rigueur, par les caresses, l'exemple & l'émulation. Histoire du Groenland.

A douze ans, on fait monter les enfans à la grande classe, garçons ou filles, mais toujours séparément. Les garçons vont manger chez leurs parens; mais les filles vont chercher leurs vivres & reviennent manger ensemble.

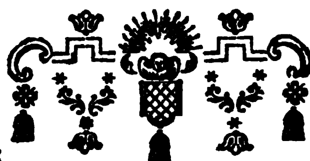
A l'âge de vingt ans, on songe au mariage. Chacun est libre de se choisir une femme. Mais quand un jeune homme ne paroît pas avoir fait de choix, ses parens lui proposent un parti; si ce n'est eux, ce sont les missionnaires. On a, disent-ils, assez de confiance en leur zele, pour recevoir une épouse de leurs mains. Ils demandent donc à un jeune homme quel est l'objet de ses vœux? On approuve son choix, dès qu'il n'est pas contraire au bonheur & au salut de son ame. Mais si la religion de l'époux devoit en souffrir, les freres ne lui donneroient pas la bénédiction nuptiale. Quand l'homme s'est expliqué, l'on consulte la fille. Elle refuse d'abord, mais avec moins de simagrées que ne le veut l'ancien usage du pays. Cependant si le refus est bien formel, on n'insiste plus; parce que les voies de force sont interdites, & que celles d'insinuation ne réussiroient pas. On ne permet point le mariage entre les Chrétiens & les Payens, même dans l'espérance de faire un dévot Chrétien d'un tendre amant : on y a trop souvent été trompé. La polygamie est défendue, & le divorce n'est pas permis. On ne reçoit pas même à la peuplade un Groenlandois qui a quitté sa femme, sous prétexte de se convertir: ce seroit peut-être un secret amour pour une fille chrétienne, qui feroit abandonner une femme payenne. On n'admet pas non plus, au petit bercail, une femme qui s'y réfugie, sans le consentement de son mari sauvage. „ Les „ Herrenhuters abhorrent, dit M. Crantz, cette propagation du Christianis„ me, qui se fait par des vues purement charnelles."

Dès qu'il y a des malades, les missionnaires leur procurent des médecines; ils se chargent même de les saigner. Ce remede, qu'ils ont introduit, est très-utile, dans un pays froid, où les maladies viennent d'abondance de sang. Après les fonctions de médecin, ils vaquent à l'une des plus utiles dans leur ministere, celle d'assister les mourans, & d'enterrer les morts. Ils mettent les corps dans une biere; elle est couverte d'un drap blanc, où sont écrits, en rubans rouges, un texte de l'Ecriture, ou des vers de quelque hymne. Les funérailles ne sont plus accompagnées & suivies de tant de pleurs & de lamentations si longues, depuis que l'espérance de la résurrection a soulagé les mourans & consolé les vivans.

Enfin l'ouvrage de M. Crantz est terminé par une récapitulation, dont voici le sommaire. Depuis 1739, jusqu'en 1762, les Herrenhuters ont baptisé sept cents Groenlandois. Il en est mort deux cents cinquante. Ce qui reste à Neu-Herrenhut, monte à quatre cents vingt-un baptisés, dont cent soixante-quatorze communians. Cette congrégation a de plus trente-neuf catéchumenes. Lichtenfels a cent baptisés, trente-huit catéchumenes. „ C'est peu, dit M. Crantz, dans une nation qui peut avoir dix mille ames; „ mais c'est beaucoup eu égard à notre siecle, où le nombre des mécréans Récapitulation.

HISTOIRE DU GROENLAND.

„ augmente considérablement, & celui des payens ne diminue gueres. Je „ sçais bien qu'on ne regarde pas comme une acquisition pour le Christianis„ me, la conversion de quelques sauvages stupides, qui ont à peine une lueur „ de raison & qui n'entendent rien de ce qu'on leur prêche. Mais le miracle „ n'en est que plus grand, lorsqu'on considere que des especes de brutes, qui „ se soumettent au joug de l'évangile, sont des hommes d'un caractere si in„ docile, qu'ils mourroient de faim, ou se donneroient la mort, plutôt que „ de fléchir devant un homme. Quel étonnement ne doit-ce pas être, de „ voir ces sauvages farouches se laisser guider par des hommes qu'ils regar„ doient d'abord, & que les autres regardent encore, comme des barbares! „ N'est-ce pas une merveille visible de la grace? C'est la toute-puissance de „ la croix qui pénetre les cœurs, qui brise les rochers." M. Crantz finit son livre en s'écriant: *c'est l'ouvrage du Seigneur; & nos yeux ne se lassent point de l'admirer!*



CHA-

CHAPITRE III.

Description historique de la Laponie Suédoise.

DESCRIPTION DE LA LAPONIE SUEDOISE. INTRODUCTION.

VOICI une nouvelle description de ce pays glacé. C'est un pasteur, c'est un missionnaire qui nous la donne. M. Hægstræm, ministre Suédois, ne nous présente ici que la Laponie Suédoise. Son ouvrage a été traduit par M. de Keralio, qui possede les langues du nord, & qui n'a acquis la connoissance des mots, que pour transmettre dans sa propre langue celle des choses. Les recueils de morceaux précieux d'histoire naturelle, ou d'érudition, qu'il a dédiés à l'Académie des Belles-Lettres, font honneur à son goût pour les matieres utiles. C'est son travail dont on va profiter, avec toute la liberté que donne l'obligation de réduire & d'élaguer, pour le grand nombre, ce qui doit être lu dans toute son étendue par les sçavans.

ON suivra la division & l'ordre de l'ouvrage original, pour faire connoître avec plus de précision un pays dont on n'a pu donner jusqu'à présent, que des idées imparfaites & légeres dans la grande collection des Voyages (*a*).

---

§. I.

De la nature du pays, de l'origine des Lapons, de leur langue, des moyens de leur subsistance, &c.

SI tant de vastes contrées du nord, sont regardées comme inhabitables, on doit moins en accuser le vice du climat, que l'imperfection des hommes. Ils sont trop ignorans, ou trop mal gouvernés, pour connoître & suivre leurs véritables avantages. De puissans rois se sont disputé d'étroites limites, une province, une ville, au prix du sang des nations; & de vastes pays sont restés déserts, incultes, ou tristement habités par des peuples pauvres & dépourvus des arts nécessaires, pour défricher & cultiver le sol qui, en leur donnant le jour, ne leur offrit aucune subsistance.

DES trois nations qui partagent entr'elles la Laponie, les Suédois en ont une portion beaucoup plus grande que celles des Russes & des Danois. La Laponie Suédoise est divisée en sept marches, ou provinces, qui prennent leurs noms des fleuves qui les arrosent. Les cartes donnent une idée assez juste des limites de la Laponie, mais ne montrent pas avec exactitude la vraie position des lieux. La Laponie a cent vingt milles Suédois (*b*) de largeur, sur

(*a*) Voyez l'Histoire Générale des Voyages, Tome XXII, page 411 jusqu'à la page 482.

(*b*) Le mille Suédois est de cinq mille pas géométriques, & vaut plus de deux lieues communes de France, à deux mille quatre cents pas géométriques par lieue.

DESCRIPTION DE LA LAPONIE SUÉDOISE.

Causes du peu de population de la Laponie.

un peu plus de longueur; & cette vaste étendue de terre contient à peine autant d'hommes que la moindre province de Suede. D'où vient ce défaut de population? C'est qu'en été, comme en hiver, on s'y voit entouré de montagnes couvertes de neige. Dans l'espace de plusieurs milles, on ne trouve que des marais bourbeux, ou des terrains humides, rarement parsemés de quelques osiers ou bouleaux, qui meurent à la moitié de leur vie végétale. Là ce sont des champs sablonneux, dont la couleur uniforme annonce l'aridité; ici des plaines entrecoupées de mousses & de bruyeres; partout une campagne inculte & sauvage, un désert précédé & suivi d'un désert. Envain y cherche-t-on le bruit & le mouvement, qui sont les signes de la vie & du sentiment; on n'y voit, on n'y entend pas un seul oiseau. La continuïté des neiges & la longueur des nuits en défendent l'abord à tout être qui *respire*. *Le* soleil y est quelquefois permanent sur l'horizon; mais comme ses rayons sont obliques, n'étant pas réfléchis, ils n'ont gueres de chaleur. „ J'ai vu, dit „ M. Hægstræm, des marais glacés jusqu'au fond, pendant tout l'été; & sur „ les montagnes des lacs qui n'éprouvent pas le moindre dégel dans toute „ l'année."

L'ÉTÉ ne se fait sentir en Laponie, que par ses incommodités. Du sein d'une terre, qui semble se refuser à la fécondation, on voit s'élever des nuées d'insectes, qui par la prodigieuse multitude de leurs essaims obscurcissent le soleil. Il y en a de trois especes, la premiere qui paroît au commencement de Juin, s'appelle *Tjouoika;* la seconde, plus petite & du même mois, se nomme *Mouockir;* la troisieme, plus petite encore, & la plus vénimeuse, s'appelle *Moueiwa*. Ce triple fléau d'une région marécageuse, désole & l'habitant qui la cultive, & le voyageur qui la traverse. „ Mais, dit M. Hægstræm, „ l'Egypte elle-même n'avoit-elle pas ses playes, dans les tems où, formée „ en un puissant empire, elle nourrissoit une nombreuse population? Et qu'étoit-elle avant que ses marais desséchés par des canaux fussent divisés en arpens, & couverts de riches moissons, de villes, de palais & de pyramides? „ Qu'étoit l'Italie, au tems des Aborigenes; même à la fondation de Rome? „ Qu'étoient les Gaules, quand les Romains y vinrent porter le fer & la „ flamme, comme pour la préparer à la culture par la guerre? L'Allemagne, „ au tems de Tacite, étoit stérile, inculte & sauvage, hérissée de hideuses „ forêts, coupée de marais impraticables. Mais il ne faut pas toujours juger „ d'un pays, par le témoignage des étrangers. La Thessalie étoit un pays „ délicieux, dans les jours florissans de la Grece. Les Arabes qu'on y voit „ aller aujourd'hui, s'y croient transplantés dans un autre monde. Ils commencent par admirer & finissent par se plaindre. L'ombre des arbres, disent-ils, devroit y être projettée au midi, comme en Arabie. Enfin, combien d'Européens méridionaux appliquent de nos jours à la Suede, comme „ les Suédois à la Laponie, ce qu'Ovide disoit des Sarmates & du Pont?"

M. Hægstræm entasse les autorités & les citations, soit en vers, soit en prose, pour prouver que si les meilleurs pays ont ressemblé jadis à la Laponie, celle-ci pourra leur ressembler un jour. Il forme des conjectures & des prédictions. Il rappelle, d'après Scheffer, un texte de Paracelse, qui prétend

qu'avec le cours des siecles on doit trouver au nord entre le 60eme. & le 70eme. degrés de latitude, plus de riches mines que l'orient n'en eut jamais. Les vers que Pontanus a faits, à l'imitation d'un passage de Séneque, où l'on a cru voir la découverte de l'Amérique, annoncée quinze siecles avant son époque, ces vers qui ne sont, après tout, qu'une répétition des vers Sybillins, cent fois commentés ou retracés par les anciens & les modernes, sont appliqués à la Laponie. Mais s'il faut que la face du monde soit bouleversée, pour amener la fertilité dans ce climat septentrional; s'il faut que le sol de la zône torride change de place, avec les deux zônes glaciales; ce n'est pas la peine de ramasser & d'étaler tant d'érudition, pour venger la Laponie de la stérilité qu'on lui reproche avec raison. Presque tous les pays ont été déserts, sans doute; mais les uns par accident, ou par des révolutions passageres; & les autres le sont encore, & le seront toujours par leur nature. L'homme ne pourra jamais vaincre la rigueur des hivers éternels, ni vivre & se multiplier, où tout périt, où rien ne croît. Cependant M. Hægstræm, à qui le zele de la religion, & l'amour de la patrie, donnent des espérances intarissables dans l'avenir, dit que Dieu peut opérer en Laponie des merveilles, dont la postérité sera témoin. Si l'on en croit les habitans de ce pays pauvre, il ne peut y en avoir un meilleur, ni plus agréable sur la terre.

DESCRIPTION DE LA LAPONIE SUÉDOISE.

Ce pays est susceptible de culture.

Je peux dire, (& c'est avec un plaisir pur) que le bled croît & mûrit en Laponie. Il y a soixante-dix ans, poursuit M. Hægstræm, qu'on le croyoit impossible. Olaus avoit assuré qu'on pouvoit en faire l'essai; mais Scheffer soutint un siecle après lui, que les terres de la Laponie qui n'étoient point marécageuses, avoient trop de rochers, de pierres & de sables, pour être cultivées. Il dit encore après Olaus, que cette terre est susceptible de culture. Elle contient moins de marais que de terrain sec. „ On sçait que le grain de „ toute espece croît dans un sol sablonneux, ou pierreux." D'ailleurs, on trouve souvent de l'argille en Laponie, & même des cantons où l'on chercheroit longtems un caillou. Quand les Lapons changent de demeure, ils ont grand soin d'emporter les pierres dont ils entourent leurs foyers. Mais est-ce dans la crainte de n'en pas trouver ailleurs? ou n'est-ce point un reste de ce respect superstitieux, que tous les peuples sauvages ont toujours conservé pour leurs foyers? Le culte de feu, des lares, des pénates, est presque universel dans l'antiquité payenne, & se trouve encore aujourd'hui chez les nations idolâtres & barbares. On adore, ou du moins on révere d'abord les pierres du foyer, avant que l'art ait transformé ces pierres en statues, en idoles. Le christianisme n'a pû déraciner certains usages des anciennes superstitions, même en éteignant ou changeant les idées qui en étoient l'origine.

Mais quel que soit l'esprit ou le motif de cet usage des Lapons, M. Hægstræm poursuit, & dit qu'il y a peu d'endroits dans le pays qu'il décrit, où sur un mille de circuit on ne trouvât un terrain labourable & propre à recevoir plusieurs sacs de semence. Scheffer prétend que les étés ne sont pas assez pluvieux pour la faire germer. L'auteur, plus récent, soutient qu'ils „ donnent assez de pluie. On dira qu'ils sont trop courts. „ J'ai vu, ré- „ pond-il, des lacs qui portoient des traîneaux sur la glace dont ils étoient

Description de la Laponie Suédoise.

„ couverts, devenir, le lendemain, libres & navigables, au point qu'on n'y „ rencontroit pas un seul glaçon.

„Le bled mûrit en Laponie, plus vîte qu'ailleurs. Au midi de la Suede, „ on ne moissonne que quinze semaines après avoir ensemencé; & dans quel„ ques endroits de la Laponie on seme & l'on recueille dans l'espace de neuf „ semaines au plus. On coupe, au commencement de Juillet, les grains se„ més vers le milieu de Mai, ou même un peu plus tard." Les moissons seroient abondantes, si l'on pouvoit avoir, avec le tems, une espece de bled déja fait au climat, ou qui pût s'y accoutumer. Il est si difficile d'habituer au froid presque toutes les productions de la terre, qu'on ne doit pas être surpris de voir les grains tirés du midi de la Suede, réussir mal en Laponie. Il y a dans la province de Loule, des colonies établies depuis plus de quarante ans, au voisinage de montagnes toujours couvertes de neige. Quelques grains que l'on seme dans ces cantons nouvellement peuplés, ils y mûrissent tous; les habitans s'en nourrissent, & peuvent en vendre quelquefois à ceux de la Bothnie occidentale, quand le froid y a moissonné les récoltes, avant qu'elles aient pu germer ou fleurir.

„Tout ce qui est plaine en Laponie, forme d'excellens pâturages, & le „ seul bétail des nouveaux colonistes fournit à presque tous leurs besoins. „ Ils peuvent en nourrir autant qu'ils le veulent, sans qu'il leur en coûte un „ jour de travail. En quelques endroits, les prairies s'étendent à perte de „ vue jusqu'au pied des montagnes, & l'herbe a souvent, dans les lieux bas, „ trois pieds de hauteur." Quant aux terres marécageuses, on pourroit les dessécher, les défricher, les ensémencer, y faire des chemins, y bâtir des maisons.

Dans les vallées & sur le bord des lacs & des rivieres, on trouve assez de bois, pour se garantir du froid. Les Lapons n'ont, il est vrai, ni des jardins, ni des fruits; mais ils tirent de leurs sapins une nourriture qui leur sert de pain, & quoiqu'il ne soit fait que d'une écorce tendre, leur vigueur n'en est pas altérée. Ce n'est pas uniquement la nécessité qui les fait recourir à cet aliment simple & grossier; c'est l'économie, antique vertu, si méprisée aujourd'hui.

La Laponie produit assez de plantes & de végétaux, pour avoir fourni au sçavant Linnæus la matiere d'un ample traité de botanique. Elle a des arbres que la nature a quelquefois distribués en allées, avec toute la symétrie de l'art.

La Laponie jouit d'un avantage que la nature refuse à plusieurs pays. Malheureux, diroit un Baniane, le pays à qui la nature a donné cet avantage! Quel est-il? Des bêtes fauves, des oiseaux, & des poissons à tuer, à manger. Les climats changent les opinions avec les besoins. Dans l'Inde, où les arbres fruitiers suffisent pour nourrir des millions d'habitans, on doit abhorrer la chair & le sang des animaux. En Laponie, où la terre n'offre ni fruits ni moissons, on doit bénir la mer & les eaux qui donnent du poisson & des oiseaux, on doit aimer le lait & le sang des rennes. Cet animal, quoique déja décrit, mérite encore une attention particuliere. Il a deux grandes cornes, placées comme celles des cerfs. Elles s'élevent sur sa tête, comme des bran-

Renne.

chages de chêne. On diroit que ces animaux qui vivent dans les bois, participent de la nature des arbres. Les cornes de rennes ont plus de cors, que le bois des cerfs. Ces cors, quelquefois au nombre de quinze, font plus larges & plus courts. Des historiens, des voyageurs, des lexicographes, & même des naturalistes, ont prétendu que le renne a trois cornes. Mais un animal à trois cornes est un monstre. DESCRIPTION DE LA LAPONIE SUEDOISE.

L'Elan

LA Laponie a des élans. Le mâle de cette espece, assez peu décrite dans l'histoire des voyages, a deux cornes qui sont cylindriques à leur racine, d'où elles sortent en s'élargissant, & poussent sur les côtés de petits cors en forme de doigts. Ces cornes sont fort pesantes, quoiqu'elles n'aient qu'un pied de long. Jablonski dit dans son dictionnaire des sçavans, que l'élan n'a qu'une corne. C'est une erreur. La nature n'a pas ôté, comme M. Jablonski, une de ses deux cornes à l'élan, pour en donner trois au renne. Ces deux animaux, d'une espece presque fraternelle, n'ont ni plus ni moins de deux cornes. Voyez leurs ressemblances & leurs différences chez M. de Buffon, ce naturaliste éloquent, qui sçait si bien intéresser l'esprit & le cœur de l'homme à l'histoire des animaux. Profond génie, ame sensible, peintre de feu, que n'a-t-il deux siecles de vie, pour extirper toutes les erreurs, pour recueillir toutes les vérités !

PARMI les oiseaux dont le Lapon se nourrit au défaut des productions de la terre, on peut remarquer le francolin. Cet oiseau est celui que Pline nous rend intéressant sous le nom d'*Attagen*, quand il dit qu'il chante, s'il est en liberté, & devient muet dès qu'il est pris; semblable à cet égard, au rossignol, au poëte, qui aiment les bois l'un & l'autre, & fuient l'esclavage; qui libres dans leur essor, sçavent chanter la nature dont ils jouissent, mais languissent, se taisent & meurent dans les palais. Le francolin, dit M. Jablonski, est un peu plus gros que la perdrix. Il a le bec court, gros & noir, la tête grise, surmontée de petites plumes noires. Le reste de son plumage est mêlé de noir, de maron, de blanc & de gris cendré. Sa queue est grisâtre, noire & blanche, avec une raie noire de la largeur d'un doigt. Le ventre est blanchâtre & le dos tacheté, plus rougeâtre que celui de la perdrix. Ses pattes sont couvertes de plumes jusqu'aux ongles, qui sont écaillés. Le coq, plus gros, plus beau que sa femelle, a les yeux rouges, comme la perdrix. La poule nourrit seule, six ou huit petits, pendant trois semaines. Ils sont toujours dans les bois, perchés sur les branches les plus basses. Ils aiment les coudriers & se nourrissent de chatons de noisettes, de génievre, de graines de sureau, de sorbes. La chair en est fort blanche, tendre, saine & nourrissante.

LES vols de canards & d'oies sauvages, que nous voyons arriver du nord au printems, y retourner en automne, sont originaires de la Laponie. Ces oiseaux semblent vouloir, sinon chasser, du moins remplacer les hommes. Car, dès que les Lapons vont au printems vers la mer occidentale, les troupes de canards & d'oies sauvages volent sur la montagne, & quand les Lapons vont en automne habiter la plaine, ces oiseaux l'ont déja quittée.

CEPENDANT M. Hægstræm observe que beaucoup d'oiseaux & de bêtes fauves, soit par un penchant secret pour la société des hommes, soit pour

DESCRIPTION DE LA LAPONIE SUEDOISE.

profiter de leur travail, s'assemblent, & se tiennent auprès des nouveaux établissemens. Les bords de la mer glaciale, habités par des Norvégiens & des Suédois, sont fréquentés par des castors, des rennes & d'autres animaux. Mais, qu'est-ce que cela prouve, sinon que l'homme & la bête se disputent la terre, ou se cherchent pour se manger? L'une & l'autre espece sont attirées par des alimens qui leur sont communs. La mer & les rivieres invitent les hommes & les oiseaux, à se nourrir des poissons qu'elles renferment.

LA Laponie a des lacs sans nombre, dont quelques-uns ont plus de quinze milles, ou de trente lieues de longueur. Scheffer qui, sans doute, exagere, dit que le lac de Storawen embrasse autant d'isles, que l'année a de jours. Il ajoute que le lac d'Enare en a tant & de si grandes, qu'un Lapon ne peut vivre assez longtems pour les bien connoître. La Laponie a de grands fleuves qui, prenant leur source dans les montagnes, sont nourris & grossis dans leurs cours, par une infinité de petites rivieres, de torrens, de fontaines, de ruisseaux, que la même chaîne de montagnes verse des deux côtés dans tout le pays, qui en est arrosé & coupé de mille manieres.

Poissons. Le ronge-pierre.

TOUTES ces eaux fournissent du poisson de plusieurs sortes. Le plus singulier est le ronge-pierre. C'est un petit poisson, dit M. Jablonski, assez semblable à la loche, mais plus mince, sans arêtes, sans nageoires, presque fait comme la lamproie, à la grosseur, à la longueur près. Dès qu'il rencontre une pierre, il s'y attache fortement & semble la sucer. Aussi, quoique ce soit un manger fort délicat, le ronge-pierre est difficile à digérer.

M. Hægstræm, qui paroît plutôt faire l'apologie, que l'histoire de la Laponie, attache son lecteur par des descriptions qui, quoique dépourvues d'objets agréables, ne sont pas sans intérêt. „On y voit, dit-il, des montagnes sauvages, qui excitent dans l'ame je ne sçais quelle horreur qui lui plaît. Elles „paroissent destinées à défendre la plaine contre les tempêtes, & sont un des „plus beaux ornemens de la Laponie." On a prétendu que les nuages de ces montagnes enlevent quelquefois un Lapon avec son renne, & les transportent l'un & l'autre à quelques milles, même souvent sans qu'ils en éprouvent aucun mal. Linnæus a découvert l'origine de cette fable ridicule, & en a montré la fausseté.

IL y a des plaines en Laponie, où l'on voyage l'espace de quinze milles, sans rencontrer une colline. On y voit des endroits où la nature a, pour ainsi dire, tracé de grands chemins. Partout, du moins en été, l'on peut aller à cheval, ou sur un renne, avec des guides instruits. On conduit même des troupeaux jusque sur la cime des montagnes. C'est avec un plaisir singulier que de ces hauteurs j'ai découvert à plusieurs milles des déserts sauvages, des terres de verdure, l'un au dessus de l'autre, des bois qui formoient une agréable symétrie sur des collines opposées; des côteaux qui, s'élevant en amphithéâtre, offroient comme autant de degrés, pour monter à des cimes couvertes de neiges & de glace; des rivieres, dont la chûte rapide & le cours tortueux effrayoient & charmoient la vue, par des cascades écumantes, par des bords verdoyans qui se déroboient tout-à-coup, avec les eaux courantes, dans la sinuosité des vallons; des lacs de différente grandeur, parsemés d'une multitude d'isles inégales & bordés de champs & de bois; des fontaines,

Belle perspective.

qui du pied des montagnes vont se diviser dans la plaine en une infinité de petits bras & l'arroser de mille ruisseaux. Enfin, cette perspective est heureusement terminée par des pyramides de rochers, dont on voit dans les jours sereins de l'été, les crêtes bleuâtres se confondre avec l'azur des cieux.

L'IMAGINATION du pasteur Suédois va jusqu'à dire avec Olaus Rudbeck, son compatriote, qu'on auroit pu placer le paradis terrestre dans la Laponie. Mais c'est, sans doute, en supposant qu'on ne lui trouveroit pas de place ailleurs. Où ne l'a-t-on pas mis cet Eden, qu'on ne voit plus nulle part? Mais, pendant qu'on le cherche, disons que les montagnes de Laponie sont encore plus riches qu'agréables. On y a trouvé des métaux de toute espece, malgré l'attention avec laquelle les Lapons cachent, dit-on, tous les indices des mines, peut-être dans la crainte des malheurs que la richesse des rois attire sur les peuples; cependant on a découvert dans les montagnes, des mines de fer, de cuivre, de plomb, d'or & d'argent.

LES crystaux de roche les plus diaphanes, sont en Laponie; mais ils n'y servent qu'à tirer du feu. On y trouve aussi des aimants, des topases, des améthystes, du cinnabre, du vif-argent; & le Lapon est moins heureux de posséder ces richesses, que de les ignorer. Cependant M. Hægstræm ne les étale, ce semble, que pour exciter l'industrie par la cupidité. C'est le testament du laboureur à ses enfans. Il leur offre un trésor dans la terre, pour les engager à la défricher; & le vrai trésor de la Laponie, ce seroit l'agriculture. Le pasteur ne cesse de la prêcher: car ses écrits sont un sermon. Il y fait l'éloge, même des moucherons qui désolent la Laponie, & la bible lui sert à cette apologie. „*Il ne faut pas dire, ceci est plus mal que cela.... Tous* „ *les ouvrages du Créateur sont bons.* Les insectes sont un fléau, dit-il, dont „ le ciel punit ceux qui négligent les campagnes & les prairies. Partout où „ l'on abat les bois, où l'on remue les terres, on est moins obsédé de ces es- „ saims de moucherons. D'ailleurs un coup de vent, un soleil un peu fort, „ dissipent ces nuages volans."

„QUANT à la longueur des nuits, il est vrai, dit cet auteur, que le so- „ leil ne se leve point pour la Laponie pendant l'hiver: mais aussi ne se cou- „ che-t-il point en été. Les nuits sans jour, sont tempérées par deux cré- „ puscules, d'environ quatre ou cinq heures chacun. Les habitans y suivent „ pas à pas la nature, dormant presque toujours dans la saison de l'obscurité, „ veillant durant les longs jours, sans que leur santé ni leur travail souffrent „ de cette inégalité dans leur genre de vie." Peut-être, la lumiere du soleil, cette ame de la nature, a-t-elle la propriété de remonter les ressorts de l'organisation, & de tenir, pour ainsi dire, les yeux & tous les sens ouverts à l'action. Son absence, qui fait languir la terre, assoupit les êtres vivans. L'homme, cet animal de tous les climats, est le seul que la nature & l'habitude façonnent à toutes les impressions des élémens. C'est-là, sans doute, ce qui l'établit roi de la terre; puisqu'il habite également sous l'équateur & sous les pôles, dans les bois & sur les mers; vivant partout, & le plus longtems, ce semble, dans les pays les moins habitables. En Laponie, il ne meurt point de froid: si les brebis ne le couvrent pas de leur toison, l'ours est forcé de lui céder sa peau. Loin de craindre les loups, un Lapon les

DESCRIPTION DE LA LAPONIE SUEDOISE.

poursuit & les atteint à la course. Avec des patins de six ou huit pieds de long, il court sur les neiges & les glaces, glissant sur les lacs & le long des montagnes, sans craindre d'enfoncer dans les marais, ou de tomber, soit en avant, soit en arriere, quand il grimpe ou descend sur des côteaux. L'abondance des neiges est la joie du Lapon, c'est alors qu'il voyage impunément sur ses traîneaux. „Je n'ai jamais éprouvé, dit M. Hægstræm, que les ouragans obligent de s'enfoncer dans la neige, & de la laisser tomber sur soi. „Si l'on est forcé de s'arrêter, & de coucher sous le lambris des étoiles, on „peut y souffrir un froid extrême, mais non en perdre la vie. Au printems, la „terre dégele aussi vîte qu'ailleurs;" l'auteur veut dire qu'en Suede, sans doute. „Le soleil l'échauffe avec moins de force, mais bien plus longtems. Ainsi, „tout ce qu'une saison a perdu de la lumiere & de l'influence de cet astre, est „remplacé dans une autre saison. Enfin, j'ai vu des endroits oubliés par les „hommes, mais non par le Créateur." Jusqu'ici l'on n'a gueres entendu que le missionnaire, qui voulant justifier la Providence des maux que la nature a versés dans certains climats, rejette sans cesse la stérilité de la Laponie sur la paresse des hommes, & non la misere des habitans sur la *stérilité* du pays. On retrouvera toujours le pasteur dans l'historien: mais il faut le suivre à travers les ronces & les glaces de son ouvrage, trop ressemblant à la région qu'il décrit.

De l'origine des Lapons.

ON ne doit pas oublier que certains pays du nord sont un terrein à défricher dans l'histoire, comme dans la nature; que les premiers auteurs qui l'ont tenté, se ressentent de la rudesse, non seulement de leur siecle, mais de leur climat; & surtout qu'ils joignoient aux préjugés populaires de leur nation, ceux qu'ils avoient pris mal à propos dans de fausses interprétations de la bible. Quelques savans examinent toujours le globe de la terre sur la carte de la Palestine, & veulent retrouver au pole une histoire du monde, faite dans un petit canton voisin du tropique. Voilà qu'Olaus Rudbeck fait courir les descendans de Japhet à l'extrémité de la Laponie, avant de les attirer au midi, vers la Suede, le Dannemarc, l'Allemagne. „Plus ils s'avançoient vers le nord, *dit-il*, & plus „les jours d'été devenoient sereins pour eux." M. Hægstræm fortifie cette opinion qu'il juge vraisemblable, par des raisonnemens qui ne le sont gueres. „Les hommes s'étant adonnés rarement à l'agriculture dans les tems voisins „du déluge, je ne vois pas, dit ce ministre, pourquoi les pays du sud méritoient d'être préférés à ceux du nord par un peuple toujours errant dans les „bois, vivant de gibier & de poisson...." C'est le genre de vie actuel des Lapons: mais est-ce une preuve qu'il y soit extrêmement ancien, quand il ne peut y en avoir d'autre? Cependant l'auteur le date du déluge. „Ce pays „devoit avoir des habitans, dit-il, quand des colonies Suédoises passerent en „Bothnie; & ce passage est plus reculé qu'on ne pense. La preuve en est, „dit-il, que les églises de la Bothnie, qu'on regarde comme les plus anciennes, ont tiré leur nom des contrées voisines des montagnes. Les provinces „d'Oume, de Pite, de Loule, & de Lorne, portent le nom des rivieres qui „les arrosent, & ces rivieres tirent leurs noms & leurs eaux de lacs qui sont „dans les montagnes. Or, on aura plutôt habité les montagnes, que les côtes de la mer."

QUELQUES

DESCRIPTION DE LA LAPONIE SUÉDOISE.

Quelques Lapons soutiennent opiniâtrément que leurs peres ont été maîtres de toute la Suede. M. Hægstræm croit plutôt, avec Scheffer, que les Lapons & les Finlandois n'ont été dans l'origine qu'un même peuple. Les Finlandois ont d'abord vécu en Lapons; c'est-à-dire en pasteurs, avant d'être agriculteurs. C'est ce qui se fait encore aujourd'hui. Dès qu'un Lapon devient laboureur, il est Finlandois. Il se bâtit une maison, il prend les mœurs, le langage & l'habillement des Finlandois, au milieu de sa famille & de ses voisins qui vivent en Lapons.

Les nations Finlandoise & Laponne ont vraisemblablement une origine commune. Quelle est-elle? Leurs langues n'ont pas une grande conformité: mais il est très-difficile de découvrir par le seul examen des langues, l'origine des nations. On sçait que deux peuples qui se réunissent pour n'en former qu'un seul, mêlent toujours leurs langues, comme leur sang & leurs mœurs. Un peuple, par le commerce & par des alliances entre les familles, peut aisément altérer sa langue. „ J'ai vu souvent en Laponie des Suédois mariés à des „ femmes, soit Laponnes, soit Finlandoises, oublier en peu de tems leur „ langue naturelle, & leurs enfans ne sçavoir pas un seul mot Suédois."

Ridicule parallele des Hébreux & des Lapons.

Cependant, il y a des gens qui sur la conformité des langues Hébraïque & Laponne, prétendent que les Lapons sont descendus des Israélites. Mais l'affinité des langues n'est pas toujours une preuve de celle des peuples. Car on remarque une multitude d'analogies entre la langue Hébraïque & toutes les autres langues, même celles de l'Amérique. Si l'on retrouvoit chez les Hébreux & les Lapons une conformité suivie de mœurs & d'usages, alors une conformité démontrée entre les langues de ces deux peuples, prouveroit que les Lapons sont descendus des Hébreux. M. Hægstræm s'attachant à cette idée, cherche des rapports de toute espece entre ces deux nations; & le parallele qu'il établit à ce sujet, est assez curieux pour amuser ceux qu'il ne convaincra pas.

„ L'esprit superstitieux, dit-il, est aussi naturel aux Lapons, qu'il l'é„ toit au peuple Hébreu. L'un est ce que fut l'autre, dédaigneux, fier, in„ téressé, de couleur bazanée & de petite taille, vêtu de robes & de man„ teaux, ayant le col nud, portant des ceintures pour ornemens, & garnis„ sant ses habits de franges & de lacets jaunes, bleus, ou rouges."

Les Hébreux tuoient les animaux, & les Lapons aussi. Ceux-ci se lavent souvent les mains, comme faisoient ceux-là. Les Juifs ne mangeoient point les visceres des animaux; ni les Lapons ne mangent les nerfs attachés aux hanches des rennes, mais ils les gardent pour les filer. L'avidité avec laquelle ils portent les mains à leurs plats de viande, retrace la gloutonnerie des fils d'Israël, quand ils étoient assis en Egypte auprès de leurs marmites pleines. Les Lapons, à l'exemple des patriarches, vivent sous des tentes. Les baisers sont une marque de tendresse parmi eux, comme ils l'étoient chez les Hébreux.

De cette conformité d'usages, le ministre Luthérien passe à celle des opinions. De même que les Hébreux, dit-il, les Lapons croient qu'il est permis de tuer un voleur surpris en flagrant délit. Ils observent le sabbat avec le scrupule que leur inspire la crainte de s'attirer toute sorte de maux par le

DESCRIPTION DE LA LAPONIE SUÉDOISE.

travail; comme si l'oisiveté n'en causoit pas de plus évidens. Ils regardent l'incommodité périodique des femmes, du même œil que les Juifs. Durant cette impureté physique, les femmes se tiennent aux portes des tentes, ont des vêtemens particuliers & mangent seules. „ L'idole des anciens Lapons, „ nommée *Ioumala*, portoit une couronne ornée de douze pierres précieuses. „ N'étoit-ce point en mémoire des douze tribus d'Israël?.... Les Israëlites, „ passés en Egypte, adoroient la reine du ciel, & lui offroient des gâteaux: „ en certains tems de l'année, les Lapons apprêtent une espece de mets pour „ une de leurs divinités.... Chez eux, les troupeaux, les chiens & les fem- „ mes, ne peuvent approcher des lieux où les idoles sont placées.... N'est- „ ce pas un reste de la défense faite aux Hébreux & à leurs troupeaux, sous „ peine de mort, d'approcher de la montagne où Moïse vouloit être seul avec „ Dieu? Les Lapons offroient jadis leurs enfans vivans, à une statue élevée „ près du lac de Kimi; comme les Hébreux idolâtres dévouoient leurs enfans „ à Moloch. Enfin, les chants & les cris de joie des Lapons ressemblent, „ pour le ton & la cadence, à ceux des Juifs dans les synagogues; & quel- „ ques-unes de leurs fables, à celles des anciens rabbins." Les sçavans, d'a- près ces rapports forcés, ont cherché dans la Bible l'origine des Lapons. Il n'y a point eu de tribu en Israël, dont ils n'aient fait descendre ce peuple. Mais ne craint-on pas d'avilir les uns, sans ennoblir les autres? Que remar- que-t-on en effet dans les mœurs, ou les superstitions des Lapons, qui ne soit bizarre, absurde & commun à presque tous les peuples sauvages? Si c'est par des cruautés, des abominations, ou des puérilités qu'on les fait ressembler au peuple Hébreu, que gagne celui-ci dans la comparaison? En vain dira-t- on, pour sauver l'honneur d'Israël, que les Lapons sont issus de cette portion infidele du peuple de Dieu, qui avoit abandonné la loi du Seigneur, forgé des veaux d'or, planté des bois sacrés, adoré les astres & servi Baal. On re- trouvera les vestiges de cette infidélité chez toutes les nations idolâtres de la terre; & comme celles-ci sont le grand nombre, il s'ensuivra que la bénédic- tion promise aux vrais enfans d'Abraham, qui étoit de se multiplier à l'égal des sables de la mer, sera tombée sur les prévaricateurs & les déserteurs du cul- te du Seigneur. Y pense-t-on d'exposer chaque jour l'Histoire Sainte à la dérision des gentils, en voulant tout expliquer avec ce livre ineffable! M. Hœgstræm soutient cependant que tous les rapports qu'on a trouvés entre les Hébreux & les Lapons, sans être d'une évidence démonstrative, rendent assez probable l'affinité des deux peuples. Il faut avouer que les Hébreux ne pou- voient être mieux punis de leur prévarication, qu'en devenant Lapons. C'est en Laponie, il est vrai, que selon l'expression du Deutéronome, on ne peut *asseoir la plante de ses piés*; qu'on a des yeux languissans, un air de tristesse & de misere: mais, si ce sont-là les châtimens des Hébreux infideles, leur ra- ce doit occuper les deux zônes glaciales, sans en être mieux traitée dans les trois autres.

M. HŒGSTRÆM revient cependant aux rameaux, pour mieux trouver la source. „ Les Lapons & les Finlandois, dit-il, n'ont été qu'un peuple. „ Scheffer l'a prouvé. La conformité parfaite de leurs langues n'en laisse au- „ cun doute. J'ai souvent remarqué que les Lapons les plus éloignés de la

„ Finlande, ont certains idiotismes qui approchent plus du Finlandois, que „ ceux des Lapons voisins de ce pays."

Description de la Laponie Suédoise.

Dans les tems fabuleux, où l'on ignoroit tout, ces deux peuples ont été désignés sous le nom de pygmées, à cause de la petitesse de leur taille; d'hymantopodes, parce que leur chaussure est recourbée; de cyclopes, c'est-à-dire à l'œil rond, parce que sous leurs fourrures d'hiver, on ne leur voyoit le visage que par une ouverture ronde; de cynocéphales, parce que la prononciation de leur langue est une espece d'aboyement, & qu'on a dit même en Suede qu'il falloit sçavoir hurler pour apprendre à parler Lapon. Des sçavans ont prétendu qu'Hérodote avoit indiqué les Lapons, en parlant d'hommes chevre-pieds. Quand on cherche des monstres, l'ignorance les trouve partout; mais la philosophie n'en reconnoît nulle part. „ Les Lapons méri- „ dionaux m'avoient donné de ceux du nord, dit le missionnaire historien, des „ idées que je trouvai fausses, dès que je vis ces derniers. Ils ne different „ entr'eux que dans quelques parties de leurs vêtemens. Je peux dire qu'ils „ ont eux-mêmes, des autres nations, des idées aussi ridicules que celles „ qu'on a d'eux." En fait d'antipathie & de mépris, inspirés par l'orgueil national, les peuples ne s'en redoivent gueres.

Quand on interroge les Lapons sur leur origine; quand on leur demande si la Laponie a toujours été peuplée; „ nous l'ignorons, répondent-ils: „ mais nous croyons que toute la terre étoit habitée, *avant que Dieu la tour-* „ *nât*.... Peu après mon arrivée à Kaitom dans la province de Loule, je de- „ mandai à quelques Lapons.... s'ils sçavoient d'où étoient venus leurs ancê- „ tres?... Les Lapons & les Suédois, répondirent-ils, n'étoient autrefois „ qu'un peuple issu de deux freres..... Pendant un violent orage, un d'eux „ effrayé s'alla cacher sous une planche que Dieu changea en maison: celui- „ là est le peré du peuple Suédois. L'autre, plus hardi, ne prit pas la fuite: „ c'est le pere des Lapons qui vivent encore en plein air." On voit que ce peuple préfere le pavillon étoilé des cieux à nos dômes superbes. S'il est commode d'habiter dans des palais, il est bien plus sûr de pouvoir braver impunément les injures de l'air. Vit-on plus longtems sous les toîts dorés des cours de l'Europe, que sous les tentes de la Laponie? Les transes de la crainte & de la jalousie, sont-elles moins funestes à la santé, que les frissons d'un hiver continuel? Où tout manque, le moindre bien est jouissance; où tout surabonde, le plaisir n'est que satiété. On a toujours des sens pour les premiers besoins; on n'en a plus pour des goûts épuisés. Le sort des Lapons est-il préférable au nôtre? Non, sans doute: mais ils n'ont pas à redouter la mort, dont tout nous aggrave les horreurs. Sçait-on si le géometre qui mesura le dégré du méridien à Tornéo, il y a plus de trente ans, ne souhaita pas, plus d'une fois, lorsqu'il étoit à la cour de Berlin, estimé d'un grand roi, à la tête d'une académie qu'il illustroit, s'il ne désira pas de se retrouver encore au milieu des sauvages Lapons?

De la langue Laponne.

Comme on ne peut mieux découvrir l'origine des Lapons, qu'à la trace de leur langue, on s'arrête à ce vestige. Il est vrai que ce fil est entortillé avec tant d'autres, qu'il est extrêmement pénible à démêler. Mais c'est ici que M. Hægstræm montre le plus de sagacité.

Description de la Laponie Suedoise.

La langue que parlent aujourd'hui les Lapons, dit-il, est un dialecte Finlandois, mêlé de Suédois & de Norvégien. „ Elle a une grande quantité de „ mots, dont je n'ai pu découvrir l'étymologie. Quelques-uns semblent être „ purement Suédois, mais leur dérivation est si analogue à l'idiome Lapon, „ que je doute si ce peuple ne les a pas prêtés, plutôt qu'empruntés.... A-„ t-il tiré cette langue des peuples voisins? Elle est trop fine & trop délica-„ te, pour qu'on la croie l'ouvrage de ceux qui la parlent." On la regardoit jadis comme une langue barbare & sauvage; mais après l'avoir étudiée, on a trouvé qu'elle étoit riche, agréable, & même douce & coulante pour ceux qui la possedent. „ J'avoue, quoique Suédois, dit M. Hægstræm, que „ ma langue naturelle est plus dure, plus grossiere, moins variée & moins fa-„ cile à prononcer."

Comme bien d'autres langues, même dérivées, celle des Lapons a plusieurs dialectes qui ne different que par la prononciation. Mais c'en est assez pour que deux Lapons ne s'entendent pas; quoiqu'ils parlent la même langue. Quelquefois dans ces dialectes, on trouve des mots différens pour exprimer une même chose, & différentes choses exprimées par le même mot. Cependant il y en a de communs à tous les dialectes. Il y a même tel dialecte de la langue Laponne, qui pourroit être généralement adopté de toute la nation. C'est de ce dialecte qu'il faudroit se servir pour instruire les Lapons dans le christianisme, & pour les former aux arts & aux sciences. L'auteur désireroit donc qu'on fît une bible Laponne, pour toute la Laponie, comme on a fait une bible Suédoise pour tout le royaume de Suede. Car, en fait de dogmes, dont la vérité n'est pas assez claire en elle-même, la multiplicité des versions doit être une source de disputes, de schismes & de sectes. Dans un état où l'on admettroit des bibles Latines, Allemandes, Danoises, Suédoises, Lapones & Finlandoises, il y auroit matiere à cinq ou six interprétations différentes du même texte. Autant de germes de dissention dans les familles.

M. Hægstræm prétend que la langue des Lapons a *été défrichée* par d'habiles grammairiens. Il cite entr'autres, Pierre Filstræm, *qui* a donné, en 1738, un dictionnaire Lapon; & Henri Ganander, *qui publia*, en 1743, une grammaire Laponne. L'un traite des dialectes de Pite & de Loule, province du nord, où il eut ordre de voyager; l'autre du dialecte de Torne, province où il avoit été pasteur. On trouve, en comparant leurs ouvrages, plus de conformité qu'il n'en paroît au premier aspect, entre ces divers dialectes. L'orthographe & la prononciation sont leur principale différence.

„ J'habite entre ces provinces, dit M. Hægstræm, & je me sers égale-„ ment de l'un & de l'autre dialecte. Cependant celui de Loule m'ayant paru „ le plus propre à être établi, comme langue générale, c'est le seul que j'ai „ employé. Scheffer le regardoit comme le plus grossier & le plus barbare. „ On pourroit dire, à plus juste titre, qu'il est le meilleur & le plus pur. Il „ n'est mêlé ni de Finlandois, comme celui du nord & de l'ouest; ni de Sué-„ dois, comme celui du sud. La province où on le parle, étant au milieu „ des autres, il peut être regardé comme un langage moyen. C'est le plus „ en usage, & le moins altéré." Au défaut de capitales, c'est au centre d'un

pays, que sa langue se conserve dans toute sa pureté. La Toscane en Italie, la Saxe en Allemagne, sont les provinces où les langues de ces deux grandes contrées se parlent avec le plus de choix & d'élégance. D'autres causes y ont contribué; mais la position de ces provinces intérieures, les préserve des idiotismes étrangers. Les invasions du dehors y ont causé moins de ravages de toute espece. Les Espagnols, les François, les Allemands, n'ont fait que passer en Toscane. Mais ils ont eu le tems de s'établir à Naples, à Milan. Aussi la langue Italienne y est-elle extrêmement corrompue. Le gouvernement de la Toscane est en des mains étrangeres; mais peu d'étrangers s'établissent à Florence, & ils ne sont pas assez nombreux, pour y changer, pour y altérer la langue nationale, embellie, perfectionnée & fixée, par l'heureux siecle du génie & de la liberté, qui se sont rencontrés à Florence, avant les jours de Machiavel. On ne peut finir ce paragraphe sur la langue Laponne, sans recueillir des observations que l'auteur a rejettées dans des notes, plus importantes souvent que son texte.

DESCRIPTION DE LA LAPONIE SUEDOISE.

Les verbes, dit-il, ont plus d'inflexion dans la langue Laponne, que dans aucune autre. *Laidet*, signifie conduire; *Laidegætel*, commencer à conduire; *Laidelet*, continuer à conduire; *Laideflet*, conduire un peu; *Laidetet*, faire conduire; *Laidetallet*, se faire conduire; *Laidetalet*, empêcher de conduire; *Laidanet*, être conduit de plein gré; *Laidanovet*, être conduit malgré soi, ou sans que l'on s'aide. On voit ici comment le changement, l'addition, ou la suppression, tantôt d'une syllabe, & tantôt d'une lettre, altere, étend, restreint, change, ou modifie le sens & l'emploi d'un même mot. Est-ce une richesse, est-ce une disette, propre aux langues sauvages? Comparez dans ce rapport la langue Laponne avec la Groenlandoise. (*)

Une autre remarque singuliere: „ les Lapons méridionaux appellent le nord, „ *Nuorta*; l'ouest *Alas*; le sud *Orjas*; l'est *Lule*, ou *Luksa*: tandis que les „ septentrionaux appellent le nord, *Alas*; l'ouest, *Orjas*; le sud, *Luksa*, & „ l'est, *Nuorta*." Cette différence provient de ce qu'ils donnent le nom d'*alas* à une chaîne de montagnes qui tourne au nord des Lapons septentrionaux, & fait face à l'ouest des méridionaux; & qui dirige les uns & les autres dans la connoissance des points cardinaux.

Il y a des permutations de lettres entre quelques provinces de la Laponie. Le *tk* employé dans les provinces du midi, devient *rk* dans celles du nord. Celles-ci emploient *rb*, où celles-là ne mettent que *b*. Rompre, qui s'exprime par *Betkanet*, au midi, se dit *Porganet*, au nord; *Ratket*, usité au sud pour signifier couper, se change en *Rarket*, au nord. Il est aisé de voir que la langue se hérisse, comme la terre, en approchant du pôle; & qu'elle s'adoucit comme le climat, en s'approchant du soleil. Dans le midi de la Laponie, ainsi qu'en plusieurs endroits de la Suede, la langue prend un *i* devant les mots qui commencent par une voyelle. *Iæno*, terre; *Ielet*, croître; *Iælo*, troupeau; ces mots usités au midi de la Laponie, sont les mêmes que *Œno*, *Œlet*, *Œlo*, employés au nord. Plusieurs mots usités au midi, prennent un augment, tantôt au commencement, tantôt à la fin, & tantôt au milieu. *Œl-*

(*) Voyez ci-dessus l'*Histoire du Groenland*, pag. 307 & suiv.

DESCRIPTION DE LA LAPONIE SUÉDOISE.

ma, homme, en passant du nord au midi, devient *Albmai*; *Eiue*, riviere, devient *Œdno*; *Bænje*, chien, devient au midi, *Pœdnak*. La permutation la plus fréquente des voyelles, est celle de l'*i* en *a*; celle de l'*oe* en *u* & en *ou*. Si l'on observoit les langues polies avec la même attention, on y trouveroit peut-être les mêmes différences: on les verroit se modifier comme les organes de la voix, & prendre un caractere de mollesse ou d'aspérité, selon l'influence des climats & des mœurs. C'est une belle étude que celle des langues, pour un philosophe qui suit toujours l'homme dans l'origine, les progrès & les vicissitudes du langage. Il le voit balbutier au berceau de la société; prendre un ton fort, & même dur à l'adolescence; polir ses mœurs & sa langue dans la maturité des empires; & s'énerver insensiblement dans son style & son langage, à mesure que le luxe & les arts brillans, mais corrupteurs, le menent vers la caducité. Rien ne hâte la décadence d'une langue, comme le mélange de mots qui lui sont étrangers.

„ La langue Suédoise a beaucoup perdu de sa pureté, dit M. Hægstræm, „ par les peines qu'on s'est données pour la soumettre aux regles des autres „ langues, en particulier de la latine, dont le génie est si différent. Elle est „ beaucoup plus corrompue que celle que le peuple parle dans les provinces, „ surtout dans la Northlande & la Bothnie occidentale, où peut-être elle a „ le plus de pureté & de ressemblance avec l'ancien-gothique."

Il est singulier, mais vrai, qu'une langue conserve sa pureté chez les peuples les moins civilisés. C'est que la pureté d'une langue barbare, est dans sa grossiéreté même. Sa rudesse est son caractere original. Il en est des langues du nord, comme de ses chênes & de ses sapins, qui dégenerent & s'énervent, transplantés dans un climat plus doux. Les mots & les arbres d'un pays de glaces, doivent être noueux, hérissés, peu de feuilles, des racines dures, des fruits âpres, une écorce ridée & raboteuse. En un mot, la nature ne se dément point. Avare, ou prodigue, elle l'est à tous égards, en productions, en idées, en expressions. Il faut qu'on sente dans le langage du Lapon, le grognement de l'ours qu'il entend hurler; comme on voit la dépouille de cet animal sur le corps de l'homme qui se roule avec lui dans la neige. Veut-on mêler une langue polie avec une langue sauvage, on les corrompt l'une & l'autre; & de cet alliage, sort un idiome hideux, aussi grotesque sans doute, que le seroit une Laponne chamarrée de parures à la mode françoise.

Toutes les langues s'alterent par le mélange, ou le commerce des peuples. La plupart de celles de l'Europe, composé monstrueux de la langue des Romains & de celle des Barbares, offrent un labyrinthe à l'esprit humain. Le code même de nos loix n'a rien de plus bizarre, ce code emprunté d'un peuple libre & défiguré par de féroces vainqueurs. On croit les voir, la hache à la main, mutiler tout ce qu'ils touchent, mais surtout les monumens du génie. La langue seule résistoit à leur caractere destructeur. Mais en tombant sur des oreilles dures, insensibles à l'harmonie, en passant par des gosiers rauques, elle perdit sa douceur, son aménité, son élégance. L'ignorance des conquérans, & l'esclavage des vaincus, ôterent sa majesté à cette langue qui commandoit aux nations. Elle tomba dans les fers & les entraves d'un peuple

qui n'osoit à peine parler, quand il n'avoit plus que des plaintes à faire entendre. Elle devint triste, muette, pauvre, dans les temples & les cloîtres, où elle se retira pour gémir. Elle y prit ce caractere d'abaissement & d'obscurité qui convient à une religion faite pour humilier les hommes, par ses dogmes & ses préceptes. Le monachisme acheva l'ouvrage des barbares; & sembla se faire un art de corrompre les termes, pour mieux confondre les idées. Altérée dans sa source & dans sa patrie, elle se défigura bien plus en s'éloignant de son berceau. Elle entra dans l'Allemagne, où les Romains ne l'avoient jamais portée. En y conservant le titre de langue sçavante, elle y prit le droit d'enseigner toute doctrine. Dès-lors elle fit mourir les langues vivantes, en les attachant à son propre cadavre; car la latinité des siecles barbares, n'étoit que le squelette de celle que l'orateur de Rome avoit éternisée. Quand elle voulut faire revivre ses élémens, elle hâta la ruine de celles qui lui servoient d'instrument & d'interprete. On apprit moins à polir sa propre langue, en l'aiguisant à celle des Romains, qu'à dénaturer le Latin, en le heurtant sans cesse contre des langues barbares. Cependant, comme c'étoit un art que de traduire alternativement une langue vivante en une langue morte, ou la langue morte en des langues vivantes; ce fut une science que de transporter les principes & la méthode d'une langue raisonnée, dans des langues que la nature & le hazard avoient formées sans art & sans méthode. De-là vint l'altération arrivée, dit M. Hægstræm, dans la langue Suédoise, qui n'étant elle-même qu'un idiome, ou un dialecte de l'Allemand, s'est en même tems éloignée du caractere original de sa naissance, & de la perfection de ses progrès, en se jettant dans une source étrangere qui s'infecte & se corrompt avec elle.....

DESCRIPTION DE LA LAPONIE SUÉDOISE.

„ Les Lapons furent de tout tems des hommes pasteurs, eux & leurs peres," dit le ministre de Ghelliware, appliquant à ce peuple du nord un texte que la Genese rapporte des patriarches du peuple Hébreu. C'est une manie dans la plupart des Chrétiens, de voir partout des Juifs, ou leurs descendans. Persécuteurs de cette race qu'ils font maudire du ciel, pour la proscrire sur la terre, ils en réverent autant les peres qu'ils en détestent les enfans. Etrange contradiction, qui fait en même tems la satyre de l'esprit & du cœur humain! Haine fraternelle & religieuse, également abominable devant Dieu, qui a créé les Juifs & les Chrétiens, & tous les hommes pour s'aimer! Heureux les Lapons qui ne connoissent que leurs rennes pour tout bien & toute société. Ces animaux ont des mœurs douces; ils sont d'un grand secours & d'une légere dépense; dans l'été vivant d'herbe & de feuillages qu'ils broutent sur la montagne; dans l'hiver, d'une mousse qu'ils découvrent sous la neige. Un odorat très-fin, ou la profondeur, ou la disposition des couches de neige, leur donnent la sagacité de pressentir cette mousse avant de la voir. Quand ils grattent dans un endroit, on est sûr d'y trouver la nourriture qu'ils cherchent. C'est là qu'il faut camper en hiver, pour faire vivre ces troupeaux qui nourrissent les hommes. Les rennes passent la rude saison en plein air, rassemblés par les neiges qui les environnent, & par la crainte des loups qui les cherchent. Apprivoisés & familiers, ils ne s'éloignent gueres de la cabane du pasteur, ou du maître qui les veille. On les voit souvent courir autour de sa

Des moyens de subsistance des Lapons.

Description de la Laponie Suedoise.

tente portative ; & le chemin qu'ils fraient, y forme une enceinte revêtue d'une palissade de neige. Pour les garantir des loups, les bergers ont des chiens qui aboyent après l'ennemi, qui empêchent le troupeau de s'écarter. A l'éveil de la sentinelle, les Lapons courent sur leurs patins, & poursuivent le loup avec un arc de bois, dont ils tirent très-juste.

C'est en été surtout qu'il faut garder les rennes, parce qu'ils s'égarent dans les bois & les montagnes, trouvant partout de la verdure à brouter. Aussi les Lapons ont-ils soin de les tenir, durant la belle saison, dans des isles, où sont de grands lacs qui fournissent de l'herbe au troupeau, du poisson au berger. Chaque pasteur connoît ses rennes, quoique les troupeaux se mêlent. Mais pour ne pas s'y tromper, ou pour éviter les différends, chaque Lapon met une marque particuliere à ses rennes, comme à ses meubles, que ces animaux errans sont obligés de transporter continuellement d'une habitation & d'un canton dans un autre. Mais on n'attache point cette marque aux cornes des rennes, comme le prétend Scheffer. Ces cornes poussent & changent tous les ans ; une infinité d'accidens peuvent les faire tomber. On met donc ces marques aux oreilles. Pour mieux connoître & compter son troupeau, le Lapon le divise en classes, distinguées par l'âge & par le nom qui varie selon les années.

Noms des rennes.

Le nom générique des rennes est *Pœlso*. Les mâles s'appellent *Arjes* ; les femelles, *Ningeles* ; les petits, *Mese*. Quand ils ont un an, les mâles se nomment, *Kiærmak* ; après deux ans, *Warrek* ; après trois, *Wobbée*. Alors on châtre ceux qu'on veut manger. Les hongres s'appellent *Herken*, & les autres *Sarves*. Au dessus de quatre ans, ils s'appellent, (châtrés, ou non) *Kaddotous* ; au-dessus de cinq, *Kœsetas* ; après six ans, *Makanas* ; après sept, *Namma-lappo*. Les rennes de traîneau s'appellent *Ronkio* ; les rennes de charge, *Raido-herke*. Une femelle au-dessus de deux ans, se nomme *Woignial* ; au-dessus de trois, *Woignia-rodno* ; & le reste de la vie, *Alto*. Le troupeau entier s'appelle *Œlo*. Tous ces noms marquent autant de classes séparées. Les Lapons sçavent combien ils ont de rennes dans chaque classe, & les comptent sans se tromper, quoique ces animaux courent pêle-mêle.

Il y a des troupeaux de mille, de deux ou trois mille rennes. Un district contiendra quelquefois jusqu'à trente mille rennes. Chacun de ces animaux rapporte un écu de profit. C'est donc une assez grande richesse ; mais cette richesse est fragile. Un troupeau de mille rennes, en fort peu de tems peut être réduit à rien. Les loups affamés, dans l'hiver, se rassemblent pour le carnage. „ J'ai vu des Lapons, dit M. Hægstrœm, perdre cinquante rennes „ dans une nuit." Mais comme on donne la chasse aux loups, ils ne sont pas le plus grand fléau des troupeaux. „ Les rennes sont fort sujets à des maladies contagieuses, qui les font périr promptement. Il y a quelques années „ qu'une épidémie attaqua les troupeaux de *Sockiock*, dans la province de Loule & de cent Lapons sujets à la taxe, il y en eut à peine dix qui conserverent „ leurs rennes. La plupart en acheterent d'autres ; mais la même maladie les „ leur emporta l'année suivante. Ceux qui n'eurent pas assez de bien pour „ un troisieme troupeau, furent réduits à la mendicité."

Quand

QUAND les premieres neiges de l'automne se glacent, & se couvrent, en cet état, de nouvelles neiges, les rennes qui ne peuvent percer la croute de glace qui couvre leur mousse, sont forcés de manger la mousse des sapins, qui les nourrit mal, & ils dépérissent. Quelquefois ces animaux domestiques suivent les rennes sauvages qui errent dans les bois par troupes nombreuses, & les Lapons voient ainsi leurs troupeaux débauchés, se dépeupler insensiblement, comme les colons de l'Amérique perdent leurs habitations, par la désertion des Negres. Cependant, quoique les rennes ne soient pas aussi maltraités que les Negres, ceux qui se sont échappés, sont plus difficiles à attraper que les autres, sans doute parce qu'ils se souviennent de leur esclavage, dont ils portent la marque à l'oreille. DESCRIPTION DE LA LAPONIE SUÉDOISE.

LES rennes sont la principale nourriture des Lapons. Il n'y a gueres de famille qui ne consomme au moins un renne par semaine; c'est encore peu de chose. Ils vivroient mal, si les femelles de leurs troupeaux ne leur fournissoient pas du lait, qu'ils boivent, ou dont ils font des fromages. Ce lait est pour eux d'une ressource infinie. Aigre ou doux, frais ou cuit, ils le prennent de plusieurs façons, le mêlent dans presque tous leurs mets. Ils en font cailler dans des vessies de renne, ou dans des barils de six à sept pots, dans des tasses de bois, ou d'autres vases de toute grandeur, où il se glace. Ce lait glacé est le meilleur, parce qu'étant tiré en automne, le froid, qui survient, le glace avant qu'il s'aigrisse. Quand il n'est pas récemment tiré, ils le brisent avec une hache, & le mangent comme des glaces à la crême; quand il est frais, ils le font dégeler. Leur fromage se brise à coups de hache, ou de marteau. Un de leurs mets exquis, est un mélange de lait, de fromage & de sang de renne, conservé dans des peaux ou vessies. On en fait cuire dans l'eau, avec de la graisse qui en releve le goût. Les Lapons mangent des rennes.

LE laitage des rennes fait subsister les Lapons les plus pauvres. Ceux qui ont quelque aisance, en mangent la chair, & les plus riches n'en veulent que certaines parties, & surtout la langue. Les Lapons des montagnes vivent de lait & de chair de renne; ceux des bois & des rivieres, ajoutent à la viande du poisson sec. Il est tel quelquefois, qu'on le réduit en poussiere, & que mêlé avec de l'écorce de sapin séchée & pulvérisée, on en fait une sorte de bouillie & de pâte, qui sert de pain. Il y a du poisson, sec ou frais, qu'on fait rôtir avec des broches de bois. „Scheffer en a douté, dit M. Hægstræm; „ mais j'en ai goûté, ces poissons rôtis sont très-bons." Ils vivent du laitage de ces animaux.

LES Lapons mangent aussi des oiseaux, des castors, de l'ours; mais point de chien, de renard, ni de loup. Ce seroit, disent-ils, une action contre nature; sans doute parce que ces animaux ne sont pas aussi bons à manger que les autres. Dans la disette, ce n'est plus un crime, & l'on mange de tout, même de la chair de cheval. Ils donneront quelquefois des rennes vivans, pour des chevaux morts; parce que la chair de cheval est cinq ou six fois plus pesante que celle du renne. Il est vrai que les Suédois établis en Laponie les y encouragent par leur exemple, réduits à manger leurs chevaux dans les saisons rigoureuses. Mais la plupart des Lapons ignorent jusqu'au nom du cheval, trop étranger à leur pays pour y être connu. Ceux qui commercent avec les Norvégiens, en tirent quelquefois des vaches & des moutons. Ces

DESCRIPTION DE LA LAPONIE SUEDOISE.

animaux suivent les troupeaux de rennes en été. Mais aux premieres neiges, on les tue, on les mange, parce qu'on n'a point de fourrage pour les nourrir en hiver.

TOUS ces alimens ne demandent point une sçavante cuisine. Aussi les Lapons ne connoissent gueres cet art si recherché chez les peuples polis. Ce ne sont point les femmes qu'on charge de ce soin; soit qu'on veuille leur en épargner la peine, parce qu'elles sont assez occupées de la nourriture, ou de l'éducation de leurs enfans; soit qu'on redoute, par une sorte de superstition, ou de délicatesse, le tems de leurs impuretés périodiques. C'est le pere de famille qui trait le troupeau, qui tue les rennes, qui prépare les viandes & qui les distribue.

Cuisine des Lapons.

ON met d'abord la viande dans une marmite, pour en faire une sorte de bouillon; ensuite on prend une partie de cette viande, pour la rôtir ou la griller. Mais quand la soupe est prête, le pere de famille tire la viande ou le poisson de la marmite, avec une fourchette à trois dents, dont M. Hægstræm trouve le modele dans la bible; comme si les Hébreux n'avoient été que le premier peuple sauvage du monde. Le distributeur examine chaque morceau de viande, avec une attention scrupuleuse, mettant du mystere & de la superstition dans le partage qu'il en doit faire. Tel morceau, telle partie, du devant ou du derriere, appartient à une personne de tel âge, de tel sexe, de tel état. Il faut qu'il y ait de l'analogie entre les alimens & les consommateurs. Au reste, ces scrupules en valent bien d'autres. Quand les morceaux ont été bien pesés, non à la balance du sanctuaire, mais au poids de la superstition, on les met dans un plat fait de gros drap, ou d'écorce de sapin tressée en corbeille; car les Lapons ne mangent pas par terre, comme les Groenlandois & les Kamtschadales. En voyage, au lieu de nappe, ils ont des gants. Ceux qui doivent manger au plat, s'asseoient autour de la table, & les autres à l'écart, mangent leur portion dans une assiette de bois. Chacun prend le morceau le plus près de lui, trempe sa viande dans la graisse écumée de la marmite, qui sert de sausse, & quand on a mangé la viande, on puise, avec des tasses, du bouillon dans la marmite.

Leur boisson.

LA boisson commune des Lapons, est de l'eau pure, qu'on puise avec un petit vase, ou qu'on prend dans le creux de la main. Elle est communément dans un chaudron, à l'entrée des cabanes. *Scheffer* est étonné qu'en Laponie on ait souvent besoin de fondre de la neige pour boire de l'eau; „ mais „ de plusieurs Lapons que j'ai visités en hiver, dit M. Hægstræm, je n'en ai „ vu que deux à portée d'avoir de l'eau courante. " Ceux-même qui sont campés auprès d'un lac, ou d'une riviere, aiment mieux la neige qu'ils ont fondue, que de faire des trous dans la glace pour avoir de l'eau. Ne fût-elle éloignée que de cent pas, il leur est plus aisé de prendre de la neige autour de leurs cabanes, que d'aller chercher sur des traîneaux, de l'eau qui est toute en glace avant d'arriver à leur tente.

LES Lapons riches boivent quelquefois de la biere de Suede; mais elle n'est pas assez fumeuse à leur gré; l'ivresse n'en est pas assez durable. „ Il „ y a quelques années qu'on leur apporta des vins de France; ils les trouvé„ rent très bons, mais trop chers." Le brandevin fait leurs délices. Tant qu'ils l'acheterent à un prix médiocre, ce fut l'âge d'or en Laponie; mais il n'a pas duré. Les Suédois eurent ordre de ne pas en vendre aux Lapons,

„ & cette défense est très-sage, dit M. Hægstræm; car les instructions de la „ religion ont été sans fruit, tant qu'on a permis d'apporter du brandevin aux „ Lapons. Les églises étoient entourées de marchands d'eau-de-vie, & les „ Lapons en buvoient tant, soit à l'entrée ou au sortir de l'église, qu'il n'y „ avoit gueres de place dans leur esprit pour la doctrine du Christianisme."

DESCRIPTION DE LA LAPONIE SUÉDOISE.

---

§. II.

Habillemens, habitations, voitures, arts, occupations & mœurs des Lapons. Leurs idolâtrie, magie & superstition.

AVANT de parler des vêtemens des Lapons, M. Hægstræm parle de leur stature. Il semble qu'il prenne la mesure de leur taille, pour les habiller. Mais c'est que ce bon pasteur a toujours dans l'esprit, de faire l'apologie de ses paroissiens, ou du moins de leur nation. Scheffer attribue au froid la petitesse & la stérilité des Lapons. Mais on oppose à Scheffer & à Regnard l'autorité de la Motraye, qui presque toujours a vu les Lapons d'une taille moyenne, & souvent au-dessus. M. Hægstræm en a vu dans quelques provinces, plusieurs qui étoient hauts de cinq pieds six pouces. „ Ils ne paroissent moins grands, dit-il, que parce qu'ils n'ont jamais de talons, & qu'ils „ s'habituent à marcher le dos voûté & la tête baissée." N'est-ce pas la forme de leurs cabanes, très-basses, qui leur donne cette habitude?

ON a dit qu'ils étoient difformes: mais c'est qu'on a jugé, dans ce pays-là comme ailleurs, de l'homme par son habit. On les a pris pour les ours, dont ils portoient la dépouille. Leur couleur basanée n'est que l'effet de la fumée. Le fond de leur teint est communément fort blanc. Leurs femmes sont d'une figure agréable. „ Des cheveux noirs, des joues basses, le „ visage large, le menton pointu, sont les traits communs aux deux sexes." Les hommes ont peu de barbe, & la taille épaisse; cependant ils sont légers à la course: mais cette agilité, qui n'est pas extraordinaire, ils la doivent moins à la nature, qu'à l'exercice. La chasse & les voyages les endurcissent aux fatigues, aux rigueurs des saisons.

LES Lapons, hommes & femmes, sont, en hiver, vêtus de fourrures. Ce sont des peaux de rennes. Celles des vieux animaux sont les plus communes & les moins cheres, quoique les plus durables. Celles des jeunes rennes qu'on tue au mois d'Août, sont d'un noir extrême & les plus belles. On les réserve pour le commerce, pour les gens riches, ou pour les jours de fête. Ces fourrures sont taillées en longues robes à l'orientale, fermées par-devant. Sous cette robe, qui a le poil en-dehors, on porte une autre fourrure plus commune, avec le poil en-dedans. Ces robes sont serrées contre le corps, avec une ceinture qui forme une des principales parures des Lapons. Elles sont faites d'une large courroie, ornées de plaques d'étaim. On y attache une bourse brodée en étaim, où l'on met son argent & son tabac. On y suspend un coûteau, des ciseaux, des chaînes de laiton. Est-on riche? la ceinture est ornée de plaques d'argent, de feuillages dorés, de chaînes ou d'anneaux ouvragés.

Vêtemens.

DESCRIPTION DE LA LAPONIE SUÉDOISE.

Les hommes ont des culottes de peau de chamois, auxquelles sont cousues des bottines de peaux de renne. Sous ces bottines, ils ont quelquefois des bas de gros drap. Les femmes ont des culottes en hiver; en été, seulement des bas ou des bottines, qui vont s'attacher aux souliers avec des courroies ou des rubans. Les souliers d'hiver, sont faits de peaux de renne mâle, qui sont les plus fortes & les plus cheres. Ces souliers, au défaut de bas, sont remplis d'un foin qu'on prépare & qu'on assouplit comme du lin.

Chaussure.

Coëffure.

Les bonnets des hommes sont communément ronds & bordés de fourrure; ceux des femmes sont de drap rouge, & ressemblent aux chapiteaux des alambics où l'on distille l'eau-de-vie. La forme de ces bonnets, varie dans chaque province, & même d'un village à l'autre. Les femmes ont des capotes cousues sous le menton, qui s'ouvrent par le haut, de façon qu'il faut les tirer sur le front, pour se couvrir une partie du visage. Ces capotes s'abattent sur le dos, les épaules & la gorge. On a des gants de chamois pour l'été; de renne, pour l'hiver. Ceux-ci sont remplis de foin, ou doublés de fourrure. On a des colliers de queue d'écureuil, de peau de loup ou d'ours, & quelquefois de martre.

Lits.

Les Lapons ont aussi des lits, de peaux ou de laine, comme leurs habits. Sur des feuillages de bouleau, dont ils ont jonché tout le sol de leur tente, ils étendent une ou plusieurs peaux de rennes, selon leur richesse & leur mollesse. Couchés sur ces lits, ils se couvrent de peaux de moutons achetés en Norvege; & par-dessus ces peaux, ils mettent une couverture de grosse laine, quelquefois de pieces de drap, bleu ou rouge. Des fourrures leur servent d'oreillers. A voir toutes les pelleteries qu'il faut aux sauvages, on diroit qu'ils sont plus sanguinaires que les peuples policés. Ceux-ci emploient le lin, la soie & le coton, pour se vêtir; ils s'habillent plus de végétaux que de substances animales. Mais s'ils prodiguent moins d'animaux à leurs parures, ils n'y épargnent gueres la vie & le sang des hommes. Si l'on pensoit à ce que coûte de travaux, de périls, de guerres & de carnage, un seul des diamans d'une couronne, peut-être seroit-on moins tenté d'en *envier* l'éclat. Mais l'inquiétude de l'Europe a pris son cours vers le commerce & le luxe; on n'en reviendra qu'épuisé d'efforts, soit en cruautés, soit en jouissances; qu'en ramenant peut-être sur soi-même la destruction, l'esclavage & tous les maux qu'on est allé porter dans des climats étrangers.

Les Lapons sont heureusement à l'abri de ces invasions. La rigueur de leur climat, la pauvreté de leur sol, les gardent, du moins en partie, contre l'avidité des Européens. Du moins, on aura toujours beaucoup de peine à les assujettir, parce qu'ils sont errans & n'ont pas d'habitation fixe. Tel est le sort de tous les peuples pasteurs. S'ils menent leurs troupeaux, on peut dire aussi que leurs troupeaux les menent. C'est ce qu'on voit, surtout dans les pays froids & stériles, où il faut un grand terrein pour nourrir un petit troupeau. Des Lapons qui possedent plus de pays que n'en ont plusieurs princes d'Allemagne, sont encore fort pauvres. Leurs rennes empêcheront toujours qu'ils n'aient des terres en propre, ou des demeures fixes; & ce sera peut-être le vrai bonheur de ces peuples, de ne point connoître ces bornes & ces limites, qu'il faut sans cesse teindre de sang, pour les faire respecter. Les

Description de la Laponie Suédoise.

Lapons reste à peine quinze jours dans le même endroit. Aux approches du printems, la plupart se transportent, avec leur famille, à vingt ou trente milles dans la montagne. Ce n'est pas, comme on l'a cru, pour se garantir des mouches: car ces insectes y sont en plus grand nombre, quoique cependant moins incommodes sur les hauteurs, où l'air & le vent sont plus forts & plus frais. Un sçavant d'Allemagne a proposé, pour garantir les troupeaux de cette incommodité, de les frotter d'un certain baume, dont les Lapons, dit-il, font usage pour se préserver eux-mêmes des insectes. Mais M. Hœgstrœm prétend que ce baume seroit plus propre à attirer les mouches, qu'à les éloigner, & qu'il est d'ailleurs trop cher pour devenir si commun. Les Lapons de montagne ne s'en servent point pour eux-mêmes; & les rennes souffrent rarement assez de ces piqûres d'insectes, pour en périr, ou pour que leur peau en soit endommagée. Obligés de payer en hiver le séjour de la plaine aux propriétaires des terres, les pasteurs vont, dès le printems, errer dans les montagnes, au prix d'un léger tribut que leve la couronne de Suede. Tout les y attire, & surtout l'herbe que les rennes y trouvent en abondance, avec un air plus sain. Le manque de bois qui rendroit ce séjour insupportable en hiver, est un avantage en été, pour mieux garder les troupeaux. Mais dans toutes les saisons, ils n'ont gueres que des stations, où ils campent, & point de domiciles. En hiver, ils ne trouvent nulle part assez de mousse pour la subsistance des rennes. Aussi, dès qu'ils descendent en automne, de la montagne, vers la mer occidentale, ils commencent par tuer une partie de leurs rennes, moins encore dans la nécessité de faire des provisions, que pour empêcher ces animaux de mourir de faim. Ils ont des endroits marqués pour cette sorte de boucherie. Ils en ont surtout pour la saison où les rennes mettent bas: bergers & troupeaux, tout s'y rend; mais pour un tems. Il faut toujours errer autour des ruisseaux & des rivieres qui fournissent du poisson, ou des oiseaux. Les pêcheurs vont de lac en lac, dans la saison du frai, qui n'arrive pas en même tems dans tous les lacs. En vain Charles XI, roi de Suede, ordonna, pour fixer les Lapons, qu'on assignât à chaque famille des cantons limités; il ne put les forcer d'y rester, chassés qu'ils étoient par la faim, attirés par l'appât de la pêche, entraînés par leurs rennes. Ces animaux non-seulement ont besoin de mousse, mais en cherchent toujours de nouvelle. Dès qu'ils ont brouté dans un endroit, s'ils le quittent, ils n'y reviennent plus, & vont gratter dans un autre, où la neige intacte n'a pas encore été foulée. Comme la mousse croît & meurit avec lenteur, il semble qu'ils en réservent une partie, pour y venir paître l'année suivante. Ils prennent, à l'égard de la mousse, les précautions que les hommes observent dans la coupe des forêts, qui se fait par cantons, & successivement d'année en année. La mousse & les bois ont ainsi le tems de se renouveller, & de reverdir, pour les besoins des hommes & des animaux. La nature est admirable partout. Elle donne un instinct & une expérience, à tout ce qui doit vivre. Les rennes ne manquent ni de l'un, ni de l'autre, qui ne sont que la même chose. Dès que la neige commence à durcir sous leurs pieds, sans doute, parce qu'il n'en tombe plus de nouvelle, ces animaux pressentent le printems, & guident d'eux-mêmes leurs bergers à la montagne, en prenant les devans, sans attendre qu'on les y mene.

DESCRIPTION DE LA LAPONIE SUÉDOISE.

Ils marchent, il faut les suivre. „ Il y a quelques années, dit M. Hægstræm, „ que des Lapons étant allés à la foire de Janvier, les neiges durcirent tout-„ à-coup, comme au printems. Les rennes s'imaginant être arrivés à cette „ saison, prirent seuls le chemin de la montagne. Quand les maîtres du trou-„ peau furent revenus, ils eurent la peine de l'aller chercher à leur canton „ de l'été." Les rennes des Lapons pêcheurs qui habitent toujours dans les bois, y restent avec leurs maîtres. Mais si les Lapons de la plaine venant à perdre leurs troupeaux, achetent d'autres rennes à des montagnards, ils devien-nent Lapons de montagne.

Tentes des Lapons.

De ce genre de vie, dépend la forme & la construction des habitations. Obligés d'errer, les Lapons n'ont que des tentes faciles à transplanter. Elles sont composées de longs pieux enfoncés dans la terre, & attachés en haut, de façon qu'il reste une ouverture pour la fumée du feu qui se fait au milieu de la tente. „ Toute la tente, dit M. Hægstræm, a la figure d'une pyramide „ tronquée, dont la base a environ deux toises de diametre, & seize ou „ vingt côtés. La hauteur perpendiculaire est ordinairement d'une toise, & „ quelquefois d'un peu plus." Ces pieux, dit la Motraye, sont ceints de branches liées autour. Ces tentes sont revêtues d'un gros drap, que M. Hægstræm nomme en Suédois *Walmar*; & que la Motraye désigne sous le nom de *Rana*. Ce voyageur François, décrivant une de ces tentes, dit que sur l'ouverture „ régnoit une espece de pare-neige, consistant en des branches „ entrelacées dans un quarré long d'environ une brasse, large d'une demie, „ un peu convexe, couvert de la même étoffe de rana, & attaché au bout „ d'une longue perche, qu'on plante en terre, & qu'on oppose au vent & à „ la neige, dans le besoin. L'entrée de cette tente, dit-il, n'étoit qu'un in-„ tervalle ménagé entre deux pieux de l'édifice. La porte étoit une espece „ de claye faite de branches entrelacées & couverte de rana, comme le reste." Leur foyer est au milieu de la tente, & ils l'entourent de pierres, pour empê-cher le feu de s'étendre. Dans l'ouverture, où passe la fumée, ils suspendent des chaînes de fer, comme une espece de crémaillere, pour y attacher leurs marmites. Autour, & au dehors de la tente, ils mettent leurs provisions & leurs ustensiles, leurs traîneaux & leurs harnois d'attelage, dans un endroit en-touré de poteaux & de troncs d'arbres, afin que leurs rennes & leurs chiens n'y fassent aucun dégât. Au dedans de la tente, ils étendent leurs habits le long des parois, pour empêcher le froid d'y pénétrer. Ces tentes contien-nent jusqu'à vingt personnes. On n'y voit ni chaises, ni bancs. On s'asseoit à terre; les juges même préferent de siéger par terre, à la commodité d'être assis sur un banc devant une table. Le pere de famille occupe la premiere place à l'un des côtés du foyer, sa femme auprès de lui. S'il survient un étranger, ils le placent entr'eux deux. Les enfans mâles sont de l'autre côté du foyer, vis à vis de leur pere & de leur mere; les filles & les domestiques auprès de la porte. Là, campés auprès d'un bois de sapin, dont ils brûlent les branchages, qui se renouvellent chaque année, ils passent les jours de l'hi-ver à discourir devant un feu continuel, avec beaucoup d'enjouement, pour peu qu'ils aient d'aisance. „ Il semble, dit la Motraye, que ces déserts re-„ culés, les rochers, les bois, & les neiges entre lesquels ces peuples

„ habitent, soient inaccessibles aux chagrins, aux craintes & aux maladies." DESCRIPTION DE LA LAPONIE SUÉDOISE.

CEPENDANT il arrive quelquefois qu'un tourbillon enleve la tente, & laisse les Lapons exposés à périr de froid, ou même à être écrasés par la chûte des arbres qu'il renverse. „ Il y a quelques années, dit M. Hægstræm, „ qu'un ministre étant allé visiter un Lapon dans sa demeure, le trouva sans „ tente. Elle avoit été enlevée par le vent.... Ce Lapon & sa femme „ étoient comme emprisonnés par la neige." Mais ces sortes d'acccidens sont rares. On ne les éprouve que sur des endroits élevés, où l'on se place quelquefois pour être moins incommodé de la fumée, & pour garder plus aisément ses rennes. Quand les perches qui soutiennent les tentes, ont eu le tems de se glacer dans la terre, où elles sont enfoncées, le vent ne peut gueres enlever ces toîts amovibles.

SCHEFFER prétend que les Lapons pêcheurs, pour éviter la peine de transporter leurs maisons, bâtissent des cabanes au bord des lacs, avec des planches & du gazon. Mais j'ai toujours vu, dit M. Hægstræm, ces sortes de Lapons, qui étoient assez riches pour avoir du drap, habiter sous des tentes, comme les autres. Quelques-uns obligés de coucher auprès des lacs où ils pêchent, ont çà & là des cabanes, où ils séjournent loin de leurs habitations. Mais ces cabanes, faites de gazon ou de branches d'arbres, sont toujours fort mal construites, & l'on n'y est gueres mieux à l'abri que sous des arbres.

LES rennes tiennent lieu de chevaux aux Lapons; mais ils sont plus propres à traîner qu'à porter. Un renne ne pouvant traîner que des fardeaux d'un poids médiocre, il faut que le traîneau soit léger. Les meilleurs traîneaux de voyage ont cinq pieds de long. Traîneaux.

LES harnois des rennes, sont de larges sangles de drap, attachées sur le dos; un collier d'un cuir blanc & souple, qui ne peut leur blesser le cou; des rênes, ou brides, passées autour de la tête, & non liées aux cornes, comme l'a cru M. de Maupertuis; un mors d'un cuir épais. Les traîneaux n'ayant ni timon, ni brancard, on y a substitué une courroie qui, passant sous le ventre du renne, va s'attacher au *Kæsas*, ou collier de l'animal.

CET équipage est très-leste, & va d'une vîtesse qu'aucune autre n'égale. Cependant M. Hægstræm n'affirme point, comme quelques auteurs, que les rennes font cinquante milles par jour avec ces traîneaux. C'est bien assez de douze à seize milles de Suede, en dix heures de tems, comme l'a dit Scheffer; encore ne les feroit-on point sans relais. Quoiqu'un renne puisse courir sept milles sans s'arrêter un instant, il ne résisteroit pas longtems à une plus longue course. „ Enfin, dit notre auteur, je ne crois pas qu'on puisse „ en de bons chemins, faire plus d'un mille par heure avec les rennes qu'on „ employe pour les longs voyages." Lorsqu'il a tombé beaucoup de neige, les Lapons atteignent souvent les rennes sauvages à la course; on peut juger par-là de la lenteur des rennes domestiques, qui ont à traîner des bagages pesans.

QUOIQUE les rennes soient mutins, & se jettent, par terre, en frappant de la tête & des cornes contre les arbres, lorsqu'ils sont excédés de la pesanteur de leur fardeau; cependant il est rare qu'ils maltraitent le voyageur à coups de pied, comme on l'a dit, & qu'ils l'obligent à se cacher sous le traîneau. Entre mille rennes, à peine un seul aura-t-il ce défaut. Le plus

Description de la Laponie Suédoise.

grand risque est, qu'un homme lié dans ces traîneaux, soit emporté par un renne sauvage, au travers des bois & des montagnes. Mais pour l'ordinaire, on peut arrêter son renne dans sa course la plus rapide.

Les voyages se font à peu de frais; un renne trouve presque partout à se nourrir de la mousse qu'il a sous ses pieds. Le voyageur, bien habillé, n'attend pas un toît pour se reposer. Il passe la nuit à l'air, auprès d'un feu qu'il allume en chemin. Il joint ensemble par leurs branches, deux sapins élevés. Il y met le feu. Ces deux arbres ne brûlent point par le pied qui est dans la neige, mais ils restent vingt-quatre heures embrasés, jusqu'à ce qu'ils soient en cendres.

Quand les Lapons changent d'habitation avec leurs troupeaux & leurs bagages, leur marche est très-lente. Les rennes ne suivent point d'eux-mêmes, comme l'a dit Scheffer. On les attache par la bride, ou le licol, au traîneau qui les précede. Un seul homme en mene ainsi, depuis six jusqu'à douze. Si le chemin est mauvais, l'homme marche devant, avec ses patins aux pieds, tenant par la bride le premier renne, qui tire le traîneau vuide. Ensuite viennent les traîneaux les moins chargés. Après cette file de rennes qui guide le Lapon, sa femme en mene une seconde file; chaque personne de la famille en conduit de même une file, excepté les gens chargés de conduire le troupeau entier, qui vont tantôt devant les bagages, tantôt sur les côtés. „J'ai toujours été placé, dit M. Hægstræm, entre la premiere & la se„conde file de rennes. J'ignore si cette place est donnée aux étrangers par „honneur, ou par esprit de superstition."

Olaus Magnus, archevêque d'Upsal, a dit que les Lapons montoient leurs rennes, comme des chevaux. Il a fait graver un Lapon assis en selle sur un renne, & tenant une bride, à la façon de nos cavaliers. Les femmes, ajoute-t-il, montent aussi des rennes, avec des fourrures d'hermine & de zibeline. Mais cet usage actuellement est inconnu dans la Laponie, ainsi que celui d'atteler des rennes à des charettes. Ces animaux ne sont employés que dans les voyages; c'est presque toujours à transporter les hommes & leur bagage sur des traîneaux.

Bateaux.

Outre ces sortes de voitures, les Lapons pêcheurs ont encore des especes de barques ou de bateaux, pour voyager sur les lacs & les rivieres. Ils les construisent de planches fort minces, exactement jointes, & liées avec des racines d'arbres, ou des cordes de chanvre, sans chevilles, ni clous. Les bateaux sont si légers, qu'un pêcheur peut les charger sur son dos, avec le gouvernail & les rames, sans compter son sac de provisions. Il y en a qui les font porter à leurs chiens, même avec leurs fusils.

C'est dans ces frêles esquifs que les Lapons remontent les cataractes avec une adresse étonnante; sans doute à l'aide de cordes que tirent des gens qui sont à terre: car l'auteur n'explique point la maniere de remonter une cataracte. Quant à la descente, „j'ai vû quelquefois, dit-il, cinq ou six personnes, „dans une de ces petites barques, descendre hardiment ces chûtes, où leur „vie ne dépend que d'un coup de rame, & s'engager en des tourbillons où je „les perdois souvent de vue, & même assez longtems."

Scheffer cite des écrivains qui prétendent que les Lapons vont nuds dans

dans ces barques, pour se sauver à la nage, avec leurs marchandises, en cas de danger. „J'ignore, dit M. Hœgstræm, si cet usage est connu dans quel„ ques pays de la Laponie; mais il ne l'est pas dans ceux où j'ai habité. D'ail„ leurs il est rare que les Lapons sçachent nager. Ils n'en ont gueres besoin."

DESCRIPTION DE LA LAPONIE SUEDOISE.

Dans les provinces du nord, il y a des barques de huit ou dix pieds de long. On les tire avec des cordes, contre le courant; ou deux hommes les poussent avec de grandes perches, l'un à l'avant, l'autre à l'arriere du bateau. Quand les eaux sont entremêlées de rochers, ils mettent leur barque à terre, & la traînent avec des cordes, ou la poussent avec des perches jusqu'au haut des cascades. S'agit-il de les descendre, on rame de toutes ses forces. Plus l'effort des rames est vigoureux; plus la barque va vîte, & se dirige facilement. Au milieu de ces dangers & de ces travaux, le Lapon vit content, ignoré du reste des humains qu'il a le bonheur de ne pas connoître. Ses courses font le charme de sa vie errante: il n'est pas attaché par la servitude à un sol, qui, fertile pour un maître oisif, est ingrat pour le colon; il n'est pas, comme un serf de Pologne, condamné à remuer continuellement une terre qu'il maudit, à périr lentement dans le champ qu'il engraisse de sa substance. Le Lapon habite une terre aride; mais il en change à son gré. Il n'a pour société que des rennes; mais il aime mieux vivre en paix avec ces animaux, que d'obéir à d'autres hommes.

Arts, occupations, usages & mœurs des Lapons.

On peut juger des arts d'un peuple, par ses besoins & ses moyens. Plus une nation est sédentaire, plus ses occupations sont multipliées; mais, lorsque sans terres, sans propriété, sans culture & sans domicile, elle est obligée d'errer avec des troupeaux qu'elle ne nourrit pas & qui la nourrissent, elle doit avoir très-peu d'arts; ses facultés intellectuelles sont bornées par ses ressources physiques; elle ne sçauroit avoir d'invention, sans imagination & sans objet. Vivre de peu c'est toute la science.

Les Lapons font eux-mêmes tous les instrumens & les meubles qui leur sont nécessaires. Mais, quand on change deux ou trois fois par an, de demeure & de canton, on ne doit pas avoir un grand ménage à transporter. Leur premiere arme est l'arc; simple, sans poignée, sans mire, d'environ une toise de longueur. Ces arcs sont de bois, & ne servent qu'à tirer des écureuils & des oiseaux de riviere. Ils font des corbeilles de toute espece, avec des racines d'arbrisseaux. Elles sont si bien tissues, & si serrées, dit la Motraye, qu'on y pourroit mettre de l'eau, sans qu'elle s'écoulât. Ils sçavent faire des boëtes & de petits coffres; des cueilleres de corne; des moules pour couler des ustensiles d'étaim. Les Laponnes font du fil d'étaim avec autant d'adresse, que si elles avoient appris cet art dans les meilleures fabriques. Elles ont pour le tirer, une filiere, faite d'os de renne. Elles ornent de ce fil leurs ceintures, leurs habits, les harnois des attelages, & même des tabatieres qui sont fort connues dans tout le nord. Les cordes, faites de l'écorce des racines d'arbre; le fil qu'on tire des nerfs de renne, sont des ouvrages d'un travail très-délié. Il n'est point de Laponne qui ne sçache apprêter toute sorte de peaux, pour en faire tous les vêtemens d'usage, soit robes, habits, bonnets, gants, souliers & bottes. Enfin, les Lapons font leurs traîneaux, qu'ils ornent de toutes sortes de figures, avec de la corne

Description de la Laponie Suédoise.

de renne; ils font leurs écuelles, & presque tout ce qui sert à leur ameublement, leur logement, leur vêtement & leurs voyages. Ce sont-là tous leurs arts, assez dépendans du besoin pour exciter au travail, assez bornés dans leurs progrès pour laisser du loisir. L'homme qui s'en occupe en jouit. Le salaire de sa peine, est son ouvrage même. Il n'a personne à tromper; il ne craint point de perdre, il ne cherche point à gagner. Chez les Lapons, un homme n'use pas toute sa vie à faire des jouets d'enfant, à cacher une matiere vile sous un vernis brillant, à peindre & à dorer le fer & le bois qui doivent traîner dans l'ordure, ou rouler dans la boue. O prodige inimitable de notre industrie! cent mille bras sont exercés jour & nuit, pour élever & décorer l'alcove somptueuse de dix familles indolentes; cent mille autres, pour promener dans des lits roulants quelques êtres léthargiques, qui n'ont jamais connu le prix du tems, ni de la vie, mais surtout le prix du sang des peuples, nés pour gémir & périr sous le fardeau de la classe la plus pesante, la moins nombreuse & la plus inutile de la société.

Les connoissances des Lapons sont encore plus limitées que leurs occupations. Des peuples pasteurs ne parlent que de troupeaux. Leur conversation en est plus innocente, plus utile, peut-être, que si elle étoit sçavante. Ce peuple n'a point d'esprit; mais il n'écoute que la raison. A ses superstitions près, qui sont le coin de folie où la nature a marqué tous les humains, il méprise ce qu'il n'entend pas, & ce sot orgueil l'exempte au moins d'une vaine curiosité. Il met ses vices à profit, tandis que nous sommes dupes des nôtres. Cependant les Lapons ne sont pas incapables d'une certaine perfectibilité d'esprit. Ils ont des calendriers qu'ils font eux-mêmes, de planches fort minces, ou de corne de renne. Chacune de ces planches contient quatre semaines, qui forment leurs mois. Ainsi, treize mois composent leur année. Cependant M. Hægstræm n'en nomme que douze. Ce n'est pas dans le zodiaque, mais sur la terre, qu'ils cherchent le cours des saisons. Le premier mois tire son nom de sa place, il ouvre l'année; le second, de la rigueur du tems, c'est le plus froid de tout l'hiver. Au troisieme, les cignes se montrent; au quatrieme, les crapauds & les grenouilles tombent du ciel, tant ils sont prompts à éclore, dès que la neige & la glace ont fondu. Le sixieme mois est marqué par la naissance des rennes; le septieme, par le retour des feuilles. Les rennes semblent présider aux autres mois. Dans le huitieme, le poil leur tombe; au neuvieme, il leur revient: dans le dixieme, ils sont en chaleur; & dans le onzieme, ils sont moins errans, & se rassemblent en troupeau. Le douzieme est célébré par une fête, ou une naissance mystique ou religieuse. C'est celle du Sauveur pour les Chrétiens. Mais est-ce la renaissance du soleil, ou du monde, ou l'année, pour les sauvages? On ne le dit pas. Dans ce calendrier, on remarque l'instinct de tous les peuples indigenes, qui n'ont pas encore été mêlés par les émigrations ou les invasions; on voit cet instinct qui les porte à se diriger dans tous leurs systêmes abstraits, soit de chronologie, ou de religion, par les objets physiques qui leur sont les plus familiers. Les peuples pêcheurs comptent les mois par les différentes sortes de poisson qui leur arrivent; les chasseurs, par le vol & la ponte des oiseaux, par l'arrivée, l'abondance & le départ des bêtes fauves:

Calendrier des Lapons.

les pasteurs, par les différences graduelles & sensibles que le tems a amené dans l'état physique de leurs troupeaux. Cette méthode primitive, est bien plus naturelle & plus simple que tous nos systêmes formés par une combinaison d'idées étrangeres à nos climats, à notre expérience, introduites on ne sçait comment dans notre esprit, & perpétuées par une éducation pénible & forcée. Mais, quand on ne voit ni le ciel, ni la terre, que dans un jardin; comment distinguera-t-on l'influence du tems sur la nature animale & végétale? Comment suivre les rapports qui se trouvent entre la marche du soleil, & l'effet de ses rayons sur les plantes & les troupeaux? Qui est-ce qui étudie la progression des nuances de la verdure, dans le printems, & la dégradation de la vie & des couleurs sur les feuilles, aux approches de l'hiver? Est-ce dans nos capitales, où tout s'enseigne & rien ne s'apprend, qu'on pourra rectifier, applanir & perfectionner les routes de l'entendement? O que de chemin à faire en arriere, avant de tenter le premier pas dans les voyes de la nature & de la vérité! Cependant les Lapons ont emprunté des Suédois les noms qu'ils donnent à leurs mois, à leurs semaines, & à certaines époques ou fêtes, qu'ils ont adoptées, avec le catéchisme de la religion chrétienne. M. Hægstræm rapporte au sujet du catéchisme, un effort incroyable de l'esprit d'un Lapon. „On „ a vu, dit-il, autrefois à Ariéploy, dans la province de Pite, un catéchisme écrit sur des planches par un Lapon qui ne sçavoit pas lire, & qui n'avoit même jamais vu de livre. Il y a peu de tems qu'un Lapon de la province d'Oume, a fait la même découverte....” Ce fait ne peut s'expliquer, sans doute, qu'en disant que ces Lapons n'ont fait qu'imiter les caracteres d'un catéchisme Suédois, sans y rien comprendre; comme un éleve de peinture copie un tableau allégorique, dont il ne connoît ni le sujet, ni les personnages. Une preuve en faveur de cette conjecture, c'est que le même pasteur dit qu'on n'a trouvé chez les Lapons aucune trace de caracteres. Qu'est-ce donc que leur calendrier? La sagacité de l'auteur est, pour le coup, en défaut: mais, un missionnaire n'est pas toujours clair & intelligible dans ses idées.

Les Lapons n'ont en astronomie que les idées qui produisent la superstition; & non celles qui la détruisent; plus astrologues qu'astronomes. Cependant ils prédisent l'abondance & la disette, sur des apparences qui les trompent rarement. Si l'hiver arrive de bonne heure, & se charge de neige, c'est un signe de fertilité. Si le vent du nord souffle en certains jours, il présage de longs froids; si c'est le vent du sud, il pronostique des chaleurs. Celles-ci sont toujours proportionnées à la rigueur des hivers, disent les Lapons. Ils sçavent encore moins de géographie que d'astronomie. Cependant leur chanson de l'ours parle de la Hollande, de l'Angleterre, & même de la France; peut-être parce qu'ils ont vu des vaisseaux Anglois & Hollandois sur le golphe de Finlande, & parce qu'ils ont entendu vanter l'ancienne amitié des François avec les braves Suédois.

Médecine.

La principale science des Lapons est leur médecine: encore, n'a-t-elle pas fait chez eux de grands progrès, grace au climat froid & sain, à la nourriture simple & grossiere, au genre de vie actif & laborieux de ce peuple, que sa pauvreté même semble exempter de la plupart de nos maladies. La fievre est inconnue en Laponie, les épidémies y sont rares. A peine trouveroit-on

Description de la Laponie Suédoise.

dans la paroisse de Ghelliware quatre ou cinq hommes qui aient eu la petite vérole. L'incommodité plus ordinaire dans la Laponie, est le mal aux yeux. La neige des zônes glaciales, & le soleil de la zône torride, font également nuisibles à la vue qui aime un jour doux & tempéré, des couleurs heureusement variées & fondues, un émail où toutes les nuances viennent jouer & se confondre sur des fonds verds, ou parmi les ombres. Les Lapons perdent les yeux à courir au milieu des neiges, à se chauffer dans la fumée épaisse de leurs tentes. Leur remede est de l'huile de genievre, du fiel de cigne & d'aigle, dont ils humectent la paupiere ou la prunelle. Quelquefois ils se font des incisions dans les paupieres, & les soulagent par des saignées.

Remedes pour les fractures.

La graisse du coq de bruyere est un remede universel pour les Lapons. „ Une jeune fille, (dit M. Hægstræm, sur le témoignage d'un autre ministre) „ se rompit le bras droit, un peu au dessus du poignet. On oignit de cette „ graisse pendant quatorze jours le membre rompu, & elle porta sa main à sa „ bouche. Cette onction fut continuée, & le bras guéri dans un mois."

Cures remarquables.

Dans les fractures de jambes, les Lapons „ appliquent une peau de chien „ toute chaude, & la laissent sur la fracture jusqu'à ce que cette peau soit „ corrompue. Ils l'ôtent alors, en mettent une autre, & continuent ainsi „ jusqu'à l'entiere guérison. Un ministre qui s'étoit cassé la jambe, a été guéri „ de cette maniere, en très-peu de tems."

Effets singuliers d'un caustique, contre toutes sortes de douleurs.

Les Lapons emploient contre la galle, un bain fait avec une décoction d'écorce d'osier. Ils baignent leurs enfans au sortir du sein de leur mere, dans une décoction d'écorce d'aulne. Mais voici un remede singulier qu'ils appliquent à toutes sortes de douleurs. Ce sont de petits cônes, gros comme des feves, faits de mêche ou de vieux bois sec. Ils les allument sur la partie où la douleur est la plus vive. „ Si l'un de ces cônes brûle sur le même endroit, „ sans qu'il faille le contenir avec la pointe d'un couteau, la guérison est dé„ sespérée... S'il saute vivement, quelquefois jusqu'à une toise loin du ma„ lade ; on cesse, dans l'espérance que les douleurs vont s'appaiser... S'il „ étincelle en brûlant ; si la cicatrice devient blanche & dure ; ce sont des si„ gnes excellens.... J'ignore, dit M. Hægstræm, ce que nos médecins pen„ seront de ce remede : mais on en a tant éprouvé la bonté dans la Laponie, „ que les Suédois même y ont recours. J'ai vu une femme fort âgée, qui „ l'ayant souvent employé sans succès contre de violens maux de tête, imagi„ na de l'appliquer au milieu du front, vers la naissance des cheveux. Il y sur„ vint une sueur abondante qui la délivra de ses douleurs. Enfin ce remede a „ tant de vogue parmi les Lapons, qu'il seroit difficile d'en trouver un seul „ qui n'en eût pas plusieurs cicatrices."

Remede extraordinaire contre la pulmonie.

Ils ne connoissent d'autre remede contre la pulmonie, que le vomissement de l'abcès, ou de ce qu'ils appellent la cause du mal. Lorsque par un mouvement violent & rapide, ils ont vomi beaucoup de sang caillé, ils se croient guéris de cette maladie. Plusieurs habitans de la province d'Oume, ont éprouvé le bon effet de ce remede forcé. „ L'un d'entr'eux attaqué d'une pulmonie, „ attacha une corde à deux arbres, & se balança sur cette corde jusqu'au vo„ missement. Il est mort longtems après, à quatre-vingts ans."

Les Lapons se guérissent eux-mêmes des maladies qu'ils connoissent. Mais,

quand il leur en arrive d'inconnues, ils ont recours à des sorciers qui font mille grimaces pour les tenir entre la crainte & l'espérance, jusqu'à ce que la nature ait guéri, ou tué les malades. S'ils meurent, c'est toujours leur faute; & quand ils sont guéris, c'est par l'habileté des sorciers. Il est si facile d'en imposer à un peuple ignorant, surtout dans un état de foiblesse, où ses sens & sa raison sont absorbés par la douleur! Ainsi les charlatans de toute espece, devins ou médecins, sont assurés de trouver toujours des dupes, dussent-ils, pour le soutien de leur profession, faire mourir ceux qui n'y croient pas!

DESCRIPTION DE LA LAPONIE SUÉDOISE.

UN peuple qui connoît à peine les premiers arts de nécessité, n'en a gueres de luxe & de volupté. „ Si les Lapons ont de la musique, soit vocale, soit „ instrumentale, c'est ce que j'ignore, dit M. Hægstræm. Lorsqu'on entend „ pour la premiere fois leurs chansons, on n'y trouve aucune trace d'art; on „ croiroit qu'ils heurlent. Cependant elles ne déplaisent pas, dans une voix „ passable. Ils ne font aucun usage de la rime; mais ils ont des refreins très-„ fréquens. Je ne puis mieux comparer leurs répétitions, qu'à celles du can„ tique de Débora, dans le livre des Juges." Les Lapons tiennent-ils aussi l'usage des refreins des Hébreux; ou bien est-ce un genre de poésie, commun à tous les peuples sauvages?

Chansons.

LES sujets des chansons Laponnes, sont leurs intrigues d'amour, leurs voyages, leurs troupeaux, les saisons, la chasse; quelquefois des prophéties, & de pareils sujets, familiers aux poëtes de toutes les nations. Ces doux entretiens d'un heureux loisir, conduisent naturellement à la description des mœurs Laponnes.

C'EST par le caractere que les mœurs générales ou particulieres se décident. Les Lapons passent pour timides. Est-ce parce qu'ils n'aiment pas le métier de soldat, dit M. Hægstræm, qu'on peut les accuser de manquer de courage? Mais tous les hommes ont une horreur secrette de la mort. D'ailleurs, quand un Lapon s'enrôle, il quitte pour jamais sa famille; comment ne haïroit-il pas la guerre? De plus, les Lapons détestent les Russes. Ils en ont à peu près les mêmes idées, que les Suédois ont des Turcs. Malgré tous ces sujets d'aversion, on a vu s'enrôler un grand nombre de Lapons. „ Mais, „ dans la derniere guerre, on avoit répandu en Laponie des bruits effrayans; „ entr'autres, qu'on leveroit des soldats par force; & nos églises furent dé„ sertes, dit le pasteur Suédois."

Mœurs Laponnes.

PLUSIEURS auteurs font passer les Lapons pour pusillanimes. Scheffer attribue cette lâcheté au froid du climat: mais Strabon a dit depuis longtems que les hommes étoient plus belliqueux, à mesure qu'ils étoient plus voisins du nord & de l'océan. La rigueur des élémens a toujours aguerri le courage, inspiré l'intrépidité. Les Lapons donnent, à la vérité, des signes singuliers de foiblesse. Un bruit inattendu, un charbon qui saute hors du feu, les trouble jusqu'au délire. On les voit tressaillir, & s'ils ont en main une arme meurtriere, ils en frappent le premier qu'ils rencontrent, & demandent à la fin de leur accès, s'ils n'ont point fait de mal. Quand il tonne, ils en sont effrayés, jusqu'à se boucher les oreilles. C'est surtout pour les Lapons, qu'Horace semble avoir dit que le bruit du tonnerre réveilloit l'idée de la Divinité. *Dieu a fait entendre cet été qu'il*

vivoit toujours; c'est l'expression sublime d'un Lapon, à qui l'on demandoit s'il avoit tonné sur la montagne. Mais ces frayeurs insensées & sans cause, à quoi les attribuer, si ce n'est à la superstition excessive des Lapons? On verra combien ils sont malheureux à ce sujet.

M. Hægstræm prétend que ce peuple, d'une taille petite, est fier, orgueilleux, méfiant, jaloux & très-opiniâtre. Quelquefois, pour un léger sujet, ils se battent à coups de hache, ou de couteau; mais il est rare qu'ils se tuent. Cependant le pasteur de Ghellivare soupçonne qu'il se commet bien des meurtres secrets. Un préjugé funeste semble y exciter: c'est l'opinion où sont les Lapons, que le meurtre ou l'adultere doit être oublié, dès qu'on a payé le silence de celui qui pourroit en être le délateur. On cache donc pour de l'argent ces sortes de crimes. Ils ne peuvent pas être réparés. Mais on ne tairoit pas un vol, sans des présens considérables. Ainsi personne n'a intérêt à en commettre. Les larcins coûteroient plus qu'ils ne valent. Le meurtre est réprimé par la vengeance; l'adultere n'est pas bien défini, dans un pays où le mariage n'est point fixé par la sanction des loix: mais, chez un peuple pauvre, qui a besoin de tout, le vol attaque la sûreté personnelle dans la propriété. Aussi, quand des vagabonds ont pillé des magasins, les propriétaires des provisions vont tuer les voleurs, s'ils le peuvent. Si la justice poursuit les meurtriers, ils changent de canton, & trouvent partout un asyle d'impunité, hors du lieu où s'est commis le crime. En Laponie, passer d'une jurisdiction à l'autre, c'est changer de royaume. M. Hægstræm se plaint de cet abus. Mais on ne doit pas exiger qu'il y ait plus de police entre des sauvages d'une même domination, qu'on n'en voit entre les divers états de l'Europe. Les rois ont cru qu'il étoit de leur dignité, d'assurer leur protection & d'ouvrir un refuge à tous les brigands étrangers. Au lieu de se les renvoyer mutuellement, ou d'établir un tribunal où l'on jugeroit les transfuges admissibles au droit d'asyle, ils aiment mieux échanger, pour ainsi dire, le rebut de leurs sujets & laisser une porte ouverte aux scélérats & aux déserteurs qui passent sans cesse d'un état à l'autre, ou d'armée en armée.

On dit, pour autoriser cet usage, que les princes vivent encore entr'eux dans l'état de nature, sans être assujettis aux conventions qui lient les hommes. On dit qu'ils sont au dessus des loix; quoique la Divinité dont ils se prétendent être l'image, s'en soit prescrit à elle-même, d'éternelles & d'immuables. Enfin, on se plaît à leur prêter une indépendance, une autorité déraisonnable, injuste, que les plus sages & les plus éclairés d'entr'eux ne s'arrogent pas. C'est qu'on n'aime ni les peuples, ni les rois, quand on flatte ainsi le pouvoir des uns, aux dépens du bonheur des autres. Mais, si les peuples & les rois, ne sont pas persuadés de l'attachement mutuel qui doit les lier pour l'utilité commune, comment vivront-ils dans la sécurité qui naît uniquement de la confiance? Faut-il que l'abus de nos préjugés & de nos mœurs prête, on ne sçait quel charme, à la vie disetteuse, pénible & presqu'insupportable des sauvages Lapons? Cependant, on leur attribue des vices qui paroissent odieux au premier aspect; mais surtout une avarice qui les rend fripons dans le commerce avec les étrangers; intéressés dans les présens, puisqu'ils n'en font que pour en recevoir; durs envers les pauvres & les mendians,

qu'ils repoussent & chassent, après leur avoir donné cependant un ou deux repas. Quand on veut acheter leurs fourrures, ils ne les montrent pas, qu'ils n'aient vu des écus de Hollande ; comme s'ils soupçonnoient que les marchands étrangers voulussent les voler. On avoue pourtant qu'ils accueillent mieux les Suédois dans les foires, où le commerce se fait par échange de denrées entre les deux nations. On convient aussi qu'il y a des provinces en Laponie, où le vol est à peine connu, où l'on trouve peu de filles enceintes. Ainsi, quand un prêtre a dit à la Motraye, qu'il n'en avoit jamais marié qui ne fussent grosses ; c'étoit peut-être dans une province où cet exemple plus commun étoit moins contraire aux mœurs & aux usages. Quand ce voyageur assure que les femmes en Laponie sont aussi portées à la fornication, que dans les pays du nord & du midi, c'est une exagération, sans doute, une maxime établie sur des faits mal apperçus. Cette assertion est démentie, en quelque façon, par les loix & les usages des Lapons sur les mariages.

Description de la Laponie Suédoise.

„ Les Lapons, dit M. Hægstræm, se sont arrogé le droit d'interdire à „ leurs enfans un acte de liberté qui doit être au pouvoir de tous les hommes, „ parce qu'il touche de plus près au bonheur de toute leur vie & à celui de „ la société : c'est la liberté de se choisir une femme." Les parens décident seuls sur la femme ou l'époux, qui doivent les représenter dans leur postérité. Car les Lapons, aussi jaloux de multiplier leur race, que l'étoient les Hébreux, ne connoissent pas de plus grande malédiction, que la stérilité dans leurs familles. C'est pour cela sans doute qu'un accouchement furtif n'empêche pas une fille d'être mariée. Elle a prouvé du moins sa fécondité. Elle donne l'espérance à un homme d'avoir des héritiers, qui sont la vraie richesse des Lapons. „ Il y a quelques années, dit M. Hægstræm, qu'un Lapon eut un „ enfant de la sœur de sa femme. Quoiqu'il dût être puni de mort, suivant la „ rigueur des loix," on lui fit grace pour des raisons particulieres. M. Hægstræm ne les rapporte pas ; mais, on peut croire qu'elles étoient honnêtes, puisqu'il ajoute que cette Laponne n'en fut que plus recherchée, & qu'elle trouva dans l'année de sa faute un parti fort riche & très-honorable.

Mariage des Lapons.

Cependant on évite de contracter des mariages entre des parens. La polygamie n'a jamais été connue des Lapons. Mais d'ailleurs on se marie plusieurs fois. Il ne reste point de veufs, même parmi les vieillards, pour peu qu'ils soient riches. Les veuves, fussent-elles âgées de cent ans, sourdes, aveugles & pis encore, sont toujours recherchées, dès qu'elles ont des richesses.

Le mariage est un négoce en Laponie. Lorsqu'un pere a résolu de marier son fils, il le mene chez le pere de la fille qu'il veut lui donner. L'eau-de-vie sert d'interprête entr'eux. Quelquefois on est deux ans à négocier le mariage ; mais quand il ne se conclut pas, c'est au pere de la fille à payer le brandevin qui s'est consommé durant la négociation. S'il accepte l'alliance, on regle ce que les parens du garçon doivent donner à ceux de la fille. Ces présens consistent parmi les gens riches, en une cuilliere d'argent de trois ou quatre onces, un gobelet de même métal, une ceinture garnie d'argent, des boucles ; un chaudron, une couverture de laine, des rennes & une somme d'argent. Le prix de ces différentes pieces est fixé, & ce qui manque de valeur à l'une, doit être compensé dans les autres. Quelquefois on est obligé

DESCRIPTION DE LA LAPONIE SUÉDOISE.

de donner jusqu'à trente de ces sortes d'effets à un pere de famille, pour obtenir sa fille. Mais les usages varient à cet égard, selon les lieux & les facultés. On fait des présens de nôce assez considérables, aux parens de la mariée. Les gens riches donnent au moins une cuilliere d'argent à chacun de ses freres & de ses sœurs. Les pauvres ont moins de ces devoirs à remplir. On est également dispensé de présens de nôce, quand on épouse une veuve. Cependant il y a des peres qui ont ainsi vendu leurs filles jusqu'à deux fois.

De leur côté, les parens de la mariée donnent à leur fille une dot qui égale à peu près la valeur des présens qu'ils ont reçus. Quand le contrat est fait, on se rend à l'église, la fille toujours avec une sorte de timidité, souvent même avec une répugnance qui ne cede qu'à la force & à la violence.

Après les cérémonies religieuses du mariage, on remene les deux époux dans la tente des parens du mari, pour le festin des nôces. Ce repas se fait de tous les mets qu'ont apportés les convives, chacun avec sa provision d'eau-de-vie. C'est à qui mangera, c'est à qui boira, même au-delà de son écot. Au sortir de table, le marié se rend à l'habitation de son beau-pere, où il demeure un an. Ce terme expiré, son pere vient le reprendre lui & sa femme; & le beau-pere alors paye en rennes & en meubles la dot de sa fille. Les époux achetent une tente, & voilà une maison nouvelle, une nouvelle famille, dont la bourgade s'enrichit.

L'adultere ne vient point souiller ni troubler l'innocence & le bonheur de cette union. " Je n'ai vu nulle part, dit M. Hægstræm, l'échange prétendu que les Lapons font entr'eux de leurs femmes. Je suis allé dans cet „ endroit de la province de Loule, où doivent avoir habité les Lapons, à „ qui Scheffer attribue ces mœurs, & je les ai trouvés contens, chacun de la „ femme qu'il avoit épousée. Cependant on voit ici, comme ailleurs, des „ maris volages qui oublient leurs sermens, & les hommes & Dieu qu'ils en „ prirent pour témoins." Au reste, on peut croire que la liberté, dont on a jadis accusé les Lapons dans l'usage des femmes, tenoit à des mœurs plus sauvages qu'elles ne sont aujourd'hui. Le Christianisme a imprimé un caractere de sainteté à l'union conjugale. Dès-lors, ce qui n'étoit que liberté dans le commerce des femmes, est devenu licence. Ce qui étoit un droit public dans un état de communauté, s'est appellé attentat contre la propriété; en un mot, ce qui étoit mœurs, avant le serment du mariage, est devenu profanation, déréglement, adultere.

Stérilité prétendue des Lapons.

On accuse les Lapons de stérilité, & quelques-uns attribuent ce vice au climat, ou à la nourriture. Mais M. Hægstræm, sans admettre aucune de ces causes, dispute le fait. „ Je connois, dit-il, en Laponie, beaucoup de „ familles très-nombreuses, & qui s'accroissent tous les ans." A la vérité, la nation Laponne ne paroît pas s'augmenter. Mais le pasteur croit que cela vient en partie des maladies contagieuses qui faisant mourir les rennes, ôtent la subsistance aux hommes; & de plus, il périt beaucoup d'enfans, soit de la rigueur du froid, soit de l'incommodité des voyages.

Accouchemens des Lapones.

Du reste, les femmes Laponnes sont robustes; elles enfantent avec peu de douleurs. Quatre ou cinq jours après l'accouchement elles se relevent, & font plusieurs milles à pied pour aller à l'église porter leurs enfans au baptême.

Description de la Laponie Suédoise.

nie. Elles les enveloppent dans des peaux de jeunes rennes, les lavent souvent, & les enfoncent jusqu'au col dans des bassins d'eau froide, où ils paroissent moins souffrir que nos enfans dans leur maillot. Leurs berceaux sont si commodes, qu'en été l'on peut les porter sur le dos, ou les attacher sur des rennes; qu'en hiver on peut les mettre sans crainte sur des traîneaux. On suspend ces berceaux aux perches qui soutiennent les tentes; on les incline, on les dresse comme on veut, pour donner à l'enfant toute sorte de situations. Les enfans sont toujours nourris par leurs propres meres. Elles leur donnent, au besoin, du lait de renne; elles les habituent insensiblement au poisson & à la viande, en leur en faisant sucer des morceaux tout mâchés.

Education de leurs enfans.

Dès qu'un enfant est né, son pere lui assigne un renne, & imprime à ces deux êtres, qu'il semble associer l'un à l'autre, une marque de famille. Quand les dents lui percent, il lui assigne un second renne. Ces rennes & leurs petits appartiennent à l'enfant, sans être compris dans sa portion de l'héritage. Cet appanage de sa naissance le suit quand il se marie, ou qu'il leve une cabane à part.

Les Lapons donnent à leurs enfans les noms de leurs parens morts. Si deux êtres vivans de la même famille, portoient le même nom, on craindroit que l'un des deux ne mourût. Il semble qu'ils ne puissent pas plus avoir le même nom, qu'occuper la même place; & que pour donner la vie à un nouvel être, il faille attendre qu'un autre lui cede & sa place & son nom.

Les anciens noms Lapons sont presqu'abolis; les pasteurs Luthériens l'ont exigé, si l'on en croit Scheffer. „ Pour moi, dit sagement M. Hægstræm, „ je ne vois aucune raison d'interdire les noms de la nation. Pierre ou Jean „ n'est pas meilleur chrétien qu'Eric, quoique ce dernier nom vienne du pa„ganisme. Il me semble plus honorable de conserver les noms nationaux, „ que d'en emprunter d'étrangers. Ceux d'*Olof*, *Knout*, *Harald*, *Stene*, „ *Swene*, conviennent mieux à des Suédois, que ceux d'*Antoine* ou de *Guil*„*laume*. Par la même raison, les noms de *Thor*, *Finne*, *Pagge*, *Raurra*, „ *Panis*, *Assa*, conviennent très-bien à des Lapons."

C'est dans le même esprit que M. Hægstræm s'applaudit d'avoir détruit parmi les Lapons de sa paroisse, l'usage superstitieux de changer les noms de baptême à leurs enfans. Lorsqu'ils tombent malades après cette cérémonie, on croit les guérir en leur changeant de nom; & cet abus fait qu'il est impossible de trouver leur âge sur les registres du baptême. Ce peuple, naturellement plus superstitieux qu'un autre, mêle ensemble toutes les idées de religion, vraies ou fausses. Il fait bouillir de l'écorce d'aulne dans de l'eau; il y trempe les noms de baptême des enfans; & il lave ses chiens avec cette même eau quand il leur donne des noms.

Les premiers jouets des enfans Lapons sont des fleches, des arcs, des nacelles & des traîneaux en raccourci. Leurs premiers exercices sont de tirer de l'arc, & de travailler sur le bois. Un jeune homme n'est en âge d'être marié, que lorsqu'il peut tuer un renne & tendre une tente. Quoique le gouvernement de Suede ait fondé des écoles publiques, où l'instruction des enfans est gratuite; les Lapons n'aiment point à les y envoyer: c'est qu'ils craignent qu'on ne les maltraite. M. Hægstræm dit que les peres sont punis de

cette molle indulgence dans leur vieillesse, par le mépris & l'abandon qu'ils endurent de leurs enfans. Mais, on peut douter que cet excès de tendresse paternelle produise d'aussi funestes effets que la sévérité & la rigueur d'une éducation publique où l'on livre la jeunesse. Eh! comment un fils, qui lui-même a des enfans, pourroit-il oublier son pere & sa mere, ou ne pas les aimer, ne pas les respecter! Ce n'est que dans les pays où les peres & les enfans vivent rarement ensemble, qu'on voit cette indifférence mutuelle, cette dureté d'entrailles, cette séparation de cœur & d'intérêt, cette vie isolée au milieu d'une société nombreuse.

„CEPENDANT, nous dit M. Hægstræm, si quelques Lapons consentent „ à nourrir leur pere & leur mere dans leur vieillesse; c'est moins par amour „ que par vanité. J'en ai vu d'assez riches pour remplir ce pieux devoir, mais „ qui laissoient leurs parens mendier. Un vieillard (c'étoit en 1743) qui al„ loit d'habitation en habitation, demandant sa subsistance, mourut de foi„ blesse & de froid; & non seulement son fils refusa de venir enlever le corps „ de son pere, il ne voulut pas même prêter des rennes à ceux qui s'offroient „ pour lui rendre ce dernier office."

LES devoirs les plus sacrés se rendent ou se refusent par ce cruel esprit d'intérêt qui glace tous les cœurs. „J'ai vu, dit encore le même pasteur, la veu„ ve d'un Lapon qui s'étoit noyé, obligée de donner six rennes à son beau-pe„ re, pour qu'il vînt enlever le corps de son fils." On se sent attristé de trouver tant de dureté chez un peuple qui n'est que sauvage. Mais c'est la nature elle-même, dit-on, qui le rend si barbare. La pauvreté, la famine, lui ferment l'oreille aux cris du besoin & de la douleur. Les vieillards lui sont d'autant plus à charge, qu'ils ne peuvent suivre leur famille dans les courses perpétuelles d'une vie errante. Cependant on ne voit pas les Lapons, comme les sauvages du Canada, massacrer, par pitié, leurs peres qui succombent dans une longue route aux fatigues de la caravane. Du moins, ils n'abregent pas, d'une main sanguinaire, des jours que leur indigence ne leur permet pas de prolonger. Si quelque vieillard tombe malade en hiver, dans un tems où l'on décampe, sa famille est obligée de le transporter. En été, s'il ne peut suivre, on le laisse à l'endroit du dernier campement, & l'un de ses enfans reste auprès de lui pour en prendre soin. Si c'est un domestique, on lui laisse du bois & des vivres, & l'on revient le chercher au bout de quelques jours; car un Lapon riche a des domestiques.

LEUR office est de garder & de soigner les rennes. C'est pour un an qu'on prend ces mercénaires; quelquefois on les loue au printems, pour les congédier en automne. Leurs gages ordinaires sont une renne, soit pleine, soit avec son nourrisson, & de plus l'habillement. Quelquefois ils ne gagnent par an que deux écus, monnoye de cuivre, qui ne valent chacun qu'une livre, quatre sous tournois. Ils préferent d'être payés en rennes; parce qu'en gardant les troupeaux, ils gagnent de quoi élever eux-mêmes un troupeau, une rente, un ménage, une famille.

ENFIN le précis des mœurs Laponnes se réduit à ces traits épars. Inconstans & voluptueux, ils placent le bonheur suprême dans le plaisir des sens. Quelquefois, à l'heure de la mort, ils se font apporter de leurs mets les plus

délicats, leur argent & leurs habits de fête, pour repaître leurs derniers regards des objets qu'ils ont aimés toute leur vie, & qu'ils vont perdre pour toujours. Amis & parens, ils s'embrassent en s'abordant, & se donnent la main en se saluant, hommes & femmes surtout en famille, à la fin du repas; mais après que le pere & la mere ont donné l'exemple de ce salut. Surbordonnés à leurs supérieurs, mais dans les choses justes & raisonnables, ils consultent les vieillards & réverent singulierement leurs juges. Les amusemens de la jeunesse, sont de s'exercer à la course, à monter sur des arbres. Jeunes & vieux, ils jouent avec des cartes qu'ils font d'écorce de sapin, les distinguant en quatre couleurs, avec du sang de renne. Sujets au mensonge, ils ne s'emportent gueres jusqu'à faire des juremens, ou des imprécations. Quelquefois enjoués, ils se donnent des sobriquets, & s'agacent par des propos malins: mais ils n'ont pas le talent divin & sublime de la plaisanterie françoise. La nature a mis un tel contraste entre un Lapon & un de nos agréables par excellence, que ces deux êtres ne pourroient se voir sans rire, ni peut-être s'entendre chanter, sans se faire peur.

---

§. III.

Idolâtrie, Magie, & Superstition des Lapons.

Les Lapons ne sont gueres connus des peuples méridionaux de l'Europe, que par la petitesse de leur taille & la foiblesse de leur esprit. Leur superstition est idiote, puérile, extravagante, basse & honteuse. Mais elle n'est pas aussi cruelle que le fanatisme des nations policées. Plus ridicule encore que barbare, elle dégrade l'esprit humain, mais n'effarouche pas la nature. Les Lapons convertis par les Suédois, ont conservé des restes de l'idolâtrie payenne avec le christianisme. On ne peut les obliger de renoncer à des pratiques, qu'ils ont reçues de leurs peres, desquels ils ont la mémoire en vénération. Les tems de leur ancienne idolâtrie étoient pour eux l'âge d'or, disent-ils, & leurs ancêtres étoient plus riches qu'eux. Funeste tradition de ce siecle d'or! faut-il qu'elle ait passé jusqu'en Laponie, où la nature a toujours refusé tous ses biens & repoussé jusqu'aux ressources de l'art & de l'industrie, qui suppléent à son indigence! „J'ai même entendu des Lapons, dit M. „ Hægstræm, qui gémissoient de l'abandon de leurs Dieux, & de la misere, „ où la désertion de leur culte avoit plongé la Laponie. Ce malheureux peu„ple m'inspire une pitié dont je ne puis me défendre. Il veut honorer Dieu, „ & servir ses idoles, être chrétien & fidele à ses rites payens."

Cet auteur déplorant un abus si monstrueux, n'en est pas moins exact à le retracer dans toute l'amertume de son cœur: mais avec la bonne foi qu'exige de lui la vérité, il croit devoir détruire les récits exagérés, faux ou suspects, qu'on a publiés jusqu'à présent sur la superstition des Lapons. Il ne rapporte que ce qu'il a lui-même appris, par des témoins oculaires & dignes de sa confiance. On doit donc s'attendre à des faits nouveaux, & qui n'en seront que plus intéressans, dans un siecle où l'on semble détruire toutes les an-

DESCRIPTION DE LA LAPONIE SUÉDOISE.

ciennes erreurs, peut-être, pour faire place à de nouvelles. Tel est le malheur de l'homme, & surtout des peuples, qu'ils ne secouent un joug, que pour tomber sous un autre; dupes de tous les imposteurs & les méchans qui sont toujours prêts à profiter des révolutions que le tems amene dans les opinions & les empires. C'est cette idée affligeante, qui de tout tems entretient dans les ames une secrette crainte de la fatalité; mot adopté par la philosophie, comme par l'ignorance; parce qu'il est le résultat du concours des causes physiques avec les passions humaines, & l'influence imperceptible, mais constante, que doivent avoir les loix qui gouvernent le monde, sur tous les êtres, même libres, qui sont emportés dans la masse de l'univers. Oui, tout rend hommage à cette puissance, & le chrétien qui l'adore en Dieu seul, & le payen qui la partage entre deux principes. Le Lapon, Manichéen sans le sçavoir, honore autant le diable, sous le nom de *Perkel*, que Dieu sous le nom de *Joubmel*. Eternels l'un & l'autre, mais l'un méchant, & l'autre bon, ils se disputent la toute-puissance. L'un, auteur de la vie qui passe, & l'autre de la mort qui dure à jamais; quel est le plus fort, ou l'être qui produit un bien momentané, ou l'être qui corrompt perpétuellement ce bien & le détruit ensuite? Ces Dieux sont-ils heureux, dans l'état de guerre où ils vivent? „ Un „ jour, disoit un Lapon à M. Hægstræm, Perkel ayant forgé des chaînes de „ fer, les jetta sur Joubmel, & l'accabla sous une montagne si grande, si „ pesante, qu'il ne put s'en débarrasser. A son tour Joubmel (on ne sçait „ comment) lia Perkel, & le mit sous une montagne; mais celui-ci s'agita „ avec tant de violence, que les pierres & la poussiere en volerent jusqu'au „ ciel." On a prétendu que le fond de cette fable est un combat réel d'un certain Ioumi, pere des Lapons, contre Birkal, son ennemi: mais ce n'est qu'une conjecture.

Manichéisme des Lapons.

Leur Dieu du mal, est plus fort que leur Dieu du bien.

JOUBMEL & Perkel ont toujours été les faux Dieux de la Laponie. „ Il „ est donc nécessaire, poursuit le pasteur, que les ministres du christianisme „ s'appliquent à donner aux Lapons des notions claires & distinctes de la nature „ de Dieu & du Diable; de peur que ces noms ne trompent & n'égarent les „ ames simples."

QUELQUES Lapons (car tous ces peuples sont antropomorphites) regardoient le tonnerre comme un être vivant, un Dieu d'une nature mixte, bon & mauvais. Perkel l'avoit créé dans un rocher, à l'insçu de Ioubmel; mais celui-ci le découvrit, & l'éleva. Cet être est donc l'ouvrage du Diable, & le soin de Dieu. Son emploi est de chasser & d'exterminer les mauvais génies; il les combat avec son arc, c'est l'arc-en-ciel. Bienfaisant envers les Lapons par cet office; il peut leur causer de grands maux, en renversant leurs idoles. Mais voici une autre origine de ce Dieu tonnant.

Fable sur l'origine du tonnerre.

UNE jeune fille étoit couchée sous un arbre au milieu d'un bois. Perkel vint à elle, & lui dit de ramasser les branchages secs où elle reposoit sa tête. Elle le fit, il les alluma. Cette fille voyant des cornes à Perkel, fut effrayée, & voulut s'enfuir: mais elle n'en eut pas la force. Le Dieu jouit de sa frayeur. Elle accoucha, neuf mois après, d'un fils qui pleuroit sans cesse. On ne pouvoit l'endormir un seul moment. Perkel vint, & l'ayant porté dans les nues, lui demanda s'il vouloit rester avec son pere, ou avec sa mere? L'enfant pré-

séra sa mere, & se déclara l'ennemi des mauvais génies, dont son pere est le chef. Il les poursuit sans relâche; il grimpe sur les montagnes, il vole dans les airs; il enflamme les arbres où son pere a dispersé ses esprits malfaisans. Voilà de la poésie sur la physique. L'imagination des peuples sauvages & timides, anime tout, peuple tout de phantômes terribles. Mais n'est-il pas singulier qu'on regarde le tonnerre, comme un être bienfaisant? C'est qu'en Laponie il cause peu de ravage, & brille plutôt dans les éclairs, qu'il n'étonne par le bruit. Où il tombe, il fait peur; où il éclate, il réjouit. L'homme est conséquent, même dans ses erreurs.

DESCRIPTION DE LA LAPONIE SUEDOISE.

Les petits Dieux des Lapons président, les uns à l'air, les autres à la terre. Chaque condition, de maître ou de serviteur, chaque année, chaque mois, chaque semaine, a son Dieu; mais non pas encore chaque jour. La religion des Lapons, quoiqu'ancienne, est trop bornée en faits, pour multiplier ses Dieux par milliers. Cependant les Lapons, même chrétiens, ont presque tous des idoles. „J'aurois eu de la peine à croire, dit M. Hægstræm, „ qu'il y eût dans ce siecle un peuple qui priât du bois & des pierres, si je n'a„ vois vu dans la province de Loule, cette abomination, de mes propres „ yeux. On garde au presbytere d'Iockmock, trois de ces idoles, faites de „ racines d'arbres, & grossierement façonnées en figure humaine, à coups „ de hache. Elles furent prises en 1738, à un Lapon. Il avoua, en pré„ sence des juges, qu'il se prosternoit devant ces troncs pour les adorer." Les Lapons ont souvent de semblables idoles. Elles sont de bouleau; on y fait une espece de tête; le tronc représente le corps, & les racines servent de jambes. „J'ai observé, dit le pasteur, que la plupart sont arrosées de sang & „ marquées de croix." On les place en automne dans les endroits où se tuent les rennes; quelquefois sur des hauteurs & des montagnes, où les Lapons courent en foule apporter des offrandes. Mais chacun n'adore que les dieux qu'il a faits, méprisant ceux d'autrui. „J'ai vu naître une haine implacable, dit M. Hægstræm, entre deux Lapons, dont l'un avoit brisé les os „ & les cornes, que l'autre avoit offerts à ses dieux."

Culte, ou crainte des pierres.

Dans les cantons de Loule, on adore surtout des idoles de pierre, mais brutes & sans forme, telles que la nature les a faites; quoiqu'on recherche celles qui, par leur surface raboteuse & pleine de nœuds, offrent le plus de carriere à l'imagination des idolâtres. Quelques Lapons croient que ces pierres vivent & peuvent marcher. On en trouve des amas, surtout dans les montagnes qui les ont enfantées, près des lacs, des isles, des cascades, où l'eau les a minées & détachées des grandes masses du roc. Comme les Lapons ignorent qui les a mises où elles sont, ils croient que c'est Dieu, en créant le monde. Ce sont des lieux sacrés pour les Lapons. Ils n'osent montrer ces pierres, de peur qu'elles ne se vengent d'une si profane indiscrétion. „ Ils „ ont vu mille gens perdre la santé & la vie, pour avoir troublé ces sanctuai„ res. Je connois un colon Suédois, qui prétend être tombé malade, aussi„ tôt après avoir brisé plusieurs de ces pierres."

Cependant, celles de ces idoles qui n'ont pas beaucoup d'adorateurs, ni d'offrandes, sont méprisées. Leur puissance cesse avec leur culte, parce que c'est leur culte qui fait leur puissance. Quelle est-elle? On l'ignore. En

général, on en attend du bien, on en craint du mal. „Un Suédois, digne de „ foi, m'a dit avoir vu un Lapon, qui offrant à une de ces pierres, la tête; „ les pieds & les aîles d'un coq de bruyere, aſſura qu'il en renaîtroit d'autres „ coqs..... Un Lapon m'a raconté, qu'ayant voulu changer d'habitation, il „ s'étoit approché, par hazard, trop très d'une de ces pierres. Il continua „ ſon chemin, juſqu'au ſentier qu'elle devoit prendre. Alors, pour expier „ ſa témérité, il tenta d'appaiſer cette pierre en lui offrant des vaches, des „ rennes, des moutons, des chevres. Tout fut inutile. La nuit ſuivante, le „ loup attaqua ſes rennes & fit un grand ravage dans ſon troupeau." Avec de pareilles idées, les Lapons doivent avoir beaucoup de fables, ou de traditions ſuperſtitieuſes. Les erreurs naiſſent d'elles-mêmes dans les eſprits ſans culture, comme les bruyeres dans les ſables. Tout Lapon qui trouve une groſſe pierre dans ſon chemin, eſt un homme égaré. Il n'oſe plus avancer, ni reculer. Cette pierre le ſuit partout, s'il ne l'arrête par des offrandes.

„DEVANT une pierre qui eſt près de Ghelliware, dit M. Hægſtræm, on „ voyoit autrefois une hache de fer qui ne ſe rouilloit jamais; c'étoit un don „ fait à la pierre. Un Lapon habitoit au milieu d'un marais, & ſa ſœur ve„ noit l'y voir tous les jours. Il s'apperçut qu'elle n'avoit jamais les pieds hu„ mides; il en conclud qu'un démon des montagnes avec lequel elle devoit „ avoir un commerce illicite, la tranſportoit dans ce marais. Il attaqua ce dé„ mon, & ne pouvant le vaincre, il implora le ſecours de la pierre. Son „ ennemi adreſſa les mêmes vœux. Tout ce que le Lapon promettoit, le *Jat-* „ *ton* ou le *Stallo* le promettoit auſſi. Mais, vouant à ſon idole la hache de „ ſon ennemi, le Lapon la lui prit & l'en tua. Le vainqueur vint offrir à „ ſon dieu l'inſtrument de ſon triomphe, & l'on ſuſpendit des cornes de ren„ ne à la cime des arbres qui formoient le ſanctuaire autour de la pierre déi„ fiée. Mais enfin la hache fut enlevée en 1745 par un Lapon, qui promit „ de ſubſtituer à cette offrande des os & des cornes de renne."

LES Lapons ſont très-ſujets aux viſions, & ſe vantent d'être bien plus ſaints que les Suédois qui n'en ont point. Toutes les nuits ils croient voir des anges ou des eſprits, tantôt bons, tantôt mauvais. On ne dit pas quel bien les uns peuvent faire; mais on ſe plaint que les autres donnent de grands ſoufflets. „J'ai remarqué, dit M. Hægſtræm, que les Lapons chrétiens, à qui „ l'on a parlé des anges, croient en avoir vu; mais les autres s'imaginent que „ ce ſont leurs dieux du pays." Digne ſujet d'une guerre civile, ſi les Lapons avoient le loiſir de ſe battre pour des viſions. Mais ces peuples ignorans & ſtupides, n'ont pas encore aiguiſé les armes du fanatiſme, dans les temples & les écoles.

ON a dit que les Lapons adoroient le ſoleil, & que leurs peres rendoient un culte à cet aſtre, & même au feu dont il eſt la ſource. Rien n'a pu le prouver au paſteur de Ghelliware. Le ſoleil n'a pas aſſez d'influence en Laponie, pour y être adoré. Un académicien d'Upſal avoit cru entendre dans le ſiecle dernier, les Lapons murmurer le nom d'Hercule. C'étoit le nom de Perkel. Quelques écrivains veulent que celui-ci ne ſoit que le nom d'Hercule, défiguré par les Lapons. Mais, à ce prix, chacun retrouvera dans tous les pays les dieux qu'il adore, & fera de ſa religion un culte univerſel. Ce n'eſt

pas d'aujourd'hui que le nom d'Hercule se trouve avoir voyagé chez tous les peuples, où la mythologie Grecque n'avoit pas même fait aller ce héros, fils des dieux, ou Dieu lui-même. Un écrivain moderne s'est promené sur toute la face du globe, avec l'image d'Hercule à la main, & partout il a vu les peuples se prosterner devant cette image qu'ils adoroient presque tous, sous des noms différens. L'homme n'est donc pas si bizarre, ni si fécond, dans les extravagances de sa superstition. Une seule erreur a troublé tous les esprits. Les peuples ont emprunté, ont imité les uns des autres, les opinions, comme les armes, & toujours pour se détruire mutuellement. La véritable religion, celle qui les invite à s'aimer, se pardonner, se tolérer, est presque la seule qu'ils n'entendent pas. Elle est trop ennemie des passions, trop d'accord avec la raison; tous les préjugés, tous les vices sont contr'elle. Mais elle a deux grands appuis: quels sont-ils? La divinité, l'humanité.

DESCRIPTION DE LA LAPONIE SUEDOISE.

LES Lapons connoissent peu la voix qui crie au fond des cœurs & qui parle aux esprits. Ils ont des dieux qui leur ressemblent. Aussi, leur donnent-ils du foin à manger. „Une vieille femme m'a raconté, dit M. Hægstræm, „ qu'au mois de Février, son pere & sa mere attachoient aux cornes des ren„ nes, quelques poignées de ce foin dont on garnit les souliers en Laponie. „ Ensuite ils faisoient du bruit avec des anneaux, ou frappoient sur leurs traî„ neaux, pour inviter *Kouawamanno* venir manger de ce foin."

AU mois de Décembre, les Lapons pêcheurs offrent à leur *Iaoullo-herra*, de petites nacelles de bois de sapin. Elles ont une aune de longueur; on y fait des mâts, on y trace des croix, on les arrose du sang des rennes que l'on tue à noël. On les suspend à la cime des sapins également marqués de croix, & teints de sang; car la superstition est toujours sanguinaire. Dans le même tems, on attache à ces arbres des cylindres d'écorce de bouleau, où l'on met pour offrande, un peu de tous les mets qu'on mange la veille & le jour de noël. C'est du lait, du fromage, du poisson, de petits gâteaux de farine, grands comme un écu Suédois. Ces présens sont offerts à *Rouotta*, que les hommes ont intérêt à se rendre favorable, de peur qu'il ne perce le ventre à leurs femmes (*a*).

Offrandes des Lapons à leurs dieux.

OUTRE les offrandes solemnelles de chaque année, il s'en fait dans les besoins pressans. Quand les Lapons, ou leurs troupeaux, sont malades & dépérissent, quand on est menacé d'un événement funeste; on s'adresse au Dieu qu'on croit le plus puissant, on lui fait des vœux qu'on acquitte, s'il exauce les prieres. Ces vœux sont un contrat entre l'homme & son dieu; mais ce contrat est réciproque. Le dieu qui n'accorde rien, n'obtient rien à son tour, & lors même qu'il remplit le traité, ce qu'on lui donne est peu de chose; des cornes & des os. Quand un renne est malade, on fait vœu de le tuer en un certain tems de l'année, s'il se rétablit; de n'en briser aucun os, & de les placer tous entiers sur les autels du dieu de pierre. Ces autels sont des poteaux, d'environ huit pieds de hauteur, couverts & entourés de branches de sapin, placés derriere les tentes des Lapons, ou dans les bois habités par les dieux. Comme les offrandes sont exposées sur ces sortes d'autels; s'il arrive

(*a*) *Ne ventrem illarum terebret seu perforet.*

DESCRIPTION DE LA LAPONIE SUEDOISE.

qu'un chien y dérobe les os d'un renne, on le tue pour y substituer ses propres os. Peut-être qu'il en seroit de même des hommes; mais ils n'osent toucher à ce qu'ils respectent si cruellement. On arrose l'idole de graisse & de sang; on suspend à son arbre le cœur & le foye de la victime. Les cornes de celle qu'on doit immoler, sont entourées d'un fil de la couleur affectée ou consacrée à l'idole. Le fil blanc est voué, dit Scheffer, au culte du soleil; le fil rouge à un autre dieu; le fil noir à la mort. Quand les Lapons demandent à leurs dieux une grace importante, ils lui promettent les os d'une victime peu commune, comme ceux d'un chat, d'un coq, d'une chevre, d'un bouc, dussent-ils acheter un de ces animaux au prix de plusieurs rennes!

Les idoles de pierre, comme les plus révérées, sont enfermées dans une grande enceinte, par de fortes hayes. Si quelqu'un tue un animal, dans le domaine de l'idole, il doit lui faire hommage de la tête & des pieds de l'animal; même des aîles, quand c'est un oiseau. En certains endroits, on déplace tous les ans ces idoles, pour leur faire un lit de nouveaux branchages de sapin. Les Lapons s'approchent alors tête nue, marchant sur les genoux & sur les mains, & soulevant le dieu sur leur dos, ils jugent de sa bienveillance par sa pesanteur. Les Egyptiens pourroient se moquer d'un Lapon, s'ils n'adoroient pas des oignons.

Les Lapons, soit pasteurs, soit pêcheurs, ont des cérémonies communes; quoique leurs offrandes soient différentes. Quand ils vont présenter, l'un des cornes, pour guérir ses rennes, l'autre de la graisse de poisson, pour que sa pêche soit plus grasse, ils sortent de leurs tentes par une porte de derriere. Cette porte sainte s'ouvre aussi pour recevoir les viandes des victimes vouées, & les poissons pris dans les lacs consacrés. Nulle femme ne passe par cette porte. Tout endroit habité par les dieux, est interdit aux femmes. Elles ne peuvent même en faire le tour; à moins que ce ne soit à une distance de plusieurs lieues. Leur présence & leur vue, souilleroient ces lieux sacrés. Ce sexe, ici dévot, & là profane, attireroit sur lui le courroux des dieux. Les femmes en perdroient la santé, peut-être la vie. Les étrangers ne doivent pas non plus s'approcher des dieux des Lapons. „ Un de ces insensés, avec „ qui j'étois en voyage, dit M. Hægstræm, ne voulut pas me prêter une peau „ pour couvrir mon traîneau; parce qu'il devoit passer auprès d'une pierre „ sainte, & qu'il craignoit de participer au malheur dont j'étois menacé. Cependant ces dieux ne deviennent terribles, qu'après avoir été longtems adorés;" c'est-à-dire, sans doute, assez longtems pour acquérir de la vogue, & pas assez pour la perdre; car c'est le tems qui la donne & qui l'ôte, éternel destructeur de ce qu'il a créé.

Chez les femmes Laponnes, leur sexe même les rend profanes.

Quand les Lapons des montagnes vont faire leurs offrandes, ils ont grand soin d'attacher leurs chiens. S'ils en étoient suivis, les troupeaux seroient attaqués par les loups; ou même par les chiens, si ces animaux n'étoient pas attachés. Ce raisonnement des Lapons n'est pas aussi absurde que leur culte. Mais ce qui montre le motif insensé d'une précaution raisonnable, c'est que les pêcheurs qui n'ont pas de rennes, attachent aussi leurs chiens, lorsqu'ils vont pêcher dans les lacs consacrés. Ces mêmes hommes, n'osent jamais prononcer le nom de Dieu, quand ils jettent leurs filets, comme si la Divinité pouvoit

voit réprouver une œuvre si utile; tandis qu'on a vu des scélérats ou des libertins l'invoquer en allant commettre un assassinat ou un adultere. Malheureux humains, combien vous abusez d'un nom que vous adorez! Ceux qui le prêchent, ou ceux qui l'implorent; presque tous prostituent ce saint nom à leurs passions; & ceux qui le font le plus craindre, souvent le craignent le moins. Ah! s'ils connoissoient l'être dont ils parlent sans cesse, ils le feroient aimer.

On ne peut voir sans pitié, dit M. Hægstræm, les malheureux Lapons faire leurs offrandes à leurs idoles. Mais lorsqu'ils n'en obtiennent rien, ils les détruisent. „ Il y a trente ans que la peste attaqua les rennes de Loule, „ & qu'il en mourut un grand nombre. Un habitant de cette province alla „ prier son idole, plusieurs fois chaque jour. Mais voyant ses vœux inutiles, „ il lui signifia que si dans un certain espace de tems qu'il lui fixoit, elle ne „ faisoit cesser le fléau de ses rennes, il la brûleroit. La peste dura toujours; „ le Lapon construisit un grand bucher sous la pierre sacrée, qui ayant été „ longtems arrosée de graisse, fut aisément réduite en cendres. Les Lapons „ informés de ce sacrilege, allerent chez le coupable, résolus de le brûler „ lui-même pour expier son crime. Mais il leur représenta qu'il avoit invoqué son idole à genoux & la tête nue, qu'il l'avoit menacée du feu, si „ la peste ne cessoit point; & qu'enfin ce Dieu n'ayant pu le secourir, méritoit bien qu'on détruisît son culte & son image. Car, s'il eût été, dit-il, „ le vrai Dieu qui a créé l'univers, comment ne se feroit-il pas délivré des „ flammes? Ces raisons calmerent le courroux des Lapons."

De l'idolâtrie des Lapons, M. Hægstræm passe à leur magie. „ Je les „ crois, dit-il, plus renommés qu'exercés dans cet art. Hérodote a donné „ lieu de croire aux anciens écrivains que toutes les superstitions sont venues „ du nord, en disant que les Scythes avoient reçu des nations hyperborées les „ cultes qu'ils transmirent à leurs voisins. Mais, ce n'est qu'une tradition qui „ s'est communiquée presque sans fondement. Au midi de la Suede, on regarde les Nordlandois comme de sçavans magiciens. Dans la Nordlande, „ où la magie est peu connue, on croit que les Lapons y sont fort habiles. Lorsque j'arrivai dans la province d'Oume, je n'y entendis parler d'aucun sortilege; mais on y regardoit comme sorciers les habitans de Loule, „ qui loin de se vanter de magie en accusent les Finlandois." Ainsi, de peuple en peuple, circule & s'envole un renom de magie qu'aucun n'a mérité.

„ La paroisse de Ghelliware contient environ cent familles Laponnes. Je „ les connois toutes, & je n'y ai jamais entendu citer que deux hommes pour „ vrais magiciens, c'est-à-dire pour capables de faire du bien ou du mal par „ des sortileges. Une des grandes merveilles de la magie, est de restituer „ sur le champ des effets volés. Mais, quoiqu'il se soit fait beaucoup de vols „ depuis que je suis en Laponie, rien n'a été recouvré par ce moyen, & je „ n'ai vu personne qui se rappellât un seul exemple du pouvoir de la magie „ sur les restitutions." Les Lapons ont à la vérité, des formules, qu'ils croient propres à chasser les esprits: mais on en reconnoît l'origine, aux morceaux entiers qu'elles contiennent, soit de la bible, ou d'autres ouvrages.

Ils ont aussi des formules magiques de malédiction, pour faire du mal, ou

du moins, quelque peur à leurs ennemis. Mais, ceux-ci, ni leurs troupeaux maudits, n'en vivent pas moins. „ Le seul exemple de sortilege funeste qu'on „ m'ait cité; c'est qu'en 1741 un Lapon ayant refusé à sa fille les habits de „ sa femme qui venoit de mourir, elle lui fit les plus terribles imprécations; „ & dès le lendemain il perdit trente rennes.

Les Suédois disent que les Lapons sont magiciens, & les Lapons prétendent que leurs sorciers ont été formés par des Suédois; parce que la plupart d'entre les magiciens ont réellement habité près de la Suede, & qu'ils viennent des provinces méridionales. M. Hægstræm qui ne nie pas le pouvoir du démon sur la terre, & même en Laponie, où le peuple est idolâtre, crédule, ignorant & peureux, ne peut croire cependant que Dieu ait livré tout ce pays à la magie. Comment subsisteroient les Lapons, dit-il, avec l'art de se nuire par des maléfices? Dira-t-on qu'il en seroit de cette arme invisible, comme des forces naturelles qui se répriment & se contiennent par leur réaction? Les Lapons se battent, s'intentent des procès; mais s'attaquent rarement par des sortileges; & la preuve qu'ils n'ont pas beaucoup de sorciers, c'est que les plus fameux magiciens y sont très-pauvres. Quand un art ne produit aucun bénéfice, il est peu cultivé. „ C'est donc une injustice, dit très- „ sérieusement M. le pasteur Hægstræm, d'accuser ainsi sur des bruits populai- „ res, une nation entiere de magie & de sorcellerie." Heureusement cette calomnie fait moins de tort aux Lapons, qu'à leurs accusateurs. Car il est bien plus aisé de convaincre quelques écrivains, de simplicité ou de duplicité, d'ignorance ou d'imposture, d'idiotisme & de crédulité, que de prouver qu'un peuple grossier & sauvage possede un art surnaturel de faire le bien & le mal; un pouvoir divin ou diabolique, qui franchit les distances du tems & de l'espace; ressuscite ce qui n'est plus; crée ce qui sera; fait que les objets absens, présens & immédiats changent tout à coup de place avec les objets absens & très-éloignés; détruit enfin l'ordre établi par le Créateur, pour y substituer un desordre physique, propre à renverser toutes les notions que la raison tient des sens. Ceux-ci sont, à la vérité, des témoins & des juges faillibles; mais c'est pourtant à eux seuls qu'il faut en appeller, soit en premier, soit en dernier ressort. Les choses de la foi se soumettent elles-mêmes à ce tribunal, quand elles exposent à la raison leurs preuves de crédibilité; les merveilles opérées dans les siecles; le témoignage des peuples; les révélations particulieres, qui lui sont subordonnées, quoiqu'elles soient d'un ordre différent: oui subordonnées, car si la nature paroît changer son cours dans un étroit espace de tems & de lieu, l'univers, le grand tout, n'en suit pas moins sa marche; entraînant dans son immensité tous les faits, toutes les apparences, les systêmes, les opinions, les chefs de secte & les peuples sectateurs, les persécuteurs & les victimes.

Ce qui, sans doute, a donné le plus de crédit & de fondement à la prétendue magie des Lapons, ce sont leurs tambours de divination, & certains nœuds, avec lesquels ils prétendent lier ou délier les vents. „ Je n'ai jamais pu voir „ de ces tambours, dit M. Hægstræm. Ils les cachent avec d'autant plus de „ soin, qu'étant défendus sous peine de la vie, on en fait des perquisitions ri- „ goureuses." Mais quel est le plus barbare, ou le Lapon qui sottement attache un pouvoir infernal au bruit d'une vessie; ou le Suédois qui défend sous

peine de mort, d'être sot & crédule? Les supplices même augmentent la superstition qu'ils veulent étouffer; & les tambours que l'on cache, sont plus dangereux que ceux que l'on montre.

Description des tambours magiques des Lapons.

COMME M. Hægstræm n'a pu voir aucun de ces tambours magiques, qu'on se garde bien de montrer, il faut en prendre la description dans le voyage de la Motraye. „ Cet instrument, dit-il, ressemble à une tymbale, n'ayant de „ la peau à battre que d'un côté; & mieux au corps d'un luth par sa figure „ ovale, & son dos de bois. Au milieu de ce dos, sont deux ouvertures „ longues de huit pouces chacune, plus ou moins, & à peine larges d'un „ seul. A l'entre-deux qui les sépare, & qui est un peu plus gros que le pe- „ tit doigt, est attachée une chaîne avec plusieurs anneaux de cuivre." Ecoutons encore le même voyageur, pour sçavoir l'usage qu'on fait de ces tambours. On le verra dans les jongleries d'un de ces prétendus magiciens, que la Motraye avoit attiré avec de l'eau-de-vie. „ Il fit entrer, dit-il, la chaî- „ ne avec les anneaux dans le corps du tambour, & tournant vers la terre, la „ peau qui étoit transparente, & sur laquelle étoient peintes en rouge diverses „ figures d'hommes & d'animaux, avec des signes célestes barbarement repré- „ sentés..... il commença à le battre de haut en bas avec un dycorne, ou „ une corne à deux fourchons, faite en forme d'un Y..... Les anneaux mis „ en mouvement par les coups du dycorne, sautoient & erroient çà & là, „ dans le ventre de ce tambour, avec un cliquetis approchant du bruit d'un „ tambour de Basque. Après qu'il eut frappé quelques minutes, il se cou- „ cha, non sur le ventre (comme tant de relations de Laponie font faire aux „ magiciens) mais sur le dos. Il appliqua le ventre battu du tambour, sur „ son estomach découvert, sans le tourner, ni le faire pancher de côté ou „ d'autre. Il ferma les yeux, parut en syncope, ou sans respiration pendant „ un petit espace de tems. Ensuite il se réveilla comme en sursaut, ouvrit „ & montra des yeux égarés, & après un long soupir il leva doucement le „ tambour, avec ses deux mains, sans l'agiter ou le faire pancher çà & là; „ l'opposa à ses yeux, à une distance de deux à trois palmes; considéra at- „ tentivement la situation où les anneaux, qu'il voyoit à travers la peau trans- „ parente, étoient à l'égard des figures marquées; après quoi il commença „ à prononcer ses oracles."

LES sorciers Lapons s'imaginent, que la situation où ces anneaux se trouvent avec ces figures, est une image fidele de l'avenir; le devin y voit tout ce qu'il veut, ou ce qu'il sçait d'avance: mais souvent il est le premier la dupe de son art, faute de cette science, qui, chez les peuples policés, fait les imposteurs. M. Hægstræm raconte à ce sujet, qu'un juge de la province de Loule abusa de la simplicité des Lapons, par un artifice aussi grossier que celui de leurs tambours. Un Lapon ayant été volé dans une foire, ce juge assembla dix ou douze habitans du canton, autour d'une table où il mit une boussole, qu'il appella son *gobdas*, ou tambour divinatoire; déclarant que dès qu'il auroit tourné l'aiguille, la plume d'oiseau qu'il y avoit attachée, s'arrêteroit devant l'homme coupable du vol. L'aiguille indiqua celui qu'on en soupçonnoit; trois fois elle tourna, trois fois elle s'arrêta devant lui. Le voleur en fut si surpris, qu'il avoua son larcin, & la nuit suivante il alla secrettement

offrir au juge une grosse somme pour son gobdas, bien supérieur, disoit-il, à ceux de la Laponie.

SCHEFFER parle de nœuds magiques, ou de bourses dans lesquelles les magiciens Lapons tiennent les vents enfermés, comme Ulysse les tenoit dans son outre. Mais les Lapons en font commerce. Le grand secret de tous les imposteurs en matiere de religion, est de ne vendre que du vent; car les espérances de la superstition sont-elles autre chose? Le souffle, les grimaces, les gestes convulsifs des prétendus inspirés, la fumée des victimes, les vapeurs d'un sacrilege encens, les conjurations & les supplications des fourbes & des dupes, qu'est-ce autre chose que du vent? Mais les Lapons prétendent réellement disposer des vents, tantôt les lier, au point d'arrêter tout-à-coup un vaisseau dans sa course; tantôt les déchaîner, pour lui susciter des tempêtes; ces vents sont des esprits qu'ils gardent dans une bourse, jusqu'à ce qu'ils trouvent à changer celle-ci contre une bourse d'argent. C'est Scheffer qui prête cette supercherie aux Lapons; mais M. Hægstræm n'a jamais vu chez eux rien d'approchant. Au reste, la superstition qui n'est qu'une peur, doit croître en proportion des dangers. Les peuples sauvages du nord, qui fréquentent la mer, qui habitent au milieu des loups & des ours, qui sont exposés fréquemment à périr de froid ou de faim, doivent être plus superstitieux que d'autres, surtout, pour peu que l'imposture ait sçu profiter de ce penchant général des hommes à s'effrayer. Si la superstition suit les progrès de la misere chez les peuples policés, est-il étonnant qu'elle soit si générale & si active dans un pays où la nature n'est féconde qu'en maux? Le mal physique est la cause & l'aliment de toutes les craintes, comme le bien est le fondement des espérances. Or la superstition est un mélange de crainte & d'espérance; elle redouble dans les occasions où ces deux sentimens se trouvent le plus excités. La chasse & la pêche la réveillent chez les Lapons. Mais la chasse de l'ours est la plus superstitieuse. On consulte les tambours, avant d'y aller. Quand on tue l'ours, ce sont des cris de joie qu'on pousse vers les cieux en actions de grace. On fouette l'ours mort, en le tirant hors de son antre. Celui qui l'a tué, met à son fusil un clou de laiton, ou pend à son cou quelque marque d'honneur ou de superstition. On remercie l'ours, dans les hymnes qu'on chante, de s'être laissé tuer sans faire de mal. Lorsque les chasseurs reviennent, leurs femmes leur jettent au visage de l'écorce de bouleau qu'elles ont machée; elles chantent des hymnes de triomphe en sortant de leurs tentes par la porte ordinaire, tandis que les hommes y entrent par la porte sacrée.

ON cuit l'ours tout entier; mais souvent les femmes & les enfans n'en mangent point, ou l'on ne leur en donne que certains morceaux. Les chasseurs, qui se partagent leur proie, pour s'aguerrir aux périls de la chasse, n'en mangent qu'à travers un cercle de laiton qu'ils mettent devant leur bouche. Tout est mystérieux chez les peuples les plus stupides du nord, comme chez les nations les plus rafinées de l'orient. L'Inde & l'Egypte ont épuisé les forces de l'esprit humain, à abuser de sa foiblesse. Le nord qui n'a pu les employer encore, est resté dans les entraves de l'ignorance. L'excès de la chaleur & du froid, de l'abondance & de la misere, a produit les mêmes effets; une paresse excessive d'esprit; une crainte prodigieuse, excitée-là par les maux de

l'imagination, ici par ceux de la nature. Les climats tempérés sont les plus heureux, à tous égards. C'est pour cela peut-être, que l'Europe s'est rendue, en quelque façon, la maîtresse des autres parties du monde, par son commerce & son industrie, qui s'approprient les richesses & les productions de tous les autres pays. Elle a des peuples méridionaux pour voyager & habiter sous l'équateur; elle a des nations septentrionales, pour braver les glaces de l'ourse. Tout est à sa portée, en sa disposition. Les loix, les goûts, les opinions, les mœurs, les habits & les parures, elle emprunte, elle imite tout; mais le refond, pour ainsi dire, dans ce juste assortiment, qui est le fruit d'un mélange d'imagination & de raison, d'une utile combinaison des forces de l'esprit avec celles du corps. Heureux le peuple que la nature a formé pour jouir de tous les biens de la terre! Si plus agissant au dedans, qu'entreprenant au dehors, il attire au lieu d'envahir; s'il obéit au joug sans le sentir; s'il se laisse éclairer pour se mieux gouverner; si l'esprit national dirige ceux qui commandent à la nation; ce peuple sera, non pas le roi, mais le meilleur des peuples.

Ce n'est pas là, dira-t-on, l'Histoire des Voyages. Eh! qu'importe au Lecteur, de sçavoir toutes les honteuses erreurs des Lapons? Une seule, en fait de superstition, n'en laisse-t-elle pas deviner mille autres? Qu'y verra-t-il qui ne le fasse rougir, s'il compare ses œuvres aux opinions qu'il méprise? Sans doute, il a des dogmes plus sublimes: mais quel en est le fruit; s'il gémit également & de ce qu'il croit, & de ce qu'il craint, & de ce qu'il fait, & de ce qu'il ne fait pas? Toujours en contradiction avec lui-même, au lieu de soumettre sa conduite à sa croyance, il ne sçait régler ses mœurs ni par sa raison, ni par sa religion. Qu'y a-t-il de pire dans la vie des Lapons? Quand ils enterrent les os d'un ours, ils y joignent une cuilliere, des oiseaux, un coûteau, comme si l'ours devoit s'en servir. „ Ces malheureux, dit M. Hægstræm, sont persuadés que l'ours a une seconde vie, & ils croient à peine „ qu'ils doivent revivre eux-mêmes: cependant ils disent quelquefois qu'ils „ vivront après la mort, ou qu'ils voyageront dans l'autre monde, comme ils „ voyagent dans celui-ci.... J'ai entendu un Lapon dire, au sujet d'un hom„ me qui étoit mort très-jeune, *Dieu n'auroit pas pris cet homme, s'il n'a„ voit pas voulu l'employer à quelque travail.*"

Telle est l'idée qu'ils ont d'une autre vie. Quand ils ensévélissent les morts, ils ont grand soin de bien envelopper le corps d'un drap mortuaire, de peur que l'ame ne s'échappe par l'endroit qui ne seroit pas couvert & ne les suive. Ils mettent dans la biere, un fusil, du bois sec, du tabac, une hache. Quand ils passent devant une tombe, ils y jettent du tabac, pour réjouir, sans doute, les mânes du mort. Ces pratiques sont usitées, même parmi les chrétiens, quoiqu'ils en rougissent & ne s'y laissent aller qu'en secret. „ J'avoue, dit M. Hægstræm, que je n'ai jamais veillé de près à ces sortes „ d'abus, par une importune curiosité.... Seroit-il utile de connoître à fond „ toutes leurs superstitions? Il faut travailler à les abolir, en dissipant les té„ nebres de l'ignorance, où ils marchent..... Mais les anciennes erreurs sont „ trop profondément enracinées dans l'esprit humain. J'ai vu même des La„ pons qui lisoient la bible & s'abandonnoient à des pratiques superstitieuses;

„ j'en ai conclu, avec douleur, qu'il sera peut-être long & difficile de con„ vertir ce peuple."

§. IV.

De l'établissement & des progrès du Christianisme dans la Laponie.

QUOIQU'IL en soit de l'époque & des moyens de l'établissement du Christianisme en Laponie, on n'y voyoit point de paroisse établie avant le regne de Gustave I. Il introduisit la foi, chez les Lapons, avec le commerce, en leur envoyant des prêtres dans le tems des foires. Charles IX fit en 1600 bâtir des églises, qui sont aujourd'hui presque toutes ruinées. La reine Christine érigea ces églises en paroisses, elle y ajouta des presbyteres, pour qu'elles fussent toujours desservies. Il y en avoit dans cinq provinces, mais les nouvelles églises qu'elle fit construire dans la province de *Pite* furent consumées avant d'avoir servi, dans l'incendie qui dévora la ville même de Pithéa, en 1666.

DEPUIS cette époque, on a toujours augmenté le nombre des paroisses, des chapelles & des ministres; on y a envoyé des missionnaires, ouvert des écoles, & fait tous les réglemens propres à soutenir ces établissemens.

LA premiere école Laponne fut fondée à Pite en 1629, sous le regne de Gustave Adolphe. Ce prince en fit ouvrir une autre, à Lickfele, dans la province d'Oume. Mais les ministres ayant été soupçonnés de tirer des contributions en Laponie, de la charité qui leur offroit volontairement des pelleteries fort cheres; on leur défendit de voyager plus d'une fois l'an, sous prétexte d'instruire. Les commerçans ont de tout tems été jaloux des missionnaires, qui tantôt les ont secondés par une réciprocité d'intérêt, & tantôt ont abusé de leur confiance. Le négociant n'a qu'un motif de cupidité qui l'anime; le missionnaire a du moins un prétexte plus louable. Mais, sous ce voile d'honnêteté, souvent un faux apôtre est plus dangereux que le commerçant, dont la profession est de gagner & non pas de tromper. Cependant M. Hægstræm n'attribue pas uniquement le peu de progrès de la religion en Laponie, aux calomnies des marchands contre les ministres Luthériens; mais à la vie errante des Lapons, qui ne pouvant fréquenter les églises, parviennent quelquefois à l'âge de vingt ans, sans avoir vu de ministres. Quelques pasteurs, Lapons d'origine, ne vivent pas mieux qu'ils n'enseignent, & repoussent par leurs scandales, sans attirer par leur doctrine. Les ministres Suédois, ne sçachant pas la langue Laponne, ne peuvent prêcher que par la médiation d'un interprête, qui rend leurs instructions fort inintelligibles. Ils ne veulent pas apprendre la langue de la Laponie, de peur qu'on ne les laisse pour toujours dans ce triste pays, où le zele n'est soutenu par aucune récompense. Qu'arrive-t-il de cette indifférence pour l'instruction? Chaque église traduit à sa maniere l'évangile & les prieres; & l'on récite en Laponie l'oraison dominicale de cent façons différentes... Mais Dieu les entend toutes, & n'est-ce pas assez pour le bonheur des peuples & pour le zele des prêtres?

DESCRIPTION DE LA LAPONIE SUEDOISE.

CEPENDANT, pour rémédier à l'inconvénient d'entendre chaque province prier dans sa dialecte, on a tenté d'introduire en Laponie la langue de la Suede & de la Finlande: „ mais je suis persuadé, dit M. Hægstræm, qu'il „ est impossible de substituer une nouvelle langue à celle que parle un peuple, „ depuis qu'il existe."

S'IL y a quelque espoir d'amener les Lapons au but politique & spirituel que le gouvernement se propose; „ on doit y réussir, dit notre auteur, par „ les sages arrangemens qu'on a pris, surtout à la Diete de 1733. Tandis „ qu'on travailloit à la prospérité de la Suede, un peuple entier étoit à ses „ portes, plongé dans l'idolâtrie, quoique réuni sous les mêmes loix depuis „ quatre cents cinquante ans." On a donc cherché & rassemblé tous les moyens qui devoient rémédier à cet aveuglement; mais qui n'ayant pas été mis en œuvre tous à la fois, n'ont pu produire que de foibles avantages.

ENFIN, pour coopérer à la conversion des Lapons par toutes les ressources qui sont au pouvoir de l'homme, on a confié la direction de cette entreprise à des personnes sages & éclairées. Ce sont l'évêque, le chancelier & le bourguemestre de Stokholm, trois conseillers & chanceliers de l'université. Depuis l'inspection de ces hommes choisis, un grand nombre de ministres s'est offert pour travailler à extirper l'idolâtrie chez les Lapons; & pour former de ces peuples errans, sauvages & stupides comme leurs troupeaux, un bercail de brebis chrétiennes. „ Ils y ont employé leur peine, leur santé, leur vie, & ils „ éprouvent aujourd'hui que le désert retentit de cantiques d'allégresse, que la „ solitude tressaille de joye, & fleurit comme le lys." C'est la pieuse expression d'un pasteur qui applique à la Laponie couverte de neige & de glace, un texte qu'Isaïe avoit adressé sans doute aux déserts brûlans de l'Arabie, de l'orient, qui sont aujourd'hui sous le joug de Mahomet.

LES paroisses qu'on a établies, sont si bien distribuées, qu'il y a peu de Lapons qui ne puissent y venir au moins en certains tems de l'année, & recevoir la visite de leurs ministres. On compte dans la Laponie Suédoise dix églises paroissiales, & dix succursales ou chapelles, avec six écoles entretenues par le gouvernement. M. Hægstræm a consacré quelques notes de son ouvrage à l'énumération de ces établissemens. Lickséle dans la province d'Oume, avoit une église qui ne dura pas un siecle. Elle fut rebâtie en 1735. On lui donna une succursale à *Sorsele*, vers la montagne, sur la riviere de Windel, avec un vicaire pour la desservir. Bâtie, au milieu du siecle dernier, elle tomba en ruine, & fut reconstruite en 1744. M. Hægstræm voudroit encore une chapelle, auprès du lac d'Oume pour l'été.

LA paroisse de Lickséle a quatre bourgs Lapons, qui sont *Umby*, *Wapsten*, *Ran* & *Gran*. Ce sont des especes de Jurisdictions, qu'on peut comparer à ce que les Grecs appelloient *Nomies*, & les Latins *Pagi*. Elles sont composées de quelques maisons dispersées dans une assez grande étendue de pays. L'école de Lickséle fut fondée sous Gustave, par Jean Skitte, membre du conseil, qui acheta pour quatre cents écus monnoie de cuivre, un domaine appartenant à la couronne, & le donna à cette école; bienfait d'autant plus pur que le fruit en étoit éloigné, la reconnoissance incertaine.

LA province de Pite fut divisée en quatre paroisses, distinguées par autant

DESCRIPTION DE LA LAPONIE SUEDOISE.

d'églises bâties en 1640, sous la reine Christine. Mais, contre l'usage de ces sortes d'établissemens qui vont toujours en croissant, surtout dans les pays sauvages, on réduisit, en 1696, ces quatre paroisses à deux, jusqu'en 1734 qu'on en fit trois. *Ariéplog*, l'une de ces trois paroisses, est bâtie vers la montagne, près du grand lac *Hornawam*; car les montagnes & les lacs ont toujours attiré des temples. Elle a cinq jurisdictions Laponnes, & depuis 1743, une école de six enfans élevés aux frais du gouvernement. Près d'une fonderie de mine d'argent, qui est à *Silboiok* dans la montagne, une église releve d'Ariéplog. Le pasteur y rassemble en certains tems de l'été, ses brebis que le froid a frappées & dispersées en hiver.

LA province de Loule a deux paroisses, *Iokmok* & *Ghelliware*. La premiere, dont l'église fut bâtie sous Charles IX, & sert encore, quoiqu'un peu ruinée, a depuis 1730 une école de six enfans. A quinze milles dans la montagne, elle a une succursale avec un ministre, auprès de la fonderie d'une mine d'argent que les Lapons exploitent pour la Suede. La seconde paroisse, qui fut détachée de la premiere en 1742, a pris son nom de la mine de fer auprès de laquelle l'église fut bâtie. Elle est située sous le cercle polaire, ligne que les voyageurs, soit de terre ou de mer, ont rarement passée, parce qu'elle ne fournit au lieu d'or que du fer. C'est pourtant là qu'habite le pasteur à qui nous devons cette description intéressante de la Laponie. La paroisse de Ghelliware que dessert M. Hægstræm, comprend les vallées de *Kaitom* & de *Teusa*, avec le canton de *Nederbi*. Un sçavant homme a prétendu, dit-il, dans ses mémoires sur la province de Torne, qu'on appelle *Orias*, une partie de celle de Loule, qui confine à la paroisse de Torne. Mais les Lapons nomment *Orias* tous les pays qu'ils ont au sud; & ce mot ne désigne pas plus un certain canton, que l'*Hesperia* des Latins.

DANS toutes ces paroisses, le service divin se fait en langue Laponne, quoique les ministres soient Suédois. Ces pasteurs vivent d'une paye annuelle en argent & en denrées, sans compter la dixme & d'autres droits. En voici quelques-uns, conformes à l'ordonnance du 15 Janvier 1596, publiée sous Charles IX. Chaque Lapon donne à son pasteur deux paires de gants du pays, ou cinq livres de brochet. Quiconque communie à pâques, donne une piece de fourrure; à noël, dix livres de viande ou de poisson, avec autant de fromages qu'il a de rennes. Pour l'enterrement d'un Lapon sujet à la capitation, ou de sa femme, le pasteur reçoit un renne; & pour les autres, cinq livres de brochet, ou deux paires de gants. Pour un mariage, un baptême, des relevailles de couche, même offrande ou tribut à payer. On pourroit, dit M. Hægstræm, rectifier ce réglement d'une façon plus commode pour les pasteurs & les paroissiens, & même établir une proportion plus exacte entre la taxe & le bien de celui qui la paye.

De l'état civil de la Laponie.

LES Historiens voudroient trouver la monarchie chez les anciens Lapons, comme ils la supposent de tout tems établie chez toutes les autres nations. Mais les peuples pasteurs ont rarement des rois. Ces sortes de souverains n'aiment pas à courir après un peuple errant, ni à changer de cour & d'état, au gré des saisons. Quand on est toujours en guerre avec la nature, on n'a pas du moins d'autre ennemi, & c'en est assez pour occuper les hommes, & les dispenser

DESCRIPTION DE LA LAPONIE SUÉDOISE.

dispenser de la nécessité de se donner des maîtres. Aussi lorsque Ladulas, roi de Suede, voulut s'approprier la Laponie, qui n'appartenoit à personne, & qui même aujourd'hui ne connoît gueres la dépendance, „ il ne crut pas qu'un „ si vaste pays, quoiqu'à sa bienséance, valût les frais d'une guerre, ni qu'il „ fût aisé de la porter au milieu de ces déserts." Il engagea donc, à ce qu'on croit, les principaux habitans de la Bothnie, appellés *Birkarles*, à persuader aux Lapons, leurs voisins, qu'il leur seroit avantageux de se soumettre à la Suede. Les Birkarles qui commerçoient avec les Lapons, les soumirent on ne sçait comment; c'est-à-dire, sans doute, qu'ils les regardent comme soumis à leur insçu. Car il n'est rien de plus aisé, que de se croire roi d'un peuple sauvage, qui, n'ayant aucune idée de royauté, ne peut ni consentir, ni se refuser à un joug qu'on ne s'avise pas même de lui proposer. Ainsi les Européens se disent depuis un siecle rois de certains cantons de l'Amérique, dont les habitans n'ont jamais sçu ce que c'étoit qu'un roi, & ne connoîtront peut-être la valeur de ce mot, qu'en chassant les étrangers qui font retentir ici ce titre, nul chez des sauvages. Quoi qu'il en soit, les Birkarles qui, selon l'étymologie, étoient ou des gens de montagne, ou des commerçans, eurent le gouvernement héréditaire de la Laponie, à condition de donner au roi de Suede, quelques fourrures en hommage, ou tribut, comme ses vassaux. Ces rois, en sous-ordre, étendirent leur misérable souveraineté, des côtes de la mer dans les terres, où ils alloient, dit-on, de tems en tems, commercer, lever les impôts & rendre la justice. „ Mais, dit gravement notre auteur, sans „ doute ils consultoient plus leur intérêt, que celui de ce peuple; & Damien „ de Goës avoit raison de se plaindre qu'ils nuisoient à la conversion & au salut „ des Lapons." Ce Portugais, en effet, à qui l'on attribue un ouvrage sur la Laponie, qu'il n'a peut-être jamais fait, écrivoit, dit-on, à Paul III, qui devoit fort goûter son style: „ ces tyrans empêchent les Lapons de se faire chrétiens, de peur qu'ils ne soient exempts des tributs, qu'ils payent „ comme idolâtres. Car le joug de J. C. adoucit celui que les princes ont „ mis sur les peuples. Ces maîtres barbares préferent à la religion, un gain „ honteux & sacrilege: avarice abominable, impie; tyrannie insupportable, „ que les ames pures & dévotes doivent combattre de toutes leurs forces, „ soit par des écrits, ou par la voie des armes." Ce zele féroce contre la barbarie des gouverneurs Lapons, étoit celui du siecle de Goës & d'un pape qui s'étoit ligué avec Charles-Quint, pour éteindre le Protestantisme en Allemagne, dans le sang des peuples.

CEPENDANT l'autorité des Birkarles en Laponie, fut d'abord réprimée sous Gustave I, & totalement anéantie par ses successeurs. „ Les Lapons, „ dit M. Hægstræm, partagerent enfin avec les Suédois l'avantage de vivre „ sous un roi chrétien." Si l'on en croit même ce pasteur, les habitans de la Laponie, qui payent tribut, soit au Dannemarc, soit à la Russie, regardent les rois de Suede, comme leurs souverains légitimes; parce qu'ils tiennent de cette couronne, tous les établissemens civils & spirituels, qui doivent retirer insensiblement ce peuple de son état sauvage. Si l'auteur n'est pas séduit par un zele national, tôt ou tard les Lapons reviendront tous à la Suede.

IL paroît que les Lapons, en général, détestent les Russes. Ils se vantent mê-

DESCRIPTION DE LA LAPONIE SUEDOISE.

me des actions de valeur qui ont signalé leurs ancêtres dans un combat contre cette nation. Un parti Russe, disent-ils, entré en Laponie par le nord, y enleva de l'argent & des rennes. Ce premier succès enhardit les Russes à renouveller souvent de semblables incursions. Enfin les Lapons craignant d'être exterminés par ces brigands, s'assemblerent & se choisirent un chef parmi leurs vieillards. Ce conducteur imagina un stratagême, pour perdre ses ennemis. Il ordonna de porter des poutres sur une haute montagne; il y fit fouler la neige, & verser de l'eau par dessus, pour y pratiquer une glace unie depuis le pied jusqu'au sommet. On tailla des dégrés dans cette glace. On ouvrit des chemins de tous les côtés, pour engager l'ennemi à venir attaquer le camp des Lapons retranchés sur cette montagne. Les Russes sont attirés dans ce piege. Mais à peine ils sont parvenus au milieu de la montagne, qu'au signal donné les Lapons font rouler toutes leurs poutres. Le Russes sont renversés & presque tous écrasés: ceux qui restent, sont égorgés par les Lapons, excepté deux, dont l'un avoit perdu un pied, & l'autre un bras. Ces malheureux furent renvoyés chez eux, porter la nouvelle de la défaite de leur parti. Les Lapons disent, pour exprimer le nombre des ennemis tués dans cette action, qu'il fallut deux cordes & demie de leurs arcs, pour lier tous les fusils qu'on leur avoit pris. Ils montrent encore, au bas de cette montagne, des endroits couverts d'une herbe épaisse; elle y est née, disent-ils, du sang des Russes.

Justice.

LA Laponie Suédoise est répartie en quatre gouvernemens; l'Iemlande seule forme le premier; les provinces d'Asehle & d'Anghermanlande composent le second; le troisieme comprend celles d'Oume, de Loule & de Pite; le quatrieme, celles de Torne & de Kimi. Les gouverneurs ont des maisons dans leurs départemens, pour y tenir leurs assemblées; & pour assesseurs à leur tribunal, des conseillers ou juges Lapons. Cette place est d'autant plus honorable, qu'elle est peu lucrative: car il y a des Lapons, pour qui l'estime de leur nation est un salaire. Ces gouverneurs font tous les ans la visite de leur département, voiturés d'une foire à l'autre, par les gens de chaque bourg où ils ont tenu leurs assises. C'est ordinairement en hiver, dans le mois de Janvier. Le gouverneur de Torne a trois cents *milles* à faire dans sa visite, qui dure trois mois, quoiqu'il n'y ait dans les deux provinces de son département, que douze bourgs, ou lieux d'assise. Ils rendent la justice par interprête, faute d'entendre la langue des Lapons. Mais comme cette langue est encore moins obscure que celle de la chicane des pays policés, & que les affaires ne sont pas fort embrouillées, il vaut mieux plaider devant des juges qui n'entendent pas la langue, que devant ceux qui n'entendroient, ou n'aimeroient, ni les affaires, ni la justice.

Impôts ou Finance.

ON gouverne une nation, moins pour elle, que pour soi. Aussi la couronne de Suede ne prendroit pas le soin de rendre la justice en Laponie, si elle n'avoit des impôts à en retirer. On perçoit les uns, pendant qu'on administre l'autre. Il y a donc des receveurs qui suivent les gouverneurs dans toutes les places de justice, & ils sont logés & défrayés aux dépens du fisc.

LES Lapons ne payent plus les impôts, en denrées, comme autrefois. Depuis que Charles IX partagea des terrains entre les familles, chaque terrain,

chaque lac est taxé. Quand un Lapon change de terrain, celui qui prend sa place est sujet à l'impôt, qui devient plutôt local, ou réel, que personnel. Chaque propriétaire paye depuis un écu, monnoie de cuivre (*b*), jusqu'à deux rixdalers & plus. Mais dans les provinces taxées par cantons, & non par propriétés, les habitans contribuent à la somme exigée, d'une maniere proportionnée à leurs biens, quels qu'ils soient; & le pays est commun à tous ses habitans, soit terres, ou lacs.

DESCRIPTION DE LA LAPONIE SUÉDOISE.

MAIS si ce peuple ne paye pas trois impôts différens au même souverain, le même homme paye quelquefois tribut à trois souverains différens; c'est-à-dire, à la Suede, au Dannemarc & à la Russie, lorsqu'on passe l'année en trois différens pays soumis à ces trois puissances. Les habitans de la Laponie méridionale, qui passent l'été en Norvege, payent un impôt au Dannemarc. Certaines paroisses limitrophes du Dannemarc & de la Suede, payent à ces deux couronnes; la province de Kimi, à la Suede & à la Russie; mais les Lapons d'Enare, payent à la Suede, au Dannemarc & à la Russie. Cependant M. Hægstræm prétend que ces peuples, rançonnés par trois souverains, ne reconnoissent que les loix, les jurisdictions & les églises Suédoises. Grand avantage pour une nation, de payer trois rois, & de n'en avoir aucun: car celui qui ne la défend pas des puissances étrangeres, n'est pas son roi.

Foires, ou commerce.

APRÈS les finances vient le commerce. Celui des Lapons se fait dans les foires. La foire principale de chaque province, se tient dans la capitale, vers le tems des assises; elle dure souvent quinze jours. Le commerce de ces foires, ne consistoit autrefois qu'en échanges. Les Lapons, si l'on en croit Damien de Goës, voituroient par eau leurs marchandises chez leurs voisins, & les échangeoient par signes, sans proférer un seul mot. Aujourd'hui l'on va commercer chez eux, & ce n'est plus par signes, ni par de simples échanges. L'argent entre aussi dans leur commerce, comme le véhicule le plus actif & le plus prompt. Ils vendent leurs pelleteries aux Suédois, & leur achetent des provisions, ou des denrées. Ce sont des vins, de la biere, du sel, du tabac, de la farine, du drap, du chanvre, de la poudre & du plomb, de l'étaim, du souffre, des ustensiles de cuivre, des gobelets, des cuillieres, des boucles, des anneaux, des ceintures d'argent, des haches, des coûteaux, des ciseaux, des aiguilles, des lacets, des dez à coudre, des pierres à feu, des cuirs de bœuf. Les Suédois achetent, à leur tour, de la chair & des peaux de renne, des fromages, du poisson sec, des fourrures de zibeline, & d'autre espece. Les prix de ces marchandises varient selon l'abondance ou la disette, la saison ou la qualité. Souvent on les acquiert à un plus bas prix, de la troisieme main, que de la premiere. La bonté des marchandises de la même espece, change avec le climat. Plus on approche du sud, moins le petit gris a de valeur & de qualité; mais aussi les autres fourrures y sont plus noires, meilleures & plus cheres.

Commerce des Lapons avec les Suédois en hiver.

TEL est le commerce que les Lapons font en hiver avec les Suédois, qui viennent chez eux. Dans l'été, ce peuple en va faire un autre en Norvege. Il y revend des ustensiles de cuivre & de fer, qu'il a achetés de la Suede.

Avec les Norvegiens, en été.

(*b*) L'écu de cuivre vaut 1 liv. 2 sous 8 deniers Tournois.

Mais son principal commerce est en fromage de renne, & en cordes d'écorce d'arbre. Les fourrures ne valent rien dans cette saison, & n'entrent point dans le commerce. On achete chez les Norvégiens, du hareng, & des couvertures de laine, pour les revendre en Laponie. Le trafic ne se fait point par échange, mais avec de l'argent. Ce n'est donc pas par défiance que les Lapons ne veulent recevoir, des Suédois, que des écus de Hollande, mais parce que les Norvégiens en demandent.

Le commerce intérieur entre les gens riches du pays consiste en rennes, en fromages, en lait; mais surtout en tabac qui, acheté des Norvégiens, se change contre des peaux qu'on vend aux Suédois. M. Hægstræm assure que les Lapons sont fourbes dans le commerce; mais il demande s'ils tiennent ce vice de la nature, ou de leurs voisins: grande question qu'on laisse à décider aux peuples policés. Si les Lapons ont reçu des vices; ne pourroit-on pas leur donner des arts? M. Hægstræm commençant par le métier de soldat, comme si c'étoit le premier & le meilleur, ou peut-être parce que c'est le plus facile à faire, dit qu'on devroit y accoutumer du moins les vagabonds, qui, par besoin, ou par inconstance, y consacreroient toute leur vie. Les Lapons pourroient encore devenir matelots, fabriquans & manufacturiers. Mais il est également difficile d'établir des manufactures dans une terre qui n'a que des racines & des écorces d'arbre à mettre en œuvre pour des boëtes, des cordes & des paniers, & de transplanter ailleurs des habitans qui ne chérissent que leur patrie. Il faut que cet amour de la patrie tienne en partie à l'ignorance; puisqu'on le voit dégénérer de jour en jour chez les peuples policés. Est-ce la faute des sciences, ou des gouvernemens? de la philosophie, ou de la politique?

Des colons de la Laponie.

Il n'est pas étonnant que des Européens sans terre, sans patrimoine, nés ou tombés dans l'indigence, poursuivis de leurs maîtres ou de leurs proches, pour des préjugés, des vices, ou des crimes; en un mot, ce qu'on appelle des gens sans aveu, se soient expatriés de gré ou de force, pour aller tenter la fortune dans le nouveau monde; un climat heureux & fertile, riche ou agréable, sembloit les y appeller. Mais qu'iroit-on chercher en Laponie? Quelle malheureuse destinée y conduit les Suédois & les Finlandois, que la nature avoit mieux traités chez eux, qu'elle ne les accueille dans ce climat presqu'inhabité. Tout semble les en repousser. Les Lapons veulent être seuls dans leur pays, ils n'aiment pas des étrangers qui les y gênent & les resserrent. Ils ont vu les Suédois brûler les bois & les paturages, pour les changer en culture. Ces incendies ruinent les naturels du pays, qui n'ont plus où faire paître leurs rennes. Ils voient tuer les rennes sauvages par les colons. Enfin, ils sont forcés d'abandonner le voisinage de ces hôtes importuns, incommodes, venus avec la rage d'envahir & de dominer. Mais, quoique le terrein ne manque pas aux Suédois qui s'en emparent impunément, il leur est difficile de s'établir dans un climat glacial, où la rigueur des hivers rend la pêche incertaine, où les lacs, en été, ne dégelent pas toujours d'assez bonne heure. Cependant la Laponie a des colons. Ce sont des paysans de Suede, ou de Finlande. On ignore l'époque de l'établissement de ces colonies. Mais la plus ancienne peut à peine dater de cent ans, & les autres remontent tout au plus

à cinquante. Les colons ont le privilege de ne rien payer à la couronne dans certaines années; & la redevance qu'on a mise sur leurs terres, unique impôt qu'ils payent quelquefois, est bien modique. Aussi, les pays du sud ne manquent pas de colons. Il y en a beaucoup dans les paroisses d'Asehle & de Lickfele; puisque le service divin qui se fait en deux langues dans l'hiver, ne s'y célebre qu'en Suédois durant l'été. Loule a plusieurs colons; Torne en a davantage; ceux de Kimi composent une paroisse entiere.

L'exemple des Suédois & des Finlandois qui ont bâti, défriché, labouré dans une terre inculte, a même fait impression sur quelques Lapons. Ils sont devenus sédentaires. Quelques-uns, après avoir perdu leurs rennes, bâtissent des maisons stables, achetent des vaches, pêchent & labourent. „Je connois (dit M. Hægstræm) un habitant de la province de Loule, qui a tenté d'être „ à la fois colon & pasteur. Il a acheté des vaches, & s'est bâti une maison. „ Sa femme & quelques-uns de ses enfans y logent, labourent la terre & „ soignent les vaches; tandis qu'avec le reste de sa famille, il vit sous une ten„ te, & conduit ses rennes d'un canton à l'autre. Il y a trois de ses enfans „ qui sont aujourd'hui laboureurs. Tous les autres vivent à la Laponne."

Cependant, quoique plusieurs colons jouissent d'une aisance inconnue aux pasteurs, aux pêcheurs, la plupart malgré les privileges & les exemptions que la faveur du gouvernement leur accorde, ne sont pas riches ni même heureux. M. Hægstræm s'arrête ici sur les causes de leur peu de prospérité.

La premiere difficulté naît du choix du terrein. „ On trouve souvent une „ grande différence entre les blés de deux cantons voisins." Cette différence vient moins de la qualité du sol, que de l'exposition du terrein. Il y a vers le nord, des cantons où le blé ne gele pas, tandis que le froid répand tout autour la disette & la faim. Il y a vers le sud, des endroits où la gelée anéantit les semences, tandis qu'aux environs les grains croissent & mûrissent. „ Mais, c'est l'expérience au pas lent, qui peut seule montrer aux co„ lons à discerner ces propriétés & ces différences des terreins." Quand ils veulent choisir un canton, ils demandent quelles plantes y croissent, quel y est le produit de la chasse & de la pêche? Aussi, leur arrive-t-il de cultiver des terreins stériles, & quand ils sont forcés d'en changer, c'est une dépense qui les ruine. „ Il seroit à désirer que les naturalistes voulussent rechercher „ pourquoi certains cantons sont plus sujets au froid que d'autres: pourquoi „ l'on trouve des terreins où la terre est seche au printems, où les arbres re„ verdissent & le blé mûrit de meilleure heure qu'en d'autres endroits qui „ ont la même exposition." Si l'on pouvoit discerner au premier coup d'œil les terreins propres à la culture, & ceux qui s'y refusent, on placeroit mieux les colonies; & le temps, ni la peine des hommes, ne seroient pas vainement consumés.

Un autre obstacle est l'habitude de vouloir associer des occupations, ou des professions incompatibles. Il y a des cultivateurs qui pêchent & chassent beaucoup, mais labourent très-peu. Quelquefois ils deviennent riches, & leurs terres demeurent stériles. Leurs enfans aiment mieux courir les bois. Ils y attrapent de belles fourrures. Mais la colonie est tombée, & devenue après trente ans plus pauvre qu'au commencement. Un gain considérable qui se

DESCRIPTION DE LA LAPONIE SUÉDOISE.

fait promptement, est un appât dangereux, qu'on préfere au revenu tardif d'une culture assidue & pénible. Mais les Lapons ne considerent pas que la terre récompense toujours, quoique lentement, la peine du laboureur; & que s'ils ont le bonheur de tuer un renard noir, un goulu, l'acquisition d'une belle fourrure, ne rachete pas le tems qu'ils perdent; parce qu'ils chassent cent jours de suite, avant que de trouver un de ces animaux. De même la pêche les fait vivre quelque tems; mais la colonie se ruine. La chasse & la pêche sont les premieres ressources de l'homme isolé. Mais quand il peut s'en procurer d'autres, c'est l'oisiveté seule qui le retient dans cet état.

UNE troisieme cause de l'abandon de l'agriculture qui fait le fondement & la base de la société, c'est la pauvreté même des colons. „ J'en ai vu un, dit M. Hægstræm, qui de Lickséle se transporta avec sa femme & ses enfans auprès du grand lac d'Ouma, à douze milles dans la montagne, & s'y établit „ au milieu des bois. Il n'avoit que quelques vaches, & pas un boisseau de „ grain pour ensémencer. Il étoit donc obligé de vivre de lait & de pêche." Quand un homme dénué de tout, est obligé de mettre un grand espace entre les hommes & lui, la chasse & la pêche sont l'unique ressource de sa subsistance journaliere. Comment bâtiroit-il seul une *maison solide*? *A-t-il* des troupeaux? Le besoin le presse, & manquant de loisir pour faire des prairies, il va dans les endroits où il trouve de l'herbe. Ces prairies naturelles sont éloignées les unes des autres. Mais on regarde comme un profit l'épargne du travail, & c'en est un premier coup d'œil. Cependant, „ si l'on comptoit le tems que ces colons errans emploient à parcourir le chemin qui sépare leurs terres, on le trouveroit employé bien plus utilement à dessécher des marais, & ils éviteroient l'incommodité de voyager dans toutes les saisons." Si l'homme est obligé de travailler pour vivre, il faut aussi qu'il puisse vivre pour travailler. Combien de gens dont les talens se sont perdus, usés, éteints, parce qu'ils n'ont jamais eu le loisir de les cultiver, obligés qu'ils étoient d'employer à des travaux mercénaires, un tems précieux dont ils auroient fait un usage plus important & plus noble!

LA plupart des colons de la Laponie, n'ayant point de prairies entretenues, ni de grains pour ensemencer, laissent promptement retomber en friche, les terres qu'on leur avoit données à cultiver. „ Je ne conçois pas, dit M. Hægstræm, comment quelques-uns d'entr'eux subsistent, surtout depuis qu'on „ a défendu l'eau-de-vie, dont ils faisoient un grand commerce." Pour les engager à la culture, il faut leur accorder des privileges & des encouragemens; ôter ces appuis & ces récompenses à ceux qui laissent tomber leur maison & rouiller leur charrue, pour vivre de pêche & de chasse. On ne devroit permettre la pêche qu'aux familles qui auroient donné leurs premiers soins à la terre, & qui montreroient chaque année une culture proportionnée au nombre de bras qu'elles auroient. On ne verroit plus alors des colonies de cinq ou six familles, recueillir aussi peu de grain qu'en avoit le premier cultivateur du terrein qu'elles occupent. „ J'ai vu de ces colonies, qui retiroient „ quatre sacs de blé, lorsqu'elles n'étoient que d'une seule famille, n'en re„ cueillir qu'un sac, quand elles ont été divisées en quatre familles; parce

„ qu'elles avoient préféré la chasse à l'agriculture, & s'étoient contentées de „ lait & d'écorce d'arbre, au défaut de gibier."

Il y a, dit-on, en Laponie, une espece de seigle & de blé sauvage, qui pourroit servir à la nourriture des habitans. Ceux qui prétendent avoir fait cette découverte, ne la laisseront pas sans doute périr avec eux. Ils indiqueront où l'on trouve ce grain. Si l'on pouvoit en avoir d'abord une petite quantité, ce blé déja fait au climat y croîtroit mieux que les autres. Le tems & le travail pourroient l'améliorer, & fût-il moins bon que le froment, il seroit toujours préférable à l'écorce de sapin.

Si l'on veut défricher la Laponie, il ne faut point y faire passer des habitans du sud. On n'en voit sortir que des fainéans, qui ne pouvant subsister chez eux, vivroient encore moins dans un pays plus froid. Les Nordlandois & les Finlandois feroient plus propres à cette grande entreprise. „ Si la Suede obtenoit une paix assez longue, pour que durant vingt ou trente années „ la Bothnie pût, au lieu de soldats, fournir des colons aux provinces voisi„ nes; quel bonheur ce seroit que des hommes destinés à dévaster les plaines „ cultivées, changeassent des déserts en guérets!"

Mais, sur quel fondement établir de si douces espérances! Les colons transplantés aujourd'hui dans la Laponie, y nuisent plus qu'ils ne servent à sa prospérité. Quelques-uns plus vicieux, moins utiles que les Lapons, ne s'occupent ni de l'agriculture, ni du commerce. Les sauvages habitans du pays, fournissent du moins des pelleteries, qui font subsister des ouvriers, enrichissent des marchands, & produisent des droits au trésor public. „ Enfin, „ dit l'auteur, je me suis apperçu que les Suédois, les Allemands & les étran„ gers qui se sont établis chez les Lapons, leur ont apporté leurs vices, & n'en „ ont pris que les défauts. Loin de contribuer aux progrès du christianisme, ils „ les en éloignent par les scandales de leur vie, plus licentieuse qu'elle ne le se„ roit dans leur métropole, où les loix mettent du moins quelque frein aux pas„ sions. Il ne m'appartient pas de décider si l'on peut policer des hommes, „ dont la liberté féroce souffre impatiemment le joug de la loi. Mais je le „ dis avec peine, il est extrêmement difficile d'en faire des chrétiens."

Ce que Barthélemi de las Casas disoit avec horreur de la conduite des Espagnols envers les Indiens, M. Hægstræm le reproche en partie aux colons Suédois; autant qu'on peut comparer la férocité du fanatisme & de l'avarice enflammés l'un par l'autre, avec la dureté qu'un peuple né libre & généreux peut exercer dans un pays pauvre sur un peuple timide. Non, jamais les nations du nord n'égaleront en tyrannie, en cruauté, celles du midi. Il semble que le soleil qui prodigue tous les trésors de sa bienfaisance à la terre dans les régions méridionales, n'y verse que la rage au fond des cœurs. C'est là que naissent les hommes & les animaux sanguinaires & dévorans. L'amour même y est destructeur, & ne produit que pour dépeupler. Si l'homme a moins de fécondité, de puissance & d'énergie au nord, il y est aussi moins ennemi de l'homme. Son ambition n'ayant pas autant d'objets, ni d'aiguillons, est plus tempérée & moins irritée. Qui le croiroit? La famine y produit moins de crimes, qu'ailleurs la soif de l'or. Cependant la découverte des mines y est funeste à ses habitans. Il semble qu'on ne puisse ouvrir une veine

Description de la Laponie Suédoise.

de métal, sans faire couler le sang des hommes. Les Lapons se plaignent que les Suédois les ont fait travailler par force & avec excès à l'exploitation des mines de fer, de cuivre & d'argent; & qu'après en avoir transporté fort loin tout le produit sous la promesse d'un salaire digne de leur travail, on les a payés en vains remercimens. Aussi, non contens de s'accorder à cacher les mines, ils emploient tous les moyens pour empêcher qu'on ne les indique aux Suédois. „ Un Lapon ayant découvert une riche mine d'argent, chaque fa-„ mille du district où il habitoit, lui donna un renne, à condition qu'il ne ré-„ véleroit pas sa découverte." Si les présens ne suffisoient pas pour imposer ce silence, ils y ajouteroient les menaces contre le traître qui exposeroit ses compatriotes aux vexations de l'étranger. Lorsqu'on veut visiter les mines avec des Lapons, ils ne cessent d'égarer & de tromper la curiosité de l'avide Suédois. Il faudroit, dit M. Hægstræm, leur persuader que ce n'est pas leur ruine qu'on cherche, & partager avec eux le fruit des seules richesses de leur sol ingrat; il faudroit, en leur permettant de pêcher librement dans les lacs, & de conduire en paix leurs troupeaux, les encourager à la culture des terres par le produit des mines.

Tel est l'ouvrage de M. Hægstræm. Ce pasteur, pour mieux travailler au salut des ames, s'occupe de la vie & de la subsistance des hommes. Il se rend utile à sa patrie, au peuple dont on lui a confié le soin. C'est un homme de bien qui parle, au nom du ciel, le langage de l'humanité; qui, comme le Dieu qu'il sert, aime les hommes, leur inspire la paix, & veut les éloigner du vice par l'amour du travail. S'il manque quelque chose à la description qu'il donne de la Laponie, le voyage qu'on va mettre à la suite de son ouvrage, est propre à y suppléer. Rien ne peut mieux seconder les vues patriotiques d'un pasteur religieux, que les observations économiques d'un académicien. Heureuse la nation, dont tous les corps lettrés concourent à l'éclairer! C'est par ses lumieres qu'on la gouverne: alors ses loix sont toujours ses volontés.

---

§. V.

Voyage de M. Arwid Ehrenmalm dans la Nordlande Occidentale, & dans la province Laponne d'Asehle, ou d'Anghermanlande, au mois de Juin 1741.

Voyage dans la Nordlande Occidentale. 1741.

Cet ouvrage traduit du Suédois, est entiérement neuf pour les étrangers, & la traduction en a été consacrée à l'Histoire des voyages. Il étendra nos connoissances sur un pays, qui est stérile & désert, mais assez voisin de nos états policés, pour mériter les regards des lecteurs. Si jamais il arrivoit une invasion en Europe, elle viendroit, n'en doutons pas, de ces régions que nous méprisons aujourd'hui. Les peuples les plus pauvres n'attendent qu'une forte secousse, une porte ouverte en Europe, pour y fondre de toutes parts; & peut-être, les Nordlandois joueront-ils leur rôle dans cette grande révolution.

lution. On la brave de loin comme une chimere; parce que l'histoire n'offre pas deux fois le même événement, & que le passé, dit-on, loin d'être un exemple, qui doive effrayer le présent, est au contraire le garant de notre sécurité; tant la différence des tems & des situations change l'ordre des causes & des effets. On se repose sur les liaisons politiques de l'Europe, qui balancent toutes ses puissances, les unes par les autres, qui donnent la faculté de prévoir, & le tems de prévenir les irruptions. On se confie dans les progrès de l'art de la guerre, dans la sûreté des forteresses, dans l'inépuisable ressource des armes à feu, dans l'argent qui fait les nombreuses armées, dans la multiplicité des états qui croisent mutuellement leurs entreprises, & retardent la marche les uns des autres, dans le commerce enfin, qui multipliant & mêlant les intérêts & les besoins, détourne vers le travail & l'industrie cette inquiete & furieuse activité des hommes, qui les portoit jadis à la guerre. Mais l'invention des armes à feu, n'est-elle pas favorable aux peuples du nord, à qui la nature a donné le fer pour conquérir la terre? Les citadelles qui peuvent sauver d'une surprise, tiennent-elles contre la famine & la dévastation dont il est facile de les environner? L'argent qui paye les troupes, leur donne-t-il le courage? S'il sert à la défense, n'est-il pas un attrait pour l'attaque? Toutes les richesses du nouveau monde qui coulent dans trois ou quatre fleuves de l'Europe, n'invitent-elles pas les habitans du nord à venir au midi? Les liaisons des puissances ne peuvent-elles pas hâter la révolution qu'elles sont destinées à prévenir? La prépondérance d'une de ces ligues du nord, n'entraîneroit-elle pas la chûte & le renversement de l'équilibre? Chaque petit membre ne se joindroit-il pas bientôt au plus grand, au plus fort, pour achever la ruine de tout le corps? Le commerce ne montre-t-il pas le chemin de la conquête; n'en inspire-t-il pas la tentation? Que faut-il qu'une guerre de dix ans en Europe, pour faire perdre aux puissances les plus riches en Amérique leurs colonies? Qui vous assure que celles-ci, au moindre ébranlement de leur métropole, n'en secoueroient pas la domination qui les opprime? A quoi sert le commerce des deux Indes, qu'à affoiblir, peut-être même par les richesses qu'il donne, les peuples qui s'en sont emparés à l'exclusion de tous les autres. Les nations du nord viendroient toutes fraîches, avec des forces qui ne seroient point distraites, fondre sur nos pays méridionaux. Ils sont ouverts à l'invasion par le chemin des deux mers, qui est aujourd'hui le chemin de toutes les terres; par la mollesse des seuls habitans qui aient l'intérêt sans la force, par la misere des seuls habitans qui aient la force sans l'intérêt, de défendre l'état. Quoi, lorsque Rome avoit toutes les richesses de l'Asie, & toutes les forces de l'Europe; une discipline unique; une nation exercée à la guerre par la conquête du monde; des peuples qu'elle avoit éclairés & policés; des loix, des arts, des lumieres & des jouissances qui devoient lui rendre chere l'étendue de sa domination; dans ce moment même, elle a tout perdu, vu tout croûler sous ses pas; en moins de deux siecles, les barbares lui ont ravi toutes ses conquêtes de l'occident, sont venus à ses portes, ont bouleversé son empire, anéanti sa puissance! Et nous osons espérer qu'avec tous ses vices & moins de ressources, sans esprit d'union & de patriotisme entre les principales familles de chaque nation, toutes abaissées ou corrompues par la servitude des cours;

sans lien politique entre les peuples, qui tour à tour ennemis & alliés, ne connoissent ni les intérêts, ni les sentimens qui doivent les rapprocher ou les diviser; sans attachement pour une terre, où les soldats qui la défendent, ne possedent rien, où tous les nœuds fondamentaux de la société sont relâchés par le libertinage des mœurs & par la funeste nécessité d'un célibat que le luxe ordonne, quand la nature le proscrit; on espere que dans une telle situation, les nations n'oseront ou ne pourront rien tenter? Dormez dans l'indolence, peuples nés pour l'esclavage: il vous importe peu dans quelles mains soit votre chaîne.

CEPENDANT, étudions la terre, nous contemplateurs oisifs, qui ne pouvons que penser sans agir; nous que le spectacle des vices du siecle & de la patrie repousse fortement vers des pays tristes à la vue, mais consolans pour l'ame. Suivons un voyageur éclairé qui cherche dans les ruines & les déserts de la nature, les traces & les espérances de la sociabilité. C'est un académicien de Stockholm qui a visité des terres où la liberté qui regne dans sa patrie, pourroit faire naître la culture & corriger les vices du climat. Ce voyage ne sera pas le moins instructif de ce volume, ni de toute la collection. Laissons parler le voyageur lui-même; en nous permettant d'ajouter & de mêler nos réflexions à celles dont il embellit son ouvrage.

„JE m'acquitte d'un devoir, en présentant les observations que j'ai pu faire dans mon voyage, à l'académie (c) qui l'avoit approuvé. Ce qu'elle y trouvera de bon, sera le moindre des fruits heureux qu'elle a produits: ce qu'elle y verra de défauts & d'erreurs, n'appartient qu'au plus inutile de ses membres.

„AVANT de commencer la description de la province d'Asehle, qui est l'objet principal de ce voyage; qu'il me soit permis de dire un mot du pays que j'ai traversé avec mon fidele compagnon, le Baron de Cederhielm.

„LE chemin qui conduit d'Upsal à Flœdsund, se divise en trois branches, vers le sud, le nord-est, & le nord-ouest. Celle-ci qui passe au vieux Upsal, s'étend sur une ligne si droite, qu'en partant on peut en voir la fin. Ce chemin me parut l'image & l'emblême de l'ordre qui devroit régner dans toutes nos idées, soit de spéculation, ou de conduite, & se diriger vers l'utilité des hommes. Les études des sçavans, les entreprises de la politique, marchant au même but, doivent également concourir au bonheur de la société. Tout ce qui n'y mene pas, est hors des voies de la nature & de la vérité.

Pays de l'Uplande.

„LA campagne qui s'étend jusqu'à deux milles & demi d'Upsal, offre une terre, presque toute argilleuse, ou noire, soit dans les cultures ou les prairies, sans autres bois que des genevriers, que les habiles économistes prennent pour un signe de fécondité. Cette terre qui n'a jamais été engraissée, & qui n'est que médiocrement cultivée, produit d'assez bons fruits, avec une certaine abondance. Les pâturages y fournissent une tourbe qui pourroit être utile au chauffage. Si l'on plantoit des arbres le long des haies, les troupeaux y trouveroient de l'ombre, pour reposer la nuit, durant les longs soleils de l'été; & les paysans du bois, pour des hivers encore plus longs. De vastes conquêtes coûteroient plus à la Suede & lui rendroient moins, que la connoissan-

(c) C'est l'académie des sciences de Suede.

ce & la culture des bons terrains de ce royaume. Il seroit tems que l'homme qui ravage & dépeuple la terre, depuis des siecles, essayât enfin de la fertiliser toute entiere, & de la couvrir d'habitans.

„Le chemin qui va de Lœbi jusqu'à Ghesle, est bordé d'une terre qui ne produit rien que des sapins. Mais si la paix dure longtems, ces arbres, encore jeunes, deviendront très-utiles à la navigation. Ce canton a pourtant des villages qui sont le fruit de la culture, & l'annonce de quelque fertilité. Le sable de ce terrain est couvert, en quelques endroits, d'une couche de terre noire; mais cette couche est si mince, qu'il est plus nuisible, qu'avantageux, de brûler les champs, pour les féconder.

„Point de terre entierement inutile, aux yeux d'un économe industrieux. Dans ces campagnes, presque désertes, les cultivateurs intelligens ont laissé les collines se couvrir de bois, tandis qu'ils distribuoient la plaine en guérets & en pâturages. On y trouve des champs d'un terrain sablonneux, qui reçoit de la fécondité par l'engrais; des terres mêlées de sable & d'argille; des sols d'une argille pure. Sous les couches sablonneuses, il doit y avoir une couche d'argille, de la même nature que celle des vallées.

„A deux milles & demi en deçà de Ghesle, nous traversâmes la riviere de *Dal*, qui vient de la Dalécarlie, & passe à la fabrique d'Avesta. Près de ce passage, nous vîmes une chûte, ou cataracte, qui, nous dit-on, est la plus forte de cette riviere. Là, deux isles la partagent en trois bras, qui forment trois chûtes. Celle qui est à l'est, la plus escarpée, & haute de quatre toises, se précipite par quatre rochers, qui en augmentent la rapidité. Les deux autres cascades, plus foibles l'une que l'autre, sont peu remarquables, & manquent d'eau quelquefois.

„Au-dessous de ces chûtes, les bords de la riviere sont d'une couche de sable qui, sous deux toises de profondeur, couvre un lit d'argille. La crûe annuelle des eaux, qui vient avec le printems, enleve ces sables & les transporte dans le lit de la riviere, où il s'en forme des bancs mouvans, de dix à douze pieds de hauteur. Les glaces qui charient la fonte & la débacle, détachent encore le sable, & augmentent les bancs de la riviere aux dépens de ses bords. Ainsi son rivage se mine & son canal se dégrade. Les terres sont la proye des eaux qui devroient les nourrir. On pourroit tenter de creuser les bords de la riviere, quand les eaux sont basses, & d'y planter des arbres qui soutiendroient les terres contre les débordemens. Alors la riviere, forcée à courir dans son lit, en détruiroit assez promptement les bancs de sable, que le tems y a entassés. Elle deviendroit navigable; & la postérité béniroit la génération qui auroit ainsi préparé le bonheur de ses descendans.

„Un moyen de tirer la fécondité, du sein même de cette riviere qui dévore les campagnes qu'elle arrose, ce seroit de creuser dans l'argille, ou la terre grasse, qui se cache sous le sable. L'une & l'autre mêlés ensemble, engraisseroient les champs. On pourroit entreprendre ce travail en été. Souvent il seroit pénible, à cause de la profondeur des sables. Mais il est des endroits où l'argille se trouvant presque à la surface de la terre, dédommageroit le laboureur des peines que lui coûteroit cette maniere de féconder son champ. Ainsi la riviere de Dal, qui d'ailleurs très-poissonneuse fournit beaucoup de

VOYAGE DANS LA NORDLANDE OCCIDENTALE.

saumons & de lamproies aux habitans de ses bords, leur deviendroit encore d'une grande ressource pour l'agriculture. Il est peu de pays où les eaux n'offrent à l'homme, plus de moyens de subsistance qu'elles ne lui en ôtent. Les torrens qui ravagent en hiver, arrosent en été. Les grands fleuves qui désolent leurs rives à droite, ou à gauche, humectent la terre à de longues distances de ces mêmes bords, qu'ils ne cessent de bouleverser. La mer qui exerce sur le globe un empire éternel, insurmontable, reçoit les hommes & les nourrit, quand elle les a dépossédés de leurs terres, ou les transporte en des contrées qu'elle épargne & laisse subsister, pendant quelques siecles, sur leurs fondemens. La Hollande, la Chine, le commerce du monde entier, les peuples pêcheurs du nord & de toutes les isles sauvages, tout démontre que la mer, malgré les déluges, les inondations & les naufrages, est encore un élément plus secourable qu'il n'est terrible.

„TOUTE la campagne est sablonneuse, depuis Elscarleby jusqu'à Ghefle. C'est-là que finit l'Uplande, & que la Ghestri-Kélande commence. On ne peut trop admirer le chemin qui mene jusqu'à cette province, à travers des marais; ni se lasser de voir comment l'industrie humaine l'a muni, des deux côtés, d'un rempart de cailloux qui le soutiennent & le bordent comme des murs; au prix de quels travaux l'habitant d'un pays inaccessible a sçu s'ouvrir ces moyens de communication, qui suppléent à l'avarice, à la dureté de la nature!

Description de la ville de Ghefle.

„GHEFLE n'a pas une grande enceinte. La plupart des maisons y sont bâties de pierre & de bois mêlés ensemble. Les rues y sont étroites, & quelquefois sinueuses. Aussi le marché, faute d'issues & de débouchés, n'a-t-il point un emplacement fixe, ni bien marqué. Il se tient dans les rues même qu'il embarrasse; incommodité bien plus sensible encore dans les grandes villes, où les voitures & les équipages sont multipliés par le luxe. Mais Ghefle est dédommagée de cet inconvénient, inséparable de sa petitesse & de sa construction, par une infinité d'avantages qu'elle doit en partie à la nature, en partie à l'industrie. Elle est située au fond d'un golfe, que la mer s'est creusé jusqu'à un demi-mille dans les terres. Les bâtimens y sont à l'abri des écueils & des brisans, qui hérissent de dangers les côtes de la Suede. Les gros vaisseaux, il est vrai, ne peuvent mouiller dans le port: mais comme la ville est traversée par une riviere; celle-ci établit un trajet continuel entre les magasins bâtis sur ses bords, & les marchandises qu'on débarque, ou qu'on embarque au port. Une foule de petits bateaux entretiennent cette communication. Une machine qui sert à enlever la vase, ne cesse de nettoyer ce canal de navigation & de commerce. Ghefle est riche & peuplée, fabricante & marchande. Tous les artisans y gagnent, tous les habitans y travaillent. Cette ville, heureusement située entre la mer & les montagnes, sert d'entrepôt à tout le pays, donne une grande valeur à ses mines, & répand l'abondance dans ses terres. Par la médiation de ce port, le cuivre attire les denrées, & les denrées font sortir le cuivre. Les manufactures servent de véhicule à ce commerce. Sous un ciel qui ne donne que de la neige, on voit une rafinerie de sucre, production qui ne croît que sous un ciel brûlant. Cette manufacture est hors de la ville. Au-dedans est une manufacture de tabac,

autre production de la zone torride. Mais ce qui fait fleurir singulierement une des plus petites villes du nord, c'est une école de filanderie & de lingerie. Les principaux citoyens y envoient leurs enfans, soit pour leur propre avantage, soit pour servir d'exemple au peuple, qui trouve dans cette école une ressource assurée pour la subsistance des familles.

VOYAGE DANS LA NORDLANDE OCCIDENTALE.

„Je ne sçaurois céler le sentiment de joie dont mon ame fut saisie à l'aspect d'un établissement si patriotique, si touchant pour l'humanité. La grande quantité de lin qui croît dans ce pays, & le caractere laborieux & soigneux des femmes, joint au prix médiocre des denrées, ne peuvent que rendre la manufacture des toiles très-avantageuse, en augmentant la culture du lin, si naturelle à des terres qui produisent peu d'autre chose. Les fabriques, dont les matieres sont étrangeres, ne sont pas, à beaucoup près, d'un si grand rapport. Cependant la rafinerie de sucre, établie à Ghesle, y est fort utile. L'entrepreneur qui prépare cinq mille livres de sucre par semaine, fait subsister beaucoup d'hommes de ce travail. Le premier qui ouvrit cette branche d'industrie, fut obligé d'acheter de l'étranger, des moules de pain de sucre, pour la valeur de vingt-quatre, ou trente mille écus de cuivre. Mais l'amour du gain a fait trouver dans le pays même, une terre assez fine pour ces moules de brique; & les inventeurs se sont enrichis avec leur patrie, de tout l'argent qui en seroit sorti, sans leur découverte. Les vertus, de même que les vices, soit en morale, soit en politique, ne vont jamais seules. Une branche de commerce en a fait naître d'autres. Heureux les pays dont les habitans aiment le travail, & sont ingénieux à s'en procurer! Quand la matiere des manufactures est d'un grand prix, & que la rentrée de grosses avances se fait lentement, les ouvriers sont longtems oisifs, parce que l'entrepreneur ne veut pas se surcharger de marchandises. Dans l'incertitude du gain, il évite les risques; ou les fait courir à l'acheteur, en haussant le prix de ces ouvrages. Dès-lors il en diminue la consommation, & laisse reposer une foule de bras, qu'il a souvent arrachés à l'agriculture où ils ne retournent plus. Tel est l'inconvénient des manufactures de luxe. Celles de Ghesle n'y sont pas sujettes. Les deux tiers de ses habitans, que l'industrie ou le commerce n'occupe pas, sont employés à la pêche; & les paysans même ont recours à ce métier, quand la terre ne suffit pas à leur subsistance.

„Les gens aisés, ou riches, ont dans la ville une école & un petit college formé de six lecteurs. Les enfans à qui la nature a donné de l'aptitude ou du goût pour les sciences, y peuvent acquérir autant de théorie qu'il en faut pour perfectionner la pratique des arts civils.

„Ghesle est la résidence du gouverneur de la Nordlande occidentale, qui comprend la Ghestri-Kélande, l'Helsingelande, la Médelpadie, l'Iemtelande & l'Anghermanlande. Elle avoit autrefois un petit château, que le gouvernement n'a pas eu les moyens pécuniaires de rebâtir, mais qui cependant seroit nécessaire, pour mettre la ville à l'abri de toute insulte."

„Dans la Ghestri-Kélande, les paysans vivent presque tous avec aisance; ils habitent dans des maisons assez bien bâties. C'est qu'ils sont citoyens d'une patrie, où leur classe est un ordre de l'état, un corps respecté de tous les autres, comme le plus nombreux, le plus puissant & surtout le plus utile, dans

VOYAGE DANS LA NORDLANDE OCCIDENTALE.

les vues de la nature. On ne demande pas en Suede s'il est à propos de donner en propriété des terres aux paysans. Ils en ont, & ils les cultivent, parce qu'ils les possedent.

„LES habitans de la Nordlande sont plus adroits, plus laborieux, plus sains & plus forts que ceux du midi de la Suede. Ils accueillent les étrangers avec d'autant plus d'affection que ceux-ci n'y sont pas importuns. Chez la plupart des Nordlandois, on peint l'intérieur des chambres, pour égayer un séjour que le climat rend triste. Il y a de la propreté dans les habits, & même dans le manger. Mais la nourriture y est peu délicate. Du fromage & du beurre suffisent à des habitans simples. Ils mangent du pain d'orge & d'avoine, au défaut de seigle, qu'on voit décroître, soit en quantité, soit en qualité, à mesure qu'on avance vers le nord. Mais on y voit dans la même proportion, diminuer les vices qui croissent au midi. Les voyageurs y sont en sûreté, comme les habitans, sans serrures, ni cadenats. La mendicité y est très-rare, parce que la paresse n'y excite point la pitié. Mais les besoins de la vieillesse & de l'indigence infirme, y sont prévenus par l'affection sociale qui lie les familles. Les devoirs de la parenté, les sentimens de l'amitié, n'y ont pas de nom; tant ils y sont communs. Peu de mensonges, point de sermens. La candeur de la jeunesse, se perpétue dans la droiture des vieillards. Il n'y a point entre ces deux âges, de vices qui flétrissent les fleurs du premier, & les fruits du dernier." Le tableau de ces mœurs, dignes du pinceau de Tacite, n'est pas une pure fiction.

„LES paysans de la Nordlande sont d'excellens laboureurs. *Les prairies sont les meres des champs*: ils sçavent cette regle d'agriculture. Pour avoir de meilleure herbe, ils labourent tous les ans une portion de leurs pâturages; ils y sement, la premiere année, du lin sans engrais; la seconde, de l'orge, ou des grains mêlés; au troisieme hiver, ils y jettent du fumier, surtout de cheval; ensuite ils labourent ce champ, & dès le printems y sement de l'avoine. Lorsque la récolte en est faite, ils remettent cette terre en prairies, & changent le terrain des hommes, en ce qu'ils appellent terrain des vaches. L'herbe abondante & grasse qu'ils en retirent durant sept ou huit années, les paye avec usure, & de leur engrais & de leurs travaux. Ces grandes prairies sont coupées de haies, où chaque paysan propriétaire a sa grange. Les champs sont de même séparés en autant de propriétés que de familles, ou de cultivateurs. Ceux-ci n'ensemencent communément que les terres argilleuses, qui peuvent répondre à leurs soins.

„SI ce pays avoit plus d'habitans, il deviendroit plus fertile. J'y ai vu plusieurs endroits susceptibles de culture, & beaucoup de marais, dont on feroit d'excellentes prairies. Ce n'est pas qu'on n'y trouve sur les hauteurs beaucoup de sable pierreux, qui n'ayant gueres qu'un pouce de terre grasse, ne vaudroit pas la peine qu'on en défrichât les bois. Mais on pourroit tirer de bonnes récoltes, de plusieurs vallées, couvertes d'herbes, qui croissent naturellement au milieu des bouleaux & des osiers: ces arbres y sont d'un verd & d'une vigueur qui décele un terrain propre à la culture.

„Les produits, soit de la terre, soit du commerce des grains, de la pêche, des troupeaux dont on vend le lait & le beurre, des mines, des manufactu-

res, & furtout de celles de lin, payent la fubfiftance & les impôts de la Nordlande. Dans l'occident de cette province, on recueille auffi du chanvre, dont on fait des voiles. Elles font moins bonnes que celles de Stockholm; mais fi elles ne font pas affez fortes pour les vaiffeaux, elles fervent du moins aux barques, & à faire des tentes & des facs.

Voyage dans la Nordlande Occidentale.

Les payfans de la Nordlande fe font procuré une efpece de vaches, qui font petites à la vérité, mais qui donnent beaucoup de lait; profit qu'ils doivent à l'affiduïté de leurs foins & à la qualité de leurs pâturages. Ils ont des foins excellens; & la paille des grains qu'ils fement, eft meilleure que celle du feigle. Ils ont l'attention de cueillir en été des feuilles de bouleau, d'aune & d'ofier, qu'ils font fécher. Ils les mêlent en hiver avec la balle de leur grain, dans de l'eau chaude, & ils en rempliffent de grandes cuves qui font dans les étables des troupeaux.

„Le fourrage des prairies eft réfervé pour l'hiver. Ainfi durant l'été, les Nordlandois menent leurs troupeaux, loin de leurs habitations, dans des efpeces d'étables, où ils leur laiffent la liberté de paître aux environs. Il y a de ces parcages qui font communs à des villages entiers: il y en a de particuliers à chaque famille. Un payfan a dans fon étable, une ou plufieurs chambres où il habite, prépare & garde fes laitages. C'eft au milieu des bois, qu'on établit ces parcages, dans des endroits où croît d'affez bonne herbe. Peu-à-peu ces lieux incultes fe changent en prairies, en champs, en jardins. Les troupeaux paffent la nuit dans ces terres, quand on veut y préparer des cultures; ou bien l'on y porte le fumier qu'ils font dans les étables.

„Dans chaque famille, le grand nombre va paffer l'été avec fon troupeau. C'eft-là, que brûlant les bois & les landes, ils préparent des guérets, qu'ils enclofent des champs: ils les labourent, recueillent le peu qu'ils y ont femé, filent & font de la toile. Au tems de la fenaifon, ils vont tous, hommes & femmes, couper & ramaffer leur récolte.

„Les Nordlandois ont beaucoup de chevres, troupeau facile à nourrir; mais peu de moutons, dont la laine eft trop groffiere pour les foins qu'elle coûte. Les cochons, prefque tout l'été, cherchent leur pâture dans les bois. On n'en voit dans les villages, qu'en hiver, où ils font nourris d'écorces d'arbre.

„Les payfans qui demeurent près des mines, font ceux qui peuvent avoir le plus de chevaux: mais ils n'en ont gueres qu'un, fur neuf vaches. Ces chevaux ont tout au plus quatre pieds & demi de hauteur. Les plus beaux font ceux que les régimens Finlandois de cavalerie ont laiffés dans la Nordlande, durant les quartiers d'hiver de la guerre qui précéda 1740. A mefure qu'on avance au nord, les chevaux deviennent petits & foibles. Ceux de la Nordlande occidentale, font d'une forme finguliere. Ils ont la tête groffe, de gros yeux, de petites oreilles, le cou fort court, le poitrail large, le jarret étroit, le corps un peu long, mais gros, les reins courts entre queue & ventre, la partie fupérieure de la jambe longue, l'inférieure courte, le bas de la jambe, fans poil, la corne petite & dure, la queue groffe, les crins fournis, les pieds petits, fûrs & jamais ferrés: ce font de bons chevaux, rarement rétifs ou fantafques, grimpant fur toutes les montagnes. Ils doivent leur force

VOYAGE DANS LA NORDLANDE OCCIDENTALE.

à l'herbe excellente dont ils sont nourris. L'odeur du trefle, annonce de loin de bonnes prairies. Lorsqu'on amene de ces chevaux dans les pâturages de Stockholm, ils y passent rarement une année sans maigrir & perdre de leur vigueur. Au contraire, les chevaux qui des pays plus septentrionaux viennent dans la Nordlande, quoique malades la premiere année, y reprennent leurs forces. Mais d'un autre côté, les étalons qu'on y ameneroit d'un climat plus méridional y dégénéreroient, peut-être au moins pour la taille.

De Ghefle à Hernosand, on ne perd jamais de vue le golphe de Bothnie, qui peut nourrir de la pêche les habitans de ses bords; mais on trouve encore au milieu des bois, de grands & de petits lacs, qui fournissent des poissons gras & de bon goût; tels que des brochets, des brêmes, des perches. Ces lacs sont bordés d'arbustes verdoyans, ils s'écoulent dans de petites vallées qu'ils tapissent d'herbe, & vont souvent former, par leur réunion, des rivieres où l'on trouve du saumon. La plupart de ces lacs sont élevés, & leurs eaux font aller beaucoup de moulins. Les arbres de ce canton, sont assez beaux dans quelques endroits & propres à la charpente; mais, en général, petits, foibles, vieux & couverts de mousse.

Entre les hôtelleries de *Hammarangre* & de *Skog*, qui sont à trois milles l'une de l'autre, il n'y a qu'une seule maison de paysan. Elle est voisine d'un lac poissonneux, près du pont jetté sur le petit ruisseau qui sépare la Ghestri-kélande de l'Helsinghélande. Le paysan qui l'habite, a des terres qui, bordant le grand chemin l'espace d'un mille, s'étendent à un demi-mille dans la campagne. Un bois, au midi, sert de commune à la paroisse d'Hammarangre; un bois, au nord, sert de commune à la paroisse de Skog. Chacun de ces bois est long d'un mille & trois quarts, sur un mille de largeur. Il ne manque à ce pays que des hommes. Quoique toute cette étendue de chemin soit couverte de sable & de vieux sapins, on y voit par intervalles, des lacs & des vallées revêtues d'herbages & de bois. La nature est prête à seconder la culture.

De Skog, on va jusqu'à la riviere de *Saderahl*, où l'on trouve un bac. Cette riviere mérite d'être connue. Elle donne une pêche de saumon très-considérable. Elle sert à transporter, jusqu'à *Soderhama*, le fer qui se travaille dans les moulins qu'elle fait aller. Tout ce qui contribue à la subsistance des hommes, au soulagement de leurs vrais besoins, a droit de les intéresser. Les mines de fer de la Nordlande, n'offrent point à l'imagination du lecteur ces torrens de sang & de carnage, dont on voit regorger les mines d'or, dans la déplorable histoire du nouveau-monde. L'homme né bon & vertueux, aime à voyager, du moins par la pensée, dans ces pays arides du nord, qui vivant sous un gouvernement libre & patriotique, ne repoussent point le cœur, par les images du crime & de la vexation, engendrés l'un de l'autre. La nature y est triste & même dure : mais les hommes n'y sont pas malfaisans; les hommes, qui presque sur toute la terre sont le malheur des hommes.

Le terroir de l'Helsinghélande, est assez semblable à celui de la Ghestrikélande; aussi pierreux, plus stérile, hérissé de montagnes plus escarpées. Du reste, l'Helsinghélande est mêlée de toute espece de sols; de gravier & de sable

ble qui produisent des sapins, d'argille grasse & dure, de marécages, de plaines fangeuses, de terres noires; enfin elle est coupée de lacs, dont le fonds est quelquefois de sable, quelquefois de vase. Dans le canton où le chemin borde la mer, il semble qu'il y ait eu des bois propres à la charpente; mais on les a tous coupés, & l'on n'y voit plus que de ces pins, & de ces bois dont la verdure noirâtre est éternelle, comme la tristesse & l'ennui qu'elle respire.

Les différences qu'on remarque d'une province à l'autre, se composent de nuances insensibles. Elles augmentent & diminuent par dégrés. La nature ne va point par sauts: tous ses ouvrages forment une chaîne, dont les liens sont imperceptibles à l'œil qui les regarde de plus près; tandis que l'œil du vulgaire ne voit dans le tableau du monde, physique ou moral, que les couleurs fortes & tranchantes, qui le diversifient, sans prendre garde aux intervalles où elles se mêlent & se fondent les unes dans les autres. Les peuples ne varient gueres, que comme le climat & le sol qu'ils habitent. On apperçoit rarement une différence subite entre les nations qui sont limitrophes. Cependant, de même que la constitution de nos corps dépend de nos alimens; la maniere de penser & d'agir est le fruit de l'éducation, de l'exemple & de l'habitude. Le gouvernement qu'on peut appeller l'éducation des peuples, modifie la trempe naturelle des esprits & des corps, & déroge quelquefois, par des altérations passageres, à la loi constante des climats. Mais comme la police des états a peu d'influence dans la Nordlande, la nature y fait seule tous les frais de la constitution des hommes.

Les habitans de l'Helsinghélande ont la taille épaisse, & les membres gros. Ils sont vigoureux, industrieux, adroits, dans les arts mécaniques. Leur culture n'est pas la même, que celle des environs de Stockholm. Toutes leurs terres sont ensemencées d'épeautre, à la réserve d'un ou deux journaux, destinés à produire du seigle. Ceux-ci sont labourés d'abord légérement au printems; mais ils reçoivent plusieurs façons en été. On y passe la herse huit jours après la charrue, ou le hoyau. La terre propre au seigle, qui est assez grasse, pour donner beaucoup d'ivraie, demande un travail pénible, mais court, & peu dispendieux, parce qu'il ne s'étend pas au loin. On seme du lin dans les terres préparées à la culture des grains, dans les champs en friche, dans les terres argilleuses, où il aime surtout à croître.

On ne transporte le fumier, ni pendant l'été, parce, que les bleds sont alors sur pied, ni pendant l'automne, parce que les troupeaux paissent le chaume; mais au printems, parce que dans cette saison le froid n'est pas assez vif, ni le soleil assez chaud, pour dessécher l'humidité de la terre. Alors le fumier a plus de volume, & moins de pesanteur. On le répand à plusieurs reprises & par couches minces. L'engrais s'en perd moins vîte dans les sables, & la pluye en dissout mieux les sels. Mais souvent on brûle le fumier & les terres, dans l'idée & l'espérance d'augmenter la fertilité.

Quand on moissonne, on ne met point debout les gerbes de grain dans les champs. Mais si le tems est serein; on arrange plusieurs gerbes en croix, l'une sur l'autre, qui sont traversées par un pieu de six pieds, enfoncé dans la terre. Quand le vent a soufflé deux jours sur ces gerbes, par un tems bien

VOYAGE DANS LA NORDLANDE OCCIDENTALE.

fec, on les transporte dans les granges. Mais dans les tems de brume, ou de pluye, on les serre dans une machine appellée *Hassior*. Ce sont des poutres verticales, dans lesquelles passent des traverses; ces poutres sont souvent de deux pieces qu'on attache ensemble avec des osiers, pour hausser ou baisser à volonté, les traverses. On étend les gerbes sur celles-ci. La plus basse, est élevée un peu au-dessus de terre. On y met une couche d'épis, que l'on fixe par la seconde traverse qui la presse. Celle-ci supporte une seconde couche arrêtée & pressée par une troisieme traverse; & l'on éleve ainsi cet amas de gerbes jusqu'à la hauteur de quatre à cinq toises. Sous la traverse qui soutient la premiere couche d'en bas, on met une perche qu'on attache par un des bouts, avec un osier, à la seconde traverse d'en-haut. A l'autre bout est un trou par où l'on passe une corde, avec laquelle on éleve la masse entiere, de façon qu'un homme ne puisse y atteindre; cette perche peut être élevée d'une extrêmité du hassior à l'autre. On couvre de paille tout le monceau. On laisse le grain ainsi accumulé sous ce toît de paille, autant qu'on veut, & par toute sorte de tems. Au-delà d'Hernosand, vers le nord, le hassior sert de grenier, non-seulement pour les bleds; mais pour sécher & garder les foins.

LA fénaison dure plus longtems dans ces provinces du nord, que vers le midi, quoique le travail en soit commun aux hommes & aux femmes. Dans l'Helsinghélande, on met le soir en meulons, le foin qu'on a coupé le matin. Ailleurs on l'étend par couches dans les granges, où on le fait sécher avant de le serrer. Dans l'Anghermanlande, on le garde dans les hassiors qui sont à côté des prairies, jusqu'aux approches de l'hiver.

AUTREFOIS les champs de l'Helsinghélande n'étoient point enclos. Aujourd'hui ils ressemblent plutôt à des jardins, qu'à des guérets, par les fosses dont on les entoure. L'économie va jusqu'à tirer de ces fossés, toutes les herbes, qu'on laisse pourrir pour en faire de l'engrais. Le gazon & la tourbe servent également à cet usage. Cet engrais prépare les terres à la semence du grain.

LES grains ont deux fléaux à craindre, la gelée & la nielle. Celle-ci tache les épis de brun-rouge; mais elle ne brûle que les bleds voisins des mines. Les brouillards du matin & du soir, si nuisibles au grain, en bien des pays, leur sont salutaires dans la Nordlande. D'un autre côté, la sérénité des nuits y cause quelquefois la disette.

„ AUX mois de Juillet & d'Août, nous avons souvent passé d'un jour
„ chaud à une nuit froide. Nous ressentions un froid très-vif, surtout dans
„ les vallées couvertes de bois. Ce seroit peut-être une raison pour délivrer
„ ce pays de tout le bois inutile. Les terrains nuds, & les hauteurs décou-
„ vertes, sont moins exposés au froid. Si l'on défrichoit davantage, la ter-
„ re se peupleroit. Les seigles viennent très-bien dans les endroits où le bois
„ a été brûlé. Les épis que j'y ai vus, étoient pleins & nourris; la paille
„ en étoit forte. Mais un petit nombre d'habitans ne sçauroit entreprendre
„ une grande culture. Il faudroit établir de nouvelles colonies dans ces can-
„ tons déserts, ou du moins y multiplier le nombre des familles & des mai-
„ sons. Mais il ne s'y forme point de nouvelles métairies, parce qu'on n'y

„ partage point les terres. Un pere de famille n'y eſt remplacé que par un „ ſeul de ſes enfans; tous les autres, n'ayant point de part à l'héritage, ai- „ ment mieux être matelots."

VOYAGE DANS LA NORDLANDE OCCIDENTALE.

„Encore s'ils reſtoient en Suede, ils pourroient ſervir utilement l'état. Mais après s'être formés à la mer, dans la Nordlande, ſouvent ils viennent s'engager à Stockholm ſur des vaiſſeaux qui voyagent au loin. L'appas d'une plus forte paye, leur fait perdre leur patrie de vue; ils ſervent chez l'étranger, & retournent rarement en Suede. En vain les loix leur défendent de ſortir de leur province; l'intérêt l'emporte, & ſur la ſageſſe des réglemens, & ſur la vigilance de quelques magiſtrats, qui ne peuvent garder un pays trop vaſte. „ Les ordonnances qui bornent les droits d'une nation libre, ne ſont jamais obſervées, quand elles veulent retenir dans une terre, mal habitée, des hommes qui n'y ont aucune part à la propriété. On n'a point de patrie, où l'on n'a point de terre. Un pays n'eſt réellement peuplé, qu'en raiſon du nombre de ſes propriétaires. Les artiſans, les matelots, les ſoldats, ſont de tous les pays qui peuvent les payer. L'homme n'appartient proprement qu'à la terre qui lui appartient. Ce ſont les terres qui engendrent les hommes. Tout autre moyen de population eſt précaire & paſſager.

„ La Nordlande a d'autant plus beſoin d'attacher ſes habitans par la propriété, que ſon terrain eſt plus ingrat. Les vallons n'y ſont gueres habitables. La plupart des villages & des paroiſſes ſont ſur des collines. Le froid du climat, qui laiſſe peu de place à la culture & cauſe de fréquentes diſettes, oblige les Nordlandois à ſe nourrir, non pas de gland, que la nature leur refuſe, mais de l'écorce même des arbres. Sous la groſſe écorce des ſapins, ils enlevent une pellicule blanche qui couvre ce bois, la font ſécher, d'abord dans leurs haſſiors, puis au four, & la réduiſent en farine. Dans les années abondantes, elle nourrit les cochons & les engraiſſe beaucoup. Mais dans les tems de diſette, les gens riches mêlent cette farine à l'orge, les pauvres à de la balle, & l'on en fait une eſpece de pain. Il eſt ſec & âpre au goût; ceux qui en mangent, n'en ſont ni moins ſains, ni moins vigoureux. Peut-être, le fromage & le beurre, dont ils aſſaiſonnent ce mets inſipide & dur, ſuppléent à ce qui lui manque de ſubſtance & de ſuc. En voyant d'un côté les tréſors & les crimes que produit la zone torride; de l'autre la diſette & la paix qui regnent vers la zone glaciale; on ne ſçait ſi l'on doit plus remercier la nature de ſa prodigalité, que de ſon avarice! Heureux les pays où elle n'eſt ni aſſez dure pour forcer les hommes à la guerre, ni aſſez libérale pour les diſpenſer du travail. Telle eſt la ſituation de la Nordlande.

Fabrique de toiles établie à Flors.

„ A un demi-mille du bac de Sœderahl, vers le nord-oueſt, on trouve la fabrique de toiles de *Flors*. Nous y vîmes des enfans du pays, qui n'avoient que trois ou quatre ans d'apprentiſſage, y travailler avec toute l'aſſurance & l'adreſſe que peut donner l'habitude d'un long exercice. On y fait des toiles groſſes & fines, des bas de fil, des bonnets de nuit, du linge de table damaſſé, auſſi fin que celui qui vient de l'étranger. Cependant on ſe plaint que les ouvrages de cette manufacture ſont d'une tiſſure inégale, & qu'ils ont peu de durée. Ce défaut vient de l'inégalité, ſoit de chaleur, ſoit d'humidité, qui regne dans les chambres où l'on travaille. Chaque ouvrier appuye ſon

Cauſes du défaut de la tiſſure de ces toiles.

métier contre une fenêtre; ſouvent l'air extérieur eſt humide, tandis que celui de la chambre eſt chaud. Alors l'air qui entre par les joints de la fenêtre, frappant les fils les plus voiſins, les conſerve dans toute leur longueur; & ceux qui ſont plus loin dans la chambre, ſe ſechent & ſe raccourciſſent. La chaîne devient donc inégale, plus courte à l'un de ſes bouts qu'à l'autre, & ſe briſe lorſqu'on travaille. Il faut la renouer ſouvent, & dès-lors affoiblir la toile. Quand celle-ci eſt employée, l'alternative de ſéchéreſſe & d'humidité qu'elle éprouve, lui donnant une tenſion inégale, la fait céder & rompre.

Moyen de remédier à cet inconvénient.

„ L'EAU chaude que l'on tient dans ces chambres, peut y donner une chaleur tempérée, & la vapeur qui s'en éleve, peut conſerver les fils dans un dégré de tenſion à peu près égale. Mais, le ſoleil dont on a beſoin pour la clarté, donnant ſur un côté de la chambre, y produit encore de l'inconvénient. Pour y remédier, M. Bennet, directeur de cette manufacture, a fait enterrer ſon attelier dans une éminence de ſable, & conſtruire un large parapet, élevé juſqu'aux fenêtres, fait d'écorce d'arbre, de mouſſe & de bruyere, & partout couvert de gazon. Par ce moyen, il donne à ſes ſalles une humidité modérée, à peu près égale partout, qui doit rendre les ouvrages meilleurs. *Si la manufacture de Flors n'eût pas été dans des mains auſſi habiles, elle ſeroit* tombée dans un diſcrédit, dont la plus grande dépenſe n'auroit pû la relever que bien tard; puiſqu'il n'eſt pas plus facile de rendre la vogue aux choſes, que la réputation aux hommes.

„ GRACES aux ſoins d'un adminiſtrateur induſtrieux, j'ai vu à la blanchiſ-
„ ſerie de la fabrique de Flors, du fil auſſi fin que celui de Hollande. La ma-
„ niere dont les payſans ſement le lin aux environs, eſt la même qu'autrefois.
„ Mais, cette fabrique leur a donné le déſir & le moyen de cultiver du lin,
„ propre aux ouvrages fins. Ils y ont appris à faire plus vîte & le fil & la
„ toile, à blanchir très-bien l'un & l'autre. Lorſque les habitans d'un pays
„ ſçavent améliorer les dons de la nature, pour ſe procurer une vie qui devient
„ plus aiſée, en même tems qu'elle eſt plus laborieuſe; lorſque l'accroiſſement
„ de l'induſtrie aſſure celui des fortunes & des familles; un commerce plus
„ étendu, des moyens de ſubſiſtance multipliés, l'agriculture perfectionnée,
„ une activité générale, une proſpérité plus univerſelle; ce ſpectacle atten-
„ driſſant remplit le cœur d'un vrai patriote d'une joie vive & pure, d'a-
„ mour pour le travail qui produit tous ces biens, de zele pour employer ſes
„ talens & ſes forces au bonheur de ſes freres. On ne voit point un peuple
„ heureux & content, ſans un ſentiment délicieux qui fait chérir la vie. On
„ ne contribue pas à cette félicité publique, ſans en recueillir ſoi-même les
„ prémices. Eh! comment peut-il y avoir ſur la terre des princes & des mi-
„ niſtres, qui ne jouiſſent pas de cet avant-goût de l'immortalité réſervée à
„ leurs travaux!

„ LA manufacture de Flors répand autour d'elle l'induſtrie & la fécondité. Dans ſes environs à l'eſt qui borde la mer, on trouve peu de familles, ſoit riches ou pauvres, qui ne ſoient occupées à faire des rouets & des métiers.

Deſcription de la ville de Soderhamm.

Ce travail leur procure le moyen de ſe nourrir aſſez bien, malgré la cherté des bleds qu'il leur faut acheter, & de payer un impôt dont l'uſage eſt bien adminiſtré. La ville de Soderhamm, qui eſt à un mille & demi de Flors, ſe reſ-

sent de l'influence de cette fabrique, mais foiblement. Elle est petite, située entre deux montagnes, sur le bord d'un ruisseau. On y voit peu de maisons qui soient mieux bâties que celles des paysans d'alentour. Les faire peindre, y seroit un luxe. Les habitans n'y travaillent que pour subsister. Les ouvrages de leurs mains les habillent, & leurs mets seroient peu goûtés ailleurs. Mais, leur maniere de filer & de faire la toile, s'est perfectionnée. Le commerce y prendroit des forces, si la ville n'étoit pas trop loin de la mer. Cependant la pêche, ressource commune à tous les Nordlandois, un peu d'agriculture & de jardinage, dans un sol qui s'y prête avec peine, contribuent à soutenir ses habitans, dans cette médiocrité qui ne laisse aucune place aux désirs, aux regrets. Ces hommes qui menent une vie innocente, sont encore occupés à fabriquer des armes pour le châtiment des peuples vicieux.

VOYAGE DANS LA NORDLANDE OCCIDENTALE.

„ LA forge de Soderhamm est la plus ancienne du royaume de Suede, & la moins bonne aujourd'hui. Cependant on y voit une belle pompe, qu'une seule roue fait aller; ouvrage simple & merveilleux de Polhem, homme de génie dans les arts les plus utiles.

„ SODERHAMM est encore remarquable par l'église d'*Ulrique Eléonore*, assez bien bâtie. Elle a quelques ornemens qui sont de bois, comme sa voûte, d'assez bon goût, quoique peu coûteux. Comme on attire les hommes, même à la piété, par les sens, on a construit une orgue dans cette église, & ce sera, je peux l'assurer, une des meilleures de Suede, pour la force, les accords & la pureté des sons. On y faisoit, quand je la vis, outre les tons ordinaires à l'orgue, une voix de fille, & une flûte traversiere: celle-ci étoit déja si juste, que l'oreille s'y trompoit. L'artiste qui composoit cette orgue, s'appelle Daniel Strale. Cet homme mérite d'autant plus d'être connu, qu'il est né simple, doux, sans aucun dehors, & sans cet esprit de cupidité qui fait obtenir aux intrigans les récompenses des inventeurs."

Orgue remarquable.

„ L'HELSINGHÉLANDE s'étend jusqu'à un village qui est à deux milles au nord de l'hôtellerie de *Gnarp*. On trouve sur ce chemin, neuf ou dix villages & quelques maisons isolées. En plusieurs endroits de cette route, nous apperçûmes de ces pierres qu'on nomme *lapis violarum spurius*. Si l'on envoyoit dans ces cantons, des mineurs intelligens, ils y trouveroient sans doute des mines; & cette découverte seroit fort utile aux entrepreneurs des martinets, établis aux environs. Elle multiplieroit même ces sortes de moulins avec d'autant plus de facilité, que tout le pays a beaucoup de bois & de cascades."

„ ENTRE *Igghésund* & *Sanna*, je vis en passant la ville de *Houdwikswald*. Elle est située sur une petite langue de terre, qui s'étend entre la mer & le lac *Houdwik*. Elle a un port très-bon & très-profond. Ses habitans se partagent entre la pêche & les arts mécaniques. Ils font surtout beaucoup de chaises de bois, qui passent à Stockholm. Toute ville qui travaille pour la capitale, ne doit pas être sans renom. La moindre branche d'industrie, est intéressante dans un pays où la nature offre peu de moyens de subsister. Il est beau de voir les hommes lutter contre la dureté de ses refus; chercher par le travail à se soustraire au néant d'où elle semble ne les avoir tirés qu'à regret,

VOYAGE DANS LA NORDLANDE OCCIDENTALE.

pour les y replonger promptement. Où la terre est avare, l'homme est créateur; où la terre donne tout, l'homme seul n'est rien."

„Le long du chemin qui mene de Ghefle à Sundswal, j'apperçus quelques plans de houblon, sur des côteaux exposés au soleil. Au-delà de Sundswal, je n'en vis plus qu'auprès d'une petite maison située sur la Niouronda. Peut-être, sont-ce les derniers efforts d'une terre qui s'éloignant du soleil, tombe dans la nuit & la solitude de la zône glaciale.

Commerce en échange, pratiqué dans la Nordlande.

„Lorsque nous passâmes à Gnarp, on y tenoit une petite foire. Nous y vîmes assez de marchands, mais peu de marchandises. Cette paroisse est un marché pour les villes de Nordlande. Tout le commerce s'y fait en échanges réciproques. Les paysans y viennent payer les marchandises qu'ils ont prises à crédit; c'est en denrées qu'ils s'acquittent. Cette espece de commerce d'échange, est général dans toute la Nordlande, quoique les marchandises ne soient pas les mêmes partout."

„Les paysans qui dans l'hiver ont besoin de bled, de tabac ou d'habits; au printems & dans l'été, de sel, de fer, & même d'argent, pour payer les impôts, empruntent des bourgeois ce qu'il leur faut. Quand leur fortune & leur bonne foi répondent de leur solvabilité, on leur prête ce qu'ils demandent, à condition de le rendre dans la premiere foire, au prix courant de la place, en beurre, en fromages, en viande, en poisson, en lin, toile, bas, en goudron, & quelquefois en planches. Mais s'ils sont peu connus, on fixe d'avance le prix de ce qu'on leur prête. Les gens riches, qui vont vendre aux foires, proportionnent le prix de leurs marchandises au besoin qu'en ont les acheteurs. Ceux qui payent argent comptant les denrées qu'ils achetent pour l'entretien de l'année, pourroient vendre plus cher celles qu'ils ne seroient pas obligés de livrer en retour. Mais, les bourgeois sont dans l'usage de n'acheter d'aucun paysan, qui vend à d'autres qu'à son marchand affidé. Celui-ci de son côté, n'achete plus rien du paysan qui ne borne pas à lui seul tout son commerce, & il cherche à nuire au marchand qui le remplace."

Monopole exercé par les marchands envers les paysans.

„C'est une espece de monopole; mais il vient de ce qu'on a forcé les Nordlandois d'apporter à Stockholm les produits de leurs terres, & de tirer de cette ville toutes leurs consommations. Le gouvernement corrigera sans doute ces abus, & rendra le commerce de la capitale plus favorable au paysan. Les grands, dont l'intérêt est de participer à tous les genres de richesses, pourront commercer à mesure que la population s'augmentant dans les campagnes, remplira les villes de vrais négocians, & surtout de fabriquans."

„Les exemples ont plus d'effet que les réglemens. Les petits imitent les grands; & les villages se modelent sur les villes. Qu'on établisse à Stockholm des manufactures, & les villes de province perfectionneront leur industrie & leur commerce à l'imitation de la capitale."

La Médelpadie.

„De l'Helsinghélande, on passe dans la Médelpadie. Le premier objet d'attention pour un voyageur, est la riviere de Niouronda. Elle descend d'Hériédale, tirant sa source des montagnes; elle est grande & navigable. Ses bords sont garnis de grands bois & de rochers; peu de champs qu'on puisse cultiver; encore moins qui soient labourés. Vers Sundswal, le terrein est sablonneux,

inutile aux habitans, incommode aux voyageurs. Sundſwal eſt ſitué au milieu d'une plaine, couverte de ſables arides, entourée de hautes montagnes. Un petit golphe qui s'étend l'eſpace d'un demi-mille juſqu'à la mer, rend cette ville très-propre au commerce, offre aux vaiſſeaux la facilité de venir y prendre leur charge preſqu'entiere. Les exportations de Sundſwal conſiſtent en chaiſes, goudron, planches, écorces à faire du pain, en ouvrages de bois, en toiles, en viande, en laitages. Les importations y donnent, en échange, du bled, du ſel, du tabac, du drap, des épiceries, du vin & de l'eau de vie."

Deſcription de la ville de Sundſwald.

„On y a établi, depuis peu, un baſſin pour conſtruire des vaiſſeaux. Il pourroit encore ſervir à la proviſion du ſel de toute la Nordlande. On y voit auſſi une manufacture de laines, qui eſt dans ſon enfance, mais aſſez heureuſement née, pour croître & proſpérer. Les moutons du pays ne donnent qu'une toiſon groſſiere. Si le payſan étoit ſecouru par les avances des riches propriétaires, il auroit bientôt des troupeaux à la laine fine. Il ne faudroit pour céla, qu'améliorer les fourrages par la culture."

„L'égliſe de Sundſwal eſt de bois & fort ancienne, ainſi que toutes les maiſons... Vis-à-vis la douane, où l'on paye les droits, on a bâti une égliſe en pierre de taille, ſur une colline ſablonneuſe. Elle eſt de forme ovale; les murs & le toît en ſont achevés; mais la voûte, qui n'eſt qu'à moitié faite, eſt déja fendue partout. L'architecte qui l'a conſtruite, eſt un payſan des vallées. Mais c'eſt moins l'ouvrier qu'il faut accuſer, que ceux qui l'ont choiſi. Un bon architecte diroit, cette voûte eſt fendue, parce que le ceintre eſt trop haut, ou trop applati; ou parce que les fondemens de l'édifice ſont jettés dans un ſol mouvant & peu ſtable; ou parçe que le vaiſſeau, ſans piliers, eſt trop large pour ſa longueur. Mais j'oſe dire que tous ces défauts s'y trouvent réunis. Du reſte, les murs ſont trop épais & les fenêtres petites."

„Les campagnes qui ſont au nord de Sundſwal, paroiſſent un peu mieux cultivées que celles qui ſont vers le ſud. En général, elles manquent plutôt de cultivateurs que de fécondité. Les bords de la riviere d'*Indahl*, ont à droite & à gauche l'eſpace d'une lieue & demie, des ſables profonds, mais fertiles & couverts d'un lit mince de terre noire. Entre deux grandes montagnes voiſines, on trouve beaucoup de terres labourables, mêlées de ſable & d'argille. Nous vîmes dans ce payſage, un grand nombre d'aulnes qui croiſſent ſur les hauteurs; ils reſſemblent aux coudriers, pour les feuilles, l'écorce & le bois; mais ils ſont un peu plus grands."

„Nous crûmes voir des couches d'argille, tantôt épaiſſes, tantôt minces, ſous les ſables des landes que nous traverſions. Nous rencontrâmes, en pluſieurs endroits, des gens qui nous aſſurerent avoir trouvé des lits d'argille, épais quelquefois de trois toiſes, & quelquefois d'un pied ſeulement. Les bords des ruiſſeaux & des rivieres de tout ce canton, ſont fort élevés, & l'on y voit très-diſtinctement la couche d'argille, qui regne ſous les ſables. Ceux-ci paroiſſent y être l'ouvrage d'une inondation fort ancienne. La plupart des collines de ſable ſont eſcarpées, & montent du ſud-eſt au nord-oueſt; tandis que les rivieres deſcendent du nord-oueſt au ſud-eſt, vers la mer, qui peut-être a formé les collines & les rivieres. Ajoutez à cette obſervation,

qu'on trouve rarement dans les vallées un sable pur sans mélange d'argille. Celle-ci doit, sans doute, appartenir à la nature du sol; celui-là peut y avoir été jetté par les eaux.

Avantage du territoire de la Médelpadie.

„LES bois de Médelpad, surtout ceux que le chemin traverse, sont presque tous coupés, ou brûlés. On y voit peu de sapins, mais beaucoup de petits pins & d'autres arbrisseaux. La campagne de cette province ressemble à celle de l'Helsinghélande; à cela près, qu'on y trouve plus de champs enclos, un terroir plus gras. Cet avantage vient-il des montagnes dont ce pays est environné? On sçait que les vallons & les plaines s'engraissent aux dépens des montagnes qui sont décharnées par les torrens. Ce terrain ne doit-il pas son suc abondant, à la quantité de lacs qui le baignent? Les pâturages y sont plus fertiles; les champs plus multipliés y reposent plus longtems; on n'y mene point les troupeaux, on n'y seme pas autant de lin qu'en Helsinghélande.

„LES hommes y sont grands & forts, plus lestes, plus vifs, plus adroits & plus adonnés au commerce, que dans cette province. Le bétail est plus grand, donne plus de lait, prend une couleur blanchâtre qui augmente par dégrés, ensorte qu'il y en a très peu à Asehle, qui ne soit pas blanc. Est-ce une qualité de l'espece même des bestiaux? La doivent-ils au climat, à la nature des pâturages? Ou les paysans choisissent-ils, par préférence, des animaux blancs? La raison du climat est une des plus fortes. Son influence agit singulierement sur la couleur.

„AU milieu de la riviere d'*Indahl*, à l'endroit où nous passâmes, on voit une isle fort belle, qui a des deux côtés un bac formé de bateaux plats. Au-dessus & au-dessous de cette isle, la riviere paroît avoir mille toises de largeur. Elle est rapide. Elle sort du lac *Storsion*, ou grand lac, & reçoit dans son cours neuf petites rivieres, qui descendent de la montagne. Au-dessus de l'isle, le fleuve a beaucoup de cascades; à un mille au dessous, il se jette dans la mer d'orient, qui lui fournit des saumons.

L'Anghermanie.

„LA province de Médelpald, est séparée par un petit ruisseau de l'Anghermanie. A l'entrée de celle-ci s'offre Hernosand, située dans une isle que la mer entoure, & qui communique au continent, par un pont de trente toises. Cette ville, brûlée par les Russes, en *1719*, comme toutes celles de la Nordlande, a des maisons de bois & des rues fort étroites. Elle est bâtie au midi, sur le penchant d'une colline qui s'étend jusqu'à la mer. Elle ne reçoit de ce côté, que des pontons & de grandes barques. Mais du côté du nord, les plus gros vaisseaux peuvent y mouiller & se charger devant les magasins. Cette ville a peu d'habitans. Les corps de métiers y sont inutiles, faute de fonds; & le college ne l'est pas, au défaut d'occupations plus essentielles que l'étude. Les femmes y filent, ourdissent & fabriquent de la toile; quoiqu'elles y réussissent médiocrement, c'est une de leurs principales ressources.

Situation de la ville d'Hernosand.

Elle est habitée par des pêcheurs & des agriculteurs.

„PRESQUE tous les hommes pêchent durant l'été. Tout le poisson qu'ils prennent, ils le font saler, ou le vendent frais aux paysans qui le salent pour leur usage. Quand les oiseaux de mer se rassemblent, c'est un signal pour les pêcheurs, que les poissons ne sont pas loin; aussitôt la mer est couverte de barques & de filets. Toute société veut des loix relatives à son genre de vie & de

de propriété. Les pêcheurs d'Hernosand ont un code maritime, sur lequel ils sont jugés par un conseil particulier. A cinq ou six habitans près, tous les Hernosandois vivent du produit de la pêche ou de leurs terres.

Voyage dans la Nordlande Occidentale.

„Celles-ci sont partagées entre tous les bourgeois; ils les brûlent; ils y sement du seigle. Ils ont des pâturages, qu'ils se louent réciproquement dans le besoin, à un prix qui varie avec l'abondance, ou la disette des fourrages. Près d'un terrain, qu'on avoit reconnu propre à porter du lin, on a bâti, dans la ville même, une manufacture de toiles. Cet établissement deviendra considérable, si l'on peut l'augurer par la situation de la ville, le caractere de ses habitans, & la nature du terrain.

Son commerce est en lin.

„Le commerce de ce pays se fait surtout en lins. Il a de plus, que les autres cantons de la Nordlande, une ressource dans le trafic du gibier qu'il envoye à Stockholm, pendant tout l'hiver. Hernosand a des facteurs qui vont en été dans certaines places de Laponie, acheter, ou échanger pour de l'eau-de-vie, toutes les marchandises qui conviennent à cette ville. Ces marchands vont au-delà de quinze milles. Ils seroient plus utiles au commerce & à l'état, s'ils s'occupoient à tanner des cuirs, & à préparer des peaux de castors, qu'ils tirent d'Anghermanlande & de Laponie. Ils ajouteroient, ou substitueroient, au gain du trafiquant, celui du manufacturier. La rentrée de leurs fonds grossiroit dans leurs mains.

Son pavé.

„La ville d'Hernosand est pavée d'une espece de pierre à fusil, qui pourroit servir à aiguiser. Mais elle est si commune, que le commerce n'en vaudroit pas les frais. Un objet plus lucratif, ce sont ses eaux minérales des environs, qui sont très-riches en ocre. Hernosand a l'avantage d'être la résidence du surintendant de toute la Nordlande, qui est le gouvernement le plus étendu, & peut-être le meilleur de la Suede." Mais un abus assez commun dans ce royaume, c'est que le surintendant possede des prébendes destinées aux lecteurs des colleges, qui n'en jouissent jamais. Ainsi le collateur devient le bénéficier. Cependant Hernosand, sans école, ne seroit qu'un village. L'indigence y regne souvent, par la disette des grains, & par la modicité du produit de la pêche. Il y a des années de suite, où la terre & la mer sont également avares. Les Hernosandois pourroient suppléer à ce défaut, par les ressources du travail, s'il suffisoit d'être misérable, pour devenir industrieux. Mais ils auroient besoin d'avances & d'encouragement. Peut-être les gens riches gagnent plus à la pauvreté du peuple, qu'à son aisance. C'est du moins une maxime politique, assez répandue en Europe, de préférer l'opulence du petit nombre, à l'aisance de la multitude, & de partager inégalement la société en deux classes, dont l'une travaille, & l'autre jouit.

Abus remarquable & commun en Suede.

„Le commerce que fait la Nordlande en viandes seches & fumées, est un des plus contraires à la prospérité de ce pays, quelqu'avantageux qu'il soit aux bourgeois & aux paysans de l'Anghermanie septentrionale. Le beurre & les fromages sont excellens dans cette contrée, & l'on a la cruauté de tuer, pour faire des viandes salées, beaucoup de chevres & de vaches qui donneroient de bon lait. Mais on veut avoir tout à la fois les œufs d'or de la poule, comme disent les fabulistes. Si le travail & l'industrie étoient dirigés par de sages vues; si les administrateurs des états avoient d'abord pour but, l'utilité

VOYAGE DANS LA NORDLANDE OCCIDENTALE.

publique, & n'y employoient, comme moyen, que l'aisance particuliere, le bonheur de tous les citoyens seroit le résultat de leurs opérations.

Riviere d'Anghermanna.

„Nous laissâmes à Hernosand une partie de nos équipages, & nous nous embarquâmes sur un grand golphe auprès de cette ville. Ensuite nous remontâmes pendant huit milles & demi, nord-ouest, la riviere d'Anghermanna. Elle a près d'une lieue de largeur, à son embouchure. Elle ne porte des bateaux profonds, que jusqu'à l'hôtellerie de Hanmar, où les marchands & les manufacturiers ont établi un entrepôt pour le fer, les planches, & pour d'autres matieres que l'on distribue dans les fabriques de ce pays. Au-dessus de cet entrepôt, qui est à cinq milles d'Hernosand, on prend des bateaux plats.

Paysage qu'elle arrose.

„Les champs & les pâturages qui bordent l'Anghermanie, sont la plupart bien situés, beaux & fertiles, jusqu'à la paroisse de Solette, dont les terres sont d'une argille grasse & fine. C'est-là que l'on rencontre la premiere cataracte de cette riviere. Il seroit aisé de rendre ce fleuve navigable plus loin encore, en construisant une écluse qui serviroit à élever les bateaux plats au niveau de la cascade. Mais comme celle-ci est suivie de plusieurs autres, qui ne sont séparées que par de courts intervalles, les écluses qu'il faudroit multiplier pour la navigation de la riviere, entraîneroient de grandes dépenses.

„Près de la cascade de Solette, sur la rive méridionale de l'Anghermanna, se trouve un terrain bas où il gele rarement, tandis que les endroits élevés sont constamment gelés. Plus loin vers le sud, les hauteurs ne sont pas sujettes aux gelées, & les endroits bas y sont communément exposés. On doit présumer de cette singularité, que la nature du sol ne contribue pas moins que son exposition, à l'effet de l'influence des saisons.

„A un demi-mille au nord de Solette, l'Anghermanna reçoit la riviere d'Adale, qui vient des montagnes, & sort du rocher des cygnes, auprès de *Kitschewari*. Dans les paroisses de Solette & de *Botea*, on laisse reposer, tous les ans, un tiers des terres. Les deux autres tiers sont ensemencés, moitié de grains d'automne, moitié de ceux du printems; quelquefois on n'y seme que ces derniers. Le sol est gras & fertile; mais froid sans doute, puisque les habitans font chauffer l'eau qu'ils donnent à boire à leurs troupeaux.

„On nomme Adal, la campagne des environs de Solette, qui borde la riviere; l'aspect en est fort riant. Les deux rives sont couronnées de collines assez hautes, dont la pente est insensible. Ces côteaux sont d'argille, & doivent en partie à l'art, tout l'agrément de leur paysage, entrecoupé de champs & de prairies. Les bords de l'Anghermanna sont également parsemés de collines étroites & hautes, qui forment des vallées presqu'aussi profondes que le lit de cette riviere. C'est dans ce lit que croît une herbe si agréable aux troupeaux, qu'ils vont l'y chercher.

„On voit aussi ses bords embellis & animés par des martinets, des fonderies & des moulins à scie. Mais ce ne sont pas ses eaux qui font aller toutes ces machines; ses crûes sont trop fortes, & ses chûtes trop foibles. Des cascades d'une hauteur étonnante, formées par les torrens qui tombent des bois d'Anghermanna, sont l'ame du méchanisme des forges & des moulins.

„Les entrepreneurs des manufactures de ce canton, tirent leur mine

d'Utoo, & le fer non travaillé des autres fonderies. Les frais que coûte le transport de ces matieres, font desirer qu'on pût trouver aux environs des forges, les mines du fer, qu'elles mettent en barre. Quand la matiere est voisine de l'endroit où elle est manufacturée, l'ouvrage en devient moins cher. Il n'y a que l'abondance des vivres dans un pays, qui puisse entretenir la balance entre les entrepreneurs des fabriques, & les marchands qui leur vendent les matieres.

VOYAGE DANS LA NORDLANDE OCCIDENTALE.

„ DEPUIS l'embouchure de l'Anghermanna, jusques aux hauteurs de *Liens*, on trouve des pêcheries de saumon, qui donnent la subsistance au pêcheur, & l'impôt au gouvernement; mais souvent ne rendent pas les frais, ni le salaire de la peine.

„ DE la paroisse de Solette, en allant à Liens, nous suivîmes à cheval, la route que fait, à peu près, la riviere au nord-ouest. Mais elle y employe beaucoup de détours. Ses deux rives sont bordées de collines de sable, qui couvrent un terrain gras & fertile, que la nature semble avoir voulu préserver des débordemens, ou plutôt qui se cache sous les amas de débris, qu'apportent les inondations même; puisque les eaux qui dans leur source quelquefois abaissent les montagnes, en les dépouillant élevent quelquefois dans leur cours des collines de sable.

„ QUOI qu'il en soit de la formation de ces sables, & de la terre grasse qui se trouve au-dessous; la campagne qu'on traverse en sortant de Solette, n'est que montagnes & rochers. On apperçoit cependant quelques bons terrains, avant d'arriver à Liens; mais le sol de cette paroisse est pierreux & stérile, entremêlé, pour toute ressource, de marais qu'on pourroit fertiliser. La petite riviere qui l'arrose, & lui fournit du saumon, est divisée par un grand rocher, ou plutôt une isle, qui y forme une cascade peu considérable; le rocher, d'où elle se précipite, n'a gueres que six toises de hauteur.

„ LE terroir de ce canton est mêlé de sables; il exige qu'on y laisse reposer tous les ans, un tiers des champs pour l'engraisser. On n'y voit point de haies; les friches n'y sont pas même séparés des pâturages, parce que les troupeaux restent dans les étables jusqu'au tems de la fénaison.

„ PLUS on pénetre dans ce pays, plus on trouve de beaux bois, surtout au-delà de *Réfilla*. Les moulins à scier ont consommé la plus grande partie des bois qui sont en deçà, non seulement sur les bords de la riviere, mais aussi loin dans les terres que les paysans ont eu la commodité d'en exporter. Chaque hameau étend son territoire à un ou deux milles, des deux côtés de l'Anghermanna. La plupart des hameaux sont bâtis aux bords de cette riviere. Le froid même contraint les hommes de ne pas s'en éloigner; car il gele toujours les grains, dans les terres seches qui ne reçoivent aucune influence des eaux courantes. „ Il en est du voisinage des fleuves, comme de l'influence des cours, dont on se plaint & dont on s'approche toujours. C'est une injustice, ou du moins une sottise des courtisans, de se récrier contre les disgraces qu'ils ont dû prévoir, en les affrontant; qu'ils rachetent d'avance par le prix que leur vaut la plus courte faveur; & qu'ils méritent constamment, ne fût-ce que par les bons offices qu'ils se rendent, en corrompant ou pillant leur maître. Mais c'est une ingratitude des peuples, qui habitent au bord des ri-

VOYAGE DANS LA NORDLANDE OCCIDENTALE.

vieres, quand ils se plaignent des inondations. Un fleuve débordé ravage, il est vrai, des campagnes cultivées; emporte quelquefois des hameaux avec les hommes & les troupeaux qu'ils renfermoient; ruine les provisions d'une année, les récoltes d'une autre, & les ressources de plusieurs. Mais ce fleuve a produit durant des siecles une population immense par la fertilité de ses rives, par la navigation & le commerce; il a abreuvé les bestiaux qui engraissent les terres, & nourrissent les hommes; il a fourni du poisson aux habitans de ses bords. S'il n'eût pas alimenté les régions qu'il traverse, on ne les verroit pas couvertes de guérets, de bourgades, & de villes riches & peuplées. Heureux donc les états qu'arrosent de grandes rivieres, si l'on sçait profiter des bienfaits qu'elles offrent, & veiller aux ravages qu'elles peuvent causer! L'Egypte avoit dompté le Nil. Le Pô, le Rhône, la Loire & la Garonne, sont-ils plus redoutables? Partout, les eaux demandent le secours de l'art, soit pour devenir utiles, soit pour n'être pas nuisibles à l'homme.

La Nordlande même semble devoir attendre sa subsistance des eaux, plutôt que de la terre. Elle n'a presque d'autre sol ouvert à la culture, que ceux qui sont marécageux. Près de Résilla, l'on voit une colline couverte de buissons, qui ne sont propres qu'à brûler. C'est la *plus haute des environs*. Le terroir en est bon, mais inculte, parce qu'il est couvert de sources qui le rendent fangeux. Dans presque toute la Nordlande, chaque paysan a un petit moulin à eau, dont les roues sont horizontales. L'eau même qui se refuse à la culture des terres, aide du moins au travail des hommes.

„ Entre Liens & Iunsila, les terres, presque toutes pierreuses, sont couvertes de mousse & de bois. On en tireroit du bois de charpente, si l'on avoit des moyens de l'exporter. Un marchand d'Hernosand a tenté de s'en procurer. Durant l'hiver, il en a fait couper & porter au bord de la riviere; ensuite vers le milieu de l'été, dans la plus grande crûe des eaux, il y a fait jetter son bois en détail. La riviere en a amené plusieurs pieces à l'endroit où il les vouloit; mais il s'en est arrêté beaucoup d'autres dans les sinuosités du fleuve. Peut-être une nouvelle crûe lui rapportera les restes de son chantier de bois. Cette espece de flottage seroit utile à la navigation. Car on trouve dans ces bois, des arbres qui paroissent propres à faire des mâts. Il est vrai qu'en général ils sont maltraités de l'outrage des saisons. Il y en a beaucoup de gelés, d'abattus par les vents, ou du moins de brisés. La plupart sont en éclats.

„ Le froid qui nuit aux arbres, est encore plus funeste aux grains. Les colons de tout le pays qui est au nord de Résilla, ne peuvent tirer de la culture des terres, ni de quoi se nourrir, ni de quoi payer l'impôt. Les nuits y sont si froides, quand les bleds mûrissent, qu'ils sont souvent gelés & perdus sans ressource. Les paroisses de Liens & d'Iunsila, ont peu de hameaux qui ne soient exposés à cette calamité. Aussi, la plupart des habitans de ce canton, & de la paroisse d'Asehle, s'adonnent au soin des troupeaux, qui font toute leur richesse; c'est-à-dire, qui fournissent la subsistance au cultivateur, & l'impôt à l'état.

„ Depuis Iunsila, jusqu'au village d'Hellan dans la paroisse d'Asehle, nous traversâmes des marais, des bois, des montagnes pendant quatre milles. Nous

suivîmes quelque tems, par eau, les détours de la riviere, dans les endroits où il n'y avoit point de cascade.

[illegible] cours.

Ces sortes de lits où le calme des eaux n'est interrompu par aucune cascade, s'appellent en Nordlandois *Sehles*. On nomme *Stark* les intervalles d'eau où le courant est plus fort, mais pas assez rapide, pour qu'on ne puisse le remonter. Ceux, où les eaux, sans tomber, courent assez vîte pour tout entraîner, s'appellent *Forss*. Enfin, on nomme *Fall*, ou chûte, ceux où les eaux se précipitent, de quelque hauteur qu'elles tombent. C'est un terrein bien négligé par la nature, bien oublié des hommes, que celui dont la pente inégale donne aux eaux un cours si irrégulier, si peu navigable. Comment habiter dans un pays, où l'on a tant de peine à voyager?

„ Nous fîmes environ quatre milles, sur six de ces Sehles, où l'eau paroît se reposer & dormir. Le premier fut celui d'Iunsila. De-là nous fîmes un demi-mille par terre jusqu'au Sehle d'*Ial*, sur lequel nous navigeâmes un quart de mille. Ensuite, après avoir fait trois quarts de mille par terre, nous en fîmes un quart par eau sur le Sehle de *Korting*; puis un & demi par terre, & trois quarts de mille sur le Sehle de *Gouhle*. Une petite isle qu'on rencontre au milieu de ce dernier Sehle, sépare l'Anghermanlande de la Bothnie occidentale.

Navigation incommode sur ces rivieres.

„ Nous fîmes encore par terre sept huitiemes de mille, puis un quart de mille sur le Sehle d'*Alswets*; ensuite par terre un demi-mille; enfin nous navigeâmes sur le Sehle d'*Hellan*, jusqu'au village de ce nom. Nous y arrivâmes le soir, bien fatigués par une route d'environ douze lieues, où il fallut s'embarquer & débarquer six fois, dans l'espace de vingt-deux heures, passées en plein air, sous une pluye continuelle; car on ne trouve aucune maison dans tout ce chemin, coupé de profonds marais, de hautes montagnes, & de vastes champs de gravier & de sable. Hellan est à deux milles & demi de l'église d'Asehle, où nous allâmes le lendemain, tant à pied, que par eau. On se dirige sur ces routes comme sur mer, avec la boussole & la carte. Ce n'est pas que les eaux varient autant que les vents; mais leur direction est oblique & tortueuse." Les mots de nord-est, quart de nord, de nord, quart-de nord-est, doivent être aussi familiers, aussi fréquens dans un voyage de terre fait en Nordlande, qu'ils le sont dans le journal d'un navigateur.

Province d'Asehle en Laponie.

„ Quoique la province d'Asehle soit en Laponie, il n'y a point d'habitans Lapons dans sa partie méridionale. Des paysans ont formé dans ces déserts, des colonies qu'on appelle *Nybygghes*.

„ On en compte vingt-cinq. La paroisse d'Asehle en contient une partie. *Hellan* & *Gaffsehle* sont les plus anciennes; il y a près de cinquante ans qu'elles sont établies: les autres sont récentes.

„ La premiere remonte même jusqu'au regne de Charles XI. Ce grand roi, par une ordonnance du 23 Septembre 1673, exempta des milices, du logement des troupes, & de la taxe personnelle, ou de la capitation, tous ceux qui s'établiroient dans la province d'Asehle; & ces privileges furent confirmés par les états du royaume, à la diette de 1720. Chaque colonie ne paye, comme les districts Lapons, qu'une somme fixe, qui ne varie point avec les richesses des contribuables. Le paysan le plus riche ne paye que vingt

VOYAGE DANS LA NORDLANDE OCCIDENTALE.

& un écus de cuivre, qui reviennent à vingt-cinq livres quatre sols de France. Mais la plupart ne payent que trois écus de cuivre, ou trois livres douze sols Tournois. A ce prix, ils peuvent posséder un terrain d'environ deux milles, ou quatre lieues de circuit; souvent même tout le terrein qu'ils veulent. La terre est, à la vérité, si stérile, si maigre dans ces contrées, qu'il ne faut pas la mesurer. L'exemption de service, & la modicité des impôts, sont les moindres encouragemens qui puissent engager les hommes à venir cultiver ces monts arides & glacés.

Ses habitans. Leurs maisons.

„Les Asehlois sont grands, laborieux, actifs, habiles dans leur genre de commerce, accueillans pour les étrangers. Leurs maisons sont assez bien bâties, à peu près comme celles de la Nordlande, si ce n'est que leurs murs ne sont point de pierre, ni de chaux. La province n'offre ni cette matiere, ni la sorte d'argille qui pourroit y suppléer. On trouve seulement en deux endroits une argille très fine, dont ils font des briques qui leur servent à bâtir. Ces peuples sont très-propres, malgré leur peu de richesse. Celle-ci consiste dans leurs troupeaux & leurs filets. Mais cette derniere ressource trompe rarement leurs espérances. La riviere d'Anghermanna qui traverse la province, tous les petits lacs dont la terre est coupée, fournissent assez de poisson pour nourrir les habitans, & pour en vendre aux étrangers.

Bonnes vaches. Lait abondant. Beurre excellent.

„Un colon riche peut avoir douze ou quinze vaches, avec leurs veaux, des moutons, un cheval & des chevres. Les foins de cette province sont si nourrissans, que les vaches y donnent du lait abondamment, trois fois par jour. Chaque vache produit deux livres de beurre, aussi bon que celui de l'Helsinghélande, qui est le meilleur, qu'on mange en Suede, & peut-être est-il supérieur à celui de Hollande.

„Ce beurre est un objet de commerce, & fait avec le fromage, le poisson sec, les oiseaux & quelques pelleteries, toute la richesse du pays. Ces denrées servent à procurer en échange, du grain, du sel, du tabac, & d'autres objets de consommation.

„Les paysans sont peu cultivateurs. Toute la semence de l'année, se réduit à trois tonneaux d'orge & de seigle. Les hommes & les femmes labourent les terres, & font les récoltes dans toute la Nordlande. Leur faulx sert également à couper les foins & les grains. On fauche l'herbe très-courte & ras de terre; mais ce travail est lent, & l'on perd en tems, ce qu'on gagne en foin. Quand on employe cette faulx à couper les blés, on y attache un arc qui sert à rassembler les épis, & à les étendre à mesure qu'on les coupe. Mais souvent une seule nuit a tout moissonné; & quand le colon se réveille, il trouve le matin l'herbe fannée, les épis flétris, son travail perdu, son espoir détruit par la gelée, au milieu de l'été.

Recherches sur la cause des gelées d'été dans la Nordlande.

„Il est difficile de déterminer la cause de ces accidens. Ce n'est pas uniquement la grande latitude & le voisinage de la zône glaciale, qui produisent ce froid extraordinaire. Les Alpes ont de la neige en tout tems, comme les montagnes de Suede, quoique beaucoup plus près du tropique. La Hollande est plus au nord que la Suisse, cependant moins froide. Dans la Nordlande même, on trouve au milieu des montagnes deux paroisses qui s'appellent *Nordlian* & *Sudlian*, où l'on seme du seigle & de l'orge qui n'y gelent jamais.

Dans certains cantons, un champ gele par le vent d'est, tandis que ce vent ne produit pas le même effet ailleurs. Un autre champ gele par le vent d'ouest, qui épargne tous les champs des environs; un autre gele par le vent de sud; un autre enfin par le vent de nord. Ces gelées subites & imprévues arrivent à la fin de Juillet, au commencement d'Août, saison du plus grand chaud. Les nuits froides de l'été sont accompagnées de glaçons qui fondent promptement, parce que le soleil ne quitte pas longtems l'horizon, & ne tarde pas à l'échauffer.

VOYAGE DANS LA NORDLANDE OCCIDENTALE.

„PARMI les raisons que l'on donne de ces phénomenes pernicieux, les paysans qui s'en plaignent, en accusent les brouillards qui s'élevent des marais dont les champs sont entourés. Comme ces vapeurs ne sont point attirées par le cours d'aucune eau, elles retombent autour des marécages, qui les ont exhalées. Mais cette cause qui peut augmenter le froid, ne le produit pas. On remarque auprès de Solette, un champ qui gele souvent; tandis que tous les champs voisins qui sont environnés de marais, n'éprouvent pas le même accident. Les bleds d'Hellan ne gelent jamais, quoique les terres y soient pleines de marécages. Ceux de Gassele & ceux de Nore gelent souvent, quoique voisins d'une riviere qui peut attirer dans son cours les brouillards des marais qu'elle traverse.

„LE brouillard qui s'éleve des rivieres & des ruisseaux, garantit ordinairement les grains de la gelée. Ils n'éprouvent point cet accident, pendant les nuits nébuleuses. Cependant, on y voit quelquefois un champ situé sur le bord d'une riviere, geler plutôt qu'un autre. On pourroit attribuer ces gelées au vent du nord, si dans certains cantons les autres vents n'étoient pas encore plus redoutables, que celui-là. Peut-être dira-t-on que ces champs étant ensemencés toute l'année, il ont bientôt épuisé le suc d'un sol naturellement aride, & ne peuvent donner aux grains la force de résister à la gelée. Mais la quantité de troupeaux que nourrit le pays, fournit assez de fumier pour engraisser les campagnes tous les deux ans. Quoique les terres soient la plupart formées d'un lit de sable; au moyen d'une couche mince de fumier qu'on y répand de tems en tems, elles donnent assez de nourriture aux bleds. Je les y ai vus fort beaux, & garnis de feuilles très larges.

„AINSI, pour découvrir la cause secrette de ces gelées, nous proposâmes, le Baron de Cederhielm & moi, à M. Elie, inspecteur de la pêcherie des perles, de faire des observations suivies pendant plusieurs années, en différens endroits, sur les tems & les circonstances de ce phénomene destructeur, qui doit être l'effet d'un concours & d'une complication de causes. Nous lui conseillâmes d'observer l'exposition des champs, la nature du sol, la température des tems qui précédoient ces gelées imprévues, le vent dont elles étoient accompagnées.

Conjectures sur ce phénomene.

„EN attendant qu'on ait trouvé la source du mal, pour y apporter remede, je conjecture qu'il peut venir de la vapeur des eaux acides qui sont dans la terre. Quand cette vapeur s'éleve en brouillards, elle se dissipe & ne fait aucun mal; mais lorsqu'elle ne peut s'exhaler assez fortement, elle est attirée par les bleds, s'y arrête, & les flétrit dans une seule nuit.

„AUPRÈS d'Hellan, où les grains gelent rarement, le fonds du sol est du

VOYAGE DANS LA NORDLANDE OCCIDENTALE.

roc, rarement couvert de trois pieds de sable. L'humidité de ce sable est évaporée, dès le milieu de l'été. Mais ailleurs, le sable est profond & sans terre grasse qui le lie.

„PRÈS de Gassele, & surtout de Nore, les marais sont plus élevés que les champs. Il s'écoule donc de ceux-là dans ceux-ci, des eaux qui s'y corrompent, avant d'être évaporées.

„ENFIN, les champs voisins des montagnes, d'où l'eau des neiges descend & se filtre insensiblement à travers les sables, sont plus sujets à la gelée que les autres.

„PEUT-ÊTRE, la disette qu'occasionne cette calamité, vient-elle aussi de la qualité du grain. On ne seme que de l'orge à Asehle, sur une étendue de huit à neuf milles de longueur. Ne vaudroit-il pas mieux y semer du seigle? C'est ce qu'un habile économe devroit tenter. Sans parler de l'avantage que donne un grain qui fait de meilleur pain, & qui se conserve mieux; le seigle rend plus que l'orge, & surtout résiste mieux au froid. C'est en automne qu'on le seme; il a le tems de pousser de fortes racines durant l'hiver; une chaleur modérée lui suffit pendant l'été; ce grain se moissonne de bonne heure, avant le retour des gelées du mois d'Août. On devroit du moins essayer de semer du seigle & de l'orge; une moisson pourroit suppléer à la perte de l'autre.

„FAUTE de ces précautions, les disettes fréquentes que l'Asehle éprouve, y rendent les grains fort chers. Lorsque nous y passâmes, on y vendoit le tonneau d'orge près de quarante écus Suédois. Cette cherté fait que les habitans ne peuvent pas toujours en manger. Aussi, ne manquent-ils pas d'avoir recours à leur écorce de sapin, séchée & moulue; & pour ne pas en perdre l'habitude, ils en mêlent à la farine d'orge, même dans les années d'abondance. S'ils passoient tout-à-coup d'une nourriture saine & légere, à l'usage de cette écorce, leur digestion en souffriroit, & la disette occasionneroit des mortalités, ou des épidémies. Il faut de l'art & des précautions aux peuples pauvres du nord, pour s'accommoder à la mauvaise nourriture de leur climat; comme il en faut aux gens riches du midi, pour s'accoutumer à l'usage des épiceries & des boissons délicieuses de l'Asie & de l'Amérique. Mais, tandis que le superflu d'un monde étranger regorge sur les tables de nos voluptueux, des peuples entiers n'ont pas même un nécessaire que nous rebutons. Les Lapons & les Nordlandois pourroient manger des raves & des pommes de terre; ils pourroient en faire un pain beaucoup meilleur au goût & à la digestion, que celui d'écorce. Ces racines croîtroient dans les sables. Le ministre Forsberg y a fait naître des raves avec succès.

Sapin de trois cents ans.

L'ARBRE dont on tire cette écorce qui nourrit les hommes, est très-commun & très-ancien, surtout au nord. Le sapin regne dans les sables & les pays froids, comme le cedre sur le mont Liban. La Nordlande en produit de très vieux. A un quart de mille de l'église d'Asehle, au sud-ouest, nous fîmes couper un sapin, & nous comptâmes les cercles concentriques dont le tronc étoit composé, pour déterminer la différence qu'il y avoit entre la crûe de cet arbre du côté du nord, & sa crûe du côté du midi. Nous trouvâmes que la grosseur de ce sapin qui avoit trois mille cercles, & par conséquent trois cents ans, s'étoit formée à peu près de la maniere suivante. Depuis le centre,

centre, on comptoit, pour le premier demi-fiecle, cinq cents foixante-douze parties au fud, & cinq cents neuf au nord; pour le fecond demi-fiecle, trois cents foixante & huit parties au fud, & trois cents vingt-fept au nord; pour le fecond fiecle, fix cents quatre-vingt-cinq parties au fud, fix cents neuf au nord; enfin pour le troifieme fiecle, cinq cents fept parties au fud, & quatre cents cinquante au nord. Tout le diametre du tronc d'un arbre de trois cents ans, avoit donc quatre mille vingt-fept parties de notre échelle géométrique; c'eft-à-dire, vingt pouces géométriques, & près d'un huitieme. Le terrain de cet arbre étoit fablonneux & couvert de mouffe, comme l'eft celui de toute la province d'Afehle.

VOYAGE DANS LA NORDLANDE OCCIDENTALE.

„LES Afehlois font incommodés, pendant l'été, d'une efpece de mouches qu'ils appellent *knort*. Ce font de petits infectes d'une odeur fétide, qui paroiffent d'une efpece, ou d'une claffe mitoyenne entre la mouche & le moucheron. Ils ont des raies noires & jaunes fur le dos & fur les jambes. Ils font en fi grande quantité, & furtout dans un tems chaud & fous un ciel ferein, qu'on ne peut s'en garantir qu'avec une forte de pommade; c'eft un mélange de graiffe & de goudron, dont on fe frotte le vifage. Mais l'odeur n'en eft pas moins infupportable aux hommes qui n'y font pas accoutumés, qu'aux mouches qu'elle éloigne. On fe préferve encore de ces infectes, dans les maifons, en y brûlant tous les foirs des morceaux d'un arbre noueux, dont la fumée les fait mourir.

„LA derniere églife qu'on trouve au nord d'Afehle, eft de bois, fort mal conftruite, & reffemblant plutôt à une grange de beftiaux, qu'au bercail d'un troupeau chrétien. Elle fut élevée fous le regne de Chriftine, pour la converfion des Lapons, & coûta fix mille écus de cuivre. Je puis affurer que l'architecte, quel qu'il foit, n'a pas dû perdre à l'entreprife de cet édifice.

„LA province d'Afehle eft fi étendue, & les Lapons font fi loin de l'églife, qu'on n'y célebre le fervice divin que de quinze en quinze jours. Tous les habitans s'y raffemblent dès le famedi au foir, jufqu'au foir du lendemain; les Lapons fe tiennent dans les huttes qu'ils ont dreffées autour de l'églife; les colons, dans les maifons qu'ils y ont bâties. Les Lapons de montagne n'y viennent qu'aux jours de grandes fêtes. Encore y font-il attirés par quelqu'intérêt humain, qui fe mêle toujours aux motifs de piété. A noël, on tient une foire près de l'églife. C'eft le tems où l'on paye les impôts, où l'on juge les procès. Le commerce, la juftice & la religion, fe lient en quelque forte, pour réunir les hommes & les tenir en paix fous le joug de la fociété. Mais ce qui a le plus d'empire & de charmes pour les Lapons qui vont à l'églife dans les tems de foire, c'eft qu'ils peuvent boire des liqueurs fortes & fe livrer à la crapule.

Eloignement des Lapons pour le chriftianifme.

„PRÈS de cette églife eft une école, où le gouvernement paye, loge & nourrit un maître, avec fix enfans qui apprennent à lire & s'inftruifent de la religion. Celui que nous vîmes, nous dit qu'il vouloit accoutumer fes éleves à manger du pain & à porter de la toile. Il eft perfuadé que cette habitude fortifiée par le tems, familiarifera la nation avec les Suédois dont ils rechercheront le commerce; & c'eft le feul moyen de civilifer les Lapons & de les défabufer de leurs pratiques d'idolâtrie. Le miniftre Forsberg qui a tenu au-

VOYAGE DANS LA NORDLANDE OCCIDENTALE.

trefois cette école, est dans la même persuasion, qui paroît d'autant plus fondée, que jusqu'à présent la conversion des Lapons n'est que fraude & qu'hypocrisie. Infatués des mœurs & des idées de leurs peres, ils regardent nos cérémonies du même œil, que nous leurs superstitions. Ils ne voient d'autre différence entre leur idolâtrie & le christianisme, que la protection donnée à l'évangile par le gouvernement. On a droit de le conclure, de leur genre de vie, de leur éloignement pour les Suédois & surtout pour les ministres, de la crainte qu'ils témoignent de parler de religion, de l'habitude qu'ils ont de convenir avec leurs supérieurs des vérités du christianisme, en suspendant toujours leurs offrandes aux arbres sacrés, du secret qu'ils se gardent tous, quand ils commettent des actions proscrites chez les chrétiens. On aura beaucoup de peine à les faire renoncer à leurs tambours divinatoires. Ils ont tant de places pour les cacher dans leurs bois & dans leurs déserts, asyles éternels de la superstition. Le ministre Forsberg leur brisa un de ces instrumens de leur prétendue magie; mais ils en ont bientôt refait d'autres à peu de frais." Ce ne sont pas les tambours qu'il faut briser, ni les livres qu'il faut brûler; c'est l'esprit humain qu'il s'agit de guérir insensiblement de ses erreurs, par la raison, & surtout par les loix douces d'un gouvernement utile à la nation qui s'y trouve soumise. Quand les peuples sont heureux, ils ne s'inquietent pas des vaines discussions de doctrine, ils ne deviennent pas fanatiques pour leurs opinions. C'est l'entêtement cruel de faire admettre ce qu'on ne peut persuader, d'imposer silence par les supplices; c'est la persécution, en un mot, qui fait d'abord les enthousiastes, puis les martyrs, puis les sectes, puis les rébelles, puis les guerres civiles.

„ LES Lapons sont étonnés qu'on veuille leur interdire leurs tambours, qui leur servent, disent-ils, à diriger les vents; tandis que les Suédois ont des boussoles pour trouver les chemins, & des montres pour faire aller le tems.

„ CEPENDANT les Lapons ne mettent pas toute leur confiance dans leurs jongleries. C'est la foire qui les attire aux fêtes de religion. Entr'autres marchandises, ils apportent des peaux & des fourrures. En échange de ces vêtemens fournis par la nature, ils en prennent que l'art a fabriqués, tels que des draps ou des étoffes de laine. Pour des viandes & du poisson sec, ils retirent du tabac & des pipes, du sel & du poivre. Pour des cordes tissues de racines d'arbre, on leur donne du chanvre, dont ils font des filets. Ils vendent des paniers, & achetent des chaudrons, des coûteaux, quelquefois des haches, plus rarement des rabots ou des tarieres. Ils préferent à tous ces outils, de l'eau-de-vie, ou du vin de Portugal, qu'ils trouvent excellent, quand on y mêle de cette liqueur forte. Les Lapons ne veulent point être payés en monnoye de cuivre, quoiqu'elle ait cours dans le commerce entre les Suédois qui viennent d'Ouméa & les colons d'Asehle: mais ils acceptent & recherchent même la monnoye d'argent. Telle est leur grossiéreté, qu'ils n'ont pas de confiance à une valeur fictive, qui n'a pour garant que le sceau du prince.

„ AU sortir d'Asehle, nous prîmes des Lapons pour nous servir de guides, car nous avions à remonter la riviere d'Anghermanna, avec ses cascades. Il

s'en rencontra de très-hautes, qui nous obligerent à porter nos canots & nos équipages par terre. Quelquefois nous fûmes forcés de faire à pied deux ou trois milles, pour soulager ceux qui ramoient, tiroient, ou poussoient les canots contre le courant. Les Lapons comptent le chemin par journées, & les Nordlandois par milles. Depuis l'église d'Asehle jusqu'aux montagnes où nous allâmes, il y a près de sept milles. Dans cette route, l'aiguille aimantée indiqua le nord, le nord-est & le nord-ouest; mais la plupart du tems, le nord-nord-est. La riviere fait beaucoup de sinuosités.

„IL étoit environ six heures du matin, quand nous arrivâmes à Wolksio. A minuit, il s'étoit élevé un brouillard épais, qui commença vers quatre heures à se dissiper, & il l'étoit entiérement, quand nous eûmes passé le *Forsse*, ou le courant de Wolksio. Nous vîmes alors, sur le lac de ce nom, une espece d'arc-en-ciel, à mille pas de nous. L'air étoit calme & serein, le soleil brillant; & les eaux si pures, que nous y voyions distinctement du gravier, des cailloux, du sable grossier & fin, de couleur brune & grise, à deux toises de profondeur.

„A un mille de Wolksio, on voit une montagne séparée des autres. C'est une singularité, de même que le phénomene de l'iris, apperçu sur le lac par un tems serein. Nous passâmes ce lac sur une étendue d'un quart de lieue, & nous fîmes environ un mille & demi pour arriver à *Telt-Sio-Arne*. Depuis la paroisse d'Asehle, jusqu'à ce dernier endroit, il y a dix-huit courans, ou cascades, ou nappes d'eau à traverser, en remontant l'Anghermanna. Cette riviere prend sa source dans les montagnes de *Koultsiofiall* & de *Biorkfiall*. Elle reçoit la riviere de Marsfiall, & beaucoup de petits lacs & de ruisseaux; elle-même traverse les lacs de Malgomaï & de Wolksio. Elle s'accroît & s'enrichit tellement du tribut de toutes ces eaux, qu'en bien des endroits elle a depuis un quart de mille jusqu'à une lieue de largeur. Alors elle coule avec lenteur, & forme ce qu'on appelle des *Sehles*, de ses eaux dormantes. Mais, à mesure qu'elle se resserre, elle se précipite sur les obstacles qu'elle rencontre, & tombe avec tant de fracas, qu'on peut l'entendre à deux milles de distance, quand le tems est calme. „Quel pays, qu'un désert où l'on ne voit que des montagnes sans culture, sans trace d'industrie humaine, ni presque d'ame & de sentiment; où l'on n'entend même dans la saison de la vie & du renouvellement de la nature, d'autre bruit que celui des cataractes, qui mugissant de loin derriere des rochers hideux, semblent environner le voyageur qu'elles menacent, tantôt marcher à sa rencontre & tantôt le poursuivre! Malheur à lui s'il étoit seul; toutes les horreurs d'un déluge, toutes les images du styx, avec ses neuf vastes replis, assailliroient son ame tremblante. C'est alors qu'il sentiroit ces terreurs involontaires qui firent naître les spectres de la superstition, & comme un besoin d'êtres fantastiques, pour l'aider à lutter contre la nature. Celle-ci change de face aux yeux de l'homme isolé parmi les dangers & les objets d'épouvante. Alors tout est Démon, tout est Dieu. Il invoque la pierre contre le torrent qui gronde; à mesure qu'il approche de la source de ses frayeurs, elles augmentent; son esprit se trouble, ses genoux chancellent, ses yeux vacillent, tous ses sens sont en désordre; & s'il ne découvre

VOYAGE DANS LA NORDLANDE OCCIDENTALE.

pas l'objet qui cause son épouvante; sa raison tombe à jamais dans des ténebres profondes, dans une nuit éternelle.

„ J'AI vu les paysans d'Asehle remonter cette riviere avec leurs canots; quand ils approchoient de quelque rocher, descendre à terre, & tirer contre le courant ces légers esquifs, avec tout le courage & l'adresse que leur donne une longue habitude. Mais ils n'égalent pas les Lapons dans cet art pénible & difficile.

Canots des Lapons.

„ CEUX-CI ont des canots dont la quille, longue d'une toise dans le fond, s'étend jusqu'à deux toises par le haut. Elle est large, platte, également pointue à ses deux extrêmités. Les varangues sont très-minces. Il y en a trois ou quatre assez longues de chaque côté; elles sont garnies ou doublées de planches de sapin, qu'on a taillées avec la hache. Ces planches, épaisses de deux lignes, sont jointes avec des nerfs de renne, ou liées avec des cordes de racine de sapin. On voit par cette description, combien ces nacelles sont fragiles; un homme les briseroit avec la main: s'il posoit le pied sur les côtes du canot, en y entrant, la charpente creveroit. Un canot ne contient que le rameur assis à un bout, & le passager à l'autre, *pour faire équilibre*, ou contrepoids. Une écuelle d'écorce de bouleau, pour vuider l'eau qui entre à travers les jointures, les fentes & même les pores du bois; deux rames & une hache; voilà la charge de toute la nacelle.

„ MAIS si le canot ne porte que deux hommes, un seul homme suffit pour porter le canot. Quand un Lapon rencontre une cascade, qu'il ne peut remonter à force de rames; comme il n'a pas même l'idée de voiles, il met sur sa tête l'écuelle du canot, passe les rames dans deux osiers fortement attachés sur les côtés du bateau, prend sur son dos le sac de ses provisions, & charge le canot par-dessus l'écuelle; puis au moyen de la hache qu'il attache au gouvernail, il tient son canot en équilibre, & le tourne à droite & à gauche à travers les arbres. Quand il a remonté par terre au dessus du niveau de la cascade, il remet son canot à flot & continue à ramer.

„ QUELQU'EFFRAYANTE que soit à l'œil, la rapidité d'un de ces canots qui descend une cascade entre des rochers; le sang-froid des Lapons au milieu de ces dangers, nous engagea à tenter ces passages avec eux, & dès que nous en eûmes franchi quelques-uns, nous ne voulûmes plus descendre à terre, comme nous faisions, avant d'être aguerris à ces trajets périlleux.

„ LES terres qu'arrose l'Anghermanna, sont plus ou moins fertiles, à raison de leur éloignement, ou de leur proximité de fleuve. Mais, comme il inonde ses bords chaque année, au retour du printems; on ne sçait s'il leur est plus utile par ses eaux, que nuisible par le sable dont il les couvre. Cependant, on peut dire que cette riviere est au pays d'Asehle, ce qu'est le Nil à l'Egypte. Ses débordemens qui couvrent les campagnes, depuis le mois de Mai, où le soleil commence à fondre les neiges du nord, jusqu'au mois de Juillet, préservent les plantes & les grains de ces gelées tardives qui surprennent les récoltes en fleur, & font périr les moissons avant la maturité. Ainsi, le Nil par ses inondations périodiques, garantit les plaines d'Egypte des ardeurs du soleil, qui sécheroit sur pied les fruits & les cultures de ce riche

VOYAGE DANS LA NORDLANDE OCCIDENTALE.

pays. Mais cette comparaison laisse toujours autant de différence entre les objets comparés, que la nature a mis de distance entre le tropique & le cercle polaire. D'ailleurs, en Egypte, l'art seconda de toutes ses inventions, la fécondité d'une terre prodigue. Dans les pays du nord, l'industrie est aussi bornée, que la nature est avare.

„ On croiroit peut-être que dans les forêts immenses qui couvrent la Laponie, il devroit se trouver des arbres propres à la mâture: mais c'est en vain qu'on voudroit en chercher. Presque tous ces bois ont été détruits par des incendies qu'on a faussement attribués au tonnerre, & qui ne viennent que de l'imprudence des Lapons. Quand ils quittent une habitation, souvent ils y laissent du feu par inattention. Quelquefois, s'ils ont besoin de se chauffer, ils embrasent un arbre, pour s'épargner la peine de l'abattre. Enfin, ils incendient une forêt, de peur que les Suédois n'aillent fouiller des mines au voisinage, & ne tourmentent les habitans pour avoir du fer & du cuivre.

„ Le lac de Wolskio reçoit au nord, une grande riviere qui tire son nom du lac Hwoima, d'où elle sort à la distance de six ou sept milles, & vient par de longs circuits se jetter dans un lac plus méridional. Il semble que les lacs en ces contrées, ne soient que de grands réservoirs qui se déchargent les uns dans les autres par des canaux naturels, qui forment autant de rivieres. Ces lacs indiquent un terrein, qui s'éleve en plateaux disposés les uns au dessus des autres, en amphithéâtres. Ce sont comme de grandes terrasses, où les pluies & les neiges se creusent des bassins, dont les eaux s'épanchent par des cascades, des ruisseaux, ou des étangs; selon que la pente du terrein est tantôt roide, tantôt adoucie, ou même interrompue & coupée. Le terrein du lac de Wolksio est pierreux & sablonneux. Vers l'extrêmité supérieure de ce lac, les bois de sapin deviennent rares, & ceux de pin plus nombreux; ensorte qu'auprès du lac Malkomaï on ne voit presque pas de sapins. Celui-ci fut le dernier lac sur lequel nous navigeâmes; encore n'y fîmes-nous pas plus de deux milles, quoiqu'il en ait trois & demi de longueur, sur une largeur inégale, qui varie depuis un quart de mille, jusqu'à un mille entier. Il s'étend du nord-est au sud-ouest, & se dégorge dans l'Anghermanna vers le sud-ouest. Ce lac a le même fond & la même pêche, que tous les autres.

„ En y arrivant, nous apperçûmes à six milles du côté de l'ouest, les montagnes qu'on nomme Akick-fiall. Les hauteurs voisines de l'embouchure du lac, sont assez fertiles, de même qu'une partie des terres qui l'environnent. Mais les bois y sont presque tous brûlés. Nous fîmes abattre le plus gros sapin que nous trouvâmes en cet endroit. Par le nombre des cercles que nous vîmes à sa coupe, il devoit avoir cent soixante-deux ans. Son demi-diametre étoit de treize cents trente & une parties, prises sur l'échelle géométrique, ou environ six pouces, trois lignes & un quart. Le terroir où avoit crû cet arbre, étoit pierreux. Les pins de ces environs, étoient assez hauts & couverts de beaucoup de mousse." Dans ces pays éloignés du soleil, la nature employe des siecles à produire peu de chose. On y vit longtems, mais de quelle vie! sans aucun sentiment des plaisirs des sens ou de l'imagination, qui donnent à l'ame une jouissance vive & profonde; sans éprouver cette action & cette réaction intérieure & continuelle, qui lient l'homme à toute la

nature, par les sensations, les désirs, les entreprises; sans aucun goût qui attache un être à lui-même & à ce qui l'environne. Aussi, les mœurs de ces peuples qui se trouvent enfermés entre des mers glacées & des montagnes de neige, n'ont-elles rien d'animé, rien de vigoureux. La société y est triste, monotone, sans passions, sans mouvement. Les hommes y sont comme les arbres, presque isolés, quoique placés à côté les uns des autres. L'amour n'y a point de branches; l'amitié point de nom. On n'y connoît point les idées de protection, d'assistance, de compassion, de bienfaisance, de charité. Mais, vous insensés, qui vous prévalez de ces noms imposans, sçavez-vous bien ce qu'ils coûtent à la nature humaine; & que toutes ces vertus sont faites aux dépens des vices, des crimes & des malheurs de vos semblables?

„NOUS laissâmes le lac Malgomaï, & remontâmes un petit ruisseau pendant un demi-mille nord-ouest, vers Tersio, où nous mîmes à terre, & laissâmes nos barques. Nous fûmes obligés de faire le reste de notre voyage à pied, dans les plus hautes montagnes.

„LE premier canton que nous eûmes à traverser, avoit été incendié. Le terroir en étoit sablonneux & mêlé de pierres. Nous entrâmes ensuite dans un bois de pins très-petits, lequel s'étendoit jusqu'au haut de la montagne, à un mille & demi. Ces arbres étoient assez frais; ils avoient la plupart de leurs branches étalées horizontalement. Ils étoient moins élevés, & moins gros que ceux d'Asehle.

„LES sapins ne veulent point croître parmi les pins, ils sont d'une structure trop élevée. Le peu qu'on y voit de ces arbres majestueux, nés pour défier les vents sur la terre & sur l'océan, sont des especes d'avortons. Mais nous observâmes, que plus la campagne étoit unie & marécageuse, plus il y croissoit du bouleau, des peupliers, toujours petits & bas, avec beaucoup de branches & peu de feuilles. Les bouleaux paroissoient de deux especes différentes; l'une avoit de petites feuilles, de la forme ordinaire à cet arbre; l'autre les avoit plus grandes, plus épaisses, plus frisées, plus charnues; elles tenoient le milieu entre les feuilles de bouleau, & celles de groseiller. Nous vîmes aussi dans ces endroits marécageux, quelques buissons des deux aube-épines, mais sans fruits, l'une & l'autre.

„IL croît dans ces marais un arbuste qu'on appelle *Myr-risʃ*; c'est-à-dire, arbuste de maure. Il a les branches droites & sans rejettons. Le bois en est ferme. L'écorce vers la racine est grise, comme celle de l'osier; elle a vers le sommet, le brun de celle des jeunes bouleaux. Les feuilles en sont arrangées trois à trois, fort près de la branche, & sont rondes comme celles du treffle.

„LE terroir qui produisoit ces bois, étoit en partie de rocher & en partie de pierres couvertes de mousse, entre lesquelles on voyoit un sable fin de couleur brune. Le terroir qui environnoit les marais que nous trouvâmes dans ces bois, étoit de même un sable parmi lequel on appercevoit de tems en tems une terre noire, formée par la mousse pourrie. Cette terre avoit en quelques endroits un demi-pied d'épaisseur, en quelques autres deux pieds, & peut-être davantage, car nous ne pûmes pas la mesurer partout. Les marais sont couverts d'une prodigieuse quantité de mouches qu'ils semblent enfanter.

Elles sont en plus grand nombre dans ces montagnes, que dans la paroisse d'Asehle & d'une forme différente. Elles ont le corps & les pieds plus jaunes: la piquûre en est plus aiguë. Leurs aiguillons traversent les capuchons de crêpe dont on se voile inutilement le visage. Elles sont aussi plus venimeuses, & font ordinairement à la peau une tache noire qui devient tumeur.

„A l'extrémité du bois, nous trouvâmes une campagne verte, dont le terroir étoit pierreux. Nous y vîmes beaucoup de plantes & d'herbes qui nous étoient inconnues; une entr'autres, dont les feuilles ressemblent à celles du muguet. On y voyoit aussi beaucoup de genevriers, mais fort petits, & sans graine, d'une couleur de brun foncé, comme s'ils eussent été brûlés."

Toutes ces observations ne sont pas inutiles, même pour les habitans de pays plus méridionaux. Il y a partout des terres sablonneuses & stériles, où croissent des pins & des arbustes semblables à ceux qui couvrent presque seuls la Sibérie, la Laponie & les pays les plus septentrionaux. En comptant la qualité des terroirs, & la nature des productions qui se trouvent sous des climats si différens, on pourroit examiner si le sol contribue encore plus que le soleil, à la génération des plantes; si c'est le séjour des eaux de la mer, ou la formation intérieure de la terre, qui décide le plus de la disposition des couches de la surface du globe. Les sables de l'Afrique, ceux des landes de l'Espagne & de la France, ceux du nord de l'Europe & de l'Asie, sont-ils les mêmes pour le grain, la couleur, l'épaisseur, le mélange, la substance végétale? La nature n'a rien fait en vain; son observateur ne devroit y rien voir sans fruit.

„Enfin nous arrivâmes au pied de la montagne de Rod-fiall. Il nous fallut une heure entiere pour monter à son sommet. Du lac de Malgomaï, d'où nous l'avions apperçu, il nous avoit paru soutenir les cieux. Cependant nous trouvâmes que cette montagne étoit moins élevée que toutes celles d'alentour.

„On nomme Fiall en Laponie, une montagne couverte de pierres. Les montagnes qui sont entierement de roc, ce qui est rare, ont tant de crevasses, qu'on peut les regarder comme un amas de rochers. Ceux-ci sont quelquefois nuds, mais le plus souvent couverts d'un peu de mousse, ou de terre.

„La montagne de Rod-fiall se courbe vers le nord, & va former un arc de cercle autour du lac de Rodsio. Le terroir en est gras, & couvert de petits bouleaux, d'osiers, de myr-riss, & d'herbes de toute espece.

„Le sol des collines est un sable blanc & fin; plus bas c'est une argille blanche sans liaison. Si les fontaines qui jaillissent en grand nombre de cette montagne, n'empêchoient pas au printems les bleds de croître, par les gelées, dont la fraîcheur des eaux courantes augmente la froidure, ce canton pourroit nourrir beaucoup d'habitans. C'est le meilleur que nous avons vu dans tout ce pays. On y trouve une couche de terre noire pure, d'un pied d'épaisseur, mêlée d'un peu de gravier. La pente du terrein est douce & s'étend assez loin pour se soutenir.

„En poursuivant notre route, nous passâmes devant une montagne ronde, entourée de pierres & de marais. Ceux-ci sont très-communs. On pourroit les dessécher, & les préparer à la culture, par des engrais convenables aux

VOYAGE DANS LA NORDLANDE OCCIDENTALE.

productions qu'on voudroit y familiariser. Les plus élevés formeroient des champs; les plus bas des prairies. Les Lapons disent que vers la Norvege on a peuplé & cultivé de semblables terreins. Celui-ci que nous vîmes, pourroit l'être, si l'on faisoit quitter aux Lapons leur vie errante de pasteurs, pour la vie sédentaire des laboureurs; ou si les colonies Suédoises s'augmentoient & s'étendoient peu à peu jusqu'à ces montagnes. Ce seroit une imprudence d'y vouloir planter une colonie isolée. La construction des maisons seroit difficile & trop coûteuse, dans un endroit éloigné des bois de sapin à une distance de six milles. Les avances nécessaires pour deux ou trois années, deviendroient onéreuses; y transporter du bétail par eau seroit mal-aisé; l'y conduire par terre, incommode. Lorsque la colonie s'agrandiroit, on manqueroit peut-être de bois pour y bâtir de nouvelles maisons, ou pour clorre des champs, ou même pour le chauffage. Les arbres qui croissent plus lentement que les hommes, n'y seconderoient pas les besoins de la culture, & pourroient frustrer les colons du fruit de leurs avances & de leurs peines. La maxime générale pour les défrichemens, est de les faire par degrés, en avançant de tous les endroits peuplés qui environnent un pays en friche. L'homme doit aller pas à pas, comme la nature. Il ne faut pas entamer la population & la culture d'un désert par le centre, mais par la circonférence. Les bords d'une lande, touchent à des terres fécondées; c'est-là qu'elle doit se vivifier par la communication des germes & des sources de la cultivation. Toute autre voie est inutile & ruineuse. Les nations de l'Europe qui ont voulu s'emparer des terres avancées de l'Amérique, y ont perdu de leur population & de leur culture. Les Anglois qui n'ont occupé que les côtes de la mer, s'y sont fortifiés, accrus, enrichis. Les colonies intérieures seront à la longue envahies par celles des extrêmités. C'est que les unes sont isolées, & que les autres se soutiennent entr'elles, par une communication ouverte avec leur métropole.

„NOUS fîmes encore deux milles pour arriver à la montagne de Kitschewari. Quoique ce fût à la moitié d'Août, nous y marchâmes sur la neige, avec des patins de branches vertes. Nous y trouvâmes plus de glacieres qu'on n'en peut désirer en cette saison, dans les pays les plus chauds de l'Europe."

ICI, les voyageurs se séparerent pour aller, les uns vers le nord au-delà de la montagne, les autres vers le sud au dessus d'un grand terrein marécageux. Il s'étend en cercle à deux milles, au sud-quart-d'ouest. On y voit beaucoup de collines de toute grandeur, couvertes de quelques pins & de buissons. Ceux qui passerent la montagne, découvrirent au nord-est, quart-est, l'extrêmité occidentale du lac Malgomaï, à trois milles environ de Kitschewari; les deux lacs de Lidsio, au nord-est, quart de nord; au nord, une partie du lac de Koultsio que l'Anghermanna traverse; au nord-nord-est, le lac de Marsio qui communique avec celui de Malgomaï. Lidsio est à trois milles & demi de la montagne; Koultsio & Marsio en sont à quatre milles. De-là se découvrent encore à douze milles nord-est, les montagnes de Lyckfele-fiall; Mars-fiall à cinq milles au nord nord-est; Fiald-fiall à douze milles nord; Biork-fiall, à neuf milles nord-ouest, quart de nord; Arnaf-fiall, à douze milles nord-ouest; les montagnes de Norvege, à vingt milles ouest-

Vue & perspective de lacs & de montagnes.

quart

Voyage dans la Nordlande Occidentale.

quart de nord; Hammardahls-fiall, à huit milles oueſt-ſud-oueſt; Yemptelandſ-fiall, à douze milles ſud-oueſt, quart de ſud; Block-fiall, à quatre milles ſud-eſt; enfin Arkſio, à quatorze milles ſud-oueſt, & beaucoup d'autres montagnes que leur petiteſſe a laiſſées ſans nom, mais qu'elle ne garantit pas d'être couvertes de neige, preſque toute l'année. C'eſt au milieu de cette enceinte effrayante, qu'un voyageur connoît la ſupériorité de la nature ſur les forces humaines. Ailleurs, on la voit ſoumiſe à notre induſtrie, qui change la face de la terre. La mer même cede un paſſage à l'homme, au travers de ſes tempêtes & de ſes écueils. Mais ici les montagnes lui défendent de loin d'approcher, & leurs cimes hériſſées de glaçons oppoſent à ſon audace un rempart bien plus redoutable que la foudre qui brûloit jadis ſur une montagne de l'Arabie. On habite au pied des volcans; on n'affronte gueres les montagnes de la Norvege & de la Laponie. On paſſe les Alpes; mais c'eſt pour aller dans la belle & délicieuſe Italie. Le nord ſe défend lui-même par les horreurs de ſon payſage & de ſon climat; mais, des montagnes plus hautes que celles du pôle, n'ont jamais arrêté les conquérans, qui depuis dix ſiecles ſe diſputent le plus riche pays de l'Europe. L'Allemagne, la France, l'Eſpagne même ont ravagé tour à tour cette Italie, qui n'eſt plus que la proye des nations, dont elle fut autrefois la maîtreſſe.

Il paroîtra, ſans doute, étonnant qu'on puiſſe voir des montagnes, éloignées de plus de quarante lieues, & par conſéquent découvrir les objets à une diſtance plus grande, ſur terre, que ſur mer. Mais il faut obſerver que cette diſtance ne ſe prend pas en ligne directe, & qu'on la compte ſur la longueur du chemin, qui deſcendant du ſommet des montagnes dans de profondes vallées, par des ſinuoſités & des détours, le rend beaucoup plus long qu'il ne le paroît à la vue. D'ailleurs, l'endroit d'où l'œil embraſſe un ſi vaſte horizon, eſt beaucoup au deſſus du niveau de la mer. Il y a très-loin d'Hernoſand qui eſt ſur le bord du golphe Bothnique, à la montagne de Kittſchevari. On va de l'un à l'autre, en remontant le cours de l'Anghermauna, par des caſcades toujours plus élevées, du ſud au nord. Ainſi, le pied de la montagne de Rod-fiall doit être plus haut qu'Hernoſand, d'une demi-lieue. Il faut plus d'une heure de chemin, pour monter du pied de Kittſchevari juſqu'au ſommet. Depuis le bas de celle de Rod-fiall, il y a trois montagnes auſſi hautes à monter. Or, ſi de la hauteur d'un mât qui n'eſt que de ſoixante pieds, on découvre beaucoup plus loin en mer, que du bord d'un vaiſſeau; du ſommet de la montagne de Kittſchevari, ou de Rod-fiall, on doit voir le ſommet d'une autre montagne qui en eſt à vingt milles.

„Parvenus à la montagne des cignes, qui fait partie de celle de Kittſchevari, nous y tendîmes notre tente, près d'une hutte de Lapons. Le chemin du nord avoit beaucoup plus de neige, que celui du ſud, & elle s'y étendoit à un mille plus loin. Outre les montagnes, nous vîmes entre les lacs, aux environs de Kittſchevari & de Marſ-fiall, des collines couvertes de pins.

„Ces collines & ces montagnes ne forment point de chaînes. Elles ſont toutes ſéparées, comme ſi elles étoient ſorties d'autant de lacs différens qui auroient ſappé leurs bords, & ſe ſeroient écoulés de tous les côtés. On trou-

ve sur les collines beaucoup de sources, & dans les vallées, de petits lacs ou de grands marais, d'où sortent des ruisseaux assez considérables qui vont se jetter dans des lacs inférieurs. Il paroît qu'en ces contrées, les montagnes sont l'ouvrage des neiges, qui séjournant longtems, & fondant lentement, creusent, décharnent, & bouleversent la surface de la terre où elles n'ont pas un écoulement subit & facile. Dans les pays plus méridionaux, les rivieres entraînent à la mer toutes les eaux qui tombent, soit en pluye, soit en neige. Au nord, les blocs de glace brisent la terre & les rochers, où la neige mine à la longue le terrein qu'elle couvre.

„ENTRE les fentes des rochers, il y a toujours de la neige, que les Aschlois appellent *Groubbar*, & qui produit sans doute les sources qn'on y trouve jusqu'à la cime. La neige tombée en hiver se fond au printems, & se filtrant entre le sable & les pierres, perce & s'écoule en ruisseaux à travers les fentes des rochers: autant de principes de ruine qui concourent à la formation de ces montagnes isolées.

„J'AI trouvé sur les plus hautes, quelques poignées de terre noire, ramassées çà & là entre les cailloux. J'avoue que je ne vois aucune raison de ce phénomene, à moins que les neiges ne contiennent cette terre, & ne la laissent à la surface, en se filtrant au travers des sables. Cette conjecture ne semblera pas étrange, à ceux qui croient que les eaux de pluie peuvent même se convertir en terre.

„LE sable de ces montagnes est blanc, quelquefois aussi fin que de la poussiere; & dans les tems humides il prend la consistance de l'argille. La plupart des pierres sont du grais. Celles qu'on trouve éparses dans la campagne, y deviennent presqu'aussi dures que le caillou, sans doute par l'action de l'air & du vent. Quelques-unes, qui semblent avoir la nature de la pierre à chaux, n'en ont pas moins la dureté des autres. Quelques-unes paroissent d'albâtre, & sont plus dures que le caillou. On voit encore dans ces pays hideux, une espece d'hématite, ou de sanguine, de l'ardoise noire & grise, & beaucoup d'autres pierres, dont quelques-unes ressemblent à la mine de fer, mais ne sont autre chose que des cailloux & du quartz: il y a beaucoup de ces matieres parmi les pierres de grais.

„LES plus hautes montagnes du nord ne souffrent point d'arbres. Les neiges & les glaces n'y sympathisent pas avec la verdure. Mais dans les plus basses, ainsi que dans les vallées, on rencontre çà & là des sapins. Nous fimes couper le plus grand que nous vîmes, & par les cercles de la végétation on jugea qu'il avoit deux cents quarante-six ans. Cependant il n'avoit que trente-deux pieds de hauteur; son diametre auprès de la racine, n'avoit que dix-huit cents cinquante parties de l'échelle géométrique, c'est-à-dire, neuf pouces trois lignes. Toutes ses branches étoient tournées du côté du sud, & recourbées vers la terre. Cette direction venoit sans doute des neiges que le vent du nord fouette au sud. La cime de cet arbre étoit pointue, & son tronc dégarni de branches: on voyoit qu'il avoit crû en dépit des saisons & du climat; semblable à un vaisseau désemparé & sans agrêts, jetté sur un rivage désert par les tempêtes & les courans.

„ AUTOUR de ce pin ſauvage, étoient des bouleaux & des peupliers, petits, noueux & preſque tous ſecs. Ces arbres périſſent par l'excès du froid, dès qu'ils s'élevent au deſſus de dix-huit pieds. Ils ont le ſort des Lapons, que la nature ne laiſſe pas croître, à la hauteur ordinaire de l'homme. Mais, à la place des grands arbres, on trouve des genévriers de couleur brune, & des oſiers nains. Ceux-ci ſont remarquables, par une différence ſinguliere de ſexe. Les feuilles de l'oſier mâle ſont vertes, polies & luiſantes; celles de l'oſier femelle, ſont griſes & rudes. Si l'on gratte avec un coûteau l'écorce de l'oſier mâle, la rapure en reſſemble à de la charpie ; les Lapons ont coutume d'en garnir les berceaux de leurs enfans, & d'en mettre dans leurs ſouliers. Mais l'écorce de l'oſier femelle, eſt trop dure pour ſervir à des uſages ſi doux. On croiroit que les hommes ſe ſont trompés, en donnant les qualités de leur propre ſexe à ces arbres femelles. Mais on reconnoît ceux-ci aux graines qu'ils portent, quand ils ſont plantés auprès d'un oſier mâle, dans un endroit iſolé ; tandis qu'on ne voit point de graines ſur ces ſortes d'arbres qui ſe trouvent aſſemblés pêle-mêle. La monogamie eſt donc néceſſaire aux oſiers, pour la fécondité, comme elle eſt utile aux hommes.

„ QUOIQUE ces arbuſtes ſoient fort près de terre, & preſque rampans, ils ſe multiplient ſur la montagne des cignes, & ils y croiſſent ſi bien, que c'eſt-là, pour ainſi dire, leur véritable patrie. Dans les cantons méridionaux, la graine de cet arbre mûrit rarement. Il croît en grande quantité dans les champs arroſés par l'Anghermanna. Ce fleuve, ſans doute, en diſperſe le long de ſon cours, les graines qui tombent vers la ſource.

„ LE terroir des collines où croiſſent les pins, eſt preſque partout ſablonneux. L'on y apperçoit quelquefois entre les pierres, un peu de terre noire. On y trouve auſſi de l'herbe, à l'expoſition du midi. Plus on deſcend, plus cette herbe eſt graſſe. Ce canton produit ſurtout de l'oſeille ſauvage, & d'autres plantes que les Lapons mangent, ou qu'ils hachent & mettent dans leur lait, quand ils le font cuire.

„ LORSQUE le tems eſt ſerein, la montagne des cignes exhale de ſon ſommet, & ſurtout des fontaines qu'on en voit tomber, un brouillard épais, qui dérobe la vue du ſoleil, même en plein midi, & qui ſe convertit ſenſiblement en nuages. Mais quand le tems eſt nébuleux, ce brouillard ne s'éleve qu'à mi côte, environ à la hauteur de l'endroit où nous étions campés entre deux huttes de Lapon. Il étoit ſi près de nous, qu'un de nos compagnons de voyage marcha une nuit entiere dans ce nuage, ſans pouvoir en ſortir, ni appercevoir le feu que nous avions allumé exprès, pour lui ſervir de fanal.

„ DANS la ſaiſon de ces brouillards qui commencent dès le mois d'Août, le froid eſt auſſi âpre en ce canton, qu'il l'eſt à Stockholm aux premiers jours d'Octobre. Une diſtance de trois ou quatre degrés de latitude, ne devroit pas opérer une ſi grande différence dans les effets du climat. On peut donc attribuer la rigueur prématurée de ce froid, au vent de nord qui ſouffle ſur la montagne des cignes.

„ LE ſommet le plus voiſin de celle-ci paroiſſoit fort près de nous, & cependant les rennes qu'on y voyoit courir, nous ſembloient ſi petits, qu'à peine en appercevions-nous un troupeau de ſoixante. Comment meſurer la di-

VOYAGE DANS LA NORDLANDE OCCIDENTALE.

ſtance qui ſéparoit ces deux montagnes? Nous n'avions aucun inſtrument de trigonométrie. La montagne étoit trop eſcarpée, pour qu'on pût juger de ſa diſtance, par le nombre des pas. Il ne nous reſtoit pour l'eſtimer, que la portée de la voix, ou du ſon. J'y allai donc, & le Baron de Céderhielm reſta près de la tente. Cette diſtance nous parut d'environ deux cents toiſes. A la ſimple vue, je l'aurois jugée de cent cinquante; mais la tente me paroiſſoit beaucoup plus éloignée de moi, que le ſommet où j'étois, ne le paroiſſoit à ceux qui me regardoient de la tente. C'eſt un phénomene d'optique qui vient, ſans doute, de la différence dans la projection de la lumiere, ou dans le reflet des rayons. Je ne fus pas moins étonné de la ſoif qu'on éprouve ſur ces montagnes, quand on n'eſt pas fait au climat. Cependant les eaux y ſont fort claires, ſans goût, & viennent communément de la fonte des neiges, qui devroient être déſaltérantes; à moins que les ſels & le nitre dont elles abondent, ne produiſent un effet contraire.

„ DEPUIS le lac de Malgomaï, nous avions vu tout le pays, où la culture pouvoit s'étendre. Il nous parut impoſſible qu'elle allât plus loin. Ainſi nous retournâmes ſur nos pas, après avoir inutilement attendu un tems ſerein pendant trois jours. Le brouillard, qu'un reſte de chaleur faiſoit exhaler autour de ces montagnes couvertes d'une neige nouvelle, nous déroba le ſoleil & les étoiles. Il étoit tems de revenir au ſéjour de la lumiere & des vivans. La nature n'offroit plus à nos regards que la perſpective d'un hiver éternel. Elle menaçoit de nous envelopper dans ſes frimats, ſi nous tardions à reprendre une route que nous avions eu bien de la peine à faire, même durant l'été. Les lacs alloient ſe couvrir de glaces; la trace des chemins s'effacer; les Lapons s'enfoncer dans leurs huttes. Les navigateurs ſont encore heureux de ne voir que ciel & eau: mais errer entre les neiges & les nuages, ſans pouvoir avancer, ou n'avancer que pour s'égarer; avoir des fleuves à deſcendre par des cataractes fréquentes, entre des pointes de rochers d'où ſe détachent des glaçons qui peuvent briſer un canot, ou le ſubmerger; c'étoit la ſituation qui nous attendoit, pour peu que nous euſſions différé notre retour. Nous le hâtâmes, avec la ſatisfaction d'avoir reconnu, non pas des terres à conquérir, mais des champs à défricher, un pays aſſez grand à peupler, à cultiver, à rendre enfin digne de l'innocence de ſes habitans. Un court précis de leurs mœurs, finira le tableau de leur triſte région."

TELLE eſt la foibleſſe de l'eſprit humain, qu'il ne peut ſaiſir la vérité qu'à travers une foule d'erreurs. Ce n'eſt qu'en liſant les différentes deſcriptions que les voyageurs ont faites de la figure & des mœurs d'un peuple, qu'on peut le bien connoître. Ces tableaux varient comme les obſervateurs. Un voyageur meſure preſque partout les hommes à ſa taille, & juge de leurs mœurs par ſon éducation. Mais ceux qui ont le plus de lumieres & d'étendue d'eſprit, ne ſont pas les plus difficiles à reconnoître l'homme dans le ſauvage Lapon. Il n'y a que les eſprits extrêmement bornés, qui le trouvent brute.

Précis des mœurs & des uſages des Lapons.

„ LES Lapons ſont forts & d'aſſez grande taille. Ils ont les membres gros, les cheveux longs & fournis, le viſage petit, le front étroit, la barbe raſe, la poitrine & les épaules larges, la taille aſſez mince, & communément les jambes arquées.

Voyage dans la Nordlande Occidentale.

„ Les femmes, au contraire, ont les membres menus, les cheveux peu fournis, la poitrine étroite. Les hommes ſont incontinens, ſans être vicieux, & les femmes très-libertines; c'eſt-à-dire, que les uns & les autres ne connoiſſent gueres ni le plaiſir, ni le crime en amour; & que n'attachant preſqu'aucune idée morale au commerce des deux ſexes, ils ne ſe font point une vertu de la continence. Mais les femmes Lapones ſeroient capables de l'inſpirer, par les infirmités dont la nature ſemble les avoir armées contre les entrepriſes des aſſaillans.

„ Le ſeul avantage qu'elles aient ſur les femmes de tous les autres peuples, c'eſt d'ignorer le changement des modes dans la parure; ſi pourtant c'eſt un mérite dans un ſexe foible & léger, de n'avoir pas de ces goûts frivoles, qui lui donnent tant d'importance. On diroit qu'elles craignent de plaire, de peur d'avoir à rougir de la fuite du vainqueur, au moment du triomphe. Elles prétendent avoir conſervé l'habillement des tems anciens; cependant je ne le crois pas, ni ne penſe que les Lapons aient une reſſemblance aſſez grande avec les Iſraëlites, pour en être deſcendus, comme on a voulu le leur perſuader. Il eſt plus vraiſemblable d'imaginer que les tranſmigrations des peuples ſe font de la zone glaciale dans la zone torride, que du tropique au pôle."

Un peuple n'a gueres beſoin d'emprunter ſes uſages d'un autre; du moins, tous les uſages qui tiennent aux premiers beſoins de la vie. Les Lapons vivent & s'habillent, comme le veut leur climat. Ils ne ſe ſervent point de toile; elle ne convient qu'aux pays chauds. Tout leur luxe étranger, conſiſte en un drap très-groſſier. Ils en ont des bonnets, qu'ils bordent ſur toutes les coûtures, d'un galon d'étoffe plus riche, ou plus brillante. Ils en font leur pourpoint; c'eſt une caſaque à longues manches, large autour du cou, ouverte par le devant de la poitrine. Cependant ils mettent ſur la peau une piece d'eſtomac: dans les mauvais tems de l'été, cette piece de drap eſt couverte d'une vieille peliſſe uſée; dans l'hiver, d'une fourrure plus chaude. Ils oppoſent aux froids rigoureux de cette longue ſaiſon, des bonnets ou capotes de peau. Les Lapons des bois portent, en été, des ſouliers d'écorce de bouleau; les Lapons des montagnes ont, en hiver, des ſouliers de cuir de renne. Les arbres & les rennes ſont leur principale reſſource, pour le vêtement & la nourriture. Ils n'ont pas l'un & l'autre en abondance; mais ils craignent rarement d'en manquer. Chargés de pourvoir eux-mêmes à leur ſubſiſtance, ils ne l'attendent pas des proviſions & des magaſins publics qui peuvent faire enchérir ou tarir tout-à-coup les denrées. Ils ne ſont pas livrés à la diſette, à la famine, devant les greniers ou les tables de l'opulence, qui regorgent de ſuperflu. On ne les voit pas errer pâles & défaits dans les provinces, autour des châteaux & des parcs, dont les maîtres vont étaler dans une cour, ou dans la capitale, l'or & l'argent, les diamans & les couleurs ſur des habits ſomptueux, où le peuple réclame ſon ſang, & l'ouvrier ſon ſalaire.

„L'habillement des femmes Lapones eſt à peu près comme celui de toutes les femmes ſauvages du nord, court & ſerré, peu différent de celui des hommes. L'extrême beſoin, en fait de vêtement, ne connoît gueres les ſexes, que pour les cacher; & s'il les voile au nord, c'eſt parce que le froid n'y

VOYAGE DANS LA NORDLANDE OCCIDENTALE.

souffre point de nudité. Cependant, même en Laponie, les femmes veulent se distinguer, au moins dans leur coëffure, par un bandeau de drap, faute de ruban de soye, & par une légere broderie d'étaim, au defaut de dentelles.

„Les demeures des Lapons ne valent pas mieux que leurs habits. Ils en ont de trois sortes, connues sous le nom générique de *Kator*. La premiere espece est une tente composée de perches qu'on dispose circulairement; elle est couverte avec des branches de pin, avec du drap, ou du cuir; ensorte que la pluie n'y puisse pénétrer. Un trou ménagé au sommet de la tente, y sert en même tems de cheminée & de fenêtre. Mais la transparence des peaux qui garnissent l'enceinte de la tente, supplée au peu de jour que donne l'ouverture du toît. La porte est un chassis composé de deux montans & de six traverses, où l'on attache un morceau de drap quarré: encore est-elle si étroite, qu'on n'y passe que de côté. Mais on ne sort pas souvent de ces tentes, & l'on n'y entre jamais en foule.

„La seconde espece de tentes, est d'une forme plus oblongue, que ronde. Elle consiste en quatre perches un peu courbées par le haut, & jointes ensemble par un chassis quarré. Du reste, elle ressemble en tout à la premiere.

„La troisieme espece est la plus commode, & convient aux Lapons les plus sociables. Chaque famille se construit une de ces demeures. La plupart en ont, auprès de l'église d'Asehle, pour y passer le dimanche. Ces cabanes, ou barraques, sont formées de quatre cloisons de planches enfoncées en terre, hautes de dix pieds, couvertes d'une espece de toît, lequel est composé de perches très-fortes qui soutiennent des gazons & des écorces de bouleau. La porte, faite aussi de planches, est petite & sert de fenêtre. Le foyer, toujours au milieu, consiste en une pierre platte & ronde, sur laquelle on met le bois, d'où la fumée s'échappe par le trou pratiqué dans le toît. Voilà toute la maison, où les Lapons couchent tous ensemble, hommes & femmes, enfans & peres, mariés ou non. Mais le crime & la débauche, qui suivent & la misere & l'opulence dans les pays policés, n'entrent point dans ces réduits. Le climat prévient la tentation du libertinage, l'ignorance & la simplicité n'en ont pas même l'idée.

„Les ustensiles de ménage sont des pots de laiton, & rarement de fer; des plats & des cuilleres de bois. Des hommes qui ne demeurent dans chaque endroit qu'environ trois semaines, ne doivent pas avoir beaucoup de meubles à déménager. Une chaîne garnie de crochets, où ils suspendent leurs marmites & les autres ustensiles de cuisine; quelques coffres armés de plaques de fer, une pierre à feu, des canots & des filets; voilà tout le bagage qu'ils ont à transporter sur leurs traîneaux. Avec si peu de train, ils ne craignent ni la rencontre des voleurs, ni la poursuite des créanciers, ni la visite des exacteurs.

„La subsistance & le genre de vie, varient chez les Lapons avec le sol qu'ils habitent. Les Lapons des bois, tels que ceux de la province d'Asehle, qui se tiennent en hiver dans les forêts de pins, où leurs rennes se nourrissent de la mousse de ces arbres; ces Lapons ne vivent gueres que de la pêche. Les eaux de cette région, & surtout la riviere d'Anghermanna, leur fournissent des perches, des truites, des brochets. Au défaut de ces poissons, les

lacs en ont d'autres, & chaque lac en a qui lui sont particuliers. En général, le poisson est meilleur & plus gros, mais moins grand, dans les lacs. Doit-on attribuer la bonté de ces poissons à la pureté des eaux, à la longueur des hivers qui fait qu'on ne les trouble pas dans leur frai, au grand nombre de pêcheries, lequel ne permettant pas aux Lapons de les parcourir toutes dans une année, y laisse croître & engraisser le poisson? C'est un usage d'ailleurs parmi les Lapons & les colons Suédois, d'avoir égard au tems du frai, & de laisser tour-à-tour reposer les pêcheries, comme les terres. Chaque pere de famille a un espace limité pour la pêche; mais cet espace comprend tant de lacs, que l'année se passe avant qu'il revienne au premier où il a pêché. Une certaine police s'introduit d'elle-même chez les hommes les plus sauvages, chasseurs ou pêcheurs. Ils n'ont besoin ni de rois, ni de philosophes, ni de pontifes, pour vivre en paix entr'eux, & pour observer ces regles de justice d'où dépend la sûreté de chaque iudividu. La nature leur parle, & sa voix leur suffit.

„Ils se servent communément de filets, nommés *ryssior*, qu'ils tendent à l'embouchure des ruisseaux. Ils en ont de quatre sortes, qui portent le nom de quatre espèces de poissons. La premiere qu'on appelle filet de *mort* (espece de goujon) a les mailles larges de deux doigts. La seconde, qui est le filet de brochet, a les mailles larges de quatre doigts. La troisieme, qu'on nomme filet de *sik*, a les mailles de quatre pouces; & la quatrieme, qui s'appelle filet de *skast*, est à peu près semblable au filet de brochet. Ils ont encore des filets, tendus sur des perches; ils ont aussi des filets pour l'hiver. Les perches, ou bâtons de ces premiers, sont un peu plus longues & beaucoup plus minces que celles des filets de Stockholm; quelques-unes n'ont qu'un pouce de diametre sur dix à douze toises de longueur. Elles n'ont si peu de grosseur, que parce que les pêcheurs étant toujours en petit nombre dans leurs bandes séparées, ils ne pourroient porter ni manier ces perches, si elles étoient plus grosses. L'usage des grands filets, est, pour ainsi dire, inconnu dans la province d'Asehle. Ils ne sont pas nécessaires dans des eaux aussi limpides, que celles de ces pêcheries.

„Les Lapons mangent quelques-uns de ces poissons, au sortir de l'eau. Ils en font sécher d'autres pour l'hiver, & vendent le reste pour payer l'impôt. Ils tuent au printems une grande quantité d'oiseaux, qu'ils ne cuisent point, mais qu'ils font sécher, après les avoir plumés. J'en ai mangé; le goût m'en a paru assez agréable.

„Pendant l'automne, les Lapons des bois recherchent les antres, ou les tanieres des ours; pendant l'hiver ils vont leur donner la chasse, armés de fusils & de pieux. Ils ont des chiens, qu'ils envoient relancer l'ours dans son antre. Souvent un Lapon va seul attaquer un ours & rarement l'animal lui échappe." Quand nos soldats, ou nos officiers, oseront ainsi braver un ours dans sa taniere, ils n'auront encore que le courage d'un Lapon. Ce peuple n'est donc pas si pusillanime; ou peut-être ne l'est-il qu'à la chasse des hommes. Mais c'est qu'il ignore, & l'appareil d'un camp sous les armes ou sous les tentes, & la marche harmonieuse & mesurée des hommes & des chevaux couverts d'or ou d'acier, de panaches ou d'aigrettes flottantes, de poussiere,

VOYAGE DANS LA NORDLANDE OCCIDENTALE.

d'écume & de sueur guerriere, & les monceaux de palmes & de trophées, & les décorations, & les titres pompeux & magnifiques, qui ne cachent au fond, que du carnage, des playes, du sang; que les cris, les convulsions, les palpitations de dix mille innocens égorgés dans une heure les uns sur les autres, par vingt mille assassins, pour appaiser la jalousie d'un homme, ou l'humeur d'une femme.

Du moins le Lapon mange la chair de l'ours qu'il a tué; il en vend la peau, s'il ne s'en habille pas. Cet ours est l'ennemi des rennes de la Laponie; & au défaut des rennes il attaque les hommes, s'il est excessivement affamé. La nature a voulu la guerre entre l'ours & le Lapon: mais force-t-elle des peuples entiers à laisser leurs champs en friche, pour aller dévaster ceux d'un pays éloigné; à mettre aux fers une nation voisine qui n'a d'autre crime, que de vouloir jouir de ses droits chez elle; à exterminer, comme on l'a vu dans la Servie, des milliers de colons, transplantés, à grands frais, dans un pays désert, qu'ils avoient défriché, à traverser deux longues mers, pour étendre l'incendie & la dévastation aux deux extrêmités de l'Europe?

„Quels que soient ceux-ci, leur sort fait plus d'horreur, que la vie de ceux-là n'excite de pitié. Les Lapons des bois vivent de poissons; ceux des montagnes vivent de leurs rennes. Le lait de ces animaux est si gras, que mêlé avec trois quarts d'eau, il est encore épais, comme du lait de vache. Nous en gardâmes dans une bouteille pendant trois fois vingt-quatre heures, & nous le trouvâmes assez doux pour le faire cuire & le boire. Une renne donne chaque fois, une demi-bouteille de lait. Quand on veut traire les meres, on mene les faons, ou les veaux, au pâturage, où ils restent sans muselière jusqu'à midi. Alors on les ramene au parc; & vers cinq heures du soir on les reconduit au pâturage. A l'heure de la nuit, ils rentrent dans l'habitation, & l'on attache aux veaux les muselieres, pour les empêcher d'épuiser un lait, destiné à la nourriture des hommes. Ces animaux sont si tranquilles, qu'on pourroit, je crois, se dispenser de les enfermer dans des parcs. Ils n'en sortent jamais avant le chien de leur berger, & sans entendre la clochette du renne qu'on mene devant, pour servir de guide. Mais alors, ils sortent en foule & se dispersent çà & là. Dans les étés extrêmement chauds, ils paissent jusqu'à minuit, & se reposent pendant la grande chaleur. Alors on les entoure de feu, pour les délivrer des mouches. Ce sont les mœurs des rennes d'Asehle. Plus avant, dans le nord de la Laponie, ils sont apprivoisés & plus difficiles à conduire.

„Les Lapons cuisent sur le champ une partie du lait qu'ils en tirent. Ils font reposer le reste, jusqu'à ce qu'il ait pris assez de consistance, pour être gardé comme une provision d'hiver. C'est dans cette saison, qu'ils le mangent cuit dans l'eau. Le goût, quoique fort, n'en est pas mauvais; mais il faut du tems pour s'y accoutumer.

„La vie des Lapons, soit qu'ils habitent les bois des plaines, soit qu'ils campent sur les montagnes, est assurément rigoureuse & chétive. Mais elle est encore préférable à celle des Groenlandois, qui n'ont à choisir qu'entre les glaces de la mer & celles de la terre; qui n'ont pas même des troupeaux pour compagnons & pour soutien de leur misere. Elle vaut mieux que la vie des peuples

de la Sibérie, qui ne voient arriver chez eux que des soldats pour les vexer, ou des courtisans disgraciés, dont la chûte annonce une puissance effrayante & répand la consternation dans les déserts. Cette vie disetteuse, errante des Lapons, n'est point chagrine, inquiete & flétrissante pour le cœur. Ils n'ont pas le talent d'écrire; mais il leur reste la liberté de parler, parce qu'ils n'ont à se plaindre que des maux de la nature. Tous également sujets à sa puissance, & presque également indépendans de celle des hommes, ils ne craignent pas du moins d'être punis de leurs vertus, d'être persécutés pour leurs opinions, d'être trahis par leur bonne foi. La société chez eux n'exige pas ces ménagemens, qui font une idolâtrie publique des vices à la mode. Ils ne sont pas réduits à la nécessité d'opter entre les clameurs & les dédains, entre les obstacles qui repoussent les talens, & l'oppression qui suit l'obscurité. Ils ne voient aucune trace de cette méchanceté, de ce desir de nuire, qui fatigue & rebute les meilleures intentions. On n'étouffe pas en eux les sentimens de l'honnête, par les besoins du nécessaire. En un mot, ils tiennent tous leurs biens, & tous leurs maux, des mains de la nature; & n'ont à craindre ni les coups imprévus du sort, qui menent l'indigent au supplice, ni les invasions de la guerre, ni les foudres du despotisme qui tombent quelquefois sur l'opulence. Ils ne connoissent que la vicissitude, que l'injure des saisons, moins destructive pour l'homme, que les vicissitudes & les injures de la fortune. Enfin, l'exemption de nos peines, les dédommage avec usure de la privation de nos plaisirs.

„ RAREMENT sont-ils exposés à une disette absolue. Les Lapons des montagnes surtout, trouvent sur les hauteurs des lacs, où les poissons abondent. Ils n'y tendent jamais leurs filets, sans en rapporter de plusieurs especes, mais surtout des poissons rouges, qu'ils nomment *Rodfish*. Comme cette espece est différente en Laponie, de beaucoup d'autres connues ailleurs sous le nom de poisson rouge, je vais en donner la description.

Description d'un poisson rouge.

„ ON en pêcha un en notre présence. Il n'étoit long que de neuf pouces, quoiqu'il y en ait quelquefois de deux pieds de longueur. Ce poisson, en général, a la forme de la truite. Sur chaque côté, sont deux bandes ou raies larges, très-distinctes, de couleur obscure & qui se croisent. La premiere, formée par de petits points, placés très-près l'un de l'autre, & d'un verd foncé, commence auprès de l'ouverture de la tête, & va le long de l'épine du dos, se terminer vers le milieu de la queue. La seconde bande, commençant à la partie antérieure de la nageoire, qui est placée sur le dos, s'étend jusque sous le ventre, où elle est de couleur de citron. Un peu plus en devant, on voit une troisieme raie plus courte, & de même couleur, mais plus foible. Le dos est coloré, comme celui d'une petite perche marbrée; & le ventre est d'une couleur de feu, qui varie dans les deux grandes divisions faites de chaque côté, par les deux raies qui s'étendent à droite & à gauche le long du corps. Cette couleur est plus obscure à la partie antérieure du dos, plus claire vers l'autre extrémité. La tranche voisine de la tête, est de la couleur du dos; mais elle s'éclaircit en s'approchant de la nageoire, où la couleur du feu pâle se change par dégrés autour du nombril, en couleur jaunâtre. Ce poisson couvert de taches, comme la truite, lui ressemble encore par la forme

de la tête & des parties qui la composent. Cependant il a les yeux plus gros, un peu plus élevés, l'os de la mâchoire supérieure plus court, celui de l'inférieure plus long. Le dessus des mâchoires est de couleur verte obscure.

„ Le palais a une couleur de sang de bœuf. Il est divisé en quatre parties, dont la premiere a vingt-deux dents, & chacune des autres vingt. La couleur des nageoires, est variée comme celle du corps du poisson; elles ont chacune quatorze jointures.

„ Les barbes de l'épine du dos, sont au nombre de douze, fort pointues & d'un verd obscur. La derniere est plus longue, du double, que la premiere. Les barbes qui sont sous le ventre, sont d'un jaune clair sur le devant; vers le milieu, d'un rouge foncé, dont la teinte est singuliere; & vers la fin, de couleur de feu. Il y en a neuf de chaque côté.

„ Ce poisson mange les mouches qui tombent dans l'eau toutes mortes. Nous vîmes auprès d'une cascade, beaucoup de petits poissons qui couroient sur une mouche morte; mais je n'ose assurer que ce fussent des poissons rouges.

„ Au reste, de pareilles descriptions ne peuvent intéresser que des naturalistes condamnés, par leur instinct, à tenir registre de tout. Mais quand un botaniste décrit toutes les feuilles d'une plante, avec une exactitude désespérante pour ses lecteurs, il est permis à un voyageur de compter les taches & les barbes d'un poisson. La Laponie a si peu d'animaux & de plantes terrestres, que les amateurs de l'histoire naturelle y sont réduits à l'ichthyologie, pour la pâture de leur curiosité; comme les Lapons, au poisson, pour la plus grande ressource de leur nourriture.

„ Cependant ils ont, outre la pêche, des plantes vertes qu'ils mangent, telles que du trefle. Où les troupeaux se nourrissent de mousse, il faut bien que les bergers se contentent d'herbe. Les rennes sont assez doux, assez paisibles, pour être gardés & menés par des femmes. Le soin de leurs enfans & des troupeaux, qu'elles élevent & nourrissent en même-tems, fait leur principale occupation. Une mere conduit ses rennes, en portant le nourrisson de son sein. Elle allaite ses enfans, en faisant paître les jeunes faons: ces êtres innocens peuvent dormir ensemble impunément. Quelquefois la bergere les voit bondir & se jouer pêle-mêle, sans crainte d'accident. Si elle verse quelques larmes, ses pleurs sont d'une douce joie. Elle n'a point l'esprit troublé, le cœur serré, par l'idée affligeante qu'un jour elle verra peut-être ce fils de ses mammelles, arraché de ses bras, pour aller verser dans les batailles le sang qu'il a puisé dans ses flancs.

„ Les Lapons des montagnes vivent plus de leurs rennes, & ceux des bois mangent plus de poisson. Quoique ceux-ci, plus voisins des pays cultivés & peuplés, aient moins de chemin à faire, que ceux-là, pour trafiquer de leurs denrées, ils sont plus indigens. Je suis tenté d'attribuer leur misere à l'eau-de-vie. Depuis deux ans, ils l'ont acheté fort cher, jusqu'à donner, l'été dernier, m'a-t-on dit, un écu pour un verre d'eau-de-vie. Peut-être a-t-on pensé que c'étoit le moyen de les en dégoûter; mais ce n'en est qu'un de les appauvrir. Quand un peuple est habitué à l'usage des choses qui flattent son goût & ses sens, mais sur-tout aux liqueurs fortes, il n'y renonce

plus. C'eſt un piege que de lui donner ces goûts; mais c'eſt une cruauté que de les lui faire payer cher, dès qu'on l'y a accoutumé.

„ Les Lapons regardent comme un malheur, la paſſion qu'ils ont priſe pour l'eau-de-vie. Mais lorſque nous leur avons repréſenté le danger de cette habitude, & combien cette boiſſon étrangere leur étoit inutile; ils ont répondu, que ſans l'eau-de-vie ils n'auroient pas de femmes. En effet, la premiere propoſition de mariage ſe fait avec un verre d'eau-de-vie à la main. C'eſt dans la joie qu'ils concluent ce marché; car ils marchandent une femme comme un renne, & la payent depuis cinq écus juſqu'à neuf. Ce ſeroit encore trop, s'il s'agiſſoit d'un véritable achat; puiſqu'en ce genre de commerce, tout ce qui ſe paye ne vaut rien. Moins une femme coûte, plus elle devient chere. A ce prix, une Lapone doit être un tréſor ineſtimable. Mais ce ſont-là des idées priſes dans un monde, où la délicateſſe eſt un élément des ames choiſies. Les Lapons ne ſont pas aſſez corrompus, pour avoir beſoin de ces rafinemens. Le ſublime des mœurs & du ſentiment, ſuppoſe une ſociété dépravée, où la vertu demande de l'héroïſme pour réſiſter à la contagion; où l'on n'eſt grand, élevé, ſingulier, que parce que tout eſt petit, bas & commun.

„ Soit préjugé reçu, ſoit convention, ſoit amour de préférence, on dit que les Lapons ont plus d'éloignement que de penchant pour la *promiſcuïté* dans le commerce des femmes. Ils ne s'uniſſent pas à l'aventure, comme leurs troupeaux. Ils reſpectent même les dégrés de parenté, qui ſont ſi religieuſement obſervés chez les nations policées, pour rapprocher par les nœuds de l'amour & du ſang, des familles diviſées par la propriété. Si les parens ſe marioient toujours entr'eux, chaque race reſtant étrangere à toutes les autres, formeroit une ſociété ſéparée, & la diſcorde naîtroit de cet état ſocial. Il faut que les familles ſe mêlent, afin que les fortunes circulent, que les intérêts ſe rapprochent, que les préjugés & les mœurs s'adouciſſent. Il étoit ordonné chez les Hébreux de ſe marier dans ſa tribu; mais c'étoit peut-être un moyen de les encourager toutes à la population. Douze tribus chez les Juifs, étoient plus ſûres de s'accorder, que les deux claſſes de Plébéiens & de Patriciens chez les Romains. Entre ces deux factions, rien ne pouvoit ramener l'équilibre; entre douze claſſes il s'établit de lui-même. Toutes, à l'envi, ſe contrebalancent, & chacune fait un aſſez grand poids, pour n'en laiſſer prédominer aucune. Ainſi, la circulation du ſang, de famille en famille, eſt un ſûr garant de la paix des états. On ne hait point d'avance une famille, où l'on peut entrer un jour. On ceſſe de haïr la race où l'on s'allie. On ſupporte ſans aigreur une diſtinction de rangs & d'honneurs, d'où l'on n'eſt point exclu ſans retour, ſur-tout dans ces empires où l'on monte à la fortune par le travail, aux honneurs par la fortune. Il n'y a dans ce paſſage, que les révolutions bruſques & ſubites, qui choquent toutes les conditions, quand un homme ſe trouve tout-à-coup tranſporté par l'argent ou la faveur du niveau de la foule au faîte des grandeurs.

Chez les Lapons, tout eſt peuple, & cette petiteſſe naturelle n'excite l'envie de perſonne. L'ordre des payſans eſt le ſeul. Il n'y a point aſſez de richeſſes en Laponie, pour y fonder un grand corps de nobleſſe, un clergé nom-

breux & puissant, comme en Suéde. Les tambours divinatoires n'y sont pas assez de bruit, & ceux de la guerre y sont presqu'inconnus.

„ ENFIN, le peu de fécondité des Lapons les exempte d'avoir des conditions privilégiées, des honneurs suprêmes, des titres onéreux & brillans. Ils sont assez bornés pour ne pas sentir d'ambition, & ne sçavent que défendre leur vie contre le froid & la disette, sans attaquer celle des autres hommes. Ils n'ont pas beaucoup d'enfans; & les en aiment peut-être davantage. Un pere se réjouit d'avoir un fils; parce qu'il n'a point à craindre pour lui ces travers & ces vertus mêmes, qui peuvent également le conduire au malheur. Il ne se dit point, en le recevant du sein d'une mere, dans ses bras paternels; peut-être que dans ma vieillesse j'expirerai sur la roue, accusé d'avoir assassiné ce fils, dont l'infortune ou la superstition auront armé les mains contre sa propre vie.

„ DÈS qu'un enfant est né, on l'enveloppe sans langes dans un morceau de drap, & on le met dans une espece d'étui de bois, large par une extrémité, étroit par l'autre, berceau trop semblable à une biere. Le fonds en est concave, & les bords n'en sont élevés qu'au niveau de l'enfant. Mais pour l'empêcher de tomber, l'on passe par dessus son corps, deux cuirs noués assez fortement. Ces berceaux sont suspendus dans les tentes, exposés à la fumée; on y attache deux cordons pour bercer les enfans, car on les berce: cet usage commence à nous paroître nuisible; mais l'exemple des sauvages instruits par la nature semble le justifier. Au reste, les hamacs des Negres, & les berceaux suspendus des Lapons, n'ont pas besoin de la main d'une berceuse, pour endormir les enfans. L'oscillation naturelle qu'ils ont, supplée à cette attention. Elle est même plus douce, plus naturelle que les secousses d'un berceau posé sur un plan, & qu'on agite d'un mouvement, trop irrégulier sans doute pour n'être pas quelquefois incommode, ou pernicieux.

„ ON peut juger en Laponie de l'éducation des enfans, par les mœurs de leurs peres. En Europe, ce seroit souvent une induction peu favorable. La premiere éducation de la jeunesse differe beaucoup plus chez nous, que chez les Lapons, du reste de la vie; & ce n'est peut-être pas à notre avantage. Dans l'âge de l'innocence, nous prenons des erreurs; dans l'âge des lumieres, nous prenons des vices. Le peuple seul n'ayant point d'éducation, est à peu près également malheureux dans tous les âges; trop éclairé pour ne pas sentir ses maux, trop borné pour les surmonter. Il n'en est pas ainsi des Lapons.

„ AVANT d'avoir vu ce peuple, je me le représentois comme stupide. J'ai bien eu lieu de me détromper. Il a reçu de la nature les mêmes avantages d'esprit & de corps, que le reste des hommes; mais pour la plupart des Lapons, ce sont des biens perdus. Un amour excessif de la liberté, qu'ils portent jusqu'à ne vouloir prendre aucun empire sur eux-mêmes, une profonde ignorance entretenue par les préjugés de leur éducation, leur ôte jusqu'à l'idée d'une société raisonnable. Ils aiment mieux croupir dans la misere où ils sont nés, que de s'en délivrer par le travail. Ils préféreroient aux mets les plus délicats, la liberté de manger de l'écorce de pin, ou du trefle, au gré de leur faim. Ils ne connoissent point d'heures fixes pour le repas, ni pour le sommeil. Coucher sur la terre dure & seche, entre des joncs grossiers & des

peaux d'ours ou de renne, convient mieux à leur caractere indomptable, qu'un lit de duvet & d'égledon, où l'on n'entre, & d'où l'on ne sort qu'à des tems réglés par l'usage ou les affaires. Moins leur couche est molle, moins ils y restent attachés. Ils ne craignent point d'y trouver les soucis de la veille ou du lendemain; les insomnies, qui brûlent & dessechent; les vapeurs de la bonne chere ou de la volupté. Ils oublient leurs peines, où tant d'autres en rencontrent.

„ L'indépendance est pour eux le vrai bonheur. Défians à l'excès pour tout ce qui peut donner atteinte à ce souverain bien de leur vie, ils ont l'imagination très vive & très sensible, quoique dans un climat froid. De-là viennent les extases de leurs prétendus magiciens, & l'habileté de ce peuple à contrefaire les sons de voix, les gestes & les mouvemens de ceux qui leur parlent. Aussi timides que leurs rennes, & prêts à fuir au moindre bruit, leur penchant à la superstition, leur horreur pour la servitude & la contrainte, leur promptitude à s'effrayer, à se pâmer au plus léger accident; ce sont autant d'indices d'une sensibilité d'organes, assez rare chez les sauvages du nord. Peut-être à cet égard ressemblent-ils à certains animaux farouches qui craignent tout ce qu'ils ne connoissent pas; comme si la crainte étoit le premier sentiment de tout être qui veille à sa conservation.

„ On peut juger d'après le caractere des Lapons, qu'il est impossible de les soumettre par la rigueur; mais facile de les gagner par des voyes douces. Lorsqu'ils sont persuadés de la bienveillance de ceux qui parlent, ils écoutent volontiers & conçoivent promptement. S'ils étoient plus laborieux, leur condition en deviendroit meilleure; ils augmenteroient leur aisance, soit pour les moyens de vivre, soit pour payer l'impôt. Malgré sa modicité, qui ne va pas au-delà de dix écus de cuivre pour le Lapon le plus riche & toute sa famille, ils le trouvent exorbitant. Cependant la province d'Asehle n'a que cinquante-trois habitans, sujets à la taxe. On voit par-là quels revenus la Suede peut retirer de la Laponie.

„ Mon compagnon de voyage, le Baron de Cederhielm, a fait des efforts pour encourager les Lapons à sortir de la misere, où leur inaction naturelle les retient. Il avoit apporté un demi-tonneau de seigle, dans le dessein d'éprouver, si les grains pourroient croître dans ce pays, dont on lui avoit fait concevoir les espérances les plus avantageuses. Mais ne trouvant point les facilités de tenter lui-même une exploitation, & ne voulant pas quitter la Laponie sans avoir contribué du moins à quelque heureux essai pour son amélioration, il chercha un sol propre à l'expérience qu'il avoit à cœur. Il crut voir d'assez bons terreins dans quelques endroits, où l'on avoit établi des parcs de rennes & de moutons. Il fit donc semer son grain en sa présence, par des Lapons, auxquels il l'avoit donné gratuitement, à condition qu'ils l'instruiroient du succès de sa tentative. Ils sçurent très-promptement exécuter tout ce qu'on leur disoit de faire, & ils s'y porterent avec cette ardeur qu'inspire un projet dont on conçoit l'utilité. Leur docilité ne fut pas sans récompense, & le Baron de Cederhielm m'a dit depuis, que ces Lapons étant venus à la foire de Noll, l'avoient fait assurer que son seigle avoit très bien réussi.

„ Il ne manque à ces peuples que de l'industrie, pour être heureux; car

ils ont peu de vices, & surtout de vices nuisibles à la société. Obligés d'errer sans cesse, & ne pouvant pas toujours transporter toutes leurs provisions, ils les mettent dans des magasins qu'ils élevent au milieu des bois, avec quatre poteaux qui soutiennent un toît. Ces magasins restent ouverts, & cependant on n'y enleve presque jamais les vivres qu'on y a mis à l'abri des injures de l'air. Si quelquefois l'extrême nécessité détermine un Lapon à voler, c'est uniquement pour appaiser sa faim; il mange dans ces magasins tout ce qu'il veut, mais sans en emporter rien.

„Enfin les Lapons, humains & secourables envers les indigens, vivent entr'eux en bonne intelligence. Loin de s'accuser les uns les autres de leurs mauvaises actions, ils ont soin de cacher les fautes & les coupables, pour les soustraire à la rigueur des loix. C'est une suite de cet esprit national que les peuples soumis à une domination étrangere, conservent presque toujours, par une révolte secrette contre des loix, ou des maîtres, qui ne sont pas de leur choix.

„Je termine ici la relation du voyage que j'ai fait dans la Nordlande & la Laponie. Je l'ai écrite, autant pour mon instruction personnelle, qu'à dessein de m'acquitter envers l'académie, d'un devoir que m'imposoient les sentimens de mon cœur. Avec plus de loisir, j'aurois joint à ce travail d'autres particularités. Mais heureusement mes occupations ont épargné à mes lecteurs un plus long ennui. Si quelques erreurs ont échappé à mon attention & à ma sincérité, j'ose espérer que les juges assez éclairés pour les voir, auront l'indulgence de me les pardonner.

„Je finirai ces observations par une réflexion qu'elles m'ont suggérée plus d'une fois. Je n'ai pu penser à la sage constitution de ma patrie, sans sentir combien il lui seroit avantageux que ses citoyens s'appliquassent à connoître un pays qu'ils ont tant d'intérêt à faire prospérer. Nos jeunes gens sont tout de feu, pour voyager dans les pays étrangers. Mais qu'y vont-ils chercher? Peut-être des vices ignorés dans le leur; des goûts & des travers qui, puériles en eux-mêmes, mais naturels à des peuples frivoles & corrompus, sont ridicules chez une nation grave, à qui sa pauvreté laisse encore des mœurs. Ceux-mêmes d'entre nous qu'une vaine curiosité n'entraîne pas si loin de leur patrie, & qui voulant conserver quelque chose de germain, ne vont pas jusqu'en cette contrée, où les Francs ont entiérement dégénéré, prêtent du moins l'oreille aux noms fameux de Rhin, d'Oder & de Vistule, fleuves trop longtems arrosés de notre sang. Mais leur parle-t-on de l'Anghermanna, de l'Indal, de la Niouronda; ils semblent effrayés & transis, à la seule idée du froid & de la stérilité qu'ils s'imaginent regner sur des rives si peu fréquentées. Cependant la nature a ses ressources & ses beautés même en Suede.

„A peine veut-on faire un pas pour connoître la superficie de ce royaume si fécond en soldats, en capitaines, en héros, qui ont donné, pour ainsi dire, une paix, du moins une stabilité perpétuelle à l'Allemagne, en préparant par leurs victoires le célebre traité de Westphalie. La Suede auroit prescrit des bornes à la Turquie, à la Russie, si le plus belliqueux de ses rois avoit sçu s'en imposer lui-même dans le cours de ses triomphes. Mais, depuis la playe profonde que les succès & les revers de ce monarque ont faite au cœur de

la nation, elle n'a pu relever ni sa gloire, ni sa prospérité. Le véritable nerf des puissances du nord manque à ses vœux. Quel est-il? La population. Ce n'est pourtant que par l'agriculture qu'elle peut espérer de rétablir ce ressort de sa valeur, ce soutien de sa renommée. Les cendres de nos peres reposent dans les champs de bataille, dont l'Allemagne est couverte. Allons leur chercher des successeurs, des enfans dignes d'eux, dans la Nordlande & la Bothnie. Remuons cette terre, & les hommes naîtront. Peuple guerrier, peuple libre, souviens-toi de toi-même; & s'il ne sied pas à ta vertu de conquérir & de subjuguer, qu'il soit toujours de ta grandeur, de briser les chaînes que tes ennemis voudroient donner à l'Europe."

Fin du vingt-cinquieme Volume.

